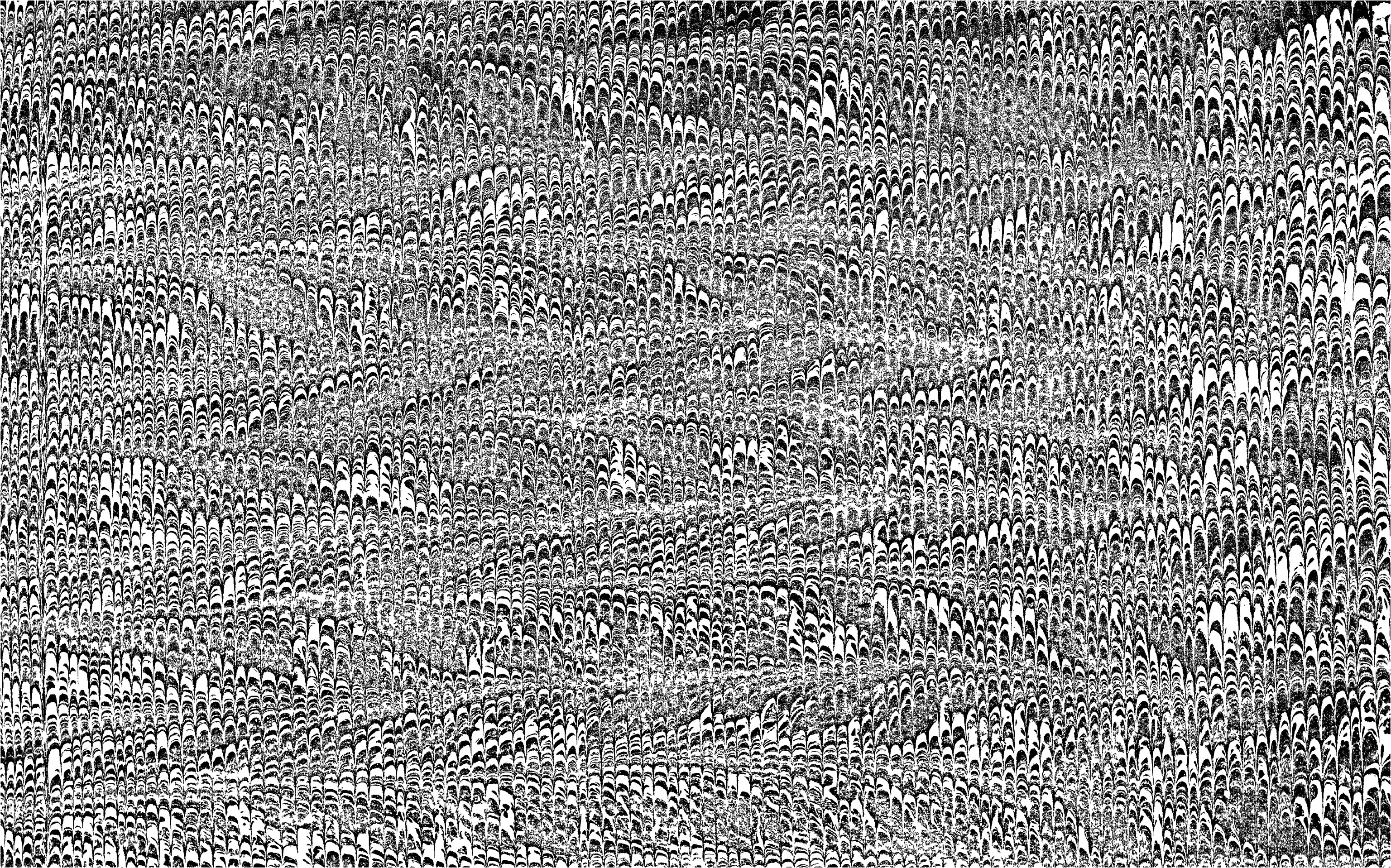
Les Bibliothèques Virtuelles Huıanistes

Extrait de la convention établie avec les établisseıents partenaires :

- ces établisseıents autorisent la nuıérisation des ouvrages dont ils sont dépositaires (fonds d'Etat ou autres) sous réserve du respect des conditions de conservation et de ıanipulation des docuıents anciens ou fragiles. Ils en conservent la propriété et le copyright, et les iıages résultant de la nuıérisation seront dûıent référencées.
- le travail effectué par les laboratoires étant considéré coııne une « oeuvre » (nuıérisation, traiteıent des iıages, description des ouvrages, constitution de la base de données, gestion technique et adıinistrative du serveur), il relève aussi du droit de la propriété intellectuelle et toute utilisation ou reproduction est souıise à autorisation.
- toute utilisation coıınerciale restera souıise à autorisation particulière deıandée par l'éditeur aux établisseıents détenteurs des droits (que ce soit pour un ouvrage édité sur papier ou une autre base de données).
- les bases de données sont déposées auprès des services juridiques coıpétents.

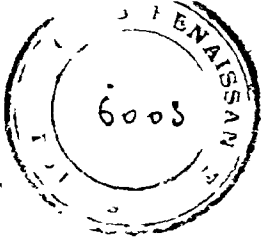
Copyright - © Bibliothèques Virtuelles Huıanistes

Bibliothèque de M. Berryer.



2R
39

Sr
39



LES

ŒVVRES DE PIERRE DE RONSARD.

Volume Troiſieᵉ.



A PARIS,

Chez NICOLAS BVON, rue S. Iacques, à l'enſeigne S. Claude, & de l'Homme Sauuage.

M. D C. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LES

SONNETS DIVERS

DE P. DE RONSARD

GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

DEDIEZ AV ROY FRANCOIS II.

AV ROY FRANCOIS II. DE CE NOM.

FRançois, *qui prens ton nom de* FRançois *ton Grand-pere,*
Qui de ta Mere prens la grace & la beauté,
De ta Tante l'eſprit, & ceſte Royauté
Que tu portes au front, du Roy HENRY *ton Pere:*
La France apres ſa mort par ta proüeſſe eſpere
De voir l'Italien ſous ſon Sceptre donté:
Car tel honneur t'eſt deu, ô ROY, *qui d'vn coſté*
En es le vray Seigneur, heritier de ta Mere.
Ton Pere doit gaigner la Flandre, & les Anglois,
L'Allemaigne, & l'Eſpagne: & par force tu dois
Gaigner, comme heritier, l'Italie maternelle.
„*Souuienne-toy, pourtant, quand tu ſeras grand Roy,*
„*Beaucoup de ſang Chreſtien ne reſpandre ſous toy:*
„*Mais pardonne au vaincu, & donte le rebelle.*

AV ROY HENRY III.

L'*Europe eſt trop petite, & l'Aſie & l'Afrique*
Pour toy qui te verras de tout le Monde Roy:
Auſſi le Ciel n'aguere a fait naiſtre pour toy
Du milieu de la mer la nouuelle Amerique.
Afin que ce grand Tout ſoit l'Empire Gallique,
Et que le Monde entier obeïſſe à ta Loy:
Comme déja ton Sceptre abaiſſe deſſous ſoy

L'Arctique, il puisse vn iour gouuerner l'Antarctique.
Les Parques dans le Ciel t'ont filé cet honneur:
Quand tu seras tout seul de ce Mõde Seigneur,
Tu fermeras par tout le Temple de la guerre.
La Paix les & Vertus au Monde fleuiront:
Iupiter & HENRY l'Vniuers partiront,
L'vn Empereur du Ciel & l'autre de la Terre.

A luy-mesme.

NY couplet amoureux, ny amoureuse ligne,
Ny Sonnet, ny chanson ne vous peut mettre aux Cieux:
Vn liure, tant soit grand, taut soit laborieux,
De vos belles vertus encores n'est pas digne.
Vous estes des François l'heur, le Ciel, & le signe:
Et qui voudroit chanter vos faits victorieux,
Guerres, combats, desseins, villes, places & lieux,
Il faudroit emprunter la douce voix d'vn Cygne.
Pourtant souuenez-vous qu'orfelins de renom
Diomede fust mort, Achille, Agamemnon,
Sans la Muse d'Homere heureusement fertile,
Qui des Roys genereux les honneurs escriuoit:
Pour cela Scipion d'Ennius se seruoit,
Et le fils de Cesar se seruoit de Virgile.

A luy-mesme.

MADRIGAL.

PErles, rubis, & pierres precieuses
Soient pour le front de ce Royal Guerrier,
PRINCE inuincible, & non le verd laurier,
Honneur trop bas pour ses mains belliqueuses.
De Myrte verd les fueilles bien-heureuses
Soient pour le mien, à fin de me lier,
Non pour ma gloire, ains comme vn prisonnier,
Qu'Amour a prins aux guerres amoureuses.
Mais s'il aduient, aprés auoir vescu
Long temps en peine & en douleur extréme,
Qu'en surmontant la force de moy-mesme
Ie sois vainqueur du Dieu qui m'a vaincu,
Tant redouté au Ciel & en la terre,
Mon loz sera plus diuin que le sien:
Il a vaincu des hommes en la guerre,
Et moy vn Dieu, son Seigneur & le mien.

A luy-mesme.

PRINCE, quand tout mon sang boüillonnoit de ieunesse,
Et de corps & d'esprit, gaillard & vigoureux,
Sur l'Auril de mes ans ie deuins amoureux
D'vne belle, gentille & courtoise Maistresse.
Seule elle estoit mon cœur, mes yeux & ma Déesse:
Aussi de sa beauté ie fu tant desireux,
Que mon plaisant mal-heur me sembloit bien-heureux:
Mais ce boüillon d'amour par le temps a pris cesse.
Maintenant que ie suis sur l'Autonne, & grison,
Les amours pour RONSARD ne sont plus de saison:
Ie ne veux toutefois m'excuser dessus l'âge.
Vostre commandement de ieunesse me sert,
Lequel maugré les ans m'allume le courage,
D'autant que le bois sec brusle mieux que le verd.

A luy-mesme.

VN plus ieune Escriuain, que l'âge fauorise,
Chantera la beauté, la grace & les attraits,
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens & les traits,
Les larmes, les soupirs, l'embusche & la surprise:
La foy cent fois rompuë & cent fois repromise;
Dons, messages, escrits, prieres & souhaits,
Guerres, haines, discords, tréues, noises & paix
De celle dont les yeux tiennent vostre frãchise.

Au ieune âge conuient chanter telles chanſons;
A moy d'enfler la trompe, & de plus graues ſons
Réueiller par les champs les Françoiſes armees,
Et ſonner les vertus de ces braues guerriers
Qui loin dedans l'Aſie aux terres Idumees,
Du ſang Royal de France ont planté les lauriers.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE TOVRAINE, FRANÇOIS DE FRANCE, fils & frere de Roy, entrant en la maiſon de l'Autheur.

BIen que ceſte maiſon ne vante ſon porphyre,
Son marbre, ny ſon iaſpe en œuure elabouré;
Que ſon plancher ne ſoit lambriſſé ny doré,
Ny pourtraict de tableaux que le vulgaire admire:
Toutesfois Amphion l'a bien daigné conſtruire,
Où le ſon de ſa Lyre eſt encor demeuré,
Où Phœbus comme en Delphe y eſt ſeul honoré,
Où la plus belle Muſe a choiſi ſon Empire.
Apprenez, mon grand PRINCE, *à mépriſer les biens,*
La richeſſe d'vn Prince eſt l'amitié des ſiens:
Le reſte des Grandeurs nous abuſe & nous trompe.
La bonté, la vertu, la iuſtice & les lois
Aiment mieux habiter les antres & les bois,
Que l'orgueil des Palais qui n'ont rien que la pompe.

AVDICT SEIGNEVR DVC entrant en ſon Iardin.

Vne Nymphe Iardiniere parle.

CEs grands, ces triomphans, ces ſuperbes Romains,
Qui auoient eu du Ciel vn ſi braue courage,
A leur commencement viuoient du labourage,
Et ſans hôte tenoient, la charuë en leurs mains.
Ces grandeurs, ces honneurs dont les hommes ſont plains,
Ne ſont pas les vrais biens qui font l'homme plus ſage:
Vn petit clos de terre, vn petit heritage
Les rend plus vertueux, plus gaillards & plus ſains,
Ces arbres, qui pour vous leurs robbes renouuellent,
Ces fleurs & ces iardins & ces fruicts vous appellent,
Celebrans iuſqu'au Ciel vos faits & vos valeurs;
Dignes d'auoir autels, temples & ſacrifice,
Et que voſtre beau nom eſcrit entre les fleurs,
Paſſe le nom d'Aiax, d'Hyacinthe & Narciſſe.

AVDICT SEIGNEVR DVC, entrant dedans ſon bois.

Vne Nymphe Boccagere parle.

IE ſuis Hamadryade en ces cheſnes encloſe:
Ie vy deſſous l'eſcorce, & vous vien raconter
Que ces bois, ces foreſts ne ceſſent de chanter
Vous en qui la fortune & la vertu repoſe.
Rien icy n'eſt de verd, qui gay ne ſe diſpoſe
A loüer vos honneurs, les dire & les vanter,
Afin que Loire puiſſe en la mer les porter,
Et que voſtre ſeul nom deuienne toute choſe.
Puis la mer eſpandra voſtre honneur par le vent,
Et le vent parmy l'air: puis au Ciel s'eſleuant,
Voſtre corps deuiendra quelque eſtoille allumée.
Ainſi vous ioüyrez de ce grand Vniuers,
S'il vous plaiſt d'vn bon œil permettre que mes vers
Deuiennent les Heraux de voſtre renommee.

AVDICT SEIGNEVR DVC, luy preſentant du fruict.

VOus preſenter du fruict c'eſt porter de l'areine

Aux riues de la mer, des eſpics à Cerés,
Des eſtoiles au Ciel, des arbres aux foreſts,
Des roſes aux iardins, des eaux à la fontaine.
De fruits auant le temps voſtre ieuneſſe eſt pleine :
Vos fruicts ſont vos grandeurs, vos vertus & vos faits,
L'amour de voſtre peuple, & le bien de la paix,
Et d'auoir deliuré la France de ſa peine.
Si mõ preſent eſt pauure, à blaſmer ie ne ſuis,
Ie vous donne, mon DVC, *tout le bien que ie puis.*
Celuy qui donne tout ne retient rien de reſte.
Mõ eſprit eſt mõ tout, au moins ie le croy tel:
Mon preſent eſt donc grand, d'autant que le mortel
Fait place à la Grandeur de la choſe celeſte.

AV ROY HENRY II. de ce nom.

QVand entre les Ceſars i'apperçoy ton image
Deſcouurant tout le front de laurier reueſtu,
Voyez (ce dis ie lors) combien peut la vertu
Qui fait d'vn ieune Roy vn Ceſar deuãt l'âge.
Ton peuple en ton pourtrait reuere ton viſage,
Et la main qui n'aguere a ſi bien combatu,
Quand l'Anglois, & par terre & par mer abatu,
A ta France rendit ſon ancien riuage.
Ce n'eſt petit honneur que d'eſtre pourtrait, SIRE,
Entre les vieux Ceſars qui ont regi l'Empire,
Comme toy valeureux, magnanimes & iuſtes.
Ce ſigne te promet, grand ROY *victorieux,*
Puis que vif on t'eſleue au nombre des Auguſtes,
Que mort tu ſeras fait des compagnons des Dieux.

A LA ROYNE-MERE Catherine de Medicis.

L'Heur & malheur que le Deſtin propoſe,
D'effet à l'homme il le donne à cognoiſtre :
En vous bleſſant vn peu le bras ſeneſtre,
Telle bleſſure afferme quelque choſe.
Aux nerfs du bras la puiſſance eſt encloſe:
S'il eſt bleſſé le corps n'eſt plus adeſtre,
Il deuient ſerf en lieu qu'il eſtoit maiſtre,
Et ſans agir pareſſeux ſe repoſe.
Le bras eſt pris pour le Sceptre d'vn Roy:
Le bras denote & la force & la Loy,
Et par le bras vn Empire on void naiſtre.
Quand il ſe deult, le corps eſt offenſé:
Mais ie pri' DIEV, ROYNE, *que ton bras dextre*
Qui nous ſouſtient ne ſoit iamais bleſſé.

A LOYS DE BOVRBON Prince de Condé.

MADRIGAL.

PRINCE *Royal, quand le Ciel t'anima,*
Il te donna vne ame prompte & viue,
Qui dans ton corps ne languit point oiſiue,
Non plus que fait celuy qui la forma.
L'honneſte Amour en tes yeux ſenferma;
Pithon ſucra ta parole naïue
Pleine de miel, douce & perſuaſiue,
Qui l'autre iour tout l'eſprit me charma.
Voyant ta face à toute heure il me ſemble
Que i'apperçoy trois grands Dieux tous enſemble:
Mars ſur ton front a planté ſon effroy,
Mercure a pris ta bouche pour ſ'eſbatre,
Amour tes yeux, où touſiours ie le voy.
Qui pourroit donc vn tel Prince combatre,
Qui a touſiours trois grands Dieux auec ſoy?

A L'ALTESSE MERE DV Duc de Lorraine.

POur celebrer l'honneur de voſtre race,
Noble du ſang d'Empereurs & de Rois,
Qui noſtre Europe ont mis deſſous leurs lois,
Puis dans le Ciel demi-Dieux ont leur place.
Pour celebrer voſtre port, voſtre grace,

Et voſtre Alteſſe, il faudroit que ma vois
Deuinſt airain, & faudroit que mes doigts
Deuinſſent fer, mon encre eau de Parnaſſe.
Voulant deſcrire ou voſtre honneſteté,
Voſtre prudence ou voſtre Majeſté,
Que le Lorrain & le Flaman admire;
Je ſuis muet & la voix me defaut:
Car pour loüer tant de graces, il faut
Ou bien-chanter, ou du tout ne rien dire.

A MONSIEVR DE NEMOVRS.

IE demandois à l'Oracle des Dieux
Où ie pourrois trouuer le Dieu des armes,
Et l'autre Dieu qui ſe paiſt de nos larmes,
Quãd ſes beaux traits nous offenſent les yeux:
J'ay (ce diſoy-ie) eſté en mille lieux
Sans rencontrer ce Prince des gendarmes,
Ny ſans trouuer l'autre, dont les allarmes
Bleſſent nos cœurs d'vn mal ſi gracieux.
L'Oracle adonc, d'vne voix qui murmure,
Reſpond que Mars a changé de figure,
Et qu'autre forme a pris le Dieu d'Amours.
Pour les trouuer en vne meſme place,
Va-t'en chercher le Prince de NEMOVRS:
Car l'vn & l'autre habite dans ſa face.

A CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE.

LE Monde ne va pas, comme dit Epicure,
Par vn cas fortuit, mais il va par raiſon:
Chacun le peut iuger voyant voſtre maiſon,
Qui d'art regit la France, & non pas d'auanture.
D'vne prudence iointe à la ſage Nature
Vous preuoyez des temps l'vne & l'autre ſaiſon:
En ſi grande ieuneſſe ayant le chef griſon,
Vous aſſemblez tout ſeul vn Ianus en Mercure.
Auſſi le ROY *vous aime, & le Ciel vous appreſte*
Vn triple diademe à bon droit ſur la teſte,
Pour vous faire Paſteur ſur tous le ſouuerain.
Le puiſſiez-vous donc eſtre & mourir en vieilleſſe:
Voſtre ame puiſſe auoir l'eternelle promeſſe,
Et voſtre corps ſe faire vn bel Aſtre Lorrain.

A luy-meſme.

DElphe ne reçoit point d'vn ſi ioyeux viſage
Apollon qui reuient de voir Déle ſa mere
(Par le commandement de Jupiter ſon pere)
Quand au bout de ſix mois il a fait ſon voyage:
Comme toute la France apres voſtre meſſage
Ioyeuſe vous reçoit, vous eſtime & reuere,
S'ébahiſſant de voir voſtre front ſi ſeuere,
Si prudent & ſi vieil en la fleur de voſtre âge.
Apollon & vous ſeul ſçauez interpreter,
L'vn les ſecrets d'vn Roy, l'autre de Iuputer:
L'vn craint au Ciel, & l'autre en la terre habitable.
Tant ſeulement d'vn poinct vous differez tous deux:
Apollon eſt obſcur, tortueux & douteux,
Et vous eſtes touſiours certain & veritable.

A luy-meſme.

PRELAT, bien que noſtre âge aille tout de trauers,
Age vrayment de fer, de meurtres & de larmes,
De guerres & de morts, de ſang & de gendarmes,
Ie ne veux pas laiſſer à vous chanter des vers.
Ennius qui ſonnoit le los par l'Vniuers
Du vainqueur Scipion, au milieu des alarmes
Marchoit & ne ceſſoit de murmurer ſes carmes,
Les accordant au bruit des tabourins diuers.
Plus le vent animoit la guerriere trompete,
Plus le phifre ſonnoit, plus ce gentil Poëte
Chantoit ſon Scipion. Ainſi à haute vois
Ie chante vos honneurs, qui ſeuls me pourront faire
Auſſi bon Ennius en chantant voſtre Frere,
Comme en guerre il ſ'eſt fait Scipion des François.

A HENRY DE FRANCE, DVC D'ANION, DEPVIS Roy de France.

CRoiſſez Enfant du ROY *le plus grand de l'Europe,*
Croiſſez ainſi qu'vn Liz dans vn pré fleuriſſant,
Alors qu'au poinct du iour tout blanc ſ'eſpaniſſant,
Hors de ſon beau bouton ſes beaux plis déuelope.
Croiſſez pour toſt conduire vne guerriere trope
Deſſus la mer Tyrrhene, & d'vn bras puniſſãt
Tuer ainſi qu'Hercule vn Aigle rauiſſant
Qui cruel ſe repaiſt du cœur de Parthenope.
*Ceſte maiſon d'*ANIOV, *dont vous portez le nom,*
Maiſon groſſe d'honneur, de gloire & de renom,
Preſque dés le berceau aux guerres vous appelle.
Ainſi le lionneau maugré les Paſtoureaux,
D'vn grand Lyon yſſu, ſortant de la mamelle,
Pour ſon premier eſſay combat les grands taureaux.

A ANNE DE MONTMORENCY, CONNESTABLE DE France.

SI deſormais le peuple, en plaiſir delectable,
En danſes & feſtins ſ'eſbat en ſa maiſon,
Et ſi l'Egliſe fait à DIEV *ſon oraiſon,*
Sans que Mars trouble plus ſon deuoir charitable:
L'honneur vous en eſt deu, ſage-preux Conneſtable,
Qui par voſtre bon ſens, bon conſeil & raiſon,
Aprés auoir de guerre eſteinte la ſaiſon,
Vous donnez à la France vn repos ſouhaitable.
Quand on lira les faits de vous, MONTMORENCY,
Vous aurez pour la guerre & pour la paix auſſi
Vn los qui touſiours vif volera ſur la terre.
Mais plus aurez d'honneur pour auoir fait la paix,
Que pour auoir ſous vous cent mille hommes défaits,
D'autant que la paix eſt meilleure que la guerre.

A I. DE CARNAVALET, GOVVERNEVR DV ROY Henry III.

DV fort Iaſon Chiron fut gouuerneur,
Phœnix le fut du magnanime Achille,
Qui des Troyens fit treſbucher la ville,
Tuant Hector qui en eſtoit Seigneur.
Comme ceux-cy vous auez ce bon-heur
D'eſtre choiſi de la Royne entre mille,
Pour gouuerner la ieuneſſe docile
D'vn ſi grand ROY, *du monde tout l'honneur.*
Iaſon alla la Toiſon d'or conquerre,
Achille fut le foudre de la guerre,
Ornant ſon chef de Lauriers infinis.
Mais de vous ſeul les loüanges parfaites
Vaincroiẽt les deux: d'autãt que ſeul vous eſtes
Plus vertueux que Chiron & Phœnix.

A I. DE MONLVC, Eueſque de Valence.

DOcte PRELAT, *qui portes ſur la face*
Phœbus pourtraict, & Pallas au cerueau:
Ie te dedie en ceſt œuure nouueau
Tous mes Lauriers, mon Myrte & mon Parnaſſe.
Ie ne veux plus qu'en vain le temps ſe paſſe
Sans compoſer quelque liure plus beau,
Pour y grauer ainſi qu'en vn tableau,
D'vn tel Prelat les vertus & la grace.
En te plaiſant, à la France ie plais:
D'autre douceur mon eſprit ie ne pais
Qu'aux beaux diſcours de ta douce faconde:
Pource ie veux tes honneurs raconter:
Car de ſçauoir vn MONLVC *contenter,*
C'eſt contenter la France & tout le Monde.

A. M. DE CLERMONT, Ducheſſe d'Vſez.

COmme vne Nymphe eſt l'honneur d'vne prée,
Vn Diamant eſt l'honneur d'vn anneau,
Vn ieune Pin d'vn bocage nouueau,
Et d'vn iardin vne Roſe pourprée:
Ainſi de tous vous eſtes eſtimée
De ceſte Cour l'ornement le plus beau:
Vous luy ſeruez d'eſprit & de tableau,
Comme il vous plaiſt, la rendant animée.
Sans vous, la Cour faſcheuſe deuiendroit:
Son bien, ſon heur, ſa grace luy faudroit,
Prenant de vous & vie & nourriture.
Vous luy ſeruez d'vn miracle nouueau,
Comme ayant ſeule en la bouche Mercure,
Amour aux yeux, & Pallas au cerueau.

A GILLES BOVRDIN PROCVREVR GENERAL du Roy.

ESt-ce le Ciel, qui nous trompe, BOVRDIN,
Ou nos pechez, ou noſtre loy diuerſe,
Qui çà, qui là tout le Monde renuerſe,
Et qui confond l'humain & le diuin?
Si ce mal-heur procede du Deſtin,
Nous ne ſçaurions éuiter ſa trauerſe:
Si le mal vient de noſtre humeur peruerſe,
Prions à DIEV *d'y mettre bien-toſt fin.*
L'vn eſt boiteux, l'vn bronche, & l'autre cloche,
Verité marche, & perſonne n'approche,
L'vn ſe dément, l'autre ſe contrefait:
L'vn blaſme l'autre, & l'accuſe de vice,
Chacun diſpute & defend ſa malice,
Et ce-pendant perſonne n'eſt parfait.

A I. D'AVANSON, Conſeiller d'Eſtat.

ENtre les durs combats, les aſſauts & les armes,
Il me ſouuient de toy, mon Phœbus AVANSON:
Je ne feray iamais ny Ode ny Chanſon,
Que tu ne ſois touſiours des premiers en mes carmes.
Ià Francus entourné de ſes Troyens gendarmes
Fonde Paris ſous moy: ie n'oy plus que le ſon
Des cheuaux henniſſans, & bruire maint tronſon
De mainte groſſe lance au milieu des alarmes.
Ce grand œuure immortel i'entreprens pour mon ROY,
Lequel s'il ne fait cas de Francus ny de moy,
Ie feray comme fit la colere Sibyle
Au Roy qui ne voulut achepter ſes eſcrits.
Pourquoy entreprendroy-ie vn labeur inutile?
Hector ne vaut pas tant, ny Francus, ny Pâris.

A M. FORGET, SECRETAIRE DE MADAME de Sauoye.

IL vaudroit beaucoup mieux manger en ſa maiſon
Du pain cuit en la cendre, & viuoter à peine,
Boire au creux de la main de l'eau d'vne fontaine,
Que ſe rendre ſoy-meſme à la Cour en priſon.
En la Cour où, FORGET, *rien ne ſe voit de bon*
Que ta ſeule MAISTRESSE *en bonté ſouueraine;*
Les autres ſont pipeurs, & pleins d'vne foy vaine,
Ne retenans ſans plus de vertus que le nom.
Encor vn coup, FORGET, *ie te dis que le pain*
Cuit en la cendre, & l'eau qu'on puiſe dans la main,
Sont plus doux que de boire en Cour de l'Ambroſie,
» *Ou manger du Nectar. Maudit eſt le meſtier*
» *Qui nous acquiert du bien par vne hypocriſie,*
» *Et dont ne jouït point le troiſieſme heritier.*

A I. D'AVANSON.

D'AVANSON, *quand ie voy ta barbe*
& ton viſage,
Ie penſe voir Phœbus: quand tu tiens la balance,
Preſidant au Senat, pour tes vertus, ie penſe
Voir la meſme Iuſtice, en te voyant ſi ſage.
Voyant ta grauité, ie penſe voir l'image
De Iupiter qui tient les Dieux en ſa puiſſance:
Ie penſe ouïr Mercure, oyant ton eloquence,
Et voir le grand Hercule en voyant ton corſage.
Car tout ainſi qu'Hercule auec l'eſchine large,
Quand Atlas eſt recreu, ſouſtient la groſſe charge
De ce Monde à ſon tour deſſus ſa grand' eſpaule:
Ainſi, grand AVANSON, *d'vne conſtante peine*
Secondant le trauail de CHARLES DE LORRAINE,
Tu ſouſtiens apres luy tout le faix de la Gaule.

A I. DV THIER, Secretaire d'Eſtat.

DEſpeſcher preſque ſeul les affaires de *France.*
D'vne main qui ſe fait diuine en eſcriuant:
De reſpondre aux pacquets d'Itale & du Leuant,
De vacquer nuict & iour aux choſes d'importance:
De mener le premier des neuf Muſes la dance,
Compaignon d'Apollon: d'aller haut-eſleuant
En faueur & credit ceux qui vont enſuiuant
De bien loin apres toy des Muſes la cadance:
Parler d'vne voix graue aux Princes hardiment,
Saluër d'vn œil doux les petits priuément,
Auoir dedans le cœur mille vertus encloſes,
Sans eſtre courtizan, mais ouuert & entier:
Iamais le Ciel benin n'aſſembla tant de choſes,
Pour faire vn homme heureux, en autre qu'en
DV THIER.

A CHARLES D'ESPINAY.

ICy i'appen la deſpoüille ancienne
De mes Amours à ton amour, Maiſtreſſe:
Icy vaincu, D'ESPINAY, *ie confeſſe*
Que ta Chanſon a ſurmonté la mienne.
Il ne faut plus que ma Caſſandre vienne
Faire la braue en habit de Déeſſe:
Il faut qu'Oliue & Francine ſ'abbaiſſe
Deuant l'honneur de celle qui eſt tienne.
Qui euſt penſé qu'vn païs ſi deſert,
De grands rochers & de foreſts couuert,
Que l'Ocean en demi-rond enſerre,
Euſt peu donner vn ſi gentil ſonneur?
Ainſi iadis de ſa groſſiere terre
Entre lés Grecs Alcman ſe fit l'honneur.

A luy-meſme.

IA mon ardeur eſtoit reduite en cendre,
Et par le temps déja ſe conſumoit
Ceſte fureur qui le cœur m'allumoit,
Quand amoureux ie chantois de Caſſandre.
Mais de tes vers la flame a ſait reprendre
La flame aux miens, & mon feu qui dormoit,
Par le tien meſme à l'enuy ſ'enflamoit,
Et tel au cœur ie l'ay ſenti deſcendre.
O que ta Dame a bien les yeux ardans!
Qui ſeulement ne te bruſlent dedans,
Quand de bien prés tu l'adores ſi belle:
Mais ſans la voir, qui fait par tes eſcrits
D'vn grand braſier allumer nos eſprits,
Et comme toy nous fait amoureux d'elle.

A PIERRE BELON.

SI du nom d'Odyſſes l'Odyſſée eſt nommée,
De ton nom, mon BELON, *ton liure on deuſt nommer,*
Qui n'as veu ſeulement noſtre terre & ſa mer,
Et noſtre Ourſe qui luit dãs nos Cieux allumée:
Mais le Pol Antarctique, & la terre enfermée

Là bas deſſous nos pieds ; & ſans peur d'abyſmer
Par ce grand Vniuers tu as voulu ſemer
De la France & de toy la viue renommée.
Tu as veu la Turquie, Aſſyrie & Syrie,
Paleſtine, Arabie, Egypte & Barbarie :
Au prix de toy ce Grec par dix ans ne vit rien.
Auſſi deſſus ce Grec tu as double auantage :
C'eſt que tu as plus veu, & tu as ton voyage
Eſcrit de ta main propre, & non pas luy le ſien.

A LOYS DES MASVRES, TOVRNESIEN POETE François.

MASVRES, *tu m'as veu, bien que la France à l'heure*
Encor' ne m'enroloit entre les bons eſprits,
Et ſans barbe, & barbu i'ay releu tes eſcrits,
Qui engardẽt qu'Enée en la France ne meure.
Ah ! que ie ſuis marry qu'encore ne demeure
A Paris ce troupeau ſi doctement appris,
Qui n'agueres chantoit pour emporter le pris,
Et ſa chanſon eſtoit ſur toutes la meilleure.
Pour vne opinion de Beze eſt deſlogé,
Tu as par faux rapport longuement voyagé,
Le ſçauant PELETIER *a vagué comme Vlyſſe.*
Phœbus, tu ne vaux rien, & vous ne valez rien,
Muſes joüet à fols ; puiſqu'en voſtre ſeruice
Vos ſeruans n'ont reçeu que du mal pour du bien.

A ESTIENNE IODELLE, Poëte François.

TV ne deuois, IODELLE, *en autre ville naiſtre*
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuue que Seine, ou des Dieux receuoir
Autre eſprit que le tien, à toute choſe adeſtre.
Ce qui eſt grand ſe fait par le grand recognaiſtre :
Paris ſe fait plus grand par ſon IODELLE *voir,*
Et Seine en ſ'eſleuant au bruit de ton ſçauoir,
Des fleuues oſe bien le plus grand apparaiſtre.
A ton eſprit ſi grand ne falloit vn village,
Ny le bord incognu de quelque bas riuage,
Mais grand' ville, & grand fleuue agrandis de ton heur.
Vn ſeul bien ta vertu ſi iuſtement demande :
C'eſt que noſtre grand PRINCE *ignorant ta grandeur,*
Ne ſe veut monſtrer grand à ta Muſe ſi grande.

SONNET.

DE *Phœbus & des Roys Iupiter eſt le pere,*
Et les Poëtes ſont du grand Phœbus conceus,
Auſſi de Iupiter tous les deux ſont yſſus :
Car de l'vn il eſt pere, & des autres grand-pere.
Quand les Roys ſont heureux, la Poëſie eſpere
Auecques leur bon heur de ſe remettre ſus :
Quand ils ſont mal-heureux, elle n'eſpere plus,
Mais cõme leur parente a part en leur miſere.
Certes i'en ſuis teſmoin, qui depuis le mal-heur
Que mon Prince receut, ie n'ay eu que douleur,
Triſteſſe, ennuy, tourment & mordantes eſpinces
D'enuieux meſdiſans, qui m'ont le cœur tranſi :
Mais voyant mon ROY *triſte, il me plaiſt d'eſtre ainſi,*
Puis que la Poëſie eſt parente des Princes.

A LA ROYNE CATHERINE DE MEDICIS.

DEpuis *la mort du bon* PRINCE, *mon maiſtre,*
Voſtre mary, mon Seigneur & mon Roy,
I'ay tant receu de langueur & d'eſmoy,

Qu'auecques luy preſque ie me ſens eſtre.
Vn nouueau dueil en mon cœur ie ſens naiſtre,
Quand prés de vous, Madame, ie ne voy
Sa Majeſté, qui faiſoit cas de moy,
Et qui pour ſien me daignoit recognaiſtre.
En regardant de toutes parts icy,
Je ne voy rien que larmes & ſoucy;
Toute triſteſſe a ſa mort enſuiuie:
Ses ſeruiteurs portent noire couleur
Pour ſon treſpas, & ie la porte au cœur,
Non pour vn an, mais pour toute ma vie.

SVR LA NAISSANCE DV DVC DE BEAVMONT, FILS aiſné du Duc de Vendoſme, Roy de Nauarre.

C'eſt le Roy HENRY LE GRAND.

QVe Gaſtine ait tout le chef iauniſſant
De maint Citron & mainte belle Orange:
Que toute odeur de toute terre eſtrange
Aille par tout nos vergers rempliſſant:
Le Loir ſoit laict, ſon rempart verdiſſant
En vn tapis d'eſmeraude ſe change:
Et le ſablon qui dans Braye ſe range,
D'arenes d'or ſoit par tout blondiſſant.
Pleuue le Ciel des parfums & des roſes,
Soient des grands vents les haleines encloſes,
La mer ſoit calme, & l'air plein de bon-heur.
Ce iour naſquit l'heritier de mon Maiſtre:
File-luy, Parque, vn beau filet d'honneur,
Puis aille au Ciel de Nectar ſe repaiſtre.

AVDICT S. DVC DE BEAVMONT.

IEune Herculin, qui dés le ventre ſaint
Fus deſtiné pour le commun ſeruice,
Et qui naiſſant rompis la teſte au vice
Par ton beau nom dedans les Aſtres peint:
Quand l'âge d'homme aura ton cœur atteint,
S'il reſte encor quelque trac de malice,
Le Monde adonc ployé ſous ta police,
Se pourra voir totalement eſteint.
En ce-pendant crois, Enfant, & proſpere,
Et ſage appren les hauts faits de ton pere,
Et ſes vertus, & les honneurs des Roys.
Puis autre Hector tu courras à la guerre,
Autre Jaſon rameras pour conquerre
Non la Toiſon, mais les champs Nauarrois.

AV ROY CHARLES IX. LVY PRESENTANT DES Pompons de ſon iardin.

BIen que Bacchus ſoit le Prince des vins,
Et que Cerés à nos moiſſons commande,
L'vn toutefois, & l'autre ne demande
Qu'vn peu d'eſpics & qu'vn peu de raiſins.
Neptune Roy des orages marins
Veut qu'vn tableau pour preſent on luy rende,
Et Iupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des deuots pelerins.
Vous qui ſemblez de façons & de geſtes
Aux Immortels, imitant les Celeſtes,
Prenez de moy ces Pompons & ces fruits.
Les vous offrant, ie ne crains que perſonne
Blaſme mon don: car, SIRE, ie vous donne
Non pas beaucoup, mais tout ce que ie puis.

A luy-meſme.

LE ieune Hercule au berceau combatit
Les deux ſerpens qui le vouloient occire:
Quand il fut grand il combatit Buſire,
Et le Lion duquel il ſe veſtit.
Il fut ſi fort, que le vice ſentit
En tous endroits combien pouuoit ſon ire:
Monſtres, Geans chaſſa de ſon Empire,
Et la malice en bien-fait conuertit.
Toutes vertus marchoient deuant ſa face:
Pource il fut dit de Iupiter la race,
Et de la terre il vola dans les Cieux.
SIRE, imitez les faits de ce grand Prince,
De toute erreur purgez voſtre Prouince.
Par tels degrez les Roys deuiennent Dieux.

A luy-meſme.

MADRIGAL.

QVand coup ſur coup le bucheron nerueux,
Qui d'vne hache aux arbres fait la guerre,
Eſparpillez a renuerſé par terre
D'vn vieil Laurier le tige & les cheueux:
En ſa racine il eſt vn an, ou deux
Caché ſans croiſtre, où ſa force il enterre,
Puis de ſa ſouche en reiettant deſſerre
Vn peuple vert d'enfans & de neueux.
Ainſi tu es de FRANÇOIS *ton grand-pere*
Le rejetton, par qui la France eſpere
Le reuoir naiſtre en ton tige nouueau.
Déjà dans toy tout viuant il reſpire,
Ayant de luy l'eſprit & le cerueau,
Pareil de mœurs, de façons & d'Empire.
Entre vous deux ce poinct ſeul eſt à dire,
Il fut vieil arbre, & toy ieune arbriſſeau.

A luy-meſme.

VOicy le iour, où le Sainct CHARLEMAIGNE
Voſtre parrain, ayeul de vos ayeux,
Par ſa vertu monta dedans les Cieux,
Ayant chaſſé les Sarrazins d'Eſpaigne.
Il fut ſi preux, que toute l'Allemaigne,
Alains & Gots aux armes furieux,
Humbles craignoient ſon bras victorieux,
Quand de ſon Aigle il deſployoit l'enſeigne.
CHARLES, ſuiuez ce CHARLES, *& vous faites*
Vray heritier de ſes vertus parfaites,
Comme le nom ayant l'honneur commun.
Ce ROY *fut grand d'Empire & de courage:*
Vous le ſerez encore d'auantage,
D'autant que neuf eſt plus grand nombre qu'vn.

A luy-meſme.

Sur ſon habillement à la mode des vieux Gaulois.

SI vous n'auiez la bonne conſcience
De vos ayeux, l'honneur & la vertu,
En vain (Grand ROY*) vous ſeriez reueſtu*
D'vn vieil habit qui n'eſt plus en vſance.
Mais pour monſtrer que l'antique prudence
Et des Gaulois le bon glaiue pointu
Ont ſous vos pieds les vices abbatu,
Vous prenez d'eux à bon droict l'apparence.
Peuple, courage: & puis que noſtre ROY
Eſt vieil d'habit, de vertus & de foy,
Ie voy renaiſtre vne ſaiſon meilleure.
Ce vieil habit eſt teſmoin ſeulement
Que des vieux Roys la vertu luy demeure
Autant au cœur, qu'au corps l'habillement.

A HENRY DE BOVRBON, Roy de Nauarre.

ROy de vertu, d'honneur & de bonté,
Qui tiens ſous toy la terre Nauarroiſe,
Tu viens choiſir noſtre Perle Françoiſe
Qui n'a pareille en grace ne beauté.
Mars, à qui plaiſt l'horrible cruauté,
Couuert de ſang, de diſcord & de noiſe,
En quelque part, PRINCE, que ton pied voiſe,
S'enfuit vaincu deuant ta Royauté.
A ton chemin la Paix ſeruit de guide
Et ce bon Dieu qui aux nopces preſide,
Pour aſſembler d'vn lien amoureux
La belle au beau, ieuneſſe à la ieuneſſe,
La bonne au bon, le Prince à la Princeſſe:
Qui vit iamais vn accord plus heureux?

A MADAME DE ROHAN.

IL ne faut point pour eſtre ingenieux,
Boire de l'eau de la ſource ſacrée,
Ny voir danſer ſous la brune ſerée
Au mont fourchu les Muſes & les Dieux.

Il ne faut voir, Madame, que vos yeux
Et voſtre front, ſiege de Cytherée,
Et voſtre bouche, où Pithon la ſucrée
A fait loger tous les preſens des Cieux.
Il ne faut voir que voſtre bonne grace,
Et le Printemps de voſtre ieune face,
Qui peut d'Amour les rochers attizer.
Bref ſi quelqu'vn voyant voſtre preſence
Ne deuient Poete, il ne faut plus qu'il penſe
Que les neuf Sœurs le facent poetiſer.

A MADAME DE VILLEROY.

MAdelene, oſtez-moy ce nom de L'AVBESPINE,
Et prenez en ſa place & Palmes & Lauriers
Qui croiſſent ſur Parnaſſe en verdeur les premiers,
Dignes de prendre en vous & tiges & racine.
Chef couronné d'honneur, rare & chaſte poitrine,
Où naiſſent les vertus & les arts à milliers,
Et les dons d'Apollon qui vous ſont familiers,
Si bien que rien de vous, que vous-meſmes, n'eſt digne.
Ie ſuis en vous voyant heureux & malheureux:
Heureux de voir vos vers, ouurages genereux;
Et malheureux de voir ma Muſe qui ſe couche
Deſſous voſtre Orient. O ſainct germe nouueau
De Pallas, prenez cœur: les Sœurs n'ont aſſez d'eau
Sur le mõt d'Helicon pour lauer voſtre bouche.

A IVLLES GASSOT, Secretaire du Roy.

IE ſuis ſemblable à la ieune pucelle
Qui va cherchant par les iardins fleuris
Au poinct du iour les Roſes & les Liz
Pour ſe parer, quand l'an ſe renouuelle:
Mais ne voyant nulle Roſe nouuelle,
Ny d'autres fleurs les iardins embellis,
Prend du Lierre, & de ſes doigts polis
Fait vn bouquet pour ſe faire plus belle.
Ainſi, GASSOT, n'ayant Roſes ny fleurs
En mon verger dignes de tes valeurs,
Oeillets, Soucis, Lauandes ny Penſées:
Ce petit don ie preſente à tes yeux,
Et tel preſent vaudra peut-eſtre mieux
Qu'vn grand touffeau de fleurs mal-agencées.

SVR LA BERGERIE DE Remy Belleau, Poëte.

MADRIGAL.

VOicy ce bon luiteur non iamais abatu,
Qui pour rauir le prix, compagnon de la peine,
Des Muſes Champion, ſe planta ſur l'areine,
Et pour elles cent fois en France a combatu.
Voicy celuy qui fut des premiers reueſtu
Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
Et de bras recourbez terraſſa ſur la plaine
L'Ignorance, & ſacra ſon nom à la Vertu.
Ma France eſcoute-moy, voicy l'vn de ces peres
Qui cerchant par trauail des Muſes les repaires,
Beut Permeſſe, & ſ'emplit de fureur tout le ſein,
En chef noir & griſon deſireux de les ſuiure.
Donc, Lecteur, ſi tu peux entre les Muſes viure,
Achete-moy BELLEAV: *mais ſi Phœbus en vain*
En naiſſant t'auiſa, n'achete point ce liure,
Autrement tu n'aurois qu'vn fardeau dans la main.

A NICOLAS LE SVEVR, Preſident aux Enqueſtes.

NY l'Oliuier ſacré des Hyperboreans,
Ny le veneur ſuiuant la Biche au pied de cuiure,
Ny l'huile dont le corps des Athletes ſ'enyure,
Suans ſous le trauail des tournois Eleans:
Ny la poudre Olympique aux luſtres Piſeans,

Ny le fleuue qui veut ſon Arethuſe ſuiure,
Ne ſçauroient ta vertu ſi bien faire reuiure,
Que tes propres eſcrits, victorieux des ans.
Tu as fait que la voix aux Latins ſoit paſsée
Du Cygne qui chantoit ſur la riue Dircée,
Ne t'effroyant des mots de ce harpeur Latin.
Des jouſteurs Eleans perie eſt la conqueſte:
Mais l'honneur que la Muſe a mis deſſus ta teſte,
Vaincra la faulx du Temps, la Parque, & le Deſtin.

A IAQVES DE BROV, Conſeiller du Roy en ſon Grand Conſeil.

NOus ſommes amoureux, non de meſme Maiſtreſſe,
Mais de beauté pareille & de meſme rigueur:
La tienne eſt à Poictiers, qui t'a rauy le cœur,
La mienne eſt à la Cour en forme de Déeſſe.
La mienne ſans me plaindre vne heure ne me laiſſe:
La tienne te tourmente en extreme langueur.
Nous differons d'vn poinct: c'eſt qu'vn iour ta douleur
Prendra fin, & iamais la mienne n'aura ceſſe.
Le flambeau d'Hymenée aura de toy pitié:
Ie ne ſçaurois me ioindre auecque ma moitié,
O cruauté du Ciel aux amans trop ſeuere!
De BROV, *conſorte-moy, ie te conforteray:*
Ainſi plus doucement mon mal ie porteray:
Vn mal-heureux d'vn autre allege la miſere.

A ROBERT GARNIER, Prince des Tragiques.

IE ſuis raui quand ce braue ſonneur
Donte en ſes vers la Romaine arrogance,
Quand il baſtit Athenes en la France,
Par le cothurne acquerant de l'honneur:
Le bouc n'eſt pas digne de ſon bon-heur,
Le lierre eſt trop baſſe recompenſe,
Le Temps certain qui les hommes auance,
De ſes vertus ſera le guerdonneur.
Par toy, GARNIER, *la Scene des François*
Se change en or, qui n'eſtoit que de bois,
Digne où les Grands lamentent leur fortune.
Sur Helicon tu grimpes des derniers,
Mais tels derniers ſouuent ſont les premiers
En ce bel art où la gloire eſt commune.

A luy-meſme.

IL me ſouuient, GARNIER, *que ie preſtay la main*
Quand ta Muſe accoucha, ie le veux faire encore:
Le parrain bien ſouuent par l'enfant ſe decore,
Par l'enfant bien ſouuent ſ'honore le parrain.
Ton ouurage, GARNIER, *Tragique & ſouuerain,*
Qui fils, parrain enſemble, & toute France honore,
Fera voller ton nom du Scythe iuſqu'au More,
Plus dur contre les ans que marbre ny qu'airain.
Réjoüy toy, mon Loir, ta gloire eſt infinie,
Huyne & Sarte tes ſœurs te feront compagnie,
Faiſant GARNIER, BELLEAV, & RONSARD *eſtimer;*
Trois fleuues qu'Apollon en trois eſprits aſſemble.
Quand trois fleuues, GARNIER, *ſe deſgorgent enſemble,*
Bien qu'ils ne ſoient pas grands font vne grande mer.

A I. DE EDINTON.

QVand tu naſquis, EDINTON, *tous les Cieux*
Mirent en toy toute leur harmonie,
Et dans ton Luth leur douceur infinie
Qui peut charmer les hommes & les Dieux.
Oyant ton chant ſur tous melodieux
Je vy, ie meurs, ie ſuis plein de manie,
Et tellement ton accord me manie,
Que ie deuiens & ſage & furieux.
En mon endroit tu es vn Timothée,

Ie ſens touſiours mon ame ſurmontée
De ta douceur qui me vient arracher
L'eſprit paſmé de ſi douces merueilles:
Las! pour t'ouïr que n'ay-ie cent aureilles,
Ou ſans t'ouïr que ne ſuis-ie vn rocher?

A AMADIS IAMIN
Secretaire du Roy.

TRois temps, IAMIN, icy bas ont naiſſance,
Le temps paſſé, le preſent, le futur:
Quant au futur, il nous eſt trop obſcur:
Car il n'eſt pas en noſtre cognoiſſance.
Quant au paſsé, il fuit ſans eſperance
De retourner pour faire vn lendemain,
Et ne reuient iamais en noſtre main:
Le ſeul preſent eſt en noſtre puiſſance.
Donques, IAMIN, jouïſſons du preſent,
Incontinent il deuiendroit abſent:
Boiuons enſemble, empliſſon ce grand verre,
Pendant que l'heure en donne le loiſir,
Auec le vin, l'Amour & le plaiſir
Charmon le temps, les ſoucis & la guerre.

A LA RIVIERE DV LOIR.

RESpon-moy, meſchant Loir (me rens-tu ce loyer
Pour auoir tant chanté ta gloire & ta loüange?)
As-tu oſé, barbare, au milieu de ta fange
Renuerſant mon bateau ſous tes flots m'enuoyer?
Si ma plume euſt daigné ſeulement employer
Six vers à celebrer quelque autre fleuue eſtrange,
Quiconque ſoit celuy, fuſt-ce le Nil, ou Gange,
Le Danube ou le Rhin, ne m'euſt voulu noyer.
Pindare, tu mentois, l'eau n'eſt pas la meilleure
De tous les Elemens: la terre eſt la plus ſeure,
Qui de ſon large ſein tant de biens nous départ,
O fleuue Stygieux, deſcente Acherontide,
Tu m'as voulu noyer, de ton chantre homicide
Pour te vanter le fleuue où ſe noya RONSARD.

VOEV A MERCVRE.

MADRIGAL.

DIeu voyager Menalien Mercure,
Qui recognois pour ton grand-pere Atlas,
Courrier des Dieux, qui iamais ne fus las
D'aller au Ciel & ſous la terre obſcure!
Dieu-meſſager, qui des paſſans as cure,
Qui des pietons ſeul gouuernes les pas,
Et qui guidé par tant de chemins m'as
Où me portoit mon âge & l'auanture:
Tout ce qui fut le faix de mes rongnons,
Ceinture, dague, eſpée, compagnons
De mes trauaux, à toy ie les dedie
Deſſus ma porte en mon cheueul griſon.
Si ieune d'ans tu m'as conduit la vie
Par mainte voye & en mainte ſaiſon
Courant fortune en eſtrange patrie,
Garde-moy ſain en ma propre maiſon.

SONNET A QVELQVES SEIGNEVRS QVI SOVPErent chez luy.

CE grand Hercule, apres auoir ſçeu prendre
De Geryon les terres & les bœus,
Plein de victoire & d'honneurs & de vœus,
Daigna ſouper en la maiſon d'Euandre.
Ce Pere ardant qui tout le Ciel peut fendre
D'eſclairs ſuiuis de feux preſagieux,
Oſa grand Prince, abandonnant les Cieux,
En la maiſon de Philemon deſcendre.
Par tel exemple apprenez, mes Seigneurs,
A meſpriſer les biens & les honneurs,
Et deſdaigner la pompeuſe richeſſe.
Le trop d'honneur va l'homme deceuant:
Pour viure heureux il n'eſt que la ſimpleſſe:
» Faueurs des Rois ſ'en-volent comme vent.

SONNET DE MESME SVIECT.

LE bon Bacchus, qui la teſte a garnie
De cornes d'or, le pere des raiſins,
Qui fit couler les ruiſſeaux en bons vins,
Soit le bon Dieu de ceſte compagnie.
Cerés changeant les glans de Chaonie
En bons eſpics pour le viure amender,
Du haut du Ciel vous puiſſe regarder
Auecq' Venus, les Graces & Genie.
La bonne mere Amalthée, au vaiſſeau
Chargé de fruits, enfans du Renouueau,
En vos maiſons reſpande ſes Charites.
Puiſſe l'Autonne, à la palle couleur,
Fiéures & Toux, Catherres & Douleur
Bien loin de vous enuoyer ſur les Scythes.

SONNET.

AV SIEVR GALANDIVS, Principal de Boncourt ſon intime amy.

NOus ne ſommes Eſprits, mon GALLAND, *nous ne ſommes*
De ceux qui de Nectar au Ciel ſe vont paiſſant,
Dont le ſang ne va point és veines jalliſſant:
Pour ceſte raiſon Dieux, Homere, tu les nommes.
Des Elemens confus les accablantes ſommes
De tout animal né vont le corps oppreſſant,
De moment en moment changeant & periſſant:
Nature à telle loy fit la race des hommes.
Les Eſprits n'ont beſoin de reparation,
Pour n'eſtre point ſujects à la corruption,
Qui va de forme en forme eſtrangement meſlée.
L'homme ſe doit nourrir pour fuïr ce danger:
C'eſt pourquoy noſtre vie eſt touſiours attelée
A deux mauuais cheuaux, le Boire & le Manger.

SONNET.

IE vous donne des œufs. L'œuf en ſa forme ronde
Semble au Ciel qui peut tout en ſes bras enfermer,
Le feu, l'air & la terre & l'humeur de la mer,
Et ſans eſtre cõpris comprend tout en ce Mõde.
La taye ſemble à l'air, & la glaire feconde
Semble à la mer qui fait toutes choſes germer:
L'aubin reſſẽble au feu qui peut tout animer,
La coque en peſanteur comme la terre abonde.
Et le Ciel & les œufs de blancheur ſont couuers.
Ie vous donne (en donnant vn œuf) tout l'Vniuers:
Diuin eſt le preſent, ſ'il vous eſt agreable:
Mais bien qu'il ſoit parfait, il ne peut égaler
Voſtre perfection qui n'a point de ſemblable,
Dont les Dieux ſeulemẽt ſont dignes de parler.

SONNET.

POVR VN ANAGRAMME.

DV mariage ſainct la Loy bien-ordonnée
Se fait au Ciel là haut: pour-ce l'Antiquité,
Comme vn bien approchant de la Diuinité,
A mis entre les Dieux le nopcier Hymenée.
Nous differons des Dieux, car toute choſe née
Par race ſ'eternize en la poſterité:
Eux immortels d'eſſence & pleins d'Eternité,
N'ont beſoin comme nous de future lignée.
Le Mariage fait de noſtre race humaine
Eſt touſiours mal-heureux & tout remply de peine,
S'il ne vient par Deſtin qui tous deux nous li'ra.
Pource voyant nos noms qui l'aſſeurent, i'eſpere
Que le noſtre doit eſtre agreable & proſpere,
Puis que le DIEV D'EN-HAVT A TOY ME MARI'RA.

SONNET.

VOus eſtes déja vieille & ie le ſuis auſſi,
Ioignons noſtre vieilleſſe, & l'accollons enſemble,
Et faiſons d'vn Hyuer qui de froidure tremble
Autant que nous pourrons vn Printemps adouci.
Vn homme n'eſt point vieil ſ'il ne le croit ainſi:
Vieillard n'eſt qui ne veut: qui ne veut il aſſemble
Vne nouuelle trame à ſa vieille; & reſſemble
Vn ſerpent rajeuni quand l'an retourne ici.
Oſtez-moy de ce fard l'impudente encrouſture,
On ne ſçauroit tromper la loy de la Nature,
Ny dérider vn front condamné du miroir,
Ny durcir vn tetin déja pendant & flaſque.
Le temps de voſtre face arrachera le maſque,
Et deuiendray vn Cygne en lieu d'vn Corbeau noir.

SONNET.

QVe ie ſerois marry ſi tu m'auois donné
Le loyer qu'vn Amant demande à ſa Maiſtreſſe!
Alors que tout mon ſang boüillonnoit de ieuneſſe,
Tous mes deſirs eſtoient de m'en voir guerdõné.
Maintenant que mon poil eſt du tout griſonné,
I'abhorre en y penſant moy-meſme & ma fadeſſe,
Qui ſeruis ſi long-temps pour vn bien qui ſe laiſſe
Pourrir en vn ſepulchre aux vers abandonné.
Enchanté, ie ſeruis vne vieille carcaſſe,
Vn ſquelete ſeiché, vne impudente face,
Vne qui n'a plaiſir qu'en amoureux tranſi.
Bonne la loy de Cypre, où la fille au riuage
Embraſſant vn chacun gaignoit ſon mariage
Sans laiſſer tant languir vn amant en ſouci.

FIN DES SONNETS DIVERS.

LES GAYETEZ
DE P. DE RONSARD
GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

DEDIEES A IEAN ANTOINE DE BAIF, POETE FRANCOIS.

GAYETE' I.

A Qui don'ray-ie ces ſornettes,
Et ces mignardes chanſonnettes?
A toy, mon IANOT: *car touſiours*
Tu as fait cas de mes Amours,
Et as eſtimé quelque choſe
Les vers raillars que ie compoſe:
Auſſi ie n'ay point de mignon
Ny de plus aimé compagnon
Que toy mon petit œil que i'aime
Autant ou plus que mon cœur meſme;
Attendu que tu m'aimes mieux
Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
Pource, mon IANOT, *ie te liure*
Tout le plus gaillard de ce liure,
Et tout le plus mignardelet
De ce beau liure nouuelet:
Liure que les Sœurs Theſpiennes
Deſſus les riues Pimpléennes
Rauy me firent conceuoir,
Quand ieune garçon i'allay voir
Le briſement de leur cadance,
Et Apollon le guide-dance.
Pren-le donc, IANOT, *tel qu'il eſt:*
Il me plaira beaucoup ſ'il plaiſt
A ta Muſe Grecque-Latine,
Compagne de la Doratine:
Et ſois fauteur de ſon renom,
De noſtre amour & de mon nom,
A fin que toy, moy, & mon liure
Plus d'vn ſiecle puiſſions reuiure.

GAYETE' II.

A Sſez vray'ment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit qu'on ne ſçauroit auoir
Si grand plaiſir que de ſe voir
Entre ſes amis à la table,
Quand vn meneſtrier delectable
Paiſt l'aureille d'vne chanſon,
Et quand l'oſte-ſoif Eſchanſon
Fait aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe.
Je te ſaluë, heureux boiueur,
Des meilleurs le meilleur réueur:
Ie te ſaluë, ô bon Homere,
Tes vers cachent quelque myſtere:
Il me plaiſt de voir ſi ce vin

M'ouurira leur ſecret diuin :
Iô ! ie l'entens, chere troupe,
La ſeule odeur de ceſte coupe
M'a fait vn rapſode gaillard
Pour bien entendre ce vieillard.
Tu voulois dire, bon Homere,
Qu'on doit faire tres-bonne chere
Tandis que l'âge & la ſaiſon
Et la peu maiſtreſſe Raiſon
Permettent à noſtre ieuneſſe
Les libertez de la lieſſe,
Sans auoir ſoin du lendemain :
Mais d'vn hanap de main en main,
D'vne trepignante cadance,
D'vn rouër autour de la dance,
De meutes de chiens par les bois,
De luths mariez à la vois,
D'vn flus, d'vn dé, d'vne premiere,
D'vne belle fleur Printaniere,
Et d'vne amour de quatorze ans,
Et de mille autres ieux plaiſans
Donner ſoulas à noſtre vie
Qui bien toſt nous ſera rauie.
Moy donq' au logis de ſejour
En ce temps d'Hyuer, que le iour
N'a pas de longueur vne braſſe,
Et l'eau ſe bride d'vne glace :
Ores que les vents outrageux
Enragent d'vn bruit orageux :
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes ſont muettes :
Ores qu'au ſoir on ne voit plus
Danſer par les Antres reclus
Les Pans auecques les Dryades,
Ny ſur les riues les Naïades :
Que feroy-ie en telle ſaiſon,
Sinon oiſeux à la maiſon,
Enſuyuant l'oracle d'Homere,
Prés du feu faire bonne chere,
Et ſouuent baigner mon cerueau
Dans la liqueur d'vn vin nouueau,
Qui touſiours traine pour compaigne
Ou la roſtie, ou la chaſtaigne ?
En ceſte grande coupe d'or
Verſe, Page, & reuerſe encor' ;
Il me plaiſt de noyer ma peine
Au fond de ceſte taſſe pleine,
Et d'eſtrangler auec le vin
Mon ſouci qui n'a point de fin.
Cà, Page, donne ce Catulle,
Donne-moy Tibulle & Marulle,
Donne ma Lyre & mon archet,
Depan-là toſt de ce crochet :
Viſte donq, à fin que ie chante,
A fin que par mes vers i'enchante
Ce ſoin de l'Amour trop cruel
Fait mon hoſte perpetuel.
O pere, ô Bacchus, ie te prie
Que ta ſaincte fureur me lie
Deſſous ton thyrſe, à celle fin,
O Pere, que i'erre ſans fin
Par tes montaignes reculées
Et par l'horreur de tes valées.
Ce n'eſt pas moy, las ! ce n'eſt pas
Qui dédaigne ſuiure tes pas,
Et couuert de lierre, brére
Par la Thrace Euan, pourueu, Pere,
Las ! pourueu, Pere, las ! pourueu
Que ta flame eſteigne le feu,
Qu'Amour de ſes rouges tenailles
Me tournaſſe par les entrailles.

LES PLAISIRS RVSTIQVES.

A MAVRICE DE LA PORTE.

EN ce-pendant que le peſteux Autonne
Tes citoyens l'vn ſur l'autre moiſſonne,
Et que Caron a les bras tout laſſez
D'auoir déja tant de Manes paſſez :
Icy fuyant ta ville perilleuſe,
Ie ſuis venu prés de Marne l'Iſleuſe,
Non guere loin d'où le cours de ſes eaux
D'vn bras fourchu baigne les pieds de Meaux :
Meaux, dont Bacchus ſoigneux a pris la garde,
Et d'vn bon-œil ſes colines regarde
Riches de vin, qui n'eſt point ſurmonté
Du vin d'Ai en friande bonté.
Non ſeulement Bacchus les fauoriſe,
Mais ſa compagne, & le paſteur d'Amphryſe,
L'vne y faiſant les eſpics blondoyer,
L'autre à foiſon les herbes verdoyer.
Dés le matin que l'Aube ſafranée

A du beau iour la clairté ramenée,
Et dés Midy iuſqu'aux rayons couchans,
Tout eſgaré ie m'enfuy par les champs
A humer l'air, à voir les belles prées,
A contempler les colines pamprées,
A voir de loin la charge des pommiers
Preſque rompus de leurs fruits Autonniers,
A repouſſer ſur l'herbe verdelette
A tour de bras l'eſteuf d'vne palete,
A voir couler ſur Marne les bateaux,
A me cacher dans le ionc des Iſleaux.
Ore ie ſuy quelque liéure à la trace,
Or' la Perdris ie couure à la tirace,
Or' d'vne ligne apaſtant l'hameçon,
Loin haut de l'eau i'enleue le poiſſon:
Or' dans les trous d'vne Iſle tortueuſe
Ie vay cherchant l'Eſcreuice cancreuſe,
Or' ie me baigne, ou couché ſur les bors
Sans y penſer à l'enuers ie m'endors.
Puis réueillé, ma guitterre ie touche,
Et m'adoſſant contre vne vieille ſouche,
Ie dy les vers que Tityre chantoit
Quand prés d'Auguſte encores il n'eſtoit,
Et qu'il pleuroit au Mantoüan riuage,
Déja barbu, ſon deſert heritage.
Ainſi iadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris, appuyé ſur vn tronc
Harpoit, alors qu'il vit parmy les nuës
Venir à luy les trois Déeſſes nuës.
Deuant les trois Mercure le premier
Partiſſoit l'air de ſon pied talonnier,
Ayant és mains la Pomme d'or ſaiſie,
Le commun mal d'Europe & de l'Aſie,
Mais d'autant plus que Poete i'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres Dieux,
Sur tous plaiſirs la vendange m'agrée,
A voir tomber ceſte manne pourprée
Qu'à pieds deſchaux vn gaſcheur fait couler
Dedans la cuue à force de fouler.
Sur les coutaux marche d'ordre vne troupe:
L'vn les raiſins d'vne ſerpette coupe,
L'autre les porte en ſa hotte au preſſoüer,
L'vn tout autour du piuot fait roüer
La viz qui geint, l'autre le marc aſſerre
En vn monceau, & d'aiz preſſez le ſerre:
L'vn met à l'anche vn panier attaché,
L'autre reçoit le pepin eſcaché,
L'vn tient le muy, l'autre le vin entonne,
Vn bruit ſe fait, le preſſoüer en reſonne.

Voila, la PORTE, *en quel plaiſir ie ſuis*
Or' que ta ville eſpouuanté ie fuis;
Or' que l'Autonne eſpanche ſon vſure,
Et que la Liure à iuſte poids meſure
La nuict égale auec les iours égaux,
Et que les iours ne ſont ne froids ne chaux.
Ie te promets qu'auſſi toſt que la Biſe
Hors des foreſts aura la fueille miſe,
Faiſant des prez la verte robe choir,
Que d'vn pied prompt ie courray pour reuoir
Mes compagnons, & mes liures que i'aime
Plus mille fois que toy, ny que moy-meſme.

L'ALOVETTE.

HE' Dieu que ie porte d'enuie
Aux plaiſirs de ta douce vie,
Aloüette, qui de l'amour
Degoiz es dés le poinct du iour,
Secoüant en l'air la roſée
Dont ta plume eſt toute arrouſée?
Deuant que Phœbus ſoit leué
Tu enleues ton corps laué
Pour l'eſſuyer pres de la nuë,
Tremouſſant d'vne aile menuë:
Et te ſourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de ſi doux ſons
Compoſez de ta tirelire,
Qu'il n'eſt amant qui ne deſire,
Toyant chanter au Renouueau,
Comme toy deuenir oiſeau.
Quand ton Chant t'a bien amuſee,
De l'air tu tombes en fuſee
Qu'vne ieune pucelle au ſoir
De ſa quenoüille laiſſe choir,
Quand au fouyer elle ſommeille,
Frappant ſon ſein de ſon aureille:
Ou bien quand en filant le iour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir prés d'elle à l'impourueuë,
De honte elle abbaiſſe la veuë,
Et ſon tors fuſeau delié
Loin de ſa main roule à ſon pié.
Ainſi tu roules, Aloüette,
Ma doucelette mignonnette,
Qui plus qu'vn Roſſignol me plais
Qui chante en vn boccage eſpais.
Tu vis ſans offenſer perſonne,

Ton bec innocent ne moiſſonne
Le froment, comme ces oiſeaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou ſoit qu'ils l'égrainent en gerbe:
Mais tu vis par les ſillons vers
De petits fourmis & de vers,
Ou d'vne mouche, ou d'vne achee
Tu portes aux tiens la bechee,
A tes fils non encor ailez,
D'vn blond duuet emmantelez.
A grand tort les fables des Poëtes
Vous accuſent vous, Aloüettes,
D'auoir voſtre pere hay
Iadis iuſqu'à l'auoir trahy,
Coupant de ſa teſte Royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle vn poil il portoit
En qui toute ſa force eſtoit.
Mais quoy? vous n'eſtes pas ſeulettes
A qui la langue des Poëtes
A fait grand tort: dedans le bois
Le Roſſignol à haute vois,
Caché deſſous quelque verdure,
Se plaint d'eux, & leur dit iniure.
Si fait bien l'Arondelle auſſi
Quand elle chante ſon coſſi:
Ne laiſſez pas pourtant de dire
Mieux que deuant la tirelire,
Et faites creuer par deſpit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laiſſez pour cela de viure
Ioyeuſement, & de pourſuiure
A chaque retour du Printemps
Vos accouſtumez paſſetemps:
Ainſi iamais la main pillarde
D'vne paſtourelle mignarde
Parmy les ſillons eſpiant
Voſtre nouueau nid pepiant,
Quand vous chantez ne le deſrobe
Ou dans ſa cage ou ſous ſa robe.
Viuez oiſeaux, & vous hauſſez
Touſiours en l'air, & annoncez
De voſtre chant & de voſtre aile
Que le Printemps ſe renouuelle.

LE FRESLON.

A REMY BELLEAV, POETE.

QVi ne te chanteroit, Freſlon,
De qui le piquant aiguillon
Releua l'Aſne de Silene,
Quand les Indois parmi la plaine
Au milieu des ſanglans combas
Le firent treſbucher à bas?
Bien peu ſeruoit au vieillard d'eſtre
De Bacchus gouuerneur & Preſtre,
Captifs ils l'euſſent fait mourir
Sans toy qui les vins ſecourir.
Déja la troupe des Menades,
Des Mimallons & des Thyades
Tournoient le dos, & de Bacchus
Ià déjà les ſoldats vaincus
Iettoient leurs lances enthyrſees,
Et leurs armeures heriſſees
De peaux de Lynces, & leur Roy
Déjà fuyoit en deſarroy,
Quand Iupiter eut ſouuenance
Qu'il eſtoit né de ſa ſemence.
Pour aider à ſon fils peureux
Il fit ſortir d'vn Cheſne creux
De Freſlons vne fiere bande,
Et les irritant leur commande
De piquer la bouche & les yeux
Des nuds Indois victorieux.
A peine eut dit, qu'vne grand' nuë
De poignans Freſlons eſt venuë
Se deſborder toute à la fois
Deſſus la face des Indois,
Qui plus fort qu'vn greſleux orage
De coups martela leur viſage.
Là ſur tous vn Freſlon eſtoit
Qui braue par l'air ſe portoit
Sur quatre grand's ailes dorees:
En maintes lames colorees
Son dos luiſoit par la moitié:
Luy courageux, ayant pitié
De voir au milieu de la guerre
Silene & ſon Aſne par terre,
Piqua cet Aſne dans le flanc
Quatre ou cinq coups iuſques au ſang:

L'Asne qui soudain se réueille
Dessous le vieillard fit merueille
De si bien mordre à coup de dens,
Ruant des pieds, que le dedans
Des plus espesses embuscades
Ouurit en deux de ses ruades,
Tellement que luy seul tourna
En fuite l'Indois, & donna
A Bacchus, estonné, la gloire
Et le butin de la victoire.
Lors Bacchus, en lieu d'vn bienfait
Que les Fresłons luy auoient fait,
Leur ordonna pour recompense
D'auoir à tout iamais puissance
Sur les vignes, & de manger
Les raisins prests à vendanger,
Et boire du mouſt dans la tonne
En bourdonnant, lors que l'Autonne
Amasse des coutaux voisins
Dedans le pressoüer les raisins,
Et que le vin nouueau s'escoule
Sous le pied glueux qui le foule.
Or viuez bien-heureux Fresłons,
Tousiours de moy vos aiguillons
Et de BELLEAV *soient loin à l'heure*
Que la vendange sera meure:
Et rien ne murmurez sinon
Par l'air que de BELLEAV *le nom,*
Nom qui seroit beaucoup plus digne
D'estre dit par la voix d'vn Cygne.

GAYETE' III.

VNe ieune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moitié de ma vie
Esperdument asseruie
De son grasset en-bon-point:
Mais fasché ie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour l'en bon-point de la belle,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Las! vne autre pucelette,
Pucelette maigrelette,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Esperdument a rauie
L'autre moitié de ma vie
De son maigret en-bon-point:
Mais fasché ie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle
Pour la maigreur de la belle
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Autant me plaist la grassette
Comme me plaist la maigrette,
Et l'vne à son tour autant
Que l'autre me rend contant.
Ie puisse mourir, grassette,
Ie puisse mourir, maigrette,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux, que mes deux yeux,
Ny qu'vne ieune pucelle
N'aime vn nid de tourterelle,
Ou son petit chien mignon,
Du passereau compagnon,
Petit chien, qui point ne laisse
De faire importune presse
Au passereau, qui tousiours
A pour fidele secours
Le tendre sein de la belle,
Quand le chien plume son aile,
Ou de trauers regardant,
Apres l'oiseau va grondant.
Et si ie ments, grasselette,
Et si iè ments, maigreletee,
Si ie ments, Amour archer
Dans mon cœur puisse cacher
Ses fleches d'or barbelees,
Et dans vous les plombelees,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux.
Bien est-il vray, grasselette,
Bien est-il vray, maigrelette,
Que l'appast trop doucereux
Des hameçons amoureux
Dont vous me sçauez attraire,
Est l'vn à l'autre contraire.
L'vne d'vn sein grasselet,
Et d'vn bel œil brunelet
Dans ses beautez tient ma vie
Esperdument asseruie,
Or luy tastonnant le flanc,
Or le bel yuoire blanc

De ſa cuiſſe rondelette,
Or' ſa groſſe mottelette,
Où les doux troupeaux ailez
Des freres encarquelez
Dix mille fleches decochent
Aux ribaux qui ſ'en approchent.
Mais par deſſus tout m'eſpoint
Un graſſelet en-bon-point,
Une feſſe rebondie,
Vne poitrine arrondie
En deux montelets boſſus,
Où l'on dormiroit deſſus
Comme entre cent fleurs decloſes,
Ou deſſus vn lit de roſes.
Puis auecques tout cela
Encor d'auantage elle a
Ie ne ſçay quelle feintiſe,
Ne ſçay quelle mignotiſe,
Qui fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
L'autre maigre pucelette
A voir n'eſt pas ſi bellette,
Elle a les yeux verdelets
Et les tetins maigrelets:
Son flanc, ſa cuiſſe, ſa hanche
N'ont la charneure ſi blanche
Comme a l'autre, & ſi ondez
Ne ſont ſes cheueux blondez:
Le rempart de ſa foſſette
N'a l'enflure ſi groſſette,
Ny ſon ventrelet n'eſt pas
Si rebondi ne ſi gras:
Si bien que quand ie la perce,
Ie ſens les dents d'vne herſe,
I'enten mille oſſets cornus
Qui me bleſſent les flancs nus.
Mais en lieu de beautez telles,
Elle en a d'autres plus belles,
Vn chant qui rauit mon cœur,
Et qui dedans moy vainqueur
Toutes mes veines attiſe:
Vne douce mignotiſe,
Vn doux languir de ſes yeux,
Vn doux ſouſpir gracieux,
Quand ſa douce main manie
La douceur d'vne harmonie.
Nulle mieux qu'elle au danſer
Ne ſçait ſes pas deuancer
Ou retarder par meſure:

Ribaut viét du mot Latin *Riualis*, que les Frãçois ont pris en mauuaiſe part, faiſant tort au vocable, car il ſignifie compagnõ & competiteur en amour.

Nulle mieux ne me coniure
Par les traits de Cupidon,
Par ſon arc, par ſon brandon,
Si i'en aime vne autre qu'elle:
Et nulle mieux ne m'emmielle
La bouche, quand ſon baiſer
Vient mes léures arroſer,
Begayant d'vn doux langage.
Que diray-ie d'auantage?
D'vn ſi gaillard maniment
Soulage noſtre vniment
Lors que toute elle tremouſſe,
Que ſa tremblante ſecouſſe
A fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Iamais vne ne me faſche
Pour ne la ſeruir à taſche:
Car quand ie ſuis mi-laſſé
Du premier plaiſir paſſé,
Dés le iour ie laiſſe celle
Qui m'a faſché deſſus elle,
Et m'en vois prendre vn petit
Deſſus l'autre d'appetit:
Afin qu'apres la derniere
Ie retourne à la premiere,
Pour n'eſtre recreu d'amours.
Auſſi n'eſt-il bon touſiours
De gouſter vne viande:
Car tant ſoit-elle friande,
Sans quelquefois l'eſchanger
On ſe faſche d'en manger.
Mais d'où vient cela, graſſette,
Mais d'où vient cela, maigrette,
Que depuis deux ou trois mois
Ie n'embraſſay qu'vne fois
(Encor ce fut à l'emblée,
Et d'vne ioye troublée)
Voſtre eſtomac graſſelet,
Et voſtre ſein maigrelet?
A'-vous peur d'eſtre nommées
Pucelles mal renommées?
A'-vous peur qu'vn blaſonneur
Caquette de voſtre honneur?
Et qu'il die: Ces deux belles
Qui font de iour les pucelles,
Toute nuict d'vn bras mignon
Eſchauffent vn compagnon,
Qui les paye en chanſonnettes,
En rymes & en ſornettes?

Las ! mignardes, ie ſçay bien
Qui vous empeſche, & combien
Le Seigneur de ce village
Vous ſoüille de ſon langage,
Meſdiſant de voſtre nom
Qui plus que le ſien eſt bon.
Ah ! à grand tort, graſſelette,
Ah ! à grand tort, maigrelette,
Ah ! à grand tort ceſt ennuy
Me procede de celuy
Qui me deuſt ſeruir de pere,
De ſœur, de frere & de mere.
Mais luy, voyant que ie ſuis
Voſtre cœur, & que ie puis
Dauantage entre les Dames,
Farcit voſtre nom de blames,
D'vn meſdire trop amer,
Pour vous engarder d'aimer
Celuy qui gaillard vous aime
Toutes deux plus que ſoy-meſme,
Celuy qui vous aime mieux
Toutes deux que ſes deux yeux.
Bien, bien, laiſſez-le meſdire :
Deuſt-il tout vif creuer d'ire
Et forcené ſe manger,
Il ne ſçauroit eſtranger
L'amitié que ie vous porte,
Tant elle eſt conſtante & forte :
Ny le temps ny ſon effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines iniures,
Ny les meſdiſans pariures,
Ny les outrageux brocars
De vos voiſins babillars,
Ny la trop ſoigneuſe garde
D'vne couſine bauarde,
Ny le ſoupçon des paſſans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des freres,
Ny les preſchemens des meres,
Ny les oncles ſourcilleux,
Ny les dangers perilleux,
Qui l'amour peuuent deffaire,
N'auront puiſſance de faire
Que touſiours ie n'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
L'vne & l'autre pucelette,
Graſſelette & maigrelette.

LE VOYAGE D'HERCVEIL.

DEbout, i'enten la brigade,
I'oy l'aubade
De nos amis enjoüez,
Qui pour nous éueiller ſonnent
Et entonnent
Leurs Chalumeaux enroüez.
I'entr'oy déjà la guiterre,
I'oy la terre
Qui treſſaute ſous leurs pas :
I'enten la libre çadence
De leur danſe
Qui trepigne ſans compas.
Corydon, ouure la porte,
Qu'on leur porte
Dés la pointe du matin
Jambons, paſtez & ſaucices,
Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.
Dieu gard' la ſçauante trope :
Calliope
Honore voſtre renom,
Bellay, Baïf, & encores
Toy qui dores
La France en l'or de ton nom.
Le long des ondes ſacrees
Par les prees,
Couronnez de ſaules vers,
Au ſon des ondes iazardes
Trepillardes,
A l'enui ſerez des vers.
Moy petit, dont la penſee
N'eſt hauſſee
Du deſir d'vn vol ſi haut,
Qui ne permet que mon ame
Se r'enflame
De l'ardeur d'vn feu ſi chaud :
En lieu de telles merueilles,
Deux bouteilles
Ie prendray ſur mes rongnons,
Et ce hanap à double anſe,
Dont la panſe
Sert d'oracle aux compagnons.
Voyez Vruoy qui enſerre
De lierre
Son flacon plein de vin blanc,

Et le portant ſur l'eſpaule
D'vne gaule,
Luy pendille iuſqu'au flanc!
A voir de celuy la mine
Qui chemine
Seul parlant à baſſe vois,
Et à voir auſſi la mouë
De ſa jouë,
C'eſt le Comte d'Alſinois.
Je le voy comme il galope
Par la trope
Vn grand aſne ſans licol:
Je le voy comme il le flate,
Et luy grate
Les aureilles & le col.
Ainſi les Paſteurs de Troye
Par la voye
Guidoient Silene monté,
Preſchant les loix de ſa feſte,
Et ſa teſte
Qui luy panchoit à coſté.
Vigneau le ſuit à la trace,
Qui ramaſſe
Ses flacons tombez à bas,
Et les fleurs que ſon aureille
Qui ſommeille
Laiſſe choir à chaque pas.
Ore ce Vigneau le touche
Or' la bouche
Il luy ouure, ore dedans
Met ſes doigts, puis les retire,
Et pour rire
S'entre-rechignent des dents.
Iô, Iô, troupe chere,
Quelle chere
Ce iour ameine pour nous!
Parton donc or' que l'Aurore
Eſt encore
Dans les bras de ſon eſpous.
Laiſſons au logis les Dames:
Par les flames
La Cyprienne éuiton:
Le chaut, le vin, Cytheree,
Font l'entree
Du grand portail de Pluton.
Chacun ceigne ſon eſpee
Equippee
Pour ſe reuanger le dos,
De peur qu'vn brigand ne face
Noſtre face
Deualer deuant Minos.
Gardons, amis, qu'on ne tombe
En la tombe,
Sejour aueugle & reclus:
» *Depuis qu'vne fois la vie*
» *Eſt rauie,*
» *Les Sœurs ne la filent plus.*
Jô, que ie voy de roſes
Là déclоſes
Par l'Orient flamboyant:
A voir des nuës diuerſes
Les trauerſes,
Voicy le iour ondoyant.
Voicy l'Aube ſafranee,
Qui jà nee
Couure d'œillets & de fleurs
Le Ciel qui le iour deſſerre,
Et la terre
De roſees & de pleurs.
Sors du lit Aube ſacree,
Et recree
De ton beau front ce troupeau,
Qui pour toy pend à la gaule
De ce ſaule
D'vn coq chante-iour la peau:
Euoé pere, il me ſemble
Que tout tremble
D'vn tournement nompareil,
Et que ie voy d'vn œil trouble
Le Ciel double
Doubler vn autre Soleil!
Euoé donteur des Indes,
Que tu guindes
Mon cœur bien haut, Eldean!
Tu luy dis quel ſacrifice
Eſt propice
A ton Autel Lenean.
Auienne qu'orné de vigne
Ie trepigne
Touſiours deſſous toy, Euan!
Qu'à ta feſte Trietere
Ton myſtere
Ie porte dedans ton van.
Ie voy Silene qui entre
En ſon antre,
I'oy les bois eſmerueillez:
Ie le voy ſur l'herbe freſche
Comme il preſche

Les Satyres aureillez:
Euoé Denys, tempere,
Thebain pere,
Tempere vn peu mon erreur:
Tempere vn peu ma penſee
Inſenſee
Du plaiſir de ta fureur.
Ce n'eſt pas moy qui te taxe,
Roy de Naxe,
Deſarter le Thracien,
Ny d'auoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du triompheur Indien:
Mais bien c'eſt moy qui te louë,
Qui t'auouë
Pour vn Dieu, d'auoir planté
La vigne en raiſins feconde,
Dont le Monde
Eſt ſi doucement tenté:
Vigne, ainçois douce guerriere,
Qui derriere
Chaſſe des hommes bien loin,
Non l'amour ny la plaiſance,
Ny la dance,
Mais le trauail & le ſoin,
Ie voy cent beſtes nouuelles
Pleines d'ailes,
Sus nos teſtes reuoler,
Et la main eſpouuantee
De Penthee
Qui les pourſuit parmy l'air.
Euan! que ta feſte folle
Me rafolle
De vineux eſtourbillons:
Ie ne voy point d'autres beſtes
Sur nos teſtes
Qu'vn ſcadron de papillons.
Leurs aiſles de couleurs maintes
Sont dépeintes,
Leur front en cornes ſe fend;
Et leur bouche bien petite
Contr'imite
Le muſle d'vn Elephant.
Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'auoir conquis le plus beau?
Qui tout doré ſera de guide
Par le vuide
A ceſt eſcadron nouueau?
Iô, comme il prend la fuite,
Noſtre ſuite
Ne le ſçauroit offenſer,
Si le plus gay de la trope
Ne galope
Pluſtoſt, pour le deuancer.
Ie le tenois ſans ſa voye
Qui ondoye
D'vn voler bien peu certain:
Et ſans l'erreur de ſon onde
Vagabonde
Qui ſe moquoit de ma main.
Et ſans vne vigne entorſe,
Qui la force
A ſouſtraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sus la plaine
Adenté tout plat à bas.
Teleph' ſentit en la ſorte
La main forte
Du Grec qui le combatit,
Quand au milieu de la guerre
Contre terre
Vn ſep tortu l'abbatit.
Iô, regardez derriere
La poudriere
Que BERGER *eſcarte au vent,*
Tant en courant il s'eſlance,
Et ſ'auance
Pour l'affronter par deuant.
Mais, mais voyez, voyez comme
Il aſſomme
Le papillon eſtendu,
Et comme l'aiſle & la teſte
De la beſte
Sur vn ſaule il a pendu!
Ja la deſpoüille captiue
Ceſte riue
Honore, & ces ſaules vers:
Et jà leur eſcorce verte
Eſt couuerte
Du long cerne de ces vers.
Ie BERGER *plein de viſteſſe,*
Par humbleſſe
Aux Dieux chéure-pieds i'appans
Ceſte deſpoüille conquiſe
Par moy priſe
En l'âge de ſoixante ans.
Pere, que ta vertue douce

Me repouſſe
En vn doux affollement:
Plus fort que deuant ta rage
Le courage
Me raffolle doucement.
De ces cheſnes goute à goute
Redegoute,
Ce me ſemble, le miel roux:
Et ces ruiſſelets qui roulent,
Tous pleins coulent
De nectar & de vin doux.
Amis, qu'à teſte panchée
Eſtanchée
Soit noſtre ſoif là dedans:
Il faut que leur vin appaiſe
Ceſte braiſe
Qui cuit nos goſiers ardans.
Que chacun de nous y entre
Juſqu'au ventre,
Iuſqu'au dos, iuſques au front,
Que chacun ſonde & re-ſonde
La douce onde
Qui bat le plus creux du fond.
Voyez VRVOY *qui ſ'eſlance*
Sur la pance
Tout veſtu dans le ruiſſeau,
Et voyez comme il garboüille
En grenoüille
Deſſous les vagues de l'eau!
Suiuons le ſainct trac humide
De ce guide,
Eſlançon-nous comme luy,
Et lauon ſous ceſte riue
En l'eau viue
Pour tout iamais noſtre ennuy.
Que l'homme eſt heureux de viure,
S'il veut ſuiure
Ta folie, ô Cuiſſe-né,
Dont le beau front ſ'enuironne
Pour couronne
D'vn verd pampre raiſiné!
Sans toy ie ne voudrois eſtre
Dieu, ne maiſtre
Des Indiens, ne ſans toy
De Thebes Ogygienne,
Cité tienne,
Ie ne voudrois eſtre Roy:
Sans toy, dy-ie, race belle
De Semele,
Sans toy, dy-ie, Nyſean,
Sans toy qui nos ſoins effaces
Par tes taſſes,
Pere Euien, Leneau.
Iô, ie voy la vallée
Auallée
Entre deux tertres boſſus,
Et le double arc qui emmure
Le murmure
De deux ruiſſelets mouſſus.
C'eſt toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui conſacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de ſon renom.
Ie ſaluë tes Dryades,
Tes Naiades,
Et leurs beaux antres cognus,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et des Faunes front-cornus.
Chacun ait la main armée
De ramée,
Chacun d'vne gaye vois
Aſſourdiſſe les campagnes,
Les montagnes,
Les eaux, les prez, & les bois.
Là la cuiſine allumée
Sa fumée
Fait treſſauter iuſqu'aux Cieux,
Et jà les tables dreſſées
Sont preſſées
De repas delicieux.
Cela vrayment nous inuite
D'aller vite
Pour appaiſer vn petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Noſtre abboyant appetit.
Deſſous nous pleuue vne nuë
D'eau menuë
Pleine de liz & de fleurs:
Qu'vn lict de roſes on face
Par la place
Bigarré de cent couleurs.
Qu'on prodigue, qu'on reſpande
La viande
D'vne liberale main:

Et les vins dont l'ancienne
Memphienne
Festoya le mol Romain.
Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia:
Qu'on vuide autant ceste coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il y a.
Neuf fois au nom de Cassandre
Ie vois prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de son nom.
Qu'on me charge toute pleine
La fontaine
De maint flacon surnoüant:
Qu'en l'honneur du Dieu maint verre
Mi-plein erre,
Sur les vagues se roüant.
Euan, ta force diuine
Ne domine
Les hommes tant seulement:
Elle estraint de toutes bestes
Toutes testes
D'vn effort ioyeusement.
Voyez-vous ceste grenoüille
Qui gazoüille
Yure sur le haut de l'eau,
Tant l'odeur d'vne bouteille
L'assommeille
Et luy charme le cerueau?
Comme elle du vin surprise
Est assise
Sur nos flacons entr'ouuerts?
Comme sus l'vn & sus l'autre
Elle veautre
Son corps flotant à l'enuers?
Mais tandis que ceste beste
Nous arreste,
D'autre costé n'oyez-vous
De Dorat la voix sucree
Qui recree
Tout le Ciel d'vn chant si dous?
Iô, Iô, qu'on s'auance:
Il commence
Encore à former ses chants,
Celebrant en voix Romaine
La fontaine
Et tous les Dieux de ces champs.
Preston donc à ses merueilles
Nos aureilles:
L'enthousiasme Limosin
Ne luy permet rien de dire
Sur sa Lyre
Qui ne soit diuin, diuin.
Iô, Iô, quel doux stile
Se distile
De ses nombres tout diuers?
Nul miel tant ne me recree
Que m'agree
Le doux Nectar de ses vers.
Quand ie l'enten, il me semble
Que l'on m'emble
Tout l'esprit rauy soudain,
Et que loin du peuple i'erre
Sous la terre
Auec l'ame du Thebain;
Auecque l'ame d'Horace:
Telle grace
Remplist sa bouche de miel,
De miel sa Muse diuine,
Vrayment dine
D'estre Sereine du Ciel.
Hà! Vesper brunette Estoile,
Dont le voile
Noircit du Ciel le coupeau,
Ne vueilles si tost paraistre
Menant paistre
Par les ombres ton troupeau.
Arreste, noire courriere,
Ta lumiere
Pour oüir plus longuement
La douceur de sa parole,
Qui m'affole
D'vn si gay chatoüillement.
Quoy? des Astres la bergere
Trop legere
Tu reuiens faire ton tour?
Deuant l'heure tu flamboyes,
Et enuoyes
Sous les ondes nostre iour?
Va, va ialouse, chemine,
Tu n'es dine,
Ny tes Estoiles d'oüir
Vne chanson si parfaite,
Qui n'est faite

Que pour l'homme réjoüir.
Donque, puis que la nuict ſombre
Pleine d'ombre
Vient les montagnes ſaiſir,
Retournon, troupe gentille,
Dans la ville
Demy-ſoulez de plaiſir.
» Iamais l'homme, auant qu'il meure,
» Ne demeure
» Bien-heureux parfaitement:
» Touſiours auec la lieſſe
» La triſteſſe
» Se meſle ſecrettement.

DITHYRAMBES A LA POMPE DV BOVC DE E. Iodelle, Poëte Tragique.

Tout rauy d'eſprit ie forcene,
Vne nouuelle fureur me mene
D'vn ſaut de courſe dans les bois,
Iach ïach, i'oy la vois
Des plus vineuſes Thyades,
Ie voy les folles Menades
Dans les antres trepigner,
Et de ſerpens ſe peigner.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Ie les oy,
Je les voy
Comme au trauers d'vne nuë,
D'vne cadance menuë
Sans ordre, ny ſans compas,
Laiſſer chanceler leurs pas.
Ie voy les ſecrets myſtiques
Des feſtes Trieteriques,
Et les Syluains tout autour,
De maint tour
Cotiſſans deſſus la terre,
Tous heriſſez de lierre,
Badiner, & plaiſanter,
Et en voix d'aſnes chanter,
Iach, ïach, Euoé,
Euoë, ïach, ïach.
Ie voy, d'vn œil aſſez trouble,
Vne couple
De Satyres cornus, chéurepiez & mi-beſtes,
Qui ſouſtiennent de leurs teſtes
Les yures coſtez de Silene,
Talonnant à toute peine
Son aſne muſard, & le guide
D'vne des mains ſans licol ne ſans bride:
Et de l'autre, à ſes aureilles
Pend deux bouteilles,
Et puis il dit qu'on rie,
Et qu'on crie,
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Hoh, ie me trouble ſous ſa chanſon,
Vne horrible friſſon
Court par mes veines, quand i'oy brére
Ce vieil Pere,
Qui nourrit, aprés que Semele
Sentit la flame cruelle,
Le bon Bacchus Diphyen
Dedans l'antre Nyſſien,
Du laict des Tigreſſes:
Les Nymphes, & les Déeſſes
Chantans autour de ſon bers
Ces beaux vers,
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Euoé, Cryphien, ie ſens
M'embler l'eſprit, & le ſens
Sous vne verue qui m'affolle,
Qui me ioint à la carolle
Des plus gaillardes
Bandes montagnardes,
Et à l'auertineuſe trope
Des Mimallons, qui Rhodope
Foulent d'vn pié barbare,
Où la Thrace ſe ſepare
En deux,
Du flot glacé de Hebre le negeux.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Il me ſemble qu'vne pouſſiere
Offuſque du iour la lumiere,
S'éleuant par les champs
Sous le pié des marchans.
Euoé, Pere, Satyre,
Protogone, Euaſtire,
Double-corne, Agnien,
Oeil-taureau, Martial, Euien,
Porte-lierre, Omadien, Triete,
Ta fureur me gette

Hors de moy,
Ie te voy, ie te voy,
Voy-te-cy
Romp-ſoucy:
Mon cœur boüillonnant d'vne rage,
En-vole vers toy mon courage.
Ie forcene, ie demoniacle;
L'horrible vent de ton oracle,
I'entens l'eſprit de ce bon vin nouueau,
Me tempeſte le cerueau.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Vne frayeur par tout le corps
Me tient: mes genoux peu fors
A l'arriuer de ce Dieu tremblottent,
Et mes parolles ſanglottent
Ie ne ſçay quels vers inſenſez.
Auancez, auancez, auancez
Ceſte vendange nouuelle,
Voicy le fils de Semele,
Ie le ſens deſſus mon cœur
S'aſſoir comme vn Roy vainqueur.
I'oy les clairons tintinans,
Et les tabourins tonnans,
I'oy autour de luy le buys
Caqueter par cent pertuis,
Le buys Phrygien, que l'Entourée
D'vne haleine mal-meſurée
Enfle autour de ſes Chatrez.
Ie les voy tous penetrez
D'vne rage inſenſée,
Et tous eſperdus de penſée
Chanter ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Euan, Pere, ou ie me trompe,
Ou ie voy la pompe
D'vn Bouc aux cornes dorées,
De lierre decorées,
Et qui vray'ment a le teint
Teinct
De la couleur d'vn Silene,
Quand tout rouge il pert l'haleine
D'auoir d'vn coup vuidé ſon flacon
Plein d'vn vin Tholozan ou bien d'vn vin Gaſcon.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Mais qui ſont ces enthyrſez
Heriſſez
De cent fueilles de lierre,
Qui font rebondir la terre
De leurs piés, & de la teſte
A ce Bouc font ſi grand' feſte?
Chantant tout autour de luy
Ceſte chanſon briſ-ennuy,
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Tout forcené à leur bruit ie fremy;
I'entreuoy Baïf & Remy,
Colet, Ianuier, & Vergeſſe, & le Conte,
Paſchal, Muret, & Ronſard qui monte
Deſſus le Bouc, qui de ſon gré
Marche, à fin d'eſtre ſacré
Aux pieds immortels de Iodelle,
Bouc, le ſeul prix de ſa gloire eternelle:
Pour auoir d'vne voix hardie
Renouuelé la Tragedie,
Et deterré ſon honneur le plus beau
Qui vermoulu giſoit ſous le tombeau.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Hoh, hoh, comme ceſte Brigade
Me fait ſigne d'vne gambade,
De m'aller mettre ſous ton ioug,
Pour ayder à pouſſer le Bouc.
Mais, Pere, las! pardonne-moy, pardonne;
Aſſez & trop m'eſperonne
Ta fureur ſans cela,
Aſſez deçà & delà
Ie ſuy tes pas à la trace
Par les Indes, & par la Thrace:
Ores d'vn Thyrſe porte-lierre
Faiſant à tes Tigres la guerre:
Ores auec tes Euantes,
Et tes Menades bien boiuantes,
Redoublant à pleine voix
Par les bois
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Maugré-moy, Pere, ta fureur,
Plein d'horreur,
M'y traine, & ne voulant pas,
Maugré-moy ie fens mes pas
Qui me dérobent mal-ſain,
Où Iodelle de ſa main
Du Bouc tenant la mouſtache,
Que poil à poil il arrache,
Et de l'autre non pareſſeuſe

Haut éleuant vne coupe vineuſe,
Te chante, ô Dieu Bacchique,
Ceſt Hymne Dithyrambique,
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Haï auant Muſes Theſpiennes,
Haï auant Nymphes Nyſſiennes,
Rechantez-moy ce Pere Bromien,
Race flameuſe du Saturnien,
Qu'engendra la bonne Semele,
Enfant orné d'vne perruque belle,
Et de gros yeux
Plus clairs que les Aſtres des Cieux.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Euoé mes entrailles ſonnent
Sous ſes fureurs qui m'eſpoinçonnent,
Et ſon eſprit de ce Dieu trop chargé,
Forcené, enragé.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Que l'on me donne ces clochettes,
Et ſes jazardes ſonnettes.
Soit ma perruque decoree
D'vne couronne couléuree:
Perruque lierre-porte,
Que l'ame Thracienne emporte
Deçà delà deſſus mon col.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Il me plaiſt ores d'eſtre fol,
Et qu'à mes flancs les Edonides,
Par les montaignes les plus vuides
D'vn pié ſacré tremblant,
En vn rond s'aſſemblant,
Frappent la terre, & de hurlees
Effroyent toutes les valees,
Le Talonneur de l'aſne tard,
Baſſar, Euan, redoublant d'autre part
Jach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Il me plaiſt, comme tout épris
De ta fureur, ce iour gaigner le pris,
Et haletant à groſſe haleine,
Faire poudrer ſous mes pieds ceſte plaine.
Çà ce Thyrſe, & ceſte Tiare,
C'eſt toy, Naxien, qui m'égare
Sur la cime de ce rocher:
Il me plaiſt d'accrocher
Mes ongles contre ſon eſcorce,
Et cheueſtré deſſous ta douce force,
Aller deuant ton Orgie incognuë,
La celebrant de voix aiguë,
Orgie, de toy Pere
Le myſtere,
Qu'vn panier enclôt ſaintement,
Et que nul premierement
En vain oſeroit toucher, ſans eſtre
Ton Preſtre:
Ayant neuf fois deuant ton Simulacre
Enduré le ſainct lauacre
De la fontaine verree
Aux Muſes ſacree.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
O Pere! où me guides-tu?
Deuant ta vertu
Les beſtes toutes troublées
Se baugent dans les valées:
Ny les oiſeaux n'ont pouuoir de hacher,
Comme ils faiſoient, le vague, ſans broncher
Incontinent qu'ils te ſentent:
Deſſous leurs goulfres ſ'abſentent
De l'Ocean les troupes eſcaillees,
Horriblement émerueillees,
De voir
La force de ton pouuoir.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Par tout les Amours te ſuiuent,
Et ſans toy les Graces ne viuent,
La Force, la Ieuneſſe,
La bonne Lieſſe
Te ſuit,
Le Soucy te fuit,
Et la Vieilleſſe chenuë,
Pluſtoſt qu'vne nuë
Deuant Aquilon
Au goſier felon.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Vn chacun tu vas liant
Sous ton Thyrſe impatient:
Alme Denys, tu es vrayment à craindre,
Qui peux contraindre tout, & nul te peut contraindre.
O Cuiſſe-né, Archete, Hymenien,
Baſſare, Roy, Ruſtique, Eubolien,

Nyctelien, Trigone, Solitere,
Vengeur, Manic, germe des Dieux, & Pere,
Nomien, Double, Hoſpitalier,
Beaucoup, Forme, Premier, Dernier,
Lenean, Porte-Sceptre, Grandime,
Lyſien, Baleur, Bonime,
Nourri-vigne, Aime-pampre, Enfant,
Gange te vit triomphant,
Et la gemmeuſe Mer
Que le Soleil vient allumer
De la premiere ſagette,
Qu'à ſon leuer il nous jette.
Bien te ſentit la Terriere Corte
Des Geans, montaigne-porte:
Et bien Mime te ſentit,
Quand ta main Rhete abatit,
Et bien te ſentit Penthée,
Qui meſpriſa ta feſte inuſitée,
Et bien les Nautonniers barbares,
Quand leurs mains auares
Te tromperent, toy beau,
Toy Dieu celé deſſous vn iouuenceau.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Que diray-ie de tes Thebaines,
Qui virent leurs toiles pleines
De vigne, & par la nuit
Elles jettans vn petit bruit,
Se virent de corps denuées,
En chauue-ſouris muées?
Quoy du Soldart de Myſie?
Et de l'impieteux Acriſie,
Qui à la fin ſentit bien ta puiſſance,
Bien que puny d'vne tarde vengeance?
C'eſt toy qui flechis les riuieres,
Et les mers, tant ſoient-elles fieres:
Toy fainct, toy grand, tu romps en deux
Les rochers vineux,
Et tu fais hors de leurs veines
Treſſauter à val les fontaines
Douces de Nectar, & des houx
Tu fais ſuinter le miel doux.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Le Coutre en voûte doublé
Te doit, & Cerés porte-blé;
Les Loix te doiuent, & les Villes,
Et les Polices ciuiles.
La Liberté, qui aime mieux ſoffrir
A la mort qu'vn Tyran ſouffrir,
Te doit, & te doit encore
L'Hõneur, par qui les hauts Dieux on decore.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Par toy on adjoute, pareil,
Le pouuoir au conſeil,
Et les Mimallons arrachans
Par les champs
Les veaux des tetins de leurs meres,
Comme Feres,
D'vn pied vieillard vont roüant
Autour de Rhodope ioüant.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Mille Chœurs de Poëtes diuins,
Mille Chantres, & Deuins,
Fremiſſent à ton honneur:
Tu es à la vigne donneur
De ſa grappe, & au pré
De ſon émail diapré.
Les riues par toy fleuriſſent,
Les bleds par toy ſe heriſſent:
O alme Dieu,
En tout lieu
Tu rends compagnables
Les ſemences mal ſortables.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Tu repares d'vne ieuneſſe,
La vieilleſſe
Des ſiecles fuyans par le Monde;
Tu poiſes ceſte Maſſe ronde,
O Démon, & tu enſerre
L'eau tout au rond de la terre,
Et au milieu du grand air fortement
Tu pens la Terre iuſtement.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Par toy, chargez de ton Nectar,
Rempans auec toy dans ton char,
Nous conceuons des Cieux
Les ſecrets precieux,
Et bien que ne ſoyons qu'hommes,
Par toy Demi-dieux nous ſommes.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Ie te ſaluë, ô Lychnite!
Ie te ſaluë, ô l'eſlite

Des Dieux, & le Pere
A qui ce Tout obtempere!
Dextre vien à ceux
Qui ne ſont point pareſſeux
De renouueller tes myſteres:
Ameine les doubles Meres
Des Amours, & vien,
Euien,
Oeillader tes bons amis,
Auec ta compagne Themis
Encloſe des anciennes
Nymphes Coryciennes,
Et reçoy,
O Roy,
Le Bouc ronge-vigne,
Qui trepigne
Sur ton Autel
Immortel.
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, ïach.
Vien donc, Pere, & me regarde
D'vn bon œil, & pren en garde
Moy ton Poëte, IODELLE;
Et pour la gloire eternelle
De ma braue Tragœdie,
Reçoy ce vœu qu'humble ie te dedie.

GAYETE' IIII.

I'Ay veſcu deux mois, ou trois,
Mieux fortuné que les Rois
De la plus fertile Aſie,
Quand ma main tenoit ſaiſie
Celle qui tient dans ſes yeux
Je ne ſçay quoy, qui vaut mieux
Que les perles Indiennes,
Ou les maſſes Midiennes.
Mais depuis que deux guerriers,
Deux ſoldars auanturiers,
Par vne tréue mauuaiſe
Sont venus corrompre l'aiſe
De mon plaiſir amoureux,
I'ay veſcu plus malheureux
Qu'vn Empereur de l'Aſie,
De qui la terre eſt ſaiſie,
Fait eſclaue ſous les mains
Des plus belliqueux Romains.
Las! ſi quelque hardieſſe
Enflamme voſtre ieuneſſe;
Si l'amour de voſtre Mars
Tient vos cœurs, allez ſoldars,
Allez bien-heureux gendarmes,
Allez, & veſtez les armes,
Secourez la fleur de Lis:
Ainſi le vineux Denis,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit touſiours voſtre deffenſe.
Et quoy? ne vaut-il pas mieux,
Braues ſoldars furieux,
De coups eſclaircir les foules,
Qu'ainſi effroyer les poules
De vos ſayons bigarrez?
Allez, & vous reparez
De vos belles cottes-d'armes,
Allez bien-heureux gendarmes,
Secourez la fleur de Lis:
Ainſi le vineux Denis,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit touſiours voſtre deffenſe.
Il ne faut pas que l'Hyuer
Vous engarde d'arriuer
Où la bataille ſe donne,
Où le ROY *meſme en perſonne,*
Plein d'audace, & de terreur,
Eſpouuante l'Empereur,
Tout blanc de crainte poureuſe,
Deſſus les bors de la Meuſe.
A ce bel œuure, Guerriers,
Ne ſerez-vous des premiers?
Ah! que vous aurez de honte
Si vn autre vous raconte
Combien le ROY *print de forts,*
Combien de gens ſeront morts
A telle ou telle entrepriſe,
Et quelle ville fut priſe
Par eſchelle, ou par aſſaut,
Combien le pillage vaut,
En quel lieu l'Infanterie,
En quel la Gendarmerie
Heureuſement firent voir
Les exploits de leur deuoir,
Nobles de mille conqueſtes:
Lors vous baiſſerez les teſtes,
Et de honte aurez le teint
Tout vergongneuſement teint.
Las! fraudez de telle gloire
N'oſerez manger, ny boire

A l'eſcot des Tauerniers,
Ny iurer comme Sauniers
Entre les gens du village:
Mais portant bas le viſage,
Et mal aſſeurez du cœur,
Touſiours vous mourrez de peur
Qu'vn bon guerrier ne brocarde
Voſtre laſcheté coüarde.
Donc ſi quelque honneur vous poingt,
Soldars, ne cagnardez point,
Suiuez le train de vos peres,
Et rapportez à vos meres
Double honneur & double bien,
Sans vous ie garderay bien
Vos ſœurs: allez donc gendarmes,
Allez, & veſtez les armes,
Secourez la fleur de Lis:
Ainſi le vineux Denis,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit touſiours voſtre defence.

GAYETE V.

Iaquet aime autant ſa Robine
Qu'vne pucelle ſa poupine:
Robine aime autant ſon Iaquet
Qu'vn amoureux fait ſon bouquet.
O amourettes doucelettes,
O doucelettes amourettes,
O couple d'amis bien heureux,
Enſemble aimez & amoureux!
O Robine bien fortunée
De ſ'eſtre au bon Iaquet donnée!
O bon Iaquet bien fortuné
De ſ'eſtre à Robine donné!
Que ny les cottes violettes,
Les ribans, ny les ceinturettes,
Les braſſelets, les chaperons,
Les deuanteaux, les mancherons
N'ont eu la puiſſance d'époindre
Pour macreaux enſemble les ioindre.
Mais les riuages babillars,
L'oiſiueté des prez mignars,
Les fonteines argentelettes
Qui attrainent leurs ondelettes
Par vn petit trac mouſſelet
Du creux d'vn antre verdelet,
Les grand's foreſts renouuelées,
Le ſolitaire des valées
Cloſes d'effroy tout à l'entour,
Furent cauſe de telle amour.
En la ſaiſon que l'Hyuer dure,
Tous deux pour tromper la froidure,
Au pied d'vn cheſne mi-mangé
De main tremblante ont arrangé
Des cheneuotes, des fougeres,
Des fueilles de Tramble legeres,
Des buchettes, & des brochars,
Et ſouflant le feu des deux pars,
Chaufoient à feſſes acroupies
Le cler dégout de leurs roupies.
Apres qu'ils furent vn petit
Deſ-angourdis, vn appetit
Se vint ruer dans la poitrine
Et de Iaquet, & de Robine.
Robine tira de ſon ſein
Vn gros quignon buret de pain,
Qu'elle auoit fait de pur aueine,
Pour tout le long de ſa ſemaine:
Et le trempant au iuſt des eaux,
Et dans le broüet des poureaux,
De l'autre coſté reculée
Mangeoit à part ſon éculée.
D'autre coſté Iaquet, épris
D'vne faim merueilleuſe, a pris
Du ventre de ſa panetiere
Vne galette toute entiere,
Cuitte ſur les charbons du four,
Et blanche de ſel tout autour,
Que Guillemine ſa marraine
Luy auoit donné pour eſtraine.
Comme il repaiſſoit, il a veu,
Guignant par le trauers du feu,
De ſa Robine recourſée
La groſſe motte retrouſſée,
Et ſon petit cas barbelu
D'vn or iaunement creſpelu,
Dont le fond ſembloit vne roſe
Non encor à demy déclоſe.
Robine auſſi d'vne autre part
De Iaquet guignoit le Tribart,
Qui luy pendoit entre les iambes
Plus rouge que les rouges flambes
Qu'elle attiſoit ſongneuſement.
Apres auoir veu longuement
Ce membre gros & renfrongné,
Robine ne la dédaigné,

Mais en leuant vn peu la teſte,
A Jaquet fit ceſte requeſte.
Iaquet (dit-ell') que i'aime mieux,
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,
Si tu n'aimes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Ie te pri', Iaquet, iauche-moy,
Et mets le grand pau que ie voy
Dedans le rond de ma foſſette.
Helas! (dit Jaquet) ma doucette,
Si plus cher ne t'eſt ton grignon
Que moy, Iaquinot ton mignon,
Approche-toy, mignardelette,
Doucelette, paillardelette,
Mon pain, ma faim, mon appetit,
Pour mieux te chouſer vn petit.
A peine eut dit, qu'elle ſ'approche,
Et le bon Iaquet qui l'embroche,
Fit trepigner tous les Sylvains
Du dru maniment de ſes reins.
Les boucs barbus qui l'aguetterent,
Paillars, ſur les chéures monterent,
Et ce Iaquet contr'aguignant,
Alloient à l'enuy trepignant.
O bien-heureuſes amourettes,
O amourettes doucelettes,
O couple d'amans bien-heureux,
Enſemble aimez, & amoureux!
O Robine bien fortunée
De ſ'eſtre au bon Iaquet donnée!
O bon Iaquet bien fortuné
De ſ'eſtre à Robine donné!
O doucelettes amourettes,
O amourettes doucelettes!

GAYETE' VI.

AV vieil temps que l'enfant de Rhée
N'auoit la terre dedorée,
Les Heroes ne dédaignoient
Les chiens qui les accompagnoient,
Fideles gardes de leur trace:
Mais toy, Chien de meſchante race,
En lieu d'eſtre bon gardien
Du trac de m'amie & du mien,
Tu as comblé moy & m'amie
De deshonneur, & d'infamie:
Car toy, par ne ſçay quel Deſtin,
Deſloyal & traiſtre maſtin,
Iapant à la porte fermée
De la chambre, où ma mieux aimée
Me dorlotoit entre ſes bras
Connillant de iour dans les dras,
Tu donnas ſoupçon aux voiſines,
Aux ſœurs, aux freres, aux couſines
T'oyans plaindre à l'huys lentement
Sans entrer, que ſegrettement
Tout ſeul ie faiſois la choſette
Auecque elle dans ſa couchette.
Et ſi bien le bruit de celà
Courut par le bourg çà & là,
Qu'au rapport de telle nouuelle
Sa vieille mere, plus cruelle
Qu'vne louue, ardant de courroux
Sa fille diffama de coups,
Luy eſcriuant de vergelettes
L'yuoire de ſes coſtelettes.
Ainſi, traiſtre, ton aboyer,
Traiſtre m'a rendu le loyer
De t'aimer plus cher qu'vne mere
N'aime ſa fille la plus chere.
Si tu ne m'euſſes eſté tel,
Je t'euſſe fait Chien immortel,
Et t'euſſe mis parmy les Signes
Entre les Aſtres plus inſignes,
Compagnon du chien d'Orion,
Ou de celuy qui le Lion
Aboye, quand la vierge Aſtrée
Se voit du Soleil rencontrée.
Car certes ton corps n'eſt pas laid,
Et ta peau plus blanche que lait
De mille friſons houpeluë
Et ta baſſe aureille veluë,
Ton nez camard, & tes gros yeux
Meritoient bien de luire aux Cieux:
Mais en lieu d'vne gloire telle,
Vne demangeante gratelle,
Vne fourmilliere de poux,
Vn camp de puces, & de loups,
La rage, le farcin, la taigne,
Vn dogue affamé de Bretaigne
Iuſqu'aux os te puiſſent manger
Sur quelque fumier eſtranger,
Meſchant maſtin, pour loyer d'eſtre
Si traiſtre à ton fidele maiſtre.

GAYETE' VII.

ENfant quartannier, combien
Ta petiteſſe a de bien!
Combien en a ton enfance,
Si elle auoit cognoiſſance
De l'heur que ie dois auoir,
Et qu'elle a ſans le ſçauoir!
Mais quand la begue blandice
De ta raillarde nourrice
Dés le poinct du iour te dit,
Mignon, vous couchez au lit,
Voire és bras de la pucelle,
Qui de ſes beautez excelle
La roſe, & de ſes beaux yeux,
Celà qui treluit aux Cieux.
A l'heure, de honte, à l'heure,
Mignon, ton petit œil pleure,
Et te cachant dans les dras,
Ou petillant de tes bras,
Dépit tu gimbes contre elle:
Et luy dis, Mammam, ma belle,
Mon gateau, mon ſucre doux,
Et pourquoy me dictes-vous
Que ie couche auecq Ianette?
Puis el' te baille ſa tette,
Et t'appaiſant d'vn joüet,
D'vne clef, ou d'vn roüet,
De poix, ou de piroüettes,
Eſſuye tes larmelettes.
Ha pauuret! tu ne ſçais pas:
Celle qui dedans ſes bras
Toute nuict te poupeline,
C'eſt, mignon, ceſte maline,
Las! mignon, c'eſt ceſte-là
Qui de ſes yeux me bruſla.
Que pleuſt à Dieu que ie peuſſe
Pour vn ſoir deuenir puce,
Ou que les ars Medeans
Euſſent rajeuni mes ans,
Ou conuerty ma ieuneſſe
En ta peu caute ſimpleſſe,
Me faiſant ſemblable à toy!
Sans ſoupçon ie coucheroy
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle,
Ore te baiſant les yeux,
Ore le ſein precieux,
D'où les Amours qui m'aguettent,
Mille fleches me ſagettent.
Lors certes ie ne voudroy
Eſtre fait vn nouueau Roy
Pour ainſi laiſſer m'amie
Toute ſeulette endormie.
Et peut-eſtre qu'au réueil,
Ou quand plus le doux ſommeil
Luy enfleroit la mammelle,
Qu'en gliſſant plat deſſus elle,
Je luy feroy ſi grand bien,
Qu'elle apres quitteroit bien
Toy, ſes freres, & ſon pere,
Qui plus eſt, ſa douce mere,
Pour me ſuiure à l'abandon,
Comme Venus ſon Adon
Suiuoit par toute contrée,
Fuſt que la nuit, accouſtrée
D'aſtres, tombaſt dans les eaux,
Fuſt que les flammeux naſeaux
Souflaſſent d'vne haleinée
Hors des eaux la matinée.

GAYETE' VIII.

Le Nuage, ou l'Yurongne.

VN ſoir, le iour de Sainct Martin,
Thenot au milieu du feſtin
Ayant déja mille verrées
D'vn gozier large deuorées,
Ayant gloutement aualé
Sans maſcher maint iambon ſalé,
Ayant rongé mille ſauciſſes,
Mille paſtez tous pleins d'eſpices,
Ayant maint flacon rehumé,
Et mangé maint brezil fumé,
Hors des mains luy coula ſa coupe:
Puis bégayant deuers la troupe,
Et d'vn geſte tout furieux
Tournant la prunelle des yeux,
Pour mieux digerer ſon vinage,
Sur le banc pancha ſon viſage.
Ia ja commençoit à ronfler,
A nariner, à renifler,
Quand deux flacons cheus contre terre,

Peſle-meſle auecques vn verre,
Vindrent réueiller à demy
Thenot ſur le banc endormy.
Thenot donc qui demy ſéueille,
Frottant ſon front, & ſon aureille,
Et s'alongeant deux ou trois fois,
En ſurſault ietta ceſte voix:
Il eſt iour, dit l'Aloüette,
Non eſt non, dit la fillette:
Ha là là là là là là,
Ie voy deçà, ie voy delà,
Ie voy mille beſtes cornuës,
Mille marmots dedans les nuës:
De l'vne ſort vn grand taureau,
Sur l'autre ſautelle vn chéureau:
L'vne a les cornes d'vn Satyre,
Et du ventre de l'autre tire
Vn Crocodille mille tours.
Ie voy des villes & des tours,
I'en voy de rouges, & de vertes,
Voy-les-là, ie les voy couuertes
De ſucres, & de poids confis.
I'en voy de morts, i'en voy de vifs,
I'en voy, voyez-les donc? qui ſemblent
Aux blez qui ſous la Bize trémblent.
J'auiſe vn camp de Nains armez,
I'en voy qui ne ſont point formez,
Tronquez de cuiſſes, & de iambes,
Et ſi ont les yeux comme flambes
Au creux de l'eſtomac aſſis.
I'en voy cinquante, i'en voy ſix
Qui ſont ſans ventre, & ſi ont teſte
Effroyable d'vne grand' creſte.
Voicy deux nuages tous pleins
De Mores, qui n'ont point de mains,
Ny de corps, & ont les viſages
Semblables à des chats ſauuages:
Les vns portent des pieds de chéure,
Et les autres n'ont qu'vne léure
Qui ſeule barbotte, & dedans
Ils n'ont ny machoires, ny dens.
J'en voy de barbus comme hermites,
Ie voy les combas des Lapithes,
I'en voy tous heriſſez de peaux,
I'entr'auiſe mille troupeaux
De Singes, qui d'vn tour de iouë
D'enhault aux hommes ſont la mouë:
Ie voy, ie voy parmy les flos
D'vne Baleine le grand dos,
Et ſes eſpines qui paroiſſent
Comme en l'eau deux roches qui croiſſent.
Vn y gallope vn grand deſtrier
Sans bride, ſelle ny eſtrier.
L'vn talonne à peine vne vache,
L'autre deſſus vn aſne, tâche
De vouloir iaillir d'vn plein ſault
Sus vn qui manie vn crapault:
L'vn va tardif, l'autre galope,
L'vn ſélance deſſus la crope
D'vn Centaure tout débridé:
Et l'autre d'vn Geant guidé,
Portant au front vne ſonnette,
Par l'air cheuauche à la genette.
L'vn ſur le dos ſe charge vn veau,
L'autre en ſa main tient vn marteau:
L'vn d'vne mine renfrongnée
Arme ſon poing d'vne congnée:
L'vn porte vn dard, l'autre vn trident,
Et l'autre vn tiſon tout ardent.
Les vns ſont montez ſur des gruës,
Et les autres ſus des tortuës
Vont à la chaſſe auecq' les Dieux.
Je voy le bon Pere joyeux
Qui ſe transforme en cent nouuelles:
I'en voy qui n'ont point de ceruelles,
Et font vn amas nompareil,
Pour vouloir battre le Soleil,
Et pour l'enclorre en la cauerne
Ou de ſainct Patrice, ou d'Auerne:
Je voy ſa Sœur qui le defend,
Je voy tout le Ciel qui ſe fend,
Et la terre qui ſe creuace,
Et le Chaos qui les menace.
Je voy cent mille Satyreaux
Ayans les ergots de Chéureaux
Faire peur à mille Naiades.
Ie voy la dance des Dryades
Parmy les foreſts trepigner,
Et maintenant ſe repeigner
Au fond des plus tiedes valées,
Ores à treſſes aualées,
Ores gentement en vn rond,
Ores à flacons ſur le front,
Puis ſe baigner dans les fontaines.
Las! ces nuës de greſles pleines
Me prediſent que Iupiter
Se veut contre moy dépiter,
Bré bré bré bré, voicy le foudre,

Craq craq craq, n'oyez-vous decoudre
Le ventre d'vn nuau? i'ay veu,
I'ay veu, craq craq, i'ay veu le feu,
I'ay veu l'orage: & le tonnerre
Tout mort me briſe contre terre.

A tant cet yurongne Thenot
De peur qu'il eut ne dit plus mot,
Penſant vrayment que la tempeſte
Luy auoit foudroyé la teſte.

Fin des Gayetez.

TRADVCTION DE QVELQVES EPIGRAMMES GRECS SVR la Geniſſe de Myron.

PAſteur, il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches icy,
De peur qu'au ſoir auec les tiennes
Tu ne remmenes ceſte-cy.

Autre.

Ie n'ay de vache la figure:
Mais Myron m'attachant, me mit
Deſſus ce pilier, par deſpit
Que i'auois mangé ſa paſture.

Autre.

Ie ſuis la vache de Myron,
Bouuier, & non pas feinte image:
Pique mes flancs d'vn aiguillon,
Et me menes en labourage.

Autre.

Pourquoy Myron m'as tu fait ſtable
Sur ce pilier? ne veux-tu pas
Me deſcendre, & mener là-bas
Auec les autres en l'eſtable?

Autre.

Si vn veau m'auiſe, il cri'ra:
Si vn taureau, il m'aimera:
Et ſi c'eſt vn Paſteur champeſtre,
Aux champs me voudra mener paiſtre.

Autre.

Bien que ſur ce pilier ie ſois
Par Myron en airain pourtraite,
Comme les bœufs ie mugirois
S'il m'auoit vne langue faite.

Autre.

Vn Tan en voyant la figure
De ceſte vache fut moqué:
Ie n'ay iamais (dit-il) piqué
Vache qui euſt la peau ſi dure.

Autre.

Icy Myron me tient ſerrée:
Sur moy frappent les Paſtoureaux
Cuidans que ie ſois demeurée
Apres le reſte des taureaux.

Autre.

Veau, pourquoy viens-tu ſeulet
Sous mon ventre pour teter?
L'art ne m'a voulu preſter
Dans les mammelles du lait.

Autre.

Pourquoy eſt-ce que tu m'enferres,
Myron, ſur ce pilier taillé?
Si tu m'euſſes vn ioug baillé
Ie t'euſſe labouré tes terres.

Autre.

Pourueu qu'on ne mette la main
Sur mon dos, quoy qu'on me regarde
De pres ou de loin, on n'a garde
De dire que ie ſois d'airain.

Autre

Si Myron mes pieds ne détache,
Deſſus ce pilier ie mourray:
S'il les détache, ie courray
Par les fleurs comme vne autre vache.

TRADVCTION DE QVELQVES AVTRES EPIGRAMMES Grecs.

Σώματα πολλὰ βέφη.

VEux-tu ſçauoir quelle voye
L'homme à pauureté conuoye?
Eſleuer trop de Palais,
Et nourrir trop de valets.

Du Grec d'Automedon.

Εὐδαίμων πρῶτον μὲν ὁ μηδενὶ μηδὲν ὀφείλων.

AVx creanciers ne deuoir rien,
Est de tous biens le premier bien:
Le second, n'estre en mariage,
Le tiers, de viure sans lignage.
Mais si vn fol se veut lier
Sous Hymenée, il doit prier
Qu'argent receu, dessous la lame
Le iour mesme enterre sa femme.
Celuy qui cognoist bien cecy,
Vit sagement, & n'a soucy
Des atomes, ny s'Epicure
Cherche du vuide en la Nature.

Εἴτις ἅπαξ γήμας.

L'Homme vne fois mariê,
Qui lié
Se reuoit par mariage;
Par deux fois se vient ranger
Au danger,
Sauué du premier naufrage.

Εἰκὼν ἡ Σέξτου μελετᾷ.

L'Image de Thomas medite quelque chose,
Et Thomas au parquet se taist à bouche close:
L'Image est Aduocat à voir son parlant trait,
Et Thomas n'est sinon pourtrait de son pourtrait.

De Palladas.

Εἰ δὲ τρέφειν πώγωνα.

SI nourrir grand' barbe au menton
Nous fait Philosophes paraistre,
Vn bouc barbasse pourroit estre
Par ce moyen quelque Platon.

D'Ammian.

Οἴει τὸν πώγωνα φρενῶν ποιητικὸν εἶναι.

TV penses estre veu plus sage
Pour porter grand' barbe au visage:
Et pource, à l'entour de ta bouche
Tu nourris vn grand chasse-mouche:
Si tu m'en crois iette-l'à bas:
La grand' barbe n'engendre pas
Les sciences plus excellentes,
Mais des morpions & des lentes.

De Nicarche.

Εἰς Ῥόδον εἰ πλεύσοι τις.

QVelcun voulant à Rhodes nauiger,
Ains qu'entreprendre vn si long nauigage,
Pour s'enquerir s'il auroit bon voyage,
Il vint d'Olymp' le Prestre interroger:
Il luy respond, Monte dans vn vaisseau
Qui soit tout vuide, & par l'Hyuer ne pousse,
Mais en Esté quand la saison est douce,
Hors de son port ton nauire sur l'eau:
Si tu parfais ce que ma voix t'apprend,
A Rhode iras sur les flots de Neptune,
A seureté, i'enten si de fortune
Quelque Pirate en la mer ne te prend.

Du mesme.

Χρυσὲ πάτερ κολάκων.

O Mere des flateurs, Richesse,
Fille du soin & de tristesse,
T'auoir est vne grande peur,
Et ne t'auoir grande douleur.

Du mesme.

Πορδὴ ἀποκτείνει πολλούς.

LE Pet qui ne peut sortir
A maints la mort fait sentir,
Et le Pet de son chant donne

La vie à mainte personne:
Si donc vn pet est si fort
Qu'il sauue, ou donne la mort,
D'vn pet la force est égale
A la puissance Royale.

De Lvcil.

Ρύγχος ἔχων τοιοῦτον.

AYant tel crochet de naseaux
Fuy les fontaines & les eaux,
Et ne te mires en leur bord:
Si ton visage tu mirois,
Comme Narcisse tu mourrois
Te haïssant iusqu'à la mort.

BErteau le pescheur s'est noyé
En sa nacelle poissonniere,
Dont le bois fut tout employé
A faire les aiz de sa biere:
De Charon la main nautonniere
Ne prit argent de ce Berteau,
Comme ayant passé la riuiere
Des morts en son propre bateau.

De Sapphon.

Δέδυκε μὲν ἁ σελάνα.

DEjà la Lune est couchée,
La Poussiniere est cachée:
Déjà la mi nuit brunette
Vers l'Aurore s'est panchée,
Et ie dors au lict seulette.

De Martial.

D'Vn Barbier la femme tu es,
Tu ne tonds seulement, tu rés.

QVelle est ceste Déesse en larmoyant couchée
Sur le tombeau d'Aiax? C'est la pauure Vertu.
Quelle main si hardie a sa tresse arrachée
Et de grands coups de poing son estomac batu?
Soy-mesme se l'est fait de son ongle pointu,
Despite contre Vlysse, aprés que laschement
(L'ost des Grecs estant iuge) vn tort bien debatu
Vainquit la verité par vn faux iugement.

QVand Vlysse pendoit à l'abandon des flots,
La tempeste receut en son giron humide
Le boucler Pelean, large, pesant & gros,
Et mal-seant au bras du coüard Laërtide:
Dont Aiax se tua, de soy-mesme homicide.
Mais la mer qui garda plus iustemẽt les lois
Que les deux Atreans, ny que tous les Gregeois,
De ses vagues poussa le boucler Eacide
Sur la tombe d'Aiax, non au bord Ithaquois.

Du Grec de Posidippe.

Ποίην τὶς βιότοιο τάμοι τρίβον; εἰν ἀγορῇ μὲν Νείκεα.

QVel train de vie est-il bon que ie suiue,
A fin, MVRET, *qu'heureusement ie viue?*
Aux Cours des Roys regne l'ambition,
Les Senateurs sont pleins de passion,
Les maisons font de mille soucis pleines,
Le labourage est tout rempli de peines,
Le matelot voit à deux doigts du bord
De son bateau pendre tousiours la mort.
Celuy qui erre en vn pays estrange,
S'il a du bien, craint qu'vn autre le mange:
Le guerrier meurt masqué d'vne valeur.
Le mariage est comblé de malheur,
Et si l'on vid sans estre en mariage,
Seul & desert il faut vser son âge:
Auoir enfans, n'auoir enfans aussi
Donne tousiours domestique souci.
La ieunesse est peu sage & mal habile,
La vieillesse est languissante & debile,
Ayant tousiours la mort deuant les yeux.
Donques, MVRET, *ie croy qu'il vaudroit mieux*
L'vn de ces deux, ou bien iamais de n'estre,
Ou de mourir si tost qu'on vient de naistre.

Du Grec de Lucil.

Εἰ ταχὺς εἰς ὃ φαγεῖν.

SI tu es viſte à ſouper,
Et à courir mal-adeſtre,
Des pieds il te faut repaiſtre,
Et des léures galoper.

Vœu d'vn Vigneron à Bacchus.

EScoute enfançon de Silene,
Bacchus, ſi tu veux charger pleine
Ma ieune vigne de raiſins
Plus que celles de mes voiſins,
Et que la vierge Icarienne
De ſon pere ne ſe ſouuienne
Brulant de ſon Chien éteal
Les vignes cauſe de ſon mal:
I'honoreray ton beau Septembre
De ce Bouc cornu rouge pampre,
Et le faiſant trois fois roüer
Aux quatre coings de mon preſſoüer,
De ſes rouges-veines ſaigneuſes
Ie teindray tes pipes vineuſes,
Puis ſur le haut de ceſt Ormeau
En vœu ie t'appendray la peau.

Vœu d'vn Peſcheur aux Naïades.

SI de ma tremblante gaule
Ie puis leuer hors de l'eau,
Prins à l'haim, le gros Barbeau
Qui hante au pied de ce ſaule:
Naïades des eaux profondes,
A vous ie promets en vœu
De iamais n'eſtre reueu
Repeſcher deſſur vos ondes.
Et pour remarque eternelle,
A ces ſaules verdelets
Ie vous pendray mes filets,
Mes lignes & ma nacelle.

De Palladas.

Ἦ εἰς κάστορας ἔστιν ὅταν σκάπτῃς.

QVand il te plaiſt becher, Dimanche,
Ton grand nez te ſert d'vne tranche;
Quand vendanger, d'vn couteau tors;
D'vne trompette, quand tu dors:
Aux naux il ſert d'ancre tortuë,
Aux labourcurs d'vne charruë,
D'vn haim aux peſcheurs mariniers,
Et de hauet aux cuiſiniers:
Aux charpentiers de doloüere,
Aux iardiniers de cercloüere,
De beſaguë au feure, & puis
De maillet pour frapper à l'huis.
Ainſi, Dimanche, en toutes ſortes
Pour cent meſtiers vn nez tu portes.

Au meſme.

Εἰπὲ, πόθεν σὺ μετρῇς κόσμον.

GEometre qui as veſtu
Vn corps fait d'vne freſle terre,
Pourquoy trompeur meſures-tu
Tout ce Monde qui nous enſerre?
Meſure-toy premierement,
Et te cognois & te commande,
Et puis meſure entierement
Le Ciel & la Terre ſi grande.
Si homme tu n'as le pouuoir
De te cognoiſtre & ta nature,
Comment pourras-tu bien ſçauoir
De ce grand Monde la meſure?

Ὁ φθόνος οἰτίρμου καὶ Πίνδαρον.

TRop plus que la miſere eſt meilleure l'enuie,
Ceux qui ſont enuiez ont vne heureuſe vie.
On a touſiours pitié de ces pauures chetifs.
Puiſſe-ie n'eſtre, ô Dieux, des grands ny des petits,
La mediocrité fait la perſonne heureuſe.

Le haut degré d'honneur eſt choſe dangereuſe,
Et le trop bas eſtat traiſne ordinairement
Pour ſa ſuitte vne injure & vn meſpriſement.

EPITAPHE DE NIOBE, FAICT PAR AVSONE, tant admiré de Marulle.

Entre-parleurs.

NIOBE ET LE PASSANT.

Niobe.

IE viuois, vn rocher Praxitele m'a faite.
Le P. *Pourquoy la main, qui fut d'animer ſi parfaite,*
Ne t'a l'ame & l'eſprit en ce rocher laiſſé?
Niob. *Ie les perdy tous deux quand les Dieux i'offenſé.*

SVR LA FONTAINE QVI EST AV IARDIN DV SIEVR REGNAVLT, Threſorier & Receueur general des Finances de ſe Monſeigneur Frere du Roy, à Bagnolet prés Paris.

PEgaſe fit du pied la ſource d'Hippocrene,
De ſa lance Pallas a fait ceſte fonténe
Pour lauer ſa ſueur, & nettoyer ſes bras,
Quand poudreuſe & ſanglante elle vient des combats:
Auſſi pour rêjoüir ſon hoſte qui careſſe
Les doctes ſeruiteurs d'vne telle Déeſſe.
Si bien que des neuf Sœurs le ſacré troupelet
Eſt venu de la Grece habiter Bagnolet,
Pour accorder ſa voix à l'onde qui caquette,
Et pour chanter l'honneur du Maiſtre qui le traite.
Les Nymphes & Bacchus pour miracle nouueau
Deux doubles qualitez donnerent à cette eau:
Le iour elle eſt de vin, & la nuict de l'eau pure.
Et pource, ſi quelqu'vn ſans ſçauoir ſa nature
Erroit en ce logis, tant ſoit-il caut & fin,
Penſant boire de l'eau, ne boira que du vin.

SONNET IMITE' DV Grec de Poſidippe.

SVR L'IMAGE DV TEMPS.

QVi, & d'où eſt l'ouurier? Du Mans. Son nom? Le Conte.
Toy-meſme qui es-tu? Le Temps qui tout ſurmonte.
Pourquoy ſur les ortels vas-tu touſiours coulant?
Pour monſtrer que ie ſuis inceſſamment roulant.
Pourquoy as-tu les pieds legers de doubles ailes?
A fin de m'en-voler comme vent deſſus elles.
Que te ſert ce raZoüer affilé par le bout?
Pour monſtrer que ie ſuis celuy qui trenche tout.
Pourquoy as-tu les yeux couuers d'vne criniere?
Pour eſtre pris deuant & non par le derriere.
Et pourquoy chauue? A fin de ne me voir hapé
Si dés le premier coup ie ne ſuis attrapé.
Tel peint comme tu vois, le Conte me deſcœuure,
Monſtrant mon naturel par vn ſi beau chef-d'œuure.

SVR VN LIVRE TRAICTANT DE LA FOY CAtholique, traduit par Iean de Lauardin.

Dialogue du Paſſant & du Libraire.

P. *QVi eſt ce liure?* L. *Eſtranger.* P. *Qui l'a faict?*

L. *Le grand Oſie en ſçauoir tout parfait.*
P. *Qui l'a conduit des terres Poulonoiſes,*
Et fait ſonner nos parolles Françoiſes?
L. *C'eſt* LAVARDIN, *ce ſçauant tranſlateur,*
Et docte autant que le premier Autheur.
P. *Dequoy diſcourt ce Liure magnifique?*
L. *De noſtre Loy, de la Foy Catholique,*
Tout ce qu'il faut retenir ou laiſſer,
Et qu'vn Chreſtien doit à DIEV *confeſſer,*
Pour eſtre net du fard de l'hereſie,
Croyant l'Egliſe, & non la fantaiſie
De ces cerueaux éuentez, eſgarez,
Qui par orgueil ſont de nous ſeparez.
Et bref, Paſſant, ſi le Zele t'allume
Des Peres vieux, achepte ce Volume,
Pour viure ſeur en la ferme vnion.
Mais ſi tu es de l'autre opinion,
Et ſi tu veux les menſonges enſuiure
Des nouueaux fols, n'achepte pas ce Liure
Pour t'en mocquer; tu porterois en vain
En lieu d'vn liure vn fardeau dans la main.

Sic vos non vobis fertis aratra boues.
Sic vos non vobis nidificatis aues.
Sic vos non vobis mellificatis apes.
Sic vos non vobis vellera fertis oues.

Fin des Epigrammes.

DISCOVRS

DES MISERES DE CE TEMPS.

PAR P. DE RONSARD
Gentil-homme Vendomois.

DEDIEZ

A CATHERINE DE MEDICIS, ROYNE
MERE DES ROYS FRANCOIS II.
CHARLES IX. ET HENRY III.

Auec vn eſclairciſſement des choſes plus difficiles.

Par le Sr CLAVDE GARNIER.



Tous les Siecles paſſez des Royautéz humeines,
Nont rien veu de pareil au vray de ce Tableau:
Ceſt la Mere des Roys, et la Reyne des Reynes,
Qui par ſés grands effetz, depite ſon Tombeau.

Tho. del. Fe. et ex

DISCOVRS

DES MISERES DE CE TEMPS,

DEDIEZ

A CATHERINE DE MEDICIS, ROYNE MERE DES ROYS FRANCOIS II. CHARLES IX. ET HENRY III.

Auec vn eſclairciſſement des choſes plus difficiles.

Par le Sr CLAVDE GARNIER, G. P.

SI depuis que le Monde a pris commencement,
Le vice d'âge en âge auoit accroiſſement ;
Cinq mille ans ſont paſſez que l'extreme malice
Euſt ſurmonté le peuple, & tout ne fuſt que vice:
Mais puis que nous voyons les hommes en tous lieux
Viure l'vn vertueux, & l'autre vicieux,
Il nous faut confeſſer que le vice difforme
N'eſt pas victorieux: mais ſuit la meſme forme
Qu'il receut dés le iour que l'homme fut veſtu
(Ainſi que d'vn habit) de vice & de vertu.
Ny meſme la vertu ne ſ'eſt point augmentée:
Si elle ſ'augmentoit, ſa force fuſt montée
Au plus haut periode, & tout ſeroit ici
Vertueux & parfait: ce qui n'eſt pas ainſi.
Or comme il plaiſt aux loix, aux Princes & à l'âge,
Quelquefois la vertu abonde d'auantage,
Le vice quelquefois, & l'vn en ſe hauſſant,
Va de ſon compagnon le credit rabaiſſant,
Puis il eſt rabaiſſé: à fin que leur puiſſance
Ne prenne entre le peuple vne entiere croiſſance.
Ainſi plaiſt au SEIGNEVR *de nous exerciter,*
Et entre bien & mal laiſſer l'homme habiter,
Comme le marinier qui conduit ſon voyage
Ores par le beau temps & ores par l'orage.

GARNIER.

En ces Diſcours de feu Monſieur de RONSARD, qui doiuent tenir le premier rang de tout ce qu'il a iamais fait voir au iour, il dépeint excellemment, comme en vn tableau viuement repreſenté, les Miſeres & les infortunes, qui ſous la minorité du Roy CHARLES IX. de loüable memoire, accablerent preſque toute la France, à l'aduenement de l'irreligion de Caluin Miniſtre de Geneue: & manifeſte ſi à nud la verité, qu'il ne ſe peut mieux, comme eſtant né dans le Monde en l'origine de ceſte abominable & plus que miſerable Secte. Or ayant eſté prié de remettre les Oeuures d'vn ſi digne Autheur en leur premier eſtat, & de leur rendre par vne correction volontaire l'honneur qui leur auoit eſté rauy par les ignorances, ou par les ne-

gligences de la preſſe, i'ay de meſme eſté requis de ietter l'œil ſur le parangon de cet Ouurage, pour y donner vn Commentaire (i'entens parler de ces Diſcours des Miſeres de la France) Ie me ſuis rendu ployable aux honneſtes prieres que l'on m'en a fait, (nonobſtant vne infinité de conſiderations, dont ie m'en pouuois diſtraire) à condition toutesfois que l'on ne rechercheroit vn entier Commentaire de moy, comme choſe repugnante aux douces libertez de mon eſprit, ains que l'on auroit à gré d'en tirer ſans plus vn eſclairciſſement. Ie ne doute point que nombre de ceux leſquels ont mis peine de faire authoriſer, au preiudice des Muſes, leurs nouuelles façons d'eſcrire, differentes des belles conceptions de l'Antiquité, ne renforcent les atteintes dont ils m'ont touſiours aſſailly, pour me voir eſtre ennemy de leurs foibles nouueautez; & qu'ils ne prennent icy le temps & l'occaſion d'ouurir entierement la bonde aux orages de leurs mediſances: ie n'en doubte point; mais i'y ſuis tellement fait, que c'eſt vne des moindres paſſions qui me gouuerne: s'ils croyent faire mieux, la campagne eſt libre, ie ne leur veux rien conteſter: & puis ce n'eſt là que ie recherche le fondement & la racine de ma gloire. Ceux qui vont dans le bon ſentier, & qui n'ont l'ame portée qu'à iuger ſainement, auront à gré ce petit labeur, & s'ils y trouuent quelque choſe à redire, ils conſidereront à par eux que les hommes ne ſont tout parfaits, & que ces attributs ne ſont referez qu'à Dieu.

Vous, ROYNE, dont l'eſprit ſe repaiſt
quelquefois
De lire & d'eſcouter l'Hiſtoire des François,
Vous ſçauez (en voyant tant de faits memo-
rables)
Que les ſiecles paſſez ne furent pas ſemblables.
Vn tel Roy fut cruel, l'autre ne le fut pas:
L'ambition d'vn tel cauſa mille debats:
Vn tel fut ignorant, l'autre prudent & ſage;
L'autre n'eut point de cœur, l'autre trop de
courage:
» Tels que furent les Roys, tels furẽt les ſuiets:
» Car les Roys ſont touſiours des peuples les
obiets.
Il faut donc dés ieuneſſe inſtruire bien vn
Prince,
Afin qu'auec prudence il tienne ſa Prouince.
Il faut premierement qu'il ait deuant les yeux
La crainte d'vn ſeul DIEV, qu'il ſoit deuo-
tieux
Vers l'Egliſe approuuée, & que point il ne
change
La Foy de ſes ayeux pour en prendre vne
eſtrange:
Ainſi que nous voyons inſtruire noſtre ROY,
Qui par voſtre vertu n'a point changé de
Loy.
Las! Madame, en ce temps que le cruel
orage
Menace les François d'vn ſi piteux naufrage,
Que la greſle & la pluye, & la fureur des
Cieux
Ont irrité la mer de vents ſeditieux,
Et que l'Aſtre Iumeau ne daigne plus reluire,
Prenez le gouuernail de ce pauure nauire:
Et maugré la tempeſte, & le cruel effort
De la mer & des vents, conduiſez-le à bon
port.
La France à joinctes mains vous en prie
& reprie,
Las! qui ſera bien toſt & proye & moquerie
Des Princes eſtrangers, ſ'il ne vous plaiſt en
bref
Par voſtre authorité appaiſer ſon meſchef.

GARNIER.

Vous, Royne] C'eſt Catherine de Medicis, eſpouſe du Roy Henry II. du nom, & mere des Roys François II. Charles IX. Henry III. & François Duc d'Anjou, de Berry, & de Touraine. *Il faut donc dés ieuneſſe*] Il entend parler du Roy Charles IX. le Pere des lettres & des Muſes, lors regnant, & lequel eſtoit encores, pour ſa minorité, ſous la Regence de la Royne ſa mere. *Vers l'Egliſe approuuée, & que point il ne change La foy de ſes ayeulx pour en prendre vne eſtrange*] Qu'il viue en l'obeïſſance de l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, la vraye Egliſe, hors laquelle il n'eſt point de ſalut, & qu'il ne la change pas à la Secte de Caluin. Il la nomme *eſtrange*, comme peruerſe & meſchante, ou pour auoir tiré ſon origine de Luther Allemand. *Las! Madame, en ce temps que le cruel orage*] Ce ſont icy toutes metaphores priſes du mauuais temps. *L'aſtre Iumeau*] Caſtor & Pollux, ou le ſainct Herme, Eſtoiles qui font diſſiper l'orage à leur apparition. Il dit l'aſtre Iumeau, pour les aſtres Iumeaux, d'autant qu'ils ſont tellement ioints qu'ils ne ſont qu'vn. Voyez Hyginus, & Arat Poëte Grec en ſes Phenomenes & Apparences.

Hà! que diront là bas ſous les tombes pou-
dreuſes
De tant de vaillans Roys les ames genereuſes?
Que dira Pharamond, Clodion, & Clouis?
Nos Pepins, nos Martels, nos Charles, nos
Louys:
Qui de leur propre ſang à tous perils de guerre
Ont acquis à leurs fils vne ſi belle terre?

Que

Que diront tant de Ducs & tant d'hommes guerriers
Qui ſont morts d'vne playe au combat les premiers,
Et pour France ont ſouffert tant de labeurs extrémes,
La voyant auiourd'huy deſtruire par ſoy-meſmes!
Ils ſe repentiront d'auoir tant trauaillé,
Aſſailly, defendu, guerroyé, bataillé,
Pour vn peuple mutin diuiſé de courage,
Qui perd en ſe joüant vn ſi bel heritage:
Heritage opulent, que toy peuple qui bois
La Tamiſe Albionne, & toy More qui vois
Tomber le Chariot du Soleil ſur ta teſte,
Et toy race Gothique aux armes touſiours preſte,
Qui ſens la froide Biſe en tes cheueux venter,
Par armes n'auiez ſçeu ny froiſſer ny donter.
Car tout ainſi qu'on voit de la dure coignée
Moins reboucher l'acier, plus eſt embeſongnée
A couper, à trancher, & à fendre du bois,
Ainſi par le trauail ſ'endurcit le François:
Lequel n'ayant trouué qui par armes le donte,
De ſon propre couteau ſoy meſme ſe ſurmonte.
Ainſi le fier Aiax fut de ſoy le vainqueur,
De ſon propre poignard ſ'outre-perçant le cœur.
Ainſi Rome iadis des choſes la merueille,
(Qui depuis le riuage où le Soleil s'éueille,
Iuſques à l'autre bord ſon Empire eſtendit)
Tournant le fer contre elle à la fin ſe perdit.

GARNIER.

Hà! que diront là bas ſous les tombes poudreuſes] A ſçauoir, nombre des Roys de France qui pour l'augmenter & la conſeruer ont reſpandu maintefois leur ſang. *Pharamond*] Premier Roy des François, de la loy Payenne, & fils de Marcomire, lequel eſtoit leur Duc quand ils faiſoient leur ſejour outre le Rhin dans l'Allemagne, & qu'ils n'eſtoient venus encore habiter les Gaulles. *Cladion*] Fils de Pharamond ſecond Roy de France. *Clouis*] Premier Roy Chreſtien des François. *Nos Pepins, nos Martels*] Comme, les Alcides, les Alexandres, car il ne s'eſt veu qu'vn Martel & qu'vn Pepin ayans ce nom. *Nos Charles, nos Louys*] Huict Charles parauant Charles IX. au regne duquel l'Autheur eſcriuoit, & douze Louys pour lors. *La Tamiſe*] Fleuue qui ſepare l'Angleterre d'auec l'Eſcoſſe. *Albionne*] Pource que l'Angleterre ſe nommoit Albion, à raiſon de ſes hauts rochers que la mer blanchit & laue. *Et toy More qui bois*] Peuple d'Occident, fort noir; dit ainſi, ἀπὸ τῦ μαύρυ, d'autant qu'il eſt noir ſur tous peuples. *Tomber le chariot du Soleil*] Les Poëtes donnent à leur fantaiſie vn char au Soleil, à la Lune, & à l'Aurore. Virgile.

Præcipitem Oceani rubro lauit æquore currum.

Et d'autant que les Mores ſont au couchant; l'Autheur dit qu'ils voyent tomber le char du Soleil à plomb ſur leur teſte, c'eſt à dire, ſoubs leur Horiſon, qui eſt l'eſtenduë que nous voyons du Ciel. *Et toy race Gothique*] Les Goths (ſelon quelques-vns les Getes) ſont peuples inhumains & cruels de Scythie, en la contree du Septentrion d'Europe, voiſins des Danois & de Noruegue, leſquels peuples ſubjuguerent iadis par armes l'Italie, raſerent la ville de Rome à l'eſgal de la terre, & reſpandirent leur barbarie par tout l'vniuers. Voyez Munſter liure troiſieſme de ſa Coſmographie, parlant de leurs geſtes. On dit qu'ils ont eſté nommez Goths de Gothland ville de Germanie en laquelle ils habiterent. *Qui ſens la froide Biſe*] Façons de parler excellentes des Poëtes Grecs & Latins, au lieu de dire; Qui ſont au pays où la Biſe vente. *Biſe*] Autrement Borée, Aquilon, vent tres-froid & violent, qui ſouffle dans les pays du Septentrion. On l'appelle, Biſe, pource qu'elle rend les choſes de la terre biſes & noires; comme on dit Aquilon, d'*Aquilens color*, qui veut dire, couleur brune; iaçoit qu'il ayt pareillement tel nom du vol precipité de l'Aigle. On nomme la Biſe ſur mer, le vent de Nord, & Tramontane; & par fois vent de Borée, qui ſignifie en Grec, mugir & ſiffler. *Par armes n'auez ſçeu*] D'autant que les Goths n'ont iamais rien peu ſur le Royaume de France, au contraire ils ont eu touſiours du pire quand ils ont oſé l'entreprendre: teſmoin leur chef & conducteur Attila ſurnommé le fleau de Dieu, lequel y perdit la vie & nombre infiny des ſiens, apres mille cruautez & mille fureurs par luy commiſes. *Ainſi le fier Aiax*] Aiax fils de Telamon & d'Heſione fille de Laomedon Roy de Troye la grande, eſtoit le plus fort de tous les Grecs apres Achille: ce vaillant Prince eſtant mort, il demanda qu'il eut la preference de ſes armes qu'il meritoit par ſa valeur; mais la bien-diſance & le beau diſcours d'Vlyſſe, luy rauit ce bon-heur & les obtint par deſſus luy du iugement de tous les Princes Grecs. Aiax indigné de ce faux iugement & preuenu de fureur, apres auoir exercé mille follies, ſe retirant à l'eſcart, & reuenant à ſoy tira le glaiue dont Hector l'auoit iadis honoté pour ſon merite & ſe le paſſant à trauers le corps, ſe tua. Du ſang qu'il eſpandit naſquit vne fleur de ſon nom: les autres diſent que ce fut vn Hyacinthe. Voyez le treizieſme de la Metamorphoſe d'Ouide. Il eſt dit Aiax, ἀπὸ τῦ αἰάζειν, de pleurer. Voyez Sophocle. *Ainſi Rome iadis*] Rome ville d'Italie, aſſiſe pres

le Tybre, eſtoit ditte la merueille, & le chef du Monde, comme ſiege des Empereurs. *Roma caput Orbis:* & maintenant par vn meilleur eſchange elle eſt le ſiege & le throne de l'Egliſe. *Qui depuis le riuage*] De l'Orient, où le Soleil eſt veu poindre & comme s'eſueiller : car les Poëtes diſent qu'il ſe va coucher alors qu'il paſſe deuers l'autre Horiſon, nous cauſant la nuict. *Iuſques à l'autre bord*] De l'Occident, où ſa lumiere eſt veuë ou ſemble defaillir. Rome eſt tant cogneuë & tant renommée, que d'en vouloir parler on n'auroit iamais fait.

C'eſt grand cas que nos yeux ſont ſi pleins d'vne nuë,
Qu'ils ne cognoiſſent pas noſtre perte auenuë,
Bien que les eſtrangers qui n'ont point d'amitié
A noſtre nation, en ont meſme pitié.
Nous ſommes accablez d'ignorance ſi forte,
Et liez d'vn ſommeil ſi pareſſeux, de ſorte
Que noſtre eſprit ne ſent le malheur qui nous poingt,
Et voyant noſtre mal, nous ne le voyons point.
Dés long-temps les eſcrits des antiques Prophetes,
Les ſonges menaçans, les hideuſes Cometes,
Auoient aſſez predit que l'an ſoixante & deux
Rendroit de tous coſtez les François malheureux,
Tuez, aſſaſſinez : mais pour n'eſtre pas ſages
Foy n'auons adjouſtée à ſi diuins preſages,
Obſtinez, aueuglez : ainſi le peuple Hebrieu
N'auoit point de creance aux Prophetes de Dieu:
Lequel ayant pitié du François qui fouruoye,
Comme pere benin, du haut Ciel il enuoye
Songes & viſions, & Prophetes, à fin
Qu'il pleure & ſe repente, & ſ'amende à la fin.
Le Ciel qui a pleuré tout le long de l'année,
Et Seine qui couroit d'vne vague effrenée,
Et beſtail, & paſteurs, & maiſons rauiſſoit,
De ſon malheur futur Paris aduertiſſoit,
Et ſembloit que les eaux en leur rage profonde
Vouluſſent re-noyer vne autre fois le Monde:
Cela nous prediſoit que la Terre & les Cieux
Menaçoient noſtre chef d'vn mal prodigieux.
O toy Hiſtorien, qui d'encre non menteuſe
Eſcriras de ce temps l'hiſtoire monſtrueuſe,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te liſant ils pleurent noſtre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miſeres.
De quel front, de quel œil, ô ſiecles inconſtans!
Pourront-ils regarder l'hiſtoire de ce temps?
En liſant que l'honneur, & le Sceptre de France
Qui depuis ſi long âge auoit pris accroiſſance,
Par vne opinion nourrice des combats
Comme vne grande roche eſt bronché contre bas?

GARNIER.

C'eſt grand cas que nos yeux ſont ſi pleins d'vne nuë] Icy l'Autheur parle des yeux de l'eſprit & de l'entendement. *Nebuloſus error*, dit Prudence. *D'vne nuë*] Voilez, aueuglez. *Bien que les eſtrangers*] L'Eſpagnol & l'Anglois qui parauant s'eſtoient faits aſſez recognoiſtre ennemys de la France au regne de François I. & de Henry II. *Liez d'vn ſommeil pareſſeux*] Contraints; metaphores poëtiques. *Pareſſeux*] Qui rend les hommes pareſſeux. Stace au liure troiſieſme des Boccages.

Ante rates pigro torpebant æquora ſomno.

Ouide en l'onzieſme de la Metamorphoſe :

Mons cauus, ignaui domus & penetrabilia ſomni.

Et au deuxieſme du Pont.

Ne tua marceſcant per inertes ocia ſomnos.

Dés long-temps les eſcrits, &c.] Les Prognoſtiques des compoſiteurs d'Ephemerides & des Centuries. *Les ſonges menaçans*] C'eſt vne particuliere intelligence du temps, comme eſt le ſonge de la Royne Marie de Medicis, mere du Roy Louys le Iuſte & victorieux, la nuict deuant le parricide execrable du Roy

Henry le Grand. Voyez l'Hiſtoire de la vie & de la mort de ce grand Roy, faicte par Mathieu, & l'Oraiſon funebre de Bertaud Eueſque de Séez. *Les hideuſes Cometes*] Hideuſes, ou pour leurs mauuais effects, ou pour leurs rayons prodigieux. Stroſſe le fils, moderne Poëte Latin.

Quum ſubitò horrifici genus exitiale cometæ.

Elle eſt appellee Comete de *Coma*, qui veut dire en Grec & en Latin, Cheueleure. *L'an ſoixante & deux*] Où ceux de la Religion pretenduë commencerent de battre la campagne ouuertement, & de ſurprendre les villes: qui fut l'entrée des maux qui s'exercerent pour le fait de la Religion, apres le Colloque de Poiſſy. *Ainſi le peuple Hebrieu*] Le peuple de Dieu, le peuple Iuif. *Le Ciel qui a pleuré*] Metaphore tiree des pleurs. *Seine*] Fleuue qui naiſt d'vne petite ſource vers Langres, & qui paſſe au milieu de Paris. Entre les autres, le Prince des Lyriques Latins Horace tire vn preiugé des malheurs aduenus à Rome de tels euenemens en l'Ode 2. du premier liure:

Iam ſatis terris niuis atque diræ
Grandinis miſit Pater: & rubente
Dextera ſacras iaculatus arceis
Terruit Vrbem.

Et plus loing en ſuiuant:

Vidimus flauum Tyberim retortis
Littore Hetruſco violenter vndis
Ire dejectum monimenta Regis
Templáque Veſtæ. &c.

Vouluſſent re-noyer vne autre fois] L'ayant deſia eſté vne fois par le Deluge vniuerſel, dont les Payens auoient cognoiſſance, bien que fabuleuſement. *O toy Hiſtorien qui d'encre non menteuſe*] Pourautant que l'Hiſtoire doit en tout & par tout s'appuyer de la verité. *Qui depuis ſi long-temps*] Depuis douze cents ans. *Par vne opinion*] La creance nouuelle. *Nourrice des combats*] Qui les a maintenus opiniaſtrement.

On dit que Jupiter faſché contre la race
Des hommes, qui vouloient par curieuſe audace
Enuoyer leurs raiſons iuſqu'au Ciel pour ſçauoir
Les hauts ſecrets diuins que l'homme ne doit voir,
Vn iour eſtant gaillard choiſit pour ſon amie
Dame Preſomption, la voyant endormie
Au pied du mont Olympe; & la baiſant, ſoudain
Conceut l'Opinion, peſte du genre humain:
Cuider en fut nourrice, & fut miſe à l'eſcolle
D'Orgueil, de Fantaſie, & de Ieuneſſe folle.
Elle fut ſi enflée, & ſi pleine d'erreur,
Que meſmes ſes parens faiſoit trembler d'horreur.
Elle auoit le regard d'vne orgueilleuſe beſte:
De vent & de fumée auoit pleine la teſte,
Son cœur eſtoit couué de vaine affection,
Et ſous vn pauure habit cachoit l'ambition:
Son viſage eſtoit beau comme d'vne Sereine.
D'vne parole douce auoit la bouche pleine:
Legere elle portoit des ailes ſur le dos:
Ses jambes & ſes pieds n'eſtoient de chair ny d'os,
Ils eſtoient faits de laine & de coton bien tendre,
Afin qu'à ſon marcher on ne la peuſt entendre.
Elle ſe vint loger par eſtranges moyens
Dedans le Cabinet des Theologiens,
De ces nouueaux Rabins, & broüilla leurs courages
Par la diuerſité de cent nouueaux paſſages,
Afin de les punir d'eſtre trop curieux,
Et d'auoir eſchelé, comme Geans, les Cieux.

GARNIER.

On dit que Iupiter] Il n'eſt beſoin de faire vn long diſcours de Iupiter, il eſt aſſez cogneu pour le Roy des faux Dieux: il eſtoit fils de Saturne, lequel eſtoit en la place où fabuleuſement il eſt, parauant qu'auoir vſurpé la couronne de l'Vniuers ſur le bon-homme vieillard ſon pere. *Que l'homme ne doibt voir*] Ce que dit Orphee, au commencement du liure intitulé *Orus Apollinis. Orpheus ſi quando verba faceret, &c:* Le Roy Phinee perdit la veuë, & fut incommodé par les Harpyes, à l'occaſion de ce qu'il auoit decelé aux hommes le ſecret des Dieux. Apollonius Rhod. liu. 2. des Argonaut.

Ἐνθάδ' ἐπάκτιον οἶκον Ἀγηνορίδης ἔχε Φινεὺς,
Ὃς περὶ δὴ πάντων ὀλοώτατα πήματ' ἀνέτλη
Εἵνεκα μαντοσύνης τὴν οἱ πάρος ἐγγυάλιξε
Λητοΐδης, οὐδ' ὅσσον ὀπίζετο καὶ Διὸς αὐτοῦ,
Χρείων ἀτρεκέως ἱερὸν νόον ἀνθρώποισι. &c.
Τῷ καί οἱ γῆρας μὲν ἐπὶ δηναιὸν ἴαλλεν,
Ἐκ δ' ἕλετ' ὀφθαλμῶν γλυκερὸν φάος, οὐδὲ γανύσθαι
Εἴα ἀπειρεσίοισιν ὀνείασιν, ὅσσα θ' οἱ αἰεὶ
Θέσφατα πευθόμενοι περιναιέται οἴκαδ' ἄγειρον.

Olympe] Montagne extremement esleuée entre la region de Thessalie & la Macedoine, que les habitans du lieu nomment Ciel; d'autant qu'elle paroist aller au delà des nuës, comme font aussi les Poëtes: Elle est dicte Olympe, comme ὅλος λαμπρὸς, à raison de ce qu'elle est illuminée des clairs rayons du Soleil, & n'est voilee d'aucun nuage. Hesiode, Poëte Grec, y fait naistre les Muses; ce que nostre Autheur a depeint ingenieusement en l'Ode Pindarique au Chancelier Michel de l'Hospital.

Errant par les champs de la Grace.

En la seconde Antistrophe:

Memoire, Royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Iupiter qui la fit mere,
D'vn seul coup neuf filles conceut. &c.

La baisant soudain] C'est en termes de pudicité. *Et sous vn pauure habit*] Les Ministres du temps. *Sereine*] Monstre de mer, ayant par en haut la ressemblance d'vne fille, & par en bas la figure d'vn poisson. L'on dit qu'elles furent trois sœurs, Parthenope, Ligée, & Leucosie, filles d'Achelois & de Terpsichore, lesquelles tenoient le riuage de Sicile, où par la douce harmonie de leur chant elles faisoient tomber au naufrage miserablement les nauigeans, qu'elles attiroient d'vn agreable effort, & puis les deuoroient: & qu'Vlysse arriuant là, boucha de cire finement les aureilles de ses compagnons, & se fit lier au mast du nauire: tellement que les ayant deceuës, leur ennuy fut tellement grand qu'elles se precipiterent dans la mer. Leur Isle est merueilleusement bien descrite par Homere au 12. de l'Odyssee, quand Circe admoneste Vlysse d'euiter leur peril.

Σειρῆνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἵ ῥά τε πάντας, &c.

Et dans le quatriesme des Argonautes d'Apollonius Rhodius.

——αἶψα δὲ νῆσον
Καλὴν ἀνθεμόεσσαν ἐσέδρακον, ἔνθα λίγειαι, &c.

où le Poëte, hors de l'opinion d'Homere, dit qu'elles se precipiterent de fascherie, voyant que la harpe d'Orphee auoit rendu leur voix, inutile & sans effect; ce que le mesme Orphee rapporte en ses Argonautes parlant de soy.

Ἐνθάδ' ἐφεζόμεναι λιγυρὴν ὄπα γηρύουσι, &c.

Ouide, & le plus releué de tous les Poëtes Latins, Virgile, en ont assez amplement discouru. *Ils estoient faits de laine*] Homere dit que Iupiter a les pieds de laine, quand il ne veut pas qu'on l'entende arriuer. *Des Theologiens*] Il y eut des Theologiens, aussi bien que des autres, qui par vne sotte curiosité furent pippez de l'heresie de Luther & de Caluin. *Rabins*] Docteurs des Iuifs: Rabin veut dire Maistre en langue Hebraïque. *Passages*] De l'Escriture saincte, dont ils firent de leur teste vne rhapsodie. *Et d'auoir eschelé*] On sçait la fable des Geans, qui pour attenter sur Iupiter, & gaigner le Ciel, firent vn amas de roches & de montagnes l'vne sur l'autre. Le premier de la Metamorphose d'Ouide en fait le discours amplement & fabuleusement, & la Saincte Bible veritablement. Voyez l'assaut & la bataille, & comme Iupiter les foudroya morts par les champs Phlegreans, dans Hesiode, en sa Theogonie, ou generation des Dieux: & Silius Italicus au 12. liu. parlant des montagnes dont ils furent accablez, & Sannazar Poëte Italien dans son Arcadie, prose 12. La Saincte Escriture fait descendre les Geans non fabuleux de la posterité de Seth, peuple de Dieu, & de la race de Caïn; Moyse au 6. chap. de Genese.

Ce Monstre que i'ay dit, met la France en campagne,
Mendiant le secours de Sauoye & d'Espagne,
Et de la nation qui prompte au tabourin
Boit le large Danube & les ondes du Rhin.
Ce Monstre arme le fils contre son propre pere,
Le frere factieux s'arme contre son frere,
La sœur contre la sœur, & les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains:
L'oncle hait son nepueu, le seruiteur son maistre:
La femme ne veut plus son mary recognoistre:
Les enfans sans raison disputent de la Foy,
Et tout à l'abandon va sans ordre & sans loy.

L'artiſan par ce Monſtre a laiſſé ſa boutique,
Le Paſteur ſes brebis, l'Aduocat ſa practique,
Sa nef le Marinier, ſon trafiq' le Marchant,
Et par luy le preud'homme eſt deuenu meſchant,
L'Eſcolier ſe deſbauche, & de ſa faulx tortuë
Le Laboureur façonne vne dague pointuë,
Vne pique guerriere il fait de ſon rateau,
Et l'acier de ſon coutre il change en vn couteau.
Morte eſt l'authorité: chacun vit en ſa guiſe:
Au vice deſreglé la licence eſt permiſe:
Le deſir, l'auarice, & l'erreur inſenſé
Ont c'en deſſus deſſous le Monde renuerſé.
On fait des lieux ſacrez vne horrible voirie,
Vne grange, vne eſtable, & vne porcherie,
Si bien que Dieu n'eſt ſeur en ſa propre maiſon:
Au Ciel eſt reuolée & Iuſtice & Raiſon,
Et en leur place, helas! regne le brigandage,
La haine, la rancueur, le ſang & le carnage.
Tout va de pis en pis: le ſuiet a briſé
Le ſerment qu'il deuoit à ſon Roy meſpriſé:
Mars enflé de faux zele & de vaine apparance,
Ainſi qu'vne Furie agite noſtre France,
Qui farouche à ſon Prince opiniaſtre ſuit
L'erreur d'vn eſtranger, & ſoy-meſmes deſtruit.
Tel voit-on le poulain, dont la bouche trop forte
Par bois & par rochers ſon Eſcuyer emporte,
Et maugré l'eſperon, la houſſine & la main
Se gourmer de ſa bride, & n'obeïr au frein:
Ainſi la France court en armes diuiſée,
Depuis que la Raiſon n'eſt plus authoriſée.

GARNIER.

Ce Monſtre que i'ay dit met la France en campagne] Il entend l'Hereſie, le plus vilain Monſtre qui fut iamais. *Mendiant le ſecours De Sauoye, &c.*] Nations qui furent employées d'vne & d'autre part à s'armer. *Sauoye*] Pays voiſin du Piemont à la racine des Alpes, que le fleuue du Pau baigne, lequel eſt maintenant honoré de l'alliance de Madame Chriſtine ſeconde fille du feu Roy Henry le Grand, & Sœur du Roy Louys XIII. par le mariage d'elle & de Monſeigneur le Prince-majeur de Piemont. *Eſpagne*] Ample region d'Europe, qui va des monts Pyrenées, iuſqu'aux deux Colonnes d'Hercule aux riues du Couchant, & d'ailleurs iuſques vers la Mer du Septentrion. Madame Eliſabeth aiſnée de Madame de Piemont, eſt celle qui porte la Couronne de ce pays, & qui le fait reſpirer ſous le doux air des Lys de France, comme eſtans venus du Ciel. *Et de la nation qui prompte au tabourin*] L'Allemagne, de qui la nation guerriere eſt touſiours appareillée au premier ſon du tambour. C'eſt vne imitation des Latins. *Tabourin*] Ainſi diſoit-on iadis, & maintenant Tambour. *Danube*] Fleuue d'Allemagne. *Rhin*] Autre fleuue du meſme pays.

Ce Monſtre arme le fils] Choſe predite en l'Euangile pour les derniers temps: *Surget gens contra gentem, & regnum aduerſus regnum. Tradet autem frater fratrem in mortem, & pater filium: & conſurgent filij in parentes, & morte afficient eos.* Et Ouide au premier de la Metamorphoſe.

——non hoſpes ab hoſpite tutus,
Non ſocer à genero: fratrum quoque gratia rara eſt.

Les enfans ſans raiſon] Comme font les perroquets. *L'artiſan par ce Monſtre*] Les compagnons d'Vlyſſe, par leur vaine credulité furent ainſi changez en pourceaux. *Et de ſa faux tortuë*] Virgile au ſeptieſme de l'Eneide:

Vomeris huc, & falcis honos, huc omnis aratri
Ceſſit amor: recoquunt patrios fornacibus enſes.

On fait des lieux ſacrez vne horrible voirie] Liſez l'Hiſtoire de France de Milles Piguere, & d'autres non ſuſpects. *Au Ciel eſt reuolée*]

Victa iacet Pietas, & Virgo cæde madentes
Vltima cœleſtum terras Aſtræa reliquit.

Ouide au premier des Metamorphoſes *Mars*] Roy de Thrace, Dieu de la Guerre, & fils de Iunon. *Furie*] Les Poëtes les feignent trois, qui de leurs foüets & de leurs ſerpents agitent les eſprits des hommes, leur inſpirant les maux qu'ils font. Elles ſe nomment Megere, Alecton & Tiſiphone. Voyez Virgile. *L'erreur d'vn eſtranger*] De Martin Luther (ou Luder, mot d'orde ſignification) Moyne Auguſtin d'Allemagne, maiſtre & precepteur de Iean Caluin. *Se gourmer de ſa bride*] Reſiſter, faire le retif.

Mais vous, Royne tres-ſage, en voyant ce
: diſcord,
Pouuez en commandant les mettre tous d'ac-
cord;
Imitant le paſteur, qui voyant les armées
Des Abeilles voler au combat animées,
Et par l'air à monceaux eſpaiſſes ſe ruer,
Se percer, ſe piquer, ſe navrer, ſe tuer,
Puis comme tourbillons ſe meſlant peſle-meſle
Tomber mortes du Ciel auſſi menu que greſle,
Portant vn gentil cœur dedans vn petit corps;
Il verſe ſur leurs champs vn peu de poudre : &
lors
De ces ſoudars ailez le paſteur à ſon aiſe
Pour vn peu de ſablon tant de noiſes appaiſe.
Ainſi preſque pour rien la ſeule dignité
De vos Enfans, de vous, de voſtre authorité
(Que pour voſtre vertu chaque Eſtat vous ac-
corde)
Pourra bien appaiſer vne telle diſcorde.

GARNIER.

Mais vous, Royne] Catherine de Medicis Royne mere de Charles IX. comme nous auons dit. *Qui voyant les armées Des Abeilles*] Les Abeilles ont chacunes leur Roy qui les meine quand elles ſe veulent battre. Voyez Virgile en ſes Georgiques liure 4. & comme le paſteur les appaiſe.

Pulueris exigui iactu compreſſa quieſcent.

O Dieu qui de là haut nous enuoyas ton
Fils,
Et la paix eternelle auecques nous tu fis,
Donne, ie te ſuppli', que ceſte Royne mere
Puiſſe de ces deux camps appaiſer la colere:
Donne-moy derechef que ſon Sceptre puiſ-
ſant
Soit maugré le diſcord en armes fleuriſſant:
Donne que la fureur de la guerre barbare
Aille bien loin de France au riuage Tartare:
Donne que nos couteaux de ſang humain ta-
chez
Soient dans vn magazin pour iamais atta-
chez:
Et les armes au croq, ſans eſtre embeſongnées
Soient pleines deſormais de toiles d'araignées.
Ou bien (ô Seigneur Dieu) ſi les cruels De-
ſtins
Nous veulent ſaccager par la main des mu-
tins,
Donne que hors des poings eſchappe l'alumelle
De ceux qui ſouſtiendront la mauuaiſe que-
relle:
Donne que les ſerpens des hideuſes Fureurs
Agitent leurs cerueaux de Paniques terreurs.
Donne qu'en plein midy le iour leur ſemble
trouble,
Donne que pour vn coup ils en ſentent vn
double,
Donne que la pouſſiere entre dedans leurs
yeux.
D'vn eſclat de tonnerre arme ta main aux
Cieux,
Et pour punition eſlance ſur leur teſte,
Et non ſur les rochers les traicts de la tem-
peſte.

GARNIER.

O Dieu qui de là haut nous enuoyas ton Fils] Pour s'incarner au ventre de la bien-heureuſe Vierge Marie. *Et la paix eternelle*] Car nous eſtions dans la guerre du peché originel. *De ces deux camps*] De celuy du Roy Charles IX. & de celuy de l'Huguenot, qui deſia s'eſtoit campé ſur les rangs pour luy donner bataille, comme nous voyons encores pour l'heure de maintenant, à l'encontre du Roy Louys XIII. *Au riuage Tartare*] Au païs des Tarrares; riuage, pour region, lieu, contrée: c'eſt vne metonymie, la partie pour le tout. Tartarie eſt vn païs ſitué vers l'endroit de la terre où l'Orient ſe conjoint au Septentrion; on la nomme Tartarie du fleuue Tartar qui la trauerſe: elle eſt montueuſe, ſablonneuſe, & du climat ſterile: & qui veut imaginer quelque choſe de barbare & cruel, il le faut imaginer des habitans de ce pays. *Bien loin de France*] De meſme parle Horace en l'Ode 35. du premier liure.

——— *ô Vtinam noua*
Incude diſtringas retuſum in
Maſſagetas, Arabáſque ferrum.

Et en la vingt & vnieſme du meſme liure.

Hîc bellum lachrymoſum, hîc miſeram famem,
Peſtémque à populo & principe Cæſare in
Perſas, atque Britannos
Veſtra motus aget prece.

Donne que les Serpens] Nous auons parlé cy-deuant des Fureurs de là bas. *Deſtins*] Sort, Fortune, deſtiner à quelque choſe. *Paniques terreurs*] Effroy ſoudain, peur ſubite arriuant ſans cauſe. Ce mot vient des frayeurs inopinées, que les Anciens preſumoient leur eſtre enuoyées de Pan le Chéure-pied, Dieu d'Arcadie, eſtant irrité, Herodote liure 7. & Plutarque en la vie d'Epaminondas. Pan ſignifie en Latin des Incubes, eſprits de nuict, qui baillent des terreurs ſubites aux mortels: & dit-on que c'eſt eux qui baillent l'oppreſſion nocturne que referent les Medecins à la ratte. La noire fontaine d'où va deriuant le fleuue Styx dans les Enfers, eſt auſſi ditte Panique. *Et non ſur les rochers*] Horace aux Odes:

——Feriúntque ſummos
Fulmina montes.

CONTINVATION DV DISCOVRS DES MISERES de ce temps.

A LA MESME ROYNE.

MADAME, *ie ſerois ou du plomb ou du bois,*
Si moy que la Nature a fait naiſtre François,
Aux races à venir ie ne contois la peine
Et l'extréme malheur dont noſtre France eſt pleine.
Ie veux de ſiecle en ſiecle au Monde publier
D'vne plume de fer ſur vn papier d'acier,
Que ſes propres enfans l'ont priſe & deueſtuë,
Et iuſques à la mort vilainement batuë.
Elle ſemble au marchand, accueilly de malheur,
Lequel au coing d'vn bois rencontre le volleur,
Qui contre l'eſtomach luy tend la main armee,
Tant il a l'ame au corps d'auarice affamee.
Il n'eſt pas ſeulement content de luy piller
La bourſe & le cheual: il le fait deſpoüiller,
Le bat & le tourmente, & d'vne dague eſſaye
De luy chaſſer du corps l'ame par vne playe:
Puis en le voyant mort ſe ſou-rit de ſes coups,
Et le laiſſe manger aux maſtins & aux loups.
Si eſt-ce que de Dieu la juſte intelligence
Court apres le meurtrier & en prend la vengeance:
Et deſſus vne rouë (apres mille trauaux)
Sert aux hommes d'exemple & de proye aux corbeaux.
Mais ces nouueaux Chreſtiens qui la France ont pillée,
Vollée, aſſaſſinée, à force deſpoüillée,
Et de cent mille coups tout l'eſtomach batu
(Comme ſi brigandage eſtoit vne vertu)
Viuent ſans chaſtiment, & à les oüir dire,
C'eſt Dieu qui les conduit & ne ſ'en font que rire.
Ils ont le cœur ſi haut, ſi ſuperbe & ſi fier,
Qu'ils oſent au combat leur maiſtre deſfier,
Ils ſe diſent de Dieu les mignons, & au reſte
Qu'ils ſont les heritiers du Royaume celeſte:
Les pauures inſenſez! qui ne cognoiſſent pas
Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas
Veut ſauuer vn chacun, & qu'à ſes creatures
De ſon grand Paradis il ouure les cloſtures.
Certes beaucoup de vuide, & beaucoup de vains lieux
Et de ſieges ſeroient ſans ames dans les Cieux:
Et Paradis ſeroit vne plaine deſerte,
Si pour eux ſeulement la porte eſtoit ouuerte.
Or ces braues vanteurs controuuez fils de Dieu,
En la dextre ont le glaiue & en l'autre le feu,
Et comme furieux qui frappent & enragent,
Vollent les Temples ſaincts, & les Villes ſaccagent.
Et quoy? Bruſler maiſons, piller & brigander,
Tuer, aſſaſſiner, par force commander,
N'obeïr plus aux Rois, amaſſer des armées,
Appellez-vous cela Egliſes reformées?
IESVS *que ſeulement vous confeſſez icy*
De bouche & non de cœur, ne faiſoit pas ainſi:
Et Sainct Paul en preſchant n'auoit pour toutes armes
Sinon l'humilité, les ieuſnes & les larmes:
Et les Peres Martyrs aux plus dures ſaiſons
Des Tyrans, ne ſ'armoient ſinon que d'oraiſons:
Bien qu'vn Ange du Ciel à leur moindre priere
En ſoufflant euſt truë les Tyrans en arriere.

» *Par force on ne ſçauroit Paradis violer :* *Armez de patience il faut ſuiure ſa voye,*
IESVS, *nous a monſtré le chemin d'y aller :* *Non amaſſer vn camp, & ſ'enrichir de proye.*

GARNIER.

Madame, ie ſerois] L'Autheur continuë icy le Diſcours des Miſeres de France pour la Religion, perſeuerant de les addreſſer à la Royne mere du Roy, comme à celle qui tient le gouuernail des affaires pendant le bas aage de ſa Majeſté. *Ie veux de ſiecle en ſiecle au Monde publier D'vne plume de fer*] Marulle Poëte Latin moderne en l'Hymne de l'Eternité:

Ipſa mihi vocem atque adamantina ſuffice plectra
Dum caneris.

D'auarice affamée] Eſpoinçonnée, deſireuſe; metaphore. *Nouueaux Chreſtiens*] Qui ſe diſent les Enfans de Chriſt. *Veut ſauuer vn chacun*] Deſire le ſalut de tous, par les effects de leurs bonnes œuures, cooperantes auec la grace qu'il leur depart. *Certes beaucoup de vuide*] Contre l'opinion vaine de Platon, qui dit, tiens n'eſtre vuide en pas-vn endroit. *Et des ſieges ſeroient ſans ames dans les Cieux*] *Sunt multæ manſiones.* *Si pour eux ſeulement*] Ironiquement, & par gauſſerie, car les meſcreans & les fidelles ne peuuent eſtre en meſme lieu, puis que hors la barque de l'Egliſe on ne trouue point de ſalut. *Controuuez fils de Dieu*] Qui ſe le nomment comme il eſt dit cy-deuant. *Et Sainct Paul en preſchant*] Voyez les Actes des Apoſtres. *Et les Peres Martyrs*] Voyez Euſebe, Nicephore, & tous les Eſcriuains de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. *Bien qu'vn Ange du Ciel*] Qui tua cent octante mille Aſſyriens.

Voulez-vous reſſembler à ces fols Albigeois
Qui planterent leur ſecte auecque le harnois?
Ou à ces Arriens qui par leur freneſie
Firent perdre aux Chreſtiens les villes de l'Aſie?
Ou à Zuingle qui fut en guerre déconfit,
Chef de ceux que le Duc de Lorraine desfit?
Vous eſtes, Predicans, en poſſeſſion d'eſtre
Touſiours battus, tuez : noſtre Roy voſtre maiſtre
Bien toſt à voſtre dam le vous fera ſentir,
Et lors vous ſentirez que peut le repentir.
Tandis vous exercez vos malices cruelles,
Et de l'Apocalypſe eſtes les Sauterelles,
Leſquelles auſſi toſt que le puits fut ouuert
D'Enfer, par qui le Ciel de nuës fut couuert,
Auecque la fumée en la terre ſortirent,
Et des fiers Scorpions la puiſſance veſtirent.
Ell' auoient face d'homme & portoient de grands dens,
Tout ainſi que Lyons affamez & mordans.
Leur maniere d'aller en marchant ſur la terre
Sembloit cheuaux armez qui courent à la guerre,
Ainſi qu'ardentement vous courez aux combas,
Et villes & chaſteaux renuerſez contre-bas.
Ell' auoient de fin or les couronnes aux teſtes,
Ce ſont vos morions reluiſans par les creſtes:
Ell' auoient tout le corps de plaſtrons enfermez,
Les voſtres ſont touſiours de corſelets armez:
Comme d'vn Scorpion meurtriere eſtoit leur queuë;
Meurtriers vos piſtolets, vos mains & voſtre veuë:
Perdant eſtoit leur maiſtre, & le voſtre a perdu
Le ſceptre que nos Rois auoient tant defendu.
Vous reſſemblez encore à ces ieunes Viperes,
Qui ouurent en naiſſant le ventre de leurs meres;
Ainſi en auortant vous auez fait mourir
La France voſtre mere en lieu de la nourrir.

GARNIER.

Voulez-vous reſſembler à ces fols Albigeois] Les Albigeois eſtoient des Heretiques, peres des noſtres, du païs d'Alby vers le Languedoc, qui furent debellez & reduits par S. Louys Roy de France. Ils tenoient de la creance folle des Gots qui iadis auoient eſté maiſtres de ce païs qu'ils infecterent. Pluſieurs Grands eſtoient de leur ſecte, le Roy d'Arragon, les Comtes de Toulouſe & de Foix, &c. *Arriens*] Anciens Heretiques portans ce nom d'Arrius Eueſque Apoſtat. *Firent perdre aux Chreſtiens*] Eſtans cauſe du paſſage du Turc en Aſie, qui ne demandoit qu'à peſcher en eau trouble, *Zuingle*] Heretique Allemand, venu depuis Luther, qui s'eſtant fait chef d'vne armée d'auſſi bonnes gens que luy, voulant tirer chemin vers les terres de Lorraine pour y venir

authoriſer auec les ſiennes, les reſueries que ledit Luther ſon maiſtre auoit commencé de forger l'an 1517. par tyrannie; mais il fut trompé de l'Oracle à bon eſcient, car le Duc & ſon frere puiſné Claude de Lorraine, premier Duc de Guiſe, le deffirent & le taillerent en pieces luy & les ſiens; Planche des valeureux chaſtimens que ceſte Maiſon deuoit exercer de pere en fils ſur telle vermine. *Et de l'Apocalypſe eſles les Sauterelles*] Voyez le neufieſme chap. de l'Apocalypſe de S. Iean. *Et quintus Angelus tuba cecinit, & vidi Stellam de cælo cecidiſſe in terram, & data eſt ei clauis putei abyſsi. Et aperuit puteum abyſsi, & aſcendit fumus putei ſicut fumus fornacis magnæ, & obſcuratus eſt Sol, & aer de fumo putei. Et de fumo putei exierunt Locuſtæ in terram, & data eſt illis poteſtas, ſicut habent poteſtatem ſcorpiones terræ*, &c. *Apocalypſe*] Mot Grec, qui veut dire Reuelation. *Sauterelles*] Dont les plus grandes ſont vertes, & les petites griſes. Ce petit animal qui ſaute par les bleds auec des aiſlerons & de grandes jambes, eſt aſſez cogneu. *Scorpions*] Animaux dangereux abondants par l'Italie, qui bleſſent à mort de leur queuë, ſi promptement l'on ne remedie à leur piqueure. Voyez Nicandre Poëte Grec, en ſes Theriaques. *Veſtirent*] Metaphore. *Lyons affamez*] Cruels animaux de Libye, qui ne ſont iamais raſſaſiez. *Plaſtrons*] Cuirasses d'vn coſté, pour le deuant du corps. *Meurtriers vos piſtolets*] Pour l'aſſaſſin commis à l'endroit de François de Lorraine Duc de Guiſe deuant Orleans, par Iean Poltrot, ſoy diſant ſieur de Merey. Le ſiege eſtant campé deuant Orleans, 1563. par mondit Seigneur de Guiſe, où Beze Miniſtre de Geneue & les plus qualifiez des Huguenots s'eſtoient retirez & fortifiez: comme le 24. de Feburier apres auoir mis bon ordre à tout, il reuenoit le ſoir du Portereau, l'vn des fauxbourgs de la ville, & repaſſoit la riuiere de Loire en petite compagnie, le traiſtre qui depuis n'aguere auoit l'honneur d'eſtre ſien, le frappa d'vn coup de piſtolet chargé de trois balles dans l'eſpaule droite, au deffaut de l'armure, dont il mourut en peu de iours, auec l'extreme regret de toute la France. Le meurtrier eſchappa, monté à l'auantage, & courut toute la nuict: mais comme Dieu ne laiſſe rien d'impuny toſt ou tard, il permit qu'il ſe trouua, le iour venu, dans le camp des Suiſſes, où miraculeuſement il fut pris, & de là tiré à quatre cheuaux dans la ville principale du Royaume. Telle mort eut ce grand Prince, qui depuis l'an 1543. qu'il veſtit ſes premieres armes, fit des choſes merueilleuſes pour le ſeruice des Rois du Ciel, & de la terre, & dont l'on empliroit vn iuſte volume. C'eſt pourquoy ie m'abſtiendray d'en parler; diſant ſeulement pour ceſte heure, qu'il deffit l'Empereur Charles cinquieſme à Renty: que pour la deffenſe du Vicaire de IESVS, il remplit d'effroy l'Italie: qu'il ſauua Mets contre vne armée de quatre vingts mille hommes; qu'il mit en ſept iours Calais à raiſon, detenu par deux cents & dix ans des Anglois: qu'il prit Thionuille: qu'il deliura Paris d'vn ſiege, & gaigna la iournée à Dreux. Lors que le Roy Henry le Grand fut à la guerre de Piémont, la Cour eſtant à Geneue, on dit que Beze, deſia caduc, ſe voulut purger d'auoir eſté complice du meurtre, enuers Meſſeigneurs de Guiſe les petits fils de ce vaillant & genereux Prince. *Et voſtre veuë*] Comme fait le Baſilic petit ſerpent iaunatre, qui donne la mort de ſon regard. Voyez Pline liu. 8. chap. 21. *Perdant eſtoit leur maiſtre*] L'Ange de l'Abyſme nommé de l'Hebrieu *Abaddon*, & du Grec *Apollyon*, & du Latin *Exterminans*, qui veut dire en François, comme Perdant. Or il faut noter, que l'Autheur ne faict icy la comparaiſon des Sauterelles par la cauſe, mais bien par l'effect, d'autant qu'elles tourmentoient ceux qui n'auoient la marque de Dieu ſur le front; choſe contraire à noſtre ſubiet. *Vous reſſemblez encore à ces ieunes Viperes*] Serpens venimeux, qui n'ont moyen de ſortir au iour qu'en deſchirant le ventre de leurs meres & les tuant, à cauſe de leurs petites dents faictes comme vne ſcie. Elles ſont dites Viperes, *quaſi viuiparæ*. Liſez Nicandre en ſes Theriaques, & le Commentaire de Greuin.

De Beze, ie te prie, eſcoute ma parolle,
Que tu eſtimeras d'vne perſonne folle:
S'il te plaiſt toutesfois de iuger ſainement,
Apres m'auoir ouy tu diras autrement.
La terre qu'auiourd'huy tu remplis toute d'armes
Et de nouueaux Chreſtiens deſguiſez en gendarmes,
(O traiſtre pieté) qui du pillage ardents
Naiſſent deſſous ta voix, tout ainſi que des dents
Du grand Serpent Thebain les hommes qui muerent
Le limon en couteaux deſquels s'entretuerent,
Et nez & demy-nez ſe firent tous perir,
Si qu'vn meſme Soleil les vit naiſtre & mourir.

GARNIER.

De Beze, ie te prie] Il s'addreſſe à Beze comme au boutefeu des rebellions: & de faict l'on a touſiours veu le mal en tout lieu prouenir des Miniſtres, preoccupans les ſens & peruertiſſans les cœurs trop prompts, à la verité, de croire à la voix de ces trompeuſes Sereines. *Tout ainſi que les dents Du grand Serpent Thebain*] Du Serpent de Mars. En voicy la fable ſuccinctement. Cadmus Roy de Phœnicie eſtoit allé par le commandement de ſon pere Agenor Roy de Tyr & de Sidon, chercher Europe ſa ſœur, que Iupiter auoit finement enleuée par les ondes ſous la forme d'vn Taureau: ne l'ayant point trouuée, & n'oſant retourner, il s'arreſta vers le pays d'Aonie non gueres loing du Mont Patnaſſe, & là ietta le fondement de la ville de Thebes, d'où le Serpent eſt nommé Thebain. Or ſes compagnons ayans eſté par hazard deuorez dudit Serpent de Mars, le dueil & l'impatience venans à le gaigner, il ſe veſtit bruſquement de la peau d'vn lyon, s'arma d'vne forte iaueline, & courant vers ſon antre, l'aſſaillit furieuſement, & le tua: puis à l'admonition de Mars, ou de Pallas, il arracha ſes dents, les ſema comme des grains, & n'auoit à peine acheué, qu'il les vid tranſmuer en ſoldats armez, qui s'entretuoient & formez, & demy-formez; & naiſſans venoient à mourir: & n'en demeura que cinq, comme il pleut aux Dieux, que retint Cadmus, & le ſuiuirent, & ſeruirent fidellement. Apollon. Rhod. en ſon liure 3. des Argonaut. en dit quelque choſe de moins & de plus. Voyez Nonnus Panopolitanus au Rauiſſement d'Europe, & la ſuitte. *Vn meſme Soleil*] Vn meſme iour, phraſe poëtique.

Ce n'eſt pas vne terre Allemande ou Gothique,
Ny vne region Tartare ny Scythique:
C'eſt celle où tu naſquis qui douce te receut,
Alors qu'à Vezelay ta mere te conceut:
Celle qui t'a nourry & qui t'a fait apprendre
La ſcience & les arts dés ta ieuneſſe tendre,
Pour luy faire ſeruice & pour en bien vſer,
Et non comme tu fais, à fin d'en abuſer.
Si tu es enuers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rens-luy ſon nourriſſage,
Retire tes ſoldarts, & au Lac Geneuois
(Comme choſe execrable) enfonce leurs harnois.
Ne preſche plus en France vne doctrine armée,
Vn Chriſt empiſtolé tout noirci de fumée,
Qui comme vn Mehemet va portant en la main
Vn large coutelas rouge de ſang humain.
Cela deſplaiſt à DIEV, *cela deſplaiſt au Prince:*
Cela n'eſt qu'vn appaſt qui tire la prouince
A la ſedition, laquelle deſſous toy
Pour auoir liberté ne voudra plus de Roy.
Certes il vaudroit mieux à Lozanne relire
Du grand fils de Thetis les proüeſſes & l'ire,
Faire combattre Ajax, faire parler Neſtor,
Ou re-bleſſer Venus, ou re-tuer Hector,
Que reprendre l'Egliſe, ou, pour eſtre dit ſage,
Raccouſtrer en Sainct Paul ie ne ſçay quel paſſage:
De Beze, ou ie me trompe, ou cela ne vaut pas
Que France en ta faueur face tant de combas,
Ny qu'vn Prince Royal pour ta cauſe s'empeſche.

GARNIER.

Ce n'eſt pas vne terre Allemande ou Gothique] Cy-deuant nous auons diſcouru de ces pays. *Vezelay*] Ville de Bourgongne, où Theodore de Beze auoit pris naiſſance, d'honneſtes & ſages parents, & qualifiez. Voyez à l'Egliſe S. Coſme prés les Cordeliers de Paris à coſté droit de la porte du chœur, vn petit tableau, dans lequel ſont repreſentez des perſonnages veſtus en dueil auec torches, & des vers que le meſme Beze a faits pour vn ſien oncle, honoré du tiltre de Conſeiller. Il fut tenu dans ce lieu de Vezelay jadis vn Concile pour le voyage d'Outre-mer, où S. Bernard harangua deuant maints Prelats, & meſme deuant le Pape. Voyla comme les roſiers font naiſtre les eſpines. *La ſcience & les arts*] Il faut aduoüer que Beze auoit merité le nom de Prince des Poëtes Latins de ſon temps; & que l'on void par le ſtile, & par les non communs aiguillons de ce qu'il nomme *Iuuenalia Bezæ*, que s'il euſt pluſtoſt voulu s'arreſter aux fontaines d'Hippocrene & d'Aonie qu'à celles de Styx, & de Leman, veritablement il euſt acquis autant de gloire & de renom qu'il merite d'oubliance: mais quoy? le Prieuré de Lonjumeau, dont il n'euſt la preference, nous le rauit. Et bien qu'il teſmoignaſt aſſez par lettres & par meſſages, l'eſtroite amitié qu'il auoit iurée autresfois à mon pere, (toute conſideration de religion miſe à part) dés leurs conferences d'eſtudes, ie ne laiſſeray d'en parler comme ie fais, & comme ie doibs. Il eſt mort le 13. d'Octobre 1616. aagé de 86. ans. *Au lac Geneuois*] Au lac Leman, ſur le bord duquel la ville de Geneue eſt aſſiſe, & ſur le bord duquel prend origine le fleuue du Rhoſne, qui paſſe à Lyon. *Tes ſoldarts*] Comme eſtants leuez par tes mutines predications. *Vne doctrine armée*] Qui preſche les armes. *Vn Chriſt empiſtolé*] Aurelle Prudence, à l'encontre de Marcion.

Marcionita Deus triſtis, ferus, inſidiator, &c.

Mehemet] Mahomet, le faux Dieu des Turcs. Quiconque aura veu l'Alcoran, liure de leur folle & ſuperſtitieuſe loy, verra là ce beau Dieu fait à plaiſir, & les eternelles recompenſes dont il fait chatrée. *Lozanne*] Ville de Sauoye, où Beze eſtoit profeſſeur és lettres humaines & Grecques dés l'an 1548. *Du grand fils de Thetis*] D'Achille, nommé grand pour ſes beaux faits. *Thetis*] Nymphe & Deeſſe marine femme de Pelée: car Tethys par *y* Grec, & *s* finale, eſt mere & Deeſſe des mers & des eaux, & non la mere d'Achille. *Les proüeſſes & l'ire*] Sa colere & ſon mal-talent enuers Agamemnon general au camp des Grecs; pour ce qu'il luy auoit oſté Briſeis, vne tres-belle fille qu'il aymoit, & dont il s'eſtoit rendu maiſtre au ſac d'vne ville: & ceſte ire fut telle qu'Achille ſe retirant dans ſon nauire, & ne voulant plus combatre; les Troyés, leurs ennemis, eurent de iour en iour priſe ſur leurs gens, & les defaiſoient à veuë d'œil, où meſme Patrocle, celuy qu'Achille affectionnoit le plus y laiſſa la vie: ſeul effect qui le remit aux champs aux deſpens des ennemis, apres auoir endoſſé les armes que Thetis ſa mere auoit obtenues de Vulcan forgeron des Dieux; car le Prince des Troyens Hector, auoit eu les ſiennes, dont Patrocle ſon fauory, qu'il auoit tué, s'eſtoit reueſtu. Virg.

-- qui redit exuuias indutus Achillis.

Faire combattre Aiax] Vn des plus vaillants Grecs, & le plus adroit à lancer le jauelot. *Faire parler Neſtor*] Le vieillard Neſtor le plus eloquent & le plus ſage en conſeil de tous les Grecs. *Ou rebleſſer Venus*] Qui fut bleſſée par Diomede, voulant faire pour ſon fils Ænée Prince Troyen: ce que nous auons touché dans mon liure de la Franciade, au paracheuement de celle de noſtre Autheur.

—— & là Venus atteinte
Alloit ſaignant par les armes contrainte.

Ou re-tuer Hector] Par Achille qui l'ayant ruë bas, le traiſna mort par trois fois à la queuë de ſon char, autour

des remparts de la Cité, pour venger Patrocle. Homere a dit tout cecy dans l'Iliade. Et Virgile au ſecond de l'Æneide.

Raptatus bigis vt quondam, aterque cruento
Puluere, perque pedes traiectus lora tumentes. &c ailleurs.
Ter circum Iliacos raptauerat Hectora muros.

Et dans ma Franciade.

Là ſur la poudre, au rond de la Cité,
Le Peleïde enflé de cruauté,
Boüillante au fiel d'vne vengeance noire,
Traiſnoit Hector, le riual de ſa gloire.

Re-tuer, re-bleſſer] Voulant dire que Beze renouuelloit celà dans la chaire publique. *Raccouſtrer en Saint Paul*] Maniere des Heretiques de rapetaſſer le bon & le mauuais, pour s'en targuer, & pour donner couleur & poids à leurs fauſſetez. *Ny qu'vn Prince Royal*] Louys de Bourbon Prince de Condé, Seigneur quant au reſte de bon naturel, & cheriſſant les hommes vertueux & ſçauants: mais quoy? la bourraſque fut generale, & par vne mauuaiſe atteinte il en fut choiſi comme les autres.

Vn iour en te voyant aller faire ton preſche,
Ayant deſſous vn reiſtre vne eſpée au coſté,
Mon DIEV, *ce dy-ie lors, quelle ſaincte bonté!*
O parole de DIEV *d'vn faux maſque trompée,*
Puis que les Predicans preſchent à coups d'eſpée!
Bien toſt auec le fer nous ſerons conſumez,
Puis qu'on voit de couteaux les Miniſtres armez.
Et lors deux ſurueillans qui parler m'entendirent,
Auec vn hauſſe-bec ainſi me reſpondirent:
Quoy? parles-tu de luy qui ſeul eſt enuoyé
Du Ciel pour r'enſeigner le peuple déuoyé?
Ou tu es vn Athée, ou quelque benefice
Te fait ainſi vomir ta rage & ta malice,
Puis que ſi arrogant tu ne fais point d'honneur
A ce Prophete Sainct enuoyé du Seigneur.
Adonc ie reſpondy; Appellez-vous Athée
Celuy qui dés enfance onc du cœur n'a oſtée
La foy de ſes ayeuls? qui ne trouble les lois
De ſon païs natal, les peuples ny les Rois?
Appellez-vous Athée vn homme qui meſpriſe
Vos ſonges contre-faits, les monſtres de l'Egliſe?
Qui croit en vn ſeul DIEV, *qui croit au Sainct Eſprit,*
Qui croit de tout ſon cœur au Sauueur IESVS-CHRIST?
Appellez-vous Athée vn homme qui deteſte
Et vous & vos erreurs comme infernale peſte?
Et vos beaux Predicans, qui ſubtils oiſeleurs
Pipent le ſimple peuple, ainſi que baſteleurs,
Leſquels enfarinez au milieu d'vne place
Vont ioüant finement leurs tours de paſſe-paſſe:
Et à fin qu'on ne voye en plein iour leurs abus,
Soufflent dedans les yeux leur poudre d'oribus.
Voſtre poudre eſt crier bien haut contre le Pape,
Deſchiffrant maintenant ſa tiare & ſa chape,
Maintenant ſes pardons, ſes bulles, & ſon bien,
Et plus haut vous criez, plus eſtes gens de bien.
Vous reſſemblez à ceux que les fiéures inſenſent,
Qui cuident eſtre vrais tous les ſonges qu'ils penſent:
Toutefois la pluſpart de vos Rhetoriqueurs
Vous preſchent autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs.
L'vn monte ſur la chaire ayant l'ame ſurpriſe
D'arrogance & d'orgueil, l'autre de conuoitiſe,
Et l'autre qui n'a rien voudroit bien en auoir:
L'autre bruſle d'ardeur de monter en pouuoir,
L'autre a l'eſprit aigu qui par mainte trauerſe
Sous ombre des abus la verité renuerſe.
Vous ne reſſemblez pas à nos premiers Docteurs,
Qui ſans craindre la mort ny les perſecuteurs,
De leur bon gré s'offroient eux-meſmes aux ſupplices,
Sans enuoyer pour eux ie ne ſçay quels nouices!

GARNIER.

Vn iour en te voyant aller faire ton preſche] A la maiſon des quatre Euangeliſtes dans le faux-bourg S. Marcel,

prés l'Egliſe de Saint Medard, aux premiers troubles. *Preſche*] Au lieu de Predication, mot Huguenot. *Ayant deſſous vn reiſtre*] Sous vn grand manteau deuallant iuſqu'aux pieds, comme les portoient les Reiſtres (mot qui ſignifie en Allemand homme de cheual, comme *Lanſquenet*, où *Lanſquenez*, veut dire homme de pied.) Beze alloit ainſi faire ſon preſche, & les autres Miniſtres, ce que i'ay ouy raconter à qui l'a veu, meſme alors du tumulte de Saint Medard, où ces nouueaux Reformez pillerent & briſerent tout, foulants aux pieds le Saint Sacrement de l'Autel, eſgorgeans & tuans les hommes, pour ce, diſoient-ils, que le ſon de la cloche importunoit leur Miniſtre Malo qui faiſoit le preſche. Ce fut en Decembre aux feſtes de Noël. *Et lors deux Surueillants*] Ainſi les Huguenots qualifient leurs eſpions. *Hauſſe-bec*] Vn hochement de teſte. *Athée*] Qui ne veut croire vn Dieu: il vient du mot Grec Θεός. *Songes*] Reſueries. Au Paſtor fido.

Son veramente i ſogni
De le noſtre ſperanze.

Les monſtres de l'Egliſe] Monſtres arriuez dans l'Egliſe pour la moleſter. *Predicans*] Ainſi les Huguenots ont baptiſé leurs Predicateurs: voulans mots à part, & creance à part, comme Dieu à part. *Enfarinez*] Les baſteleurs jadis auoient touſiours le viſage couuert de farine. *Poudre d'oribus*] Charme, ſort, deception: l'on nomme ainſi vulgairement les illuſions que donnent les baſteleurs & charlatans, pour faire ſembler voir, ce qui n'eſt pas: quant au mot, i'eſtime qu'il eſt fait à plaiſir. *Tiare*] Du mot Grec τιάρα, ornement de teſte des femmes de Perſe. Turban, coiffure des Turcs: & d'autant que la triple couronne du Saint Pere eſt haute, elle eſt ainſi nommée. *Chappe*] Ce que le Preſtre met par deſſus l'aube: on le doibt ſçauoir, mais peut-eſtre que l'Huguenot l'ignore, il luy faut apptendre. *Ses Pardons*] Ses Indulgences. *Ses Bulles*] Ses Patentes, & mandemens. *Rhetoriqueurs*] Il les nomme ainſi par raillerie de ce mot, qui ſignifie l'art de bien parler; d'autant qu'ils s'eſtudioient au bien dire, pour ſeduire & piper le monde. *A nos premiers Docteurs*] Ceux de la premiere Egliſe. *Nouices*] Apprentifs.

Que vit tant à Genéue vn Caluin deſia vieux,
Qu'il ne ſe fait en France vn martyr glorieux
Souffrant pour ſa parole? ô ames peu hardies!
Vous reſſemblez à ceux qui font les Tragedies,
Leſquels ſans les ioüer demeurẽt tous craintifs,
Et en donnent la charge aux nouueaux apprentifs,
Pour n'eſtre point mocquez ny ſifflez, ſi l'iſſuë
De la fable n'eſt pas du peuple bien receuë.
Le peuple qui vous ſuit eſt tout empoiſonné:
Il a tant le cerueau de ſectes eſtonné,
Que toute la Rheubarbe & toute l'Anticyre
Ne luy ſçauroient guarir ſa vérue qui empire:
Car tant s'en faut, helas! qu'on la puiſſe guarir,
Que ſon mal le contente, & luy plaiſt d'en mourir.
Il faut, ce dites-vous, que ce peuple fidelle
Soit guidé par vn chef qui prenne ſa querelle
Ainſi que Gedeon, qui ſeul eſleu de DIEV,
Contre les Madians conduit le peuple Hebrieu.
Si Gedeon auoit commis vos brigandages,
Vos meurtres, vos larcins, vos Gothiques pillages,
Il ſeroit execrable: & s'il auoit forfait
Contre le droict commun, il auroit tres-mal fait.
De voſtre election faictes-nous voir la Bulle,
Et nous monſtrez de DIEV *le ſein & la cedulle:*
Si vous ne la monſtrez, il faut que vous croyez
Que ie ne croiray pas que ſoyez enuoyez.
Ce n'eſt plus auiourd'huy qu'on croit en tels Oracles,
Faites à tout le moins quelques petits miracles,
Comme les Peres Saincts qui jadis gueriſſoient
Ceux qui de maladie aux chemins languiſſoient,
Et deſquels ſeulement l'ombre eſtoit ſalutaire.
Il n'eſt plus queſtion, ce dites-vous, d'en faire,
La Foy eſt approuuée. Allez aux regions
Qui n'ont ouy parler de nos Religions,
Au Perou, Canada, Calicuth, Canibales,
Là monſtrez par effect vos vertus Caluinales.
Si toſt que ceſte gent groſſiere vous verra
Faire vn petit miracle, en vous elle croira,
Et changera ſa vie où toute erreur abonde:
Ainſi vous ſauuerez la plus grand part du monde.

GARNIER.

Que vit tant à Genéue vn Caluin] Iean Caluin, fut en premier Chanoine de l'Egliſe de Noyon, ville de Picardie: de là, honteux de s'eſtre veu punir de quelque forfait deſnaturé, le compagnon ſe retira dans Geneue, la retraitte & l'aſyle des bons garçons, & des banis; où pour comble de ſes meſchancetez, il fit banqueroute à la

Foy : liſez ſa vie dans Bolſec, parmy les vies de Luther & de Beze, par le meſme, & par Fontaine, & Sleidan. Il mourut à Geneue 1569. aagé de 56. ans, 7. mois, 13. iours. Aſſez de fois i'ay memoire d'auoir entendu par la bouche d'vne perſonne qui m'attouchoit aſſez, qu'eſtant venu dans Paris ſecrettement, elle le veid de hazard comme elle entroit en la maiſon d'vne portant le nom meſme, de laquelle il eſtoit frere, & que tout plein de Grands affluoient de toutes parts là, mais qu'il vuida la nuict pour ſe tirer d'inconuenient. Or eſt-il qu'il ſe nommoit Chauuin, nom lequel il deſguiſa, pour auoir forfaict, ne voulant eſtre cogneu. *Vn Martyr glorieux*] L'Autheur dict cecy par moquerie. *Tragedies*] Ieux graues de Theatre, du mot qui ſignifie grauité : la fin de la Tragedie eſt touſiours funeſte & ſanglante. *Sectes*] Opinions ſuiuies de pluſieurs : L'Autheur les nomme differentes, pource qu'il en regnoit tout plein, comme nous dirons en ſon lieu ; tellement qu'il n'eſtoit fils de bonne mere alors qu'il n'en refuaſt quelqu'vne. *Rheubarbe*] Simple de grande proprieté, qui vient des terres de Pont. Voyez Dioſcoride & Matthiole des Simples. *Anticyre*] Iſle aux confins de Theſſalie, voiſine du mont d'Oëte, où croiſt la meilleure Ellebore : il eſt de l'Ellebore noire & de la blanche, tres-purgatiue & dangereuſe, car en effect elle eſt vn poiſon : Voyez les deux meſmes Autheurs prealleguez, & Theophraſte, ſi ie ne m'abuſe. L'Iſle eſt icy priſe au lieu de l'herbe par metonymie. *Vérue*] Humeur, caprice, boutade. Ie l'eſtimerois venir du mot Latin *veruex*, comme fait Caprice du mot *Caper* : *Verue* ſignifie en Allemand & Polonois, ſplendeur & lumiere. *Fidelle*] Ainſi les Huguenots veulent par honneur ſe qualifier : ainſi l'on a veu d'autres Heretiques ſe nommer les Parfaits, comme en Angleterre ils ſe diſent Puritains, à ſçauoir purs. il vaudroit mieux qu'ils en deferaſſent le iugement à d'autres. *Gedeon*] Iuge en Iſraël, conducteur & Chef du peuple de DIEV, contre les infidelles Madians. *Hebrieu*] Iuif. *Gothiques*] Appartenans aux Goths ; nous en auons parlé : ce ſont hommes tres-cruels. *Oracles*] Pour dire, choſes tres-vrayes ; neantmoins il eſt pris auec abuſion, d'autant que les faux Demons en eſtoient l'organe ; & de fait ils ceſſerent à l'Aduenement premier de IESVS-CHRIST. Plutarque en ſes Morales en a fait vn traitté. *Ceux qui de maladie au chemin languiſſoient*] Que les Apoſtres gueriſſoient miraculeuſement ; voyez les Actes. *Et deſquels ſeulement*] L'ombre de Saint Pierre. *Perou*] Terre de l'Inde Occidentale, vers le Breſil, tres-fertile en or, & d'où viennent les perroquets & les ſinges. *Canada*] Grand pays, au deſſus de l'Amerique, fort plein d'Iſles, que le Sieur de Poitrincourt, vaillant Gentil-homme, nomma la nouuelle France aux voyages qu'il y fit. *Calicuth*] Region d'Indie, ſituée vers le fleuue de Gange, abondante en eſpiceries, dont le Roy miſerablement adore le Diable. *Canibales*] Ou Caribes, du mot & dialecte voiſin, qui ſignifie hardy : cruelle nation d'Amerique, viuante de chair humaine, qui ſe retire au pourpris deſert d'vne Iſle infeconde, vn ou deux degrez outre la ligne de l'Equateur : ils adorent le Ciel & les aſtres : ils ſont de couleur brune, le viſage fort laid, & de ſtature petite : au reſte braues nageurs, & braues archers, & vont tous raz & tous nuds : autres diſent qu'ils ſont tres-hauts de corſage, mais pourtant ne ſçauroient-ils eſtre generalement l'vn & l'autre.

Les Apoſtres jadis preſchoient tous d'vn accord :
Entre vous auiourd'huy ne regne que diſcord :
Les vns ſont Zuingliens, les autres Lutheriſtes,
Les autres Puritains, Quintins, Anabaptiſtes,
Les autres de Caluin vont adorant les pas,
L'vn eſt Predeſtiné & l'autre ne l'eſt pas,
Et l'autre enrage apres l'erreur Muncerienne,
Et bien toſt s'ouurira l'eſcole Bezienne.
Si bien que ce Luther lequel eſtoit premier,
Caſſé par les nouueaux eſt preſque le dernier,
Et ſa ſecte qui fut de tant d'hommes garnie,
Eſt la moindre de neuf qui ſont en Germanie.
Vous deuriez pour le moins pour nous faire trembler,
Eſtre enſemble d'accord ſans vous deſaſſembler :
Car CHRIST *n'eſt pas vn* DIEV *de noiſe ny diſcorde :*
CHRIST n'eſt que charité, qu'amour & que concorde,
Et monſtrez clairement par la diuiſion
Que DIEV *n'eſt point autheur de voſtre opinion.*
Mais monſtrez-moy quelqu'vn qui ait changé de vie,
Apres auoir ſuiuy voſtre belle folie :
I'en voy qui ont changé de couleur & de teint,
Hideux en barbe longue & en viſage feint,
Qui ſont plus que deuant, triſtes, mornes & palles,
Comme Oreſte agité de fureurs infernales.
Mais ie n'en ay point veu qui ſoient d'audacieux
Plus humbles deuenus, plus doux ny gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,
D'effrontez vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumoſniers, & pas-vn n'a changé
Le vice dont il fut auparauant chargé.

GARNIER.

Les Apoſtres jadis preſchoient tous d'vn accord] Bien qu'en diuers lieux ſeparez, & dans les plus eſloignez de

l'Vniuers. *Zuingliens*] De la secte de Zuingle, dont nous auons parlé cy-deuant. *Lutheristes*] De Luther. *Puritains*] L'Angleterre a deux Sectes : l'vne de Iean Caluin, l'autre de Martin Luther : Ceux de Caluin disent qu'ils ont dauantage de pureté (quelle humilité Chrestienne & reformée !) de là sont-ils nommez Puritains. *Quintins*] Heretiques du nom de leur Autheur ; il y peut auoir 60. ans : ils ne durerent guere, aussi ne fut-il guere suiuy. I'aurois eu quelque opinion d'vn François qui portoit le nom de Quintus, amy de nostre Autheur auant sa reuolte, & depuis vn de ceux qui l'auroient blasmé. *Anabaptistes*] Pour ce qu'ils estoient deux fois baptisez. Ce fut vn Prestre Souisse, nommé Thomas Muncer, qui donna l'estre à ceste belle Religion delicieuse, l'an 1522. dont Luther auoit long temps deuant frayé le chemin par ses escrits, & par la hantise de son noir & de sa blanche, comme il a tesmoigné. Iean Leidan, bon escolier de la maxime brutale des Arsacides, fut leur conducteur & leur Prince. *L'vn est Predestiné*] Les vns tenans, les autres niants la predestination, tant ils ont d'arrest & de fermeté. *Predestiné*] Deuant destiné. C'est où l'Heretique blaspheme, s'opiniastrant que DIEV predestine à l'Enfer, & que partant c'est chose inutile de bien operer, quand on est destiné là : Nous autres Catholiques, nous maintenons que la prescience de DIEV, qui n'ignore aucune chose, ne donne point de contrainte, & ne cause point de necessité. L'Autheur pour faire voir la dissension de l'Heretique, & le suspens où touiours il est, monstre comme c'est vne giroüette, qui remuë & branle à tous vents. *Muncerienne*] De Muncer, introducteur des Anabaptistes. *Bezienne*] De Beze, Patriarche de l'Eglise de Geneue. *Est la moindre de neuf*] De Zuingle, Oecolampade, Luther, Caluin, Muncer, Quintin, Blaterius, Hosiandre, Schnephius : Si l'Autheur y veut comprendre Melanchthon, Beze, Carlostade, Bucer, & tout plein d'autres pareils, le nombre est de beaucoup plus de neuf : aussi dit-on qu'il est infini. Voylà de braues hommes pour croire en eux. *Germanie*] Allemagne, ainsi dite, pour autant que jadis ses peuples viuoient par tout esgaux en habitude & maniere de viure, comme si d'auenture ils eussent esté freres germains. C'est vn grand pays du Septentrion, que le Danube & le Rhin baignent, & d'où le François tire de longue main son origine. Voyez Iean le Maire de Belges en l'Illustration des Gaules. *De couleur & de teint*] Chose remarquée en telles gens, à sçauoir aux Ministres, qui baille indice veritable de la synderese de leur cœur, & de l'Esprit de tenebres qui les possede. Nos Religieux & les plus austeres & mortifiez sont touiours veuz gais, & de couleur vermeille, la plus part. *Comme Oreste agité des fureurs infernales*] Oreste fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, desirant se venger de la mort de son pere, que sa mere, entretenuë par Ægisthe, auoit fait tuer, il les fit mourir tous deux : pour lequel outrage, & pour auoir aussi tué Pyrrhe dans le Temple sacré d'Apollon, il deuint furieux, & ne perdit ceste fureur, qu'il n'eust esté premierement au Temple de Diane, nommée Taurique, pour luy sacrifier, & la prier, dont il prend son nom Oreste, de ὀρέσθω, qui veut dire prier. Ce fut Pylade son fidele amy qui le conduisit là. Voyez Euripide & Sophocle Poëtes Grecs en leurs Tragedies, d'Oreste, d'Electre, & d'Iphigene. *Fureurs infernales*] Furies ; nous en auons cy-deuant parlé.

Ie cognois quelques-vns de ces fols qui vous suiuent,
Ie sçay bien que les Turcs & les Tartares viuent
Plus modestement qu'eux, & suis tout effroyé
Que mille fois le iour leur Chef n'est foudroyé.
I'ay peur que tout ainsi qu'Arrius fit l'entrée
Au Turc qui surmonta l'Asienne contrée,
Que par vostre moyen il ne se vueille armer,
Et que pour nous donter il ne passe la mer,
Et que vous les premiers n'en supportiez la peine
En pensant vous venger de l'Eglise Romaine.
,, Ainsi celuy qui tend le piege deceuant,
,, En voulant prendre autruy se prend le plus souuent,
La tourbe qui vous suit est si vaine & si sotte,
Qu'estant affriãdée aux douceurs de la Lotte,
I'entens affriandée à ceste liberté
Que vous preschez par tout, tient le pas arresté
Sur le bord estranger & plus n'a souuenance
De vouloir retourner au lieu de sa naissance.
Helas ! si vous auiez quelque peu de raison,
Vous cognoistriez bien tost qu'on vous tient en prison,
Pipez, ensorcelez, comme par sa malice
Circe tenoit charmez les compagnons d'Vlysse.

GARNIER.

Ie cognois quelques-vns de ces fols] Des Ministres. *Turcs*] Il n'est celuy qui n'ait oüy parler des Turcs, ils viennent des Parthes & d'vne prouince nommée Turquestan, dite anciennement Atie : mais depuis (les pechez des Chrestiens en estant le subiet) ils ont merueilleusement pullulé. Tous les vassaux du Turc, sont nommez Turcs, bien qu'ils ne le soient pas, nom qui leur est iniurieux. Ils tiennent la Religion du faux Prophete Mahomet. Voyez Belon en ses obseru. liu. 3. chap. 16. Leur Religion, c'est vne Religion de tous loppins : s'accordans auec les Sabelliens pour nier la Trinité ; ne voulans en la Diuinité que deux personnes, comme les Manicheens ; niants l'egalité du Pere & du Fils ainsi qu'Eunomius : presumant le Saint Esprit estre vne creature, à la fantaisie des Macedoniens, & voulans maintenir la pluralité des femmes, pour se ruer dans la charnalité des Nicolaites. *Tartares*] Peuples d'où l'Orient se ioint au Septentrion : nous en auons parlé. *Arrius*] Voyez cy dessus. *Asie*] Vne des parties du monde aussi grande que toute l'Europe & l'Afrique, dite ainsi du nom d'vne fille de

l'Ocean & de Tethys, nommée Asia, femme de Iapet, & mere de Promethée, ou selon d'autres, du nom d'Asius, fils de Manée Roy de Lydie. Elle s'estend depuis le Midy iusqu'au Septentrion; ayant pour frontiere deuers l'Occident, le fleuue du Nil, celuy de Tanaïs, la mer Euxine, & partie de la Mediterranée: des autres parties de la terre, elle est enuironnée de l'Ocean: voyez la Carte. *Ainsi celuy qui tend le piege*] Dauid en ses Pseaumes. *Tourbe*] Troupe, *turba*. *Affriandée aux douceurs de la Lotte*] Lote fruit extremement doux, qui naist en Afrique: il nourrit tellement que ceux du pays ne viuent d'autre chose, & pourtant sont-ils nommez Lotophages, qui veut dire en Grec mangeurs de Lote: on fait mille gentillesses du bois, & sur tout de bons fifres. L'Autheur dit, affriandée, faisant vne allusion sur la fable d'Vlysse, dont les compagnons le furent tellement de ce doux fruit, que s'il n'eust eu l'industrie de les faire lier au mas du nauire, ils ne vouloient plus bouger de ce pays. *A ceste liberté*] La Religion nouuelle estant merueilleusement libertine & licencieuse. *Sur le bord estranger*] A Geneue, en Allemagne. *Circe tenoit charmez les compagnons d'Vlysse*] Circe estoit fille du Soleil, & de la Nymphe Perseis. Hesiode en sa Theogonie.

Ἠελίῳ δ' ἀκάμαντι τέκε κλυτὴ Ὠκεανίνη
Περσηΐς, Κίρκην τε, τὸ Αἰήτην βασιλῆα.

Et Homere en l'Odyssée. κ.

Αἰαίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ', &c.

Elle demeuroit sur la coste de l'Italie, & fut en grand renom pour les charmes desquels elle vsoit. Elle donnoit à manger certains gasteaux d'herbes, qu'elle mixtionnoit de vin, par lesquels les hommes estoient changez en bestes, les frappant d'vne houssine. Virgile au 7. de l'Æneide.

Hinc exaudiri gemitus, iræque leonum
Vincla recusantum, ac sera sub nocte rudentum:
Setigerique sues, atque in præsepibus vrsi
Sæuire, ac formæ magnorum vlulare luporum,
Quos hominum ex facie Dea sæua potentibus herbis
Induerat Circe in vultus, ac terga ferarum.

Lycophron.

Ποίαν δὲ θηρόπλαστον οὐκ ἐπόψεται
Δράκαιναν ἐνκυκῶσαν ἀλφίτῳ, θρόνα,
Καὶ κῆρα κνωπόμορφον; οἱ δὲ δύσμοροι
Στένοντες ἄτας ἐν συφοῖσι φορβάδες
Γίνοντα χιλῷ συμμεμιγμένα τρυγός. &c.

Ouide la descrit ainsi dans le 14. de la Metamorph. Les compagnons d'Vlysse firent espreuue de ce changement aussi bien que d'autres, fors leur conducteur Euryloch, qui par sa fuite eschapa le danger.

O Seigneur tout-puissant, ne mets point en oubly
D'enuoyer vn Mercure auecque le Moly
Vers ce Prince Royal, à fin qu'il l'admonneste,
Et luy face r'entrer la raison en la teste,
Luy décharme le sens, luy dessille les yeux,
Luy monstre clairement quels furent ses ayeux
Grands Rois & Gouuerneurs des grandes Republiques,
Tant craints & redoutez pour estre Catholiques!
Si la saine raison le regaigne vne fois,
Luy qui est si gaillard, si doux & si courtois,
Il cognoistra l'estat auquel on le fait viure:
Et comme pour de l'or on luy donne du cuiure,
Et pour vn grand chemin vn sentier esgaré,
Et pour vn diamant vn verre bigarré.
Ha! que ie suis marry que cil qui fut mon maistre,
Depestré du filet ne se peut recognoistre!
Ie n'aime son erreur, mais haïr ie ne puis
Vn si digne Prelat dont seruiteur ie suis,
Qui benin m'a serui (quand fortune prospere
Le tenoit pres des Rois) de Seigneur & de pere.
DIEV *preserue son chef de mal-heur & d'ennuy,*
Et le bon-heur du Ciel puisse tomber sur luy.
Acheuant ces propos ie me retire & laisse
Ces Surueillans confus au milieu de la presse,
Qui disoient que Satan le cœur m'auoit couué,
Et me grinçãt les dents m'appelloient reprouué.

GARNIER.

D'enuoyer vn Mercure auecque le Moly] Herbe qui vient en la region d'Arcadie, au mont de Cyllene, & par les riuages du Lac de Penée, la plus souueraine de toutes les herbes, contre la force des enchantemens, selon Homere. Les compagnons d'Vlysse estans metamorphosez en bestes par les charmes de Circe, ils en furent deliurez par ceste herbe que le Dieu Mercure luy donna. Voyez Homere au liure de l'Odyssée κ. & Lycophron à la suite des vers que nous auons alleguez. *Vers ce Prince Royal*] Le Prince de Condé Loys. *Dessille*] Mot de fauconnerie, de ciller. *Grands Roys & Gouuerneurs*] Depuis Hues Capet, iusqu'aux successeurs du Roy Sainct Loys, tige de la maison de Bourbon. *Luy qui est si gaillard*] L'Autheur auoit le naturel si franc, que l'on iugera tousiours ces loüanges ne prouenir de flatterie ny de complaisance. *Ha! que ie suis marry que cil qui fut mon maist*

ſtre] Le Cardinal de Chaſtillon, frere du Colonel d'Andelot, & de l'Admiral de Colligny. L'appellant ſon maiſtre, il le fait par honneur, comme ayant eſté le Mecene des beaux eſprits, du temps du Roy Henry deuxieſme, auant qu'il eut changé ſa qualité de Protecteur de l'Egliſe Gallicane, à celle de protecteur & deffenſeur de l'hereſie : Car Ronſard eſtoit d'vne Maiſon ſi releuée d'origine & d'alliance, qu'il ne pouuoit, ainſi qu'il a dit ailleurs, ſeruir autres Maiſtres que Roys. *Surueillans*] Nous en auons parlé. *Reprouué*] Damné.

L'autre iour en penſant que ceſte pauure terre
S'en alloit (ô mal-heur!) la proye d'Angleterre,
Et que ſes propres fils amenoient l'eſtranger
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager:
M'apparut triſtement l'Idole de la France,
Non telle qu'elle eſtoit lors que la braue lance
De Henry la gardoit, mais foible ſans confort,
Comme vne pauure femme atteinte de la mort.
Son Sceptre luy pendoit, & ſa robe ſemée
De fleurs de Lys eſtoit en cent lieux entamée:
Son poil eſtoit hideux, ſon œil haue & profond,
Et nulle Maieſté ne luy hauſſoit le front.
En la voyant ainſi, ie luy dis, O Princeſſe,
Qui preſque de l'Europe as eſté la maiſtreſſe,
Mere de tant de Roys, conte-moy ton malheur,
Et dy-moy ie te pri' d'où te vient ta douleur?
Elle adonc en tirant ſa parole contrainte,
Souſpirant aigrement, me fit telle complainte.

GARNIER.

Que ceſte pauure terre s'en alloit (ô mal-heur!) la proye d'Angleterre] Comme elle auoit eſté ſous le Roy Charles VII. par l'entremiſe de Philippes Duc de Bourgogne & d'autres mauuais François. *L'eſtranger Qui boit les eaux du Rhin*] L'Allemand, dont le fleuue du Rhin baigne le païs. C'eſt vne figure dicte Antonomaſie commune entre les bons Poëtes Latins. Horace liure 2. Ode derniere.

—— me peritus
Diſcet Iber, Rhodaníque potor.

Et Virgile au ſeptieſme de l'Æneide.

Qui Tybrin, Fabarímque bibunt.

L'Idole] L'image, repreſentation de quelque choſe; bien que l'Idole ſoit priſe touſiours en mauuaiſe part. *De Henry*] Second du nom, quand auparauant il menoit guerre contre Charles d'Auſtriche Empereur, & depuis contre Philippes Roy d'Eſpagne ſon fils. *Comme vne pauure femme*] En ceſte repreſentation de pays en habit de femme : voyez le commencement du rauiſſement d'Europe en Theocrite εἰδύλ. ιϛ'.

Εὐρώπη ποτὲ Κύπρις, &c.

A commencer au huictieſme vers. *Qui preſque de l'Europe*] Les François ayant auantageuſement porté leurs armes dans les premiers lieux de l'Europe. *Europe*] Vne des parties du monde, la premiere & la moindre, ainſi appellée d'Europe fille d'Agenor, Roy de Phenicie. Elle eſt encloſe & fermée à l'Occident par la mer Atlantique, où ſont les Colomnes d'Hercule : au Septentrion par la mer Angloiſe; deuers l'Orient par le fleuue Tanaïs, le palus Meotide, & la mer Pontique : & deuers le Midy par la mer dite Mediterranée, qui la ſepare de l'Afrique. C'eſt la mieux temperée de toutes les parties du monde, & la mieux policée; la fleur du Chriſtianiſme eſt compriſe en elle, où parmi les autres, la Grece, l'Eſpagne, l'Allemagne, la France & l'Italie ont leur ſeiour.

Vne ville eſt aſſiſe és champs Sauoyſiens,
Qui par fraude a chaſſé ſes Seigneurs anciens,
Miſerable ſeiour de toute apoſtaſie,
D'opiniaſtreté, d'orgueil, & d'hereſie,
Laquelle (en ce-pendant que les Rois augmentoient
Mes bornes, & bien loin pour l'honneur combatoient)
Appellant les banis en ſa ſecte damnable,
M'a fait tomme tu vois chetiue & miſerable.
Or mes Rois cognoiſſans qu'vne telle cité
S'efforceroit de rompre vn iour leur dignité,
Deliberoient aſſez de la ruer par terre:
Mais contre elle iamais n'ont entrepris la guerre:
Ou ſoit par negligence, ou ſoit par le Deſtin
Entiere ils l'ont laiſſée, & de là vient ma fin.
Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles
Laiſſent pendre l'hyuer vn touſeau de chenilles
Dans vne fueille ſeiche au faiſte d'vn pomier:
Si toſt que le Soleil de ſon rayon premier
A la fueille eſchauffée, & qu'elle eſt arrouſée

Par

Par deux ou par trois fois d'vne tendre roſée;
Le venin qui ſembloit par l'hyuer conſumé,
En Chenilles ſoudain apparoiſt animé,
Qui tombent de la fueille, & rampent à grand' peine
D'vn dos entre-caſſé au milieu de la plaine:
L'vne monte en vn cheſne & l'autre en vn Ormeau,
Et touſiours en mangeant ſe trainent au coupeau:
Puis deſcendent à terre, & tellement ſe paiſſent
Qu'vne ſeule verdure en la terre ne laiſſent.
Alors le laboureur voyant ſon champ gaſté,
Lamente pour neant qu'il ne s'eſtoit haſté
D'eſtouffer de bonne heure vne telle ſemence:
Il voit que c'eſt ſa faute & s'en donne l'offence.
Ainſi lors que mes Rois aux guerres s'efforçoient,
Toutes en vn monceau ces chenilles croiſſoient!
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragee
Sur moy s'eſt eſpanduë, & m'a toute mangee.
Or mes peuples mutins, arrogans & menteurs
M'ont caſſé le bras droit chaſſant mes Senateurs:
Car de peur que la loy ne corrigeaſt leur vice,
De mes Palais Royaux ont banny la Iuſtice:
Ils ont rompu ma robbe en rompant mes citez,
Rendans mes Citoyens contre moy deſpitez:
Ont pillé mes cheueux en pillant mes Egliſes,
Mes Egliſes helas! que par force ils ont priſes,
En poudres foudroyant Images & Autels,
Venerable ſejour de nos Saincts immortels.
Contr'eux puiſſe tourner ſi mal-heureuſe choſe,
Et l'or ſainct deſrobé leur ſoit l'or de Tholoſe!

GARNIER.

Vne ville eſt aſſiſe és champs Sauoyſiens] Geneue. *Ses Seigneurs anciens*] Son Duc & ſon Eueſque deſquels ayant ſecoüé le ioug, elle a banni les dominations. *Apoſtaſie*] D'apoſtat, mot Grec ſignifiant reuoltement, & par lequel ſont proprement dits ceux qui rompent la foy iurée à leur Capitaine. Les Moynes qui iettent le froc aux orties ſont appellez tels en la Chreſtienté, pour ce qu'ils abandonnent le rang qu'ils tenoient en l'Egliſe Catholique. *Hereſie*] Du mot Grec αἵρεσις, qui veut dire, opinion. *Que les Rois augmentoient*] Faiſant la guerre aux pays Eſtranges. *Appellant les bannis*] Quiconque par ſes mesfaicts eſtoit recherché par la Iuſtice, alloit à refuge en ce lieu comme dans vn aſyle, où pour acheuer de ſe perdre il changeoit de loy. *Or mes Rois cognoiſſants*] Peuoyants le futur. *Ou ſoit par le Deſtin*] Qui ſemble ne pouuoir eſtre forcé, pour euiter le mal-heur à venir. *Chenilles*] Il en eſt de pluſieurs manieres; telle vermine dommageable eſt aſſez cogneuë, & principalement des laboureurs. *Roſée*] Eau qui tombe le matin ſur les herbes. *Ramper*] Se traiſner. *Cheſne, ormeau*] Arbres cogneus. *En moins de trois mois*] Ayant paru tout d'vn coup. *Sur moy s'eſt eſpanduë*] Pour autant que de là toute l'infection de l'hereſie eſt desbondée ſur les terres de France. *M'ont caſſé le bras droit chaſſant mes Senateurs*] La Iuſtice eſt le bras droit en vn Royaume, & l'Heretique à fin de la bannir, pour mieux fournir à ſon libertinage, en mettoit hors les Senateurs, par de faux & mauuais pretextes. *Cheueux*] Accomparez à l'Egliſe. *Leur ſoit l'or de Tholoſe*] Vn Temple magnifique eſtoit dans la ville de Tholoſe (ou Thoulouſe) anciennement, dés long-temps garny d'vne infinité de grands threſors amaſſez, auſquels ſi l'on touchoit, pour y mesfaire, on ne failloit point de mourir, & d'vne fin mal-heureuſe. Cela parut en Cepion, comme en d'autres Capitaines Romains.

Ils n'ont pas ſeulement ſacrileges nouueaux,
Fait de mes Temples faincts, eſtables à cheuaux:
Mais comme tourmentez des fureurs Stygiales
Ont violé l'honneur des Ombres ſepulcrales,
Afin que par tel acte inique & mal-heureux
Les viuans & les morts conſpiraſſent contre eux.
Buſire fut plus doux, & celuy qui promeine
Vne roche aux Enfers, eut l'ame plus humaine:
Bref ils m'ont delaiſſée en extréme langueur.
Toutesfois en mon mal ie n'ay perdu le cœur,
Pour auoir vne Royne à propos rencontrée,
Qui douce & gracieuſe enuers moy s'eſt monſtrée.
Elle par ſa vertu (quand le cruel effort
De ces nouueaux mutins me trainoit à la mort)
Lamentoit ma fortune, & comme Royne ſage
Reconfortoit mon cœur & me donnoit courage.
Elle abaiſſant pour moy ſa haute Majeſté,

Prepoſant mon ſalut à ſon authorité,
Meſmes eſtant malade eſt maintefois allée
Pour m'appointer à ceux qui m'ont ainſi volée.
Maïs DIEV *qui des malings n'a pitié ny mercy*
(Comme au Roy Pharaon) a leur cœur endurcy,
A fin que tout d'vn coup ſa main puiſſante & haute
Les corrige en fureur & puiſſe leur faute.
Puis quand ie voy mon Roy, qui deſia deuient grand,
Qui courageuſement me ſouſtient & defend,
Ie ſuis toute guarie, & la ſeule apparence
D'vn Prince ſi bien né me nourrit d'eſperance.
Auant qu'il ſoit long-temps ce magnanime Roy
Dontera les mutins qui s'arment contre moy,
Et ces faux deuineurs qui d'vne bouche ouuerte
De ſon Sceptre Royal ont predite la perte.
Cependant pren la plume & d'vn ſtyle endurcy
Contre le trait des ans engraue tout cecy.
A fin que nos nepueux puiſſent vn iour cognoiſtre
Que l'homme eſt mal-heureux qui ſe prend à ſon Maiſtre.
Ainſi par viſion la France à moy parla,
Puïs s'eſuanoüiſſant de mes yeux s'en-vola
Comme vne poudre au vent, ou comme vne fumée
Qui ſoudain dans la nuë eſt en rien conſumée.

Fin du Diſcours des miſeres de ce temps.

GARNIER.

Fait de mes Temples ſaincts eſtables à cheuaux] L'Heretique ne peut deſauoüer celà; meſme encore en nos iours, 1621. & 22. en ceſte guerre que nous eſperons la derniere, par la grace de IESVS-CHRIST, & par la valeur admirable du Roy Louys XIII. Prince qui fait voir en ſon aage plus tendre, que les Aigles n'engendrent point des Colombes. *Stygiales*] Pour ce que les Fureurs ou Furies ſont habitantes de l'Enfer, d'où le fleuue de Styx eſt l'vn des fleuues. *Ont violé l'honneur des ombres ſepulchrales*] Comme de Sainct Martin de Tours; & du Roy Louys XI. à Noſtre Dame de Clery prés Vendoſme, jettant leurs cendres au vent, & ioüant à la courte boule de la teſte de ce Roy des fleurs de Lys, ointe de la Saincte Ampoulle, en hayne de ce qu'il honnoroit la Vierge MARIE, & portoit ſon image au chappeau. *Ombres*] Eſprits des morts, ſelon nos Poëtes, nommez en Latin *Manes*. Il dit, violé les Ombres, d'autant qu'elles ſont à l'enuiron des tombeaux, ou pour ce qu'elles deſirent fort la ſepulture de leurs corps, n'ayant rien de plus recommandé, teſmoin Palinure dans Virgile. *Buſire fut plus doux*] Buſire fils de Neptune & de Libye, fut l'vn des Tyrans d'Ægypte ſi cruel, & ſi plein d'inhumanité, qu'il immoloit & ſacrifioit les Eſtrangers, au Dieu Iupiter, ou les donnoit à ſes cheuaux pour les deuorer. Hercule en fin le tua, comme il luy prepatoit des embuſches, & tua quant & quant ſon fils, ſon herault, & les miniſtres de l'Autel. Virgile 3. des Georgiques.

——— *quis aut Euryſthea durum,*
Aut illaudati neſcit Buſiridis aras?

Ouide au liure des Heroides.

Si te vidiſſet cultu Buſiris in iſto.

Et Stace au 12. liu. de la Thebaide.

Non trucibus monſtris Buſirim infandúmque dediſti.

Et celuy qui promene] Siſyphe, il eſtoit fils d'Æole, & tenu pour vn des fins & cauteleux hommes du monde. En fin Theſée en vint à bout, & le tua pour ſes voleries: de là pour en eſtre chaſtié, comme on dit, il fut precipité dans les Enfers, & condamné de rouler vne roche du bas au faiſte d'vne haute & roide montagne, d'où retombant, il eſt contraint de la remonter inceſſamment. Virgile, Horace, Ouide en ont parlé, mais deſſus tous Homere en l'Odyſſée, naïuement & de bonne grace. *Vne Royne*] Catherine de Medicis mere du Roy Charles IX. regnant pour lors, comme nous auons dit. *Eſt maintesfois allée*] Hors Paris trouuer les ennemis, où ſouuent elle a plus fait d'vne parole, que n'auoient ſceu faire les camps armez. *Mais Dieu qui des malins n'a pitié ny mercy*] DIEV fait miſericorde à tous: mais quand il voit les cœurs endurcis & rebelles, ſa Majeſté les abandonne, comme indignes de ſon pardon. Pharaon Roy des Ægyptiens en rend teſmoignage, qui n'ayant voulu s'amollir & ſe recognoiſtre, fut ſubmergé dans les eaux & tous ſes gens de guerre, pourſuiuant à mort les enfans d'Iſraël, & Moyſe leur General, qui paſſoient la mer rouge à ſec. Or il ne faut pas entendre que DIEV l'eut endurci, mais bien qu'il l'eut permis: ainſi quand il dit en l'Oraiſon Dominicale; Ne nous induy point à la tentation, l'on doibt entendre: Ne permets que nous ſoyons induits: & dans le Pſeaume: N'encline point mon cœur aux paroles de malice: car le prenant à la lettre, on le iugeroit auec Caluin, autheur de peché. *Puis quand ie voy mon Roy*] Charles neufieſme. *D'vn ſtyle endurci*] D'vn ſtyle d'vn grand Poëte, qui puiſſe durer contre les aſſauts du temps, & non d'vn ſtyle de rimeur, qui n'a rien que du fard & de la parade. *Nepueux*] La poſterité, *nepotes*. *Ainſi par viſion*] Vne preſque ſemblable choſe eſt dans Virgile au 6. de l'Æneide.

——— *effugit imago*
Par leuibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.

Et nous auons ainſi dit en l'Inſtitution du Roy Louys XIII. deſdiée à la Royne ſa mere.

A tant le Roy Henry demeura sans parole,
Et comme vn blanc pigeon qui loin des yeux s'enuole,
Dans le vague des airs, en esloignant mes yeux
Il s'enuola (MADAME) en la voute des Cieux,
Et les rayons du iour qui sur mon lit brillerent,
Donnans sur ma paupiere à l'instant m'esueillerent.

INSTITVTION POVR L'ADOLESCENCE DV ROY TRES-Chrestien Charles IX. de ce nom.

SIRE, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France,
Il faut que la vertu honore vostre enfance:
„ Vn Roy sans la vertu porte le Sceptre en vain,
„ Qui ne luy sert sinon d'vn fardeau dans la main.
Pource on dit que Thetis la femme de Pelée,
Apres auoir la peau de son enfant bruslée,
Pour le rendre immortel le print en son giron,
Et de nuict l'emporta dans l'Antre de Chiron:
Chiron noble Centaure, à fin de luy apprendre
Les plus rares vertus dés sa ieunesse tendre,
Et de science & d'art son Achille honorer.
„ Vn Roy pour estre grãd ne doit rien ignorer.
Il ne doit seulement sçauoir l'art de la guerre,
De garder les citez, ou les ruer par terre,
De picquer les cheuaux, ou contre son harnois
Receuoir mille coups de lances aux tournois:
De sçauoir comme il faut dresser vne embuscade,
Ou donner vne cargue ou vne camisade,
Se renger en bataille & sous les estendars
Mettre par artifice en ordre les soldars.
Les Rois les plus brutaux telles choses n'ignorent,
Et par le sang versé leurs couronnes honorent:
Tout ainsi que Lyons qui s'estiment alors
De tous les animaux estre veuz les plus forts,
Quand leur gueule deuore vn Cerf au grand corsage,
Et ont remply les champs de meurtre & de carnage.
Mais les Princes mieux-naiz n'estiment leur vertu
Proceder ny de sang ny de glaiue pointu,
Ny de harnois ferrez qui les peuples estonnent,
Mais par les beaux mestiers que les Muses nous donnent.

GARNIER.

Sire, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France] A l'imitation d'Isocrate Philosophe Grec nostre Autheur faict icy pour le Roy Charles IX. vne institution, comme luy pour le Roy Nicocles. *Sire*] DIEV en langage des Perses. *Vn Roy sans la vertu porte le Sceptre en vain*] Iuuenal Satyre 8.

Tota licet veteres exornent vndique ceræ
Atria, nobilitas sola est atque vnica virtus.

Thetis] Deesse & Nymphe marine, femme de Pelée, nous en auons desia parlé. C'estoit la fille de Nerée. Euripid. en l'Iphig.

Μὰ τὸν δι' ὑγρῶν κυμάτων τεθραμμένον
Νηρέα φυτουργὸν Θέτιδος, ἥ μ' ἐγείνατο.

On dit qu'elle mit Achille, estant petit, sous le feu, pour oster de luy ce qu'il y auoit de mortel; car son pere estoit homme, subiect aux loix du trespas, & lequel luy fut donné contre son gré. Parauant elle l'auoit trempé de miel & d'ambrosie, de peur qu'il ne fut bruslé, comme auoient esté ses freres; pourtant il est nommé, seul eschappé du feu: Voyez Lycophron. *Chiron*] Fils de Saturne & de Phillyte: il estoit demy-homme & demy-cheual, homme en haut, & cheual par embas. Apollonius liu. 2. des Argonaut.

Νυκτὶ δ' ἐπιπλόμενος, &c.

Pour ce, disent les fables, que Saturne pere des Dieux, se ioüant à Phillyre, estant veu d'Ops sa femme, il se conuertit en cheual, la cause de ceste generation monstrueuse. Chiron fut esleu Gouuerneur d'Achille, du preux Iason, comme de tout plein d'autres ieunes Seigneurs, à raison de ce qu'il estoit sçauant, debonnaire, aymant la Iustice, affable & vertueux. Pindare en la septiesme des Pythies, discourt auec loüange de l'institution

d'Achille : on tient qu'il inuenta la compoſition des medicaments,& donna le premier la cognoiſſance des herbes & des ſimples ; & qu'il fut tué par Hercule d'vne fleſche empoiſonnée : mais Theocrite aſſeure en la Thalyſie qu'il veſquit au monde grand temps.

Καὶ γέ πα Τιτύρε Φόλω κῆν λαΐνον αἰῶν
Κρυπτὸν Ἡρακλῆι γήρων ἐσάσατο Χείρων

Eſtant mort il fut colloqué dans le Ciel entre les aſtres,& nommé Sagittaire,le plus bas & le dernier des Signes, auquel entre le Soleil le 18. de Nouembre, en ſortant de la maiſon du Cancre, dit l'Eſcreuiſſe : & pour autant qu'il auoit eſté homme de bien, craignant les Dieux, il fut placé deuant l'Autel, dit *Ara*, brillant de 15. eſtoiles. Voyez Hyginus, & les Phenomenes d'Arat Poëte Grec. *Centaures*] Les Centaures demy-hommes & demy-cheuaux, ſont fils de la Nue & d'Ixion: Nous en ferons cy apres le diſcours en ſon lieu. *Vn Roy pour eſtre grand ne doit rien ignorer*] Contre ceux-là dont la maxime eſt que le ſçauoir eſt incompatible auec les Roys. *Tournois*] Où l'on iouſte, & court la bague. *Cargue*] Bailler la cargue, charger l'ennemy. *Camiſade*] Mettre des chemiſes blanches par deſſus l'armeure pour ſe recognoiſtre, quand on veut donner atteinte de nuit aux ennemis. *Par les beaux meſtiers*] Par les vers.

Quand les Muſes qui ſont filles de Iupiter
(Dont les Rois ſont iſſus) les Rois daignent chanter,
Elles les font marcher en toute reuerence,
Loin de leur Majeſté banniſſant l'ignorance:
Et tous remplis de grace & de diuinité,
Les font parmy le peuple ordonner equité.
Ils deuiennent appris en la Mathematique,
En l'art de bien parler, en Hiſtoire, en Muſique,
En Phyſionomie, à fin de mieux ſçauoir
Iuger de leurs ſubjets ſeulement à les voir.
Telle ſcience ſceut le ieune Prince Achille,
Puis ſçauant & vaillant fit trebucher Troïlle
Sur le champ Phrygien, & fit mourir encor
Deuant le mur Troyen le magnanime Hector:
Il tua Sarpedon, tua Pentaſilée,
Et par luy la cité de Troye fut bruſlée.
Tel fut iadis Theſée, Hercules & Iaſon,
Et tous les vaillans preux de l'antique ſaiſon:
Tels vous ſerez auſſi, ſi la Parque cruelle
Ne tranche auant le temps voſtre trame nouuelle.
Charles, voſtre beau nom tant commun à nos Rois,
Nom du Ciel reuenu en France par neuf fois,
Neuf fois, nombre parfait (comme cil qui aſſemble
Pour ſa perfection trois triades enſemble)
Monſtre que vous aurez l'empire & le renom
De huict Charles paſſez dont vous portez le nom.
Mais pour vous faire tel il faut de l'artifice,
Et dés ieuneſſe apprendre à combatre le vice.

GARNIER.

Quand les *Muſes qui ſont filles de Iupiter*] Dont Iupiter, le Maiſtre de tous les Dieux, engroſſa Mnemoſyne, Royne d'Eleuthere, autrement ditte Memoire, au pied de la montagne d'Olympe. Voyez Heſiode en ſa Theogonie, & remarquerez du naturel & de l'artifice merueilleux : elles ſont neuf, que les Poëtes vont reclamant : à ſçauoir Cleion, Melpomene, Thalie, Euterpe, Terpſichore, Eraton, Calliope, Vranie, & Polymnie. Virgile & Callimach en deux Epigrammes, Latine, & Grecque, les ont ainſi deſcrites. *Dont les Rois ſont iſſus*] On nomme Iupiter le pere des Rois, pour ce qu'ils ne releuent que de DIEV, touchant le fait temporel, ſeconds apres luy, dit Tertullien, Apologie trentieſme. *Mathematique*] Science tres-vtile & neceſſaire au meſtier de la guerre, tant pour les fortifications, bataillons, qu'autres choſes ſemblables, du mot Grec μάθημα, *diſciplina*, μαθηματικός, *diſciplinarius* : Xenophon, Thucydide, Platon, Ariſtote: elle comprend la Geometrie, l'Aſtronomie, & pareilles ſciences. *En l'art de bien parler*] La Rhetorique. *Hiſtoire*] Ample recit des faits dignes de memoire, ſoit des Empereurs, & des Rois, ſoit des autres. *Muſique*] L'Autheur la prend icy d'vn autre biais que de l'harmonie qui reſiouït l'oreille, à ſçauoir l'harmonie & le train des choſes du monde : comme l'harmonie des Cieux, par qui tout eſt reglé. *Phyſionomie*] Recognoiſſance du naturel de l'homme en le voyant : le preiugé par la loy naturelle de ce qui doit eſtre, de φύσις, nature, & νόμος, loy. *Achille*] Nous en auons parlé. *Troïle*] Vn des fils de Priam Roy de Phrygie, & d'Hecube ſa femme, lequel porté d'vne ieune audace, oſa bien combatre Achille, qui le tua facilement. Virgile au premier des Æneid.

Parte alia fugiens amiſſis Troilus armis,
Infœlix puer, atque impar congreſſus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret reſupinus inani.

Sur le champ Phrygien] Le champ Troyen. *Hector*] Fils aiſné du Roy Priam, la deffenſe & le bouclier de Troye aſſiegée ; vaillant & genereux Prince, qui fut tué par Achille, & traiſné, comme il eſt rapporté cy-deuant. *Il tua Sarpedon*] Sarpedon fils de Iupiter ne fut tué par Achille, mais de la main de Patrocle : Voyez Homere au liure Π dans l'Iliade ; & pourtant ne faut-il arguer l'Autheur d'ignorance, eſtant ce qu'il eſtoit,

mais on le doit referer à la boutade qui l'emportoit lors : *Aliquando bonus dormitat Homerus.* *Pentaſilée*] Royne des Amazones, venuë au ſecours des Troyens. *Et par luy la cité de Troye fut bruſlée*] Iaçoit qu'il fut deſia mort, il en auoit fait neantmoins le chemin par ſes valeurs ; auſſi d'ailleurs il eſtoit predit. *Thesee*] Fils d'Ægée Roy d'Athenes, qui ſurmonta les Amazones guerrieres, tua Creon qui deſnioit la ſepulture aux corps tuez en la guerre d'Arges ; mit bas le Minotaure demy-homme & demy-taureau : fit mourir les trois brigands, Scyron, Procuſte & Scinis : veinquit les Centaures, & reduiſit les Thebains : deſcendit auec ſon amy Pirithois dans les Enfers en deſpit du chien Cerbere, à fin de r'auoir Proſerpine. *Hercule*] Fils de Iupiter & d'Alcmene, qui purgea la terre de monſtres ; ces beaux faits ſont cogneus de tous. *Iaſon*] Fils d'Æſon, ieune Prince, qui nonobſtant des perils incroyables fit & parfit le voyage de la Toiſon d'or, qu'il eut, & de laquelle il triompha victorieux. Ces trois, Theſée, Hercule ; & Iaſon furent nourris petits chez le Centaure Chiron, dont nous auons parlé. *Et tous les vaillants preux*] Et tous les Heros qui firent compagnie à Iaſon en ce voyage d'honneur. Liſez-en les noms & le dénombrement, és Argonautes d'Orphée Poëte Grec, & dans Valere Flacque Poëte Latin. *Preux*] Vieil mot, duquel ont eſté nommez les hommes vertueuſement belliqueux. Les Hiſtoires en font mention de neuf, Ioſué, Dauid, Iudas Machabée, Hector, Alexandre, Iules Ceſar, Artus, Charles Magne, Godefroy de Billon. *Si la Parque cruelle Ne tranche auant le temps*] Ce qui fut veu trop toſt pour le bien de la France & des Muſes. Les Poëtes feignent trois Parques, ſçauoir eſt Clothon, Lacheſis, Atropos, qui ſont filles de la Nuict, & d'Erebe : elles ſont dittes filer & coupet la trame de nos vies. *Charles voſtre beau nom*] Charles IX. *Triade*] Nombre de trois, le premier des nombres impairs, nombre heureux. Virgile :

—— numero Deus impare gaudet.

Il faut premierement apprendre à craindre DIEV,
Dont vous eſtes l'image, & porter au milieu
De voſtre cœur ſon nom & ſa Saincte parole,
Comme le ſeul ſecours dont l'homme ſe conſole.
En apres ſi voulez en terre proſperer,
Vous deuez voſtre mere humblement honorer,
La craindre & la ſeruir, qui ſeulement de mere
Ne vous ſert pas icy, mais de garde & de pere.
Apres il faut tenir la loy de vos ayeux,
Qui furent Rois en terre & ſont là haut aux Cieux :
Et garder que le peuple imprime en ſa cerueſle
Le curieux erreur d'vne ſecte nouuelle.
Apres il faut apprendre à bien imaginer,
Autrement la raiſon ne pourroit gouuerner :
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naiſſance
Quand par ſus la raiſon le cuider a puiſſance.
Tout ainſi que le corps s'exerce en trauaillant,
Il faut que la raiſon s'exerce en bataillant
Contre la monſtrueuſe & fauſſe fantaiſie,
De peur que vainement l'ame n'en ſoit ſaiſie :
Car ce n'eſt pas le tout de ſçauoir la vertu,
Il faut cognoiſtre auſſi le vice reueſtu
D'vn habit vertueux qui d'autant plus offenſe,
Qu'il ſe monſtre honorable & a belle apparence,
De là vous apprendrez à vous cognoiſtre bien,
Et en vous cognoiſſant vous ferez touſiours bien,
„ *Le vray commencement pour en vertus accroiſtre*
„ *C'eſt (diſoit Apollon) ſoy-meſme ſe cognoiſtre :*
Celuy qui ſe cognoiſt, eſt ſeul maiſtre de ſoy,
Et ſans auoir Royaume, il eſt vrayment vn Roy.
Commencez donc ainſi : puis ſi toſt que par l'aage
Vous ſerez homme fait de corps & de courage,
Il faudra de vous meſme apprendre à commander,
A oüir vos ſubjects, les voir, & demander,
Les cognoiſtre par nom, & leur faire iuſtice,
Honorer la vertu & corriger le vice.
Mal-heureux ſont les Rois qui fondent leur appuy
Sur l'ayde d'vn commis, qui par les yeux d'autruy
Voyent l'eſtat du peuple, & oyent par l'oreille
D'vn flateur menſonger qui leur conte merueille.
Tel Roy ne regne pas, ou bien il regne en peur,
D'autant qu'il ne ſçait rien, d'offenſer vn trompeur.

Mais (Sire) ou ie m'abuſe en voyant voſtre grace,
Ou vous tiendrez d'vn Roy la legitime place:
Vous ferez voſtre charge, & comme vn Prince doux,
Audience & faueur vous donnerez à tous.

GARNIER.

Il faut premierement apprendre] Arat à l'entrée de ſes Phenomenes, & Theocrite en la loüange de Ptoloméo Roy d'Ægypte.

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα, &c.

Dont vous eſtes l'image] Les Roys les images de DIEV. *Vous deuez voſtre mere*] Ce que Chiron le Centaure apprit au ieune Achille. D'ailleurs Phocylide,

πρῶτα Θεὸν τίμα, μετέπειτα δὲ σεῖο γονῆας,

DIEV *tout premier, puis pere & mere honore.*

Ainſi tourné par Monſieur de Pybrac, vne des plus viues lumieres de la Gaſcogne: ce que ie ne dis pour l'affection mutuelle d'entre luy & feu mon pere; mais au gré de la verité qui ne peut eſtre, comme dit Pindare, voilée ny cachée. *La loy de vos ayeulx*] La Religion Catholique. *Imprime*] Metaphore. *Le curieux erreur*] Maſculin de feminin. *Secte*] Nous en auons parlé. *Imaginer*] Pourpenſer, raiſonner, auoir l'image deuant les yeux de l'eſprit. *Cuider*] Penſer. *Contre la monſtrueuſe & fauſſe fantaiſie*] Les illuſions de Sathan pour faire errer en la foy. *C'eſt (diſoit Apollon) ſoy-meſme ſe cognoiſtre*] Inſcription du Temple de Delphes, *Noſce te ipſum. Apollon*] Roy des Muſes, Oracle des Payens. *Les cognoiſtre par nom*] Ce que i'ay par fois eu l'honneur de remarquer en la perſonne de Louys XIII. lors Dauphin, comme il eſtoit à la table, s'enquerant du nom des Capitaines du Regiment des Gardes: Ce que ma lyre ne peut taire en l'Ode que ie donnay pour cet effect, à la perle des Gouuerneurs des ieunes Rois, en tout & par tout, Monſieur le Mareſchal de Sõuré.

Que i'ayme à voir ce PRINCE, *ieune enfant,*
Qui doit regir le Monde en triomphant,
Parler de chiens, de cheuaux, & de chaſſe,
Et diſcourir auecques tant de grace!
Mais quel ſoulas me tient
Alors qu'il s'entretient
Auec les Capitaines!
Alexandre fut tel,
Ce grand Prince immortel,
Dont tant d'œuures ſont pleines.

Voſtre Palais Royal cognoiſtrez en preſence,
Et ne commettrez point vne petite offence.
Si vn Pilote faut tant ſoit peu ſur la mer,
Il fera deſſous l'eau la nauire abyſmer:
„ Si vn Monarque faut tant ſoit peu, la prouince
„ Se perd; car volontiers le peuple ſuit le Prince.
Auſſi pour eſtre Roy vous ne deuez penſer
Vouloir comme vn Tyran vos ſubiets offenſer.
De meſme noſtre corps voſtre corps eſt de bouë.
„ Des petits & des grands la Fortune ſe iouë.
Tous les regnes mondains ſe font & ſe deſfont,
Et au gré de Fortune ils viennent & s'en-võt:
Et ne durent non plus qu'vne flamme allumée,
Qui ſoudain eſt eſpriſe, & ſoudain conſumée.
Or, Sire, imitez DIEV, *lequel vous a donné*
Le Sceptre, & vous a fait vn grand Roy couronné.
Faites miſericorde à celuy qui ſupplie,
Puniſſez l'orgueilleux qui s'arme en ſa folie,

Ne pouſſez par faueur vn homme en dignité,
Mais choiſiſſez celuy qui l'a bien merité:
Ne baillez pour argent ny eſtats ny offices,
Ne donnez aux premiers les vacans benefices,
Ne ſouffrez pres de vous ne flateurs ne vanteurs:
Fuyez ces plaiſans fols qui ne ſont que menteurs,
Et n'endurez iamais que les langues legeres
Meſdiſent des Seigneurs des terres eſtrãgeres.
Ne ſoyez point mocqueur, ne trop haut à la main,
Vous ſouuenant touſiours que vous eſtes humain:
Ne pillez vos ſuiets par rançons ny par tailles,
Ne prenez ſans raiſon ny guerres ny batailles:
Gardez le voſtre propre, & vos biens amaſſez;
Car pour viure content vous en auez aſſez.
S'il vous plaiſt vous garder ſans Archers de la garde,

Il faut que d'vn bon œil le peuple vous regarde,
Qu'il vous aime ſans crainte : ainſi les puiſſans Rois
Ont conſerué leur vie, & non par le harnois.
Comme le corps Royal ayez l'ame Royale,
Tirez le peuple à vous d'vne main liberale,
„ Et penſez que le mal le plus pernicieux
„ C'eſt vn Prince ſordide & auaricieux.
Ayez autour de vous perſonnes venerables,
Et les oyez parler volontiers à vos tables :
Soyez leur auditeur comme fut voſtre ayeul
Ce grand François qui vit encores au cercueil.
Soyez comme vn bon Prince amoureux de la gloire,
Et faites que de vous ſe rempliſſe vne hiſtoire
Digne de voſtre nom, vous faiſant immortel
Comme Charles le Grand, ou bien Charles Martel.
Ne ſouffrez que les Grands bleſſent le populaire,
Ne ſouffrez que le peuple au grand puiſſe deſplaire :
Gouuernez voſtre argent par ſageſſe & raiſon.
„ Le Prince qui ne peut gouuerner ſa maiſon,
„ Sa femme, ſes enfans, & ſon bien domeſtique,
„ Ne ſçauroit gouuerner vne grand' Republique.
Penſez long-temps deuant que faire aucuns Edicts :
Mais ſi toſt qu'ils ſeront deuant le peuple dicts,
Qu'ils ſoient pour tout iamais d'inuincible puiſſance,
Autrement vos Decrets ſentiroient leur enfance.
Ne vous monſtrez iamais pompeuſement veſtu ;
„ L'habillement des Rois eſt la ſeule vertu.
Que voſtre corps reluiſe en vertus glorieuſes,
Non par habits chargez de pierres precieuſes.
D'amis plus que d'argent monſtrez-vous deſireux :
„ Les Princes ſans amis ſont touſiours malheureux.
Aimez les gens de bien, ayant touſiours enuie
De reſſembler à ceux qui ſont de bonne vie.
Puniſſez les malins & les ſeditieux :
Ne ſoyez point chagrin, deſpit, ne furieux :
Mais honneſte & gaillard, portant ſur le viſage
De voſtre gentille ame vn gentil teſmoignage.
Or, Sire, pour-autant que nul n'a le pouuoir
De chaſtier les Rois qui font mal leur deuoir,
Puniſſez-vous vous-meſme, à fin que la iuſtice
De DIEV *qui eſt plus grand, vos fautes ne puniſſe.*
Ie dy ce puiſſant DIEV *dont l'Empire eſt ſans bout,*
Qui de ſon throſne aſſis en la terre void tout,
Et fait à vn chacun ſes iuſtices égales,
Autant aux laboureurs qu'aux perſonnes Royales :
Lequel nous ſupplions vous tenir en ſa Loy,
Et vous aymer autant qu'il fit Dauid ſon Roy,
Et rendre comme à luy voſtre Sceptre tranquille.
„ Sans la faueur de DIEV *la force eſt inutile.*

GARNIER.

Voſtre Palais Royal cognoiſtrez en preſence] Honorerez de voſtre preſence quelquesfois voſtre Cour Royale de Parlement, à fin d'auoir cognoiſſance des affaires & de la Iuſtice. *Pilote*] Nocher, Nautonnier, qui ſert de guide au nauire. *Si vn Monarque faut tant ſoit peu*] Pindare Ode premiere des Pythies. *αἰησχοφ. ιβ'.*

Εἰ δέ τι φλαῦρον πρᾶγμα διώκει
σφε, μέγα τοι φέρτερα
πὰρ σθένει.

Car volontiers le peuple]

Regis ad exemplum totus componitur orbis.

Comme vn Tyran] Vn vſurpateur : car depuis que ce mot s'eſt veu prendre en mauuaiſe part, il ne s'eſt iamais attribué legitimement aux Rois. *Voſtre corps eſt de boüe*] Celuy de noſtre premier pere en ayant eſté formé. *Des grands & des petits la fortune ſe ioüe*] Ouide des Triſtes.

Nempe dat & quodcunque libet fortuna, rapítque :
Irus & eſt ſubitò qui modò Croeſus erat.

Et au gré de Fortune] Selon les Payens : mais ſelon nous au gré de l'inconſtance des choſes. *Or, Sire, imitez*

Dieu] En ces douze vers, il y a beaucoup de choſes à conſiderer. *Archer de la garde*] Ceux qui touſiours accompagnent le Roy, portant le Blanc à leurs eſpieux. *Harnois*] Armure. *Sordide*] Vilain, ce que l'on a donné pour tiltre à l'auare, comme le plus infame de tous & le plus immonde. Claudian liure 2. des loüanges de Stillic.

Ac primùm ſcelerum matrem, &c.

Qui vit encores au cercueil] Dont le renom vole, de quoy l'on parle; qui vit dans la bouche des hommes: tiltre du Palais, tres-vaillant & fort guerrier. *Edicts*] Patentes, mandements. *Decrets*] Deliberations. *Ne vous monſtrez iamais pompeuſement veſtu*] L'on a remarqué dans l'Hiſtoire l'eſclat ſuperflu des habits auoir regné ſous Philippes de Valois, Charles VI. & François premier, & que tous mal-heurs en ſont deriuez: la bataille de Crecy, la bataille d'Azincourt, & la bataille de Pauie. Hieruſalem n'eut pas meilleure aduenture. Le Poëme des vieux Gaullois que noſtre Autheur addreſſe au Roy Charles, teſmoigne bien qu'il fut modeſte en habits. *Ne ſoyez point chagrin, deſpit*] Humeurs du Roy Charles quand il eſtoit en bas aage, au rapport de ceux qui l'ont veu familierement. *Dont l'Empire eſt ſans bout*] *Tu autem permanes.* *Throſne*] Siege de Majeſté. *Et fait à vn chacun*] N'eſtant accepteur de nul: *Et non eſt perſonarum acceptio apud Deum*, Saint Paul aux Romains. *David*] Roy de Iudée, Poëte & Prophete, lequel eſtoit ſelon le cœur de DIEV. La Vierge tiroit ſon origine de luy. Qui deſirera voir quelque choſe de l'inſtitution du Prince, Iſocrate & Xenophon de la Cyropedie en ont pertinemment diſcouru: feu Monſieur Iean Antoine de Baïf, compagnon d'eſtude de l'Autheur, recogneu pour vn des ſçauans hommes de noſtre ſiecle, en a fait vne pour le Roy Charles IX. Monſieur Des-Yueteaux Precepteur du Roy d'à preſent, vne pour Monſeigneur Ceſar Duc de Vendome: & (s'il m'eſt permis d'auoir rang parmy les bons eſprits) celle que i'ay faite pour le Roy le plus grand de tous les Roys ne ſera teuë: Les Eſpagnols & les Italiens n'ont trainé l'aiſle en ce digne & fructueux ſubject.

DISCOVRS A G. DES-AVTELS POETE ET IVRISCONſulte excellent.

DEs-Autels que la Loy, & que la Rhetorique,
Et que la Muſe ſuit comme ſon fils vnique,
Ie ſuis eſmerueillé que les grands de la Court
(Veu le temps orageux qui par l'Europe court)
Ne s'arment les coſtez d'hommes ayans puiſſance
Comme toy de plaider leurs cauſes en la France,
Et reuenger d'vn art par toy renouuelé,
Le Sceptre que le peuple a par terre foulé.
C'eſt doncques auiourd'huy que les Rois & les Princes
N'ont beſoin de garder par armes leurs prouinces
Et contre leurs ſuiets oppoſer le harnois:
Mais il faut les garder par liures & par lois,
Inſtrumens qui pourront de la tourbe mutine
Appaiſer le courage & flatter la poitrine:
Car il faut deſormais defendre nos maiſons,
Non par le fer trenchant, ains par viues raiſons,
Et d'vn cœur courageux nos ennemis abbatre
Par les meſmes baſtons dont ils nous veulent batre.
Ainſi que l'ennemy par liures a ſeduit
Le peuple dévoyé qui fauſſement le ſuit,
Il faut en diſputant par liures le confondre,
Par liures l'aſſaillir, par liures luy reſpondre,
Sans monſtrer au beſoin nos courages faillis,
Mais plus fort reſiſter plus ſerons aſſaillis.

GARNIER.

Des-Autels) Ce Diſcours eſt du tumulte d'Amboiſe, au commencement du regne de François II. Voyez l'Hiſtoire de France. Guillaume des Autels Gentil-homme Bourguignon Poëte François & bon Orateur. *Que la loy & que la Rhetorique*] Ton bien dire à ſouſtenir la foy: d'autant qu'il mit alors au iour vn diſcours en proſe contre les mutins, lequel i'ay veu. *Et que la Muſe*] A cauſe des vers. *Que les grands de la Cour*] Qui demeuroient encore en ſuſpens, attendant le vent. *Par l'Europe*] En diuers lieux de l'Europe; nous en auons parlé. *Par toy renouuelé*] Remis en vſage. *C'eſt doncques auiourd'huy*] Qu'il n'eſt plus beſoin d'armer contre l'Eſpagnol, comme au temps de Henry deuxieſme, mais de confondre l'heretique à ſon aduenement, par raiſons, & le tirer benignement de ſa folie auec les doux accords de la harpe de Dauid. *Par liures a ſeduit*] De petits liurets de ſeduction, iettez par les carrefours & maiſons.

Si ne voy-ie pourtant perſonne qui ſe pouſſe
Sur le haut de la breche & l'ennemy repouſſe,
Qui braue nous aſſaut, & perſonne ne prend
La plume, & par eſcrit noſtre loy ne defend:
Les peuples ont recours à la bonté celeſte,
Et à DIEV ſans s'ayder recommandent le reſte:
Comme gens eſperdus demeurent ocieux,

Cependant les mutins se font victorieux.
Durant la guerre à Troye à l'heure que la Grece
Pressoit contre les murs la Troyenne ieunesse,
Et que le grand Achille empeschoit les ruisseaux
De porter à Tethys le tribut de leurs eaux,
Ceux qui estoient dedans la muraille assiegée,
Ceux qui estoient dehors dans le port de Sigée,
Failloient également (1) *mon Des-Autels, ainsi*
Nos ennemis font faute, & nous faillons aussi:
Ils faillent de vouloir renuerser nostre Empire,
Et de vouloir par force aux Princes contredire,
Et de presumer trop de leurs sens orgueilleux,
Et par songes nouueaux forcer la loy des vieux:
Ils faillent de laisser le chemin de leurs peres,
Pour ensuiure le train des sectes estrangeres:
Ils faillent de semer libelles & placars,
Pleins de derisions, d'iniures & brocars,
Diffamans les plus grands de nostre Cour Royale,
Qui ne seruent de rien qu'à nourrir vn scandale:
Ils faillent de penser que tous soient aueuglez,
Que seuls ils ont des yeux, que seuls ils sont reiglez,
Et que nous fouruoyez ensuiuons la doctrine
Humaine & corrompuë, & non pas la diuine.

(1) iliacos intra muros peccatur et ultra.

GARNIER.

Si ne voy-ie pourtant] Allegorie bien prise des soustenans dans vne ville. *Et à Dieu sans s'ayder*] Ayde-toy, ie t'ayderay. *Durant la guerre à Troye*] Quand pour la derniere fois on assiegea Troye; auparauant destruite & saccagée au regne d'autres Monarques. Ce fut vne ville de la mineure Asie, dont le principal lieu se nommoit Ilion.

—— *fuit Ilium & ingens*
Gloria Dardanidum.

Elle fut ainsi dicte de Tros fils d'Erichthon: deuant elle estoit nommée Teucre, de Teucer, & Dardanie, de Dardan: pour la derniere fois le siege y teint dix ans, & se veit reduite en cendre par les Grecs, à cause du rauissement d'Helene, femme de Menelas, par le ieune fils du Roy des Troyens Paris. Voyez Homere en toute son Iliade; Calaber en toutes ses Paralip. & Virgile en tout le second de l'Æneide. *Et que le grand Achille empeschoit les ruisseaux De porter à Tethys*] Et qu'il empeschoit les eaux, pour les morts dont il les combloit, d'aller rendre l'hommage de leur onde à la mer, qui les reçoit tous. *Tethys*] Deesse des Mers, pour la mer, comme Hymen pour les nopces, Vulcain pour le feu, Bacchus pour le vin, Cerés pour le bled: c'est vne Metonymie. *Dans le port de Sigée*] Où les nauires des assiegeans estoient. Ce fut vn des Promontoires des campagnes Troyennes, dit Σίγειον selon quelques-vns de σιγᾶν, *à silendo*, pour autant qu'Hercule indigné contre Laomedon Roy de Troye, partit de là dissimulant, & conduit par vn fin silence conquit la ville. Autres le nomment Sigée par Ironie, à contrepoil, d'autant que les eaux choquantes les pierres & les cailloux y font vn merueilleux bruit. *Failloient esgallement*] Quelques-vns ont remarqué leurs fautes par vne curiosité. *Songes nouueaux*] Resueries, fantaisies. *La loy des vieux*] La foy Catholique. *Le chemin de leurs peres*] Qui n'auoient ouy parler d'autre Religion que de l'ancienne Romaine. *Des sectes estrangeres*] Venantes d'Allemagne d'entre les pots & les gobelets. *Libelles & placars*] Recours de l'Heretique: Voyez la procession memorable du Saint Sacrement, où mesme le Roy François premier assista, Messeigneurs les Enfans, tous les Princes & Gentils-hommes, les Archers & les Suisses, la torche en main, teste nuë, faisant amende honorable pour eux, de leurs inuectiues abominables affichées dans les carrefours de Paris, contre l'honneur du Saint Sacrement de l'Autel. *Diffamants les plus grands*] Messeigneurs de Guise, Oncles de la Royne Espouse de François deuxiesme. *Humaine & corrompuë*] Ainsi dit l'Huguenot pour toutes raisons, que nous suiuons l'opinion des hommes. Si DIEV nous instruit par la bouche des hommes, ne pretendent-ils pas qu'ils reçoiuent de mesme leur opinion? Car ils n'ont parlé bouche à bouche auec DIEV, comme a fait Moyse. Ie voy bien que c'est, peut-estre qu'ils suiuent l'opinion des bestes.

Ils faillent de penser qu'à Luther seulement
DIEV *se soit apparu, & generalement*
Que depuis neuf cens ans l'Eglise est deprauée
Du vin d'hypocrisie à longs traits abreuuée:
Et que le seul escrit d'vn Bucere vaut mieux,
D'vn Zuingle & d'vn Caluin (hommes seditieux)
Que l'accord de l'Eglise & les statuts de mille
Docteurs, poussez de DIEV, *conuoquez au Concile.*
Que faudroit-il de DIEV *desormais esperer,*
Si luy, sans ignorance, auoit souffert errer
Si long temps son Eglise? Est-il autheur de faute?
Quel gain en reuiendroit à sa Majesté haute?
Quel honneur, quel profit de s'estre tant celé,
Pour s'estre à vn Luther seulement reuelé?

Or nous faillons auſſi : car depuis Sainct Gregoire
Nul Pontife Romain dont le nom ſoit notoire,
En chaire ne preſcha : & faillons d'autre part,
Que le bien de l'Egliſe aux enfans ſe depart.
Il ne faut s'eſtonner, Chreſtiens, ſi la nacelle
Du bon Paſteur Sainct Pierre en ce monde chancelle,
Puis que les ignorans, les enfans de quinze ans,
Je ne ſçay quels muguets, ie ne ſçay quels plaiſans,
Ont les biens de l'Egliſe, & que les benefices
Se vendent par argent ainſi que les offices.
Mais que diroit Sainct Paul, s'il reuenoit icy,
De nos ieunes Prelats, qui n'ont point de ſoucy
De leur pauure troupeau, dont ils prennent la laine,
Et quelquesfois le cuir, qui tous viuent ſans peine,
Sans preſcher, ſans prier, ſans bon exemple d'eux,
Parfumez, decoupez, courtiſans, amoureux,
Veneurs, & fauconniers, & auec la paillarde
Perdent les biens de DIEV *dont ils n'ont que la garde!*
Que diroit-il de voir l'Egliſe à IESVS-CHRIST,
Qui fut iadis fondée en humbleſſe d'eſprit,
En toute patience, en toute obeïſſance,
Sans argent, ſans credit, ſans force, ny puiſſance,
Pauure, nuë, exilée, ayant inſques aux os
Les verges & les foüets, imprimez ſur le dos.
Et la voir auiourd'huy riche, graſſe, & hautaine,
Toute pleine d'eſcus, de rente, & de domaine?
Ses miniſtres enflez, & ſes Papes encor
Pompeuſement veſtus de ſoye & de drap d'or?
Il ſe repentiroit d'auoir ſouffert pour elle
Tant de coups de baſton, tant de peine cruelle,
Tant de banniſſemens, & voyant tel meſchef,
Priroit qu'vn trait de feu luy accablaſt le chef.

*Que depuis neuf cens ans l'Egliſe eſt depraué*e] L'Huguenot reformé ne deſauoüe donc pas, que la Romaine Egliſe ne ſoit la vraye Egliſe; puis qu'il la tient depraüée depuis neuf cens ans; *elle donc* alors. *Du vin d'hypocriſie*] De l'enyurement, par l'oſtentation des Hypocrites. *A longs traits*] Auec plaiſir. *Luther. Bucere*] Deux moynes reniez. *Zuingle. Caluin*] Heretiques dont nous auons parlé. *De mille Docteurs*] De tout temps iamais les Catholiques n'ont decidé poinct de Religion, ſans l'aduis des Prelats en nombre, auec auſteritez, ieuſnes, & proceſſions, à fin de ſe rendre plus dignes d'attirer les illuminations de l'Eſprit de DIEV. *Concile*] Saincte aſſemblée. *Sans ignorance*] Qui n'a point d'ignorance, qui ſçait tout. *Eſt-il autheur de faute?*] Comme le maintient Caluin. Aurelle Prudence.

Inuentor vitij non eſt Deus.

De s'eſtre tant celé] Quinze cens ans depuis IESVS-CHRIST, iuſqu'à cet Allemand deffroqué. Voyez Eckius contemporain de Luther, en ſon Enchiridion. *Fruſtra Deus miſit Filium, fruſtra Spiritum Sanctum, fruſtra Apoſtolos, Martyres, Doctores, Confeſſores: ſi per Lutherum ſolum lux veritatis aperienda erat, cur Deus non vnum miſit Lutherum pro omnibus?* *Sainct Gregoire*] Pape. *Pontife Romain*] Eueſque Romain. *Que le bien de l'Egliſe aux enfans ſe depart*] Il n'eſt point beſoin de commentaire en ces dix vers ſuiuans; les enfans à la mammelle en ſçauroient bien que dire s'ils parloient, & meſme ceux qui n'ont encores veu le iour. *La nacelle Du bon paſteur S. Pierre*] La barque de l'Egliſe, figurée par l'Arche de Noé. *Mais que diroit Sainct Paul*] Il diroit que le temps auquel il reprochoit de telles maluerſations n'eſtoit que fleurs. *Dont ils prennent la laine*] Termes de l'Eſcriture. *A Ieſus-Chriſt*] De IESVS-CHRIST: la fille au Roy, pour la fille du Roy: ainſi les Grecs. *Humbleſſe*] Humilité. *Exilée*] Bannie. *Ayant iuſques aux os*] Les Apoſtres qui voyageoient par le monde à fin d'enſeigner IESVS-CHRIST, enduroient les opprobres, les coups de foüet, bien qu'ils euſſent peu facilement armer, eſtans honorez & ſuiuis de pluſieurs: mais il falloit planter la Religion de la maniere, pour la bien aſſeoir & fonder. *Ses Miniſtres enflez*] Il ne parle icy des Miniſtres par abuſion, mais des Officiers de l'Egliſe Catholique. *Et ſes Papes encor*] Il entend peut-eſtre hors les pompes de l'Egliſe, où l'on ne ſçauroit eſclatter & briller aſſez.

Il faut dont corriger de noſtre Saincte Egliſe
Cent mille abus commis par l'auare Preſtriſe,
De peur que le courroux du Seigneur tout-puiſſant
N'aille d'vn iuſte feu nos fautes puniſſant.
Quelle fureur nouuelle a corrompu noſtre aiſe?
Las! des Lutheriens la cauſe eſt tres-mauuaiſe,

Et la defendent bien : & par malheur fatal
La nostre est bonne & saincte, & la defendons mal.
O heureuse la gent que la mort fortunée (1)
A depuis neuf cens ans sous la tombe emmenée !
Heureux les peres vieux des bons siecles passez,
Qui sont sans varier en leur foy trespassez,
Ains que de tant d'abus l'Eglise fut malade !
Qui n'oüirent iamais parler d'Oecolampade,
De Zuingle, de Bucer, de Luther, de Caluin:
Mais sans rien innouer du seruice diuin
Ont vescu longuement, puis d'vne vie heureuse
En IESVS *ont rendu leur ame genereuse.*
Las ! pauure France helas ! comme vne opinion
Diuerse a corrompu ta premiere vnion !
Tes enfans qui deuroient te garder te trauaillent,
Et pour vn poil de bouc entr'eux-mesmes bataillent,
Et comme reprouuez d'vn courage meschant,
Contre ton estomac tournent le fer trenchant.
N'auions-nous pas assez engraissé la campagne
De Flandres, de Piedmont, de Naples, & d'Espagne
De nostre propre sang, sans tourner les couteaux
Contre toy nostre mere, & tes propres boyaux ?
A fin que du Grand-Turc les peuples infidelles
Rissent en nous voyant sanglans de nos querelles :
Et en lieu qu'on les deust par armes surmonter,
Nous vissent de nos mains nous-mesmes nous donter,
Ou par l'ire de Dieu, ou par la destinée,
Qui te rend par les tiens, ô France, exterminée ?
Las ! faut-il, ô Destin, que le Sceptre François,
Que le fort Allemant, l'Espagnol, & l'Anglois
N'a sçeu iamais froisser, tombe sous la puissance
Du vassal qui deuroit luy rendre obeïssance ?
Sceptre qui fut iadis tant craint de toutes pars,
Qui iadis enuoya outre-mer ses soldars
Gaigner la Palestine, & toute l'Idumée,
Tyr, Sidon, Atioche, & la ville nommée
D'vn sainct nom, où IESVS *en la Croix attaché*
De son precieux sang laua nostre peché ?
Sceptre qui fut iadis la terreur des Barbares,
Des Turcs, des Mammelus, des Perses, des Tartares,
Bref, par tout l'Vniuers tant craint & redouté,
Faut-il que par les siens luy-mesme soit donté ?
France, de ton malheur tu es cause en partie :
Je t'en ay par mes vers mille fois aduertie :
Tu es marastre aux tiens & mere aux estrangers,
Qui se mocquent de toy quand tu es aux dangers,
Car sans aucun trauail les Estrangers obtiennent
Les biens qui à tes fils iustement appartiennent.
Pour exemple te soit ce docte Des-Autels,
Qui à ton los a fait des liures immortels,
Qui poursuiuoit en Cour dés long-temps vne affaire
De bien peu de valeur, & ne la pouuoit faire
Sans ce bon Cardinal, qui rompant le sejour
Le renuoya content en l'espace d'vn iour.
Voilà comme des tiens tu fais bien peu de conte,
Dont tu deurois au front toute rougir de hõte.
Tu te mocques aussi des Prophetes que Dieu
Choisit en tes enfans, & les fait au milieu
De ton sein apparoistre, à fin de te predire
Ton malheur à venir, mais tu n'en fais que rire.

GARNIER.

Il faut donc corriger] C'est vn grand malheur de l'auarice des Prestres, veu qu'ils n'ont point de charge

qui les oblige à celà : ie ne parle à tous, car il en eſt de bons & de recommandables par tout ; mais à beaucoup neantmoins, qui deuroient ſe meſurer à leur rang, & conſiderer la brieueté des iours, & l'incertitude de la mort. De telle auarice, cõme dit l'Autheur, ont eu leur origine infinis abus, où l'on deuoit s'attaquer, & non pas au fonds de la creance. *D'vn iuſte feu*] D'vn coup de tonnerre. *Lutheriens*] Sectaires de Luther. *Et la defendent bien*] Opiniaſtrement & viuement. *Et la defendons mal*] Laſchement & pareſſeuſement *Fatal*] Ineuitable. *O heureuſe la gent*] Nation, *gens*, diſent les Latins. *A depuis neuf cens ans*] Auant, dit-il, que les abus arriuez en l'Egliſe donnaſſent matiere à l'eſprit de l'homme d'errer en leur object, par trop d'inconſtance & d'infirmité. *Les Peres vieux*] Les predeceſſeurs, *patres noſtri*, dit le Pſalmiſte. *Oecolampade*] Moyne renié, Heretique Allemand, aſſez cogneu. *Et pour vn poil de bouc*] Horace Epiſtre 18.

Alter rixatur de lana ſæpè caprina.

N'auions-nous pas aſſez engraiſſé la campagne] Du ſang & de la charongne des corps, dont la terre deuient graſſe & meilleure à porter. Il entend des guerres faites par les Roys Charles VIII. Louys XII. François I. & Henry II. *Flandres*] Region de la Gaule Belgique, au riuage de l'Ocean du Septentrion, dont les peuples tirent leur nom d'vn nommé Flandbert, nepueu de Clodion le Cheuelu Roy de France. Æmile au 5. liu. dit qu'ils tirent leur origine des Saxons. Elle obeït maintenant au Roy d'Eſpagne, mais elle appartient aux François. *Piemont*] Region d'Italie, appartenante aux Ducs de Sauoye, dont la ville capitale arrouſee du fleuue du Po, ſe nomme Thurin : ce païs eſt voiſin des Alpes. *Naples*] Ville principale du Royaume de Sicile en Italie, au riuage de la mer, ainſi appellee de Neapolis, c'eſt à dire ville-neuue, pour ce qu'elle fut rebaſtie par le commandement de l'Oracle, apres auoir eſté deſmolie. Elle eſtoit ditte Parthenope de la Sereine Parthenope laquelle y fut enterree. Elle appartient aux François, mais l'Eſpagnol y commande. *Grand-Turc*] Grand à cauſe des grandes poſſeſſions qu'il a. *Infidelles*] Meſcreans, ne croyans à la bonne Loy. *Nous viſſent de nos mains nous meſmes*] Faiſant leur proffit de nos diſſenſions. *Deſtinee*] Nous en auons parlé ailleurs, & eſclaircy le mot. *O Deſtin*] Pour Deſtinee. *Allemands, Eſpagnols, Anglois*] Alors ennemis de France. *Outre-mer ſes ſoldars*] Du temps de Godefroy de Bouillon, Duc de Lorraine, Roy de Hieruſalem, de Sainct Louys Roy de France, & de tout plein d'autres. *Paleſtine*] Prouince de Syrie, & voiſine de l'Arabie, laquelle a pour riuiere le fleuue du Iourdain. L'etymologie de ſon nom eſt differente ; & diuerſe en eſt l'origine : les Hebreux & les Grecs en ont voulu diſcourir : Voyez ce qu'en dit Poſtel en la deſcription de Syrie. *Idumée*] Pays de Syrie, entre la Iudee & l'Arabie, ditte ainſi d'Edom fils d'Eſaü : Liſez la Bible. Il y a deux Idumees, l'inferieure, & la ſuperieure, laquelle va de longueur iuſques vers Hieruſalem ; & iuſqu'au lac de Sodome en largeur ; elle eſt aucunefois ditte Paleſtine. *Tyr*] Ville de Phœnicie, grande en renom, ditte Sur. Elle fut iadis vne Iſle aſſiſe au cœur de la mer, comme dit le Prophete Ezechiel : elle eſtoit ſeparee & diſtinguee de ſept cens pas de la terre, mais Alexandre le Grand la tenant aſſiegee, y fit tant de comblements, & de remparts, qu'il la ioignit à la terre ferme, & Nabuchodonoſor pareillement. Aucuns diſent qu'elle fut baſtie auant la ruine de Troye ; d'autant qu'Agenor la fit conſtruire apres : Elle n'eſt recommandable auiourd'huy, qu'à raiſon du pourpre dont elle excelle abondamment. Les Anciens, leſquels n'ont rien oublié qui peuſt fournir à leurs imaginations, en ont parlé de ceſte maniere : Hercule eſtoit amoureux d'vne belle Nymphe, qui ſe nommoit Tyro : d'auenture en ſe promenant, vn chien qui le ſuiuoit rencontra dans les rochers vn pourpre, & le mangea, tellement que ſa lippe en demeura teinte : comme il fut de retour vers ſon amante, elle eut tant à gré ceſte belle couleur, & ſes yeux en furent tellement rauis, qu'elle luy iura d'affection ne luy permettre iamais les faueurs qu'il eſperoit d'elle, que premierement elle n'en eut vne robbe teinte par ſon moyen. Que ne fait l'amour ? elle n'euſt ſi toſt dit qu'il part, & qu'il ne mit ſon deſir en effect. Du nom de ceſte belle, on nomme l'Iſle de Tyr, en Grec *Tyros*. *Sidon*] Ditte *Seida*, ville maritime de Phœnicie, bien cognuë, & baſtie par les Mediterraneans, à fin d'y ſejourner, pource qu'ils eſtoient affligez perpetuellement ailleurs de tremblemens de terre. Elle eſt nommee en langue du pays Sidon, pour le nombre & la quantité des poiſſons dont elle abonde : autres diſent qu'elle a tel nom de Side, fille de Bele ; & Ioſephe Autheur non fabuleux, de Sichem fils de Canaan : il y naiſt de bon pourpre. Ouide, des Triſt. liu. 4.

Hic, qui Sidonio fulget ſublimis in oſtro, &c.

Ainſi parle Ieſus-Chriſt en Sainct Matth. de ces deux villes : *Væ tibi Chorozain, væ tibi Bethſaïda : quia ſi in Tyro & Sidone factæ fuiſſent virtutes, quæ factæ ſunt in vobis, olim in cilicio & cinere ſedentes pœniterent.* *Antioche*] Ville capitale de Syrie, fut premierement nommee, entre diuers noms, *Theopolis*, qui ſignifie, ville de Dieu ; le fleuue Oronte paſſe à trauers : Claudian du rauiſſement de Proſerpine liu. 3.

——Quales non diuite ripa
Lambit Apollinei nemoris nutritor Orontes.

Et Dionyſ *de ſitu Orbis* :

Antiochi mediam regionem dirimens.

Les eaux de Parphar l'arroſent à l'Occident. Il eſt dit qu'Antioche fut baſtie par Seleuce Nicanor, Olympiade 119. en memoire des ſiens : Elle fut auſſi nommee Reblatha, comme il appert au 4. liu. des Roys. *Et la ville nommée*] C'eſt Hieruſalem, où IESVS eſt mort en Croix pour nos fautes. Qui la deſirera voir deſcritte amplement, daignera lire mon Hiſtoire de la Paſſion de IESVS-CHRIST au liure premier, en ces termes. Hieruſalem eſtoit la Cité de Dieu la plus cherie : elle s'eſleuoit au coupeau des montagnes ſainctes, & deuançoit d'air & de terroir les plus heureuſes villes de tout le Monde. Elle eſtoit par deſſur les autres, comme le chef eſt par deſſur le corps, &c. Dans mon Inſtitution du Roy voicy comme i'en ay parlé :

I'entr'oy déja le bruit des peuples qui l'attendent ;
I'entens mille citez qui pour Roy le demandent,
Tyr, Damas, Ceſarée, Antioche & Memphis,
Et celle où nos pechez en oubly furent mis. &c.

La terreur des Barbares] Le nom François ayant eſté craint par tout. *Barbares*] De Barbarie ; pays ſitué dans vne Iſle vers l'Indie, au fleuue du Gange, ſelon Ptolomee : Il eſt vis à vis le Gouffre Arabic, d'où la mer Arabique. Steph. Là ſont les Royaumes d'Arger & de Thunis. *Mammelus*] C'eſtoient peuples qui faiſoient la meilleure partie des forces de guerre du Soudan d'Egypte. Ce mot vient d'vn mot Turquois, ſignifiant

Renegat. Ie le tiens de Monſieur Berſius vn des plus rares & ſçauans hommes de noſtre aage. *Perſes*] Peuples Orientaux, de la regiondе Perſe, du nom de Perſée, fort abandonnez aux delices. Horace Ode 9. liu. 3.

Perſarum vigui Rege beatior.

Ils ſont bornez au Septentrion des Medes, au Couchant de Suſiane, à l'Orient des Carmaniens, & du Gouffre Perſique au Midy, Ptolomée liure 5. *Marastre*] Belle-mere; voulant dire, peu naturelle. Ouide Metamorphoſe 1. liure.

Lurida terribiles miſcent aconita Nouercæ.

Mere aux Eſtrangers] Nous le voyons tous les iours, comme des hommes de rien, des valets, des malotruz qui viennent à Paris le biſſac & la valiſe ſur l'eſpaule, ont en peu d'heure les premiers degrez, & n'eſt Prince qui marche auec d'auantage d'eſclat & de brauerie que leurs enfans: & tout au rebours, les perſonnes de famille & de maiſon, faute du bon-heur qui rit à ces champignons, demeurent-là comme tombez des nuës, donnant regne & couleur au prouerbe, Cent ans banniere, & cent ans ciuiere: & le pis du jeu, des petits broüillons de papier, ſortis à guiſe de Myrmidons & de Pygmeés des moindres liſieres de France viennent par faux-entendre & par faueur empieter la gloire & la recompenſe des meilleurs Genies, & des enfans legitimes. *Des-Autels*] A qui ceſte piece eſt dédiée, lequel eſtoit au pourchas de quelque affaire enuers les Threſoriers peut-eſtre & les Secretaires (dont l'on en voit aſſez de pareils, qui cheriſſent plus vn charlatan qu'vn homme recommandable) ne pouuoit obtenir ce qu'il demandoit raiſonnablement. *Liures immortels*] De vers & de proſe. *Cardinal*] Ou le Cardinal de Lorraine, ou celuy de Chaſtillon, deuant ſa reuolte. *Prophetes*] Faiſeurs de predictions, dont il en eſt quelquefois de bons & de gens de probité. *En tes Enfans*] Il parle à la France. *De ton ſein*] De tes villes, Metaphore commune aux Poëtes.

Ou ſoit que du grand Dieu l'immenſe eternité
Ait de Noſtradamus l'enthouſiaſme excité,
Ou ſoit que le Démon bon ou mauuais l'agite,
Ou ſoit que de nature il ait l'ame ſubite,
Et outre le mortel s'eſlance iuſqu'aux Cieux,
Et de là nous redit des faits prodigieux;
Ou ſoit que ſon eſprit ſombre & melancolique,
D'humeurs graſſes repeu, le rende fantaſtique:
Bref, il eſt ce qu'il eſt: ſi eſt-ce toutefois
Que par les mots douteux de ſa prophete vois,
Comme vn Oracle antique il a dés mainte année
Predit la plus grand part de noſtre deſtinée.
Ie ne l'euſſe pas creu, ſi le Ciel qui depart
Bien & mal aux humains, n'euſt eſté de ſa part.
Certainement le Ciel marry de la ruine
D'vn Sceptre ſi puiſſant, en a monſtré le ſigne:
Depuis vn an entier n'a ceſſé de pleurer:
On a veu la Comete ardante demeurer
Droit ſur noſtre païs: & du Ciel deſcendante
Tomber à Sainct Germain vne colonne ardante.
Noſtre Prince au milieu de ſes plaiſirs eſt mort,
Et ſon fils ieune d'ans a ſouſtenu l'effort
De ſes propres ſubjets, & la chambre honorée
De ſon Palais Royal ne luy fut aſſeurée.

GARNIER.

Ou ſoit que du grand Dieu l'immenſe eternité Ait de Noſtradamus] Entre les Propheties de Noſtradamus on recognoiſt par les Centuries qu'il a faittes dés le temps de Henry II. & qui teſmoignent de iour en iour des merueilles, quel homme c'eſtoit. Il auoit nom Michel de Noſtradame, & venoit de la Gaſcogne, eſtant petit-fils d'vne femme qui, ce dit-on, prediſoit comme luy. Ie tiens de ceux leſquels ont fait ſa vie, qu'il l'exerçoit en bon Catholique & en bon Chreſtien, ieuſnant & donnant l'aumoſne, & craignant Dieu. *Enthouſiaſme*] Inſpiration diuine, du mot Grec ἐνθουσιασμὸς. *Démon bon ou mauuais*] Le bon ou mauuais Ange; toutesfois comme Ange eſt le plus ſouuent referé en bonne part, ainſi Démon eſt pris au contraire. Les Anciens tiennent qu'ils ſont les meſſagers des hommes aux Dieux, & des Dieux aux hommes; qu'ils tiennent du mortel & de l'immortel. Voyez Platon en ſon Banquet. *L'ame ſubite*] Bruſque à s'emporter. *D'humeurs graſſes repeu*] Ces humeurs rendent, comme diſent les Medecins, la perſonne melancholique, & de là fantaſtique: attributs, & qualitez propres aux imaginations prophetiques. *Douteux*] Obſcurs, car il eſcrit ainſi. *Oracle*] Cela eſt dit. *De noſtre deſtinée*] Du futur. *Si le Ciel qui départ*] Voyez Homere, parlant des deux tonneaux que Iupiter à là haut au ſueil d'Olympe, dont il depart aux humains le mal & le bien. *Le Ciel n'a ceſſé de pleurer*] De pleuuoir, figure. *Comete*] Ie penſe en auoir parlé cy-deuant, la diſant venir de *Coma*, cheuelure, qui vient du mot Grec κόμη, dont elle eſt ditte κομήτης. Ceſte Eſtoille cheueluë eſt touſiours auant-courriere de quelque malheur: celle de l'an 1579. & 80. preceda la contagion qui mit ſous terre 40. mille corps dans Paris; l'embraſement du Conuent des Cordeliers, la mort de François de Valois frere du Roy, comme depuis les mouuements de la Ligue, où furent tuez Meſſieurs de Guiſe à Blois, & depuis le Roy Henry III. à Sainct Cloud, dont le ſiege de Paris fut de la ſuitte, & mille autres prodiges. Celle de l'an 1618.

enorme en grandeur, s'il en fut iamais, a precedé les guerres de l'Empereur & du Palatin, comme du Roy de France, & des rebelles de la Rochelle & de Montauban. L'on dit les Cometes prouenir d'vne exhalaiſon chaude, qui eſleuée par deſſous la moyenne region de l'air & la haute, deuient vn aſtre nouueau, tenant de la matiere du feu. *Tomber à Sainct Germain vne colonne ardante*] A Sainct Germain en Laye, ſejour des Roys prés Paris. Le 12. de Septembre 1621. quatre iours auant la fatalle & deplorable mort de ce grand & vaillant guerrier Henry de Lorraine Duc de Mayenne au ſiege de Montauban, le Ciel fut rendu tout clair à Pariis vers le ſoir des cheurons de feu qui parurent. *Noſtre Prince au milieu de ſes plaiſirs*] Henry II. qui fut bleſſé à mort d'vn coup de lance, par le Sieur de Lorges Comte de Montgomery Capitaine des Gardes de ſa Majeſté, jouſtant auec luy deuant l'excellente maiſon des Tournelles (de preſent la place Royale au quartier S. Anthoine) en reſiouïſſance de la Paix iurée auec Philippe Roy d'Eſpagne & du mariage de ſa fille Eliſabeth auec luy; & de ſa ſœur Marguerite auec le Prince de Piemont. *Et ſon fils ieune d'ans*] François II. à qui les nouueaux Huguenots, & des plus grands de ſa Cour, preſenterent des requeſtes fort audacieuſement, pour l'introduction de leur nouuelle creance. Voyez Milles Piguerre en ſon Hiſtoire du temps, pour eſtre bien faicte, & purement Catholique. *De ſon Palais Royal*] De ſa maiſon.

Donques ny les hauts faits des Princes
ſes ayeux,
Ny tant de Temples ſaincts eſleuez iuſqu'aux
Cieux,
Ny ſon Sceptre innocent, ny ſa terre puiſ-
ſante,
Aux guerres addonnée, aux lettres floriſ-
ſante,
Ny ſa bonté naïue, indole, & pieté,
Ny ſa propre vertu graue de Majeſté,
Ny la deuotion, la foy, ny la priere
De ſa femme pudique, & de ſa chaſte mere,
N'ont enuers le Deſtin tant de graces trouué,
Qu'vn malheur ſi nouueau ne luy ſoit ar-
riué,
Et que l'air infecté du terroir Saxonique,
N'ait empuanty l'air de la terre Gallique!
Que ſi des Guiſiens le courage hautain
N'euſt au beſoin eſté noſtre rempart certain,
Si au fort du danger leur ame genereuſe
Se fut monſtrée oiſiue, ou tardiue, ou peu-
reuſe,
C'eſtoit fait que du Sceptre, & la contа-
gion
De Luther euſt gaſté noſtre religion.
Mais François d'vne-part tout ſeul auec les
armes
Oppoſa ſa poitrine à ſi chaudes alarmes:
Et CHARLES *d'autre-part auec deuo-*
tions
Et ſermons ſ'oppoſa à leurs ſeditions,
Et par ſa preuoyance & doctrine ſeuere
Par le peuple engarda de plus courir d'vlcere.
Ils ont maugré l'Enuie & maugré le De-
ſtin,
Et l'infidele foy du vulgaire mutin,
A l'enui combatu la troupe ſacrilege,
Et la religion ont remiſe en ſon ſiege.
O Seigneur tout-puiſſant! pour loyer des
bien-faits,
Que ces Princes Lorrains au beſoin nous ont
faits;
Et ſi mes humbles vœus trouuent deuant ta
face
Quelque peu de credit; ie te ſuppli' de grace,
Que ces deux Guiſiens qui pour l'amour de
toy
Ramaſſent les eſclats de noſtre antique Foy,
Fleuriſſent à iamais en faueur vers le Prince,
Et que iamais le bec des peuples ne les pince.
Donne que les enfans des enfans yſſus
d'eux
Soient auſſi bons Chreſtiens & auſſi gene-
reux,
Plus grands que nulle enuie: & qu'en paix
eternelle
Ils puiſſent habiter leur maiſon paternelle.
Ou ſi quelque deſaſtre, ou le cruel malheur
Les menace tous deux, ialoux de leur valeur,
Tourne ſur les mutins la menace & l'injure,
Ou ſur l'ignare chef du vulgaire parjure,
Ny digne du Soleil, ny digne de tirer
L'air qui nous fait la vie és poulmons reſpi-
rer.

GARNIER.

Donques ny les hauts faits des Princes ſes ayeux, Ny tant de Temples ſaincts] Suffiſants d'arreſter par leur object diuin la naiſſante hereſie. *Ny ſon Sceptre innocent*] A cauſe de ſon ieune aage de quinze à ſeize ans, auquel il mourut. *Aux lettres fleuriſſante*] D'autant que la France eſtoit alors, ou peu deuant, ce qu'eſtoit la ville d'Athenes chez les Grecs, & celle de Rome au pays Latin: ie dis par l'entremiſe du grand Roy François I.

nommé Grand à cet effect. *Indole*] Mot nouueau, du mot Latin, *indoles*, venant de φύσις, qui veut dire le signe & la remarque de ce que l'on doit estre vn iour : nous l'auons touché cy-dessus. *Propre vertu*] Née auec luy. *De sa femme pudique*] Marie de Stuard legitime Royne d'Escosse, & d'Angleterre : vne des plus belles Princesses du Monde, & la mere du sçauant Roy Iacques à present regnant en la grande Bretagne. Elisabeth Royne vsurpatrice d'Angleterre l'a fait decapiter inhumainement en nos iours, & tres-innocemment pour la Foy. *Chaste mere*] Catherine de Medicis. *Enuers le Destin*] Enuers Dieu qui nombre & prescrit nos iours. *Et que l'air infecté du terroir Saxonique*] Peuples d'Allemaigne, voisins des Cimbres, demeurants vers les bords & les paluds immeables de l'Ocean du Septentrion, comme a dit Ptolomée liur. 3. chap. 1. Il le nomme infecté de l'heresie, pource que Luther auoit pris naissance en la ville d'Islebe, de la Comté de Mansfelt en Saxe, qui fut la nuict precedente le iour de S. Martin 1493. *Que si des Guisiens*] Messieurs de Guise. Voyez Aurelle Prudence, contre Symach. Heretique :

——Dux agminis Imperiique
Christi potens nobis iuuenis fuit, & comes eius
Atque parens Stilico, &c.

François] Duc de Guise. *Tout seul auec ses armes*] Les autres Seigneurs n'ayant encore dit mot, ou pris les armes. Encore Prudence au mesme Poëme contre Symachus, ou Symmaque :

At noster Stilico congressum comminus ipsa
Ex acie ferrata virum dare terga coegit.

Charles] Cardinal de Lorraine, vn des freres dudit Duc, qui montoit en Chaire alors pour combatre l'heresie, auec vne langue d'or. *Doctrine seuere*] Aigrement reprenant, & ne flattant pas auec son bien-dire. *Courir l'vlcere*] Le mal deuenir plus grand. *Ils ont mal-gré l'enuie*] Qui dure encore auiourd'huy. *Sacrilege*] Pilleresse des Eglises. *Ramassant les esclats de nostre antique Foy*] Dont l'Heretique vouloit disperser & diuiser l'integrité. *Fleurissent à iamais*] Metaphore tirée de la beauté des fleurs. *Et que iamais le bec*] Horace Ode 6. des Epodes.

An si quis atro dente me petiuerit.

Et aux Odes liure quatriesme.

Et iam dente minùs mordeor inuido.

Donne que les enfans des enfans] Messeigneurs Charles de Lorraine Duc de Guise, le Prince de Ieinuille Duc de Cheureuse, le Cardinal & le Cheualier, d'vne part, & Messeigneurs Henry de Lorraine Duc de Mayenne, & le Comte de Someriue. *Plus grands que nulle enuie*] Horace Ode derniere du second liure :

——inuidiáque maior Vrbes relinquam.

Ou si quelque desastre] Le meurtre de Poltrot : ainsi les Poëtes predisent. Horace,

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Tourne sur les mutins] Nous auons touché ceste maniere de renuoy, prise d'Horace. *Vulgaire parjure*] Ayant en maints endroits tourné sa iaquette par legereté. *Ny digne du Soleil*] Du iour. *Es poulmons respirer*] Ils sont dits les soufflets de la vie.

DISCOVRS A LOVYS DES MASVRES Tournesien.

Comme celuy qui voit du haut d'vne fenestre
A l'entour de ses yeux vne plaine champestre,
Differente de lieu, de forme & de façon :
Icy vne riuiere, vn rocher, vn buisson
Se presente à ses yeux : & là s'y represente
Vn tertre, vne prairie, vn taillis, vne sente,
Vn verger, vne vigne, vn iardin bien dressé,
Vn hallier, vne espine, vn chardon herissé : (x)
Et la part que son œil vagabond se transporte,
Il descouure vn païs de differente sorte,
De bon & de mauuais : Des Masures ainsi
Celuy qui lit les vers que i'ay pourtraits icy,
Regarde d'vn trait d'œil mainte diuerse chose,
Qui bonne qui mauuaise en mon papier enclose.
» Dieu seul ne faut iamais, les hommes volontiers
» Sont tousiours de nature imparfaits & fautiers.
Mon liure est ressemblable à ces tables friandes
Qu'vn Prince fait charger de diuerses viandes :
Le mets qui plaist à l'vn à l'autre est desplaisant,
Ce qui est sucre à l'vn est à l'autre cuisant :
L'vn aime le salé, l'autre aime la chair fade :
L'vn est Pythagoriste, & se paist de salade :
L'vn aime le vin fort, l'autre aime le vin doux,
Et iamais le banquet n'est agreable à tous.
Le Prince toutefois qui librement festie,
Ne s'en offense point : car la plus grand' partie
De ceux qui sont assis, au festin sont allez

(x) ce ne sont que fortons &c.

DISCOVRS DES MISERES

De leur propre vouloir ſans y eſtre appelez.
Ainſi ny par Edict, ny par arreſt publique
Je ne contrains perſonne à mon vers Poëtique:
Le liſe qui voudra, l'achette qui voudra:
Celuy qui bien content de mon vers ſe tiendra,
Me fera grand plaiſir: s'il aduient au contraire,
Maſures, c'eſt tout vn, ie ne ſçaurois qu'y faire.

GARNIER.

Comme celuy qui voit] Il addreſſe & dedie ce Diſcours à Des-Maſures, de la ville de Tournay, qui fut en ſon temps bon Poëte François & Latin. C'eſt luy qui tourna l'Eneide en vers, & qui fut Autheur de l'Ode à Monſieur de Neuers François de Cleues:

Ores qu'on voit de toutes parts,
Le ſang humain, &c.

Il fut Capitaine de cheuaux durant les guerres du Roy Henry II. & de l'Empereur Charles le Quint, & fut en quelque peine, ce diſoit-on, pour auoir intelligence auec l'ennemy, dont il ſe purgea. Comme les Muſes d'alors cheminoient d'vn bon air, elles auoient auſſi des fauoris de bonne origine, comme Ronſard, de la maiſon de la Trimoüille & de Bouchage, Bellay de celle dont il portoit le nom, Baïf de celle de Laual & de Malicorne, & S. Gelais de celle de Lanſac. Belleau fut gouuerneur de Monſieur Delbœuf, pere de celuy qui maintenant ſuccede à la valeur de Monſieur de Mayenne, au Languedoc, en la premiere fleur de ſon aage. Garnier fut Lieutenant general pour la Iuſtice au pays du Maine; & Sceuole de Saincte-Marthe, qui vit encore, Threſorier general du Poictou. Tahureau, Des-Autels, Butet, & pluſieurs autres, furent tous Gentils-hommes de bonne part: auſſi ne couroient-ils les ruës pour vne lippée comme vne infinité d'auiourd'huy, qui font gloire de changer les façons de l'antiquité pour introduire leurs inuentions niaiſes, capables des foibles eſprits, à fin d'en acquerir: & ſi quelqu'vn tient des qualitez de ceux du bon temps, ils le font anatheme. *Tertre*] Vn petit mont. *Taillis*] Vn bois couppé, remontant. *Sente*] Chemin. *Hallier*] Buiſſon eſpineux. *Eſpine*] Aube-eſpine. *Verger*] Plant d'arbres fruictiers. *Portraits*] Du pinceau des Muſes. I'ay vſé de ceſte maniere de dire au portrait du Roy, que i'enuoyay en Eſpagne à la Royne Infante Anne d'Auſtriche. *Qui bonne, qui mauuaiſe*] Façon de parler Italienne. *Fautiers*] Nom compoſé du verbe, faillir. *Reſſemblable*] Pour ſemblable. *Pythagoriſte*] Viuant ſobrement & d'eſpeces de ſalades comme les diſciples de Pythagore, Ce fut vn excellent Philoſophe Legiſlateur & Mathematique natif de l'Iſle de Samos. Il tint premier la Metempſychoſe & tranſmigration des corps, & mourut en fin à Metaponte. *Feſtie*] Pour feſtoye: licence, ou mot du pays. *Edict*] Mandement. *Arreſt publique*] Pour public, licence à cauſe de la ryme, permiſe à luy.

Ie m'eſtonne de ceux de la nouuelle foy,
Qui pour me haut-loüer diſent touſiours de moy,
Si Ronſard ne cachoit ſon talent dedans terre,
Or' parlant de l'Amour, or' parlant de la guerre,
Et qu'il vouluſt du tout chanter de IESVS-CHRIST,
Il ſeroit tout parfait: car il a bon eſprit:
Mais Satan l'a ſeduit, le pere des menſonges,
Qui pour la verité l'enſorcelle de ſonges.
O pauures abuſez! que le nouueau ſçauoir
D'vn Moyne defroqué a laiſſé deceuoir!
Tenez-vous en vos peaux, & ne iugez perſonne:
Ie ſuis ce que ie ſuis, ma conſcience eſt bonne,
Et Dieu à qui le cœur des hommes apparoiſt,
Sonde ſeul ma penſée, & ſeul il la cognoiſt.
O bien-heureux Lorrains! que la ſecte Caluine,
Et l'erreur de la terre à la voſtre voiſine
Ne depraua iamais: d'où ſeroit animé
Vn habitant du Rhin, en vn poëſle enfermé,
A bien interpreter les ſainctes Eſcritures
Entre les gobelets, les vins, & les iniures?
Y croye qui voudra, Amy, ie te promets
Par ton bel Amphion de n'y croire iamais.
L'autre iour en dormant (comme vne vaine idole,
Qui deçà qui delà au gré du vent ſ'en-vole)
M'apparut du Bellay, non pas tel qu'il eſtoit
Quand ſon vers doucereux les Princes allaitoit,
Et qu'il ſaiſoit courir la Franee apres ſa Lyre,
Qui ſouſpirant ſon nom le plaint & le deſire:
Mais haue & deſcharné, planté ſur de grands os,
Ses coſtes, ſa carcaſſe, & l'eſpine du dos
Eſtoient veufues de chair: & ſa diſerte bouche,
Où iadis ſe logeoit la mielliere mouche,

Les Graces & Pithon, fut ſans langue & ſans dens :
Et ſes yeux qui eſtoient ſi prompts & ſi ardans
A voir danſer le bal des neuf doctes Pucelles
Eſtoient ſans blanc, ſans noir, ſans clairté, ny prunelles:
Et ſa teſte qui fut le Caballin coupeau,
Auoit le nez retrait ſans cheueux & ſans peau,
Point de forme d'aureille, & la creuſe ouuerture
De ſon ventre n'eſtoit que vers & pourriture.

GARNIER.

Ie m'eſtonne de ceux de la nouuelle loy] Dans vne des Inuectiues faictes par eux contre l'Autheur, on voit cecy, comme icy naifuement il le rapporte; & citerois leurs vers, n'eſtoit que i'aurois horreur de ſoüiller ma plume dans leurs blaſphemes & dans leurs ſales meſdiſances. *Talent*] Piece d'or Attique, valant ſix cens eſcus, parmy les anciens, au rapport de Budée au liure *de Aſſe*. Le Talent Hebraïque valoit plus. Il y en auoit pareillement vn d'argent, valant plus de 17. vingts eſcus. *Cachoit ſon talent*] Voyez au Nouueau Teſtament de ceux qui firent profiter le Talent, & leur recompenſe; & la peine de celuy qui ne l'ayant mis à profit l'auoit caché. Sainct Matthieu chap. 25. *Sicut enim homo peregre proficiſcens, vocauit ſeruos ſuos, & tradidit illis bona ſua. Et vni dedit quinque talenta, alij autem duo, alij verò vnum, vnicuique ſecundum propriam virtutem : &c.* *Satan*] Nom qui veut dire Aduerſaire, approprié dans l'Eſcriture au Diable. *Pere de menſonges*] Ainſi nommé par IESVS-CHRIST. *Le nouueau ſçauoir d'vn Moyne desfroqué*] La religion nouuelle de Luther. *Tenez-vous en vos peaux*] Demeurez en vous, & ne iugez que de vous. *Et Dieu à qui le cœur des hommes apparoiſt*] *Scrutans corda.* *O bien-heureux Lorrains*] Ceux du pays de Lorraine. *Et l'erreur de la terre à la voſtre voiſine*] A cauſe de Straſbourg ville d'Allemagne, frontiere de Lorraine. *Vn habitant du Rhin*] Vn Allemand, d'autant que le Rhin eſt vn fleuue de ce pays: nous auons touché ceſte maniere de parler. *Poeſle*] Vn lieu pour ſe tenir chaud l'Hyuer dans les pays froids: Le Polonois en vſe fort, & l'Allemand, n'en bougeant preſque durant le froid, entre les pots & les liures. *Les iniures*] Les compoſitions iniurieuſes contre la Foy. *Par ton bel Amphion*] Coniuration faite par ce que l'on aime : Par ton bel Apollon : Par ta belle troupe des Muſes : Par ta Lyre. Amphion, ſelon nos Poëtes fils de Iupiter & d'Antiope, ou ſelon d'autres fils de Mercure, inuenteur de la Lyre, duquel il la receut : il en ioüa ſi melodieuſement que les pierres dont la ville de Thebes fut conſtruitte ſuiuirent les doux accords de ſa Lyre iuſques-là. Horace en l'Art Poëtique.

Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa mouere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet.

Trois fois ie le voulois comme enſonge embraſſer,
Et trois fois ſ'enfuyant ne ſe voulut laiſſer
Preſſer entre mes bras : & ſon ombre greſlette
Volloit de place en place, ainſi qu'vne aloüette
Volle deuant le chien, lequel la va ſuiuant,
Et en penſant la prendre il ne prend que du vent :
A la fin en ouurant ſa bouche morne & palle,
Fit ſortir vne voix comme d'vne cigalle,
Ou d'vn petit grillon, ou d'vn petit poulet,
Quand bien loin de ſa mere il pepie ſeulet :
Et me diſoit, Amy, que ſans tache d'enuie
I'aimay quand ie viuois comme ma propre vie,
Qui premier me pouſſas & me formas la vois
A celebrer l'honneur du langage François,
Et compagnon d'vn art tu me monſtras l'addreſſe
De me lauer la bouche és ondes de Permeſſe:
Puis qu'il plaiſt au Deſtin me prendre deuant toy,
Entens ceſte leçon & la retiens de moy.
Crains Dieu ſur toute choſe, & le fard d'Epicure
Ne te face iamais errer à l'auanture :
Toute ton eſperance & de corps & d'eſprit
Soit fermement fichée au Sauueur IESVS-CHRIST.
Obeïs à ton Prince & au bras de Juſtice,
Et fais à tes amis & plaiſir & ſeruice :
Contente-toy du tien, & ne ſois deſireux
D'eſtre plus que tu es, & tu ſeras heureux.
» *Quant au Monde où tu es, ce n'eſt qu'vne Chimere,*
» *Qui te ſert de maraſtre en lieu de douce mere :*
» *Tout y va par fortune & par opinion,*
» *Et rien n'y eſt durable en parfaicte vnion.*
» *Dieu ne change iamais, l'homme n'eſt que fumée,*

» *Qu'vn petit trait de feu tient vn iour allumée.*
Bien heureux eſt celuy qui n'y vit longuement,
Et celuy qui ſans nom vit ſi obſcurement
Qu'à peine il eſt cogneu de ceux de ſon village.
Celuy, amy Ronſard, celuy eſt le plus ſage.
Si aux eſprits des morts tu veux adjouſter foy,
Qui ne ſont plus menteurs, Ronſard, retiretoy,
Vy ſeul en ta maiſon, & jà griſon delaiſſe
A ſuiure plus la Cour, ta Circe enchantereſſe.
Quant aux Champs où ie ſuis, nous ſommes tous égaux,
Les Manes des grands Rois & des hommes ruraux,
Des bouuiers, des Soldans, & des Princes d'Aſie,
Errent également ſelon leur fantaiſie,
Qui deçà qui delà de verger en verger
S'eſbattent à plaiſir ſans ſoupçon ny danger.
Simples, greſles, legers, comme on voit les auettes
Voler parmy nos prez ſur les ieunes fleurettes.
Entre Homere & Virgile, ainſi qu'vn demi-Dieu,
Enuironné d'eſprits i'ay ma place au milieu,
Et ſuis en la façon que m'a deſcrit Maſures:
Là ſuiuant les forests & les belles verdures
Ie voy les demi-Dieux & le bon Roy HENRY,
Qui ſe cachant ſa playe erre ſeul & marry,
Dequoy la dure Parque a ſans pitié rauie
Tout d'vn coup ſon repos, ſa ieuneſſe & ſa vie.
Et i'erre comme luy de triſteſſe bleſſé,
Dequoy ſur mon Printemps ſi toſt ie t'ay laiſſé,
Sans auoir dit adieu à toute noſtre bande,
A qui leur du Bellay par toy ſe recommande.
Ainſi diſt ceſte idole, & comme vn prompt eſclair
S'enfuyant de mes yeux, ſe perdit dedans l'air.

GARNIER.

Trois fois ie le voulois comme vn ſonge embraſſer] Homere en l'Odyſſee liure A, quand Vlyſſe veut tendre les bras à ſa mere dans les Enfers:

Ως ἔφατ'. αὐτὰρ ἐγὼ ἐθέλων φρεσὶ μερμηρίξας
Μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλθεῖν καταθνητὴν περ.
Τρὶς μὲν ἐφορμηθὴν, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἄνωγε,
Τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιὴ ἴκελον ἢ καὶ ὀνείρῳ
Ἔπτατ'.

Et Sannazar en la viſion du Marquis de Peſcare:

Tre volte iui penſai d'hauerlo cinto;
Tre volte moſſi, ohime, le braccia in vano.

Et ſon ombre greſlette] Son ame, ſon eſprit: ainſi les accompare Virgile aux abeilles. *Cigalle*] Petit animal que la terre produit, viuant d'air & de roſee, qui chante fort doucement. *Grillon*] Autre petit animal qui chante au ſoir en Eſté dans les trous des cheminees. *Me formas la voix*] Pour ce qu'ayant fait cognoiſſance par les champs ſur le chemin de Poictiers, encores fort ieune d'aage, & s'eſtans rencontrez en la meſme inclination Poëtique, il luy decela tout plein de ſecrets pour y dignement atteindre. *De me lauer la bouche és ondes*] Boire en la fontaine des Muſes, danſer à leur bal, dormir ſur leurs montagnes. eſtre veu de bon œil d'elles en naiſſant, &c. pour dire, exercer leurs meſtiers comme il faut. *Me prendre deuant toy*] Qui fut le premier iour de l'an 1559. ou 60. d'vne mort ſubite, à l'aage de 34. ans. Il auoit eſté fort tard à compoſer, & s'eſtant mis au lict pour dormir il n'en réueilla plus. *Le fard d'Epicure*] Les inſtructions voluptueuſes d'Epicure, Philoſophe qui mettoit le ſouuerain bien en la volupté de l'eſprit, & nioit la diuine prouidence és choſes humaines. Ceux qui depuis ont tenu de ſes opinions ont eſté nommez Epicuriens. Il eſtoit homme ſobre, mais d'autant qu'il preſchoit les voluptez, on a baillé ce nom d'Epicuriens aux charnels & voluptueux. Ce qui de preſent a touſiours le meſme cours. *Au bras de Iuſtice*] Elle eſt le bras de l'Eſtat & du Royaume. *Contente-toy du tien*] Horace Ode 16. liu. 2.

Viuitur paruo bene, cui paternum
Splendet in menſa tenui ſalinum: &c.

Et les deux vers eſcrits ſur vne des montées du Palais de ceſte ville, ſous l'effigie d'Enguerrand de Marigny qui l'auoit fait baſtir, alors qu'il eut paſſé (tout grand Comte qu'il eſtoit) par les mains de la Iuſtice auec ignominie.

Chacun ſoit content de ſes biens,
Qui n'a ſuffiſance n'a riens.

Chimere] Groteſque, fantaiſie, choſe qui n'eſt point, & ne fut iamais. C'eſtoit vn Monſtre de Lycie, fait en Lyon par deuant, en Dragon par derriere, & par le milieu comme vne Chéure. Lucrece de la Nature des choſes :

Prima Leo, poſtrema Draco, media ipſa Chimæra.

Et de meſme Ouide au 6. liure des Metamorphoſes. Elle iettoit le feu par les nazeaux ; Voyez le meſme Horace, en l'Ode 2. du premier liure.

Non ſi Chimæræ ſpiritus igneæ.

Bellerophon, monté ſur le cheual Pegaſe, dont Neptune ſon geniteur luy fit preſent, la combatit, & la tua, par l'admonition du Roy du pays qui le vouloit exterminer. Homere en deſcrit la fable entiere au 6. de l'Iliade. ?, comme fait Heſiode en ſa Theogonie. Mettant la fable à part, on dit que c'eſtoit vne montagne de Lycie qui iettoit le feu ; qu'il habitoit des Lyons au ſommet ; que dans le milieu, lequel abondoit en paſturages, les boucs & les chéures paiſſoient, & que le bas eſtoit vn repaire venimeux de ſerpens : dont on a feint vn beau Monſtre ayant ces qualitez. *Tout y va par fortune*] Suiuant l'opinion philoſophique, où l'on ne croit pas. *Dieu ne change iamais*] Dauid au Pſeaume 101. Hebr. *Tu autem idem ipſe es, & anni tui non deficient.* *L'homme n'eſt que fumee*] Horace:

Puluis & vmbra ſumus.

Si aux eſprits des morts tu veux adjouſter foy] Qui reuiennent ſelon meſme l'Eſcriture. *Putabant ſe ſpiritum videre.* *Qui ne ſont point menteurs*] Quand ils ſont de Dieu. *Circe*] Il en a eſté parlé cy-deuant. *Quand aux champs où ie fuis*] Les champs Elyſiens où fabuleuſement ſont les ames des bien-heureux : auſſi le dit-il poëtiquement, & non doctoralement. Voyez l'entiere deſcription dans Virgile au 6. de l'Eneide. *Manes*] De *manes*, eſprits, ombres : nous auons touché ce mot. *Soldans*] Ou Soudans ; nom lequel ont porté les Seigneurs commandans à l'Egypte, depuis que les Roys en ont eſté chaſſez : autres diſent Sultans, mot Arabique & Chaldaïque : & diray en paſſant que le mot de Soutane vient delà, pourautant qu'ils en portent generalement. De preſent le Turc en eſt poſſeſſeur & tient là des Gouuerneurs pour luy, dés que Selime eut fait tuer le Souldan 1517. *Et des Princes d'Aſie*] Le plus fertile & riche pays du Monde ; les Turcs en ſont Empereurs maintenant. *Comme on voit les auettes*] Nous auons cy-deuant parlé de ceſte comparaiſon Virgilienne. *Entre Homere & Virgile*] Les deux Princes des Poëtes Grecs & des Latins. *Demi-Dieu*] Vn Heroë, comme fut Hercule. *Que m'a deſcrit Mazures*] En ſes vers. *Là ſuiuant les foreſts*] Les myrtes des champs Elyſiens : ainſi les nomme Virgile. *Et le bon Roy Henry qui ſe cachant ſa playe*] Le coup receu par Montgomery d'vne lance, au Tournoy en la ruë Sainct Anthoine, auant qu'il fut Huguenot, comme nous auons dit. Imitation de Virgile au 6. de l'Eneide.

Inter quas Phœniſſa recens à vulnere Dido,
Errabat ſylua in magna.

Dequoy la dure Parque] La fiere & deplorable Mort. *Son repos*] Ayant fait la Paix auec le Roy Philippes d'Eſpagne. *La ieuneſſe & la vie*] Eſtant mort à quarante & vn an. *Dequoy ſur mon Printemps ſi toſt ie t'ay laiſſé, Sans t'auoir dit adieu*] Pour auoir eſté ſurpris. *Printemps*] Auril ieune aage. *Idole*] Nous en auons parlé. *Et comme vn prompt eſclair*] *Euaneſcit in auras.* Virgil.

REMONSTRANCE AV PEVPLE DE France.

O Ciel ! ô Mer ! ô Terre ! ô Dieu pere commun
Des Iuifs, & des Chreſtiens, des Turcs, & d'vn chacun :
Qui nourris auſſi bien par ta bonté publique
Ceux du Pole Antartiq' que ceux du Pole Artique :
Qui donnes & raiſon & vie & mouuement
Sans reſpect de perſonne à tous également :
Et fais du Ciel là haut ſur les teſtes humaines
Tomber, comme il te plaiſt, les graces & les peines :
O Seigneur tout puiſſant, qui as touſiours eſté
Vers toutes nations plein de toute bonté,
De quoy te ſert là haut le trait de ton tonnerre
Si d'vn eſclat de feu tu n'en bruſles la terre ?
Es-tu dedans vn troſne aſſis ſans faire rien ?
Il ne faut point douter que tu ne ſçaches bien
Cela que contre toy braſſent tes creatures,
Et toutesfois, Seigneur, tu le vois & l'endures !
Ne vois tu pas du Ciel ces petits animaux,
Leſquels ne ſont veſtus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes,
Qu'ainſi que bulles d'eaux tu créues & conſommes,
Que les doctes Romains & les doctes Gregeois
Nomment ſonge, fumée, & fueillage des bois,
Qui n'ont iamais icy la verité cognuë
Que ie ne ſçay comment par ſonges & par nuë ?
Et toutesfois, Seigneur, ils ſont les empeſchez,

Comme ſi tes ſecrets ne leur eſtoient cachez,
Braues entrepreneurs, & diſcoureurs des choſes
Qui aux entendemens de tous hommes ſont cloſes,
Qui par longue diſpute & curieux propos
Ne te laiſſent ioüir du bien de ton repos,
Qui de tes Sacremens effacent la memoire,
Qui diſputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouuer ton Fils impoſteur & menteur:
Ne les puniras-tu, ſouuerain Createur?
Tiendras tu leur party? veux-tu que l'on t'appelle
Le Seigneur des larrons, & le Dieu de querelle?
Ta nature y repugne, auſſi tu as le nom
De doux, de pacifiq, de clement & de bon,
Et ce Monde accordant, ton ouurage admirable
Nous monſtre que l'accord t'eſt touſiours agreable.

GARNIER.

O Ciel! ô Mer! ô Terre! ô Dieu pere commun] En ce Diſcours l'Autheur vſe de preſque ſemblable entrée qu'Horace en la cinquieſme Ode de ſes Epodes:

At, ô Deorum quiſquis in Cœlo regis
Terras, & humanum genus,
Quid iſte fert tumultus?

Et comme ledict Horace fait telle imprecation vehemente au nom d'vne Sorciere qui l'auoit mal traitté, de meſme il la fait au nom de ceux qui par leurs nouueaux charmes venoient enſorceler & perdre la France. *Des Iuifs*] Autrefois le peuple de Dieu; maintenant l'abomination de la terre, depuis la morr de Ieſus Chriſt. D'en vouloir deſcrire le pays, il faudroit aſpirer à la deſcription de tout le Monde: car ils ſont eſpars & vagabonds par tout, ſans feu ny lieu que par benefice d'autruy: puis ils ne ſont Iuifs naturels de ceſte Iudée que l'on nomme la Terre-Saincte, & laquelle eſt vne region de l'Aſie mineur en la Syrie, ayant la mer morte à l'Orient, mais de l'origine, & par meſlange de pere en fils, de quelques vns de ces Iuifs là, ſçauoir eſt de ceux qui machinerent contre le Fils de Dieu. *Turcs*] Il en a eſté parlé. *Ceux du Pole Antarctiq' que ceux du Pole Arctique*] *Antarctiq'*, eſt dit *metri cauſa*. Les deux Poles ſont deux poincts immobiles qui ſont comme deux eſcieux, deux gonds ou piuots, entre qui le Ciel roule, tourne & fait ſon cours: l'vn deuers le Septentrion, l'autre au Midy: le Pole Septentrional eſt nommé Pole Arctique, πόλος ſignifiant en Grec vn eſcieu; ἄρκτος ſignifiant vn Ours en la meſme langue; comme voulant dire l'Eſcieu de l'Ourſe, laquelle eſt vne Eſtoille, autrement ditte par les Grecs *Elice*, des Latins *Vrſa maior*, qui l'eſpace d'vn iour & d'vne nuict roullant au cercle dernier lequel enuironne le Pole du Septentrion, le tourne & le circuit: & guide ceux qui voyagent ſur mer auec l'aiguille. L'autre ſe nomme Pole Antarctique, du mot qui ſignifie, oppoſé à l'Ourſe: il eſt au Midy en la partie Auſtrale, & n'eſt point veu de noſtre Horizon comme l'autre. Liſez Proclus en ſa Sphere. *Sans reſpect de perſonne*] N'eſtant acceptateur d'aucun. *Tomber, comme il te plaiſt, tes graces*] La grace preuenant. *Et les peines*] Les afflictions à fin de nous eſprouuer, & de nous faire recognoiſtre. *De quoy te ſert là haut*] En ces 28. vers ſuiuans il ſemble que l'Autheur vueille ſe deſpiter & murmurer contre Dieu, mais la ſuitte apprend le contraire: c'eſt vne imitation de Iob. *Quare de vulua eduxiſti me? Cur faciem tuam abſcondis, & arbitraris me inimicum tuum? Contra folium quod vento rapitur, oſtendis potentiam tuam, & ſtipulam ſiccam perſequeris. Indica mihi cur me ita iudices? Nunquid bonum tibi videtur ſi calumnieris, & opprimas me opus manuum tuarum, & conſilium impiorum adiuues?* *Le traict de ton tonnerre*] Les Poëtes voulans denoter l'enuoy de quelques mauuais effects, la plus part du temps c'eſt par metaphore d'vn trait & d'vne fleche, comme le tonnerre, la peſte, les fureurs d'Amour: choſe que ce grand Prophete & grand Poëte Dauid n'a pas obmiſe, *A ſagitta volante in die.* *Ces petits animaux*] D'autant que les hommes ſont nommez ainſi par les Philoſophes. *Petites peaux*] Tendres, ſubjettes aux coups, au rebours (ce dit Platon) des autres animaux qui les ont plus dures. *Bulles d'eau*] Comme petites bouteilles qui ſe font au paué maintesfois quand il pleut. *Tu creues & conſommes*] Quand l'heure de la mort eſt venuë. *Que les doctes Romains, & les doctes Grecgeois*] Entre les autres Homere, que nous auons imité dans le Tombeau du feu Roy Henry le Grand.

Ha que le grand Homere à bon droit parangonne
Les hommes de la Terre aux fueilles de l'Autonne!

Par ſonges & par nuë] Prudence, contre les Marcionites:

Quæ te confundunt nebulæ? quis ſomnus inerti
Incubat ingenio?

Et George Piſides elegant Poëte Grec en ſon œuure Catholique des Six iours, autrement de l'Opifice du Monde, que Bartas a preſque tourné de mot à mot en ſa peu coulante & peu fidelle Sepmaine.

Ὦ πῶ αἰξθάρητον ἰῶ ἔχας φύσιν
Κρύπας ὁμίχλη ἐ φρενίτιδας γνόφῳ.

L'Autheur parle icy des Huguenots ſeulement, car la foy nous eſt aſſez cognuë à nous autres Catholiques. *Ne te laiſſant ioüir du bien de ton repos*] La paix des tiens, laquelle eſt tienne, leur ayant donnée. *Qui de tes Sacremens effacent la memoire*] De ſept n'en voulant que deux. *Qui font trouuer ton Fils impoſteur*] Diſant que IESVS-CHRIST ne donnoit que la figure de ſon corps en la Cene qu'il fit preſt d'aller à la mort, bien qu'il dit apertement: *Cecy eſt mon corps.* C'eſt grand fait, que l'Heretique ne veut point de traditions à l'Eſcriture, mais la pure lettre; & quand elle fait contre ſes opinions, il n'en veut plus, & ne demande alors que la Tradition:

dition. L'on voit par là quel homme c'eſt & quel maiſtre il a. Si parmy les hommes les Teſtamens ſont inuiolable: ſi l'on n'y peut contrarier par le decret des Loix, pourquoy feroit-on le contraire au Teſtament du Fils de Dieu? car Teſtament ſignifiant *Teſtatio mentis*, on voit qu'aux moindres perſonnes meſme c'eſt vn fait irreuocable. *Et ce Monde accordant ton ouurage*] Diſant, que par le reglement dont il a formé l'Vniuers, on peut recognoiſtre l'amour qu'il porte aux choſes reglées.

Mais qui ſeroit le Turc, le Iuif, le Sarraſin,
Qui voyant les erreurs du Chreſtien ſon voiſin,
Se voudroit baptizer, le voyant d'heure en heure
Changer d'opinion, & iamais ne ſaſſeure?
Le cognoiſſant leger, mutin, ſeditieux,
Et trahir en vn iour la foy de ſes ayeux?
Volontaire, inconſtant, qui au propos chancelle
Du premier qui luy chãte vne chãſon nouuelle?
Le voyant Manichée, & tantoſt Arrien,
Tantoſt Caluinien, tantoſt Lutherien,
Suiure ſon propre aduis non celuy de l'Egliſe?
Vn vray jonc d'vn eſtang, le joüet de la Biſe,
Ou quelque giroüette inconſtante, & ſuiuant
Sur le haut d'vne tour la volonté du vent?
Et qui ſeroit le Turc lequel auroit enuie
De ſe faire Chreſtien en voyant telle vie?
Certes ſi ie n'auois vne certaine foy
Que Dieu par sõ Eſprit de grace a miſe en moy,
Voyant la Chreſtienté n'eſtre plus que riſée,
I'aurois honte d'auoir la teſte baptiſée,
Ie me repentirois d'auoir eſté Chreſtien,
Et comme les premiers ie deuiendrois Payen.
La nuict i'adorerois les rayons de la Lune,
Au matin le Soleil, la lumiere commune,
L'œil du Monde; & ſi Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil ſont les ſiens radieux,
Qui dõnent vie à tous, nous cõſeruẽt, & gardẽt,
Et les faits des humains en ce Mõde regardent.
Ie dy ce grand Soleil, qui nous fait les ſaiſons
Selon qu'il entre ou ſort de ſes douze maiſons,
Qui remplit l'Vniuers de ſes vertus cognuës,
Qui d'vn trait de ſes yeux nous diſſipe les nuës,
L'eſprit, l'ame du Mõde, ardant & flãboyant,
En la courſe d'vn iour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'ĩmenſe grãdeur, rõd, vagal õd, & ferme,
Lequel a deſſous luy tout le Mõde pour terme,
En repos, ſans repos, oiſif, & ſans ſejour,
Fils aiſné de Nature & le pere du iour.

GARNIER.

Mais qui ſeroit le Turc, le Iuif] Voyez plus haut. *Sarraſin*] Les Sarraſins, qui premiers ont receu la meſchante & fauſſe Loy de Mahomet, furent habitants de la pierreuſe Arabie, à l'endroit où le pays s'eſtend vers la Iudée, & vers l'Egypte à l'autre part. Ils furent appellez ainſi, du lieu nommé, Sarrace, proche des Nabathées: ou du nom de Sarra femme d'Abraham, ſelon d'autres; raiſon pour laquelle ils ſe vantent les ſucceſſeurs & vrays heritiers des promeſſes diuines. Iadis le François a bien eſprouué leurs degaſts & leurs armes; toutefois ils en ont eſté bien eſtrillez: & Charles Magne en a fait curée aſſez de fois, aux pays eſtranges. *Le Voyant d'heure en heure Changer*] Pour ce que l'Heretique n'eſt iamais certain. *Manichée*, Heretique Perſien, dont les Sectaires furent appellez Manicheens; & leſquels, pour éuiter la ſignification du mot Manichée, qui veut dire, fol, publioient dans la Grece que Manichée eſtoit à dire, Verſe manne. Voyez l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. *Suiure ſon propre aduis*] Eſtant particulier, & non du S Eſprit. *Vne certaine foy que Dieu par ſon Eſprit*] *Fides donum Dei ac lumen.* *La teſte baptizée*] Pour ce que l'on baptize au chef. *Payen*] Infidelle, meſcreant, Ethnique, ennemy de IESVS. Sous le mot de Payen tous infidelles qui n'adorent point IESVS, ſont compris. *Paganus*, *Pagani*, comme *Gentes*. *La nuict i'adorerois les rayons de la Lune, Au matin le Soleil*] Comme font certains peuples de l'Indie. *Oeil du Monde*] Pour ce qu'il voit tout. *Les rayons du Soleil ſont les ſiens*] Gentilleſſe poëtique & nonobſtant l'allegation de Plutarque, non veritable. Marulle liu. 3. en l'Hymne du Soleil. *Auricomum genitor fœcundo lumine Solem, &c.*

Selon qu'il entre ou ſort de ſes douze maiſons] Par le Zodiaque, autrement dit l'eſcharpe du Ciel, où cheminant de biais, & faiſant ſon cours propre, annuel & regulier par les douze ſignes, il quitte l'vn pour entrer en l'autre de mois en mois, dans le 4. Ciel, parfaiſant ſondit cours en 300. 51. iours 5. heures, d'où le reglent parfaitement les 4. Saiſons de l'année. Marulle encore en ſon Hymne: *Lucida perlapſus Cœli duodena per aſtra.*

D'Vn traict de ſes yeux] D'vne pointe, d'vn regard: voicy Traict en bonne part, au contraire de celuy du tonnerre. *L'eſprit, l'ame du Monde*] Pour ce qu'il donne vie à tout. *Tout ce Monde pour terme*] Ne paſſant les 12 bouts du Monde. *En repos*] Se couchant ſuiuant le dire des Poëtes, quand la nuict vient en noſtre Hemiſphere, & qu'il porte le iour ailleurs. *Sans repos*] Allant touſiours, & ne ſe couchant point, bien qu'il nous le ſemble quand il eſt ſous l'autre Horizon. *Fils aiſné de Nature*] Pour ce que Nature eſt humainement dite la mere de toutes choſes, & que le Soleil eſt fait en partie afin de les conſeruer & maintenir. L'Autheur a dit en ſon Hymne de l'Eſté, (l'vne des 4. plus rares ouurages qu'il ait iamais produit) que la Nature s'ennuyant de la froideur eneruée du Temps ſon mary, elle deuint amoureuſe du Soleil, & que de ſon fait elle engendra l'Eſté.

I'adorerois Cerés qui les bleds nous apporte,
Et Bacchus qui le cœur des hommes reconforte,
Neptune le ſejour des vents & des vaiſſeaux,
Les Faunes & les Pans, & les Nymphes des eaux,
Et la Terre hoſpital de toute creature,
Et ces Dieux que l'on feint miniſtres de Nature.

Mais l'Euangile ſainct du Sauueur IESVS CHRIST
M'a fermement grauée vne foy dans l'eſprit,
Que ie ne veux changer pour vne autre nouuelle,
Et deuſſé-ie endurer vne mort tres-cruelle.
De tant de nouueautez ie ne ſuis curieux,
Il me plaiſt d'imiter le train de mes ayeux:
Ie croy qu'en Paradis ils viuent à leur aiſe,
Encor qu'ils n'ay'nt ſuiui ny Caluin ny de Beze.
Dieu n'eſt pas vn menteur, abuſeur ny trompeur:
De ſa ſaincte promeſſe il ne faut auoir peur,
Ce n'eſt que verité, & ſa viue parole,
N'eſt pas comme la noſtre incertaine & friuole.
L'hõme qui croit en moy (dit-il) ſera ſauué:
Nous croyons tous en toy, noſtre chef eſt laué
En ton nom, ô IESVS, *& dés noſtre ieuneſſe*
Par foy nous eſperons en ta ſaincte promeſſe.
Et toutefois, Seigneur, par vn mauuais deſtin
Je ne ſçay quel yurongne, apoſtat Auguſtin
Nous preſche le contraire, & tellement il oſe,
Qu'à toy la verité ſa menſonge il oppoſe.
Le iour que tu donnois à ta ſuite ton corps,
Perſonne d'vn couſteau ne te preſſoit alors
Pour te faire mentir & pour dire au contraire
De ce que tu auois deliberé de faire.
Tu as dit ſimplement d'vn parler net & franc,
Prenant le pain & vin, C'eſt cy mon corps & ſang,
Non, ſigne de mõ corps: toutefois ces Miniſtres,
Ces nouueaux defroquez, apoſtats & beliſtres,
Deſmentent ton parler diſant que tu réuois,
Et que tu n'entendois les mots que tu diſois.

GARNIER.

I'adorerois Cerés] L'Autheur continue à dire ce qu'il feroit, & ſeroit contraint de faire, voyant tant de ſuſpens & tant de religions, s'il n'auoit la foy de IESVS-CHRIST imprimée au cœur. *Cerés qui les bleds nous apporte*] Cerés fille de Saturne & d'Ops, ſœur de Iupiter & de Neptune, & mere de Proſerpine, eſt ditte la Déeſſe des bleds, d'autant qu'elle eut l'induſtrie & l'art d'inuenter à labourer la terre, à la ſemer, à battre à la grange, à vanner & cribler, à moudre & faire le pain: car les hommes viuoient parauant de glands & de pommes ſauuages. Beaucoup de choſes ſont dittes de Cerés que l'on pourra voir en la Mythologie de Natalis Comes, & dans le premier liure des Georgiques de Virgile. *Et Bacchus qui les cœurs des hommes reconforte*] Pour ce qu'il eſt Dieu des vins, comme Cerés Deeſſe des bleds. *Vinum lætificat cor hominis*, dit la Saincte Eſcriture. Il eſt fils de Iupiter & de Semele, & Roy des Indes. *Neptune le ſejour des vents & des vaiſſeaux*] Neptune eſt Roy des eaux & frere de Iupiter, mais il eſt pris icy pour l'eau meſme. *Et ces Dieux que l'on feint miniſtres de Nature*] Comme Genie, Amour, & le Dieu des Iardins. *L'homme qui croit en moy, dit-il,*] *Qui credit in me, ſaluus erit*, dit l'Euangile. *Eſt laué*] Baptiſé. *Par Foy nous eſperons*] Ayant la creance & la Foy. *Par vn mauuais Deſtin*] Par malheur. *Yurongne, apoſtat Auguſtin*] Luther dit yurongne, pour eſtre Allemand, qui fait gloire de boire, autant que le François d'aimer; Apoſtat, cõme ayant eſté Moyne d'vn cõuent d'Auguſtins. *Le ſoir que tu donnois à ta ſuite ton corps*] Lors que IESVS fit la Cene, parauant qu'aller ſouffrir la mort. *C'eſt cy mon corps & ſang*] *Hoc eſt corpus meum. Ego ſum panis viuus, qui de cœlo deſcendi: ſi quis manducauerit ex hoc pane, viuet in æternum.* S. Iean chap. 6. Nous en auons parlé. *Ces nouueaux deffroquez*] Pource que les Miniſtres la plus part eſtoient moynes reniez, ayant ietté le froc aux orties. *Diſant que tu réuois*] Ainſi dit l'Huguenot, que IESVS eſtoit ſi troublé, qu'il entendoit autrement qu'il ne diſoit.

Ils nous veulẽt mõſtrer par raiſon naturelle
Que ton corps n'eſt iamais qu'à la dextre eternelle
De ton Pere là haut, & veulent t'attacher
Ainſi qu'vn Promethée au faiſte d'vn rocher.
Ils nous veulent prouuer par la Philoſophie
Qu'vn corps n'eſt en deux lieux, auſſi ie ne leur nie:
Car tout corps n'a qu'vn lieu: mais le tien, ô Seigneur!
Qui n'eſt que Majeſté, que Puiſſance & qu'Honneur,
Diuin, Glorifié, n'eſt pas comme les noſtres.
Celuy à porte cloſe alla voir les Apoſtres,
Celuy ſans rien caſſer ſortit hors du tombeau,
Celuy ſans peſanteur d'os, de chair ny de peau,
Monta dedans le Ciel: ſi ta vertu feconde
Sans matiere appreſtée a baſti tout ce Monde,
Si tu es tout diuin, tout ſainct, tout glorieux,
Tu peux cõmuniquer ton corps en diuers lieux.
Tu ſerois impuiſſant ſi tu n'auois puiſſance
D'accomplir tout cela que ta Majeſté penſe.
Mais quel plaiſir prens-tu pour troubler ton repos,
D'ouïr l'humain caquet tenir tant de propos?
D'ouïr ces Predicãs qui par nouueaux paſſages
En t'attachant au Ciel, monſtrent qu'ils ne ſont ſages?
Qui pippent le vulgaire & diſputent de toy,
Et r'appellent touſiours en doute noſtre foy?
Il ſait bon diſputer des choſes naturelles,
Des foudres, & des vẽts, des neiges, & des greſles
Et non pas de la foy, dont il ne faut douter:
Seulement il faut croire & non en diſputer.

Tout homme curieux lequel voudra ſenquerre
Dequoy Dieu fit le Ciel, les ondes, & la terre,
Du Serpent qui parla, de la pomme d'Adam,
D'vne femme en du ſel, de l'aſne à Balaam,
Des miracles de Moyſe, & de toutes les choſes,
Qui ſont dedans la Bible eſtrangement encloſes,
Il y perdra l'eſprit: car Dieu qui eſt caché,
Ne veut que ſon ſecret ſoit ainſi recherché.
Bref, nous ſommes mortels, & les choſes diuines
Ne ſe peuuent loger en nos foibles poitrines,
Et de ſa preſcience en vain nous deuiſons:
Car il n'eſt pas ſujet à nos ſottes raiſons.
» L'entendemẽt humain, tãt ſoit-il admirable,
» Du moindre faict de Dieu, ſans grace, n'eſt capable.

GARNIER.

Ils nous veulent monſtrer] Suiuant l'opinion des Philoſophes. *A la dextre eternelle*] De Dieu. *Il nous veulent prouuer*] La choſe eſt Philoſophique. *Celuy à porte cloſe*] Apres la Reſurrection. *Celuy ſans rien caſſer*] En venant à reſſuſciter. *Celuy ſans peſanteur*] A l'Aſcenſion, comme ayant vn corps glorieux, & non peſant comme les noſtres. *Tu peux communiquer ton corps en diuers lieux*] Comme en la Saincte Hoſtie. Pouuant eſtre en dix mille & dix millions d'Hoſties, comme la voix & la parolle en autant d'oreilles. *D'accomplir tout cela*] *Ipſe dixit & facta ſunt, ipſe mandauit & creata ſunt.* *Predicants*] Nom des Preſcheurs de la nouuelle opinion. *Nouueaux paſſages*] Allegations falſifiees, cõme és Bibles de Geneue, & d'autres impreſſions du nom des villes Catholiques, pour mieux tromper. *En t'attachant au Ciel*] Diſant que tu ne bouges de là, ſans eſtre icy bas. *Des foudres & des vents*] Comme ils ſont formez. Liſez Ariſtote & Plutarque, & ceux leſquels ont parlé des Meteores. *Seulement il faut croire*] *Tu quidem fide ſta. Noli altum ſapere.* *Du Serpent qui parla*] Du Diable, quand il ſeduiſit Eue noſtre ayeule dans le jardin du Paradis terreſtre, en luy donnant la Pome. *D'vne femme en du ſel*] De la femme de Loth, qui ſortant de l'abominable ville de Sodome, fut changée en vne ſtatuë de ſel, pour auoir, curieuſe, tranſgreſſé les commandemens & les volontez de Dieu. Geneſ. *L'aſne à Balaam*] L'aſneſſe, laquelle portoit Balaam, qui s'en alloit maudire Iſraël par enchantement. Nombres 22. Balaam ſignifie iniquité du peuple. *Des miracles de Moyſe*] Pour les enfans d'Iſraël, deſquels il eſtoit General & conducteur au deſert. Exod. 3. *Bible*] Liure: & pource que dans tel liure, tout eſt compris, il eſt nommé liure ſans deſpendance. *Eſtrangement encloſes*] Qui ſembleroient eſtranges, les conſiderant humainement. *Car Dieu qui eſt caché*] Dont les hauts ſecrets ne doiuent eſtre decelez. *Et les choſes diuines Ne ſe doiuent loger*] Ce n'eſt pas à dire que nous deuions eſtre priuez des choſes diuines, mais qu'il ne faut aſpirer aux ſecrets diuins. *Preſcience*] Mot pour ſignifier l'auant-cognoiſſance de toutes choſes.

Mais comment pourroit l'homme auec ſes petits yeux
Cognoiſtre clairement les myſteres Cieux;
Quand nous ne ſçauons pas regir nos Republiques,
Ny meſmes gouuerner nos choſes domeſtiques?
Quand nous ne cognoiſſons la moindre herbe des prez?
Quand nous ne voyons pas ce qui eſt à nos piez?
Toutefois les Docteurs de ces ſectes nouuelles,
Comme ſi l'Eſprit Sainct auoit uſé ſes ailes
A ſ'appuyer ſur eux, comme ſ'ils auoient eu
Du Ciel dru & menu mille langues de feu,
Et comme ſ'ils auoient (ainſi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts Dieux à la table:
Sans que honte & vergongne en leur cœur trouue lieu,
Parlent profondement des myſteres de Dieu:
Ils ſont ſes Conſeillers, ils ſont ſes Secretaires,
Ils ſçauent ſes aduis, ils ſçauent ſes affaires,
Ils ont la clef du Ciel & y entrent tous ſeuls,
Ou qui veut y entrer, il faut parler à eux.
Les autres ne ſont rien ſinon que groſſes beſtes,
Gros chapperons fourrez, graſſes & lourdes teſtes:
Sainct Ambrois, ſainct Hieroſme, & les autres Docteurs
N'eſtoient que des réueurs, des faux, & des menteurs:
Auec eux ſeulement le Sainct Eſprit ſe treuue,
Et du Sainct Euangile ils ont trouué la ſebue.
O pauures abuſez! mille ſont dans Paris,
Leſquels ſont dés jeuneſſe aux eſtudes nourris,
Qui de contre vne natte eſtudians attachent
Melancholiquement la pituite qu'ils crachent,
Deſquels vous apprendriez en diuerſes façons
Encores dix bons ans, mille & mille leçons.
Il ne faut ſe ruſer de longue experience
Pour eſtre exactement docte en voſtre ſcience:
Les barbiers, les maçons en vn iour y ſont clers,
Tant vos myſteres ſaincts ſont cachez & couuers.
Il faut tant ſeulement auecques hardieſſe
Deteſter le Papat, parler contre la Meſſe,
Eſtre ſobre en propos, barbe longue & le front
De rides labouré, l'œil farouche & profond,

Les cheueux mal peignez, le ſourcy qui ſ'auale,
Le maintien refrongné, le viſage tout paſle,
Se monſtrer rarement, compoſer maint eſcrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur & de Chriſt,
Auoir d'vn grand manteau les eſpaules couuertes,
Bref, eſtre bon brigand & ne iurer que Certes.
Il faut pour rendre auſſi les peuples eſtonez,
Diſcourir de Iacob & des predeſtinez,
Auoir Sainct Paul en bouche & le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfans l'Euãgile permettre,
Les œuures meſpriſer, & haut-loüer la foy.
Voilà tout le ſçauoir de voſtre belle loy.

GARNIER.

Mais comment pourroit l'homme] Prudence en l'Apotheoſe contre les Sabelliens.

Quum ſit difficilis via noſcere Principiorum
Semina, cui dabitur mortali exquirere, quidnam
Vltra Principium Deus egerit?

Comme ſi l'Eſprit Sainct auoit vſé ſes aiſles] Pourautant que le S. Eſprit deualla ſur Ieſus-Chriſt lors de ſon Bapteſme en forme de Colombe au fleuue du Iourdain. *Et vidit Spiritum Dei deſcendentem ſicut Colombam, & venientem ſuper ipſum*, S. Luc 3. L'Autheur veut dire: comme s'ils eſtoient fauoriſez de toutes les inſpirations que donne le Sainct Eſprit. *Comme s'ils auoient eu*] Comme la Vierge, & les Apoſtres qui receurent le iour de la Pentecoſte, le S. Eſprit, en guiſe de langues de feu. *Et apparuerunt illis diſpertitæ linguæ tanquam ignis*, Act. des Apoſtres. *Ainſi que dit la fable de Minos*] Minos fils de Iupiter & d'Europe, & Roy de Crete, fut le premier qui la rangea ſous des Loix: & pource qu'il aima fort l'equité durant ſa vie, apres ſa mort on l'a fait Iuge des Enfers. Homere en l'Odyſſ. liu. A.

Ἔνθ' ἴδον Μίνωα, &c.

Æaque, & Rhadamanthe, encores fils de Iupiter, ſont Iuges des Enfers, mais il eſt par deſſur eux, pour reſoudre les choſes d'importance & de valeur: auſſi Iupiter, comme il eſt dit icy, l'honore tant, qu'il le daigne faire banqueter & manger de l'Ambroſie à la table des Dieux. Or Platon dit, que pour eſtre aimant de la Iuſtice, il eſt diſciple du Dieu Iupiter ſon pere, entendant que l'on ne peut l'adminiſtrer comme il faut ſans l'aimer & l'enſuiure. Homere, comme Platon, le nomme Oariſte de Iupiter, c'eſt à dire, familier & diſciple. Tzetzes Autheur Grec en la 9. Hiſt. de ſes Chiliades & en la 49. de la 12. le maintient fils d'Aſterius Roy de Crete, & parle de luy bien au long, & du Minotaure. *Sans que honte & vergongne*] Ouy, car on doit auoir de la honte de profonder les myſteres qui ſont en Dieu, pour en mal vſer. *Ses Conſeillers*] Ses Apoſtres, ſur leſquels il preſidoit ſur terre, & preſide au Ciel. *Ses Secretaires*] Les Euangeliſtes. *Ils ont la clef du Ciel*] Comme S. Pierre. *Il faut parler à eux*] Se faire de leur religion pretenduë. *S. Ambrois*] Pour, S. Ambroiſe, en conſideration du vers. Il entend icy les 4. Docteurs de l'Egliſe, S. Ambroiſe, S. Gregoire, S. Hieroſme, & S. Auguſtin, deſquels l'Huguenot ſe rit comme de gens ſimples & lourdauts, & rejette leurs paſſages quand ils ne font pour luy. *Ils ont trouué la febue*] Prouerbe commun, tiré par allegorie de la febue du gaſteau des Roys, où la Royauté ſe donne par ſort. *O pauures abuſez, mille ſont dans Paris*] Il faut dire vingt mille auiourd'huy; car on peut aduoüer ſans flatter, que la Sorbonne, Maiſon des Theologiens de Paris & ſon eſcolle diuine, & les autres ne furent iamais à la vingtieſme partie ſi comblees de ieuneſſe releuee d'eſprit & d'origine qu'elles ſont auiourd'huy. *Pituite*] Humeur froide & melancolique, humeur catharreuſe & gluante: c'eſt pourquoy l'Autheur dit que les eſtudians l'attachent contre la paroy. *Se ruſer*] Mot de Chaſſe. *Clercs*] Sçauants. *Il faut tant ſeulement*] C'eſt depeindre au vif telles gens. *Le Papat*] La condition des Papes. *La Meſſe*] L'oblation des oblations. * *Certes*] Iuron des Miniſtres Predicans: c'eſt à dire en Hebrieu, Il eſt ainſi. Le mauuais Roy de Geth, qui ſe voulut mocquer du bon Roy Dauid, ſe nommoit Achis, de la ſignification du mot; & diriez qu'en diſant certes, ils iurent par luy: telle eſt l'affirmation des Gaſcons; toutesfois Alain Chartier, Hiſtoriogr. & Poëte du Roy Charles VII. & lequel eſtoit Normãd, vſe fort de ce mot Acertes, qui veut dire Certes. *Diſcourir de Iacob & des Predeſtinez*] Iacob fils d'Iſaac & frere puiſné d'Eſaü, mais qui pour vn broüet de lentille fut depuis l'aiſné, receut finement de ſon pere la benediction qu'il appreſtoit à ſon frere, & de là toutes manieres de biens & de felicitez luy ſuccederent: Et pourautant qu'il ſe bandoit en la contemplation des choſes bonnes, le nom d'Iſraël luy fut donné de Dieu, auec l'eternelle beatitude, conſiſtant en la viſion de ſa Majeſté haute. Car Iſraël ſignifie l'homme qui voit Dieu; tels que ſont les bien-heureux, leſquels ont eſté predeſtinez, c'eſt à dire, eſleuz pour eſtre ſauuez. *Auoir Sainct Paul en bouche*] Pour ce que le Huguenot en fait trophée. *Et le prendre à la lettre*] Pour autant qu'il ſemble du premier abord en quelques endroits, faire pour eux, le prenant à la lettre; mais à la tradition tout le contraire eſt apperceu clairement. *Aux femmes, aux enfans l'Euangile permettre*] Choſe tellement difficile, que les Docteurs y ſont bien empeſchez, & meſme les Conciles. Bien que les eſcrits des liures contiennent la ſcience, on ne l'apprend ſans maiſtre: les maiſtres ſont les Predicateurs, qui transforment la viande en laict pour les enfans, qui ne la pourroient ny maſcher ny digerer. Car les ignorans ſont des enfans. *Les œuures meſpriſer*] Ce qui n'eſt à blaſmer. Parmy le grand nombre, i'en deduiray peu du vieil & nouueau Teſtament. Hieremie 31. *Et merces operi tuo, ait Dominus.* Prouerbe 11. *Impius facit opus inſtabile, ſeminanti autem iuſtitiam merces fidelis:* Sap. 3. 5. *Bonorum operum glorioſus eſt fructus.* Sap. 10. *Iuſti in perpetuum viuent, & apud Dominum eſt merces eorum.* Eccleſ. 16. *Miſericordia facit vnicuique locum, ſecundum meritum operum ſuorum.* Matth. 11. *Quicunque potum dederit vni ex minimis iſtis calicem aquæ frigidæ, non perdet mercedem ſuam.* Ioan. *Procedent qui bona fecerunt in reſurrectionem vitæ, qui verò mala egerunt, in reſurrectionem iudicij.* Et S. Paul dont ils parlent tant, 2. aux Romains. *Reddet Deus vnicuique ſecundum opera eius. Gloria & honor omni operanti bonum.* 1. Cor. 3. *Vnuſquiſque mercedem accipiet ſecundum laborem ſuum.* 1. Cor. 5. *Omnes manifeſtari oportet ante tribunal Domini noſtri Ieſu Chriſti, vt referat vnuſquiſque propria corporis prout geſſit, ſiue bonum, ſiue malum.* *Et haut loüer la Foy*] Qui n'eſt rien ſans les œuures. Phil. 11. *Vobis donatum eſt pro Chriſto, vt non ſolùm in eum credatis, ſed etiam vt pro illo patiamini.* Math. vlt. *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, & Filij, & Spiritus Sancti, docentes eos non ſolùm credere, ſed etiam ſeruare omnia quæcunque mandaui vobis.*

I'ay autrefois gousté, quand i'estois ieune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuuage:
Mais quelque bon Démon m'ayant oüy crier,
Auant que l'aualler me l'osta du gosier.
Non, non, ie ne veux point que ceux qui doiuent naistre,
Pour vn fol Huguenot me puissent recognoistre:
Ie n'aime point ces noms qui sont finis en ots,
Gots, Cagots, Austrogots, Visgots & Huguenots:
Ils me sont odieux comme peste, & ie pense
Qu'ils sont prodigieux à l'Empire de France.
Vous ne pippez sinon le vulgaire innocent,
Grosse masse de plomb qui ne voit ny ne sent,
Ou le ieune marchant, le bragard gentil-homme,
L'escolier débauché, la simple femme, & somme
Ceux qui sçauent vn peu, non les hommes qui sont
D'vn iugement rassis, & d'vn sçauoir profond.
Perisse mille fois ceste tourbe mutine
Qui folle court apres la nouuelle doctrine,
Et par opinion se laisse sottement
Sous ombre de pitié gaigner l'entendement.
O Seigneur, tu deuois pour chose necessaire
Mettre l'opinion aux talons, & la faire
Loin du chef demeurer, & non pas l'apposer,
Si pres de la raison, à fin de l'abuser?
Comme vn meschant voisin, qui abuse à toute heure
Celuy qui par fortune aupres de luy demeure.
Ce Monstre qui se coule en nos cerueaux apres
Va gaignant la raison laquelle habite aupres,
Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.
La seule Opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer;
Perd la Religion, renuerse les grand's villes,
Les couronnes des Rois, les polices ciuiles:
Et apres que le peuple est sous elle abatu,
Lors le vice & l'erreur surmonte la vertu.
Or ceste Opinion fille de Fantaisie
Outre-vole l'Afrique, & l'Europe & l'Asie
Sans iamais s'arrester: car d'vn vol nompareil
Elle attaint en vn iour la course du Soleil.
Elle a les pieds de vent, & dessur les aisselles
Comme vn Monstre emplumé, porte de grandes ailes:
Elle a la bouche ouuerte, & cent langues dedans,
Sa poitrine est de plomb, ses yeux prompts & ardans,
Tout son chef est de verre, & a pour cõpagnie
La ieunesse, l'erreur, l'orgueil & la manie.
De ses tetins ce Monstre vn Vviclef alaita,
Et en despit du Ciel vn Iean Hus enfanta,
Puis elle se logea sur le haut de la porte
De Luther son enfant, & dist en ceste sorte.

GARNIER.

I'ay autrefois gousté] L'Autheur encore bien ieune, comme il dit, auoit eu quelque allechement du beau parler des Heretiques, dont il fut plustost deliuré qu'engagé, par la fauorable inspiration d'vn bon Ange, qu'il appelle bon Demon (car il est pris en bonne & mauuaise part, comme nous auons fait voir). Il dit que cet Ange gardien l'entendit crier, pour dire, qu'il le vit en combat dans son esprit, & resistant au vent commun de la tentation qui soufloit par tout alors: Demon signifie en Grec, sçauant. *Du miel empoisonné*] Charmé; C'est vne allusion des breuuages de Circe. *Huguenot*] Diuerse est l'opinion de la deriuaison: Les vns disent qu'il vient de Iean Hus, Heretique bruslé vif au Concile de Constance, enuiron 150. ans auparauant: Les autres du Roy Hugon, dont l'esprit couroit de nuict à Tours, comme ils faisoient, s'assemblans de nuict; & que les mutins d'Amboise furent pris à Tours: Les autres de *Hens quenaux*, qui veut dire en Suisse, gens mutins & seditieux: Les autres du commencement de la Harangue de Beze au Colloque de Poissy, trois fois interrompuë & commençant: *Huc nos venimus*: & les autres disent le semblable d'vn ieune Gentilhomme Allemand, lequel estant pris à la faction d'Amboise, & conduit à Monseigneur le Cardinal de Lorraine, luy donna la mesme respõse, comme il l'interrogeoit. *Cagots*] Simulez, gens de faux-semblant, caphards, hypocrites; ce mot vient de *Goth*, qui signifie en Allemand, Dieu: ainsi nomme-'ton les hypocrites, mangeurs de Crucifix. *Austrogohts, Visgoths*] C'estoient mesmes peuples lesquels estans diuisez prindrent chacun leur nom. Procope dit que les Goths, Ostrogoths, Visgoths & Vandales sont appellez tous d'vn mesme nom Sarmates, gens de mesme pays: la diuersité de leurs gouuerneurs & capitaines leur ayant fait auoir differentes appellations. *L'Empire de France*] Le Royaume de France, par vn mouuement d'affection. *Le ieune marchand*] Encore simple & niais. *Sous ombre de pitié* Sous le voile des paroles de vaine compassion: dont les seducteurs l'enueloppent. *Si prés de la raison*] Car l'Opinion se loge aupres d'elle, à fin de trouuer subiet de la surprendre & la troubler, comme vne pernicieuse & meschante voisine, que l'on appelle vn Hydre à cent testes. *Fille de Fantaisie*] Pource qu'elle naist des folles imaginations qui volent dans l'esprit.

Afrique] C'eſt vne des parties du Monde, ainſi nommée d'Afer, de la poſterité d'Abraham, lequel ayant armé contre Libye (nom qu'elle portoit auec celuy d'Heſperie, comme diſent les Grecs) & vaincu ſes ennemis, il s'arreſta là. Ceſte partie du Monde eſt aſſiſe entre l'Aſie, l'Europe & le Midy, prenant ſon eſtendue en ſa longueur des confins d'Egypte, à la mer des Gades, où ſont les Colonnes d'Hercule, vers le Caucaſe; ainſi nommées, parce que ledit Hercule ayant penetré iuſqu'à ce lieu, rendit la nauigation bien aiſée. On feint qu'il planta là ces deux Coulonnes à fin de ſeruir de marque aux deux extremitez de la terre: c'eſt le deſtroit de Gibraltar. La mer qui ceint l'Afrique vers le Septentrion, porte le nom de Libyque: Ethiopique celle deuers le Midy: celle de la part d'Occident, Atlantique. Bref, la mer & le Nil la ſeparent des autres parties du Monde. *La courſe du Soleil*] Qui fait le tour du Monde en vn iour. *Elle a les pieds de vent*] Pour monſtrer ſa velocité. *Et deſſur les aiſſelles, &c.*] Telle eſt la Renommée dans Virgile au 4. de l'Eneide.

Monſtrum horrendum, ingens, &c.

Sa poitrine eſt de plomb] Dure, peſante, inacceſſible, qui ne ſe peut fleſchir. Il prend icy metonymiquement la poitrine pour le cœur. *Tout ſon chef eſt de verre*] Clair, tranſparent, fol. *Manie*] Fureur ardente. *Vuicleff*] Heretique Anglois, des premiers de ceux leſquels ont infecté l'Allemagne & la Boheme, & qui fut deuant Iean Hus & Hieroſme de Prague Bohemiens: Il auoit toutes les erreurs que depuis ont eu les autres & les noſtres, qui deuroient mourir de honte, d'auoir abandonné la Foy de IESVS-CHRIST, & de leurs ayeuls, enſeignée en l'Egliſe, pour ſuiure les illuſions de tels yurongnes, brigands, & meurtriers. L'Empereur Sigiſmond commanda (ce fut au Concile de Conſtance) que les os dudit Vuicleff fuſſent deterrez & bruſlez, ſi l'on pouuoit les cognoiſtre & diſcerner. *Iean Hus*] Heretique nay de bas & pauure lieu d'vn village de Boheme appellé Huſz, dont il prit le nom qui veut dire Oüye, pource qu'il eſtoit iugé par les Bohemiens de grand & vif eſprit. Il dogmatiſoit en l'an 1408. & fut bruſlé tout vif au Concile de Conſtance.

Mon fils, il ne faut plus que tu laiſſes roüiller
Ton eſprit en pareſſe, il te faut deſpoüiller
Cet habit mõſtrueux, il faut laiſſer ton cloiſtre:
Aux Princes & aux Rois ie te feray cognoiſtre,
Et ſi feray ton nom fameux de tous coſtez,
Et rendray deſſous-toy les peuples ſurmontez.
» Il faut oſer beaucoup: la Fortune demande
» Vn magnanime cœur qui oſe choſe grande.
Ne vois-tu que le Pape eſt trop enflé de biẽs?
Comme il preſſe ſous ſoy les Princes terriens?
Et comme ſon Egliſe eſt toute deprauée
D'ambition, de gloire, & d'erreur abreuuée?
Ne vois-tu ſes ſuppoſts pareſſeux & pouſſifs,
Decoupez, parfumez, delicats, & laſcifs,
Fauconniers, & veneurs, qui occupent & tiennent
Les biens qui iuſtement aux pauures appartiennent,
Sans preſcher, ſans prier, ſans garder le troupeau,
Dont ils tirent la graiſſe, & deſchirent la peau?
Dieu t'appelle à ce faict: courage, ie te prie:
Le Monde enſorcelé de vaine pipperie
Ne pourra reſiſter: tout va de pis en pis,
Et tout eſt renuerſé des grands iuſqu'aux petits.
La Foy aueq' ſa ſœur de la terre eſt bannie.
Et regnent en leur lieu luxure & gloutonnie:
L'exterieur domine en tout ce Monde icy,
Et de l'interieur perſonne n'a ſoucy.
Pource ie viens du Ciel pour te le faire entendre,
Il te faut maintenant en main les armes prendre:
Ie fourniray de feu, de meſche & de fuzil:
De mille inuentions i'auray l'eſprit fertil,
Je marcheray deuant, & d'vn cry vrayſemblable
I'amaſſeray pour toy le vulgaire muable:
I'iray le cœur des Roys de ma flamme attizer,
Ie feray leurs citez en deux parts diuiſer,
Et ſeray pour iamais ta fidelle compagne.
Tu feras grand plaiſir aux Princes d'Allemagne,
Qui ſont marris de voir (comme eſtans genereux)
Vn Eueſque Electeur qui domine ſur eux:
S'ils veulent qu'en leur main l'Election ſoit miſe,
Il faut rompre premier les forces de l'Egliſe:
Vn moyen plus ſubtil ne ſe trouue ſinon
Que de monter en Chaire, & d'auancer ton nom,
Abominer le Pape, & par mille fineſſes
Crier contre l'Egliſe, & deſcrier les Meſſes.
Ainſi diſoit ce Monſtre, & arrachant ſoudain
Vn ſerpent de ſon dos, le jetta dans le ſein
De Luther eſtonné: le ſerpent ſe deſrobe,
Qui gliſſant lentement par les plis de ſa robe
Entre ſous la Chemiſe, & coulant ſans toucher
De ce Moyne abuſé ny la peau ny la chair,
Luy ſouffle viuement vne ame ſerpentine,
Et ſon venin mortel vomit en ſa poitrine.

L'enracinant au cœur : puis faiſant vn grand bruit
D'eſcailles & de dents comme vn ſonge ſ'enfuit.

GARNIER.

Mon fils, il ne faut plus] L'Autheur deſcrit icy la harangue perſuaſiue de l'Opinion, à fin de ſeduire Luther, & luy faire abandonner ſon cloiſtre d'Auguſtins, pour ſe nommer le chef des Hereſiarques: La fin du 7. de l'Eneide de Virgile, eſt le modelle de tout ce diſcours :

Turne, tot incaſſum fuſos patiere labores ?

Roüiller en pareſſe] Metaphore priſe du fer. *Ceſt habit monſtrueux*] L'habit de Religion. *La fortune demande*] Virgile: *Audentes Fortuna iuuat, timidóſque repellit.*

Ne vois-tu que le Pape] Diſcours familiers de ceux que l'erreur a ſeparez de l'Egliſe; leſquels pour la rendre plus abjecte & plus facile à ruiner, voudroient qu'elle eut vn chef ſans pouuoir & ſans eſclat : & ſi comme ils diſent, le vice & le deſreglement ont tel regne en ſes enfans leurs aduerſaires, qu'ils tirent la poutre de leurs yeux, auant que reprendre le feſtu des autres. *Ses ſuppoſts*] Les Catholiques Eccleſiaſtiques. *La Foy auec ſa ſœur*] Charité. *Pource ie viens du Ciel*] Telle eſt l'outrecuidance de l'Opinion, de vouloir teſmoigner qu'elle prend langue dans le Ciel. *De feu, de meſche & de fuzil*] De boutefeu, d'appareil. *De ma flamme*] Ie les enflammeray : ie les porteray violemment. *En deux parts diuiſer*] La Cité diuiſée ſera deſolée. *Aux Princes d'Allemagne*] Comme à Federic Duc de Saxe qui fut le ſupport de l'Hereſie. *Vn Eueſque Electeur*] Vn de ceux qui donnent leur voix pour monter à l'Empire. *Ainſi diſoit ce Monſtre*] Suitte des effets d'Alecton dans Virgile au 7. de l'Eneide. Et Prudence contre les Marcionites : *Complicat ecce nouo ſinuoſos pectore nexus, &c.* Dans le Tombeau que nous auons fait du Roy Henry le Grand ie ne m'eſlongne beaucoup de l'imitation du Poëte Latin, quand le Meurtre parle à ce vilain monſtre de Rauaillac qui le 14. de May, l'an 1610. oſa luy donner la mort, par vn des eſtranges parricides que l'on veit iamais.

Ce diſant, auſſi toſt vne langue il tira
Des ſerpents qu'il auoit, & luy rua dans l'ame,
Fumante à gros boüillons de venins & de flame,
Sans outrager le corps ; mais ſoudain les eſprits
Furent de violence & de fureur épris.

Ce que nous auons encore imité dans le premier liure de mon Hiſtoire de la Paſſion, quand le Demon vient accueillir Iudas, pour l'induire à trahiſon contre IESVS. Le Demon l'accueillant & le guignant de trauers, luy coula ſubtilement au dedans vn venin, creé par cette enuie, & luy gliſſant au cœur, le mit tout c'en deſſus deſſous, & tout en fougue. Le bois d'vne jauelle eſtant deſliée, ſe peut rompre & diuiſer bien aiſément. Le venin furetant luy penetra les moüelles, ſans toucher les os, & ſa noire infection luy regorgea par la bouche, le faiſant murmurer entre ſes dents contre l'honneur de IESVS, & le culte & la reuerence deubs à ſa Majeſté diuine. *Luy ſouffle*] Luy jette auec vn ſouffle : imitation des Poëtes Grecs & Latins. *L'enracinant au cœur*] Metaphore, luy reſpandant & luy verſant au cœur.

Au bruit de ce ſerpent que les monts redoublerent,
Le Danube & le Rhin en leur courſe en tremblerent,
L'Allemagne en eut peur, & l'Eſpagne en fremit :
D'vn bon ſomme depuis la France n'en dormit,
L'Itale ſ'eſtonna, & les bords d'Angleterre
Treſſaillirent d'effroy comme au bruit d'vn tonnerre.
Lors Luther agité des fureurs du ſerpent,
Son venin & ſa rage en Saxone reſpand,
Et ſi bien en preſchant il ſupplie & commande,
Qu'à la fin il ſe voit docteur d'vne grand bande.
Depuis les Allemans ne ſe virent en paix,
La mort, le ſang, la guerre, & les meurtres eſpais
Ont aſſiegé leur terre, & cent ſortes de vices
Ont c'en deſſus-deſſous renuerſé leurs polices.
De là ſont procedez les maux que nous auõs,
De là vient le diſcord qu'abuſez nous ſuiuons:
De là vient que le fils fait la guerre à ſon pere,
La femme à ſon mary, & le frere à ſon frere,
A l'oncle le nepueu : de là ſont renuerſez
Les Conciles ſacrez des vieux ſiecles paſſez.
De là toute hereſie au Mõde prit naiſſance,
De là vient que l'Egliſe a perdu ſa puiſſance,
De là vient que les Rois ont le Sceptre eſbranlé,
De là vient que le foible eſt du fort violé ;
De là ſont procedez des Geans qui eſchellent
Le Ciel, & au combat les Dieux meſmes appellent :
De là vient que le Monde eſt plein d'iniquité,
Remply de deſfiance & d'infidelité,
Ayant perdu ſa reigle, & ſa forme ancienne.
Si la Religion & ſi la foy Chreſtienne
Apporte de tels fruits, i'aime mieux la quitter,
Et banny m'en-aller les Indes habiter
Sous le Pol Antarctique où les ſauuages viuẽt,
Et la loy de Nature heureuſement enſuiuent.

Mais en bref, ô Seigneur, Tout-puiſſant
& tout fort,
Par ta ſaincte bonté tu rompras leur effort,
Tu perdras leur conſeil, & leur force animée
Contre ta Majeſté enuoyras en fumée.
Car tu n'es pas l'appuy ny l'amy des larrons:
C'eſt pourquoy ton ſecours en bref nous eſpe-
rons:
La victoire des champs ne depend de nos ar-
mes,
Du nombre des pietons, du nombre des gen-
darmes:
Elle giſt en ta grace, & ta dextre des Cieux
Fait celuy que tu veux icy victorieux.
Nous ſçauons bien, Seigneur, que nos fau-
tes ſont grandes,
Nous ſçauons nos pechez: mais Seigneur, tu
demandes
Pour ſatisfaction vn courage contrit,
Vn cœur humilié, vn penitent eſprit.
Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en
ton ire
Ton peuple repentant qui lamente & ſouſpire,
Qui te demande grace, & par triſte meſchef
Les fautes de ſes Roys ne tourne ſur ſon chef.
Vous Princes, & vous Roys, la faute auez
commiſe
Pour laquelle auiourd'huy ſouffre toute l'E-
gliſe,
Bien que de voſtre temps vous n'ayez pas
cognu
Ny ſenty le malheur qui nous eſt aduenu.
Voſtre facilité qui vendoit les offices,
Qui donnoit aux premiers les vaquans bene-
fices,
Qui l'Egliſe de Dieu d'ignorans farciſſoit,
Qui de larrons priuez les Palais rempliſſoit,
Eſt cauſe de ce mal: il ne faut qu'vn ieune
homme
Soit Eueſque ou Abbé ou Cardinal de Rome:
Il faut bien le choiſir auant que luy donner
Vne mitre, & Paſteur des peuples l'ordonner.
Il faut certainement qu'il ait le nom de
Preſtre,
Preſtre veut dire vieil: c'eſt afin qu'il puiſſe
eſtre
De cent mille pechez en ſon office franc,
Que la ieuneſſe donne en la chaleur du ſang.

Le Danube & le Rhin en leur courſe tremblerent] C'eſt à dire, figuratiuement; Les habitans du pays où coulent ces fleuues, s'eſtonnerent. Le Danube, & le Rhin deux fleuues d'Allemagne, dont nous auons parlé, ſi ie ne me trompe, comme nous auons fait de l'Allemagne, de l'Eſpagne, & de l'Angleterre. *De l'Itale*] De l'Italie; C'eſt vne region de l'Europe, qui fut premierement ditte Heſperie, du nom de l'Eſtoille *Heſperus*, qui luy eſt oppoſee de-uers Occident: ſecondement Oenotrie, de la bonté de ſon vin, nommé des Grecs, οἶνος, & priſt en fin le nom d'Italie, d'Itale fils du Roy de Sicile. Elle commence aux Alpes qui luy ſont comme rempart durable, & s'eſtend d'vne longue entreſuitte par entre le Midy & l'Orient iuſqu'en l'Iſle Sicilienne; tellement que ces deux qui la bornent de la maniere luy ſeruent comme de longs & larges foſſez. Elle eſt d'vn terroir merueilleuſemẽt fertile, & d'vn air extremement ſain: Pluſieurs mers cõme l'Oceane, la Tyrrhene, l'Hadriatique, luy font eſpaule: Rome eſt vne de ſes villes renommees; le Tybre vn de ſes fleuues, & l'Apennin l'vne de ſes montagnes. Les Autheurs l'enſeigneront plus au long, à qui voudra ietter les yeux deſſus. *Saxons*] Saxe, pays de Luther. *De là ſont procedez les maux*] Horace Ode 3. du premier liure.

——— macies & noua febrium
Terris incubuit cohors.

Et Prudence contre les Marcionites:

Hinc natale caput vitiorum, principe ab illo
Eluxit origo mali, qui ſe corrumpere primum,
Mox hominem dederit, nullo informante magiſtro:
Vltimus exilium ſubuerſo præſide mundus
Sortitur, mundique omnia labefacta ſupellex.

Le diſcord qu'abuſez nous ſuiuons] C'eſt à dire; qu'abuſez vous ſuiuez, Heretiques. *Que le fils*] Les parents eſtans de loy diuerſe, & ne pouuans s'accorder, ny viure en paix ſans quereller. *Les Conciles ſacrez*] Où tant de Prelats aſſemblez, priants & ieuſnans auoient determiné les choſes concernantes la Foy par l'illumination du S. Eſprit. *Que l'Egliſe a perdu ſa puiſſance*] En maints lieux, par la force de l'Hereſie. *Les Indes*] Nous en auons deſcript le pays. *Les Sauuages*] Peuples demeurans là, tous nuds, & la plus part tous velus. Ce mot eſt pris vulgairement pour gens barbares. *Et la Loy de Nature*] Sans autre foy ny religion, ſinon de viure comme Nature l'enſeigne. *La victoire des champs*] La bataille ſe deuant donner. *Fait celuy que tu veux*] Pour des raiſons cachees. *Vn courage contrit*] *Cor contritum & humiliatum Deus non deſpicies.* *Ne punis en ton ire*] *Ne in furore arguas me, neque in ira tua corripias me.* *Vous Princes & vous Roys*] Pour auoir eſté Princes trop indulgens, & toleré les abus qu'il falloit extirper en les corrigeant, comme le principe du mal, & du faux prerexte. *Bien que de voſtre temps*] Repriſe à fin de s'excuſer, & faire voir que l'on doit traitter les Souuerains & les Roys auec paroles de ſoye. *Voſtre facilité*] Il deſcrit les ſuiects du mal, qui ne ſont pas encore eſteints en l'aage où nous viuons. *Farciſſoit*] Metaphore de cuiſine aſſez moindre, toutefois bien priſe, voulant mõſtrer le peu de chois, par la cõfuſion du meſlãge. *Eueſque*]

Pour ſçauoir quel eſt, & doit eſtre l'Eueſque, liſez Sainct Paul en ſa 1. epiſt. à Timothée, chap. 3. Vn Eueſque eſt vn Paſteur general, ayant Dioceſe & chanoines. *Abbé*] Paſteur religieux, ayant ſeulement à regir & commander les Moynes de ſon Conuent. Il en eſt de Commendataires, que Budee nomme *féciary*. *Cardinal de Rome*] Pource que les Cardinaux ſont faits à Rome. On les nomme Princes de l'Egliſe, comme eſtans les premiers de la Cour du Vicaire de Ieſus-Chriſt ſur terre. Ils ſont dits Cardinaux de *cardo*, qui ſignifie vn gond, c'eſt à dire, qui ſouſtient, ou doit ſouſtenir le faix, & luy donner mouuement, comme le gond fait à la porte. *Mitre*] La Thiare d'vn Eueſque ou Abbé. *Preſbtre*] C'eſt à dire, ancien; πρεσβύτερος.

Si Platon preuoyoit par les molles Muſiques
Le futur changement des grandes Republiques,
Et ſi par l'harmonie il iugeoit la cité:
Voyant en noſtre Egliſe vne laſciueté,
On pouuoit bien iuger qu'elle ſeroit deſtruite,
Puis que ieunes Pilots luy ſeruoient de conduite.
» *Tout Sceptre & tout Empire & toutes regions*
» *Fleuriſſent en grandeur par les religions:*
» *Par elles ou en paix ou en guerre nous ſommes:*
» *Car c'eſt le vray ciment qui entretient les hommes.*
On ne doit en l'Egliſe Eueſque receuoir
S'il n'eſt vieil, s'il ne preſche, & ſ'il n'eſt de ſçauoir:
Et ne faut eſleuer par faueur ny richeſſe
Aux offices publics l'inexperte ieuneſſe
D'vn eſcolier qui vient de Tholoſe, deuant
Que par longue practique il deuienne ſçauant.
Vous Royne, en departant les dignitez plus hautes,
Des Roys vos deuanciers ne faites pas les fautes,
Qui ſans ſçauoir les mœurs de celuy qui plus fort
Se haſtoit de picquer, & d'apporter la mort,
Donnoient le benefice, & ſans ſçauoir les charges
Des loix de IESVS-CHRIST, *en furent par trop larges,*
Leſquels au temps paſſé ne furent ordonnez
Des premiers fondateurs pour eſtre ainſi donnez.
Madame, il faut chaſſer ces gourmandes Harpyes,
Ie dy ces importuns dont les griffes remplies
De cent mille morceaux tendent touſiours la main,
Et tant plus ils ſont ſaouls tant plus meurent de faim,
Eſponges de la Cour, qui ſuccent & qui tirent,
Plus ils creuent de biens, & plus ils en deſirent.

GARNIER.

Si Platon preuoyoit par les molles Muſiques] Ce Philoſophe iugeoit de l'aneantiſſement des Republiques & des Citez, par les foibles muſiques, & par les non maſles harmonies, cõme au contraire leur releuement par les fortes, & non languiſſantes. Voyant auiourd'huy tant de rymeurs & de verſificateurs, qui par leurs modulations ſuperſtitieuſes (vrays termes dont vſe feu Monſieur Des-Portes dans vne lettre qu'il me faiſoit l'honneur de m'eſcrire) veulent acquerir tout l'honneur, & reduire à neant, s'ils pouuoient, les enthouſiaſmes des vrays enfans d'Apollon, ne tiendrons-nous pas de ceſte imagination Platonique en iugeant mal de la France? mais nous en eſperons le releuement par les faueurs que la Muſe eſpere du Roy Louys XIII. apres les heureuſes victoires que l'on voit & que l'on eſpere de iour en iour de ſa Majeſté. *Ieunes Pilots*] Au lieu de Pilotes, à cauſe du vers: Ce ſont mariniers; & pource que l'Egliſe eſt comparée à vne barque, l'Autheur vſant de Meraphore, nomme les Prelats des Pilotes. *Ciment*] Le ciment eſt fait de teſts de pots, ou bien de tuilleaux caſſez & broyez en poudre auec de la chaux. Les couureurs en vſent trauaillants aux goutieres. *S'il ne preſche*] Par la grace de Dieu, comme ie penſe que nous auons dit, on ne s'en doit plaindre auiourd'huy: Pleuſt à la Diuine Majeſté que le reſte allaſt auſſi bien. *Qui vient de Tholoſe*] Vne des premieres & meilleures Vniuerſitez, comme elle eſt vne des plus grandes villes, & des plus excellentes en beaux eſprits. *Vous Royne*] Il s'addreſſe à la Royne mere Catherine de Medicis, comme ayant tout pouuoir en l'Eſtat, par droit de Regence, à cauſe de la minorité du Roy Charles IX. *De picquer*] Le cheual. *Et d'apporter la mort*] Les poſtillons & coureurs de benefices. leſquels pour en auoir tuent les cheuaux à force de picquer. *Leſquels au temps paſſé*] Choſe deplorable de voir que les biens donnez & leguez pour entretenir l'auſterite dans les Conuents, y maintiennent, comme dit Petrarque,

La gola, e'l ſonno, e l'otioſe piume.

Ces gourmandes Harpyes] Qui ſont dites les Chiens de Iupiter. Voyez Apollonius liu. 2. des Argon.

αὐ θέμις ὥ ἡεῖς Βορέω ξιφέεσσιν ἐλάσσαι
Ἁρπυίας μεγάλοιο Διὸς κυνας.

Heſiode en ſa Theogonie les nomme ſœurs d'Iris & filles de Thaumante & d'Electre fille de l'Ocean.

Θαύμαντι δ' Ὠκεανοῖο βαθυῤῥείταο θύγατρα
ἠγάγετ' Ηλέκτρη· ἡ δ' ὠκέα τέκεν Ιριν,
ἠϋκόμους θ' Ἁρπυίας Αελλώ τ' Ὠκυπέτην τε.

D'autres les font eſtre filles de Neptune & de la Terre, & ſont dittes Harpyes, du mot Grec ἁρπάζω, ſignifiant rauir tout à ſoy; car Iupiter les deſigne pour aller rauir le boire & le manger des humains qui l'ont offenſé; comme le deſcrit Apollonius Rhod. du Roy Phinée en ſes Argonaut. On les appelle encore les oiſeaux Stymphalides, Virg. aux Epigr. *Stymphalidas pepulit volucres diſcrimine quinto.* Leur face eſt d'vne vierge, leurs mains ſont fort crochuës, & portent des aiſles ſur leur dos: leurs noms ſont, Aëllon, Ocypete, & Celenon. Quant au reſte leur ventre eſt fort grand, & touſiours affamé. Virgile au 3. de l'Eneid.

Triſtius haud illis monſtrum, nec ſæuior vlla
Peſtis, & ira Deûm Stygijs ſeſe extulit vndis.
Virginei volucrum vultus: fœdiſſima ventris
Proluuies vncæque manus, & pallida ſemper
Ora fame.

Ie dy ces impoſteurs] Ces coureurs de benefices, qui voudroient en rauir à tous: & bien qu'il ſoit tres-malaiſé de s'en bien acquitter d'vn ſeul, en deſireroient auoir vn cent. *Eſponges de la Cour*] Gens qui tirent tout comme l'eſponge. Voyez Alciat en ſes Epigrammes peintes. *Qui ſuccent & qui tirent*] Ainſi que des petits couleureaux, nommez Sang-ſuës.

O vous, doctes Prelats, pouſſez du Sainct Eſprit,
Qui eſtes aſſemblez au nom de Ieſus-Chriſt,
Et taſchez ſainctement par vne voye vtile
De conduire l'Egliſe à l'accord d'vn Concile,
Vous meſmes les premiers, Prelats, reformez-vous,
Et comme vrais Paſteurs faites la guerre aux Loups:
Oſtez l'ambition, la richeſſe exceſſiue,
Arrachez de vos cœurs la ieuneſſe laſciue,
Soyez ſobres à table, & ſobres en propos,
De vos troupeaux commis cherchez-moy le repos,
Non le voſtre, Prelats: car voſtre vray office
Eſt preſcher, remonſtrer, & chaſtier le vice.
Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires deſpoüillez,
Soyez-moy de vertus non de ſoye habillez,
Ayez chaſte le corps, ſimple la conſcience:
Soit de nuict, ſoit de iour, apprenez la ſcience:
Gardez entre le peuple vne humble dignité,
Et joignez la douceur auec la grauité.
Ne vous entremeſlez des affaires mondaines,
Fuyez la Cour des Roys & leurs faueurs ſoudaines,
Qui periſſent pluſtoſt qu'vn brandon allumé
Qu'on voit tantoſt reluire, & tantoſt conſumé.
Allez faire la Cour à vos pauures oüailles,
Faictes que voſtre voix entre par leurs aurailles,
Tenez-vous pres du parc, & ne laiſſez entrer
Les Loups en voſtre clos, faute de vous monſtrer.
Si de nous reformer vous auez quelque enuie,
Reformez, les premiers, vos biens & voſtre vie,
Et alors le troupeau qui deſſous vous viura,
Reformé cõme vous de bon cœur vous ſuiura.

GARNIER.

O vous doctes Prelats] L'Autheur par vne belle Apoſtrophe, arreſtant ſon diſcours, le deſtourne aux Prelats aſſemblez pour aller au Concile de Trente. *Et comme vrays Paſteurs faites la guerre aux loups*] Ainſi l'Euangile nomme ceux qui tourmentent l'Egliſe & ſon parc. *Vos grandeurs, vos honneurs*] Le faſte & l'orgueil: mais que diroit-il auiourd'huy, s'il voyoit non ſeulement des Prelats, mais iuſqu'à des ſimples Aumoſniers, trainer apres leur cheual des lacquais auec l'eſpée en eſcharpe? *Hei mihi qualis erat, &c.* *Et ioignez la douceur auec la grauité*] Choſe neceſſaire aux grands Paſteurs de l'Egliſe; La grauité pour monſtrer la dignité de leur rang: la douceur pour attraire, & non deſbaucher les inferieurs par vne mine auſtere & rechignée. Parmy ceux de noſtre aage, leſquels ont eſté pleins de ces deux belles vertus, ie nommeray ſans complaiſance feu M. de Laon de l'illuſtre maiſon de Nangis, dont la memoire n'ira iamais ſoubs l'oubly: M. de Noyon de la maiſon d'Entragues: M. de Comminges fils de Monſieur le Mareſchal de Souuray: feu M. de Cheuerny Eueſque de Chartres, & celuy qui maintenant luy ſuccede, M. de Bourgueil de l'ancienne maiſon d'Eſtampes. *Ne vous entre-meſlez des affaires mondaines*] Car on ne peut ſeruir à deux maiſtres. *Fuyez la Cour des Rois*] Choſe eſtrange d'y voir autant de ſottanes que d'eſpées! Ie ne dis pas qu'il n'en faille prés de la Majeſté, pour l'Egliſe, & quelquefois pour le conſeil, mais que tout ne deſborde pas là comme les riuieres, tandis que la ſechereſſe eſt vers leur troupeau. *Qui periſſent pluſtoſt*] Car ſi le vent d'inconſtance regne en quelque lieu, c'eſt-là. *Allez faire la Cour*] Voyez des oüailles, & par quelles manieres leur Paſteur ſe fait recognoiſtre d'elles, & quel il doit eſtre, au Nouueau Teſtament en S. Iean 10. chap. où le Paſteur des Paſteurs vſe de ces termes: *Ego ſum Paſtor bonus.* *Oüailles, orailles*] Licence pour la ryme. *De bon cœur vous ſuiura*] *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

Vous Iuges des Citez qui d'vne main égale
Deuriez adminiſtrer la Iuſtice Royale,
Cent & cent fois le iour mettez deuant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos ſeditieux,
Eſt voſtre ſeule faute : & ſans vos entrepriſes,
Que nos villes iamais n'euſſent eſté ſurpriſes.
Si vous euſſiez puny par le glaiue trenchant
Le Huguenot mutin, l'Heretique meſchant,
Le peuple fuſt en paix : mais voſtre conniuence
A perdu la Iuſtice & l'Empire de France.
Il faut ſans auoir peur des Princes ny des Rois,
Tenir droit la balance, & ne trahir les lois
De DIEV, *qui ſur le fait des Juſtices prend garde,*
Et aſſis aux ſommets des citez vous regarde:
Il perſe vos maiſons de ſon œil tout-voyant,
Et grand Juge, cognoiſt le Iuge foruoyant
Par preſent allechè, ou celuy qui par crainte
Corrompt la Majeſté de la Iuſtice ſaincte.
Et vous Nobles, auſſi, mes propos entendez,
Qui faufſement ſeduits vous eſtes deſbandez
Du ſeruice de DIEV : *vueillez vous recognoiſtre,*
Seruez voſtre pays, & le Roy voſtre maiſtre,
Poſez les armes bas : eſpere-z vous honneur
D'auoir oſté le Sceptre au Roy voſtre Seigneur?
Et d'auoir deſrobé par armes la Prouince
D'vn ieune Roy mineur, voſtre naturel Prince?
Vos peres ont receu de nos Rois ſes ayeux
Les honneurs & les biens qui vous ſont glorieux :
Et d'eux auez receu en tiltre la Nobleſſe,
Pour auoir deſſous eux monſtré voſtre prouëſſe,
Soit chaſſant l'Eſpagnol, ou combattant l'Anglois,
A fin de maintenir le Sceptre des François:
Vous-meſmes auiourd'huy le voulez-vous deſtruire,
Apres que voſtre ſang en a fondé l'Empire?
Telle fureur n'eſt point aux Tygres ny aux Ours,
Qui ſ'entre-ayment l'vn l'autre, & ſe donnent ſecours,
Et pour garder leur race en armes ſe remuent;
Les François ſeulement ſe pillent & ſe tuent,
Et la terre en leur ſang baignent de tous coſtez,
A fin que d'autre main ils ne ſoient ſurmontez.
La foy (ce dites-vous) nous fait prendre les armes!
Si la Religion eſt cauſe des allarmes,
Des meurtres & du ſang que vous verſez icy,
Hé! qui de telle foy voudroit auoir ſoucy?
Si par fer & par feu, par plomb, par poudre noire
Les ſonges de Caluin nous voulez faire croire?
Si vous euſſiez eſté ſimples comme deuant,
Sans aller les faueurs des Princes pourſuyuant:
Si vous n'euſſiez parlé que d'amender l'Egliſe,
Que d'oſter les abus de l'auare Preſtriſe,
Ie vous euſſe ſuiuy, & n'euſſe pas eſté
Le moindre des ſuiuans qui vous ont eſcouté.
Mais voyant vos couteaux, vos ſoldars, vos gendarmes,
Voyant que vous plantez voſtre foy par les armes,
Et que vous n'auez plus ceſte ſimplicité
Que vous portiez au front en toute humilité,
I'ay penſé que Satan qui les hommes attiſe
D'ambition, eſtoit Chef de voſtre entrepriſe.
L'eſperance de mieux, le deſir de vous voir
En dignité plus haute & plus riche en pouuoir,
Vos haines, vos diſcords, vos querelles priuées,
Sont cauſe que vos mains ſont de ſang abreuuées,
Non la Religion qui ſans plus ne vous ſert
Que d'vn maſque emprunté qu'on void au deſcouuert.

GARNIER.

Vous Iugez des Citez] Il parle à Meſſieurs de la Iuſtice, & leur impute la faute du mal, pour auoir eſté lents & froids à punir le rebelle heretique, auant qu'il eut plus d'aduantage. *Sans vos entrepriſes*] A ſçauoir de ne les punir, & de choyer peut-eſtre leur rang, & leurs beaux actes paſſez aux guerres de l'Eſtranger. *Qui d'vne main eſgale*] A cauſe de la balance que Themis Deeſſe de la Iuſtice a dans ſes mains. *Tenir droit la balance*] Faire iuſtice & droit quand il le faut. *Eſt aſsis aux ſommets*] Comme en eſchauguette & ſentinelle, bien que DIEV ſoit par tout: mais l'Autheur feint cecy, pour d'auantage exprimer le ſoin qu'il a de penetrer ce que l'on fait. C'eſt encore vne imitation de l'antiquité. Voyez au premier liure de la Franciade de l'Autheur.

Auec Pallas, qui ſur le haut ſommet
Du premier mur, &c.

Et dans le meſme liure :

Et toy Iunon deſſus la porte aſsiſe
Haſtois les Grecs, &c.

Et d'auoir deſrobé] Prenant ſes villes, & ſon reuenu. *Vos peres ont receu*] D'autant que les premiers tiltres de Nobleſſes és maiſons, viennent des Rois, leſquels ont puiſſance d'annoblir. *Qui vous font glorieux*] Abus que nous voyons entre les hommes, qui ne ſe rendẽt glorieux & ſuperbes de leur vertu, mais pour auoir des biens & des grades, qui ſont attributs de fortune & du ſort, & non du merite. *Pour auoir deſſous eux monſtré voſtre proüeſſe*] Vn des plus vrays & plus dignes ſubiets d'annobliſſement ; tel que fut celuy du Grand Roy François premier à tous les ſoldats qui firent teſte à l'Empereur Charles V. en la ville de Landrecy, du pays d'Arrois. *Soit chaſſant l'Eſpagnol, ou combatant l'Anglois*] Enuers qui le François auoit guerre. *Tigres*] Animaux tres-cruels, naiſſants au pays d'Hyrcanie. *Ours*] Autre eſpece d'animaux cruels, faiſants leur ſejour aux pays montagneux : ils s'en void aux frontieres de Gaſcogne. Voyez Pline de leur naturel, & de leur chaſſe dans Oppian. *Qui s'entr'ayment l'vn l'autre*] A ſçauoir les Tigres les Tigres, & les Ours les Ours : choſe commune & generale à tous animaux fors qu'à l'homme, qui fait voir en ſoy moins de reſpect & d humanité. *En armes ſe remuent*] Armes naturelles. *Et la terre en leur ſang*] Petrarque ch. 16. du liu. 2.

Perche'l verde terreno
Del barbarico ſangue ſi dipinga ?

A fin que d'autre main ils ne ſoient ſurmontez] Le meſme, au meſme lieu.

Se da le proprie mani
Queſto n'auien, hor chi ſia, che ne ſcampi ?

La foy, ce dites-vous, nous fait prendre les armes] Dont la Foy n'a iamais eſté plantée, mais au gré de la ſouffrance. Voyez Saint Paul quand il dit : *Ter virgis cæſus fui ;* neantmoins il auoit tant de monde qui le ſuiuoit & croyoit en ſes paroles, qu'il pouuoit eſtre ſecondé. *Par plomb*] Bales de plomb. *Poudre noire*] Poudre à canon. *Les ſonges de Caluin*] Les caprices & reſueries, comme nous auons dit, pour ce que les folles imaginations ont de l'air des ſonges. *Le moindre des ſuiuants qui vous euſt eſcouté*] Ce que l'on feroit encore auec raiſon : il dit le moindre, pour la force & l'aduantage de ſa plume. *Ceſte ſimplicité que vous portiez au front* Auant que changer de robbe, & tourner iaquette, en faiſant les hypocrites. *Sathan*] Le Diable. *L'eſperance de mieux*] Et de vray, non la Religion, mais toutes ces choſes deduites par ceſte demy-douzaine de vers, en fut le ſubiet : peché contre le Sainct Eſprit, de recognoiſtre en faiſant mal que c'eſt faire mal. *D'vn maſque*] D'vne feinte & deſguiſement.

Et vous Nobles auſſi qui n'auez renoncée
A la foy qui vous eſt par l'Egliſe annoncée,
Souſtenez voſtre Roy, mettez-luy derechef
Le Sceptre dans la main, & la Couronne au chef,
N'eſpargnez voſtre ſang, vos biens ny voſtre vie :
» *Heureux celuy qui meurt pour garder ſa patrie !*
Vous peuple qui du coutre, & de bœufs accouplez
Fendez la terre graſſe & y ſemez des blez :
Vous Marchans qui allez les vns ſur la marine ;
Les autres ſur la terre, & de qui la poitrine
N'a humé de Luther la ſecte ny la foy,
Monſtrez-vous à ce coup bons ſeruiteurs de Roy.
Et vous ſacré troupeau, ſacrez mignons des Muſes,
Qui auez au cerueau les ſciences infuſes,
Qui faites en papier luire vos noms icy
Comme vn Soleil d'Eſté de rayons eſclarcy,
De noſtre ieune Prince eſcriuez la querelle,
Et armez Apollon & les Muſes pour elle.
Ie ſçay qu'ils ſont cruels & tyrans inhumains :
Nagueres le bon DIEV *me ſauua de leurs mains,*
Apres m'auoir tiré cinq coups de harquebuſe,
Encore il n'a voulu perdre ma pauure Muſe :
Ie vis encor, Lecteur, & ce bien ie reçoy
Par vn miracle grand que DIEV *fit deſſur moy.*
Ie meurs quand ie les voy ainſi que harengeres
Jetter mille brocars de leurs langues legeres,
Et blaſphemer l'honneur des Seigneurs les plus hauts
D'vn nom iniurieux de Guyſars & Papaux.
Ie meurs quand ie les voy par troupes incognues
Marcher aux carrefours, ou au milieu des rues
Et dire que la France eſt en piteux eſtat,
Et que les Guyſiens auront bien toſt le mat.

Et vous Nobles] Il parle aux Catholiques, demeurez en la foy ſans changer. *Heureux celuy qui meurt*] Horace :

Dulce & decorum eſt pro patria mori.

Vous peuple qui du coutre] Les laboureurs. Sannazar au ſecond liure *de partu virginis.*

Quique Lycaoniam felicia iugera, quique
Flauentem curuis Lyciam perrumpit aratris.

Et Virgile, & tout plein d'autres. *Coutre*] Vn des inſtruments de la charuë qui fend les guerets. *Et de bœufs accouplez*] Comme en Champagne & diuers autres lieux. *N'a humé de Luther*] *Auribus hauſit*, dans le Pſalmiſte, & dans Horace, *Denſum bibit aure vulgus.* *Et vous ſacré troupeau*] Les Poëtes. *Et armez Apollon & les Muſes*] Diſpoſez-les à combatre armez de bons eſcrits. Apollon c'eſt le Dieu que les Poëtes inuoquent fabuleuſement, non cet Apollon de l'Oracle, dont l'Eſcriture fait mention: car il eſtoit vn Diable, & partant le vulgaire eſtimeroit que tous Poëtes (la vertu deſquels leur foible eſprit ne ſçait comprendre) rechercheroient l'aide & le ſecours des malins eſprits. Iupiter & Latone engendrerent l'Apollon des Poëtes, comme ils feignent. Voyez Heſiode en ſa Theog.

Λητὼ δ' Ἀπόλλωνα, &c.

Et pour ceux de langue Latine, Ouide 1. des Metamorph.

Iuppiter eſt genitor.

Herodote en l'Euterpe le dit fils de Bacchus, mais il n'eſt pas ſuiuy. Ἀρπόλλωνα δὲ & Ἄπιμι, Διονύσου, &c. Pour ce qu'il eſt inuenteur de la muſique, il eſt dit regir les Muſes dont il eſt gouuerneur & chef. Ouid. au 1. des Met.

—— *per me concordant carmina neruis.*

Touchant les Muſes, nous en auons donné lumiere cy-deuant. Heſiode en ſa Theog. en a deſcrit la naiſſance, & l'Autheur en l'Ode au Mecene de la Poëſie, Michel de l'Hoſpital Chancelier de France. *Apres m'auoir tiré*] Les Huguenots & Lutheriens, n'eſtans aſſouuis de leurs eſcrits & de leurs blaſmes, contre le renom de l'Autheur, pour auoir dit la verité, ſi leur rage ne les eut portez à le vouloir aſſaſſiner. En leur Hiſtoire des troubles ils le nomment Preſtre, & Capitaine de larrons contr'eux: mais c'eſt peu de choſe au regard de leurs vers ramaſſez contre luy, dont les plus ſçauants Autheurs auoient eu l'honneur d'eſtre cheris en premier & bien receus de luy. *Lecteur*] Il parle à quiconque lira ce liure. *Ainſi que harangeres*] Voyez les œuures de Beze & Caluin, iamais harangere ny tripiere ne fut plus abondante & copieuſe en iniures; effects indignes vrayement des hommes d'honneur & de rang. *Brocards*] Mocqueries: ce mot peut venir du mot de la chaſſe, quand les cerfs pour donner la baye, meinent auec eux vn bien ieune cerf. *Guiſards*] Mots jettez auec iniures contre Meſſieurs de Guiſe & la maiſon de Lorraine, par les Huguenots. *Papaux*] Le meſme enuers les Catholiques, par deriſion des Papes: mais ſi πάππας, veut dire Pere, ils nous font honneur au lieu de honte; & ſi πᾶς πίστις veut dire, *omnis fides*, toute foy. *Carrefour*] Ou Carfour, *Triuium*, τρίοδος, endroit où ſe rendent trois ruës, dit trepied: c'eſt vne place grande & publique; & m'imaginerois qu'il fut nommé Carfour de l'ancien mot, Carfour, Carfeu, venant du Couure-feu de ſept heures du ſoir pour *l'Aue Maria*, que l'on ſonnoit aux lieux publics. *Auront bientoſt le mat*] *Matto*, en Italien veut dire fol; mais il eſt pris icy comme au ieu des Eſchets, quand on donne eſchec & mat, & qu'arreſtant la meilleure piece, on gaigne le ieu.

Ie meurs en les voyant enflez de vanteries,
Semans de toutes parts cent mille menteries,
Et deſguiſer le vray par telle authorité,
Que le faux controuué ſemble eſtre verité,
Puis reſſerrer l'eſpaule, & dire qu'ils depleurent
Le mal-heur de la guerre, & de ceux qui y meurent,
Aſſeurans pour la fin, que le grand DIEV *des Cieux*
Les fera quoy qu'il tarde icy victorieux.
Ie ſuis plein de deſpit, quand les femmes fragiles
Interpretent en vain le ſens des Euangiles,
Qui deuroient meſnager & garder leur maiſon.
Ie meurs quand les enfans qui n'ont point de raiſon,
Vont diſputant de DIEV *qu'on ne ſçauroit comprendre,*
Tant s'en faut qu'vn enfant ſes ſecrets puiſſe entendre.
I'ay l'eſprit tout geiné de dueil & de tourment,
Voyant ce peuple icy des preſches ſi gourmant,
Qui laiſſe ſon eſtau, ſon banc & ſa charuë,
Et comme furieux par les preſches ſe ruë
D'vn courage ſi chaud qu'on ne l'en peut tirer,
Voire en mille morceaux le deuſt-on deſchirer.
Vlyſſe à la parfin chaſſa ſes bandes ſottes
A grands coups de baſton, de la douceur des lottes,
Qui oublioient leur terre, & au bord eſtranger
Vouloient viure & mourir pour les lottes manger.
Mais ny glaiue, ny mort ne retient ceſte bande,
Tant elle eſt du ſermon des Miniſtres friande:
Bref, elle veut mourir, apres auoir gouſté
D'vne ſi dommageable & folle nouueauté.
I'ay pitié quand ie voy quelque homme de boutique,
Quelque pauure artizan deuenir heretique:
Mais i'ay deſpit au cœur, & horreur quand ie voy

Vn homme bien gaillard abandonner ſa foy,
Quand vn gentil eſprit pippé huguenotiſe,
Et quand iuſqu'à la mort ce venin le maiſtriſe.
Voyant ceſte eſcriture ils diront en courroux,
Et quoy ? ce gentil ſot eſcrit doncq' contre nous ?
Il flatte les Seigneurs, il fait d'vn Diable vn Ange.
Auant qu'il ſoit long temps on luy rendra ſon change,
Comme à Villegaignon qui ne s'eſt bien trouué
D'auoir ce grand Caluin au combat eſprouué.
Quant à moy ie ſuis preſt, & ne perdray courage,
Ferme comme vn rocher, le rempart d'vn riuage,
Qui ſe moque des vents, & plus le flot ſallé
Sape & mine ſon pied, & moins eſt eſbranlé.
Au moins concedez-nous vos priuileges meſmes,
Puis que vous deſchirez les dignitez ſuprémes
Des Papes, des Prelats, par mots iniurieux,
Ne ſoyez ie vous pri' deſſur nous enuieux,
Grondans comme maſtins, ſi nos plumes s'aguiſent
Contre vos Predicans qui le peuple ſeduiſent!
A la fin vous verrez apres auoir oſté
Le chaud mal qui vous tient, que ie dy verité.

GARNIER.

Ie meurs en les voyant enflez, &c.] Vraye epithete des vanteurs. *Semant*] Eſpanchant : ſemer vn faux bruit. *Puis reſſerrer l'eſpaule*] Façon des Italiens, quand ils ſont les eſtonnez, & monſtrent ne ſçauoir plus que dire. *Et dire qu'ils depleurent*] Larmes de Crocodille. *Interpretent en vain le ſens*] Lequel, ainſi que nous auons dit, empeſcheroit vne aſſemblée entiere de Prelats. *Qu'on ne ſçauroit comprendre*] *Incomprehenſibilis*, Epithete que l'Egliſe attribue à DIEV ſeul. *Et comme furieux par les preſches ſe rue*] Le Diable eſtant le ſinge de DIEV, veut des Martyrs auſſi bien que luy. *Preſches*] Predications à l'Huguenotte, comme nous auons dit. Tels furent les Huguenots en leur premier enſorcellement, teſmoin le carnage fait d'eux en leur aſſemblée dans la ruë de Sorbonne, au declin du Regne du Roy Henry II. lors qu'ils dogmatiſoient en cachette, ſous le nom de Lutheriens, & qu'ils donnoient foy de ce qu'en dit l'Euangile prophetiquement. *Si ergo dixerint vobis, ecce in deſerto eſt, nolite exire : ecce in penetralibus, nolite credere. Vlyſſe à la parfin*] Nous auons parlé de ceſte fable. *Miniſtres*] Preſcheurs des Huguenots comme l'on ſçait. *Bien gaillard*] De bon eſprit ; non ſtupide. *Huguenotiſe*] Verbe du nom Huguenot, comme (ſans comparaiſon) Pindariſe, Ronſardiſe. Or diſant qu'il a plus de compaſſion des beaux eſprits que des autres, ce n'eſt qu'il ait moins de charité : ſeulement veut-il entendre qu'il eſt deſpité de voir vn bel eſprit demeurer hebeté, ſans auoir recours au pouuoir que la nature luy donne. *Ce venin le maiſtriſe*] Ceſte erreur enuenimée. *Il fait d'vn Diable vn Ange*] Prouerbe & maniere commune : c'eſt à dire, il fait de vice vertu. *Comme à Villegagnon*] Docte perſonnage, alors qu'il fut en priſe contre ce bon Apoſtre de la nouuelle creance : mais touſiours l'Huguenot à l'oüir parler, eſt le maiſtre & le vainqueur en diſpute, comme en nos iours le Pleſſis Mornay dans Fontaine-bleau, deuant le Roy Henry le Grand, en la Conference auec le Cardinal du Perron. *Le rempart d'vn riuage*] La borne. *Qui ſe moque des vents*] Que les vents ne peuuent esbranler. *Moins eſbranlé*] Car bien que le flot donne ſa marque au rocher qu'il bat par ſucceſſion de temps, il eſt tellement gros & maſſif, qu'il n'en eſt point affoibly. *Deſchirez les dignitez*] Auec les dents de la meſdiſance. *Pri'*] Pour *prie* à cauſe du vers. *S'aguiſent*] Pour eſcrire choſes picquantes. Metaphore des ſagettes. Horace :

——— *acuens ſagittas*
Cote cruenta.

Le chaud mal qui vous tient] La freneſie qui vous met en erreur.

Vous Prince genereux, race du ſang de France,
Dont le tige Royal de ce Roy print naiſſance.
Qui pour la foy Chreſtienne outre la mer paſſa,
Et ſa gloire fameuſe aux Barbares laiſſa :
Si vous n'auiez les yeux aggrauez d'vn dur ſomme,
Vous cognoiſtriez bien toſt que la fraude d'vn homme
Banni de ſon païs l'eſprit vous a pippé,
Et des liens d'erreur par tout enuelopé.
Il vous enfle le cœur d'vne vaine eſperance,
De gagner noſtre Empire, il vous donne aſſeurance,
Il vous promet le monde : & vous Prince tres-bon,
Nay du ſang inuaincu des Seigneurs de Bourbon,
L'oreille vous tendez à ces promeſſes vaines,
Qui ſe boufent de vent ainſi que bales pleines :
Mais ſi d'vn coup de pied quelqu'vn les va creuant,

L'enfleure fait vn bruit, & n'en ſort que du vent.
Puis vous qui ne ſçauiez (certes dire ie l'oſe)
Combien le commander eſt vne douce choſe,
Vous voyant obey de vingt mille ſoldars,
Voyant floter pour vous aux champs mille. eſtendars,
Voyant tant de Seigneurs qui vous font tant d'hommages,
Voyant de tous coſtez, bourgs, citez & villages,
Obeïr à vos loix, & vous nommer veinqueur,
Cela, Prince tres-bon, vous fait groſſir le cœur.
Ce pendant ils vous font vn Roy de Tragedie,
Exerçant deſſous vous leur malice hardie,
Et ſe couurant de vous, Seigneur, & de vos bras,
Ils font cent mille maux que vous ne ſçauez pas:
Et ce qui plus me deult, c'eſt qu'encores ils diſent
Que les Anges de DIEV *par tout les fauoriſent.*
De tel arbre tel fruit: ils ſont larrons, brigans,
Inuenteurs & menteurs, vanteurs & arrogans,
Superbes, ſoupçonneux: au reſte ie ne nie
Qu'on ne puiſſe trouuer en leur tourbe infinie
Quelque homme iuſte & droit, qui garde bien ſa foy:
Telle bonté ne vient pour croire en telle loy,
Ains pour eſtre bien-nay: car s'il fuſt d'auanture
Vn Turc, il garderoit ceſte bonne nature.
Je cognois vn Seigneur, las! qui les va ſuiuant,
(Duquel iuſqu'à la mort ie demourray ſeruant:)
Ie ſçay que le Soleil ne void çà bas perſonne
Qui ait le cœur ſi bon, la nature ſi bonne,
Plus amy de verta, & tel ie l'ay trouué,
L'ayant en mon beſoin mille fois eſprouué:
En larmes & ſouſpirs, Seigneur DIEV, *ie te prie*
De conſeruer ſon bien, ſon honneur & ſa vie.
Rien ne me faſche tant que ce peuple batu:
Car bien qu'il ſoit touſiours par armes combatu,
Froiſſé, caſſé, rompu, il caquette & groumelle,
Et touſiours va ſemant quelque fauſſe nouuelle:
Tantoſt il a le cœur ſuperbe & glorieux,
Et dit qu'vn eſcadron des Archanges des Cieux
Viendra pour ſon ſecours: tantoſt la Germanie
Arme pour ſa defenſe vne troupe infinie,
Et tantoſt les Anglois le viennent ſecourir,
Et ne void cependant comme on le fait mourir,
Tué de tous coſtez: telle fiéure maline
Ne ſe pourroit guarir par nulle medecine.
Il veut tantoſt la paix, tantoſt ne la veut pas,
Il ſonge, il fantaſtique, il n'a point de compas,
Tantoſt enflé de cœur, tantoſt bas de courage,
Et ſans preuoir le ſien predit noſtre dommage.
Au reſte, de parole il eſt fier & hautain,
Il a la bouche chaude, & bien froide la main,
Il preſume de ſoy: mais ſa folle penſée
Comme par vn deſtin eſt touſiours renuerſée.
Que diroit-on de DIEV, *ſi luy benin & doux*
Suiuoit voſtre party & combattoit pour vous?
Voulez-vous qu'il ſoit DIEV *des meurtriers de ſes Papes,*
De ces briſeurs d'autels, de ces larrons de Chapes,
Des volleurs de calice? hà! Prince, ie ſçay bien
Que la plus grande part des Preſtres ne vaut rien;
Mais l'Egliſe de DIEV *eſt ſaincte & veritable,*
Ses myſteres ſacrez, & ſa voix perdurable.
Prince, ſi vous n'auiez voſtre rang oublié,
Et ſi voſtre œil eſtoit tant ſoit peu deſlié,

Vous cognoiſtriez bien toſt que les Miniſtres voſtres
Sont certes ie le ſçay plus meſchans que les noſtres:
Il ſont ſimples d'habits, d'honneur ambitieux,
Ils ſont doux au parler, le cœur eſt glorieux,
Leur front eſt vergongneux, leurs ames eſhontées:
Les vns ſont Apoſtats, les autres ſont Athées,
Les autres par ſur tous veulent le premier lieu:
Les autres ſont ialoux du Paradis de DIEV,
Le promettant à ceux qui leurs ſonges enſuiuent:
Les autres ſont menteurs ſophiſtes qui eſcriuent
Sur la parole Saincte, & en mille façons
Tourmentent l'Euangile, & en ſont des chanſons.
Deſſillez-vous les yeux, Prince tres-magnanime,
Et lors de tels galans vous ferez peu d'eſtime:
Recherchez leur ieuneſſe, & comme ils ont veſcu,
Et vous ne ſerez plus de tels hommes veincu.
Prince tres-magnanime & courtois de nature,
Ne ſoyez offenſé liſant ceſte eſcriture:
Ie vous honore & priſe, & eſtes le Seigneur
Auquel i'ay deſiré plus de biens & d'honneur,
Comme voſtre ſuiet, ayant pris ma naiſſance,
Où le Roy voſtre frere auoit toute puiſſance.
Mais l'amour du pays, & de ſes loix auſſi,
Et de la verité me fait parler ainſi.

GARNIER.

Vous Prince genereux] Il deſtourne ſon propos à Louys de Bourbon Prince de Condé, chef du party, l'honorant tellement pour ſon humeur obligeante, & l'affection qu'il auoit aux Muſes, qu'il ne le peut abandonner par les orages. *De ce Roy prit naiſſance*] De Saint Louys, tige des Bourbons, qui paſſa la mer, & fit guerre aux Barbares pour la foy, ſi bien qu'il y mourut. *Aggrauez d'vn doux ſomme*] Comme endormis par les charmes de la perſuaſion. *Que la fraude d'vn homme Banni de ſon pays*] Caluin, banni de la ville de Noyon, pour le crime (ce dit-on) qui regnoit iadis en la terre de Loth. *Et des liens d'erreur*] Façon de parler comme aux Poëtes. Ouid.

Decidit in caſſes præda petita meos.

Ainſi que bales pleines] Balons à ioüer que l'on enfle de vent, par le moyen d'vne ſyringue pleine d'eau : L'on en faiſoit de bien petits, ce qui leur fait à mon aduis appeller balles. *Combien le commander*] Le commandement: Petrarque eſt tout plein de ces termes de parler. *Vn Roy de Tragedie*] Qui ne dure pas. *Ils font cent mille maux que vous ne ſçauez pas*] Et de fait on a tort de blaſmer les Rois & les Princes, des violents excez que la guerre enfante; n'ayants pas les yeux d'Argus pour voir tout ce que l'on y fait ſous l'authorité de leur nom. *Et ce qui plus me deult*] Mot qui vient de douloir. *De tel arbre tel fruit*] *Arbor bona bonos fructus facit*, dit l'Euangile. *Quelque homme iuſte & droit*] Par natutelle inclination. *Droict*] Suiuant la droicture. *Qui garde bien ſa foy*] Sa parolle : car faire banqueroute à la Religion, ce n'eſt pas garder ſa foy. *Pour croire en telle loy*] L'Huguenotte. *Ie cognou vn Seigneur, las! qui les va ſuiuant*] C'eſt Odet de Coligny Cardinal de Chaſtillon frere de l'Admiral Gaſpard de Coligny, dont nous auons parlé : d'autant qu'il eſtoit parauant la bouraſque, & la reuolte, vn amy parfait des Muſes, l'Autheur qui ne peut oublier ceux qui les ont fauoriſées, ne peut s'en taire. Voyez vne de ſes Odes, qui dit ainſi.

Mais d'où vient cela, mon Odet,
Si de fortune ie ſalue
Quelque Courtiſant par la rue
Ou de la voix, ou du bonnet.

Ie ſçay que le Soleil] Il donne poëtiquement des yeux au Soleil & le fait voir, comme les Poetes anciens. *Rien ne me faſche tant*] Qui verra cecy, verra l'image du temps preſent, naïfuement bien repreſentée. *Eſcadron*] Ou ſcadron, troupe rangée d'hommes de guerre. *Germanie*] L'Allemagne, comme nons auons dit. *Anglois*] Leurs aſſociez comme les Allemands. *Telle fieure*] Telle freneſie. *Il fantaſtique*] Il a des fantaſques penſées. *Compas*] Meſure. *Il a la bouche chaude & bien froide la main*] Il dit beaucoup, mais il fait peu. *Comme par vn Deſtin*] Pour dire qu'il le ſemble. *Des meurtriers de ſes Papes*] Conſeillans de les meurtrir : car on repute la volonté pour le fait. *Que la plus grande part des Preſtres*] Mais ils ſont toutesfois ſur la chaire de Moyſe, & partant leur faut-il obeir, dit la Sapience eternelle.

Ie veux encor parler à celuy qui exerce
Deſſous voſtre grandeur la Iuſtice peruerſe.
Quelle loy te commande, ô barbare inſensé,
De punir l'innocent qui n'a point offensé?
Quel Tygre, quel Lyon ne trembleroit de crainte
De condamner à mort vne innocence ſainte?
Qu'auoit commis Sapin Conſeiller d'equité,
Dont l'honneur, la vertu, les mœurs, l'integrité,
Fleuriſſoient au Palais comme parmy le voile

De la nuict tenebreuſe vne flambante eſtoile ?
Tu diras pour reſponſe : On pend nos compagnons,
De rendre la pareille icy nous enſeignons :
Et peu nous ſoucions de tort ny de droiture,
Pourueu que nous puiſſions reuenger noſtre iniure.
Hà ! reſponſe d'vn Scythe, & non pas d'vn Chreſtien,
Lequel doit pour le mal touſiours rendre le bien !
Par mines ſeulement Chreſtien tu te deſcœuures,
Ie dy Chreſtien de bouche, & Scythe par les œuures.
O bien heureux Sapin, vray martyr de la Foy !
Tel eſt au rang des Saincts qui n'eſt plus Sainct que toy :
Les œillets & les lis, comme pour couuerture,
Puiſſent touſiours fleurir deſſus ta ſepulture.
Prince, ſouuenez-vous que vos freres ſont morts
Outre le naturel, par violents efforts,
Et que voſtre maiſon maintefois a ſentie
La grande main de DIEV *ſus elle appeſantie,*
Et pour ce accordez-vous auecques voſtre aiſné
Antoine, à qui le Ciel largement a donné
La vertu de remettre en faueur voſtre race,
Et luy faire tenir ſon vray rang & ſa place.
Si vous eſtiez deux mois aupres de noſtre Roy,
Vous reprendriez ſoudain voſtre premiere loy,
Et auriez en horreur ceſte tourbe mutine,
Qui vous tient apaſté de ſa folle doctrine.
Hà Prince, c'eſt aſſez, c'eſt aſſez guerroyé.
Voſtre Frere auant l'âge au ſepulchre enuoyé,
Les playes dont la France eſt ſous vous afligée,
Et les mains des larrons dont elle eſt ſaccagée,
Les loix & le païs ſi riche & ſi puiſſant,
Depuis douze cens ans aux armes fleuriſſant,
L'extreme cruauté des meurtres & des flammes,
La mort des iouuenceaux, la complainte des femmes,
Et le cry des vieillards qui tiennent embraſſez
En leurs tremblantes mains leurs enfans treſpaſſez,
Et du peuple mangé les ſouſpirs & les larmes
Vous deuroient eſmouuoir à mettre bas les armes :
Ou bien s'il ne vous plaiſt ſelon droit & raiſon
Deſarmer voſtre force, oyez mon oraiſon.

GARNIER.

Ie veux encor parler à celuy qui exerce] L'Autheur abhorre maintenant auec colere celuy qui exerçoit la iuſtice (ou l'iniuſtice) pour les Huguenots, & le tance aigrement d'auoir fait pendre innocemment feu Monſieur Sapin Conſeiller en l'auguſte & ſacré Parlement de Paris, & de leur repartie barbare & meſchante qu'ils faiſoient en vengeance de leurs Miniſtres, qui le meritoient bien comme rebelles pris dans les villes emportées d'aſſaut : & puis c'eſt vn faict qui deſpend ſans plus de l'Authorité Royale. On tenoit ledit Sapin veritablement pour vn des plus hommes de bien de la Cour. *Fleuriſſoient au Palais*] Eſclattoient. *Comme parmy le voile*] Horace aux Odes :

Creſcit occulto velut arbor æuo
Fama Marcelli, micat inter omnes
Iulium ſidus, velut inter ignes
Luna minores.

De rendre la pareille] Terence aux Comedies :

Par pari referto, ne eam mordeat.

Scythe] Nation cruelle dont nous auons parlé. *Deſcœuures*] Pour, deſcouures, l'vn ; & l'autre ſe dit. *Les œillets & les lys*] Virgile au 6. de l'Æneide :

—— manibus date lilia plenis,
Purpureos ſpargam flores, animámque nepotis
His ſaltem accumulem donis, & fungar inani
Munere.

Prince, ſouuenez-vous que vos freres ſont morts] François de Bourbon Comte d'Anguien, qui deffit ieune d'ans le vieil Marquis Del Guaſt Lieutenant de l'Empereur Charles V. à Seriſoles 1544. & qui mourut d'vne cheute de bahu, ietté par vne feneſtre à la Roche-Guyon, en vn combat de plaiſir, au mois de Feburier 1545. & Iean de Bourbon Duc d'Anguien tué le 10. iour d'Aouſt 1557. à la iournée de Sainct Laurens prés la ville de Sainct Quentin en Picardie, aſſiegée par Philippes Second Roy d'Eſpagne. *Antoine*] Duc de Vendoſme, & Roy de Nauarre à cauſe de Ieanne d'Albret ſa femme, & grand Pere du Roy Louys XIII. à preſent regnant, lequel eſtant l'aiſné de la Royale Maiſon de Vendoſme. *Voſtre frere auant l'âge*] C'eſt Monſieur d'Anguien dont nous

venons de parler, de qui Luther regrette la mort. Voyez ſes Odes Pindariques de ſa victoire & de ſon treſpas.

L'Hymne qu'apres tes combats
Marot fit de ta victoire,
Prince heureux, &c.

Depuis douze cens ans] Depuis le Regne de Clouis premier Roy Chreſtien. *Et du peuple mangé*] Ruiné.

Vous Princes conducteurs de noſtre ſaincte armée,
Royal ſang de Bourbon, de qui la renommée
Se loge dans le Ciel : vous Freres grands & forts,
Sacré ſang Guyſian, nos rampars & nos forts,
Sang qui fatalement en la Gaule te monſtres,
Pour donter les mutins, comme Hercule les monſtres.

GARNIER.

Vous Princes conducteurs] L'Autheur s'addreſſe & deſtourne ſa parole au Duc de Vendoſme, Roy de Nauarre, Lieutenant general pour le Roy : au Duc de Montpenſier Louys, & au Prince de la Roche-ſur-yon, tous de la maiſon de Bourbon. *Vous Freres grands & forts, Sacré ſang Guiſian*] Meſſieurs de Guiſe & d'Aumale. *Sacré*] Pour raiſon de ce grand Charles Cardinal de Lorraine. *Nos rempars & nos forts*] Pour auoir gardé Mets & Paris. *Fatalement*] Deſtinément : il veut dire icy, de pere en fils. *En la Gaule*] En la France : Elle eſt ditte Gaule du mot Grec γάλα, qui ſignifie du laict, pour autant que ces peuples eſtoient & ſont fort blancs. Ceſte Gaule, (car il en eſt trois) c'eſt la Gaule Françoiſe, ditte perruquée ou Tranſalpine, au deça des Alpes. *Comme Hercule les monſtres*] Hercule fils de Iupiter & d'Alcmene, & colloqué par la force & la gloire qu'il auoit au rang des Dieux, eut de grandes & rudes trauerſes par la ialouſie que la Deeſſe Iunon portoit à ſa mere : elle excitoit par haine touſiours quelque monſtre à fin de luy nuire, mais il ne les entreprenoit iamais qu'il n'en vinſt à bout; & commença dés le maillot à leur faire teſte & les exterminer. Le temps manqueroit deuant la parole qui s'eſtudieroit à raconter le nombre de ſes faits, & des monſtres qu'il a mis bas : Voyez Quintus Smyrnæus de quelques-vns, mis an parangon des autres.

Πρῶτα μὲν, ὁπ Νεμέης βειαρὸν κατέπεφνε λέοντα.
Δεύτερον, ὁπ Λέρνη πολυκάμπυλον ὤλεσεν Ὕδρην, &c.

La verſion Latine eſt, que l'on met au nombre des Epigrammes de Virgile, (s'il eſt ainſi, ie m'en rapporte) eſt telle.

Prima Cleonæi tolerata ærumna leonis.
Proxima Lernæam ferro & face contudit Hydram, &c.

Du nombre infini des monſtres debellez, voyez Lucrece des choſes naturelles, & le Poëte Euripide en ſon Hercule furieux.

Ἔτ' ὀν γαλακτὶ τ' ὄντα, &c.

Quand Iupiter l'engendra, le Soleil fut caché trois iours, & demeura trois nuicts à le faire, dit Orphée en ſes Argonautes. Il eſt dit qu'il mourut tout en feu ſur la montaigne d'Oete, & qu'il eſpouſa la Ieuneſſe là haut au Ciel. De vouloir raconter ſa vie, ſes valeurs, ſes amours, & bref tout ce que l'on en dit, on en feroit vn liure entier : les Grecs & Latins ne parlent d'autre choſe, & qui voudra le mieux cognoiſtre, aille voir Theocrite, en l'Idyll. 25. & 26. & Moſchus en la 2. Aille voir encore Pindare en ſes Odes, & les deux Poëmes que l'Autheur en a fait, à ſçauoir l'Hercule Chreſtien, & la comparaiſon d'Hercule au Roy Charles IX.

Et vous Montmorency ſage Neſtor François,
Fidele ſeruiteur de quatre ou de cinq Rois,
Qui meritez d'auoir en memoire eternelle
Ainſi que du Gueſclin vne ardente chandelle :
Vous d'Anuille ſon fils, ſage, vaillant & preux,
Vous Seigneurs qui portez vn cœur cheualeureux,
Que chacun à la mort fortement s'abandonne,
Et de ce ieune Roy redreſſez la Couronne!
Redonnez-luy le Sceptre, & d'vn bras indonté
Combatez pour la France & pour ſa liberté,
Et ce pendant qu'aurez le ſang & l'ame viue,
Ne ſouffrez qu'elle tombe en miſere captiue.
Souuenez-vous, Seigneurs, que vous eſtes enfans
De ces peres iadis aux guerres triomphans,
Qui pour garder la foy de la terre Françoiſe
Perdirent l'Albigeoiſe & la ſecte Vaudoiſe.
Contemplez-moy vos mains, vos muſcles, & vos bras :
Pareilles mains auoient vos peres aux combas:
Imitez vos ayeux, à fin que la Nobleſſe
Vous anime le cœur de pareille proüeſſe.

GARNIER.

Et vous Montmorency] Anne de Montmorency digne Conneſtable de France, & tres-digne Fauorit du Roy François I. qui veid & ſeruit Louys XII. ledit François I. Henry II. François II. & Charles IX. ſous lequel il finit ſes iours glorieuſement, au retour de la bataille S. Denys, apres auoir en pluſieurs autres batailles fait preuue de ſa valeur & de ſon courage, & de l'ancienneté du nom qu'il portoit. *Sage Neſtor François*] Pour ce qu'il eſtoit aagé de prés de quatre vingts ans, quand il fut bleſſé à mort. Neſtor mourut fort vieil, & quand l'on veut deſirer longue vie à quelqu'vn, les ans de Neſtor luy ſont deſirez. Il eſtoit nay de Pyle, & c'eſtoit vn des plus eloquents & faconds Orateurs des Grecs deuant Troye aſſiegée. *Ainſi que du Gueſclin*] Bertrand du Gueſclin Gentil-homme Breton, Comte de Longueuille, fut vn des braues Cheualiers de la Cour de Charles V. Roy de France, & pourtant il fut par merite honoré de la charge de Conneſtable: Il mourut ſous Charles V. & long-temps de là Charles VI. ſon fils, bien que fort ieune, pour retribuer les ſeruices qu'il auoit rendus à la Couronne par ſa generoſité, luy fit dreſſer des funerailles comme on feroit dreſſer pour vn Roy meſme, & le fit enſepulturer en la meſme Chapelle dudit Charles V. à Saint Denys, le Mauſolée de nos Rois. *Vne ardente chandelle*] Vne lampe ardente à ſon tombeau. *Vous d'Anuille ſon fils*] Vn des fils puiſnez du Conneſtable de Montmorency, depuis auſſi Conneſtable ſous le Roy Henry le Grand. C'eſt le pere de Monſieur l'Admiral d'auiourd'huy, lequel fait voir de iour en iour en Languedoc contre les Rebelles, qu'il ne degenere point, & que veu ſon ieune aage il promet à l'aduenir des merueilles. C'eſt encores le pere de ce miroir de beauté, de gentilleſſe & de pieté, Madame la Princeſſe de Condé, la digne eſpouſe de Monſeigneur le Prince de Condé Henry de Bourbon, l'vn des mieux diſans, des plus affables, des plus valeureux, & des plus zelez à la foy Catholique Apoſtolique & Romaine, que l'Egliſe ait veu de long temps; & de ceux qui regardent les Muſes & leurs nourriſſons (i'entends les vrais) de meilleur œil, & de meilleure affection; Vertus qu'il ne tient pas ſeulement des Bourbons, mais auſſi de Madame la Princeſſe Charlotte de la Trimoüille mere de ſon excellence. Pour en mieux rendre le teſmoignage, nous engrauerons icy pour l'aduenir ces vers que nous auons autresfois appendus & vouez au temple de ſa gloire.

A LA LOVANGE DE MONSEIGNEVR HENRY DE BOVRBON TROISIESME PRINCE DE CONDE'.

SONNET.

POVR combatre Iſraël le Madian s'appreſte
A la rebellion: ſon incredulité
Le faiſant regimber contre la verité,
Luy fait haïr le calme & cherir la tempeſte.
Mille deſſeins peruers luy roullent dans ſa teſte,
De fureur & de rage en ſon cœur agité:
L'effect deſia l'enſeigne, en l'inhumanité
Qu'il exerce, au meſpris d'vne heureuſe conqueſte.
Mais ô DIEV! *pour le vaincre, vn Gedeon par toy*
Nous eſt ores donné, qui ſouſtenant la foy
Bien toſt luy doibt apprendre à reuerer ſon Maiſtre.
C'eſt HENRY DE BOVRBON, *couſin du Roy* LOVYS:
Authoriſe ſon bras, que nous voyons paroiſtre
La cheute des crapaux deſſous les FLEVRS DE LYS.

Albigeoiſe] Nous auons traicté cy-deuant de la ſecte Albigeoiſe, qui tenoit de l'Arrienne & de la Manicheenne, & dont les Caluiniſtes & Lutheriens ont fait vne rhapſodie & meſlange, pour donner fonds à leur vaine Religion. *Vaudoiſe*] Secte ditte les Pauures de Lyon, d'vn nommé Valdo, qui fut homme pieux: & lequel tenant pour maxime que toute choſe eſtoit commune entre les Chreſtiens, donna tout ce qu'il auoit aux pauures: ceux qui l'imiterent furent nommez les Pauures de Lyon: mais parmy cecy faiſant mille deshonneſtes, allant de lieux en lieux peſle-meſle hommes & femmes, couchants enſemble pour voir s'ils reſiſteroient à l'eguillon de la chair, & garderoient la chaſteté; parmy leur hantiſe & menteries d'auantage en reſiſtant, ils furent condamnez viuement du Saint Pere: quifut l'an 1226. A l'occaſion du deſpit qu'en eurent ces fols, ils ietterent la ſemence de toutes les erreurs d'alors, & renouuellerent celles des Gots lors qu'ils alloient commandant au Languedoc. Ce furent les Albigeois & les Vaudois qui firent ce beau ieu, que le Roy Philippe Auguſte Dieudonné rompit, & lequel s'eſt renouuellé de noſtre temps: car il faut aduouër que toutes ces orages qui depuis la la mort de IESVS-CHRIST frappent la barque de l'Egliſe Romaine, toutes ces differentes hereſies, viennent les vnes des autres, repigeonnant, & reprenant ſeue par nos fautes, & par les vices qui regnent, & dont l'on ne reprime les desbauchez.

Vous guerriers aſſeurez, vous pietons, vous ſoldars
De Bellonne conçeus, ieune race de Mars,
Dont les freſches vertus par la Gaule fleuriſſent,
N'ayez peur que les bois leurs fueilles conuertiſſent
En Huguenots armez, ou comme les Titans
Ils naiſſent de la terre en armes combatans.

Ne craignez point auſſi les troupes d'Allemagne,
Ny ces Reiſtres mutins qu'vn François accompagne:
Ils ne ſont point conceus d'vn fer ny d'vn rocher,
Leur cœur ſe peut naurer, penetrable eſt leur chair:
Ils n'ont non plus que vous ny de mains ny de iambes,
Leurs glaiues ne ſont point acerez dans les flambes
Des eaux de Phlegethon: ils ſont ſubjets aux coups,
De femmes engendrez, & mortels comme nous.

Ne craignez point auſſi, vous bandes Martialles,
Les corps effeminez des Miniſtres ſi palles,
Qui font ſi triſte mine, & qui tournẽt aux Cieux,
En faiſãt leurs ſermons, la prunelle des yeux.
Mais ayez forte pique & bien tranchante eſpée,
Bon cœur, & bonne main, bõne armure trempée,
La bonne targue au bras, aux corps bons corſelets,
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons piſtolets,
Bon morion en teſte, & ſur tout vne face
Qui du premier regard voſtre ennemy desface.

GARNIER.

Vous guerriez aſſeurez] L'Autheur apres auoir admoneſté les Princes & les Seigneurs, admoneſte les ſoldats à bien faire & bien ſeruir le Roy. *Bellonne*] Deeſſe de la guerre & ſœur de Mars, autrement ditte Enyon. C'eſt elle qui meine & conduit le char de Mars, & foüette ſes cheuaux. Virgil. en ſon Æneide. Ses Preſtres luy ſacrifioient de leur propre ſang, & deuant ſon Temple vne colomne s'eſleuoit nommée la Colomne bellique, ſur laquelle vn Heraut d'armes iettoit, ou brandiſſoit vne pique denonçant la guerre. Voyez Feſtus; & *Alex. ab Alexandro*, liu. 3. chap. 12. *Ieune race de Mars*] Pour ce que la ieuneſſe eſt touſiours la plus courageuſſe, pour eſtre la moins conſiderante. *Freſches vertus*] Pour les guerres freſchement accomplies heureuſement & valleureuſement contre les Princes eſtrangers. *Gaule*] France, comme nous auons dit nagueres. *Titans*] Les fils de Titan frere de Saturne, & fils de la Terre. Geans qui menerent la guerre contre Iupiter leur couſin germain. Horace liu. 2. Odes 12.

——— *domitóſque Herculea manu*
Telluris iuuenes: vnde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.

Et le meſme en l'Ode 4. du 3. liure en diſcourt aſſez amplement. Æſchyle en ſon Promethée les dit fils du Ciel & de la Terre.

Εἰσῶθ' ἐγὼ τὰ λῴστα βουλεύων πιθεῖν
Τιτᾶνας, Οὐρανοῦ τε καὶ Χθονὸς τέκνα.

Et Orphée en ſon Hymne faict en leur nom.

Τιτῆνες γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀγλαὰ τέκνα,
Ἡμετέρων πρόγονοι πατέρων, &c.

Iupiter les dompta, par le moyen d'vne peau de la cheure Amalthée qui l'auoit nourri, dont il fut admoneſté par la Deeſſe Themis, comme ayant eſté iugée deuoir eſtre vn iour effroyable à ces monſtres: & dit-on qu'il fit iurer tous les Dieux ſur vn autel, de luy garder fidelité, parauant la bataille; lequel autel eſt cet aſtre, que les Aſtrologues nomment *Ara*, l'autel. Nicandre Poëte Grec en ſes Theriaques, dit que Iupiter les ayant tuez, il naſquit de leur ſang, vne infinité de ſerpens venimeux. Les fables diſent mille autre choſes d'eux qui ſeroient trop longues à raconter: ie diray ſeulement pour arriuer au ſubiet de l'Autheur, que la terre produiſit de leur ſang eſchauffé des hommes guerroyants & naiz à la rebellion, de qui la mauuaiſtié fut cauſe de l'inondation fabuleuſe du grand Deluge vniuerſel: ils auoient des pieds de ſerpent. *Ny ces Reiſtres mutins qu'vn François accompagne*] François de Coligny ſeigneur d'Andelot, Collonel de l'Infanterie Françoiſe auparauant ſon Huguenotterie dés le Regne de Henry II. qui l'en fit empriſonner à Melun, iuſqu'à luy vouloir faire perdre la teſte alors, ſi par le moyen de ſon Oncle Anne de Montmorency Conneſtable, il n'eut en ſe retractant demandé pardon. *Reiſtres mutins*] Pour leur mutinerie, auſſi pour la Religion. *D'vn fer ny d'vn rochet*] Tibulle 10. Elegie du premier liure.

Quàm ferus, & verè ferreus ille fuit.

Ny de mains ny de iambes] Comme Geryon; comme Briarée. *Acerez*] Affilez. *Dans les flambes Des eaux de Phlegethon*] Dans l'eau de ce fleuue d'Enfer, (qui tenant de ſon nom, φλέγω *ardeo*, regorge de flammes) pour les rendre plus venimeux & plus mortels en les forgeant: ce que nous auons allegué d'Horace, *acuens ſagittas Cate cruenta*, ſe rapporte à la façon d'aiguiſer & d'enuenimer les armes. Ainſi l'auons-nous dit au Tombeau du Roy Henry le Grand.

Ce Demon, qui boüilloit en ces extremitez,
Va ſaiſir vn couſteau, le void de tous coſtez,
Le frotte, l'eſclaircit, l'empoiſonne, l'aiguiſe

Affilant ſes trenchants, & la pointe amenuiſe
En crochets edentez.

Virgile au 6. de l'Æneide parle de ce fleuue en la maniere,

Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegethon, &c.

Les quatre autres fleuues des Enfers ſont Lethés, Cocyte, Acheron & Styx. *Des Miniſtres ſi paſles*] De crainte & de coulpe, non d'auſteritez. *Et qui tournent aux Cieux*] Leurs chimagrées. *Armure trempée*] De bonne trempe, bien forgée à l'eſpreuue ; Metaphore priſe des armuriers. Petrarque y faiſant alluſion.

Si ch' io mi credo homai, che monti, ò piagge,
E fiumi, & ſelue ſapian di che tempre
Sia la mia vita.

Targue] Bouclier, rondelle, rondache, propte auec le Coutelas pour affrontet vne breſche. *Qui du premier regard* La bonne opinion que l'on donne en guerre de ſa reſolution vaut beaucoup. A la mienne volonté qu'en ceſte guerre de Sainct Iean d'Angely, de Clerac, & de Montauban, nos Gentils-hommes trop courageux euſſent recherché l'aduantage que preſente icy noſtre Autheur, & qu'ils n'euſſent deſdaigné le couuert de leurs armes ! nous aurions encor parmy tant de Seigneurs de valeur & de merite, ce grand Duc de Mayenne & ce gentil Baron de Thermes, pour lequel i'engraueray ces quatre vers icy pour y durer à iamais.

Si Terme en quelque langue vn pilier ſignifie,
Thermes venant de choir au milieu des combats,
Il faut que de tomber vn chacun ſe deffie,
Puis que l'vn des piliers de la France eſt à bas.

Vous ne combattez pas (ſoldars) comme autresfois
Pour borner plus auant l'Empire de vos Rois:
C'eſt pour l'honneur de DIEV *& ſa querelle ſaincte*
Qu'auiourd'huy vous portez l'eſpée au coſté ceinte.
Ie dy pour ce grand DIEV *qui baſtit tout de rien,*
Qui iadis affligea le peuple Egyptien,
Et nourrit d'Iſraël la troupe merueilleuſe
Quarante ans aux deſerts de manne ſauoureuſe:
Qui d'vn rocher ſans eaux les eaux fit ondoyer,
Fit de nuict la colonne ardante flamboyer
Pour guider ſes enfans par monts & par valées:
Qui noya Pharaon ſous les ondes ſalées,
Et fit paſſer ſon peuple ainſi que par bateaux
Sans danger, à pied ſec, par le profond des eaux.
Pour ce grand DIEV, *ſoldars, les armes auez priſes,*
Qui fauoriſera vous & vos entrepriſes,
Comme il fit Ioſué par le peuple Eſtranger:
» *Car* DIEV *ne laiſſe point ſes amis au danger.*
Et qui cognois l'autheur des guerres aduenuës,
DIEV, *qui regardes tout, qui vois tout & entens,*
Donne ie te ſuppli' que l'herbe du printemps
Si toſt parmy les champs nouuelle ne fleuriſſe,
Que l'autheur de ces maux au combat ne periſſe,
Ayant le corſelet d'outre en outre enfoncé
D'vne pique ou d'vn plomb fatalement pouſſé.
Donne que de ſon ſang il enyure la terre,
Et que ſes compagnons au milieu de la guerre
Renuerſez à ſes pieds, haletans & ardens
Mordent deſſur le champ la poudre entre leurs dens,
Eſtendus l'vn ſur l'autre, & que la multitude
Qui ſ'aſſeure en ton Nom, franche de ſeruitude,
De fleurs bien couronnée, à haute voix, Seigneur,
Tout à l'entour des morts celebre ton honneur,
Et d'vn cantique Sainct chante de race en race
Aux peuples à venir tes vertus & ta grace.

Vous ne combattez pas] Les Grecs ſont tous pleins de ces traits : vous ne combattez pour gaigner vn prix ; vous ne combatez pour vn laurier : ce que l'Autheur n'a point oublié dans ſa Franciade, quand le Geant Phouere parle à Francus.

Ieune garçon, l'on ne combat icy, &c.

Qui jadis affligea le peuple Egyptien] De grenoüilles, de mouſches, de tenebres, de greſles, de venins, pour ce qu'il mal-menoit Iſraël ſon peuple. Quant à l'Egyptien, nous en auons traitté cy deuant. *Et nourrit d'Iſrael*] Ainſi nommé d'Iſraël, fils de Iacob ; & nommé troupe merueilleuſe pour ſon grand nombre. *Quarante ans au deſert*] Sous la conduite & charge de Moyſe ains que d'arriuer en la terre de promiſſion. *De manne ſe*] D'vne graine blanche comme de Coriandre, laquelle tomboit du Ciel, ayant le gouſt de toutes les viandes que deſiroit manger le peuple d'Iſraël : Elle fut ditte manne du mot ſignifiant, *Quid eſt hoc?* qu'il prononçoit auec eſtonnement, la recognoiſſant de telle vertu. *Qui d'vn rocher ſans eaux*] Que fit ſourdre Moyſe du coup de ſa baguette, Iſraël ayant beſoin d'eau. *Fit de nuict la colonne*] Pour conduire Iſraël. *Qui noya Pharaon*] Dans la mer rouge, ce Roy d'Egypte y pourſuyuant Iſraël qui la franchiſſoit miraculeuſement à ſec. *Comme il fit Ioſué*] Grand & vaillant Capitaine aymé de DIEV, qui fut apres Moyſe conducteur & chef du peuple d'Iſraël : il veinquit & mit bas 31. Rois : paſſa le Iourdain à ſec quand & l'Arche d'Alliance : arreſta de ſes prieres le cours du Soleil & de la Lune : fit tomber au ſon des trompettes les murailles de Ierico : fit arriuer Iſraël en la terre de promiſſion : deſcriuit la celeſte Hieruſalem ; & repreſentoit IESVS par le nom Ioſué qui le ſignifie, & par ſes belles & diuines actions. *Par le peuple eſtranger*] Par les terres & nations Eſtrangeres. *Car Dieu ne laiſſe point ſes amis au danger*] *Scapulis ſuis obumbrabit tibi, & ſub pennis eius ſperabis.* *Qui habites les nuës*] Au Ciel Empyrée, au delà des nuës, qui nous ſemblent à nous autres le Ciel, bien qu'il en ſoit fort eſloigné : Le Pſalmiſte vſe de telle figure ſouuent. *Que l'herbe du printemps*] Que le printemps. Phraſe Poëtique. *Que l'Autheur de ces maux*] L'Admiral de Coligny, braue homme de guerre, quant au reſte grand Capitaine, & Gentil-homme des plus hardis, comme noſtre Autheur a bien voulu teſmoigner par de ſes meilleurs eſcrits, mais trop boüillant à former le party qui broüille encores auiourd'huy la France. O meſchante erreur, que ne fais-tu point dans les cœurs & dans les eſprits, quand tu les viens enſorceler, & meſme dans les plus enclins aux choſes de la pieté ! Ie dis cecy pour vne remarque faite par moy dans l'Egliſe de Saincte Syre en Champagne, à cinq lieuës de Troyes, où ſe voyent des gueriſons merueilleuſes de la pierre, & du calcul : c'eſt dans vn petit bois de tableau dont l'imprimé bien liſible eſt tel.

Gaſpard de Coligny Seigneur & Baron de Boüan & de Beaufort, Eſcuier tranchant de Meſſeigneurs le Dauphin & Duc d'Orleans, natif de la Franche Comté de Bourgogne, a eſté auiourd'huy 14. du mois d'Auril, 1539. deliuré de 7. pierres, leſquelles il a fait par la bouche ; & eſtant en peril de mort, ſoy voüant à Madame Saincte Syre fut deliuré deſdittes pierres, & eſt en bonne ſanté : dont ledit Seigneur veut & entend eſtre penſionnaire à iamais de l'Egliſe de Madame Saincte Syre.

Nous voyons encore maintenant (& ſans flatter) quel eſt ſon fils Monſieur d'Andelot, & de quel zele il eſt enflamé pour la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine, & de quel amour il eſt embraſé pour la deuotion. Leſquels effects ſi l'on ne remarque en Monſieur de Chaſtillon ſon Nepueu, pour le moins a-t'il fidellement ſeruy le Roy, ne contribuant en ces dernieres guerres à la rebellion mal-heureuſe & fatale des autres, vrays Hydres, qui ne ſont plus toſt deffaits, qu'ils ne veulent deſeſperément renoueller. *Fatalement pouſſé*] Determinément. *Il enyure la terre*] La faiſant plus que boire. *Mordent deſſur le champ la poudre*] Horace Ode 7. liure 2.

Cùm fracta virtus, & minaces
Turpe ſolum tetigere mento.

L'Autheur dit icy plus, car il n'entend ſeulement donner du menton contre terre, mais de rage mordre la pouſſiere. *De fleurs bien couronnée*] Pour dire, De fleurs couronnée ; les Grecs mettent ſouuent ce mot, bien, par affetterie, comme l'Eſpagnol, *tan bien.* Touchant la couronne de fleurs, c'eſt vne des vieilles Couſtumes des anciens, dont les Poetes Grecs & Latins donnent foy : couronnant la pouppe des Nauires, les taſſes pour boire ; les teſtes des filles & des iouuenceaux, & les victorieux.

PROGNOSTIQVES SVR LES MISERES DE NOSTRE temps.

Long temps deuant que les guerres ciuilles
Broüillaſſent France, on veid parmy nos villes
Errer ſoudain des hommes incognus,
Barbus, crineux, craſſeux & demy-nus
Qui tranſportez de noire fantaiſie,
A tous venans contoient leur frenaiſie
En plein marché, ou dans vn carrefour,
Dés le matin iuſqu'au coucher du iour,
Hurlans, crians, tirans de place en place
A leurs talons enfans & populace.
Non ſeulement le peuple ſans raiſon
Pour les ouyr ſortoit de ſa maiſon :
Mais les plus grands & les plus ſages furent
Ceux qui par crainte à table les receurent,
Deuotieux (croyans en verité
Que par leur voix parloit la Deité)
Fuſt Huguenot, fuſt neutre, ou fuſt Papiſte :
L'vn ſe diſoit Sainct Iean l'Euangeliſte,
Qui ſe vantoit (fantaſtique d'eſprit)
D'auoir dormi au ſein de IESVS-CHRIST :
Bien que ſon art fuſt de fondre le cuiure,

Vray Alchymiſte, & qu'il apprinſt à viure
Aux idiots : luy-meſmes ne ſceut pas
Viure pour luy, ny préuoir ſon treſpas,
Soit qu'il mouruſt par vice ou par ſimpleſſe.
Vn qui crioit enflé de hardieſſe,
La Monarchie, & Ceſar ſe vantoit,
Vint apres luy : il diſoit qu'il eſtoit
Ce grand Ceſar qui au fil de l'eſpée
Par ſang ciuil baigna Rome & Pompée.
Ce fol eſtoit de nation Romain,
Qui ſouſtenoit vne boule en ſa main,
Et ſur le chef vn fourré diadéme.
Lors ie diſois tout penſif en moy-meſme :
Aſſez & trop noſtre France a de fous,
Sans que le Tybre en reſpande ſur nous :
Sans nous donner vn Ceſar qui l'Empire
Fiſt trebucher, & qui nous vient predire
Vn changement ou d'Eſtat ou de Lois.
Apres luy vint le bon Roy des Gaulois,
Jadis pedant, qui auoit la penſée
Et la raiſon à demy renuerſée,
Et qui tirant tout Paris apres ſoy,
Des vieux Gaulois ſe vantoit d'eſtre Roy.
Or quand on void que tout ſoudain vn homme
Réue, radotte & penſif ſe conſomme,
D'yeux ſaffranez, de ſourcils renfrongnez
D'ongles craſſeux, de cheueux mal-peignez,
Paſle, bouffi d'eſpouuanteuſe œillade,
On dit qu'il eſt, ou qu'il ſera malade,
Pour ce qu'on void les ſignes par dehors
Nous teſmoigner les paſſions du corps.
Ainſi voyant tant de ſectes nouuelles,
Et tant de fols, tant de creuſes ceruelles,
Tant d'Almanachs qui d'vn langage obſcur
Comme Démons annoncent le futur :
Et quand on void tant de Monſtres diffor-
mes,
Qui en naiſſant prennent diuerſes formes,
Les pieds en-haut, la teſte contre bas,
Enfans morts-nez, chiens, veaux, aigneaux & chats
A double corps, trois yeux & cinq oreilles :
Bref, quand on void tant d'eſtranges mer-
ueilles
Qui tout d'vn coup paroiſſent en maints lieux,
Monſtres non veus de nos premiers ayeux,
C'eſt ſigne ſeur qu'incontinent la terre
Doit ſouſtenir la famine & la guerre,
Les fleaux de DIEV *qui marchent les pre-*
miers,
Du changement certains auant-courriers.
Ou ſoit que DIEV *comme en lettres de chiffre*
Douteuſement ſon vouloir nous déchiffre
D'vn charactere obſcur & mal-aiſé,
Soit qu'vn Démon de ſoy-meſme auiſé,
Qui vit long temps, & a veu mainte choſe,
Voyant le Ciel qui les Aſtres diſpoſe
A bien ou mal, comme il veut les virer,
Se meſle en l'homme, & luy vient inſpirer,
En le troublant, vne parole obſcure :
Soit que cela ſe face d'auanture,
Ie n'en ſçay rien : l'homme qui eſt humain,
Ne tient de DIEV *le ſecret en la main.*
Mais ie ſçay bien que DIEV *qui tout or-*
donne,
Par ſignes tels teſmoignage nous donne
De ſon courroux, & qu'il eſt irrité
Contre le Prince, ou contre la Cité,
Où le peché ſe mocque de la peine.
D'exemples tels la Bible eſt toute pleine.

GARNIER.

Long temps deuant] En ce diſcours, il parle de certains fouls courans les ruës deuant les guerres ciuiles, qui pouuoit eſtre au Regne de Henry II. tels que nous auons eu de noſtre temps, le Prince Mandon, le Comte de Permiſſion, Maiſtre Pierre du For l'Eueſque. *Ciuiles*] D'entre Citoyens, du mot Latin *Ciues*. *Noire frenaiſie*] Triſte & ſombre folie. *Heurlants*] Clabaudans, menans bruit. *Neutre*] Ny de l'vn ny de l'autre. *Papiſte*] Nous l'auons expliqué. Ie ne treuue le mot, Huguenot, en regne de ce temps-là : mais il le prend pour heretique & Lutherien ; comme le mot de Papiſte au lieu de Catholique Romain. *L'vn ſe diſoit Saint Iean l'Euangeliſte*] Le bien-aymé de IESVS-CHRIST, & le plus haut & ſublime Euangeliſte ; duquel on eſt en differend, s'il eſt mort, ou s'il eſt au Paradis terreſtre : on le cognoiſt aſſez par tout, mais il faut tout dire. *Au ſein de Ieſus-Chriſt*] Où S. Iean dormit à la Cene. *Alchymiſte*] Alambiqueur, ſoufleur, chercheur de pierre philoſophale : c'eſt à dire qui penſe conuertir en or les metaux de peu de recommandation, par le moyen de ſes fourneaux, & tandis l'eſperance qui l'abuſe le porte au neant. Alchymie ἀπὸ τῆς χυμείας, à raiſon des ſucs qui ſont ex-

traits par le feu. Les autres disent que l'Egypte, où les Prebstres d'Isis & d'Osiris vsoient de cet art, se nommoit Chemie en leur langage. *Aux idiots*] Aux simples : bien simples voirement, & bien grossiers de croire en telles niaiseries. *Soit qu'il mourut par vice*, &c.] Il appert que cet homme finit par Iustice. *Vn qui crioit La Monarchie*] Vn qui parloit à cor & à cry de la Monarchie, en se l'attribuant par vanterie. *Monarchie*] Regne & gouuernement d'vn seul, de μόνος *solus*, & de ἀρχω *impero*. *Cesar*] Iules Cesar le premier qui se donna le nom d'Empereur des Romains : il se rendit maistre des Gaules, escriuant luy-mesme ses beaux faicts : & les vns no l'accomparent seulement au grand Alexandre, mais le veulent faire aller par dessus. Apres tant de belles victoires comme il entroit au Senat il y fut assassiné traistreusement de plusieurs coups; mal-heureux desastre qu'il eut eulté, s'il eust voulu croire aux admonitions. *Par sang ciuil*] Par la guerre ciuile. *Baigna*] Trempa. *Rome*] Par les guerres qu'il eut contre Pompée. *Pompée*] Gneé Pompée surnommé le Grand pour ses faicts, ayant bien ieune d'ans triomphé des Rois : trop heureux si par le malheur d'vn combat dernier il n'eust rendu les abbois en Egypte en s'enfuyant de la bataille de Pharsale. *Vne boule en sa main*] Comme Empereur, la boule signifiant le monde. *Vn fourré Diadéme*] Tel qu'en portoit vn vieil fol de nostre temps, nommé maistre Pierre du For l'Euesque. *Sans que le Tybre*] Synecdoche, vne partie pour le tout, le Tybre pour Rome, le fleuue pour la ville. *En respande*] Effect respondant à la cause, le propre du fleuue estant de verser & de respandre. *Sans nous donner vn Cesar qui l'Empire Fit tresbucher*] Cesar ne le fit pas tresbucher, mais pour changer la Republique de Rome en Empire, & s'en faire le maistre, il causa beaucoup de mouuements & de troubles, qui ne furent pas moins dangereux à la Republique Romaine ; laquelle icy l'Autheur confond auec l'Empire, n'en faisant qu'vne mesme chose. *Apres luy vint*] Apres ce fol, vn autre fol qui se disoit Roy des vieux Gaulois, & lequel auoit esté pedant. *A demy renuersée*] Estropiée. *Et qui tirant tout Paris*] Attirant. *Almanachs*] Les miroüers du temps. *Qui d'vn langage obscur*] Doubteux, ambigu. *Comme Demons*] Bons ou mauuais Anges, comme nous auons dit, & lesquels annoncent le futur : c'est à dire la chose à venir, d'autant qu'ils ont vne grande experience, à raison de ce qu'ils ont veu. *Et quand on void tant de Monstres*] Aussi faict-on bien encor. *Les fleaux de Dieu*] Lesquels deux auec la peste furent offerts & presentez à Dauid, qui choisit seulement le fleau duquel il ne se pouuoit garantir, à fin de n'estre seul exempt des chastimens de là haut. *Comme en lettres de chiffre*] Lettres secrettes dont l'on s'ayde fort en temps de guerres. *Deschiffre*] Donne l'intelligence. *Charactere*] Escriture. *Soit qu'vn Demon*] Nous en venons de parler. *Voyant le Ciel qui les Astres*] Comme estant vne cause premiere. *Se mesle en l'homme*] Il tient que le Demon se mesle à ceux qui predisent le futur, soit mauuais ou bon, leur influant des obscures paroles que l'on n'entend point. Lisez Virgile de la force du meslange au 6. de l'Eneide.

——— *totámque infusa per artus*
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Se face d'aduenture] De hazard. *La Bible*] La saincte Escriture.

EPISTRE.

CINQ ſepmaines apres la mort de feu Monſeigneur le Duc de Guyſe François de Lorraine, me furent enuoyez de la part d'vn mien amy trois petits liures, leſquels auoient eſté ſecrettement compoſez deux ou trois mois auparauant le deceds dudit Seigneur, par quelque Miniſtreau de Genéue, & depuis deſcouuerts, publiez, & imprimez à Orleans contre moy, auſquels comme par contrainte i'ay reſpondu en ce preſent liure: Atteſtant DIEV & les hommes, que iamais ie n'eu deſir ny volonté d'offenſer perſonne, de quelque qualité qu'elle ſoit, ſi de fortune il ne m'eſt aduenu d'eſcrire choſes, leſquelles n'eſtoient incogneuës ſeulement aux petits enfans, tant s'en faut qu'elles le fuſſent des Hiſtoriographes de noſtre temps, qui ſans paſſion ont deliberé rendre de poinct en poinct fidele teſmoignage de nos guerres ciuiles à la poſterité Bien eſt vray que mon princip l but & vraye intention a touſiours eſte de taxer & blaſmer ceux, qui ſous ombre de l'Euangile, comme les hommes non paſſionnez pourront facilement cognoiſtre par mes œuures, ont commis des actes tels que les Scythes n'oſeroient, ny ne voudroient ſeulement auoir penſé. Donc quiconque ſois, Predicant, ou autre, qui m'as voulu mal-heureuſement calomnier, ie te ſupplie de prendre en gré ceſte reſponſe, t'aſſeurant que ſi i'auois meilleure cognoiſſance de toy, que tu n'en ſerois quitte à ſi bon marché, & au lieu de quinze ou ſeize cens vers que ie t'enuoye pour reſchaufer ta colere, ie ferois de ta vie vne Iliade entiere. Car ie me trompe, ou ton froc jetté aux orties, ou quelque memorable impoſture, ou autre choſe de pareille farine, me fourniroient argumens aſſez ſuffiſans pour t'imprimer ſur le front vne marque qu'aiſément tu ne pourrois effacer Ie ne fais point de doute, que ta malice ne ſe ſoit maintesfois efforcée de vouloir ſous couleur de belles paroles, irriter les Princes & Seigneurs contre moy, interpretant fauſſement mes eſcrits, voire iuſques à faire courir vn bruit par ceſte ville, que leur grandeur me braſſoit ie ne ſçay quoy de mauuaiſe digeſtion. Quant à moy, ie les eſtime Princes & Seigneurs ſi magnanimes & genereux, que ie n'en croy rien, m'aſſeurant qu'ils ne voudroient eſtre miniſtres de la meſchante volonté d'vn ſi petit galand que toy: auſſi auroient-ils bien peu de loüange d'offenſer vn Gentil homme de bonne race & de bonne part, comme ie ſuis, cogneu & tenu pour homme de bien (ſi ce n'eſt de toy, ou de tes ſemblables) par toute la France, ſans premierement ſçauoir de ſa propre bouche ſes raiſons, & la verité. Et pour ce, Predicant mon amy. ie te conſeille de laiſſer deſormais en repos tels Seigneurs, dont les grandeurs, intentions & entrepriſes ne dependent de la querelle de mes eſcrits ny des tiens, ſans prouoquer dauantage leur courroux contre moy, qui leur ſuis plus que tu n'es, tres-humble, & tres-obeiſſant ſeruiteur. Or comme ie ne ſuis pas ſi mal accompagné de iugement & de raiſon que ie m'eſtime de leur qualibre: auſſi faut-il que tu penſes, Predicant, que ie ne ſuis rien moins que toy. Le camp eſt ouuert, les lices ſont dreſſées, les armes d'encre & de papier ſont faciles à trouuer: tu n'auras point faute de paſſe-temps. Mais à la verité, ie voudrois que pour eſprouuer mes forces, tu m'euſſes preſenté vn plus rude champion. Car i'ay le courage tel,

que i'ayme mieux quitter les armes, que combatre contre vn moindre, dont la victoire ne me ſçauroit apporter ny plaiſir ny honneur. Suppliant derechef celuy qui ſe ſentira ſi gaillard que d'entrer en la barriere, ne vouloir trouuer eſtrange, ſi tout ainſi qu'en pleine liberté il tonne des mots iniurieux contre le Pape, les Prelats, & toute l'ancienne conſtitution de l'Egliſe, ie puiſſe auſſi de mon coſté parler librement contre ſa doctrine, Cenes, Preſches, Mariages, Predeſtinations fantaſtiques, & ſonges monſtrueux de Caluin, qu'vn tas de Predicantereaux (ou ſollicitez par leurs femmes, ou eſpoinçonnez de faim, ou curieux de remuer meſnage) ont recueilly à Genéue pour venir apres enſorceler la ieuneſſe de France, & (ce qui eſt encores plus dommageable) vne bonne partie de nos hommes, qui faiſoient monſtre ſur tous les autres d'auoir le cerueau mieux fait, plus ruſez aux affaires, & moins ſtudieux de toute pernicieuſe nouueauté. Or pour abreger, Predicant, vn Turc, vn Arabe me permettroit facilement ceſte licence, & me donneroit auec toute modeſtie congé de luy reſpondre. Toy donques, qui te vantes eſtre reformé, à meilleure raiſon accorderas ma requeſte, à fin que ta cauſe & la mienne ſoit cogneuë de tous, & que l'honneur ſoit rendu à celuy de nous deux qui l'aura mieux merité. Adieu, Predicant mon amy.

Des diuers effects de quatre humeurs qui ſont en frere Zamariel Predicant, & Miniſtre de Genéue.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,
Qui t'eſgare, & t'inſenſe, & t'enfle, & te deſguiſe,
(Déuoyé, fol, ſuperbe, & feint contre l'Egliſe)
Te rend confus, felon, arrogant, & cafard.

RESPONSE DE PIERRE DE RONSARD AVX INIVRES ET CALOMNIES DE IE NE SCAY QVELS PREDICANTEREAVX & Miniſtreaux de Genéue.

QVoy? tu jappes, maſtin, à fin de dre, m'effroyer,
Qui n'oſois ny gronder, ny mordre, n'abboyer,
Sans parole, ſans voix, ſans poumons, ſans haleine,
Quand ce grand Duc viuoit, ce Laurier de Lorraine,
Qu'en violant le droict & diuin & humain,
Tu as aſſaſſiné d'vne traiſtreuſe main:
Et maintenant enflé par la mort d'vn tel homme
Tu meſdis de mon nom que la France renomme,
Abboyant ma vertu; & faiſant du bragard,
Pour te mettre en honneur tu te prens à Ronſard.
Ainſi trop follement la puiſſance liquide
De ce fleuue eſcorné combattit contre Alcide:
Ainſi contre luy-meſme Antée oſa luitter,
Ainſi contre Apollon Marſye oſa fluter:
Qui pour punition de ſe prendre à ſon maiſtre,
De ſon dos eſcorché fit vn grand fleuue naiſtre.

GARNIER.

L'Autheur en ce Diſcours admirable & tout plein d'enthouſiaſme Poëtique, faict l'honneur de reſpondre à certaines gens, qui par vne folle boutade s'eſtans rebellez contre l'Egliſe, auoient ſemé consre luy diuers Poëmes & diſcours, de deſpit de ce qu'il auoit parlé des Miſeres du temps en ſes eſcrits: & meſme de ceux qu'il auoit honorez franchement de ſon amitié pour la gentilleſſe de leur eſprit au faict de la Muſe, & pour l'intelligence qu'ils auoient des bonnes lettres: I'en tairay le nom, pour ce que l'vn d'eux eſt bien mort en la foy de la vraye Egliſe, & que les enfants de l'vn & de l'autre viuent. Dans le Tome du Recueil de Poëſie de l'Autheur, quelque piece leur touche & leur appartient. *Quoy? tu jappes, maſtin*] Horace en l'Ode 6. des Epodes.

Quid immerenteis hoſpites vexas canis
Ignauus aduerſum lupos?

Et quelques vers apres.

Tu cùm timenda voce compleſti nemus,
Proiectum odoraris cibum.

Sans poumons] Pout ce que le reſpir vient des poumons, & la voix du reſpir. *Quand ce grand Duc viuoit*] François de Lorraine Duc de Guiſe tué par le miſerable Poltrot, dont nous auons deduit l'Hiſtoire au commencement, & n'en diray plus, ſinon que tels excés enuers les Grands principalement, font horreur à DIEV, font peur aux Anges, tant la choſe eſt exectable: & doubte ſi la Majeſté diuine feroit grace, & donneroit les moyens à telles gens de ſe recognoiſtre à la morr. *Ce laurier*] Il le nomme laurier pour ſes valeurs, eſtimant trop peu de choſe de luy deſdier, à luy qui merite luy-meſme d'eſtre nommé laurier, comme le tige d'où procedent maints lauriers, ſoit en beaux faits, ſoit en enfans. *Qu'en violant tout droit*] DIEV deffendant le meurtre & l'aſſaſſin dans les Commandemens: & la Iuſtice donnant rigoureux Arreſt de mort contre les Aſſaſſins & les meurtriers. Aſſaſſin vient d'Arſacide, par corruption de mot. Les Arſacides furent gens induits par folles ſuaſions, & par des imaginaires contentemens à venir de loing pour tuer les Rois & les Grands: Voyez Eſtienne Paſquier en ſes Recherches liure 8. chap. 20. *Et maintenant enflé par la mort d'vn tel homme*] Prenant reſſource & courage, parlant haut, & leuant les cornes; *Parata tollo cornua.* *Tu meſdis de mon nom que la France renomme*] Pour eſtre le Prince des Poëtes de ſon temps. *Abayant ma vertu*] Continuation de la metaphore. *Et faiſant du bragard*] Du ſuffiſant, du huppé. *Pour te mettre en honneur*] D'autant que c'eſt gloire d'aſpirer haut. *Ronſard*] Le nom de l'Autheur, venant (comme il en fait mention dans l'Elegie adreſſée à Remy Belleau) d'vn

Marquis de Ronſard en la Morauie, du temps de Philippes de Valois Roy des François, ioinct par le nœud d'vne alliance à la Maiſon de Rouaux, de Chandriers, de Ioyeuſe, & de la Trimoüille. Pareilles bien-ſeantes vanteries ſont communes à tous les bons Poëtes Grecs & Latins. *La puiſſance liquide De ce fleuue eſcorné combatit contre Alcide*] Le fleuue d'Achelois. Telle en eſt la fable. Achelois Roy d'Ætolie, fils de l'Ocean & de la Terre, ou comme d'autres veulent, de Tethys, ou du Soleil & de la Terre, & pere des Sereines, eut duel pour la belle Deianire, fille d'Oenée Roy de Calydoine, auec le preux Hercule, dit Alcide, & nommé tel icy, d'ἀλκὴς, mot Grec, qui vaut autant à dire, que fort: mais le voyant plus aduantageux que luy de beaucoup, il ſe changea premierement en vn ſerpent, & de rechef en vn taureau furieux, auquel Alcide ayant arraché la corne, il en refit preſent à l'Abondance, compagne de la Fortune, qui depuis, à fin de rendre celle d'Achelois eſcorné, receut au lieu par eſchange celle d'Amalthée, ceſte Cheure qui nourrit Iupiter en l'Iſle de Crete, où deux Nymphes le gardoient auec les Curetes, de peur que Saturne le vieillard ſon pere, ne le deuoraſt comme il faiſoit des autres. On dit qu'en ce duel Achelois d'abondant changea ſa forme en riuiere qui porta ſon nom, laquelle ſort & tire ſon origine de Pinde en la Grece: & pour autant qu'elle ſemble auoir deux cornes, l'on feint telle belle fable. De ſes changemens & de ſes Metamorphoſes ainſi parle Sophocle aux Trachiniennes.

Μητὴρ γὰ͂ μοι πολλὰς, Ἀχελῷον λέγω,
Ὅς μ' ὧδε τρισὶ μορφαῖσιν ἐξαιτῆ παρὼν,
Φοιτῶν' ὀναργὴς ταῦρος, ἄλλοτ' αὖ λέων
Δεινὸν ἑλικτὸς, ἄλλοτ' αὖ δρομὶῳ τύπῳ,
Βυκρατὴς, ὀὐ ἦ δασκίου ῥιχάδος.
Κρουνοὶ δ' ἀμῤῥαίνουσι κρηναίου ποτοῦ.

On tient qu'Achelois fut le premier qui trouua la plus que loüable inuention de mettre l'eau dans le vin, par vn gracieux, vtile & ſalubre meſlange. Virg. liu. 1. des Georgiq.

Poculáque inuentis Acheloia miſcuit vndis.

Ce qu'a dit premierement Sapphon. *Fleuue eſcorné*] Nous en auons donné la raiſon. *Puiſſance liquide*] Coullante, pour eſtre vne eau. *Antée*] Grand & tres-enorme Geant, Libyen, de quarante coudées, lequel luittant auec Alcide, acqueroit nouuelles forces, toutes les fois qu'il preſſoit la Terre ſa mere, (comme elle l'eſt de tous les Geans) ce que voyant ledit Alcide, il l'eſtouffa le tenant ſuſpendu quelque temps en l'air. Seneque en ſes Tragedies.

Strauit Antæum Libycis arenis.

Et Lucain liure 4.

Hoc quoque tam vaſtas cumulauit munere vires
Terra ſui fœtus, quòd cùm tetigere parentem,
Iam defecta vigent renouato robore membra.

Et Stace liure 6.

—— Herculeis preſſum ſic fama lacertis
Terrigenam ſudaſſe Libyn.

Apollon] Nous auons ailleurs diſcouru de cet imaginaire Dieu des Poëtes. *Marſye*] Satyre, excellent ioüeur de flutte, nay de la ville de Celene en Phrygie, qui pour auoir oſé comparer ſa flutte à la douce Lyre d'Apollon, fut par iugement lié contre vn Pin, de la main d'Apollon meſme, & par luy meſme eſcorché, dont il naſquit vn fleuue de meſme nom. Nicandre.

Πολλάκι δ' πίπυος χερσὶν ἀπὸ δάκρυα πῆξαι
Μαρσύου ἠχί τι Φοῖβος ἀπέφλυε δύσατο γάων.

Agatharcide en ſes Phrygiennes dit que les Satyres naſquirent du ſang de Marſye; toutesfois Ouide en ſes Metamorphoſes, dit que les Satyres le pleurerent. *A ſon maiſtre*] Pour ce qu'il eſtoit moindre au faict de leur contention.

Ton cœur bien qu'arrogant de peur deuoit faillir
Au bruit de mon renom, me venant aſſaillir,
Laborieux Athlete & poudreux d'exercice,
Qui ne tremble iamais pour vn petit nouice.
Tes eſcrits ſont teſmoins que tu m'as deſrobé,
Du fardeau du larcin ton dos eſt tout courbé:
Tu en rougis de honte, & en ta conſcience
Pere tu me cognois d'vne telle ſcience.
Si quelque bonté loge encores en ton cœur,
Tu ſens d'vne Furie vne lente rigueur,
Vn vengeur aiguillon qui de toy ne s'abſente,
D'auoir oſé blaſmer la perſonne innocente:
Sçachant bien que tu ments & que ie ne ſuis point
Des vices entaché dont ta rage me poingt.
Or ie te laiſſe en paix: car ie ne veux deſcendre
En noiſe contre toy, ny moins les armes prendre:
Tu es foible pour moy ſi ie veux eſcrimer
Du baſton qui me fait par l'Europe eſtimer.
Mais ſi ce grand guerrier, & grand ſoldat de Beze
Se preſente au combat, mon cœur ſautera d'aize.
D'vn ſi fort ennemy ie ſeray glorieux,
Et DIEV *ſçait qui des deux ſera victorieux.*
Hardi ie planteray mes pas deſſur l'arene,
Ie roidiray les bras ſoufflant à groſſe halene,
Et happant, & ſerrant, ſuant & haletant,

Du matin iuſqu'au ſoir ie l'iray combatant,
Sans deſlier des mains, ny ceſtes ny courayes,
Que tous deux ne ſoyons enyurez de nos playes.
A luy ſeul ie deſire au combat m'attacher,
Ie luy ſeray le Tan qui le fera moucher
Furieux par mes vers, comme en vne prairie
On void vn grand taureau forcené de furie,
Qui court & par rochers, par bois & par eſtangs,
Quand le Tan importun luy tourmente les flancs.
Mais certes contre toy i'ay perdu le courage,
Qui as rapetaſſé de mes vers ton ouurage:
Ie m'aſſaudrois moy meſme, & ton larcin a fait
Que ie ſuis demeuré contant & ſatisfait.
Toutefois brefuement il me plaiſt de reſpondre
A quelqu'vn de tes points faciles à confondre;
Et ſi tu as ſouci d'ouïr la verité,
Je iure du grand DIEV *l'immenſe deité,*
Que ie diray le vray ſans ſard ny ſans iniure,
Car d'eſtre iniurieux ce n'eſt pas ma nature:
Je te laiſſe cet art duquel tu as veſcu,
Et veux quant à ce point de toy eſtre vaincu.
Or ſus mon frere en Chriſt, tu dis que ie ſuis Preſtre:
I'atteſte l'Eternel que ie le voudrois eſtre,
Et auoir tout le chef & le dos empeſché
Deſſous la peſanteur d'vne bonne Eueſché:
Lors i'auroy la couronne à bon droict ſur la teſte,
Qu'vn raſoir blanchiroit le iour d'vne grand' feſte,
Ouuerte, large, longue, allant iuſques au front,
En forme d'vn Croiſſant qui tout ſe courbe en rond.

GARNIER.

Ton cœur bien qu'arrogant de peur deuoit faillir Au bruit de mon renom] Le renom de l'Autheur fut tel, (& meſme comme i'ay entendu par la bouche du grand Sceuole de Saincte Marthe, qui lors de ſa premiere ieuneſſe eſtudioit à Paris, où les Muſes tenoient le haut du paué) que les paſſants le monſtroient au doigt par la ruë auec admiration, comme dit Horace,

Quòd monſtror digito prætereuntium.

Athlete] Mot qui ſignifie luiteur. *Et poudreux d'exercice*] Pour ce que les Athletes combatoient ſur l'areine. *Nouice*] Nouueau. *Tes eſcrits ſont teſmoins*] Ce different eſt veu dans vne epiſtre de l'Autheur à ſes calomniateurs, au Tome du Recueil. *Deſrobé*] Des plus beaux traits de ſes eſcrits. *Si quelque bonté loge*] Si peut-eſtre la cognoiſſance & le repentir ont lieu dans ton cœur. *Tu ſens d'vne Furie*] Vn ver qui te ronge petit à petit: vn eſguillon poignant qui ſert de vengeance & de reuenche à la perſonne blaſmée. *Du baſton qui me fait*] De ma profeſſion. Le baſton ſe prend differemment pour vne infinité de choſes: le baſton de la foy, le ru du baſton, &c. *Mais ſi ce grand Guerrier*] En la guerre des Muſes, pour les carmes Latins, car de Beze eſtoit groſſier & vulgaire en la Poëſie Françoiſe. *Ceſtes*] Manoples, ou gantelets faicts de cuir de bœuf non paré auec du plomb couſu par dedans, ainſi nommez *à cædendo*, que les Athletes & luiteurs approprioient à leurs mains auec des fortes courayes, quand ils ſe vouloient battre. Virgile au 5. de l'Æneide.

Seu crudo fidit pugnam commitere cæſtu.

Homere au 23. de l'Iliade.

Ζῶμα δέ οἱ περῶσιν ὑπαγκαίεσθαι, αὐτὰρ ἔπειτα
Δῶκεν ἰμαίσας εὐδμήτους βοὸς ἀγραύλοιο.

Apollonius Rhod. au 2. des Argonaut. du combat d'Amycus & de Pollux.

Κέκλυθ' ἁλίπλαγκτοι πάντες ἴδμεναι ὔμμιν ἔοικεν.

Et Theocrite aux Dioſcures 25. Eidyll.

Ὑμνέομες Λήδας τε καὶ αἰγιόχω Διὸς υἱώ.

Enyurez de nos playes] Dauid Pſalme 64. *Viſitaſti terram, & inebriaſti eam.* *Tan*] Ou Taon, groſſe mouche gueſpe, ou freſlon venant des riuieres, qui s'attache aux flancs des vaches, des taureaux & bœufs, ou deſſous leur queuë au temps de la chaleur, en les poignant & les faiſant courir & moucher. Apollonius aux Argon.

Τετρηχὼς οἷόν τε νέαις ὀπὶ φορβάσιν ἶσχος
Τέλλεται, ὅν τε μύωπα βοῶν κλείουσι γεμῶνες.

Et le Poëte Anacreon.

Καί με τύπτει
Μέσον ἧπαρ ὥσπερ οἶστρος.

Orphée en ſes Argonaut. Νῦν δ' ἐπὶ, &c.

Et Virgile aux Georgiques.

Eſt lucos Silari circa, ilicibúſque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen Aſilo
Romanum eſt, Oeſtrum Graij vertere vocantes.

Ailleurs encore, parlant de la perſecution de Iunon contre Io. *Moucher*] Ce mot ne peut mieux deriuer que de mouche. *Immenſe*] Grande, deſmeſurée. *Car d'eſtre iniurieux*] Ce que l'on a remarqué dans Beze & Caluin, ſi remplis d'iniures ſales & vilaines dans leurs inuectiues, que les harangeres & les crocheteurs auroient plus de retenuë. *Duquel tu as veſcu*] Pour autant que les Huguenots recherchoient de telles gens, pour enleuer la

piece du renom, comme ils ont tellement fait par leurs meſdiſances, dans les plus nobles & vieilles familles, que cela iuſqu'à nous a paſſé comme vertu. *Frere en Chriſt*] Nom que s'eſtoient donné Meſſieurs de la Reformée ; toutesfois pour differer de nous ils ont retranché le ſacré nom de IESVS, dont ils ſont indignes. *Tu dis que ie ſuis Preſtre*] Comme ils l'ont qualifié dans leur Hiſtoire partiale & menſongere, & dans leurs autres diſcours, bien qu'il ne le fut pas ; choſe neantmoins dont il ſe fut trouué beaucoup honoré. *Vne bonne Eueſché*] Il eſt icy fœminin, car il dit, bonne : & faut le prendre à raillerie quand il en deſire, pour ce qu'il n'eut voulu ſe charger d'vn ſi peſant fardeau, contraire à la douce liberté de la Muſe, non plus que feu Monſieur l'Abbé de Thiron Philippes des Portes, quand le feu Roy Henry le Grand l'en voulut honorer apres la reunion de Normandie où ce rare perſonnage auoit dignement & fidellement trauaillé. *Qu'vn raſoir blanchiroit*] Que le barbier luy renouuelleroit aux iours ſolemnels. *Ouuerte, large, longue*] Tout cela pour denoter la grandeur. *En forme d'vn Croiſſant qui tout ſe courbe en rond*] Quand il s'arrondit, & ſe diſpoſe à la nouuelle Lune.

Iadis ce grand Eumolpe, & ce grand Prince Orphée,
Qui auoient d'Apollon l'ame toute eſchaufée,
Qui l'antique Magie apporterent aux Grecs,
Qui des flambeaux du Ciel cogneurent les ſecrets,
Qui liſoient dans le cœur des beſtes les preſages,
Qui des oiſeaux deuins pratiquoient les langages,
Qui faiſoient apres eux ſous l'accord de leur vois
Bondir cõme cheureaux les rochers & les bois,
Qui du vouloir de Dieu eſtoient les interpretes,
Furent Preſtres ſacrez, Pontifes & Prophetes.

GARNIER.

Iadis ce grand Eumolpe] Eumolpe fils du Poëte Muſée, lequel enſeigna la maniere des ſacrifices annuels d'Eleuſine, de Ceres, & de Proſerpine. *Et ce grand Prince Orphée*] Nommé Prince d'autant qu'il fut Roy des Cicones, peuples de Thrace, comme luy meſme teſmoigne. Il eſtoit grand Poëte & grand Muſicien, dont on l'a feint auoir pris naiſſance de la Muſe Calliope, & d'Apollon Roy des vers, bien que d'autres le vueillent dire fils d'Oeagre, & luy meſme ne s'en taiſt pas au commencement du liure qu'il a fait des Argonautes. Nous renuoyerons au dixieſme de la Metamorph. d'Ouide les curieux, pour luy voir aller querir ſon eſpouſe Eurydice aux Enfers, & la repetdre incontinent par ſon erreur : auſſi verront-ils là ſa retraitte hors de la hantiſe du monde, & ſa deplorable fin par les Bacchantes, ces choſes n'eſtans pas de noſtre ſubiect. *Qui auoient d'Apollon*] A qui ce Dieu fourniſſoit de vertu & d'enthouſiaſme Poëtique : & de fait les œuures d'Orphée en qualité, ſont iugées tres-admirables, comme entre les autres ſes Hymnes, ſes Argonautes, & ſes pierreries. De tous les Payens on le tient auoir eu dans ſes eſcrits plus de reſſentiment du vray DIEV. *Qui l'antique Magie apporterent aux Grecs*] Il entend Magie en bonne part, Mage voulant dire Sage en langue Perſienne, & denoter vn homme expert en la cognoiſſance & relation des choſes diuines : Ciceron *de diuinat.* Strabon liure 16. Xenoph. 7. de la Cyrop. Pline & beaucoup d'autres. Zoroaſtres 1. Roy des Bactriens, fut le premier qui l'inuenta, la pratiquant dans le Royaume de Perſe ; & les deux icy nommez en firent part aux Grecs. *Qui des flambeaux du Ciel cogneurent les ſecrets*] L'influence des aſtres, par les ſecrets de l'Aſtrologie. *Qui liſoient dans les cœurs des beſtes*] Comme faiſoient les Augures de l'Antiquité par le tremblement & mouuement des entrailles des victimes pour coniecturer de bons ou de ſiniſtres euenemens. *Liſoient*] Apprenoient, metaphore. *Qui des oyſeaux deuins apprenoient*] Meſmes obſeruations de l'Antiquité par le chant & vol des oyſeaux.

Sic fata voluns, ſtellæque docent auiumque volatus.

Orphée en ſon liure des Argonautes, vers le commencement parle diuinement de tout cecy.

Ἀμφὶ ϑ' μαντείης ἐδάη πολυπείρονας ὄρμους,
Θηρῶν, οἰωνῶν τε, ϑ' ἣ σπλάγχνων ϑέσιν ὀξύν.

Et les cinq autres vers ſuiuans. Il parle encore de telles diuinations au liure qu'il a fait des pierres precieuſes.

Οὐ δέ κεν ἀνθρώπων πεπυμβόν, &c.

Deuins] Non qu'ils deuinaſſent ; mais pour ce qu'ils faiſoient deuiner. *Qui faiſoient apres eux Bondir*] Bien qu'il le die en plurier, il n'entend parler icy que d'Orphée. Horace 1. liure des Odes.

Vnde vocalem temere inſecutæ,
Orphea ſyluæ,
Arte materna rapidos morantem
Fluminum curſus, celeréſque ventos,
Blandum & auritas fidibus canoris
Ducere ſyluas.

Virgile aux Epigramm.

Threicius quondam vates fide creditur canora
Mouiſſe ſenſus acrium ferarum,
Atque amnes tenuiſſe vagos,
Et ſurda cantu conciuaſſe ſaxa.
Suauiſonóſque modos teſtudinis arbores ſecutæ
Vmbram ferunt præbuiſſe vati.

Sed placidis hominum dictis fera corda mitigauit,
Doctáque vitam voce temperauit:
Iuſtitiam docuit: cœtu quoque congregauit vno,
Moréſque agreſtes expoliuit Orpheus.

Voyez-en la deſcription non moins elegante au premier liure des Argon. d'Apollon. Rhod. Orphée en dit quelque choſe en ſes Argonautes. Voyez le contenu. *Qui du vouloir de Dieu*] Sçauoir des Dieux de leur creance. *Furent Prebſtres*] De leurs faux Dieux. *Pontifes*] Nous l'auons dit. *Prophetes*] Qui diſent les choſes futures.

Les Roys de ce païs que le deſbord du Nil
D'vn limon fructueux rend pregnant & fertil,
Eſtoient Preſtres mitrez, & ceux qui l'Aſſyrie
Tenoient obeiſſante à leur grand Seigneurie:
Ie voudrois l'eſtre ainſi, i'aurois le pas poſé,
Les doigts eſcarbouclez, le menton bien raſé,
La chape à haut collet, & vray meſſire Pierre
I'irois ſignant le Ciel, les ondes, & la terre.
Ie n'irois pas chanter ſur la tumbe des morts,
Prenant comme tu dis vn Aſpergés retors
De Sauge ou de Cyprés: ce ſeroient mes Vicaires:
Ie ferois tous les iours les Sermons ordinaires,
Ie dirois la grand' Meſſe, & le Temple voûté
Retentiroit en l'air mon chant regringoté.
Ie ſerois renté, ie tiendrois bonne table,
Non viuant comme toy Miniſtre miſerable,
Pauure ſot Predicant, à qui l'ambition
Dreſſe au cœur vne rouë & te fait Ixion,
Te fait dedans les eaux vn alteré Tantale,
Te fait ſouffrir la peine à ce voleur égale,
Qui remonte & repouſſe aux Enfers vn rocher
Dont tu as pris ton nom: car qui voudroit chercher
Dedans ton eſtomat, qui d'vn rocher approche,
En lieu d'vn cœur humain, on verroit vne roche:
Tu es bien malheureux d'iniurier celuy,
Qui ne te fit iamais outrage ny ennuy.
Mais à fin qu'on cognoiſſe au vray qu'en tes eſcoles
Il n'y a que brocards, qu'iniures, & paroles,
Que nulle charité ta doctrine ne ſent,
Diſciple de Satan tu blaſmes l'innocent.
Laiſſe reſpondre ceux que ie touche en mon liure,
Ils ont l'eſprit gaillard, ils me ſçauront pourſuiure
De couplet à couplet: tu leur fais des-honneur
D'eſtre deſſur leur gloire ainſi entrepreneur.
Tu fais du bon valet, ou l'eſprit fantaſtique
De mes Démons pourſuit ton cerueau lunatique,
Qui te rend Lou-garou (car à ce que ie voy
Tu as veu les Rabas encores mieux que moy)
Ou bien en releſchant ma bruſque poëſie,
La Panique fureur ta ceruelle a ſaiſie.
Si tu veux confeſſer que Lou-garou tu ſois,
Hoſte melancholiq' des tombeaux & des crois,
Pour te donner plaiſir vray'ment ie te confeſſe
Que ie ſuis Preſtre-raz, que i'ay dit la grand' Meſſe:
Mais deuant que parler il faut exorciſer
Ton Démon qui te fait mes Démons meſpriſer.
Fuyez peuples, fuyez, que perſonne n'approche,
Sauuez-vous en l'Egliſe, allez ſonner la cloche
A ſon dru & menu, faites flamber du feu,
Faites vn cerne en rond, murmurez peu à peu
Quelque baſſe oraiſon, & mettez en la bouche
Sept ou neuf grains de ſel, de peur qu'il ne vous touche.
Voy le-cy, ie le voy eſcumant & bauant,
Il ſe roule en arriere, il ſe roule en auant,
Affreux, hideux, bourbeux: vne eſpeſſe fumée
Ondoye de ſa gorge en flames allumée:
Il a le Diable au corps: ſes yeux cauez dedans,

Sans prunelle & ſans blanc, reluiſent comme Ardans,
Qui par les nuicts d'Hyuer à flames vagabondes
En errant font noyer les paſſans dans les ondes:
Il a le muſeau tors & le dos heriſſé
Ainſi qu'vn gros maſtin des dogues peliſſé.

GARNIER.

Les Roys de ce pays que le desbord du Nil] L'Autheur, pour rabbatre le caquet du Miniſtre Huguenot, continue à paranympher & mettre au comble d'honneur la Prebſtriſe, diſant que les Roys du pays du Nil (lequel eſt l'Egypte, que le fleuue du Nil arroſe) eſtoient Eueſques & Prebſtres. Voyez Plutarque au traicté d'Iſis & d'Oſiris, comme ils s'eſliſoient de l'ordre militaire, & de là ſe rangeoient à la prebſtriſe. Ce fleuue eſt dit Nil, du Roy Nilée, ou bien de νέον ἰλὺν, qui veut dire, attirant vn nouueau limon; car le debord qu'il fait tous les ans au ſolſtice d'Eſté, dans le pays d'Egypte, l'engraiſſe & le fertiliſe de ſon limon preignant (c'eſt à dire, enfantant) au lieu des pluyes qui iamais n'y tombent, au rapport meſme du Philoſophe Platon. Son origine vient de la montagne inferieure de Mauritanie, puis trauerſant l'Ethiopie d'vn roide cours triangulaire comme vn Delta Grec, apres auoir fait quelque ſejour ailleurs, il produit mainte Iſle au pays d'Egypte, & de là ſe deſcharge en la mer par ſept endroits. Ouide.

Ille fluens diues ſeptena per oſtia Nilus.

Le meſme encore.

——*& ſeptem diſcretus in oſtia Nilus.*

Et Properce liure 2.

Aut canerem Aegyptum, & Nilum, cùm tractus in vrbem
Septem captiuis debilis ibat aquis.

Le Taſſo le nomme celeſte, Chant 17. Stance 14.

Ch'è del celeſte Nilo opera, e dono.

Et Lucain liure 10. en diſcourt amplement pour contenter les deſireux. *Prebſtres mitrez*] Pontifes. *Et ceux qui l'Aſſyrie*] Les Roys de ce pays. Nous auons parlé de l'Aſſyrie plus haut. *Les doigts eſcarboucle*z] A la façon des anneaux que portent les Eueſques. La pierre d'Eſcarboucle eſt de l'œil du rubis & de ſa couleur, mais elle eſclatte plus viuement, & brille la nuit comme vne chandelle. On en tire des pays du Leuant & du Couchant, mais celle qui vaut plus, c'eſt le maſle: car la femelle eſt d'vn teint plus obſcur & foible. Voyez ce qu'en dit le Peintre de la Nature Belleau, parlant de ſon eſclat:

Qui rayonne & vif eſtincelle,
Ainſi que fait vne chandelle
Par les tenebres de la nuit:
Ou comme au vent d'vne fournaiſe
On voit rougir entre la braiſe
Le Charbon bluetant qui luit.

Le menton bien raſé] Choſe bien plus aduenante à ceux qui boiuent le ſang de IESVS, que d'auoir la barbe en poincte & la mouſtache empeſee. *La chape à haut collet*] Qui ne ſeroit guere propre auec nos rotondes. *Et vray meßire Pierre*] Pource qu'il auoit nom Pierre. Meſſire eſt vn nom de gaberie donné par les Huguenots charitablement aux Catholiques. *Signant*] Du ſigne de la Croix, la terreur des malins Eſprits. *Aſpergés*] D'autant que l'on aſperge d'eau beniſte le peuple auec quelque branche auant la grand' Meſſe. *Sauge*] Herbe dont la ſenteur & les vertus ont de l'efficace: voyez Matthiole ſur le Dioſcoride liur. 3. chap. 34. *Cyprés*] Arbre anciennement deſtiné pour les mortuaires, dont l'Iſle de Candie eſt le vray ſejour. *Vicaires*] C'eſt à dire Lieutenans, qui font la charge d'vn autre: Vicaire eſt celuy qui dans l'Egliſe fait en l'abſence du Curé. *Ie dirois la grand' Meſſe*] La principale, car toutes les Meſſes vont d'vn meſme train, puis que IESVS-CHRIST eſt là preſent realement & de fait. Ce mot tiré de l'Hebreu veut dire Sacrifice, & faut que Meſſieurs de la Reforme l'aduoüent, comme eſtant aduoüé depuis ſeize cens ans. *Temple*] Egliſe. On peut dire l'vn & l'autre, neantmoins nous retiendrons le mot d'Egliſe, & laiſſerons le Temple aux Huguenots, pour ce qu'ils le veulent. *Regringoté*] Mot fait à plaiſir.

Ie ſerois reueré, ie tiendrois bonne table] Grand aduantage pour ſe voir honoré: teſmoin celuy qui me diſoit ſerieuſement, apres auoir bien diſné chez feu Monſieur Deſportes Abbé de Thyron, que c'eſtoit (comme de fait il ne s'abuſoit pas) vn excellent & grand Poëte, vn homme de grand prix, & qu'il tenoit bonne table. Si diſcourant il eſtoit rauy, ie ne l'eſtois pas moins de l'entendre. *Dreſſe au cœur vne roue*] Nous auons parlé de la roüe d'Ixion. *Vn alteré Tantale*] Tantale fils de Iupiter & de la Nymphe Plote, Roy de Phrygie, & l'ayeul de Menelas & d'Agamemnon, ayant conuié les Dieux à venir banqueter chez luy, voulant ſonder les diuinitez, il demembra ſon fils Pelops, mit boüillir ſa chair, & leur preſenta membre à membre ſur table: dont venant à recognoiſtre le fait ils ne voulurent manger, excepté Cerés qui luy deuora l'eſpaule entiere, pour laquelle vne d'yuoire luy fut remiſe de par les Dieux, qui firent auſſi rappeller des Enfers ſon ame, ayant enuoyé là Mercure pour cet effect. Pindare aux Olympies à Hieron de Syracuſe.

Ἐπεὶ καθαροῦ λέβητος ἐξέλε
Κλωθὼ ἐλέφαντι φαίδιμον
ὦμον κεκαδμένον.

Tantale pour cette meſchanceté fut relegué dans les Enfers où l'on dit qu'il eſt mourant de ſoif dans les eaux, & mourant de faim prés d'vn arbre chargé de maints fruicts: l'eau s'abaiſſant quand il veut boire, & l'arbre s'eſleuant quand il deſire manger. Qui voudra ſe repaiſtre dignement l'eſprit de l'image de ce tourment, il ira chez Homere dans l'Odyſſee A. Ce qui m'empeſchera d'en alleguer apres d'autres. *La peine à ce voleur eſgale*]

Siſyphe, dont nous auons raconté la fable cy-deuant. *Aux Enfers vn rocher dont tu as pris ton nom*] Pour ce que le nom du Miniſtre auec lequel l'Autheur agit, commençoit par le nom de Roche; & bien que ie ne m'en donne guere de peine, ie le tairay neantmoins, pour ne donner ſcandale aux enfans ou petits enfans qui viennent de luy. *Qui d'vn rocher approche*] En dureté. L'eſtomac pour le cœur. *Qu'en tes eſcoles*] En tes enſeignemens. *Brocards*] Nous en auons parlé. *Et paroles*] Caquet. *Laiſſe reſpondre à ceux que ie touche*] A Beze. *Ils ont l'eſprit gaillard*] Capable: quand il dit, à ceux, il entend, a celuy, maniere de parler commune. *Tu fais du bon valet*] D'eſcrite pour les autres. *Ou l'eſprit fantaſtique De mes Demons pourſuit*] Ou l'aiguillon de mon Genie, de ma Poëtique fureur, te donne ombrage, & te picque. Il dit fantaſtique pour bizarre, car vn Poëte eſt ſujet au caprice entierement, quand il eſt en ſon trauail: & diſant, *mes Demons*, il entend les inſpirations & les agitations de la Muſe. *Ton cerueau lunatique*] Participant de la Lune, qui tient le premier rang d'inconſtance, & de legereté, par deſſur les Planettes, comme eſtant voiſine de la terre, des vents & des nuages. *Lou-garou*] L'on en parle differemment: les vns tiennent qu'ils ſont eſprits allants de nuict par les carrefours & les ruës, faiſants ſonner des chaiſnes de fer, & iettants des hurlemens effroyables, reueſtus des corps morts enterrez par les cimetieres: ce que le mot Grec, de tout biaiz donne aſſez à cognoiſtre, Μορμόνες, Demons errants, μορμὼ vn maſque, ou choſe terrible & donnant effroy: Les autres diſent qu'ils ſont hommes troublez de iugement, qui ſortent la nuict hors du lict, & vont tracaſſer, hurler, & frapper rudement aux portes cloſes, s'eſtimants eſtre changez en Loups, dont ils ſont nommez pour ceſte cauſe, Lycanthropes. D'aucuns les tiennent pour gens excommuniez par l'Egliſe, à qui le Diable affule toutes les nuicts à certaines heures preſcrites, la hure & les chaiſnes: &(s'il n'eſt vray ie m'en rapporte, neantmoins ie l'ay pluſieurs fois ouy de ceux qui diſoient en auoir entendu, comme veu) qu'ils aiment fort à tronçonner & maſcher de l'argent quand ils ſont en leur garoüage, & qu'ils en peuuent rencontrer, ou ſaiſir aux femmes ayants demi-ceints: D'autres les croyent des Sorciers déguiſez en Loups, qui mangent les hommes & les enfans, & d'autres les eſtiment de vrays Loups. Ie penſerois que la diction de Lou garou viendroit des garots qu'il traine, ou du mot garre, ou de garoüage: s'elle vient d'ailleurs, ie n'y contredis pas. *Tu as veu les Rabas encores mieux que moy*] Rabat eſt vn mot de Touraine, qui veut dire, vn Eſprit qui raude & va de nuict: Or l'Autheur dit au Miniſtre, qu'il a veu les Rabas mieux que luy qui parle, d'autant que ſes compagnons en leurs Inuectiues luy reprochoient qu'en diuers de ſes Poëmes il racontoit (choſe feinte, & licence fabuleuſe) que le vieil Rembure, que la France, la Promeſſe, la Fortune, les Muſes, Du Bellay, qu'vn fantoſme prés du Loir, s'eſtoient apparus à luy: ce qui peut bien eſtre auſſi de quelques vns; car on ne peut nier l'apparition des Eſprits, quand la Sainte Eſcriture dit: *Putabant ſe ſpiritum videre.* *Ou bien en releſchant ma bruſque Poëſie*] En la paſſant & repaſſant auec friandiſe, & la refueilletant. *Bruſque*] Vigoureuſe. *Panique fureur*] Nous auons diſcouru des terreurs Paniques, des ſoudaines frayeurs, & maintenant il s'agit au lieu des fureurs Paniques, des agitations ou pluſtoſt bouleuerſemens & deſreglemens d'eſprits, les vns & les autres ayants bien la puiſſance de naiſtre & deriuer d'vn meſme lieu: Bref, pour le bien faire entendre, l'Autheur va diſant au Miniſtre, que ſa fureur naiſt, ou de ſe iuger eſtre picqué viuement; ou du boüillon que l'enthouſiaſme de ſes vers, leuz & releuz attentiuement, produit en luy. *Melancholic*] Pour, melancholique, & le nomme ainſi, pour autant que la melancholie eſt la fidelle compagne de telles gens. *Et des Croix*] Eſleuées dans les Cimetieres. *Exorciſer*] Coniurer les malins Eſprits, à fin de les chaſſer des corps: choſe appartenante, comme dit Sainct Marc 16. chap. aux vrays Miniſtres de l'Egliſe, qui ſont les Prebſtres: *Signa autem eos qui crediderint, hæc ſequentur: In nomine meo dæmonia ejcient.* *Ton Démon qui te fait mes Démons meſpriſer*] Cecy ne redonde qu'à la fureur, dont l'Autheur habille en vray Démon celle du Miniſtre. *Fuyez, peuples, fuyez*] L'Autheur pour coniurer ſon Miniſtre, ou le Démon qui le gouuerne, fait icy l'ample deſcription d'vn Exorciſme; où toutefois il meſle, auec vne licence Poëtique, d'autres obſeruations que de l'exorciſme, comme du cerne, du murmure, & des grains de ſel par nombre; choſes de l'appartenance des charmes des Anciens. Voyez Theocrite & Virgile. *Voy-le-cy*] Le voicy, maniere de parler Gaſconne. *Eſcumant & bauant*] Quiconque aura veu (comme i'en ay veu quelquesfois) des Poſſedez & Demoniaques, il les trouuera bien depeints icy de leurs couleurs. *Ardents*] Aucuns diſent que les Ardents ſont des feux de bon-heur appellez Sainct Herme, apparoiſſants d'enhaut en mer ſur les nauires, autrement dits, Furioles, flamerolles, ou flambars, & des Latins, *Ignes fatui*: les autres les penſent des longs rayons de feu ſautelants, qui meinent les voyageurs au chemin des eaux, pour les noyer, en la ſaiſon d'Hyuer, ce dit l'Autheur, pour quelque raiſon peut-eſtre venante au ſubjet, car on en voit aſſez l'Eſté. Quand rels feux conduiſent ainſi les voyageurs à l'eau pour les noyer, ils ſe riennent d'ongles & de dents à la terre, de peur de s'y voir contraints. Les autres diſent que les vets luiſants brillants de nuict en la campagne, ſont Ardents. *A flames vagabondes*] Errantes. *Dogues*] Dogue eſt general à dire en Anglois vn Chien: mais pource qu'il en vient de beaux, gros, furieux, & ſur tout noirs, de là, nous les appellons dogues d'Angleterre, & ſeulement telle forme & ſtature de chiens: comme nous appellons vn cheual pouſſif, vne roſſe, d'autant que *Roſſ* en Allemand ſignifie vn cheual. *Peliſſé*] Chargé de poil; neantmoins les plus frequents & les plus beaux dogues ſont de poil ras.

Fuyez peuples, fuyez: non, attendez la beſte,
Apportez ceſte eſtolle; il faut prendre ſa teſte,
Et luy ſerrer le col, il faut ſemer eſpais
Sur luy de l'eau beniſte auec vn Aſpergés,
Il faut faire des Croix en long ſur ſon eſchine.
Ie tiens le Monſtre pris: voyez comme il chemine
Sur les pieds de derriere, & comme il ne veut pas
Rebellant à l'eſtolle accompagner mes pas!
Sus ſus, Preſtres, frappez deſſur la beſte priſe,
Que par force on le traine aux degrez de l'Egliſe.

Ainſi le gros maſtin des Enfers fut trainé,
Quand il ſentit ſon col par Alcide enchainé:
Mais ſi toſt que du iour apperceut la lumiere,
Beant il s'accula dedans vne pouſſiere,
Et là veautrant ſon corps par l'eſpais des ſablons,
Tantoſt alloit auant, tantoſt à reculons:
Puis pouſſif ſe faiſant trainer à toute force,
Auoit en mille nœuds toute la chaine entorce
Tirant le col arriere: Hercule qui ſe mit
En courroux, eſtrangla le maſtin, qui vomit
Du goſier ſuffoqué vne baue eſcumeuſe,
Dont naſquit l'Aconit, herbe tres-venimeuſe.

GARNIER.

Eſtolle] C'eſt vne maniere d'eſcharpe que met le Prebſtre à ſon col, deuallante ſur l'aube en Croix, de l'vne à l'autre part, quand il veut dire la Meſſe: & de fait le Diable eſpouuenté la craint fort, & tous les autres ornements du Prebſtre conſequemment. *Eau beniſte*] Eau luſtrale, où tous les Dimanches deuant la grand' Meſſe, comme nous auons dit, le Prebſtre fait des benedictions & des exorciſmes contre le Diable, qui la redoubte plus (choſe tous les iours experimentée) que nous le foudre & la tempeſte. *Il faut faire des Croix*] La terreur des malins Eſprits, & le rempart du Chreſtien. *Monſtres*] Toutes beſtes difformes ſont dittes Monſtres. *Voyez comme il chemine*] Les Demoniaques lors de leur poſſeſſion vont de meſme, & s'eſleuent quelquefois de terre (ce que i'ay veu) tirant à ſoy quantité d'hommes, & principalement quand on leue & monſtre le Corps de IESVS-CHRIST en la ſaincte Hoſtie. *Aux degrez de l'Egliſe*] Pour l'y faire entrer de force, car il y reſiſte viuement. *Ainſi le gros maſtin des Enfers*] Le chien Cerbere portier d'Enfer, ayant trois chefs entortillez de ſerpens, & le dos auſſi, comme diſent les Poëtes: Virgile liu. 6. de l'Eneid.

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Perſonat, aduerſo recubans immanis in antro.

Horace au troiſieſme liure des Odes:

Ceſſit immanis tibi blandienti
Ianitor aulæ
Cerberus: quamuis furiale centum
Muniant angues caput eius, atque
Spiritus teter, ſaniesque manet
Ore trilingui.

Et Tibulle liure troiſieſme:

Cui tres ſunt linguæ, tergeminúmque caput.

Ailleurs Horace luy donne cent teſtes:

Demittit atras bellua centiceps
Aures.

Et le Poëte Heſiode en ſa Theogonie cinquante, où l'on peut voir autant d'opinions & de ſens que de teſtes.

——ὠμησὴν, αἰδέω κυνὸς χαλκεόφωνον,
πεντηκοντακέφαλον.

Ciceron ne luy donne que trois teſtes, ny Sophocle. *Fut traiſné*] Par Hercule autrement dit Alcide, qui fut le douzieſme de ſes labeurs enjoints & commandez. Il tira ce chien des Enfers par la cauerne effroyable d'aupres le Tenare; & dit-on qu'il n'euſt ſi toſt veu les rayons inaccouſtumez du iour, qu'il ne vomiſt, & que de tel vomiſſement remply d'eſcume, & d'orde infection, l'Aconite, poiſon tres-maligne, eut ſon eſtre. Il eſt ainſi nõmé des Grecs, ce dit le Commentaire de Nicandre, pour ce qu'il vient en abõdance autour de la ville Acone, ſituée au long de la mer Pontique, & principalement au long de la riue d'Acheron, prés la cauerne Achereuſe, que les anciens Poëtes diſoient eſtre le port & l'entrée des Enfers: & d'autant qu'il prouient (ce diſent Ouide & Nicandre) parmy les cailloux & les rochers, où la poudre & la terre ne ſont point, aucuns le deriuent du mot Grec ἀκόνιτον, qui ſignifie, ſans poudre. Vulgairement il eſt nommé Riagas, ou Reagal, d'autant qu'il eſt ſi venimeux & dangereux, qu'il eſt pris également pour tous venins. Voilà quant au chien Cerbere, portier des Enfers, nay d'Echidne, mot qui ſignifie vne vipere, & du Geant Typhon, comme dit Heſiode. Or il eſt bien à preſumer qu'il ne fut eſtranglé par Hercule à mort, ains ſeulement qu'il l'eſtrangloit, d'autant que l'Enfer imaginaire des Anciens n'euſt plus eu d'Huiſſier ny de Portier. *Beant*] *Hians*, ouuert.

Ainſi ce Lou-garou vn venin vomira,
Quand de ſon eſtomach le Diable ſ'enfuira.
Hà Dieu, qu'il eſt vilain! il rend déja ſa gorge
Auſſi large qu'on voit les ſoufflets d'vne forge,
Qu'vn boiteux mareſchal éuente quand il faut
Frapper à tour de bras ſur l'enclume vn fer chaut.
Voyez combien d'humeurs differentes luy ſortent,
Qui de ſon naturel les qualitez rapportent:
La rouge que voila le fit preſomptueux,
Ceſte verte le fit mutin tumultueux,
Et ceſte humeur noiraſtre & triſte de nature

Est celle qui pippoit les hommes d'imposture:
La rousse que voilà le faisoit impudent,
Boufon injurieux, brocardeur, & mordant,
Et l'autre que voicy visqueuse, espaisse & noire,
Le rendoit par sur tous hargneux au Consistoire.
Ie me fasche de voir ce meschant animal
Vomir tant de venins, tout le cœur m'en fait mal.
Faites venir quelque homme expert en Medecine
Pour l'abreuuer du iust d'vne forte racine:
Si son mal doit guarir, l'Hellebore sans plus
Guarira son cerueau lunatique & perclus.
Ie pense, à voir son front, qu'il n'a point de ceruelle,
Ie m'en-vois luy sonder le nez d'vne esprouuelle:
Certes il n'en a point, le fer est bien auant,
Et en lieu de cerueau son chef n'est que du vent.
Helas! i'en ay pitié, si faut-il qu'on le traitte,
Il faut que chez Thony il face vne diette,
Ou bien que le Greffier, comme vn Astolphe, en bref
Luy souffle d'vn cornet le sens dedans le chef.
S'il veut que la santé pour iamais luy reuienne,
Il faut que par neuf iours seulement il s'abstienne
(Non pas de manger chair, ne de boire du vin)
Mais de lire & de croire aux œuures de Caluin,
Abiurer son erreur fausse & pernicieuse,
Ne trainer plus au corps vne ame iniurieuse,
Ne tourmenter plus Dieu d'opinions, & lors
Sa premiere santé luy r'ent'ra dans le corps.

GARNIER.

Quand de son estomac le Diable s'enfuira] Quand les Diables partent des corps, auec iussion, l'on voit du moins sortir espais des estranges fumées, noires, & puantes. *Qu'vn boiteux mareschal*] Pour ce que le Forgeron des Dieux, Vulcan, mary de la belle Venus, entre ses laides imperfections, estoit de l'vne & de l'autre hanche boiteux: & d'autant qu'il est dit Roy des forgerons & mareschaux, l'Autheur les rend tous clochants & boiteux comme luy, par honneur. La raison pour laquelle il fut boiteux, c'est qu'estant né de Iunon, comme dit Hesiode, Iupiter le veit si laid, qu'il le précipita d'enhaut par le trauers des nuës en l'Isle de Lemnos, située en la mer Egée. Homere au liure α. de l'Iliade le fait ainsi parler de ceste culbutte du haut du Ciel:

ἤδη γὰρ με καὶ ἄλλοτ' ἀλεξέμεναι μεμαῶτα, &c.

Le mesme Poëte en son Hymne d'Apollon, ne dit qu'il fut precipité d'enhaut par Iupiter, mais bien par Iunon sa mere, & que Thetis l'esleua.

παῖς ἐμὸς Ἥφαιστος ῥικνὸς πόδας, ὃν τέκον αὐτὴ,
ῥίψ' ἀνὰ χερσὶν ἑλοῦσα, καὶ ἔμβαλον εὐρεῖ πόντῳ, &c.

Frapper à tour de bras] Virgile au 8. de l'Eneide:

Illi inter sese multa vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

En mon second liure de l'Amour triomphant voicy comme nous en auons parlé.

Vn autre bat l'enclume:
Il souffle, il geint, il fume,
Demenant haut & bas,
A grand force de bras,
Les marteaux qui redondent, &c.

Voyez combien d'humeurs] Dans les Commentaires de Nicandre on pourra voir de telles sortes d'humeurs differentes en ceux que les poisons dominent violentement, & dans les autres liures de Medecine on cognoistra leurs effects. *Visqueuse*] Tenante, gluante. *Consistoire*] Siege & throsne d'vn Souuerain Magistrat. On dit le Consistoire du Pape, où tenant le siege les Cardinaux l'enuironnent comme Senateurs: & pour comble d'honneur, messieurs les Huguenots ont nommé leur banc de pestilence, Consistoire, par orgueil, & par singerie. *Faictes venir quelque homme expert en Medecine*] Pour voir si d'aduenture son mal estoit phrenesie ou rage. *Hellebore*] Il en est de masle & de femelle, de noir & de blanc: nous en auons dit quelque chose au precedent. *Esprouuelle*] Ferrement de Chirurgien long & menu, duquel il sonde le fond des playes. *Thony*] Fol d'alors. *Le Greffier*] Quelque autre de pareille farine, de ce temps là. *Comme vn Astolphe, en bref Luy souffle d'vn cornet le sens*] Le Discours en est dans le 37. Chant de l'Arioste, quand l'Anglois Astolphe monté sur vn postillon volant, fut au Paradis terrestre querir dans vne fiole certaine liqueur ditte le Sens, à fin de le redonner au Prince Roland, deuenu fol pour la belle Angelique dont il estoit amoureux:

Era, come vn liquor sottile e molle,
Atto à essallar, se non si tien ben chiuso;
Et si vedea raccolto in varie ampolle, &c.

Et peu apres en la meſme Stance,

——*quando*
Hauea ſcritto di fuor, Senno l'Orlando.

La guariſon de Roland eſt ainſi deſcritte au 39. Chant du meſme Autheur, 57. Stance.

Haueaſi Aſtolfo apparecchiato il Vaſo
In che'l ſenno d'Orlando era rinchiuſo;
E quello in modo appropinquogli al naſo,
Che nel tirar che fece il fiato in ſuſo,
Tutto il Volto. Marauiglioſo caſo,
Che ritornò la mente al primier Vſo, &c.

L'Autheur ayant icy recours aux fous pour guarir la folie de ſon Miniſtre, on voit bien qu'il le prend ironiquement : & luy faiſant redonner le ſens par vn Aſtolphe dans vn cornet, au lieu d'vne fiole, il veut parauenture entendre que le tirant de la fiole il fut mis dans vn cornet pour eſtre soufflé dans le nez plus commodément.

Il faut que par neuf iours] La neufuaine accouſtumée aux Egliſes, de tout temps, faiſant trois nombres de trois, nombre heureux. *Non pas à manger chair*] Cecy par ironie, comme cy deuant. *Aux œuures de Caluin*] Dont l'Inſtitution marche au premier rang de fauſſeté. *Abjurer ſon erreur*] Qu'il abjure ſon erreur. *Ne traiſner plus au corps vne ame*] Pour ce que nous auons les corps ſi terreſtres & peſants que les ames n'y ſont que traiſnées, veu leur agilité, qui les porteroit aiſément d'vn clin d'œil en toutes les parts du Monde eſtans libres. *Ne tourmenter plus Dieu*] Nous auons parlé de ce mot, & le rediſons encore pour faire entendre que cela faſche & tourmente Dieu quand l'on eſt en erreur de ce qu'il eſt, & que l'on rompt le nœud du repos qu'il aime tant. *Rent'ra*] Pour, *rentrera*, licence.

Or ſus, changeons propos, & parlons d'autre choſe :
Tu dis qu'vne ſourdeſſe a mon aureille cloſe :
Tu te moques de moy & me viens blaſonner
Pour vn pauure accident que Dieu me veut donner.
Nouuel Euangeliſte, inſensé, plein d'outrage,
Vray enfant de Satan, dy-moy, en quel paſſage
Tu trouues qu'vn Chreſtien (ſ'il n'eſt bien enragé)
Se doiue comme toy moquer d'vn affligé ?
Ta langue monſtre bien aux brocards qu'elle rue,
Que tu portes au corps vne ame bien tortuë.
Quoy ? eſt-ce le profit, & le fruit que tu fais,
En preſchant l'Euangile où tu ne creuz iamais ?
Que tu te moques bien de l'Eſcriture ſainte,
Ayant le cœur meſchant, & la parole ſeinte !
Quoy ? moquer l'affligé ſans t'auoir irrité,
Eſt-ce pas eſtre Athée & plein d'impieté ?
Les Lyons Africains, les Tygres d'Hyrcanie
Ne couuent dans le cœur ſi grande felonnie.
Appren icy de moy que Dieu te punira,
Et comme tu te ris, vengeur il ſe rira
De toy, qui en preſchant peux bien tromper les hommes,
Qui groſſiers de nature, & imbecilles ſommes ;
Mais non pas l'Eternel qui voit d'vn œil profond
Ton cœur & tes penſers, & ſçait bien quels ils ſont.
On dit qu'au Ciel là haut au deuant de la porte
Il y a deux tonneaux de differente ſorte :
L'vn eſt plein de tous biens, l'autre eſt plein de tous maux,
Que Dieu reſpand çà bas ſur tous les animaux :
Il nous donne le mal auecques la main dextre,
Et le bien chichement auecques la feneſtre.
» *Si faut-il prendre à gré ce qui vient de ſa part :*
» *Car ſans noſtre congé ſes dons il nous départ.*
Les Poëtes premiers, dont la gloire cognuë
A desfié les ans, auoient mauuaiſe veuë,
Thamyre, Tireſie, Homere, & ceſtuy-là
Qui au prix de ſes yeux contre Helene parla :
Et ceux de noſtre temps à qui la Muſe inſigne
Aſpire, vont portant la ſourdeſſe pour ſigne :
Teſmoin eſt du Bellay comme moy demi-ſourd,
Dont l'hõneur merité par tout le Mõde court.

GARNIER.

Or ſus, changeons propos] L'Autheur reprend icy le chemin dont il s'eſtoit eſloigné, pour recontinuer de reſpondre aux calomnies de ceux dont la bouche & le cœur ont, à voir, fort peu de reforme, de gabber les

inconuenients & les infortunes qui viennent ſur les hommes, pour les affliger; comme de la ſurdité qu'il auoit, & de la peine à bien entendre: ce qu'il rapporta du voyage qu'il fit en Allemagne à l'aage de 16. ans 1540. en la compagnie de ce grand Lazare de Baïf, pour lors Ambaſſadeur tres-digne en ce païs. Il eſtoit Page de Charles Duc d'Orleans fils du Roy, lequel le voyant adroit, galland & beau, l'enuoyoit auxbonnes occaſions és nations eſtranges, pour le façonner & le rendre capable de le bien ſeruir, comme il fit en Eſcoſſe auec le Roy du pays qui venoit d'eſpouſer Madame ſa Sœur à Paris & s'en retournoit: comme en Angleterre; & depuis en Hollande & Zelande vers l'Empereur Charles V. dont il recherchoit la fille ou la niepce, comme le raconte le Sieur de Langey, Guillaume du Bellay. *Sourdeſſe*] Surdité, comme ſimpleſſe & ſimplicité. *Blaſonner*] Blaſmer: façoit que l'on prenne auſſi blazon pour deuiſe. *Que Dieu ne veut donner*] Car tels effects ſont pluſtoſt verges qu'effects de mal, dont l'Huguenot accuſe Dieu. *Nouuel euangeliſte*] Qui fait à ſa poſte vne Euangile toute nouuelle. *En quel paſſage*] En quel endroit de liure. *Moquer d'vn affligé*] Contre les œuures de Charité, qui parlent de les conſoler. *Aux brocards qu'elle met*] Aux injures qu'elle met en auant. *Ame torſuë*] Contrefaite & mal-née. *En preſchant l'Euangile où tu ne creus iamais*] Qui la croit mal ne la croit pas. *L'Eſcriture Saincte*] La Bible, contenant le vieil & le nouueau Teſtament. *Les Lyons Africains*] D'autant qu'ils viennent de l'Afrique, dont nous auons fait la deſcription. *Tigres d'Hyrcanie*] Pays d'où viennent les Tigres; nous en auons auſſi parlé. Virgile de leur fureur au 2. des Georgiques:

At rabida Tigres abſunt, & ſæua Leonum
Semina.

Hyrcanie] Region ditte ainſi de la foreſt de ce lieu, nommée Hyrcanie: Elle a vers Orient la mer Caſpienne, au Midy l'Armenie; l'Albanie au Septentrion, l'Iberie au Couchant: Les Pantheres, les Tigres, & les Leopards ſont frequents en telle region pour l'ombrage & l'eſpoiſſeur des foreſts: elle eſt tres fertile, & preſque en tous endroits vne raſe campagne embellie de tout plein de celebres villes, comme rapportent les bons Autheurs, & s'il les faut croire, parmy les ſingularitez qu'elle a, parmy l'abondance qui la rend heureuſe, les oliuiers reſpandent le miel pour de l'huile. *Ne couuent dans leur cœur*] Ne gardent long temps. *On dit qu'au Ciel là haut*] Nous auons traitté plus haut de ces tonnes du mal & du bien, qui ſont dans Homere, en l'Iliade liu. Ω. *Animaux*] Dont les hommes ſont vne partie. *A deffié les ans*] N'a craint d'eſtre effacée par le cours du temps, n'ayant pouuoir ſur les eſcrits des bons Autheurs. Horace, Ode 9. du 4 liu.

Tótne tuos patiar labores
Impunè, Lolli, carpere liuidas
Obliuiones?

Thamyre] Poëte extremement beau, du pays de Thrace, qui fut aueuglé par les Muſes, ayant fait pact auec elles de joüir d'elles ſi d'aduenture il les gaignoit à joüer de la Lyre; & que s'il perdoit, il ſubiroit la peine qu'elles voudroient luy donner; laquelle fut la perte des yeux. *Tireſie*] Poëte & Deuin né de Thebes, fils d'Euere, perdit les yeux au gré de Iunon, pour auoir donné contre elle vn droict iugement en faueur de Iupiter ſon eſpoux, touchant la difference des plaiſirs d'amour d'entre les maris & les femmes, dont Iupiter en recompenſe luy donna l'aiguillon de prophetie: Callimach va diſant en ſon Hymne des Bains de Pallas, que ce fut pour l'auoir regardée ſe baignant en la fontaine d'Helicon. Voyez chez Homere en l'Odyſſee, liu. K. Vlyſſe aux Enfers appellant ſon ame, qui l'inſtruit de beaucoup de choſes du futur. *Homere*] Prince des Poëtes Grecs, autheur de l'Iliade & de l'Odyſſee. Voyez Plutarque en ſa vie. *Et celuy-là Qui au prix de ſes yeux contre Helene parla*] Le Poëte Steſichore, Poëte Lyrique ſerieux & graue. Horace Ode 9. du quatrieſme liure:

Steſichorique graues Camœnæ.

Il naſquit en la ville d'Himere de Sicile, dont il fut dit Himerean. Quant à ſon nom de Steſichore, il l'eut pour auoir joint le chœur auec le chant de la Lyre tout premier; car auparauant on le nommoit Tiſie. Voyant qu'Helene eſtoit cauſe de tant de maux par la guerre de Troye, il fit des vers contre elle, dont ſes freres Pollux & Caſtor l'aueuglerent, mais ayant chanté la palinodie, à ſçauoir le deſdit, ils luy redonnerent l'vſage de la veuë. Horace:

Infamis Helenæ Caſtor offenſus vice
Adempta vati reddidere lumina.

Bellay] Compagnon de l'Autheur, nous en auons dit quelque choſe.

Vrayment quand tu eſtois à Paris l'autre année,
Deſcharné, deshalé, la couleur bazanée,
Et palle tout ainſi qu'vn croiſſant enchanté,
I'euz pitié de te voir en ce poinct tourmenté,
Et ſans injurier la miſere commune,
I'auois compaſſion de ta pauure fortune.
Or à ce qu'on diſoit, ce mal tu auois pris
Trauaillant au meſtier de la belle Cypris:
Toutefois contemplant ta taille longue & droite,
Ta main blanche & polie, & ta perſonne adroite,
Te cognoiſſant gaillard, honneſte, gracieux,
Et faire ſagement l'amour en diuers lieux,
(Tu ſçais ſi ie dy vray) ie fis à Dieu priere
De te faire joüir de ta ſanté premiere:
En te voyant ainſi, i'auois pitié de toy,
Tant ſ'en faut que l'enuie entraſt iamais chez moy.
Tu m'accuſes, Cafard, d'auoir eu la verolle:
Vn chaſte Predicant de fait & de parolle
Ne deuroit iamais dire vn propos ſi vilain:
Mais que ſort-il du ſac? cela dont il eſt plein.

Touſiours le volleur penſe à la deſpoüille
priſe,
Et touſiours le paillard parle de paillar-
diſe.
Tay-toy, de l'Euangile impudent auorton,
I'entens encor aſſez pour ouïr ton Dicton,
Quand dedans vn tombeau tout emplaſtré
d'ordure
Noſtre place Maubert ſera ta ſepulture.
Tu dis que ie ſuis vieil, encore n'ay-ie at-
teint
Trente & ſept ans paſſez, & mon corps ne ſe
plaint
D'ans ny de maladie, & en toutes les ſortes
Mes nerfs ſont bien tendus, & mes veines bien
fortes:
Et ſi i'ay le teint palle & le cheueu griſon,
Mes membres toutefois ne ſont hors de ſaiſon.
Or cela n'eſt que ieu dont ie ne fay que rire,
Et voudrois que ce fuſt le plus de ton meſdire.
Pourquoy fais tu courir ſi fauſſement de
moy
Que ie ſuis vn Athee infidele & ſans loy?
Si tu es ſi ardent & ſi bruſlé d'enuie
D'informer de mes mœurs, de mon faict, de
ma vie,
Ie ne ſuis incognu: tu pourras aiſément
Sçauoir quel i'ay veſcu dés le commencement.

GARNIER.

Vrayment quand tu eſtois à Paris l'autre année] Selon que l'on traittoit & que la Paix ſe faiſoit, on alloit & venoit par tout librement ſans recherche; car alors on voyoit aſſez de Paix fourrées. *Deshallé, deſcharné*] Comme on dit quand les cheuaux maigriſſent. *La couleur baſanée*] Pour ce que la chair prés des os, comme on voit au retour des longues maladies, tient plus de la chere morne, que de la naïue blancheur. *Et paſle tout ainſi*] D'autant que l'on remet vne peau nouuelle, au ſortir des bains & des eſtuues de Cypris. *Qu'vn Croiſſant enchanté*] Virgile Eclog. 8.

Carmina vel cœlo poſſunt deducere Lunam.

Et Tibulle,

Cautus & è curru Lunam deducere tentat.

Et Horace encore, en l'Ode troiſieſme des Epodes:

Quæ ſidera excantata voce Theſſala,
Lunámque cœlo deripit.

Et les Grecs en parlent de la maniere. Soſophane en Meleagre:

μάγοις ἐπῳδαῖς πᾶσα Θεσσαλὶς κόρη,
πάντες λέγουσιν ὡς καθαιρεῖ. ἐς γὸ αὖ
φυδὶς σελήνης αἰθέρος καταιγίσας.

Ariſtophane en la Comedie des Nuées:

Γυναῖκα φαρμακὶς' εἰ πριάμβος Θεσσαλὴν,
καθέλοιμι κύκλῳ τὴν σελήνην.

Ainſi l'Antiquité preſumoit ſuperſtitieuſement que les femmes de Theſſalie, où les charmes eſtoient frequents, enchantoient la Lune; & c'eſtoit quand elle auoit eclipſe. *La miſere commune*] D'autant que ce mal eſt vulgaire & commun par trop. *Au meſtier de la belle Cypris*] Au ieu public de Venus; aux licences d'Amour. Il n'eſt point beſoin de raconter ce qu'eſt Venus ou Cypris, ny d'où, ny de quels parents; elle eſt aſſez bien cognuë: l'on ſçait qu'elle eſt fille à Dione, & fille à Iupiter, ou de l'eſcume de la mer & de Saturne, au gré des autres: qu'elle eſt mere de Cupidon, femme de Vulcan, fauorite de Mars; qu'elle eſtoit brunette, qu'elle aimoit Adonis, qu'elle prit ſon eſtre de l'eſcume des flots de la mer auec certain autre ingredient, & que ſa mere ſe nommoit la belle Dione. *Cafard*] Hypocrite. Nous auons deja touché ce mot. *Verolle*] Pour ſçauoir l'origine de ce mal, car il faut ſçauoir tout, le bien pour le rechercher, & le mal pour l'euiter; il a pris ſon origine aux Indes, & n'a pris chemin vers la France qu'au regne de Charles VIII. fils du Roy Louys XI. C'eſt vers les Indiens vne legere gratelle, qu'ils font aiſément diſſiper cueillant & mangeant d'vne racine appellee Gayac. Les Eſpagnols ayant conquis ceſte region gaignerent bien toſt ceſte maladie par la hantiſe des femmes, dont ils auoient plus de mal à receuoir guariſon, comme eſtans nayz d'vn pays moins chaud: à leur retour ils en firent preſent aux Italiens qu'ils viſiterent, leſquels eſtans encores participans de moins de chaleur, furent contraints d'en rechercher par les moyens de l'eſtuue: & depuis nos François allants à la conqueſte de Naples, firent leur debuoir aſſez bien de la gaigner & de la conduire honorablement en ces quartiers, & de là par tout, mais auec plus d'inconuenient, à raiſon des climats plus froids: & s'eſt donné tel Empire que d'vne pauure & mal en conche, elle eſt auiourd'huy, comme on voit, vne grande & triomphante Royne. C'eſtoit neantmoins vn diuin effect, pour ſeruir de retenuë aux deſbordements de ceux qui preferoient la crainte au mal: auiourd'huy le frein s'eſt rompu, la bride eſt laſchée tellement, qu'elle eſt moins apprehendée icy que chez les Indiens: & qui pis eſt, les marys la donnent ſouuent à leurs femmes leſquelles n'en peuuent mais. *Vn chaſte Predicant*] C'eſt à contre-poil, n'eſtant rien de ſi ribaud, & tout ſous couleur de reforme & d'inſtruction. *Mais que ſort-il du ſac*] Prouerbe antique; & de fait tous les quolibets du vulgaire ſont dans les Grecs. *Auorton*] Homme imparfaict, à demi-faict, auorté. *Dicton*] Le iugement, que prononce le Bourreau tout haut quand il fait mourir vn patient. *Dedans vn tombeau*] Telles gens n'eſtans dignes de la charrette. *Noſtre place Maubert*] Marché renommé ſitué prés les Carmes de Paris, au bas de la montagne Saincte Geneuiefue, vn des lieux où ſe font les Iuſtices. Le nom qu'elle porte vient d'vn appellé Maubert, à qui iadis elle

ſppartenoit. *Le cheueu griſon*] Pour les cheueux, il les auoit gris à trente ans, comme luy-meſme dit en l'Ode 46. du 4. liure.

Pour auoir trop aimé voſtre bande inegale,
Muſes qui deffiez (ce dittes-vous) le temps,
I'ay les yeux tous battus, la face toute paſle,
Le chef griſon & chauue, & ſi n'ay que trente ans.

Athée] Atheïſte, nous en auons parlé.

J'ay ſuiui les grands Rois, i'ay ſuiui les grands Princes,
I'ay practiqué les mœurs des eſtranges prouinces,
J'ay long temps eſcolier à Paris habité,
Là tu pourras ſçauoir de moy la verité:
Lors tu pourras iuger ſans plus me faire injure,
Par la ſeule raiſon non par la coniecture.
Ne conclus plus ainſi: Ronſard eſt bien appris,
Il a veu l'Euangile, il a veu nos eſcris,
Et n'eſt pas Huguenot, il eſt donques Athee:
Telle concluſion eſt fauſſement jettée:
Car tous les bons eſprits n'enſuiuent point tes pas,
Et toutesfois ſans Dieu viuans ils ne ſont pas:
Telle iniure redonde aux plus grands de l'Europe,
Dont à peine de mille vn ſenroule en ta trope.
Lequel eſt plus Athee ou de moy ou de toy?
De moy qui ay veſcu touſiours tranquile & coy
En la loy du païs, en l'humble obeïſſance
Des Rois, des Magiſtrats qui ont ſur nous puiſſance,
Qui ſans m'enſorceler d'vne nouuelle erreur
N'ay mis par mes ſermons les peuples en fureur:
Ou toy qui en ouurant le grand cheual de Troye,
As mis tout ce Royaume aux eſtrangers en proye?
As faict que le voiſin a tué ſon voiſin,
Le pere ſon enfant, le couſin ſon couſin?
Qui rends Dieu partial ſelon ta fantaiſie,
Qui es melancholique & plein de frenaiſie,
Qui fais de l'habile homme, & qui aux innocens
Interpretes, malin, l'Euangile à ton ſens?
Qui as comme vn brigand la Iuſtice oppreſſee,
Et c'en-deſſus-deſſous la France renuerſee?

GARNIER.

I'ay ſuiui les grands Roys] Ayant eſté Page des trois Enfans du Roy François I. *I'ay ſuiui les grands Princes*] Il entend des Royaumes eſtrangers, comme nous auons dit, par le commandement des Roys. *I'ay long temps Eſcolier*] Quand apres la mort de ſon pere Louys de Ronſard, il changea la Court à la maiſon du ſçauant Dorat precepteur de Iean Antoine de Baïf où ſa demeure fut de ſept ans, à fin de vaquer à la Poëſie, & la mettre en ſon periode: & ne faut eſtre eſmerueillé de ce change, car alors Paris eſtoit ce que fut Athenes, la Muſe ayant tant de vogue en ſon eſtenduë, qu'elle y donnoit le couuert à trente mille Eſcoliers: auſſi lors vne petite Stance rymée, n'euſt eu la victoire ſur les Iliades. *Eſt fauſſement iettée*] Metaphore du jeu de dez. *Europe*] Vne des parties du Monde, que nous auons deſduitte. *Trope*] pour, *troupe*. *En l'humble obeïſſance*] Car l'Huguenot ſecoüant le ioug à Dieu, fait de meſme enuers les Roys & les Magiſtrats; *Abyſſus abyſſum inuocat.* *D'vne nouuelle erreur*] De la nouuelle opinion. *Ou toy qui en ouurant le grand cheual de Troye*] Allegorie du Cheual de bois, par le moyen duquel Troye la grande fut priſe, & ſaccagée entierement des Grecs: Virgile ainſi le raconte au ſecond de l'Eneide. Les Grecs ennuyez & las d'auoir eſté 10. ans campez deuant cette grande & forte ville, capitale de Phrygie, en l'Aſie mineure, & ſans l'emporter: voyant qu'ils eſtoient briſez par la guerre, & violemment repouſſez de la main des fieres Deſtinées, ils conſtruiſirent vn grand Cheual de bois creux, à l'eſgal d'vne montagne, & garnirent ſon enclos de nombre de genſdarmes, feignants le voüer religieuſement, pour fauoriſer leur retour, à la Deeſſe Pallas, ouuriere de l'entrepriſe, à raiſon de la vieille hayne qu'elle portoit à la nation Troyenne, à cauſe de Pâris, & de ſon iugement de la pomme d'or. Ce bruit court, & nonobſtant l'oppoſition d'aucuns, il fut admis en la ville triomphamment. Tandis les Grecs ſe cacherent dans l'Iſle de Tenede; & les Troyens, qui preſumoient le ſiege eſtre leué, ceſſants la garde & le guet, tindrent court planiere, & table ouuerte; ſi bien que le trop de vin les endormit, & lors vn des Grecs nommé Sinon, qui par feintiſe s'eſtoit venu rendre aux Troyens quelques iours auparauant, & qui portoit les clefs du cheual de bois, ouurit l'vn de ſes coſtez, d'où les Grecs les plus qualifiez ſortirent; & d'ailleurs, tenant vn flambeau, donna le ſigne aux autres de l'Iſle de Tenede, qui ſoudainement approcherent, briſerent la porte de la ville, & s'en rendants maiſtres firent vn piteux maſſacre au dedans. Virg. 2. des Eneïdes:

Inuadunt vrbem ſomno vinóque ſepultam.

Voyez Homere en l'Odyſſee liur. A. *As fait que le voiſin a tué ſon voiſin*] *Tradet autem frater fratrem in mortem, & pater filium, & conſurgent filij in parentes & morte afficient eos.* *Qui rends Dieu partial*] Diſant qu'il eſt pour toy, qui ne vaux rien. *Melancholique & plein de frenaiſie*] Nous auons dit plus haut que l'vne precede l'autre. *Aux innocens*] Aux ignorans abuſez. *La Iuſtice oppreſſée*] Effect de la guerre ciuile, & du meſpris que l'Huguenot a fait du Senat venerable.

Ainſi qu'on voit la mer quand l'Autan d'vn coſté
Luitte contre Aquilon au goſier indonté,
Tous deux à contre-fil horriblant leur halene
Du fond iuſques au haut bouleuerſent l'arene,
Toute la mer ſe trouble, & ſ'eſleuant aux Cieux,
Des matelots deſrobe & l'eſpoir & les yeux.
Ainſi la France, helas! de tout malheur comblée
Par tes opinions erroit toute troublée,
Ia preſte à ſ'abyſmer: & ſans l'aſtre Iumeau
De la Royne & du Prince, elle fuſt au tombeau.
Mais la paix que la Royne heureuſement a faicte,
L'a remiſe en vigueur & ſa force a reſaite,
Comme vne douce pluye en ſa vertu remet
La fleur eſpanoüie à qui ja le ſommet
Pendoit fleſtry du chaud, quand le Soleil ameine
Les fiéures & la ſoif à noſtre race humaine.
Ie ne ſuis ny rocher, ny Tigre, ny Serpent,
Mon regard contre-bas brutalement ne pend,
I'ay le chef eſleué pour voir & pour cognoiſtre
De ce grand Vniuers le Seigneur & le Maiſtre:
Car en voyant du Ciel l'ordre qui point ne faut,
I'ay le cœur aſſeuré qu'vn moteur eſt là-haut,
Qui tout ſage & tout bon gouuerne cet Empire,
Comme vn Pilote en mer gouuerne ſon nauire:
Et que ce grand Palais ſi largement voûté,
De ſon diuin ouurier enſuit la volonté.
Or ce DIEV *tout-puiſſant plein d'eternelle eſſence,*
Tout remply de vertu, de bonté, de puiſſance,
D'immenſe Majeſté, qui voit tout, qui ſçait tout,
Sans nul commencement, ſans milieu ne ſans bout,
Dont la diuinité tres-Royale & ſupreſme
N'a beſoin d'autre bien ſinon de ſon bien meſme,
Se commençant par elle & finiſſant en ſoy:
Bref, ce Prince eternel, ce Seigneur, & ce Roy,
Qui des peuples le pere & le paſteur ſe nomme,
Ayant compaſſion des miſeres de l'homme,
Et deſirant qu'il fuſt du peché triomphant,
En ce Monde enuoya ſon cher vnique Enfant,
Eternel comme luy, & de la meſme eſſence,
Ayant du Pere ſien la gloire & la puiſſance.

GARNIER.

Ainſi qu'on voit la mer quand l'Autan] Vent de Midy, vent d'Automne. *Aquilon*] Vent du Septentrion. *Au goſier indonté*] Pour ce qu'il n'eſt vent, tant fort ſoit-il, qui donte l'Aquilon. De cette concurrence de vents contraires, voyez l'Ode de l'Autheur au Chancelier de l'Hoſpital:

Vn tonnerre aiſlé par la Biſe,
Vn autre ne choque ſi fort,
Lors que le vent Africain briſe
Meſme air par vn contraire effort.

Et Lucrece: *——tonitru quatiuntur cærula cæli,*
Propterea quia concurrunt ſublime volantes
Aetherea nubes contrà pugnantibus Auſtris.

Horriblant] Verbe fait, ſur le nom, horrible. *A contre-fil*] Contre le cours de l'eau: donnant empeſchement à ſon train, par leurs rudes ſoufflements oppoſez. *L'arene*] Le ſable, *arena*; car les vents la font iaillir du fonds. *Matelots*] Pilotes, Nochers, Nautonniers, Mariniers. *L'aſtre Iumeau de la Royne & du Prince*] La Royne mere du Roy Charles IX. lors regnant, & Louys Prince de Condé, qui par vn abouchement ayant traitté la Paix, reſſembloient à l'aſtre Iumeau de Caſtor & Pollux, qui ſereinent la tempeſte: l'Autheur fait vne alluſion de la tempeſte ceſſant par le calme. *Quand le Soleil ameine les fiéures*] Au ſigne du Cancre & du Lyon, par l'Eſté. *Ie ne ſuis ny rocher*] Ie n'ay le cœur ſi dur. *Tigre*] Voyez plus haut. *Serpent*] Beſte venimeuſe & rempante. *Mon regard contre bas*] Comme les beſtes. *I'ay le chef eſleué*] Ouid. 1. des Metamorph.

Os homini ſublime dedit, cœlúmque tueri
Iuſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

Vniuers] Le Ciel & la Terre. *L'ordre qui point ne faut*] Le reglement des ſaiſons. *Qu'vn Moteur eſt là haut*] Choſe recogneuë par Ariſtote, bien que Payen. *Et que ce grand Palais*] Le Ciel. *Plein d'eternelle eſſence*] Il dit plein d'eſſence, à fin d'exprimer auec le mot de plenitude, la Grãdeur, & l'Immenſité de la Diuine eſſence. *Sans nul commencement, ſans milieu ny ſans bout*] De tout temps. *Se commençant par elle*] *Ego ſum* A, & Ω, *principium & finis. Et le Paſteur ſe nomme*] *Ego ſum Paſtor bonus. Ayant compaſſion des miſeres de l'homme*] Par la tranſgreſſion de noſtre ayeul Adam, qui pour auoir mangé le fruict de vie, contre la defenſe, nous auoit perdus, ſi Dieu n'euſt enuoyé IESVS-CHRIST ſon Fils pour nous releuer de ceſte miſere, en prenant chair humaine au ſacré ventre de la bien-heureuſe Vierge. Ainſi l'auons-nous touché dans le Preambule de mon Hiſtoire de la Paſſion. Voylà comme nous deuions tous eſprouuer ceſte meſaduenture & ceſte horreur, d'eſtre perdus à iamais, & comme il nous falloit aſſeurer de nous voir abyſmez eternellement dans les flots d'vn eſtrange deſeſpoir : mais Dieu pitoyable & clement y voulut ſuruenir, vſant de grace & de miſericorde enuers ceux, qui meritoient les violentes rigueurs de la Iuſtice d'en-haut : non pas en offrant les Holocauſtes de mille Hecatombes : le forfaict rendant à l'extremité, la reparation ne deuoit eſtre moindre : il voulut donc luy-meſme s'expoſer à la mort, pour rachepter de la mort les ingrats qui l'auoient offenſé rebellemẽt : & d'autant qu'il eſtoit impaſſible, & non mortel, comme eſtant Dieu, ſa Majeſté voulut prendre chair humaine au ventre bien heureux d'vne Vierge, moyen de ſe faire aimer & cognoiſtre, pour autant que l'amour des hommes (qui ſont terreſtres & difficiles) n'eſt point en la choſe incognuë. *Du peché triomphant*] Par le triomphe de IESVS. *Vnique*] Seul. *Filius Dei vnigenitus*, Symbole de Nice. *Eternel comme luy & de la meſme eſſence*] *Conſubſtantialem Patri*, au meſme Symbole.

Or ce Fils bien-aimé qu'on nomme IESVS-CHRIST,
(Au ventre virginal conceu du Sainct Eſprit)
Veſtit ſa deïté d'vne nature humaine,
Et ſans peché porta de nos pechez la peine :
Publiquement au peuple en ce Monde preſcha :
De ſon Pere l'honneur non le ſien il chercha,
Et ſans conduire aux champs ny ſoldats, ny armées,
Fit germer l'Euangile és terres Idumées.
Il fut accompagné de douze ſeulement,
Mal-logé, mal-veſtu, viuant tres-pauurement,
(Bien que tout fuſt à luy de l'vn à l'autre Pole)
Il fut tres-admirable en œuure & en parole,
Aux Morts il fit reuoir la clarté de nos Cieux,
Rendit l'oreille aux ſourds, aux aueugles les yeux :
Il ſaoula de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arreſta les vents, il marcha ſur les ondes,
Et de ſon corps diuin mortellement veſtu
Les miracles ſortoient, teſmoins de ſa vertu.

GARNIER.

Or ce Fils bien-aimé] L'Autheur pourſuit diuinement l'Hiſtoire de noſtre Salut, & de la creance qu'il en a, pour faire voir au Miniſtre qu'il n'eſt pas ſi noir comme il l'a depeint. *Fils bien-aimé*] *Hic eſt Filius meus dilectus*, Matth. chap. 7. *Qu'on nomme Ieſus-Chriſt*] IESVS, voulant dire, Sauueur; & CHRIST, Oinct. *Au ventre Virginal, conceu du Sainct Eſprit*] Le diuin myſtere de l'Incarnation. *D'vne nature humaine*] D'vn corps d'homme. *En ce Monde il preſcha*] Depuis trente ans iuſqu'à trente-trois qu'il mourut en Croix. *Publiquement*] *Ego palàm loquutus ſum mundo, ego ſemper docui in Synagoga, & in Templo, quò omnes Iudæi conueniunt : & in occulto loquutus ſum nihil*, S. Iean chap. 18. Et non pas en des lieux cachez, & retirez, comme font les Huguenots. *De ſon Pere l'honneur, non le ſien il chercha*] Teſmoin le refus des Royaumes temporels. *Et ſans conduire aux champs, ny ſoldats*] Comme les Huguenots reformez. *Fit germer l'Euangile*] Fit naiſtre; metaphore des plantes. *Es terres Idumées*] En la Paleſtine, que l'on nomme la Terre-Saincte, où Ieſus preſcha, fit des miracles, & ſouffrit mort. Nous auons deſcrit ce pays. *Il fut accompagné de douze ſeulement*] S. Pierre, S. Iean l'Euangeliſte, S. André, S. Iacques le Majeur, S. Barnabé, S. Iacques le Mineur, S. Barthelemy, S Matthieu, S. Thomas, S. Simon, S. Iude, S. Philippes, & Iudas le traiſtre. *De l'vn à l'autre Pole*] D'vn bout du Monde à l'autre. Il eſt faict mention du Pole cy-deuant. *Mal-logé, mal-veſtu*] Ne recherchant que le meſaiſe & la pauureté. *Il fut tres-admirable en œuure & en parolle*] Teſmoin Ioſephe, & ceux à qui les Iuifs auoient donné commiſſion de le prendre. *Aux morts il fit renoir*] A Lazare frere de Magdaleine, au fils de la vefue de Nahim, comme à la fille de Iayre, vn des grands de la Synagogue. *Rendit l'oreille aux ſourds*] Au Demoniaque, ſourd, aueugle, & muet. Il prend icy l'oreille pour l'ouïe. *Aux aueugles les yeux*] A Barthimée, à l'aueugle-né. *Il ſaoula de cinq pains*] Les cinq pains d'orges, vers l'eſtang de Genezareth. *Il arreſta les vents, il marcha ſur les ondes*] Quand S. Pierre eut crainte de ſe noyer venant ſur mer en Capharnaum.

Le peuple qui auoit la ceruelle endurcie,
Le fit mourir en Croix ſuiuant la Prophetie :
Il fut mis au tombeau, puis il reſſuſcita,
Puis porté dans le Ciel à la dextre monta
De ſon Pere là haut, & n'en doit point deſcẽdre
Viſible, que ce Mõde il ne conſomme en cendre.

Quand vainqueur de la Mort dans le Ciel se hauſſa,
Pour gouuerner les ſiens vne Egliſe laiſſa,
A qui donna pouuoir de lier & diſſoudre,
D'accuſer, de iuger, de damner, & d'abſoudre,
Promettant que touſiours auec elle ſeroit,
Et, comme ſon Eſpoux, ne la delaiſſeroit.

GARNIER.

Le peuple qui auoit la ceruelle endurcie Le fit mourir en Croix ſelon la Prophetie] Il entend les Iuifs, endurcis comme Pharaon, leſquels firent mourir IESVS en Croix, verifiant contre eux-meſmes, les Propheties du vieil Teſtament, que de iour en iour ils auoient en main, ſans les vouloir cognoiſtre. *Il fut mis au tombeau*] Par Nicodeme, & Ioſeph d'Arimathie. *Puis il reſſuſcita*] Qui fut trois iours apres ſa mort. *Puis porté dans le Ciel*] De ſoy-meſme, & par ſa vertu. *A la dextre il monta de ſon Pere là haut*] L'Aſcenſion, 40. iours apres auoir rendu l'eſprit. *Et n'en doit point deſcendre Viſible*] Car inuiſiblement il eſt tous les jours parmy nous en l'Hoſtie. *Que ce Monde il ne conſomme en cendre*] Au iour eſpouuentable du Iugement dernier. *Quand vainqueur de la Mort*] Pour ce que la Mort auoit barres ſur nous parauant la ſienne, qui nous redonna la vie; eſtants pour mourir eternellement ſans elle, par la faute de noſtre premier pere Adam. *Pour gouuerner les ſiens vne Egliſe il laiſſa*] Quand il dit trois fois à S. Pierre: *Simon Ioannis, paſce agnos meos, paſce oues meas.* *A qui donna pouuoir de lier & d'abſoudre*] *Beatus es Simon Bar-Iona, quia caro & ſanguis non reuelauit tibi, ſed Pater meus qui in cœlis eſt. Ego dico tibi, Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non præualebunt aduerſus eam: & tibi dabo claues regni cœlorum, & quodcunque ligaueris ſuper terram, erit ligatum & in cœlis: & quodcunque ſolueris ſuper terram, erit ſolutum & in cœlis.* *A qui donna*] Pour, A qui il donna, licence Poëtique. *De damner*] De condamner: ou ſi le mot veut dire purement damner, c'eſt par la fulmination que l'on auroit meritée, car Dieu qui deſire la cõuerſion du pecheur, ne le damne point, mais bien le pecheur meſme ſe damne, & Dieu le condamne. *Promettant que touſiours auec elle ſeroit*] *Et ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus, vſque ad conſummationem ſæculi*, Matth. 28. *Et comme ſon Eſpoux*] Voyez le Cantique des Cantiques de Salomon, de l'Eſpoux & de l'Eſpouſe', de IESVS-CHRIST & de l'Egliſe, ſi diuinement tourné ſous le nom d'Eclogues ſacrees, par Remy Belleau Poëte François.

Ceſte Egliſe premiere en IESVS-CHRIST *fondee,*
Pleine d'vn Sainct Eſprit, ſ'apparut en Judee:
Puis Sainct Paul, le vaiſſeau de grace & de ſçauoir,
La fit ardantement en Grece receuoir:
Puis elle vint à Rome, & de là fut portee
Bien loin aux quatre parts de la terre habitee.
Ceſte Egliſe nous eſt par la tradition
De pere en fils laiſſee en toute nation
Pour bõne & legitime, & venant des Apoſtres
Seule la confeſſons ſans en receuoir d'autres.
Elle, pleine de grace & de l'eſprit de Dieu,
Choiſit quatre teſmoins, Saincts Iean, Luc, Marc, Matthieu,
Secretaires de CHRIST, *& pour les faire croire*
Aux peuples baptiſez approuua leur hiſtoire.

GARNIER.

Ceſte Egliſe premiere en Ieſus-Chriſt fondée] L'Autheur parle icy de l'Egliſe primitiue. *Iudée*] Si nous n'auons deſia parlé de celle diuine Region, d'où la nation des Iuifs a pris ſon eſtre, nous dirons qu'elle eſt ditte Paleſtine, & compriſe en l'Aſſyrie, & qu'elle eſt ſituée entre le pays de Celoſyrie & la pierreuſe Arabie: Qu'à l'Occident elle eſt enuironnée de la mer Egyptienne, & deuers l'Orient du fleuue Iourdain: Que par la Bible elle eſt nõmée la terre de Chanaan, riche en biens, feconde en bleds, aggreable en eaux, fertile en baume, & temperée en air, comme eſtant aſſiſe au milieu du Monde: & que par la conduite de Ioſué les Hebreux la mirent iadis en leur poſſeſſion quarante ans apres la deliurance d'Iſraël: que c'eſtoit la bien-heureuſe terre promiſe aux Patriarches Abraham, Iſaac & Iacob leurs peres; de laquelle voulant exprimer la fertilité nompareille, ils diſoient qu'elle rendoit comme des fontaines de laict & de miel. *Puis Sainct Paul, le vaiſſeau de grace & de ſçauoir*] Qui porta l'Euangile par les regions de la Grece, auec mille peines & mille ſouffrances. On le nommoit Saul en premier, & fut grand perſecuteur & grand aduerſaire du nom Chreſtien. Mais Dieu qui le deſignoit pour eſtre, en faueur de l'Egliſe, Apoſtre des Gentils, comme il alloit au front d'vne troupe de gens de guerre pour ruiner les Chreſtiens, apparut au Ciel, & le fit tomber de ſon cheual, en le tançant: & pour autant qu'il fut eſleu de Dieu, l'eſleuant du fond des miſeres au comble des graces, il fut nommé Vaiſſeau de Grace. Il eſtoit grandement ſçauant, & releué de hautes conceptions, leſquelles nos Huguenots & leurs femmes preſomptueuſes n'ayant la force de comprendre ils ſont tombez en erreur. Finalement il perdit la teſte à Rome pour la foy de IESVS. *Puis elle vint à Rome*] Où S. Pierre luy donna commencement & forme, y tenant rang de Pontife pluſieurs annees deuãt que ſouffrir le martyre: choſe approuuée de la bouche de tous les Peres. *Et de là fut portée Bien loin aux quatre parts*] Telle qu'en deſpit d'vn nombre infini de Sectes & d'Hereſies, nous la voyons auiourd'huy reluire par tout, ayant reſiſté viuement aux orages qui l'ont batuë depuis ſeize cens ans: & comme nous la voyons auſſi briller en noſtre France, depuis le temps que S. Denys l'Areopagite l'en a fauoriſee, y venant celebrer des riues d'Athenes, la Meſſe en la capitale de ſon Royaume. *Tradition*] Enſeignement. *De pere en fils laiſſée*] D'vn long ordre, par lequel nous ſommes inſtruits des choſes dont nous ſerions naturellement ignorants. *Saincts Iean, Luc, Marc, Matthieu*] Les quatre Euangeliſtes. *Secretaires de Chriſt*] Ayants eſté par les eſcrits & par l'Hiſtoire de leurs Euangiles, dictees de la bouche du S. Eſprit, les teſmoins de l'Egliſe, approuuez d'elle, à fin d'en imprimer la creance & la foy dans l'ame des Chreſtiens.

Si toſt qu'elle eut rangé les villes & les Rois,
Pour maintenir le peuple elle ordonna des lois,
Et à fin de coller les prouinces vnies
Comme vn cymẽt bien fort, fit des ceremonies,
Sans leſquelles long temps en toute region
Ne ſe pourroit garder nulle religion.
Certes il faut pẽſer que ceux du premier âge,
Plus que ceux d'auiourd'huy auoient le cerueau ſage,
Et que par ignorance ils n'ont iamais failly:
Car leur ſiecle n'eſtoit d'ignorance aſſailly.
Or ceſte Egliſe fut dés long temps figurée
Par l'Arche qui flottoit deſſur l'onde azurée,
Quand Dieu ne pardonnoit qu'aux hommes qui eſtoient
Entrez au fond d'icelle, & dans elle habitoient:
Le reſte fut la proye & le joüet de l'onde,
Que le Ciel deſborda pour ſe venger du Mõde.
Auſſi l'homme ne peut en terre eſtre ſauué,
S'il n'eſt dedans le ſein de l'Egliſe trouué,
Si comme vn citoyen n'habite dedans elle,
Ou ſ'il cherche autre part autre maiſon nouuelle.
Il eſt vray que le Temps qui tout change & deſtruit,
A mille & mille abus en l'Egliſe introduit,
Enfantez d'ignorance & cõuuez ſous la targe
Des Prelats ocieux qui en auoient la charge.
Je ſçay que nos Paſteurs ont ſouhaité la peau
Plus qu'ils n'ont la ſanté de leur pauure troupeau:
Ie ſçay que des Abbez la cuiſine trop riche
A laiſſé du Seigneur tomber la vigne en friche:
Ie voy bien que l'yuraye eſtouffe le bon blé,
Et ſi n'ay pas l'eſprit ſi gros ne ſi troublé,
Que ie ne ſente bien que l'Egliſe premiere
Par le temps a perdu beaucoup de ſa lumiere.
Tant ſ'en faut que ie vueille aux abus demeurer,
Que ie me veux du tout des abus ſeparer;
Des abus que ie hay, que i'abhorre, & meſpriſe:
Ie ne me veux pourtant ſeparer de l'Egliſe,
Ny ne feray iamais: pluſtoſt par mille efforts
Ie voudrois endurer l'horreur de mille morts.
Cõme vn bon laboureur, qui par ſa diligẽce
Separe les bourriers de la bonne ſemence,
Il faut comme en vn van de l'Egliſe trier
Les abus, les jetter, & non la décrier,
Et non ſ'en ſeparer, mais fermement la ſuiure,
Et dedans ſon giron touſiours mourir & viure.
Donc ſi ie ſuis Athee en ſuiuant ceſte loy,
La faute eſt à mon pere, & le blaſme eſt à moy.

GARNIER.

Si toſt qu'elle eut rangé les villes & les Rois] Car toute choſe auparauant eſtoit ſans forme & ſans reigle. *Elle ordonna des Loix*] Meilleures que les Payennes. *Ceremonies*] Qui ſont l'ame & l'entretien de la Religion, pour voir touſiours eſclairer d'vn meſme embelliſſement & d'vn pareil ordre en chaque lieu des ſymboles & des marques de pieté: ceremonies de qui les myſteres ne peuuent eſtre deſaduoüez, que l'on ne deſaduoüe le chemin que Dieu nous en a fait, par l'aueugle-nay, par la femme adultere, & par vne infinité d'exemples dont la Bible eſt toute remplie. *Plus que ceux d'auiourd'huy auoient le cerueau ſage*] Du moins autant, quand cet aage eſtoit honoré de tant de Peres & de Saincts Docteurs approuuez en toutes les regions du Monde par leurs diuins eſcrits, & leur bonne vie. *Par l'Arche qui flottoit*] L'Arche de Noé, dans laquelle Dieu le fit enclore & tous ſes enfans, & de chaque animal vne paire, quand il enuoya le Deluge ſur terre, à fin d'exterminer la race des hommes, qui l'auoient irrité par leur execrable & meſchante vie. C'eſtoit la figure de l'Egliſe: car tout de meſme qu'il eſtoit impoſſible d'eſtre garanti hors de l'Arche, ainſi qui n'eſt dans l'Arche & dans la barque de l'Egliſe (à ſçauoir la Catholique Apoſtolique & Romaine) il eſt hors de la voye & du chemin de ſalut. *Que le Temps qui tout change & deſtruit*] *Tempus edax rerum.* Voyez Hieroſme Angerian en l'Epigramme intitulée *De ſuo amore æterno*, laquelle dit merueille des ruines du Temps.

Tempore tecta ruunt Prætoria, tempore vires,
Tempore quæſitæ debilitantur opes, &c.

Et couuez ſous la targe Des Prelats ocieux] Produits & nourris ſous leur bouclier d'aſſeurance. *A laiſſé du Seigneur tomber la vigne en friche*] L'Egliſe. *Malos malè perdet, & vineam ſuam locabit alys agricol, qui reddent ei fructum in temporibus ſuis*, Matth. ch. 22. *Que l'yuraye eſtouffe le bon blé*] *Cùm autem dormirent homines, venit inimicus, & ſeminauit Zizania in medio tritici, & abyt. Yuraye*] C'eſt vne herbe qui vient de grains de fourment & d'orge, putrefiez & corrompus des trop grandes & longues pluyes de l'Hyuer. *Que l'Egliſe premiere Par le temps a perdu* D'autant que la deſbauche odieuſe qui prenoit ſceue dans les Cloiſtres & dans les Dioceſes d'alors, tenoit le rang de l'auſterité: plainte, grace à Dieu, que l'on ne peut mettre en auant auiourd'huy, veu les reformes ſainctes & volontaires, qui brillent de part en part en la France, en deſpit des eſtranges diſſolutions qui regnent parmy nombre d'autres de la profeſſion. *Ie ne me veux pourtant ſeparer de l'Egliſe*] Et de fait, pour voir l'eau tempeſtueuſe & pleine de vagues, delaiſſeroit-on d'en boire? auroit-on de l'horreur des fruits, pour voir les chenilles grimper ſur les arbres? *Comme vn bon Laboureur qui par ſa diligence Separe les bourriers, &c.*] *Cuius ventilabrum in manu eius, & purgabit aream ſuam: & congregabit triticum in horreum ſuum, paleas autem comburet igni inextinguibili*, Luc chap. 3. *Bourriers*] Ce ſont les menus brins de paille qui volent & ſortent du van, quand ayant battu dans la grange on vanne le bled pour le ſerrer au grenier. *La faute eſt à mon pere*] De m'auoir ainſi nourry. *Et le blaſme eſt à moy*] De l'auoir creu.

Tu dis en vomiſſant deſſur moy ta malice,
Que i'ay fait d'vn grand Bouc à Bacchus ſacrifice:
Tu ments impudemment: cinquante gens de bien
Qui eſtoient au banquet diront qu'il n'en eſt rien.
Muſes qui habitez de Parnaſſe la crope,
Filles de Iupiter, qui allez neuf en trope,
Venez & repouſſez par vos belles chanſons,
L'iniure faite à vous & à vos nourriſſons.
Iodelle ayant gaigné par vne voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,
Pour auoir en hauſſant le bas ſtile François,
Contenté doctement les oreilles des Rois:
La brigade qui lors au Ciel leuoit la teſte
(Quand le temps permettoit vne licence honneſte)
Honorant ſon eſprit gaillard & bien appris,
Luy fit preſent d'vn Bouc, des Tragiques le prix.
Ià la nappe eſtoit miſe, & la table garnie
Se bordoit d'vne ſaincte & docte compagnie,
Quand deux ou trois enſemble en riant ont pouſſé
Le pere du troupeau à long poil heriſſé:
Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
D'vn chapelet de fleurs la teſte il auoit ceinte,
Le bouquet ſur l'oreille, & bien fier ſe ſentoit
Dequoy telle ieuneſſe ainſi le preſentoit:
Puis il fut rejetté pour choſe meſpriſée
Apres qu'il eut ſeruy d'vne longue riſée,
Et non ſacrifié, comme tu dis, menteur,
De telle faulſe bourde impudent inuenteur.
Tu te plains d'autre part que ma vie eſt laſciue,
En delices, en jeux, en vices exceſſiue:
Tu mens meſchantement, ſi tu m'auois ſuiuy
Deux mois, tu ſçaurois bien en quel eſtat ie vy.
Or ie veux que ma vie en eſcrit apparoiſſe,
Afin que pour menteur vn chacun te cognoiſſe.
M'éueillant au matin, deuant que faire rien
I'inuoque l'Eternel le Pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner ſa grace,
Et que le iour naiſſant ſans l'offenſer ſe paſſe:
Qu'il chaſſe toute ſecte & tout erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui bleſſe ma prouince:
Tres-humble obſeruateur des loix & de mon Prince.
Apres ie ſors du lict & quand ie ſuis veſtu
Ie me range à l'eſtude & apprens la vertu,
Compoſant & liſant, ſuiuant ma deſtinée,
Qui ſ'eſt dés mon enſance aux Muſes enclinée:
Quatre ou cinq heures ſeul ie m'arreſte enfermé:
Puis ſentant mon eſprit de trop lire aſſommé,
I'abandonne le liure & m'en vais à l'Egliſe:
Au retour pour plaiſir vne heure ie deuiſe:
De là ie viens diſner faiſant ſobre repas,
Je rends graces à Dieu: au reſte ie m'eſbas.
Car ſi l'apres-diſnée eſt plaiſante & ſereine,
Je m'en-vais pourmener tantoſt parmy la plaine,
Tantoſt en vn village, & tantoſt en vn bois,
Et tantoſt par les lieux ſolitaires & cois.
J'aime fort les iardins qui ſentent le ſauuage,
J'aime le flot de l'eau qui gazoüille au riuage.
Là, deuiſant ſur l'herbe auec vn mien amy,
Ie me ſuis par les fleurs bien ſouuent endormy
A l'ombrage d'vn Saule, ou liſant dãs vn liure
I'ay cherché le moyen de me faire reuiure,
Tout pur d'ambition, & des ſoucis cuiſans,
Miſerables bourreaux d'vn tas de meſdiſans,
Qui ſont (cõme rauis) les Prophetes en France,
Pippans les grands Seigneurs d'vne belle apparence.
Mais quand le Ciel eſt triſte & tout noir d'eſpeſſeur,
Et qu'il ne fait aux champs ny plaiſant ny bien ſeur,
Ie cherche compagnie, ou ie jouë à la Prime,
Ie voltige, ou ie ſaute, ou ie lutte, ou i'eſcrime,
Ie dy le mot pour rire, & à la verité
Ie ne loge chez-moy trop de ſeuerité.
Puis quand la nuict brunette a rangé les Eſtoilles,
Encourtinant le Ciel & la Terre de voiles,
Sans ſoucy ie me couche, & là leuant les yeux
Et la bouche & le cœur vers la voûte des Cieux,
Ie fais mon oraiſon, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute:
Au reſte ie ne ſuis ny mutin ny meſchant,
Qui fay croire ma loy par le glaiue trenchant:
Voilà comme ie vy; ſi ta vie eſt meilleure,
Ie n'en ſuis enuieux, & ſoit à la bonne heure.

GARNIER.

D'vn grand Bouc à Bacchus ſacrifice] Nous auons deſia parlé quelque part, à mon aduis, de la tache que fait la dent & la morſure de l'Huguenot, quand il luy plaiſt. Si noſtre Autheur eut embraſſé la mauuaiſe religion qu'il tient, iamais l'on n'euſt parlé de l'Hiſtoire ſcandaleuſe dont il eſt maintenant queſtion : mais qui n'eſt des ſiens il eſt criminel de leze Majeſté diuine, & fuſt-il de la meilleure vie du Monde, il ſera des plus meſchants. Aſſez ont oüy parler du voyage d'Hercueil, ou de la promenade, & comme vne infinité de ieuneſſe (addonnée à faire la Cour aux Muſes, par vn vray ſiecle d'or pour elle, & dont noſtre Autheur auoit vn des premiers rangs) ſe mit en deſbauche honneſte, pour ce que

——neque ſemper arcum Tendit Apollo.

Ils firent là banquet par ordre, où l'eſlite des beaux eſprits d'alors eſtoit; & principalement à fin de contribuer à l'eſiouïſſance qu'ils auoient de ce qu'Eſtienne Iodelle natif de Paris, auoit gaigné l'honneur & le prix de la Tragedie, (car c'eſtoit parauant que Garnier euſt eſcrit) & merité de leur main le Bouc d'argent, duquel nous dirons quelque choſe à la ſuitte. Ils firent mille gentilleſſes, maints beaux vers, tels que la piece intitulée aux œuures de l'Autheur Le voyage d'Hercueil, & les Dithyrambes du meſme, ſi l'on veut, où pour mieux follaſtrer ils enjoliuerent de barbeaux, de coquelicos, de coquelourdes vn Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel les vns, au deſceu des autres, menerent de force par la corne, & le preſenterent dans la ſale, riant à gorge ouuerte, puis on le chaſſa : de fait il eſt bien à preſumer que des hommes Chreſtiens & gens d'honneur euſſent voulu croire au Dieu Bacchus des Payens, de qui les enfans meſmes ſe railleroient : mais c'en eſtoit de la bande & trop honorez d'en eſtre, qui retournants leurs jaquettes chercherent telle malice, pour trouuer à redire en la vie de l'innocent, pour ce qu'il eſtoit bon Catholique. *Muſes qui habitez de Parnaſſe la croupe*] Nous auons parlé des Muſes; que les Poëtes diſent aimer & cherir la montagne de Parnaſſe, autrement Parnaſe, tellement qu'elles y demeurent le plus ſouuent : Elle eſt en la Phocide, ayant deux hauts ſommets, tous couuerts de lauriers comme deux foreſts : L'vn ſe nomme Tithorée, l'autre Hyampée, dit Herodote en l'Vranie. Toute la montagne eſt ſacrée aux Muſes, & pareillement à leur Apollon, pour lequel vn Temple eſt baſti-là comme les anciens affirment : Les fontaines de Caſtalie, d'Hippocrene, & d'Aganippe y ſont; & Stephanus aſſeure que la montagne a le nom de Parnaſſe du nom d'vn Prophete. *Filles de Iupiter*] Ce que nous auons allegué du Poëte Heſiode en ſa Theogonie, l'apprend. *Neuf en troupes*] Nous l'auons monſtré par vne des Epigrammes de Virgile. *Vos nourriſſons*] Les Poëtes nourriſſons des Muſes. *Iodelle ayant gaigné par vne voix hardie L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie*] Il faut entendre que l'inuention de la Tragœdie vient des Grecs, Æſchyle en ayant eſté le premier inuenteur; & ſon nom de meſme ἀπὸ τῆς τράγου, c'eſt à dire, du Bouc, que l'on immoloit & ſacrifioit à Bacchus, pour rendre graces des fruicts; & ce que chantoient les Chœurs à l'enuiron des Autels, on le nommoit ainſi pareillement. Varron dit que cet animal eſtant pernicieux à la vigne, on l'immoloit à Bacchus pour ceſte raiſon. *Luy fit preſent d'vn Bouc des Tragiques le prix*] Horace : *Carmine qui Tragico vilem certauit ob hircum.*

Brigade] Veut dire, Compagnie, & troupe. Petrarque :

Coſi venia quella brigata allegra.

Le pere du troupeau] D'autant qu'il eſt fait à mener les chéures en teſte à la maniere d'vn Capitaine, dont il eſt nommé des Latins, *pater gregis.* *Ayant la barbe peinte*] Du ius de fleurs eſpreintes là rencontrées ſans premediter. *Qu'il chaſſe toute ſecte, &c.*] Par de bonnes inſpirations. *Qui bleſſe ma prouince*] Qui l'offenſe : comme leze-Majeſté, pour offenſee. *Aux Muſes inclinée*] A la Poëſie. *Saule*] Arbre ſterile & baſtard, planté ſur les bords des riuieres, & dans les Iſles, ayant le corps bas, & la teſte large. *De me faire reuiure*] En meditant quelque ſujet pour luy donner apres ſa mort du renom. *Pur d'ambition*] Horace, *ſceleriſque purus.* *Qui font les Prophetes en France*] Les Huguenots. *La Prime*] Ieu de cartes, où l'on oſte les huicts, les neufs & les dix; où les teſtes valent moins, & le ſept, plus. Le flus eſt de quatre ſemblables, & prime de quatre differentes, & permis eſt de faire vade, tant que l'on aye ce que l'on deſire. Et que pour deduire ce ieu l'on ne m'accuſe d'authoriſer les brelands, au contraire, c'eſt pour les abhorrer : car du temps qu'il auoit regne & cours, on n'auoit tant de recours aux dez, & pareils ieus de hazard, allants plus viſte, que nos petits mignons de fortune, qui tirent les milliers de piſtolles des griffes de leurs peres, qui viennent d'ailleurs, font tant valoir, au gré de leurs moyens exceſſifs, dont l'on entretiendroit beaucoup de mignons de la vertu. *Ie voltige*] Voltiger eſt l'eſſay que l'on fait ſur vn cheual de bois, pour le manege des cheuaux; montant, deualant, ſautant, pour eſtre mieux duit, quand on y vient à bon eſcient : car dés que l'Autheur fut nourry page chez le Roy, c'eſtoit vn des mieux expers à tels maneges, dont ne s'eſt peu taire Dorat en l'Ode Pindarique en ſa loüange au deuant de ſes Amours en la premiere Epode.

Nam ſi quis artem, ſinuoſáque
Corporis volumina velit,
Quibus corpus aptè
Vel in equum, vel de equo
Volans micat in audacibus
Pugnis, ſtupebit decatum grauibus imbris,
Muſarum agilibus quoque
Saltibus Martis expediſſe membra.

A rangé les Eſtoilles] Pourautant qu'il eſt à voir aux yeux que la nuit ameine les Eſtoilles, bien qu'elles ſont touſjours de nuit & de iour, mais le Soleil empeſche de les voir quand il fait ſon cours, *Maius lumen offuſcat minus.* *Encourtinant*] Mettant des courtines & des voiles, des rideaux & cuſtodes, & ſemblables choſes deuant les yeux; qui les empeſchent de voir & de jouïr de leurs functions. *Ie fay mon oraiſon*] Choſe recommandée, pour l'incertitude que l'on a ſi l'on doit reſueiller ou non.

Mais quand ie ſuis aux lieux où il faut faire voir
D'vn cœur deuotieux l'office & le deuoir,
Lors ie ſuis de l'Egliſe vne colonne ferme,

D'vn ſurpelis ondé les eſpaules ie m'arme,
D'vne haumuſſe le bras, d'vne chappe le dos,
Et non comme tu dis faite de Croix & d'os:
C'eſt pour vn Capelan, la mienne eſt honoree
De grandes boucles d'or & de frange doree:
Et ſans toy, ſacrilege, encore ie l'aurois
Couuerte des preſens qui viennent des Indois:
Mais ta main de Harpye & tes griffes trop haues
Nous gardent bien d'auoir les eſpaules ſi braues,
Riblant, comme larrons, des bons Saincts immortels
Chaſſes, & corporaulx, calices & autels.
Je ne perds vn moment des prieres diuines:
Dés la poincte du iour ie m'en-vais à Matines,
I'ay mon breuiere au poing, ie chante quelquesfois,
Mais c'eſt bien rarement, car i'ay mauuaiſe vois:
Le deuoir du ſeruice en rien ie n'abandonne,
Ie ſuis à Prime, à Sexte, & à Tierce, & à Nonne:
J'oy dire la grand' Meſſe, & auecques l'encent,
(Qui par l'Egliſe eſpars comme parfum ſe ſent)
I'honore mon Prelat des autres l'outrepaſſe,
Qui a pris d'Agenor ſon ſurnom & ſa race.
Apres le tour finy ie viens pour me r'aſſoir:
Bref, depuis le matin iuſqu'au retour du ſoir
Nous chantons au Seigneur loüanges & cantiques,
Et prions Dieu pour vous qui eſtes heretiques.
Si tous les Predicans euſſent veſcu ainſi,
Le peuple ne fuſt pas comme il eſt en ſouci,
Les villes de leurs biens ne ſeroient deſpoüillées,
Les chaſteaux renuerſez, les Egliſes pillées:
Le Laboureur ſans crainte euſt labouré ſes champs,
Les marchez deſertez ſeroient pleins de Marchans,
Et comme vn beau Soleil par toute la contrée
De France reluiroit le vieil ſiecle d'Aſtrée.
Les Reiſtres en laiſſant le riuage du Rhin,
Comme freſlons armez, n'euſſent beu noſtre vin:
Ie me plains de bien peu, ils n'euſſent brigandée
La Gaule qui ſ'eſtoit en deux parts deſbandée,
Et n'euſſent fait rouler auec tant de charrois
Deſſous vn Roy mineur, le threſor des François:
Ny les blonds nourriſſons de la froide Angleterre
N'euſſent paſſé la mer achetant noſtre terre.
Or c'eſt-là, Predicant, l'Euangile & le fruict
Que ta nouuelle ſecte en la France a produict,
Rompant toute amitié, & deſnoüant la corde
Qui fortement ſerroit les peuples en concorde.

GARNIER.

Mais quand ie ſuis aux lieux] Il eſt à preſumer icy, que l'Autheur allant au declinant de ieuneſſe, & quittant l'eſpee, s'eſtoit voulu ranger à la profeſſion de l'Egliſe, & qu'il eſtoit Archidiacre du Mans: ce que l'on peut inferer par ce qu'il en dit à la ſuitte. *Vne colonne ferme*] Vn des premiers, vn appuy. *Surpelis*] Ornement de fine toile, ainſi nommé d'autant qu'il eſt tout de plis, & qu'il eſt mis par deſſus la robbe des Prelats, des Moines & des Prebſtres. *Ie m'arme*] Metaphore. *Haumuſſe*] C'eſt vne peau veluë, que les Chanoines portent ſur l'vn des bras, & quelquefois à l'enuiron de leur dos, & de leur col: Les vns diſent que c'eſt pour leur faire ſonger à la Mort, d'autant qu'elle eſt d'vne beſte morte; comme on fait de la cendre le premier iour du Careſme, pour monſtrer qu'il faut deuenir cendre. Les autres diſent, que les Chanoines furent des premiers en l'Egliſe; & que pour auoir combatu le Diable, & remporté l'honneur de la victoire ſur luy, touſiours depuis ils ont eu ſur eux vne telle peau, comme en ſigne de trophée, voulans demonſtrer qu'ils en ont eu la peau meſme & les deſpoüilles. *Chappe*] Nous en auons deſia parlé; c'eſt le veſtement ſuperieur des Eueſques & Paſteurs quand ils officient. *Faites de Croix & d'os*] Pour les mortuaires. *Capelan*] Qui s'entretient du reuenu d'vne Chappelle. *Sacrilege*] Larron des choſes ſacrées. *Des preſens qui viennent des Indois*] Des pierreries qui viennent de ce pays, dont les gens d'Egliſe ſeroient honorez, ſans l'Huguenot qui les a pillées. *Mais ta main de Harpye*] Ta main crochuë & larronneſſe; voyez où nous auons touché des Harpyes. *Haues*] Empoignantes, de Hauee, qui ſignifie poignée. *Riblant*] Deſtrouſſant, brigandant. *Chaſſes*] Ou Capſes, bieres des Saincts, où l'on met & recueille leurs os. *Corporaux*] Où l'on met les Hoſties, le *Corpus Domini*. *Calices*] Où le Prebſtre boit le Sang de IESVS-CHRIST à l'Autel. *Et Autels*] A ſçauoir leurs ornements. Metonymie. *Matines*] Les premieres oraiſons que l'on fait à l'Egliſe, dés la poincte du iour. *Breuiaire*] Liure contenant l'office que l'homme d'Egliſe eſt obligé de dire par chaque iour. *Prime, Sexte, Tierce, None*] Prieres conſecutiues des heures du iour, adaptees de l'accord general de l'Egliſe aux ſujets diuins. *Et auecques l'encent*] Que l'on eſpand dans l'Egliſe auec vn encenſoir d'argent. *Qui a pris d'Agenor ſon ſurnom & ſa race*] L'Eueſque du Mans Cardinal de Remboüillet, de la maiſon d'Angenes, qui ſe r'apporte au nom d'Agenor, Prince du temps de la guerre Troyenne: voylà que c'eſt d'eſtre amy des Poëtes. *Apres le tour finy*] De l'Egliſe, où

l'on encenſe à veſpres', durant le Cantique de la Vierge. *Predicans*] Preſcheurs Huguenots, comme nous auons dit. *Le vieil ſiecle d'Aſtrée*] L'ancien aage d'or, où la vierge Aſtrée, ditte la Iuſtice, reſidoit. Elle eſtoit fille de l'Aurore & du Prince Aſtreus, comme dit Arat Poëte Grec en ſes Phenomenes; tellement que pour la bonne Iuſtice dont l'on voyoit eſclatter ſon pere, elle fut ditte & nommée Déeſſe de Iuſtice Les autres la diſent fille de Iupiter & de la Déeſſe Themis, laquelle pour auoir iuſtement fauoriſé les Dieux, à l'encontre meſme de ſon pere & de ſes oncles, fut rauie au Ciel, & miſe au nombre des Eſtoilles, ſous le nom de la Vierge. Ouide raconte au premier de la Metamorph. que s'irritant de la malice des hommes, quittant la terre elle s'enuola dans le Ciel la derniere:

Vltima cœleſtum terras Aſtræa reliquit.

Arat de ſa departie:

Ἐς τὸν ὀπίσω ὄρεσι ἐπεμαίετο.

Le meſme Arat vn peu deuant la depeint Couronnée d'eſpics: on la nomme auſſi la Paix. *Les Reiſtres*] Les hommes de cheual d'Allemagne. *Le riuage du Rhin*] Les villes d'Allemagne aſſiſes vers le fleuue du Rhin. *Freſlons*] Groſſes mouches, qui raudent par les vendanges en bruyant dans les foulleries. *Gaule*] La France. *En deux parts desbandée*] Par la guere ciuile. *Et n'euſſent fait rouller*] Comme ils s'eſtoient promis l'an 1587. auec leurs nombres de chariots, ſi Monſeigneur De Guiſe Henry de Lorraine euſt eu le bras dans ſa manche. *Deſſous vn Roy mineur*] Charles IX. *Ny les blonds nourriſſons de la froide Angleterre*] Ainſi nommez des Poëtes Latins, & recogneuz tels de nous en effect: Ils ſont appellez froids, d'autant qu'ils ſont vers le climat du Septentrion. *N'euſſent paſſé la mer*] Le grand Ocean qui les diuiſe de nous. *Acheptant noſtre terre*] Pour ce que des Grands leur promettoient, à fin d'auoir leur ſecours, de les remettre dans les Prouinces que iadis ils auoient ſouuerainement tennes dans la France, auant que Ieanne la Pucelle eut rabatu leurs clouds, & fait pancher leur queuë. *Que ta nouuelle ſecte*] Ta nouuelle loy. Nous auons parlé du mot de Secte, mais il eſt redit encore en ce lieu, pour refuter ceux qui nomment irreligieuſement d'vn tel nom les Conuents, & les ordres, bien que viuants ſous vne meſme loy bien approuuée de toute l'Egliſe; car Secte, ne leur en deſplaiſe, n'eſt iamais qu'en mauuaiſe part, & ne ſe peut donner qu'aux hereſies. *Et deſnoüant la corde*] Le nœud Gordien, nœud indiſſoluble.

Tu dis que chacun trouue à deuiſer de moy,
Touche-là, Predicant, auſſi fait-on de toy:
Tel deuis ne ſçauroit ny profiter ny nuire:
Le Soleil pour cela ne laiſſe pas de luire
Sur ta teſte, & la mienne, & comme auparauant
Nous regardons le Ciel & reſpirons le vent.
Nous ne ſommes meſchans pour-autant que les hommes
Partiaux comme toy, diſent que nous le ſommes:
Mais bien nous ſommes tels, quand le remors caché
Dedans noſtre eſtomac iuge noſtre peché:
Et pource d'vn commun la vaine meſdiſance
Ne nous peut offenſer, c'eſt noſtre conſcience.
Ainſi le Iuif accuſe vn Turc Mahumetain,
Et le Turc le Chreſtien, mais Dieu iuge certain
Cognoiſt les cœurs de tous. Comment vn Caluiniſte
Pourroit-il bien iuger des actes d'vn Papiſte,
Quand ils ſont ennemis? Frere, pour abbreger,
» *Le Iuge partial ne ſçauroit bien iuger.*
Tu m'eſtimes meſchant, & meſchant ie t'eſtime;
Ie retourne ſur toy le meſme faict du crime:
Tu penſes que c'eſt moy, ie penſe que c'eſt toy:
Et qui ſait ce diſcord? noſtre diuerſe foy.
Tu penſes dire vray, ie penſe auſſi le dire:
Et lequel eſt trompé? certes tu as le pire:
Car tu crois ſeulement en ton opinion,
Moy en la Catholique & publique vnion.
Hà! qui voudroit, Cafard, informer de ta vie,
On verroit que l'honneur, l'ambition, l'enuie,
L'orgueil, la cruauté, ſe logent à l'entour
De ton cœur vlceré: tu ſembles ce Vautour,
De qui iamais la faim du goſier n'eſt oſtée,
Deuoraſt-il cent fois cent cœurs à Promethée.
Tu n'as pas en changeant d'habits & de ſermons:
Changé de ſang, de cœur, de foye, & de poumons:
Et tu monſtres aſſez par ton orde eſcriture,
Que pour changer de loy, n'as changé de nature,
Ny ne feras iamais, bien que d'vn habit ſaint
Tu caches ta penſee & ton courage feint.
» *Ainſi le vieil renard touſiours renard demeure,*
» *Bien qu'il change de poil, de place & de demeure.*
Tu dis que ie m'engraiſſe à l'ombre d'vn clocher:
Predicant mon amy, ie n'ay rien que la chair,
I'ay le front renfrongné, & ma peau maltraittée
Retire à la couleur d'vne ame Acherontée:
Si bien que ſi i'auois ces habits grands & lons,

Ces manteaux allongez qui tombent aux talons,
Et qu'on me viſt au ſoir ſi paſle de viſage,
On diroit que ie ſuis Miniſtre de village:
Pourueu que ie portaſſe vne toque à rebras,
Et deſſous, vn bonnet quelquefois de taftas,
Quelquefois de velours, pour vn ſignal ſiniſtre
Que d'vn bon Surueillant on m'auroit fait Miniſtre.

GARNIER.

Tu dis que chacun trouue &c.] L'Autheur recontinue à parer les eſtocades tirées par le Miniſtre furieuſement contre luy, faiſant paroiſtre qu'il a bien de meilleures atteintes que luy, s'il le trouue, & ſes compagnons de meſdiſance en quelque choſe digne de ſa colere. *Le remors*] Le ver de conſcience, l'aiguillon. *Ne nous peut offenſer*] Ne nous peut faire perdre vn ſeul cheueu de la teſte. *Iuif, Turc, Mahumetain*] Nous auons expliqué cela. *Le Iuge partial ne ſçauroit bien iuger*] Reigle de droit. *Et publique Caluiniſte, Papiſte*] Auſſi l'auons-nous faict. *Vnion*] Dans laquelle par tout, comme nous auons dit en premier, l'on vit vnanimement, & ſans diſcord. *On verroit que l'honneur*] Icy l'honneur eſt dit pour la gloire de la vanité. *Tu ſembles au Vautour*] Les autres diſent que c'eſt vn Aigle qui ronge le cœur de Promethée. *Vautour*] Le plus grand oyſeau de rapine qui ſoit, allant touſiours apres les corps morts, & ſuiuant les endroits où l'on eſtropie les beſtes: Phile de la proprieté des animaux.

καὶ γὰρ σωφρονεῖ πρὸς τοῖς μαχουμένοις, &c.

Il eſt ſeul entre les oyſeaux de volerie qui porte aux ſerres, entre les doigts la plume & le duuet: il en eſt de deux ſortes, les vns noirs ou de couleur cendrée; les autres bruns, ou de teint venant à la couleur blanchaſtre; & font ſeulement deux ou trois petits. Qui voudra ſçauoir leur naturel, leur cure, & leur volerie, qu'il voye le Miroir de Gaſton Phœbus Comte de Foix, qui mourut l'an 1390. *Tu n'as pas en changeant de vie & de ſermons*] Indice que le Miniſtre auoit eſté Moyne ou Prebſtre, & qu'il auoit deuant Catholiquement preſché. *D'vn habit Par ton orde eſcriture*] La plus ſcandaleuſe, impie, execrable & vilaine que l'on ſçache imaginer. *Ainſi le vieil renard ſainct*] Car ils eſtoient reformez d'habits, pour faire croire au dedans pareille reforme. *A l'ombre d'vn clocher*] A l'abry de l'Egliſe; Touſiours meſchant & ruſé, bien qu'il change de poil & de ieuneſſe. *Amice ad quid veniſti?* dans ſon reuenu. *Predicant mon amy*] Comme diſoit Noſtre Seigneur à Iudas le traiſtre: *I'ay le front renfrogné*] Ridé par les veilles, car l'Autheur auoit eſté l'vn des beaux hommes & de la plus riche taille & la mieux agreable de ſon temps. *D'vne ame Acherontée*] De ces ames, mais pluſtoſt de ces Ombres que les Poëtes feignent dans les Enfers: & dit *Acherontée*, pource que le fleuue d'Acheron, c'eſt vn des premiers fleuues de ce lieu. *Ces manteaux allongez*] Ces grands manteaux nommez Reiſtres, à cauſe de l'inuention Reiſtre, & dit *allongez*, voulant dire, Plus grands qu'à la mode. *Toque à rebras*] Bonnet dit à la coquarde, rond & plat & rebraſſé. Voyez aux portraits de nos vieux Gaulois iuſqu'au regne de Henry II. *Et deſſous vn bonnet*] Vne callotte ayant des oreilles. *Pour vn ſignal ſiniſtre*] Pour ce que l'Autheur ſe fuſt iugé bien malheureux qu'vn tel deſaſtre luy fuſt arriué. *Bon Surueillant*] Comme on dit, vn bon garçon, quelquefois, pour vn mauuais garçon.

Tu dis que i'ay du bien: c'eſt doncques en l'eſprit,
Ou comme le peſcheur qui ſonge en Theocrit;
Ou par opinion riche tu me veux faire:
Mais ceux à qui ie doy ſçauent bien le contraire.
Voudrois-tu point vſer vers moy de charité?
Non ie ne ſuis point tant contre toy deſpité,
Que ie ne prenne bien de l'argent de ton Preſche,
Pour deſcharger ton ſac ſi la ſomme t'empeſche.
Tu dis que i'ay gagé ma Muſe pour flatter:
Nul Prince ny Seigneur ne ſe ſçauroit vanter
(Dont ie ſuis bien marry) de m'auoir donné gage:
Je ſers à qui ie veux, i'ay libre le courage.
Le Roy, ſon Frere, & Mere, & les Princes ont bien
Pouuoir de commander à mon luth Cynthien:
Des autres ie ne ſuis ny valet ny eſclaue,
Et ſ'ils ſont grands Seigneurs, i'ay l'eſprit haut & braue.
Tu dis que i'ay veſcu maintenant eſcolier,
Maintenant courtizan, & maintenant guerrier,
Et que pluſieurs meſtiers ont eſbatu ma vie.
Tu dis vray, Predicant: mais ie n'euz oncq enuie
De me faire Miniſtre, ou comme toy, Cafard,
Vendre au peuple ignorant mes ſonges & mon fard:
I'aimerois mieux ramer ſur ſes ondes ſalées,
Ou auoir du labeur les deux mains ampoulées,
Ainſi qu'vn vigneron par les champs incogneu,
Qu'eſtre d'vn Gentil-homme vn pippeur deuenu.

GARNIER.

Ou comme le pescheur qui songe en Theocrit] Voyez Theocrite en l'Eidyllie κβ. ditte ΑΛΙΕΙΣ, du pescheur qui dormant songeoit qu'il tiroit au bout de sa ligne vn poisson d'or.

—— ἀνήλκυσα χρύσεον ἰχθὺν
Γαντᾶ τῷ χρυσῷ πεπυκασμένον, &c.

Ton presche] Ton Sermon : L'Huguenot de soy-mesme le veut nommer ainsi, pour n'auoir rien de commun (par droit de reforme) auec le Catholique. *Tu dis que i'ay gagé ma Muse*] Icy l'Autheur auec vne generosité de courage, monstre n'auoir engagé ses volontez aux Grands de la Cour, & ne releuer d'eux que par les effects de la courtoisie; Le Roy, son Frere, sa Mere, & les Princes, ayant à luy commander seulement, & non les autres; dont il s'esloigne autant de la recherche des bien-faits, comme il peut auoir à gré de ioüir des faueurs de la Principauté. *Luth Cynthien*] Lyre Apollineenne, venant d'Apollon Roy des Poëtes. Luth, harpe, lyre, tout cela dit pour la voix & pour les vers; chose familiere à tous les Poetes de chaque langue. Il le nomme Cynthien, d'autant que c'est l'vn des noms d'Apollon, nay dans la haute & large montagne de Cynthe, en l'Isle de Dele. *Maintenant escolier*] Estudiant chez Iean Dorat, homme de grand sçauoir, & Lecteur Royal, apres auoir abandonné la Cour pour mieux vaquer à la Poesie. *Maintenant Courtisan*] Lors qu'il suiuoit la Cour, estant Page du Roy. *Et maintenant Guerrier*] En son voyage des guerres de Piemont, qu'il changea depuis à la guerre des Muses. *Predicant*] Mot que l'Huguenot s'approprie. *Cafard*] Il est dit.

Tu dis que des Prelats la troupe docte & saincte
Au colloque à Poissy trembla toute de crainte,
Voyant les Predicans contre elle s'assembler:
Je la vy disputer, & ne la vy trembler,
Ferme comme vn rocher qui iamais pour orage
Soit de gresle ou de vent ne bouge du riuage,
Asseuré de son poids : ainsi sans s'esbranler
Je vy constantement ceste troupe parler.
Respondez Predicans, si enflez d'esperance,
Eussiez-vous de Genéue osé venir en France
Sans auoir sauf-conduit escrit à vostre gré?
Vous doncques auiez peur, non ce troupeau sacré.
Tu dis que i'ay blasmé ceste teste Caluine:
Ie ne la blasme pas, ie blasme sa doctrine:
Quant à moy ie le pense vn trompeur, vn menteur;
Tu le penses vn Ange, vn Apostre, vn Docteur,
L'appellant la lumiere & l'honneur des fidelles:
Si tu l'estimes tant porte-luy des chandelles,
Il n'aura rien de moy : par toute nation
On cognoist son orgueil & son ambition.
Tu dis que pour iaser & gosser à mon aize,
Et non pour m'amender, i'allois oüir de Baize.
Vn iour estant pensif, me voulant défascher,
Passant par Saint Marceau, ie l'allay voir prescher:
Et là me seruit bien la sourdesse benigne,
Car rien en mon cerueau n'entra de sa doctrine.
Ie m'en retournay franc comme i'estois venu,
Et ne vy seulement que son grand front chenu
Et sa barbe fourchue & ses mains renuersées,
Qui promettoient le Ciel aux troupes amassées:
Il donnoit Paradis au peuple d'alentour,
Et si pensoit que Dieu luy en deust de retour.
Ie m'eschappay du Presche ainsi que du naufrage
S'eschappe le marchand qui du bord du riuage
Regarde seurement la tempeste & les vents,
Et les grands flots bossus escumans & mouuans,
Non pas qu'il soit ioyeux de voir la vague perse
Porter ses compagnons noyez à la renuerse,
Ou de voir le butin, ou les fresles morceaux
Du bateau tournoyez sur l'eschine des eaux:
Mais dedans son courage vne ioye il sent naistre,
Voyant du bord prochain le danger sans y estre.
Tu dis qu'il me sied mal parler de la vertu?
Meschant Pharisien, pourquoy me blasmes-tu,
M'estimant ou fumée ou poussiere menuë,
Que le vent rase-terre emporte dans la nuë?
N'enfle plus ton courage, apprens à l'abaisser:
Donte-moy ce gros cœur lequel te fait hausser
Le front esceruelé si superbe & si rogue,

Comme ſi tu eſtois des vertus pedagogue.
Predicant mon amy, Dieu n'a pas deſtourné
Ses yeux ſi loin de nous qu'il ne nous ait donné
Quelque peu de raiſon. Si toute l'Ambroſie,
Tout le Nectar du Ciel t'abreuue & raſſaſie,
Encore le bon DIEV *qui nous daigne eſ-*
couter,
Nous donne quelquefois du pain bis à gouter.
Si ta nouuelle ſecte en Paradis t'emporte,
Pour le moins noſtre vieille en pourra voir la
porte.
Nous pauures ignorans par la bonté de
DIEV
Encore au fond d'vn coin trouuerons quel-
que lieu:
Car c'eſt bien la raiſon que la premiere place
Soit aux Caluiniens comme aux enfans de
grace.
Tu ſçais lequel des deux ſortit iuſtifié
Du temple où ce vanteur s'eſtoit glorifié,
Et où le Publicain vers la bonté diuine
Se confeſſoit pecheur & battoit ſa poitrine.
Ce ſuperbe braueur au ſourcil éleué,
Qui meſpriſoit chacun, s'en alla reprouué
De Dieu, qui hait vne ame ambicieuſe & fiere,
Et de l'humble pecheur accorda la priere.

GARNIER.

Tu dis que des Prelats la troupe docte & ſaincte Au Colloque à Poiſſy] L'Autheur parle icy du Colloque fait l'an 1561. le 24. d'Aouſt, en la grande ſale du refectoir à Poiſſy, deuant le Roy Charles IX. lors en bas aage, entre les Cardinaux & Prelats Catholiques & les Miniſtres du Caluiniſme, où Theodore de Beze preſidoit, les Huguenots ayant fait courir, à leur guiſe, impudemment & fauſſement vn bruit, qu'ils auoient eu le deſſus & l'aduantage, & que les Prelats fremiſſoient de crainte en les oyant: mais comme reſpond l'Autheur, il eſt à preſumer qu'ils deuoient trembler eux meſmes de peur, eſtans venus de loing par vn ſauf-conduit, & non les Prelats, ayans occaſion d'eſtre aſſeurez, comme eſtants dans leur fort & dans leur aſyle, & meſme pour leur ſuffiſance. Les Cardinaux de Lorraine & de Tournon furent de la partie; & d'autant que ie doubte en auoir deſia traitté, nous renuoyerons les curieux à l'Hiſtoire de France. *Poiſſy*] Bourgade prés de Sainct Germain en Laye, & de Ioyenual; où Sainct Louys naſquit, & depuis y fonda pieuſement vn Conuent de Religieuſes, leſquelles y ſont encore à preſent, de l'Ordre Sainct Dominique. *Conſtantement*] Pour, conſtamment. *De Geneue*] De la retraitte de ces Apoſtats, de ceſte meſchante Babylonne. *Tu le penſes vn Ange*] C'eſt la paſſion des Heretiques, vrayement aueuglez, d'idolatrer ceux deſquels ils empruntent leur foy. I'en ay veu quelques vns les nommer Saincts, & le deſnioient aux vrays Saincts. L'Hiſtoire de Flandres baille foy de telle reuerence, par les frequentes paroles du vieil Prince d'Orange: *Yo ſoy Calbo de cabeça, y may mas Calbo tengo al coraʒon*, faiſant alluſion de *Calbo*, à Caluin. *Porte-luy des chandelles*] Comme nous faiſons aux images des Saincts, en memoire de la ſplendeur qu'ils ont donnée à l'Egliſe. *Saint Marceau*] Faux bourg de Paris en l'Vniuerſité, dans lequel, au gré de la miſere du temps, Beze preſchoit en la maiſon des quatre Euangeliſtes prés Sainct Medard. *Et ſes mains renuerſées*] Faiſant des geſtes pour attraire & gaigner les eſprits. *La vague perſe*] Bleuë, à cauſe de la reflexion de l'air. *Sur l'eſchine des eaux*] Ainſi les Poetes, le ſein de Tethys, le dos de Neptune, qui ſont pris tous deux pour la mer. *Meſchant Phariſien, pourquoy me blaſmes-tu?*] L'Autheur fait alluſion du Miniſtre au Phariſien, qui ſe vantoit de ſes bonnes œuures, deuant IESVS-CHRIST dans le Temple, à fin de le gaigner ſur le Publiquain. Phariſien, du mot Hebreu qui veut dire ſeparé. car les Phariſiens eſtoient par orgueil ſeparez des autres. *Vent raſe-terre*] Epithete faicte à l'imitation d'Homere. *Pedagogue*] Qui a la charge d'vn enfant. *Si toute l'Ambroſie*] Tous les dix vers ſuiuants marchent à contre-fil, & ſont pris ironiquement. *Ambroſie*] Viande immortelle des Dieux, laquelle eſtant mangée (ſelon nos Poetes) l'on ne meurt plus. *Nectar*] Boiſſon des Dieux, pareille en effect. Petrarque Sonnet 16. du 1. liure.

Paſco la mente d'vn ſi nobil cibo,
Ch' Ambroſia & Nettar non inuidio à Gioue.

Ils ſignifient tous deux immortalité. L'Ambroſie & le Nectar ſont choſes fabuleuſes, mais l'Autheur les dit allegoriquement pour douceur. *Pour le moins noſtre vieille*] Il continüe en ſe gabbant; car autrement il diroit pour nous Religion, non pas ſecte. *Du Temple où ce vanteur*] Le Phariſien dont nous auons parlé. *Et où le Publicain*] C'eſtoient fermiers publics, ayans charge des impoſitions. *Au ſourcil eſleué*] A la teſte eſleuée à la maniere des orgueilleux. *Reprouué*] Hors de la grace: de tel nom les damnez ſont baptiſez.

Deuant que le feſtu de mes yeux ar-
racher,
Des tiens premierement arrache le rocher,
Et deuant que blaſmer, regarde ſi ton ame
Et ſi ta conſcience eſt point digne de blame.
A toy ſeul n'appartient de parler propre-
ment
Comme il faut conuerſer au monde ſaincte-
ment:
C'eſt vn don general qu'à chacun le Ciel offre,
Et ſeulement Caluin ne l'a pas en ſon coffre.
La vertu ne ſe peut à Genéue enfermer:
Elle a le dos ailé, elle paſſe la mer,
Elle s'en-vole au Ciel, elle marche ſur terre
Viſte comme vn eſclair, meſſager du ton-
nerre:
Ou comme vn tourbillon, qui ſoudain s'eſle-
uant

Erre de fleuue en fleuue & annonce le vent:
Ainſi de peuple en peuple elle court par le monde,
De ce grand Vniuers hoſteſſe vagabonde.
Tantoſt elle ſe loge où le peuple bruſlé
Ne void loin de ſon chef le Soleil reculé,
Deſſous le pied duquel craque la chaude arene,
Où Phebus ſe veid pris des beaux yeux de Cyrene:
Tantoſt elle s'en-vole où les champs tapiſſez
De neige ont les cheueux de glaçons heriſſez,
Non gueres loin de l'Antre en horreur effroyable,
Que le froid Aquilon a choiſi pour eſtable.

GARNIER.

Deuant que le feſtu de mes yeux arracher] L'Autheur allegoriſe icy contre les blaſmes de l'Huguenot, ſur la comparaiſon de la poultre & du feſtu dans Sainct Matthieu chap. 7. *Quid autem vides feſtucam in oculo fratris tui, & trabem in oculo tuo non vides?* A cauſe du vers au lieu de poultre, il a mis rocher. *En ſon coffre*] En ſon eſprit. *La vertu ne ſe peut à Genéue enfermer*] N'eſtant recluſe auec les Huguenots en cette ville, comme eſtant libre. Ciceron 5. des Queſt. Tuſc. *Virtus ſemper eſt libera, ſemper erecta.* *Elle a le dos aiſlé, elle paſſe la mer*] comme dit Pindare des Aigles en l'Ode 5. des Nemées:

Καὶ πίεζαν τὸν Διὸς πάλαι-
σ' ἀϊετόν.

Eſclair meſſager du tonnerre] Pour ce qu'il apparoiſt deuant à l'œil; toutesfois le tonnerre va le premier. *Ou comme vn tourbillon*] Sur mer on l'appelle entre les mariniers vn grain de vent: & ſur terre on le nomme vn tourbillon pour ce qu'il tournoye, & fait piroüeter les feſtus & la pouſſiere, auant l'orage. Valere Flacque au 1. liu. des Argonaut.

——*ſubitus volitantia malum*
Turbo rapit.

Et Pontan:

Turbine iactatus volucri, & nigricante procella.

De ce grand Vniuers hoſteſſe vagabonde] Ciceron *de fin.* liu. 2. *Virtutes rerum omnium dominas vult eſſe ratio.* Par le mot d'Vniuers il comprend le Ciel & la terre. *Tantoſt elle ſe loge où le peuple bruſlé Ne void loing de ſon chef le Soleil*] Au Midy, vers l'Afrique. *La chaude areine*] Le ſable craquetant, pour eſtre cuit par les ardeurs violentes du Soleil. *Où Phebus ſe veid pris*] Où Cyrene fille de Penée, amante d'Apollon ſurnommé Phœbus, conſtruiſit vne ville de ſon nom, laquelle eſt Metropolitaine & chef de Libye. *Où les champs tapiſſez De neige*] Les Poëtes diſent, tapiſſez de fleurs, tapiſſez de verdure; & bien que l'on ne diſe guere tapiſſé de blanc, mais tendu, neantmoins il eſt bien permis à l'Autheur d'en vſer ainſi. *Ont les cheueux de glaçons heriſſez*] Les rameaux ſecs des bruyeres, qui repreſentent les cheueux des campagnes: façons d'eſcrire des Poëtes. *Non gueres loin de l'Antre en horreur effroyable Que le froid Aquilon a choiſi pour eſtable*] Au Septentrion vers la Scythie, où ce froid & cruel vent a ſa demeure, que l'Autheur nomme vn Antre, & puis vne eſtable, vrais manoirs des choſes furieuſes comme il eſt. Virgile au premier de l'Eneide, aſſigne de meſme vn Antre au fier Æolle Roy des vents.

——*hic vaſto rex Aeolus antro*
Luctantes ventos, &c.

Et puis à quelques vers de là:

Circum clauſtra fremunt, &c.

Et Callimach, aux bains de Pallas.

Ἤμβροε ὑψηλῆς κορυφῆς οὔ ϑρήικος Αἵμου
Θοῦρος Ἄρης ἐφύλασσε σιὼ ἔντεσι, τὰ δέ οἱ ἵππω
Ἐπτάμυχον Βορέαο ϑοῇ αὐίος ηὐλίζοντο.

Tantoſt elle va voir le peuple du matin,
Qui a le col orné de l'Indique butin,
Et qui ſent le premier deſboucler la barriere
Aux cheuaux du Soleil qui vont prendre carriere.
Tantoſt elle chemine au peuple d'Occident,
Où le Soleil recreu haletant & pendant,
Laſche deſſur l'oreille à ſes cheuaux les brides,
Et ſon char baille en garde aux cinquante Phorcydes.
Bref les peuples du monde ont vn don general
De ſçauoir diſcerner le bien d'auec le mal,
De parler ſagement des choſes politiques,
De ſçauoir gouuerner des grandes Republiques,
D'embraſſer la vertu, d'aimer la verité:
Et non ſeulement toy, qui plein de vanité,
Comme vn mignon de DIEV, *veux les hommes attraire*
Sous ombre des vertus, & tu fais le contraire.
Tu dis que ſi nos Rois reuenoiẽt du tombeau,
Ils ſe diroient heureux de voir le grand flãbeau
De ta ſecte allumé par la France oppreſſée,
Et d'y voir de Caluin l'Euangile annoncée.

RESPONSE A

GARNIER.

Tantoſt elle va voir le peuple du matin] Le peuple du matin, veut dire, les habitans du Leuant ou de l'Orient. *Qui a le col orné de l'Indique butin*] Des pierreries des Indes, pays d'Orient, où l'on en porte au col à toute reſte. *Et qui ſent le premier deſboucler la barriere Aux cheuaux du Soleil*] D'autant que c'eſt aux Indes que le Soleil iette les premiers rayons de ſes yeux, pour donner iour à la terre : & pour ce que la nuict ſemble fermer les huis du iour, les Poëtes diſent qu'au matin le Soleil ouure la barriere des Cieux, pour donner carriere aux cheuaux qu'eux meſmes luy baillent. Leſquels cheuaux ſe nomment Eoé, Pirois, Æthon, & Phlegon, ce dit Ouid. au 2. de la Metamorphoſe. Virgile en parle ainſi dans l'Eneid. au 2. liu.

—— cùm primùm alto ſe gurgite tollunt
Solis equi, lucémque elatis naribus efflant.

Au peuple d'Occident] Vers la mer Atlantique. *Où le Soleil recreu*] Pour denoter les fatigues de ſon cours. *Pendant*] Deuallant au couchant. *Aux cinquante Phorcydes*] Nymphes de la mer où le Soleil va coucher, au dire des Poëtes, & leſquelles par honneur viennent deſ atteller ſon char, & donner paſture à ſes cheuaux, dont elles prennent la garde : Elles ſont toutes filles de Phorque Dieu marin, fils de Neptune, & parauant Roy des Iſles de Sardaigne & de Corſe. *Des choſes Politiques*] Du fait de la police. *Republiques*] Choſes publiques: on nomme ainſi les villes franches & neutres, & quelques-fois auſſi les Royaumes. *De voir le grand flambeau*] Voirement flambeau, qui bruſloit, & bruſle encore tout, bien qu'il ſoit *condutto al verde*, comme dit Petrarque. *Oppreſſée*] De l'Egliſe Romaine, veut dire l'Huguenot ; mais de la ſecte meurtriere de Caluin ſuppoſt de l'Antechriſt, ce dit l'Egliſe Romaine.

Hà terre, creue-toy ! qui maintenant iouys
De nos Rois, & nous rends cet onzieſme Louys,
Tel qu'il eſtoit alors, qu'au bout de ſa barrette
Portoit dedans du plomb noſtre Dame pourtraitte.
Creue-toy, rends ce Prince, hà ! qu'il ſeroit marry
De voir, impieté ! l'Egliſe de Clery,
Sa deuote maiſon deſtruitte & ſaccagée,
Ayant ſouffert l'horreur d'vne main enragée,
Sans lampes, ſans autels, comme vn lieu deſolé,
Deſert, inhabité, que la foudre a brulé :
Ou comme on void au camp ſur le bord des frontieres
Vne grange, où logeoient les enſeignes guerrieres,
Sans clef, ſans gond, ſans porte, & ſans faiſte couuert,
Les pignons embraſez & tout le mur ouuert,
Et la place où Cerés gardoit ſa gerbe en preſſe,
Eſtre pleine de fient & de littiere eſpeſſe.
Hà ! qu'il ſeroit marry, d'entendre que ſes os
Arrachez du tombeau, noſtre commun repos,
Euſſent veu derechef par tes mains la lumiere,
Abandonnez au vent ainſi qu'vne pouſſiere !
Il ſe feroit amy du Comte Charolois,
Et pour vanger ſes os, veſtiroit le harnois
Contre toy, briſe-tombe : & ſa puiſſance armée,
De France chaſſeroit ta peſte enuenimée.
Si qu'en lieu qu'on te void de pompe enuironné
Marcher bragardement, agraué, boutonné,
De l'argent d'vne chaſſe, ou de l'or d'vn calice,
Tu fuirois vagabond le ſainct œil de Iuſtice :
Bien que pour ton bourreau, ta coulpe & ton remord
Accuſent ta malice, & te iugent à mort.
Tu te mocques, Cafard, dequoy ma poëſie
Ne ſuit l'art miſerable, ains va par fantaiſie,
Et de quoy ma fureur ſans ordre ſe ſuiuant
Eſparpille ſes vers comme fueilles au vent :
Voila comme tu dis, que ma Muſe ſans bride
S'eſgare reſpanduë où la fureur la guide.
Si tu auois les yeux auſſi prompts & ouuerts
A deſrober mon art, qu'à deſrober mes vers,
Tu dirois que ma Muſe eſt pleine d'artifice,
Et ma bruſque vertu ne te ſeroit vn vice.
En l'art de Poëſie vn art il ne faut pas
Tel qu'ont les Predicans qui ſuiuent pas à pas
Leur ſermon ſceu par cœur, ou tel qu'il faut en proſe,
Où touſiours l'Orateur ſuit le fil d'vne choſe.
Les Poëtes gaillars ont artifice à part,
Ils ont vn art caché, qui ne ſemble pas art
Aux verſificateurs, d'autant qu'il ſe promeine
D'vne libre contrainte où la Muſe le meine,
As-tu point veu voler en la prime ſaiſon

L'auette qui de fleurs enrichit ſa maiſon?
Tantoſt le beau Narciſſe, & tãtoſt elle embraſſe
Le vermeil Hyacinthe, & sãs ſuiure vne traſſe
Erre de pré en pré, de iardin en iardin,
Chargeant vn doux fardeau de meliſſe ou de thin.

GARNIER.

Hà terre, creue-toy!] L'Autheur pour t'embarrer l'Huguenot, qui blaſpheme indignement contre la preud'hommie de nos Rois deffuncts, reclame à haute voix le Roy Louys XI. tel & ſemblable qu'il eſtoit aux yeux des François & des Eſtrangers, quand il auoit à ſa barette (mot Italien qui veut dire tocque ou bonnet) vne image de plomb de la glorieuſe VIERGE MARIE, à laquelle il eſtoit merueilleuſement deuotieux. *L'Egliſe de Clery, Sa deuote maiſon*] Pour ce qu'il alloit ſouuent en pellerinage à Noſtre Dame de Clery prés Orleans, & que meſme par ſon commandement il eſtoit enſepulturé là. *Deſtruite & ſaccagée*] Par meſſieurs les Huguenots, qui reſpiroient tant de modeſtie. *Ou Cerés*] Ou les bleds, dont Cerés eſt la Deeſſe: elle eſt priſe icy pour les bleds, comme dans Virgile au 1. de l'Eneide:

—— *Cererémque caniſtris*
Expediunt.

D'entendre que ſes os, Arrachez du tombeau] Nous auons parlé cy-deuant, comme telles gens de reforme auoient briſé la tombe de ce Roy des fleurs de Lys, ietté ſes os & ſa pouldre au vent, & ioüé de ſa teſte à la courte boule. *Noſtre commun repos*] Nos corps finiſſans leurs trauaux. *Il ſe feroit amy du Comte Charolois*] De Charles fils du Duc Philippes de Bourgongne, qui faiſoit la guerre au Roy Louys XI. du nom, teſmoin la bataille de Montlehery, qu'il perdit à l'encontre de ſa Majeſté. Le Roy Iean fut pere de ſon ayeul, & d'vne fille ſeule qu'il eut, Anne d'Auſtriche Royne de France & de Nauarre, eſpouſe du Roy Louys XIII. eſt procedée. *Charolois*] Comté de Bourgongne. *Agraffé*] De groſſes & riches agraffes que l'on portoit lors. *De quoy ma Poëſie Ne ſuit l'art miſerable*] Le Miniſtre ne ſçachant plus que dire, & ſe voyant au bout de ſon roulet, fait de l'Ariſtarque, & cenſure les vers de l'Autheur, comme fit l'orgueilleux Cordonnier le tableau d'Apelle: il le reprend de ne ſuiure de fil en fil & d'vne venuë ſon diſcours, à la maniere des Orateurs, ou des mauuais Poëtes, qui s'aſtreignẽt ſi fort & ſi miſerablement à l'art, qu'ils ſont deſpourueus de la grace & de la gentilleſſe qui part du naturel, & auec lequel ſeul les Poëtes ont leur eſtre, ie dis les Poëtes ſeuls. *Sans bride*] Sans retenuë: il eſt pris metaphoriquement. *A deſrober mon art qu'à deſrober mes vers*] Comme on le peut voir dans les inuectiues des Miniſtres pleines de ſes vers entiers. *Eſt pleine d'artifice*] De iugement à diſpoſer. *Vn art il ne faut pas*] De la couleur ny de l'eſtoffe des arts communs, & tels que les autres ſciences les demandent. *Qui ſuiuent pas à pas Leur ſermon ſçeu par cœur*] De fil en fil leurs declamations. *Qui ne ſemble pas art*] Art ſans art. *Verſificateurs*] Singes des Poëtes; iniure aux Latins, comme aux François de les appeller rimeurs. Ce ſont neantmoins auiourd'huy ceux qui par adueu des foibles eſprits du temps (où la doctrine eſt à l'onction) gaignent la palme & le rameau doré. *D'vne libre contrainte*] Se contraignans volontairement. *Prime ſaiſon*] Premiere ſaiſon. *Auette*] Abeille, mouche à miel. *Enrichit ſa maiſon*] Sa ruche, par les fleurs qu'elle y metamorphoſe en du miel de prix, les ayant chargées auec le bec & les cuiſſes. *Narciſſe*] Appellée d'aucuns *Lirion*: c'eſt vne herbe de qui les fueilles retirent à celles des pourceaux, mais plus eſtroittes: ſa fleur eſt blanche, & dedans iaune, & quelquesfois vermeille; & demeure encloſe dans vne petite bourſette noire, longue & large: il eſt blanc de racine, & le plus odoreux, & le meilleur croiſt és montagnes, & ſe plante enuiron la my Septembre, apres l'eſleuation de l'Arcture. Liſez Pline, Theophraſte, & Dioſcoride. Les Poëtes diſent que Narciſſe eſtant mort à la fontaine en ſe mirant, il naſquit de luy ceſte belle fleur: à ceſte cauſe l'Autheur le nomme icy beau. *Le vermeil Hyacinthe*] Vne autre belle fleur, que les Poëtes diſent auoir eu ſon origine par la mort du bel Hyacinthe amant de Phœbus, qu'il tua d'vn palet en ſe ioüant & par hazard. Il eſtoit aymé de Zephyre, qui ialoux & marri de le voir plus encliner à l'amour de Phœbus, pouſſa roidement le palet contre le chef d'Hyacinthe, & le tua: du ſang il en naſquit ceſte fleur, par la volonté d'vn de ceux qui l'auoient tué, mais innocemment. *Meliſſe*] Herbe qui porte le nom, d'autant que les mouches à miel en ſont extremément friandes: ſon odeur eſt pareille au flair du Citron, raiſon pourquoy les Italiens l'appellent *Cedronella*. Voyez Nicandre en ſes Theriaques. *Thin*] C'eſt vne herbe de ſauuage odeur, que les abeilles cheriſſent fort: il n'eſt beſoin d'en parler, on la cognoiſt par tout. Virgile ne deſmentira dans ſes Eclogues, quiconque dira que l'abeille en eſt friande.

Ainſi le bon eſprit que la Muſe eſpoinçonne,
Porté de la fureur ſur Parnaſſe moiſſonne
Les fleurs de toutes parts, errant de tous coſtez:
En ce poinct par les Champs de Rome eſtoient portez
Le damoiſeau Tibulle & celuy qui fit dire
Les Chanſons des Gregeois à ſa Romaine lyre.
Tels ne furent iamais les verſificateurs,
Des Muſes auortons, ny tous ces impoſteurs,
Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a ſaiſie
L'ame d'vne gentille & docte frenaiſie:
Tel bien ne ſe promet aux hommes vicieux,
Mais aux hommes bien-nez qui ſont aimez des Cieux
Eſcoute, Predicant tout enflé d'arrogance,
Faut-il que ta malice attire en conſequence
Les vers que bruſquement vn Poëte a chanté?
Ou tu es enragé, ou tu es enchanté,
De te prendre à ma quinte, & ton eſprit s'oublie
De penſer arracher vn ſens d'vne folie.
Ie ſuis fol, Predicant, quand i'ay la plume en main:

Mais quand ie n'escri plus i'ay le cerueau bien sain.
Au retour du Printemps les Muses ne sont sages,
Furieux est celuy qui se prend à leurs rages,
Qui fait de l'habile homme, & sans penser à luy
Se monstre ingenieux aux ouurages d'autruy.
Ta teste, ny la mienne en ce mois n'est pas saine,
Et pource, Predicant, faisons vne neufuaine,
Où? à Sainct Mathurin, car à nous voir tous deux
Nos cerueaux éuentez sont bien matelineux.

GARNIER.

Ainsi le bon esprit que la Muse espoinçonne] L'Autheur continuë à la repartie en faueur de ses Muses, que la noire dent, & l'enuieuse fureur d'vn impudent ose bien entreprendre. *Que la Muse espoinçonne*] Que l'humeur Poetique assaut. *Sur Parnasse moissonne Des fleurs*] Recueille des inspirations releuées: car le Parnasse, comme nous auons dit, est vne des plus hautes & des plus cheres montagnes que hantent les Muses. *Moissonne*] Metaphore de ceux qui font l'Aoust. *En ce poinct par les champs de Rome estoient portez Le damoiseau Tibulle*, &c.] C'est à dire que Tibulle Cheualier Romain, Poete amoureux & des plus mignards, & qu'Horace imitateur des Poetes Lyriques de Grece, tels que Pindare, Alcman, Stesichore, & la belle & gentille Sapphon, donnoient mesme saillie à leurs vers dans la Cité de Rome qu'il fait icy. *Des Muses auortons*] Enfans abortifs des Muses, nez auant terme, defectueux, du mot Latin *aborior*. *Ny tous ces imposteurs*] Ces rimailleurs d'Huguenots, qui faisoient rage de le blasmer en leurs escrits. *La fureur d'Apollon*] Virgile au 6. de l'Eneide.

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates.

Apollon, comme nous auons dit, est le Dieu des Poetes.

—— *quos numen Apollinis vrget.*

Frenaisie] Mesme despendance & mesme attribut des verues Poetiques. *Quinte*] Caprice, fantastiquerie, humeur bizarre. Ie tirerois volontiers la racine de Quinte de quint'essence, pour dire vn esprit alambiqué, subiect à courir les champs, & s'emporter hors de la raison. *Folie*] Epithete donnée par folie aux Poetes à cause de leurs enthousiasmes. Le vulgaire ayant le iugement trop bas pour les gouster, les qualifie de ce nom, mais, comme dit Sceuole de Saincte Marthe en quatre vers, Tous les Poetes sont fous, mais tous les fous ne sont pas Poetes. *Mais quand ie n'escris plus i'ay le cerueau bien sain*] Pour monstrer la force de l'aiguillon Poetique. *Au retour du printemps*] Saison qui redonne aux Poetes l'humeur sur toutes saisons de l'année. *Rages*] Virgile 6. de l'Eneide.

Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Qui fait de l'habile homme] Aristonyme, ἔστιν ἐν βίῳ μάλιστα βλάπτον, τὸ ἀνόητους ὄντας τοὺς πολλοὺς οἴεσθαι φρονίμους εἶναι. *Est hoc in primis in vita damnosum, quòd hominum pars maxima stulta sit, sapere tamen sibi videatur.* *Et sans penser à luy Se monstre ingenieux*] Entendant le Ministre, qui n'a pas le iugement de voir qu'il ne paroist ingenieux en son ouurage, que par le rapt des ouurages de l'Autheur. *Ta teste ny la mienne en ce mois n'est pas saine*] Au printemps. Il le dit par galantise de soy, bien qu'il pense autrement. *Faisons vne neufuaine*] A Sainct Mathurin de l'Archant, où l'on meine les fous emmenotez & liez, pour y faire leurs Neuf iours: il n'est pas beaucoup loin de Fontaine-bleau. *Matelineux*] Ce mot peut venir de Mathurin corruptiuement; ainsi les gens du bas vulgaire disent Catheline pour Catherine.

Tu sembles aux enfans, qui contemplent és nuës
Des villes, des Geans, des Chimeres cornuës,
Et ont de tel object le cerueau si esmeu,
Qu'ils pensent estre vray le masque qu'ils ont veu:
Ainsi tu penses vrais les vers dont ie me iouë,
Qui te font enrager, & ie les en aduouë.
Ny tes vers ny les miens oracles ne sont pas,
Ie prens tant seulement les Muses pour esbas:
En riant ie compose, en riant ie veux lire,
Et voila tout le fruict que ie reçoy d'escrire:
Ceux qui font autrement ils ne sçauent choisir
Les vers qui ne sont nez sinon pour le plaisir:
Et pour ce les grands Rois ioignent à la Musique
(Non au Conseil priué) le bel art Poetique.
Tu dis qu'auparauant i'estois fort renommé,
Et qu'ores ie ne suis de personne estimé.
Penses-tu que ta secte embrasse tout le monde?
Penses-tu que le Ciel, l'air, & la terre & l'onde
Se faschent contre moy pour te voir en courrous?
Tu te trompes beaucoup: DIEV *est pere de tous:*
Je n'ay que trop d'honneur: certes ie voudrois estre
Sans bruit, & sans renom, comme vn pasteur champestre,
Ou comme vn laboureur qui de bœufs accouplez

Repoitrit ſes guerets pour y ſemer les blez.
„ Celuy n'eſt pas heureux qu'on monſtre par la rue,
„ Que le peuple cognoiſt, que le peuple ſalue,
„ Mais heureux eſt celuy que la gloire n'époint,
„ Qui ne cognoiſt perſonne, & qu'on ne cognoiſt point.
A toy des Predicans ie quitte les fumées,
Les faueurs qui ſeront dans vn an conſumées:
Car mon eſprit ſe trompe, ou la mere des mois
N'aura point r'allumé ſes cornes par neuf fois,
Qu'errans & vagabons, ſans credit, ſans puiſſance,
Ie les verray fuitifs, & bannis hors de France,
Huez, ſiffliez, vannez, & comme vieux renards,
De citez en citez, chaſſez de toutes parts.
Cependant vous Seigneurs, qui leur donnez entrée
En vos maiſons, trompez de leur bouche ſucrée,
N'ayez l'eſprit credule à leur ſimple parler,
Ils voudront à la fin vos plaiſirs controler:
Gardez-bien vos enfans, vos bourſes, & vos femmes,
I'ay veu de tels gallans ſortir de grands diffames:
Car pour auoir le corps d'vn grand Reiſtre empeſtré,
L'aiguillon de leur chair pour cela n'eſt chaſtré.
Tu dis que ie mourrois accablé de grand' peine
Si ie voyois tomber noſtre Egliſe Romaine!
I'en ſerois bien marry: mais quand il aduiendroit,
Le magnanime cœur pourtant ne me faudroit.
I'ay quelque peu de bien qu'en la teſte ie porte,
Qui ne craint, ny le vent, ny la tempeſte forte,
Il nage auecque moy: ie ſuis ſeur que le tien
Au riuage eſtranger ne te ſeruiroit rien,
Où les gentils cerueaux n'ont beſoin de ton Preſche.
Non, non, mon reuenu de partir ne m'empeſche:
Il n'eſt pas opulent, ny gras, ny exceſſif:
Mon or n'eſt monnoyé, ny fondu, ny maſſif.
Je vy en vray Poëte, & la faueur Royale
Ne ſe monſtra iamais enuers moy liberale:
Et ſi ay merité de ma patrie autant
Que toy, faux impoſteur, qui te bragardes tant.
Tu pippes les Seigneurs d'vne vaine apparence,
Tu preſches ſeulement pour engraiſſer ta panſe,
Tu jappes en maſtin contre les dignitez
Des Papes, des Prelats, & des authoritez:
Tu renuerſes nos loix, & tout enflé de ſonges
En lieu de verité tu plantes tes menſonges,
Tes monſtres contrefaits, qu'aboyant tu defens,
Tes larues qui font peur ſeulement aux enfans.
Tu as ſelon ton ſens l'Euangile traictée,
Tu fais ton Eternel vn muable Protée,
Le tournant, le changeant, ſans ordre, ſans arreſt,
Selon ta paſſion, & ſelon qu'il te plaiſt;
Tu as vn beau parler tout fardé de cautelle,
Tu veux ton IESVS-CHRIST *tenir en curatelle.*
Tu ſçais de l'Euangile engraiſſer tes deux mains,
Tu ſçais bien enjoller quelques ieunes Nonnains,
Tu ſçais bien desfroquer la ſimpleſſe d'vn Moine,
Et conuertir au tien de DIEV *le patrimoine:*
Tu as en Paradis le tiers & les deux pars,
Tu en es fils aiſné, nous en ſommes baſtars.
Tu as pour renforcer l'erreur de ta folie,
A ton Genéue appris quelque vieille Homelie
De Caluin, que par cœur tu nous preſches ici:
Tu as en l'eſtomac vn Lexicon ſarci
De mots iniurieux qui donnent à cognoiſtre
Que meſchant eſcolier tu as eu meſchant maiſtre.

GARNIER.

Tu ſembles aux enfans] Tu reſſembles. *Des villes, des Geans*] Vn Poëte Grec dont le nom m'eſt oublié, ſi ce n'eſt Ariſtophane, repreſente naïfuement bien telles choſes que l'on s'imagine dans les nuës : Voicy commo

nous en auons parlé dans vne Eclogue faite pour le Bapteſme du Roy Louys XIII. pour lors Dauphin.

Deſia Phœbus s'encline, & deſia moins ardent
Ses courſiers il deualle au fonds de l'Occident;
Le Ciel deſia s'empourpre, & dans le haut des nües
Des riuieres d'argent par le couchant ſont veües,
Des foreſts de courail, & d'auantage encor
Des campagnes d'azur, & des montagnes d'or.

Geans, Chimeres] Nous auons parlé de cecy. *Le maſque*] La groteſque imaginée. *Ainſi penſes-tu vrays les vers dont ie me ioüe*] Ainſi tu preſumes les boutades fabuleuſes, dont, comme Poete, ie me ſers, pour des opinions de verité. *Qui te font enrager*] De ne pouuoir ſi bien faire. *Oracle*] Voyez Plutarque en ſes Morales des Oracles ceſſez. *Au Conſeil Priué*] L'eſtroit Conſeil des Rois. *Guerets*] Les rayes de la terre labourée : il dit, de bœufs accouplez, d'autant qu'en maints lieux de France on guide la charuë auec des bœufs. *Que le peuple ſalüe*] *Turba ſalutantum*, dit Virgile. *Fumées*] Vanitez qui paſſent legerement. *La mere des mois*] La Lune, pour ce qu'elle change & fait les mois par ſon cours. *Ses cornes*] Le Croiſſant. Orphée en ſon Hymne :

Καλὸν μὲν βασίλεια φαεσίφρων, δῖα σελήνη,
Ταυρόκερως μήνη, νυκτιδρόμε, ἠεροφοῖτι.

Hüez] De huée, mot de chaſſe. *Vanne*] Metaphore des grains ſecoüez dans le van. *Bouche ſucrée*] D'vn langage doux pour ſeduire. *Reiſtre*] Manteau long, comme nous auons dit parauant. *I'ay quelque peu de bien qu'en la teſte ie porte*] *Omnia mea mecum porto*, comme le Philoſophe Bias, l'vn des ſept qui furent nommez les Sages de la Grece, diſoit quand la ville de Priene fut pillée auec tous ſes biens & toute ſa famille. *Ie vy en vray Poete*] Aſſez petitement, car iamais les Poëtes n'ont grande fortune, par vne mal-heureuſe fatalité, principalement les bons, ou c'eſt choſe fort rare : & diriez que l'aduantage d'eſprit qu'ils ont leur ſuffit. *Et la faueur Royale Ne ſe monſtra iamais enuers moy*] Non que les Rois ne ſoient portez à la recognoiſſance de la vertu; mais il faut paſſer par les mains de tant d'Officiers, & qui font ſi peu de cas des perſonnes qui leur peuuent donner de la memoire pour remerciment, que telles faueurs ne ſont miſes en ligne de compte, n'arriuant pas. *Bragardes*] Fais du braue. *Larues*] Maſques, faux viſages, du mot Latin *larua*. *Ton Eternel*] Pour ce que l'Huguenot, faiſant le bon Chreſtien, nomme à tout propos DIEV, l'Eternel. *Ton muable Protée*] C'eſtoit vn Dieu marin, grand Prophete du Roy des ondes Neptune, qui prenoit telle forme qu'il deſiroit, pour tromper ceux qui l'abordoient, à fin de ſçauoir le futur; ſi bien que pour en venir à bout il le falloit ſaiſir finement au corps, & le garroter & lier : adonc il reprenoit ſa naturelle figure, & donnoit reſponſe à quiconque luy demandoit. Ouide aux Faſtes.

Ille ſuam faciem transformat & alterat arte:
Mox domitus vinclis in ſua membra redit.

Homere au 4. de l'Odyſſée en parle de meſme. *Tu veux ton Ieſus-Chriſt tenir en curatelle*] Retranchant la puiſſance qu'il a. *Tu ſçais de l'Euangile engraiſſer tes deux mains*] En tirant prouſit, auec gages, dons, & penſions. *Enioller quelques ieunes Nonnains*] Qui furent par les Huguenos tirées de leur monaſtere auec cajolement, pour eſtre leurs femmes ou leurs garces : choſes tolerables pour eux, ſi beaucoup n'euſſent eſté violemment forcées. *Enioller*] Faire acroire. *Deſfroquer la ſimpleſſe d'vn Moine*] Dont ils en abuſoient quantité, leur preſentant des Nonnains, & les allechant ainſi cauteleuſement par les attraits de la chair. *Et conuertir au tien de Dieu le patrimoine*] Se donnans le reuenu des benefices, qu'ils oſtoient aux gens d'Egliſe, comme ils ont touſiours fait en Bearn, iuſqu'en l'an 1620. *Tu as en Paradis le tiers & les deux parts*] C'eſt ironiquement. *A ton Genéue appris quelque vieille Homelie*] Mot dont beaucoup des Saincts Peres ont baptiſé leurs œuures; ce que Beze & Caluin par fingerie ont voulu faire auſſi. ὁμιλία ſignifie couſtume, conuerſation, deuis, colloque. L'Autheur dit, vieille Homelie de Caluin, non pour la iuger ancienne, mais pour la iuger meſpriſable : ainſi que l'on nomme par iniure, vieilles beſtes, les ieunes filles mal-viuantes. *Lexicon*] Ample Dictionnaire, & recueil des mots. *Meſchant maiſtre*] Le Diable, pere & maiſtre de l'hereſie.

Où moy tout eſlongné d'impoſture & d'abus,
Amoureux des preſens qui viennent de Phœbus,
Tout ſeul me ſuis perdu par les riues humides
Et par les bois toufus apres les Pierides,
Les Muſes, mon ſouci, qui m'ont tant honoré
Que de m'auoir le front de Myrte decoré:
Car pour ton aboyer ie ne perds la couronne
De Laurier, dont Phebus tout le chef m'enuironne:
Elle ombrage mon front, ſignal victorieux
Qu'Apollon a donté par moy ſes enuieux.
Auſſi toſt que la Muſe eut enflé mon courage,
M'agitant bruſquement d'vne gentille rage,
Ie ſenti dans mon cœur vn ſang plus genereux,
Plus chaud & plus gaillard qui me fit amoureux.
A vingt ans ie fu pris d'vne belle Maiſtreſſe,
Et voulant par eſcrit teſmoigner ma détreſſe,
Ie vy que des François le langage trop bas
A terre ſe trainoit ſans ordre ny compas:
Adonques pour hauſſer ma langue maternelle,
Indonté du labeur, ie trauaillay pour elle,
Ie fis des mots nouueaux, ie r'appelay les vieux,
Si bien que ſon renom ie pouſſay iuſqu'aux Cieux.

Ie fis d'autre façon que n'auoient les antiques,
Vocables composez, & phraſes poëtiques,
Et mis la poëſie en tel ordre qu'apres
Le François fut égal aux Romains & aux Grecs.
Ha! que ie me repens de l'auoir apportée
Des riues d'Auſonie & du riuage Actée:
Filles de Iupiter, ie vous requiers pardon!
Helas ie ne penſois que voſtre gentil don
Se deuſt faire l'appaſt de la bouche heretique,
Pour ſeruir de chanſons aux valets de boutique:
Apporté ſeulement en France ie l'auois
Pour donner paſſe-temps aux Princes & aux Rois.
Tu ne le peux nier: car de ma plenitude
Vous eſtes tous remplis, ie ſuis ſeul voſtre eſtude,
Vous eſtes tous iſſus de ma Muſe & de moy;
Vous eſtes mes ſujects, ie ſuis ſeul voſtre Roy;
Vous eſtes mes ruiſſeaux, ie ſuis voſtre fonteine,
Et plus vous m'eſpuiſez, plus ma fertile veine
Repouſſant le ſablon, iette vne ſource d'eaux,
D'vn ſurgeon eternel, pour vous autres ruiſſeaux.
C'eſt pourquoy ſur le front la couronne ie porte,
Qui ne craint de l'hyuer la ſaiſon tant ſoit morte,
Et pource toute ronde elle entourne mon front:
Car rien n'eſt excellent au monde s'il n'eſt rond.
Le grand Ciel eſt tout rond, la mer eſt toute ronde,
Et la terre en rondeur ſe couronne de l'onde,
D'vne couronne d'or le Soleil eſt orné,
La Lune a tout le front de rayons couronné,
Les Rois ſont couronnez: heureuſe eſt la perſonne
Qui porte ſur le front vne riche couronne.
O le grand ornement des Papes & des Rois,
Des Ducs, des Empereurs! Couronne, ie voudrois
Que le Roy couronné euſt ſur ma teſte miſe
La mitre d'vn Prelat, couronne de l'Egliſe:
Lors nous ſerions contens: toy de me voir tondu,
Moy de iouyr du bien où ie n'ay pretendu.
Apres comme vn flateur tu dis que par la plume,
Du Prince de Condé la colere i'allume,
Et veux qu'vn tel Seigneur s'aigriſſe contre moy,
Le faiſant, ou Tyran, ou Tigre comme toy.
I'atteſte l'Eternel qui tout void & regarde
(Et ſi ie ſuis menteur ie luy ſuppli' qu'il darde
Sa foudre ſur mon chef) ſi iamais ie penſé
De rendre par mes vers vn tel Prince offenſé:
A qui ie ſuis tenu de rendre obeïſſance,
A qui i'ay dedié ma plume & ma puiſſance,
Qui m'ayme & me cognoiſt, & qui a maintesfois
Eſtimé mes chanſons deuant les yeux des Rois:
Qui eſt doux & benin, nay de bonne nature,
Qui a l'eſprit gaillard, l'ame gentille & pure,
Qui cognoiſtra bien toſt, tant il eſt Prince bon,
Les maux que ton orgueil a commis ſous ſon nom.

GARNIER.

Où moy tout eſloigné d'impoſture & d'abus, &c.) L'Autheur fait voir icy le bon naturel dont les Poëtes ſont doüez, & par les dons & preſens de Phebus, les inſpirations qui viennent d'Apollon Roy des Muſes. *Tout ſeul me ſuis perdu*) Me ſuis eſgaré du monde. *Par les riues humides*) Par les bords des fontaines des Muſes. *Pierides*) Les Muſes, du mont Pierie, és confins de Macedoine, remarqué par leur naiſſance. *Myrte*) C'eſt vn arbre eſleué comme les autres, dont celuy des iardins a l'eſcarre rouge, & la fueille touſiours verte comme le buis: il en eſt de noir & de blanc; & pour le ſauuage, les riues de la mer en Italie en ſont toutes pleines: celuy d'Egypte eſt le plus odorant, & fait-on du Myrte vne eau, que l'on nomme en Italie eau de Myrtelle, dont on ſe laue: il eſt dedié par les Anciens à Venus; auſſi les Poetes amoureux en ſont couronnez. *Ton aboyer*) Ton aboyement, façon de parler des Grecs. *Laurier*) Couronne ordinaire des Poëtes, car ceſt arbre eſt touſiours verd,

l'Eſté, comme en la froidure, & iamais, ce dit on, le foudre n'y tombe: c'eſt pareillement la Couronne des Rois & des Empereurs. *Phebus, Apollon*] Le meſme, comme nous auons dit. *A donté par moy ſes enuieux*] Ceux qui vouloient impudemment s'attaquer à luy, blaſmant ſes plus chers fauoris. *Rage*] Poëtique fureur, comme nous auons dit. *Sang*] D'où les paſſions deriuent. *A vingt ans ie fus pris d'vne belle Maiſtreſſe*] De Caſſandre, en la ville de Blois, ſuiuant la Cour: il le teſmoigne en ſes Amours; Sonnet 116.

Sur mes vingt ans pur d'offence & de vice.

Et au 155.

Ha! Bel-accueil, que ta douce parole
Vint traiſtrement ma ieuneſſe offencer,
Quand au verger tu la menas dancer
Sur mes vingt ans, &c.

Le langage trop bas A terre ſe traiſnoit] Comme on peut voir par les œuures de Clement Marot, bel eſprit toutesfois, & des mieux naiz à la Poëſie s'il fut venu plus tard. L'Autheur ne le deſaduouë pas en l'Ode de Monſeigneur d'Anguien.

Ie confeſſe bien qu'à l'heure
Sa plume eſtoit la meilleure
Pour deſſeigner, &c.

Sans ordre ny compas] A raiſon d'vn tas de rymeurs qui rampants en leurs monſtrueuſes conceptions faiſoient vn Chaos de la Poëſie. *Ma langue maternelle*] La Françoiſe, appriſe à la mammelle. *Ie fis des mots nouueaux*] Tirez des Eſtrangers, à fin d'enrichir noſtre langue, en les adoptant. *Ie r'appellay les vieux*] Ceux des Romains & les mots des pays. *Les antiques*] Les Poëtes François du vieux temps. *Vocables compoſez*) Mots compoſez du Grec. *Phraſes Poetiques*) Manieres de parler recherchées; toutes leſquelles choſes petit à petit ont mis noſtre langue en ſon periode. *Aux Romains & aux Grecs*) Qui par diuers ſiecles ont fait des merueilles de bien dire & de bien eſcrire. *Ha que ie fuis marri de l'auoir apportée*) L'Autheur ſe repent d'auoir trauaillé pour l'Heteroclite en Grec. *Auſonie*) Italie où jadis on parloit Romain: c'eſt vne portion de l'Italie, dont jadis elle fut nommée entierement. Virg. au 4. de l'Eneide.

Quæ tandem Auſonia Teucros conſidere terra
Inuidia eſt?

Et au 12.

Sermonem Auſonij patrium, moreſque tenebunt.

Riues) Nous auons par cy deuant aduerty, que les Poëtes diſent ſouuentesfois riue, pour la region. *Actée*) Ainſi dite d'Actée, qui le premier y regna; depuis nommée Attique, d'Attide, fille de Crane; C'eſt la Region des Atheniens où l'on parloit Grec. Pauſanias liu. 1. *Filles de Iupiter*) Les Muſes. *Se deuſt faire l'appaſt*) Fiſt entrer l'Heretique en deſir de s'en ſeruir à mal. *Aux valets de boutique*) Leur donnant paſſe-temps auec ces riotes; car la meſdiſance va par tout, & rend chacun, ſinon capable, au moins deſireux & ſoucieux de l'entendre. *Apporté ſeulement en France ie l'auois*) L'Autheur ayant eſpuiſé les ſecrets des Latins, & ceux des Grecs, feint auoir apporté des riues de leur pays ce qu'il en a fait valoir. *Tu ne le peux nier*) Il abandonne ſon Apoſtrophe, & retourne à ſon Miniſtre, pour acheuer de le peindre naïfuement comme il faut. *Plenitude*) Empliſſement. *Vous eſtes tous iſſus*) Vous qui vous meſlez de la Poëſie. *Ie ſuis ſeul voſtre eſtude*) Vous autres ne ſçachant rien que par mes veilles & par mon labeur. *Vous eſtes mes ſuiects*) C'eſt icy parler en maiſtre & ſouuerainement. *Plus ma fertile veine*) Veïnes, ſont les conduits par où l'eau iallit & court ſous la terre, venant de la ſource: par metaphore on dit auſſi communément veine Poëtique, de la fluidité. Horace au 2. liure des Odes en la 18.

At fides, & ingeni
Benigna vena eſt.

Repouſſant le ſablon) D'autant qu'il eſt au deuant de la ſource. *Iette vne ſource d'eau*) Les eaux qui viennent de la ſource, & les iette par vn ſurgeon qui ne tarira iamais. *Surgeon*) Source. *Qui ne craint de l'Hyuer*) Nous l'auons dit plus haut, traittant du laurier. *Saiſon morte*) Fleſtrie. *Car rien n'eſt excellent au monde s'il n'eſt rond*] En Mathematique les choſes rondes ſont les mieux parfaites. *La mer eſt toute ronde*) Par ce qu'elle enuironne la terre, & par deux fois. *D'vne couronne d'or le Soleil eſt orné*) De rayons dorez. *Mitre*] Ornement de teſte de Pontife, dés l'ancien Teſtament.

Or quand Paris auoit ſa muraille aſſiegée,
Et que la guerre eſtoit en ſes faux-bourgs logée,
Et que les morions & les glaiues trenchans
Reluiſoient en la ville, & reluiſoient aux champs,
Voyant le laboureur tout penſif & tout morne,
L'vn trainer en pleurant ſa vache par la corne,
L'autre porter au col ſes enfans & ſon lit:
Ie m'enferme trois iours renfrongné de deſpit,
Et prenant le papier & l'encre de colere,
De ce temps mal-heureux i'eſcriui la miſere,
Blaſmant les Predicans qui ſeuls auoient preſché
Que par le fer mutin le peuple fuſt tranché:
Blaſmant les aſſaſſins, les volleurs & l'outrage
Des hommes reformez, cruels en brigandage,
Sans ſouffrir toutesfois ma plume s'attacher
Aux Seigneurs dont le nom m'eſt venerable & cher.
Ie ne veux point reſpondre à ta Theologie,
Laquelle eſt toute rance, & puante & moiſie,
Toute rapetaſſée, & faite de l'erreur
Des premiers ſeducteurs inſenſez de fureur.

Comme vn pauure vieillard qui par la ville passe
Appuyé d'vn baston, dans vne poche amasse
Des vieux haillons qu'il trouue en cent mille morceaux,
L'vn dessus vn fumier, l'autre pres des ruisseaux,
L'autre pres d'vn esgout, & l'autre dans vn antre
Où le peuple artisan va descharger son ventre:
Apres en choisissant tous ces morceaux espars,
D'vn fil gros les rauaude, & coust de toutes pars,
Puis en fait vne robbe, & pour neuue la porte:
Ta secte, Predicant, est de semblable sorte.
Or bref il me suffit de t'auoir irrité:
Comme vn bon laboureur qui sur la fin d'Esté
Quand desia la vendange à verdeler commence,
De peur que l'escadron des freslons ne l'offence,
De tous costez espie vn chesne my-mangé
Où le camp resonnant des freslons est logé:
Puis en prenant de nuict vn gros fagot de paille,
D'vn feu noir & fumeux leur donne la bataille:
La flame & la fumée entrant par les naseaux
De ces soldars ailez, irrite leurs cerueaux,
Qui fremissent ainsi que trompettes de guerre,
Et de colere en vain espoinçonnent la terre.
Mais toy (comme tu dis) qui as passé tes ans
Contre les coups d'estoc des hommes mesdisans,
Qui as vn estomac que personne n'enfonce,
Tu pourras bien souffrir ceste douce response:
Car ton corps demy-Dieu, contre tous les brocards
Des mesdisans est seur comme entre deux rempars.
A-tant ie me tairay: mais deuant ie proteste
Que si horriblement ton erreur ie deteste,
Que mille & mille morts i'ayme mieux receuoir,
Que laisser ma raison de ton fard deceuoir.
Au reste i'ay releu ta vilaine escriture
Qui sent son charlatan facond à dire iniure,
Ou quelque harengere assise à petit-Pont,
Qui d'iniures assaut, & d'iniures respond.
Hà que tu monstres bien que tu as le courage
Aussi sale & vilain qu'est vilain ton langage.
Toutesfois glorieux ie me veux estimer
Dequoy par tes brocars tu m'as voulu blâmer,
Comme seul n'endurant ta mesdisance amere.
Ceste Royne qui vit de nostre Prince mere,
A fouffert plus que moy, quand aux premiers Estas
Ialoux de sa grandeur, tu ne la voulois pas.
Ce Roy des Nauarrois a senty l'amertume
De ta langue, qui fait de mesdire coustume,
Quand l'ayant par despit de Paradis banny,
Or' l'appellois Caillette, or' l'appellois Thony!
Quoy? ne faisois-tu pas à mode d'estriuieres
Pour ce Roy l'autre annee au presche tes prieres?
Tantost ne priant pas, tantost priant pour luy,
Selon qu'il t'apportoit, ou profit ou ennuy?
Mesmes i'entens desia que ta malice pince
De brocards espineux ce magnanime Prince,
Ce Seigneur de Condé, & le blasmes dequoy
Il ne se monstre Tigre à ceux de nostre loy.
Ie suis donques heureux de souffrir tels outrages,
Ayant pour compagnons de si grands personnages.
Or tu as beau gronder, pour r'assaillir mon fort,
Te gourmer & t'enfler comme autresfois au bort
La grenoüille s'enfla contre le bœuf, de sorte
Que pour trop se bouffer sur l'heure creua morte:
Tu as beau repliquer pour respondre à mes vers,
Ie deuiendray muet: car ce n'est moy qui sers
De bateleur au peuple, & de farce au vulgaire:
Si tu en veux seruir, tu le pourras bien faire.
Ce pendant ie pri'ray l'Eternelle bonté
Te vouloir redonner ton sens & ta santé.
Mais auant que finir, enten, Race future,
Et comme vn testament garde ceste escriture.

PRIERE A DIEV

Ou ſoit que les deſtins à noſtre mal conſtans,
Soit que l'ire de DIEV *face regner long temps*
Ceſte ſecte apres moy, Race, ie te ſupplie,
Ne t'inſenſe iamais apres telle folie:
Et reliſant ces vers, ie te pri' de penſer
Qu'en Saxe ie l'ay veuë en mes iours commencer, —
Non comme CHRIST *la ſienne, ains par fraude & puiſſance.*
Deſſous vn Apoſtat elle prit ſa naiſſance:
Le feu, le fer, le meurtre, en ſont le fondement:
DIEV *vueille que la fin en arriue autrement,*
Et que le grand flambeau de la guerre allumée
Comme vn tiſon de feu ſe conſomme en fumée.

GARNIER.

Or quand Paris auoit ſa muraille aſsiegée] Lors que Monſieur de Guiſe François de Lorraine y trauailloit genereuſement pour la defenſe. On a bien veu depuis au ſiege de Paris durant la Ligue, telle image d'horreur & de pitié: ie dis ce grand & memorable ſiege où l'on veid des choſes ſix mois durant, que l'on n'a iamais veuës dans la France, & peut-eſtre ailleurs, Hieruſalem à part. Les Hiſtoires de France pourront donner foy de tous les deux. *Des hommes reformez*] Des Huguenots, ſe diſans tels. *A ta Theologie*] C'eſt à dire en Grec, parole de DIEV, mais l'Autheur ne le prend comme il le dit: par ainſi nous l'appellerons Demonologie, parole du Diable. *Rance*] Vieux mot, ſignifiant moiſie. *Des premiers ſeducteurs*] Des Ariens, Vaudois, Albigeois, & autres. *Rauaude*] Rapetaſſe. *Verdeler*] Faire poindre ſa verdure. *Eſcadron*] Nous en auons dit quelque choſe, il eſt pris icy metaphoriquement. *Freſlons*] Groſſes mouches, comme Tahons. Voyez le Freſlon de l'Autheur en ſes Gayetez. Il deſcrit icy les freſlons comme gens de guerre; & de fait ils obſeruent quelque milice, & de geſte & de rang, auſſi bien que les autres. *Demy-Dieu*] Tenant de la Diuinité. *Charlatan*] Mot Italien, bouffon, hableur, vendeur de theriaque. *Ou quelque harangere aſsiſe à petit Pont*] Là jadis s'en tenoit le marché, non ſans mille ſortes d'iniures, comme teſmoigne le vieil Prouerbe commun. *Ceſte Royne qui vit de noſtre Prince mere*] Nous auons deſia dit, que c'eſtoit Catherine de Medicis, Royne mere du Roy Charles IX. *Ce Roy des Nauarrois*] Anthoine de Bourbon, Duc de Vendoſme, pere du Roy Henry le Grand, & mary de Ieanne Royne de Nauarre. *L'amertume De ta langue*] Ta meſdiſance. *Caillette*] Badin, niaiz: ainſi les femmes du vulgaire de Paris iniurient ceux qu'elles noiſent. Celà peut venir de laſche & mol, comme ſont les caillettes du mouton. *Thony*] Fous d'alors, comme nous auons dit en ſon lieu. Voyla comme l'Huguenot ſe rit & ſe gabbe des Princes & des Rois, pour leſquels il ne faut que des paroles de ſoye: mais ils vont bien plus auant quand il s'agiſt de la vie, dont ils font eux meſmes gloire & trophée. C'eſt en l'inuectiue deuxieſme de B. de Mont-DIEV, contre l'Autheur, parlant de François de Lorraine Duc de Guiſe aſſaſſiné, vne des teſtes du Triumuirat comme ils diſoient, & les deux autres Anne de Montmorancy Conneſtable, & Sainct André Mareſchal de France.

Mais le Trium-virat (ce coniuré triangle,
Dont nous auons oſté tout fraiſchement vn angle,
Rendant ceſte figure imparfaicte à iamais)
Ce grand monſtre à trois chefs, &c.

A modes d'eſtriuieres] Que l'on allonge & reſſerre comme on veut, pour l'aiſance du Cheualier. *Brocards eſpineux*] Iniures picquantes. *Tigre*] Pour homme cruel. *Pour t'aſſaillir mon fort*] Comme font au cerf les chiens & les picqueurs. *Gourmer*] C'eſt vn terme d'Eſcuyer, le cheual s'opiniaſtrant & ſe rebellant contre la bride, en maſchant ſon frein blanc d'eſcume. *La grenouille s'enfla*] Voyez la fable d'Eſope, de la grenouille, qui voulant par ambition deuenir ample comme le bœuf ſe creua. *Bateleur*] Ioüeur de paſſe-paſſe & de tourdions: il vient de baſter. *Ta ſanté*] D'autant que le Miniſtre releuoit de la groſſe maladie. *Farce*] Bouffonnerie que l'on ioüe ſur le Theatre à la fin des ieux. *L'Eternelle bonté*] DIEV. *Soit que les Deſtins*] Soit que la volonté Diuine. *Ne t'inſenſe*] Verbe fait du nom inſenſé. *Qu'en Saxe ie l'ay veuë*] Sous Luther, né du pays de Saxe: il mit au iour ſes erreurs l'an 1517. & l'Autheur naſquit 1524. *Non comme Chriſt la ſienne*] En toute humilité, non par le fer, le ſang & le feu. *Deſſous vn Apoſtat*] Luther moyne renié. *Que la fin en arriue*] Laquelle DIEV aydant nous eſperons bien toſt, malgré les traiſtres & les rebelles.

PRIERE A DIEV POVR LA VICTOIRE.

DOnne, Seigneur, que noſtre ennemy vienne
Meſurer mort les riues de la Vienne:
Et que ſanglant de mille coups perſé,
Sur le ſablon trebuche renuerſé,
Aupres des ſiens, au milieu de la guerre:
Et de ſes dents mordillonne la terre
Plat eſtendu comme vn Pin eſbranché,
Qu'vn charpentier de trauers a couché
Au bord prochain, où ſon fer le decouppe,
Pour le tourner en forme d'vne pouppe,
Ou d'vne roüe, à fin de meſurer,
L'vn l'Ocean, l'autre aille labourer:
Des ennemis ſoit pareil le carnage
Tranchez aux bords d'vn ſablonneux riuage.
Donne, Seigneur, que l'auare Germain,
Ces Reiſtres fiers puiſſent ſentir la main
Du ieune Duc, ſi qu'vne mort cruelle
Face qu'vn ſeul n'en conte la nouuelle
En ce pays que le Rhin va lauant,
Et que leur nom ſe perde en noſtre vent,

Et qu'à iamais leur morte renommée
S'eſuanoüiſſe ainſi qu'vne fumée,
Et que leurs corps accablez de cent coups
Soyent le diſner des corbeaux & des loups.
O Tout-puiſſant, donne que noſtre Prince,
Sans compagnon, maiſtriſe ſa Prouince:
Et que pompeux de braue majeſté,
Entre à Paris en triomphe porté,
Et que ſans grace & ſans miſericorde
Traine lié l'ennemy d'vne corde,
Bien loin derriere à ſon char attaché:
Punition de ſon graue peché,
D'auoir osé d'vne vaine entrepriſe
Forcer le Ciel, noſtre Prince, & l'Egliſe
Que DIEV *baſtit d'vn fondement tres-ſeur:*
Auſſi ſon bras en eſt le defenſeur.
Donne, Seigneur, que la chance incertaine
Ne tombe point ſur nos champs de Touraine,
Que nos raiſins, nos bleds & nos vergers
Aux laboureurs ne ſoient point menſongers,
Trompans les mains de la ieuneſſe blonde
Que le Danube abbreuue de ſon onde,
Et les nourrit ſuperbes & felons
Comme les fils des Ourſaux Aquilons,
Qui vont ſoufflant à leurs fieres venuës
Loind euant eux les legions des nuës,
Comme ceux-cy ſoufflent en noſtre ſein
Vn camp armé de peſtes & de faim.
Donne, Seigneur, que l'infidele armée
Soit par ſoy-meſme en ſon ſang conſumée:
Qu'elle ſe puiſſe elle-meſme tuer.
Ou bien du Ciel qu'il te plaiſe ruer
Ton feu ſur elle, & que toute elle meure,
Si que d'vn ſeul la trace ne demeure:
Comme il aduint dedans le champ de Mars,
Quand la moiſſon Colchide de ſoudars
Naſquit de terre, en armes heriſſée,
Que meſme iour vit naiſtre & treſpaſſée.
O Seigneur DIEV, *ma priere aduiendra:*
Ta gauche main ſon Egide prendra,
Le fer ta dextre, ains que Phebus s'abaiſſe
Tout haletant au ſein de ſon hoſteſſe.
Ou bien, Seigneur, ſi l'ennemy pourſuit
Tant le combat, qu'on le veinque de nuit,
L'Aube vermeille au large ſein d'yuoire
Puiſſe en naiſſant annoncer la victoire:
Lors moy, qui ſuis le moindre des François,
D'eſtomac foible, & de petite vois,
Ie chanteray de ce Duc la loüange:
Afin, Seigneur, que toute terre eſtrange
Craigne la France, & ne paſſe ſon bord;
Ou le paſſant, le prix en ſoit la mort.
Viuent, Seigneur, nos terres fortunées,
A qui tu as tes Fleurs de Lys données:
Viue ce Roy, & viuent ſes guerriers,
Qui de Poictiers remportent les Lauriers,
Lauriers gaignez, non ſelon la couſtume
Des Courtiſans, par l'ocieuſe plume,
Le lict, l'amour: mais bien par la vertu,
Soin & trauail, par vn rampart battu
Et rebatu de ces foudres humaines,
Par veille & faim, par ſoucis & par peines:
Et qui nous ont par leur ſang acheté
D'vn cœur hardy la douce liberté.
Borne le cœur, l'entrepriſe & l'audace
Des ennemis, qu'vne ſi foible place
A fait froiſſer, briſer & trebucher,
Comme vne nef ſe rompt contre vn rocher,
Qui retournoit de Carpathe ou d'Egée,
Joyeuſe au port de lingots d'or chargée:
Mais en voulant dedans le haure entrer,
Par vn deſtin elle vient rencontrer
Vn roc ſous mer qui la froiſſe au riuage,
Perdant ſon bien, que la mer, & l'orage
N'auoit ſceu rompre: Ainſi cet Admiral
Ayant paſſé maint peril & maint mal,
Perte de gens, & perte de muraille,
Vne premiere & ſeconde bataille,
S'eſt venu rompre en cent mille quartiers
Contre les murs debiles de Poictiers:
Là ſes cheueux qui par l'âge griſonnent,
Donnerent place aux Princes, qui cottonnent
D'vn ieune poil leurs mentons, & qui ont
Dés le berceau les lauriers ſur le front.
Cœurs genereux, hoſtes d'vne belle ame,
On dit bien vray, Fortune eſt vne femme,
Qui aime mieux les ieunes que les vieux:
Les ieunes ſont touſiours victorieux,
Touſiours le chaut ſurmonte la froidure:
Du gay Printemps plaiſante eſt la verdure,
Et le Soleil en naiſſant eſt plus beau
Que le couchant qui ſe panche au tombeau.

GARNIER.

Donne, Seigneur, que noſtre ennemy] L'Autheur fait icy priere à DIEV pour la victoire, le camp de Monſeigneur d'Anjou (depuis Roy Henry troiſieſme) & celuy des Princes, conduit par l'Admiral de Coligny, ſe

preparans à la bataille és plaines de Montcontour. *Meſurer mort*] *Italiam metire iacens*, Virgile aux Eneides. *La Vienne*] Riuiere en Poictou, ſur laquelle ſont les villes de Chaſtelleraud & de Chinon. *Mordillonne la terre*] De rage en mourant. *Mordillonne*] Manquant de force, pour mordre tout à fait. *Comme vn Pin*] Grand arbre qui porte la reſine & les pignons, & duquel on fait les Nauires. Ouid. Metamorph. 1. liure.

Nondum cæſa ſuis, peregrinum vt viſeret orbem,
Montibus, in liquidas pinus deſcenderat vndas.

Poupe] Le derriere du Nauire. *A fin de meſurer, L'vn l'Ocean*] Pour courir la grand' mer Oceane dans vn nauire, & ſçauoir la grandeur qu'elle a. *D'vn ſablonneux riuage*] D'autant que les ennemis eſtoient campez au bord de la riuiere. *L'auare Germain*] L'Allemand dit Germain de Germanie, nom que porte l'Alemagne, comme nous auons dit cy-deuant. *Reiſtres*] Gens de cheual d'Alemagne, nous en auons auſſi parlé: fiers, auares, c'eſt leur vraye epithete. Horace au 4. des Odes.

Quis Germania quos horrida parturit.

Du ieune Duc] Du Duc d'Anjou, n'ayant lors gueres que dix-ſept à dix-huict ans. *En ce pays que le Rhin va lauant*] Le Rhin, comme nous auons dit, eſt vn des fleuues d'Alemagne. *Et que leur nom ſe perde en noſtre vent*] En noſtre bonne fortune. *Sans compagnon*] Pour ce que l'Huguenot iouyſſoit du reuenu du Roy, leuant ſes deniers, & prenant ſes villes. *Sa Prouince*] Son Royaume, vne partie pour le tout. *Traiſne lié l'ennemy d'vne corde*] Horace en l'Ode 12. du 2. liure.

—— ductáque per vias
Regum colla minantium.

Forcé le Ciel, noſtre Prince & l'Egliſe] Abbatant les loix humaines, & les diuines. *Que Dieu baſtit d'vn fondement tres-ſeur*] *Et ſuper hanc Petram ædificabo Eccleſiam*, comme nous auons rapporté cy-deuant. *Auſſi ſon bras en eſt le defenſeur*] *In potentatibus ſalus dexteræ eius. Chance*] Sort. *Sur nos champs de Touraine*] D'autant que l'Autheur auoit le Prieuré Sainct Coſme lez Tours; car il eſtoit Vendoſmois, & non de Touraine. *Aux laboureurs ne ſoient point menſongers*] Horace Ode 1. liu. 3.

Non verberatæ grandine vineæ,
Fundúſque mendax.

Trempans les mains] Ayans les mains trempées. *De la ieuneſſe blonde*] Il entend par la ieuneſſe blonde les Allements, hommes blonds, qui dés leur ieuneſſe ont le cœur aux armes. Manilius de l'Aſtronomie l'appelle *Flaua Germania. Danube*] C'eſt vn fleuue du pays, dont nous auons parlé. *Felons*] Cruels. *Comme les fils des Ourſaux Aquilons*] Naiz au Septentrion voiſin de l'Eſtoille de l'Ourſe, où le vent d'Aquilon regne. *Loing deuant eux les legions des nuës*] Ouide en la Metamorphoſe.

Apta mihi vis eſt: hac triſtia nubila pello.

Et Arat: μέχρι Βορῆος ἀπαρσάμενος ἴδηαι.

Legions] Les Legions furent des troupes de gens de guerre d'Ordonnance, que les Romains eſtablirent pour leur ſeureté: les ordinaires montans à ſix mille pietons & 730. cheuaux, & les ordinaires ſeules portoient l'Aigle: dites Legions d'*Eligendi*, pour auoir vne prerogatiue d'eſlection des choſes grandes par deſſus les autres Legions, & les autres bandes guerrieres, telles que les Phalanges & les Cohortes: Voyez *Vuolfangus Lazius* és Commentaires de l'Hiſtoire Romaine. Icy l'Autheur vſe du mot de Legion par Metaphore, comme il fait d'vn camp de peſtes. *Donne, Seigneur, que l'infidelle armée*] L'Autheur la nomme infidelle, pour n'eſtre en la vraye foy. *Soit par ſoy-meſme en ſon ſang conſumée*] Se tue elle meſme. *Ton feu*] Ton foudre. *Comme il aduint dedans le champ de Mars*] Des hommes qui s'entretuoient l'vn l'autre en naiſſant (comme nous auons dit ailleurs) & leſquels les dents venimeuſes du fier dragon du champ de Mars auoient produits. *La moiſſon*] D'autant que Iaſon ſema les dents du ſerpent, dont naſquirent ces hommes. *Colchides*] Pour autant que ce fut au voyage de Colchos. *Soldats*] Pour ce qu'ils furent veus naiſtre & ſortir armez. *Egide*] L'eſcu, bouclier de Iupiter, couuert de la peau de la cheure Amalthée ſa nourrice, comme nous auons dit cy-deuant, ἀπὸ τῆς αἰγὸς, *à Capra*. Le Poëte donne cet Egide au vray DIEV, par alluſion. *Ains que Phœbus s'abaiſſe*] Auant que le Soleil panche. *Tout halletant*] Du trauail de ſon cours. *Au ſein de ſon hoſteſſe*) Dans les eaux de la mer, où les Poëtes diſent qu'il va tous les ſoirs à l'hoſtellerie pour coucher ayant acheué ſon cours. Nous en auons parlé. *Si l'ennemy pourſuit Tant le combat qu'on le veinque de nuit*] Pour ce que l'Admiral à fin de prendre l'aduantage du pays & du lieu, partit de nuict pour ſe loger à Moncontour; & depuis eurent le meſme deſſein, pour gaigner Etuaux. *L'aube vermeille au large ſein d'yuoire*] L'Aube ou l'Aurore (qui n'eſt autre choſe que le poinct du iour) eſt vermeille & blanche, par les impreſſions & Meteores du Soleil. *Au large ſein*] Maniere de parler frequente és vers des anciens Poëtes Grecs & Latins. Pindare baille aux Muſes l'epithete du large ſein: la terre eſt dite à la grande & large mammelle, & des autres ainſi. *Yuoire*] Dents d'elephant. *Lors moy qui ſuis le moindre*) Ce n'eſt parole d'Euangile, car icy la bouche ne parle de l'abondance du cœur. *D'eſtomach foible*) A tonner en vers. On void à la ſuite, comme il eſt vray que la bouche de l'Autheur ne s'organiſe par l'interieur, puis qu'il dit (& le peut dire) que ſa petite voix eſlancera le bruit de telle heureuſe victoire dans les pays Eſtranges. *Les fleurs de Lys données*] Ie penſe que nous auons parlé cy-deuant comme les fleurs de Lys furent données par l'Ange à Clouis Roy de France, au lieu de trois crapaux, où maintenant eſt l'Abbaye de Ioyenual, prés S. Barthelemy, non gueres loing de S. Germain en Laye. *Et viuent ces guerriers, Qui de Poictiers t'emportent les lauriers*] Meſſeigneurs Henry de Lorraine Duc de Guiſe dernier mort, & Charles de Lorraine premier Duc de Mayenne, qui ſouſtindrent le ſiege de Poictiers contre l'Admiral de Coligny, l'vn n'ayant que 17. ans, & l'autre 14. *Par l'ocieuſe plume, Le lit, l'amour*] Petrarque au Sonnet 7. de la 1. partie.

La gola, e'l ſonno, e l'otioſe piume.

Foudres humaines] Artilleries, & canons. *Des ennemis qu'vne ſi foible place A fait froiſſer*] Poictiers, neantmoins forte de braues gens de guerre. Maxime de François Duc de Guiſe recitée par la Noüe, que c'eſt vne faute ſignalée d'attaquer vne grande place bien fournie, quand on pourſuiuoit vn bien plus aduantageux & plus grand; & de fait cela redonna le temps à l'armée Royale, à demy deffaite par les incommoditez & fatigues, de ſe remettre. *Carpathe*] C'eſt vne Iſle aſſiſe en la mer que l'on dit Mediterranée; voiſine d'Egypte, au milieu de Crete & de Rhodes, & laquelle a de tour deux cens ſtades, & quatre villes renommées: la mer Egyptienne à cauſe d'elle eſt dite Carpathe. Voyez Homere, & Pline, & ces vers d'Horace en l'Ode 5. du 4. liure.

Vt mater iuuenem, quem Notus iunido
Flatu Carpathij trans maris æquora
Cunctantem ſpatio longiùs annuo
Dulci detinet à domo.

Et en la 35. du premier liure, parlant à la Fortune. *Ægée*] Mer vulgairement ditte Archipelague. C'eſt vne partie de la mer Mediterranée, prés de la Grece, diuiſant l'Europe d'auec l'Aſie. Les vns tiennent qu'elle s'appelle Ægée, du pere de Theſée ainſi nommé, qui de bien haut ſe jetta dedans; les autres d'vne autre façon. *Lingots d'or*] Morceaux d'or tirez des mines. *Haure*] Port de mer. *Vn roc ſous mer*] Eſcueil. *Ainſi ceſt Admiral*] Coligny. *Ayant paſſé maint peril & maint mal*] Sous les Rois François premier, & Henry deuxieſme tres-fidellement & vaillamment. *Perte de gens & perte de muraille*] Au ſiege de Sainct Quentin battu par Philippes II. Roy d'Eſpagne. *Vne premiere & ſeconde bataille*] Dreux, & Iarnac, autrement Iazeneuil, contre les Rois. *Aux Princes qui cottonnent*] Les deux ieunes freres de Guiſe. Cottonner eſt mettre la premiere barbe, pareille au cotton delié, ditte *lanugo*. *Dés le berceau les lauriers ſur le front*] Tenans de leur Pere, & de leur grand Pere. *Hoſtes d'vne belle ame*] Qui logent dedans vne belle ame. *Fortune eſt vne femme*] On depeint les Deïtez hommes ou femmes. *Qui ſe panche au tombeau*] Qui meurt ou ſemble mourir.

Donne, Seigneur, que ceſte barbe tendre
Puiſſe à la griſe vne vergongne rendre;
Et qu'au ſeul bruit de ce grand Duc d'Anjou,
Les ennemis ployent deſſous le iou,
Imitateur de l'eſprit de ſon Frere,
Imitateur des vertus de ſon pere,
Imitateur de ces Ducs Angeuins,
Princes guerriers, qui hautains & diuins,
N'eſtimant point les petites conqueſtes,
Iuſques au Ciel ont eſleué les teſtes,
Et meſpriſans la mer & les dangers,
Terres, trauaux, & peuples eſtrangers,
Conquirent ſeuls d'vne force aſſeurée,
Tyr, & Sidon, Nicée, & Ceſarée,
Et la cité où IESVS *autresfois*
Pour nos pechez enſanglanta ſa Croix.
Donne, Seigneur, que mon ſouhait aduienne,
Que l'ennemy aux riues de la Senne
Tombe ſanglant de mille coups perſé,
Sur le ſablon trebuche, renuerſé
Aupres des ſiens, au milieu de la guerre:
Et de ſes dents morde la dure terre,
Comme inſenſé de voir tous ſes deſſeins
Ainſi que vent eſchapper de ſes mains.

GARNIER.

Ceſte barbe tendre Puiſſe à la griſe] Monſeigneur à l'Admiral. *Ploye deſſous le ioug*] *Ferre iugum valet.* *De l'eſprit de ſon Frere*] De Charles de Valois Roy de France. *Des vertus de ſon pere*] De Henry deuxieſme. *De ces Ducs Angeuins*] L'vn Frere de Sainct Louys, & Roy de Sicile, nommé Charles, qui fut à la terre Saincte; & l'autre fils du Roy Iean, nommé Louys, Roy de Sicile. *Tyr & Sidon*] Nous en auons amplement diſcouru. *Nicée*] Ville metropolitaine d'Aſie & de Bithynie, au rapport de Strabon liure quatrieſme. I'en tairay l'origine & les particularitez, me ſuffiſant de publier qu'il y fut tenu jadis vn Concile renommé de trois cents dix-huict Eueſques, pour refuter l'erreur des Arriens. *Iuſques au Ciel ont eſleué leurs teſtes*] C'eſt à dire, ont eſté grands & triomphants. Horace Ode 1. du liure 1.

Sublimi feriam vertice ſydera.

Ceſarée] Il en eſt trois, mais celle dont nous auons à parler, eſt vne ville de Paleſtine, & de Mauritanie, non gueres loing du mont Carmel, au riuage de la grande mer, que l'on nommoit la Tour de Strabon, deuant qu'Herodes l'euſt faicte ſuperbement & richement baſtir au nom de Ceſar. Là pour n'auoir rendu l'honneur à DIEV, que nous luy deuons rendre, le Nepueu de ceſt Herodes fut touché viuement de l'Ange, dont il mourut: & là Sainct Pierre baptiſa Corneille Centurion. *Et la Cité où Ieſus*] Hieruſalem. *Vienne*] Riuiere, dont nous auons parlé.

L'HYDRE DESFAICT,

ov

LOVANGE DE MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV, frere du Roy, à preſent Roy de France.

IL me faudroit vne aimaintine main,
La voix de bronze, vne plume d'airain,
Si ie voulois par vne digne hiſtoire
De ce grand Duc eſcrire la victoire,
Et les vertus qui demy-Dieu le font,
Et les lauriers qu'il s'eſt mis ſur le front,
Le nourriſſon de Fortune proſpere,
Fils d'vn Monarque, & d'vn Monarque Frere,
Qui par prouëſſe vn iour doit acquerir
Vn autre Sceptre auant que de mourir.
C'eſt ce Henry (ſecond honneur de France)
Fils de Henry, que Mars dés ſon enfance
Comme ſa race en ſon giron nourrit,
Et le meſtier des armes luy apprit:
Et couronnant cet enfant de lierre,
Dés le berceau le fit naiſtre à la guerre.
Ainſi jadis le grand Saturnien
Fut alaitté dans l'antre Dictyen
Entre le bruit des boucliers & des armes:
Ainſi jadis ces deux fameux gendarmes
Iaſon, Achille, enfançons de Chiron,
Furent nourris en ſon docte giron,
Qui aux combats ſans crainte ſe pouſſerent,
Et de bien loin leur pere ſurpaſſerent.
Ainſi ce Prince en la guerre nourry
Paſſe les faicts de ſon Pere Henry.
Il eſt certain que du bout de ſa lance
Henry borna plus outre noſtre France,
Et ſur le Rhin planta les Fleurs de Lys:
Mais ſes ſubjects de cœur eſtoient vnis,
Et ſans diſcord chacun en ſon office
A ce bon Roy faiſoient humble ſeruice:
Ce Duc guerrier a trouué les François
Tous diuiſez de vouloir & de lois,
Qui forcenez ſaccageoient leur Prouince,
Faiſant ſonner le fer contre leur Prince,
Tant peut vn peuple aux armes eshonté,
Quand la fureur le deuoir a donté.
Luy conſeillé d'vne ieune prudence,
Des partiaux a froiſé l'impudence,
Et par le fer planté comme veinqueur
L'obïſſance & la honte en leur cœur.
O vaillant Duc, ainſi la fiere audace
De Hannibal s'amortiſſant fit place
A Scipion ieune Prince Romain,
Laiſſant tomber Carthage de ſa main.
Mais à qui dois-ie égaler la ieuneſſe
De ce Henry, ſinon à la proüeſſe
Du ieune Pyrrhe, enfant Achillien,
Foudre & terreur du mur Dardanien?
Tous deux yſſus d'vne race Royale,
Tous deux ornez d'vne ame liberale:
Ieunes tous deux, & de qui le menton
Eſtoit à peine encreſpé de cotton,
Blonde toiſon qui ſort pour le meſſage
Que l'homme vient en la fleur de ſon âge:
Tous deux guerriers amoureux & courtois,
L'vn l'heur de Grece, & l'autre des François?

GARNIER.

Il me faudroit vne aimantine main] L'Autheur en ce champ de victoire gaignée à Moncontour, par le Roy Henry III. pour lors Duc d'Anjou, contre les Huguenots, commence par vne boutade, & par vne fougue, imitée du Poete Marulle, dont nous auons cy-deuant parlé, qu'il n'euſt ſceu mieux eſlire pour tirer au vif vn ſubiect de telle valeur. *Aimantine*] D'Aimant: c'eſt vne pierre d'vne matiere qui tire à ſoy le fer. *Bronze*] Eſpece de cuiure, tirant ſur le brun, qui dure infiniment, & dont l'on fabrique les ſtatuës. *Airain*] Cuiure iaune, dont l'on fait les vſtanciles de maiſon. L'Autheur pour ſignifier l'eſtre durable de ſon chant de triomphe, a mis en auant ces Metaphores priſes des choſes dures. *Qui demy-Dieu le font*] Heros, comme eſtoit Hercule, & tous ces Preux qui furent à la Toiſon d'or. *Le nourriſſon de Fortune*] C'eſt vne Appoſition. *Fils d'vn Monarque & d'vn Monarque Frere*] De Henry II. & de Charles IX. comme il eſt dit. *Doibt acquerir Vn autre Sceptre*] Voyci comme DIEV met l'aiguillon de Prophetie en l'ame des Poetes, & comme Horace ne parloit en vain quand il le publioit: car il ne fut point de mention que fort long-temps apres de la Couronne de Pologne qui fut donnée à ce ieune & vaillant Prince 1573. *Mars*] Dieu de la guerre, nous en auons deſia parlé. *Et couronnant ceſt enfant de lierre*] Virgile:

Inter victrices hederam tibi ſerpere Lauros.

Dés le berceau] Dés la premiere ieuneſſe, comme l'on dit; Il eſt guerrier, il eſt ſçauant, &c. dés le ventre de la

mere : c'eſt vne maniere de figure que les anciens Poëtes font valoir à tout propos. *Le grand Saturnien*] Iupiter fils de Saturne. *Fut allaicté dans l'antre Dictyen*] Rhée autrement ditte Cybelle, mere de Iupiter, ſoudain qu'il fut né, voyant que Saturne mangeoit ſes enfans, & les deuoroit tous, le fit porter en Crete habilement dans vn antre, ſur le mont Dictee, le recommandant au peuple de ceſte region, nommez Corybantes & Dactyles, & depuis Curetes : ils furent Prebſtres de Cybelle, & danſoient en choquant des armes deuant l'antre, de peur que la voix de l'enfant ne s'entendiſt. Voylà comme Iupiter fut ſauué par les Curetes, nommez ainſi pour l'auoir nourry, ἀπὸ τῆς κουροτροφίας. *Iaſon, Achille, Enfançons de Chiron*] Nous auons parlé d'eux. *Enfançons*] Nourriſſons. *Et de bien loin leur pere ſurpaſſerent*] Æſon le vieillard, & Pelee, à la femme duquel on prophetiſa qu'elle auroit vn fils qui paſſeroit la gloire de ſon pere. *Henry borna plus outre noſtre France, Et ſur le Rhin, &c.*] Quand Henry II. fit en armes le voyage d'Allemagne, aſſiſe au fleuue du Rhin. *A trouué les François Tous diuiſez*] Quand il leur a donné la bataille par deux fois. *Ainſi la fiere audace De Hannibal*] Hannibal, ou Annibal, fut General des Carthaginois à 26. ans contre les Romains, & leur fit mille maux, l'ayant promis & iuré ſur leurs autels à ſon pere Amilcar. En fin Scipion Capitaine, & fort ieune Prince Romain, le vainquit dans le pays d'Afrique en luy rauiſſant Carthage, dont il fut nommé l'Africain. Cet Hannibal ayant gaigné la fuite, ſe retira vers le Roy de Bithynie, où demandé par les Romains, & de prés aſſiegé des leurs, il s'empoiſonna d'vn venin qu'il portoit dans vn anneau, lors aagé de 72. ans, Plutarque, Eutrope, Oroſe. Quant à Scipion, bataillant genereuſement contre les ennemys de l'Empire de Rome, il y fut tué. *Carthage*] La premiere ville d'Afrique, & la plus renommée, qui fut baſtie par Didon 70. ans deuant que Rome fuſt, dit Euſebe, & ſelon quelques-vns aprés la guerre de Troye. Si d'auenture il n'en eſt parlé cy-deuant, on en tirera l'eſclairciſſement que nous en donnons, & iugera-t'on ce qu'elle eſtoit par ces vers du Prince des Poëtes Latins:

——diues opum, ſtudiſque aſperrima belli :
Quam Iuno fertur terris magis omnibus vnam
Poſthabita coluiſſe Samo. Hîc illius arma,
Hîc currus fuit : &c.

Du ieune Pyrrhe enfant Achillien] Il eſtoit fils d'Achille, & de Deidamie fille de Lycomede, & le nom de Pyrrhe luy fut donné pource qu'il auoit les cheueux roux. Il fut de meſme appellé Neoptoleme, à cauſe que bien ieunet il fut mené deuant Troye prés de ſa fin : car il eſtoit predit qu'elle ne ſeroit iamais priſe des Grecs que par le moyen des Eacides, dont ſon pere Achille eſtoit. Par luy maints grands, & des enfans meſmes du Roy Priam furent tuez, & de celà non content, il immola Polyxene aux ombres d'Achille ſon pere. En fin ſous vn effort de ialouſie & d'amour, Oreſte par embuſche le tua. Virg. 3. des Eneides. *Foudre & terreur du mur Dardanien*] Du mur Troyen, dit ainſi, pourautant que iadis le Roy Dardan commanda là. *Tous deux iſſus d'vne race Royale*] Pyrrhe des Eacides, Henry des Orleans & des Valois. *Ornez d'vne ame liberale*] On n'ignore point l'extreme liberalité du Roy Henry III. pluſieurs qui s'en trouuent bien ſçauroient bien qu'en dire. *Encreſpez de cotton*] Frizé de poil follet : ce mot d'encreſpe, vient de Petrarque, *Endora, emperla, increſpa.* *Blonde toiſon*] Blonde barbe.

L'vn quand la Grece eſtoit toute troublée,
Venant à Troye accorda l'aſſemblée,
Donna l'aſsaut, vainquit ſon ennemy,
Et le fit choir ammoncelé parmy
Les durs cailloux tombez de ſes murailles,
Et ſeul mit fin à dix ans de batailles,
Et d'vn tour d'œil paracheuer il ſceut
Ce que ſon pere en dix Hyuers ne peut.
Noſtre Duc vint, quand la France eſtonnée
De factions, de troubles & menée,
Sans frein, ſans bride, erroit à ſon plaiſir,
(Voulant pour loy la liberté choiſir)
De gros boüillons ſ'eſleuoit toute enflée,
Comme la mer des Aquilons ſouflée
Contre vn nauire, & lors perdant ſon art
Le Pilot' laiſſe aller tout au hazard.
Ainſi ce Duc ſ'apparut à nos peines :
Nos vieux Soldars & nos vieux Capitaines
Eſtoient perdus, & ne reſtoit ſinon
Des vieux Gaulois que l'ombre & que le nom.
Il ſ'eſchauffa d'vne ame non commune,
Il entreprit de forcer la fortune,
Et au danger ſurmonter le Deſtin,
Et le projet que l'enuieux mutin
Se propoſoit par belle couuerture,
Et pour ſon Frere eſſaya l'auenture.
On dit qu'Alcide en viuant acheua
Treize labeurs : celuy qui controuua
Tant de trauaux mis à fin par Hercule,
Eſtoit menteur & de creance nulle :
Il ſuffit bien qu'vn homme en ſon viuant
Aille ſans plus vne guerre acheuant.
Or ce Henry a fait choſe impoſſible,
Tuant vn Hydre au combat inuincible :
Et ſeul de tous par armes a desfait
Ainſi qu'Hercule vn ſerpent contrefait,
Aux yeux ardans, à la gueulé eſcumeuſe,
A la poictrine infecte & venimeuſe,
Qui d'vn ſeul col trois teſtes eſbranloit.

Et ſeulement ſept arpens ne fouloit
Deſſous ſa panſe horrible & Stygienne:
Mais ſe roulant par toute la Guyenne,
Sa noire queuë à la Rochelle auoit,
Et ſes trois chefs en Vienne abbreuuoit:
Monſtre cruel, qui de ſa ſeule haleine
Corrompoit l'air, les fleuues & la plaine.
Dedans ſa griffe Angouleſme empietoit:
Son eſtomac en rampant ſe portoit
Deſſus Niort, & ſa large poitrine
Fouloit par tout la terre Poiteuine.

GARNIER.

La Grece] La Grece eſt vne region d'Europe, iadis la fontaine des arts, & la mere des vanitez: ditte Grece de ſon premier Roy, nommé Grecus: d'en vouloir parler comme des autres lieux, & d'eſcrire tout par le menu, l'encre & le papier n'y ſuffiroient, tant elle eſt admirable, & digne auſſi d'eſtre admirée; ſi bien que pour dire vn homme parfait, vn homme d'eſprit, on dit, vn homme Grec. *Eſtoit toute troublée*] D'auoir perdu le vaillant Achille, occis en trahiſon de la main de Pâris, en vengeance de la mort d'Hector ſon frere aiſné: d'auantage de ne pouuoir gaigner Troye, & l'emporter d'aſſaut, depuis tant d'années. *En dix Hyuers*] En dix ans; vne partie pour le tout. *Sans frein, ſans bride*] Metaphore du cheual. *La liberté choiſir*] Seul but des Huguenots, que les appas du libertinage, & les plaiſirs de l'abandon. *De gros bouillons ſ'eſleuoit*] De fureur. *Comme la mer des Aquilons ſouffiée*] Des vents furieux du Septentrion.

——*Aquilonibus aſperat vndas.*

Pilot'] Au lieu de *Pilote*, c'eſt à dire Marinier; nous en auons, ie penſe, dit quelque choſe. *Eſtoient perduz*] Bien empeſchez; au bout de leur roollet: Or l'Autheur veut dire qu'ils eſtoient morts, comme le Duc de Guiſe, le Conneſtable de Montmorency, le Mareſchal de Sainct André, les vns dans les combats, & les autres de ſang froid & par trahiſon. *Et ne reſtoit ſinon Des vieux Gaulois*] La plus part des bons & francs ſeruiteurs du Roy, ſe reduiſant au neant. *Gaulois*] François. Nous en auons donné preſque touſiours l'epithete de vieux au nom Gaulois. *Fortune*] Sort, hazard, ou la Royne des legeretez. *Surmonter le Deſtin*] Qui ſembloit contribuer aux pertes de la France. *Par belle couuerture*] Sous ombre de reforme & de religion. *Et pour ſon Frere*] Le Roy Charles. *Alcide*] Hercule. Voyez cy-deuant. *Treize labeurs*] Il en a produit vn grand nombre, mais on fait mention de douze principaux, que nous auons r'apportez en deux Epigrammes, l'vne Grecque & l'autre en Latin. *Tuant vn Hydre*] Hydre eſtoit vn grand Serpent, demeurant au palus de Lerne vers Argos, ayant trois chefs, leſquels renaiſſoient à meſure qu'Alcide les couppoit, tellement qu'il s'aduiſa de les bruſler, pour vaincre, auſſi toſt qu'il les auoit tranchez. Virgil. aux Epigr.

——*Lernæam ferro & face contudit Hydram.*

Le meſme Virgil. au 6. de l'Eneide, luy baille 50. chefs.

Quinquaginta atris immanis hiatibus Hydra.

Tuant vn Hydre au combat inuincible] L'Huguenot, qu'il entend par l'Hydre. *Vn Serpent*] C'eſt l'Hydre meſme. *Et ſeulement ſept arpent ne fouloit*] Car on dit que ce Monſtre dont Hercule vint à bout, couuroit ſept arpens de ſon corps: Arpent eſt vne meſure dont l'on conte les pieces de terre, ſoit de vignes, ſoit de bleds, ſoit d'autres choſes, lequel tient ce que deux bœufs peuuent labourer le iour, qui ſont 12. vingts pieds, ſelon les Romains. *Stygienne*] Infernale; à cauſe de Styx fleuue des Enfers, comme nous auons dit ailleurs. *Guyenne*] Pays lequel a Bordeaux pour ville Metropolitaine; & comprend tout ce que la Garonne abbreuue, dans le pays de Saintonge. *Rochelle*] Ville de Saintonge, que l'on peut dire eſtre la meſme choſe au Royaume de France, que Geneue en la Duché de Sauoye. Son pays eſt nommé le Comté d'Aunis, lequel eſt moins large que long: il ſe borne du Poictou vers l'Orient, & vers le Septentrion: vers le Midy d'vne partie du Saintonge, & vers le Couchant de la mer Oceane. La Rochelle eſt ſur vn bras de mer, ayant deux fois le iour le flus & ſon reflus: de tous endroicts elle eſt preſque enuironnée de mareſts, & le pays qui la voiſine eſt fertile à bon eſcient. Elle eut de beaux priuileges de Charles VIII. Roy de France, dont elle a voulu touſiours s'ayder pour coulorer vne rebellion d'hereſie enuers ſes Roys iuſqu'à maintenant, qu'elle attend les armes iuſtes, & le comble des heureuſes victoires du Roy Louys XIII. pour chaſtier ſon infidelité. Nos Roys l'ont fait baſtir depuis 700. ans, pour reſiſter aux brigands de mer: Les Anciens la nommoient, le Promontoire des Saintongeois, *Santonum portus*. Si ie m'eſtends beaucoup à ſon adueu, c'eſt bien la raiſon, puis qu'elle fait tant parler d'elle. *Vienne*] De qui nous auons diſcouru cy-deuant, laquelle paſſe à Chaſtelleraud en Poictou, comme elle fait en Anjou, vers Chinon. *Angouleſme*] Ville fort ancienne, capitale d'Angoumois en Saintonge, aſſiſe en vn lieu tres-fort, & releué, qui paroiſt comme l'angle d'vne campagne eſtenduë entre deux riuieres, dont l'vne eſt la Charante, où les Huguenots payerent l'eſcot & les pots caſſez à la bataille de Moncontour. *Niort*] Ville de Poictou, fort renommee pour les Foires qui s'y tiennent l'an par trois fois. *La terre Poiteuine*] Laquelle a plus de cent lieuës Françoiſes de longueur, à ſçauoir du Lymoſin iuſqu'à Nantes, & de largeur depuis le Berry iuſqu'à la mer. Le nom de Poiteuins deriue de *Picti*, qui veut dire peincts, d'autant que les peuples de là ſe fardoient le viſage & les cheueux.

Nul tant fuſt preux, aſſaillir ne l'oſa:
Ce ieune Duc hazardeux ſ'oppoſa
Seul à l'effroy d'vne ſi fiere beſte:
Et luy coupa prés Lymoge vne teſte,
Qui ſe mouuoit conduicte par Mouuant.
De ſon goſier elle ſouffloit au vent
Flame ſur flame en ſalpeſtre allumée,
Chaude de braize & d'obſcure ſumée,

Et embrazoit tous les champs d'alentour.
Mais ce bon Prince ennemy de ſejour,
Sans craindre chaud, ny greſle, ny gelée
D'eſpeſſe pluye & de neiges meſlée,
Ny les mois froids où le Soleil ne vit,
En meſpriſant l'Hyuer le pourſuiuit
Si viuement qu'à la fin il rencontre
Encore vn coup les teſtes de ce Monſtre.
Aupres Jarnac ce Henry luy couppa
Vn autre chef, mais l'Hydre le trompa:
Car prenant vie & vigueur de ſa playe,
Plus que deuant le combat il eſſaye:
Et d'vn ſeul chef qui de trois demeura,
Du premier coup Luſignan deuora:
Puis renforcé de force & de courage,
Se renoüant nœud ſur nœud d'auantage,
En ſe cachant par deux mois tous entiers
Dans vn mareſt voulut manger Poictiers.
Mais pour neant il jettoit ſa menace:
Car ce grand Duc luy fit quitter la place,
Et l'attirant par la plaine au combat,
De ces trois chefs le dernier luy abat.
Or pour neant il ſe met en defenſe,
N'ayant plus rien que la queuë & la panſe,
Qui ſe recherche, & taſche à raſſembler
Son corps tranché qui ne fait que trembler.
Au dernier coup que ſa teſte couppée
Baigna le champ ſous l'Angeuine eſpée,
Il s'eſcria d'vn ſifflement ſi haut,
Que Moncontour, Sainct Iouyn, & Arnaut
En ont tremblé, & la riuiere Diue
Toute effroyée en trembla dans ſa riue.
Son corps perclus, ſinueux & rampant,
En ſe virant arpent deſſus arpent
Pour ſe ſauuer tout fardé de cautelle,
Vif en ſa mort regaigna la Rochelle:
Où par vergongne il cache ſa douleur
Sous vn ſemblant de ne craindre vn malheur.

GARNIER.

Nul tant fuſt preux aſſailltr ne l'oſa] L'Autheur habillant icy l'Huguenot en Hydre, il luy fait couurir tous les pays qu'il vſurpoit, & voloit au Roy Charles IX. ſon maiſtre; diſant que l'on n'oſoit l'aſſaillir, tant il eſtoit fier, mais que le Roy Henry III. pour lors Duc d'Anjou, l'aſſaillit & le deffit brauement. *Et luy couppa prés Lymoge vne teſte*] Quand Louys de Bourbon Duc de Montpenſier, vn des bons & zelez Princes de la Terre, y mit en pieces les Regiments de Pierre-gourde & Mouuans, qu'ils menoient au ſecours de l'Huguenot. Quant à Lymoges, c'eſt la premiere ville du Lymoſin, tres-ancienne & tres-fameuſe, aſſiſe partie ſur vn valon, partie au faiſte d'vne colline: elle eſt prés la Vienne, & porte ſon nom d'vn nommé Lemouix de la ſucceſſion des enfans de Noé. *Mouuant*] Nous en auons parlé ſous le nom du Viconte de Mouuans. *Salpeſtre*] Ce que l'on ratiſſe & recueille des murailles des caues, pour faire de la poudre à canon. *Mais ce bon Prince*] Henry. *Où le Soleil ne vit*] Où ſes feux demeurent comme engourdis, & ſans pouuoir. *Aupres Iarnac ce Henry luy couppa*] Iarnac ville de Saintonge, d'où la bataille qui fut donnée en ce lieu 1569. prit ſon nom: d'autres nomment laditte bataille Iaſeneuil, d'autres Baſſac, des lieux prochains. L'Autheur prend icy l'vne des teſtes de l'Hydre, pour le corps de l'armee entierement, & non d'aucun chef particulier, de meſme qu'il fait à la bataille de Moncontour. *Luſignan deuora*] Que l'Admiral de Coligny reduiſit à ſoy quelque temps de là. C'eſt vne ville à cinq lieuës de Poictiers, dans laquelle eſt vn Chaſteau fort que Meluſine fit baſtir anciennement. L'Autheur dit que l'Hydre ſe remettoit en vigueur perdant l'vne de ſes teſtes, pource qu'il eſt dit que celuy d'Hercule en perdant vne, en regagnoit deux. *Se renoüant nœud ſur nœud*] A la maniere des Serpents qui ſe renoüent & ſe refont. *Voulut manger Poitiers*] Car il ne la mangea pas, d'autant que Meſſieurs de Guiſe la defendirent. C'eſt la plus grande ville de France, & du plus grand tour apres celle de Paris, mais elle contient force vignes & force iardins: Elle eſt de tous endroits enuironnee de montagnes, fors d'vne part, où ſe voit à l'aiſe & d'vn bel aſpect l'vni de ſes campagnes verdoyantes, leſquelles ſe baignent delicieuſement dans la riuiere du Clain, dont elle eſt arrouſée. L'Autheur dit que l'Hydre ſe logea deux mois entiers dans vn mareſt, pour ce que vers l'Egliſe de Sainct Hilaire de Poictiers, au bas de la montagne, iuſqu'à Sainct Ladre, où faut la riuiere, vn grand & large mareſt s'eſtend, nommé l'Eſtang Sainct Hilaire, où plus de ſept ſepmaines le camp de l'Admiral de Coligny demeura, tenant le ſiege. *Que ſa teſte couppée Baigna le champ*] Le ſang coulé de ſa teſte. *L'Angeuine eſpée*] Du Roy Henry III. alors Duc d'Anjou. *D'vn ſifflement*] Comme font les Serpents. *Moncontour*] Lieu renommé pour la bataille que ledit Roy, Duc d'Anjou gaigna dans la plaine de Cron, demi-lieuë de là, contre les Huguenots conduits par l'Admiral Coligny. Moncontour eſt vn lieu ſur les confins de Poictou, vers la haute Bretaigne, qui fait ſeparation de l'Anjou, & dudit Poictou. *Arnaut*] Heruaut, ou Eruaux, à deux lieuës de là; petite ville d'autour, comme Sainct Ioüin. *Diue*] C'eſt vne riuiere du meſme quartier. Diſant que ces lieux ont tremblé d'effroy, c'eſt vne Metonymie, pour dire les habitants: Voyez Moſch. en l'Epitaphe de Bion, des villes qui pleurent. *Sinueux*] Tortu, coutbé. *Rampant*] Voyez dans Nicandre en ſes Theriaques, la fable du Serpent Hemorrhois, qu'Helene froiſſa du pied contre

le Nil, en vengeance de la mort de ſon Pilote, qu'il auoit touché de ſa dent; & comme le Serpent ayant l'eſchine rompuë, a touſiours rampé dés ceſte heure-la.

Εἴ γ' ἔτμον Τροίηθεν ἴσα ἐχαλέψατο φύλλοις
Αἴν Ἐλένη, ὅτε νῆα πολύφροιζον ἐπὶ Νεῖλον
Ἔσησαν, Βορέαο κακὼ πεφυγόντες ὁμοκλήν,
Ἡμος ἀναψύχοντα κυβερνητῆες Κάνωβον, &c.

Virant] Tournant. *Vif en ſa mort*] Reprenant vie, en ſe retirant en lieu d'abry. *Rochelle*] Nous en auons parlé deſia; que Dieu voulſiſt nous faire tant de bien que l'on n'en parlaſt iamais.

Courage Prince, il faut l'œuure parfaire,
Il faut tuer le corps de l'aduerſaire,
Sans le laiſſer par tronçons rechercher:
Il faut, mon Duc, la deſpoüille attacher
Toute ſanglante au deſſus de la porte
Du Temple ſainct, dont les pierres ie porte,
Que Calliope ourdit de ſon marteau
Non gueres loin où Loire de ſon eau
Baigne de Tours ſes riues ſolitaires,
Et ſera dit LE TEMPLE DES DEVX FRERES.
Ainſi Caſtor & Pollux n'eſtans qu'vn,
N'auoient auſſi qu'vn meſme autel commun:
Ainſi Phœbus en la barbe où vous eſtes,
Occiſt Python de ſes ieunes ſagettes,
Et appendit pour ſpectacle immortel
La beſte entiere au haut de ſon autel.
» *Car la moitié n'eſt iamais honorable:*
» *Touſiours le tout aux Dieux eſt agreable:*
» *Et rien ne ſert de combatre à demy,*
» *Il faut du tout vaincre ſon ennemy.*
Les Deliens au retour de l'année
Deuant le Temple à la feſte ordonnée
Tournoient le bal chantans tous d'vne voix,
Comme Apollon tira de ſon carquois
Les premiers traits, & d'ardente ſecouſſe
Fit du Serpent toute la terre rouſſe:
Et ie diray comme noſtre Apollin
Ce ieune Duc, ce François Herculin,
Eſleu de tous Capitaine publique,
Coupa les chefs au ſerpent Hugnotique,
Lequel auoit ce Royaume embraſé,
Foüy les morts, ſacrilege briſé
Les Temples ſaincts, honny nos bons Images,
Et d'vn beau nom couuert ſes brigandages.

GARNIER.

Courage, Prince] L'Autheur excite le vainqueur à l'acheuement, ayant bien commencé: L'on en vit des effects depuis. *Tronçons*] Groſſes tranches, roüelles. *La deſpoüille attacher*] Maniere des Anciens. *Dont les pierres ie porte, Que Calliope ourdit de ſon marteau*] C'eſt vne allegorie que tout cecy; le Temple ſainct, le marteau, les pierres, ne voulants ſignifier autre choſe que les vers de l'Autheur, & l'immortalité qu'ils donnent. *Calliope*] Vne des Muſes, la premiere de toutes, qui preſide aux vers Heroïques. *Ourdit de ſon marteau*] I'entens icy nos eſprits à trois fils, nos hardis repreneurs qui diront auec ſuffiſance, que l'on n'ourdit pas auec le marteau; que c'eſt vn terme pour les tiſſerants, & pour leur nauette; La Baronie en faueur de Meſſieurs les Huguenots l'en reprit de meſme, en ſes inuectiues, ſans iuger qu'il eſt bien permis aux grands Poëtes, comme l'Autheur, d'vſer de quelque licence, & de faire valoir auſſi les figures par les figures meſmes. Que donc ces legeres teſtes (qui pour ſe faire eſtimer par leurs ignorances, propoſoient d'augmenter & diminuer les œuures de l'Autheur, & demembrer ſes vers pour y mettre des leurs, qui ne ſont que pour les beurrieres) demeurent coyes; ſinon ie leur promets eſtre le ſecond d'vn qui n'a point de ſecond, & tel enuers eux tous, egalement, comme Alcide enuers les Pygmées, s'ils en meritent l'honneur & la faueur. *Non gueres loin où Loire de ſon eau Baigne de Tours les riues ſolitaires*] A Sainct Coſme lez Tours, Prieuré ſitué dans vn Iſle, appartenant à l'Autheur, (& dans lequel il giſt) autant plaiſant lieu qu'il s'en voye. Il le nomme ſolitaire, pour les boccages touffus & ſecrets dont il eſt enuironné: ſi toutesfois ſolitaire doit ſe referer à Tours, c'eſt de la part qui tire à Sainct Coſme. *Loire*] C'eſt le nom d'vne riuiere, qui prend ſon origine des montagnes de Montpeſat, vers le Puy en Velaye, & qui paſſant dans le pays de Bourbonnois ſe rend à Neuers, & finalement, va tomber en la mer au deſſous de Nantes: Elle paſſe à Tours, à Blois, aux villes d'Orleans & d'Angers: bref elle arroſe tant de lieux qu'elle en eſt par tout fameuſe & renommée. *Tours*] Principale ville de Touraine, & l'vne des plus anciennes de la Gaule, aſſiſe au Loire, & baſtie par les vieux Gaulois auant que iamais l'on eut oüy parler d'Ilion, ny de Troye la grande. Certains diſent qu'vn nommé Turne la fit baſtir. *Des deux Freres*] Charles IX. & Henry Duc d'Anjou, depuis Roy. *Caſtor & Pollux*] Fils Iumeaux de Iupiter & de Lede, fille de Tyndare: & pource que ledit Iupiter auoit emprunté la figure d'vn Cygne quand il trairta l'amour auec leur mere, on dit qu'ils ſont venus d'vn œuf. Si toſt qu'ils furent grands ils nettoyerent la mer de brigands & de pirates: à ceſte raiſon l'on tient qu'ils ſauuoient les nauires du naufrage, & que

c'eſtoient deux Aſtres diuins nommez les Beſſons ou Iumeaux, autrement Sainct Herme, ou les freres d'Helene : car elle eſtoit leur ſœur. Theocrite en l'Eidyl. des Dioſcures.

Ἀλλ' ἔμπης ὑμεῖς τε καὶ ὐκ βυθῷ ἔλκετε πᾶας
Αὐπῆσιν ναύταισιν ὀϊομένοις σαώσασθαι, &c.

Les vns diſent que Pollux aima ſon frere Caſtor d'vne amour ſi grande & ſi forte, que le voyant mort en duel, n'eſtant pas immortel comme luy, fit demande à Iupiter qu'il euſt part à ſon immortalité, ſi bien qu'ils viuoient & mouroient l'vn & l'autre par rang & par ſemeſtre. Virgile au ſixieſme de l'Eneide:

Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties.

Touchant leurs combats, voyez Apoll. Rhod. & Theocrit : & de leurs exercices du cheual & de l'eſcrime voyez Homere en leur Hymne. Horace en parle comme eux ainſi :

——puerósque Ledæ :
Hunc equis, illum ſuperare pugnis
Nobilem.

Ainſi Phebus] Apollon, de qui maintesfois nous auons parlé cy-deuant. *Python*] Grand Serpent enorme, que les rayons du Soleil, & les fanges d'aprés le Deluge firent naiſtre, qu'Apollon tua de coups de fleches, prés la riuiere de Cephiſe au bas de Parnaſſe, à cauſe des rauages qu'il faiſoit : il eſt nommé Python du nom de putrefaction : car πύθω, veut dire, *putreſcere*. *En la barbe où vous eſtes*] Callimach en l'Hymne d'Apollon :

Καίνεν ἀεὶ καλὸς, ἢ ἀεὶ νέος, οὔποτε Φοίβῳ
Θηλείαις οὐδ' ὅσον ὅπι χνόος ἤλθε παρειᾶς.

Ieunes ſagettes] Non qu'il appelle ieunes les ſagettes, mais pource qu'vne ieune main les tiroit : ainſi que l'on dit, vne vaillante eſpée, bien qu'elle n'ait rien de valeur de ſoy. *Appendit*] Pendit comme en trophée, en homage, en vœu. *Au haut de ſon autel*] Auquel il immoloit au Roy du Ciel. *Touſiours le tout aux Dieux eſt agreable*] Ananias & Saphira donnent preuue comme il faut tout bailler à Dieu, ſans retenir aucune choſe. *Les Deliens au retour de l'année*] Ceux de l'Iſle de Dele, appartenante à Phebus, & dans laquelle il auoit eſté né, quand elle eſtoit vagante & ſans arreſt. *A la feſte ordonnée Tournoient le bal*] Ouid. 1. de la Metamorph.

Inſtituit ſacros celebri certamine ludos
Pythia perdomitæ ſerpentis nomine dictos.

Et Dion. *de ſitu Orbis:*

βύσια δ' Ἀπόλλωνι χοροὺς, &c.

Tournoient] Balloient en rond. *Chantans tous d'vne voix*] Homere Iliad. α.

Οἱ δ' παννύχιοι μολπῇ θεὸν, &c.

Apollin] Ieune Apollon. *Herculin*] Petit Hercule, l'ΗΡΑΚΛΙΣΚΟΣ de Theocrite, de Moſchus ou de Bion ſelon d'autres. *Capitaine publique*] Au lieu de *public*, au ſujet du vers : ce n'eſt pas à dire ſeulement General, mais comme liberateur du public. *Foüy les morts*] Le Roy Loys XI. & d'auantage les Saincts. *Honny*] Gaſté, vieil mot. *Honny ſoit qui mal y penſe*, la deuiſe du Roy d'Angleterre, pour la Conteſſe de Salbery qu'il aimoit. *Nos bons Images*] Repreſentans Dieu, la Vierge & les Saincts, pour exciter à les auoir en memoire, & faire bien quand l'on y penſera. Le mot eſt maſculin & feminin.

Deuant le Temple à vous, Freres, ſacré,
Soit en la plaine ou au milieu d'vn pré,
Me ſouuenant de vos belles conqueſtes,
Feray des jeux & chomeray vos feſtes.
De maintes fleurs vn chapeau ie pli'ray
Deſſus mon front, ma bouche i'empliray
De vin d'Anjou gaillardement moüillée,
Et dés la nuict d'Eſtoilles habillée
Iuſques au iour ie diray vos honneurs,
Freres diuins, nos Hercules ſauueurs,
Vous inuoquant qui fuſtes dés enfance
Nos protecteurs tutelaires de France.

GARNIER.

Deuant le Temple à vous, Freres, ſacré] Charles IX. & Henry Duc d'Anjou. Voyez de ce Temple & de ces jeux annuels, la 12. Eclogue de Theocrite, admirable, d'vn bout à l'autre.

Ἥλυθες ὦ φίλε κοῦρε πέλᾳ σὺν νυκτὶ καὶ ἠοῖ, &c.

Et chomeray vos feſtes] Ie celebreray, ie ſolemniſeray : L'Autheur de l'Etymologicon François, dit que chomer ou comer, eſt en faict de Medecine, autant à dire, que tellement quellement endormy ; pareſſeux, oyſif : & n'eſt hors d'apparence, veu que l'on chome les feſtes auec vne maniere de loiſir, ne differant gueres de la pareſſe. *De maintes fleurs vn chapeau ie pli'ray*] De ce couronnement de fleurs, voyez Anacreon dans la plus part de ſes Odes. C'eſt vne maniere que nous retenons encore aux Proceſſions en l'Egliſe, conuertiſſans l'antique folie en ſageſſe, & pure modeſtie. *De vin d'Anjou*] Le vin de ce pays eſt tenu pour fort delicat & non mal-faiſant. *Anjou*] Ce pays eſt de moyenne eſtenduë, & ſert de borne à la Gaule Celtique, mais il eſt d'vne grande fertilité : plus de quarante riuieres l'arroſent : les riuieres, les viuiers, les eſtangs y ſont en nombre, & pour les boccages dont il foiſonnoit, il abonde en vignobles. Ce pays eſt borné de la Touraine, & du Vendomois à l'Orient, ſuiuant le cours de Loire, au Couchant de la petite Bretaigne : Le Poictou le joint au Midy ; comme au Septentrion les Comtez du Mayne & de Laual, en tirant vers la Normandie. *Gaillardement moüillée*] Voyez encore Anacreon Poëte Grec, de s'eſioüir en beuuant, & poëtiquement. *Et dés la nuict d'Eſtoilles habillée Iuſques au iour*] Horace parle ainſi dans l'Ode 1. du liure 4.

——dicimus integro
Sicci manè die: dicimus vuidi
Cùm Sol Oceano ſubeſt.

D'Eſtoilles habillée] Claudian:

Stat pronuba nixta Stellantes nox picta ſinus.

Nos Hercules ſauueurs] Les Poëtes Grecs honorent de l'Epithette de Sauueur Hercule, pour auoir banny les Monſtres de la Terre: auſſi fait l'Autheur les deux freres de Valois, Charles & Henry, pour faire le meſme enuers des Monſtres beaucoup plus horribles. *Tutelaires*] Dieux tutelaires, nommez des Latins, *Penates*, *Lares*, Dieux familiers & domeſtiques.

LES ELEMENS ENNEMIS DE L'HYDRE.

NOn ſeulement les hommes ont fait teſte
A ceſte horrible abominable beſte,
A ce ſerpent qui de grandeur euſt bien
Eſté la peur du bras Tirynthien.
Mais l'air glueux d'vne eſpaiſſe gelée
Et d'vne neige en la pluye meſlée,
Et d'vn long froid de glaces renfermé,
S'eſt contre luy cruellement armé.
La Terre mere à la graſſe mammelle,
Qui porte tout, portant en deſpit d'elle
Deſſus ſon dos vn peuple ſi troublé,
Nia ſon vin, ſes pommes & ſon blé,
Et de ſes fils deteſtant la miſere,
Deuint maraſtre en lieu de bonne mere,
Et maudiſſoit noſtre ſiecle roüillé,
Siecle de fer, de meurtre tout ſoüillé,
Tout detraqué de mœurs & de bien viure,
Vn ſiecle, non, ny de fer ny de cuiure,
Mais de bourbier en vices nompareil,
Que malgré luy regarde le Soleil.
Le Ciel couué de flames corrompuës
Et de vapeurs croupiſſantes és nuës,
Nous empeſta de fiéures qui nous font
Venir le froid & la chaleur au front:
Puis le catharre & les hydropiſies,
Langueurs, palleurs, peſtes & frenaiſies,
A gueule ouuerte erroient ainſi qu'vn Ours;
Signes que DIEV *ſe faſchoit contre nous,*
Ayant horreur d'vne ſi longue guerre:
Ses mauuais traits verſa deſſus la terre
Pour eſtouffer par l'excés d'vn Eſté
Ce vieil Python de Megere allaitté,
Qui d'vn grand ply couuoit deſſous ſa pance
Flamans, Anglois, Allemans & la France:
Et de ſon laict les nourriſſant, faiſoit
Que leur païs & DIEV *leur deſplaiſoit.*

GARNIER.

En ceſte derniere boutade, l'Autheur fait contribuer les Elements à la perte des Huguenots, pour monſtrer que non ſeulement la Terre demande leur ruine, mais le Ciel, comme de choſe contraire aux loix humaines & diuines. *A ceſte horrible beſte*] A l'Hydre dont il eſt fait mention. *Horrible, abominable*] *Horrendum, ingens*, dit Virgile, parlant de la Renommée, auec deux epithetes. *Du bras Tirynthien*] Du bras d'Hercule, ainſi nommé de la ville de Tirynthe proche d'Arges dans laquelle il fut nourry. Virgil. liu. 7. des Eneides:

——poſtquàm Laurentia victor,
Geryone extincto, Tirynthius attigit arua,
Tyrrhenóque boues in flumine lauit Iberas.

Euſt bien Eſté la peur du bras] Euſt fait retirer le bras. *D'vne eſpaiſſe gelee*] D'autant que le plus des coups ſe rua dans & contre l'Hyuer. *De glaces r'enfermé*] Le retournant plus que de ſaiſon. *La Terre mere à la graſſe mammelle*] Valere Flac. *——& fertilis vbere terræ.*

Nia ſon vin, ſes pommes & ſon blé] Sterilité faſcheuſe, & principallement en guerre. *Pommes*] Pour, le cydre, boiſſon des Normans. *Et de ſes fils*] Pourautant que les hommes ſont venus de terre & de limon. *Noſtre ſiecle roüillé, Siecle de fer*] Pource que le fer ſe roüille. Voyez Ouide au 1. de la Metamorph.

——de duro eſt vltima ferro.

L'on ne peut voir vne meilleure piece, n'en deſplaiſe au Grec d'Heſiode, en ſes Oeuures & Iours, bien qu'il en ayt eſté l'original & l'inuenteur. *Detraqué*] Hors du trac des bonnes mœurs: c'eſt l'opinion que i'ay de ce mot. *Ny de cuiure*] Pource que les deux Autheurs deuant nommez, ont deſcrit les aages d'or, & d'argent, de cuiure, & de fer. *Le Ciel couué*] Metaphore des oyſeaux faiſants leurs petits. *Et de vapeurs croupiſſantes és nuës*] Car elles attirent les vapeurs de la terre, qu'elles renuerſent en pluyes; ce que l'Autheur a gentiment deſcrit dans le 64. Sonnet de ſes Amours.

Renuerſe l'eau dont la Terre eſt nourrie.

Nous empeſta de fiéures] Il n'eſt point neceſſaire d'examiner ces maladies, puis qu'elles nous ſont telle-

ment familier, qu'il n'eſt celuy ny celle des hommes & des femmes qui les puiſſe ignorer : toutesfois ie diray que le mot d'Hydropiſie (mal dangereux, qui rend vne enflure aqueuſe ſous la peau du corps) vient du mot Grec ὑδρία, qui ſignifie vne cruche à porter de l'eau. *Erroient ainſi qu'vn Ours*] Animal furieux, dont nous auons parlé, que l'Autheur nomme errant, pource qu'il erre & va touſiours en queſte pour faire butin. *Signes que Dieu ſe faſchoit contre nous*] Les ſignes du courroux & de l'ire de Dieu, ſont les fleaux qu'il nous enuoye, non tant pour nous faire endurer, que pour nous aduertir par les afflictions de retourner au bien. *Ayant horreur d'vne ſi longue guerre*] Du furieux ſiege de Poictiers, d'enuiron deux mois, comme nous auons dit. *Ses mauuais traits verſa deſſur la terre*] Les contagieuſes influences. *Pour eſtouffer par l'excez d'vn Eſté Ce vieil Python*] Par les dyſenteries & les autres maladies qui ruinerent les aſſiegeans, entendus ſous le nom de l'Hydre, & de Python, cet enorme & grand Serpent, de qui nous auons parlé. Ces maladies, par vne chaleur extreme furent teſles, que l'Admiral, le Comte de la Roche-foucaut, D'Acier, Colonnel de l'Infanterie Huguenotte, Briquemaud, Beauuais la Nocle & ſon frere y furent aux abbois, & le fils dudit la Nocle y mourut, auec vne infinité d'autres, qui n'eurent par ce moyen l'honneur d'eſtre pour reuanche de leur ſiege, eſtrillez à Moncontour. *De Megere allaicté*] L'vne des trois Furies. *Flamans*] Peuple de la Gaule Belgique, au riuage de l'Ocean deuers le Septentrion. *Anglois, Allemand*] Il eſt cy-deuant parlé d'eux : Le camp rebelle eſtoit compoſé de telles Nations. *Et de ſon laict les nourriſſant*] Du venin de ſes meſchancetez, & de ſes cruels deportemens. *Que leur pays & Dieu leur deſplaiſoit*] Leur pays ; l'abandonnant pour venir tourmenter la France : & Dieu, ſe retirans d'auec luy, pour affliger les ſiens.

Que dirons-nous des flots de noſtre Loire,
Qui affectant ſa part en la victoire,
En l'air moiteux ſes vagues enuoya,
Et pres Saumur ſes ennemis noya,
Pour ne ſouffrir qu'vne gent ſi maline
Contre ſon gré luy foulaſt la poitrine ?
Se deſbordant par ſix mois il oſa
Tant s'eſleuer, qu'au Monſtre ſ'oppoſa,
Le menaçant de ſa corne venteuſe.
Lors le Serpent d'vne frayeur douteuſe,
Voyant le fleuue, & craignant ſes abois,
N'oſa tenter au combat Achelois
Noſtre bon Loire, inuincible defence
De noſtre armée, & de toute la France.
Donc ſi les Rois & tous les Elemens
Se ſont monſtrez ennemis vehemens
De ce Python, il faut que la Nature,
Les Elemens & toute creature
Soient deſniez à ce Monſtre nouueau :
L'air, & le feu, toute la terre, & l'eau,
Qui, monſtre fier, les denioit aux hommes.
Il ne ſaut point, Terre, que tu conſommes
Si mauuais corps, qui trenchoit en tout lieu
Oreilles, nez, aux miniſtres de Dieu,
Sans ſ'eſmouuoir de paſſion humaine,
Ains tout enflé d'vne arrogance vaine
Les honniſſoit d'iniures & de coups.
Pource il doit eſtre ou paſture des loups,
Ou des corbeaux, ou des chiens ſolitaires,
Qui renuerſa temples & cimetaires.
Or, luy voyant qu'il n'y auoit lieu ſaint
Pour l'enterrer, luy-meſmes ſ'eſt contraint
De ſ'enſuir, & prolongeant ſes peines
D'aller choiſir les Iſles de Maraines
Son vray ſepulchre, afin que tous les flots
Loin de la France en reſpandent les os
Semez au vent, & que de ſon hiſtoire
Ne ſoit iamais ny liure ny memoire.

GARNIER.

Que dirons-nous des flots de noſtre Loire] Le fleuue du Vendomois, pays de l'Autheur, eſt le fleuue du Loir, non de Loire, mais il le dit pour Sainct Coſme, appartenant à luy, pres de qui les eaux de Loire paſſent. *En l'air moiteux ſes vagues enuoya, Et prés Saumur ſes ennemis noya*] Sçauoir eſt de continuelle pluye, qui ſe forme des vapeurs des eaux que la nuë attire, comme vn peu deuant il eſt plus au long traitté. *En l'air moiteux*] Deuenu moiteux par l'attraction des vagues. *Saumur*] Ville tres-forte, ſur la riuiere de Loire, à dix lieuës d'Angers ; & de qui l'on n'en ſçauroit plus dire, ny rien de plus excellent, & de plus haut, ſinon qu'elle a tout joignant ſes murs la Chapelle de Noſtre Dame des Ardilliers, tant renommée pour les continuelles merueilles, & pour le nombre infiny de miracles diuins qui s'y font tous les iours par les merites de la Vierge. *Gent*] Nation. *Luy foulaſt la poitrine*] Ne s'en emparaſt en la ruinant. *Se desbordant par ſix mois*] C'eſt encore vn des efforts du Loire, contre l'Huguenot, auec permiſſion diuine. *Qu'au Monſtre*] A l'Hydre, à Python, à l'Huguenot rebelle, ainſi nommé de l'Autheur. *De ſa corne venteuſe*] Les Anciens depeignoient les fleuues comme des Taureaux, & partant ils leur donnoient des cornes. *Venteuſe*] Pour les vents qui font perpetuelle aſſiſtance à l'eau. *Ses abbois*] L'abboy des vagues, metaphore des abboyeurs de Chaſſe. *N'oſa tenter au combat Achelois Noſtre bon Loir*] Sous vne figure, ditte Appoſition, Loire eſt icy dit Achelois ; & par alluſion à la fable d'Achelois & d'Hercule (dont nous auons amplement diſcouru dans la Reſponſe au Miniſtre) il eſt dit que les Huguenots ſont moins que des Hercules, n'oſants, comme il fit, tenter au combat le fleuue de Loire, entendu ſous le nom d'Achelois. N'oſant tenter au combat ledit fleuue, c'eſt à dire, en n'oſant franchir ſes ondes. *Si les Roys*] Le Pape, l'Empereur, le Roy de France, & le Roy d'Eſpagne. *Et tous les Elemens*] L'eau, la terre, l'air, & le feu : L'eau par ſon deſbord, la terre par ſon infertilité, l'air par ſes continuelles pluyes, & le feu par ſes extremes chaleurs. *Soient deſniez à ce Monſtre nouueau*] Que ce Monſtre non iamais veu, ce Monſtre d'Hereſie, ne jouiſſe des

biens de la terre pour s'alimenter, qu'il ne reſpire l'air, que le feu n'entretienne ſa chaleur naturelle, & que l'eau de meſme ne luy departe ſon humidité, puis qu'il les deſnioit aux hommes, leur retrai chant leurs neceſſitez. *Oreilles, nez, aux Miniſtres de Dieu*] Maniere de faire des Huguenots, en pluſieurs endroits (& pis encore) enuers les Moynes & les Prebſtres : ce que les villes d'Angouleſme & de Niſmes ont ſceu voir entre les autres par les inhumanitez commiſes chez elles. *D'aller choiſir les Iſles de Maraines, Son Vray ſepulchre*] Tel que vient d'eſtre à leurs ſucceſſeurs l'Iſle de Rié dans la meſme region, par la vaillance du Roy Louys XIII. à l'aage de vingt ans, armé toute la nuict, & s'accompagnant à la charge, de Monſeigneur le Prince de Condé, Henry de Bourbon, de Monſeigneur Louys de Bourbon Comte de Soiſſons, & de Meſſeigneurs de Vendoſme & de Fronſſac, tous hardis & ieunes Princes, & de maints autres braues Seigneurs, entre leſquels le Mareſchal de Vitry s'eſt bien fait voir digne de ſortir de l'illuſtre & valeureuſe maiſon de Nangis. Qui lira l'Hiſtoire du temps vn iour, il admirera ce ieune, hazardeux & furieux combat, & ceſte admirable victoire, les ennemys eſtans les plus forts de beaucoup. *Iſles de Maraines*] Iſles ſituees prés de la Rochelle, malheureuſe ville, que nous deuons bien nommer en ſtyle de Petrarque,

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Schola d'errori, e tempio d'hereſia.

C'eſt par où nous auons à finir l'Eſclairciſſement que nous donnons à ces Diſcours tous diuins & tous parfaits des Miſeres de la France de Monſieur de Ronſard, produits à l'aduenement de la fauſſe Religion de Caluin : Labeur aſſez rude, qui peut eſtre ſera iugé ſimple, & d'vn air different de l'air & du biaiz des ſçauants Commentaires : ce que ie ne deſaduoüeray pas, en aduoüant mon peu d'habitude en ceſte maniere de paroiſtre, où ie ne fais eſtat de m'enroollier que ceſte fois; deſirant pluſtoſt me ranger aux œuures de plaiſir, qu'aux ouurages de ſueur : & puis il n'eſt rien de ſi contreuenant à ma nature, & que i'aye plus en hayne, que le fait d'enſeignement, & de vouloir, cõme vne abeille, moiſſonner auec peine les herbes & les fleurs du ſçauoir, pour en faire du miel dans l'eſprit, & dans les ruches d'autruy : vœu que i'ay promis dés l'Orient de ma naiſſance, pour le continuer iuſqu'à l'heure de mon treſpas. Neantmoins i'oſeray bien dire, que nous euſſions parauanture mieux ſatisfait au gré des bons eſprits, ſi le mien tres-amy du calme euſt joüy du repos & de la tranquillité. Mais d'vne ſuitte, en vn meſme temps, la perte ſenſible d'vne mere, la pourſuitte malheureuſe d'vn fauſſaire, qui de haute lutte aſpire à me rauir le reſte des anciens des-aduantages de la maiſon d'où ie ſors, le deſniement des faueurs & de la recognoiſſance dont le parangon des Roys m'a daigné pluſieurs fois honorer de cœur & de bouche; la meſdiſance opiniaſtre, & l'enuie d'vn tas d'ignorants eſcriuains de Proſe & de Vers, ennemis ahurtez, & faux iuges des bons eſcrits, mes indiſpoſitions, & bref, vne infinité de pareilles viſites d'enhaut, ne m'ont permis ce bon-heur & cet honneur. Ayant donc vn ſi grand nombre de miſeres, l'on pourra trouuer bon que nous ayons mis ainſi la main ſur les miſeres du temps dudit ſieur de Ronſard; où ie proteſteray n'auoir eu deſſein de piquer, ny d'entreprendre ſinon l'Hereſie, à laquelle ie veux tant de bien, que ie deſirerois au prix de ma vie, qu'elle fut du tout abandonnée comme vne paillarde, à fin que tous remis au giron de la vraye Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, alors nous veſquiſſions generallement comme freres, ſous vn meſme Dieu, ſous vn meſme Roy, ſous vne Loy meſme, & ſous vne parfaite obeïſſance, comme nous deuons: moyen d'arriuer apres vn ſi triſte pellerinage que celuy du Monde, au pourprix des eternelles felicitez. Au reſte bien que nous ayons entrepris (comme nous auons dit au commencement) de remettre, par vne correction volontaire, les Oeuures dudit ſieur de Ronſard en leur premier honneur; i'aduertiray que les Epitaphes, le Recueil, ny le Tombeau n'ont ſuby les arreſts, & les cenſures de noſtre plume, à raiſon de l'empeſchement que cecy nous en donnoit : & que nous n'auons pareillement ny touché, ny porté l'œil ſur les Commentaires de ceux dont la Mort n'a point encores triomphé. Monſieur Eſtienne vn des rares perſonnages d'entre nous, & qui tient de race, nous en a releuez, comme il a fait de l'ouurage meſme où nous auons trauaillé : car la preſſe alloit tellement viſte, qu'il m'a fallu, contre la regle de mes ordinaires façons, clorre les yeux ſur mon ouurage, que Dieu aydant nous ſçaurons vn iour amender aux occaſions. En fin ſi l'on nous reprend d'auoir eſclaircy des choſes, dira-t'on, plus qu'intelligibles, nous reſpondrons qu'il n'eſt rien ſi plein de lumiere, qui ne ſoit tenebreux à quelques-vns; teſmoin le Soleil, dont les rayons ſont incogneuz des aueugles : & que ſi d'ailleurs, nous auons en vn mot touché ce que nous auions dit auparauant, c'eſt pour quiconque ne liſant au commencement du liure, eſtimeroit que nous aurions negligemment paſſé les choſes de remarque : auſſi prieray-ie que l'on ne m'attribue les fautes qui pourroient eſtre arriuees dans l'impreſſion, laquelle par le meſlange ou gliſſement des lettres fait touſiours quelque beau jeu ſans vilainie.

FIN DES MISERES DE CE TEMPS.

LES EPITA-

LES

EPITAPHES DE DIVERS SVIETS, DE P. DE RONSARD, GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

Enſemble

LES DERNIERS VERS DV MESME Autheur, auec ſa Vie, & ſon Tombeau.

LE dernier honneur qu'on doit à l'homme mort,
C'eſt l'Epitaphe eſcrit tout à l'entour du bord
Du Tombeau pour memoire. On dit que Simonide
En fut premier autheur. Or ſi le ſens preſide
Encor aux Treſpaſſez, comme il faiſoit icy,
Tel bien memoratif allege leur ſoucy,
Et ſe plaiſent de lire en ſi petit eſpace
Leurs noms, & leurs ſurnoms, leurs villes & leur race.

LES

EPITAPHES DE DIVERS SVIETS, DE P. DE RONSARD GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

A TRES-ILLVSTRE ET VERTVEVX Prince, CHARLES *Cardinal de* LORRAINE.

SVR LE COEVR DV FEV ROY TRES-CHRESTIEN HENRY II.

PAR vne Royne où ſont
toutes les graces
Trois Graces ſont miſes
deſſus ce cœur,
Cœur d'vn grand Prince,
inuincible vainqueur,
Qui fut l'honneur des Vertus & des Graces.
Toy qui les faits de ce HENRY embraſſes,
Ne t'eſbahis, admirant ſa grandeur,
Qu'vn peu d'eſpace en ſi peu de rondeur
Enſerre vn cœur qui conquit tant de places.
Pour vn grand cœur falloit grand' place auſſi:
Mais l'ombre en eſt tant ſeulement icy:
Car de ce Roy l'eſpouſe CATHERINE
En lieu de marbre Attique ou Parien,
Prenant ce cœur le mit en ſa poitrine,
Et pour Tombeau le garde aupres du ſien.

LE TOMBEAV DV FEV ROY tres-Chreſtien CHARLES IX. Prince tres-debonnaire, tres-vertueux & tres-eloquent.

DOncque entre les ſouſpirs, les ſanglots & la rage,
La voix entre-coupée a trouué le paſſage!
Donques l'aſpre douleur qui forçoit le vouloir,
A permis que ie peuſſe en ces vers me douloir!
Et que le ſeruiteur, que le malheur vit naiſtre,
Chantaſt en ſouſpirant l'obſeque de ſon maiſtre?
Hà! CHARLES, tu es mort, & maugré moy ie vy!
Ie maudis le Deſtin que ie ne t'ay ſuiuy,
Comme les plus loyaux ſuiuoient les Roys de Perſe.
O malice des Cieux! ô Fortune peruerſe!
Atropos eſt trop lente à couper mon fuſeau:
Douleur, tu me deurois occire à ſon Tombeau.

Dormez en doux repos ſous vos tombes poudreuſes,
Vous Auchi, vous La Tour, ames tres-genereuſes,
Qui n'auez peu ſouffrir ce honteux deshonneur
De viure apres la mort du Roy voſtre Seigneur.
Ny la Religion ſainctement obſeruée,
Qu'il auoit dés Clouis en la France trouuée,
Ny ſa douce eloquence & ſa force de Mars,
Son eſprit, magazin de toutes ſortes d'arts,
Ny l'amour de vertu, ny ſon âge premiere
Qui commençoit encore à gouſter la lumiere,
Ny les cris des François, ny les vœux maternels,
Ny les pleurs de ſa femme au milieu des autels
N'ont ſceu flechir la Mort que ſa fiere rudeſſe
N'ait tranché ſans pitié le fil de ſa ieuneſſe.
Les Dieux tous vergongneux du malheur aduenu,
Et de n'auoir le coup de la Mort retenu,
Ont quitté leurs maiſons & leurs demeures vaines,
Comme indignes du ſoin des affaires humaines.
Ie faux, c'eſt ce grand Dieu, ce Monarque des Dieux,
Qui l'a rauy d'icy, pour honorer les Cieux:
Pour en faire vne Eſtoille aux rayons cheuelue,
Telle qu'en ſon viuant luy-meſme l'auoit veuë.
Auſſi bien, ô Deſtin, la France n'eſtoit pas
Ny digne de l'auoir, ny de porter ſes pas:
La France à ſon bon Prince vne maraſtre terre,
Où depuis la mammelle il n'a veſcu qu'en guerre,
Qu'en ciuiles fureurs, qu'au milieu des traiſons.
Il a veu de IESVS *abbatre les maiſons,*
Prophaner les Autels, les Meſſes ſans vſage,
Et la Religion n'eſtre qu'vn brigandage:
Toutefois au beſoin ſa vertu n'a failly.
Il ſe vit au berceau des ſerpens aſſailly
Comme vn ieune Herculin, dont il rompit la force:
Puis quand la tendre barbe au menton ſe renforce:
Que l'âge & la vertu ſ'accroiſſent par le temps,
Il ſe vit aſſailly des ſuperbes Titans,
Qui combattoient ce Prince en ſes propres entrailles,
Qu'à la fin il vainquit par quatre grand's batailles.
Il eut le cœur ſi ferme & ſi digne d'vn Roy,
Que combatant pour Dieu, pour l'Egliſe & la Foy,
Pour autels, pour fouyers, contre les Heretiques,
Et rompant par conſeil leurs ſecrettes pratiques,
Telle langueur extreme en ſon corps il en priſt,
Qu'il mourut en ſa fleur martyr de IESVS-CHRIST.
Mais ſ'il faut raconter tant de choſes diuerſes,
Tant de cas monſtrueux, tant de longues trauerſes
Que le Sort luy braſſoit, demeurant inuaincu,
Bien qu'il meure en ieuneſſe, il a beaucoup veſcu.
Si ſa Royauté fut de peu d'âge ſuiuie,
L'âge ne ſert de rien, les geſtes font la vie.
Alexandre à trente ans veſquit plus que ne font
Ceux qui ont la vieilleſſe & les rides au front.
Peu nous ſeruent des ans les courſes retournées:
Les vertus nous font l'âge, & non pas les années.
Or ie reuiens à toy, Parque, qui n'as point d'yeux,
La fille de la Nuict & du lac Stygieux,
Qui ſeule ſans mercy, te plais à nous deſplaire:
Tu deurois ſeulement tuer le populaire,
Groſſe race de terre, & non celle des Rois:
Tu deurois pardonner à ce ſang de VALOIS.
Ou ſ'il eſt arreſté que tout le Monde paſſe,
Tu deurois pour le moins leur donner plus d'eſpace,
Et leur preſter loiſir, par vn meilleur Deſtin.
D'acheuer doucement leurs cours iuſqu'à la fin,
Sans couper leur moiſſon anant qu'elle ſoit meure:
Mais contre ta rigueur perſonne ne ſ'aſſeure.

Ainſi les fleurs d'Auril par l'orage du temps,
Meurent dedans la prée au milieu du Printemps.
A peine ſe fermoit le tombeau de ſon pere,
A peine ſe fermoit la tombe de ſon Frere,
Que voy-la-ci r'ouuerte, helas pour l'enterrer,
Et ſous meſme cercueil l'eſperance enſerrer
De ſes loyaux ſubjets, qui d'vne ardante enuie
Luy auoient conſacré le ſeruice & la vie.
Ainſi en meſme place, auant que le coup ſoit
Repris & reſſoudé, l'autre coup ſe reçoit.
Ah! malheureux cent fois vieil Chaſteau de Vincenes!
Parc, & bois mal-heureux, coulpables de nos peines!
En toy ce ieune Prince a fermé ſes beaux yeux,
Dignes de voir touſiours la lumiere des Cieux:
Il a fermé ſa bouche où ſourdoit l'abondance
D'vn parler plus qu'humain emmiellé d'eloquence:
Bref, où CHARLES *eſt mort, qui n'a laiſſé ſinon*
Dedans le cœur des ſiens qu'vn regret de ſon nom.
Les Choüans, les Corbeaux de ſiniſtre preſage
Volent touſiours ſur toy: ta court & ton bocage
Soient touſiours ſans verdeur, & d'vn horrible effroy
Le ſilence eternel loge touſiours chez-toy.
Dirons-nous les vertus de ce vertueux Prince?
Et l'amour qu'il portoit à toute ſa Prouince?
Sa vie qui ſeruoit à ſon peuple de Loy?
Sa debonnaireté, ſa croyance & ſa Foy?
Son cœur contre ſon âge inuaincu par le vice?
Ennemy des meſchans, le ſupport de Iuſtice?
Les armes & les arts à l'égal cheriſſant,
Et ſur tout à ſa Mere enfant obeïſſant?
Dirons-nous de ce Roy les deſſeins heroïques?
Et ſon experience aux meſtiers politiques?
Dirons-nous ſon eſprit ingenieux & prompt,
Et que plus il cachoit qu'il ne monſtroit au front?
Dirons-nous ſa douceur à nulle autre ſeconde?
Sujet, qui laſſeroit vne plume feconde,
Tant il eſtoit de grace & d'honneur reueſtu.
Vne telle moiſſon abondante en vertu
Se perdoit ſans profit à l'oubli diſperſee,
Si la Muſe ne l'euſt quelque peu ramaſſee:
Ainſi qu'vn laboureur apres qu'il voit, helas!
Ses eſpics par l'orage atterrez contre bas,
Souſpirant ſon malheur tout le champ il ratelle,
Et en lieu d'vn grand nombre amaſſe vne jauelle,
Et toutesfois ce peu en vaut vn million,
Qui par l'ongle nous fait cognoiſtre le lion.
CHARLES *eſcoute-moy, ſi le tombeau qui ſerre*
Tes os, n'empeſchent point de m'ouyr ſous la terre,
O trois fois grand eſprit, heureux entre les Dieux,
Eſtoille des François, tu dois eſtre joyeux
D'auoir payé ta debte au giron de ta Mere,
Et de n'eſtre couuert d'vne terre eſtrangere.
Tu es mort en ton lict entre les bras des tiens,
Tu es mort deſdaignant les Sceptres terriens,
Aſpirant tout à DIEV, *de fait & de penſee:*
Vn regret te bleſſoit, c'eſt de n'auoir laiſſee
Ta Prouince en repos, que les Dieux dépitez
Tourmentent ſi long-temps pour nos iniquitez.
Icy pleuroit ta Mere, icy pleuroit ta Femme,
Qui triſtes ramaſſoient le reſte de ton ame,
Errant deſſus ta bouche, & les yeux te fermoient,
Te regardoient paſſer, & à longs traicts humoient
Ta vie & ton eſprit maugré la Mort voiſine,
Pour en lieu d'vn Tombeau, les mettre en leur poitrine.
Et ſi la Saincte Loy des Chreſtiens l'euſt permis,
De larmes tout moüillez coupez ils euſſent mis
Leurs cheueux entournez d'odorante verdure,
De Myrte, & de Laurier, dedans ta ſepulture.
Mere, ne pleure plus, il te faut aſſeurer:
Si ſeule tu eſtois exempte de pleurer,
L'Empire de Fortune auroit moins de puiſſance,
Qui veut également de tous obeïſſance.

Aduienne que le Ciel t'eſlargiſſe les ans,
Que cruel il dérobe à tes ieunes enfans,
Pour les adioindre aux tiens, à fin que mainte année
La France par tes mains demeure gouuernée.
Toy, fille d'Empereur, Eſpouſe de ce Roy,
Au milieu de tes pleurs, patiente, reçoy
La conſolation de la miſere humaine,
C'eſt qu'à la fin la Mort toutes choſes emmeine:
Et que meſme le Ciel, qui fait mourir les Rois,
Et perir vn chacun, perira quelquesfois.
Et toy, Duc d'Alençon, en qui ce ſiecle eſpere,
FRANÇOIS, *digne du nom de* FRANÇOIS *ton grand Pere,*
Le Frere de nos Roys, ſois fort en ce malheur:
Le temps, & non les pleurs, ſoulage la douleur.
Et toy, diuin Eſprit, qui la France regarde,
Qui as ſoin de ſes maux, & la prens ſous ta garde,
Comme Aſtre des VALOIS, *pour touſiours luy verſer*
Vn bon-heur, & iamais, heureux, ne la laiſſer,
Réjoüy-toy là haut, & ſereine ta face,
Dequoy Caſtor ton Frere eſt regnant en ta place,
Qui par ſucceſſion eſt maiſtre de ton lieu:
Vn Dieu doit heriter à l'Empire d'vn Dieu:
Et quand il ne ſeroit heritier de l'Empire,
Pour ſes rares vertus on le deuroit eſlire:
Car il eſt vn Ceſar aux armes le premier,
A qui Mars a planté ſur le front le Laurier.
Et reçoy, ſ'il te plaiſt, pour durable memoire
Ces ſouſpirs tels qu'ils ſont, que i'appens à ta gloire,
Et ne ſois offenſé d'vn ſi mauuais eſcrit:
La douleur par ta mort m'a dérobé l'eſprit.

Sonnet de luy-meſme.

Comme vne belle fleur qui commençoit à naiſtre,
Que l'orage venteux a fait tomber à bas,
Ainſi tu es tombé ſous le cruel treſpas,
(O malice des Cieux!) quand tu commençois d'eſtre.
De ſouſpirs & de pleurs il conuient me repaiſtre,
Te voyant au cercueil, helas! trois fois helas!
Helas! qui promettois qu'vn iour par tes combas
Ton Empire ſeroit de tout le Monde maiſtre.
L'honneur & la Vertu, la Iuſtice & la Foy,
Et la Religion ſont mortes auecq' toy:
La France t'a pleuré, les Muſes & les Armes.
Adieu, CHARLES, *Adieu, du Ciel Aſtre nouueau:*
Tandis que ie t'appreſte vn plus riche Tombeau
Pren de ton ſeruiteur ces ſouſpirs & ces larmes.

CAROLVS in terris, terrarum gloria vixit
Maxima, Iuſtitiæ magno & Pietatis amore:
Nunc idem cœlo viuens eſt, gloria cœli,
Quò ſe Iuſtitiæ & Pietatis ſuſtulit alis.

A M. ARNAVT SORBIN
PREDICATEVR DVDIT FEV
Roy CHARLES IX. Eueſque
de Neuers.

SONNET.

NVl ne deuoit pleurer la mort d'vn ſi bon ROY,
Que toy qui cognoiſſois la bonté de ſa vie:
De ton Prince la mort à la Mort as rauie,
Qui en terre & au Ciel vit maintenant par toy.
Il vit aupres de DIEV, *ſans fleſchir de la Loy*
Qu'icy tu luy preſchas, laquelle il a ſuiuie,
Pour meriter au Ciel la Palme deſſeruie,
Tout veſtu d'habit blanc, Enſeigne de ſa Foy.
Le bon pleure le bon, le ſeruiteur le maiſtre:
Rendant l'ame en tes bras, conſtant tu le vis eſtre
D'eſprit ſans regretter ſon Sceptre terrien.

O Maiſtre bien-heureux! qui eus à ton ſeruice
Si fidele ſeruant, qui de trois fait l'office,
De Preſcheur, Confeſſeur, & d'vn Hiſtorien.

A luy-meſme.

SI le grain de froment ne ſe pourrit en terre,
Il ne ſçauroit porter ny fueille ny bon fruit:
De la corruption la naiſſance ſe ſuit,
Et comme deux anneaux l'vn en l'autre ſenſerre.
Le Chreſtien endormy ſous le tombeau de pierre
Doit reueſtir ſon corps en deſpit de la nuit:
Il doit ſuiure ſon CHRIST, *qui la Mort a deſtruit,*
Premier victorieux d'vne ſi forte guerre.
Il vit aſſis là-haut, triomphant de la Mort:
Il a vaincu Satan, les Enfers & leur ſort,
Et a fait que la mort n'eſt plus rien qu'vn paſſage,
Qui ne doit aux Chreſtiens ſe monſtrer odieux,
Par lequel eſt paſſé CHARLES *volant aux Cieux,*
Prenant pour luy le gain, nous laiſſant le dommage.

LE TOMBEAV DE MARGVERITE DE FRANCE, Ducheſſe de Sauoye.

Enſemble, celuy de tres-auguſte & de tres-ſainte memoire FRANÇOIS I. de ce nom, & de Meſſieurs ſes Enfans, & de ſes petits Fils.

AH! que ie ſuis marry que la Muſe Françoiſe
Ne peut dire ces mots comme fait la Gregeoiſe,
Oxymore, diſpotme, oligochronien:
Certes ie les dirois du ſang VALESIEN,
Qui de beauté, de grace, & de luſtre reſſemble
Au Lys qui naiſt, fleurit, & languit tout enſemble.
Ce Monarque FRANÇOIS, FRANÇOIS *premier du nom,*
Nourriſſon de Phebus, des Muſes le mignon,
Qui deſſous ſa Royale & Auguſte figure
Cachoit auec Pithon, les Graces, & Mercure,
Qui ſçauoit les ſecrets de la Terre & des Cieux,
Veit, ainſi que Priam, deuãt ſes propres yeux,
(Hé! qui pourroit du Ciel corrompre l'influance?)
Enterrer ſes enfans en leur premiere enfance.
Il veit (car il eſtoit dans le Ciel ordonné)
Treſpaſſer à Tournon ſon premier fils aiſné,
Qui de nom & de fait reſſembloit à ſon pere,
A qui jà la Fortune, heureuſement proſpere,
Sou-rioit d'vn bon œil, & jà dedans ſon ſein,
Comme ſon cher enfant l'apaſtoit de ſa main.
A peine vn blond duuet commençoit à ſeſtendre
Sur ſon ieune menton que la mort le vint prendre,
Ordonnant pour ſon pere vn camp où tous les nerfs
De la Gaule tiroient: les champs eſtoient couuerts
D'hommes & de cheuaux: bref, où la France armée
Toute dedans vn Oſt ſe voyoit enfermée.
Il eut pour ſon ſepulchre vn millier d'eſtendars,
De harnois, de boucliers, de piques, de ſoldars:
Le Roſne le pleura, & la Saoſne endormie:
Meſme de l'Eſpagnol l'arrogance ennemie
Pleura ce ieune Prince: & le pere outrageux,
Contre ſa propre teſte arracha ſes cheueux,
Il arracha ſa barbe, & de telle deſpouille
Couurit ſon cher enfant. Ah! fatale quenoüille,
Parque, tu monſtres bien que ta cruelle main
Ne ſe donne ſoucy du pauure genre humain!
Ainſi ieune & vaillant au Printemps de ta vie,
Tu mourus, Germaniq'! quand ta mere Liuie,
En lieu de receuoir vn triomphe nouueau,
(O cruauté du Ciel!) ne receut qu'vn tombeau.
Trois iours deuant ſa fin ie vins à ſon ſeruice:

Mon malheur me permit qu'au lict mort ie le veiſſe,
Non comme vn homme mort, mais comme vn endormy,
Ou comme vn beau bouton qui ſe panche à demy,
Languiſſant en Auril, alors que la tempeſte,
Ialouſe de ſon teint, luy aggraue la teſte,
Et luy chargeant le col le fanit contre bas,
Enſemble prenant vie auecques le treſpas.
Ie vy ſon corps ouurir, oſant mes yeux repaiſtre
Des poulmons & du cœur, & du foye à mon maiſtre.
Tel ſembloit Adonis ſur la place eſtendu,
Apres que tout ſon ſang du corps ſut reſpandu.
Jà trois mois ſe paſſoient, lors que la Renommée,
(Qui de FRANÇOIS *auoit toute Europe ſemée,*
Sa vertu, ſa Iuſtice, & ſon diuin ſçauoir)
Pouſſa le Roy d'Eſcoſſe en France pour le voir:
Comme iadis Saba, qui des terres lointaines
Viſita Salomon ſur les riues Iourdaines.
Ce Roy d'Eſcoſſe eſtoit en la fleur de ſes ans:
Ses cheueux non tondus comme fin or luiſans,
Cordonnez & creſpez flottans deſſus ſa face,
Et ſur ſon col de laict luy donnoient bonne grace.
Son port eſtoit Royal, ſon regard vigoureux,
De vertus, & d'honneur, & de guerre amoureux:
La douceur, & la force, illuſtroient ſon viſage,
Si que Venus & Mars en auoient fait partage.
Ce grand Prince FRANÇOIS *admirant l'Eſtranger,*
Qui Roy chez vn grãd Roy ſ'eſtoit venu loger,
Son Sceptre abandonnant, ſa Couronne & ſon Iſle;
Pour le recompenſer luy accorda ſa fille
La belle Magdeleine, honneur de chaſteté,
Vne Grace en beauté, Iunon en Majeſté.
Déjà ces deux grands Roys l'vn en robbe Françoiſe,
Et l'autre reueſtu d'vne mante Eſcoſſoiſe,
Tous deux la Meſſe oüye, & repeus du Sainct Pain,
Les yeux leuez au Ciel, & la main en la main,
S'eſtoient confederez: les fleurs tomboient menuës,
La publique allegreſſe erroit parmy les ruës:
Les Nefs, les Gallions, les Caracons pendoient
A l'ancre dans le haure, & flottant attendoient
Ce Prince & ſon Eſpouſe, à fin de les conduire.
A peine elle ſautoit en terre du Nauire,
Pour toucher ſon Eſcoſſe, & ſalüer le bord,
Quand en lieu d'vn Royaume elle y trouua la mort.
Ny larmes du mary, ny beauté, ny ieuneſſe,
Ny vœu, ny oraiſon, ne flechit la rudeſſe
De la Parque qu'on dit la fille de la Nuict,
Que ceſte belle Royne, auant que porter fruict,
Ne mouruſt en ſa fleur: le poulmon qui eſt hoſte
De l'air qu'on va ſouflant luy tenoit à la coſte.
Elle mourut ſans peine és bras de ſon mary,
Et parmy ſes baiſers: luy triſtement marry,
Ayant l'ame de dueil & de regret frappée,
Voulut cent fois veſtir de ſon corps ſon eſpée.
La raiſon le retint, & tout ce faict ie vey,
Qui ieune l'auois Page en ſa terre ſuiuy,
Trop plus que mon merite honoré d'vn tel Prince,
Sa bonté m'arreſtant deux ans en ſa Prouince.
Retourné, ie fus Page au grand Duc d'Orleans,
Le tiers Fils de FRANÇOIS, *qui en fleur de ſes ans,*
Ieune, adroit, & gaillard, & de haute entrepriſe,
Preſque le Monde entier eſtoit ſa conuoitiſe.
De CHARLES *Empereur le gendre il ſe vantoit:*
Déjà la bonne Paix la terre frequentoit,
Mars ſ'enfuyoit en Thrace, & ce Duc penſoit eſtre
Déjà de la Bourgongne, & de Milan le maiſtre,
Miniſtre de la Paix ſuperbe ſe brauoit:
La faueur de ſon Pere & du peuple il auoit,
Nourriſſon de Fortune: & jà les Roys eſtrãges
Honoroient ſon Genie, & chantoient ſes loüanges.
En magnifique pompe en Flandre il viſita
Par deux fois l'Empereur qui benin le traita:
Il luy promit ſa fille, & chargé d'eſperance,
De ieuneſſe & d'Amour, fit ſon retour en France.

Hà! folle ambition, tu ne dures qu'vn iour!
Il fut victorieux des murs de Luxembour.
Comme vn Dieu le ſuiuoit vne preſſe im-
portune:
Il vouloit commander à la meſme Fortune,
Maiſtre, ce luy ſembloit, du Deſtin & du
Temps.
Il entroit à grand peine aux mois de ſon Prin-
temps,
Quand la mort qui auoit ſur ſa ieuneſſe enuie,
Luy trancha tout d'vn coup l'eſperance &
la vie.
Ce Prince à Fremontier de la peſte mourut:
Sceptre ny ſang Royal Charles ne ſecourut
(Charles eſtoit ſon nom) que la fiere Eume-
nide
D'vne torche fumeuſe au bord Acherontide
Ne diſt ſon Hymenee, & pour vn lict nopcier
Ne luy ſillaſt les yeux d'vn long ſomme d'acier,
Ayant pour vne femme vne tombe funeſte.
O dure cruauté d'influence celeſte!
O mal-heureux appas de grandeurs & d'hon-
neurs!
Malheureux qui ſe fie aux humaines faueurs,
Et au Monde qui ſemble vne tempeſte eſmeuë!
Seulement le Deſtin nous en mõſtra la veuë,
Puis la re-deſroba: ainſi le vent deſtruit
L'ante quand elle eſt preſte à porter vn bon
fruit.
Iamais le dur cizeau de la Parque cruelle
Ne trancha de nos Rois vne trame ſi belle:
Jamais le mois d'Auril ne vid ſi belle fleur,
Ny l'Orient ioyau de ſi belle couleur.
Il ſembloit vn Pâris en beauté de viſage,
Jl ſembloit au Dieu Mars en grandeur de
courage,
Gracieux, debonnaire, eloquent & ſubtil,
D'inuentions de guerre vn magazin fertil.
Il auoit dans le corps l'ame ſi genereuſe,
Qu'il n'euſt iamais trouué ſur la plaine pou-
dreuſe
L'ennemy qu'à ſes pieds il n'euſt bouleuerſé,
Bataille tant fuſt grande, ou mur qu'il n'euſt
forcé.
Son pere qui chargeoit tous les Cieux de priere,
En mourant luy ferma l'vne & l'autre pau-
piere:
Se paſma deſſus luy, de larmes le baigna,
Et preſque demy-mort le mort accompaigna.
Les Roſes & les Lis en tous temps puiſſent
naiſtre
Sur ce Charles qui fut pres de cinq ans mon
maiſtre.
Des deux freres à peine eſtoit clos le tom-
beau,
Que voicy dueil ſur dueil, pleur deſſus pleur
nouueau,
Treſpas deſſur treſpas, miſere ſur miſere:
Apres les enfans morts, voicy la mort du pere,
Du grand Prince FRANÇOIS, *à qui toutes*
les Sœurs
Hoſteſſes d'Helicon, auoient de leurs douceurs
Abreuué l'eſtomac, à qui l'eau Caſtalide,
Les antres Cyrrheans, la grotte Pieride
S'ouuroient en ſa faueur: grand Roy qui tout
ſçauoit,
Qui ſur le haut du front cent Majeſtez auoit
De qui la Vertu meſme honoroit la Couronne,
Mourut comme il entroit au cours de ſon
Autonne.
Il fut en ſa ieuneſſe vn Prince auantureux,
Tantoſt heureux en guerre, & tantoſt mal-
heureux,
Comme il plaiſt au Deſtin, & à celle qui meine
Tantoſt bas, tantoſt haut, toute entrepriſe
humaine.
Bien qu'il fut des grands Rois le ſommet
& honneur,
Et de tant de citez & de peuples ſeigneur,
Qu'en ſon ſein Amalthee eſpandit l'abondance:
Bien qu'il fut opulent d'hommes & de puiſ-
ſance,
Qu'il euſt baſty Chaſteaux & Palais à foiſon,
Si eſt-ce qu'il mourut en eſtrange maiſon,
Laiſſant l'Anglois en France, & la paix mal
iuree
Auecques l'Empereur, de petite durée.
HENRY *ſon ſecond fils & ſon ſeul heritier,*
Vint apres qui ſuiuant des armes le meſtier,
Se fit aimer des ſiens & redouter par force
En Eſcoſſe, Angleterre, en Toſcane & en Corſe:
Il fut vn ſecond Mars, & le Ciel l'auoit fait
Pour ſe monſtrer en guerre vn Monarque
parfait.
Nul ne picquoit ſi bien le long de la campagne
Ou le courſier de Naple ou le genet d'Eſpagne:
Vn Caſtor en cheuaux, vn Pollux il eſtoit
Au meſtier de l'eſcrime, il ſautoit, il luttoit,

Et nul ne deuançoit ſes pieds à la carriere,
Et nul ne combatoit ſi bien à la barriere,
Soit qu'il fuſt en pourpoint ou veſtu du harnois.
Il reconquit Calais, il ſerra les Anglois
En leur rempart de mer; il campa ſur la riue
Du Rhin, & deliura l'Allemagne captiue;
Il força Thionuille, & gaigna Luxembour,
Mõmedis, Damuillers, & les forts d'alentour:
Il conſuma ſa vie aux trauaux de la guerre,
Conuoitant ceſte terre, & tantoſt ceſte terre,
Il ſembloit à Pyrrhus, hazardeux à la main,
Qui touſiours enfiloit deſſein deſſus deſſein:
Mais la face de Mars n'eſt pas touſiours certaine:
Car bien qu'il fuſt en guerre vn parfait Capitaine,
Qu'il euſt la force au bras & le courage au cœur,
Il fut tãtoſt vaincu, & tantoſt fut vainqueur.
Voulant auitailler la Picarde muraille
Du foible Sainct Quentin, il perdit la bataille,
Où tout le ſang François fut preſque reſpandu,
Fit vne Paix contrainte, apres auoir rendu
En vn iour le Piemont (ô chances mal-tournées!)
Et tout ce que cõquit ſon pere en trente années,
Le labeur & le ſang de tant d'hommes guerriers.
Ià l'Oliuier tenoit la place des Lauriers
Aux portaux attaché; au croc pendoient les armes,
Et la Frãce eſſuyoit ſes plaintes & ſes larmes:
Ià le Palais eſtoit pour la nopce ordonné,
Le Louure de Lierre & de Buis couronné:
Déja ſa Fille au Temple eſpouſe eſtoit menée,
On n'oyoit retentir que la voix d'Hymenee,
Hymẽ, Hymẽ, ſonnoit par tous les carrefours:
Par tout on ne voyoit que Graces & qu'Amours:
Mars banny ſ'enfuyoit aux regions barbares,
Quand entre les clairons, trompettes & fanfares,
Au milieu des tournois au chef il fut bleſſé,
Ayant l'œil gauche à mort d'vne lance perſé,
Spectacle pitoyable! exemple que la vie
De cẽt maux impreueuz, fragile eſt pourſuiuie,
Puis qu'vn Roy ſi puiſſant d'Empire & de hauteur,
En joüant eſt tué par vn ſien ſeruiteur.
Ainſi mourut HENRY *(car toute choſe paſſe)*
Qui de bonté, beauté, proüeſſe & bonne grace
Surmontoit tous les Rois, mais le Ciel endurcy
Non plus que de bouuiers des Princes n'a ſoucy.
Il ſentit pour le moins ce plaiſir en ſon ame,
Qu'il mourut dãs le ſein de ſa pudique femme,
Et qu'il vit en ſon lict preſque paſmez d'ennuy
Tous ſes petits enfans larmoyer pres de luy.
Ie le ſerui ſeize ans domeſtique à ſes gages,
Non ingrat, luy ſacrant mes plus gentils ouurages:
Ie n'ay peu prolonger ſa vie, mais i'ay ſceu
Allonger ſon renom autant que ie l'ay peu.
FRANÇOIS *ſon premier fils, à qui la barbe tendre*
Ne commençoit encor au menton qu'à ſ'eſtendre,
Tint le Sceptre apres luy, Prince mal-fortuné,
Qui ſe vit preſque mort ſi toſt qu'il ſe vit né.
Il fut dix-huict mois gouuerneur de l'Empire;
Le peuple outrecuidé qui tous les iours empire,
Empeſté d'hereſie, & de nouuelle Loy,
Arma ſa faction contre ce ieune Roy.
Aſſemblant ſes Eſtats pour corriger le vice
Des Nobles, des Prelats, du Peuple & de Iuſtice,
Et punir les mutins qui ſ'oſoient émouuoir,
Et contenir la France en ſon iuſte deuoir:
O cruauté du Ciel! ô eſtrange merueille!
Voicy ce Prince mort d'vn catherre d'oreille,
Laiſſant ieuneſſe & vie, & ſon peuple troublé,
Et le Sceptre Eſcoſſois au François aſſemblé,
Et ſa ieune Eſpouſée en plainte douloureuſe.
O Dieu que ceſte vie eſt courte & malheureuſe!
(ELIZABETH *ſa ſœur, que d'vne eſtroitte foy*
Son pere auoit coniointe au magnanime Roy
Qui du peuple Eſpagnol les brides laſche & ſerre,
A vingt ans ſe couurit d'vn ſepulchre de terre,
Dans vn meſme batteau paſſant à l'autre bord
Sa beauté, ſa ieuneſſe, & ſa vie & ſa mort.)
Conforte-toy, grand Roy, la ſentence eſt donnée
Que la Parque eſt la fin de toute eſſence née.
CHARLES *ſon ſecõd frere apres luy ſucceda,*
Qui en dure ſaiſon le Sceptre poſſeda:
En pleurant il veſtit ſa dignité Royale,

Comme preſagiant ſa fortune fatale,
Car ſi toſt qu'il fuſt Roy (il le fut à dix ans)
La peſte des meſchans ſeducteurs meſdiſans,
La licence du peuple, & la fureur des villes
Troublerent ſon Eſtat de cent guerres ciuiles.
Comme vn terrible orage eſleué par le vent,
Qui trouble en bourſouflant, tournoyant & mouuant
La mer vague ſur vague en tortis retrainée,
Ou comme vne Megere aux Enfers déchainée,
Tout ſe rua ſur luy. Le Soleil de deſpit
Abominant la Terre, en veſtit noir habit:
Il ſe roüilla la face, & la Lune argentée
De taches eut long-temps ſa corne enſanglantée:
La Seine outre ſes bords ſa rage délia,
La nourrice Cerés ſon bled nous dénia,
Le bon Pere ſes vins, & Palés ſon herbage,
Et le ſel ſi commun nous nia ſon vſage:
La famine & la guerre & la peſte ont monſtré
Que Dieu auoit ſon peuple en fureur rencõtré.
Ce ROY, *preſques enfant vit ſa France allumée,*
Et ville contre ville en factions armée,
D'hommes & de conſeil, & de tout indigent:
Il vit manger ſon peuple & voler ſon argent,
Il vit ſa Majeſté ſeruir d'vne riſée,
Il vit de cent broquars ſa Mere mépriſée,
Il ſe vit dechaſſé de ſes propres maiſons,
Il vit les Temples ſaincts, le lieu des oraiſons,
Autels & Sacremens n'eſtre qu'vne voirie,
La raiſon renuerſée, & regner la furie.
Par quatre grands combats vainquit ſon ennemy:
Mais vn feu de rancune alloit ſi bien parmy
Le peuple forcené, que morte vne querelle,
Vne autre d'autre part ſourdoit toute nouuelle:
Ainſi vn feu d'émorche à l'autre feu ſe prend,
Que plus on penſe eſteindre, & plus il ſe répand.
Ie me trouuay deux fois à ſa Royale ſuite,
Lors que ſes ennemis luy donnerent la fuite,
Quand il ſe penſa voir par trahiſon ſurpris
Auant qu'il peuſt gaigner ſa cité de Paris:
Meſchante nation, indigne, indigne d'eſtre
Du ſang Hectorean, d'ainſi trahir tõ Maiſtre!
Peuple vray'ment Schytique, ennemy de repos,
Et bien digne d'auoir pour anceſtres les Goths.
Jà de ce ieune Roy la dure Deſtinée
S'eſtoit en ſa faueur plus douce retournée:
Jà ſon ſiecle en vertu ſe faiſoit tout nouueau,
Quand vn rheume panthous, fontaine du cerueau,
Qui d'vn flot caterreux s'eſtoit entreſuiuie,
Luy pourrit les poumons, ſouflets de noſtre vie,
Deſpouillant le manteau de ſon humanité
A l'heure qu'il entroit en ſa felicité.
Ainſi le marinier, creancier de Neptune,
Preſt à payer les vœux qu'il deuoit à Fortune,
Jà ſaluant de l'œil ſa maiſon & le bord,
Se perd, & ſa nauire, entrant dedans le port.
Il fut quatorze ans Roy, & en l'an de ſon âge
Vingt & quatre, il paya de Caron le naulage.
Iamais eſprit ſi beau ne ſi bon que le ſien
N'alla ſous les Lauriers du champ Elyſien:
Iamais ame ſi ſainte & en tout ſi parfaite,
Compagne des Heros là bas ne ſe fuſt faite,
S'il euſt eu le loiſir de monſtrer aux humains
La force qu'il auoit & au cœur & aux mains.
Il fut Prince bien-né, courtois & debonnaire,
D'vn eſprit prõpt & vif, entre doux & colere:
Il aima la Iuſtice, eloquent, & diſcret,
Saturnien au reſte à cacher ſon ſecret:
Contre les importuns il ſe ſeruoit de ruſes,
Et ſur tout amateur des lettres & des Muſes.
Quatorze ans ce bon Prince, alegre ie ſuiuy:
(Car autant qu'il fut Roy, autant ie le ſeruy)
Il ſouloit pour plaiſir mes ouurages relire,
Et ſouuent ſa Grandeur daignoit bien me récrire,
Et ie luy reſpondois, m'eſtimant bien-heureux
De me voir aſſailly d'vn Roy ſi genereux.
Ainſi CHARLES *mourut des Muſes la defenſe,*
L'hõneur du genre humain, delices de la Frãce.
FRANÇOIS *Duc d'Alençon ſon Frere meurt apres,*
Qui la France couurit de funeſtes Cypres,
Car la guerre qui fut bien loin de noſtre porte
Entra dans la maiſon & la troubla de ſorte
Que mille factions ſecrettes ſe couuoient,
Et poſtes & pacquets detrouſſez ſe trouuoient.
Les villes grommeloient, & vouloient les villages
Secoüer de leur col le dur ioug des truages,
Et le faix des tributs, doüanes & impos,
Fardeaux démeſurez qui accabloient leur dos,

Le ſel, don de la mer, ſaliue de Neptune,
Fut vendu cherement à la pauure commune.
Sur le bled, ſur le vin tailles on impoſa,
La France toute en peur depuis n'en repoſa,
Chacun ſe défioit ainſi qu'on ſe défie
Quād vn Prince sās hoirs & ſans maſles déuie.
D'vn Royaume tōbé chacun veut vn lopin:
L'vn prend commencement de l'autre qui prend fin:
En moins de ſix cens ans tout Empire ſe change:
Le Temps eſt noſtre pere, & le Temps nous remange,
Vn Saturne affamé, il luy faut obeïr,
Seruir à la Nature & non pas la haïr.
Qui blaſme la Nature il blaſme DIEV *ſupréme,*
Car la Nature & DIEV eſt preſque choſe meſme:
DIEV cōmande par tout comme Prince abſolu,
Elle execute, & fait cela qu'il a voulu,
Son ordre eſt vne chaine aimantine & ferrée
Qui ſe tient l'vne à l'autre étroittement ſerrée.
Il fut tres-magnanime & vertueux guerrier,
Qui ieune d'ans ceignit ſa teſte de Laurier,
Combatant pour l'honneur & pour borner la France
Aux riues de ſon Rhin: ah! en ſortāt d'enfance
La Parque le rauit: ah! qui n'eut pas loiſir
D'acheuer iuſqu'au bout ſa trame à ſon plaiſir:
Car venant à fleurir les Deſtins trop contraires
Le feirent cōpagnon du Tombeau de ſes Freres:
Il eut quatre Duchez, mais ny ſang ny Duchez
N'ont veu des Parques Sœurs les ciſeaux rebouchez.
O DIEV, *dont la grandeur dedans le Ciel habite,*
Garde d'vn œil ſoigneux la belle MARGVERITE
Qui tient des NAVARROIS *le Sceptre en ſa vigueur:*
Ha! Mort, tu n'as point d'yeux, ny de ſang, ny de cœur,
Et ſourde tu te ris de noſtre race humaine.
La fille de HENRY, *Ducheſſe de Lorraine,*
Aprés ſes Freres morts ſur-viure n'a voulu:
En lieu de ceſte terre elle a le Ciel éleu,
Des Aſtres la compaigne & des ames plus ſaintes,
Laiſſant ſon ieune Eſpoux en larmes & en plaintes.
Il ne reſtoit plus rien du germe tout diuin
Du premier Roy FRANÇOIS (*car déja le Deſtin*
Et la cruelle Parque en auoient fait leur proye)
Que MARGVERITE *ſeule, honneur de la Sauoye,*
Celeſte Fleur-de-lis, quand le ſort enuieux
Pour appauurir le mōde en enrichit les Cieux.
Que n'ay-ie le ſçauoir de l'eſcole Romaine,
Ou la Muſe des Grecs? comme vn Cygne qui meine
Son dueil deſſus Meandre, en pleurant ie dirois
La belle MARGVERITE, *& ſes faicts i'eſcrirois.*
Ie dirois que Pallas naſquit de la ceruelle
Du Pere Iupiter; qu'elle, Pallas nouuelle,
Sortit hors du cerueau de ſon Pere FRANÇOIS,
Le pere des vertus, des armes & des Lois.
Ie dirois qu'elle auoit l'Eſcu de la Gorgonne,
Que l'homme qui ſa vie aux vices abandonne,
N'euſt oſé regarder ny de prés approcher,
Qu'il n'euſt ſenty ſon corps ſe changer en rocher.
Ie dirois (tout ainſi que la mere Eleuſine
Sema les champs de bleds) qu'elle toute diuine
Nourrice d'Helicon ſema de toutes parts
La France de meſtiers, de ſciences, & d'arts:
Qu'elle portoit vne ame hoſtelliere des Muſes,
Que les bonnes vertus eſtoient toutes infuſes
En ſon corps heroïque, & quand elle naſquit,
Les Aſtres plus malins plus forte elle vainquit:
Et que le Ciel la feit ſi parfaite & ſi belle,
Que pour n'en faire plus en rompit le modelle,
Ne laiſſant pour exemple aux Princeſſes ſinon
Le deſir d'imiter le vol de ſon renom.
Qu'on graue ſur ſa tombe vn blanc pourtrait d'vn Cygne,
Afin que d'âge en âge aux peuples il ſoit ſigne
Que la mere elle eſtoit des Muſes, & auſſi
Des hommes qui auoient les Muſes en ſouci.
Se plante à ſon Tombeau la viue Renommée
Ayant la trompe en bouche & l'échine emplumée,
Cent aureilles, cent yeux, cent langues, & cent vois,

Pour

Pour chanter tous les iours, tous les ans, tous les mois,
De ſa mort au Paſſant la gloire & le merite,
En criant: Si tu lis la belle MARGVERITE,
En qui tout le Ciel meit ſa plus diuine part,
Tant de fois rechantée és œuures de RONSARD,
Qui fut en ſon viuant ſi precieuſe choſe,
Sçache que ſous ce marbre en paix elle repoſe,
Sa cendre giſt icy: & pource, Viateur,
Sois de ſon Epitaphe en larmes le Lecteur:
Baiſe ſa tombe ſaincte, & ſans ſouſpirs ne paſſe
Des neuf Muſes la Muſe, & des Graces la Grace.
Pour marquer ſa grandeur puiſſent à l'auenir
Les rochers de Sauoye en ſucre deuenir,
En canelle les bois, les torrens en roſée,
Et que ſa tombe en ſoit en tous temps arroſée,
Et que pour ſignaler de ſon corps la valeur,
Y naiſſe de ſon nom & la perle & la fleur.
Ie veux, pour n'eſtre ingrat, à ſa feſte ordonnée
(Qui reuiendra nouuelle au retour de l'année)
Comme vn antique Orphée en long ſurpelis blanc
Retrouſſé d'vne boucle & d'vn nœud ſur le flanc,
Chanter à haute voix d'vne bouche immortelle
L'honneur & la faueur qu'humble i'ay receu d'elle:
Comme elle eut ſoin de moy, pour l'honneur que i'auois
De ſeruir ſes neueux mes maiſtres & mes Rois.
Ie diray que le Ciel me porte trop d'enuie
De me faire trainer vne ſi longue vie,
Et de me reſeruer en chef demy-fleury,
Pour dreſſer les tombeaux des Rois qui m'ont nourry.
Ie diray que des Grands la vie eſt incertaine,
Que fol eſt qui ſe fie en la faueur mondaine,
Vn iouët de Fortune, vne fleur du Printemps,
Puis qu'on voit tant de Rois durer ſi peu de temps.
PIBRAC, *grand ornement de la bande pourprée,*
Encores qu'au Palais en la Chambre dorée
Deuant les Senateurs tu ais fait ébranler
Le cœur des auditeurs par ton docte parler,
Sans t'ébranler toy-meſme, eſtonnant l'aſſiſtance
Des foudres qui tõboient de ta viue eloquence:
Encore que ta voix ait fait plier ſous toy
Les Sarmates felons, haranguant pour ton Roy,
Sans iamais t'émouuoir de triſteſſe ou de ioye:
Tu ne liras pourtant ces vers que ie t'enuoye,
Sans t'émouuoir, PIBRAC, *& peut-eſtre pleurer,*
Quand tu verras des Grands l'eſtat ſi peu durer,
Vn vent, vn ſonge, vn rien: & que la Parque brune,
Sans épargner perſonne, à chacun eſt commune.

EPITAPHE DE FRANCOIS DE BOVRBON, COMTE d'Anguien.

STANCES.

D'Homere Grec l'ingenieuſe plume,
Et de Timant' les animez tableaux,
Durant leurs iours auoient vne couſtume
D'arracher vifs les hommes des tombeaux:
Ie vous dy ceux qu'il leur plaiſoit encores
Reſuſciter en dépit de leur nuit
Obliuieuſe, ores par l'encre, & ores
Par la couleur eterniſant leur bruit.
Mais telles gens deuoient leur ſecond viure,
L'vn au papier, l'autre à la toile, & non
A la vertu, qui ſans l'aide d'vn liure
Ou d'vn tableau, eterniſe ſon nom.
Ta vertu donc ſeule te ſert de tombe
Sans mendier ny plumes ny outils:
Car ton renom qui par la mort ne tombe,
Vit par deſſus cent viuans inutils.
Donques du Temps la force injurieuſe
Ne rompt l'honneur que tu t'acquis, alors
Qu'Enyon vit ta main victorieuſe
Tout le Piedmont couurir preſque de mors:
Et que le Pau te vit deſſus ſa riue
Reſter vainqueur par vertueux effort,
Ayant pendu la deſpoüille captiue
Du vieil Marquis pour trophee à ſon bort.

Apres auoir tant de gloires belliques
Miſes à chef par le vouloir des Dieux,
Icy la mort mit en paix tes reliques,
Quand ton eſprit fut citoyen des Cieux.
Qui ſeruiront d'exemple memorable
Et d'aiguillon à la poſterité,
Pour imiter ta loüange durable,
Et le Laurier que tu as merité.

PROSOPOPEE DE FEV FRANÇOIS DE LORRAINE Duc de Guiſe, tres-vertueux Prince, & tres-excellent Capitaine.

AMoy, qui ay conduit en France tant d'armees,
Iſſu de ces vieux Rois des terres Idumees,
A moy, qui dés ieuneſſe aux armes ay veſcu,
Des ennemis vainqueur, & nõ iamais vaincu:
A moy qui fus la crainte & l'effroy des batailles,
Qui prins & qui garday tant de fortes murailles,
A moy qui eus le cœur de proüeſſe animé,
A moy, qui ay l'Anglois en ſa mer renfermé,
A moy, qui ay fait teſte aux peuples d'Alemagne,
A moy, qui fus l'horreur de Naples & d'Eſpagne,
A moy, qui ſans flechir, d'vne inuincible foy
Fus ſeruiteur de DIEV, *de France & de mon Roy,*
A moy, de qui le nom au Monde ſe voit eſtre
Telqu'il ne peut iamais augmẽter ny decroiſtre,
Ne dreſſez vn Tombeau par artifice humain,
Et tant de marbre dur ne poliſſez en vain.
Pour tombe dreſſez-moy de Mets la grande ville,
Les grands murs de Calais, & ceux de Thionuille;
Et deſſus mon ſepulchre en deux lieux ſoit baſty
Dreux à coſté ſeneſtre, & à dextre Renty:
Grauez-y mes aſſauts, mes combats & mes guerres,
Fleuues, foreſts & monts, mers, campaignes, & terres
Qui tremblerent ſous moy, & des peuples vaincus
Pendez-y les harnois, les noms, & les eſcus:
Puis à fin que ma gloire icy viue accomplie,
Aſſemblez ſur mon corps la France & l'Italie,
Et toutes ces citez qui ſentirent les coups
De ma dextre inuaincuë, & m'enterrez deſſous.
Ie veux pour mon ſepulchre vne grande Prouince,
Qui fus vn grand guerrier, vn grand Duc, vn grand Prince:
Car vn petit tombeau n'eſt pas digne d'auoir
Celuy qui l'Vniuers remplit de ſon pouuoir.

EPITAPHE DE FEV Monſieur d'Annebault.

L'Homme ſeroit vn demi-Dieu parfait,
Si le grand DIEV *en naiſſant l'auoit fait*
Contre la mort immortel, ſans le faire
Si toſt mourir, pour ſon œuure défaire:
Ou bien ſi DIEV *ne le vouloit ainſi,*
Il deuoit mettre vn rocher endurcy,
Ou de l'aimant, ou quelque fer bien large
Autour de l'homme ainſi qu'vne grand' targe,
Telle qu'aùoit Gorgon, pour l'empierrer,
Elle & ſon dard venant nous enferrer.
Helas! pourquoy le maiſtre de Nature,
DIEV *Createur de toute Creature,*
Voulut loger en ſi fraiſle maiſon
Vne ſi haute & diuine raiſon?
Pourquoy fit-il de ſi petites veines,
Si petits nerfs, peaux ſi foibles & vaines,
Pour enfermer nos courages dedans
Et nos eſprits ſi prompts & ſi ardans?
Ou bien du tout il ne deuoit pas mettre
Tant de courage, ou il deuoit permettre
Que noſtre corps fut plus fort ou plus dur
Pour reſiſter, que le rempart d'vn mur.
Cruel Deſtin, qui nos âges dérobes!
Quand les ſerpens ont déueſtu leurs robes,
Auec la peau ils deſpoüillent leurs ans:
Quand au Printemps les iours doux & plaiſans
Sont retournez, en mille & mille ſortes,

On voit ſortir les fleurs qui ſembloient mortes,
Les bois couppez reuerdiſſent plus beaux :
Mais quand la Parque a trenché nos fuſeaux,
Sans plus ioüyr du ſejour de ce monde,
L'homme là-bas ſ'en-va boire de l'onde
Du froid Oubly, qui ſans eſgard ny chois
Perd en ſes eaux les Bergers & les Rois.
Cruelle Mort ! ſans yeux, ny cœur, Déeſſe !
Si tu prenois ſeulement la vieilleſſe,
Laiſſant meurir les hommes qui n'ont pas
Encor beſoin de ſentir le treſpas :
Las ! tu aurois moiſſon aſſez fertile
Prenant à toy la vieilleſſe inutile :
Mais ne voulant aux ieunes pardonner,
Le nom de Tigre on te peut bien donner !
En cent façons meurdriere tu conſommes
Ore la vie, ore les biens des hommes,
» Mais en mourant l'homme a bien combatu
» Toy & ta faulx, qui meurt pour la vertu,
Comme ceſtuy, qui de braue entrepriſe,
A ſouſtenu ſon Prince & ſon Egliſe :
C'eſt Annebault du Dieu Mars tant chery,
Qui, ieune eſtant ſous ſon pere nourry,
Qui lors eſtoit grand Admiral de France,
Suiuoit hardy les armes dés l'enfance :
Et outre l'âge a veſtu le harnois,
Sacrant ſa vie à l'honneur de nos Rois.
La barbe encor, fleur de ieuneſſe tendre,
Ne commençoit ſur ſa ioüe à ſ'eſtendre,
Que Capitaine il fut en tous dangers,
Ayant ſous luy deux cens Cheuaux legers.
Puis en croiſſant & en âge & en armes,
Fut conducteur de cinquante hommes d'armes,
Monſtrant par tout combien Mars l'eſtimoit,
Qui ſa ieuneſſe aux combats animoit :
Car de frayeur n'eut oncques l'ame atteinte,
Et ne ſçauoit quelle choſe eſt la crainte,
S'eſtant trouué d'vn cœur vaillant & haut,
En maint combat, mainte allarme & aſſaut.
Quand l'Eſpagnol, tout enflé de paroles,
Vint aſſaillir noſtre camp à S'rizoles,
Et que la France enſanglanta ſes mains
Des Eſpagnols & du ſang des Germains,
Cet Annebault monſtra lors ſa vaillance,
Et le deuoir qu'il deuoit à la France :
Car bien qu'il fuſt d'vne fiéure aſſailly,
A tel beſoin n'euſt pas le cœur failly,
Ainçois armé d'honneur & de proüeſſe,
L'eſpée au poing ouurit en deux la preſſe.
Lors ſaccageant, tuant & foudroyant
(Comme vn torrent de neiges ondoyant,
Gaſte les bleds d'vne verte campagne)
Perdit ſous luy les plus vaillans d'Eſpagne,
Et tellement pourſuiuit ſon bon-heur,
Qu'il eut pour luy la pluſpart de l'honneur.
Quand la Fortune inconſtante & maline
Honnit la France au camp de Graueline :
Luy, conduiſant l'Arriere-garde, fit
Que l'Eſpagnol ſi ſoudain ne défit
Le camp François, arreſtant la furie
De l'ennemy au hazard de ſa vie :
Et ſi le reſte euſt imité ſon fait,
L'honneur François n'euſt pas eſté défait,
Qui fut perdu par faute de le ſuiure.
Or luy, voulant pluſtoſt mourir que viure
Honteuſement, fut priſonnier, & fut
Bleſſé d'vn coup qu'à la teſte il receut :
Paya rançon de trop groſſe deſpenſe,
Sans que depuis en ait eu recompenſe,
Tant & ſon bien, & ſon corps, & ſa Foy,
Eſtoient voüez au ſeruice du Roy.
Il a eſté deux fois durant la guerre
Oſtage en Flandre, & puis en Angleterre :
Il fut courtois, il fut aimé de tous,
Sage & affable, & gracieux, & dous.
Les ennemis luy portoient reuerence,
Et les François eſtimoient ſa prudence,
Et ſon parler qui n'eſtoit affecté.
Il n'eſtoit point courtizan eshonté,
Ny en façons, ny en mœurs, ny en geſtes :
Il ſupportoit les fortunes moleſtes
Patiemment, tirant d'vn cœur hautain
Au but d'honneur, & non au bien mondain,
Ayant touſiours tout le cours de ſa vie
Toute vertu pour ſa guide ſuiuie.
Il fut touſiours à ſon Prince loyal,
Et aux ſoldats honneſte & liberal,
Et ne ſuiuoit (comme il diſoit) la guerre,
Comme beaucoup, pour du bien y acquerre,
» Mais pour l'honneur, qui eſt le ſeul loyer
» Du cœur; qui veut aux vertus ſ'employer.
Il aimoit DIEV, *craignant touſiours de faire*
Choſe qui fuſt à noſtre Loy contraire :
Sa conſcience eſtoit nette & ſon cœur :
Il eſtoit né pour l'honneſte labeur,
Comme ayant l'ame & l'eſprit loin du vice

D'ambition, d'enuie, & d'auarice.
Or ce Seigneur, digne du rang des Preux,
Mourut, helas! au combat deuant Dreux,
Quand la fureur & la ciuile haine
De noſtre ſang arrouſerent la plaine,
Et que la France (helas! le croiras-tu,
Peuple à venir) vit broncher la vertu
Des plus vaillans, & vit en nos batailles
Nos propres fers en nos propres entrailles.
Là ce Seigneur de durable renom,
Mourant ſans hoir, enſeuelit ſon nom
Auecques ſoy, & non ſa renommée,
Qui ne ſera par la mort conſommée;
Ains d'âge en âge on la verra fleurir:
» Car la vertu ne peut iamais mourir.

EPITAPHE DE FEV ROCH CHASTEIGNER, SEIGNEVR de la Roche de Poſé.

SI iamais ame, & belle & genereuſe,
Alla trouuer ſous la foreſt ombreuſe
Les grands Heros, qui encore là bas
Vont exerçant le meſtier des combas:
Ceſte belle ame icy iadis hoſteſſe
D'vn ſi beau corps, paroiſt entre la preſſe
De ces grands Preux, & ſe ſied au milieu
Eſtant aſſiſe entr'eux ainſi qu'vn Dieu.
Quant à ſon corps il fut de telle race,
Qu'en noble ſang perſonne ne le paſſe:
Il fut ſi beau, ſi gaillard & parfait,
Que la Nature au monde l'auoit fait
Pour vn pourtrait de beauté toute pleine
De courtoiſie, & de douceur humaine.
Il eut le cœur ſi chaud & genereux,
Que dés enfance il fut cheualeureux,
Eſtant ſi preux, que Mars en eut enuie,
Voulant cent fois luy deſrober la vie:
Car il ſçauoit qu'vn ſi vaillant bon-heur
Effaceroit à la fin ſon honneur.
A peine eſtoit en ſa premiere enfance,
Que ſous FRANÇOIS, *grand Monarque de France,*
Premier du nom, haïſſant le repos,
Faiſoit craquer la cuiraſſe à ſon dos,
Et poudroyant ſous ſes pieds la campagne,
La picque au poing ſ'oppoſoit à l'Eſpagne.
Quand la ieuneſſe eut enflammé ſon cœur,
D'vn ſang plus chaud ſuiuit le camp vainqueur
Du Roy HENRY: *lors, aimé de Bellonne,*
Fut des premiers à recouurer Boulongne,
Où ſon cheual à la mort fut bleſſé
D'vn coup de plomb par l'ennemy pouſſé.
Pareil mal-heur receut à la Mirande:
Quand luy vaillant pouſſa toute ſa bande
Sur l'ennemy, où perdant ſon cheual,
Victorieux reuint ſans auoir mal.
Là ſecourant ceſte ville aſſiegée,
Ayant ſa main de ſa targue chargée,
En guerroyant receut par grand meſchef,
Vn coup de plomb qui luy naura le chef,
Aupres la tempe, & ſi fort la tempeſte
De ce plombet luy greſla ſur la teſte,
Que ſon armet tout à plat luy froiſſa,
Et demi-mort à bas le renuerſa.
Au meſme ſiege eſtant fait Capitaine
De gens de pied, pour ſa premiere peine,
(Faiſant fuïr ſon ennemy tres-fort)
Gagna le Chef, les viures & le Fort,
Ayant rompu l'os de la iambe dextre
D'vne mouſquette: à peine pouuoit eſtre
Guary du coup, que luy, braue guerrier,
Sus l'ennemy ſ'eſlança le premier,
Où ſon cheual, au milieu de la guerre,
Mort eſtendu, mordit la froide terre.
Eſtant D'Anuille en Piedmont Viceroy,
Vn Eſpagnol trop preſumant de ſoy,
Le défia au combat de la lance:
Où d'vn grand coup cogneut bien ſa vaillance,
Et tellement en choquant le preſſa,
Que le cheual deſſus luy renuerſa
Pied contre-mont, tout ainſi qu'vne foudre
Qui fait broncher vn grand Pin ſur la poudre.
Il fut apres au milieu des dangers,
Fait conducteur de cent cheuaux legers
Deuant Vulpian, où prenant de ſa bande
Peu de ſoldats par vne aſtuce grande,
Sortant d'vn bois leurs viures il perdit,
Et par tel faict la ville ſe rendit.
Pres de Pontaſt, en la meſme contrée,
Eut d'vn plombet la cuiſſe gauche outrée
Preſqu'à la mort, fortement aſſaillant

Un eſcadron & nombreux & vaillant,
Qui conduiſoit d'vne ardante furie
Des Eſpagnols la groſſe artillerie.
Quand le grand Duc de Guiſe conduiſoit
Le camp François à Naples & faiſoit
De grand effroy trembler toute Italie,
Il eut le poing nauré pres de Iulie.
Aupres d'Aſtul des ennemis contraint,
De trois grands coups tous diuers fut atteint,
L'vn à la cuiſſe, au chef, à la main deſtre:
Lors le cheual tombant deſſous ſon maiſtre,
Le renuerſa ſur le ſable eſtranger.
Là ſeul à pied, au milieu du danger,
Enueloppé d'vne troupe guerriere,
Sa liberté fut faicte priſonniere.
Il fut mené pour le garder exprés
Au fort Aquile, & à Naples aprés,
Puis à Milan, fort'reſſe inacceſſible:
Où, mal-traitté autant qu'il fut poſſible,
Eſtoit gardé d'vne dure façon,
Deux mille eſcus demandans pour rançon.
Apres trois ans finis en grand' deſtreſſe,
Trompant le guet eſchappa de fineſſe,
Si qu'en plein iour les gardes affina,
Et ſans rançon aux ſiens ſ'en retourna.
Apres eſtant choiſi entre cent mille,
Pour Lieutenant du Duc de Longueuille,
Lors que le trouble en noſtre region
S'eſmeut ſi chaud pour la Religion:
Ce Cheualier, honneur de ſa Prouince,
Suiuant la part de CHARLES *Roy, ſon Prince,*
Comme il pouſſoit les canons prés le mur
De Bourges, las! vn plomb fatal & dur
Luy écraza la teſte & la ceruelle,
Perdant la vie en ſa ſaiſon nouuelle.
Or toy, Paſſant, qui viendras par icy,
Verſe vn Printemps de roſes eſpoiſſy
Sur ce Tombeau, & verſe maintes branches
De vers Lauriers & vertes eſparuanches:
Puis tous les ans raconte à ton enfant,
» *Qu'vn beau mourir rend l'hõme triomphant,*
» *Dontant la Mort, quand la belle memoire*
» *De ſes vertus eſt eſcrite en l'hiſtoire,*
» *Seruant d'exemple & de publique Loy,*
» *Qu'vn bon ſubiet doit mourir pour ſon Roy.*

EPITAPHE DE HERCVLE STROSSE, MARESCHAL de France.

CE n'eſt pas toy, STROSSE, *qu'on doit*
Entomber comme vne perſonne
Qui d'autres tiltres ne reçoit
Que les faueurs d'vne colonne.
Les murs de tant de villes priſes,
Et les proües de tant de naux
Te ſeruiront par toy conquiſes,
Et de tiltres & de tombeaux.

ELEGIE EN FORME D'EPITAPHE, D'ANTOINE Chaſteigner, frere de Roch Chaſteigner, ſeigneur de la Roche de Poſé ſur l'Inde.

SI quelquefois le dueil, & les griéues triſteſſes,
Ont poingt le cœur des plus grandes Déeſſes:
Si quelquesfois Thetis pour ſon fils larmoya
Lors que Pâris aux Enfers l'enuoya:
Sepulchrale Elegie à ceſte heure lamente,
Et de grands coups ta poitrine tourmente.
Ah! larmeuſe Déeſſe: ah! vray'ment orendroit
Tu auras nom Elegie à bon droict.
Ce ſonneur de tes vers, ce CHASTEIGNER *ta gloire,*
A paſſé mort outre la riue noire:
Ce docte CHASTEIGNER, *qui d'vn vers qui couloit*
Plus doux que miel, loüanger te ſouloit.
Voicy l'enfant Amour, qui porte deſpecee
Par grand deſpit ſa trouſſe renuerſee,
Porte ſon arc rompu, & ſa torche ſans feu.
Leue tes yeux & le regarde vn peu
Comme il vole tout morne, & d'vne main courbee

Noirciſt de coups ſa poitrine plombee!
N'ois-tu ſes dolens cris, & ſes triſtes ſanglos
Sonner menu en ſa poitrine enclos?
Voy d'autre part le Ieu & les Muſes pleurantes,
Et de deſpit les trois Graces errantes,
Comme folles crier, & Venus ſans confort
Toute pleureuſe injurier la Mort.
Puis nous ſommes nommez des Dieux les interpretes,
Leur cher ſoucy, & leurs ſacrez Poëtes!
O beaux noms ſans profit! ô tiltres par trop vains!
Puis que la Mort ſoüille à l'égal ſes mains
Dedans le ſang ſacré des ſaincts Poëtes, comme
Elle les ſoüille au ſang d'vn vilain homme!
» *Car vertu ny ſçauoir ne nous retarde pas,*
» *Ny pieté vn ſeul iour du treſpas.*
Orphé, que t'a ſerui ta mere Calliope,
D'auoir trainé d'vne rampante trope
Les forests apres toy, d'auoir parmy les bois
Deſſauuagé les Feres ſous ta vois?
Line, que t'ont ſeruy les accords de ta Lyre?
A toy Thebain, que t'a ſeruy de dire
D'vn parler ſi facond, qu'à bord faire venir
Les rochers apres toy, à fin de les vnir
Sans art de leur bon gré, dans les murs de ta ville?
Que t'a ſeruy, Homere, ton beau ſtile?
Rien, car vous eſtes morts: mort eſt Agamemnon,
Achille, Aiax, mais non pas leur renom:
Par les vers animez leur viue renommee
Ne ſe voit point des ſiecles conſommee.
» *Les vers tant ſeulement peuuent frauder la mort.*
Helas! amy, quel Deſtin ou quel ſort
Helas ſ'oppoſa tant à ta gloire premiere,
Qu'auant mourir tu ne mis en lumiere
Tes beaux vers amoureux qui chantoient à leur tour
Et l'amer fiel, & le doux miel d'amour?
Vers, où chacun amant recognoiſſoit la peine,
Et le plaiſir de l'ardeur qui nous meine
Mille fois à la vie, & ſans ne mourir pas
Mille autrefois nous rameine au trepas:
Et toutefois helas! dans ton cercueil moiſie
Giſt auec toy la belle Poëſie.
Mais ſi mon Apollon fait mon cœur deuenir
Aſſez deuin pour chanter l'auenir,
Ie iure par tes os, que tandis que la France
Eſtimera les vers de mon enfance,
Que tu ſeras loüé, & que le renom tien
Ne perira, que periſſant le mien.
Helas cher compagnon! & que ne fut ma vie
Auecque toy d'vn meſme coup rauie!
Pourquoy ne ſuis-ie mort, helas! auecque toy?
Quel fier Deſtin fut enuieux ſur moy?
Ie fuſſe mort heureux d'vn meſme coup à l'heure,
Où maintenant il conuient que ie meure
Mille fois ſans mourir, tant me tourmente fort
Le ſouuenir de ta piteuſe mort.
Las! Parque, falloit-il trencher encor la trame,
Et d'vn plombet, par force chaſſer l'ame
De celuy qui n'auoit vingt ans encor atteint!
Et comme peut ſon eſtomac enceint
De tant de feux d'Amour ſouffrir en ſa poitrine
Vn autre feu, que celuy de Cyprine?
O Ciel, ô Ciel cruel! ie m'eſbahis comment
Ce dur plombet ne fondit promptement,
Et que de CHASTEIGNER *le ſang amoureux bleſme*
Ne le changea en flames d'Amour meſme.
Cruel Mars, eſt-ce ainſi, eſt-ce ainſi, cruel Mars,
Que tu cheris de Venus les ſoldars?
Les ſonneurs de Venus, qui ta Venus doree
Ont par leurs vers ſur toutes honoree?
Tu es vn bel amy! d'ainſi faire toucher
D'vn coup mortel ſon chantre le plus cher!
Mais las! que dis-ie? las! ſon ame eſt bienheureuſe
D'auoir quitté ſa veſture boüeuſe,
Pour ſ'en-voler au Ciel, ſans pratiquer icy
Plus longuement la peine & le ſoucy.
» *Heureux vrayment celuy qui ieune d'ans ſ'en-vole*
» *Fraudant les haims de ceſte vie folle,*
» *Qui touſiours nous abuſe, & d'vn eſpoir trop vain*
» *Nous va pipant touſiours du lendemain.*
Et toy Pere vieillard de l'enfant que ie pleure,
Réjoüis-toy de ton fils à ceſte heure:
Car bien qu'il ne ſoit mort en plus meure ſaiſon
Deſſous le toict de ta propre maiſon:

Bien qu'il ſoit entombé d'vne pierre eſtrangere,
Et que la main de ſa piteuſe mere
A l'heure du treſpas ne luy ait clos les yeux,
Et qu'en blaſmant la cruauté des Dieux
N'ait cueilli de ſa léure à l'entour de ſa bouche
L'ame fuyante, & que deſſus ſa couche
Ses ſœurs aux crins eſpars, & ſes freres pleurans
N'ayent verſé des Oeillets bien-flairans,
N'ayent verſé des Lis auec des Roſes franches,
Et du Cyprés les mortuaires branches:
Pourtant, Pere vieillard, pren quelque reconfort,
Et d'vn vain pleur ne trempe point ſa mort.
» Celuy ne meurt trop toſt, n'euſt-il que vingt ans d'âge,
» Qui meurt au flot du Martial orage,
Ainſi qu'a fait ton fils pour ſon Roy batallant:
Tell' mort conuient à tout homme vaillant,
Et non mourir au lict, ou dans la maiſon, comme
Quelque pucelle, ou quelque coüard homme.
» Celuy n'eſt point tué qui meurt honneſtement,
» Tenant au poing la pique brauement
» Pour ſauuer ſa patrie, & qui voudroit attendre
» Cent morts, pluſtoſt qu'à l'ennemy ſe rendre.
Ton fils n'attendit point que le rempart fut pris,
Mais & de gloire & de vaillance eſpris,
Dés le premier aſſaut, occit vn Port'enſeigne;
Et comme ſa deſpoüille il leuoit pour enſeigne
De ſa ieune vertu, vn coup de plomb, helas!
Sur le rempart auança ſon treſpas,
Outre-naurant ſa gorge, & pour l'honneur de France
Deſſus la fleur de ſa premiere enfance
Mourut à Teroane, & me laiſſa de luy
Au fond de l'ame vn eternel ennuy,
Qui, rongeard, m'accompagne, & me tient imprimee
Touſiours au cœur ſa face trop aimee.
Adieu chere ame, adieu, en eternel adieu:
Soit que l'oubli te ſerre en ſon milieu
Dans les champs Elyſez, ou ſoit que ſur la nuë
Tu ſois heureuſe entre les Dieux venuë,
Souuienne-toy de moy, & dans vn pré fleury
Te promenant auec mon Lignery,
Parle touſiours de moy, ſoit que la matinée
Ait d'Orient la clarté r'amenée;
Soit qu'il face Midy, ou ſoit que le Soleil
Dans l'Ocean ſe deualle au ſommeil,
Parle touſiours de moy: de moy par les riuages,
Par les deſerts des roches plus ſauuages,
Entre les bois myrtés, ou dans vn Antre coy
Soir & matin parle touſiours de moy.
Que ton luth babillard autre chant ne caquette
Sinon mes vers, & de moy ton Poëte
Qui vit le cœur en dueil, ſouuienne-toy là-bas:
De moy qui meurs apres le tien treſpas.
Sur l'herbe auprés de toy, ou ſus la riue mole
Garde-moy place auprés de ton idole,
Afin que meſme place enſemble nous ayons
Et vifs & morts enſemble nous ſoyons.
Ie veux ſans plus cela: car ſi i'eſtois Achille,
Je meurtriroy ſur ta foſſe cent mille
Eſpagnols tes meurtriers, & te feroy des jeux,
Que d'an en an nos plus tardifs neueux,
Deuots, celebreroient & d'eſcrime & de courſe,
Où prés Poſé l'Inde allonge ſa ſource.
Mais pour autant, Ami, qu'Achille ie ne ſuis,
Et que par ſang vanger ie ne te puis,
Pren, pren, chere ame, pren le plus de ma puiſſance,
Et par mes vers pren des ans la vengeance.
Reçoy, mon cher Patrocle, au milieu de ce pré
Ce neuf autel à ton nom conſacré,
Qu'humble ie te dedie auecque ce Lierre,
Et ce ruiſſeau qui par neuf fois l'enſerre.
Deſſus quatre gazons ſur ton vuide Tombeau
I'eſpan du laict, i'eſpan du vin nouueau,
Me meurtriſſãt de coups, & couché ſur ta lame
Par trois grãs cris i'appelle en vain ton ame.
Comme Achille à Patrocl', ie te tons mes cheueux,
Que dés long temps i'auois promis en vœux
A mon fleuue du Loir, ſi i'euſſe par ma peine
Conduit Francus au riuage de Seine:
Qui depuis ſ'orgueillit de l'honneur de ſon nom,
Et qui ſe vante encor de mon renom.
Mais voilà mes cheueux, prẽ-les, ie te les coupe:
Et tout ainſi qu'enclos en ceſte coupe
Je les mets prés les tiens, puiſſent en doux repos
Aupres les tiens eſtre logez mes os.

EPITAPHE D'ANNE DVC DE MONTMORENCY, PAIR, & Conneſtable de France.

SI d'vn Seigneur la vertu memorable
Maugré la Mort doit eſtre perdurable:
Si vn grand Duc a iamais merité
D'eſtre immortel à la poſterité:
Et ſi iamais vne fameuſe hiſtoire
Se doit grauer au Temple de Memoire,
C'eſt de celuy lequel repoſe icy.
Grand Conneſtable, ANNE MONT-MORENCY,
Grand Duc & Pair, grand en tout, dont la vie
A ſurmonté ſoy-meſmes & l'enuie,
En conſacrant (comme non abbatu
D'aucun mal-heur) ſes faits à ſa vertu.
Quiconque ſois, deſpeche-toy de lire
Tout ce diſcours, pour t'en retourner dire
A tes enfans les geſtes & l'honneur
D'vn ſi vaillant & vertueux Seigneur,
A fin que d'âge en âge on le cognoiſſe,
Et ſon Tombeau pour exemple apparoiſſe
A tous François de ne faulſer ſa foy,
De craindre Dieu & mourir pour ſon Roy.
Quant à ſa race, il tira ſa naiſſance
D'vne Maiſon tres-illuſtre en la France,
Qui de tout temps vertueuſe florit,
Et le premier honora IESVS-CHRIST:
MONT-MORENCY *ceſte race eſt nommée,*
En faits de guerre & de paix renommée,
Noble d'ayeux & biſayeux, qui ont
Touſiours porté les Lauriers ſur le front.
Or tout ainſi qu'vne riche abondance
A plus d'honneurs qu'vne pauure indigence,
Et que les prez plus luiſans de couleurs
Sont les plus beaux pour leurs diuerſes fleurs:
Ceſte race eſt ſur toutes la plus belle,
Race heroïque & antique, laquelle
De fils en fils (guerriers victorieux)
A ſon renom éleué iuſqu'aux Cieux:
Groſſe d'honneurs & de noms memorables,
Conceuant ſeule, Admiraux, Conneſtables,
Grands Mareſchaux, & mille dignitez
Dont les hauteurs, honneurs, authoritez,
Comme à foiſon communes en leur race
(Ne cedant point aux plus grandes de place)
Ont gouuerné, prochaines de nos Rois,
Heureuſement l'empire des François:
Mais comme on voit entre cent mille eſtoiles
(Lors que la nuict a fait brunir ſes voiles)
Vne planette apparoiſtre à nos yeux
D'vn front plus clair, d'vn feu plus radieux,
Qui tout le Ciel dore de ſa lumiere,
Fait vn grand cerne, & reluiſt la premiere.
Ainſi ce Duc, celebre, a ſurmonté
Ceux de ſa race en illuſtre clarté,
En grands honneurs, grands faueurs, grand courage,
En grand eſprit, grand ſçauoir, grand vſage,
Grand Cheualier, grand guerrier, qui a fait
Vn cours de vie honorable & parfait:
Tel qu'il deuoit pour ſes vertus attendre,
Où l'enuieux n'a trouué que reprendre.
De cinq grands Roys, grands Princes de renom,
Fut ſeruiteur & preſque compagnon:
Tant ſa prudence & vaillance honorable
Enuers les Roys le rendoit fauorable:
Mais par ſur tous fut tellement chery
Du grand Monarque inuincible HENRY,
Que la faueur ne l'euſt ſçeu plus accroiſtre,
Seul au ſommet des faueurs de ſon Maiſtre.
FRANÇOIS *Premier aux honneurs l'éléua,*
Où la Fortune inconſtante eſprouua,
Tantoſt heureuſe & tantoſt mal-heureuſe:
Mais de ſon cœur la vertu genereuſe
Ne ſ'abaiſſa, foible, ſous la douleur,
Prenant vigueur de ſon propre mal-heur.
» *L'homme en naiſſant n'a du Ciel aſſeurance*
» *De voir ſa vie en égale balance:*
» *Il faut ſentir de Fortune la main:*
» *Tel eſt le ſort de noſtre genre humain.*
Ce Conneſtable exerçant ſon office,
Fit à nos Roys ſi fidele ſeruice,
Que la Juſtice inique il reprima,
Et la Nobleſſe aux armes reforma,
Ne ſouffrant plus que la Gendarmerie,
Comme autrefois, fuſt vne pillerie.

A l'Hereſie il oppoſa les Lois,
Par les Citez fit florir les bourgeois,
Et par les champs les laboureurs, de ſorte
Que deſſous luy toute fraude eſtoit morte:
Car n'offenſant par ſes geſtes aucun,
Sa vie eſtoit vn exemple à chacun.
En guerre il fut valeureux au poſſible,
Dur au trauail, d'vn courage inuincible,
Reſolu, ſage & qui en bon conſeil
N'a de ſon temps rencontré ſon pareil.
Si qu'on doutoit en voyant ſa prudence
Si dextrement coniointe à la vaillance,
Auquel eſtoient plus conuenans ſes faits,
Ou pour la guerre, ou pour le temps de Paix.
Il eut au cœur ſi profondement née
L'honneſte ardeur d'accroiſtre ſa lignée
Et de la voir en grand nombre florir,
Braue aux combats, ardante de mourir
Ainſi que luy au milieu des gend'armes,
Que tous ſes fils ordonna pour les armes,
Non à l'Egliſe, ou au métier de ceux
Qui ſans trauail languiſſent pareſſeux.
Sa volonté n'a point eſté trompée,
Ayant ſes fils tous enfans de l'eſpée,
Sacrez à Mars, quatre freres qui vont
Portant l'honneur du pere ſur le front:
Qui tous eſtoient preſens à la bataille
Où ce grand Duc, par ceſte Sœur qui taille
Le fil humain, vit le ſien detranché
A ſi vieil âge honorable attaché:
Fil qui ſerroit d'vne ſi blanche trame
Vn corps ſi fort à vne ſi forte ame.
Aprés auoir en ſa vieille ſaiſon
Remply d'honneurs & de biens ſa maiſon,
Riche eſleué par tout moyen honneſte,
Mis des Lauriers ſur le haut de ſa teſte,
Et ſage & braue entre les conquereurs,
Fait teſte aux Roys, fait teſte aux Empereurs,
Prins & gardé mainte ville aſſiegée,
Eſté huict fois en bataille rangée,
Pour cinq grands Roys combatant d'vn grand cœur,
Ores vaincu, & ores le vainqueur.
Apres auoir de Fortune diuerſe
Diuerſes fois ſenty mainte trauerſe,
N'enflant ſon cœur en la proſperité,
Ne l'abaiſſant en l'infelicité.
Aprés auoir d'vne ferme alliance
Ioinct la Sauoye & l'Eſpagne & la France,
N'ayant iamais en ſon deuoir failly
Fut toutefois de l'enuie aſſailly:
Comme iadis maint braue Capitaine
De la gent Grecque, & de la gent Romaine,
Qui pour auoir leur pays trop aimé,
Virent leur nom du peuple diffamé.
Or comme on voit qu'vn bon athlete antique
Ne peut ſouffrir que la iouſte Olympique,
Où dés ieuneſſe il auoit combatu,
Sans luy ſe paſſe, encor que la vertu
De ſon vieil corps par l'âge ſoit caſſée,
Chaud toutefois d'vne ieune penſée,
Du croc roüillé détache ſon harnois,
Et va combatre au milieu des tournois,
Et tout poudreux de mourir il s'eſſaye,
Non de vieilleſſe, ains d'vne belle playe,
Par ſon ſang meſme acquerant de l'honneur.
Ainſi a fait ce vertueux Seigneur,
Lequel chargé de quatre-vingts ans d'âge
(Plein toutefois d'vn valeureux courage)
Pour ſ'honorer d'vn glorieux treſpas,
Verſa ſon ſang au milieu des combas:
Ratifiant les actes de ſa vie
Par vne mort d'vne gloire ſuiuie:
» *Car volontiers par vn commun accord*
» *La belle vie engendre belle mort.*
Donc, toy Paſſant, qui as oüy les geſtes
De ce mortel comparable aux celeſtes,
Entens ſa fin, puis tu diras ſoudain
Que rien n'eſt ferme en ce cloiſtre mondain.
Quand les François par ciuiles batailles
Tournoient le fer en leurs propres entrailles,
Eſpoinçonnez d'infernale fureur,
Ce bon vieillard s'oppoſant à l'erreur,
Pour le ſecours du Roy ſon ieune Maiſtre
Fit toute France en armes apparaiſtre,
Dreſſa ſon camp & d'vn cœur hazardeux
Prés Sainct Denys ſe campa deuant eux,
Tout le premier marchant deuant ſa bande,
Comme vn grand chef qui aux troupes commande.
A l'aborder viuement ſ'élança,
Et ſur la poudre à ſes pieds renuerſa
Vn Cheualier, luy paſſant ſon eſpée
Outre le corps iuſqu'aux gardes trempée.
Lors les François deuenus furieux
Par la vertu du Duc victorieux,

Honteux de voir qu'vne telle vieilleſſe
Faiſoit rougir leur gaillarde ieuneſſe,
De pieds, de teſte, & de glaiue pointu,
Ioignans Fortune auec la vertu,
D'vn ſi grand heurt les ennemis preſſerent,
Que ſans vergongne en fuite les pouſſerent,
Enuironnant d'vne pouldre leur doz,
Le cœur de crainte, & de glace leurs oz.
Et ſi la nuict (bonne mere commune)
N'euſt eu pitié de ſi triſte fortune,
Si des ſuiuans n'euſt deſrobé la main,
Et les fuyans enfermez en ſon ſein,
Vn meſme ſoir par meſme deſtinee
Auoit finy la guerre & leur iournée.
Comme il forçoit le front du ſecond rang,
L'eſpee au poing, prodigue de ſon ſang,
Vn, qui n'oſoit l'aborder en la face,
Vint par derriere, & de ſa coutelace
En quatre endroits le Cheſ luy detrancha,
Puis vn boulet dans les reins luy cacha.
Nauré à mort par vn hazard de guerre
Ce preux vieillard fut renuerſé par terre,
Rouge de ſang, couuert de poudre: & lors
Se fit voiler le viſage & le corps,
Pour n'amoindrir aux ſoldats le courage,
Voyant leur chef occis en tel orage.
Ainſi broncha ce grand Duc des François:
Deſſus luy fit vn grand bruit ſon harnois,
En la façon qu'aux montaignes Rifees
Tombe vn viel Cheſne ennobly de trofees,
Qui iuſqu'au Ciel leuoit de toutes pars
Ses bras chargez des victoires de Mars,
Que les paſteurs de toute la contree
Ornoient de fleurs, comme plante ſacree.
Puis en parlant à Sanzé ſon Couſin,
Luy diſt; Sanzé, bien-heureuſe eſt ma fin
D'ainſi mourir: mon treſpas me doit plaire,
Perdant ma vie en ſi beau cimetaire.
I'ay mon ſeruice en mourant approuué:
Dites au Roy qu'à la fin i'ay trouué
L'heureuſe mort en mes playes cachee,
Que tant de fois i'auois pour luy cherchee.
Il demandoit combien reſtoit de iour,
Et qu'il falloit pourſuiure ſans ſeiour
Des ennemis la victoire gaignee,
Que par ſon ſang il nous auoit donnee.
Il demandoit ſi le cruel effort
Aux autres Chefs auoit donné la mort
Ainſi qu'à luy: dites-leur, ie vous prie,
Que d'vne bruſque & ardante furie
Pour noſtre Prince ils marchent en auant,
Et la victoire ils aillent pourſuiuant:
Si qu'en mourant n'auoit en ſa memoire
Que ces beaux mots de Victoire, Victoire.
Ainſi conſtant ce bon vieillard parla:
Deux iours aprés ſon ame ſ'en-vola
Aupres des Roys ſes Maiſtres, en ſa place
Laiſſant çà bas vne immortelle trace,
Et vn exemple à la poſterité
De ſes vertus & de ſa loyauté.
Vous donques Fils heritiers d'vn tel pere,
Bien que ſoyez en fortune proſpere,
Riches d'honneur, de faueur & de bien,
Ne fendez point le marbre Parien,
Et ne fendez des colonnes de cuiure
Pour faire icy voſtre Pere reuiure.
En lieu de marbre & de piliers diuers
Enterrez-moy voſtre Pere en ces vers,
Et l'honorez de noſtre Poëſie.
Vne Colonne à la fin eſt moiſie,
Et les tombeaux par l'âge ſont dontez,
Non pas les vers que la Muſe a chantez.
Loin de ce mort ſoient les pompes funebres,
Ces habits noirs, ces feux par les tenebres,
Larmes & cris: marche le corſelet
Percé, ſanglant, marche le gantelet,
Son morion, ſa lance & ſa cornette.
Le tabourin, le fifre & la trompette,
Tonnans au Ciel par differens accords
D'vn maſle ſon marchent deuant le corps,
Et que tel bruit la Mort meſmes aſſomme.
Il faut ainſi enterrer vn fort homme,
Car au milieu des chapes & des Croix,
D'vn vaillant Duc ne ſied mal le harnois:
Qui de là haut en ſa gloire infinie
Se plaiſt encor d'vne telle harmonie,
Comme eſtant mort plein d'inuincible foy,
Pour ſouſtenir ſon Egliſe & ſon Roy.

EPITAPHE DE MESSIRE LOVYS DE BVEIL, COMTE de Sanſerre, excellent Capitaine.

CY deſſous giſt vn Comte de Sanſerre,
Vn preux LOVYS DE BVEIL, qui auoit
Autant de dons que nature en pouuoit
Mettre en vn corps magnanime à la guerre.
Cy giſt celuy qui ſembloit vn tonnerre
Quand de ſes Rois les ennemis trouuoit,
Que la vertu & l'honneur qu'il ſuiuoit
Firent ſans pair tant qu'il veſquit en terre.
Mais le haut Ciel qu'homme ne peut flechir,
L'oſta du monde, à fin de s'enrichir
De ſa belle ame à nulle autre ſeconde:
Pour ne ſouffrir qu'vn cœur ſi valeureux
Viſt noſtre ſiecle ingrat & malheureux,
Où la vertu ne viuoit plus au monde.

EPITAPHE DV SEIGNEVR DE SCILLAC.

OV ſoit, Soleil, que d'en-bas tu retournes
De l'Antipode, ou ſoit que tu ſeiournes
Sur noſtre Monde: hé! dy-moy, grand Flambeau,
Allant, venant, as-tu rien veu ſi beau,
Si valeureux que ce corps, que la terre
Mere commune en ceſte Tombe enſerre,
Qui deuoit luire apres le ſien treſpas
Là haut au Ciel, non pourrir icy bas?
Et toy, Tombeau, qui durement enſermes
Cil qui ioignit les Muſes & les armes,
Combien de fois as-tu la nuict icy
Ouy gemir tout desfait & trancy
Le ſainct troupeau des Muſes, & appendre,
Triſte preſent, leurs cheueux à ſa cendre?
Qui des premiers Gentils-hommes François
Sur Helicon ſe baigna par neuf fois,
Beut de Permeſſe, & par bois & campagnes
Suiuit les pas des neuf Nymphes compagnes:
Fut à leur bal ſous la Lune, & ſoudain
De leurs beaux dons ſe remplit tout le ſein.
Mais Eraton ſur toutes amiable,
Muſe d'Amour, luy eſtoit agreable.
Que diray plus? Mars le fit bon guerrier,
Bon à cheual, au combat le premier,
Vaillant à pied, qui par trop de proüeſſe,
Perdit la vie en la fleur de ieuneſſe.
Il craignit Dieu, il honora ſes Rois,
Obſeruateur des paternelles loix,
Et qui iamais ne gaſta ſa poitrine
D'vne nouuelle eſtrangere doctrine:
Mais ſouſtenant de ſes Peres la Foy,
Mourut pour Dieu, pour la France & ſon Roy,
Donnant exemple aux Nobles de le ſuiure,
Et comme il fit de mourir & de viure.
En l'an ſoixante & neuf, que France eſtoit
Toute troublée, & qu'vne part veſtoit
D'armes ſon dos pour ſecourir ſon Prince,
Et l'autre part ſaccageoit ſa prouince,
Ne pardonnant à Temples ny Autels,
(Les fiers Geans ne ſurent iamais tels!)
Vn grand orage, ains pluſtoſt vne ſoudre,
De Prouençaux plus eſpais que la poudre
Ou les ſablons, contre leur Roy mutins,
Gaſtoient par tout les champs Perigordins,
Voulans leur ioindre au grand Camp des Rebelles.
Ce Preux orné de vertus immortelles,
S'y oppoſa, & combattant il fit
Que leur Camp fut d'vne part deſconfit:
Mais il tomba la ſanglante victime
Du noir Pluton: bien qu'il fuſt magnanime,
Et ſort guerrier, il ne peuſt à la fin,
Verſant ſon ſang, euiter le Deſtin.
Il eut d'vn plomb la poitrine perſee,
Il eut la teſte en ſix endroits bleſſee,
Mourant, helas! d'vn viſage ioyeux,
Dequoy ſon Prince eſtoit victorieux:
» Tant vn bon cœur qui eſt touché de gloire,
» Ayme ſon Dieu, ſon Prince & la victoire!
Comme il eſtoit en ce mortel ennuy,
Vn ſien ſoldat aviſe aupres de luy:
Quand tu verras (ce luy dit) ma lumiere
Du tout eſteinte en vne nuict derniere,
De mes doigts oſte vn cher anneau, ſoudart,
Rends-le à ma Dame & luy dis de ma part,
Baiſant ſa main, que par faute de vie,
Et non d'amour, plus ne ſera ſeruie

De moy, qui tombe au fleuue Stygieux:
Iurant ſon front, ſa bouche, & ſes beaux yeux,
Qu'encor i'auray ſur l'infernal riuage
Peint en l'eſprit ſon nom & ſon viſage.
Il dit ainſi, & ainſi finiſſant,
Alla ſa vie & ſon ſang vomiſſant.
Il fut de noble & vertueuſe race:
Il fut puiſné, Scillac eſtoit ſa place,
Iacques ſon nom, la Chaſtre ſon ſurnom,
Et n'eut horreur à treſpaſſer, ſinon
Le ſeul regret qu'il auoit de ſa Dame,
Qui demy-mort luy reuenoit en l'ame.
Baigne, Paſſant, ſon ſepulchre de pleurs,
Puis verſe aupres vne moiſſon de fleurs,
Myrtes, Lauriers: car le corps qui repoſe
Icy deſſous, ne demande autre choſe,
Comme celuy qui fut en ſon viuant
D'Amour, de Mars, & des Muſes ſeruant.

EPITAPHE DE PHILIPPES DE COMMINES, Hiſtorien.

Entre-parleurs.

Le Preſtre & le Paſſant.

PASSANT.



Velle eſt ceſte Deeſſe emprainte en ceſte yuoire,
Qui ſe rompt les cheueux à pleines mains? Pr. *L'Hiſtoire.*
Pa. *Et l'autre qui d'vn œil triſtement deſpité*
Lamente à ce tombeau? Pr. *La ſimple Verité.*
Pa. *Ne giſt point mort icy le Romain Tite-Liue?*
Pr. *Non, mais vn Bourguignon, dont la memoire viue*
Surpaſſe ce Romain, pour ſçauoir égaler
La verité du faict auec le beau parler.
Pa. *Dy-moy ce corps doüé de tant de vertus dines.*
Pr. *Philippes fut ſon nom, ſon ſurnom de Commines.*
Pa. *Fut-il riche, ou s'il fut de baſſe race iſſu?*
Pr. *Il fut riche, & ſi fut de noble ſang conceu.*
Pa. *Que conte ſon Hiſtoire?* Pr. *Elle dit le voyage*
Que fit CHARLES *à Naple, & le bouché paſſage*
De Fortune ennemie, & des meſmes François
Les combats variez encontre les Anglois,
Et contre les Bretons, & les querelles folles
De nos Princes fauteurs du Comte de Charoles,
Lors que Mars auila de la France le los,
Et que le Mont-Hery la vid tourner le dos.
Pa. *Fut-il preſent au faict, ou bien s'il l'oüit dire?*
Pr. *Il fut preſent au faict, & n'a voulu deſcrire*
Sinon ce qu'il a veu: ne pour Duc ne pour Roy,
Il n'a voulu trahir de l'Hiſtoire la foy.
Pa. *De quel eſtat fut-il?* Pr. *De gouuerner les Princes,*
Et ſage Ambaſſadeur aux eſtranges Prouinces,
Pour l'honneur de ſon Maiſtre obſtiné trauailler,
Et guerrier pour ſon Maiſtre, obſtiné batailler.
Pa. *Pour auoir ioint la plume enſemble auec la lance,*
Qu'euſt-il, Preſtre, dy-moy, pour toute recompenſe?
Pr. *Ah, fiere ingratitude! il eut contre raiſon*
La haine de ſon Maiſtre, & deux ans de priſõ.
Pa. *Quels Maiſtres auoit-il?* Pr. *Philippes de Bourgongne,*
Le Roy CHARLES *huictieſme, & Loys: ô vergongne,*
Vn Duc & deux grands Rois: ſa vertu toutesfois
Ne ſe vid guerdonner ny de Ducs ny de Rois.
Bien qu'ils fuſſent ſuiuis d'vne pompeuſe trope,
Qu'ils euſſent en leurs mains les brides de l'Europe;
Si fuſſent-ils peris, & leur renom fuſt vain,
Sans la vraye faueur de ce noble Eſcriuain,
Qui vifs hors du tombeau de la mort les deliure,
Et mieux qu'en leur viuant les fait encore viure.
Or toy, quiconque ſois qui t'enqueſtes ainſi,
Si tu n'as plus que faire en ceſte Egliſe icy,
Retourne en ta maiſon & conte à tes fils comme

Tu as

Tu-as veu le Tombeau du premier Gentilhomme,
Qui d'vn cœur vertueux fit à la France voir
Que c'eſt honneur de ioindre aux armes le ſçauoir.

EPITAPHE D'ARTVSE DE VERNON, DAME DE TELIGNY.

Y git (qui le croira?) vne morte fontaine;
Vne fontaine, non, mais vne belle Fée,
ARTVSE, *qui laiſſa ſa belle robbe humaine*
Sous terre, pour reuoir dans le Ciel ſon Alphee.
ARTVSE, *non, ie faux, c'eſt toy Nymphe* ARETHVSE,
Qui de tes claires eaux la ſource as fait tarir,
Et tariſſant n'y eut ny Charite, ny Muſe,
Qui ne pleuraſt, voyant ta fontaine perir.
Et rompant leurs cheueux frapperent leurs poitrines,
Sur le haut d'Helicon languiſſantes d'eſmoy,
Et maudiſſoient le iour qu'elles furent diuines,
Pour ne ſçauoir mourir de douleur comme toy.
Les Muſes te vantoient la plus docte de France,
Les Charites chantoient ta ſimple honneſteté:
Mais tout cela ſe paſſe, & vient en decadence
Comme neige au Soleil, ou comme fleur d'Eſté.
L'onde qui diſtiloit de ta diuine ſource,
T'aduertiſſoit aſſez que tu deuois aller
Auſſi-toſt dans le Ciel, que tu voyois ta courſe
Parmy les prez mõdains ſoudainemẽt couler.
Or, tu es morte, Nymphe, & riẽ en ceſte terre
Ne nous reſte de toy ſinon le vain Tombeau:
Ah! trop ingrat Tombeau, qui froidement enſerre
Cela qui n'eſt plus rien, & fut iadis ſi beau!
Adieu belle ARETHVSE, *ou ſoit que tu demeures*
Dedans le Ciel là haut franche de nos liens,
Soit que tu ſois là bas aux plaiſantes demeures
Des vergers fleuriſſans aux Champs Elyſiens:
Reçoy ces beaux œillets, reçoy ces roſes pleines
De mes pleurs, dont ie viens ta Tõbe couronner:
Les lys & les œillets ſont les dons qu'aux fontaines,
Cõme autrefois tu fus, vn Paſſant doit donner.

EPITAPHE D'ANDRE' BLONDET, LYONNOIS, SEIGNEVR de Rocquancourt.

TOut ce qui eſt en ce grand Vniuers,
Eſt compoſé de deux genres diuers,
L'vn eſt mortel, & l'autre n'a ſa vie,
Comme la noſtre, à la mort aſſeruie:
Tous deux auſſi poſſedent diuers lieux,
L'vn en la terre, & l'autre habite aux Cieux.
Tout ce qui eſt là haut outre la Lune,
Vit feurement, ſans desfiance aucune
De voir ſon eſtre, ou diſſoult, ou mué,
Ou ſon eſpece en autre remué:
Car tout parfait vit en toute aſſeurance,
Se ſouſtenant de ſa propre ſubſtance,
Loin de la mort, & bien loin du ſoucy,
Qui aux humains ronge le cœur icy.
Mais tout cela qui vit deſſous la nuë,
Et de ſes pieds foule la terre nüe,
Soit les oiſeaux, vagues hoſtes de l'air,
Soit les poiſſons, citoyens de la mer:
Soit à l'eſcart dans les foreſts ramees,
Des cerfs legers les grand's teſtes armees,
Doiuent mourir: ils ſont engendrez tels,
Et de la mort ſont appelez mortels.
Mais par-ſur tous l'homme qui eſt ſemblable
D'eſprit aux Dieux, eſt le plus miſerable:
Et la Raiſon qui vient diuinement,
Luy eſt vendüe vn peu trop cherement.
A tout le moins ſi Nature honorable
Euſt ordonné d'arreſt irreuocable,
Que les méchans mourroient tant ſeulement,
Viuans les bons perpetuellement,
Quelque confort auroit noſtre miſere,
Et la Nature à bon droit ſeroit mere.
Mais quand on void les méchans ſi long-temps
Viure gaillards au terme de cent ans,
Sans amender leur malice premiere:
Et quand on void les bons ne viure guiere,
L'humanité de l'homme ſoucieux
De ſ'enquerir, en accuſe les Cieux.
Las! qui verroit dans vn gras labourage
Tomber du Ciel le mal-heureux orage,
Qui d'vne greſle, & d'vn vent iuſqu'au fond

Perdroit les bleds qui jà grandets ſe font
Tous heriſſez d'eſpics, où la ſemence
A ſe former à quatre rangs commence,
Et laiſſeroit ſeulement dans les champs
La noire yuraye, & les chardons tranchans,
La ronce aiguë, & la mordante eſpine
Qui ſur le bled miſerable domine.
Qui eſt celuy, tant ſoit conſtant de cœur,
Qui n'accuſaſt la celeſte rigueur,
Et ne branlaſt contre le Ciel la teſte,
D'auoir rué vne telle tempeſte?
» *Or toutefois conformer il nous faut*
» *Au ſainct vouloir du grand Dieu de là haut,*
» *Qui des mortels à ſon vouloir diſpoſe,*
» *Et pour le mieux ordonne toute choſe:*
Lequel a pris en ſa celeſte Court
ANDRE' BLONDET *ſeigneur de* ROCQVANCOVRT,
Et l'a tiré de ceſte fange humaine
Pour luy donner demeure plus certaine,
Où loin d'ennuis & de ſoins langoureux
Vit tres-heureux entre les bien-heureux.
Car bien qu'il fuſt grand Treſorier de France,
Bien qu'à l'Eſpargne il euſt toute puiſſance,
Qu'il fut courtois, gracieux & gentil,
D'vn eſprit viſ, vigilant & ſubtil,
Qu'il fuſt amy des belles Pierides,
De leurs rochers, des ſources Aonides,
Bon ſeruiteur des Princes & des Rois:
Si fut-il né pour mourir quelquefois,
Et pour changer ce miſerable Monde,
Pour eſtre au Ciel où tout plaiſir abonde.
Doncques, LE FEVRE, *oſte le deſplaiſir*
Qui pour ſa mort t'eſtoit venu ſaiſir,
Et ne repugne à la volonté ſainte:
La ſourde main n'entend point ta complainte,
Et par tes pleurs ne ſe peut racheter:
Auſſi tes pleurs il ne peut écouter
Ny tes ſouſpirs, comme eſtant froide cendre,
Qui plus ne peut tes paroles entendre:
Et tu te peux toy-meſmes tourmenter,
Et ton ennuy par larmes augmenter,
Te conſommant de douleur ſoucieuſe
Pour le regret d'vne ame bien-heureuſe,
Qui vit au Ciel, exempte du treſpas
Qui te demande, & tous ceux d'icy bas.

EPITAPHE DE LOYSE DE MAILLY, ABBESSE DE Caen & du Lis.

L'Eſprit de la deffuncte parle au Paſſant.

SI ſoit que la Fortune, ou ſoit que le chemin
T'ait conduit à ma tombe, écoute à quelle fin
Paſſant, ie te ſuppli' d'arreſter pour entendre,
Tant ſois-tu bien appris, ce qu'il te faut apprendre
Pour meſpriſer le monde, & leuer ton eſprit
A Dieu, dont tu es fils par vn ſeul IESVS-CHRIST:
Tu apprendras icy que les choſes mondaines,
Par exemple de moy ſont caduques & vaines,
Qui maintenant ne ſuis quant au monde plus riens:
» *Tu apprendras encor que ny faueurs ny biens,*
» *Noble ſang, ny parens, tant ſoient grands, n'ont puiſſance*
» *De faire tous enſemble à la Mort reſiſtance.*
Car ſi pour eſtre riche on ne deuoit mourir,
La richeſſe à bon droit me deuoit ſecourir,
Qui fus en mon viuant du Lis & Caen Abbeſſe:
Et ſi contre la mort profitoit la Nobleſſe,
Encores moins ſon dart euſt mon corps aſſailly,
Car i'eſtois de la race & du ſang de MAILLY.
FERRY, *jadis Baron de Conty fut mon pere,*
Et DE MONTMORENCY LOYSE *fut ma mere:*
I'eu pour Oncle & Seigneur ANNE MONTMORENCY
Conneſtable de France, & pour freres auſſi
Meſſieurs de COLLIGNY, *de qui la renommee*
Viuante ne ſera des âges conſommee,
Plus forte que l'oubly: mais la mort qui n'a pas
A telle choſe eſgard, m'a conduite au treſpas
Auſſi bien qu'elle ſait la moindre creature,
Et ne m'a rien laiſſé que ceſte pierre dure.
» *Comme vn bon pellerin s'éjoüit en ſon cœur,*
D'auoir de ſon voyage accomply la longueur

» *Pour reuoir au logis la face de ſon pere:*
» *Ainſi tout homme doit (penſant à la miſere*
» *Qu'apporte iour & nuit ce voyage mondain)*
» *Rire d'aiſe en ſon cœur de l'accomplir ſoudain*
» *Pour voir ſon Dieu là haut, & pour eſtre deliure*
» *Des maux auſquels il faut en ce bas monde viure:*
Ainſi que maintenant en vn plus heureux lieu
Loin de ſoucis humains, ie vy pres de mon DIEV
Auecques ſes Eſleuz, qui comme moy ſe rient
Des vanitez du monde, & de ceux qui s'y fient.

EPITAPHE DE CLAVDE DE L'AVBESPINE.

QVand L'AVBESPINE *alla ſous le tombeau*
En ſon Printemps, en ſon aage plus beau,
Qui fleuriſſoit comme vne ieune Roſe
Deſſus la branche au point du iour eſcloſe,
Que la tempeſte à Midy s'eſleuant
Fanit à terre & fait ioüet du vent.
Vne Dryade errante eſcheuelee,
Seule, penſiue, en pleurant eſt allee
Sous l'ombre aymé du deſert AVBESPIN.
Là de ſanglots trainant ſa vie à fin,
Et conſommant de triſteſſe ſon ame,
D'ongles pointus ſa poitrine elle entame,
Et frappant l'air de cris continuels,
Nomme les Dieux & les Aſtres cruels,
Rompt ſes cheueux, & de fureur attainte
Contre la Mort pouſſa telle complainte.
Sourde, cruelle & mal-heureuſe Mort,
Qui m'as laiſſee en triſte deſconfort
Pour le regret d'vne ſi chere perte:
Ainſi que luy que ne m'as-tu couuerte
D'vn tombeau meſme? à fin qu'en doux repos
Ma cendre fuſt compagne de ſes os,
Et que Caron, tous deux en vn voyage
Nous euſt paſſez deſſus l'autre riuage.
Car auſſi bien ie ne vy plus icy,
Las! ie treſpaſſe, & le mordant ſoucy,
Ioint au penſer de ma perte auenuë,
En vn corps vif languiſſante me tüe,
Et n'ay recours qu'aux ſouſpirs & aux pleurs:
Cruels teſmoins de mes fortes douleurs.
Mais tel remede eſt propice à ma peine:
En larmoyant ie deuiendray fontaine,
Tant par les yeux de larmes i'eſpandray,
Ou me noyant, franche ie me rendray
Du corps faſcheux, en qui ie vy ſans viure,
Faicte vn eſprit à fin de mieux le ſuiure.
Ah! fiere mort, alors que nos Printemps
En leurs verdeurs floriſſoient plus contens,
Luy en ſa belle & premiere iouuence,
Moy en la fleur de l'âge qui commence,
Dure, felonne, au gros cœur inhumain,
Tu-as tranché d'vne cruelle main
(Du ſouuenir toute en fiéure ie tremble)
Le beau lien qui nous ioignit enſemble,
Et n'as vers luy ſi fauorable eſté
Que ſes beaux ans vinſſent en leur Eſté.
Les oiſillons dedans leur nid ſans plume
Par les Paſteurs ont ainſi de couſtume
Eſtre rauis, ainçois que leurs beaux ſons
Soient entendus de buiſſons en buiſſons.
Ainſi void-on ſous la tempeſte dure
Les blés verſez en leur ieune verdure,
Et ſans eſpoir contre terre accropis,
Ains que le chaud ait meury leurs épics.
D'où vient cela que les herbes qui croiſſent
Parmy les prés remeurent & renaiſſent,
Et quand l'homme eſt dans le Tombeau reclus,
Il va ſous terre & ne retourne plus?
On dit qu'Orphee ardant en la poitrine
De trop d'amour, alla voir Proſerpine:
Deuant Pluton ſi triſtement ſonna,
Que ſon eſpouſe encor luy redonna.
Ah! que ne puis-ie ayant l'ame eſchaufee
D'honneſte amour deuenir vn Orphee?
I'irois là bas flechir de mes douleurs
Ces cœurs felons qui n'ont ſoin de nos pleurs,
Et des Enfers les ombres & les faintes
En larmoyant i'eſmouu'rois de mes plaintes,
Non comme luy pour ma femme r'auoir,
Mais cher mary, ſeulement pour te voir,
Et pour ſçauoir ſi la mortelle audace
T'a dérobé là bas ta belle face
Et tes beaux yeux, dont tel iour s'épandoit
Que l'Amour meſme amoureux il rendoit.
Auecques moy deſcendroit Calliope
La Lyre au poing: car tu aimois la trope

Des Muſes ſœurs quand icy tu viuois,
Et pour plaiſir mignonnes les auois.
Amour, Venus, les Ieux & les Charites
N'y viendroient pas : elles furent deſtruites
Quand tu mourus, mourant auecque toy :
L'honneur mourut, preud'hommie & la foy,
Et les vertus qui ſous meſme cloſture
De ton ſepulchre ont choiſi ſepulture.
Jadis Alceſte à fin de ſecourir
Son cher mary, pour luy voulut mourir :
Et ie voudrois pour te remettre en vie,
Qu'en te ſauuant la mienne fuſt rauie.
Heureuſe Alceſte, heureuſe mille fois!
Cœur genereux, helas! qui ne voulois
Suruiure icy de tant de maux encloſe,
Ayant perdu vne ſi chere choſe,
Ton cœur fuſt mort entre cent mille ennuis.
Tu fus premiere, & feconde ie ſuis,
Qui ne craindrois ſous les ombres deſcendre
Si par ma mort vif ie le pouuois rendre.
Toy treſpaſſant pour mon mal appaiſer
Ie r'amaſſay de ta bouche vn baiſer,
Qui reſpirant ſur ta léure mourante
Erroit encor d'vne haleine odorante.
D'vn long ſouſpir ce baiſer ie humay,
Vint aux poumons, au cœur ie l'enfermay,
Ie l'échaufay d'vne amoureuſe flame,
Et pour tombeau ie luy donnay mon ame.
De ton treſpas les fleuues ont pleuré,
Et Seine large au grand cours ſeparé,
Qui ta maiſon entournoit de ſes ondes,
En a gemy ſous ſes vagues profondes :
Les belles fleurs en ont perdu couleur :
L'Autonne atteint d'vne extreme douleur
Deuint Hyuer : les foreſts habillées
D'vn manteau verd, en furent dépoüillées.
Tout ſe changea : les rochers & les bois
T'ont regretté : auſſi ont faict les Rois,
Princes, Seigneurs, qui auoient cognoiſſance
De ta vertu dés ta premiere enfance.
Tout ſe paſma de triſteſſe & d'émoy :
Mais certes rien n'a tant gemy que moy,
Me conſommant de larmes inutiles.
Le frere tien qui a pris de Neuf-villes
Son beau ſurnom, en gemit à la mort,
Sur ton ſepulchre aſſis ſans reconfort.
Ton frere en pleure, & ta ſœur en lamente,
Ton oncle grand, ton oncle s'en tourmente.
Nous reſſemblons à ces Roſſignolets,
Qui retournant trouuent leurs nids ſeulets,
Eſtans allez chercher quelque bechée
Loin du taillis pour nourrir leur nichée,
Que le Paſteur de ſes ongles courbez
Cruellement ſans plume a dérobez.
Decà delà d'vne complainte aiguë,
En groſſe voix, en longue & en menuë,
Entre-coupant l'haleine de leurs chants,
Font reſonner les taillis & les champs,
Et iour & nuit par les fueilles nouuelles
En gemiſſant redoublent leurs querelles.
Ainſi, Treſ-cher, la mort nous accuſons,
Et mille maux contr'elle nous diſons :
Mais pour-neant : car elle eſt à merueilles
Sourde, & n'a point comme les Dieux d'oreilles :
Pour ce les pleurs n'en peuuent approcher :
En lieu d'vn cœur elle porte vn rocher.
A-tant ſe teut l'amoureuſe Dryade
Dont les beautez, les graces & l'œillade
Pourroient tuer la mort & le treſpas,
Forcer le Ciel : mais ces cruels n'ont pas
Ny yeux, ny cœurs, tendons, muſcles ny veines,
Pour ſe fléchir par prieres humaines.
» *Il faut partir : car tout ce qui eſt né,*
» *Eſt pour mourir vn iour predeſtiné.*

EPITAPHE DE FEV MONSIEVR LE PRESIDENT DE Sainct André.

Entre-parleurs.

Le Paſſant & la Iuſtice.

LE PASSANT.

INcor' que ce tombeau ne ſoit point decoré
De Marbre ny de Cuyure en œuure elaboré,
Qu'il ne ſoit enrichy d'vn pompeux edifice,
Si eſt-ce qu'en voyant la Déeſſe Iuſtice
Deſſus ſe lamenter, ie croy qu'il tient enclos
D'vn perſonnage illuſtre & la cendre & les os :
Pour ce raconte-moy, Déeſſe, ie te prie,

Quel fut ce corps, ſon nom, ſon eſtre & ſa patrie,
Auſſi de quels parens il ſe vid engendré.
Iuſt. *Il fut de Carcaſſonne, il eut nom Saint André,*
Yſſu de noble race, & qui a d'auantage
Par ſa propre vertu annobly ſon lignage.
Paſ. *De quel eſtat fut-il ?* Iuſt. *De grande authorité*
Preſident au Palais, qui remply d'equité
M'auoit donné ſon cœur, ſon ame & ſa penſee,
Me tenant comme il faut iuſtement balancee.
Bien qu'il fuſt venerable & d'honneurs & d'enfans,
De mœurs & de prudence & de conſeil, & d'ans,
Qui rendent en tous lieux l'homme plus honorable;
Bien qu'il euſt vne taille aux Demidieux ſemblable,
Bien qu'il euſt combatu l'ignorance & l'erreur,
L'aſſeurance des bons, des méchans la terreur,
Honoré des plus grands, aymé du populaire
Et de mes Senateurs le parfaict exemplaire:
Si eſt-ce que la Mort qui conſomme chacun
L'a fait (comme tu vois) paſſer le port commun.
Les mortels ont çà bas pour vſufruict la vie,
Auſſi toſt au Printemps qu'en Autonne rauie,
Selon que les fuſeaux des Parques l'ont filé.
Or' va, fay ton chemin, Paſſant, c'eſt trop parlé,
Apprens que la matiere eternelle demeure,
Et que la forme chãge & s'altere à toute heure,
Et que le compoſé ſe rompt par le diſcord,
Le ſimple ſeulement eſt exempt de la Mort.

SIXAIN POVR LES COEVRS DE MESSIEVRS DE l'Aubeſpine.

PAſſant, trois cœurs en deux ſont enterrez icy:
Les deux ſont deſia morts, l'autre vit en ſoucy,
Qui, demi-mort, ſa vie & ſoy-meſme dédaigne.
Or comme ces trois cœurs en viuant n'eſtoient qu'vn,
C'eſt raiſon qu'à tous trois vn tombeau ſoit commun,
Afin que le cœur vif les cœurs morts accompagne.

EPITAPHE DE FRANCOISE DE VIEIL-PONT PRIEVRE de Poiſſy.

AMy Paſſant, ie te ſuppli' d'attendre:
Sous ce tombeau repoſe vn peu de cendre
D'vn corps, qui fut bien grand quand il viuoit,
Pour les vertus que ceſte Dame auoit.
C'eſt vne Dame heureuſe & vertueuſe,
Qui ne voulant eſtre voluptueuſe,
A quatre ans vint pour eſtre inſtruite icy,
Puis à douze ans en prit le voile auſſi,
Et à quatorze elle fiſt vœu de viure
Selon ſon ordre & les regles enſuiure.
Biens & grandeurs & tiltres apparens,
Sang ancien, nobleſſe de parens
Ne luy failloient, ny richeſſe mondaine:
Mais dédaignant, comme vne choſe vaine,
Tant de faueurs, plus humble apparoiſſoit,
Et ſa vertu contre l'honneur croiſſoit.
Pour oncle elle eut ce grand Chef des armées
Qui de ſon nom les terres a ſemées,
Ceſt ANNEBAVT *de la France Admiral,*
Vtile au peuple, à ſon Prince feal,
Qui gouuerna de fidele creance
FRANÇOIS *premier, grand Monarque de France:*
Sans compagnon ſeul il le poſſedoit,
Et à nul autre en faueur ne cedoit.
C'eſtoit beaucoup de plaire à ſi grand Prince,
Qui le choiſit de toute ſa Prouince
Seul pour auoir entier gouuernement.
Or de ce Roy le parfaict iugement
Ne ſe trompoit: car ſa vertu fut telle
Qu'apres ſa mort elle vit immortelle.
Il eſt bien vray qu'il eut des enuieux:
» (Enuiez ſont les Princes & les Dieux.)
Elle ſortant d'vne ſi noble race,
Belle d'eſprit & de corps & de face,

Auoit le front d'honneur ſi entourné,
Qu'en la voyant l'œil eſtoit eſtonné,
Et dans le cœur on ſentoit vne crainte,
La voyant belle & enſemble ſi ſaincte.
Vingt & ſept ans elle alloit acheuant
Quand elle fut Dame de ce Conuant.
Or la voyant & belle & genereuſe,
D'vn eſprit prompt, & de memoire heureuſe,
D'vn iugement & certain & raſſis
Qui mépriſoit le Monde & nos ſoucis,
Et toute-fois de chacun bien vouluë,
On eſtimoit que Dieu l'auoit eſleuë,
La rempliſſoit de ſa grace à foiſon,
Pour gouuerner vne telle maiſon:
Car de ſon temps en nombre on pouuoit eſtre
Plus de ſept vingts & douze dans ce cloiſtre.
Exemple fut à tous d'humilité,
D'honneur, vertu, humbleſſe, chaſteté;
De patience & prompte vigilance:
Et qui plus eſt d'entiere continence:
Aux ſouffreteux ſes biens elle donna,
Et tellement de ſa fin ordonna,
Que ſon treſpas & la fin de ſa vie
Fut d'vne mort bien-heureuſe ſuiuie.
Car preuoyant de ſon heure la fin
Leuoit les yeux vers le Seigneur, afin
D'abandonner ſa priſon corporelle
Pour aller voir la lumiere eternelle,
Et ſe rejoindre à ſon eſtre là haut
Pour bien iouïr du bien qui point ne faut.
Doncques ayant ordonné ſes affaires
Qui luy ſembloient au monde neceſſaires,
A quarante ans en ce lieu treſpaſſa,
Et de ſa mort à chacune laiſſa
Dedans le cœur vne triſteſſe amere
Pour le regret d'vne perte ſi chere.
Or va, Paſſant, où le pied te conduit,
Et penſe en toy que le treſpas te ſuit
Comme il a fait autrefois ceſte Dame:
Priʼ qu'à ſon corps legere ſoit la lame,
Et qu'en paiſible & ſommeilleux repos
Puiſſent dormir ſes cendres & ſes os:
Iette deſſus maint Lis & mainte Roſe:
Car cy-deſſous la fleur d'honneur repoſe.

EPITAPHE DE FEV DAMOISELLE ANNE L'ESRAT Angeuine.

MAl-heureuſe iournee
Mal-heureux Hymenee,
Qui là-bas as conduit
Ceſte belle Angeuine,
Pour ſes vertus indigne
De voir ſi toſt la nuict.
Auant qu'elle euſt puiſſance
D'auoir la cognoiſſance
D'vne ſi ſaincte Amour,
Et du doux nom de mere,
La Parque trop ſeuere
Luy a bruny ſon iour.
Hà debile Nature,
Puis que ta creature
Tu ne peux ſecourir!
Le Deſtin eſt le Maiſtre
De ce monde, & le naiſtre
Eſt cauſe du mourir.
» *Ny beauté ny richeſſe*
» *Ne peuuent la rudeſſe*
» *De la Mort émouuoir:*
» *La Roſe ſur l'eſpine*
» *A ſa robe pourprine*
» *Du matin iuſqu'au ſoir.*
Belle ame genereuſe,
Tu marches bien-heureuſe
Là bas entre les fleurs,
Franche de nos miſeres,
Laiſſant icy tes freres
En ſoucis & en pleurs:
Deſquels le noble couple
Paſſe la flame double
De ces Jumeaux diuins,
Dont l'honneur & la gloire
Luiſent aux bords de Loire
Deux Aſtres Angeuins.
Les riues Permeſſides,
Les ſources Caſtalides,
Et l'Antre Cyrrheen
A l'enuy les cognoiſſent,
Et les lauriers qui croiſſent
Au mont Parnaſſien.
Ils n'ont voulu conſtruire

Ta Tombe de porphyre,
De pompe ny d'orgueil,
Ny de maſſes confuſes:
Mais par l'outil des Muſes
Ont baſti ton cercueil.
Des Muſes la parole
Gaigne le Mauſeole:
L'vn œuure de marteau,
L'autre edifice d'encre,
Où iamais la mort n'entre
Contre l'âge plus beau.
Quelqu'vn de grand courage
Accomplira l'ouurage
Plus haut que n'eſt le mien:
L'ESRAT, *pour te complaire,*
Il me ſuffit de faire
Ce pilier Dorien:
Et verſant force roſes
Et force fleurs eſcloſes
Et force Myrte eſpais,
Supplier que la terre
D'vn mol giron enſerre
Ses reliques en paix.

EPITAPHE DE MARVLLE CAPITAINE, ET POETE Grec tres-excellent, natif de Conſtantinople.

DEmenez icy vos caroles,
Muſes, & auec mes chanſons
Accordez doucement les ſons
De vos Luths & de vos Violes.
Voicy de Marulle la Tombe,
Priez qu'à tout iamais du Ciel
La douce manne & le doux miel
Et la douce roſee y tombe.
Ie faux, la Tombe de Marulle:
De luy ſa Tombe n'a ſinon
Les vaines lettres de ſon nom,
Il vit là bas auec Tibulle.
Deſſus les riues Elyſees,
Et ſous l'ombre des Myrtes vers,
Au bruit des eaux chante ſes vers
Entre les ames bien priſees:
Pincetant ſa Lyre cornuë
En rond, au beau milieu d'vn val,
Tout le premier guide le bal,
Foulant du pied l'herbe menuë.
Lors que ſes doux accens reſpandent
Les douces flames de l'amour,
Les Heroïnes tout autour
De ſa bouche Latine pendent.
Tibulle auecques ſa Delie
Danſe la tenant par la main,
Corinne l'amoureux Romain,
Et Properce tient ſa Cynthie.
Mais quand ſes graues ſons réueillent
Les vieilles loüanges des Dieux,
Les eſprits les plus precieux
Béans à ſon Luth ſ'émerueillent,
Dequoy luy né ſur le riuage
D'Helleſponte, a ſi bien chanté,
Qu'eſtant Grec il a ſurmonté
Les vieux Latins en leur langage.
Chere Ame, pour les belles choſes
Que i'appren en liſant tes vers,
Pren pour preſent ces Lauriers vers,
Ces frais lis & ces fraiſches roſes.
Legere à tes os ſoit la terre:
Pluton te face vn doux recueil,
Et ſur le haut de ton cercueil
Touſiours grimpe le verd Lierre.

SVR LE TRESPAS D'ADRIAN TVRNEBE, LECTEVR du Roy, l'honneur des lettres de ſon temps.

IE ſçay chanter l'honneur d'vne riuiere:
Mais quand ie ſuis ſur le bord de la mer,
Pour la loüer, la voyant eſcumer
En ſa grandeur ſi profonde & ſi fiere;
Du cœur ſ'enfuit mon audace premiere
Prés de tant d'eau, qui me peut abyſmer.
Ainſi voulant TVRNEBE *r'animer,*
Je ſuis vaincu ayant trop de matiere.
Comme la mer, ſa loüange eſt ſans riue,
Sans bord ſon los, qui luit comme vn flambeau:
D'vn ſi grand homme il ne faut qu'on eſcriue,
Sans nos eſcrits ſon nom eſt aſſez beau:
Les bouts du Monde où le Soleil arriue,
Grands comme luy, luy ſeruent de Tombeau.

EPITAPHE DE IEAN DE LA PERVSE, ANGOVLMOIS, Poëte Tragique.

Las ! tu dois à ce coup, chetiue Tragedie,
Laisser tes graues Jeux,
Laisser ta Scene vuide, & contre toy hardie
Te tordre les cheueux:
Et de la mesme voix dont tu aigris les Princes
Tombez en déconfort,
Tu dois bien annoncer aux estrãges Prouinces
Que LA PERVSE *est mort.*
Cour donc escheuelée, & dy que LA PERVSE
Est mort, & qu'auiourd'huy
Le second ornement de la Tragique Muse
Est mort auecque luy:
Mais nõ pas mort ainsi qu'il faisoit en sa Scene,
Apres mille debas,
Les Princes & les Roys mourir d'vne mort vaine,
Qui morts ne mouroient pas:
Car vn dormir de ser luy sille la paupiere
D'vn eternel sommeil,
Et iamais ne verra la plaisante lumiere
De nostre beau Soleil.
Helas, cruel Pluton! puis que ta sale obscure
Reçoit de tout quartier
Tout ce qui est au monde, & que de la Nature
Tu es seul heritier,
Et qu'on ne peut frauder le dernier truage
De ton port odieux,
Tu deuois pour le moins luy prester d'auantage
L'vsufruit de nos Cieux.
Tu n'eusses riẽ perdu: car apres quelque année,
Suiuant l'humaine Loy,
Aussi bien qu'auiourd'huy, la fiere Destinée
L'eust emmené chez-toy.
Or Adieu donc, amy: aux Ombres dans la sale
De ce cruel Pluton,
Tu joües maintenant la fable de Tantale,
Ou du pauure Ixion:
Et tu as icy haut laissé ta Scene vuide
De Tragiques douleurs,
Laquelle autant sur toy que dessus Euripide
Verse vn ruisseau de pleurs.
Tousiours sur le Printemps la vigne & le lierre
D'vn refrizé rameau
Rampent pour ta couronne au plus haut de la pierre
Qui te sert de Tombeau.

EPITAPHE DE NICOLAS VERGECE, GREC.

Crete me fit, la France m'a nourri,
La Normandie icy me tient pourri.
O fier Destin qui les hommes tourmente,
Qui fais vn Grec à Coutance perir!
» *Ainsi prend fin toute chose naissante:*
» *De quelque part qu'on puisse icy mourir,*
» *Vn seul chemin nous meine à Rhadamante.*

EPITAPHE DE MARIE BRACHET.

Arreste-toy, Passant: cy-dessous gist la cendre
D'vne qui ne deuoit sous les ombres descendre,
Mais qui deuoit plustost sans aller au tombeau,
Se faire dans le Ciel vn bel Astre nouueau,
Pour seruir de lumiere & de guide eternelle
Aux Dames qui l'honneur voudront suiure comme elle.
Car tout ce que Nature & le Ciel plus benin
Donnent pour ornement au sexe feminin,
Ceste Dame l'auoit, ayant tousiours suiuie
L'honorable vertu qui conduisoit sa vie.
Les cheueux que tu vois rõpus & respandus,
Arrosez de ses pleurs tristement espandus,
Ce sont les vrais cheueux & les larmes non feintes,
Que la Pudicité, & ses compagnes saintes,
Sur la tombe ont versé, nommant les Dieux cruels,
D'oster si tost le iour qui luisoit aux mortels!
Car tant qu'elle vesquit, elle fut la lumiere,
Qui en toutes vertus esclairoit la premiere.
MARIE *fut son nom,* BRACHET *fut son surnom,*

Et ſa ville Orleans, où l'on n'entend ſinon
Loire contre les murs d'vne ville ſi forte
Encor ſe lamenter que ſa MARIE *eſt morte.*
Elle eut pour ſon eſpoux IEAN PREVOST,
Preſident,
Qui fut de la Iuſtice & d'honneur ſi ardent,
Que long-temps au Palais faiſant au Roy ſeruice,
A chacun droitement adminiſtra Iuſtice.
Huict fils conſecutifs elle engendra de luy.
Le ſecond de ces huict repoſe en meſme eſtuy
Que ſa mere, ô pitié! & meſme tombe aſſemble
Et la mere & le fils en vn repos enſemble.
Il fut en ſon viuant General en la Cour
Des Aydes à Paris : le dard aueugle & ſourd
De la mort l'a tué, pour faire à tous cognoiſtre
Que l'ordre ſ'entre-ſuit de mourir & de naiſtre.
Mais bien qu'il fuſt entier, docte, & plein de bon-heur,
Et que ſa mere fuſt de ſon ſiecle l'honneur,
Cela n'empeſcheroit qu'ainſi qu'vne fumee
Le Temps ne conſumaſt leur belle renommee,
Sans vn autre PREVOST, *lequel a ſurueſcu*
Les deux, & par ces vers leurs treſpas a vaincu
Le vengeur de leur mort, comme eſtant l'excellence
De ſa race, & tenant auiourd'huy la balance
Dans le Palais ſacré, où diſpenſant les lois,
Merite eſtre nommé le Minos des François.
Dieu le vueille garder, & faire que ſon ombre,
Des autres qui ſont morts n'aille augmenter le nombre :
Mais ſeruant au public, puiſſe forcer le temps,
Et, vieillard, arriuer au terme de cent ans.

EPITAPHE DV SEIGNEVR DE QVELVS, PAR Dialogue.

Le Paſſant, & le Genie.

Le P. *Eſt-ce icy la Tombe d'Amour?*
Le G. *Non : car tu verrois à l'entour*
Sa trouſſe à terre renuerſee,
Son arc & ſa fleſche caſſee,
A ſes pieds rompu ſon bandeau,
Et ſans lumiere ſon flambeau.
Le P. *Eſt-ce point celle d'Adonis?*
Le G. *De Venus les pleurs infinis,*
Et du fier ſanglier l'auenture
Se verroient ſur ſa ſepulture :
Les pigeons, les cygnes voler,
Amour ſa mere conſoler.
Le P. *Eſt-ce Narciſſe, qui aima*
L'eau qui ſa face conſomma,
Amoureux de ſa beauté vaine?
Le G. *Aupres on verroit la fontaine,*
Et de luy tranſi ſur le bord
Naiſtre vne fleur apres ſa mort.
Le P. *Eſt-ce Aiax des Troyens vainqueur,*
Qui d'vn fer ſe perça le cœur,
Tant d'erreur l'ame il eut frappée!
Le G. *A bas on verroit ſon eſpée,*
Et ſon bouclier ſans nul honneur
Se roüiller prés de ſon Seigneur.
Le P. *Eſt ce Hyacinth', qui conuertit*
Son ſang en fleur, quand il ſentit
Le palet pouſſé par Zephyre?
Le G. *D'Apollon la piteuſe Lyre*
S'entendroit icy reſonner,
Et perſonne ne l'oit ſonner.
Le P. *Qui donc repoſe icy dedans?*
Le G. *La beauté d'vn ieune Printemps,*
Et la vertu qui l'homme honore,
Laquelle ſous la Tombe encore
En deſpit du meſme malheur,
Enſeigne aux François la valeur.
Le P. *Quelle Parque, au cizeau cruel,*
Luy trancha ſa trame? Le G. *Vn duel.*
Mars comblé de peur & d'enuie,
Deuant ſes ans coupa ſa vie,
Craignant de ne ſe voir vaincu,
Si ce corps euſt long-temps veſcu.
Le P. *En quel âge vit-il Pluton?*
Le G. *A peine ſon ieune menton*
Se couuroit d'vne tendre ſoye
Quand de la Parque il fut la proye.
» *Ainſi ſouuent le Ciel deſtruit*
» *La plante auant que porter fruit.*
Le P. *Quel païs de luy ſ'eſt vanté?*
Le G. *Languedoc l'auoit enfanté,*
Iſſu de ceſte vieille race
De Leui, que le temps n'efface.
Le P. *Au reſte, dy ſon nom.* Le G. QVELVS.
Va, Paſſant, n'en demande plus.

POVR LE SEIGNEVR DE MAVGIRON.

LA Déesse Cyprine auoit conceu des Cieux,
En ce siecle dernier, vn Enfant dont la veuë
De flames & d'esclairs estoit si bien pourueuë
Qu'Amour son fils aisné en deuint enuieux.
Dépit contre son frere, & jaloux de ses yeux,
Le gauche luy creua: mais sa main fut deceuë:
Car l'autre qui restoit, d'vne lumiere aiguë
Blessoit plus que deuant les hommes & les Dieux.
Il vient en souspirant s'en complaindre à sa mere:
Sa mere s'en mocqua: Luy tout plein de colere
La Parque supplia de luy donner confort.
La Parque comme Amour en deuint amoureuse.
Ainsi MAVGIRON *gist sous ceste Tombe ombreuse*
Tout ensemble vaincu d'Amour & de la Mort.

EPITAPHE DE REMY BELLEAV, POETE.

NE taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couurir BELLEAV,
Luy-mesme a basty son Tombeau
Dedans ses pierres precieuses.

EPITAPHE D'ALBERT IOVEVR DE LVTH DV Roy François I.

Entre-parleurs.

Le Passant, & le Prestre.

Passant.

QVoy-ie dans ce Tombeau? Pr. *Tu entens vne Lyre.*
Pa. *Quoy? n'est-ce pas ce Luth qui peut si bien redire*
Les Chansons d'Apollon, qui flattez de sa vois
Tiroit apres ses pas les rochers & les bois,
Et pres de Pierie, ainsi qu'vne ceinture,
En vn rond les serroit sur la belle verdure?
Pr. *Ce n'est pas cestuy-là.* Pa. *Quelle Lyre est-ce donc?*
Pr. *C'est celle d'vn Albert, que Phebus au poil blond*
Apprit dés le berceau & luy donna la Harpe,
Et le Luth le meilleur qu'il mit onc en escharpe:
Si bien qu'apres sa mort son Luth mesmes enclos
Dedans sa Tombe encor sonne aupres de ses os.
Pa. *Ie suis émerueillé que sa Lyre premiere*
En son art, ne flechit la Parque meurtriere!
Pr. *Ne t'en esbahis point; Orphee qu'enfanta*
Calliope, & tousiours en son sein allaita,
Ne l'a sceu point flechir, & pour la fois seconde,
D'où plus il ne reuint, alla voir l'autre Monde.
Pa. *Quelle mort le tua?* Pr. *Vne pierre qui vint*
Luy boucher la vessie, & le conduit luy print,
En celle part où l'eau par son canal chemine,
Et tout d'vn coup boucha sa vie & son vrine.
Pa. *Ie suis tout esbahy que luy qui flechissoit*
Les pierres de son Luth, ne se l'amollissoit!
Pr. *Aussi fit-il long-temps: car durant sa ieunesse*
Que ses doigts remuoient d'vne agile soupplesse,
Et qu'il touchoit le Luth plus viste & mieux à point,
Tousiours elle estoit molle, & ne roidissoit point:
Mais quand il deuint vieil, & que sa main pesante
S'engourdit sur le Luth à demy languissante,
La pierre d'vn costé dure à ses Chants estoit,
Et de l'autre costé tousiours molle restoit.
Comme on voit le Coral dessous la mer s'étendre
Endurcy d'vn costé, de l'autre costé tendre.
Cerbere à son passer tint ses gosiers fermez,
Et les Manes des morts par l'aureille charmez
Oublioient leurs trauaux: Titye sur la plaine
Aux vautours estendu, en oublia sa peine,
Phlegyas l'oublia, Sisyphe ne sentoit
Le vain labeur du roc, la roüe s'absentoit
Des membres d'Ixion, & Tantale en arriere
Ne vit de son gosier reculer sa riuiere.

Mais quel profit nous eſt-ce, & puis que ceux d'abas
En ont tout le plaiſir & nous ne l'auons pas?
Or toy, quiconque ſois, iette-luy mille branches
De Laurier ſur ſa Tombe, & mille Roſes franches,
Et le laiſſe dormir t'aſſeurant qu'auiourd'huy
Ou demain ou tantoſt, tu ſeras comme luy.

EPITAPHE DE COVRTE, Chienne de Charles IX.

AFin que le Temps qui tout mange,
N'effaçaſt vn iour la loüange,
Que COVRTE *en viuant meritoit*
Quand prés de CHARLES *elle eſtoit,*
Icy par la Parque rauie,
Du Roy reçoit vne autre vie,
La faiſant peindre en ce tableau,
Qui ſert à Courte de Tombeau.
Courte, ſans queuë & ſans aureille,
N'auoit au Monde ſa pareille:
Auſſi dit-on que Courte auoit
Entendement quand ell' viuoit,
Plus de ſoin, plus de diligence,
Plus de raiſon, de ſouuenance
Que Petit-pere qui la tient,
A qui de rien plus ne ſouuient.
Courte eſtoit pleine, groſſe & graſſe,
Courte joüoit de paſſe-paſſe,
Courte ſautoit ſur le baſton:
Courte nageoit iuſqu'au menton
Mieux qu'vn barbet lequel apporte
A ſon maiſtre la cane morte.
Courte les perdrix éuentoit,
Courte les connins tourmentoit,
Courte trouuoit le liéure au giſte,
Courte iappoit, Courte alloit viſte
A corps gras, quand ſouuentefois
Couroit le cerf parmy les bois:
Courte n'auoit point de ſemblable,
Courte venoit deſſus la table
Du Roy, prendre iuſqu'en ſa main
Le biſcuit & le marſepain.
Mais quoy? ie dy les moindres choſes
Que Courte en elle auoit encloſes,
Qui par trop d'amour & de foy
Eſtoit jalouſe de ſon Roy:
Et toutefois Courte eſtoit fine,
Faiſant aux autres bonne mine,
Flatant celuy qui la traittoit
Quand loin de ſon maiſtre elle eſtoit.
Mais ſi toſt qu'elle pouuoit eſtre
En la preſence de ſon maiſtre,
Et que ſon Roy la careſſoit,
Ses amis plus ne cognoiſſoit,
Et les mordoit comme ſelonne,
Ne voulant ſouffrir que perſonne
Approchaſt de ce qu'elle aimoit:
C'eſt pourquoy le Roy l'eſtimoit.
Peuples François, venez apprendre
De ceſte beſte ſage, à rendre
Amour, deuoir, fidelité,
A la Royale Majeſté:
Luy offrir vos biens & vos teſtes,
Prenant exemple ſur les beſtes
Qui aiment & rendent honneur
Seulement au Roy leur Seigneur.
» Mais quand vieilleſſe (qui aſſomme
» Non ſeulement le chien, mais l'homme)
Eut ſaiſi Courte, l'amitié
De ſon bon maiſtre en eut pitié,
L'enuoyant, ja vieille & ja bleſme,
A ceſte Dame-là qui meſme
L'auoit dés enfance nourry:
Dont Courte ayant le cœur marry,
Trainant ſa vie en déplaiſance,
Ne peut ſouffrir ſi longue abſence,
Ne ſi faſcheux banniſſement.
Mais pleine de gemiſſement,
De regret, de dueil & d'enuie
De voir ſon Roy, perdit la vie,
Aimant mieux la mort receuoir
Que tant languir ſans le reuoir.
Ainſi la Courte en ſa vieilleſſe
Mourut de dueil & de triſteſſe.
Apres que la mort la rauit,
Encore le Roy ſ'en ſeruit,
Faiſant conroyer ſa peau forte
En gans que ſa Majeſté porte.
Courte ainſi morte & viue a fait
A ſon Roy ſeruice parfait.
Mort, vray'ment tu es bien cruelle
Tuant vné choſe ſi belle,

Veu qu'il y a tant d'animaux
Qui font aux hommes tant de maux!
Mais contre vne telle arrogance
Si faut-il prendre patience,
Courte m'amie, & l'oublier
Puis qu'on n'y peut remedier:
Et croire que par la valée
Où tu es, Courte, deualée,
» *L'Empereur, le Pape & le Roy,*
» *Marcheront auſſi bien que toy.*
» *Car telle voye froide & brune,*
» *A tous les peuples eſt commune,*
» *D'où plus iamais on ne reuient:*
» *Car le long oubly les retient.*
Si ce grand Roy qui te deſire,
Au Ciel te pouuoit faire viure,
Il te feroit prés du Lion
Compagne du chien d'Orion:
Et ſerois vn Signe celeſte,
La nuict aux hommes manifeſte.
Petit-pere, qui te tiendroit
En leſſe, prés de toy rendroit
Comme vn bel Aſtre vne lumiere,
Qui des Cieux ſeroit la premiere:
Mais il ne peut, & ce qu'il peut
Faire pour toy, Courte, il le veut.
Il veut que tu ſois icy miſe,
» *Afin que l'âge, qui tout briſe,*
» *Et qui les villes fait perir,*
Ne te face plus remourir,
Gardant à iamais ta memoire
Par le bien-fait de ceſte hiſtoire.

DIALOGVE DE BEAVMONT, Léurier du Roy Charles IX. & de Caron.

LOrs que BEAVMONT *entra dans les Enfers,*
Voyant Caron aux yeux ardens & pers,
Son triſte habit, ſes voiles & ſes rames,
Et le bateau dont il paſſe les ames,
Bien qu'il fuſt nud, image de la Mort,
Sans ſ'effroyer ſ'arreſta ſur le bort.
Caron qui vit ſa taille forte & grande,
Tout eſbahy, du bateau luy demande:
Ca. *Qui t'a nourry? qui es-tu? d'où viens-tu?*
Quelle contrée au monde t'a veſtu
D'vn ſi beau corps, qui de force ſurpaſſe
Tes compagnons qu'en ma barque ie paſſe?
Beaumont reſpond. Be. *Vn grand Roy m'a nourry,*
De qui i'eſtois ſus tous le fauory:
Je viens de France, & ſuis né de Bretaigne.
La fiere Mort qui chacun accompaigne,
M'a fait deſcendre au fleuue Stygieux,
Iurant, Caron, par l'horreur de ces lieux
Que le ſoucy qui ronge ma penſée,
N'eſt pour auoir la lumiere laiſſée:
Le plus grand dueil qu'icy bas ie reçoy,
Vient du regret de ne voir plus mon Roy.
Ca. *Il ſeroit temps, Beaumont, que tu apprinſes*
Sur ce riuage à oublier les Princes,
Sans te brauer du ſouuenir des Rois,
Be. *Vn ſi bon Prince oublier ne pourrois.*
Ca. *Quel eſt ce Roy dont tu fais tant de conte?*
Be. *C'eſt* CHARLES *Roy qui les autres ſurmonte,*
Dont la vertu ne ſe peut égaler,
Et ſuis certain qu'en as oüy parler:
Car ja la terre en tous lieux eſt ſemée
De ſes honneurs, & de ſa renommée.
Ca. *Ie le ſçay bien: Mercure maintefois*
Guidant icy les ames des François
M'en a parlé, m'a dit que ſon Empire
De l'Ocean où le Soleil ſe vire,
Et ſon renom, des ans victorieux,
Sera borné de la voûte des Cieux.
Doncques, Beaumont, pour l'honneur de ton Maiſtre
Qui ja ſ'eſt fait par le Monde cognoiſtre,
Sans rien payer entre dans ce bateau,
Et des Enfers trauerſe la grande eau.
Diſant ainſi, la gondolle ſ'auance,
Et le Léurier d'vn ſault leger ſ'eſlance
Dedans l'eſquif, que Caron roide & fort
Comme vn trait d'arc pouſſoit à l'autre bort.
A l'autre riue eſtoit le chien Cerbere
Tout heriſſé des ſerpens de Megere,
D'affreux regard, à gros ſourcis pendans,
A trois goſiers, à trois crochets de dens,
Pouſſif, pantois, qui de longue trauerſe
Sur le ſablon giſoit à la renuerſe,
D'vn corps panſu les paſſans effroyoit,
Et d'vn grand cry les Ombres aboyoit.

Ce

Ce gros maſtin oyant deſſur lagréue
Sonner les pas de Beaumont, ſe ſouſleue
A gueule ouuerte, & en ſe ſouleuant
Pour l'aboyer entre-maſcha le vent:
Mais auſſi toſt que la taille il eut veuë
De ce Léurier, le flata de ſa queuë
Qu'entre ſes pieds humblement il mettoit,
Et l'honorant ſon lieu luy preſentoit.
Beaumont luy dit: Be. *Arreſte & ne me taches*
De ce venin qu'en ta gueulle tu caches:
Ie ne veux point de ta place, maſtin,
En autre lieu me conduit le Deſtin:
Du noir Pluton le chien ie ne veux eſtre,
J'ay bien ſeruy en France vn plus grand maiſtre.
Pluton n'eſt Roy que des morts ſeulement,
Sans chair, ſans ſang, ſans os, ſans mouuement,
Et d'vn monceau d'ombres, greſles & vaines,
Qui çà, qui là, ſans muſcles & ſans veines,
Foibles, ſans poids, debiles vont volant
Tout à l'entour d'vn riuage relant,
Noir, ſombre & froid, que le Soleil éuite,
Où la frayeur, l'horreur, la peur habite,
Vieilleſſe, ennuy, maladie & ſoucy:
Où mon grand Roy qui n'a que faire icy,
Commande en terre aux puiſſantes armées,
Aux Cheualiers, aux villes animées
D'vn peuple vif, obeïſſant & fort,
Et non, Cerbere, aux pourtraits de la Mort.
Pource tout ſeul en ces lieux pleins de craintes
Garde à ton Roy ſes ombres & ſes faintes.
A peine eut dit, qu'en deſtournant le pas
Il vit ſrayé ſous vn vallon à bas
Vn grand chemin fourchu de double ſente:
L'vne conduit au Iuge Rhadamante,
Et l'autre mene aux champs delicieux,
Heureux ſeiour des Eſprits precieux.
Suiuant le train d'vne ſi belle voye
Ce franc Léurier aux myrtes ſe conuoye,
Tout eſbahy de voir en tel ſeiour
Autre Soleil, autre clarté de iour,
Voir autres mons, autres bois, autres fleuues,
Autres foreſts de fueilles iamais veuues,
Et autres prez d'immortelles couleurs:
Car pour l'Hyuer n'y meurent point les fleurs.
Courte, qui eſt ſans queuë & ſans oreille,
Eſtant là bas comme icy ſans pareille,
Vint au deuant de Beaumont, qui prenoit
Son droit chemin où l'Oubly ſe tenoit,
Qui prés d'vn fleuue aux Eſprits donne à boire
A pleins vaiſſeaux vne eau bourbeuſe & noire
Qui du cerueau fait les ſens deſlier,
Et tout d'vn coup toute choſe oublier.
Courte à Beaumont fit l'humble reuerence,
Luy demanda des nouuelles de France:
Puis ſont entrez deſſous les bois myrtez
De purs Eſprits par troupes habitez,
Qui comme oiſeaux aux ailes enplumées
De bois en bois volent par les ramées,
Francs des ſoucis & des maux qui nous font
Porter icy des rides ſur le front.
Là (mon grand Roy) ſans trauail & ſans peine
Voſtre Beaumont tout gaillard ſe pourmeine,
Et court le Cerf par le bois tout ainſi
Comme il faiſoit quand il eſtoit icy:
Mais il les court & les prend comme en ſonge,
Quand le ſommeil d'vne douce menſonge
Deuant les yeux nous fait iouër la nuit
Ie ne ſçay quoy qui nous fuit & nous ſuit,
Qui prés & loin de noſtre teſte vole
N'eſtant pas corps, mais vne vaine idole,
Qu'on veut ſerrer & prendre bien ſouuent,
Mais en lieu d'elle on ne prend que du vent.
Ainſi, Beaumont tient ouuerte la bouche
Apres le Cerf que iamais il ne touche:
Car ſans courir le courant d'vn grand train,
Trompe ſes dents, & le pourſuit en vain.
Mais bien qu'il ſoit par ces champs à ſon aiſe,
Le grand deſir toutesfois ne s'appaiſe
De vous reuoir & voudroit reuenir,
Deuſt-il apres vn maſtin deuenir:
Car il vaut mieux, teſmoin le bon Homere,
Voir du Soleil l'agreable lumiere
Viuant au Monde & eſtre vn laboureur,
Qu'eſtre ſous terre & regner Empereur
De tous les morts: tant la vie eſt plaiſante
Au prix du faix d'vne Tombe peſante,
Dont la froideur aux hommes ne produit
Que le ſommeil, le ſilence, & la nuit.

EPITAPHE DE LA BARBICHE DE MADAME de Villeroy.

IAmais la Colchide toiſon,
Par qui l'auantureux Iaſon
Se rendit & fameux & riche,
N'eut tant le dos ſi creſpelu,
Si blanc, ſi long, ſi houppelu,
Qu'eſtoit celuy de la Barbiche.
Erigone voyant aux Cieux
Son chien n'auoir ſi beaux les yeux,
Ny le corps ſi beau, par enuie
A faict ta Barbiche mourir:
Les Muſes pour la ſecourir
Luy redonnent vne autre vie.
Vn eſprit humain elle auoit,
T'aimoit, t'honoroit, te ſeruoit
En coche, à la chambre, à la Meſſe:
Contre chacun ſe deſpitoit,
Comme amoureuſe qu'elle eſtoit
Et ialouſe de ſa maiſtreſſe.
Ton ſein luy ſeruoit de rempart:
Elle viuoit de ton regard
Touſiours aupres de toy couchée:
Si tu auois ioye ou ſoucy,
Ta Barbiche en auoit auſſi,
Comme toy ioyeuſe ou faſchée.
Apres ſa mort pour l'honorer,
Tu ne te plais qu'à la pleurer,
Tant tu es d'vne amitié forte!
Mais ceſſe de te trauailler,
Les pleurs ne peuuent réueiller
Vne choſe quand elle eſt morte.
Si rien euſt flechy le treſpas,
C'euſt eſté ton ſein & tes bras,
Ton œil piteux, ta douce haleine
Qui reſchauffoient ſes membres morts,
En ſon eſprit laiſſant le corps
A regret pour te voir en peine.
Ha! qu'elle eſt morte doucement
Entre ton doux embraſſement,
Ez plis de ta robbe amoureuſe:
Mignonne Barbiche, croy-moy,
Que beaucoup voudroyent comme toy
Mourir d'vne mort ſi heureuſe.
L'Aubeſpine, de qui l'honneur
Sert à la France de bon-heur,
Qui tiens Phœbus en ton eſcolle:
Si tu veux du temps la vanger,
Ne fay point de marbre eſtranger
A ta Barbiche vn Mauſeole.
Les Muſes ſeront ſon tombeau:
Auſſi bien ce qu'elle eut de beau,
A pris autre nouuelle voye:
Son œil en Aſtre s'eſt changé,
Et ſon dos de houpes chargé,
S'eſt fait vne toiſon de ſoye.
Son corps n'a rien qui ſoit à luy:
Il ne t'en reſte que l'ennuy,
Qui t'accompaigne inconſolable.
Ah! que conſtante tu ſerois,
Si de fortune tu aimois
Vne beſte plus raiſonnable!

EPITAPHE DE THOMAS.

LA volupté, la gourmandiſe,
Le vin qui n'a point de ſoucy,
Et l'vne & l'autre paillardiſe
Auec Thomas giſent icy.
En lieu d'vne moiſſon partie
D'entre les fleurs du renouueau,
Touſiours le chardon & l'ortie
Puiſſe eſgrafigner ſon tombeau.

EPITAPHE DE IACQVES Mernable, joüeur de farces.

TAndis que tu viuois, Mernable,
Tu n'auois ny maiſon, ny table,
Et iamais, pauure, tu n'as veu
En ta maiſon le pot au feu.
Ores la mort t'eſt profitable:
Car tu n'as plus beſoin de table
Ny de pot, & ſi deſormais
Tu as maiſon pour tout iamais.

Fin des Epitaphes.

LES DERNIERS VERS DE PIERRE DE RONSARD.

STANCES.

I'Ay varié ma vie en deuidant la trame
Que Clothon me filoit entre malade & ſain,
Maintenant la ſanté ſe logeoit en mon ſein,
Tantoſt la maladie, extreme fleau de l'ame.
La goutte jà vieillard me bourrela les veines,
Les muſcles & les nerfs, execrable douleur!
Monſtrant en cent façons, par cent diuerſes peines,
Que l'homme n'eſt finon le ſujet de malheur.
L'vn meurt en ſon Printemps, l'autre attend la vieilleſſe,
Le treſpas eſt tout vn, les accidens diuers:
Le vray threſor de l'hõme eſt la verte ieuneſſe,
Le reſte de nos ans ne ſont que des Hyuers.
Pour long-temps conſeruer telle richeſſe entiere,
Ne force ta nature, ains enſuy la raiſon:
Fuy l'amour & le vin, des vices la matiere;
Grand loyer t'en demeure en la vieille ſaiſon.
La ieuneſſe des Dieux aux hommes n'eſt donnée
Pour gouſpiller ſa fleur: ainſi qu'on void fanir
La roſe par le chaud, ainſi mal gouuernée,
La ieuneſſe s'enfuit ſans iamais reuenir.

SONNET I.

IE n'ay plus que les os, vn Squelete ie ſemble,
Decharné, denerué, demuſclé, depoulpé,
Que le trait de la mort ſans pardon a frappé,
Ie n'oſe voir mes bras que de peur ie ne tremble.
Apollon & ſon fils, deux grands Maiſtres enſemble,
Ne me ſçauroient guerir, leur meſtier m'a trompé:
Adieu plaiſant Soleil, mon œil eſt eſtoupé,
Mon corps s'en va deſcendre où tout ſe deſaſſemble.
Quel amy me voyant en ce poinct dépoüillé,
Ne remporte au logis vn œil triſte & moüillé,
Me conſolant au lict, & me baiſant la face,
En eſſuyant mes yeux par la mort endormis?
Adieu chers cõpagnons, Adieu mes chers amis,
Ie m'en vay le premier entretenir la place.

II.

MEſchantes nuicts d'Hyuer, nuicts filles de Cocyte,
Que la Terre engendra, d'Encelade les ſœurs;
Serpentes d'Alecton, & fureur des fureurs,
N'approchez de mon lict, ou bien tournez plus vîte.
Que fait tãt le Soleil au girõ d'Amphitrite?
Leue-toy, ie languis, accablé de douleurs:
Mais ne pouuoir dormir, c'eſt bien de mes malheurs
Le plus grãd, qui ma vie enchagrine & dépite.
Seize heures, pour le moins, ie meurs les yeux ouuers,
Me tournant, me virant de droit & de trauers
Sus l'vn, ſus l'autre flanc, ie tempeſte, ie crie.
Inquieté ie ne puis en vn lieu me tenir,
I'appelle en vain le iour, & la mort ie ſupplie,
Mais elle fait la ſourde, & ne veut pas venir.

III.

DOnne-moy tes preſens en ces iours que la Brune
Fait les plus courts de l'an, ou de ton Rameau teint
Dãs le ruiſſeau d'oubly deſſus mõ frõt eſpreint,
Endor mes pauures yeux, mes goutes & mon rhume.
Miſericorde, ô Dieu, ô Dieu ne me conſume
A faute de dormir! pluſtoſt ſois-je contreint
De me voir par la peſte ou par la fiéure eſteint,
Qui mon ſang deſſeiché dãs mes veines allume.
Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez
Démy an en vos trous, ſous la terre enfermez,
Sans mãger du pauot qui tous les sẽs aſſomme.
I'en ay mangé, i'ay beu de ſon iuſt oublieux,
En ſalade, cuit, cru, & toutesfois le ſomme
Ne vient par ſa froideur s'aſſeoir deſſus mes yeux.

IIII.

AH! longues nuicts d'Hyuer, de ma vie bourrelles,
Donnez-moy patience, & me laiſſez dormir:
Voſtre nom ſeulement, & ſuer & fremir
Me fait par tout le corps, tant vous m'eſtes cruelles.
Le ſommeil tant ſoit peu n'éuente de ſes ailes
Mes yeux touſiours ouuerts, & ne puis affermir
Paupiere ſur paupiere, & ne fais que gemir,
Souffrant comme Ixion des peines eternelles.
Vieille ombre de la Terre, ainçois l'ombre d'Enfer,
Tu m'as ouuert les yeux d'vne chaine de fer,
Me conſumant au lict, nauré de mille pointes:
Pour chaſſer mes douleurs ameine-moy la Mort:
Hà Mort! le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, ie t'en prie à mains jointes.

V.

QVoy, mon Ame, dors-tu, engourdie en ta maſſe?
La trompette a ſonné, ſerre bagage, & va
Le chemin deſerté que IESVS-CHRIST *trouua,*
Quãd tout mouillé de ſang racheta noſtre race.
C'eſt vn chemin faſcheux, borné de peu d'eſpace,
Tracé de peu de gens, que la ronce paua,
Où le chardon poignant ſes teſtes eſleua:
Pren courage pourtant, & ne quitte la place.
N'appoſe point la main à la manſine, apres
Pour ficher ta charruë au milieu des guerets,
Retournant coup ſur coup en arriere ta veuë.
Il ne faut commencer, ou du tout ſ'employer:
Il ne faut point mener, puis laiſſer la charruë:
Qui laiſſe ſon meſtier n'eſt digne du loyer.

IV.

IL faut laiſſer maiſons, & vergers & jardins,
Vaiſſelles & vaiſſeaux que l'artiſan burine,
Et chanter ſon obſeque en la façon du Cygne,
Qui chãte ſon treſpas ſur les bords Meandrins.
C'eſt fait, i'ay deuidé le cours de mes deſtins,
J'ay veſcu, i'ay rendu mon nom aſſez inſigne:
Ma plume vole au Ciel, pour eſtre quelque Signe,
Loing des appas mondains qui trompent les plus fins.
Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne
En rien cõme il eſtoit, plus heureux qui ſejourne,
D'homme fait nouuel Ange, aupres de IESVS-CHRIST,
Laiſſant pourrir çà bas ſa deſpoüille de bouë,
Dont le ſort, la Fortune, & le Deſtin ſe jouë,
Franc des liens du corps, pour n'eſtre qu'vn eſprit.

FIN.

L E

RECVEIL DES

SONNETS, ODES, HYMNES,

ELEGIES, FRAGMENTS, ET AVTRES

PIECES RETRANCHEES AVX EDITIONS

precedentes des Oeuures de P. DE RONSARD

Gentil-homme Vendomois.

AVEC QVELQVES AVTRES NON IMPRIMEES CY-DEVANT.

Le Libraire au Lecteur.

AMy Lecteur, ceſte derniere Impreſſion des œuures de feu Monſieur de Ronſard eſtant preſque acheuee, i'ay eſté ſollicité & commandé par pluſieurs hommes doctes & curieux de ramaſſer tant qu'il me ſeroit poſſible les Sonnets, Odes, Hymnes, Elegies, autres pieces entieres & fragments qu'il auoit pour certaine conſideration particuliere retranchez à diuerſes fois, & preſque à toutes les editions faictes de ſon viuant, & meſme en la derniere qu'il ordonna, & qui fut faicte incontinent apres ſon decez: Et de tout, faire vn recueil pour mettre ſeparément en la fin des œuures de ſa derniere correction, & ſans les y meſler en aucune façon. Ce que i'ay bien voulu faire auec autant de diligence que la brieueté du temps me l'a permis, non auec intention de contreuenir à la derniere volonté de l'Autheur, mais pour ſatisfaire au deſir & cõtentement des plus curieux, auec leſquels i'ay touſiours eu regret de voir & laiſſer perdre quelque choſe venant de la main d'vn ſi grand perſonnage, à la memoire duquel nous deuons tous honneur & reuerence, & le nom duquel a ſurmonté & ſurmontera à iamais l'ignorance & l'enuie. Ie t'en fais donc part (amy Lecteur) te priant l'auoir à gré, & excuſer s'il ſe treuue quelque piece en ce Recueil qui poſſible ſe pourroit rencontrer encores dans le corps des œuures; ce qui n'a peu eſtre ſi ſoudainement recogneu à cauſe des corrections & changements faits par l'Autheur.

N. B.

LE RECVEIL DES SONNETS, ODES, HYMNES, ELEGIES, FRAGMENTS, ET AVTRES PIECES RETRANCHEES AVX EDITIONS precedentes des Oeuures de P. DE RONSARD Gentil-homme Vendomois.

AVEC QVELQVES AVTRES NON IMPRIMEES CY-DEVAVT.

I.

Las! pleuſt à Dieu, n'auoir iamais tâté
Si follement le tetin de m'amie!
Sans ce malheur l'autre plus grande enuie
Iamais, helas! ne m'euſt le cœur tenté.
Comme vn poiſſon, pour s'eſtre trop hâté,
Par vn appaſt, ſuit la fin de ſa vie,
Ainſi ie vais où la mort me conuie,
D'vn beau tetin doucement apâté.
Qui euſt penſé que le cruel deſtin
Euſt enfermé ſous vn ſi beau tetin
Vn ſi grand feu, pour m'en faire la proye?
Auiſez donc, quel ſeroit le coucher
Entre ſes bras, puis qu'vn ſimple toucher
De mille morts, ſans iouyr, me foudroye.

MVRET.

Las! pleuſt à Dieu] Il ſe repent d'auoir touché le tetin de ſa Dame, parce que de là s'eſt eſchaufé dans ſon cœur vn ſi grand deſir de plus grand bien, que pour ne le pouuoir executer, il ſouffre vn tourment égal à mille morts.

II.

I'Ay cent fois eſpreuué les remedes d'Ouide,
Cent fois ie les eſpreuue encore tous les iours,
Pour voir ſi ie pourray de mes vieilles amours,
Qui trop m'ardent le cœur, auoir l'eſtomach vuide.
Mais cét amadoüeur, qui me tient à la bride,
Me voyant approcher du lieu de mon ſecours,
Maugré moy tout ſoudain fait vanoyer mon cours,
Et d'où ie vins mal-ſain, malade il me reguide.

Hà, Poëte Romain, il te fut bien-aisé,
Quand d'vne courtizane on se voit embrasé,
Donner quelque remede, à fin qu'on s'en dépestre:
Mais l'homme accort qui voit les yeux de mon Soleil,
Qui n'a de chasteté au Monde son pareil,
Tant plus il est esclaue & tant plus le veut estre.

MVRET.

I'ay cent fois esprouué] Ouide a escrit les liures du Remede d'amour, ausquels il enseigne beaucoup de moyens propres à ceux, qui sont enlassez d'amour, & s'en veulent defaire. Le Poëte dit qu'il les a tous essayez: mais que quand il est quasi prest à sortir de la prison d'Amour, Amour, qui le tient comme par la bride, dissipe toutes ses entreprinses, & le retire plus fort que deuant. Par ainsi donc, il dit pour conclusion, que les remedes d'Ouide sont aptes à ceux qui sont amoureux de quelque Courtizane, mais du tout inutiles à ceux qui ont mis leur cœur en bon & honneste lieu, comme il a fait. *Amadoüeur*] Abuseur. Amadoüer, est tenir quelqu'vn sous vaine esperance. Les Latins disent, *Inescare*: les Italiens, *Lusinghar*. *Vanoyer*] Se perdre, deuenir en rien. *D'vne courtizane*] D'vne femme abandonnée. Mot Italien. *Accort*] Fin, auisé. Mot Italien.

III.

A Ton frere Pâris tu sembles en beauté,
A ta sœur Polyxene en chaste conscience,
A ton frere Helenin en prophete science,
A ton pariure ayeul en peu de loyauté.
A ton pere Priam en braue Royauté,
Au vieillard Antenor en mielleuse eloquence,
A ta tante Antigone en superbe arrogance,
A ton grand frere Hector en fiere cruauté.
Neptune n'assit onc vne pierre si dure
Dedans le mur Troyen, que toy pour qui i'endure
Vn million de morts, ny Vlysse vainqueur
N'emplit tant Ilion de feux, de cris, & d'armes,
De souspirs, & de pleurs, que tu combles mon cœur
Sans l'auoir merité, de sanglots, & de larmes.

MVRET.

A ton frere Pâris] Il exprime les graces, & les conditions de sa Dame, par comparaisons prinses de l'ancienne Troye. *A ton frere Pâris*] Pâris autrement nommé Alexandre fils de Priam, fut merueilleusement beau, comme tesmoigne Homere, Virgile, Ouide, Lucian, & autres. *A ta sœur Polyxene*] Achille estant amoureux de Polyxene fille à Priam, trouua moyen de parlemẽter auecques les Troyens, leur promettant de moyenner la paix, & faire leuer le siege des Grecs, si on vouloit la luy donner en mariage. Ce que les Troyens feignirent luy accorder. Par ainsi se fiant en leur foy, il vint à Troye, là où il fut tué par Pâris, dans le Temple d'Apollon Thymbrean, d'vn coup de fléche, laquelle Apollon mesme guida droit au talon, parce qu'en ceste seule partie de son corps il pouuoit estre endommagé. Apres que Troye fut destruite, l'Ombre d'Achille apparut aux Grecs, commandant, que Polyxene fut décolee sur son tombeau, à fin qu'il la peust espouser apres sa mort: ce qui fut fait. Mais elle donna tesmoignage de sa chasteté, mesme en mourant, prenant soigneusement garde à tomber tellement, que les parties, que Nature a voulu cacher, ne fussent aucunement descouuertes. Euripide:

——Η δὲ καὶ θνήσκουσ' ὅμως
Πολλὴν πρόνοιαν εἶχεν εὐσχήμως πεσεῖν,
Κρύπτειν θ' ἃ κρύπτειν ὄμματ' ἀρσένων χρεών.

Et Ouide,

Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas,
Cùm caderet, castique decus seruare pudoris.

Voy Euripide en la Tragedie Hecuba, Ouide au troisiesme des Metamorphoses, & Seneque en la Tragedie nommee Troas. *A ton frere Helenin*] Helenin fils de Priam fut excellent Prophete: d'où est, qu'Enee parle ainsi à luy, dans le troisiesme de l'Eneïde.

Troiugena interpres diuûm, qui numina Phœbi,
Qui tripodas, Clarij lauros, qui ſidera ſentis,
Et volucrum linguas, & præpetis omina pennæ.

A ton pariure ayeul] A Laomedon, duquel i'ay aſſez parlé ailleurs. *Au vieillard Antenor*] Qui fut entre les Troyens fort eſtimé pour ſon conſeil, & pour ſon eloquence. *A ta tante Antigone*] Sœur de Priam, ſi glorieuſe qu'elle oſa bien en beauté ſe comparer à Iunon : dequoy Iunon courroucée la conuertit en cigoigne. Voy le cinquieſme de la Metamorphoſe. *Neptune*] I'ay deſia dit, que Neptune & Apollon baſtirent les murailles de Troye. *Ilion*] Troye.

IV.

DV feu d'amour, impatient Roger
(Pipé du fard de magique cautelle)
Pour refroidir ta paſſion nouuelle,
Tu vins au lict d'Alcine te loger.
Opiniaſtre à ton feu ſoulager,
Ore planant, ore noüant ſus elle,
Entre les bras d'vne Dame ſi belle,
Tu ſceus d'Amour & d'elle te vanger.
En peu de temps le gracieux Zephyre,
D'vn vent heureux empoupant ton nauire,
Te fit ſurgir dans le port amoureux.
Mais quand ma nef de s'aborder eſt preſte,
Touſiours plus loin quelque horrible tempeſte
La ſingle en mer, tant ie ſuis mal-heureux.

MVRET.

Du feu d'Amour] Il ſe plaint que ſa fortune ne luy eſt auſſi fauorable en amours, comme elle fut à Roger, lequel dés le premier ſoir qu'il arriua au chaſteau de la belle magicienne Alcine, obtint d'icelle ce que les amans ſouhaitent le plus. Pour entendre cecy, voy l'Arioſte au ſeptiéme chant. *Empoupant ton nauire*] Te conduiſant à ton gré. Les vents qui empoupent le nauire, c'eſt à dire, qui le frappent par le derriere (que les mariniers nomment la poupe) aydent merueilleuſement ſon cours, & ſont appellez par les Latins, *Venti ſecundi, quòd nauem ſequantur.* De là eſt que le vulgaire François dit celuy auoir vent en poupe, à qui ſes affaires ſuccedent bien. *Surgir*] C'eſt ce que les Latins diſent, *Appellere.* *La ſingle*] La pouſſe. Mot de marine.

V.

PEtit nombril, que mon penſer adore,
Et non mon œil, qui n'eut oncques le bien
De te voir nud, & qui merites bien
Que quelque ville on te baſtiſſe encore.
Signe amoureux, duquel Amour s'honore,
Repreſentant l'Androgyne lien,
Et le courroux du grand Saturnien,
Dont le nombril touſiours ſe rememore.
Ny ce beau chef, ny ces yeux, ny ce front,
Ny ce beau ſein où les fleches ſe font,
Que les beautez diuerſement ſe forgent,
Ne me pourroient la douleur conforter,
Sans eſperer quelque iour de taſter
Ton compagnon, où les Amours ſe logent.

MVRET.

Petit nombril] Il loüe le nombril de ſa Dame, diſant que toutes les autres graces ne ſçauroient aſſouuir ſon ardeur, s'il n'eſperoit de pouuoir quelquefois taſter ce nombril à bon eſcient. *Que quelque Ville on te baſtiſſe encore*] Que pour l'honorer on face vne ville qui reçoiue nom de luy : ainſi comme Callimach raconte, qu'vne plaine de Candie fut nommée Omphalion, à cauſe que le nombril de Iupiter nouuellement né, y tomba. Le nombril ſe nomme en Grec, Omphalos. Callimach :

Τουτάκι τοι πόσε δαῖμον ἀπ' ὀμφαλός· ἔνθεν ἐκεῖνο
Ομφάλιον μετέπειτα πέδον καλέουσι Κύδωνες.

Signe amoureux] Il appelle le nombril ſigne de l'ancienne liaiſon des hommes. Ariſtophane au Banquet de Platon dit qu'au commencement, y auoit vne eſpece d'hommes Androgynes, c'eſt à dire, maſles & femelles tout enſemble : leſquels, par ce que ſe confians en leur force, ils conſpirerent contre les Dieux, furent par Apollon, auquel Iupiter l'auoit ainſi commandé, partis par le milieu : & que la cicatrice en eſt encores demeuree en la partie, que nous appellons le nombril. Voy l'Androgyne de Platon traduit par Hetoët. *Ton compagnon*] On peut entendre aiſément, qu'il veut dire.

VI.

NY ce coral, qui double ſe compaſſe,
Sur mainte perle entée doublement,
Ny ceſte bouche où vit fertilement
Vn mont d'odeurs qui le Liban ſurpaſſe :
Ny ce bel or qui friſé s'entrelaſſe
En mille nouds creſpez folaſtrement,
Ny ces œillets égalez proprement
Au blanc des lis encharnez dans ſa face :
Ny de ce front le beau Ciel eſclarcy,
Ny le double arc de ce double ſourcy,
N'ont à la mort ma vie abandonnée :
Seuls vos beaux yeux (où le certain Archer,
Pour me tuer d'aguet ſe vint cacher)
Deuant le ſoir finiſſent ma iournee.

MVRET.

Ny ce coral] Toutes les autres beautez de ſa Dame ne l'émeuuent point, au prix des yeux. *Ny ce coral*] Les leures. *Sur mainte perle*] Il entend les dens. *Le Liban*] Montaigne de Syrie copieuſe en arbres odoriferans. *Ny ce bel or*] Le poil. *Ny ces œillets*] Cette vermeille blancheur de la face. *Le certain Archer*] Amour. *Deuant le ſoir finiſſent ma iournee*] Auancent ma mort. Imitation de Petrarque.

VII.

CE ſeul penſer, qui me fait deuenir
Braue d'eſpoir, eſt ſi doux que mon ame
Deſia gaignee, impuiſſante ſe pâme,
Songeant au bien qui me doit aduenir.
Donc ſans mourir pourray-ie ſouſtenir
Le doux combat que me garde ma Dame,
Puis qu'vn penſer ſi bruſquement l'entame
Du ſeul plaiſir d'vn ſi doux ſouuenir ?
Helas ! Venus, que l'eſcume feconde
Non loin de Cypre enfanta deſſus l'onde,
Si de fortune en ce combat ie meurs,

Reçoy ma vie, ô Déesse, & la guide
Par les odeurs de tes plus belles fleurs
Dans les vergers du Paradis de Gnide.

MVRET.

Le seul penser] Quelque bonne dame (à ce que i'en puis penser) auoit fait promesse de luy faire quelque bon traittement. Parquoy preuoyant le plaisir, qu'il deuoit receuoir, il prie Venus, si de fortune il meurt en si honneste combat, qu'elle l'emporte en son Paradis. Telles choses échapent quelque-fois à ceux qui sont passionnez d'amour, plus selon leur aueuglée affection, que selon la verité de ce qu'ils en pensent.

VIII.

QVand en songeant ma folastre i'accole,
Laissant mes flancs sus les siens s'alonger,
Et que d'vn branle habilement leger,
En sa moitié ma moitié ie recole:
Amour adonc si follement m'affole,
Qu'vn tel abus ie ne voudroy changer,
Non au butin d'vn riuage estranger,
Non au sablon qui iaunit en Pactole.
Mon Dieu, quel heur, & quel contentement,
M'a fait sentir ce faux recolement,
Changeant ma vie en cent metamorphoses!
Combien de fois doucement agité,
Suis-ie ore mort, ore resuscité,
Entre cent lis, & cent vermeilles roses?

MVRET.

Quand en songeant] La pratique de ce Sonnet (si ie ne me trompe) seroit trop plus plaisante, que l'exposition. *Pactole*] Fleuue de Lydie, parmy les arenes duquel se trouue beaucoup d'or.

IX.

I'Iray tousiours & réuant & songeant
En ceste prée où ie vy l'Angelette,
Qui d'esperance & de crainte m'alaitte,
Et dans ses yeux mes destins va logeant.
Quel fil de soye en tresses s'allongeant
Frappoit ce iour sa gorge nouuelette?
De quelle rose & de quelle fleurette
Sa face alloit comme Iris se changeant?
Ce n'estoit point vne mortelle femme
Que ie vy lors, ny de mortelle Dame
Elle n'auoit ny le front ny les yeux:
Donques, Raison, ce ne fut chose étrange
Si ie fu pris: c'étoit vrayment vn Ange
Qui pour nous prendre estoit venu des Cieux.

MVRET.

I'iray tousiours] Il est aisé de soy. *L'Angelette*] Ainsi est souuent nommée Madame Laure par Petrarque. *Iris*] L'arc en Ciel qui s'apparoist de beaucoup de couleurs.

X.

AYant la mort mon cœur deſ-allié
De ſon ſubjet, ma flame eſtoit eſteinte,
Mon chant muet, & la corde deſceinte
Qui ſi long temps m'auoit ars & lié.
Puis ie diſois, Hé quelle autre moitié,
Apres la mort de ma moitié ſi ſainte,
D'vn nouueau feu & d'vne neuue eſtrainte,
Ardra, noüra ma ſeconde amitié?
Quand ie ſenty le plus froid de mon ame
Se rembraſer d'vne nouuelle flame,
Prinſe és filets des reths Idaliens:
Amour reueult pour eſchaufer ma glace,
Qu'autre œil me bruſle, & qu'autre main m'enlaſſe:
O flame heureuſe, ô plus qu'heureux liens!

MVRET.

Ayant la mort] Il auoit aymé quelque autre pluſtoſt que Caſſandre, laquelle venant à mourir, il penſoit deſia eſtre hors des liens d'Amour. Mais incontinent qu'il vit Caſſandre, il en deuint encor beaucoup plus amoureux qu'il n'auoit eſté de la premiere. *Idaliens*] Veneriens. Idalie eſt vne ville de Cypre.

XI.

EN eſcrimant, le mal-heur m'eſlança,
Deſſur le bras, vne arme rabatue
Qui de ſa pointe entre mouſſe & pointue
Iuſques à l'os le coude m'offença.
Ia tout le bras à ſaigner commença,
Quand par pitié la Beauté qui me tue,
De l'eſtancher ſoigneuſe ſ'éuertue,
Et de ſes doigts ma playe elle pença.
Las, di-ie lors, ſi tu-as quelque enuie
De ſoulager les playes de ma vie,
Et luy donner ſa premiere vigueur:
Non cette-cy, mais de ta pitié ſonde
L'autre qu'Amour m'engraue ſi profonde,
Par tes beaux yeux au milieu de mon cœur.

MVRET.

En eſcrimant] Quelque-fois eſcrimant d'vne eſpée rabatue, il ſe bleſſa bien fort au bras: Incontinent ſa Dame accourut vers luy pour le pencer. Mais il dit que ſi elle auoit enuie de luy donner gueriſon, elle deuroit pluſtoſt ſe ſoucier de guerit la playe qu'il a dans le profond du cœur. *Mouſſe*] Non trenchant. Mouſſe, eſt ce que les Latins diſent, *Hebes.*

XII.

AV meſme lict où penſif ie repoſe,
Preſque ma Dame en langueur treſpaſſa
Deuant-hier, quand la fiéure effaça
Son teint d'œillets, & ſa léure de Roſe.

Vne

Vne vapeur auec ſa fiéure eſcloſe,
Dedans le lict ſon venin me laiſſa,
Qui par deſtin, diuerſe, m'offenſa
D'vne autre fiéure en mes veines encloſe.
L'vn apres l'autre elle auoit froid & chaut;
Ne l'vn ne l'autre à mon mal ne defaut;
Et quand l'vn croiſt, l'autre ne diminue.
L'accés fiéureux touſiours ne la tentoit,
De deux iours l'vn ſa Chaleur ſ'alentoit:
Ie ſens touſiours la mienne continue.

MVRET.

Au meſme lict] Se repoſant dans vn lict où ſa Dame auoit eſté tourmentée par quelque temps d'vne fieure tierce, il dit que dans ce meſme lict il endure vne autre fieure, c'eſt à ſçauoir vne fiéure amoureuſe. Mais il y a difference entre la ſienne, & celle de ſa Dame. Car celle de ſa Dame faiſoit, qu'elle auoit maintenant froid, maintenant chaut; mais la ſienne fait, qu'il a froid & chaut tout enſemble. Sa Dame n'eſtoit tourmentée, que de deux iours l'vn; mais il eſt tourmenté perpetuellement.

XIII.

VEſuue maiſon des beaux yeux de Madame,
Qui pres & loin me paiſſent de douleur,
Ie t'accompare à quelque pré ſans fleur,
A quelque corps orfelin de ſon ame.
L'honneur du Ciel eſt-ce pas ceſte flame
Qui donne aux Dieux & lumiere & Chaleur?
Ton ornement eſt-ce pas la valeur
De ſon bel œil, qui tout le cœur m'enflame?
Soient tes buffets chargez de maſſe d'or,
Et ſoient tes murs retapiſſez encor
De broderie en fils d'or enlaſſee.
Cela, Maiſon, ne me peut réjoüir,
Sans voir chez toy ceſte Dame, & l'oüir,
Que i'oy touſiours, & voy dans ma penſée.

MVRET.

Veſuue maiſon] Il parle à vne maiſon, en laquelle ſa Dame auoit quelquefois couſtume de reſider: & dit, que comme le Soleil eſt l'ornement du Ciel, ainſi l'œil d'icelle eſtoit l'ornement de la maiſon, qui fait qu'elle eſtant abſente, il ne ſçauroit aucunement prendre plaiſir. *Me paſme*] Me fait paſmer. *Retapiſſez*] Pour, tapiſſez, le compoſé pour le ſimple: comme en Virgile, *tenditque, fouétque*, pour *contendit*.

XIV.

DE toy, PASCHAL, *il me plaiſt que i'eſcriue,*
Qui de bien loin le peuple abandonnant,
Vas des Romains les treſors moiſſonnant,
Le long des bors où la Garonne arriue.
Haut d'vne langue eternellement viue,
Son cher PASCHAL *Tholoſe aille ſonnant,*
PASCHAL, PASCHAL, *Garonne reſonnant,*
Rien que PASCHAL *ne reſponde ſa riue.*
Si ton DVRBAN, *l'honneur de noſtre temps,*

Lit quelquefois ces vers par paſſe-temps,
Di-luy, Paſchal (ainſi l'aſpre ſecouſſe
Qui m'a fait cheoir, ne te puiſſe émouuoir)
Ce pauure Amant eſtoit digne d'auoir
Vne Maiſtreſſe, ou moins belle, ou plus douce.

MVRET.

De toy, Paſchal] Il addreſſe ce Sonnet à Pierre Paſchal Gentil-homme natif du bas pays de Languedoc, homme, outre la cognoiſſance des ſciences dignes d'vn bon eſprit (auſquelles il a peu d'égaux) garny d'vne telle eloquence Latine, que meſme le Senat de Veniſe s'en eſt quelquefois émerueillé. Les huit premiers vers appartiennent à la loüange dudit Paſchal. L'argument des ſix derniers eſt aiſé de ſoy. *Garonne*] Fleuue paſſant à Tholoſe, là où Paſchal fait ſa plus ordinaire reſidence. *Si ton Durban*] Michel Pierre de Mauleon Protonotaire de Durban, Conſeiller en Parlement à Tholoſe, homme tant excellent qu'il ſemble, que, comme l'on dit, Fortune, & Nature & les Dieux ſe ſoient efforcez à le combler de toutes choſes ſouhaitables. Entre luy & Paſchal eſt vné ſi grande amitié, qu'elle eſt ſuffiſante pour effacer toutes celles, qui ſont par les Auteurs recommandées. Mais ie ne ſçauroy mieux les loüer, que par les paroles de l'Auteur, dans vne Ode qu'il eſcrit à Durban.

XV.

Elle qu'elle eſt, dedans ma ſouuenance
Ie la ſen peinte, & ſa bouche, & ſes yeux,
Son doux regard, ſon parler gracieux,
Son doux maintien, ſa douce contenance.
Vn ſeul Ianet, honneur de noſtre France,
De ſes crayons ne la portraiſoit mieux,
Que d'vn Archer le trait ingenieux
M'a peint au cœur ſa viue remembrance.
Dans le cœur doncque au fond d'vn diamant
I'ay ſon portrait, que ie ſuis plus aymant
Que mon cœur meſme, ô viue portraiture!
De ce Ianet l'artifice mourra
Frapé du temps, mais le tien demourra
Pour eſtre vif apres ma ſepulture.

MVRET.

Telle qu'elle eſt] Peintre du monde ne ſçauroit ſi bien pourtraire ſa Dame, comme il ſe dit l'auoir pourtraitte dans le cœur. *Vn ſeul Ianet*] Ianet Peintre du Roy, homme, ſans controuerſe, premier en ſon art.

XVI.

Amour tu ſemble' au Phalange qui point,
Luy de ſa queuë, & toy de ta quadrelle:
De tous deux eſt la pointure mortelle,
Qui rampe au cœur, & ſi n'apparoiſt point.
Sans ſouffrir mal tu me conduis au point
De la mort dure, & ſi ne voy par quelle
Playe ie meurs, ny comme ta cruelle
Poiſon autour de mon ame ſe joint.
Ceux qui ſe font ſaigner le pié dans l'eau,
Meurent ſans mal, pour vn crime nouueau
Fait à leur Roy, par traitreuſe cautelle.

Ie meurs comme eux, voire & ſi ie n'ay fait
Encontre Amour, ny trayſon ny forfait,
Si trop aymer vn crime ne ſ'appelle.

MVRET.

Amour, tu ſemble'] Il dit qu'Amour reſſemble aux Phalanges, leſquelles bleſſent les hommes ſans que la playe apparoiſſe. *Phalanges*] Phalanges vient de ce mot *Phalanx*, qui ſignifie troupe, pour ce qu'ils vont par bandes & par troupes : ce ſont petites beſtes inſectes qui picquent les hommes à la mort, & ſi la bleſſure n'eſt manifeſte nullement. Nicandre en ſes Theriaques en deſcrit de neuf ou dix ſortes. *Quadrelle*] Quadrelle eſt vn pur mot Italien non encor cogneu entre les François, qui ſignifie fleche.

XVII.

CEluy qui boit, cómme a chanté Nicandre,
De l'Aconite, il a l'eſprit troublé,
Tout ce qu'il voit luy ſemble eſtre doublé ;
Et ſur ſes yeux la nuit ſe vient eſpandre.
Celuy qui boit de l'amour de Caſſandre
Qui par ſes yeux au cœur eſt écoulé,
Il perd raiſon, il deuient affolé,
Cent fois le iour la Parque le vient prendre.
Mais la chaux viue, ou la roüille, ou le vin,
Ou l'or fondu, peuuent bien mettre fin
Au mal cruel que l'Aconite donne :
La mort ſans plus a pouuoir de guarir
Le cœur de ceux que Madame empoiſonne,
Mais bien-heureux qui peut ainſi mourir.

MVRET.

Celuy qui boit] Il dict qu'il n'y a point de difference de maladie entre ceux qui ont beu de l'Aconite, & ceux qui ſont amoureux de Caſſandre, ſinon que ceux qui ont eſté empoiſonnez par l'Aconite ſe peuuent guarir par les remedes alleguez dedans les Alexipharmaques de Nicandre, & que les amoureux de Caſſandre ne ſe peuuent iamais guarir que par la mort. *Aconite*] Aconite eſt vne herbe qui croiſt ſur des rochers, qui premierement priſt ſa naiſſance de l'eſcume du chien Cerbere, duquel Hercule auoit eſtraint le goſier d'vn lien bien ſerré pour le trainer hors des Enfers.

XVIII.

FOudroye-moy le corps ainſi que Capanée,
O Pere Iupiter, & de ton feu cruel
Eſteins-moy l'autre feu qu'Amour continuel
Touſiours m'allume au cœur d'vne flame obſtinée.
Il vaut mieux, ô grand Dieu, qu'vne ſeule iournée
Me deſpoüille ſoudain de mon fardeau mortel,
Que de ſouffrir touſiours en l'ame vn tourment tel
Que n'en ſouffre aux Enfers l'ame la plus damnée !
Ou bien ſi tu ne veux, Pere, me foudroyer,
Donne le deſeſpoir, qui me meine noyer,
M'élançant du ſommet d'vn rocher ſolitaire :
Puis qu'autrement par ſoin, par peine & par labeur,
Traby de la Raiſon, ie ne me puis défaire
D'Amour, qui maugré-moy tient fort dedans mon cœur.

BELLEAV.

Foudroye-moy le corps] Il prie comme deſeſperé Iupiter le vouloir foudroyer, comme il foudroya deuant Thebes Capanée. Ce Capanée fut merueilleuſement ſuperbe & glorieux, & contempteur des Dieux, lequel par ſon audace & brauerie eſtant encruché ſur les murs de Thebes, fut foudroyé par Iupiter. Voyez la fin du dixieſme liure de Stace, où ſa mort eſt deſcrite.

XIX.

IE vous enuoye vn bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies:
Qui ne les euſt à ce veſpre cueillies,
Cheutes à terre elles fuſſent demain.
Cela vous ſoit vn exemple certain
Que vos beautez, bien qu'elles ſoient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flaitries,
Et comme fleurs, periront tout ſoudain.
Le temps ſ'en-va, le temps ſ'en-va, ma Dame,
Las! le temps non, mais nous nous en-allons,
Et toſt ſerons eſtendus ſous la lame:
Et des amours deſquelles nous parlons,
Quand ſerons morts, n'en ſera plus nouuelle:
Pour ce aymez-moy, ce pendant qu'eſtes belle.

BELLEAV.

Ie vous enuoye vn bouquet que ma main] Voulant perſuader à ſa Dame de faire l'amour lors que le gay printemps de ſa ieuneſſe luy commande, par vne gentille inuention luy enuoye vn bouquet fait de ſa main, luy remonſtrant comme la beauté eſt iournaliere & auſſi toſt paſſée que la fleur pert le vermeil de ſon teint, ne reſtant apres autre choſe que la ride d'vne vieilleſſe importune. Ce Sonnet eſt fait à l'imitation d'vn Epigramme de Marulle:

Has violas atque hæc tibi candida lilia mitto:
Legi hodie, violas candida lilia heri.
Lilia vt inſtantis moneariis virgo ſenectæ,
Tam citò quæ lapſis marcida ſunt ſolijs.
Illæ vt vere ſuo doceant ver carpere vitæ,
Inuida quod miſeris tam breue Parca dedit.

XX.

VOus ne le voulez pas? & bien, i'en ſuis content,
Contre voſtre rigueur Dieu me doint patience,
Deuant qu'il ſoit vingt ans i'en auray la vengeance,
Voyant ternir vos yeux qui me trauaillent tant.
On ne voit amoureux au monde ſi conſtant
Qui ne perdiſt le cœur, perdant ſa recompence:
Quant à moy, ſi ne fuſt la longue experience,
Que i'ay de ma douleur, ie mourrois à l'inſtant.
Toutesfois quand ie penſe vn peu en mon courage
Que ie ne ſuis tout ſeul des femmes abuſé,
Et que de plus accorts en ont receu dommage;
Ie pardonne à moy-meſme, & m'ay pour excuſé:
Puis vous qui me trompez, en eſtes couſtumiere,
Et qui pis eſt ſur toute en beauté la premiere.

BELLEAV.

Vous ne le voulez pas ?] Il eſt vray-ſemblable que noſtre Autheur s'eſtoit hazardé de faire quelque demande à ſa Dame, & que pour recompence de ſon ſeruice, il auoit eſté payé d'vn refus : ce voyant il vient aux priſes & la menace d'auoir vengeance de ſa cruauté, luy reprochant qu'elle deuiendra vieille & ridée, qu'il luy verra ternir ſon teint & cauer ſes yeux, & lors qu'il n'en fera conte. Puis il ſe plaint de ſon cruel traittement, & ſi ce n'eſtoit qu'il eſt exercité à ſouffrir iournellement telles rigueurs, que long-temps a que la mort euſt mis fin à ſon deſaſtre. En fin il ſe flatte de la conſolation des miſerables, diſant qu'il n'eſt ſeul abuſé en ſes amours, & que d'auſſi accorts & ruſez que luy ont eſté payez de leurs merites, en pareille monnoye. Il y a preſque de telles menaces dedans Tibulle, voulant perſuader à ſa Dame de faire l'amour lors qu'elle eſt ieune.

At tu, dum primi floret tibi temporis ætas,
Vtere, nam tardo labitur illa pede.
Interea dum fata ſinunt iungamus amores,
Iam veniet tenebris mors adoperta caput.
Iam ſubrepet iners ætas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capiti.

Voyant ternir vos yeux] Ternir, perdre ſon teint, prendre couleur plombée, *liuere, marceſcere*, μαραίνεσθαι. *Et que de plus accorts*] Accort, mot Italien, qui ſignifie, de gentil eſprit, bien-né, honneſte, gaillard, auiſé, que les Grecs appellent πολιτικὸν.

XXI.

IE ne ſuis ſeulement amoureux de Marie,
Anne me tient auſſi dans les liens d'Amour;
Ore l'vne me plaiſt, ore l'autre à ſon tour:
Ainſi Tibulle aymoit Nemeſis & Delie.
Vn loyal me dira que c'eſt vne folie
D'en aymer, inconſtant, deux ou trois en vn iour,
Voire, & qu'il faudroit bien vn homme de ſejour,
Pour, gaillard, ſatisfaire à vne ſeule amie.
Ie reſpons, Cherouurier, que ie ſuis amoureux,
Et non pas ioüiſſant de ce bien doucereux,
Que tout amant ſouhaitte auoir à ſa commande.
Quant à moy, ſeulement ie leur baiſe la main,
Les yeux, le front, le col, les leures, & le ſein,
Et rien que ces biens-là, Cherouurier, ne demande.

BELLEAV.

Ie ne ſuis ſeulement amoureux] Il addreſſe ce Sonnet à Cherouurier l'vn de ſes meilleurs & plus familiers amis, la vertu & integrité duquel eſt aſſez cognuë entre ceux qui font profeſſion de la muſique & des bonnes lettres. Or à l'exemple de Tibulle, lequel aymoit Nemeſis & Delie, il dit eſtre amoureux non ſeulement de Marie, mais d'Anne auſſi, s'excuſant toutesfois que cela n'eſt pas ſuffiſante preuue pour l'accuſer d'eſtre inconſtant, par ce qu'il n'eſt du nombre de ceux qui ne font l'amour pour autre occaſion que pour le dernier plaiſir ſeulement : & quant à luy qu'il ne pretend autre bien, qu'auoir cet heur de leur baiſer la main, les yeux, ſe repaiſſant plus volontiers de telles mignardiſes que d'vne ioüiſſance toſt paſſée. *Nemeſis & Delie*] Les deux Maiſtreſſes de Tibulle : voy ſes Elegies. *On me dira tantoſt*] C'eſtoit vergongne anciennement de ſe contenter d'vne Dame : Voy Properce qui s'en excuſe auec reuerence.

Vna contentum pudeat me viuere amica:
Hoc ſi crimen erit, crimen amoris erit.

CHANSON.

IE te hay bien (croy-moy) Maiſtreſſe,
Ie te hay bien, ie le confeſſe,
Et te deurois encor plus fort
Hayr que ie ne fais la mort.
Toutesfois il faut que ie t'ayme

Plus que ma vie & que moy meſme,
Car plus ta fiere cruauté
Me rejette, plus ta beauté
(Pour mourir & viure auec elle)
A ton ſeruice me rappelle.

BELLEAV.

Ie te hay bien (croy-moy) Maiſtreſſe] Il confeſſe qu'encores qu'il aye mille occaſions ſuffiſantes pour porter inimitié à ſa Maiſtreſſe, nonobſtant qu'il eſt contraint de l'aymer : & d'autant plus que la rigueur d'elle le veut éloigner, d'autant ſa bonne grace l'attire à ſoy, le rendant eſclaue de ſon ſeruice. Il eſt Marullien.

Odi te, mihi crede, quantacunque es,
Odi confiteor, Camilla : ſed quam
Et odi & magis in dies magiſque
Velim odiſſe, ſequi atque amare cogor.

XXII.

MArie, vous paſſez en taille, & en viſage,
En grace, en ris, en yeux, en ſein, & en teton
Voſtre plus ieune ſœur, d'autant que le bouton
D'vn roſier franc ſurpaſſe vne Roſe ſauuage.
Ie ne ſçaurois nier qu'vn roſier de bocage
Ne ſoit plaiſant à l'œil & qu'il ne ſente bon :
Auſſi ie ne dy pas que voſtre ſœur Annon
Ne ſoit belle, mais quoy ! vous l'eſtes dauantage.
Je ſçay bien qu'apres vous elle a le premier prix,
Et que facilement on deuiendroit épris
De ſon ieune en-bon-point ſi vous eſtiez abſente.
Mais quand vous paroiſſez lors ſa beauté ſ'enfuit,
Ou morne elle deuient, par la voſtre preſente,
Comme les Aſtres ſont, quand la Lune reluit.

BELLEAV.

Marie, vous paſſez] L'Auteur faiſant l'amour à Marie ne vouloit pourtant oublier ſa ſœur Anne, ains ſe vouloit inſinuer en ſa bonne grace, laquelle encores qu'elle fuſt belle & moindre d'aage, ſi eſt-ce pourtant que ſa ſœur la paſſoit en toute beauté, d'autant que la roſe franche ſurpaſſe l'eſglantiere & ſauuage. Car ſes beautez (dit-il) ne paroiſſent non-plus deuant celles de ſa ſœur Marie que les eſtoilles deuant la clarté reſplendiſſante de la Lune.

Quantò cùm radijs fulges argentea puris,
Concedunt flammis ſidera cuncta tuis :
Tantò formoſis formoſior omnibus illa eſt. Ouid.

XXIII.

BIen que vous ſurpaſſiez en grace & en richeſſe
Celles de ce pays, & de toute autre part :
Vous ne deuez pourtant, & fuſſiez-vous Princeſſe,
Iamais vous repentir d'auoir aymé Ronſard.
C'eſt luy, Dame, qui peut auecque ſon bel art,
Vous affranchir des ans, & vous faire Déeſſe :
Il vous promet ce bien, car rien de luy ne part,
Qui ne ſoit bien poli, ſon ſiecle le confeſſe.
Vous me reſpondrez, qu'il eſt vn peu ſourdaut,

Et que c'eſt déplaiſir en amour parler haut:
Vous dites verité, mais vous celez apres,
Que luy, pour vous ouyr, ſ'approche à voſtre oreille,
Et qu'il baiſe à tous coups voſtre bouche vermeille
Au milieu des propos, d'autant qu'il en eſt pres.

BELLEAV.

Bien que vous ſurpaſſiez] Il dit à ſa Maiſtreſſe qu'elle ne ſe doit repentir de l'auoir aimé, parce qu'il la peut rendre immortelle par le benefice des Muſes, leſquelles ont puiſſance de tirer les hommes hors du tombeau & perpetuer leur memoire à iamais malgré l'iniure du temps & la dure contrainte de la mort.

Trajcit & fati littora magnus Amor. Properce.

Et comme dit Marulle à ce propos, parlant des Muſes:

Quæ mortis atræ legibus,
Quæ temporis potentiores inuidi
Viuos ſepultos quos volunt raptos humo
Per ora mittunt gentium.

Vous me reſpondrez qu'il eſt vn peu ſourdaut] Il raconte le plaiſir qu'il tire de ſa ſurdité, l'excuſant par vne gentille inuention.

XXIIII.

MOn amy puiſſe aimer vne femme de ville,
Belle, courtoiſe, honeſte, & de doux entretien:
Mon haineux puiſſe aimer au village vne fille,
Qui ſoit badine, ſote, & qui ne ſçache rien.
Tout ainſi qu'en amour le plus excellent bien
Eſt d'aimer vne femme, & ſçauante, & gentille:
Auſſi le plus grand mal à ceux qui aiment bien,
C'eſt d'aimer vne femme indocte, & mal-habille.
Vne gentille Dame entendra de nature
Quel plaiſir c'eſt d'aimer, l'autre n'en aura cure,
Se peignant vn honneur dedans ſon eſprit ſot.
Vous l'aurez beau preſcher, & dire qu'elle eſt belle:
Froide comme vn rocher, vous entendra prés d'elle
Parler vn iour entier, & ne reſpondra mot.

BELLEAV.

Mon amy puiſſe aimer] Pour toutes vengeances qu'il deſire auoir de ſon ennemy, il ſouhaite qu'il deuienne amoureux d'vne fille mal-appriſe, & mal-nourrie, comme pour le plus grand malheur & la plus grande diſgrace qui luy pourroit auenir. Or il eſt vray-ſemblable qu'il auoit receu quelque mauuais traittement de ſa Dame, il s'en colere. Puis pour fauoriſer ſon amy, il ſouhaitte qu'il s'en-amoure d'vne fille bien-appriſe & bien-nourrie, propoſant les honneſtes courtoiſies & mignards allechemens qu'on en reçoit, au contraire le peu de plaiſir qu'on a de celle qui eſt mal-née, & mal-nourrie.

XXV.

IE croy que ie mourroy ſi ce n'eſtoit la Muſe
Qui deçà, qui de là fidele m'accompaigne,
Par bois, par champs, par eau, par taillis, par montaigne,
Et de ſes beaux preſens tous mes ſoucis abuſe.
Si ie ſuis ennuyé, ie n'ay point autre ruſe
Pour me deſennuyer, que Clion ma compaigne;
Si toſt que ie l'inuoque elle ne me dédaigne
Me venir ſaluër & iamais ne ſ'excuſe.
Des preſens des neuf Sœurs ſoit en toute ſaiſon

Pleine toute ma chambre, & pleine ma maison,
Car la roüille iamais à leurs beaux dons ne touche:
Le Thym ne fleurit pas aux Abeilles si doux,
Comme leurs beaux presens me sont doux à la bouche,
Et dont les bons esprits ne furent iamais saouls.

BELLEAV.

Ie croy que ie mourroy] Il dit que sans la faueur qu'il reçoit des Muses ses fideles compaignes, il ne viuroit point heureux en ce Monde, receuant d'elles le souuerain remede d'abuser ses ennuys, & de tromper doucement ses passions. Puis il souhaitte en quelque part qu'il soit, que sa maison soit tousiours remplie de leurs presens, sur lesquels la roüille des ans, ny l'injure des siecles n'ont point de puissance. En fin par vne gentille comparaison il dit que le Thym n'est si gracieux aux mouches à miel, que la Poësie est douce & plaisante dedans ses léures, de laquelle les gentils esprits ne se saoulent iamais. *Que Clion*] Clion est vne des Muses. *Des presens des neuf Sœurs*] Il entend la Poësie, present des Muses, filles de Iupiter & de Memoire. Le commencement de ce Sonnet est de Theocrite.

οὐδὲν ποτὶ ἔρωτα πεφύκει φάρμακον ἄλλο,
Νικία, οὔτ' ἔγχριστον, ἐμοὶ δοκεῖ, οὐδ' ἐπίπαστον,
ἢ ταὶ Πιερίδες.

XXVI.

BAÏF, *il semble à voir tes rymes langoureuses*
Que tu sois seul amant en France langoureux,
Et que tes compagnons ne sont point amoureux,
Mais déguisent leurs vers sous plaintes malheureuses.
Tu te trompes, BAÏF, *les peines doloreuses*
D'amour, autant que toy nous rendent doloreux,
Sans nous feindre vn tourment: mais tu es plus heureux
Que nous, à raconter tes peines amoureuses.
Quant à moy, si i'estois ta Francine chantée,
Je ne serois iamais de ton vers enchantée
Qui se feignant vn dueil se fait pleurer soy-mesme.
Non, celuy n'aime point, ou bien il aime peu,
Qui peut donner par signe à cognoistre son feu,
Et qui peut raconter le quart de ce qu'il aime.

BELLEAV.

Baïf, il semble à voir] Il respond à vn Sonnet de Baïf, où il dit que la pluspart de ceux qui escriuent de l'amour ne sont vrayement affectiõnez comme luy, ains que sous vne feinte & dissimulée passion se persuadent d'estre amoureux: Nostre Autheur dit au contraire, que celuy n'est point viuement touché du trait d'Amour, qui a cest heur de pouuoir découurir la moindre partie de ce qu'il aime. Ie ne diray autre chose de I. Ant. de Baïf, l'vn des meilleurs & plus fideles amis que i'aye en ce Monde: car la France cognoist assez par ses doctes escrits, soient Grecs, Latins, ou François, de quelle estoffe on le doit estimer.

XXVII.

HE! *que me sert,* PASQVIER, *ceste belle verdure*
Qui rit parmy les prez, & d'oüir les oiseaux,
D'oüir en-contre-val le gazoüillis des eaux,
Et des vents printanniers le gracieux murmure?
Quand celle qui me blesse, & de mon mal n'a cure,
Est absente de moy, & pour croistre mes maux
Me cache la clarté de ses astres iumeaux,
De ses yeux, dont mon cœur prenoit sa nourriture.

PASQVIER, *i'aimeroy mieux, qu'il fuſt Hyuer touſiours:*
Car l'Hyuer n'eſt ſi propre à nourrir les amours,
Comme eſt le Renouueau, qui d'aimer me conuie;
Ainçois de me haïr, puis que ie n'ay pouuoir
En ce beau mois d'Auril entre mes bras d'auoir
Celle qui dans ſes yeux tient ma mort & ma vie.

BELLEAV.

Hé! que me ſert, Paſquier] Il ſe plaint à Paſquier de la longue abſence de ſa Maiſtreſſe, pour n'auoir ceſt heur de la voir lors que la gaye ſaiſon du Printemps le conuie à faire l'amour, ſouhaittant pluſtoſt les froides rigueurs de l'Hyuer, que de iouïr des douceurs du renouueau, abſent de ſa Dame. Tout eſt de ſon inuention.

XXVIII.

O Toy qui n'es de rien en ton cœur amoureuſe
Que d'honneur & vertu, qui te font eſtimer,
Quoy! en glace & en feu voirras-tu conſommer
Touſiours mon pauure cœur ſans luy eſtre piteuſe?
Bien que vers-moy tu ſois ingrate, & dédaigneuſe,
Fiere, dure, rebelle, & nonchalant d'aimer,
Encor ie ne me puis engarder de nommer
La terre où tu naſquis ſur toute bien-heureuſe.
Ie ne te puis haïr, quoy que tu me ſois fiere,
Mais bien ie hay celuy qui me mena de nuit
Prendre de tes beaux yeux l'accointance premiere:
Celuy ſans y penſer à la mort m'a conduit,
Celuy ſeul me tua: hé mon Dieu! n'eſt-ce pas
Tuer que de conduire vn homme à ſon treſpas?

BELLEAV.

O toy qui n'es de rien] Encores que ſa Maiſtreſſe luy ſoit inceſſamment cruelle, ſans prendre pitié de ſon martyre, comme dédaignant le ſeruice d'vn loyal ſeruiteur, ſi eſt-ce que toutes ſes cruautez ne ſont ſuffiſantes (comme il dit) d'empeſcher qu'il ne nomme le lieu où elle print ſa naiſſance tres-heureux & fortuné, pour auoir nourry vne ſi gentille creature, accomplie de tant de graces & de perfections. *Quoy! en glace & en feu*] Telles paſſions ſont aſſez vulgaires dedans les Poëtes. *Ie ne te puis haïr*] Il confeſſe que nonobſtant toutes ſes rigueurs il ne luy peut porter inimitié, mais bien il hait celuy qui fut occaſion de la premiere cognoiſſance qu'il eut d'elle, l'accuſant d'auoir eſté la ſeule cauſe de ſa mort, & que celuy veritablement tuë qui conduit l'homme au lieu où il doit mourir. Il y a preſque vn tel commencement de Sonnet en Petrarque:

Vera donna à cui di nulla cale
Se non d'honor che ſour' ogn' altra mieti.

XXIX.

AVtre (i'en jure Amour) ne ſe ſçauroit vanter
D'auoir part en mon cœur, vous ſeule en eſtes Dame,
Vous ſeule gouuernez les brides de mon ame,
Et ſeuls vos yeux me font ou pleurer, ou chanter:
Ils m'ont ſceu tellement d'vn regard enchanter,
Que ie ne puis ardoir d'autre nouuelle flamme:
Quand i'aurois deuant moy toute nuë vne femme,
Encores ſa beauté ne me ſçauroit tenter.
Si vous n'eſtes d'vn lieu ſi hautain que CASSANDRE,
Ie ne ſçaurois qu'y faire, Amour m'a fait deſcendre

Iuſques à vous aimer ; Amour, qui n'a point d'yeux,
Qui tous les iours transforme en cent ſortes nouuelles,
Aigle, Cygne, Taureau, ce grand maiſtre des Dieux,
Pour le rendre amoureux de nos femmes mortelles.

BELLEAV.

Autre (i'en iure Amour) Il reſpond à ſa Dame, laquelle ne ſe pouuoit perſuader d'eſtre aimée de luy : pour l'aſſeurer du contraire, il iure par la puiſſance d'Amour, ſerment aſſez leger pour adiouſter peu de foy aux parolles des amoureux. Dauantage, il dit auoir eſté tellement enchanté par le regard de ſes yeux, qu'il ne pourroit eſtre épris d'autre feu. Il dit auſſi qu'Amour eſtant aueugle n'a point eſgard à la grandeur ou à la petiteſſe de ceux, leſquels tombent en ſes liens, & qui ſont naurez de ſes traits : par vne comparaiſon de Iupiter, lequel daigna bien ſe déguiſer ſous le plumage d'vn Cygne pour plus ſecrettement prendre ſon plaiſir auecques Leda, & emprunter la figure d'vn Taureau pour rauir la belle Europe, toutes deux femmes mortelles & de petite eſtoffe au regard de la grandeur d'vn tel Dieu. Properce ſur ce propos.

Nam quid ego heroas, quid raptem in crimina diuos?
Iuppiter infamat ſeque ſuámque domum.

Amour m'a fait deſcendre] Semblable excuſe en Horace.

Ne ſit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu: priùs inſolentem
Serua Briſeis niueo colore
Mouit Achillem.

Les brides de mon ame] Ceſte façon de parler eſt priſe de Platon, lequel fait vne comparaiſon de la Raiſon, au Cochet qui tient les cheuaux en bride pour trainer la coche, par laquelle il vouloit figurer le corps, & par les deux cheuaux, l'vn blanc & l'autre noir, la bonne & mauuaiſe volonté.

XXX.

Las ! pour vous trop aimer ie ne vous puis aimer :
Car il faut en aimant auoir diſcretion,
Helas ! ie ne l'ay pas : car trop d'affection
Me vient trop follement tout le cœur enflammer.
D'vn feu deſeſperé vous faites conſommer
Mon cœur que vous brulez ſans intermiſſion,
Et ſi bien la fureur nourrit ma paſſion
Que la raiſon me faut, dont ie me deuſſe armer.
Ah ! guariſſez-moy donc de ma fureur extreme,
Afin qu'auec raiſon honorer ie vous puiſſe,
Ou pardonnez au moins mes fautes à vous-meſme,
Et le peché commis en taſtant voſtre cuiſſe :
Car ie n'euſſe touché en lieu ſi deffendu,
Si pour trop vous aimer mon ſens ne fuſt perdu.

BELLEAV.

Las ! pour vous trop aimer] Il ſe couure d'vne honneſte excuſe contre le mauuais viſage de ſa Maiſtreſſe qui eſtoit courroucée contre luy, pource que maugré elle, il luy auoit taſté la cuiſſe, diſant qu'il faut qu'elle luy pardonne comme à celuy qui eſt eſgaré de la raiſon & qui eſt hors de ſentiment : car la trop grande affection qu'il luy porte a tellement aliené ſon eſprit, qu'il ne luy reſte que ſa fureur pour guide & pour compaigne. Et que ſi elle veut qu'il ſe porte plus modeſtement en ſon endroit, il faut qu'elle le guariſſe, eſtant en ſa puiſſance de luy donner le vray remede pour le tirer hors de ſa fiéure.

XXXI.

Ma belle Maiſtreſſe, à tout le moins prenez
De moy voſtre ſeruant ce Roſſignol en cage:
Il eſt mon priſonnier, & ie vis en ſeruage
Sous vous, qui ſans mercy en priſon me tenez :

Allez donc, Roſſignol, en ſa chambre, & ſonnez
Mon dueil à ſon aureille auec voſtre ramage,
Et ſ'il vous eſt poſſible émouuez ſon courage
A me faire mercy, puis vous en reuenez.
Non, non, ne venez point, que feriez-vous chez-moy?
Sans aucun reconfort, vous languiriez d'eſmoy:
» Vn priſonnier ne peut vn autre ſecourir.
Je n'ay pas, Roſſignol, ſur voſtre bien enuie,
Seulement ie me hay & me plains de ma vie,
Qui languit en priſon, & ſi n'y peut mourir.

BELLEAV.

O ma belle Maiſtreſſe] Il fait comparaiſon de ſa vie priſonniere, à celle d'vn Roſſignol en cage, duquel il fait preſent à ſa Maiſtreſſe, la priant de le vouloir receuoir: il prie le Roſſignol d'amolir ſa cruauté par les douceurs de ſon ramage, & qu'il demeure en ſa maiſon, parce que l'Autheur eſtant priſonnier comme luy & en pareille miſere, il ne luy pourroit donner aucun ſecours. Properce dit preſque choſe ſemblable.

Non ego tum potero ſolatia ferre roganti,
Cùm mihi nulla mei ſit medicina mali.
Sed pariter miſeri ſocio cogemur amore
Alter in alterius mutua flere ſinu.

XXXII.

L'An ſe rajeuniſſoit en ſa verte iouuence,
Quand ie m'épris de vous, ma Sinope cruelle:
Seize ans eſtoit la fleur de voſtre âge nouuelle,
Et voſtre teint ſentoit encores ſon enfance.
Vous auiez d'vne infante encor la contenance,
La parolle, & les pas: voſtre bouche eſtoit belle,
Voſtre front & vos mains dignes d'vne Immortelle,
Et voſtre œil qui me fait treſpaſſer quand i'y penſe.
Amour, qui ce iour-là ſi grandes beautez vit,
Dans vn marbre, en mon cœur d'vn trait les eſcriuit:
Et ſi pour le iourd'huy vos beautez ſi parfaites
Ne ſont comme autresfois, ie n'en ſuis moins rauy:
Car ie n'ay pas égard à cela que vous eſtes,
Mais au doux ſouuenir des beautez que ie vy.

BELLEAV.

L'an ſe rajeuniſſoit] Il eſt vray-ſemblable que ceſte Sinope, de laquelle parle le Poëte és quatorze Sonnets enſuiuans, fut de plus illuſtre parenté que la premiere, dont auparauant il a fait mention: Car ayant nommé l'autre (à ce que ie puis conieƈturer) de ſon nom propre, il a par reuerence celé ſous le nom de Sinope ceſte-cy. La maniere de déguiſer le nom des femmes, auſquelles on porte amitié, a touſiours eſté approuuée par les Poëtes les plus anciens. On dit qu'Homere, ce grand Dieu de Poëſie, ſe feignit luy-meſme eſtre Vlyſſe, & que s'amie auoit nom Penelope, & qu'en faueur d'elle & des trauaux qu'il auoit ſoufferts en ſon ſeruice, compoſa le plaiſant diſcours de l'Odyſſee. Heſiode plus ancien que luy, aima vne Dame qu'il ſurnomma ἠῶϛ, c'eſt à dire matinalle ou belle comme l'Aube du iour, de laquelle il a commencé la deſcription de ſon boucler. Callimach, Philete, & Mimnerme Poëtes Grecs Elegiaques ont fait le ſemblable. L'exemple deſquels a eſté ſuiuy par les Poëtes Latins, comme aſſez tu pourras voir en liſant les vers de Catulle, Tibulle, Properce, Corneille Gal. & Ouide celebrans leurs Maiſtreſſes ſous les noms feints de Leſbie, Delie, Nemeſe, Cynthie, Lycoris, & Corinne. Noſtre Autheur ſuiuant icy ceſte ancienne façon, appelle ſa Dame, Sinope, c'eſt à dire, qui gaſte & offenſe les yeux & la veuë: faiſant venir ſon nom du verbe Grec σίνω, qui ſignifie perdre, & gaſter: & ὀϕ, qui ſignifie regard & veuë. Ie me douterois ſelon le Sonnet qui ſe commence,

Vos yeux eſtoient bleſſez d'vne humeur enflammee, que ſa Dame ayant vn peu les yeux offenſez de quelque Rheume, le regardant luy enuoya vne partie de ſon mal : de telle façon qu'il ſentit ſes yeux bleſſez & malades par le ſeul regard de ſa Maiſtreſſe. Or noſtre Poëte reuoyant apres vne longue eſpace de temps ſa Maiſtreſſe qu'en grande ieuneſſe il auoit aimée : & la trouuant plus âgee, auecques diminution de ſa premiere beauté, luy dit que pour cela il n'eſt moins amoureux d'elle qu'il eſtoit lors que premierement il la vit : Et qu'il ne regarde pas à ce qu'elle eſt maintenant, mais à ce qu'elle fut autrefois quand il deuint ſon ſeruiteur.

XXXIII.

AVant voſtre partir ie vous fais vn preſent
(Bien que ſans ce preſent impoſſible eſt de viure)
Marie, c'eſt mon cœur, qui bruſle de vous ſuiure:
Mettez-l'en voſtre ſein il n'eſt pas ſi peſant.
Il vous ſera fidele, humble, & obeïſſant,
Comme vn, qui de ſon gré à vous ſeruir ſe liure:
Il eſt de toute amour, fors la voſtre, deliure:
Mais la voſtre le tue, & taiſt le mal qu'il ſent.
Mais plus vous le tuez, & plus voſtre ſe nomme,
Et iure par vos yeux qu'il vaut le Gentil homme,
Qui vous bruſle d'amour, & n'en eſt enflamé.
O merueilleux effets de l'inconſtance humaine!
» *Celuy, qui aime bien, languit touſiours en peine:*
» *Celuy, qui n'aime point, eſt touſiours bien aimé.*

BELLEAV.

Auant voſtre partir] Le commencement de ce Sonnet eſt preſque pareil au precedent : il prie ſa Dame d'emporter ſon cœur auecques elle dedans ſon coche : la fin eſt toute pleine de ialouſie, comme ſont preſque tous les autres Sonnets qui s'addreſſent à elle.

XXXIV.

MA Sinope, mon cœur, ma vie, & ma lumiere,
Autant que vous paſſez toute ieune pucelle
En grace & en beauté, autant vous eſtes celle
Qui m'eſtes à grand tort inconſtante & legere
Pardon, ſi ie l'ay dit : las! plus vous m'eſtes fiere,
Plus vous me deceuez, plus vous me ſemblez belle,
Plus vous m'eſtes volage, inconſtante, & rebelle,
Et plus ie vous eſtime, & plus vous m'eſtes chere.
Or de voſtre inconſtance accuſer ie me doy,
Vous fourniſſant d'amy qui fut plus beau que moy,
Plus ieune, & plus diſpos, mais non d'amour ſi forte.
Doncques ie me condamne, & vous abſous du fait:
Car c'eſt bien la raiſon que la peine ie porte,
Sinope, & non pas vous du peché que i'ay fait.

BELLEAV.

Ma Sinope, mon cœur] Il dit que luy meſmes eſt cauſe de ſon malheur, d'autant qu'il mena vn Gentil-homme plus beau que luy voir ſa Dame, lequel depuis luy faucha l'herbe ſous le pied, & fut le mieux aimé.

XXXV.

D'VN ſang froid, noir, & lent, ie ſens glacer mon cœur,
Quand quelcun parle à vous, ou quand quelcun vous touche:

Vne

Vne ire autour du cœur me dreſſe l'eſcarmouche:
Ialoux contre celuy qui reçoit tant d'honneur.
Ie ſuis (ie n'en mens point) ialoux de voſtre ſœur,
De mon ombre, de moy, de mes yeux, de ma bouche:
Ainſi ce petit Dieu qui la raiſon me bouche,
Me tient touſiours en doute, en ſoupçon & en peur.
Ie ne puis aimer ceux à qui vous faites chere,
Fuſſent-ils mes couſins, mes oncles, ou mon pere,
Ie maudis leurs faueurs, i'abhorre leur bon-heur.
Les Amans & les Roys de compagnon ne veulent:
S'ils en ont de fortune, en armes ils ſ'en deulent.
Auoir vn compagnon, c'eſt auoir vn Seigneur.

BELLEAV.

D'vn ſang froid, noir, & lent] Ce Sonnet eſt tout plein de furieuſe paſſion, & d'extréme jalouſie. *Ie ſuis (ie n'en mens point)*] Pris de Iean Second en ſes Baiſers.

Ergo ego mihi vel Iouem
Riualem potero pati?
Riuales oculi mei
Non ferunt mea labra.

XXXVI.

C'Eſt trop aimé, pauure RONSARD, *delaiſſe*
D'eſtre plus ſot, & le temps deſpendu
A pourchaſſer l'amour d'vne Maiſtreſſe,
Comme perdu penſe l'auoir perdu.
Ne penſe pas, ſi tu as pretendu
En trop haut lieu vne haute Déeſſe,
Que pour ta peine vn bien te ſoit rendu:
» Amour ne paiſt les ſiens que de triſteſſe.
Ie cognois bien que ta Sinope t'aime,
Mais beaucoup mieux elle ſ'aime ſoy-meſme,
Qui ſeulement amy riche deſire.
Le bonnet rond, que tu prens maugré toy,
Et des puiſnez la rigoureuſe loy,
La font changer & (peut-eſtre) à vn pire.

BELLEAV.

C'eſt trop aimé] Ce Sonnet eſt tiré de Catulle, qui dit ainſi:

Miſer Catulle deſinas ineptire,
Et quod vides periſſe, perditum ducas.

XXXVII.

IE ne ſçaurois aimer autre que vous,
Non, Dame, non, ie ne ſçaurois le faire:
Autre que vous ne me ſçauroit complaire,
Et fuſt Venus deſcenduë entre nous.
Vos yeux me ſont ſi gracieux & dous,

Que d'vn ſeul clin ils me peuuent défaire,
D'vn autre clin tout ſoudain me refaire,
Me faiſant viure ou mourir en deux coups.
Quand ie ſerois cinq cens mille ans en vie,
Autre que vous, ma mignonne m'amie,
Ne me feroit amoureux deuenir:
Il me faudroit refaire d'autres veines,
Les miennes ſont de voſtre amour ſi pleines,
Qu'vn autre amour n'y ſçauroit plus tenir.

BELLEAV.

Ie ne ſçaurois aimer] Il aſſeure ſa Maiſtreſſe de l'amour qu'il luy porte, & dit que ſi Venus meſme eſtoit deſcendue du Ciel, qu'elle ne pourroit ny par ſes graces, ny par ſes mignardiſes, l'attirer à ſon ſeruice. *Défaire*] Nous diſons ce mot en François pour faire mourir. *Il me faudroit refaire d'autres veines*] Ceux qui ont plus naïuement parlé de l'Amour, ont touſiours logé ſa puiſſance dedans les veines, parce qu'elles ſont les propres & particuliers vaiſſeaux de noſtre ſang, qui cauſe le deſir, & qui par ſa chaleur naturelle nous donne la vie & réchauffe noſtre cœur. Virgil. *Vulnus alit venis.* Et pource, on dit que le foye eſt le ſiege du deſir & de l'amour.

XXXVII.

POur aimer trop vne fiere beauté,
Ie ſuis en peine, & ſi ne ſçaurois dire
D'où, ny comment, me ſuruint mon martire,
Ny à quel jeu ie perdy liberté.
Si ſçay-ie bien que ie ſuis arreſté
Au lacs d'Amour: & ſi ne m'en retire,
Ny ne voudrois, car plus mon mal empire,
Et plus ie veux y eſtre mal-traitté.
Ie ne dy pas, ſ'elle vouloit vn iour
Entre ſes bras me guarir de l'amour,
Que ſon vouloir bien à gré ie ne prinſe.
Hé Dieu du Ciel! hé qui ne le prendroit!
Quand ſeulement de ſon baiſer, vn Prince,
Voire vn grand Dieu bien-heureux ſe tiendroit.

BELLEAV.

Pour aimer trop] Il dit que le mal qu'il endure au ſeruice de ſa Dame luy eſt aggreable, toutesfois que ſi elle vouloit adoucir ſa rigueur de quelque honneſte faueur, qu'il ne ſeroit ſi dédaigneux de la refuſer.

XXXVIII.

DIctes, Maiſtreſſe, hé que vous ay-ie fait!
Hé pourquoy las! m'eſtes-vous ſi cruelle?
Ay-ie failly de vous eſtre fidelle,
Ay-ie enuers vous commis quelque forfait?
Dictes, Maiſtreſſe, hé que vous ay-ie fait!
Hé, pourquoy las! m'eſtes-vous ſi cruelle!
Ay-ie failly de vous eſtre fidelle,
Ay-ie enuers vous commis quelque forfait?
Certes nenny, car pluſtoſt que de faire
Choſe qui deuſt, tant ſoit peu, vous deſplaire,

I'aimerois mieux le treſpas encourir.
Mais ie voy bien que vous bruſlez d'enuie
De me tuer : faictes-moy donc mourir
Puis qu'il vous plaiſt ; car à vous eſt ma vie.

BELLEAV.

Dictes, Maiſtreſſe] Ayant receu quelque mauuais œil de ſa Dame, il ſe plaint & luy en demande l'occaſion, ignorant la cauſe du mauuais viſage qu'elle luy portoit. Il repete les quatre premiers vers d'vne mignardiſe qui n'a point mauuaiſe grace, encores que la loy du Sonnet ne le permette.

XXXIX.

PLus que iamais ie veux aimer, Maiſtreſſe,
Voſtre bel œil, qui me detient rauy
Mon cœur chez-luy, du iour que ie le vy,
Tel, qu'il ſembloit celuy d'vne Déeſſe.
C'eſt ce bel œil qui me plaiſt de lieſſe;
Lieſſe, non, mais d'vn mal dont ie vy;
Mal, mais vn bien, qui m'a touſiours ſuiuy,
Me nourriſſant de ioye, & de triſteſſe.
Déjà deux ans éuanoüis ſe ſont
Que vos beaux yeux, en me riant, me font
La playe au cœur, & ſi ne me ſoucie
Quand ie mourrois d'vn mal ſi gracieux :
Car rien ne part de vous ny de vos yeux
Qui ne me ſoit trop plus cher que la vie.

BELLEAV.

Plus que iamais] Il dit que deux ans ſont ja paſſez que premierement il fut ſurpris des beaux yeux de Marie, & qu'il ne ſe laſſe pourtant de leur porter honneur, mais au contraire qu'il ſe delibere de les aimer plus ardemment que iamais, par ce que rien ne part d'vne ſi douce & gracieuſe œillade, qu'il n'eſtime plus cher que ſa vie.

XL.

GEntil Barbier, enfant de Podalire,
Ie te ſupply, ſaigne bien ma Maiſtreſſe,
Et qu'en ce mois, en ſaignant, elle laiſſe
Le ſang gelé dont elle me martire.
Encore vn peu dans la palette tire
De ce ſang froid, ains cette glace eſpeſſe,
Afin qu'apres en ſa place renaiſſe
Vn ſang plus chaud qui de m'aimer l'inſpire.
Ha! comme il ſort: c'eſtoit ce ſang ſi noir
Que ie n'ay peu de mon chant émouuoir
En ſouſpirant pour elle mainte année.
Ha! c'eſt aſſez, ceſſe, gentil Barbier,
Ha ie me paſme! & mon ame eſtonnée
S'éuanoüiſt, en voyant ſon meurtrier.

BELLEAV.

Gentil Barbier] Sa Dame eſtoit malade d'vne fiéure, & par ordonnance du Medecin, il luy falloit tirer du ſang: or il prie le Barbier de luy oſter tout celuy qui eſtoit glacé & refroidy dedans ſes veines, comme la cauſe principale qui l'empeſchoit de ne pouuoir s'eſchauffer à l'amour, à celle fin qu'en ſon lieu il en peuſt renaiſtre vn plus chaud & plus facile à s'enamourer. En fin voyant couler ce ſang, mortel ennemy de ſon ſeruice, il tombe en paſmoiſon, recognoiſſant ſon meurtrier. *Enfant de Podalire*] Il ſurnomme ce Barbier du nom de Podalire, lequel eſtoit fils d'Eſculape, & frere de Machaon, tous deux celebrez tant par les vers d'Homere, que par les anciens Romains, pour auoir excellé en l'art de Medecine. Ouide.

Quantus apud Danaos Podalirius arte medendi.

S'euanoüit en voyant ſon meurtrier] Il a tiré cette paſſion de ce que l'on dit qu'vn corps mort par violence, commence à ſaigner, s'il ſent approcher celuy qui a fait le meurtre, comme demandant vengeance de ſon ſang: voy Marc Ficin qui en dit la raiſon.

XLI.

HE! Dieu du Ciel, ie n'euſſe pas penſé,
Qu'vn ſeul depart euſt cauſé tant de peine!
Ie n'ay ſur moy nerf, ny tendon, ny veine,
Faïe, ny cœur qui n'en ſoit offenſé.
Helas! ie ſuis à demy treſpaſſé,
Ains du tout mort: las! ma douce inhumaine,
Auecques elle, en s'en-allant, emmeine
Mon pauure cœur de ſes beaux yeux bleſſé.
Que pleuſt à Dieu ne l'auoir iamais veuë!
Son œil ſi beau ne m'euſt la flamme eſmeuë,
Par qui me faut vn tourment receuoir,
Tel, que ma main m'occiroit à cette heure,
Sans vn penſer que i'ay de la reuoir,
Et ce penſer garde que ie ne meure.

BELLEAV.

Hé! Dieu du Ciel] Il montre en ce Sonnet le regret qu'il a d'abſenter ſa Dame, ſe menaçant luy-meſme ſe faire mourir, ſans l'eſperance qu'il a de la reuoir.

XLII.

D'Vne belle Marie, en vne autre Marie,
BELLEAV, ie ſuis tombé, & dire ne te puis
De laquelle des deux plus amoureux ie ſuis,
Car i'en aime bien l'vne, & l'autre eſt bien m'amie.
Plus mon affection en amour eſt demie
Et plus ceſte moitié me conſomme d'ennuis,
Car au lieu d'vne à part, deux au coup i'en pourſuis,
Et pour en aimer vne, vne autre ie n'oublie.
» *Or touſiours l'amitié plus eſt enracinee,*
» *Plus long-temps elle eſt ferme & plus eſt obſtinée*
» *A ſouffrir de l'amour l'orage vehement.*
» *Hé! ſçais-tu pas, BELLEAV, que deux ancres jettées,*
» *Quand les vents ont plus fort les ondes agitées,*
» *Tiennent mieux vne nef, qu'vne ancre ſeulement?*

BELLEAV.

D'vne belle Marie] L'Autheur pour l'amitié qu'il me porte m'a touſiours familierement deſcouuert ſes plus ſecrettes paſſions. Or ayant pris congé de Marie vint à Paris où il deuint amoureux d'vne Dame portant ce meſme nom, à laquelle il parle d'autre grace, & auec autre reſpect : Plus il s'excuſe d'auoir party ſon amitié en deux, & ſi dit qu'elle n'eſt moins ferme que ſi elle eſtoit entiere, à l'exemple d'vn nauire, lequel eſtant agité de tourmente eſt plus aſſeuré pour ſon dernier ſecours, de deux ancres, que d'vne ſeulement. Ceſte comparaiſon eſt priſe de Pindare en ſes Olympiques.

XLIII.

QVand ie ſerois vn Turc, vn Arabe, ou vn Scythe,
Pauure, captif, malade, & d'honneur déueſtu,
Laid, vieillard, impotent, encor' ne deurois-tu
Eſtre, comme tu es, enuers moy ſi dépite :
Ie ſuis bien aſſeuré que mon cœur ne merite
D'aimer en ſi bon lieu, mais ta ſeule vertu
Me force de ce faire ; & plus ie ſuis batu
De ta fiere rigueur, plus ta beauté m'incite.
Si tu penſes trouuer vn ſeruiteur qui ſoit
Digne de ta beauté, ton penſer te deçoit,
Car vn Dieu (tant ſ'en-faut vn homme) n'en eſt digne.
Si tu veux donc aimer, il faut changer de cœur :
Ne ſçais-tu que Venus (bien qu'elle fuſt diuine)
Jadis pour ſon amy choiſit bien vn paſteur ?

BELLEAV.

Quand ie ſerois vn Turc] Il dit, que s'il auoit toutes les diſgraces, & toutes les imperfections de tous les hommes mal-heureux, que ſa Dame ne deuroit pourtant vſer de telle cruauté en ſon endroit, encores qu'il confeſſe de ne meriter point d'aimer en ſi haut lieu, toutesfois que la vertu de ſa Dame l'incite à ce faire : Et que s'elle veut eſtre aimée, qu'il luy faut rabaiſſer ſon orgueil à l'exemple de Venus qui daigna bien choiſir vn berger pour ſon amy. *Ne ſçais-tu que Venus*] La fin de ce Sonnet eſt priſe des Hymnes d'Homere en celle de Venus où il dit qu'elle deuint amoureuſe d'Anchiſe.

Αγχίσεω δ' ἄρα οἱ γλυκερὸν ἵμερον ἔμβαλε θυμῷ.

Depuis elle fut auſſi amoureuſe d'Adonis qui eſtoit berger. Virgile.

Et formoſus oues ad flumina pauit Adonis.

XLIV.

DAme, ie ne vous puis offrir à mon depart
Sinon mon pauure cœur, prenez-le ie vous prie;
Si vous ne le prenez, autre nouuelle amie
(I'en iure par vos yeux) iamais n'y aura pare.
Ie le ſens déjà bien, comme ioyeux il part
Hors de mon eſtomach, peu ſoigneux de ma vie,
Pour vous aller ſeruir, & rien ne le conuie
D'y aller (ce dit-il) que voſtre doux regard.
Or ſi vous le chaſſez, ie ne veux qu'il reuienne
Dedans mon eſtomach en ſa place ancienne,
Comme celuy qui hait ce qui vous deſplaira.
Il m'aura beau conter ſa peine & ſon malaiſe,
Car bien qu'il ſoit à moy, plus mien il ne ſera,
Pour ne voir rien chez-moy (Dame) qui vous deſplaiſe.

BELLEAV.

Dame, ie ne vous puis] Prenant congé de ſa Dame, il luy fait preſent de ſon cœur, le menaçant que ſi elle ne le reçoit en ſa demeure, qu'il n'eſpere iamais de rentrer chez luy, quelque mauuais traitement qu'il puiſſe alleguer. Ce Sonnet eſt tiré en partie d'vn de Petrarque qui commence.

Mille fiate, o dolce mia guerriera,
Per hauer co' begli occhi voſtri pace,
V'haggio proferto il cor: ma voi non piace
Mirar ſi baſſo con la mente altera.

XLV.

ROſſignol, mon mignon, qui par ceſte ſaulaye
Vas ſeul de branche en branche à ton gré voletant,
Et chantes à l'enuy de moy qui vais chantant
Celle qu'il faut touſiours que dans la bouche i'aye.
Nous ſouſpirons tous deux, ta douce voix ſ'eſſaye
De ſonner les amours d'vne qui t'aime tant,
Et moy triſte ie vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur vne ſi aigre playe.
Toutefois, Roſſignol, nous differons d'vn poinct,
C'eſt que tu es aimé, & ie ne le ſuis point,
Bien que tous deux ayons les muſiques pareilles.
Car tu fléchis t'amie au doux bruit de tes ſons,
Mais la mienne qui prent à dépit mes chanſons,
Pour ne les eſcouter ſe bouche les aureilles.

BELLEAV.

Roſſignol, mon mignon] Il fait comparaiſon de ſes ſouſpirs aux douces chanſons du Roſſignol, & dit que tous deux chantent pour fléchir la cruauté de leurs Maiſtreſſes, toutesfois que le Roſſignol eſt plus heureux que luy, d'autant qu'il eſt aimé, & luy deſeſperé de l'eſtre iamais. Il y a vne telle inuention dedans Petrarque & dedans Bembe.

XLVI.

POurce que tu ſçais bien que ie t'aime trop mieux,
Trop mieux dix mille fois que ie ne fais ma vie,
Que ie ne fais mon cœur, ma bouche, ny mes yeux,
Plus que le nom de mort, tu fuis le nom d'amie.
Si ie faiſois ſemblant de n'auoir point enuie
D'eſtre ton ſeruiteur, tu m'aimerois trop mieux,
Trop mieux dix mille fois que tu ne fais ta vie,
Que tu ne fais ton cœur, ta bouche, ny tes yeux.
C'eſt d'amour la couſtume, alors que plus on aime
D'eſtre touſiours hay: ie le ſçay par moy-meſme
Qui ſuis touſiours banny du meilleur de tes graces
Quand ie t'aime ſur toute: helas, que doy-ie faire!
Si ie penſois guarir mon mal par ſon contraire
Je te voudrois haïr à fin que tu m'aimaſſes.

BELLEAV.

Pource que tu ſçais bien] Il dit que c'eſt le propre naturel de l'amour, d'aimer celuy qui plus luy porte d'inimitié, & pourtant il delibere de guarir ſon mal (qui eſt de trop aimer) par ſon contraire, qui ſera de n'aimer point

XLVII.

QVand ie vous dis Adieu, Dame, mon ſeul appuy,
En vos yeux ie laiſſay mon cœur pour ſa demeure
En gaige de ma foy: & ſi ay depuis l'heure
Fuyant le peuple & moy, touſiours veſcu d'ennuy.
Mais pour Dieu ie vous pry me le rendre auiourd'huy
Que ie ſuis retourné, de peur que ie ne meure:
Ou bien que d'vn clin d'œil voſtre beauté m'aſſeure
Que vous me donnerez le voſtre en lieu de luy.
Las! donnez-le moy doncq, & de l'œil faites ſigne
Que voſtre cœur eſt mien & que vous n'auez rien
Qui ne ſoit fort ioyeux, vous laiſſant, de me ſuiure.
Ou bien ſi vous voyez que ie ne ſois pas digne
D'auoir chez-moy le voſtre, au moins rendez le mien,
Car ſans auoir vn cœur ie ne ſçaurois plus viure.

BELLEAV.

Quand ie vous dis Adieu] Il prie ſa Dame de luy renuoyer ſon cœur qu'il auoit laiſſé priſonnier dedans ſes yeux, ou bien qu'elle luy donne le ſien en eſchange, & qu'il ne pourroit viure ſans auoir l'vn ou l'autre.

CHANSON.

PLus tu connois que ie bruſle pour toy,
Plus tu me fuis cruelle:
Plus tu connois que ie vis en eſmoy,
Et plus tu m'es rebelle.
Te laiſſeray-ie? helas ie ſuis trop tien,
Mais ie beniray l'heure
De mon treſpas: au-moins s'il te plaiſt bien
Qu'en te ſeruant ie meure.

BELLEAV.

Plus tu cognois que ie bruſle pour toy] Ce ſont reproches couſtumieres à ceux qui aiment & qui ſont paſſionnez pour leurs Maiſtreſſes, de tourner tout à leur deſ-auantage & de s'imprimer en la fantaſie que s'ils ne ſont careſſez comme ils penſent meriter, que ce n'eſt que cruauté & rigueur, diſant que d'autant plus qu'ils ſe monſtrent affectionnez, ils reçoiuent plus mauuais traittement, ne ſeruant que de paſſe-temps à leurs maiſtreſſes. Pris de Marulle.

Quo te depereo magis magiſque,
Odiſti magis & magis Neæra.

XLVIII.

IOncques pour trop aimer il faut que ie treſpaſſe,
La mort de mon Amour ſera doncq le loyer?
» *L'homme eſt bien mal-heureux qui ſe veut employer*
» *En ſeruant, meriter d'vne ingrate la grace.*
Mais ie te pri' dy moy, que veux-tu que ie face?
Quelle preuue veux-tu afin de te ployer?
Las! cruelle, veux-tu que ie m'aille noyer,
Ou que de ma main propre (helas) ie me déface?

Es-tu quelque Buſire, ou Cacus inhumain,
Pour te ſouler ainſi du pauure ſang humain?
Fiere, ne crains-tu point Nemeſis la Deeſſe,
Qui te demandera mon ſang verſé à tort?
Ne crains-tu point des Sœurs la troupe vengereſſe,
Qui puniront là bas ton crime apres la mort?

BELLEAV.

Doncques pour trop aimer] Il ſe plaint qu'il ne peut amolir la dure cruauté de ſa Dame, pour quelque ſeruice qu'il luy face, luy demandant s'elle retient point du naturel de Buſire ou de Cacus, tous deux cruels aſſaſſins & alterez du ſang humain: En fin il la menace de Nemeſis & des trois Furies, ſe vantant par leur moyen d'en auoir ſa raiſon. Buſire fut l'vn des tyrans d'Egypte, fils de Neptune, de nature ſi cruelle & inhumaine, qu'il ſacrifioit les hommes eſtrangers, ou les faiſoit deuorer à ſes cheuaux. Hercule le tua, & nettoya le pays de ceſte peſte. Virgile parlant de luy dit,

Aut illaudati neſcit Buſiridis aras.

Ou Cacus inhumain] Cacus fut vn voleur inſigne, fils de Vulcan, lequel faiſoit ſa retraite en vne cauerne du mont Auentin qui ſe monſtre encores auiourd'huy en memoire de ce meurdrier. Il fut auſſi tué par les mains d'Hercule: Voy Virgile au huictieſme de l'Æneide. Et Ouide en ſes Faſtes:

Cacus Auentinæ timor atque infamia ſyluæ,
Non leue finitimis, hoſpitibúſque malum.

Nemeſis la Deeſſe] Nemeſis eſt celle qui punit les hommes de leur forfait. *La troupe vengereſſe*] Il entend les trois Furies filles d'Acheron & de la Nuit. Virgile:

Dicuntur geminæ peſtes cognomine Diræ,
Quas & Tartaream Nox intempeſta Megæram
Vno eodémque tulit partu.

XLIX.

NE me dy plus, IMBERT, que ie chante d'Amour,
Ce traiſtre, ce méchant: comment pourroy-ie faire
Que mon eſprit vouluſt louër ſon aduerſaire,
Qui ne donne à ma peine vn moment de ſejour!
S'il m'auoit fait, IMBERT, ſeulement vn bon tour,
Ie l'en remercirois, mais il ne ſe veut plaire
Qu'à rengreger mon mal, & pour mieux me défaire,
Me met deuant les yeux ma Dame nuit & iour.
Bien que Tantale ſoit miſerable là-bas,
Ie le paſſe en mal-heur: car s'il ne mange pas
Le fruict qui pend ſur luy, toutesfois il le touche,
Et le baiſe, & ſ'en ioüe: & moy bien que ie ſois
Aupres de mon plaiſir, ſeulement de la bouche,
Ny des mains tant ſoit peu, toucher ne l'oſerois.

BELLEAV.

Ne me dy plus, Imbert] Il donne ce Sonnet à Imbert l'vn de ſes bons amis bien appris en la langue Grecque & Latine, & pourſuit le meſme argument, toutesfois il décrit ſa paſſion par vne plus gentille allegorie, diſant que ſi mal-heur ſurpaſſe de beaucoup celuy de Tantale. *Tantale*] Voyez la fable de Tantale bien & doctement eſcrite és commentaires de Muret ſur le Sonnet qui commence, *Ie voudrois eſtre Ixion ou Tantale.*

L.

DAme, ie meurs pour vous, ie meurs pour vous, Madame,
Dame, ie meurs pour vous, & ſi ne vous en chaut:
Ie ſens pour vous au cœur vn braſier ſi treſchaut,

Que pour le refroidir, ie veux bien rendre l'ame.
Vous aurez pour iamais vn scandaleux diffame
Si vous me meurdrissez sans vous faire vn defaut.
Ha que voulez-vous dire? est-ce ainsi comme il faut
Par vne cruauté vous honnorer d'vn blasme?
Non, vous ne me pouuez reprocher que ie sois
Vn effronté menteur: car mon teint & ma vois,
Et mon chef ja grison vous seruent d'asseurance,
Et mes yeux trop enflez, & mon cœur plein d'émoy.
Hé que feray-ie plus! puis que nulle creance
Il ne vous plaist donner aux témoins de ma foy.

BELLEAV.

Dame, ie meurs pour vous] Il se plaint que sa Dame ne fait conte de son martyre. Il n'y a point de difficulté.
Et mes yeux trop enflez] Ce trait est pris de Theocrite.

——οἱ δ' ὑπ' ἔρωτος
δηθὰ κυλοιδιάοντες ἐπώσια μοχθίζοντι.

Voy le Commentaire sur ces vers pour entendre la raison pour laquelle les yeux enflent aux amoureux.

LI.

IL ne sera iamais, soit que ie viue en terre,
Soit qu'aux Enfers ie sois, où là haut dans les Cieux,
Il ne sera iamais que ie n'aime trop mieux
Que myrte, ou que laurier, la fueille de lierre.
Sur elle ceste main, qui tout le cœur me serre,
Trassa premierement de ses doigts gracieux
Les lettres de l'amour que me portoient ses yeux,
Et son cœur qui me faict vne si douce guerre.
Iamais si belle fueille à la riue Cumee
Ne sut par la Sibylle en lettres imprimee
Pour bailler par escrit aux hommes leur destin;
Comme ma Dame a peint d'vne espingle poignante
Mon sort sur le lierre: hé Dieu qu'Amour est fin!
Est il rien qu'en aimant vne Dame n'inuente?

BELLEAV.

Il ne sera iamais] Sa Dame pour le peu de liberté qu'elle auoit de luy declarer sa volonté, par vne ruse bien inuentee luy donna vne fueille de lierre, sur laquelle elle auoit tracé son secret du bout d'vne espingle. Or il celebre ceste fueille, disant que les fueilles de la Sibylle Cumee sur lesquelles elle escriuoit la fortune & le destin des hommes, ne sont à comparer à celle que sa Maistresse luy auoit enuoyée. *Iamais si belle fueille à la riue Cumee*] Cecy est pris du troisiesme des Æneides de Virgile où il dit:

Huc vbi delatus Cumæam accesseris vrbem,
Diuinósque lacus & Auerna sonantia syluis,
Insanam vatem aspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, soliísque notas & nomina mandat.
Quæcunque in folijs descripsit carmina virgo,
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit.

LII.

IE veux lire en trois iours l'Iliade d'Homere,
Et pour-ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy:

Si rien me vient troubler, ie t'asseure ma foy
Tu sentiras combien pesante est ma colere.
Ie ne veux seulement que nostre Chambriere
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ny toy,
Ie veux trois iours entiers demeurer à requoy,
Pour follastrer apres vne sepmaine entiere.
Mais si quelqu'vn venoit de la part de Cassandre,
Ouure-luy tost la porte, & ne le fais attendre,
Soudain entre en ma Chambre, & me vien accoustrer.
Ie veux tant seulement à luy seul me monstrer:
Au reste, si vn Dieu vouloit pour moy descendre
Du Ciel, ferme la porte, & ne le laisse entrer.

LIII.

A Pas mornes & lents seulet ie me promeine,
Nonchalant de moy-mesme, & quelque part que i'aille
Vn penser importun me liure la bataille,
Et ma fiere ennemie au deuant me rameine.
Penser! vn peu de treue, hé permets que ma peine
Se soulage vn petit, & tousiours ne me baille
Argument de pleurer pour vne qui trauaille
Sans relasche mon cœur, tant elle est inhumaine.
Or si tu ne le fais, ie te tromperay bien,
Ie t'asseure, Penser, que tu perdras ta place
Bien-tost, car ie mourray pour abatre ton fort:
Puis quand ie seray mort, plus ne sentiray rien
(Tu m'auras beau naurer) que ta rigueur me face,
Ma Dame, ny Amour, car rien ne sent vn mort.

BELLEAV.

A pas mornes & lents] Il se plaint que quelque-part qu'il aille, il se trouue accompagné d'vn penser importun qui le tourmente: puis il dresse sa parole à ce penser, & le prie luy donner quelque relasche, autrement en mourant il prendra vengeance de luy, & laissera en ruine le fort qu'Amour a basti dedans son cœur, par ce que la mort l'affranchira de telles passions. Pris d'Anacreon.

LIV.

Las ie ne veux ny ne me puis desfaire
De ce beau reth, où Amour me tient pris;
Et puis que i'ay tel voyage entrepris,
Ie veux mourir, ou ie le veux parfaire.
I'oy la Raison qui me dit le contraire,
Et qui retient la bride à mes esprits,
Mais i'ay le cœur de vos yeux si épris
Que d'vn tel mal ie ne me puis distraire.
Tay-toy, Raison: on dit communément,
» Belle fin fait qui meurt en bien aimant,
De telle mort ie veux suyure la trace:

Ma foy reſſemble au rocher endurcy,
Qui ſans auoir de l'orage ſoucy,
Plus eſt batu & moins change de place.

BELLEAV.

Las ie ne veux, ny ne me puis] Ce Sonnet eſt vne paſſion d'vn opiniaſtre : Le ſens eſt aiſé de ſoy. *Belle fin fait qui meurt en bien aimant*] Petrarque :

Che bel fin fa chi ben amando more.

Ma foy reſſemble] Pris de l'Arioſte.

LV.

SI iamais homme en aimant fut heureux,
Ie ſuis heureux, icy ie le confeſſe,
Fait ſeruiteur d'vne belle Maiſtreſſe
Dont les beaux yeux ne me font mal-heureux.
D'vn autre bien ie ne ſuis deſireux :
Honneur, beauté, vertus, & gentilleſſe
Ainſi que fleurs honorent ſa ieuneſſe,
De qui ie ſuis ſainctement amoureux.
Donc ſi quelqu'vn veut dire que ſa grace
Et ſa beauté, toutes beautez n'efface,
Et qu'en amour ie ne viue contant ;
Deuant Amour au combat ie l'appelle,
Pour luy prouuer que mon cœur eſt conſtant,
Autant qu'elle eſt ſur toutes la plus belle.

BELLEAV.

Si iamais homme en aimant fut heureux] Ce Sonnet, à ce que ie puis coniecturer, eſt fait pour la mommerie d'vn amoureux bien fortuné qui veut combatre contre tous ceux qui n'eſtimeront ſa Maiſtreſſe auſſi belle que luy.

LVI.

LAs ! ſans eſpoir ie languis à grand tort,
Pour la rigueur d'vne beauté ſi fiere,
Qui ſans oüir mes pleurs ny ma priere
Rid de mon mal ſi violent & fort.
De la beauté dont i'eſperois ſupport,
Pour mon ſeruice & longue foy premiere,
Ie ne reçoy que tourment & miſere,
Et pour ſecours ie n'attens que la mort.
Mais telle Dame eſt ſi ſage & ſi belle
Que ſi quelqu'vn la veut nommer cruelle
En me voyant traitté cruellement :
Vienne au combat, icy ie le deffie,
Il cognoiſtra qu'vn ſi dur traittement
Pour ſes vertus m'eſt vne douce vie.

BELLEAV.

Las ! ſans eſpoir] C'eſt vne mommerie d'vn amoureux deſeſperé.

SONNETS DE FEV P. DE RONSARD POVR HELEINE de Surgeres, non encor imprimez.

LVII.

MAiſtreſſe, embraſſe-moy, baiſe-moy, ſerre-moy,
Haleine contre haleine, échauffe-moy la vie,
Mille & mille baiſers donne-moy ie te prie,
Amour veut tout ſans nombre, Amour n'a point de loy.
Baiſe & rebaiſe-moy; belle Bouche pourquoy
Te gardes-tu là bas, quand tu ſeras bleſmie,
A baiſer (de Pluton ou la femme ou l'amie,)
N'ayant plus ny couleur, ny rien ſemblable à toy?
En viuant preſſe-moy de tes léures de roſes;
Begaye, en me baiſant, à léures demy-cloſes
Mille mots tranconnez, mourant entre mes bras.
Ie mourray dans les tiens, puis, toy reſuſcitée,
Je reſuſciteray; allons ainſi là bas,
Le iour tant ſoit-il court vaut mieux que la nuitée.

LVIII.

LA mere des Amours i'honore dans les Cieux
Pour auoir trois beautez, trois Graces auec elle;
Mais tu as vne laide & ſotte Damoyſelle,
Qui te fait deshonneur, le change vaudroit mieux.
Iamais le Chef d'Argus, feneſtré de cent yeux,
Ne garda ſi ſoigneux l'Inachide pucelle,
Que ſa rude paupiere, à veiller eternelle,
Te regarde, t'eſpie & te ſuit en tous lieux.
Ie ne ſuis pas vn Dieu pour me changer en pluye;
Deſſous vn Cygne blanc mes flames ie n'eſtuye,
C'eſtoient de Iupiter les jeux malicieux.
Ie prens de tes beaux yeux ma paſture & ma vie,
Pourquoy de tes regards me portes-tu enuie?
On voit ſur les autels les images des Dieux.

LIX.

I'Ay reçeu vos Cyprez, & vos Orangers verds;
Le Cyprez eſt ma mort, l'Oranger ſignifie
(Ou Phebus me deçoit) qu'apres ma courte vie
Vne gentille odeur ſortira de mes vers.
Receuez ces Pauots que le ſomme a couuers
D'vn oubly Stygien: Il eſt temps que i'oublie
L'Amour qui ſans profit depuis ſix ans me lie,
Sans alenter la corde ou deſcloüer mes fers.
Pour plaiſir, en paſſant, d'vne lettre bien groſſe
Les quatre vers ſuyuans engraue ſur ma foſſe.
Vne Eſpagnolle prit vn Tudeſque en ſes mains:
Ainſi le fot Hercule eſtoit captif d'Iole.
La fineſſe appartient à la race Eſpagnolle,
Et la ſimple nature appartient aux Germains.

LX.

MOn Page, DIEV te gard', que fait noſtre Maiſtreſſe?
Tu m'apportes touſiours ou mon mal ou mon bien:
Quand ie te voy ie tremble, & ie ne ſuis plus mien,
Tantoſt chaud d'vn eſpoir, tantoſt froid de triſteſſe.
Çà baille moy la lettre, & pourtant ne me laiſſe,

Contemple

Contemple bien mon front par qui tu pourras bien
Cognoiſtre en le fronçant ou défronçant, combien
Sa lettre me contente ou donne de détreſſe.
Mon Page, que ne ſuis-ie auſſi riche qu'vn Roy?
Ie feroy de porphyre vn beau temple pour toy,
Tu ſerois tout ſemblable à ce Dieu des voyages:
Ie peindrois vne table où l'on verroit pourtraits
Nos ſermens, nos accords, nos guerres & nos paix,
Nos lettres, nos deuis, tes tours & tes meſſages.

LXI.

QVand au commencement i'admiray ton merite,
Tu viuois à la Cour ſans loüange & ſans bruit:
Maintenant vn renom par la France te ſuit,
Egallant en grandeur la Royalle Hippolyte.
Liberal i'enuoyay les Muſes à ta ſuite,
Ie fey loin de ton chef éuanoüir la nuict,
Ie fey flamber ton nom comme vn aſtre qui luit,
I'ay dans l'azur du Ciel ta loüange décrite.
Ie n'en ſuis pas marry; toutesfois ie me deux
Que tu ne m'aymes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres & d'œillades.
Mon labeur ne ſe paye en ſemblables façons,
Les autres pour parade ont cinq ou ſix chanſons
Au front de quelque liure, & toy des Iliades.

LXII.

L'Enfant contre lequel ny targue ny ſalade
Ne pourroient reſiſter, d'vn trait plein de rigueur
M'auoit de telle ſorte vlceré tout le cœur
Et brulé tout le ſang que i'en deuins malade.
I'auoy dedans le lict vn teint iaunement fade,
Quand celle qui pouuoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma triſte langueur,
Me vint voir, guariſſant mon mal de ſon œillade.
Encores auiourd'huy les miracles ſe font:
Les Saincte & les Saincts les meſmes forces ont
Qu'aux bons ſiecles paſſez: car ſi toſt que ma Saincte
Renuerſa la vertu de ſes rayons luiſans
Sur moy qui languiſſois, ma fiéure fut eſteinte;
Vn mortel medecin ne l'euſt faict en dix ans.

LXIII.

IE n'ayme point les Juifs, ils ont mis en la Croix
Ce CHRIST, *ce* MESSIAS *qui noz pechez efface,*
Des Prophetes occis enſanglanté la place,
Murmuré contre DIEV *qui leur donna les loix.*
Fils de Veſpaſian, grand Tite tu deuois,
Deſtruiſant leur Cité, en deſtruire la race,
Sans leur donner, ny temps, ny moment, ny eſpace
De chercher autre part autres diuers endroits.
Iamais Leon Hebrieu des Juifs n'euſt prins naiſſance,
Leon Hebrieu, qui donne aux Dames cognoiſſance
D'vn amour fabuleux, la meſme fiction:
Faux trompeur, menſonger, plein de fraude & d'aſtuce,
Ie croy qu'en luy coupant la peau de ſon prepuce
On luy coupa le cœur & toute affection.

LXIV.

IE treſpaſſois d'amour aſſis aupres de toy,
Cherchant tous les moyens de voir ma fla-

me esteinte;
Accorde, ce disoy-ie, à la fin ma complainte,
Si tu as quelque soin de mon mal & de moy.
Ce n'est (ce me dis-tu) le remors de la loy
Qui me fait t'éconduire, ou la honte, ou la crainte,
Ny la frayeur des Dieux, ou telle autre contrainte,
C'est qu'en tes passe-temps plaisir ie ne reçoy.
D'vne extréme froideur tout mon corps se compose,
Ie n'aime point Venus, i'abhorre telle chose,
Et les presens d'Amour me sont vne poison:
Puis ie ne le veux pas. O subtile deffaite!
Ainsi parlent les Rois, defaillant la raison,
» Il me plaist, ie le veux, ma volonté soit faite.

LXV.

SI iamais homme en aimant fut heureux,
Je suis heureux, icy ie le confesse,
Fait seruiteur d'vne belle Maistresse
Dont les beaux yeux ne me font mal-heureux.
D'vn autre bien ie ne suis desireux:
Honneur, beauté, vertus & gentillesse
Ainsi que fleurs honorent sa ieunesse,
De qui ie suis saintement amoureux.
Donc si quelqu'vn veut dire que sa grace
Et sa beauté toutes beautez n'efface,
Et qu'en amour ie ne viue contant,
D'euant Amour au combat ie l'appelle,
Pour luy prouuer que mon cœur est constant,
Autant qu'elle est sur toutes la plus belle.

LXVI.

PLus que mes yeux i'aime tes beaux cheueux,
Liens d'Amour que l'or mesme accompaigne,
Et suis ialoux du bon-heur de ton peigne,
Qui au matin desmesle leurs beaux neuds.
En te peignant il se fait riche d'eux,
Il les desrobe: & l'Amour qui m'enseigne
D'estre larron, commande que ie preigne
Part au butin assez grand pour tous deux.
Mais ie ne puis: car le peigne fidelle
Garde sa proye, & puis ta Damoiselle
Serre le reste, & me l'oste des doigts.
O cruautez! ô beautez trop iniques!
Le pellerin touche bien aux reliques
Par le trauers d'vne vitre, ou d'vn bois.

LXVII.

MOn ame vit en seruage arrestee:
Il aduiendra, Dame, ce qu'il pourra:
Le cœur viura te seruant, & mourra:
Ce m'est tout-vn, la chance en est jettee.
Ie suis ioyeux dequoy tu m'as ostee
La liberté, & mon esprit sera
D'autant heureux, que serf il se verra
De ta beauté, des Astres empruntee.
Il est bien vray que de nuict & de iour
Ie me complains des embusches d'Amour,
Qui d'vn penser vn autre fait renaistre.
C'est mon Seigneur, ie ne le puis haïr:
Vueille ou non vueille, il faut luy obeïr.
Le seruiteur est moindre que son maistre.

LXVIII.

HElene fut occasion que Troye
Se vit brusler d'vn feu victorieux:
Vous me brusles du foudre de vos yeux,
Et aux Amours vous me donnez en proye.
En vous seruant vous me monstrez la voye
Par vos vertus de m'en-aller aux Cieux,
Rauy du nom qu'Amour malicieux
Me tire au cœur, quelque part que ie soye.
Non tant de fois par Homere chanté,
Seul tout le sang vous m'auez enchanté,
O beau visage engendré d'vn beau Cygne,
De mes pensers la fin & le milieu!
Pour vous aimer mortel ie ne suis digne:
A la Déesse il appartient vn Dieu.

LXIX.

ON dit qu'Amour fut au commencement
Nourry de douce & d'amere paſture,
Et que deſlors il retint la nature
De ce contraire & diuers aliment:
Il tire au cœur deux traits diuerſement,
Qui ſont tous deux portez à l'auenture:
Ils ſont auſſi de diuerſe poincture,
Monſtrans qu'Amour n'eſt rien que changement.
Ce petit Dieu naſquit de la tourmente,
Et pource il eſt de nature inconſtante:
Auſſi touſiours à varier il taſche.
Quand vous m'aimiez, ſur tous vous me ſtiez cher;
Mais maintenant qu'il vous plaiſt vous faſcher
Encontre moy, contre vous ie me faſche.

LXX.

AMour, ie ne me plains de l'orgueil endurcy,
Ny de la cruauté de ma ieune Lucreſſe,
Ny comme ſans ſecours languir elle me laiſſe:
Ie me plains de ſa main & de ſon godmicy.
C'eſt vn gros inſtrument par le bout étrecy
Dont chaſte elle corrompt toute nuict ſa ieuneſſe,
Voila contre l'Amour ſa prudente fineſſe,
Voila comme elle trompe vn Amoureux ſoucy.
Auſſi pour recompenſe vne haleine puante,
Une glaire eſpeſſie entre les draps gluante,
Vn œil haue & battu, vn teint palle & desfaict
Monſtrent qu'vn faux plaiſir toute nuict la poſſede.
Il vaut mieux eſtre Phryne & Laïs tout à faict,
Que ſe feindre Lucreſſe auec vn tel remede.

LXXI.

PRince du ſang Troyen, race des Rois de France,
Dont l'ame genereuſe eſt compaigne des Dieux;
Prince, en qui le Deſtin, la Nature & les Cieux
Ont verſé d'vn accord vne belle influance:
Tu-as de ton Soleil l'effect & la puiſſance,
Tu romps l'obſcurité des hommes vicieux,
Tu entretiens les bons de ton œil radieux:
Car touſiours la bonté t'a pleu dez ton enfance.
Ces arbres, ces iardins, ces antres & ces bois,
Ces fontaines, ces fleurs t'appellent d'vne vois,
Toy grand Prince François, ſous qui Mars eſt ſeruile.
Dieu veut les volontez des hommes qui ſont ſiens:
Tu ne veux, comme luy, ny richeſſes ny biens,
Mais l'eſprit & les cœurs, & l'amour de ta ville.

LXXII.

RIen du haut Ciel le Deſtin ne propoſe,
Que par effect ne le donne à cognoiſtre:
En vous bleſſant vn peu le bras ſeneſtre,
Telle bleſſure afferme quelque choſe.
Dedans le bras la puiſſance eſt encloſe:
S'il eſt bleſſé, le corps n'eſt plus adeſtre,
Il deuient ſerf en lieu qu'il eſtoit maiſtre,
Et ſans honneur la force ſe repoſe.
Le bras eſt pris pour le Sceptre d'vn Roy,
Le bras denote & la force & la loy,
Du bras Royal la iuſtice on voit naiſtre.
Quand il ſe deult, le corps eſt offensé:
Mais ie pri' Dieu, Royne, que ton bras dextre
Qui nous ſouſtient, ne ſoit iamais bleſſé.

LXXIII.

IE ſuis la Nef, vous eſtes mon Pilote:
Sans L'Aubeſpine on ne peut voyager:
Sous voſtre vent ma voile il faut ranger,
Au gré duquel il conuient que ie flote.
En pleine mer la tempeſte trop forte
Pouſſe ma barque au rocher eſtranger:
De tous coſtez i'apperçoy le danger,
Et ſi pour moy toute eſperance eſt morte.
Forcez le Ciel & la vague & le vent,
Et mon vaiſſeau conduiſez en auant
Au port heureux du tranquille riuage.
» C'eſt bien raiſon que l'homme ſoit humain,
Et qu'en voyant ſes amis au naufrage,
Au moins du bord il leur tende la main.

LXXIV.

A. I. D'AVANSON.

QV'on ne me vante plus d'Vlyſſe le voyage,
Qui ne vit en dix ans que Circe, & Calypſon,
Le Cyclope, & Scylla qui fut demy-poiſſon,
Et des fiers Leſtrygons l'enſanglanté riuage:
Noſtre Vlyſſe François en a veu d'auantage
Seulement en trois ans: c'eſt ce grand D'AVANSON,
Qui vit en moins de rien d'vne eſtrange façon
Toute Rome ſ'enfler & de guerre & d'orage.
Il vit deux Papes morts, il vit Sienne remiſe.
En ſon premier eſtat, puis perdre ſa franchiſe;
Il vit l'Europe en branle, & tout ce ſiecle auſſi
Changer d'eſtats, de mœurs, de loix & de police.
Vlyſſe ne vit pas ſi grands faits que ceux-cy:
Auſſi mon D'AVANSON *eſt bien plus grand qu'Vlyſſe.*

LXXV.

Sur les Erreurs amoureuſes de Ponthus de Tyard Maſconnois.

DE tes Erreurs l'erreur induſtrieuſe,
Qui de la mort ne doute point l'aſſaut,
Errant de Thule au Bactre le plus chaut
Se fera voir des ans victorieuſe.
Heureuſe erreur, douce manie heureuſe,
Où la raiſon errante ne defaut,
Seule tu erre' en t'eſgarant ſi haut
Au droit chemin de l'erreur amoureuſe.
L'Aſtre beſſon qui ton cœur offença
De ſes rayons, iuſqu'au Ciel t'eſlança,
Où ton erreur des ſiennes fut attainte:
Puis retombant par les ſpheres à bas,
Pour contre-errer tu fais errer mes pas
Apres l'erreur de ton erreur ſi ſaincte.

LXXVI.

A OLIVIER DE MAGNY.

SI ie pouuois, MAGNY, *acquerir par la grace*
De noſtre D'Auanſon, quelque faueur de celle,
Qui de cent mille noms pour ſes effects ſ'appelle,
Et qui change trois fois diuerſement ſa face:
Pres les iardins d'Annet, dans vne belle place,
Ie peindrois ſes honneurs d'vne lettre immortelle,
Et tous les puiſſans Dieux qui marchent apres elle,
Quand la trompe à ſon col elle court à la chaſſe.
Ie peindrois d'autre part, mais d'vne autre ſaçon,
Comme vn nouueau Phœbus, le Seigneur D'Auanſon,
Des Muſes conduiſant la neuuaine celeſte.
Mais il fuſt temps de voir ce portraict accomply:

» Car les heures ſ'en vont, & des hommes ne reſte
» Apres noſtre treſpas, que la cendre & l'oubly.

LXXVII.

VOus auez, Ergaſto, honny de voſtre maiſtre
Le lict & les amours, vous en ſerez marché,
Afin que les vallets prennent exemple d'eſtre
Fideles en voyant puny voſtre peché.
Vous aurez à bon droict le nez demy tranché,
Et l'oreille ſeneſtre auec l'oreille dextre:
Ainſi voſtre forfait vous ſera reproché
De ceux qui vous pourront par ces marques cognoiſtre.
Traiſtre, inique, & meſchant, en tout mal embourbé,
Si l'on pend vn vallet pour auoir deſrobé
Cinq ſols à ſon Seigneur, hé! quelle tyrannie
Pour iuſte chaſtiment aurez-vous merité,
Qui m'auez, ſous couleur d'vne fidelité,
Prins vn bien qui m'eſtoit trop plus cher que la vie?

LXXVIII.

MOnſeigneur, ie n'ay plus ceſt ardeur de ieuneſſe
Qui me faiſoit chanter les paſſions d'Amour:
I'ay le ſang refroidy; le iour ſuiuant le iour
En deſrobant mes ans les donne à la vieilleſſe.
Plus Phœbus ne me plaiſt ny Venus la Déeſſe,
Et la Grecque fureur qui boüillonnoit autour
De mon cœur, qui eſtoit ſon fidele ſejour,
Comme vin eſcumé ſa puiſſance r'abaiſſe.
Maintenant ie reſſemble au vieil cheual guerrier,
Qui ſouloit couronner ſon maiſtre de Laurier,
Quand il oit la trompette, il eſt d'ardeur eſpris,
Et courageux en vain ſe pouſſe en la carriere;
Mais en lieu de courir, demeure ſeul derriere,
Et r'apporte au logis la honte pour le prix.

LXXIX.

A LOYS DE BOVRBON, Prince de Condé.

PRince du ſang Royal, ie ſuis d'vne nature
Conſtante, opiniaſtre, & qui n'admire rien:
Ie voy paſſer le mal, ie voy paſſer le bien,
Sans me donner ſoucy d'vne telle auenture.
Qui va haut, qui va bas, qui ne garde meſure,
Qui fuit, qui ſuit, qui tient, qui dit que tout eſt ſien:
L'vn ſe dit Zuinglien, l'autre Lutherien,
Et fait de l'habile homme au ſens de l'Eſcriture.
Tandis que nous aurons des muſcles & des veines
Et du ſang, nous aurons des paſſions humaines:
Chacun ſonge & diſcourt, & dit qu'il a raiſon.
Chacun ſ'opiniaſtre, & ſe dit veritable:
Apres vne ſaiſon vient vne autre ſaiſon,
Et l'homme ce-pendant n'eſt ſinon qu'vne fable.

LXXX.

A I. DE LANSAC Seneſchal d'Agenois.

QVand Apollon auroit faict vn ouurage,
A qui, LANSAC, le ſçauroit-il donner
Sinon à toy, qui pourrois eſtonner
De tes beaux vers les vers du premier âge?
Qui de chanter & du Luth as l'vſage,
Qui ne voulant en France ſeiourner,
As veu l'Aſie, & le iour retourner

Quand au matin il refait ſon voyage?
Qui de l'Amour cognois les paſſions,
Qui de la Cour ſçais les affections,
Né pour les Dieux & les hommes (ce ſemble.)
Te voulant donc de ces vers eſtrener,
Ce n'eſt, LANSAC, *à vn ſeul les donner,*
C'eſt les donner à mille hommes enſemble.

LXXXI.

A NICOLAS DE NEVFVILLE, Seigneur de Villeroy, Secretaire d'Eſtat.

VILLEROY, dont le nom & le ſurnom enſemble
Sont pleins de majeſté, fay de grace pour moy
Quelque choſe qui ſoit digne de Villeroy,
Afin qu'à ton beau nom ta volonté reſemble:
Villeroy qui en vn toutes vertus aſſemble,
Roy de mœurs, & de nom, mais DIEV *comme ie croy:*
Car n'offenſer perſonne, & obliger à ſoy
Les hommes, c'eſt vrayment eſtre DIEV, *ce me ſemble.*
Par ce chemin Hercule alla dedans les Cieux,
Par ce chemin Theſee & Chiron furent Dieux,
Et tous ces vaillans Preux de la ſaiſon premiere:
Ainſi qu'eux dans le Ciel auras vn propre lieu,
Et chacun enſuiuant icy bas ta lumiere,
Apprendra comme toy d'homme à ſe faire vn Dieu.

LXXXII.

A LVDOVICO DAIACETTO FLORENTIN.

IE ſçauois bien que la belle Florence
Que l'Arne baigne, eſtoit vne cité
Qui noble & riche en ſa fertilité
Auoit produit tant d'hommes d'excellence:
Coſme, Laurens, dont l'heureuſe prudence
Jointe à vertu gaigna l'autorité,
Et qui remit la Muſe en dignité,
Et du grand Mars l'antique experience.
I'eſtois certain qu'elle abondoit en biens,
Grandeurs, honneurs: mais que les citoyens
Fuſſent ſi grands abſens de leur patrie,
Ie l'ignorois. Or DAIACET *tu es*
Fleur de Florence, & liberal tu fais
Cognoiſtre aſſez le tout par la partie.

LXXXIII.

ANne m'a fait de ſa belle figure
Vn beau preſent que ie garde bien cher;
Cher, pour-autãt qu'on n'en ſçauroit chercher
Vn qui paſſaſt ſi belle pourtraiture.
Diane icy redonne ſa peinture
A ſa maiſtreſſe ANNE, *pour reuancher*
Non le preſent, mais humble pour tâcher
Que ſon ſeruice enuers ſon Ame dure.
Des deux coſtez le portrait eſt graué
De maint exemple entre amis eſprouué,
D'vn beau Coréb', de Pylade, & d'Oreſte,
Et d'vn autel ſacré à l'Amitié:
Pour teſmoigner qu'vne amour ſi celeſte
N'a ſait qu'vn cœur d'vne double moitié.

RECVEIL DES CHANSONS.

POurquoy tournez-vous voz yeux
Gracieux,
De moy quand voulez m'occire?
Comme ſi n'auiez pouuoir
Par me voir
D'vn ſeul regard me deſtruire?
Las! vous le faites à fin
Que ma fin
Ne me ſemblaſt bien-heureuſe,
Si i'allois en periſſant
Iouïſſant
De voſtre œillade amoureuſe.
Mais quoy? vous abuſez fort,
Cette mort
Qui vous ſemble tant cruelle,
Ce m'eſt vrayment vn bon-heur
Pour l'honneur
De vous, qui eſtes ſi belle.

HElas! ie n'ay pour mon objet
Q'vn regret, qu'vne ſouuenance:
La terre embraſſe le ſuiet,
En qui viuoit mon eſperance.
Cruel tombeau, ie n'ay plus rien,
Tu as deſrobé tout mon bien,
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, ſouſpirs, & pleurs,
Douleurs ſus douleurs.
Que ne voy-ie, pour languir mieux,
Et pour viure en plus longue peine,
Mon cœur en ſouſpirs, & mes yeux
Se changer en vne fontaine,
Mon corps en voix ſe transformer,
Pour ſouſpirer, pleurer, nommer
Ma mort, & ma vie.
Ou ie voudrois eſtre vn rocher,
Et auoir le cœur inſenſible,
Ou eſprit, à fin de cercher
Sous la terre mon impoſſible:
I'irois ſans crainte du treſpas
Redemander aux Dieux d'embas
Ma mort, & ma vie.
Mais ce ne ſont que fictions:
Il me faut trouuer autres plaintes.
Mes veritables paſſions
Ne ſe peuuent ſeruir de feintes.
Le meilleur remede en cecy,
C'eſt mon tourment & mon ſoucy,
Ma mort, & ma vie.
Au prix de moy les amoureux
Voyant les beaux yeux de leur Dame,
Cheueux & bouche, ſont heureux
De bruler d'vne viue flame.
En bien ſeruant ils ont eſpoir:
Ie ſuis ſans eſpoir de reuoir
Ma mort, & ma vie.
Ils aiment vn ſujet qui vit:
La beauté viue les vient prendre,
L'œil qui voit, la bouche qui dit:
Et moy ie n'aime qu'vne cendre.
Le froid ſilence du tombeau
Enferme mon bien, & mon beau,
Ma mort, & ma vie.
Ils ont le toucher & l'ouïr,
Auant-courriers de la victoire:
Et ie ne puis iamais iouïr
Sinon d'vne triſte memoire,
D'vn ſouuenir, & d'vn regret,
Qui touſiours lamenter me fait
Ma mort, & ma vie.
L'homme peut gaigner par effort
Mainte bataille, & mainte ville:
Mais de pouuoir vaincre la Mort
C'eſt vne choſe difficile.
Le Ciel qui n'a point de pitié,
Cache ſous terre ma moitié,
Ma mort, & ma vie.
Apres ſa mort ie ne deuois,
Tué de douleur, la ſuruiure:
Autant que viue ie l'aimois,

Auſſi toſt ie la deuois ſuiure:
Et aux ſiens aſſemblant mes os,
Vn meſme cercueil euſt enclos
Ma mort, & ma vie.
Ie mettrois fin à mon malheur,
Qui hors de raiſon me tranſporte,
Si ce n'eſtoit que ma douleur
D'vn double bien me reconforte.
La penſer Déeſſe, & ſonger
En elle, me fait allonger
Ma mort, & ma vie.
En ſonge la nuict ie la voy
Au Ciel vne eſtoille nouuelle
S'apparoiſtre en eſprit à moy
Auſſi viuante, & auſſi belle
Comme elle eſtoit le premier iour
Qu'en ſes beaux yeux ie veis Amour,
Ma mort, & ma vie.
Sur mon lict ie la ſens voler,
Et deuiſer de mille choſes:
Me permet le voir, le parler,
Et luy baiſer ſes mains de roſes:
Torche mes larmes de ſa main,
Et preſſe mon cœur en ſon ſein,
Ma mort, & ma vie.
La meſme beauté qu'elle auoit,
La meſme Venus, & la grace,
Le meſme Amour qui la ſuiuoit
En terre, apparoiſt en ſa face,
Fors que ſes yeux ſont plus ardans,
Où plus à clair ie voy dedans
Ma mort, & ma vie.
Elle a les meſmes beaux cheueux,
Et le meſme trait de la bouche,
Dont le doux ris, & les doux nœuds
Euſſent lié le plus farouche:
Le meſme parler, qui ſouloit
Mettre en doute, quand il vouloit,
Ma mort, & ma vie.
Puis d'vn beau iour qui point ne faut,
Dont ſa belle ame eſt allumée,
Ie la voy retourner là haut
Dedans ſa place accouſtumée,
Et ſemble aux Anges deuiſer
De ma peine & fauoriſer
Ma mort, & ma vie.
Chanſon, mais complainte d'amour,
Qui rends de mon mal teſmoignage,
Fuy la Court, le monde & le iour:
Va-t'en dans quelque bois ſauuage,
Et là de ta dolente vois
Annonce aux rochers, & aux bois
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, ſouſpirs, & pleurs,
Douleurs ſus douleurs.

IL me ſemble que la iournée
Dure plus longue qu'vne année,
Quand par malheur ie n'ay ce bien
De voir la grand' beauté de celle
Qui tient mon cœur, & ſans laquelle
Viſſé-ie tout, ie ne voy rien.
Quiconque fut iadis le Sage,
Qui dit que l'amoureux courage
Vit de ce qu'il aime, il dit vray:
Ailleurs viuant il ne peut eſtre,
Ny d'autre viande ſe paiſtre:
I'en ſuis ſeur, i'en ay fait l'eſſay.
Touſiours l'amant vit en l'aimée:
Pour cela mon ame affamée
Ne ſe veut ſouler que d'amour:
De l'amour elle eſt ſi friande,
Que ſans plus de telle viande
Se veut repaiſtre nuict & iour.
Si quelqu'vn dit que ie m'abuſe,
Voye luy-meſme la Meduſe
Qui d'vn rocher m'a fait le cœur;
Et l'ayant veuë ie m'aſſeure
Qu'il ſera fait ſur la meſme heure
Le compagnon de mon malheur.
Car eſt-il homme que n'enchante
La voix d'vne Dame ſçauante,
Et fuſt-il Scythe en cruauté?
Il n'eſt point de plus grand' magie
Que la docte voix d'vne amie,
Quand elle eſt iointe à la beauté.
Or i'aime bien, ie le confeſſe,
Et plus i'iray vers la vieilleſſe,
Et plus conſtant i'aimeray mieux:
Je n'oubliray, fuſſé-ie en cendre,
La douce amour de ma Caſſandre,
Qui loge mon cœur dans ſes yeux.
Adieu liberté ancienne,
Comme choſe qui n'eſt plus mienne,
Adieu ma chere vie, adieu:
Ta fuite ne me peut deſplaire,

Puis que ma perte volontaire
Se retreuue en vn ſi beau lieu.
Chanſon, va-t'en où ie t'adreſſe
Dans la chambre de ma Maiſtreſſe,
Dy-luy, baiſant ſa blanche main,
Que pour en ſanté me remettre,
Il ne luy faut ſinon permettre
Que tu te caches dans ſon ſein.

L'AMOVR OYSEAV.

VN enfant dedans vn bocage
I'endoit finement ſes gluaux,
A fin de prendre des oyſeaux
Pour les empriſonner en cage.
Quand il veit, par cas d'auenture,
Sur vn arbre Amour emplumé,
Qui voloit par le bois ramé
Sur l'vne & ſur l'autre verdure.
L'enfant qui ne cognoiſſoit pas
Cet oyſeau, fut ſi plein de ioye
Que pour prendre vne ſi grand' proye
Tendit ſur l'arbre tous ſes las.
Mais quand il vit qu'il ne pouuoit
(Pour quelques gluaux qu'il peuſt tendre)
Ce cauteleux oyſeau ſurprendre,
Qui voletant le deceuoit:
Il ſe print à ſe mutiner
Et jettant ſa glus de colere,
Vint trouuer vne vieille mere,
Qui ſe meſloit de deuiner.
Il luy va le fait auoüer,
Et ſur le haut d'vn buys luy monſtre,
L'oyſeau de mauuaiſe rencontre,
Qui ne faiſoit que ſe ioüer.
La vieille en branlant ſes cheueux
Qui ja griſonnoient de vieilleſſe,
Luy dit: Ceſſe mon enfant, ceſſe,
Si bien toſt mourir tu ne veux,
De prendre ce fier animal.
Cet oyſeau, c'eſt Amour qui vole,
Qui touſiours les hommes affole
Et iamais ne fait que du mal.
O que tu ſeras bien-heureux
Si tu le fuis toute ta vie,
Et ſi iamais tu n'as enuie
D'eſtre au rolle des amoureux.
Mais i'ay grand doute qu'à l'inſtant
Que d'homme parfait auras l'âge,
Ce mal-heureux oyſeau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,
Sans y penſer te ſurprendra,
Comme vne ieune & tendre queſte,
Et foullant de ſes pieds ta teſte,
Que c'eſt que d'aimer t'apprendra.

LE RECVEIL DES ODES.

IE ſuis homme né pour mourir,
Ie ſuis bien ſeur que du treſpas,
Ie ne me ſçaurois ſecourir
Que poudre ie n'aille là bas.
Ie cognois bien les ans que i'ay,
Mais ceux qui me doiuent venir
Bons ou mauuais, ie ne les ſçay,
Ny quand mon âge doit finir.
Pour-ce fuyez-vous-en, eſmoy,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moy,
Ie n'ay que faire auecque vous.
Au moins auant que treſpaſſer
Que ie puiſſe à mon aiſe vn iour
Ioüer, ſauter, rire & dancer
Auecque Bacchus & Amour.

A MARGVERITE.

EN mon cœur n'eſt point eſcrite
La roſe, ny autre fleur,
C'eſt toy, belle Marguerite,
Par qui i'ay cette couleur.
N'es-tu celle dont les yeux,
Ont ſurpris
Par vn regard gracieux
Mes eſpris?
Puis que ta ſœur de haut pris
Ta ſœur pucelle d'elite
N'eſt cauſe de ma douleur,
C'eſt donc pour toy, Marguerite,
Que ie pris ceſte couleur.
Vn ſoir ma fiéure naſquit,
Quand mon cœur
Pour Maiſtreſſe te requit:
Mais rigueur
D'vne amoureuſe langueur
Soudain paya mon merite,
Me donnant ceſte paleur
Pour t'aimer trop, Marguerite,
Et ta vermeille couleur.
Hé! quel charme pourroit bien
Conſumer
Le ſoucy qui ſ'eſt fait mien
Pour aimer?
De mon tourment ſi amer
La iouïſſance ſubite
Seule oſteroit le malheur
Que me donna Marguerite
Par qui i'ay cette couleur.

O Terre fortunée
Des Muſes le ſeiour,
Que le cours de l'année
Serene d'vn beau iour,
En toy, le Ciel non chiche
Prodiguant le bon heur,
A de la corne riche
Renuerſé tout l'honneur.
Deux longs tertres te ceignent,
Qui de leur flanc hardi
Les Aquilons contraignent,
Et les vens du Midi.
Sur l'vn Gaſtine ſainte
Mere des demi-dieux,
Sa teſte de verd peinte
Enuoye iuſqu'aux cieux.
Et ſur l'autre prend vie
Maint beau cep, dont le vin
Porte bien peu d'enuie
Au vignoble Angeuin.
Le Loir tard à la fuite

En ſoy ſ'ébanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant,
Et rend en prez fertile
Le païs trauersé,
Par l'humeur qui diſtile
De ſon limon versé.
Bien qu'on n'y vienne querre
Par flots iniurieux
De quelque eſtrange terre
L'or tant laborieux:
Et la gemme peſchée
En l'Orient ſi cher,
Chez toy ne ſoit cherchée
Par l'auare nocher:
L'Inde pourtant ne penſe
Te vaincre, car les Dieux
D'vne autre recompenſe
Te fortunent bien mieux.
La Juſtice grand erre
S'enfuyant d'icy bas,
Laiſſa dans noſtre terre
Le ſaint trac de ſes pas.
Et ſ'encore à cette heure
De l'antique faiſon
Quelque vertu demeure,
Tu es bien ſa maiſon.
Bref quelque part que i'erre
Tant le Ciel m'y ſoit doux,
Ce petit coin de terre
Me rira par ſus tous.
Là ie veux que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'enuoye en la barque
De perdurable exil.
Là te faudra répandre
Mille larmes parmy
(Mon Pacate) la cendre
De Ronſard ton amy.

A SA GVITERRE.

MA Guiterre, ie te chante,
Par qui ſeule ie deçoy,
Ie deçoy, ie romps, i'enchante
Les amours que ie reçoy.
Nulle choſe tant ſoit douce
Ne te ſçauroit eſgaler,
Par qui le ſoin ie repouſſe
Si toſt qu'il te ſent parler.
Au ſon de ton harmonie
Ie refreſchy ma chaleur
Ardante en flamme infinie,
Naiſſant d'infini malheur.
Plus cherement ie te garde
Que ie ne garde mes yeux,
Et ton fuſt que ie regarde
Peint deſſus en mille lieux.
Où le nom de ma Déeſſe
En maint amoureux lien,
En mains laz d'amour ſe laiſſe
Ioindre en chifre auec le mien.
Où le beau Phebus qui baigne
Dans le Loir ſon poil doré,
Du luth aux Muſes enſeigne
Dont elles m'ont honoré,
Son laurier preſte l'oreille.
Si qu'au premier vent qui vient,
De reciter ſ'apareille
Ce que par cœur il retient.
Icy les foreſts compagnes
Orphée attire, & les vens,
Et les voiſines campagnes
Ombrage de bois ſuiuans.
Là eſt Ide la branchuë,
Où l'oyſeau de Iupiter
Dedans ſa griffe crochuë
Vient Ganymede empieter.
Ganymede delectable,
Chaſſerot delicieux,
Qui ores ſert à la table
D'vn bel échanſon aux Dieux.
Ses chiens apres l'aigle aboyent,
Et ſes gouuerneurs auſſi,
En vain étonnez le voyent
Par l'air emporter ainſi.
Tu es des Dames penſiues
L'inſtrument approprié,
Tu es des ames laſciues
Pour les amours dedié.
Auſſi eſt-ce ton office,
Non pas les aſſaus cruels,
Mais le ioyeux exercice
De ſouſpirs continuez.
Encore qu'au temps d'Horace
Les armes de tous coſtez
Sonnaſſent par la menace

Des Cantabres indomtez;
Et que le Romain empire
Foullé des Parthes fuſt tant,
Si n'a-il point à ſa lyre
Bellonne accordé pourtant.
Mais bien Venus la riante,
Et ſon fils plein de rigueur,
La Iage & Chloé fuyante
Dauant auecques ſon cœur.
Quand ſur toy ie chanteroye
D'Hector les combas diuers,
Et ce qui fut fait à Troye
Par les Grecs, en dix hyuers;
Cela ne peut ſatisfaire
A l'amour qui trop me mord:
Que peut Hector pour moy faire?
Que peut Aiax qui eſt mort?
Mieux vaut donc de ma Maiſtreſſe
Chanter les beautez, afin
Qu'à la douleur qui me preſſe
Daigne mettre heureuſe fin.
Ces yeux autour de qui ſemble
Qu'Amour vole, ou que dedans
Il ſe cache, ou qu'il aſſemble
Cent traits pour les regardans.
Chanton donc ſa cheuelure,
De laquelle amour vainqueur
Noüa mille rets à l'heure
Qu'il m'encordela le cœur.
Et ſon ſein, roſe naïue,
Qui va & vient tout ainſi
Que font deux flots à leur riue
Pouſſez d'vn vent adoucy.

A CASSANDRE.

OPucelle plus tendre
Qu'vn beau bouton vermeil,
Que le roſier engendre
Au leuer du Soleil,
Et ſe fait au matin
Tout l'honneur du iardin.
Plus fort que le lierre
Qui ſe gripe à l'entour
Du cheſne aimé, qu'il ſerre
Enlaſſé de maint tour
Courbant ſes bras épars
Sus luy de toutes parts;
Serrez mon col maiſtreſſe,
De vos deux bras pliez,
D'vn neud qui fort me preſſe
Doucement me liez,
Vn baiſer mutuel
Nous ſoit perpetuel.
Ny le temps, ny l'enuie
D'autre amour deſirer,
Ne pourra point ma vie
De vos léures tirer:
Ains ſerrez demourrons,
Et baiſant nous mourrons.
Tous deux morts en meſme heure
Voirrons le lac fangeux,
Et l'obſcure demeure
De Pluton l'outrageux,
Et les champs ordonnez
Aux amans fortunez.
Amour par les fleurettes
Du printemps eternel
Voirra nos amourettes
Sous le bois maternel:
Là nous ſçaurons combien
Les amans ont de bien.
Le long des belles plaines
Et parmy les prez vers,
Les riues ſonnent pleines
De maints accords diuers:
L'vn iouë, & l'autre au ſon
Danſe d'vne chanſon.
Là le beau ciel découure
Touſiours vn front benin,
Sur les fleurs la couleuure
Ne vomit ſon venin
Et touſiours les oyſeaux
Chantent ſur les rameaux.
Touſiours les vens y ſonnent
Je ne ſçay quoy de doux,
Et les lauriers y donnent
Touſiours des ombres moux;
Touſiours les belles fleurs
Y gardent leurs couleurs.
Parmy le grand eſpace
De ce verger heureux
Nous aurons tous deux place
Entre les amoureux,
Et comme eux ſans ſoucy
Nous aimerons auſſi.
Nulle Dame ancienne

Ne ſe dépitera,
Quand de la place ſienne
Pour nous deux ſ'oſtera,
Non celles dont les yeux
Ont ſurmonté les Dieux.

Orydon, verſe ſans fin
Dedans mon verre du vin,
A fin qu'endormir ie face
Vn Procés qui me tirace
Le cœur & l'ame plus fort
Qu'vn limier vn ſanglier mort.
Apres ce procés ici
Jamais peine ne ſouci
Ne feront que ie me dueille:
Auſſi bien vueille ou non vueille,
Sans faire icy long ſejour
Il faut que ie meure vn iour.
Le long viure me déplaiſt:
Mal-heureux l'homme qui eſt
Accablé de la vieilleſſe:
Quand ie perdray la ieuneſſe,
Ie veux mourir tout ſoudain
Sans languir au lendemain.
Ce-pendant verſe ſans fin
Dedans mon verre du vin,
A fin qu'endormir ie face
Vn procés qui me tirace
Le cœur & l'ame plus fort
Qu'vn limier vn ſanglier mort.

HE! mon Dieu, que ie te hay, Somme,
Et non pour autant qu'on te nomme
Le froid ſimulacre des mors:
Mais pour autant que quand ie dors,
Par toy du penſer m'eſt rauie
L'ardeur qui me tenoit en vie:
Car dormant penſer ie ne puis
Au bien par qui viuant ie ſuis,
Et ſans lequel ie ne pourroye
Eſtre vif, ſi ie n'y ſongeoye.
Pource ne me vien plus ſiller
L'œil pour me faire ſommeiller;
Le veiller m'eſt plus agreable
Que n'eſt ton dormir miſerable,
Qui du cœur la nuict me ſouſtrait
Le penſer qui viure me fait.

LAiſſe-moy ſommeiller, Amour!
Ne te ſuffit-il que de iour
Les yeux trop cruels de ma Dame
Me tourmentent le corps & l'ame,
Sans la nuict me vouloir ainſi
Tourmenter d'vn nouueau ſouci,
Alors que ie deurois refaire
Dans le lit, la peine ordinaire
Que tout le iour ie ſouffre au cœur!
Helas! Amour plein de rigueur,
Cruel enfant, que veux-tu dire?
Touſiours le vautour ne martyre
Le pauure cœur Promethean
Sus le ſommet Caucaſean,
Mais de nuict recroiſtre le laiſſe,
A fin qu'au matin ſ'en repaiſſe.
Mais tu me ronges iour & nuit,
Et ton ſoin qui touſiours me ſuit,
Ne veut que mon cœur ſe reface:
Mais touſiours touſiours le tirace,
Ainſi qu'vn acharné limier
Tirace le cœur d'vn ſanglier.
Chacun dit que ie ſuis malade,
Me voyant la couleur ſi fade
Et le teint ſi morne & ſi blanc:
Et dit-on vray, car ie n'ay ſang
En veine, ny force en artere;
Auſſi la nuict ie ne digere,
Et mon ſouper me reſte cru
Dans l'eſtomac d'amours recru.
Mais, Amour, i'auray la vengeance
De ta cruelle outrecuidance
Quittant ma vie, & ſi ie meurs
Ie ſeray franc de tes douleurs:
Car rien ne peut ta tyrannie
Sus vn corps qui n'a plus de vie.

A SON LVT.

SI autre-fois ſous l'ombre de Gaſtine
Auons joüé quelque chanſon Latine,
De Caſſandre enamouré:
Sus, maintenant Lut doré,
Sus l'honneur mien, dont la voix delectable
Sçait réjoüir les Princes à la table,
Change de forme, & me ſois
Maintenant vn Lut François.
Ie t'aſſeure que tes cordes
Par moy ne ſeront poluës
De chanſons ſalement ordes
D'vn tas d'amours diſſoluës:
Ie ne chanteray les Princes,
Ny le ſoin de leurs prouinces,
Ny moins la nef que prepare
Le marchant las! trop auare
Pour aller apres ramer
Juſqu'aux plus lointaines terres,
Peſchant ne ſçay quelles pierres
Au bord de l'Jndique mer.
Tandis qu'en l'air ie ſouffleray ma vie,
Sonner Phebus i'auray touſiours enuie,
Et ſes compagnes auſſi,
Pour leur rendre vn grand-merci
De m'auoir fait Poëte de nature,
Aime-muſique, enſemble aime-peinture,
Et Preſtre de leurs chanſons
Qui accordent à tes ſons.
L'enfant que la douce Muſe
Naiſſant d'œil benin a veu,
Et de ſa ſcience infuſe
Son ieune eſprit a pourueu,
Touſiours en ſa fantaſie
Brulera de Poëſie
Sans pretendre vn autre bien:
Encor qu'il combatiſt bien,
Iamais les Muſes poureuſes
Ne voudront le prémïer
De laurier, fuſt-il premier
Aux guerres victorieuſes.
La Poëſie eſt vn feu conſumant
Par grand ardeur l'eſprit de ſon amant:
Eſprit que iamais ne laiſſe
En repos tant el' le preſſe.
Voila pourquoy le miniſtre des Dieux
Vit ſans grans biens, d'autant qu'il aime mieux
Abonder d'inuentions
Que de grand's poſſeſſions.
Mais Dieu iuſte qui diſpenſe
Tout en tous, les fait chanter
Le futur en recompenſe
Pour le Monde eſpouuanter.
Ce ſont les ſeuls interpretes
Des hauts Dieux que les Poëtes:
Car aux prieres qu'ils font
L'or aux Dieux criant ne ſont,
Ni la richeſſe qui paſſe:
Mais vn Lut touſiours parlant
L'art des Muſes excellent
Pour deſſus leur rendre grace.
Que dirons-nous de la Muſique ſainte?
Si quelque amante en a l'aureille atteinte,
Lente en larmes goute à gonte
Fondra ſa chere ame toute,
Tant la douceur d'vne harmonie éueille
D'vn cœur ardant l'amitié qui ſommeille,
Au vif luy repreſentant
L'aimé par ce qu'elle entend.
La Nature de tout mere,
Preuoyant que noſtre vie
Sans plaiſir ſeroit amere,
De la Muſique eut enuie,
Et ſes accords inuentant
Alla ſes fils contentant
Par le ſon, qui loin nous jette
L'ennuy de l'ame ſujette,
Pour l'ennuy meſme donter:
Ce que l'emeraude fine
Ni l'or tiré de ſa mine
N'ont la puiſſance d'oſter.
Sus, Muſes, ſus, celebrez-moy le nom
Du grand Apelle immortel de renom,
Et de Zeuxe qui peignoit
Si au vif, qu'il contraignoit
L'eſprit rauy du penſif regardant
A ſoublier ſoy-meſme, ce-pendant
Que l'œil humoit à longs trais
La douceur de ſes portrais.
C'eſt vn celeſte preſent
Tranſmis çà-bas où nous ſommes,
De terreſtre faix exent

Pour leuer en haut les hommes:
Car ainſi que Dieu a fait
De rien le Monde parfait,
Il veut qu'en petite eſpace
Le Peintre ingenieux face
(Alors qu'il eſt agité)
Sans auoir nulle matiere
L'air, la mer, la terre entiere,
Inſtrument de Deïté.
On dit que cil qui r'anima les terres
Vuides de gens, par le jet de ſes pierres
(Origine de la rude
Et groſſiere multitude)
Auoit auſſi des diamans ſemé
Dont tel ouurier fut viuement formé,
Son eſprit faiſant cognoiſtre
L'origine de ſon eſtre.
Dieux! de quelle oblation
Acquiter vers vous me puis-ie,
Pour remuneration
Du bien receu qui m'oblige?
Certes ie ſuis glorieux
D'eſtre ainſi amy des Dieux!
Qui ſeuls m'ont fait receuoir
Le meilleur de leur ſçauoir
Pour mes paſſions guarir:
Et d'eux, mon Luth, tu attens
Viure çà-bas en tout temps,
Non de moy qui doy mourir.
O de Phebus la gloire, & le trophée,
De qui iadis le Thracien Orphée
Faiſoit arreſter les vens,
Et courir les bois ſuyuans,
Ie te ſaluë, ô Lut harmonieux!
Raclant de moy tout le ſoin ennuyeux,
Et de mes amours tranchantes
Les peines, lors que tu chantes.

Ode non meſurée.

Voyon conſtans, & ne prenon ſouci
Quel iour ſuyuant pouſſera ceſtuy-ci;
Jetton au vent, mon GASPAR, *tout l'affaire*
Dont nous n'auons que faire.
Pourquoy m'iray-ie enquerir des Tartares
Et des païs eſtranges & Barbares,
Quand à grand peine ay-ie la cognoiſſance
Du lieu de ma naiſſance?
Volontiers l'ignorant
Va touſiours ſ'enquerant
Du Ciel plus haut que luy:
Las! malheur ſur les hommes,
Nais au Monde ne ſommes
Que pour nous faire ennuy!
C'eſt ſe mocquer de genner & de poindre
Le bas eſprit des hommes, qui eſt moindre
Que les conſeils de Dieu, ou de penſer
Sa volonté paſſer.
Touſiours en luy fichon noſtre eſperance
Et en ſon Fils noſtre ferme aſſeurance;
Au demeurant allon auec le temps
Heureuſement contens.
A l'homme qui eſt né,
Peu de temps eſt donné
Pour ſe rire & ſ'eſbatre.
Nous l'auons, ce-pendant
Qu'allons-nous attendant?
Vn bon iour en vaut quatre.
Soit que le Ciel de foudre nous deſpite,
Ou que la terre en bas ſe precipite,
Soit que la nuict deuienne iour qui luit,
Soit que le iour ſoit nuit,
Iamais de rien n'auray frayeur ne crainte:
Comme aſſeuré que la penſée ſainte
De l'Eternel gouuerne en equité
Ce Monde limité.
» *Le Seigneur de là-haut*
» *Cognoiſt ce qu'il nous faut*
» *Mieux que nous tous enſemble:*
» *Sans nul égard d'aucun*
» *Il départ à chatun*
» *Tout ce que bon luy ſemble.*
Ie t'apprendray, ſi tu veux m'eſcouter,
Comment l'ennuy d'vn cœur ſe peut outer,
Et ce qui tient la triſteſſe cruelle,
D'importune ſequelle.
Tu ne ſeras conuoiteux d'amaſſer
Le bien qui doit ſi vitement paſſer,
Comme treſors, honneurs, & auarices,
Eſcolles de tous vices.
Car c'eſt plus de refraindre
Son deſir, que de joindre
L'Ourſe au Midy ardant,
L'Eſcoſſe ſablonneuſe

A l'Arabie heureuſe,
Ou l'Jnde à l'Occident.
Tu dois encor éuiter, ce me ſemble,
Faueurs des Roys, & des peuples enſemble:
De leurs Mignons touſiours quelque tempeſte
Vient foudroyer la teſte.
Ce n'eſt pas tout, auecques prouidence
Fais vn amy, dont l'heureuſe prudence
Te ſeruira de ſecours neceſſaire
Contre l'heur aduerſaire.
Ton cœur bien preparé,
De force remparé,
En la fortune aduerſe
Patience prendra:
En la bonne, craindra
Que l'heur ne le renuerſe.
Apres l'Hyuer, la ſaiſon variable
Pouſſe à ſon rang le Printemps amiable.
Si auiourd'huy nous ſommes ſoucieux,
Demain nous ſerons mieux.
Touſiours de l'arc Apollon ne moleſte
Le camp des Grecs pour leur tirer la peſte,
Aucune-fois tout paiſible, réueille
Sa harpe qui ſommeille.
En orage outrageux
Tu ſeras courageux:
Puis ſi bon vent te ſort,
Tes voiles trop enflées
De la faueur ſouflées
Conduiras, ſage, au port.
Apres auoir prié deuotieux,
Les deux Iumeaux qui decorent les Cieux,
De touſiours luire au fort de la tempeſte
Sur le haut de la teſte:
L'vn eſcrimeur en vers tu deſcriras,
L'autre donteur des cheuaux tu diras,
Ou pour leur ſœur la querelle ennemie
D'Europe & de l'Aſie.

Ode non meſurée.

PVis que la Mort ne doit tarder
Que prompte vers moy ne paruienne,
Trop humain ſuis pour me garder
Qu'eſpouuanté ne m'en ſouuienne,
Et qu'en memoire ne me vienne
Le cours des heures incerténes,
GASPAR, qui aux bords de Vienne
As rebaſti Rome & Athénes.
En vain l'on fuit la mer qui ſonne
Contre les goulfres, ou la guerre,
Ou les vents mal-ſains de l'Automne
Qui ſouflent la peſte en la terre:
Puis que la Mort qui nous enterre,
Ieunes nous tuë, & nous conduit
Auant le temps, au lac qui erre
Par le royaume de la Nuict.
» *L'auaricieuſe Nature,*
» *Et les trois Sœurs filans la vie,*
» *Se deuillent quand la creature*
» *Dure long-temps, portant enuie*
» *Au corps ſi toſt il ne déuie:*
» *Le creant roſe du Printemps,*
„ *A qui la naiſſance eſt rauie*
„ *Et la grace tout en vn temps.*
L'vn deuient gouteux, l'autre hectique,
L'autre n'attend que le cyprés,
Et celuy qui fut hydropique
Guarit pour retomber aprés:
Nous ſommes humains tout exprés,
Pour auoir le cœur outragé
D'vn aigle, qui le voit d'auprés
Naiſtre, à fin qu'il ſoit remangé.
Bien-toſt ſous les ombres, Gaſpar,
La Mort nous guidera ſubite;
N'or ny argent de telle part
Ne font que l'homme reſſuſcite:
Diane ſon cher Hippolyte
N'en tire hors, ains giſt parmy
La troupe, où Theſé ſe dépite
Qu'il n'en peut rauoir ſon amy.
„ *L'homme ne peut fuïr au Monde*
„ *Le certain de ſa deſtinée.*
Le marinier craint la fiere onde,
Le ſoldat la guerre obſtinée,
Et n'ont peur de voir terminée
Leur vie ſinon en tels lieux,
Mais vne Mort inopinée
Leur a touſiours fermé les yeux.
Dequoy ſert donc la medecine,
Et tout le gaiac eſtranger,
Vſer d'onguens ou de racine,
Boire bolus, ou d'air changer:
Quand cela ne peut allonger
Nos iours contez? où cours-tu, Muſe,

Repren ton ſtile plus leger,
Et à ce graue ne t'amuſe.

Ode non meſurée.

QVand ie ſeroy ſi heureux de choiſir
Maiſtreſſe ſelon mon deſir,
Mon PELETIER, *ie te veux dire*
Laquelle ie voudrois eſlire
Pour la ſeruir, conſtant, à ſon plaiſir!
L'âge non meur, mais verdelet encore,
Eſt l'âge ſeul qui me deuore
Le cœur d'impatience atteint.
Noir ie veux l'œil & brun le teint,
Bien que l'œil verd toute la France adore.
I'aime la bouche imitante la roſe
Au lent Soleil de May décloſe,
Vn petit tetin nouuelet
Qui ſe fait déja rondelet,
Et ſur l'yuoire eſleué ſe repoſe.
La taille droitte à la beauté pareille,
Et deſſous la coife vne aureille
Qui toute ſe monſtre dehors;
En cent façons les cheueux tors,
La jouë égale à l'Aurore vermeille.
L'eſtomac plein, la iambe de bon tour
Pleine de chair tout à l'entour,
Que volontiers on tâteroit,
Vn ſein qui les Dieux tenteroit,
Le flanc hauſſé, la cuiſſe faite au tour.
La dent d'yuoire, odorante l'haleine,
A qui ſ'égaleroyent à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur derobée
Que l'Arabie heureuſement ameine.
L'eſprit naïf, & naïue la grace,
La main laſciue, ou qu'elle embraſſe
L'amy en ſon giron couché,
Ou que ſon lut en ſoit touché,
Et vne voix qui meſme ſon lut paſſe.
Le pied petit, la main longuette & belle,
Dontant tout cœur dur & rebelle,
Et vn ris qui en découurant
Maint diamant, allaſt ouurant
Le beau ſejour d'vne grace nouuelle.
Qu'ell' ſceut par cœur tout cela qu'a chanté
Petrarque en amour tant vanté,
Ou la Roſe ſi bien eſcrite,
Et contre les femmes deſpite,
Dont ie ſerois comme d'elle enchanté.
Quant au maintien, inconſtant & volage,
Folâtre & digne de tel âge,
Le regard errant cà & là,
Vn naturel auec cela
Qui plus que l'art miſerable ſoulage.
Ie ne voudrois auoir en ma puiſſance
A tous coups d'elle joüiſſance;
Souuent le nier vn petit
En amour donne l'appetit,
Et fait durer la longue obeïſſance.
D'elle le temps ne pourroit m'eſtranger,
N'autre amour, ne l'or eſtranger,
Ny à tout le bien qui arriue
De l'Orient à noſtre riue
Ie ne voudrois ma Brunette changer.
Lors que ſa bouche à me baiſer tendroit,
Ou qu'approcher ne la voudroit
Feignant la cruelle faſchee,
Ou quand en quelque coin cachee
Sans l'auiſer prendre au col me viendroit.

Ode non meſurée.

MACLOV *amy des Muſes,*
En la Muſique expert,
Pour neant tu t'amuſes,
Le temps en vain ſe pert,
Menant vn dueil apert:
Il vaut mieux que tu jettes
Les mordantes ſagettes
Qui ton cœur vont gréuant,
Aux Scythes, ou aux Gétes,
A l'abandon du vent.
Ceux à qui point n'agréent
Tes beaux ars tant connus,
Et qui ne ſe recréent
De voir les Siluains nus,
Et les peres cornus
Pendre au haut d'vn rocher,
Doiuent bien ſe faſcher:
Non toy, dont la Poëſie
Peut le ſoin arracher
Hors de ta fantaſie.
Et quoy? ie voy tes yeux
Moites d'vn pleur amer,

Soit quand Phebus aux Cieux
Vient le iour allumer,
Ou quand dedans la mer
Ses cheuaux il abreuue,
Gemiſſant ie te treuue
La fin de ton malheur,
Puis que ne bois, ne fleuue
N'appaiſe ta douleur.
Donc la faueur du Monde
Te fait deſeſperer,
Laquelle on peut à l'onde
Juſtement comparer,
Qui ne ſçauroit durer
Vne heure ſans orage:
» *Appren à ton courage*
» *Voler ainſi qu'il faut;*
» *Par ceſte aiſle le ſage*
» *S'en-vole aux Dieux là haut.*
Il eſt vray que la Court
Des Princes eſt aimable,
Mais long temps on y court
Sans fortune amiable.
Sor de là, pitoyable:
» *Quand la Mort ſe courrouſſe,*
» *Sans égard elle pouſſe*
» *A bas vn Empereur*
» *De la meſme ſecouſſe*
» *Qu'ell' fait vn laboureur.*
La vertu qui ordonne
Aux bons immortel nom,
N'a baillé la couronne
De Laurier pour renom
A nul homme, ſinon
Qu'à celuy qui n'a garde
De prendre l'or en garde,
Viuant du ſien contant,
Et à qui le regarde
D'vn œil ferme & conſtant.
» *C'eſt plus de commander*
» *Sur ſes affections,*
» *Qu'aux Princes d'amender*
» *De mille nations:*
» *Qui de ſes paſſions*
» *Eſt maiſtre entierement,*
» *Celuy vit ſeulement*
» *N'euſt-il qu'vn toict de chaume,*
» *Et plus aſſeurément*
» *Qu'vn Roy de ſon Royaume.*
Quand noſtre vie humaine
Longue en ſanté ſeroit,
Chaqu'vn à iuſte peine
Des biens amaſſeroit,
Et point n'offenſeroit!
» *Pour la vie ſi bréue*
» *Faut-il tant qu'on ſe gréue*
» *D'amaſſer & d'auoir?*
Matin le iour ſe léue
Pour mourir ſus le ſoir.
O ſoin meurtrier, encores
Que l'on ſ'allaſt cacher
Bien loin outre les Mores,
Tu nous viendrois chercher
Pour nous nuire & faſcher:
Le gendarme en ſa troupe
Tout ſeul te porte en croupe,
Et tu te vas cachant
Iuſqu'au fond de la poupe
Compagnon du marchant.
Donques puis que l'enuie
Et l'auarice forte
Sont bourreaux de la vie
De l'homme qui les porte:
Mon amy, ie t'enhorte
De les chaſſer: entens
A te donner bon temps,
Fuy les maux qui t'ennuyent,
» *Qu'eſt-ce que tu attens?*
» *Les ans legers ſ'enfuyent.*
» *Le temps bien peu durable*
» *Tout chauue par derriere*
» *Demeure inexorable*
» *S'il franchit ſa carriere.*
L'infernale portiere
Hoche de main égale
La grand cruche fatale:
Soit toſt ou tard le Sort
Viendra vers toy tout pale
Pour t'annoncer la mort.
Donques vn iour ne laiſſe
Voler ſans ton plaiſir,
L'importune vieilleſſe
Court toſt pour nous ſaiſir:
Tandis qu'auons loiſir,
Tes amours anciennes
Chantons auec les miennes:
Ou bien ſi bon te ſemble
N'entonnon que les tiennes
Sur nos fleutes enſemble.

Pour tuer le ſouci
Qui rongeoit ton courage,
Aſſéons-nous ici
Sous ce mignard ombrage:
Voy pres de ce riuage
Quatre Nymphes qui viennent,
A qui tant bien auiennent
Leurs corſets ſimplement,
Et leurs cheueux qui tiennent
A vn nœud ſeulement.
Hé, quel paſteur ſera-ce
Qui au prochain ruiſſeau
Ira rincer ma taſſe
Quatre ou cinq fois en l'eau?
D'autant ce vin nouueau
Efface les ennuis,
Et fait dormir les nuis,
Autrement la memoire
De mes maux ie ne puis
Eſtrangler qu'apres boire.

A RENE' MACE'
Vendomois.

Pendant que tu nous dépeins
Des François la premiere hiſtoire
Deſ-enſeueliſſant la gloire
Dont nos ayeux furent ſi pleins:
Horace, & ſes nombres diuers
Amuſent ſeulement ma Lyre,
A qui i'ay commandé de dire
Ce chant pour honorer tes vers.
Ie les entens deſia tonner
Parmy la France, ce me ſemble,
Et voy tous nos Poëtes enſemble
D'vn tel murmure s'eſtonner.
I'entreuoy deſia la lueur
Des bien eſtincellantes armes,
Chaſſer en fuite les genſdarmes,
Et les cheuaux pleins de ſueur.
Icy le More eſt abatu,
Et là le vaillant Charlemaigne,
Tenant le fer au poing, enſeigne
Aux François d'aimer la vertu.
C'eſt là le vray enfantement
De ta graue heroïque Muſe,
Qui toute enflee ne ſ'amuſe
Qu'à deuiſer bien hautement.
Mais moy à qui ton Apollon
N'a donné ſi profonde veine,
Je façonne auec grande peine,
Des vers indignes de ton nom.
Tels qu'ils ſont, MACE', *toutesfois*
Ie veux qu'ils teſmoignent ta gloire,
Et commandent à la memoire
Que tu viues plus d'vne fois.
Ils chanteront à nos neueux
Comme tu allas aux montaignes
D'Helicon, voir les Sœurs compaignes
Et Apollon aux beaux cheueux:
Et comme la charmante vois
De tes douces & braues rimes
Les força de quitter leurs cimes
Pour habiter le Vendoſmois.

A SON LICT.

LICT, que le fer induſtrieux
D'vn artiſan laborieux
A façonné, preſque d'vn égal tour
Qu'à ce grand monde encerne tout autour.
Où celle qui m'a mis le mors
De ſes beaux doits foiblement fors,
Entre mes bras ſe repoſe à ſejour,
Et chaque nuit égale au plus beau iour.
Qui vit iamais Mars & Venus
Dans vn tableau portraits tous nus,
Des doux Amours la mere eſtroittement
Tiens Mars laſſé, qui laiſſe lentement
Sa lance tomber à coſté
D'vn ſi plaiſant venin donté,
Et la baiſant preſſe l'yuoire blanc,
Bouche ſur bouche, & le flanc ſur le flanc.
Celuy qui les a veu portraits,
Peut ſur nous contempler les traits
De leurs plaiſirs, lors que m'amie & moy
Tous nuds au lict faiſons ie ne ſçay quoy.
Deçà & là d'vn branle doux
Le chalit tremblant comme nous,
Ainſi qu'on voit des bleds le cheſ mouuant
Sous le ſouſpir du plus tranquille vant.
Hà que grand tort te font les Dieux
Qui ne te logent en leurs Cieux!
Tu leur ſerois vn ornement plus beau
Que n'eſt leur chien, leur aſne & leur corbeau.

LES PEINTVRES D'VN Païſage.

TAbleau, que l'eternelle gloire
D'vn Apelle auouroit pour ſien,
Ou de quelqu'autre, dont l'hiſtoire
Celebre le nom ancien,
Tant la couleur heureuſement parfaite
A la nature en ſon mort contrefaite:
Où la grand' bande renfrongnée
Des Cyclopes laborieux
Eſt à la forge embeſongnée,
Qui d'vn effort induſtrieux
Haſte vn tonnerre, afin d'armer la dextre
Du plus grand fils que Saturne ait fait naiſtre.
Trois, ſur l'enclume gemiſſante
D'ordre égal le vont martelant,
Et d'vne tenaille pinçante
Tournent l'ouurage eſtincelant:
Vous les diriez qu'ils ahanent & ſuent,
Tant de grands coups deſſur l'enclume ruent.
En trois rayons de pluye torte
Tout le tonnerre eſt finiſſant,
En trois de vent qui le ſupporte,
Et en trois de feu rougiſſant:
Ores de peur, ores de bruit, & ore
D'ire & d'éclair on le polit & dore.
Les autres deux foufflets entonnent,
Qui dans leurs grands ventres enflez
Prennent le vent, & le redonnent
Par compas aux charbons ſoufflez:
Le metal coule, & dedans la fournaiſe
Comme vn eſtang ſe répand en la braiſe.
Vn peu plus haut parmy les nuës,
Enflées d'vn vague ondoyant,
Le pere ſes fleches connuës
Darde aual d'vn bras foudroyant:
Le feu ſe ſuit, & ſaccageant l'air, gronde
Faiſant trembler le fondement du Monde.
Entre l'orage, & la nuit pleine
De greſle, martelant ſouuent,
Vn pilote cale à grand' peine
Sa voile trop ſerue du vent:
La mer le tance & les flots irez baignent
De monts boſſus les cordes qui ſe plaignent.
Les longs traits des flammes grand erre,
En forme de lances errans,
Léchent l'eſtomac de la terre,
Aux bords des fleuues éclairans:
Et la foreſt par les vens depeſſée
Egale aux champs ſa perruque baiſſée.
A coſté gauche de l'orage
Iunon ſa colere celant,
De Venus emprunte l'ouurage,
Son beau demi-ceint excellant:
Et le ceignant, ſa force couſtumiere
Tire Iupin à l'amitié premiere.
(Là les Amours ſont portraits d'ordre,
Celuy qui donte les oiſeaux,
Celuy qui chaleureux vient mordre
Le cœur des Dauphins ſous les eaux:
Leandre proye à la mer inhumaine,
Pendu aux flots noüe où l'Amour le meine)
Iunon tenant les mains eſparſes,
De ſon mary preſſe le ſein:
Luy qui s'enfle ſes veines, arſes
De trop d'amour dont il eſt plein,
Baiſe ſa femme, & ſur l'heure fait naiſtre
Le beau Printemps ſaiſon du premier eſtre.
De l'Ocean l'image emprainte
Contraint ſes portraits finiſſans:
D'aZur verdoyant elle eſt peinte,
Et d'argent ſes flots blandiſſans,
Où les Dauphins aux dos courbez y noüent,
Et ſautelans à mille bonds ſe ioüent.
Au milieu de l'onde imprimee
Comme grandes foreſts on voit
S'eſleuer la nauale armee
Que Charles à Thunis auoit:
Les flots batus des auirons qui ſonnent
Contre les flancs de cent barques reſonnent.
Enuironné d'vne grand' trope
Son pouuoir le rend orgueilleux,
Trainant les forces de l'Europe
Auec ſoy d'vn bras merueilleux.
L'Eſpagne y eſt, & les peuples qui viuent
Loin deſſous l'Ourſe, & les Flamans le ſuiuent.
Pres de Thunis ſur le bord More
L'Africain aueugle au danger
La mer verte en pourpre colore
Au ſang du ſoldat eſtranger:
Mars les anime, & la Diſcorde irée
Trainant ſa robbe en cent lieux dechirée.
Tout au bas d'vne couleur pale
Eſt repeint l'Empereur Romain,

Craignant noſtre Roy qui égale
Les Dieux par les faits de ſa main:
Mais pour neant, car de HENRY *la lance*
Ia-ja captif le traine dans la France.
Paris tient ſes portes décloſes
Receuant ſon Roy belliqueur,
Vne grande niüe de roſes
Pleut à l'entour du chef vainqueur:
Les ſeux de ioye icy & là ſ'allument,
Et iuſqu'au Ciel les autels des Dieux fument.

A PHEBVS, LVY voüant ſes cheueux.

DIEV perruquier (qui autrefois
Banni du Ciel, parmy les bois
D'Admete gardas les taureaux,
Fait compagnon des paſtoureaux)
Mes cheueux i'offre à tels autels,
Et bien qu'ils ne ſoient immortels,
Ils te ſeront doux & plaiſans,
Pour eſtre la fleur de mes ans.
Mainte fille par amitié
En a ſouhaité la moitié
Pour s'en tiſer, mais ie ne veux,
O Phœbus Roy des beaux cheueux,
Rien de ma part te preſenter
Dont quelqu'vn ſe puiſſe vanter:
Car c'eſt toy qui n'as dédaigné
De m'auoir ſeul accompaigné,
Quand premier ie m'yuray de l'eau
Qui court ſur le double coupeau.
A mon réueil il me ſembla
Qu'vn chœur de vierges s'aſſembla,
Et que Calliope aux beaux yeux,
La Muſe qui chante le mieux,
Pour preſent ſon luth me donna,
Qui depuis en France ſonna
Or' bien, or' mal en diuers ſons
Bonnes & mauuaiſes chanſons.

A MAGDELEINE.

DEs fictions, dont tu decores
L'ouurage que tu vas peignant,
D'Hyacinth', d'Europe, & encores
De Narciſſe ſe complaignant
De ſon ombre le dedaignant:
Ne ſont pas dignes de la peine
Qu'en vain tu donnes à tes doits:
Car pluſtoſt ſoit d'or, ſoit de laine
Ta toile peindre toute pleine
De ton tourment propre tu dois.
Quand ie te voy, & voy encore
Ce vieil mary que tu ne veux,
Ie voy Tithon, & voy l'Aurore,
Luy dormir, elle ſes cheueux
Refriſoter de mille nœuds,
Pour aller chercher ſon Cephale:
Et quoy qu'il ſoit alangoré
De voir ſa femme morte & pale,
Si ſuit-il celle qui égale
Les roſes d'vn front coloré.
Parmy les bois errent enſemble
Se ſoulant de plaiſir, mais las!
Iamais le ieune Amour n'aſſemble
Vn vieillard de l'amour ſi las
A vn Printemps tel que tu l'as.

EPIPALINODIE.

TErre, ô Mer, ô Ciel eſpars,
Ie ſuis en feu de toutes pars:
Dedans & dehors mes entrailles
Vne chaleur le cœur me poingt
Plus fort qu'vn Mareſchal ne ioint
Le fer tout rouge en ſes tenailles.
La chemiſe qui eſcorcha
Hercul' ſi toſt qu'il la toucha,
N'égale point la flamme mienne,
Ne tout le feu que rote en-haut
Bouïllonnante en ſoy d'vn grand chaut
La fournaiſe Sicilienne.
Le iour, les ſoucis preſidans
Condamnent ma coulpe au-dedans,
Et la genne apres on me donne:
La peur ſans intermiſſion,
Sergent de leur commiſſion,
Me poingt, me picque, & m'éguillonne.
La nuict les fantoſmes volans,
Clacquetans leurs becs violans,
En ſiflant mon ame eſpouuantent,
Et les Furies qui ont ſoin
Venger le mal, tiennent au poin
Les verges dont ell' me tourmentent.

Il me ſemble que ie te voy
Murmurer des charmes ſur moy,
Tant que d'effroy le poil me dreſſe,
Puis mon chef tu vas relauant
D'vne eau puiſee bien auant
Dedans les ondes de triſteſſe.
Que veux-tu plus, dy, que veux-tu,
Ne m'as-tu pas aſſez battu,
Veux tu qu'en cet âge ie meure?
Me veux-tu bruſler, foudroyer,
Et tellement me poudroyer,
Qu'vn ſeul oſſet ne me demeure?
Ie ſuis appreſté, ſi tu veux,
De te ſacrifier cent bœufs,
Afin de deſ enfler ton ire,
Ou ſi tu veux, auec les Dieux
Ie t'enuoy'ray là haut aux Cieux,
Par le ſon menteur de ma Lyre.
Les freres d'Helene faſchez,
Pour les ïambes délaſchez
Contre leur ſœur par Steſichore,
A la fin luy ont pardonné,
Et, pleins de pitié, redonné
L'vſage de la veuë encore.
Tu peux, helas! (Deniſe) auſſi
Rompre la teſte à mon ſouci,
Te fleſchiſſant par ma priere:
Rechante tes vers, & les traits
De ma face en cire portraits,
Jette au vent trois fois par derriere.
L'ardeur du courroux que l'on ſent
Au premier âge adoleſcent,
Me fit trop nicement t'eſcrire:
Maintenant humble & repentant,
D'œil non feint ie vay lamentant
La iuſte fureur de ton ire.

DE LA VENVE DE L'ESTE' AV SEIGNEVR DE Bonniuet.

DEſia les grand's chaleurs s'eſmeuuent,
Et preſque les fleuues ne peuuent
Les peuples eſcaillez couurir,
Ja void-on la plaine alteree
Par la grande torche etheree
De ſoif ſe laſcher, & ſouurir.
L'eſtincelante Canicule
Qui ard, qui cuit, qui boult, qui brule,
L'eſté nous darde de là haut,
Et le Soleil qui ſe promeine
Par le bras du Cancre, rameine
Ces mois halez d'vn ſi grand chaut.
Icy la diligente troupe
Des meſnagers, par ordre coupe
Le poil de Cerés iauniſſant,
Et là, iuſques à la veſpree
Abat les honneurs de la pree,
Des beaux prez l'honneur verdiſſant.
Cependant leurs femmes ſont preſtes
D'aſſeurer au haut de leurs teſtes
Des plats de bois, & des baris,
Et filant marchent par la plaine,
Pour aller ſoulager la peine
De leurs laborieux maris.
Si-toſt ne ſ'éueille l'Aurore,
Que le Paſteur ne ſoit encore
Pluſtoſt leué qu'elle, & alors
Au ſon de la corne réueille
Son troupeau qui encor ſommeille
Deſſus la fraiſche herbe dehors.
Parmy les plaines deſcouuertes,
Par les bois, & les riues vertes,
Paiſt le beſtail, ores courant
Entre les fleurs Apollinees,
Or' entre celles qui ſont nées
Du ſang d'Adonis en mourant.
Sur les riues des belles ondes,
Les ieunes troupes vagabondes,
Les filles des troupeaux laſcifs,
De fronts retournez ſ'entrechocquent
Deuant leurs peres qui ſ'en mocquent,
Au haut du prochain tertre aſsis.
Mais quand en ſa diſtance égale
Et le Soleil, & la Cigale
Enroüément eſpand ſa vois,
Et que nul Zephyre n'haleine
Tant ſoit peu les fleurs en la plaine,
Ne la teſte ombreuſe des bois:
Adonc le Paſteur entre-laſſe
Ses panniers de torſe pelaſſé,
Ou il englüe les oiſeaux,
Ou nu comme vn poiſſon il noüe,
Et auec les ondes ſe ioüe,
Cherchant le plus profond des eaux.
Si l'antique fable eſt croyable,
Erigone la pitoyable

En tels mois alla luire aux Cieux
En forme de Vierge, qui ores
Reçoit dedans ſon ſein encores
Le commun œil de tous les Dieux.
Oeil incogneu de nos valees,
Où les fontaines deualees
Du vif rocher vont murmurant,
Et où mille troupeaux ſe preſſent,
Et le nez contre terre baiſſent,
Si grande chaleur endurant.
Sous les cheſnes qui refraiſchiſſent,
Remaſchent les bœufs, qui languiſſent
Au piteux cry continuel
De la geniſſe qui lamente
L'ingrate amour, dont la tourmente
Par les bois ſon taureau cruel.
Le Paſtoureau qui ſ'en eſtonne,
S'eſſaye, du flageol qu'il ſonne,
De ſoulager ſon mal ardent:
Ce qu'il fait, tant qu'il voye pendre
Contre-bas Phœbus, & deſcendre
Son chariot en l'Occident.
Et lors de toutes parts r'aſſemble
Sa troupe vagabonde enſemble,
Et la conuoye aux douces eaux,
Qui ſobre en les beuuant ne touche
Sans plus que du haut de la bouche
Le premier front des pleins ruiſſeaux.
Puis au ſon des douces muſettes
Marchent les troupes camuſettes,
Pour aller trouuer le ſejour,
Où les aſpres chaleurs deçoiuent
Par vn dormir qu'elles reçoiuent
Lentement iuſqu'au poinct du iour.

A IEANNE.

Grand' beauté, mais trop outrecuidee
Des preſens de Uenus,
Quand tu verras ta peau toute ridee,
Et tes cheueux chenus,
Contre le temps, & contre toy rebelle,
Diras en te tanſant;
Que ne penſoy-ie alors que i'eſtoy belle,
Ce que ie vay penſant?
Ou bien pourquoy, à mon deſir pareille,
Ne ſuis-ie maintenant?
» La beauté ſemble à la roſe vermeille,
» Qui meurt incontinant.
Voila les vers tragiques & la plainte
Qu'au Ciel tu enuoiras
Incontinent que ta face dépeinte
Par le temps tu voirras.
Tu ſçais combien ardamment ie t'adore;
Indocile à pitié,
Et tu me fuis, & tu ne veux encore
Te ioindre à ta moitié.
O de Paphos, & de Cypre regente,
Déeſſe aux noirs ſourcis!
Pluſtoſt encor que le temps, ſois vengente
Mes dédaignez ſoucis,
Et du brandon dont les cœurs tu enflammes
Des iumens tout autour,
Bruſle-la moy, afin que de ſes flammes
Ie me rie à mon tour.

Vous faiſant de mon eſcriture
La lecture,
Souuent, GRVIET, m'auez repris
Dequoy ſi bas ie compoſoye,
Et n'oſoye
Faire vn œuure de plus haut pris.
Tout eſprit gaillard qui ſ'efforce,
N'a la force
De polir des liures parfaits:
Les nerfs foibles ſouuent ſe treuuent,
S'ils eſpreuuent
Plus que leur charge vn peſant faix.
Qui penſez-vous qui puiſſe eſcrire
L'ardente ire
D'Aiax, le fils de Telamon,
Ou d'Hector rechanter la gloire,
Ou l'hiſtoire
De la race du vieil Emon?
Toute Muſe pour tragedie
N'eſt hardie
A tonner ſur vn eſchaffaut,
Ne propre à rechanter la peine
D'erreur pleine
De ce Gregeois qui fut ſi caut.
Adieu donc enfans de la terre,
Qui la guerre
Entreprinſtes contre les Dieux,
Ce n'eſt pas moy qui vous raconte,
Ne qui monte
Auecque vous iuſques aux Cieux.

GRVIET, *ie pourſuiuray ma mode,*
Par mainte Ode,
Mes vers ſeront fleuriſſans:
Les autres de Mars diront l'ire,
Mais ma lire
Bruira l'amour que ie ſens.

AVX MOVCHES A MIEL.

OV allez-vous filles du Ciel,
Grand miracle de la Nature?
Où allez-vous, mouches à miel,
Chercher aux champs voſtre paſture?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diuerſe & de couleurs,
Ne volez plus à l'auanture:
Autour de Caſſandre halenée
De mes baiſers tant bien donnez,
Vous trouuerez la roſe née,
Et les œillets enuironnez
Des florettes enſanglantées
D'Hyacinthe, & d'Aiax, plantées
Pres des lys ſur ſa bouche nez.
Les marjolaines y fleuriſſent,
L'amôme y eſt continuel,
Et les Lauriers qui ne periſſent
Pour l'Hyuer, tant ſoit-il cruel:
L'anis, le cheurefueil qui porte
La manne qui vous reconforte,
Y verdoye perpetuel.
Mais ie vous pri' gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne,
Vous apprendrez bien toſt combien
Sa pointure eſt trop plus felonne,
Et de ſes fleurs ne vous ſoulez
Sans m'en garder ſi ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.

AV ROSSIGNOL.

GEntil Roſſignol paſſager
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceſte fraiſche ramee
Sur ta branchette accouſtumee,
Et qui nuit & iour de ta vois
Aſſourdis les mons & les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée, & de Philomele:
Ie te ſupplie (ainſi touſiours
Puiſſes ioüir de tes Amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au ſoir quand elle ſe promeine
Ici pour ton nid eſpier,
Que iamais ne faut ſe fier
En la beauté ny en la grace
Qui pluſtoſt qu'vn ſonge ſe paſſe.
Dy-luy que les plus belles fleurs
En Ianuier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'Auril arriue
Qu'ils reueſtent leur beauté viue:
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge eſt vne fois eſteint,
Dy-luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en ſa place ſeiourne
Au haut du front ie ne ſçay quoy
De creux à coucher tout le doy:
Et toute la face ſeichee
Deuient comme vne fleur touchee
Du ſoc aigu: dy-luy encor
Qu'apres qu'elle aura changé l'or
De ſes blonds cheueux, & que l'âge
Aura creſpé ſon beau viſage.
Qu'en vain lors elle pleurera,
Dequoy ieunette elle n'aura
Prins les plaiſirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieilleſſe nous vient rendre
Si froids d'amours & ſi perclus,
Que les plaiſirs ne plaiſent plus.
Mais, Roſſignol, que ne vient-elle
Maintenant ſur l'herbe nouuelle
Auecques moy dans ce buiſſon?
Au bruit de ta douce chanſon,
Ie luy ferois ſous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

A MERCVRE.

FAcond neueu d'Atlas, Mercure,
Qui le ſoin as pris & la cure
Des bons eſprits ſur tous les Dieux:
Accorde les nerfs de ma lyre,
Et fais qu'vn chant i'y puiſſe dire
Qui ne te ſoit point odieux.
Honore mon nom par tes Odes,

L'art

L'art qu'on leur doit, les douces modes
A ton diſciple ramentoy:
Comme à celuy que Thebes vante
Monſtre-moy, afin que ie chante
Vn vers qui ſoit digne toy.
Ie garniray tes talons d'ailes,
Ta capeline de deux belles,
Ton baſton ie n'oubliray pas,
Dont tu nous endors & réueilles,
Et fais des œuures nompareilles
Au Ciel, en la terre, & là bas.
Ie feray que ta main deçoiue
(Sans que nul bouuier l'apperçoiue)
Phœbus qui ſuit les Paſtoureaux,
Luy dérobant & arc & trouſſe,
Lors que plus fort il ſe courrouſſe
D'auoir perdu ſes beaux toreaux.
Ie diray que ta langue ſage
Apporte par l'air le meſſage
Des Dieux, aux peuples & aux Rois:
Lors que les peuples ſe mutinent,
Ou lors que les Rois qui dominent
Violentent les ſainctes loix.
Comme il me plaiſt de te voir ores
Aller parmi la nuit encores
Auec Priam au camp des Grecs,
Racheter par dons, & par larmes
La fleur des magnanimes armes
Hector, qui cauſa ſes regrets!
C'eſt toy qui guides, & accordes
L'ignorant pouce ſus mes cordes,
Sans toy ſourdes elles ſont, DIEV,
Sans toy ma guiterre ne ſonne,
C'eſt par toy qu'ell' chante & reſonne,
Si elle chante en quelque lieu.
Fay que toute France me loüe,
M'eſtime, me priſe, m'auouë
Entre ſes Poetes parfaits:
Ie ne ſen point ma voix ſi baſſe,
Qu'vn iour au Ciel elle ne paſſe
Chantant de mon Prince les faits.

A MICHEL PIERRE DE MAVLEON, PROTENOTAIRE de Durban.

IE ne ſuis iamais pareſſeux
A conſacrer le nom de ceux
Qui ſe font dignes de la gloire,
Et nul mieux que moy par ſes vers
Ne leur baſtit dans l'vniuers
Les colonnes d'vne memoire.
MAVLEON, *tu te peux vanter,*
Puiſque RONSARD *te veut chanter,*
Que tu deuanceras les aiſles
Du temps qui vole, & qui conduit
Volontiers vne obſcure nuict
Aux vertus qui ſont les plus belles.
Mais par où doy-ie commencer
Pour tes louanges auancer?
Ton abondance me fait pouure,
Tant la Nature heureux t'a fait,
Et tant le Ciel de ſon parfait
Prodigue vers toy ſe deſcouure.
Certes la France n'a point veu
Vn homme encore ſi pourueu
Des biens de la Muſe eternelle,
Ne qui dreſſe ſon vol plus haut,
Ne mieux guidant l'outil qu'il faut
Pour noſtre langue maternelle.
Car ſoit en proſe ou ſoit en vers,
Minant maint beau treſor diuers,
Tu nous fais riches par ta peine,
Induſtrieux à refuſer
Qu'vn mauuais ſon vienne abuſer
Tant ſoit peu ton oreille ſaine.
Le Ciel ne t'a pas ſeulement
Elargi prodigalement
Mille preſens, mais d'auantage
Il veut pour te fauoriſer
Te faire vanter & priſer
Par les plus doctes de noſtre âge.
Languedoc m'en ſert de teſmoin,
Voire Veniſe, qui plus loin
S'eſmerueilla de voir la grace
De ton PASCHAL, *qui loüangeant*
Les MAVLEONS, *alla vengeant*
L'outrage fait contre ta race.
Lors qu'au milieu des Peres vieux
Dégorgeant le preſent des Dieux
Par les torrens de ſa harangue,
Déroba l'eſprit des oyans
Comme épics çà & là ployans
Deſſous le doux vent de ſa langue.
Liant par ſes mots courageux
Au col du meurtrier outrageux
Vne furie vengereſſe,

Qui plus que l'horreur de la mort
Encores luy ronge & luy mord
Sa conſcience pechereſſe.
Mais ny mon ſtyle ny le mien
Ne te ſçauroient chanter ſi bien,
Que toy-meſme, ſi tu découures
Tes labeurs eſcrits doctement,
Par leſquels manifeſtement
Le chemin du Ciel tu nous ouures.
Car toy volant outre les Cieux,
Tu-as pillé du ſein des Dieux
Le deſtin, & la preſcience,
Et le premier as bien osé
Auoir en François compoſé
Les ſecrets de telle ſcience.

A REMY BELLEAV.

DOnc BELLEAV, *tu portes enuie*
Aux dépoüilles de l'Italie,
Qu'encores ta main ne tient pas,
Et t'armant ſous le Duc de GVYSE,
Tu penſes voir broncher à bas
Les murailles de Naples priſes.
I'euſſe pluſtoſt penſé les courſes
Des eaux remonter à leurs ſources,
Que te voir changer aux harnois,
Aux piques, & aux harquebuſes,
Tant de beaux vers que tu auois
Receu de la bouche des Muſes.

AV FLEVVE DV LOIR.

LOIR, *dont le beau cours diſtille*
Au ſein d'vn pays ſertile,
Fay bruire mon renom
D'vn grand ſon en tes riues,
Qui ſe doiuent voir viues
Par l'honneur de ton nom.
Ainſi Tethys te puiſſe aimer
Plus que nul qui entre en la mer.
Car ſi la Muſe m'eſt proſpere,
Fameux comme Amphryſe, i'eſpere
Te faire vn iour nombrer
Aux rangs des eaux qu'on priſe,
Et que la Grece appriſe
A daigné celebrer:
Pour eſtre le fleuue eternel
Qui baignes mon nid paternel.
Sus donc à haute voix reſonne
Le bruit que ma Muſe te donne,
Tu voirras deſormais
Par moy ton onde fiere
S'enfler par ta riuiere
Qui ne mourra iamais:
„*Car l'honneur qui des Muſes vient,*
„*Ferme contre l'âge ſe tient:*
Loir de qui la bonté ne cede
Au Nil qui l'Egypte poſſede,
Pour le loyer d'auoir
(Eternizant ta gloire
De durable memoire)
Fait ſi bien mon deuoir:
Quand i'auray mon âge accompli,
Enſeueli d'vn long oubli,
Si quelque pelerin arriue
Aupres de ta parlante riue,
Dy luy à haute vois
Que ma Muſe premiere
Apporte la lumiere
De Grece en Vendomois.
Dy-luy ma race, & mes ayeux,
Et le ſçauoir que i'eu des Cieux.
Dy-leur, que moy d'affaire vuide,
Ayant tes filles pour ma guide
A tes bors i'encorday
Sur la lyre ces Odes,
Et aux Françoiſes modes
Premier les accorday:
Et touſiours rechante ces vers
Qu'à ton bord ie ſonne à l'enuers.

IE me fuis de plus viſte courſe
Qu'vn fan la dent fiere d'vne Ourſe,
Fan qui va les tetins chercher
De ſa mere pour ſe cacher,
Allongeant ſa iambe fuyarde
Si vn rameau le vient toucher:
Car pour le moindre bruit que face
D'vn ſerpent la gliſſante trace,
Et de genoux, & de cœur tremble:
Las! toy belle qui m'es enſemble
Ma douce vie, & mon treſpas,
Atten-moy, ie ne te cours pas
Comme vn loup pour te faire outrage.

Mets donc, ma mignonne, vn peu bas
La cruauté de ton courage :
Arreſte, fuyarde, tes pas,
Et toy ja d'âge pour m'attendre
Laiſſe ta mere, & vien apprendre
Combien l'Amour donne d'eſbas.

Hanſon, voici le iour
Où la beauté qui la terre décore,
Et que mon œil peu ſagement adore,
Vint en ce beau ſeiour.
Le Ciel d'amour atteint,
Ardant de voir tant de beautez l'admire,
Et ſe courbant deſſus ſa face, mire
Tout l'honneur de ſon teint.
Car les diuins flambeaux,
Grandeur, vertu, les Amours, & la Grace,
A qui mieux mieux embellirent ſa face
De leurs preſens plus beaux.
Afin que par ſes yeux
Tout l'imparfait de ma ieuneſſe folle
Fuſt corrigé, & qu'elle fuſt l'idole
Pour me guider au mieux.
Heureux iour retourné,
A tout iamais i'auray de toy memoire,
Et d'en en an ie chanteray la gloire
De l'honneur en toy né.
Sus Page, viſtement
Donne ma lyre, afin que ſur ſa corde
D'vn pouce doux en ſa faueur ſ'accorde
Ce beau iour ſaintement.
Seme par la maiſon
Tout le treſor des prez & de la plaine,
Le lis, la roſe, & cela dont eſt pleine
La nouuelle ſaiſon.
Puis crie au temple auſſi,
Que le Soleil ne vit oncques iournée
Qui fuſt de gloire & d'honneur tant ornée
Comme il voit ceſte-cy.

A V REVERENDISSIME CARDINAL DV BELLAY.

DEdans ce grand Monde où nous ſommes
Enclos generalement,
Il n'y a tant ſeulement
» *Qu'vn genre des Dieux, & des hommes :*
» *Eux & nous n'auons mere qu'vne,*
» *Tous par elle nous viuons,*
» *Et pour heritage auons*
» *Ceſte grand' lumiere commune.*
» *Noſtre raiſon qui tout auiſe,*
» *Des Dieux compagnons nous rend :*
» *Sans plus vn ſeul different*
» *Noſtre genre & le leur diuiſe.*
„ *La vie aux Dieux n'eſt conſumée,*
„ *Immortel eſt leur ſejour,*
„ *Et l'homme ne vit qu'vn iour*
„ *Fuyant comme vn ſonge ou fumee :*
Mais celuy qui acquiert la grace
D'vn bien-heureux eſcriuant,
De mortel ſe fait viuant,
Et au rang des celeſtes paſſe :
Comme toy, que la Muſe appriſe
De ton Macrin a chanté,
Et t'a vn los enfanté
Qui la fuitte des ans meſpriſe.
Elle a perpetué ta gloire
La logeant là haut aux Cieux,
Et a fait eſgale aux Dieux
L'eternité de ta memoire.
Apprenez donc vous Rois, & Princes
Les Poëtes honorer,
Qui ſeuls peuuent decorer
Vous, vos ſujets & vos prouinces.
Sans plus le grand Prince Alexandre,
Qui à la terre commandoit,
Vn Homere demandoit
Pour faire ſes labeurs entendre.
La France d'Homeres eſt pleine,
Et d'eux liroit on les fais,
S'ils eſtoient tous ſatisfais
Autant que merite leur peine.

DES ROSES PLANTEES PREZ VN BLE'.

DIEV te gard l'honneur du Printemps
Qui étens
Tes beaux treſors ſur la branche,
Et qui découures au Soleil,
Le vermeil
De ta couleur viuement franche.
D'aſſez loin tu vois redoublé

Dans le blé
Ta face du vermillon teinte,
Dans le blé qu'on voit réioüir
De ioüir.
De ton image en ſon verd peinte.
Pres de toy ſentant ton odeur,
Plein d'ardeur,
Ie façonne vn vers, dont la grace
Maugré mille ſiecles viura,
Et ſuiura
Le long vol des ailes d'Horace.
Les vns chanteront les œillets
Vermeillets,
Ou du lis la fleur argentée,
Ou celle qui s'eſt par les prez
Diaprez
Du ſang des Princes enfantée.
Mais moy tant que chanter pourray
Ie louray
Touſiours en mes Odes la Roſe,
D'autant qu'elle porte le nom
De renom
De celle où ma vie eſt encloſe.

A CASSANDRE.

NYmphe aux beaux yeux, qui ſouffles de ta bouche
Vne Arabie à qui prés en approuche,
Pour déraciner mon eſmoy
Cent mille baiſers donne-moy:
Donne-les-moy, ça que ie les deuore,
Tu fais la morte, il m'en faut bien encore:
Redonne-m'en deux milliers donc,
Et ſur tous vn qui ſoit plus long
Que n'eſt celuy des douces colombelles
Priſes au ieu de leurs amours nouuelles:
Ainſi, ma CASSANDRE, *viuons*
Puis que les douze ans nous auons.
Incontinent nous mourrons, & Mercure
Nous voilera d'vne poudriere obſcure,
Et guidera nos triſtes pas
Au froid royaume de là bas,
Tenant au poing ſa verge meſſagere,
Crainte là bas de la troupe legere.
Si qu'auſſi toſt qu'aurons paſſé
Le lac neuf fois entrelaſſé,
Et que ſur nous ſa ſentence imployable
Aura jetté le Iuge inexorable,
Ne parens, ne deuotions,
Ne rentes, ne poſſeſſions
Ne fleſchiront la cruche ne l'audace
Du nautonnier, ſi bien qu'il nous repaſſe,
Du nautonnier qui n'a ſouci
De pauure, ne de riche auſſi.
Donc cependant que l'âge nous conuie
De nous ébatre, égayons noſtre vie:
Ne vois-tu le temps qui ſ'enfuit,
Et la vieilleſſe qui nous ſuit?

A LA SOVRCE DV LOIR.

SOurce d'argent toute pleine,
Dont le beau cours eternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel.
Sois donc orgueilleuſe & fiere
De le baigner de ton eau:
Nulle Françoiſe riuiere
N'en peut lauer vn plus beau.
Que les Muſes eternelles
D'habiter n'ont dedaigné,
Ne Phœbus qui dit par elles
L'art où ie ſuis enſeigné.
Qui deſſus ta riue herbuë
Iadis fut enamouré
De la Nymphe cheueluë,
La Nymphe au beau crin doré:
Et l'attrapa de viſteſſe
Fuyant le long de tes bords,
Et là rauit ſa ieuneſſe
Au milieu de mille efforts.
Si qu'auiourd'huy d'elle encores
Immortel eſt le renom
Dedans vn antre, qui ores
Se vante d'auoir ſon nom.
Fuy doncques, heureuſe Source,
Et par Vendoſme paſſant,
Retien la bride à la courſe
Le beau cryſtal effaçant.
Puis ſaluë mon la Haye
Du murmure de tes flots,
C'eſt celuy qui ne s'eſſaye
De ſonner en vain ton los.
Si le Ciel permet qu'il viue,

Il conuoira doucement
Les neuf Muſes ſur ta riue,
Pleines d'eſbahiſſement,
De le voir ſeul deſſus l'herbe,
Rememorant leurs leçons,
Faire aller ton flot ſuperbe,
Honoré par ſes Chanſons.
Va donques, & pren ces roſes,
Que ie reſpan au giron
De toy, Source, qui arroſes
Mon pays à l'enuiron.
Qui te ſuppli' par mes Muſes
De touſiours l'auoir à cœur,
Et que touſiours tu luy vſes
Des faueurs de ta liqueur;
Ne noyant ſes paſturages
D'eau par trop ſe reſpandant,
Ne defraudant les ouurages
Du laboureur attendant;
Mais fay que ton onde vtile,
Luy riant ioyeuſement,
Innocente ſe diſtile
Par ſes champs heureuſement.
Ainſi du DIEV *venerable*
De la mer, puiſſes auoir
Vne accolade honorable,
Entré chez luy pour le voir.

A RENE' D'VRVOY.

IE n'ay pas les mains appriſes
Au meſtier muet de ceux
Qui font vne image aſſiſe
Sur des piliers pareſſeux.
Ma peinture n'eſt pas nue;
Mais viue, & par l'Vniuers
Guindée en l'air ſe remue
Deſſus l'engin de mes vers.
Auiourd'huy faut que i'atteigne
Au parfaict de mon art beau,
VRVOY *m'a dit que ie peigne*
Ses vertus en ce tableau.
Muſes, ouurez-moy la porte
De voſtre cabinet ſaint,
Afin que de là i'apporte
Les traits dont il ſera peint.
Si ma boutique eſtoit riche
De vaiſſeaux labourez d'or,
Vers toy ie ne ſeroy chiche
Des plus beaux de mon threſor.
Et ſi ie ſerois encore
D'vne main large baillant
Le prix dont la Grece honore
Le Capitaine vaillant.
Mais ie n'ay telle puiſſance,
Tu n'en as auſſi beſoin:
Ta contente ſuffiſance
Les repouſſeroit bien loin.
Les vers ſans plus t'éjoüiſſent,
Mes vers doncq' ie t'offriray;
Les vers ſeulement ioüiſſent
Du droit que ie te diray.
Ne les pointes eſleuées,
Ne les marbres imprimez
De groſſes lettres grauées,
Ne les cuyures animez,
Ne font que les hommes viuent,
En images contrefaits,
Comme les vers qui les ſuiuent,
Pour teſmoins de leurs beaux faits.
Si la plume d'vn Poëte
Ne fauoriſoit leur Nom,
La vertu ſeroit muette,
Et ſans langue le renom.
Du grand Hector la memoire
Fuſt ja morte, ſi les vers
N'euſſent empané ſa gloire
Voletant par l'Vniuers.
De mille autres l'excellence,
Et l'honneur fuſt abatu:
Touſiours l'enuieux ſilence
S'arme contre la vertu.
Les plumes doctes & rares
Iuſqu'au Ciel ont enuoyé
Arracher des eaux auares
Achille preſque noyé.
C'eſt la Muſe qui engarde
Les bons de ne mourir pas,
Et qui nos talons regarde
Pour ne deualer là bas.
La Muſe l'Enfer deſfie,
Seule nous eſleue aux Cieux,
Seule nous donne la vie,
Et nous met au rang des Dieux.

LOrs que Bacchus entre chez moy,
Ie ſen le ſoin, ie ſen l'eſmoy
S'endormir, & raui me ſemble
Que dans mes coffres i'ay plus d'or,
Plus d'argent, & plus de threſor
Que Mide, ny que Crœſe enſemble.
Ie ne veux rien ſinon tourner
Par la dance & me couronner
Le chef d'vn tortis de lierre:
Ie foule en eſprit les honneurs,
Et les Eſtats des grands Seigneurs
A coups de pied i'écraze à terre.
Verſe-moy doncq' du vin nouueau
Pour m'arracher hors du cerueau
Le ſoin, par qui le cœur me tombe:
Verſe donc pour me l'arracher:
Il vaut mieux yure ſe coucher
Dans le lict, que mort dans la tombe.

I'Oſte GREVIN *de mes eſcris,*
Pour ce qu'il fut ſi mal-appris,
Afin de plaire au Caluiniſme,
(Ie vouloy dire à l'Atheïſme)
D'iniurier par ſes brocards
Mon nom cogneu de toutes parts,
Et dont il faiſoit tant d'eſtime
Par ſon diſcours & par ſa rime.
Les ingrats ie ne puis aimer:
Et toy, que ie veux bien nommer,
Beau Chreſtien, qui fais l'habile homme,
Pour te prendre au Pape de Rome,
Et à toute l'antiquité,
Ceſſe ton langage effronté,
Sans blaſmer, en blaſmant l'Egliſe,
Que le bon IESVS *auctoriſe,*
Ceux qui t'aymoient, & plus cent fois
Vrayment que tu ne meritois.
Vous n'auez les teſtes bien faites,
Vous eſtes deux nouueaux Poëtes,
Taiſez-vous, ou comme il faudra,
Mon Cuiſinier vous reſpondra,
Car de vous preſenter mon Page,
Ce vous ſeroit trop d'auantage.

SVR LA MORT D'VNE HACQVENEE.

LEs trois Parques à ta naiſſance
T'auoyent octroyé le pouuoir
De ne mourir, ains que de France
Le dernier bord tu peuſſes voir.
Or, pour là fin de tes iournées,
Ton dernier voyage reſtoit
Icy deſſous les Pyrenees,
Où l'arreſt de ta mort eſtoit.
Toy morte donc, que la Bretagne
Ta mere, ne ſe vante pas
De haquenée qui attaigne
Ta courſe, ton amble, ton pas:
Ne moins les ſablonneuſes plaines
De la chaude Afrique, où ſouuent
Les iumens (miracle) ſont pleines,
N'ayant mary ſinon le vent.

VEnus eſt par cent mille noms,
Et par cent mille autres ſurnoms
Des pauures Amans outragée:
L'vn la dit plus dure que fer,
L'autre la ſurnomme vn Enfer,
Et l'autre la nomme enragée.
L'vn l'appelle ſoucis & pleurs,
L'autre triſteſſes & douleurs,
Et l'autre la deſeſperée:
Mais moy, pour ce qu'elle a touſiours
Eſté propice à mes amours,
Ie la ſurnomme la ſucrée.

I'Oſeroit bien quelque Poëte
Nier des vers, douce Aloüette,
Quant à moy, ie ne l'oſerois:
Ie veux celebrer ton ramage
Sur tous oyſeaux qui ſont en cage,
Et ſur tous ceux qui ſont és bois.
Qu'il te fait bon oüir à l'heure
Que le bouuier les champs labeure,
Quand la terre le Printemps ſent,
Qui plus de ta chanſon eſt gaye,
Que courroucée de la playe
Du ſoc, qui l'eſtomac luy fend.

Si-toſt que tu es arroſée
Au poinct du iour, de la roſée,
Tu fais en l'air mille diſcours:
En l'air des aiſles tu fretilles,
Et penduë au Ciel tu babilles,
Et contes aux vents tes amours.
Puis du Ciel tu te laiſſes fondre
Dans vn ſillon vert, ſoit pour pondre,
Soit pour eſclorre, ou pour couuer,
Soit pour apporter la béchée
A tes petits, ou d'vne achée,
Ou d'vne chenille, ou d'vn ver.
Lors moy couché deſſus l'herbette,
D'vne part i'oy ta chanſonnette:
De l'autre ſus du poliot,
A l'abry de quelque fougere,
I'eſcoute la ieune Bergere
Qui dégoiſe ſon lerelot.
Lors ie dy, Tu es bien-heureuſe,
Gentille Aloüette amoureuſe,
Qui n'as peur ny ſoucy de riens,
Qui iamais au cœur n'as ſentie
Les deſdains d'vne fiere amie,
Ny le ſoin d'amaſſer des biens:
Ou ſi quelque ſoucy te touche,
C'eſt, lors que le Soleil ſe couche,
De dormir, & de réueiller
De tes chanſons auec l'Aurore,
Et Bergers, & paſſans encore,
Pour les enuoyer trauailler.
Mais ie vy touſiours en triſteſſe,
Pour les fiertez d'vne Maiſtreſſe,
Qui paye ma foy de trauaux,
Et d'vne plaiſante menſonge,
Menſonge qui touſiours alonge
La longue trame de mes maux.

SI tu me peux conter les fleurs
Du Printemps, & combien d'arene
La mer trouble de ſes erreurs
Contre le bord d'Afrique ameine;
Si tu me peux conter des Cieux
Toutes les eſtoilles ardantes,
Et des vieux cheſnes ſpacieux
Toutes les fueilles verdoyantes:
Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans, & leur peine dure,
Ie te feray le ſeul conteur,
MAGNY, des amours que i'endure.
Conte d'vn rang premierement
Deux cens que ie pris en Touraine,
De l'autre rang ſecondement
Quatre cens que ie pris au Maine.
Conte, mais jette prés à prés,
Tous ceux d'Angers, & de la ville
D'Amboiſe, & de Vendoſme aprés,
Qui ſe montent plus de cent mille.
Conte aprés ſix cens à la fois,
Dont à Paris ie me vy prendre,
Conte cent millions qu'à Blois
Ie pris dans les yeux de Caſſandre.
Quoy? tu fais les contes trop cours:
Il ſemble que portes enuie
Au grand nombre de mes amours,
Conte-les tous, ie te ſupplie.
Mais non, il les vaut mieux oſter:
Car tu ne trouuerois en France
Aſſez de gettons pour conter
D'amours vne telle abondance.

CErtes, par effect, ie ſçay
Ce vieil prouerbe eſtre vray,
» *Qu'entre la bouche & le verre*
» *Le vin ſouuent tombe à terre,*
» *Et ne faut que l'homme humain*
» *S'aſſeure de nulle choſe,*
» *Si ja ne la tient encloſe*
» *Eſtroittement dans la main.*
On dit que le Ciel eſgal
Donne du bien & du mal
Indifferemment à l'homme:
Mais à moy mal-heureux, comme
Si i'eſtois conceu d'vn chien,
Ou d'vne fiere lionne,
Touſiours mal ſus mal me donne,
Et iamais vn pauure bien.
Ainſi, cruel, il te plaiſt
De m'abbatre, & qui pis eſt,
Comme ſi portois enuie
Aux angoiſſes de ma vie,
Pour me faire au double choir
En toute miſere extréme,
Tu me fais haïr moy-meſme,
Et du tout m'oſtes l'eſpoir.

MA Maiſtreſſe que i'aime mieux
Dix mille fois ny que mes yeux,
Ny que mon cœur, ny que ma vie ;
Ne me donne plus, ie te prie,
Des confitures pour manger,
Penſant ma fiéure ſoulager :
Car ta confiture, Mignonne,
Tant elle eſt douce ne me donne
Qu'vn deſir de touſiours vouloir
Eſtre malade pour auoir
Tes friandiſes en la bouche.
Mais bien ſi quelque ennuy te touche
De me voir ainſi tourmenté
Pour la perte de ma ſanté,
Et ſi tu veux que dés ceſte heure,
Pour viure dedans moy ie meure,
Fay-moy ſerment par Cupidon,
Par ſes traits & par ſon brandon,
Et par ſon arc, & par ſa trouſſe,
Et par Venus qui eſt ſi douce
A celles qui gardent leur foy :
Que iamais vn autre que moy,
Fuſt-ce vn Adonis, n'aura place
En ton heureuſe bonne-grace :
Lors ton ſerment pourra guarir
La fiéure qui me fait mourir,
Et non ta douce confiture,
Qui ne m'eſt que vaine paſture.

AH heureuſe maladie,
Comment es-tu ſi hardie
D'aſſaillir mon pauure corps
Qu'Amour dedans & dehors
De nuit & de iour enflame
Iuſques au profond de l'ame !
Et ſans pitié prend à ieu
De le mettre tout en feu ?
Ne crains-tu point, vieille bleſme,
Qu'il ne te brule toy-meſme ?
Mais que cherches-tu chez-moy ?
Sonde-moy par tout, & voy
Que ie ne ſuis plus au nombre
Des viuans, mais bien vn Ombre
De ceux qu'Amour & la Mort
Ont conduit delà le port
Compagnon des troupes vaines.
Ie n'ay plus ny ſang ny veines,
Ny flanc, ny poumons, ny cœur ;
Long-temps a que la rigueur
De ma trop fiere Caſſandre
Me les a tournez en cendre.
Donc ſi tu veux m'offenſer,
Il te faut aller bleſſer
Le tendre corps de m'amie :
Car en elle giſt ma vie,
Et non en moy qui mort ſuis,
Et qui ſans ame ne puis
Sentir choſe qu'on me face,
Non plus qu'vne froide maſſe
De rocher ou de metal,
Qui ne ſent ne bien ne mal.

A SON LIVRE.

BIen qu'en toy mon liure on n'oye
Achille és plaines de Troye,
Brandir l'homicide dard,
Et qu'vn Hector n'y foudroye
L'eſtomac d'vn Grec ſoudard :
Ne laiſſe pourtant de mettre
Tes vers au iour, car le metre
Qu'en toy bruire tu entens,
T'oſe pour iamais promettre
Te faire vainqueur du temps.
Si la gloire & la lumiere
De Smyrne luit la premiere,
L'honneur ſur tous emportant,
Vne muette fumee
N'obſcurcit Thebes pourtant.
Les vers qu'il m'a pleu de dire
Sur les langues de ma Lyre
Viuront, & ſuperieurs
Du Temps, on les voirra lire
Des hommes poſterieurs.
Sus donc, Renommée, charge
Deſſus ton eſpaule large
Mon nom qui tente les Cieux,
Et le couure ſous ta targe
De peur du trait enuieux.
Mon nom dés l'onde Atlantique
Iuſqu'au dos du More antique
Soit immortel teſmoigné,
Et depuis l'Iſle erratique
Iuſqu'au Breton eſloigné.

A fin que mon labeur croiſſe,
Et ſonoreux apparoiſſe
Lyrique par deſſus tous,
Et que Thebes ſe cognoiſſe
Faite Françoiſe par nous.

CEpendant que ce beau mois dure,
Mignonne, allons ſur la verdure,
Ne laiſſon perdre en vain le temps:
L'âge gliſſant qui ne ſ'arreſte,
Meſlant le poil de noſtre teſte,
S'enfuit ainſi que le Printemps.
Donc cependant que noſtre vie
Et le temps d'aimer nous conuie,
Aymon, moiſſonnon nos deſirs,
Paſſon l'Amour de veine en veine:
Incontinent la mort prochaine
Viendra deſrober nos plaiſirs.

ODELETTE.

BIouon, le iour n'eſt ſi long que le doy,
Ie perds, Amy, mes ſoucis quand ie boy,
Donne-moy viſte vn iambon ſous ta treille,
Et la bouteille
Groſſe à merueille
Glougloute aupres de moy:
Auec la taſſe & la roſe vermeille
Il faut chaſſer l'eſmoy.

A IEAN DAVRAT.

PViſſé-ie entonner vn vers
Qui raconte à l'Vniuers
Ton los porté ſus ſon aile,
Et combien ie fus heureux
Succer le laict ſauoureux
De ta feconde mammelle.
Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement,
Ie ne ſçay quelles merueilles,
Que vulgaires ie rendy,
Et premier les eſpandy
Dans les Françoiſes aureilles.
Si en mes vers tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Verſé pour ton los repaiſtre:
Qui m'en oſeroit blaſmer?
Le diſciple doit aimer,
Vanter & loüer ſon maiſtre.
Nul ne peut monſtrer deuant
Qu'il ſoit expert & ſçauant,
Et l'ignorance n'enſeigne
Comme on ſe doit couronner
Et le chef enuironner
D'vne verdoyante enſaigne.
Si i'ay du bruit il n'eſt mien,
Ie le confeſſe eſtre tien,
Dont la ſcience hautaine
Tout alteré me trouua,
Et bien ieune m'abreuua
De l'vne & l'autre fontaine.
De ſa mere l'apprentif
Peut de ſon Luth deceptif
Tromper les bandes rurales:
Puiſſe auenir que ma vois
Attire & flate des Rois
Les grandes mains liberales.
L'honneur nourrit le ſçauoir
Quand l'œil d'vn Prince veut voir
Le miniſtre de la Muſe,
Phebus luy fait ſes leçons,
Phebus aime ſes chanſons,
Et ſon Luth ne luy refuſe.
On ne ſe trauaille point
Ayant vn diſciple époint
A vertu dés ſa naiſſance;
En peu de iours il eſt fait
D'apprentif maiſtre parfait,
I'en donne aſſez cognoiſſance.

A RENE' D'ORADOVR
Abbé de Beus.

LE Temps de toutes choſes maiſtre,
Les ſaiſons de l'an terminant,
Monſtre aſſez que rien ne peut eſtre
Longuement durable en ſon eſtre
Sans ſe changer incontinant.
Ores l'Hyuer brunit les Cieux
D'vn grand voile obſcur emmuré;
Ores il ſouſle audacieux,
Ores froid, ores pluuieux,

En ſon inconſtance aſſeuré.
Puis quand il s'enfuit variable,
On reuoit Zephyre arriuer,
Amenant vn Ciel amiable,
Qui eſt beaucoup plus aggreable,
Apres qu'on a ſenti l'Hyuer.
Quand vn ſoucy triſte & hideux,
ORADOVR, *te viendroit ſaiſir,*
Ne t'effroye d'vn ny de deux:
Car le Temps ſeul, en dépit d'eux,
Te rendra libre à ton plaiſir.
Deſſus ton Luth pour eux ne ceſſe,
Si tu me crois, de raconter
Les paſſions de ta Maiſtreſſe,
Et comme ſa voix flatereſſe
L'ame du corps te ſceut oſter.
De t'amie le nom aimé
Ores ſur les eaux ſoit oüy,
Et ores par le bois ramé,
Qu'il n'y ait pré de fleurs ſemé
Que d'elle ne ſoit éjoüy.
Aucunefois prés du riuage
Lentement couché ſur le jonc,
Tu oyras dans le bois ſauuage
La veuue Tourtre en ſon ramage
Se lamenter deſſus vn tronc.
Voilà comment il faut caſſer
L'effort des ennuis odieux,
Et le ſoin du cœur effacer:
Jncontinent tu dois paſſer
Les flots tant redoutez des Dieux.
Apres la tourmente bien forte
Le Nautonnier, dur au labeur,
Boit ſur la prouë, & reconforte
Sa troupe languiſſante & morte,
Chaſſant leur miſerable peur.
Compagnons, l'enduré tourmen
Par le vin nous effacerons:
Sus, ſus, viuons ioyeuſement,
Apres boire, plus aiſément
La voile nous rehauſſerons.

DE LA IEVNE AMIE d'vn ſien Amy.

LA Geniſſe n'eſt aſſez druë,
Atten que ſes ans ſoient venus,
Ne forte aſſez à la charruë,
Ne pour le taureau qui ſe ruë
Lourdement aux jeux de Venus:
Ains meſlée auecques les veaux,
Folâtre d'vne courſe viſte,
Ou deſſous les ſaules nouueaux
Se veautre à l'ombre, ou prés des eaux
Les flammes du Soleil éuite.
Jamais n'endure qu'on la touche,
Fuyant à bonds comme vn cheureau,
Comme vn ieune cheureau farouche,
Qui ſur le Printemps ſ'eſcarmouche
Par le tapis d'vn verd preau.
Ne ſois enuieux du deſir
Des raiſins trop verts, car l'Automne
Les meurira tout à loiſir,
Lors tu pourras à ton plaiſir
Manger la grappe meure & bonne.
Le temps rauiſſant ton vert âge
Le luy don'ra: voilà le point
Comme elle croiſtra d'auantage,
Tirant vn gain de ton dommage,
Dommage que l'on ne ſent point.
Jà me ſemble que ie la voy
Mignarde en ton giron aſſiſe,
Te iurer eternelle foy,
Et ne ſçauoir partir de toy,
Tant en toy ſon cœur aura miſe.
De toy penſiue & idolâtre
T'adorera quelque matin,
Ie preuoy ta main qui folâtre
Déja ſur ſa cuiſſe d'albâtre,
Et ſur l'vn & l'autre tetin.
Mais quoy? pour neant tu pretens
De vouloir violenter ores
L'inexorable loy du temps,
Que le plaiſir que tu attens
Ne te veut pas donner encores.

A LA MVSE CLEION, pour celebrer MACLOV DE LA HAYE, le premier iour du mois de May.

MVſes aux yeux noirs, mes pucelles,
Mes Muſes, dont les eſtincelles
Ardent mon nom par l'Vniuers,
De MACLOV *ſacrez la memoire,*
Et faites diſtiller ſa gloire
Dans le doux ſucre de vos vers.
O qui des foreſts cheueluës,
Et des belles riues veluës,
Cleion, t'éjoüis, ſus auant
Cent fleurs pour mon LA HAYE *amaſſe,*
Et qu'vne couronne on luy face
Pour ombrager ſon front ſçauant.
A toy, & à tes ſœurs compagnes
Il appartient par vos montaignes
L'eterniſer en ce verd mois:
Là donc, que ſa gloire ſ'épande,
Et ſur les cordes on l'étande
Du Luth qui bruit en Vendomois.

A CHARLES DE PISSELEV, Eueſque de Condon.

VE nul papier d'orénauant
Par moy ne ſanime ſans mettre
(Docte Prelat) ton nom deuant
Pour donner faueur à mon metre.
C'eſt luy qui mieux te fera viure
Qu'vn pourtrait de marbre attaché,
Ou qu'vne medaille de cuyure
Miſe à ton los dans vn marché.
Si perles ou rubis i'auoye
Dedans mes coffres à preſent,
Et tout cela que l'Jnde enuoye
Aux froides terres pour preſent;
Tu les aurois comme ma ryme:
Mais CHARLES *(ou ie me deçoy)*
Ou tu en ferois peu d'eſtime,
Et les bannirois loin de toy.
Rien que les Muſes ne t'émeuuent,
Les Muſes donc ie vueil t'offrir,
Les Muſes qui viues ne peuuent
L'oubliuieux tombeau ſouffrir.
Qui penſes-tu qui ait fait croiſtre
Hector, ou Aiax ſi fameux,
Ne te puis-ie faire apparoiſtre
Par renommée autant comme eux?
Certes le fort & puiſſant ſtile
Des Poëtes bien eſcriuans,
Du creux de la foſſe inutile
Les a deterré tous viuans.
Bien quand ta main auroit repriſe
La ſerue Boulongne, & donté
Juſqu'aux deux bouts de la Thamiſe
L'Anglois à force ſurmonté;
Tu n'as rien fait, ſi telle gloire
N'eſt pourtraite en mes vers, à fin
Que ta renaiſſante memoire
Viue par les bouches ſans fin.
Les liures ſeuls ont de la terre
Jupiter aux Cieux enuoyé,
Et luy ont donné le tonnerre
Dont Encelade eſt foudroyé.
Ainſi les deux freres d'Heleine
Par leur faueur ſe firent Dieux,
Sauuant la Nau qui eſt jà pleine
De flots, & de flots odieux.

A DIEV POVR LA FAMINE.

O Dieu des exercites,
Qui aux Iſraëlites
Donnant iadis ſecours,
Fendis en deux le cours
De la rouge eau ſalée,
Et comme vne valée
Que deux tertres eſpars
Emmurent de deux pars,
Tu fis au milieu d'elle
Vne voye fidelle,
Où à pied ſec parmi
Paſſa ton peuple ami:
Et puis en renuerſant
Le flot obeyſſant
Sus le Prince obſtiné,
Tu as exterminé
Luy & ſa gent noyée
Sous l'onde renuoyée.
Ton peuple errant delà

Aux deſerts cà & là,
Les veaux de fonte adore,
Mais pour ſa faute encore
Le Ciel ne laiſſe pas
De pleuuoir ſon repas,
Qu'il receut de ta grace
Par quarante ans d'eſpace.
O Seigneur, retourne ores
Tes yeux, & voy encores
Ton peuple languiſſant,
Ton peuple periſſant,
Que la palle famine (.)
(Mort eſtrange) extermine.
Pere, nous ſçauons bien
Selon tes loix, combien
Nos iournalieres fautes
Sont horribles & hautes:
Et voyant nos pechez
Dont ſommes entachez,
Que ceſte affliction
N'eſt pas punition:
Mais nous ſçauons auſſi,
Que nous aurons merci,
Toutes les fois que nous
Flechiſſans les genous
Et ſouleuans la face
Demanderons ta grace.
Las, ô Dieu! ſur nous veille,
Et de benigne aureille (.)
En ceſte aſpre ſaiſon
Reçoy noſtre oraiſon:
Ou bien ſur les Tartares,
Turcs, Scythes, & Barbares
Qui n'ont la cognoiſſance
Du bruit de ta puiſſance,
O Seigneur, hardiment
Eſpan ce chaſtiment,
Et ton peuple conſole
Qui croit en ta parole,
Ou fay encor renaiſtre
Les ans du premier eſtre,
L'âge d'or precieux,
Où le peuple ocieux
Viuoit aux bois ſans peine
De glan cheut & de feine.

A CASSANDRE.

LE Printemps vient, naiſſez fleurettes
Coupables de mes amourettes,
Sus naiſſez, & toutes enſemble
Variez par voſtre peinture
Vn manteau verd à la Nature.
CASSANDRE, *qui tant leur reſſemble,*
Tu crois comme elles, ce me ſemble,
Et ton petit poil accourci
S'allonge en fil d'or auec l'âge
Comme vn reuerdiſſant fueillage.
Tu croiſtras donc pour le ſouci
De maint peuple, & de moy auſſi,
Et ſi feras les fleurs compagnes
Qui croiſſent à l'enui de toy
Pallir de l'Amour comme moy.
Et les eaux baignans les campagnes,
Celles qui tonnent aux montaignes,
Frappant contre leur bord dolant,
Bruiront leurs amours eternelles
Si ton bel œil ſe mire en elles.
Apres maints cours de l'an volant,
Les Cieux pour t'enfanter, voulant
Se piller eux-meſmes, ont pris
Tout le beau vers eux retourné
Et de toy le Monde ont orné.
A fin qu'on ne mette à meſpris
Mes chants pour t'amour entrepris,
Qui les traits de ta beauté ſuiuent,
Et qui d'vn vers laborieux
La font remonter iuſqu'aux Dieux.
Les beautez iuſqu'aux Cieux arriuent
Si les Poëtes les deſcriuent:
Donc, CASSANDRE, *ſi tu m'aimois*
Tu apprendrois, de main docile,
L'art, & la maniere facile
Des Odes du Luth Vendomois.

CONTRE

CONTRE LA IEVNESSE FRANÇOISE CORROMPUË.

Esperons-nous l'Italie eſtre priſe,
Ouregaigner par meilleure entrepriſe
D'vn bras vindicatif,
Le ſerf butin de nos pertes ſi amples
Dont l'Eſpagnol a decoré ſes Temples
Deſſous le Roy captif?
Que telle gloire eſt loin de l'eſperance,
Voyant (ô temps) la ieuneſſe de France
A tout vice eſtre encline.
Outrecuidée en ſes ſautes ſe plaiſt,
Hait l'enſeigneur, l'ignorante qu'ell' eſt
De toute diſcipline.
Ny eſcrimer, combattre à la barriere,
Ne façonner poulains en la carriere,
Peu vertueuſe n'oſe.
Suit les putains, les naquets, les plaiſans,
Et laſchement corrompt ſes ieunes ans,
Sans oſer plus grand' choſe.
De telles gens CHARLES *n'a pas donté*
Naples, Veniſe, & Milan ſurmonté
Deſſous ſon joug rebelle,
Mais d'vn ſoldat braue, vaillant, & fort
Qui de ſoy-meſme alloit haſtant ſa mort
Par vne playe belle.
Le pigeon vient du pigeon, & la chéure
Naiſt de la chéure, & le liéure du liéure,
Le fils touſiours rapporte
Le naturel des parens auec luy:
Quel peuple donc pourroit naiſtre auiourd'huy
De race ſi peu forte?
La fille preſte à marier accorde
Trop librement ſa chanſon à la corde
D'vn poulce curieux:
Et veut encor Petrarque retenir,
A fin que mieux ell' puiſſe entretenir
L'amant luxurieux.
Il n'y a rien que cet âge où nous ſommes,
N'ait corrompu, il a gaſté les hommes,
Les nopces ſont polluës:
Des Dieux vengeurs, ſans honneur & ſans pris
Les Temples met l'Alleman à meſpris
Par ſectes diſſoluës.

A SON RETOVR DE GASCONGNE, VOYANT de loin Paris.

Deux & trois fois heureux ce mien regard,
Duquel ie voy la ville, où ſont infuſes
La diſcipline, & la gloire des Muſes.
C'eſt toy Paris, que DIEV *conſerue & gard':*
C'eſt toy qui as de ſcience auec art
Endoctriné mon ieune âge ignorant,
Et qui chez-toy par cinq ans demeurant
L'as allaicté du laict qui de toy part.
Combien ie ſen ma vie heureuſe en elle
En te voyant, au prix de ces monts blancs,
Qui ont l'échine, & la teſte, & les flancs
Chargez de glace, & de neige eternelle!
Ie voy déjà la bande ſolennelle
Du ſainct Parnaſſe en auant ſ'approcher,
Et me baiſer, m'accoler, & toucher,
Me r'appellant à ſon eſtude belle.
De l'autre part, ma Librairie, helas!
Grecque, Latine, Eſpagnole, Italique,
En me tançant d'vn front melancolique
Me dit, que plus ie n'adore Pallas.
Vn milion d'amis ne ſeront las
Deux iours entiers de me faire la feſte:
Vn Peletier qui a dedans ſa teſte
Muſes, & Dieux, les Nymphes, & leurs lacs:
*D'*AVRAT, *réueil de la ſcience morte,*
Et mon Berger qui ſ'eſt fait gouuerneur
Non de troupeaux, mais de gloire & d'hõneur
Tiendra mon corps laſſé d'vne main forte:
Tel iour heureux, qui tant d'aiſe m'apporte,
Soit par mes vers iuſqu'au Ciel colloqué,
Et ſur mon cœur d'vn blanc trauers marqué,
A celle fin que iamais il n'en ſorte.
Mon Oradour, ne Maclou n'y ſont mie,
L'vn eſt allé à Rome pour le Roy,
L'autre en Anjou, eſclaue de ſa ſoy,
Vit ſous l'Empire aſſez doux de ſ'amie.
Soit par la reſte vne joye accomplie;
De folaſtrer faiſon noſtre deuoir:
Ce iour paſſé, ie ſuis preſt d'aller voir

Si pour le temps les lettres on oublie.
Plus que deuant ie t'aimeray, mon Liure:
A celle fin que le ſçauoir i'apprinſe,
I'ay delaiſſé & Cour, & Roy, & Prince,
Où i'eſtoy bien quand ie les vouloy ſuiure,
Pour recompenſe auſſi ie me voy viure,
Et iuſqu'au Ciel icy bas remué:
Ainſi qu'Horace en Cygne tranſmué
I'ay fait vn vol qui de mort me deliure.
Car ſi le iour voit mon œuure entrepris,
L'Eſpagne docte, & l'Italie appriſe,
Celuy qui boit le Rhin, & la Tamiſe,
Voudra m'apprendre ainſi que ie l'appris,
Et mon labeur aura loüange, & pris:
Sus, Vendomois (petit pays) ſus donques
Eſioüy-toy, ſi iu t'éjoüys oncques,
Ie voy ton Nom ſameux par mes eſcris.

A BOVIV, ANGEVIN.

Eſtui-cy en vers les gloires
Des Dieux vainqueurs eſcrira,
Et ceſtui-là les victoires
De nos vieux Princes dira.
Mais moy ie veux que ma Muſe
Répande ton nom par l'air,
Et que toute ſ'y amuſe
Si peu qu'elle ſçait parler:
Pour eſtre de noſtre France
L'vn de ceux qui ont défait
Le vilain Monſtre Ignorance,
Et le ſiecle d'or refait.
Que celuy qui ſ'eſtudie
D'eſtre pour iamais viuant,
La main d'vn Peintre mendie,
Ou l'encre d'vn eſcriuant.
Mais toy, qui hautain dépriſe
Vne empruntée faueur
De la main (tant ſoit appriſe)
D'vn Poëte, ou engraueur;
Tu peux, maugré la Mort bleſme,
Mieux qu'vne plume ou tableau,
T'arracher, viuant, toy-meſme
Hors de l'oublieux tombeau:
Faiſant vn vers plus durable
Qu'vn Coloſſe elabouré,
Ou la tombe memorable
Dont Mauſole eſt honoré.
Les Pyramides tirées
Des entrailles d'vn rocher,
Iadis des Rois admirées,
Le Temps a fait trébucher.
Mais ſi l'eſprit Poëtique
Qui m'agite, n'eſt errant,
Plus que nul pilier antique
Ton œuure ſera durant.
Et ſi preuoy que la gloire
De ton vagabond renom
Ne fera ſonner à Loire
Contre ſes bords que ton nom.
Et le tournant en ſon onde
Le rü'ra dedans la mer,
A fin que le vent au Monde
Le puiſſe par tout ſemer.

CONTRE VN QVI LVY deſroba ſon Horace.

Viconque ait mon liure pris,
D'oreſnauant ſoit-il épris
D'vne fureur, tant qu'il luy ſemble
Voir au Ciel deux Soleils enſemble,
Comme Penthée.
Au dos, pour ſa punition,
Pende ſans intermiſſion
Vne furie qui le ſuiue:
Sa coulpe luy ſoit tant qu'il viue
Repreſentée.

A MACLOV DE LA HAYE, SVR LE TRAITTE' DE LA Paix, fait entre le Roy François, & Henry d'Angleterre, 1544.

IL eſt maintenant temps de boire,
Et d'vn doux vin obliuieux
Faire aſſoupir en la memoire
Le ſoin de noſtre aiſe enuieux.
Que c'eſtoit choſe defenduë
Auparauant de ſ'éjoüyr,
Ains que la Paix nous fuſt renduë,
Et le repos pour en joüyr?
Je dy quand Mars armoit l'Eſpagne
Contre les François indontez,

Et ce peuple que la mer bagne
(Hors du monde) de tous coſtez,
L'Eſpagne en picques violentes
Furieuſe, & ce peuple icy,
Par ſes fleches en l'air volantes
A craindre grandement auſſi.
Puis que la paix eſt reuenuë
Nous embellir de ſon ſeiour,
La ioye en l'obſcur detenuë,
Doit à ſon rang ſortir au iour.
Sus, Page, en l'honneur des trois Graces,
Verſe trois fois en ce pot neuf,
Et neuf fois en ces neuues taſſes,
En l'honneur des Sœurs qui ſont neuf.
Ces lys, & les roſes naïues
Sont eſpanduës lentement,
Ie hay les mains qui ſont oiſiues,
Qu'on ſe deſpeche viſtement:
Là donc amy, de corde neuue
R'anime ton Luth endormy;
Le Luth auec le vin ſe treuue
Plus doux, s'il eſt meſlé parmy.
O quel Zephyre fauorable
Portera ce folaſtre bruit
Dedans l'oreille inexorable
De Magdaleine qui nous fuit?
Le ſoin qui en l'ame s'engraue
Secourre aux vents ore tu dois:
C'eſt choſe ſage, & vray'ment graue,
De faire le fol quelque-fois.
La Nymphe aupres de ton repere,
Vn bal ſur l'herbe demenans.
Comme ie deſire, Fontaine,
De plus ne ſonger boire en toy
L'Eſté, lors que la fiéure ameine
La mort deſpite contre moy.

A SA MVSE.

Roſſi-toy, ma Muſe Françoiſe,
Et enfante vn vers reſonant,
Qui bruſle d'vne telle noiſe
Qu'vn fleuue debordé tonant:
Alors qu'il ſaccage & emmeine,
Pillant de ſon flot, ſans mercy,
Le threſor de la riche plaine;
Le bœuf & le bouuier auſſi.
Et fay voir aux yeux de la France
Vn vers qui ſoit induſtrieux,
Foudroyant la vieille ignorance
De nos peres peu curieux.
Ne ſuy ny le ſens, ny la rime,
Ny l'art du moderne ignorant,
Bien que le vulgaire l'eſtime,
Et en béant l'aille adorant.
Sus donque l'Enuie ſurmonte,
Coupe la teſte à ce ſerpent,
Par tel chemin au ciel on monte,
Et le nom au monde s'épend.

A LA FONTAINE Bellerie.

Argentine Fontaine viue,
De qui le beau cryſtal courant,
D'vne fuitte lente & tardiue
Reſſuſcite le pré mourant.
Quand l'Eſté meſſager moiſſonne
Le ſein de Ceres deueſtu,
Et l'aire par compas reſonne
Deſſous l'eſpy de blé battu.
A tout iamais puiſſes-tu eſtre
En honneur, & religion
Au bœuf & au bouuier champeſtre
De ta voiſine region.
Et la Lune d'vn œil proſpere,
Voye les bouquins amenans

A la Foreſt de Gaſtine.

Donques, Foreſt, c'eſt à ce iour
Que noſtre Muſe oiſiue
Veut rompre pour toy ſon ſeiour,
Auſſi tu ſeras viue.
Ie te dy viue pour le moins
Autant que celles, voire
De qui les Latins ſont teſmoins,
Et les Grecs, de leur gloire.
De quel preſent te puis-je auſſi
Payer & ſatisfaire,
Plus grand que ceſtuy-là qu'icy
Ma plume te veut faire?
Toy, qui au doux froid de tes bois
Rauy d'eſprit m'amuſes:

Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me reſpondent les Muſes.
Toy, qui deuant qu'il naiſſe en moy,
Le ſoin meurtrier arraches:
C'eſt toy qui de tout eſmoy
M'alleges & défaſches.
Toy, qui au caquet de mes vers
Eſtens l'oreille oyante,
Courbant' en bas les cheueux vers
De ta cime ployante.
La douce roſee te ſoit
Touſiours quotidiane,
Et le vent qu'en chaſſant reçoit
L'halenante Diane.
En toy habite deſormais
Des Muſes le college,
Et ton bois ne ſente iamais
La flâme ſacrilege.

A CASSANDRE.

SI cet enfant qui erre
Vagabond par la terre
Auecques le carquois,
Frere de l'arc Turquois,
Arc qui me point & mord,
Auoit ſon flambeau mort,
Allumé dans l'haleine (·.·)
Du Geant qui à peine
Tient le mont enuoyé
Sur ſon dos foudroyé,
Et m'en euſt en dormant
Bruſlé le cœur amant,
Comme (flâme indiſcrette)
A la Roine de Crete,
Encor ne m'auroit tant
Bruſlé ſa flâme eſtant
Repriſe en ſon flambeau, (·.·)
Que ton viſage beau,
Que ta bouche qui ſemble
Roſes, & Lis enſemble,
Que tes noirs yeux laſcifs,
Armez d'archiers ſourcis,
Qui mille fleches tirent
Dans les miens, qui ſe mirent
En ta face, ô pucelle,
Me plaiſant plus que celle
Qui deſdaignant Tithon,
Au matin le voit-on
Peindre de mille roſes
Ses barrieres deſcloſes.

DE FEV LAZARE DE Baïf, à Calliope.

SI les Dieux
Larmes d'yeux
Verſent pour la mort d'vn homme;
A ceſte heure,
Dieux, qu'on pleure,
Et qu'en dueil on ſe conſomme.
Calliope,
Et ta trope,
BAÏF *chantez en voix telle,*
Que ſa gloire
Par memoire
Soit ſaintement immortelle.
En maint tour,
A l'entour
Du cercueil croiſſe lierre.
Nuit & iour
Sans ſeiour,
A l'ignorance il eut guerre.
L'excellence
De la France
Mourut en Budé premiere,
Et encores
Morte eſt ores
Des Muſes l'autre lumiere.

A IOACHIM DV BELLAY Angeuin.

SI les ames vagabondes
Çà & là, des peres vieux,
Apres auoir beu les ondes
Du doux fleuue obliuieux,
Deſdaignans l'obſcur ſeiour,
Pleines d'amour de la vie premiere
Reuiennent voir de nos cieux la lumiere,
Et le clair de noſtre iour.
Si ce qu'a dit Pythagore
Pour vray l'on veut eſtimer.
L'ame de Petrarque encore
T'eſt venuë r'animer:

L'experience eſt pour moy,
Veu que ſon liure antiq' tu ne leus oncques,
Et tu eſcris ainſi comme luy, donques
Le meſme eſprit eſt en toy.
Vne Laure plus heureuſe
Te ſoit vn nouueau ſoucy,
Et que ta plume amoureuſe
Engraue à ſon tour auſſi,
Des contens l'heur & le bien,
A celle fin que noſtre ſiecle encore,
Comme le vieil, en te liſant t'honore,
Pour gaſter l'encre ſi bien.
D'vne nuit obliuieuſe
Pourquoy tes vers caches-tu?
La lumiere eſt enuieuſe
S'on luy cele la vertu:
Par vn labeur glorieux
Ont ſurmonté les fureurs Poëtiques
D'Homere, Horace, & des autres antiques
Les ſiecles iniurieux.

D'VN ROSSIGNOL abuſé.

EN May, lors que les riuieres
Des-enflent leurs ondes fieres
De la nége de l'Hyuer,
Et que l'on voit arriuer
Le beau ſigne qui r'aſſemble
Les amoureux joints enſemble,
Duquel la clarté naiſſant,
Sur vn bateau periſſant,
Le vent ſe couche, & la mer
Rengorge ſon flot amer,
Le marinier ſoucieux
Prenant vn front plus ioyeux.
Donc, au retour de ce temps
Que tout rit ſous le Printemps,
Le Roſſignol paſſager,
Eſtoit venu r'aſſieger
Sa fortereſſe ramée,
De ſon caquet animée:
Là ſoit qu'il vouluſt chanter
Amour ou le lamenter,
S'aſſit, ſi l'antiquité
Chenuë dit verité,
Sur vn huis, dont s'eſcartoit
Vn ruiſſeau qui clair partoit,
Chantant de voix ſi ſereine,
Si gaye, ſi ſouueraine,
Que les Cheſnes bien oyants,
Et les Pins en bas ployants
Leurs oreilles pour l'ouyr
S'en voulurent reſiouyr.
Ceſte Nymphe ſonoreuſe
Du fier enfant amoureuſe,
Iuſqu'au Ciel le chant rapporte,
Redoublant la voix de ſorte
Que les rochers d'eaux lauez
Et leurs pieds d'elle cauez,
Le Ciel feirent aſſez ſeur
De la champeſtre douceur.
Mais luy qui eſcoute vn ſon
Tout ſemblable à ſa chanſon,
Puis voyant ſon ombre vaine
Remirée en ſa fontaine,
Penſe que ſon ombre eſtoit
Vn oiſeau qui mieux chantoit.
Amour de gloire obſtinée
Auec toute beſte née,
Voulant demeurer le maiſtre
Et de ſoy le vainqueur eſtre,
Plus haut que deuant il ſonne,
Plus haut le bois en reſonne.
Il dit, & chante comment
Il fut teſmoin du tourment,
Que la ialouſe receut
Sous feint nom qui la deceut:
Et comme le Cheualier
Au iauelot ſingulier,
Se paſma deſſus la face
Que deſia la mort efface,
Appellant pluſtoſt les Dieux,
Et les aſtres odieux,
Pluſtoſt auecque grands cris
Comblant l'air de ſa Procris,
Deſpitoit le nom ſemblable,
Et le vent du fait coulpable.
Il vouloit encore dire
De Clytie le martire,
Lors que les Nymphes des bois
D'aiſe ne tenant leurs vois,
A ſe mocquer commencerent,
Et le mocquant l'offenſerent.
Luy qui a bien apperceu
Les oyant qu'il eſt deceu,
Teignit, tant ire le donte,

Ses jouës d'honneſte honte;
Si que rompant viſte en l'air,
Le vuide par ſon voler,
Tellement ſe diſparut
Qu'onques puis il n'apparut.
Qui eſt mieux ſemblable à toy
Petit Roſſignol que moy?
Tous deux des Nymphes enſemble
Sommes trompez ce me ſemble,
Toy de ton chant, moy du mien;
Ainſi nous nuit noſtre bien.
Car vers, ne chanſons eſcrites,
Ne rimes tant ſoient bien dites,
N'ont rompu la cruauté
D'vne de qui la beauté
Me lime iuſques au fond
Le cœur qui en flammes fond.
Mais ô Deeſſe doree
Des beaux Amans adoree,
Liure-la-moy quelque iour
Dedans vn lit à ſeiour,
Afin qu'ell' me baiſe, & touche,
Qu'ell' me mette dans la bouche
Ie ne ſçay quoy, dont Enuie
Ait deſpit toute ſa vie:
Qu'ell' me ſerre, qu'ell' m'encheſne
(Comme vn Lierre le Cheſne,
Ou la Vigne les Ormeaux)
Mon col de ſes bras iumeaux.

A GASPAR D'AVVERGNE.

VE tardes-tu, veu que les Muſes
T'ont eſlargi tant de ſçauoir,
Que plus ſouuent tu ne t'amuſes
A les chanter, & que tu n'vſes
De l'art qu'ell's t'ont fait receuoir?
Tu as le temps qu'il faut auoir,
Repos d'eſprit, & patience,
Doux inſtrument de la ſcience:
Et toutefois l'heure s'enfuit
D'vn pied leger & diligent,
Sans que ton eſprit negligent
Face apparoiſtre de ſon fruit.
On ne voit champ tant ſoit fertil,
S'il n'eſt poitry du labourage,
Qu'à la fin ne vienne inutil,
Voire & le champ ioignant fut-il
Du Nil Egyptien riuage.
Tant ſoit vn cheual de courage,
Et couſtumier à ſurmonter,
S'on eſt long-temps ſans y monter
Il deuient roſſe, & fort en bride:
Ainſi des Muſes l'eſcriuain,
S'il les delaiſſe, helas! en vain
Il les inuoque apres pour guide.
L'orfeure de tenir n'a honte
Les inſtrumens de ſon meſtier,
Son plaiſir ſa peine ſurmonte,
Tellement qu'il feroit grand conte
Eſtre oiſif vn iour tout entier:
Ton art le paſſe d'vn quartier,
Quoy? voire du tout ce me ſemble,
Toutefois encre & plume enſemble
Tu crains pareſſeux à toucher.
D'oreſnauant eſcry, compoſe:
La loüange pour peu de choſe
S'achette, & qu'eſt-il rien plus cher?
Mainte ville iadis puiſſante
Eſt ores morte auec ſon nom,
Enſeuelie, & languiſſante,
Et Troye eſt encor floriſſante,
Comme vn beau Printemps, en renom:
Bien d'autres Roys qu'Agamemnon,
Ont fait reluire leur vertu,
Et ſi ſont morts, car ils n'ont eu
Vn Homere, qui mieux qu'en cuiure,
En medaille, en bronze ou tableau,
Les euſt arrachez du tombeau,
Faiſant leur nom viure & reuiure.

CHANT DE FOLIE A Bacchus.

DElaiſſe les peuples vaincus
Qui ſont ſous le lit de l'Aurore,
Et la ville, qui, ô Bacchus,
Ceremonieuſe t'adore.
De tes tigres tourne la bride
En France, où tu es inuoqué,
Et par l'air ton chariot guide
Deſſus en pompe colloqué.
Que ceſte feſte ne ſe face
Sans t'y trouuer, Pere ioyeux,
C'eſt de ton nom la dedicace,
Et le iour où l'on rit le mieux.

Voy-le-ci, ie le ſen venir,
Et mon cœur eſtonné ne peut
Sa grand' diuinité tenir,
Tant elle l'agite & l'eſmeut.
Quels ſont ces rochers où ie vois
Leger d'eſprit, quel eſt ce fleuue,
Quels ſont ces antres, & ces bois
Où ſeul eſgaré ie me treuue?
I'entens le bruire des cymbales
Et les champs ſonner Euoüé.
I'oy la rage des Bacchanales
Et le ſon du cor enroüé.
Icy le chancelant Silene
Sus vn tardif aſne monté,
Les inconſtans Satyres mene
Qui le ſouſtiennent d'vn coſté.
Qu'on boute du vin en la taſſe,
Sommelier, qu'on en verſe tant
Qu'il ſe reſpande dans la place,
Qu'on mange, qu'on boiue d'autant.
Amoureux, menez vos aimees,
Ballez & danſez ſans ſejour,
Que les torches ſoient allumees
Iuſques à la pointe du iour.
Sus, ſus, mignons, aux confitures,
Le cotignac vous ſemble bon,
Vous n'auez les dents aſſez dures
Pour faire peur à ce iambon.
Amis, à force de bien boire
Repouſſez de vous le ſoucy,
Que iamais plus n'en ſoit memoire:
Là doncques faites tous ainſi.
Helas! que c'eſt vn doux tourment
Suiure ce Dieu qui enuironne
Son chef de vigne & de ſerment,
En lieu de Royalle couronne.

PALINODIE A DENISE.

MAintenant vne fin, DENISE,
A mon vers ſcandaleux ſoit miſe
Qui ton cœur a deſpité,
Ou ſoit que rompu tu le noyes,
Que tu l'effaces, ou l'enuoyes
Au feu qu'il a merité.
La mere Cybele inſenſee
N'eſbranle pas tant la penſee
De ſon miniſtre chaſtré:
Non Bacchus, non Phœbus enſemble
Le ſein de ſon Preſtre qui tremble
Dedans ſa poitrine entré:
Comme l'ire quand elle enflâme
De ſa rage le fond de l'ame,
Qui ne s'eſpouuante pas
Non d'vn couteau, non d'vn naufrage,
Non d'vn Tyran, non d'vn orage
Que le Ciel darde çà bas.
De chaque beſte Promethée
A quelque partie adjouſtée
En l'homme, & d'art curieux
D'vn doux aigneau fit ſon viſage,
Luy trempant le cœur au courage
De quelque Lyon furieux.
Touſiours l'ire cauſe la guerre,
La ſeule ire a rué par terre
Le mur Amphionien:
Voire & fit qu'apres dix ans Troye
(Hector ja tué) fut la proye
Du grand Roy Mycenien.
„*Iamais l'humaine coniecture,*
„*N'a preueu la choſe future,*
„ *Et l'œil trop ardent de voir*
„*Le temps futur qui ne nous touche,*
„*En ſon auis demeure louche.*
„ *Qui le futur peut ſçauoir?*
Las! ſi i'euſſe preueu la peine
Dont maintenant ma vie eſt pleine,
Ie n'euſſe iamais laſché
Vne Ode ſi enuenimee,
Qui pour ſecher ta renommee
M'a le cœur du tout ſeché.
Or' penitent ie voy ma faute,
Je cognois combien elle eſt haute!
Et ie tends les mains afin
Que ta ſorceliere ſcience
Dont tu as tant d'experience,
Ne mette mes iours à fin.
Ie te ſuppli' par Proſerpine
(De Pluton la douce rapine)
Que courroucer il ne faut,
Et par les liures qui eſmeuuent
Les Aſtres charmez, & les peuuent
Faire deualer d'enhaut:
Reçoy mes miſerables larmes,
Et me deſlie de tes charmes,
Eſpouuentable labeur:

Deſtourne ton roüet, Preſtreſſe,
Deſchante le vers qui me preſſe
Tout le cœur de froide peur.
Telephe Prince de Myſie
Peut bien flechir la fantaſie
D'Achil pour le ſecourir,
Lors que ſa lance Pelienne,
En la meſme playe ancienne
Repaſſa pour le guarir.
D'Vlyſſe la peineuſe troupe
Reboiuant de Circe la coupe
Laiſſa des porcs le troupeau,
Et luy rougit dedans la face
La barbe, le teint & la grace
De ſon ancienne peau.
Aſſez & trop helas i'endure!
Aſſez & trop ma peine eſt dure!
Mon corps pollu par tes eaux,
Efface ſa couleur de roſes,
Et mes veines ne ſont encloſes
Sinon que de flaques peaux.
Ma teſte de tes onguents teinte,
Plus blanche qu'vn Cygne s'eſt peinte.
Le lict me ſemble eſpineux,
L'Aube me ſemble vne ſeree,
Plus ne m'eſt douce Cytheree,
Ny le gobelet vineux.
Appaiſe ta voix Marſienne,
Et fay que l'amour ancienne
Nous reglue enſemble mieux:
De moy ta colere repouſſe,
Et lors tu me ſeras plus douce
Que la clarté de mes yeux.

ODE.

MOn petit Bouquet mon mignon,
Qui m'es plus fidel compagnon
Qu'Oreſte ne fut à Pylade:
Tout le iour quand ie ſuis malade
Mes valets qui pour leur deuoir,
Le ſoin de moy deuroient auoir,
Vont à leur plaiſir par la ville,
Et ma vieille garde inutile
Apres auoir largement beu,
Yure, ſ'endort aupres du feu,
A l'heure qu'elle me deuſt dire
Des contes pour me faire rire.
Mais toy, petit Bouquet, mais toy
Ayant pitié de mon eſmoy
Iamais le iour tu ne me laiſſes
Seul compagnon de mes triſteſſes.
Que ne puis-ie autant que les Dieux?
Ie t'enuoiroy là haut aux Cieux
Fait d'vn bouquet vn aſtre inſigne,
Et te mettrois aupres du ſigne
Que Bacchus dans le Ciel poſa
Quand Ariadne il eſpouſa,
Qui ſeule lamentoit ſa perte
Au pied d'vne riue deſerte.

ODE.

PIpé des ruſes d'Amour
Ie me promenois vn iour
Deuant l'huis de ma cruelle,
Et tant rebuté i'eſtois,
Qu'en iurant ie promettois
De ne rentrer plus chez elle.
Il ſuffit d'auoir eſté
Neuf ou dix ans arreſté
Es cordes d'Amour, diſoye,
Il faut m'en déueloper,
Ou bien du tout les couper
Afin que libre ie ſoye.
Et pour ce faire ie pris
Vne dague que ie mis
Bien auant dedans la leſſe:
Et ſon nœud i'euſſe briſé,
Si lors ie n'euſſe auiſé
Deuant l'huis vne Déeſſe.
Mais incontinent que i'eu
Son corps garny d'aiſles veu,
Sa robe & ſa contenance,
Et ſon roquet retrouſſé,
Incontinent ie penſé
Que c'eſtoit Dame Eſperance.
Ie m'approche, elle me prit
Par la main dextre, & me dit.

ESPERANCE.

Où vas-tu, pauure Poëte?
Tu auras auec le temps
Tout le bien que tu pretens,
Et ce que ton cœur ſouhête.

Ta maiſtreſſe auoit raiſon
De tenir quelque ſaiſon
Rigueur à ta longue peine:
Elle le faiſoit expres,
Pour au vray cognoiſtre apres
Ton cœur & ta foy certaine.
Mais ores qu'elle ſçait bien
Par ſeure eſpreuue, combien
Ta loyale amitié dure:
D'elle-meſme te pri'ra, (∴)
Et benigne guarira
Le mal que ton cœur endure.

RONSARD.

Alors ie luy reſpondis:
Et qu'eſt-ce que tu me dis?
Veux-tu r'abuſer ma vie?
Apres me voir eſchappé
De celle qui m'a trompé (∴)
Veux-tu que ie m'y refie?
Dix ans ſont que ie la ſuis,
Et que pour elle ie ſuis
Comme vne perſonne morte:
Mais en lieu de luy ployer
Son orgueil, pour tout loyer
Ie muſe encor à ſa porte.
Non, non, il vaut mieux mourir
Tout d'vn coup, que de perir
En langueur par tant d'annees:
Ores ie veux de ma main
Me tuer, pour voir ſoudain
Toutes mes douleurs finees.

ESPERANCE.

Ah! qu'il te feroit bon voir
De tomber en deſeſpoir,
Quand l'Eſperance te guide?
Laiſſe, laiſſe ton eſmoy,
Laiſſe ta dague, & ſuy-moy
Là haut chez ton homicide.
Diſant ces mots ie ſuiuy
Ses pas, autant que ie vy.
Dans la chambre de Caſſandre.
Tien, dit l'Eſperance, tien:
Tout expres icy ie vien
Pour ton fugitif te rendre.
Il t'a ſerui longuement,
C'eſt raiſon que doucement
Ses angoiſſes tu luy oſtes:
Il te faut bien le traitter,
Craignant ce grand Iupiter,
Puis qu'il eſt l'vn de tes hoſtes.
A-tant elle ſ'eſlança
Dans le Ciel, & me laiſſa
Seul en ta Chambre, m'amie.
Là, doncque par amitié,
Là, Maiſtreſſe, pren pitié
De ton hoſte qui te prie.
Si i'ay quelque mal chez toy,
Iupiter, le iuſte Roy,
Foudroyra ta chere teſte:
Car il garde ceux qui ſont
Hoſtes, & tous ceux qui font
En miſere vne requeſte.

ODE POVR AMADIS IAMIN, SVR SA TRADUCTION d'Homere.

HOmere, il ſuffiſoit aſſez
D'auoir en Grece, aux temps paſſez,
Fait combattre pour toy ſept villes,
Sans qu'ores nos Gaules fertilles,
Pour ſe vanter de ton berceau
Reſiſſent vn combat nouueau.
En toy Iupiter transformé
Compoſa l'ouurage eſtimé
De l'Iliade & l'Odyſſee,
Et tu as ton ame paſſee
En IAMIN, *pour interpreter*
Les vers qu'en toy fit Jupiter.
C'eſt afin qu'en lieu de Gregeois
Tu fuſſes appelé François,
Et qu'on reuiſt la meſme noiſe
Pour toy en la terre Gauloiſe,
Qu'en Grece en ſept villes tu fis,
Qui toutes t'auoüent leur fils.
Tous deux en vn corps n'eſtes qu'vn,
Le Ciel vous eſt pere commun,
Vous n'eſtes ouurage de terre;
La terre que la mer enſerre,
Aux membres groſſiers & peſans,
N'engendre point de tels enfans.
Ou ſi la terre vous conceut,
Fut ſur Parnaſſe qui receut

La part au giron de ſes Muſes
Allaictant des liqueurs infuſes
Du Nectar vos membres petits
Entre les roſes & les lis.
Mais la terre ne peut auoir
Cet honneur de vous conceuoir,
Nature, de gros germe pleine,
Vous parturoit à toute peine:
Depuis, vous aymant par ſus tous
N'a daigné faire autre que vous.
Toute en vous deux elle ſe voit:
Ce qu'aux autres elle deuoit,
Elle l'a mis d'vn ſoin de mere
En ſon IAMIN, *en ſon Homere,*
Vous faiſant, comme deux Soleils,
Patrons des Muſes ſans pareils.
Mille Romains, pour haut louër,
Ont voulu ton vol égaler,
Mais pour neant, car l'artifice,
Au prix de la Nature, eſt vice,
Reſtant à la poſterité,
Adorable, & non imité.
Heureux le brazier d'Ilion,
Heureuſe Troye, vn milion
De villes riches & peuplées
Voudroient ainſi eſtre bruſlées,
Prenant à plaiſir & à ieu,
Qu'Homere y euſt jetté le feu.
La riche pompe de tes vers
Reſſemble à des ioyaux diuers,
Diamans, Rubis, Chryſolithes,
Où toutes clartez ſont eſlites,
Luiſantes comme Aſtres des Cieux,
Auſſi tu es Poëte des Dieux.
Le plus admirable de toy,
Et le plus diuin, c'eſt dequoy
Tu as pouſſé toutes les guerres
De Grece aux eſtrangeres terres,
Et n'as ſouffert qu'vn Argien
Fuſt meurtrier d'vn Achaïen.
Mais en faiſant outre la mer
Contre Ilion la Grece armer,
Tu as des barbares Prouinces,
Orné la gloire de tes Princes,
Eſleuant d'vn ſuperbe front
Leurs victoires ſur l'Helleſpont.
Çà, las! ie ne ſçaurois mon Nom
Honorer auiourd'huy, ſinon
Qu'en chantant les guerres ciuiles,
Et le feu qui bruſle nos villes:
Dieux qui preſidez aux dangers,
Portez ce mal aux eſtrangers.
Et faites que noſtre bon Roy,
Et noſtre bonne antique Loy,
Touſiours immuables demeurent,
Que les guerres ciuiles meurent,
Et qu'en la France pour iamais
Floriſſe vne eternelle paix.

LE RECVEIL DES HYMNES.

HYMNE A SAINT GERVAIS, ET S. PROTAIS.

IA victorieuſe couronne,
Martyrs, qui vos fronts enuironne,
N'eſt pas la couronne du pris
Qu'Elide donne pour la courſe,
Ou pour auoir pres de la ſource
D'Alphée, eſté les mieux appris.
Auoir d'vn indonté courage
De Neron meſprisé la rage,
Vous a rendu victorieux,
Quand l'vn eut la teſte tranchée,
Et l'autre l'eſchine hachée
De gros foüets iniurieux.
Ce beau iour qui voſtre nom porte,
Chaqu'an me ſera ſaint, de ſorte
Que le chef de fleurs relié,
Danſant autour de vos Images,
Ie leur feray humbles hommages
De ce chant à vous dedié.
Ce iour, l'oüaille audacieuſe
Erre en la troupe gracieuſe
Des loups, & ſi n'a crainte d'eux.
Ce iour, les villageois vous chomment,
Et oiſifs par les prez vous nomment
Leur douce eſperance tous deux.
Regardez du Ciel nos ſeruices,
Et aduocaſſez pour nos vices,
Regardez-nous (diſent-ils) or',
Dontez le peché qui nous preſſe,
Et nous ſauuez de toute oppreſſe
Cet an, & l'autre & l'autre encor'.
Faites que des bleds l'apparence
Ne démente noſtre eſperance,
Et du raiſin ja verdelet
Chaſſez la nuë menaſſante,
Et la brebis au champ paiſſante,
Empliſſez d'aigneaux & de laict.

HYMNE A LA NVICT.

NVict, des Amours miniſtre, & ſergente fidelle
Des Arreſts de Venus, & des ſainctes loix d'elle,
Qui ſecrette accompagnes
L'impatient amy de l'heure accouſtumée;
O l'aymée des Dieux, mais plus encore aymée
Des eſtoiles compagnes:
Nature de tes dons adore l'excellence,
Tu caches les plaiſirs deſſous muet ſilence,
Que l'amour iouïiſſante
Donne, quand ton obſcur eſtroittement aſſemble
Les amans embraſſez, & qu'ils tombent enſemble
Sous l'ardeur languiſſante.
Lors que l'amie main court par la cuiſſe, & ores
Par les tetins, auſquels ne s'accompare encores
Nul yuoire qu'on voye:
Et la langue en errant ſur la iouë, & la face,
Plus d'odeurs, & de fleurs, là naiſſantes, amaſſe
Que l'Orient n'enuoye.
C'eſt toy qui les ſoucis, & les gennes mordantes,
Et tout le ſoin enclos en nos ames ardantes
Par ton preſent arraches.
C'eſt toy qui rends la vie aux vergiers qui languiſſent,
Aux iardins la rouſee, & aux Cieux qui noirciſſent

Les idoles attaches.
Mets, s'ils te plaiſt, Deeſſe, vne fin à ma peine
Et domte ſous mes bras celle qui eſt tant pleine
De menaſſes cruelles,
Afin que de ſes yeux (yeux qui captif me tiennent)
Les trop ardens flambeaux plus bruſler ne me viennent
Le fond de mes moüelles.

SVITTE DE L'HYMNE DE CHARLES CARDINAL de Lorraine.

QVand i'acheuay de te chanter ton Hymne,
Où ta loüange entre les Rois inſigne
Dépeinte au vif & de mille couleurs,
Reſſemble vn pré tout eſmaillé de fleurs:
Je n'eſperois de plus mettre en lumiere
Autre vertu que ta vertu premiere,
Comme parfaite en ſa perfection:
Mais ie fus loing de mon intention,
Car de rechef en voicy de nouuelles
Qui à l'enuy ſont encores plus belles.
Ta vertu ſemble au champ gras & fertil,
Auquel le grain ne ſe germe inutil,
Mais en croiſſant en eſpic ſe façonne,
Et ceſt eſpic en ſemence foiſonne:
Ou comme au ſoir à l'embrunir des Cieux
Vn aſtre icy s'apparoiſt à nos yeux,
Vn autre là, puis vers l'Occidentale,
Puis vers la part de l'Ourſe Boreale
Vne autre eſtoille, & puis vne autre aupres,
Et puis vne autre, & puis dix mille apres.
En ceſte ſorte, ô Prelat venerable,
Ta vertu propre apparoiſt innombrable:
Et tout ainſi qu'autour de la minuit
Toute Planette également ne luit,
Mais vne ſeule au milieu de la bande
Reluit plus claire, & plus belle, & plus grande:
Ainſi reluit, & plus clair & plus beau,
Sur tes honneurs cet honneur tout nouueau
Que tu t'acquiers, pour auoir retirée
Çà bas du Ciel la paix tant deſirée.
Or tu n'as pas ce bien tant deſiré
Du haut du Ciel ſeulement retiré,
Pour le laiſſer au bout de quelque annee
Euanoüir ainſi qu'vne iournee:
Mais ſeulement tu le gardes, & veux
Qu'il ſerue à nous & à tous nos neueux,
Pour en ioüir, comme vne choſe acquiſe
Par toy, Prelat, le plus grand de l'Egliſe.
Si à Cerés jadis on a baſty
Des Temples ſaincts pour auoir conuerty
Le glan en bled, quand la tourbe inutille
Laiſſa les bois pour habiter la ville:
Si à Bacchus on fit honneurs diuins
Pour nous planter ſeulement des raiſins:
Et ſi Pallas pour eſtre inuentereſſe
D'vn Oliuier ſe fit vne Déeſſe:
France te doit & temples & autels,
Et te doit mettre entre les immortels,
Et te nommer le GVISIEN Alcide,
Qui de la guerre as eſté homicide:
Car ce n'eſt moins de nous donner la paix,
Que voir ſous toy nos ennemis deffais.
Au temps que Mars ſes portes eut décloſes,
Par ton conſeil ton frere a fait des choſes
Que nos neueux eſtimeront plus fort
Que les labeurs d'vn Hercule tres-fort:
Il a gardé des places ingardables,
Seul il a pris des places imprenables,
Et d'vn haut cœur qui n'a point de pareil,
Oſa fauſſer auec peu d'appareil
L'Alpe chenuë, & conduire ſa troupe
Sur le tombeau qui couure Parthenope:
Mais ton bien-fait d'entretenir la paix
Paſſe en grandeur la grandeur de ſes faits.
Il eſt bien vray que la vieille memoire
A toy tout ſeul n'en donnera la gloire:
Quelques Seigneurs, comme Montmorenci,
Et Saint André, y ont leur part auſſi:
Qui nous ont fait pour le public affaire
A leur pouuoir cela qu'ils deuoient faire.
Ainſi qu'on voit quand le Ciel veut armer
L'onde & le vent contre vn vaiſſeau de mer,
Chacun craignant la fortune commune;
Vn matelot va redreſſant la hune,
L'autre le maſt, l'autre la voile, & font
Tous leur deuoir en l'eſtat où ils ſont:
Mais par ſur tous le bon Pilote ſage
Prend le timon, coniecture l'orage,
Iuge le Ciel, & d'vn œil plein de ſoin
Sçait euiter les vagues de bien loin:

Ores

Ores à gauche il tourne ſon nauire,
Ores à dextre en coſtoyant le vire,
Fait grande voile, ou petite, & par art
Au bord prochain ſe ſauue du hazard.
Ainſi fis-tu n'aguere en l'aſſemblee,
Qui comme vne onde eſtoit toute troublee
D'opinions & de conſeils diuers,
Qui çà qui là alloient tous de trauers:
Seul tu guidois au milieu de la noiſe
Le gouuernail de la barque Françoiſe,
Et tu gardois comme ſage & ruſé,
Que ton Seigneur ne fuſt point abuſé:
Car s'il falloit demeſler par querelle
De longs propos la noiſe mutuelle
De nos deux Rois, d'où elle procedoit,
A quelle fin dommageable tendoit,
Qui auoit tort ou droit en ceſte guerre,
Qui iuſtement demandoit ceſte terre,
Ou ceſte-là: d'où vindrent leurs ayeux,
Qui fut icy, ou là victorieux:
Ou s'il falloit leur remonſtrer l'Egliſe
En quel eſtat trop piteux elle eſt miſe:
Ou s'il falloit profondement parler,
Et les raiſons douteuſes demeſler
D'vne parole en douceur toute pleine,
C'eſtoit le fait de CHARLES DE LORRAINE:
Tout ce fardeau te pendoit ſur le doz:
Et c'eſt pourquoy (Prelat) ce ſecond loz
A ton premier i'attache de la ſorte
Qu'vne nacelle au grand batteau, qui porte
Vn plus grand faiz & arriue tout plein
D'vn or cherché dans vn pays lointain.
Donques, Seigneur, puiſque par ta prudence
Tu mets en paix tout le peuple de France,
Par ta bonté mets en repos d'eſprit
Celuy qui met les vertus par eſcrit.
En tel chemin ſi tu me ſers de guide,
Tu me ſeras vn protecteur Alcide,
Et me feras, remparé de bon-heur,
Plus que deuant deuenir bon ſonneur,
Sans auoir peur du Temps ny de l'Enuie,
Eſtant au port le plus ſeur de la vie.

HYMNE DES ASTRES. A MELLIN DE S. GELAIS.

C'Eſt trop long temps, MELLIN, *demeuré ſur la terre*
Dans l'humaine priſon qui l'eſprit nous enſerre,
Le tenant engourdy d'vn ſommeil ocieux:
Il faut le délier & l'enuoyer aux Cieux.
Il me plaiſt en viuant de voir ſous moy les nuës,
Et preſſer de mes pas les eſpaules chenuës
Du Maure porte-Ciel: il me plaiſt de courir
Iuſques au firmament, & les ſecrets ouurir
(S'il m'eſt autant permis) des Aſtres admirables,
Et chanter leurs aſpects de nos deſtins coulpables:
Pour t'en faire vn preſent, MELLIN *enfant du Ciel,*
MELLIN *qui pris ton nom de la douceur du miel*
Qu'au berceau tu mangeas, quand en lieu de nourrice
L'Abeille te repeut de Thym & de Meliſſe.
Auſſi ie ferois tort à mes vers & à moy,
Si ie les conſacrois à vn autre qu'à toy,
Qui ſçais le cours du Ciel, & qui ſçais les puiſſances,
Des Aſtres dont ie parle, & de leurs influences.
Dés le commencemẽt (s'il faut le croire ainſi)
Les Eſtoiles n'auoient nos deſtins en ſouci,
Et n'auoient point encor de tout ce mõde large,
Comme ell'ont auiourd'huy, ny le ſoin ny la charge:
Sans plus elles flamboient pour vn bel ornement
Eſparſes, ſans vertu, par tout le firmament.
Quand le Soleil hurtoit des Indes les barrieres
Sortant de l'Ocean, les Heures ſes portieres
Couroient vn peu deuant ſon lumineux flambeau
Ramaſſer par le Ciel des Aſtres le troupeau
Qui demenoit la danſe, & les contoient par nombre,
Ainſi que les Paſteurs, qui le matin ſous l'ombre
D'vn Cheſne, vont contant leurs brebis & leurs bœufs,

Ains que les mener paiſtre aux riuages herbeux.
Quãd la Lune monſtroit ſa corne venerable,
Les Heures de rechef ouuroiẽt la grãde eſtable,
Où les Aſtres logeoient en repos tout le iour,
Les remenant baller du Ciel tout à lentour:
Puis les ſerroient par compte à l'heure accouſtumee
Que le Soleil auoit noſtre terre allumee.
Si eſt-ce qu'à la fin vn eſtrange mal-heur
(Vn mal-heur peut ſeruir) mit leur flãme en valeur.
La nuit que les Geants à toute peine enterẽt
Pelion deſſus Oſſe, & ſur Oſſe planterent
Le nuageux Olympe, à fin de debouter
Iupiter de ſon regne, & vaincu le donter:
Les Aſtres, dés ce ſoir, force & puiſſance prindrent,
Et pour iamais au Ciel vn lieu ferme retindrent.
Deſià ces grands Geants en grimpant contremont,
D'Olympe ſourcilleux auoient gagné le front,
Et ja tenoient le Ciel: & le fils de Saturne
Euſſent empriſonné dans la chartre nocturne
De l'abyſme d'Enfer, où il tient enferrez
Et de mains & de pieds les Titans enferrez,
Sans l'Aſtre qui depuis eut le ſurnõ de l'Ourſe
Qui regardoit pour lors toute ſeule la courſe
Des autres qui danſoient & ſi ne danſoient pas,
Ayant comme ja laſſe arreſté ſes beaux pas
Fermes deuers Borée, & voyant la cautelle
Que braſſoient les Geans, tout ſoudain elle appelle
La troupe de ſes ſœurs, & s'en va raconter
En tremblant, l'embuſcade au pere Iupiter:
Armez-vous (dit l'Eſtoille) armez, veſtez vos armes,
Armez-vous, armez-vous: ie ne ſçay quels genſdarmes
Ont voulu trois grands monts l'vn ſur l'aute entaſſer
Pour cõquerir le Ciel, & pour vous en chaſſer.
Adoncques Iupiter tout en ſurſaut commande,
Veſtu de ſon Ægide, à la celeſte bande
D'endoſſer le harnois, pour garder leur maiſon,
Et leurs mains de porter des fers en la priſon.
Ia deſia s'attaquoit l'eſcarmouche odieuſe,
Quand des Aſtres flambans la troupe radieuſe,
Pour eſbloüir la veuë aux Geants furieux,
Se vint droicte plãter vis-à-vis de leurs yeux:
Et alors Iupiter du traict de ſa tempeſte
Aux Geants aueuglez eſcarboüilla la teſte,
Leur faiſant diſtiller l'humeur de leurs cerueaux;
Par les yeux, par la bouche, & par les deux naſeaux;
Comme vn fromage mol, de qui l'humeur s'eſgoute
Par les trous d'vn panier à terre goute à goute.
Lors des Aſtres diuins (pour leur peine d'auoir
Enuers ſa Majeſté ſi bien fait leur deuoir)
Arreſte la carriere, & tous en telle place
Qu'ils auoient de fortune, & en pareille eſpace,
D'vn lien aimantin leurs plantes attacha,
Et comme de grands cloux dãs le Ciel les ficha:
Ainſi qu'vn Maréchal qui hors de la fournaiſe
Tire des cloux ardans tous rayonnez de braiſe,
Qu'à grands coups de marteaux il coigne durement
A l'entour d'vne roüe arrengez proprement:
Puis il leur mit és mains le fil des Deſtinees,
Et leur donna pouuoir ſur toutes choſes nees:
Et que par leurs aſpects fatalité ſeroit
Tout cela que Nature en ce monde feroit:
Retenant toutesfois la ſuperintendence
A ſoy, de leurs regards, & de leur influence,
Et que quand il voudroit tout ce qu'ils auroient faict
N'auroit authorité ny force ny effait.
Les Eſtoilles adonc ſeules ſe firent Dames
De tous les corps humains, & non pas de nos ames,
Prenant l'occaſion à leur ſeruice, afin
D'executer çà bas l'arreſt de leur deſtin.
Depuis tous les oiſeaux qui volent & qui chantent,
Tous les poiſſons muets qui les ondes frequentẽt,
Et tous les animaux, ſoit des champs, ſoit des bois,
Soit des monts cauerneux, furent ſerfs de leurs lois:
Mais l'homme par ſur tout eut ſa vie ſujette
Aux deſtins, que le Ciel par les Aſtres luy jette;
L'homme qui le premier comprendre les oſa,
Et tels noms qu'il voulut au Ciel leur impoſa.
L'vn s'adonne à la guerre, & ne vit que de proye,

Et cherche de mourir deuãt les murs de Troye,
Ayant percé le cœur de la lance d'Hector:
L'autre deuient Tiphys, & veut mener encor
Les Heros voir le Phaſe, & repaſſer ſans crainte
Des rocs Cyaneans l'emboucheure contrainte,
Et ſçait prognoſtiquer deux ou trois iours deuant
Courbé ſur le tillac, la tempeſte & le vent.
L'vn eſt né laboureur, & maugré qu'il en aye
Aiguillonne ſes bœufs, & fend de mainte playe
Auec le ſoc aigu l'eſchine des guerets
Pour y ſemer les dons de la mere Cerés:
L'autre eſt né vigneron, & d'vne droite ligne
Deſſus les monts pierreux plãte la noble vigne,
Ou taille les vieux ceps, ou leur beche les pieds,
Ou rend aux eſchallats les prouins mariez.
L'vn peſche par contrainte (ainſi vous pleut Eſtoilles)
Et conduiſant ſur l'eau ſes rames & ſes voiles,
Traine ſon reth maillé, & oſe bien armer
Son bras pour aſſommer les Mõſtres de la mer:
Aucunefois il plonge, & ſans reprendre haleine
Eſpie les Tritons iuſqu'au fond de l'arene:
Aucunefois il tend ſes friands hameçons,
Et ſur le bord deſrobe aux fleuues leurs poiſſons:
L'autre ſe fait Chaſſeur, & perd dans ſon courage
Le ſoin de ſes enfans & de tout ſon meſnage,
Pour courir par les bois apres quelque ſangler,
Ou pour faire les loups aux dogues eſtrangler,
Et languit ſ'il n'attache à ſa porte les teſtes
Et les diuerſes peaux de mille eſtranges beſtes.
L'vn va deſſous la terre, & foüille les metaux
D'or, d'argent & de fer, la ſemence des maux,
Que Nature n'auoit comme tres-ſage mere
(Pour noſtre grand profit) voulu mettre en lumiere:
Puis deuient Alchimiſte & multiplie en vain
L'or ailé qui ſi toſt luy vole de la main:
L'autre par le meſtier ſa nauette promaine,
Ou peigne les toiſons d'vne groſſiere laine,
Et diriez que d'Arachne il eſt le nourriſſon.
L'vn eſt Graueur, Orfeure, Entailleur, & Maſſon,
Trafiqueur, Lapidaire, & Mercier, qui va querre
Des biens, à ſon peril, en quelque eſtrange terre.
Aux autres vous donnez des meſtiers bien meilleurs,
Et ne les faites par Mareſchaux ny Tailleurs,
Mais Philoſophes grãds qui par lõgues eſtudes
Ont fait vn art certain de vos incertitudes:
Auſquels auez donné puiſſance d'eſcouter
Vos myſteres diuins pour nous les raconter.
Ceſtuy-cy cognoiſt bien des oiſeaux le langage,
Et ſçait coniecturer des ſonges le preſage:
Il nous dit noſtre vie, & d'vn propos obſcur,
A qui l'en interroge annonce le futur.
Ceſtuy-là dés naiſſance eſt fait ſacré Poëte,
Et iamais ſous ſes doits ſa lyre n'eſt muette,
Qu'il ne chante touſiours d'vn vers melodieux
Les Hymnes excellens des hommes & des Dieux,
Ainſi que toy, Mellin, orné de tant de graces,
Qui en cet art gẽtil les mieux-diſans ſurpaſſes.
Ceſtuy-cy plus ardent, & d'vn cœur plus hautain
Guide vne Colonie en vn pays lointain,
Et n'y a ny torrent ny mont qui le retienne:
Ores il fait razer vne ville ancienne,
Ores vne nouuelle il baſtit de ſon nom,
Et ne veut amaſſer treſor que de renom.
Ceſtuy-là ſait le braue, & ſ'oſe faire croire
Que la hauteur du Ciel il hurte de ſa gloire
Preſque adoré du peuple, & ne veut endurer
Qu'vn autre à luy ſe vienne en credit meſurer:
Mais il voit à la fin ſon audace coupée,
Et meurt pauure & fuitif comme vn autre Pompée.
Ceſtuy comme vn Ceſar apres auoir rué
L'Empire ſous ſes pieds, eſt à la fin tué
De ſes gens, & ne peut fuïr la deſtinée
Certaine qu'en naiſſant vous luy auez dõnee.
Sans plus vous nous cauſez nos biens & nos mal-heurs:
Mais vous cauſez auſſi nos diuerſes humeurs:
Vous nous faites ardẽs, phlegmatiques, coleres,
Raſſis, impatiens, courtiſans, ſolitaires,
Triſtes, plaiſans, gentils, hardis, froids, orgueilleux,
Eloquens, ignorans, ſimples & cauteleux.
Que diray plus de vous? par vos bornes marquees
Le Soleil refranchit ſes courſes reuoquees,
Et nous refait les mois, les ans, & les ſaiſons,

Selon qu'il entre ou ſort de vos belles maiſons.
Deſſous voſtre pouuoir s'aſſeurent les grand's villes:
Vous nous donnez des temps les ſignes tres-vtiles:
Et ſoit que vous couchez, & ſoit que vous leuez,
En diuerſes façons les ſignes vous auez
Imprimez ſur le front des vents & des oraiges,
Des pluyes, des frimas, des greſles & des neiges,
Et ſelon les couleurs qui peignent vos flãbeaux,
On cognoiſt ſi les iours ſeront ou laids ou beaux.
Vous nous dõnez auſſi par vos marques celeſtes
Les preſages certains des fiéures & des peſtes,
Et des maux qui bien toſt doiuent tõber çà bas,
Les ſignes de famine, & de futurs combas:
Car vous eſtes de Dieu les ſacrez characteres,
Ainçois de ce grand Dieu fidaeles ſecretaires,
Par qui ſa volonté fait ſçauoir aux humains,
Comme s'il nous marquoit vn papier de ſes mains.
Non ſeulement par vous ce grand Seignenr & maiſtre
Donne ſes volontez aux hommes à cognoiſtre,
Mais par l'onde & par l'air & par le feu tres-pront:
Voire (qui le croira) par les lignes qui ſont
Eſcrites dans nos mains, & ſur noſtre viſage,
Deſquelles qui pourroit au vray ſçauoir l'vſage,
Nous verrions imprimez clairement là dedans
Enſemble nos mauuais, & nos bons accidens:
Mais faute de pouuoir telles lignes entendre
Qui ſont propres à tous, nous ne pouuons comprendre
Ce que Dieu nous eſcrit, & ſans iamais preuoir
Noſtre mal-heur futur, touſiours nous laiſſons choir
Apres vne miſere, en vne autre miſere:
Mais certes par ſus tous en vous reluit plus clere
La volonté de Dieu, d'autant que ſa grandeur
Allume de plus pres voſtre belle ſplendeur.
O que loin de raiſon celuy follement erre
Qui dit que vous paiſſez des humeurs de la terre!
Si l'humeur vous paiſſoit, vous ſeriez corrõpus:
Et pource Aſtres diuins, vous n'eſtes point repus,
Voſtre feu vous nourrit, ainſi qu'vne fontaine,
Qui tant plus va coulãt, plus ſe regorge pleine,
Comme ayant de ſon eau le ſurgeon perennel:
Ainſi ayant en vous le ſurgeon eternel
D'vn feu natif, iamais ne vous faut la lumiere
Laquelle luit en vous, cõme au Soleil premiere.
Cõment pourroit la terre en ſon girõ fournir
Touſiours aſſez d'humeur pour vous entretenir,
Quand la moindre de vous en grandeur la ſurpaſſe?
Comment iroit l'humeur de ceſte terre baſſe
Iuſques à vous là haut, ſans ſe voir deſſecher
Des rayons du Soleil, auant que vous toucher?
Fol eſt encor celuy, qui mortels vous penſe eſtre,
Mourir quand nous mourons, & quand nous naiſſons, naiſtre;
Et que les plus luiſans aux Rois ſont deſtinez,
Et les moins flamboyans aux pauures aſſignez.
Tel ſoin ne vous tient pas, car apres nos naiſſances
Que vous auez verſé deſſus nous vos puiſſances,
Plus ne vous chaut de nous, ny de nos faits auſſi:
Ains courez en repos deliurez de ſouci,
Et frãcs des paſſions, qui dés le berceau ſuiuent
Les hõmes qui çà bas chargez de peine viuent.
Ie vous ſaluë Enfans de la premiere nuit,
Heureux Aſtres diuins, par qui tout ſe cõduit:
Pendant que vous tournez voſtre taſche ordonnée
Au Ciel, i'accompliray çà bas la deſtinée
Qu'il vous pleut me verſer, bonne ou mauuaiſe, alors
Que mon ame immortelle entra dedans mon corps.

HYMNE DE LA FRANCE.

SVs, Luth doré, des Muſes le partage,
Et d'Apollon le commun heritage,
De qui la voix, d'accord melodieux
Chante les faits des hommes & des Dieux:
Sus, l'honneur mien, il eſt temps que tu voiſes
Donner plaiſir aux oreilles Françoiſes,
Rompant l'obſcur du pareſſeux ſejour,
Pour te monſtrer aux rayons du beau iour.
Tu peux tirer les foreſts de leur place,
Fleſchir l'Enfer, mouuoir les monts de Thrace,
Et retenir le feu qu'il ne ſaccage
Les verds cheueux d'vn violé bocage,

Quand Iupiter menace de ſon ire
Les hauts ſourcils des montaignes d'Epire,
Et que ſon trait iuſtement deſpité
Rompt le ſommet d'vne iniuſte cité.
Touſiours le Grec la Grece vantera,
Et l'Eſpagnol l'Eſpagne chantera,
L'Italien les Itales fertiles,
Mais moy Frãçois la France aux belles villes,
Et ſon renom, dont le crieur nous ſommes,
Ferons voler par les bouches des hommes:
Où l'Equité & la Iuſtice auſſi,
Gemelles ſœurs y fleuriſſent ainſi
Que deux beaux lis ou deux roſes, alors
Que le printemps pouſſe les fleurs dehors.
Il ne faut point que l'Arabie heureuſe,
Ne par ſon Nil l'Egypte plantureuſe,
Ne l'Inde riche en mercerie eſtrange,
Face à la tienne eſgale ſa louange:
Qui d'vn clin d'œil vn monde peux armer,
Qui as les bras ſi longs deſſus la mer,
Qui tiens ſur toy tant de ports & de villes,
Et où les loix diuines & ciuiles,
En long repos tes citoyens nourriſſent.
On ne voit point par les chãps qui fleuriſſent
Errer enſemble vn tel nombre d'abeilles,
Baiſans les lis & les roſes vermeilles:
Ny par l'eſté ne marchent au labeur
Tant de fournis, animaux qui ont peur
Qu'en leur vieilleſſe ils n'endurent ſouffrance,
Comme l'on voit d'hommes par noſtre France
Se remuer: ſoit quand Bellonne anime
La majeſté de leur cœur magnanime,
Ou quand la paix à ſon rang retournee
Chacun renuoye exercer ſa iournee.
Bien que la perle & les pierres exquiſes
En noſtre mer des marchans ne ſoient quiſes,
Ne par nos prez on ne voye amaſſee
L'herbe d'Heleine, ou bien la Panacee,
Ni le doux miel ne ſuinte en nos rameaux,
Ni le doux laict ne coule en nos ruiſſeaux:
Des fiers lions la ſemence ſuperbe
En eſt bien loin, & le ſerpent par l'herbe,
Tel que l'Afrique, horrible n'eſpouuante
Le ſeur paſteur, ne l'amour vehemente
Qui ſenfle au front du poulain n'y eſt pas
Mixtionnee és amoureux appas.
Nos champs Jaſon de ſes toreaux ardans
Ne laboura, pour y ietter dedans
D'vn grand ſerpent les machoires terribles:
Ne la moiſſon de tant de gens horribles
Hors de la terre à force deſſerrez
S'eſt heriſſee en corſelets ferrez:
Mais au contraire ils enfantent vn blé,
Nous le rendant d'vſure redoublé:
Et dont iamais la premiere apparence
Du laboureur n'a trompé l'eſperance.
Plus qu'en nul lieu Dame Cerés la blonde
Et le donteur des Indes y abonde.
Mille troupeaux frizez de fines laines
Comme eſcadrons ſe campent en nos plaines:
Maint arbriſſeau qui porte ſur ſes branches
D'vn or naïf pommes belles & franches,
Y croiſt auſſi, d'vne-part verdiſſant,
De l'autre-part enſemble iauniſſant,
Le beau grenad à la ioüe vermeille,
Et le cytron, delices de Marſeille,
Fleurit és champs de la Prouence à gré:
Et l'oliuier, à Minerue ſacré,
Leur fait honneur de ſes fruits Autonniers:
Et iuſqu'au Ciel s'y dreſſent les Palmiers:
Le haut ſapin, qui par flots eſtrangers,
Doit aller voir de la mer les dangers,
Y croiſt auſſi: & le buis qui vaut mieux,
Pour y tailler les Images des Dieux,
De ces bons Dieux, qui ont touſiours ſouci
Et de la Frante, & de mes vers auſſi.
Aupres de Meun le Cheual belliqueur,
Braue apparoiſt, qui d'vne ardeur de cœur,
Paſſe à nou Loire, ou folaſtre aux campagnes,
Ou d'vn plein cours vole aut haut des mon-
tagnes,
Heurte les flancs de la terre qui ſonne,
Et au combat luy-meſme ſe façonne,
Ià ſe vantant d'obeïr à la bride,
Ayant ſur luy Carnaualet pour guide.
Que dirons-nous de la ſaiſon des temps,
Et des tiedeurs du volage Printemps?
La cruauté des vents malicieux
N'y regne point, ne les monſtres des Cieux,
Ny tout cela, qui plein de felonnie,
Tient les ſablons d'Afrique ou d'Hyrcanie.
Touſiours la France heureuſement fertile,
Donne à ſes fils ce qui leur eſt vtile:
L'or eternel ne defaut point en elle,
Et de l'argent la ſource eſt eternelle:
Le fer, l'airain, deux metaux compagnons,
Ce ſont les biens de ſes riches rognons.
L'vn bon à faire ou trompettes tortuës,

Ou les portraits des diuines Statuës:
L'autre nous sert pour corriger l'audace
De l'ennemy, qui en vain nous menace,
Lors qu'vn bon signe au Ciel nous est donné,
Et Iupiter à main gauche a tonné,
Fauorisant le François, qu'il estime
Enfant d'Hector, sa race legitime:
Qui de là haut nous a transmis ses loix,
Et a iuré de nous donner des Rois,
Qui planteront le Lys iusqu'à la riue
Où du Soleil le long labeur arriue.
Icy & là, comme celestes flammes,
Luisent les yeux de nos pudiques femmes,
Qui toute France honorent de leur gloire,
Ores monstrant leurs espaules d'yuoire,
Ores le col d'albastre bien vni,
Ores le sein, où l'honneur fait son ni:
Qui pour donter la cagnarde paresse,
Vont surmontant d'vne gentille addresse
Le vieil renom des pucelles d'Asie,
Pour ioindre à l'or la soye cramoisie,
Ou pour broder au mestier proprement
D'vn nouueau Roy le riche accoustrement.
Que diray plus des lacs & des fontaines,
Des bois tondus & des forests hautaines?
De ces deux mers, qui d'vn large & grand tour
Vont presque France emmurant tout autour?
Maint grand vaisseau, qui maint butin ameine,
Parmy nos flots seurement se promeine.
Au dos des monts les grands forests verdoyent,
Et à leurs pieds les belles eaux ondoyent,
Des Dieux bouquins les bois sont les repaires,
De Pan, de Faune, & des Satyres peres,
Et au plus creux des argentines ondes
Menent vn bal nos Nymphes vagabondes.
Puisse en mes vers leur faueur apparoistre,
Heureux celuy qui les a peu cognoistre!
Celuy vray'ment l'auarice n'ard point,
Ne l'appetit des honneurs ne le point,
Mais iour & nuict courbé dessus le liure
Apres sa mort tasche à se faire viure.
Qui contera l'exercite des nües,
Grosses de gresle, & de pluyes menües,
(Lors que la Bize horrible les rencontre,
Ou quand le Ciel se courrouce alencontre
D'vn camp, qui fait iniustement la guerre,
Le punissant d'orage & de tonnerre)
Il contera de la France les ports,
Et les citez, les villes, & les forts,
Droit esleuant vn front audacieux,
Et vn sourcil qui menace les Cieux.
Dedans l'enclos de nos belles citez
Mille & mille arts y sont exercitez.
Le lent sommeil, ne la morne langueur,
Ne rompent point des ieunes la vigueur:
Car ains que l'Aube ait l'obscur effacé,
De son labeur chacun est ja lassé:
La Poësie & la Musique sœurs,
Qui nos ennuis charment de leurs douceurs,
Y ont r'aquis leurs loüanges antiques.
L'art non menteur de nos Mathematiques,
Commande aux Cieux: la fiéure fuit deuant
L'experte main du Medecin sçauant:
Nos Imagers ont la gloire en tout lieu,
Pour figurer soit vn Prince ou vn Dieu,
Si viuement imitans la Nature,
Que l'œil rauy se trompe en leur peinture.
Vn million de fleuues vagabonds,
Trainans leurs flots delicieux & bons,
Leschent les murs de tant de villes fortes,
Dordonne, Somme, & toy Seine qui portes
Dessus ton dos vn plus horrible faix,
Que sur le tien, Neptune, tu ne fais.
Adioustez-y tant de Palais dorez,
Tant de sommets de Temples honorez,
Iadis rochers, que la main du maçon
Elaboura d'ouurage & de façon.
» L'art dompte tout, & la perseuerance.
Que dirons-nous encor de nostre France?
C'est ceste terre aux deux Pallas adestre,
Et qui nous a de son ventre fait naistre
Tant de vainqueurs de Laurier couronnez,
Et tant d'esprits aux Muses adonnez:
C'est celle-là qui a produit icy,
Roland, Renaud, & Charlemagne aussi,
Lautrec, Bayard, Trimouille & la Palice,
Et toy HENRY, *le fleau de la malice,*
Roy dont l'honneur sus les autres reluit
Ainsi que l'Astre à Venus, qui la nuit
De son beau front tous les autres efface,
Lors qu'il a bien laué sa belle face
Dans l'Ocean: maint flambeau qui esclaire,
Sort de ses yeux: la nuict en est plus claire.
Roy, qui doit seul par le fer de la lance
Rendre l'Espagne esclaue de sa France,
Et qui n'aguere a l'Anglois abbatu,

Le premier prix de ſa jeune vertu.
Ie te ſaluë, ô terre plantureuſe,
Heureuſe en peuple, & en Princes heureuſe.
Moy ton Poëte, ayant premier oſé
Auoir ton los en ryme compoſé,
Ie te ſupply, qu'à gré te ſoit ma Lyre:
Et ſi quelqu'vn enrage d'en meſdire,
Soit-il priſé du pauure populaire,
Et ſes labeurs ne puiſſent iamais plaire
A mon Prelat, honneur de ta Prouince,
Ny aux ſaincts yeux de mon grand Roy, ton Prince.

PRIERE A LA FORTVNE.

A TRES-ILLVSTRE ET Reuerendiſſime Cardinal de Chaſtillon.

I'Ay pour iamais par ſerment fait vn vœu,
De ne ſacrer tout cela que i'ay leu,
Ny tout cela qu'encore ie doy lire,
Sinon à vous, Monſeigneur, car ma lyre,
Comme deuant, ne veut plus reſonner,
Si voſtre nom ie ne luy fais ſonner:
I'ay beau pincer cent fois le iour ſa corde
Au nom d'vn autre, elle iamais n'accorde
A mes chanſons, & ſemble en la pinçant,
Qu'en me grondant elle m'aille tançant:
Mais auſſi toſt que voſtre nom i'entonne,
Sans la forcer d'elle-meſme le ſonne,
Car elle ſçait combien ie ſuis tenu
A vous, Prelat, qui d'vn ſimple incognu,
M'auez aimé outre mon eſperance:
C'eſt pour cela qu'au Theatre de France
De mieux en mieux touſiours ie publiray
Des CHASTILLONS *l'honneur que i'eſcriray*
En cent papiers pour le rendre admirable:
Auſſi ſeroy-ie à bon droit miſerable,
Si les faueurs que i'ay receu de vous
Ie ne chantois aux aureilles de tous,
Et ſi ma langue aux nations eſtranges
D'vn autre nom annonçoit les loüanges
Sinon du voſtre, & les faits glorieux
De voſtre Frere, & de tous vos ayeux:
Pour eſmouuoir les grands Rois & les Princes,
Par voſtre exemple, en toutes leurs Prouinces:
Car deſormais vos vertus ſeruiront
D'exemple à ceux qui mes œuures liront,
D'eſtre Mecene, & Patron des Poëtes
En leur païs, comme icy vous le m'eſtes,
Et pour mouuoir les Poëtes auſſi
A n'eſtre ingrats, & d'auoir en ſouci
Touſiours la gloire, & les vertus loüables
De ceux, auſquels ils ſeront redeuables,
Contr'-eſchangeant la liberalité
D'vne faueur, à l'immortalité.
Or quant à moy, par les Muſes ie iure
De ne pallir iamais de telle iniure,
Que d'eſtre ingrat de l'honneſte faueur
Que de vous ſeul a receu mon labeur:
Car ſoit que vif au Monde ie demeure,
Soit que banny de ce Monde ie meure,
I'auray touſiours au fond de mon eſprit
Le ſouuenir de voſtre nom eſcrit.
Mais ce-pendant, Monſeigneur, que i'amuſe
A vous loüer, la faueur de ma Muſe,
Qui ne ſe plaiſt d'autre choſe, ſinon
Qu'à celebrer des CHASTILLONS *le nom,*
» *Le temps ſ'enfuit, le temps que l'on n'attrape*
» *Quand vne fois des mains il nous eſchape.*
Vn iour viendra qu'en termes bien plus hauts,
Ie chanteray la guerre, & les aſſauts
De voſtre Frere; & de quelle prudence
Voſtre Oncle & luy gouuernent noſtre France:
Mais maintenant il vaut trop mieux ſonner
Ceſte Chanſon, que tant la fredonner,
Qui vous pourroit par ſa longueur deſplaire,
Vous ennuyant, ce que ie ne veux faire:
Car vous auez à quoy paſſer le temps
D'autres plus grands & meilleurs paſſe-temps,
Que ceſtuy-cy, puis ie fais conſcience,
D'abuſer trop de voſtre patience.
Las! qu'il me faſche, & que i'ay de ſoucy,
De ce qu'il faut que ie deſtourne icy
Mon vers tout court de ſa premiere addreſſe,
Pour rencontrer vne aueugle Déeſſe,
Comme eſt Fortune, en qui ne fut, ny n'eſt
Veuë en ſes yeux, ny en ſes pieds d'arreſt:

Mais toutefois il faut que ie la chante,
Car c'eſt le but de ma chanſon preſente.
O grand' Déeſſe, ô Fortune, qui tiens
Entre tes mains les hommes & les biens,
Deſſus les champs qui conduis les armées,
Et ſur la mer les galeres ramées!
Qui t'éjoüys de n'auoir point de foy,
Qui d'vn potier fais ſ'il te plaiſt vn Roy,
Et d'vn grand Roy fais vn maiſtre d'eſcole:
Qui de ton chef heurtes le haut du Pole,
Et de tes pieds la terre vas foulant
Deſſus vn globe inceſſamment roulant:
Qui n'eus iamais ny arreſt ny demeure,
Qui des humains à toute heure à toute heure,
Es appellée en langages diuers,
Mais tous d'vn ſens, Royne de l'Vniuers:
Qui ſeule es bonne & mauuaiſe nommée,
Seule haïe, & ſeule reclamée,
Seule inuoquée, & ſeule qui fais tout,
Seule qui es commencement & bout
De toute choſe, à qui chacun refere
Egalement ſon bien & ſa miſere:
Et bref, qui tout en ce Monde accomplis,
Et le fueillet des deux pages remplis!
Eſcoute-moy, du Monde l'Emperiere,
O grand' Déeſſe! eſcoute ma priere,
Arreſte-toy, & fay ſigne du front,
Qu'aſſez à gré mes prieres te ſont.
Puis que nos Rois eſpoints de trop de gloire,
N'ont autre ſoin que par vne victoire
De quelque ville, ou d'vn chaſteau conquis,
Hauſſer leur bruit par ſang d'hommes acquis,
Et puis qu'ils ont de toute leur contrée,
Pour cherir Mars, chaſſé la belle Aſtrée,
Et pour la Paix ont choiſi le diſcord,
Et pour la vie ils ont choiſi la mort,
Dedans leurs cœurs, ayant bien peu de crainte
De IESVS-CHRIST, *& de ſa Loy treſſainte,*
Expreſſément qui deffend aux humains
Du ſang d'autruy ne ſe ſoüiller les mains,
Ains viure enſemble en paix & en concorde,
Loin de la guerre & de toute diſcorde:
Et puis qu'ils ſont obſtinez durement
Iuſqu'à fuïr tout admoneſtement:
Si ne faut-il qu'en chacune prouince
Le peuple laiſſe à prier pour ſon Prince,
Et pour ceux-là qui ſont en dignité
Conſtituez ſous leur authorité:
» *Car vn Roy ſeul ne ſçauroit tout parfaire.*
Maintenant donc, que ſçaurois-ie mieux faire
Voyant mon Roy & ſes Princes aux champs,
Veſtus de fer, & de glaiues tranchans,
Enuironnez d'vn monde de gendarmes,
Tous eſclatans en flamboyantes armes,
Sinon prier la Fortune, qui peut
Faire vainqueur vn Roy quand elle veut,
Voire & n'euſt-il qu'vne petite bande,
Et ceſtui-là qui en meine vne grande
Rendre vaincu; d'autant qu'elle a pouuoir
Deſſus vn camp, plus que n'a le ſçauoir,
Ny la vertu: teſmoin en eſt l'hiſtoire
De ce grand Roy qui perdit la victoire
Contre les Grecs, bien qu'aux champs il euſt mis
Vn camp bien grand, contre vn peu d'ennemis:
Vien donc, Fortune, & ſeule fauoriſe
A noſtre Roy, & à ſon entrepriſe
Premierement garde ſa Majeſté:
Encores nulle en Gaule n'a eſté
Si grande qu'elle en force, ne puiſſance:
Tu le ſçais bien, tu en as cognoiſſance:
Car c'eſt ce Roy qui te tenoit au crin
Quand les François beurent dedans le Rhin,
Et quand ſa main t'amenant pour compagne
De ſa grandeur effroya l'Allemagne,
Et l'Empereur, qui palliſſoit d'effroy
Te cognoiſſant tenir la part du Roy.
Garde en apres tous nos Princes, qui tiennent
De ſa vertu, comme Princes qui viennent
Du ſang de luy, qui n'a point de pareil
En tout ce rond qu'eſchauffe le Soleil:
Princes vrayment qui donroyent bien matiere
Sans en mentir, d'vne Iliade entiere,
Voire de deux, aux François eſcriuains,
Tant ils ont fait d'actes preux de leurs mains.

Garde en apres ce preux ſeigneur de Guiſe,
Dont la vertu par armes ſ'eſt acquiſe
Le nom d'Heros, & du rempart François,
Ainſi qu'Achil' celuy là des Gregeois:
Mais ſi l'on veut égaller la proüeſſe
De ce François, à ce Prince de Grece,
(Bien que Vulcan luy ait armé le corps,
Et que ſa dextre ait enjonché de morts
Par grands monceaux la campagne Troyenne,
Faiſant branler ſa hache Pelienne)
On trouuera que les faits Guiſiens
Doiuent paſſer les faits Achilliens,
D'autant qu'Achille & ſon fait n'eſt que fable,
Et que le faict de Guiſe eſt veritable.
Garde en apres ce grand Montmorency,
Qui par vertu d'homme ſ'eſt fait auſſi
Heros diuin, jà meſpriſant la terre
Fait demi-Dieu par l'honneur de la guerre.
C'eſt ce Seigneur, qui en force & conſeil
N'eut, ny n'a point, ny n'aura ſon pareil,
Bien que la Grece ait vanté Palamede,
Neſtor, Vlyſſe, Aiax, & Diomede,
Et les Romains les vaillants Curiens,
Leurs Scipions, & leurs grands Fabiens:
Car celuy ſeul en hauteur les ſurpaſſe
D'autant qu'vn mont vne campagne baſſe:
Mais tout ainſi que le tonnerre aſſaut
Plus volontiers quelque ſapin bien haut
Qu'vn petit freſne: ainſi la Mort aſſomme
Pluſtoſt vn grand, que quelque petit homme:
Garde-le donc, nous aurions plus d'ennuy,
Et plus de dueil pour la perte de luy
Que les Troyens aſſiegez n'en receurent
Quand de leurs murs Hector ils apperceurent
Qui ſanglotoit (eſtendu ſur le bord
De Simoïs) aux longs traits de la mort,
Eſtant nauré par la lance d'Achille:
Vn pleur ſe fit neuf iours parmy la ville,
Où ſans ceſſer de tous coſtez ſonnoient
Les coups de poing que ſes gens ſe donnoient
Sur la poitrine accablez de triſteſſe,
Pour le treſpas d'Hector leur fortereſſe,
Qui conſeilloit, & de mains acheuoit
Tout ce que dit au conſeil il auoit,
Ayant autant au combat de vaillance,
Comme au conſeil il auoit de prudence.
Garde en apres l'Admiral Chaſtillon,
L'autre rempart, & l'autre baſtillon
De nos ſoudars conduits deſſous ſa charge,
Ainçois gardez comme deſſous la targe
Du grand Aiax les Grecs eſtoient gardez,
Quand par Hector les feux Troyens dardez
(Qui petilloient par vne grand' aſpreſſe)
Bruſloient au port le retour de la Grece:
Ie dy les naus, & les Gregeois dedans
Morts de fumée, & de braziers ardans.
Tu cognoiſtras cet Admiral de France
A voir ſans plus le geſte de ſa lance,
Dont il regit les bandes des ſoudars,
Les ſurpaſſant du front, ainſi que Mars
Paſſe du dos & de toute la face
Les Cheualiers qu'il ameine de Thrace
Pour ruiner quelque Roy vicieux,
Qui par malice a depité les Dieux,
Voulant par force occuper la prouince,
Et les citez de quelque innocent Prince.
Non, ce n'eſt pas, ce n'eſt pas du iourd'huy
Que tu cognois les merueilles de luy:
Long-temps y a que ſa vaillante dextre
A toy s'eſt faite en cent lieux à cognoiſtre
Deuant Boulongne, où ſa ieune vertu,
Ainçois chenuë a touſiours combatu
Ses ennemis, & toy-meſme Fortune:
Car la Vertu ne te fait place aucune:
Tu le cognus bien ieune d'ans auſſi
Auec ſon Frere, és murs de Landrecy:
Tu le cognus n'aguiere en Allemagne.
Tu le cognus ſur tous en la campagne
De Luxembourg, en âge reſſemblant
A Scipion, qui ſon camp aſſemblant
Pour ſaccager & Carthage & Libye,
Fut appellé l'eſpoir de l'Italie.
Garde donc bien d'encombrier & de mal
Ce ieune Heros, ce vaillant Admiral,
Frere d'Odet de qui pend l'eſperance
Non de moy ſeul, mais des Muſes de France.
Si par ta ruſe il a quelque mechef,
Ie t'enuoyray tout d'vn coup ſur le chef.

Comme Archiloq, mille iambes, pour prendre
Quelque licol, à fin de t'aller pendre,
Touchée en vain de repentance au cœur
D'auoir tué le frere à Monſeigneur.
Hé que ie ſuis encontre toy colere,
Que tu n'as peu garder ſon ſecond frere,
Que ſa vaillance en combatant a mis
Entre les mains de ſes fiers ennemis!
Mais tout ainſi comme vn lion ſauuage
Quand il ſe voit eſchapé de ſa cage,
Où il eſtoit priſonnier arreſté,
Deuient plus fier auec la liberté,
Et plus cruel qu'il n'auoit de couſtume,
Ouure la gueule, & de flammes allume
Ses yeux marris, & ſon poil heriſſant,
Se va le cœur de colere empliſſant,
Coup deſſus coup ſe frappe de la queuë
Pour ſ'irriter, tournant ſa fiere veuë
Deuers la part qu'il entend des taureaux,
Leſquels ſoudain, maugré les Paſtoureaux,
Rompt & deſchire, & de ſa dent ſanglante
Fait craqueter leur pauure chair tremblante
Deuant les chiens, qui n'oſent dire mot:
Ne plus ne moins le Seigneur d'Andelot,
Ayant trouué ſa liberté premiere
Retrouuera ſa force couſtumiere,
Ainçois plus fort qu'il n'eſtoit par-auant,
Et plus hardy, viuement enſuyuant
Le naturel de ſa diuine race,
Ses ennemis eſtendra dans la place
L'vn deſſus l'autre horriblement tuez
De coups par luy és batailles ruez.
Si que touſiours ſa main ſera ſaigneuſe
Du ſang hardy de l'Eſpagne odieuſe,
Laquelle doit luy payer l'intereſt
De la priſon où maintenant il eſt
En ſeruitude, & ſi n'a commis vice,
Si vice n'eſt faire à ſon Roy ſeruice.
Garde en apres le Mareſchal d'Albon,
Tant au conſeil comme à la guerre bon,
Qui maintesfois a mis en jeu ſa vie
Pour noſtre Roy és Champs de Picardie,
Et pour trophée a touſiours rapporté
L'heureux honneur de l'ennemy donté.
Garde en apres le reſte de l'armée
De toutes pars en colere animée
Contre Ceſar, qui ne taſche ſinon
Par meurdre & ſang accroiſtre ſon renom,
Ou par aguets, ſurpriſe, ou tromperie:
Et ſi tu fais cela dont ie te prie,
Tu n'auras plus de boule ſous tes pieds
Comme deuant, ny les deux yeux liez,
La voile en main, ny au front la criniere,
Ny ton roüet, ny des aiſles derriere,
Ny tout cela dont ſurent inuenteurs,
En te peignant, les vieux peintres menteurs,
Pour remonſtrer que tu n'es plus volage
Comme tu fus, mais Déeſſe bien ſage,
D'auoir voulu d'vn bon œil regarder
En ma faueur la France, & la garder.

LE RECVEIL
DES ELEGIES.

DOuce Maiſteſſe, à qui i'ay dedié
Mon cœur captif que vous tenez lié
Dedans les rets de voſtre treſſe blonde,
En qui la ſoye & le fin or abonde:
Oyez helas, le mal que ie reçoy,
Pour le plaiſir de n'eſtre plus à moy!
Perdant du tout l'eſperance de l'eſtre:
» Car contre vn Dieu vn homme n'eſt pas maiſtre.
Ce petit Dieu qui porte dans la main,
Vn trait laué de noſtre ſang humain,
Qui ne ſe plaiſt que d'allumer nos ames
Du chaud brandon de ſes cruelles flames,
Qui peut donter les hommes & les Dieux,
Fut l'autre iour de mon aiſe enuieux,
Me prit captif, & me mit ſur la teſte
Le pied vainqueur en ſigne de conqueſte,
M'oſta le ſens, l'eſprit & la raiſon,
Puis m'enferma dedans voſtre priſon,
Et me lia d'vne ſi douce ſorte
Que i'ay plaiſir des liens que ie porte.
Tous priſonniers tant ſoient-ils enſerrez,
Et deſſous terre à l'obſcur enferrez,
Flattent leur mal & viuent d'eſperance
D'auoir vn iour de leurs maux deliurance,
Et de reuoir du Soleil la clarté,
Eſtans remis en pleine liberté.
Mais dés le iour que la belle lumiere
De vos yeux prit mon ame priſonniere,
Ie n'ay voulu pour hoſte receuoir
Ceſte eſperance, & n'en veux point auoir:
Bien que flateuſe à toute heure elle eſſaye
De ſoulager ma priſon & ma playe,
Me promettant de me faire iouïr
De liberté: mais ie ne veux l'ouïr,
Ne luy donner dedans mon cœur paſſage,
De peur, helas! que mon penſer mal-ſage
Ne m'aſſeuraſt de me faire partir
De la priſon dont ie ne veux ſortir.
Ceſte eſperance au ſoir quand ie me couche,
Et au matin quand ie ſors de ma couche,
Vient toute ſeule, à fin de m'offenſer,
Secrettement pratiquer mon penſer,
Pour me trahir: mais plus elle ſ'efforce
D'entrer chez-moy, ie reſiſte à ſa force:
Ie la repouſſe, & point ne la reçoy,
Pour ne loger mon ennemy chez-moy.
Allez ailleurs chercher voſtre demeure,
Luy di-je alors, il me plaiſt que ie meure
Sans nul eſpoir: ſus donc partez d'icy,
Vous ne ſçauriez ſoulager mon ſoucy,
Ny d'autre part tourner mon entrepriſe.
Car ma priſon vaut mieux qu'vne franchiſe,
Vn plus grand bien ie ne ſçaurois choiſir,
Qu'en languiſſant mourir à mon plaiſir.
Ceſte langueur m'eſt vne douce vie,
Et ſi n'ay point en languiſſant enuie
De me guarir: car de ceſte langueur
Vient le plaiſir qui ſoulage mon cœur.
Douce priſon, vous m'eſtes honorable,
Sans vos liens ie ſerois miſerable,
Voſtre malheur bien-heureux m'a rendu:
En me perdant ie me ſuis bien perdu,
Et ne veux point qu'ailleurs ie me retrouue:
I'ayme mon mal, i'y conſens & l'approuue,
I'ayme ma perte, & ne voudrois pour rien
Me regaigner pour eſtre du tout mien.
Il ne faut point qu'vne autre Damoiſelle
Penſe eſbranler ma conſtance fidelle;
En autre part ie ne ſçaurois aimer.
Ie ſuis ſemblable au Polype de mer,
Qui aime tant les branches de l'Oliue,
Qu'il ſort de l'eau & vient deſſur la riue

Les careſſer, feſtoyer, embraſſer,
Et tellement il ſe laiſſe enlaſſer
Par l'arbre aimé, que glaiue ne qu'eſpée
(Dedans ſon ſang plus d'vne fois trempée)
Ne peut l'oſter d'vn tel embraſſement,
Ains en ſerrant touſiours obſtinément
N'a ſoin de voir ſa vie conſommée,
Mourant joyeux deſſur la branche aimée.
Las! telle mort ie voudrois receuoir,
Si dans mes bras ie vous pouuois auoir:
Et ne craindrois la Mort tant ſuſt cruelle,
Car ie ſuis ſeur que Cyprine la belle
Feroit entrer mon eſprit amoureux,
Apres ma mort, au Paradis heureux,
Soit de Paphos, d'Amathonte, ou d'Eryce.
En ce beau lieu tout remply de delice
Où le Printemps florit tout à l'entour,
I'irois volant accompagné d'Amour:
Tous les eſprits me feroient reuerence,
I'aurois entre-eux honneur & preminence;
Et comme vn Dieu ie ſerois eſtimé,
Pour le loyer d'auoir ſi bien aimé.
Douce beauté, ha que vous m'eſtes fiere!
Sans auoir paix vous m'eſtes trop guerriere:
En vous voyant tout le cœur me defaut,
Ie meurs pour vous, & ſi ne vous en chaut!
Souffrez au moins qu'icy ie vous accuſe
De me charmer ainſi qu'vne Meduſe.
Toutes les fois que ie ſens approcher
Vos yeux ſur moy, ie deuiens vn rocher,
Sans ſentiment, car mon ame gelée,
Qui par frayeur au cœur ſ'en eſt allée,
De froide peur me glace tout le ſang:
Sans reſpirer ie demeure tout blanc,
Paſle & tout froid, comme vne roche dure
En qui l'on voit d'vn homme la figure.
Telle en Sipyle apparoiſt Niobé,
Dans vn rocher deſſus la mer courbé,
Qui fut changée en pierre larmoyante,
Voyant les fils de Latone puiſſante
Tuer les ſiens, dont l'horreur la froidit,
Si bien qu'en roc tout ſon corps ſe roidit,
Et ne reſta pour vne femme à l'heure,
Sinon au bord vne roche qui pleure,
Comme ie fais: mais gueres ie ne puis
En vn rocher lamenter mes ennuis:
Car auſſi toſt que vos léures décloſes,
Pleines de lys, de perles & de roſes,
Parlent à moy, deſcharmer ie me ſens,
De vos propos qui r'animent mes ſens,
Par la vertu d'vne haleine amoureuſe,
Qui rend ſoudain mon ame chaleureuſe,
Chaſſant du cœur la crainte & la froideur,
Pour faire place à la nouuelle ardeur.
Mon ame adonc, laquelle eſt toute pleine,
De la chaleur d'vne ſi douce haleine,
Imprime en elle au vif voſtre portrait,
Qu'Amour ſubtil engraue de ſon trait:
Lors ce portrait qui iamais ne ſe laſſe
D'errer en moy, de veine en veine paſſe,
De nerfs en nerfs, ſi bien que maugré moy,
De moy s'eſt fait le Seigneur & le Roy.
Maugré moy non! ie l'aime & le deſire,
C'eſt ce portrait qui doucement m'inſpire
Mille penſers, que changer ne voudrois,
Non pas vn ſeul, aux richeſſes des Rois.
Puis qu'en moy donc nuict & iour ie vous porte,
Quand il vous plaiſt mon cœur ouure ſa porte,
A tout cela qui de voſtre part vient,
Car de vous ſeule au Monde ſe ſouuient:
Ie cognois bien que ie ne ſuis pas ſage,
Et que l'ardeur a forcé mon courage,
Que mes deſſeins ne ſont point auancez,
Je ſuis aueugle, & ſi cognois aſſez
Que i'aime trop le mal qui me tourmente,
Et toutefois ſi vous eſtiez contente,
Pour vous donner les biens que i'aime mieux,
Mon ſang, mon cœur, ma lumiere, & mes yeux,
Je le ferois ſans aucune priere:
Car ny mon cœur, mon ſang, ny ma lumiere,
Ame, ny vie, helas! ne me ſont rien,
Au prix de vous, qui eſtes tout mon bien.
Or pour la fin cet eſcrit ie vous donne
Pour le donner à vne autre perſonne,
S'ainſi vous plaiſt, ou pour le retenir,
Car rien de vous ne me ſçauroit venir
Qui ne m'apporte vne joye parfaite,
Si par mon mal ie vous voy ſatisfaite.

ELEGIE.

ELEGIE.

CHerche, Maiſtreſſe, vn Poëte nouueau,
Qui apres moy ſe rompe le cerueau
A te chanter : il aura bien affaire,
Et fuſt-ce vn Dieu, ſ'il peut auſſi bien faire.
Si noſtre Empire auoit iadis eſté
Par nos François auſſi auant planté
Que le Romain, tu ſerois autant leuë,
Que ſi Tibul' t'auoit pour ſienne eſleuë:
Et neantmoins tu te dois contenter
De voir ton nom par la France chanter,
Autant que Laure en Tuſcan anoblie
Se voit chanter par la belle Italie.
Or pour t'auoir conſacré mes eſcris,
Ie n'ay gaigné ſinon des cheueux gris,
La ride au front, la triſteſſe en la face,
Sans meriter vn ſeul bien de ta grace:
Bien que mon nom, mes vers, ma loyauté
Euſſent d'vn tigre eſmeu la cruauté:
Et toutefois ie m'aſſeure, quand l'âge
Aura donté l'orgueil de ton courage,
Que de mon mal tu te repentiras,
Et qu'à la fin tu te conuertiras:
Et cependant ie ſouffriray la peine,
Toy le plaiſir, comme Dame inhumaine,
De trop me voir languir en ton amour,
Dont Nemeſis te doit punir vn iour.
Ceux qui Amour cognoiſſent par eſpreuue,
Liſant le mal où perdu ie me treuue,
Ne pardon'ront à ma ſimple amitié
Tant ſeulement, mais en auront pitié.
Or quant à moy ie penſe auoir perduë
En te ſeruant ma ieuneſſe eſpanduë
Deçà delà dedans ce liure icy.
Je voy ma faute & la prends à mercy,
Comme celuy qui ſçait que noſtre vie
N'eſt rien que vent, que ſonge, & que folie.

ELEGIE A IEAN BRINON.

DEs faits d'Amour Diotime certaine,
Dit à bon droit qu'Amour eſt Capitaine
De nos Daimons, & qu'il a le pouuoir
De les contraindre, ou de les eſmouuoir,
Comme celuy qui Coronnal preſide
A leurs Cantons, & par bandes les guide.
Et qu'Amour peut vn homme accoüardi
D'vn beau trait d'œil rendre chault & hardi,
Quand il luy plaiſt l'eſchauffer de ſa flame,
Et d'vn beau ſoin luy eſpoinçonner l'ame.
Auant, BRINON, que ie fuſſe amoureux,
I'eſtoy honteux, ſoupçonneux & pourceux:
Si i'entre-oyois quelque choſe en la ruë
Grouler de nuict, i'auoy l'ame eſperduë,
Deçà delà tout le corps me tremblоit,
Autour du cœur vne peur ſ'aſſembloit
Gelant mes os, & mes ſaillantes veines
En lieu de ſang de froideur eſtoient pleines,
Et d'vne horreur tous mes cheueux dreſſez
Sous le chapeau ſe tenoient heriſſez:
Mais par-ſus tout ie perdoy le courage
Quand ie paſſoy de nuict par vn bocage,
Ou prés d'vn antre, & peureux me ſembloit
Que quelque eſprit tout le ſang me troubloit.
Ores ſans peur i'eſleue au Ciel la teſte,
Ie ne crain vent, ny greſle, ny tempeſte,
Ny le larron d'vn faux maſque habillé
Par qui l'amant eſt ſouuent deſpoüillé,
Ny les Daimons des antres ſolitaires,
Ny les eſprits des ombreux cemetaires:
Car le Daimon qui leur peut commander
Me tient eſcorte, & me fait hazarder
De mettre à fin tout ce que ie propoſe:
Ou ſi ie crain, ie ne crain autre choſe
Que le babil, l'enuie & le courrous
D'vne voiſine, ou d'vn mary jalous:
Ou qu'vn plus riche en ma place ne vienne,
Et que ma Dame entre ſes bras le tienne
Toute vne nuict, & que ſot cependant
A l'huis fermé ie ne bée, attendant
Ou qu'on m'appelle, ou bien qu'vne chambriere
Vienne eſconduire humblement ma priere

Par vne excuſe, ou me laiſſant deuant
La porte cloſe à la pluye & au vent,
Triſte & penſif, ie ne me couche à terre,
Tremblant de froid au bruit de ma guiterre.
Donque, Brinon, ſi tu te plais d'auoir
L'eſtomach plein de force & de pouuoir,
Sois amoureux, & tu auras l'audace
Plus forte au cœur, que ſi vne cuiraſſe
Veſtoit ton corps, ou ſi vn camp armé
De legions te gardoit enfermé.
Puiſque la mort à l'homme eſt naturelle,
Belle eſt la mort pour vne choſe belle.

MVRET.

Des faits d'Amour] Le commencement de ceſte Elegie eſt pris de la fin du Banquet de Platon, où il introduit ie ne ſçay quelle grande clergeſſe nommée Diotime, laquelle aſſeure Socrate qu'Amour eſt le Capitaine des Daimons: il conclud à la fin de ceſte Elegie, en enſuiuant Properce & Tibulle, que quiconque voudra auoir le cœur haut, magnanime & ſans peur, qu'il deuienne amoureux. *Daimon*] Eſt dit δαίμων, qui ſignifie, ſçauoir, pource qu'on dit tels Daimons & ſimples eſprits ſont ſçauants & tres-experimentez en toute choſe. *A l'huis fermé ie ne bée, attendant*] C'eſt à dire, que ie face le ſot, à la mode de ceux qui ouurent la bouche: Béer eſt vn vieil mot François, qui ſignifie ce que les Grecs diſent, χαίνειν.

ELEGIE.

POur vous monſtrer que i'ay parfaite enuie
De vous ſeruir tout le temps de ma vie,
Ie vous ſuppli' vouloir prendre de moy
Ce ſeul preſent, le teſmoin de ma foy,
Vous le donnant d'affection extreſme
Auec mon cœur, ma peinture, & moy-meſme.
Or ce preſent que ie vous donne icy,
Eſt d'vn metail qui reluit tout ainſi
Que fait ma foy, qui purement s'enflame
De la clarté de voſtre ſaincte flame,
Et tellement vit en voſtre amitié,
Qu'autre que vous n'y a part ny moitié.
L'or eſt graué, & l'Amour qui m'imprime
Voſtre vertu que tout le Monde eſtime,
M'a ſi au vif engraué de ſon trait,
Et voſtre grace, & voſtre beau portrait,
Que ie ne vy, ſans voir en toute place
Voſtre preſence au deuant de ma face,
Car plus vos yeux ſont eſlongnez de moy,
Et de plus pres en eſprit ie les voy.
Sur les deux bords ſont engrauez deux Temples,
(Des amitiez les fideles exemples,)
Car par peinture il faut repreſenter
Ce qui nous peut toutes deux contenter.
Le Temple donc d'Apollon repreſente
Le beau Chorebe, & l'ardeur violente,
Dont pour Caſſandre Amour tant le ferut,
Que pour ſa Dame à la fin il mourut.
O belle mort! aduienne que ie meure
Voſtre, pourueu que voſtre ie demeure:
Heureuſe lors ie pourrois m'eſtimer,
Quand ie mourrois ainſi pour vous aimer,
Car l'amitié dont ie vous ſers eſt telle,
Qu'elle ſera apres mort immortelle.
Auſſi le temps, ny l'abſence des lieux,
Tempeſte, guerre, ou effort d'enuieux,
N'effaceront, tant leur rigueur ſoit forte,
Noſtre amitié que ſainctement ie porte.
Pource i'ay mis autour du Temple auſſi
Ce vers Latin qui ſ'interprete ainſi:
Voſtre amitié chaſte auecque la mienne,
Surmontera toute amour ancienne:
Dans l'autre Temple à Diane voüé,
(Où la Scythie a tant de fois loüé
L'amour de deux qui rarement ſ'aſſemble)
Se voit Oreſte, & ſon Pylade enſemble,
Deux compagnons ſi fermement amis,
Que l'vn cent fois comme prodigue a mis
Son ſang pour l'autre, ayans tous deux enuie
De conſacrer l'vn pour l'autre la vie:
Cœurs genereux, & dignes de renom,
Qui pour aimer ont celebré leur nom:
Telle amitié, bien qu'elle fuſt parfaite,
Eſt auiourd'huy par la mienne desfaite,
Car ie la paſſe autant que ie voudrois
Mourir pour vous cent & cent mille fois:
Pource i'ay pris vn vers Latin, qui montre
Qu'Amour pareille icy ne ſe rencontre,
Et que ces deux le lieu doiuent quitter

A noſtre foy, qui les peut ſurmonter.
Deſſous le Temple eſt l'Autel où la Grece
(Ains que tuer la Troyenne ieuneſſe)
Iura deſſus, que point ne ſe lairroit,
Mais au combat l'vn pour l'autre mourroit.
Sur cet Autel, Maiſtreſſe, ie vous iure
De vous ſeruir, & ſi ie ſuis parjure,
Le Ciel vengeur de l'incertaine foy,
Puiſſe ruer la foudre deſſur moy:
Le vers Romain donne aſſez à cogneſtre
Qu'en voſtre endroit fidelle ie veux eſtre,
Et que mon ſang ie voudrois ſur l'Autel
Verſer pour vous par ſeruice immortel.
Dedans la pomme eſt peinte ma figure,
Paſle, muette, & triſte qui endure
Trop griéuement l'abſence de nous deux,
Ne joüyſſant du ſeul bien que ie veux.
Hà! ie voudroy que celuy qui l'a faite
Pour mon ſecours ne l'euſt point fait muette,
Elle pourroit vous conter à loiſir,
Seule à par-vous, l'extreme deſplaiſir
Que ie reçoy me voyant ſeparée
De vous, mon Tout, demeurant égarée
De tant de bien qui me ſouloit venir,
Ne viuant plus que du ſeul ſouuenir,
Et du beau Nom que vous portez, Madame,
Qui ſi auant m'eſt eſcrit dedans l'ame.
Mais quel beſoin eſt-il de preſenter
Vn portrait mort, qui ne peut contenter;
Quand de mon corps vous eſtes la Maiſtreſſe,
Et de l'eſprit qui iamais ne vous laiſſe?
Las! c'eſt à fin qu'en le voyant ainſi,
A tout le moins ayez quelque ſouci
De moy qui ſuis en langueur languiſſante,
Pour ne voir point voſtre face preſente:
Car plus grand bien ie ne pourrois auoir,
Que vous ſeruir en preſence, & vous voir.
Puis tellement dedans vous ie veux eſtre,
Qu'autre que vous ie ne veux recogneſtre:
Le vers Romain mis autour du portrait
Declare aſſez mon deſir ſi parfait:
C'eſt qu'Anne vit en ſa Diane eſpriſe,
Diane en Anne, & que le Temps qui briſe
Empire & Roys, & qui tout fait plier,
Deux ſi beaux noms ne ſçauroit deſlier.
Le plus grand bien que Dieu çà-bas nous face,
C'eſt l'amitié qui toute choſe efface.
Sans amitié la perſonne mourroit,
Et viure ſaine au monde ne pourroit.
C'eſt donc le bien qu'au monde il nous faut ſuiure.
Le ſang, le cœur, ne font les hommes viure
Tant comme fait la fidelle amitié,
Ayant trouué vn autre ſa moitié.
Telle, Maiſtreſſe, en m'ayant eſprouuée,
M'auez certaine en voſtre amour trouuée,
Car vous & moy ne ſommes ſinon qu'vn,
Et ſi n'auons qu'vn meſme corps commun:
Voſtre penſer eſt le mien, & ma vie
Eſt de la voſtre entierement ſuiuie:
Ce n'eſt qu'vn cœur, qu'vne ame, & qu'vne foy,
Ie ſuis en vous, & vous eſtes en moy
D'vn nœud ſi fort eſtroittement liée,
Que ie ne puis de vous eſtre oubliée,
Sans oublier vous-meſmes, & ainſi
Ie n'ay ny peur ny crainte ny ſouci,
Car toute en vous ie me trouue, Madame,
Et mon ame eſt toute entiere en voſtre ame.
Ce bien ne vient (pour point n'en abuſer)
De la faueur dont il vous plaiſt m'vſer,
Me cognoiſſant de beaucoup eſtre moindre:
Mais vous daignez voſtre hauteſſe joindre
A moy plus baſſe, à fin que tel honneur
Me rende égale à vous par le bon-heur:
C'eſt la raiſon pourquoy ie vous dedie
Mon ſang, mon cœur, ma peinture, & ma vie.

ELEGIE.

OYant vn iour redoubler mes ſouſpirs,
Les ſeurs teſmoins des cœurs qui ſont martyrs,
Pitié vous prit de me voir en détreſſe,
Pour aimer trop vne ieune Maiſtreſſe,
Ce diſiez-vous, qui me rendoit ainſi
Plein de ſouſpirs, de dueil, & de ſouci:
Car pour n'auoir le moyen à toute heure
D'aller au lieu où ſa beauté demeure,
Et ne pouuoir ſouuent la viſiter,
Le ſouuenir me forçoit de jetter
Tant de ſouſpirs, qui donnoient cognoiſſance,

Qu'vne Maiſtreſſe auoit ſur moy puiſſance.
Or vous voyant encores auiourd'huy
En cet erreur, croyant que mon ennuy
Vienne d'aimer vne autre Damoiſelle,
C'eſt bien raiſon qu'icy ie vous reuelle
Ma paſſion, & pourquoy tant de fois,
Tant de ſouſpirs m'entre-rompent la voix,
A celle fin de vous faire certaine,
Par cet eſcrit, d'où procede ma peine.
Helas, ma Dame! & à vous & à moy
Vous faites tort de douter de ma foy:
Car vous eſtant telle comme vous eſtes,
Ayant du Ciel tant de graces parfaites,
Vos vertus ſont vn ſujet bien-heureux
Pour trauailler vn eſclaue amoureux
De vos vertus, à qui voſtre hauteſſe
Voudroit de l'œil faire vn peu de careſſe,
Voudroit l'aimer, l'eſtimer, & le voir,
Et ſes propos doucement receuoir,
Comme il vous plaiſt de me faire, ma Dame,
Et tel plaiſir ie ſens iuſques en l'ame.
Le ſeruiteur qui ne le ſentiroit,
En lieu d'vn cœur vn rocher porteroit.
Mais plus grand tort vous me faites encore,
Sçachant aſſez combien ie vous honore:
Puis autre-fois m'ayant fait cet honneur
De m'eſtimer & me faire faueur,
Il ſemble à voir que voſtre amour, cognuë
En mon endroit, ſe change & diminuë.
Quand vous penſez qu'eſtimer ie ne puis
Voſtre vertu, dont ſeruiteur ie ſuis,
Ou l'eſtimant, qu'aſſez ie ne reuere
Sa grand' valeur comme choſe tres-chere.
Pource ie ſuis contraint de ſouſpirer,
Quand prés de vous ie me fens retirer,
Parlant à vous, & voyant voſtre face,
Qui de beauté les plus belles efface,
Dont ie reçois trop plus d'honneſteté,
Et de faueur, que ie n'ay merité.
Or vous voyant ſi belle & ſi aimable,
Courtoiſe, douce, honneſte, deſirable,
Pleine d'honneur & de perfection,
Dont vous gagnez de tous l'affection:
Puis cognoiſſant (ſuiuant ma Deſtinée)
A vous aimer ma nature inclinée,
A vous priſer, honorer & chercher,
Et voſtre amour ſur toutes pourchaſſer:
Ie me reſous d'abandonner la bride
A mon Deſtin, lequel me ſert de guide,
Et au tourment qui me rend langoureux,
En m'aſſeurant, que l'homme eſt mal-heureux,
Qui fuit le iour, & dont l'ame groſſiere
Ne daigne voir du Soleil la lumiere.
Mal-heureux eſt qui ne veut ſ'enflammer
D'vn beau viſage, & qui ne l'oſe aimer.
Celuy vray'ment de la vertu n'a cure,
Et fut conceu de quelque roche dure:
En lieu d'eſprit a du plomb au cerueau,
Puis qu'en viuant n'aime rien qui ſoit beau.
Vous aimant donc comme choſe tres-belle,
Ie veux ſouffrir toute peine cruelle,
Et pour loyer ie ne veux autre bien
Sinon l'honneur que de n'eſtre plus mien,
M'eſtant perdu ſous voſtre obeïſſance,
Dont le malheur m'eſt trop de recompenſe.
Car quand ie voy le lieu que vous auez,
Ce que ie puis, & ce que vous pouuez,
Et en quel rang eſtes icy tenuë,
Ma petiteſſe & voſtre grand valuë,
Et que mon ſort au voſtre n'eſt égal,
Amour adonc qui redouble mon mal,
Me deſeſpere, & la bride retire
A mon penſer qui vainement deſire.
Puis la Raiſon, qui ma faute reprend,
Telle conqueſte en amour me deffend,
Comme trop haute, & dont ie ne ſuis digne:
Car pour les Dieux eſt la choſe diuine.
Voilà le poinct, & la cauſe pourquoy
Tant de ſouſpirs deſlogent de chez-moy,
Car la raiſon qui reſiſte à ma flame,
Et l'opinion diuerſe qui ſ'enflame,
Par les rayons de voſtre grand' beauté,
Ont vn combat en mon cœur arreſté,
Et de là vient l'eternelle abondance
De mes ſouſpirs, dont auez cognoiſſance.
Donc, ie vous pri', deſormais ne penſez
Que ces ſouſpirs hors de moy ſoient pouſſez
Pour autre effect que pour rompre la glace
De voſtre cœur, à fin d'y trouuer place.
Et ſi alors que vous n'entendiez point
L'occaſion pour qui i'eſtois eſpoint
A ſouſpirer, comme douce & humaine
Auiez pitié dequoy i'eſtois en peine:
Maintenant donc que vous cognoiſſez bien
L'occaſion de mon mal & mon bien,
Et de tous deux eſtes la cauſe vraye,

Soyez-moy douce, & guariſſez ma playe,
Ayez pitié de me voir en langueur,
Car mon malheur n'eſt digne de rigueur.
Outre qu'en tout vous eſtes tres-aimable,
On vous dira courtoiſe & pitoyable:
Voſtre beauté qui touſiours fleurira,
De vos vertus tout ce Monde emplira:
Ainſi ſerez par vn bon œuure faite
Tant en vertu comme en beauté parfaite.

LES PAROLES QVE DIT MERLIN LE PROPHETE Anglois, eſmerueillé de voir Artus en ſa ieuneſſe accomply de toutes vertus.

VAnd Iupiter le grand pere des Rois
Fit naiſtre Artus ornement des Anglois,
Pour vn chef-d'œuure & merueille du Monde,
Il amaſſa toute la terre & l'onde,
Le feu leger, & les aſtres qui ſont
A tous mortels porter deſſus le front
(Comme il leur plaiſt) cent diuerſes fortunes,
Blanches tantoſt, tantoſt noires & brunes,
Verſant ſur nous ie ne ſçay quel Deſtin
Qui nous maiſtriſe & ſuit iuſqu'à la fin.
Il choiſit l'eau la plus claire & luiſante,
La terre apres la moins dure & peſante,
Les mit en maſſe, & en fit du leuain:
Il la poitrit longuement en ſa main
L'amolliſſant de ſon doigt bien agille,
Comme vn potier amollit ſon argille.
Tournant la terre en homme la forma,
Souffla dedans vn feu qui anima
La maſſe rude, & de ſoy pareſſeuſe,
D'vne ame viue, ardente & genereuſe,
Semblable au feu qui pront, chaud, & leger
Fuyant la terre, au Ciel ſe va loger.
En-ce-pendant les trois Parques chenuës
Sont à l'entour de l'image venuës,
Ayant au col trois quenoilles d'airain,
Fuſeaux de fer, puis tirant de leur ſein
Vne filace & blanche & deliée,
L'ont tout au rond des quenoilles liée.
Moüillant ſouuent de ſaliue leurs doigts
Pinçoient le fil d'vn accord toutes trois,
Et de la trame en tourbillon ſuyuie
D'vn beau fuſeau filoient ſa blanche vie,
La poliſſant d'vne mordante dent:
Puis pour durer contre tout accident
Qui va troublant des mortels le courage,
D'vn triple brin renforçoient tout l'ouurage,
A fin qu'enſemble il fuſt & blanc & fort,
Blanc en beauté, & dur contre l'effort
Que le malheur ou que l'enuie ameine,
Briſant le cours de noſtre vie humaine.
Lors Iupiter qui ſeul preſidoit-là,
A haute voix tous les Dieux appella
Pour contempler ceſte image parfaite
Que pour miracle au Ciel il auoit faite,
Leur commandant d'vn front paiſible & doux
Qu'elle receuſt vn beau preſent de tous.
Adonc Amour d'vne allaigre ſecouſſe
Luy renuerſa tous les traits de ſa trouſſe
Dedans les yeux; non ſeulement ſes traits,
Mais ſes douceurs, ſes graces, ſes attraits
Qui volletoient ſur ſon chef, comme Auettes
Vollent autour des plus belles fleurettes.
Venus, d'œillets & de roſes a peint
La couleur viue & fraiſche de ſon teint:
Mars luy donna la taille & la proüeſſe,
Pallas prudence, & Iunon la richeſſe:
Phebus luy fiſt le chef au ſien pareil,
Et Promethé luy donna le conſeil,
L'eſprit Mercure, & Pithon la faconde:
Puis Iupiter le fit deſcendre au Monde.
Si toſt qu'à bas l'image deſcendit,
La Renommée aux grands yeux l'entendit:
Lors ne ſouffrant que la belle venuë
D'vn homme tel fut long-temps incognuë,
Laiſſa couler comme les Nymphes font
Ses longs cheueux à l'entour de ſon front,
Et ſur le dos: puis elle prit ſes aiſles
A cent couleurs, grandes, longues & belles,
Faites de rang à cerceaux inégaux,
Telles qu'on voit celles des papegaux,
(Preſent de l'Inde) eſtre toutes couuertes
D'azur, de rouge, & de peintures vertes,
Et ſe monſtrer diuerſes à nos yeux,
Ainſi qu'Iris en vn temps pluuieux.
Elle cacha cent langues en ſa bouche,
Print ſon cornet que ſoudain elle embouche
A jouë enflée, & promptement de là
Sur le Palais d'Europe ſ'enuolla.
Europe auoit ſur ſa robe engrauée

Mainte prouince à fils d'or eſleuée,
Mainte cité, maints fleuues, & maints ports,
Et mainte mer ſeruant de frange aux bords
De ſon habit, mainte droicte montagne,
Mainte foreſt, maint lac, mainte campagne,
Et maint ſablon ſur les plis iauniſſant
De ſon habit en or reſplendiſſant.
Son œil fut plein, tout ſon front & ſa face
De majeſté, de douceur & de grace.
Deſſur ſon chef mainte couronne eſtoit:
Dedans la main maint ſceptre elle portoit,
Et haute aſſiſe en vn throſne d'yuoire
De toutes pars s'enuironnoit de gloire,
Et de joyaux qui flambans à l'entour
De ſes beaux doigts faiſoient vn autre iour.
Comme elle veut ceſte Europe commande
Aux Rois ſceptrez aſſis d'vne grand' bande
Pres de ſon throſne; vn a le front joyeux,
L'autre marry fiche à terre les yeux,
L'autre ruſé diſcourt en ſa penſée
De mettre à fin la guerre commencée,
L'vn vit en paix, l'autre ne veut ſinon
Par le harnois acquerir du renom.
L'vn eſt heureux, & l'autre n'eſt proſpere,
L'vn eſt Tyran, l'autre regne en bon pere,
L'vn eſt prudent, l'autre mal-auiſé:
L'vn ramaſſant de ſon ſceptre briſé
Les grands eſclats miſerable s'eſtonne,
Et l'autre voit à terre ſa couronne.
L'vn eſt vieillard & l'autre ieune enfant,
L'vn eſt vaincu & l'autre triomphant.
Tout à l'entour ſont les Ducs & les Comtes,
Que toy, Fortune, en vn iour tu ſurmontes,
Et de pompeux les fais aller ſeulets,
De grands ſeigneurs transformez en valets.
Aupres du throſne eſtoient grandes Princeſſes,
Roynes de nom, Marquiſes & Ducheſſes,
Qui venoient voir Europe bien ſouuent:
L'vne derriere & l'autre alloit deuant
Selon le rang, le ſang & le lignage.
Elles ouurant à l'éguille vn ouurage
Bordoient enſemble à traits longs & parfaits
De leur païs les geſtes & les faits,
Et l'origine, & les longues Annales,
Grand ornement des dignitez Royales.
Or auſſi toſt que l'Europe entendit
La haute voix que la Fame eſpandit
Au Ciel, en mer, & çà bas en la terre:
Elle appella ſa mignonne Angleterre,
Luy commandant d'aller voir que c'eſtoit
Que ceſte voix publiquement chantoit.
Tout auſſi tòſt qu'Angleterre eut ouye
Telle nouuelle, elle en fut réjoüye,
Et ſupplia la Fame de pouuoir
(Pour le redire à l'Europe) aller voir
Cette belle ame en beauté ſi parfaitte,
Qu'elle cornoit auecques ſa trompette.
La Renommée adonc ſe miſt deuant,
Et l'Angleterre apres l'alloit ſuyuant,
Touſiours parlant d'vn ſi plaiſant viſage,
Dont jà le nom auoit pris ſon courage.
Incontinent que ceſte Nymphe eut veu
Ce nouueau corps de beauté ſi pourueu,
De qui la face & douce & genereuſe
Euſt pris les Dieux, elle en fut deſireuſe,
Et en dreſſant les yeux pleins de ſoucy
Vers Iupiter, fit ſa requeſte ainſi.
Pere Iupin qui habites les nuës,
A qui des cœurs les flammes ſont cognuës,
Si i'ay ſuiuy ta haute Majeſté,
Si i'ay fidele à ton ſeruice eſté,
Si tu m'as humble en tous lieux rencontrée;
De ſi belle ame honore ma contrée.
Ainſi priant la Nymphe demanda,
Et d'vn clin d'œil Iupiter l'accorda.
Incontinent cent mille courtoiſies,
Toutes vertus dedans le Ciel choiſies,
Et tout l'honneur qui ſert de luſtre aux Rois
Vient honorer le beau païs Anglois,
Fils de Neptun' tout enuironné d'onde,
Et ſeparé des malices du Monde.
Alors que l'âge aura de ton Printemps
Vn peu meury les plaiſirs inconſtans,
Et que l'ardeur qui les guerres anime,
Te rendra Prince & fort & magnanime,
Toutes foreſts, tous rochers d'alentour
Ne parleront que d'armes & d'amour,
De pale-frois, d'eſcuyers, de querelles,
Et de venger l'honneur des Damoiſelles,
De vains combats, & de ponts perilleux,
D'enchantemens, de hazards merueilleux,
Le vray ſujet de ceſte Table-ronde
Qui de ſon nom doit courir tout le Monde,
Et de laquelle, ô tres-vaillant Artus,
Seras l'honneur pour tes hautes vertus,
Et de tous Rois, qui boüillans de ieuneſſe

Voudront vn iour imiter ta proüeſſe.
Auſſi es-tu la facture des Dieux,
Ne ſois pourtant d'vn tel heur glorieux:
Tant plus en haut les choſes ſont pouſſees,
Plus contre bas elles ſont abaiſſees
Par la Fortune, à qui n'eſt rien ſi cher
Que voir d'enhaut les Princes trebucher:
Mais toy, qui prens des Dieux meſme la vie,
N'es point ſubject, comme vn peuple à l'enuie,
Plus puiſſant qu'elle, & la voirras mourir,
Et tes combats heroïques fleurir,
Sans que ſa lime odieuſe les ronge.
» Toute vertu meſpriſe le menſonge.
Ainſi Merlin d'Artus prophetiſoit,
Et vray deuint tout cela qu'il diſoit.

ELEGIE.

SEule apres DIEV *la forte deſtinée*
Commande en terre à toute choſe nee,
Et ſon lien nous enlaſſe ſi fort,
Que rien ne peut le trancher que la Mort.
Ny pour voguer par les mers poiſſonneuſes,
Ny pour tracer les Syrtes ſablonneuſes,
Pour ſe cacher dans l'Antre d'vn rocher,
Ou ſous la terre, on ne peut empeſcher
Le cours fatal, qu'importun ne nous ſuiue,
Et que chacun par contrainte ne viue
Deſſous la loy qu'il receut en naiſſant:
Tant le decret du Deſtin eſt puiſſant.
Ainſi du iour que ie vous vy, Madame,
Vous fuſtes ſeule emprainte dans mon ame,
Et le Deſtin ne m'a permis depuis
Aimer ailleurs, tant condamné ie ſuis
A vous ſeruir ne ſentant autre braiſe,
Ny ne voyant autre bien qui me plaiſe.
Quand ie vous voy (il n'en faut point mentir)
Voſtre beauté au cœur me fait ſentir
Cent paſſions diuerſes, & me ſemble
Que tout le corps paſſionné me tremble.
En vous ie vy, & en vous ie reſpire,
Autre richeſſe au monde ie n'aſpire,
Seuls vos beaux yeux font mon contentement:
Sans leurs rayons ie mourrois promptement.
Voila pourquoy mon ame qui s'oublie
Pour vous aimer, ſi fermement ſe lie,
En me laiſſant, à la voſtre, qu'elle eſt
Touſiours collee au plaiſir qui luy plaiſt,
Sans ſe ſouler de telle iouyſſance.
Et pour cela nos noms, comme ie penſe,
Sont accordans: Car nous ne ſommes pas
Deux cœurs en vn liez iuſqu'au treſpas:
Mais le Deſtin qui les amans aſſemble,
Nous a liez de meſmes noms enſemble,
Comme de cloux pour tenir l'amitié
Qui nous conioint ſans changer de moitié.
Las! ie ne puis changer d'autre penſee,
Tant la mienne eſt en la voſtre paſſee,
Mon cœur au voſtre, & plus rien ie ne ſuis
Sinon vous-meſme, & rien de moy ne puis:
Tout dedans vous ie ne ſuis nulle choſe,
Et n'ay beſoin d'autre metamorphoſe,
S'il ne vous plaiſt vous meſmes vous changer,
Et vous deſfaire & rompre & deſloger
Hors de chez vous: autre mal-heur extréme
Ne peut forcer moy qui ſuis en vous meſme.
Pour ce, Madame, eſperer il vous faut
Vn ſeruiteur loyal & ſans defaut,
Comme ie ſuis, qui pour voſtre ſeruice
Se vient ſoy-meſme offrir en ſacrifice
A vos beautez, dont de iour & de nuict
Le beau portrait de toutes parts me ſuit:
Bien que ſouuent ou par doute ou par crainte
Ou par reſpect ou par autre contrainte,
En vous voyant, tout penſif & tremblant,
De voir vos yeux ie n'ay pas fait ſemblant,
Comme monſtrant par froide contenance
Qu'en autre part i'auois fait alliance,
Faiſant entrer les hommes en ſoupçon
Que mon ardeur n'eſtoit plus qu'vn glaçon,
Et la chaleur auparauant ſi forte,
Par trait de temps languiſſoit toute morte.
Mais ie cachois d'vne cendre le feu
Qui me bruſloit: à fin qu'il ne fuſt veu
Par le dehors, que le dedans, Madame,
Ardoit pour vous d'vne ſi chaude flame.
Non, ie ne ſuis vn amant incertain
Qui prend & laiſſe amour auſſi ſoudain
Qu'vn veſtement: c'eſt vn acte volage.
Amour m'eſt tout, Amour m'eſt heritage,
Comme eſt mon ſang, mes veines & mon cœur,
Que ny le temps, deſeſpoir ny rigueur

Ne peut m'oſter : il faudroit me deſfaire.
Mais ie ne veux que l'importun vulgaire,
Menteur, cauſeur, cognoiſſe rien de moy,
Pour ne commettre à ſa langue ma foy.
Qui veut garder vne amour bien entiere,
Ne faut donner au meſdiſant matiere
De caqueter : il faut diſſimuler :
Souuent le taire a vaincu le parler :
Puis l'amitié qui eſt bien commencee,
Sans parler parle auecques la penſee.

ELEGIE, A AMADIS IAMIN SON PAGE.

COuure mon chef de Pauot ie te prie,
Afin, IAMIN, que mes ſoucis i'oublie:
De luy tout ſeul pour perdre mon meſchef,
Ie ne veux point me couronner le chef:
Mais de ſon ius à longs traits ie veux boire
Pour de mes maux endormir la memoire
De fond en comble, & pour ne retenir
Iamais au cœur vn ſi dur ſouuenir :
Voulant du tout en forçant ma nature
Du charactere effacer la figure
Que ie portois engraué dans le cœur,
Qui par deux ans a nourry ma langueur.
Le temps perdu ſoit perdu, & ie penſe
Auoir aſſez entiere recompenſe,
Si de ſes rets ie me puis deſlier,
Et tout à coup ſon amour oublier.
Charge mon vin de Pauots & ma teſte,
Et ne vien plus d'vne repriſe honneſte
Me condamner que ie ſuis inconſtant,
Ou ſi tu veux, repren, i'en ſuis contant,
Pourueu qu'ainſi ie la puiſſe en ma vie
Autant haïr comme ie l'ay ſeruie.
Le mal traité s'éjouït à ſon tour,
Quand le Deſtin triomphe de l'amour,
Et bien ſouuent pour ne pouuoir complaire,
Le trop d'amour ſe transforme en colere,
En rage, en feu, qui de vengeance ſert,
Et pour vn rien ſouuent le tout ſe perd.

ELEGIE A CASSANDRE.

L'Abſence, ny l'oubly, ny la courſe du iour
N'ont effacé le nom, les graces ny l'amour
Qu'au cœur ie m'imprimay dés ma ieuneſſe tendre,
Fait nouueau ſeruiteur de toy belle Caſſandre,
Qui me fus autrefois plus chere que mes yeux,
Que mon ſang, que ma vie, & que ſeule en tous lieux
Pour ſujet eternel ma Muſe auoit choiſie,
A fin de te chanter par longue poëſie.
Car le trait qui ſortit de ton regard ſi beau,
Ne fut l'vn de ces traits qui deſchirent la peau;
Mais ce fut vn de ceux, dont la poincte cruelle
Perſe cœur & poumons, & veines & moüelle.
Ma Caſſandre, auſſi toſt que ie me vy bleſſé,
Jeune d'ans & gaillard, depuis ie n'ay penſé
Qu'à toy, mon cœur, mon ame, à qui tu as rauie
Abſente ſi long temps la raiſon & la vie:
Et quand le bõ Deſtin iamais n'euſt fait reuoir
Tes yeux ſi beaux aux miens, le temps n'auoit pouuoir
D'effleuer vne eſquierre, ou d'amoindrir l'image
Qu'Amour m'auoit portraite au vif de ton viſage :
Si bien qu'en ſouuenir ie t'aimois tout ainſi
Que dés le premier iour que tu fus mon ſouci.
Et ſi l'âge qui rompt & murs & fortereſſes,
En coulant a perdu vn peu de nos ieuneſſes,
Caſſandre, c'eſt tout vn ; car ie n'ay pas eſgard
A ce qui eſt preſent, mais au premier regard :
Au trait qui me naura de ta grace enfantine,
Qu'encores tout ſanglant ie ſens en la poitrine.
Bien-heureux ſoit le iour que tes yeux ie reuy,
Qui m'ont & pres & loin de moy-meſmes rauy.
Et ſi i'eſtois vn Roy qui toute choſe ordonne,
Ie mettrois en la place vne haute Colonne
Pour remarque d'Amour, où tous ceux qui viendroient,
En baiſant le pilier, de nous ſe ſouuiendroient.
Ie deuins vne Idole aux rayons de ta veuë,
Sãs parler, ſans marcher, tant la raiſon eſmeüe
Me gela tout l'eſprit, loin de moy m'eſtrãgeant,
Et viuois de tes yeux ſeulement en ſongeant.
Touſiours me ſouuenoit de ceſte heure premiere
Où ieune ie perdi mes yeux en ta lumiere,
Et des propos qu'vn ſoir nous euſmes, deuiſant,
Dont le ſeul ſouuenir, non autre m'eſt plaiſant.
Ce fut en la ſaiſon du Printemps qui eſt ores:
En la meſme ſaiſon ie t'ay reueüe encores :
Face Amour que l'Auril où ie fus amoureux,
Me face auſſi cõtent que l'autre mal-heureux.

LE RECVEIL DES MASCARADES.

CE diamant, Maistresse, ie vous donne,
Du tout semblable à la mesme personne
Du Cheualier, qui bien-heureux se sent
De vous en faire vn gracieux present.
Il est bien clair, mon ame est toute claire,
Où de vos yeux la belle flame esclaire:
Il est durable, & durable est mon cœur,
Opiniastre à souffrir sa langueur
Pour vous seruir comme chose diuine,
Car la vertu en est seule origine.
La bague est ronde, & mon cœur est tout rond:
D'or espuré le plus riche qu'on fond
Est fait l'anneau, qui tous metaux surpasse
Comme ma foy toutes autres efface:
Il est graué, mon cœur porte le trait
Bien engraué de vostre beau portrait.
Et bref, Madame, en nous voyant ensemble,
Vous iugerez qu'au present ie resemble:
Mais ie vous pri' que par vostre bonté
Au Diamant vous laissiez la durté
Sans la loger en vostre ame si belle:
Ou bien suiuez la douceur naturelle
De ce ioyau, qui plus tendre est rendu
Par sang de Bouc chaudement espandu:
Ainsi n'ayant contre amour autres armes
Ny contre vous sinon mes chaudes larmes,
Mollissez-vous, voyant que mes douleurs
Me font verser mon sang en lieu de pleurs.

CARTEL POVR PRESENTER AV ROY.

SIx Cheualiers aux armes valeureux,
Autant vaillans que parfaits amoureux,
Ayants senty les gracieuses flames
Des yeux vainqueurs de six honestes Dames,
Dont tous les six viuement sont espris,
Ont pour l'Amour ce voyage entrepris,
Par le congé de leurs belles Maistresses,
Pour esprouuer au combat leurs proüesses,
Et faire voir par le glaiue pointu
Que peut vn cœur animé de vertu.
Ces Cheualiers yssus de bonne race,
Et courageux d'vne amoureuse audace,
Ont pris pour guide vn Prince du haut sang,
Dont les ayeux conduits d'vn Cygne blanc,
Par longs combats & par guerres sans treues,
Ont mis au Ciel l'illustre nom de Cleues.
Or pour autant qu'on oyt de toutes pars
Qu'en ceste Cour habite le Dieu Mars
Qui a vestu de CHARLES le visage,
Dont les vertus sont plus grandes que l'âge:
Puis cognoissant que tant de Cheualiers
Pres d'vn tel Roy se trouuent à milliers,
Qui comme nous reçoiuent dedans l'ame
Le doux soucy d'vne gentille Dame:
Sommes venus (SIRE) pour leur prouuer
Que plus vaillans ne se peuuent trouuer.
Par les chemins nous auons ouy dire,
Qu'vn Prince vit subiect de vostre Empire,
Braue & courtois, qu'on dit estre conceu
Du mesme sang dont vous estes yssu,
Qui pour tromper la paresse & le vice
Fait volontiers des armes exercice.
SIRE, son nom est le Comte Dauphin,
Contre celuy nous voulons mettre à fin
(Le desfiant) nostre ieune entreprise,
Qu'Amour anime, & que Mars fauorise.
Ce Comte doncq' six Cheualiers prendra
Les choisissant les meilleurs qu'il voudra,
Pour six à six combattre à la barriere
A coups de pique ou de lance guerriere:

Afin de faire à nos Maiſtreſſes voir
Combien leurs yeux ont ſur nous de pouuoir.
De nos combats vous donnerez la gloire
A qui voudrez, SIRE: car la victoire
De ce tournoy qui vous eſt appreſté,
Seule dépend de voſtre Majeſté.

ENVOY AVNE DAMOISELLE POVR VNE MASCARADE.

QVand le loiſir me ſeroit preſenté
Autant parfait que i'ay la volonté,
Et quand celuy qui au combat m'appelle,
M'euſt aduerty d'vne entrepriſe telle:
I'euſſe monſtré par vn cœur liberal,
Que peut vn Prince amoureux & loyal;
I'euſſe monſtré que peut la courtoiſie
D'vn cœur remply d'vne amoureuſe enuie.
Mais me voyant tout ſur l'heure preſſé,
Le bon vouloir par contrainte eſt forcé,
Voire ſi bien, qu'en telle affaire extréme
Ie ne ſçaurois preſenter que moy-meſme,
Offrant icy pour gage ſuffiſant
Mon cœur en lieu de tout autre preſent.
Pour ce, Maiſtreſſe, heureux feu de ma flame,
Dont la vertu ſi viuement m'enflame,
Faites ſçauoir aux Dames mon vouloir,
Et que le temps a vaincu mon deuoir.
Vous leur direz que mon gentil courage,
Comme hautain, donne bien d'auantage
Que des preſens, tant ſoient-ils de grands prix,
Offrant le cœur que vos yeux tiennent pris.
Receuez doncq', gracieuſe Thenie,
Le cœur offert, le ſeruice & la vie,
Et ceſte troupe ardente de monſtrer
Qu'vne plus braue on ne peut rencontrer,
Pour honorer vos vertus, & de celles
Qui, comme vous, ſont honneſtes & belles.

CARTEL.

TOut Amant cheualeureux
Qui cherche à faire conqueſte,
Ne ſe doit dire amoureux,
S'il n'ayme d'amour honneſte.
Si par crainte, ou par effort,
Forçant ſa Dame, il la preſſe,
Il hait ſa Dame bien fort,
Et n'eſt digne de Maiſtreſſe.
Ce Cheualier ſainctement,
Pres d'honneur, loin de diffame,
Ayme ſi honneſtement
La chaſteté de ſa Dame,
Qu'il ne cede en telle amour
A nulle autre creature
Qu'à celuy qui doit ce iour
Gagner du lieu l'auanture.
Et ſi quelqu'vn pour blaſmer
L'honneſte amour, veut debattre,
Il ne doit point preſumer
De ſ'en-aller pour combattre.

MASCARADE.

HAs! pour auoir aymé trop haut,
Et n'auoir ſeruy comme il faut,
Amour ce tourment nous accorde
De nous battre le ſein de coups,
Et vous crier à deux genoux
Mercy, pardon, miſericorde.

CARTEL POVR LE ROY HENRY III.

I'Ay par actes laborieux
Rendu mon nom ſi glorieux,
Si riche de mainte victoire,
Que ie veux auiourd'huy monſtrer
Que ie ſuis bien digne d'entrer
Dedans le beau Temple de gloire.
Ie ſuis ſeur qu'on n'en doute pas,
Tant les honneurs de mes combas
M'appellent à telle entrepriſe:
Sans plus il faut ce meſme iour
Ioindre mon Mars auec Amour,
Et que ſon arc me fauoriſe.
Mars rend vn Prince genereux,
Amour le fait auantureux:
Heureux qui tous deux les aſſemble.
Mes Dames, ſoyez mon ſupport,
Le cœur d'vn guerrier eſt plus fort
Quand Mars & Amour ſont enſemble.

CARTEL POVR LE ROY.

SI le Soleil qui void tant de choſes le iour,
Vit iamais Cheuallier tres-content en amour,
Il void en ceſte place vn Prince qui ſe vante
D'auoir ſur tous Amans ſa fortune contente,
D'autant que le bon-heur de ſon contentement
Eſt diuin & parfait : car le Ciel autrement
N'euſt peu de ce guerrier rendre l'ame amoureuſe,
Sans luy dõner Maiſtreſſe en tous poincts bienheureuſe.
Or' ſi quelqu'vn en doute, & ne veut confeſſer
Qu'il eſt ſur tous content, n'eſpere de paſſer
Ce chemin ſans combattre : ainſi le lieu le porte,
Afin que ſon audace vne honte r'emporte.
Les Dames, ſans faueur, ſeront iuges du fait,
Qui verront au combat combien ſera parfait
Ce Cheualier, d'autant que ſa Maiſtreſſe paſſe
Les autres de beautez, de vertus & de grace.

SONNET POVR CHANTER à vne maſquarade.

SI les Guerriers ſ'eſmeuuent pour les Dames,
Ayez pitié de douze que voicy,
Qui ſur le front ont pourtrait le ſoucy,
Le dueil aux yeux, & l'ennuy dans les ames.
C'eſt grand' horreur de voir ces pauures femmes
En noir habit qui ſe plaignent ainſi
De ces Guerriers, dont le cœur endurci
Paſſe en rigueur les rochers & flammes.
Celuy qui peut des Dames offencer,
Fait honte au Ciel, & s'il ne veut penſer
Qu'vn Dieu vangeur des pechez ſe courrouce.
Deſſur ſon front ſon vice eſt apparent,
Car quel peché peut-on faire plus grand,
Que d'offencer vne choſe ſi douce?

SONNET POVR VNE MOMMERIE, LE IOVR de Careſme-prenant.

L'An & le mois, le iour, & le moment,
Ne font au Ciel leurs cours de meſme ſorte,
Car en fuyant ils ſont portez, de ſorte
Que tout n'eſt rien que diuers changement.
Apres la guerre on void ſoudainement
Naiſtre la Paix qui tous biens nous apporte:
Par l'appetit la raiſon ſe tranſporte,
Et chacun vit ſous diuers iugement.
Comme le Ciel noſtre plaiſir varie :
N'eſperez doncq' que noſtre Mommerie,
Tournois, feſtins, puiſſent touſiours durer,
Demain viendra la penitence extreſme.
Dames, prenez ces poiſſons de Careſme,
Où ſi long-temps il vous faudra pleurer.

CARTEL POVR LE ROY, CELEBRANT LE IOVR de ſa Naiſſance.

EN imitant des grands Roys l'excellence,
Qui celebroient le iour de leur naiſſance,
Vn ieune Roy (à qui les Cieux amis
Ont le bon-heur de tant de Rois promis)
Auec ſon Frere (autre honneur qui égale
De ſes ayeux la Majeſté Royale)
A ce iourd'huy, comme Prince bien né,
A tous venans le combat a donné,
Pour émouuoir la Françoiſe ieuneſſe
Par ſon exemple à ſuiure la proüeſſe,
Et la vertu dont il eſt amoureux,
Car elle habite en vn cœur genereux.
Ces Cheualiers iſſus de grande race
Tiendront le pas, & garderont la place
Contre vn chacun, & comme tres-vaillans,
Se defendront contre tous bataillans,
Et ſi feront Juges de leurs querelles
Vieux Cheualiers & ieunes Damoiſelles :
Pour ordonner la victoire & le prix
A ceux qui ſont aux armes mieux appris.
Or ſi quelqu'vn ſe ſent eſchaufer l'ame

Des beaux rayons d'vne gentille Dame,
Si par l'eſpée il veut icy montrer,
Qu'vn plus loyal ne ſe peut rencontrer,
Vienne au combat apres auoir mis gage:
Et ſi vainqueur il obtient l'aduantage,
Le gage ſien, & celuy du Tenant
Seront à luy: mais s'il eſt maintenant
Pris & vaincu, il faudra qu'il delaiſſe
L'amour qu'il porte à ſa belle Maiſtreſſe,
Et qu'il ſ'en aille en vn autre quartier
Apprendre mieux des armes le meſtier.

Pour les Rois tres-Chreſtien & Catholique.

Grand Iupiter! habite ſi tu veux
Tout ſeul l'Olympe, & garde ton tonnerre:
Ces deux grands Rois, les plus grands de la terre,
Departiront tout ce monde pour eux.

Pour le Roy tres-Chreſtien Henry II. Sur ſa Deuiſe.

Pour vn Croiſſant il te faut vn Soleil:
Plus ta vertu n'a beſoin d'accroiſſance:
Qui toute ronde, & pleine de puiſſance
Te fait reluire en terre ſans pareil.

Pour le Roy Catholique, ſur ſa Deuiſe.

Eſpoir & crainte eſt la ſeule miſere
Qui nous tourmente: & qui en ce bas lieu,
Ainſi que toy ne craint plus ny eſpere,
Se doit nommer non pas homme, mais DIEV.

Pour luy-meſme.

O l'heritier des vertus de Iaſon:
O de Iunon race recommandee:
Tu as au col la Colchide toiſon,
Mais en ton lict tu n'as point de Medee.

Pour la Royne de France, maintenant Royne Mere du Roy.

Plus que Rhea noſtre Royne eſt feconde
De beaux enfans, leſquels en diuers lieux
Ayant regi la plus grand' part du monde,
Iront au Ciel pour eſtre nouueaux Dieux.

Royne Catholique.

Comme vn beau Lys, eſt en fleur la ieuneſſe
D'Elizabeth: & ſi en corps mortel
Vouloit çà bas deſcendre vne Deeſſe,
Pour eſtre belle, elle en prendroit vn tel.

Roy Dauphin, maintenant Roy treſ Chreſtien.

On ne voit point qu'vn fort lion ne face
Ses lionneaux hardis & furieux:
Ce ieune Roy ſorty de bonne race
Aura le cœur pareil à ſes ayeux.

Royne Dauphine maintenant Royne.

Ainſi qu'on voit demi blanche & vermeille
Naiſtre l'Aurore, & Venus ſur la nuit,
Ainſi ſur toute en beauté nompareille
Des Eſcoſſois la Princeſſe reluit.

Pour elle-meſme.

Moins belle fut ceſte Venus diuine
Quand à Cythere en ſa Conche aborda,
Lors que le flot qui neuf mois la garda
La feit ſortir de l'eſcume marine.

Duc de Sauoye.

Alcide acquit loüange non petite.
D'auoir gaigné les riches pommes d'or:
Ayant acquis la belle Marguerite,
Tu as tout ſeul du monde le threſor.

Ducheſſe de Sauoye.

Ceſte vertu des yeux de la Gorgonne
Eſt dans les tiens vnique ſœur du Roy,
Qui en rocher endurcis la perſonne
Qui vicieuſe apparoiſt deuant toy.

Pour

Pour elle-meſme.

La Marguerite eſt la Pallas nouuelle
Qui hors du chef de ſon pere ſortit,
Le corſelet dont elle ſe veſtit,
Eſt la vertu qui la rend immortelle.

Pour elle-meſme.

La grand' Minerue & la Pallas de France
Loin des mortels ont chaſſé le diſcord:
A l'Oliuier l'vne donne naiſſance,
L'autre le fait reuiure apres ſa mort.

Duc de Lorraine.

Achille eſtoit ainſi que toy formé:
Dedans tes yeux eſt Venus & Bellonne:
Tu ſembles Mars, quand tu es tout armé,
Et deſarmé, vne belle Amazonne.

Ducheſſe de Lorraine.

Ainſi qu'on voit dedans la Pouſſiniere
Sur tout vn Aſtre apparoiſtre plus beau:
Ainſi paroiſt ſur toutes la lumiere
De ton eſprit qui luit comme vn flambeau.

Ducheſſe doüairiere.

La belle Paix abandonna les Cieux
Pour accorder l'Europe qui t'honore,
Et ſe venant loger dedans tes yeux
Elle penſoit dans le Ciel eſtre encore.

Ducheſſe de Guiſe.

Venus la ſaincte en ſes graces habite,
Tous les Amours logent en ſes regards,
Pour ce à bon droit telle Dame merite
D'auoir eſté femme de noſtre Mars.

Pour Madame de Guiſe doüairiere.

Pareil plaiſir la mere Phrygienne
Reçoit voyant ſes fils aupres de ſoy,
Que tu reçois, ô mere Guyſienne,
Voyant tes fils tout à l'entour du Roy.

Pour la Royne d'Eſcoſſe doüairiere.

Ie ſuis en doute, ô guerriere Camille,
Duquel des deux plus d'honneur tu auras,
Ou pour auoir vne ſi belle fille,
Ou pour auoir les freres que tu as.

Pour Monſeigneur le Cardinal de Lorraine, & Duc de Guiſe ſon frere.

Allez Lauriers, enuironner les teſtes
De deux Lorrains, à l'vn pour ſon ſçauoir
Comme à Mercure, à l'autre pour auoir
Ainſi que Mars tant gaigné de conqueſtes.

Pour eux-meſmes.

L'vn des Iumeaux au Ciel bien ſouuent erre,
L'autre aux Enfers d'vne nuë eſt veſtu:
Mais des Lorrains la iumelle vertu
Touſiours illuſtre apparoiſt ſur la terre.

Pour la Paix.

Des morions l'abeille ſoit compaigne:
Pendent rouïllez les coutelas guerriers:
Dans les harnois touſiours file l'araigne,
Et les lauriers deuiennent oliuiers.

Pour les Nopces.

Vien Hymenee, & d'vn eſtroit lien
Comme vn lierre eſtroittement aſſemble
Le ſang d'Auſtriche au ſang Valeſien
Pour à iamais viure en repos enſemble.

LE RECVEIL DES POEMES.

A TRES-ILLVSTRE ET REVERENDISSIME ODET, Cardinal de Chastillon.

VERS HEROIQVES.

MOn ODET, mon Prelat, mon Seigneur, mon confort,
Mon renom, mon honneur, ma gloire, mon support,
Ma Muse, mon Phœbus, qui fais ma plume escrire,
Qui animes ma langue & réueilles ma lyre,
Et qui moins enuers moy ne te monstres humain,
Que fit enuers Marot ce Mecenas Romain:
Pren s'il te plaist, icy deux presens tout contraires,
L'vn, que i'offre pour toy, & l'autre pour tes freres:
C'est mon liure & ma vie, & tout ce que iamais
Ma plume en ta faueur escrira desormais,
Laquelle ne sçauroit (bien qu'elle sceust parfaire
Mille œuures en ton nom) à l'honneur satisfaire
Que ie reçois de toy, sans l'auoir merité:
Et serois bien ingrat si la posterité
Ne cognoissoit d'ODET le nom tres-venerable,
Et combien vn Ronsard luy estoit redeuable,
Publieur de son lôs qui iamais ne mourra.
Or ma plume escrira tout ce qu'elle pourra,
(Que la troupe des Sœurs n'a iamais abusee)
Puis, quand ie la verray de te loüer vsee,
I'iray trouuer ton frere, ou François, ou Gaspard
Au front d'vne bataille, ou dessus vn rampart:
Et là changeant ma plume en quelque grande pique,
Hardy, ie me ru'ray dans la presse bellique
Pour mourir vaillamment à leurs pieds estẽdu,
Ayant d'vn coutelas le corps outre-fendu:
Et si n'auray regret que ma vie s'en-aille
Pour eux, soit que ie meure au fort d'vne bataille,
Soit gardant vne ville, au haut des bastillons,
Afin que vif & mort ie sois aux Chastillons.

EPISTRE A CHARLES CARDINAL DE LORRAINE.

QVand vn Prince en grandeur passeroit tous les Dieux,
S'il n'est doux & benin, courtois & gracieux,
Humain, facile, honneste, affable & debonnaire,
Il ne gaigne iamais le cœur du populaire:
Chacun fuit deuant luy, comme vn agneau tremblant
Fuit le loup rauisseur: bien que d'vn beau semblant
On feigne de l'aimer, toutefois on luy porte,
En lieu d'vne amitié, vne haine bien forte.
Vn Roy ne peut auoir à son commandement
De ses propres sujects que le corps seulement:
Nous luy deuons le corps, soit par Zele ou par crainte;
Mais il n'est pas Seigneur de nos cœurs par contrainte.
Or s'il veut estre Roy des cœurs cõme des corps,
Il faut les acquerir par douceur, & alors
Il aura cœurs & corps de toute sa prouince:

„Tant l'hõneſte douceur eſt ſeante à vn Prince:
Comme à vous mon Seigneur, bien que ſeul vous ſoyez
L'honneur des Cardinaux, & que vous employez
Voſtre eſprit genereux aux affaires de Frãce,
Bien que tout le Conſeil ſuiue voſtre eloquence,
Biẽ que vous entẽdiez Grec, Latin, & Frãçois,
Bien que vous reſpõdiez d'vne treſ-docte voix
A tous Ambaſſadeurs de quelque part qu'ils viennent,
Bien que les plus ſçauans aupres de vous ſe tiennent,
Bien que vous gouuerniez preſque ſeul noſtre Roy,
Bien que pour voſtre ayeul vous vantiez Godefroy,
Bien que Hieruſalem en vos titres ſe liſe,
Bien que voſtre niepce ait la Couronne priſe,
Royne de ce pays qui entend les cheuaux
Du Soleil ſe coucher aſſez loin de ſes eaux:
Royne qui doit vn iour par nopce ſolennelle
Ioindre au ſang de VALOIS voſtre race immortelle:
Bien que vos freres ſoyent magnanimes guerriers,
Soit en paix ſoit en guerre, à l'œuure les premiers:
Soit qu'il faille garder ſagement la muraille
De Mets enuironné, ou ſoit qu'en la bataille
De Renty, par les coups de leurs glaiues tranchans
Il faille d'hommes morts engreſſer tous les champs:
Ou ſoit que ſur la mer pour noſtre foy Chreſtienne
Ils reſpandent le ſang de la race Payenne:
Si n'eſtes-vous pourtant ny ſuperbe ny fier,
Mais humble ne vous plaiſt vos faits glorifier
Par ceux de vos ayeux, biſayeux, & grands-peres,
Ny de geſtes nouueaux acheuez par vos freres.
C'eſt le plus grand honneur que vous ſçauriez auoir.
Tant plus voſtre grandeur eſt puiſſante en pouuoir,
Tant plus vous maniez les affaires publiques,
Tant plus vous ſouſtenez les decrets Catholiques,
Tant plus vous commandez, tant plus vous gouuernez
Noſtre Roy, ſous lequel ſes loix vous ordõnez,
D'eſtre humble & gracieux. Ie ſçay que voſtre race
De victoires ornée eſt digne qu'on luy face
Honneurs deſſus honneurs: & ie ſçay bien que vous
Meritez à bon droit qu'on baiſe vos genous,
Qu'on embraſſe vos pieds: mais Prince, ou ie me trompe,
Ou vous deuez fuir ceſte mondaine pompe,
Et ne deuez vſer de ſi hauts appareils
Sinon vers les plus grãds qui ſerõt vos pareils.
A ces Monſtres de Court vous deuez comme maiſtre
Faire d'vn braue front vos grandeurs apparoiſtre,
Et combien vous pouuez: mais aux petits qui vont
Tremblant en vous voyant & qui n'oſent le front
Hauſſer vers les rayons de voſtre clair viſage,
Vous deuez eſtre ſimple & plein de doux lãgage
Pour leur gaigner le cœur, imitant l'Eternel
Qui ſe daigna veſtir d'vn habit corporel,
Et rejettant les grands où tout orgueil abonde,
Se rendit familier des plus petits du monde.
„ C'eſt peu de cas, Prelat, de cet honneur mondain,
„ Qui pluſtoſt que le vẽt du iour au lendemain
„ S'enfuit, & longuement ne ſejourne noſtre hoſte:
„ Car vn iour nous le donne, & l'autre iour nous l'oſte.
Il y a plus de peine à bien garder ſon rang,
A gouuerner vn Roy, à bien faire le grand,
Que tout l'honneur ne vaut: ceſte charge honorable
S'accompaigne touſiours d'vn ſoucy miſerable,
D'vne ſollicitude & d'vne ambition,
D'vn trauail eſpineux, & d'vne paſſion
Qui touſiours dans le cœur eternelle demeure,
Ne nous laiſſant dormir la nuict vne ſeule heure.
C'eſt peu de cas auſſi de baſtir iuſqu'aux Cieux
Maints Palais eſleuez d'vn front ambitieux,
Qui ne ſeruẽt de rien que de pompeuſe montre,

Qui ne peuuent durer (tant ſoient forts) à
l'encontre
De la fuite du Tẽps : car bien que les Chaleurs,
Les hyuers ou les vents, ou mille autres mal-
heurs,
Soit de pluye ou de greſle, ou le flambant ton-
nerre,
Ou l'ire d'vn Seigneur, ou le ſac d'vne guerre,
Ne les fiſſent tomber : ſi eſt-ce que le Temps
Les fera de ſa faulx en moins de deux cẽs ans
Renuerſer pied ſur teſte, & à la petiteſſe
Des champs eſgalera leur ſuperbe hauteſſe.
Je ne dy pas, Prelat, que ce ne ſoit bien-fait
De baſtir vn Palais en delices parfait,
D'obtenir d'vn grand Roy tout ce qu'on luy
demande,
De ſe faire ſoy-meſme & ſa race bien grande.
Mais il ne faut pas tant que le cœur y ſoit mis,
Qu'on ne face vn treſor de fideles amis,
Sur lequel les larrons ny le feu n'ont puiſſance,
Ny l'ire des grands Rois, ny du Temps l'in-
conſtance :
Il faut ſe rendre amy de ceux qui ont pouuoir
De chanter voſtre nom, & de faire ſçauoir
Aux ſiecles à venir voſtre immortelle gloire
Par œuure poëtique, ou par certaine hiſtoire :
Lors vous ferez pour vous trop plus que ne
penſez,
Si par ce beau moyen les ans vous deuancez.
Mais ne voyez-vous pas comment la re-
nommée
De voſtre Oncle defunct eſt deſia conſommee
Dans le creux du tombeau morte auecques
ſes os
(Si ſon nom quelquefois ne ſuruient à propos)
Bien qu'il fuſt liberal, magnifique & honneſte,
Bien qu'il euſt comme vous le Chapeau ſur la
teſte,
Et bien qu'il gouuernaſt l'autre Roy tout ainſi
Que voſtre Saincteté gouuerne ceſtuy-cy?
On ne parle de luy non plus que d'vn pauure
homme
Que la commune mort ſans renommée aſ-
ſomme
Dans vn lict incogneu, par faute que les
vers
Ne reſpandent ſon nom dedans ceſt Vniuers.
Doncq' à fin, mon Seigneur, qu'vn tel
mal-heur n'emmure
Vous & voſtre renom ſous meſme tombe ob-
ſcure,
Deuez en preuoyant voſtre maiſon garnir
D'hommes qui ſçauront bien vos vertus
maintenir,
Hardis cõtre la mort, qui les Princes emmene.
Tel à Rome iadis s'apparut vn Mecene,
Qui pere entretenoit les plus gentils eſprits
Pour enrichir ſon nom de leurs nobles eſcrits.
Il ne fut point deçeu de ſa belle eſperance,
Ny ne ſera iamais : il vit par ſouuenance
Autant que ſon Auguſte, & encore au-
iourd'huy
Les Princes bien-faicteurs ſe ſurnomment de
luy.
Or ſus parlon de moy qui voudroy reco-
gnoiſtre
Mon Mecene, mon tout, mon ſeigneur &
mon maiſtre.
Muſes, qui les ſommets de Parnaſſe tenez,
Et qui de nuict & iour vos danſes amenez
Sur le bord de Permeſſe : O race genereuſe,
Qui preſſez les ingrats d'vne nuict oublieuſe,
Vous ne paſſerez pas ny au ſiecle futur,
Ny en l'âge preſent mon nom d'vn voile ob-
ſcur
Sous le titre d'ingrat : car vne ingrate tache
Ne ſoüillera iamais mon cœur que ie le ſça-
che :
Ains ie diray, Seigneur, à nos peuples Fran-
çois
Le bien que m'auez fait pour la ſeconde fois,
Vous ſuppliant n'aguiere au Chaſteau qui
s'appelle
Du gracieux ſurnom d'vne Fontaine belle.
I'eſtois plus eſperdu qu'vn viateur de nuit
Ne ſe perd en vn bois quand la Lune ne luit,
Et quand aucune Eſtoille à ſes yeux ne ſe
montre:
Pourſuiuant vn ſentier, de fortune il rencon-
tre
Vn carrefour douteux en cent chemins croiſé :
Il s'arreſte au milieu comme mal-auiſé,
Et comme ne pouuant en tenebres compren-
dre
Entre tant de chemins lequel il luy faut pren-
dre,
Doutant bien longuement en ſes ſens eſbahis
Lequel eſt le meilleur : par aduis de païs

Suit le plus droit chemin, qui ſans ſeiourner guiere
Le guide hors du bois, où il voit la lumiere
Des loges des paſteurs, leſquels à la parfin
Ayant de luy pitié, luy monſtrent le chemin.
Ainſi tout eſgaré dedans la Cour i'alloye,
Entre mille chemins ne ſçachant quelle voye
Ie prendrois ſeurement pour me tirer du bois,
I'entens du labyrinth de l'eſprit où i'eſtois.
Comme i'errois ainſi ie veis luire vne flame:
Hà! ce fut le ſecours propice de Madame
Sœur vnique du Roy, & le voſtre, Seigneur,
Qui me fut du chemin le fidele enſeigneur.
Il eſt vray que la choſe à la fin n'eſt venuë
Comme nous l'eſperions: ie ne ſçay quelle nuë
Couurit voſtre ſaueur, & le ſort inhumain
Se mit deuant le fruit pour empeſcher ma main.
Ainſi que la moiſſon ſe perd deſſus la terre
Lors que le meſnager dans la grãge la ſerre,
Ie perdis le bien-fait que i'auois eu du Roy
Pour n'oſer m'attaquer à vn plus grand que moy.
» *Quand quelque grand Seigneur au petit ſe colere;*
» *Bien qu'en diſſimulãt ſon courroux il digere,*
» *Si eſt-ce que ſon cœur qui ſe ſent outragé,*
„ *Iamais ne dort content qu'il ne ſ'en ſoit vangé.*
Mais autant, mon Prelat, ie vous en remercie
Que ſi i'en iouïſſois: car tandis que la vie
Animera mon corps, fuſſé-ie en ceſte part
Où le vent Aquilon armé de glaces part,
Ou fuſſé-ie tout nud ſur l'Ethiope arene,
I'auray touſiours pour Prince vn CHARLES DE LORRAINE
Engraué dans le cœur d'vn ferme ſouuenir:
Et quand la froide mort me fera deuenir
Vain hoſte du ſepulchre, encore d'vn murmure
Ie bruiray voſtre nom dedans ma ſepulture.
Vous m'auez honoré, & non pas comme ceux
Qui careſſent les gens pour vne fois ou deux,
Puis le matin venu, hagards ne les cognoiſſent,
Penſant eſtre bonnis ſi les yeux ils abaiſſent
Pour regarder quelqu'vn, ſoit entrant chez le Roy,
Ou ſoit en lieu public, ou en lieu de requoy,
Ou dedans vne allee, ou deuant vne porte:
Mais vous ne fuſtes onq vers moy de telle ſorte;
Car à toutes les fois que me ſuis preſenté
A vous, mon cher Seigneur, vous m'auez eſcouté,
Et comme tres-humain, d'vne douce maniere
Vous auez entendu tout du long ma priere
Sans me tourner les yeux, ny ſans baiſſer le front,
Signes diſſimulez que les Courtiſans font
Quand ils trompent quelqu'vn, ou quand ils n'ont enuie
De preſter vn plaiſir à celuy qui les prie.
Me blaſme qui voudra d'importuner le Roy
D'augmenter ma fortune: or Seigneur, quant à moy
Ie ne ſeray honteux de luy faire requeſte:
Il ne ſçauroit monſtrer largeſſe plus honneſte
Que vers ceux que la Muſe & Phœbus Apollõ
Nourriſſent cherement pour illuſtrer ſon nom.
Ie ne ſçaurois penſer que des peintres eſtranges
Meritent tant que nous les poſtes des loüanges,
Ny qu'vn tableau baſty par vn art ocieux
Vaille vne Franciade œuure laborieux:
Ie vous en ſais le iuge & pour certain ie penſe
Que iuſte donnerez pour moy voſtre ſentence.
Hà, bons Dieux! qui mettroit la Frãciade à fin
Sans le bien-fait d'vn Roy? ie le vous dis, à fin
Que voſtre Saincteté quelquefois luy redie,
Pour rendre à bien chanter ma Muſe plus hardie.
Virgile n'euſt iamais ſi brauement chanté
Sans les biens de Ceſar: i'ay experimenté
Qu'vn pauure ne ſçauroit entreprendre vn grand œuure:
Volontiers le marteau d'vn ſoufreteux maneuure
Ne fait vn grãd Palais: tant plus il mõte haut,
Plus la faim le rabaiſſe, & le cœur luy defaut.
Vne ode, vne chanſon ſe peut faire ſans peine:
Mais vne Franciade, œuure de longue haleine,
Ne s'accomplit ainſi: il me faut eſprouuer
La longueur de dix ans auant que l'acheuer:
Car vn liure ſi grand & ſi plein d'artifice
Ne part ainſi des mains ſans qu'on le repoliſſe.
Peut-eſtre on me dira que ie ſuis de loiſir,
Et que ie la deurois chanter pour mon plaiſir:
Mais certes ce n'eſt moy qui en vain me diſtile
Le cerueau par dix ans pour vne œuure inutile
Qui n'apporte nul bien ſinon rendre griſon,
Palle, & bouſi l'auteur en ſa ieune ſaiſon,

Gouteux & catharreux des humeurs amaſſees
Par tant & tãt de nuits ſur les liures paſſees.
I'ay DIEV *mercy, Prélat, vn peu de bien pour moy,*
Ie ſuis demy-content : mais pour chanter du Roy
Les ayeux, biſayeux, leurs faits, & leur proüeſſe,
Je n'en ay pas aſſez ; honteux ie le confeſſe:
Et ſi ayme trop mieux le confeſſer, Prelat,
Que la poſterité m'accuſe d'eſtre ingrat.
Non, non, ie ne quiers pas ces publiques offices,
Ces graſſes Eueſchez, ces riches Benefices:
Tels biens ſont deubs à ceux qui le meritent mieux,
A nos Ambaſſadeurs qui d'vn ſoin curieux
Veillent pour noſtre France, & pour ceux qui en guerre
Au dãger de leur ſang augmẽtent noſtre terre.
Or viuez, mon Prélat, viuez heureuſement,
Prelat digne de viure au monde longuement:
O l'honneur plus fameux de voſtre noble race
Ie vous ſuppli' vouloir d'vne ioyeuſe face
Ces vers forgez à haſte en vos mains receuoir
Pour le gage treſſeur de mon humble deuoir:
Et s'ils ne ſont bien-faits, ſi bien ie ne vous chante
(Le vouloir ſeulemẽt, & non l'œuure ie vãte)
Vous me verrez vn iour plus hautemẽt iouër,
S'il vous plaiſt d'vn bon œil pour voſtre m'auoüer,
Non pas au rang nombreux de vos Protenotaires:
Car les Champs & les bois & les lieux ſolitaires
Et les prez, où le Loir parmy les herbes court,
Me plaiſent beaucoup plus que le bruit de la Court.
Il me ſuffit, Prelat, ſi venant du village
Quelquefois pour vous voir, i'ay de vous bon viſage,
Vn ris, vne accolade, vn petit clin des yeux:
Si i'ay telle faueur, ie ſuis au rang des Dieux,
Et tout l'obſcur brouïllas qui mes Muſes oppreſſe,
De bien loin s'enfuyra deuant ceſte careſſe.
» *Que ſert deſſous la terre vn abyſmé treſor*
» *S'il n'eſt mis en vſage? & que ſeruent encor*
» *Les Nauires au port de voiles empennées,*
» *S'elles n'ont vn pilot pour eſtre gouuernées?*
» *Et que ſeruent les vers, tant doctes ſoient eſcrits,*
» *Si de quelque grand Prince ils ne ſont fauoris?*
Ma Muſe quelquefois ſera de vous aimee,
Puis que voſtre faueur eſt toute accouſtumee
D'attirer doucement les Poëtes chez vous,
Non pas comme Seigneur, mais comme pere dous.
Sainct Gelais eſt à vous, Carle eſt à vous encore,
Et Dorat aux vers d'or qui voſtre nom redore,
Et celuy qui a fait d'vn ton grauement haut
Le premier reſonner le François eſchauſaut.
Si par voſtre bonté vous me mettez au nombre
De ces quatre diuins, i'eſclairciray tout l'ombre
Qui me detient obſcur, pour ne vous repentir
De m'auoir au beſoin voſtre ayde fait ſentir.
Ie ne vous feray point en des-honneur, car i'oſe
Sans rougir aſſeurer que ie ſçay quelque choſe,
Et (ſi quelqu'vn ſe peut honneſtement vanter)
Que vous prendrez plaiſir à m'entendre chanter:
Non pour l'amour de moy, mais pour l'amour des belles
Filles de Iupiter, les neuf Muſes pucelles
Dont ie ſuis ſeruiteur, & deſquelles l'amour
Tout furieux d'eſprit me rauit nuit & iour,
Deſcouurant leurs ſecrets aux nations Françoiſes,
Que hardy i'eſpuiſay des fontaines Gregeoiſes.
Ceſte belle Neuuaine amoureuſe en ſon cœur
De vous, qui me ſerez amiable ſeigneur,
Ioyeuſe m'ouurira ſes grottes reculees,
Et me fera dormir au fond de ſes vallees,
Où pour l'honneur de vous, trois fois m'abreuuera
Du ruiſſeau qui Poëte en vn iour me fera
Pour mieux choiſir, rauir, & deſrober les choſes
Que belles ie verray dans ſon giron encloſes.
Tout ainſi que l'abeille, animal nay du Ciel,

Choiſit les belles fleurs pour en faire du miel,
Honorant ſon logis de ſes liqueurs infuſes:
Ainſi ie choiſiray les belles fleurs des Muſes
Afin d'en eſmailler vn liure en voſtre nom,
Pour engarder, Prelat, que voſtre beau renom
Ne ſoit proye des ans, qui volontiers oppreſſent
Les meilleures vertus, & les pires nous laiſſent.

CHANT DE LIESSE.

AV ROY.

IE ne ſerois digne d'auoir eſté
Nourri petit deſſous ta Majeſté,
Si au milieu de tant de voix qui ſonnent,
Tant d'inſtrumens qui doucement reſonnent,
Tant de combats, de iouſtes, de tournois,
De tabourins, de fifres, de haubois,
Qui ſont tous pleins de joyeuſe allegreſſe,
Ie ne ſentois la publique lieſſe.
Ie ne ſerois ton fidelle ſujet,
Si en voyant vn ſi plaiſant objet,
Ie ne monſtrois, d'eſcrit & de viſage,
De ma lieſſe vn publiq' teſmoignage,
Pour loüer Dieu ſi fauorable, & toy
Qui t'es monſtré ſi bon Pere, & bon Roy:
Qui, comme Auguſte, apres la bonne guerre,
As ramené l'âge d'or ſur la terre,
Themis, Aſtrée, & nous as fait auoir
Ce que ton Pere a ſouhaité de voir,
Et toutefois iamais n'auoit ſçeu faire
Ce qu'en vn iour tu nous as ſçeu parfaire.
Tu as changé tes guerriers eſtendars
En Oliuiers: le fer de tes ſoldars,
(Qu'auoit ſi bien affilé la querelle)
S'eſt eſmouſſé deſſous la peau nouuelle:
Tu as lié de cent chaines de fer
Le cruel Mars aux abyſmes d'Enfer;
Et la Diſcorde, Enyon & Bellonne,
Par ton moyen n'offenſent plus perſonne:
La mort, le ſang, & le meurtre importun
Ont donné place au doux repos commun,
Et en grondant de menaces deſpites,
Par ton moyen ſont allez voir les Scythes
Loin de l'Europe, & ton peuple ont laiſſé
Libre du joug qui trop l'auoit preſſé.
Quel plaiſir eſt-ce en lieu d'oüyr les armes,
De voir les champs tous foulez de gendarmes,
De voir en l'air les eſtendars rampans
En taffetas, tout ainſi que ſerpens
Qui vont par l'herbe, & d'vn col qui menace,
A cent replis entre-couppent leur trace?
De voir le fer des ſoldats tous ſanglans,
Voir les vieillards tous paſles & tremblans
Aſſaſſinez aupres de leur famille?
Voir vne mere, vne veufue, vne fille,
Porter au col ou ſon frere ou ſon fils,
Et pauurement mendier d'huis en huis?
Quel plaiſir eſt-ce en lieu de voir les villes,
Places, chaſteaux, & campagnes fertilles,
Du haut en bas & razer & bruſler,
Et iuſqu'au Ciel les plaintes ſe meſler
D'hommes, d'enfans, de filles, & de femmes,
Sauuant leurs corps demy-bruſlez de flames?
Quel plaiſir eſt-ce, en lieu d'oüyr le bruit
D'vn mur tombé, ou d'vn rempart deſtruit,
Voir maintenant à Paris dans les ruës,
De tes ſujets les troupes eſpanduës
Ioyeuſement à ce retour de l'an,
Crier Hymen, ô Hymené, Hymen:
Verſer œillets & lys, comme vne pluye
Tombe en Eſté quand le chaud nous ennuye?
Hé! quel plaiſir de voir le peuple en bas,
En ſe preſſant de teſtes & de bras,
Deçà delà ſe mouuoir, ainſi qu'ondes
Ou de la mer, ou des campagnes blondes,
Lors que les vents doucement redoublez
Creſpent le haut de la mer & des blez?
Tourbe ondoyante, en foule eſpoiſſe miſe,
De ton Palais iuſqu'à la grand' Egliſe,
D'vn pied preſſé t'attendre, pour auoir
Tant ſeulement ce bien que de te voir
Mener ta Fille en Royal equipage,
Ou bien ta Sœur au ſacré Mariage!
Hé! quel plaiſir d'oüyr ioindre la vois
Du peuple gay à celle des haubois?
De voir marcher en ordonnance égale
Tes Fils chargez de Couronne Royale?
Et par-ſus tous de voir la grauité
De ta tres-haute & grande Majeſté?
Voir au Palais les tables ſolennelles,
Ainſi qu'au Ciel les tables eternelles
De Jupiter, quand au Palais des Cieux

Il ſe marie, ou feſtie ſes Dieux,
Et qu'au milieu de la celeſte troupe
La ieune Hebé luy preſente la coupe?
Hé! quel plaiſir voir danſer & baller,
Voir l'amoureuſe à ſon amy parler,
Voir nouueaux yeux, maſques & mommeries,
Au prix de voir les ſanglantes tu'ries
Du cruel Mars, que ta douce bonté
Par vne Paix pour iamais a donté?
Ceux qui liront depuis le Roy Clotaire,
Iuſqu'à François premier du Nom, ton Pere,
Les Roys qui ont par vn Sceptre ſuiuant,
Si bien regi la France auparauant,
Ne trouueront par antique memoire
Que les vieux Roys parangonnent ta gloire:
Car leurs honneurs ſont ſurpaſſez des tiens,
Soit en victoire, en proüeſſe, ou en biens.
Preſque en douze ans tu as aſſujettie
De tes voiſins la plus grande partie,
Et loin de France, en l'vne & l'autre mer
Les Fleurs de Lys tu as fait renommer.
Or d'eſtre Roy cela vient de Fortune,
Qui aux petits & aux grands eſt commune:
Mais ton grand heur (que Roy iamais n'eut tel)
N'eſt point commun à nul autre mortel.
Deſſur ton chef encor n'eſt retournée
De l'âge tien la quarantieſme année,
Et toutesfois en la fleur de tes ans
Tu as du Ciel les plus riches preſens.
SIRE, *tu as, ainſi comme il me ſemble,*
Seul plus d'honneur que tous les Roys enſemble:
De ton viuant tu vois ainſi que toy
Ton Fils aiſné en ſa jeuneſſe Roy,
Qui pour ta bru t'a donné la plus belle
Royne qui viue, & fuſt-ce vne immortelle,
Et qui peut-eſtre aura deſſus le chef
Vne Couronne encores derechef,
Pour ioindre enſemble à la terre Eſcoſſoiſe
L'honneur voiſin de la Couronne Angloiſe.
Tes autres fils ſi belliqueux ſeront,
Que d'Orient les Sceptres ils auront,
Et chaſſeront par guerriere contrainte
Les meſcreans hors de la Terre-ſaincte.
Ta Fille aiſnée encores doit auoir
Ce Roy qui paſſe en bien & en pouuoir
Les Roys d'Europe, à qui toute l'Eſpagne,
Flandres, Milan, la Sicile, Sardagne,
Naples, Maiorque, obeïſſent ainſi
Que deſſous toy ce grand Royaume ici.
D'vne autre-part le grand Duc d'Auſtraſie
Ton autre fille en eſpouſe a choiſie:
Et ta petite eſt pour le Fils ainé
Du Roy qui ſ'eſt pour ton gendre donné:
D'vne autre part ta Sœur, en qui repouſe
Toute vertu, eſt maintenant l'Eſpouſe
De ce grand Duc qui ſouloit te hayr,
Et maintenant eſt preſt de t'obeyr,
Amortiſſant toute noiſe ancienne,
Ayant conioint ſa race auec la tienne.
Qui doncques Roy fut iamais ſi heureux,
Si plein d'honneur, d'enfans ſi plantureux,
Qui deſſous toy ia grandets apparoiſſent
Comme ſions qui ſous vn arbre croiſſent?
Qui viuent tous, & ſi n'en as pas vn
Qui ſoit pourueu d'vn petit bien commun,
Car ils ſont tous abondans en richeſſes,
Ou Roys, ou Ducs, ou Roynes, ou Duchesſes.
Tu es gaillard, tu es ieune & diſpos,
Et qui plus eſt, tu as mis en repos
Ton peuple & toy: car ſans la paix publique
Peu t'euſt valu ton bon-heur domeſtique.
Tu as par tout ton peuple obeïſſant:
Mais le ſeul poinct qui te rend ſi puiſſant,
C'eſt le ſeruice, & la fidelle peine
De la maiſon illuſtre de Lorraine,
Qui t'a ſerui & en guerre & en paix,
Et iuſqu'au Ciel a égalé tes faits:
C'eſt d'autre part le ſeruice aggreable
De ton vaillant & ſage Conneſtable,
Auquel tu fais comme à ton pere honneur,
Et dont les ans t'ont ſerui de bon-heur:
C'eſt vn d'Albon, vn Chaſtillon, & mille
Autres Seigneurs, dont la France eſt fertille.
Doncques ayant tant de felicité,
Contente-toy de ceſte humanité:
N'aſpire point aux Deïtez d'Homere,
Bien qu'en ſes vers ils facent ſi grand' chere:
Et vy cent ans en France bien-heureux:
Car ton bon-heur vaut bien celuy des Dieux.

AVANT-ENTREE DV ROY TRES-CHRESTIEN HENRY II. à Paris, l'an 1549.

VOicy venir d'Europe tout l'honneur,
Ouure les bras, Paris plein de bonheur,
Pour embraſſer ton Roy qui te decore,
Et du parfait de ſes vertus t'honore.
Heureux Paris, le threſor de ta gloire
Sera pendu au Temple de Memoire,
Tant tu auras de bien & de grand heur,
Ayant receu d'Europe la grandeur.
Iô, Paris, eſleue au Ciel la porte,
I'oy arriuer ton Roy, qui te rapporte
La vierge Aſtrée, & ſa belle ſequelle
Qui ſ'en-vola de ce Monde auec elle.
Ne la vois-tu comme elle prend ſa place
A ſon retour dans le ſein & la face
De noſtre Royne, en qui le Ciel contemple
Du vray honneur le portrait & l'exemple?
Et qui en toy vn beau iour déplira,
Quand par la ruë en triomphe elle ira?
C'eſt celle-là dont Arne eſt orgueilleux,
Et qui ſon nom d'vn haut bruit merueilleux
Contre les murs de Florence reſonne:
C'eſt celle-là qui l'eſpoir nous redonne
De voir bien-toſt le beau Lys derechef
Dans l'Italie encor dreſſer le chef.
Sus donc, Paris, regarde quel doit eſtre
Ton heur futur, en adorant ton Maiſtre,
Ton nouueau Dieu, dont la diuinité
T'enrichira d'vne immortalité.
Comme Tirynthe eſt le propre heritage
Du grand Hercule, & de Iunon Carthage:
Ainſi, Paris, tu ſeras deſormais
Du Roy HENRY la ville pour iamais,
Et dedans toy les eſtrangers viendront
Baiſer ſon Temple & leurs vœux luy rendront.
A ſa venuë il ſemble que la terre
Tous ſes threſors de ſon ventre deſſerre,
Et que le Ciel ardentement admire
Leurs grand's beautez, où d'en-haut il ſe mire,
En-amouré, & courbe tout expres
Ses larges yeux pour les voir de plus pres.
Telle ſaiſon le vieil âge eſprouua
Quand le Chaos demeſlé ſe trouua,
Et de ſon poids la terre balancée
Fut des longs doigts de Neptune embraſſée,
Lors que le Ciel ſe voûtant d'vn grand tour,
Emmantela le Monde tout autour.
Ia du Soleil la tiede lampe allume
Vn autre iour plus beau que de couſtume:
Ià les foreſts ont pris leurs robbes neuues,
Et moins enflez gliſſent aual les fleuues,
Haſtez de voir Tethys qui les attend,
Et à ſes fils ſon grand giron eſtend:
Entre leſquels la bien-heureuſe Seine
En floflotant vne joye demeine,
Peigne ſon chef, ſ'agence & ſe fait belle,
Et d'vn haut cry ſon nouueau Prince appelle.
Iô, Paris, voicy le iour venir,
Dont nos Neueux ſe doiuent ſouuenir,
Et dans lequel ſeront apparoiſſans
Et arcs, & traits, & carquois, & croiſſans,
Qui leur rondeur parfaite rempliront,
Et tout le cerne en brief accompliront,
A celle fin que leur ſplendeur arriue
De l'Ocean à l'vne & l'autre riue.
Au iour ſacré de la Royale Entrée,
Que la Princeſſe, en drap d'or accouſtrée,
Braue apparoiſſe, & la Bourgeoiſe face
Tous les amours nicher dedans ſa face:
Que du plus haut des feneſtres on ruë
Les lys, les fleurs, les roſes en la ruë
Decà & là: Que le peuple ne voye
Sinon pleuuoir des odeurs par la voye.
Qu'on chante iô, que la Solemnité
Soit egalée à ſa diuinité.
Crete iadis ainſi pompeuſement
Receut ſon Prince, alors qu'heureuſement
Pour ſon partage il occupa les Cieux,
Et qu'il fut Roy des hommes & des Dieux.
D'vn ordre égal en triomphe exaltée
Alloit deuant la corne d'Amalthée
Auec l'oiſeau qui par tout l'Vniuers
Porte des Dieux les prodiges diuers.
Au grand HENRY puiſſent-ils ſe monſtrer
Du bon coſté qu'il les faut rencontrer,
Lors qu'il ſe ruë au milieu des dangers,
Briſant l'honneur des ſoudars eſtrangers.
I'entens déjà les trompettes qui ſonnent,

Et des vainqueurs les loüanges reſonnent:
Ie voy déjà flamboyer les harnois,
Et les cheuaux courans par les tournois
Leurs oppoſez brauement meſpriſer,
Et iuſqu'au Ciel les lances ſe briſer.
Là, les faueurs des Dames peu vaudront,
Là, les plaſtrons pour neant deffendront
Le combatant, qu'il ne bronche par terre
Si mon grand Roy de ſa lance l'enferre:
Car le Ciel veut qu'il emporte le prix,
Et de bien loin paſſe les mieux appris.
Mais qui ſont-ils ces Cheualiers vaillans
Qui tiennent bon contre tous aſſaillans,
Bruſlez de gloire & d'ardeur d'éprouuer
Si vn plus fort ſe pourroit point trouuer,
Soit l'Eſpagnol aux armes fier & braue,
Ou ceſtui-là que la Tamiſe laue?
A voir de l'vn la face ſouueraine
Ie recognois la gloire de Lorraine,
L'honneur d'Aumale, en qui luit en la face
Tout ce que peut la nature & la grace,
Et qui n'aguere a joint auec le ſien
Du bon Roger le ſang tant ancien.
Sus donc, Seigneur, la terre des humains,
Le los de France eſt ores en vos mains:
Nul Cheualier, fuſt-il Roland, ne vienne
Tenter vos bras, qu'il ne luy en ſouuienne,
A fin qu'il porte aux nations eſtranges
Deſſus ſon dos eſcrites vos loüanges.
Et toy HENRY, *triomphe à la bonne-heure,*
Haſte tes pas, trop longue eſt ta demeure:
Vien voir Paris la grand' Cité Royalle,
Et de ta Gent la foy ſerue & loyalle.
Vien voir ſes jeux, & tout ce qu'elle appreſte
Pour celebrer de ta Grandeur la feſte.
Facent les Cieux que ta puiſſance greue
Si bien l'Anglois, que plus il ne releue:
Et que ton bras renuoye par deça
Le grand threſor qu'vn Roy Jean luy laiſſa.
S'ainſi aduient i'animeray ta gloire,
Et publi'ray le gain de ta victoire:
Faiſant voler ton renom nompareil,
Où d'vn plein ſaut le renaiſſant Soleil
Monte à cheual, & là où il attache
Ses las courſiers qu'au fonds des eaux il cache.

LE TEMPLE DE MESSEIGNEVRS LE CONNESTABLE, & des CHASTILLONS.

A TRES-ILLVSTRE ET Reuerendiſſime ODET, Cardinal de CHASTILLON.

IE veux, mon Mecenas, te baſtir à l'exemple
Des Romains & des Grecs, la merueille d'vn Temple,
Sur la riue où le Loing, trainant ſa petite eau,
Baigne de ſes replis les pieds de ton Chaſteau:
Là d'vn vœu ſolennel au milieu d'vne prée,
Ie veux fonder les jeux d'vne feſte ſacrée,
Chommable tous les ans, & pendre le Laurier,
Digne prix de celuy qui fera le premier
Publié le vainqueur (comme au luſtre Olympique)
Soit de lutte, ou de courſe, ou de lance, ou de pique.
Tout le Temple ſera baſty de marbre blanc,
Où grauez en airain i'attacheray de rang
Tes ayeux eſleuez à l'entour des murailles,
Qui tous auront eſcrit aux pieds de leurs medailles
Leurs geſtes, & leurs noms, & les noms ennemis
Des Cheualiers qu'en guerre à mort ils auront mis.
A part, vers la main dextre, appuyé ſur ſa lance
Ton pere, qui iadis fut Mareſchal de France,
Sera viuant en marbre, & tellement le trait
De ſa face premiere au vif ſera portrait,
Qu'on luy recognoiſtra viuement en la pierre
La meſme audace au front, qu'il eut iadis en guerre.
Dans le milieu du Temple ANNE MONTMORENCY
Sera portrait tout ſeul, mais portrait tout ainſi
Qu'vn Mars eſt equippé, quand il arrange en armes
Du long bout de ſa pique vn peuple de gendarmes,

Ou quand il pouſſe à bas les murs d'vne cité,
Contre les Citoyens iuſtement irrité,
Ou pource qu'ils n'ont pas aux pauures fait iuſtice,
Ou qu'ils n'ont pas aux Dieux payé leur ſacrifice.
Ainſi ce Conneſtable, habillé comme vn Dieu,
Du Temple à luy ſacré tiendra tout le milieu,
Ayant le glaiue nud, tiré pour l'aſſeurance
Des bons, & pour punir des vicieux l'offence.
Tout à l'entour de luy ſus quatre pilliers blancs
Ie feray ciZeler ſes geſtes les plus grands,
Et non pas les petits : car qui voudroit deduire
Tous ſes faits vn-à-vn, on n'y pourroit ſuffire,
Et le Temple occupé de ſes faits-d'armes ſeuls,
N'auront plus nulle eſpace à mettre ſes neueus.
Là pour ſeruir d'entrée à ſes vertus premieres
Ie peindray tout cela qu'il fit dedans MeZieres
Compagnon de Bayard, & tout cela qu'il fit,
Quand le grand Roy FRANÇOIS *les Souïſſes deffit.*
Là, les camps d'Attigny, & de Valenciennes
Seront peints, & les murs de Bethune, & d'Auannes :
Ceux de Mont, & d'Arras, leſquels il a cent fois
Eſpouuantez d'effroy, Lieutenant de nos Rois.
Là, ſera peint auſſi le pas eſtroit de Suſe,
Où dix mille Eſpagnols ſe virent par ſaruſe
Tuez, ſi qu'à vn ſeul il ne fut pas permis
Retourner raconter la mort de ſes amis.
Deſſus l'autre pilier, viuement imprimée
Se verra d'Auignon la furieuſe armée,
Dont il fut conducteur, auec tel iugement
Qu'il chaſſa l'Empereur de France ſagement :
Et ſans perdre les ſiens, mit en fuite le reſte
Des Eſpagnols mattez de famine & de peſte.
Les cheuaux & les gens y ſeront ſi bien faits,
Et les murs d'Auignon ſi au vif contrefaits,
Et luy ſi bien graué d'vn viſage ſemblable,
Qu'on ne le dira feint, mais choſe veritable.
Le Rhoſne d'autre part dedans ſes eaux couché,
Laſchant la bride longue à ſon fleuue eſpanché,
D'vne cruche verſée, ayant la dextre miſe
Au menton heriſſé d'vne mouſtache griſe,
Et portant vne rame en la ſeneſtre main,
Et vne grand' fontaine au milieu de ſon ſein,
Chantera ſa loüange, accordant ſous les ondes
A l'Hymne triomphal des Nymphes vagabondes,
Qui feront ſes vertus deçà delà ſemer
Aux vents par l'Vniuers entrans dedans la mer,
A fin qu'il n'y ait terre en ce Monde ny riue
Où de MONTMORENCY *la victoire n'arriue.*
Apres ie feray voir, compagnon du bonheur
D'auoir vaincu Ceſar, le bienfaict & l'honneur
Que ſa vertu receut, quand il fut de Grand-maiſtre
Erigé Conneſtable, & qu'il eut en la dextre
Le ſainct glaiue Royal, honneur qui ne ſe fait
Qu'à celuy qui par preuue aux armes eſt parfait,
Comme eſt MONTMORENCY, *dont la ſage vaillance*
A chaſſé pluſieurs fois les ennemis de France.
Sur les autres pilliers ſe verront engrauez
Les magnanimes faits par luy meſme acheuez
Depuis huict ans paſſez, que DIEV *mit la Couronne*
Sur le chef de HENRY : *dont le renom fleuronne*
Sur tous les autres Roys, comme Roy nompareil,
Pour croire de ton Oncle au combat le conſeil,
Qui le fera bien toſt (ſ'il l'a touſiours pour guide)
Vaincre le Monde entier ſoumis deſſous ſa bride.
Pres de ce Conneſtable, vne marche plus bas,
Ie mettray le portrait de toy, mon Mecenas,
Mon honneur, mon ſupport, qui fais que la lumiere
Du iour plus que deuant m'eſt plus douce & plus chere.

Ie peindray ſur ton chef vn Chappeau rougiſſant,
Puis au tour de ton col vn roquet blanchiſſant
Sur l'eſclat cramoiſi d'vne robbe pourprée,
De mainte belle hiſtoire en cent lieux diaprée:
Là, d'vn art bien ſubtil i'ourdiray tout autour
La Verité, la Foy, l'Eſperance, & l'Amour,
Et toutes les Vertus qui regnerent à l'heure
Que Saturne faiſoit au Monde ſa demeure.
Sur ceſte Robbe apres ſera portrait le front
De Pinde, & d'Helicon, & de Cyrrhe le mont,
Les antres Theſpiens, & les ſacrez riuages
De Pimple & de Parnaſſe, & les diuins bocages
D'Aſcre, & de Libethrie, & de Heme le val,
Et Phebus qui conduit des neuf Muſes le bal:
Les Muſes y ſeront elles-meſmes empraintes,
Que ta vertu garda, lors qu'ell' eſtoient contraintes
La France abandonner, ne prenant à deſdain,
Quand plus on les mocquoit, de leur tendre la main,
Careſſant leur preſent, voire, & de leur promettre
(O nouuelle bonté!) quelquefois de les mettre
En paiſible repos, pour les faire chanter
Ie ne ſçay quoy de grand qui te doit contenter.
A ton dextre coſté ie veux faire portraire
Sus vn terme doré, noſtre Admiral, ton Frere,
Noſtre François Neptune, ayant le meſme port,
Et le front de celuy qui la Mer eut en ſort.
Ie le peindray deſſus vne coche eſmaillée
De bleu, que trois Dauphins à l'eſchine eſcaillée
Traineront ſous le joug, & Glauque qui fera
Semblant de les brider, tant bien peint il ſera:
Il tiendra dans la dextre vn Trident venerable,
Dedans la gauche main vne hache effroyable:
Il regira de l'vn les vagues de la mer,
Et de l'autre, il fera ſemblant de faire armer
Nos eſcadrons François, ſoit pour donner bataille,
Soit pour gaigner d'aſſaut quelque forte muraille.
Il aura ſur le chef vn morion graué,
Et ſur le morion vn Panache eſleué,
Qui par ondes iou'ra le long de ſon eſchine,
Et deſſus le Panache il aura peint vn Cygne,
Tel qu'on le voit errer par les prez Aſiens
Paiſſant les doux replis des bords Meandriens.
Au ſommet du pillier, au milieu d'vne frize
Pour trophée pendra mainte nauire priſe,
Maint corſelet captif, maints dards & maints eſcus
Ez batailles conquis, deſpoüilles des vaincus.
Apres tout à l'entour de la meſme colonne
S'eſleuera le camp, & les forts de Boulongne,
Et luy qui ne fera que commencer encor
A frizer ſon menton d'vn petit creſpe d'or,
Valeureux, chaſſera les Angloiſes cohortes
Peſle-meſle, à monceaux, tombantes dans leurs portes
Paſles d'effroy, de peur, qui courra par leurs os
Le voyant jà déjà tout courbé ſur leurs dos
Branler ſa longue creſte, & ſa pique homicide,
De la meſme façon qu'Achille Peleïde
Chaſſoit ſous Ilion les Troyens qui trembloient,
Et l'vn ſur l'autre à foule en leurs portes tomboient,
De voir pres de leur dos l'ombre de ſon panache,
Et d'oüyr parmy l'air ſiffler ſa grande hache.
Ainſi les ennemis fuiront deuant ſa main,
Le ſang des Anglois morts fera rougir le ſein
De Tethys, & leurs corps chargera la campagne.
Apres ſera portrait tout le camp d'Allemagne,
Chimets, & Rodemarc, Mommedy, Danuillier,
Hedin, Yuoy, Dinant, où il fut le premier
Des ſoudars à l'aſſaut, prodigue de ſa vie,
Pour monſtrer par effet combien il a d'enuie
De ſeruir noſtre Roy, & luy faire ſçauoir
Qu'vn plus vaillant que luy la France ne peut voir.
Apres, de la grand' Mer, & des ondes liquides

L'image ſera peinte, & des ſœurs Nereïdes,
D'Inon, & des Tritons, qui bruiront ſes vertus
Tout au ſommet de l'eau dans leurs cornets tortus,
Flottans demi-poiſſons, à celle fin que l'onde
Soit pleine de ſon los, auſſi bien que le Monde,
Et que la Renommée eſpanduë en tous lieux
Auecques ſa trompette en rempliſſe les Cieux.
Suiuant ce meſme rang, ſera la portraiture
De ton frere ſecond, mais vne nuë obſcure
Couurira tout le haut de ſon armet creſté,
Pour le ſigne fatal de ſa captiuité.
Si ſera-il pourtant l'vn des Dieux de mon Temple,
Bien qu'il ſoit priſonnier, en imitant l'exemple
Des plus grands Dieux du Ciel, qui ſe virent bien mis
Quelquefois és priſons des Geans ennemis.
Hercule fut-il pas l'eſclaue d'Euryſthée?
Et nonobſtant apres ſa puiſſance indontée
L'aſſit entre les Dieux, bien qu'il euſt mille fois
Senti de ce Tyran les outrageuſes loix.
Et toy, qui les ſoudars à la bataille guides,
Mars, ne fus-tu captif des freres Aloïdes?
Et toy grand Jupiter, n'as-tu pas quelque temps
Eſté le priſonnier des ſuperbes Titans?
Et toutefois apres ta captiue miſere,
Tu fus nommé des Dieux, & des hommes le Pere,
Et ſeul tenant la foudre eſparſe dans tes mains,
Tu as puni du Ciel le vice des humains,
Regiſſant du ſourci haut & bas toute Chouſe,
Junon te ſecondant ta ſœur & ton eſpouſe.
Qu'il prenne donc courage, & qu'il ſoit glorieux
D'auoir en ſon mal-heur pour compagnons les Dieux.
Ainſi, mon Mecenas, dans ce Temple de gloire
Ie mettray ces portraits ſacrez à la Memoire,
A fin que des longs ans les cours s'entreſuiuans
Ne foulent point à bas leurs honneurs ſuruiuans,
Et que des Chaſtillons la maiſon eſtimée
Viue, maugré le temps, par longue renommée,
Pour auoir tant aimé les nombreuſes douceurs
Dont Phebus Apollon anime les neuf Sœurs.
Et moy, leur grand Poëte, au ſainct iour de leur feſte,
Ayant de verd laurier toute enceinte la teſte,
Planté ſur vn genoüil aux marches de l'Autel,
Ie feray reſonner leur renom immortel
Aux nerfs les mieux-parlans de ma Cithare courbe:
Enſemble, de la voix, ie preſcheray la tourbe
Eſpanduë à l'entour, d'enſuiure la vertu,
Et que par autre poinct les Chaſtillons n'ont eu
Tiltres d'honneurs diuins que pour auoir ſuiuie
L'honorable Vertu, tout le temps de leur vie,
Comme Hercule iadis, qui pour ſuiure en tout lieu
L'Honneur & la Vertu, d'homme ſe feit vn Dieu.
Apres dedans le Temple, imitant les Antiques,
Ie feray ſacrifice aux Eſprits Olympiques,
Aux Herôs le ſecond, & le troiſieſme honneur
Sera du ſacrifice à Iupiter Sauueur.
Lors moy, le ſeul autheur d'vn ſi diuin office,
Ie feray dignement le premier ſacrifice,
Enuironné du peuple, à tes nobles ayeux,
Qui habitent l'Olympe aſſis au rang des Dieux.
Puis aux Heros, qui ſont tes deux freres qui viuent,
Et des Preux demi-Dieux les beaux geſtes enſuiuent:
Et le troiſieſme honneur apres ces deux icy,
Ce ſera pour ton Oncle Anne Montmorency,
Mon Jupiter Sauueur: car c'eſt luy qui ma teſte
Veut ſauuer de la dent de ceſte fiere beſte
Que Styx contre le Ciel aſprement irrité
Conceut, & le nomma l'horrible Pauureté.
Dieux! faites que iamais, iamais ie ne rencontre
Aupres de ma maiſon cet effroyable Monſtre!
Mais bien puiſſe touſiours ce cruel animal
Aller loger chez ceux qui me voudront du mal.
Or ie vais commencer maintenant à vous faire
Vn ſacrifice neuf qui vous pourra complaire,

Non par ſang de taureaux, ou de vaches encor,
Ou de bœufs qui auront le haut des cornes d'or
Tuez en Hecatombe : ains ie vous ſacrifie,
Dés ores à vous tous, mon eſprit & ma vie,
Mes Muſes, & ma plume : & ſi iure les eaux
De Pimple & de Pegaſe, & les tertres jumeaux
De Parnaſſe ſacré, choſes non perjurables
A ceux à qui les Sœurs ſe monſtrent fauorables ;
Qu'ingrat ie ne ſeray par le temps apperceu,
Du bien & de l'honneur que de vous i'ay receu :
Et ſans me repoſer par les terres eſtranges
Touſiours de mieux en mieux i'enuoiray les loüanges,
Non pas de l'oncle ſeul, mais de tous les neueux,
Auſquels bien humblement, i'appens icy mes vœux :
Car ſoit que Lacheſis de couper n'ait enuie
Pour vingt ou pour trente ans la trame de ma vie,
Ou ſoit qu'elle & ſes ſœurs d'vne eternelle main
Trenchent bien toſt le fil de mon meſtier humain ;
I'acheueray touſiours d'ourdir en ma penſée,
De l'oncle & des nepueux l'hiſtoire commencée.

A CHARLES DE PISSELEV, Eueſque de Condon.

» *AVant que l'homme ſoit en ce bas Monde né,*
» *Pour ſouffrir mille maux il eſt predeſtiné :*
» *L'vn meurt dedans ſon lict, l'autre meurt en la guerre,*
» *L'autre meurt ſus la mer, l'autre meurt ſus la terre :*
» *Et quoy que l'on ſe cache és païs eſtrangers,*
» *On ne fuit pour cela la mort, ny les dangers :*
» *Car mort, peine, ſouci, maladie, & dommage*
» *Sont ordonnez du Ciel aux hommes en partage.*
» *Si* DIEV *nous auoit faits exempts de tout mal-heur,*
» *Comme Anges, non ſujets à peine & à douleur,*
» *On ne cognoiſtroit point la vertu de prudẽce,*
» *La magnanimité, la force & la conſtance,*
» *Que cognoiſtre on ne peut en la proſperité*
» *Quand Fortune nous rit : mais en l'aduerſité,*
» *Lors que la maladie, ou lors que la triſteſſe,*
» *Ou lors qu'en la priſon le lien nous oppreſſe.*
» *Certes, mon* PISSELEV, *il n'eſt pas de beſoin*
» *Que l'homme ſoit touſiours deliuré de tout ſoin :*
» *Mais il faut quelquefois qu'à ſon tour il endure*
» *Apres vn doux plaiſir vne triſteſſe dure,*
» *S'il veut bien longuemẽt ſon eſtre conſeruer :*
» *Car qui voudroit touſiours en vn poinct ſe trouuer,*
» *Il ne pourroit durer : telles loix fit Nature*
» *Dés le commencement à toute creature.*
» *On ne voit pas touſiours en meſme eſtat les Cieux :*
» *Quelquefois ils ſont beaux, quelquefois pluuieux.*
» *Apres le renouueau vient l'Eſté, puis l'Autonne,*
» *L'Hyuer l'Autonne ſuit, puis le Printemps retourne.*
» *Si donc tout eſt ſujet à ſe muer ſouuent,*
» *L'homme qui n'eſt ſinon que fumée & que vent,*
» *Comme le fils du Temps, ne doit trouuer eſtrange*
» *Si quelquefois d'eſtat cõme ſon pere il change :*
» *Et nous voyõs cela, pour mieux nous aſſeurer*
» *Que rien ferme ne peut en ce Monde durer.*
» *Quand il nous ſuruient donc vne fortune amere,*
» *Il la faut prendre ainſi que ſ'elle eſtoit proſpere,*
» *Et ne murmurer point, mais patiens ſouffrir*
» *Tout ce qu'il plaiſt à* DIEV *pour preſent nous offrir ;*
Comme tu fais, Prelat, que longue maladie,
Que playe mal-penſée aux deſpens de ta vie
N'a le cœur eſbranlé, ny le courage eſgal
A ſouffrir autant bien vne joye qu'vn mal.
Auſſi te ſouuenant de ceſte horrible beſte
Qui portoit en ſes dents la foudre & la tẽpeſte,

Laquelle euſt bien eſté d'Hercule la terreur,
Et des bois Marſians l'eſpouuantable horreur:
Tu prens cœur d'auoir eu la cuiſſe outrepersée
(Puis qu'il falloit ainſi que tu l'euſſes bleſſée)
D'vn ſi braue ſanglier & non d'vn daim craintif,
Ou de quelque chéureul deuant les chiens fuitif.
Puis quand tu vois auſſi qu'vne telle fortune
Auecques tant d'Heros ſi vaillans t'eſt commune,
» *Tu la prens plus à gré, car c'eſt allegement*
» *D'auoir des compagnons en vn meſme tourment.*
L'Abantiade Idmon grand Augure & Prophete,
Du ſainct vouloir des Dieux aux hommes l'interprete,
Qui liſoit le futur és cœurs des animaux,
Qui entendoit la langue & le vol des oiſeaux,
Vit d'vn coup de ſanglier ſa vie terminée,
Et rien ne luy ſeruit la choſe deuinée:
Bien qu'il euſt eſchappé les rocs Cyaneans
Et les Ceſtes plombez des forts Bebrycians,
Quand Aeſonide alloit auec ſa troupe eſleuë
Conquerir la Toiſon de fin or creſpeluë
Qui pendoit prés du Phaſe au haut d'vn cheſne eſpars
Dans vn bocage verd, ioignant le champ de Mars.
Ancée cognut bien quel homicide foudre
Porte ceſt animal, quand il rougiſt la poudre
De Calyde en ſon rang, voulant contre le gré
De Diane tuer le grand pourceau ſacré
Qu'elle auoit enuoyé deſpite contre Oenée,
Lequel ayant cueilly tous les fruits de l'année,
Auoit payé la diſme à tous les Immortels,
Ayant mis à meſpris Diane & ſes autels.
Vlyſſe qui paſſa les hommes en faconde,
Qui ſut le plus accort & le plus fin du Monde,
Qui de nuict deſroba le ſainct Palladion,
Et deſguiſé cognut tous les forts d'Ilion,
Fut bleſſé d'vn ſanglier de telle cicatrice
Qu'il en fut recognu par ſa vieille nourrice
Apres vingt ans paſſez, vn iour en luy lauant
Les pieds, lors qu'il eſtoit profondement réuant
Comme il ſe vangeroit de l'amoureuſe trope
Qui chez luy muguetoit ſa femme Penelope.
Courage donc, Prelat, & mets premierement
Ton eſperance en Dieu, & le prie humblement
(Car c'eſt le Dieu benin, lequel iamais n'oublie
Soit toſt ou tard, celuy qui de bon cœur le prie)
De t'enuoyer ſanté: au reſte pren bon cœur,
Et ne laiſſe fouler ton courage au labeur:
Et par vn bon eſpoir ta fortune ſoulages,
Ayant pour compagnons de ſi grands perſonnages.

DISCOVRS,

A IACQVES GREVIN.

GREVIN, en tous meſtiers on peut eſtre parfait:
Par longue experience vn Aduocat eſt fait
Excellent en ſon art, & celuy qui practique
Deſſus les corps humains vn art Hippocratique:
Le ſage Philoſophe, & le graue Orateur,
Et celuy qui ſe dit des Nombres inuenteur
Par eſtude eſt ſçauant, mais non pas le Poëte:
» *Car la Muſe icy bas ne fut iamais parfaite,*
Ny ne ſera, GREVIN: la haute Deïté
Ne veut pas tant d'honneur à noſtre humanité
Imparfaicte & groſſiere: & pource elle n'eſt digne
De la perfection d'vne fureur diuine.
Le don de Poëſie eſt ſemblable à ce feu,
Lequel aux nuits d'Hyuer comme vn preſage eſt veu
Ores deſſus vn fleuue, ores ſus vne prée,
Ores deſſus le chef d'vne foreſt ſacrée
Sautant & jailliſſant, jettant de toutes pars
Par l'obſcur de la nuit de grãds rayons eſpars:
Le peuple le regarde, & de frayeur & crainte
L'ame luy bat au corps, voyant la flame ſainte.
A la fin la clarté de ce grand feu décroiſt,
Deuient palle & blaffart, & plus il n'apparoiſt:
En vn meſme pays iamais il ne ſejourne,
Et au lieu dont il part, iamais il ne retourne:
Il ſaute ſans arreſt de quartier en quartier,
Et iamais vn païs de luy n'eſt heritier:
Ains il ſe communique, & ſa flame eſt monſtrée

(Où moins on l'eſperoit) en vne autre contrée.
Ainſi ny les Hebreux, les Grecs, ny les Romains,
N'ont eu la Poëſie entiere entre leurs mains:
Elle a veu l'Allemagne, & a pris accroiſſance
Aux riues d'Angleterre, en Eſcoſſe & en France,
Sautant deçà delà, & prenant grand plaiſir
En eſtrange pays diuers hommes choiſir,
Rendant de ſes rayons la prouince allumée,
Mais bien toſt ſa lumiere en l'air eſt conſumée.
» La loüange n'eſt pas tant ſeulement à vn,
» De tous elle eſt hoſteſſe & viſite vn chacun,
» Et ſans auoir eſgard aux biens ny à la race,
» Fauoriſant chacun, vn chacun elle embraſſe.
Quant à moy, mon GREVIN, ſi mon nom eſpandu
S'enfle de quelque honneur, il m'eſt trop cher vendu,
Et ne ſçay pas comment vn autre ſ'en contente:
Mais ie ſçay que mon art griefuement me tourmente,
Encore que moy vif ie ioüyſſe du bien
Qu'on donne apres la mort au mort qui ne ſent rien:
Car pour auoir gouſté les ondes de Permeſſe,
Je ſuis tout aggraué de ſomme & de pareſſe,
Inhabile, inutile: & qui pis, ie ne puis
Arracher ceſt humeur dont eſclaue ie ſuis.
Je ſuis opiniaſtre, indiſcret, fantaſtique,
Farouche, ſoupçonneux, triſte & melancholique,
Content & non content, mal propre, & mal courtois:
Au reſte craignant DIEV, les Princes, & les loix
Né d'aſſez bon eſprit, de nature aſſez bonne,
Qui pour rien ne voudrois auoir faſché perſonne:
Voilà mon naturel, mon GREVIN, & ie croy
Que tous ceux de mon art ont tel vice que moy.
Pour me recompenſer au moins ſi Calliope
M'auoit fait le meilleur des meilleurs de ſa trope,
Et ſi i'eſtois en l'art qu'elle enſeigne parfait,
De tant de paſſions ie ſeroy ſatisfait:
Mais me voyant ſans plus icy demy-Poëte,
Vn meſtier moins diuin que le mien ie ſouhaitte.

Deux ſortes il y a de meſtiers ſur le Mont
Où les neuf belles Sœurs leur demeurance font:
L'vn fauoriſe à ceux qui riment & compoſent,
Qui les vers par leur nombre arrangent & diſpoſent
Et ſont du nom de vers dits Verſificateurs:
Ils ne ſont que de vers ſeulement inuenteurs,
Froids, gelez, & glacez, qui en naiſſant n'apportent
Sinon vn peu de vie, en laquelle ils auortent:
Ils ne ſeruent de rien qu'à donner des habits
A la canelle, au ſucre, au gingembre, & au ris:
Ou ſi par trait de temps ils forcent la lumiere,
Si eſt-ce que ſans nom ils demeurent derriere,
Et ne ſont iamais leus: car Phebus Apollon
Ne les a point touchez de ſon aſpre éguillon:
Ils ſont comme apprentifs, leſquels n'ont peu atteindre
A la perfection d'eſcrire ny de peindre:
Sans plus ils gaſtent l'encre, & broyant la couleur,
Barboüillent vn portrait d'inutile valeur.
L'autre preſide à ceux qui ont la fantaiſie
Eſpriſe ardantement du feu de Poëſie,
Qui n'abuſent du nom, mais à la verité
Sont remplis de frayeur & de diuinité.
Quatre ou cinq ſeulement ſont apparus au Monde,
De Grecque nation, qui ont à la faconde
Accouplé le myſtere, & d'vn voile diuers
Par fables ont caché le vray ſens de leurs vers,
A fin que le vulgaire amy de l'ignorance
Ne comprit le meſtier de leur belle ſcience;
Vulgaire qui ſe mocque, & qui met à meſpris
Les myſteres ſacrez, quand il les a compris.
Ils furent les premiers, qui la Theologie,
Et le ſçauoir hautain de noſtre Aſtrologie,
Par vn art tres-ſubtil de fables ont voilé,
Et des yeux ignorans du peuple reculé.
Dieu les tient agitez, & iamais ne les laiſſe,
D'vn aiguillon ardãt il les picque & les preſſe.
Ils ont les pieds à terre, & l'eſprit dãs les Cieux,
Le peuple les eſtime enragez, furieux:
Ils errent par les bois, par les monts, par les prées,
Et joüiſſent tous ſeuls des Nymphes & des Fées.
Entre ces deux meſtiers, vn meſtier ſ'eſt trouué,

Qui tenant le milieu pour bon eſt approuué,
Et DIEV *l'a concedé aux hommes, pour les faire*
Apparoiſtre en renom par-deſſus le vulgaire,
Duquel ſe ſont polis mille autres artiſans,
Leſquels ſont eſtimez entre les mieux diſans.
Par vn vers heroïque ils ont mis en hiſtoire,
Des Princes & des Roys la proüeſſe & la gloire:
Et comme ſeruiteurs de Bellonne & de Mars,
Ont au ſon de leurs vers animé les ſoldars:
Ils ont ſur l'eſchaffaut par feintes preſentée
La vie des humains en deux ſortes chantée,
Imitant des grands Roys la triſte affection
Et des peuples menus la commune action.
La plainte des Seigneurs fut dite Tragedie,
L'action du commun fut dite Comedie.
L'argument du Comique eſt de toutes ſaiſons,
Mais celuy du Tragique eſt de peu de maiſons.
D'Athenes, Troye, Argos, de Thebes & Mycenes
Sont pris les argumens qui conuiennent aux Scenes:
Rome t'en a donné, que nous voyons ici,
Et crains que les François ne t'en donnent auſſi.
Jodelle le premier d'vne plainte hardie,
Françoiſement chanta la Grecque Tragedie,
Puis en changeant de ton, chanta deuant nos Rois
La ieune Comedie en langage François,
Et ſi bien les ſonna que Sophocle & Menandre,
Tant fuſſent-ils ſçauans, y euſſent peu apprendre.
Et toy, Greuin apres, toy mon Greuin encor,
Qui dores ton menton d'vn petit creſpe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutesfois les Muſes amenées,
Et nous as ſurmontez, qui ſommes jà griſons,
Et qui penſions auoir Phebus en nos maiſons.
Amour premierement te bleſſa la poitrine
Du dard venãt des yeux d'vne beauté diuine,
Qu'en mille beaux papiers tu as chantée, à fin
Qu'vne ſi belle ardeur ne prenne iamais fin:
Puis tu voulus ſçauoir des herbes la nature,
Tu te fis Medecin, & d'vne ardante cure
Doublement agité, tu appris les meſtiers
D'Apollon, qui t'eſtime, & te ſuit volontiers,
Afin qu'en noſtre France, vn ſeul Greuin aſſemble
La docte Medecine, & les vers tout enſemble.

LA GRENOVILLE.

A REMY BELLEAV.

NOus t'eſtimons vne Déeſſe,
Gente Grenoüille, qui ſans ceſſe
Au fond des ruiſſelets herbeux
Te deſalteres quand tu veux:
Et iamais la ſoif vehemente
Qui l'Eſté les gorges tourmente
Du pauure peuple & des grands Rois,
Ne te tourmente: car tu bois
(Hé Dieu, que ie porte d'enuie
Aux felicitez de ta vie!)
A gorge ouuerte, ſous les eaux,
Comme la Royne des ruiſſeaux.
Quand tu es ſur la riue herbuë,
Aux rais du Soleil eſtenduë,
Que tu es aiſe! ſi vn bœuf
Paſſe par là mourant de ſeuf,
Tu enfles contre la grand' beſte
Si fort les veines de la teſte,
Et coaces d'vn ſi haut bruit,
Que de crainte le bœuf s'enfuit,
Toy demeurant ſur l'herbe eſpeſſe,
Des ondes la ſeule Maiſtreſſe.
En ton Royaume le ſerpent
Te combat, mais il ſe repent
Tout ſur l'heure de t'auoir priſe:
Car tu luy tiens la teſte miſe
Si long-temps au fond du ruiſſeau,
Que tu l'eſtouffes deſſous l'eau.
Le Laboureur à ta venuë.
Ioyeux de ton chant te ſaluë,
Comme Prophete du Printemps:
Ores tu predis le beau temps,
Ore la pluye, ore l'orage:
Iamais ta bouche n'endommage
Ny herbe, ny plante, ny fruit,
Ny rien que la Terre ait produit.
Tu vaus trop plus en Medecine,
Qu'herbe, qu'onguent, ny que racine:
Et ton fiel en quelque ſaiſon

Donne au malade guariſon:
Tu vaus contre le mal d'Hercule,
Ton goſier les venins recule
De ceux qu'empoiſonner on veut:
Ta langue Charmereſſe peut
Faire conter à la pucelle
Les propos que veut ſçauoir d'elle
Le ieune Amant qui la pourſuit,
La luy pendant au col de nuit.
Bref, que diray-ie plus? ta vie
N'eſt comme la noſtre aſſeruie
A la langueur du temps malin:
Car bien-toſt en l'eau tu prens fin:
Et nous trainons nos deſtinées
Quelquefois quatre-vingts années,
Et cent années quelquefois,
Et tu ne dures que ſix mois
Franche du temps, & de la peine
A laquelle la gent humaine
Eſt endebtée dés le iour
Qu'elle entre en ce commun ſejour.
Mais le don de ne viure guiere,
Tu le dois à la ſinguliere
Bonté du Ciel, qui ne fait pas
Tels dons à tous ceux d'icy bas.

STANCES LYRIQVES, POVR VN BANQVET.

I. IOVEVR.

AVtant qu'au Ciel on voit de flames
Dorer la nuict de leurs clartez,
Autant voit-on icy de Dames
Orner ce ſoir de leurs beautez.

II. IOVEVR.

Autant que l'on voit vne prée
Fleurir en ieunes nouueautez,
Autant ceſte troupe ſacrée
S'enrichit de mille beautez.

I.

La Cyprine & les Graces nuës,
Se deſrobant de leur ſejour,
Sont au feſtin icy venuës,
Pour de la nuict faire vn beau iour.

II.

Ce ne ſont pas femmes mortelles
Qui nous eſclairent de leurs yeux,
Ce ſont Déeſſes eternelles,
Qui pour vn ſoir quittent les Cieux.

I.

Quand Amour perdroit ſes flamêches
Et ſes dards trempez de ſoucy,
Il trouueroit aſſez de fléches
Aux yeux de ces Dames icy.

II.

Amour qui cauſe nos detreſſes
Par la cruauté de ſes dards,
Fait ſon arc de leurs blondes treſſes,
Et ſes fléches de leurs regards.

I.

Il ne faut point que l'on deſire
Qu'autre ſaiſon puiſſe arriuer.
Voicy vn Printemps qui ſouſpire
Ses fleurs au milieu de l'Hyuer.

II.

Ce mois de Ianuier qui ſurmonte
Auril par la vertu des yeux
De ces Damoiſelles, fait honte
Au Printemps le plus gracieux.

I.

Ce grand Dieu, Prince du tonnerre,
Puiſſe ſans moy l'air habiter.
Il me plaiſt bien de voir en terre
Ce qui peut bleſſer Iupiter.

II.

Les Dieux épris comme nous ſommes,
Pour l'amour quittent leur ſejour:
Mais ie ne voy point que les hommes
Aillent là-haut faire l'amour.

I.

A la couleur des fleurs écloſes
Ces Dames ont le teint pareil,
Aux blancs Lys, aux vermeilles roſes
Qui naiſſent comme le Soleil.

II.

Leur blanche main eſt vn yuoire,
De leurs yeux les Aſtres ſe font;
Amour a planté ſa victoire
Sus la Majeſté de leur front.

I.

Las! que ne ſuis-ie en ceſte trope
Vn Dieu caché ſous vn Toreau?
Ie rauirois encore Europe
Au beau milieu de ce tropeau.

II.

Que n'ay-ie d'vn Cygne la plume,
Pour ioüir encore à plaiſir
De ceſte beauté qui m'allume
Le cœur de crainte & de deſir?

I.

Amour qui tout void & diſpenſe,
Ces Dames vueille contenter:
Et ſi la rigueur les offenſe,
Nouuel amy leur preſenter.

II.

Afin qu'au changer de l'année,
Et au retour des ieunes fleurs,
Vne meilleure deſtinée
Puiſſe commander à leurs cœurs.

LE FOVRMY, A REMY BELLEAV.

DIs que de moy tu as en don
Et ma Grenoüille & mon Freſlon,
Don bien petit, mais qui ne cede
Aux biens qu'vn Monarque poſſede,
Ie te ſerois tort, mon REMY,
Si vn autre auoit ce Fourmy.
Mais bon DIEV! *que dira la France,*
Qui touſiours m'a veu dés enfance
Sonner les Princes & les Rois,
Et maintenant que ie deurois
Enfler d'auantage ma veine,
Me voit quaſi perdre l'haleine
M'amuſant à ie ne ſçay quoy
Indigne de toy & de moy?

Or ſi à Virgile on veut croire,
On n'acquiert pas petite gloire
A traitter bien vn œuure bas:
Auſſi touſiours il ne faut pas
Que le bon meneſtrier acorde
Touſiours vn chant ſus vne corde,
Et qui voudra bien plaire, il faut
Ne chanter pas touſiours le haut.
Là donques ma petite Lyre,
Sonne, & laiſſe à la France dire
Cela que dire elle voudra:
L'homme graue qui ne prendra
Plaiſir en ſi baſſe folie,
Aille fueilleter la Delie.
Mais il eſt temps, mon cher REMY,
De loüanger noſtre Fourmy,
Que l'ingenieuſe Nature
Aime ſur toute creature,
D'autant qu'il eſt caut à iuger
Le ſutur, & grand meſnager
Du bien qu'il recelle en reſerue,
A fin que l'Hyuer il luy ſerue,
Ayant vn prudent ſouuenir
Que l'Hyuer doit bien toſt venir,
Et qu'on meurt de faim en vieilleſſe
S'on ne trauaille en la ieuneſſe.
Mon DIEV! *quand vn oſt de Fourmis*
Aux champs de bon matin s'eſt mis,
Qu'il fait bon voir par la campagne
Marcher ceſte troupe compagne
Au labeur ententiuement!
L'vn apporte vn grain de froment,
Et l'autre cache dans ſa gorge
Vn grain de ſeigle, ou vn grain d'orge:
L'autre qui voit ſon faix trop gros,
Ne le porte deſſus le dos,
Mais d'vne fineſſe ouuriere
Le traine du pied de derriere,
Deſſus le deuant s'efforçant,
Ainſi qu'vn crocheteur puiſſant
Qui ſe courbe l'eſchine large
Sous la peſanteur de ſa charge:
Puis d'vn long ordre s'en-reuont
Par vne ſente eſtroite, & font
Tremeiller la campagne toute
De noires ondes de leur route,
Allant porter à la maiſon
Le viure de leur garniſon,
Qu'ils ont auec ſoigneuſe peine

L'Eſté conquis parmy la plaine.
L'vn eſt commis pour receuoir
Les plus chargez, l'autre pour voir
Les pareſſeux qui rien n'amaſſent:
Leurs republiques ſe compaſſent
Par loix, par Princes, & par Rois.
Apprenez d'eux, peuple François,
D'eſtre meſnagers, & d'attendre
L'heure qu'on doit le ſien deſpendre,
Et d'amaſſer d'art ſtudieux
Des biens à quand vous ſerez vieux.
C'eſt pour cela que les Poëtes
Aſſeurent, Fourmis, que vous eſtes
Les ancestres des Myrmidons
Qui furent meſnagers tres-bons,
Et de ceux de l'Iſle d'Egine,
Nous monſtrans par telle origine
Que les Myrmidons anciens
Et les peuples Egineens
Eſtoient ſoigneux de leur affaire,
Preuoyans l'heure neceſſaire,
Et qu'ils gardoient auecq' grand ſoin
Les biens acquis pour leur beſoin.
L'Inde n'eſt point ſi precieuſe
Pour ſa perle delicieuſe,
Que pour l'or que vous y trouuez.
Les cornes qu'au chef vous auez,
Sont des merueilles de l'Aſie.
Nulle plaiſante Poëſie,
Ou ſoit des Grecs ingenieux,
Ou des Latins laborieux,
Sans vous ne fut iamais parfaite,
Ny ne pourroit: car le Poëte
N'embelliſt ſes vers ſeulement
D'vn orage, ou d'vn tremblement,
D'vne mer aux vents courroucee,
Ou de quelque foudre eſlancee:
Mais il embellit ſes raiſons
De dix mille comparaiſons
Qu'il prend de vous, & des ouurages
Que vous faites en vos meſnages.
Nature à tous les animaux
N'a pas fait des preſens eſgaux:
Car aux vns des pieds elle donne,
Aux autres des ailes ordonne:
Mais à vous ſeuls donne des piez,
Et des ailerons deſpliez
Pour voler par le Ciel grand erre,
Et pour marcher deſſus la terre.
Que diray plus? vous auiſez
Les vents que vous prophetiſez
Plus d'vn iour deuant leur venuë:
La Nature vous eſt cognüe,
Et toutes les ſaiſons des Cieux:
Bref, vous eſtes de petits Dieux.
Or gentils Fourmis, ie vous prie,
Si vn iour BELLEAV *tient ſ'amie*
A l'ombre de quelque Fouteau,
Sous qui ſera voſtre troupeau,
Ne piquez point la chair doüillette
De ſa gentille mignonnette.

CAPRICE.

AV SEIGNEVR SIMON NICOLAS.

TOut eſt perdu, NICOLAS, *tout s'empire,*
Ce n'eſt plus rien que du François Empire,
Le vice regne & la vertu s'enfuit,
Les grands Seigneurs ont pris nouueau deſduit,
Farceurs, boufons, courtiſans pleins de ruſes
Sont maintenant en la place des Muſes,
Ioüeurs, larrons, fayneans, diſcoureurs,
Muguets, deuins, querelleurs & iureurs.
Rien n'apparoiſt de la ſaiſon derniere.
Quand le Soleil a baiſſé ſa lumiere
» *La nuict ſuruient, qui de ſon noir attour*
» *Profondement enueloppe le iour.*
Que ie regrette (ô Dieux!) que ie regrette
Vn ſi bon temps où la Muſe brunette
Auoit en Cour tant de luſtre & de prix!
Où l'ignorance, où des ſoibles eſprits,
Sans nul merite & ſans aucune gloire,
N'auoient le bien des filles de Memoire,
Des nouueaux nays, des ſolaſtres mentons,
Eſclos d'vn iour, des petits auortons
Enflez d'honneurs, de penſions, de tiltres,
D'orgueil, de dons, de croſſes & de mitres,
Laiſſans derriere à bouche ouuerte ceux
Qui ont Thalie & Phœbus auec eux,
Nourris des Rois au ſein des neuf Pucelles,
Pour les combler de graces immortelles.
A peine, helas! à peine a-t'on chaſſé
La barbarie, où les gens du paſſé

Se delectoient (ô peruerſe influance!)
Qu'elle reuient importuner la France
Plus que iamais: ha! les Cieux ennemis
Auroient-ils bien ce deſaſtre permis?
Ouy, NICOLAS, c'eſt vn decret celeſte,
Noſtre malice aux grand Dieux manifeſte
Les y contraint, ouy, nos malignitez
Baillent naiſſance à telles mal-heurtez.
Ce n'eſt plus rien que fard, qu'hypocriſie,
Que brigandage & rien qu'Apoſtaſie,
Qu'erreur, que fraude en ce temps obſcurcy:
Le Turc vit mieux que l'on ne fait icy.
Ie me repens d'auoir tant eu de peine
Que d'amener Phœbus & ſa Neufuaine
En ce pays, il me faſche d'auoir
Premierement ſur les riues du Loir
Conduit leurs pas en ma ieuneſſe tendre,
Quand le bel œil de ma belle Caſſandre
Me ſçeut apprendre à chercher comme il faut
En beau ſubiect vn ſtile braue & haut.
Bien que l'enuie, en tous lieux animee,
Se mutinaſt contre ma renommee
De toutes pars, & que mille rimeurs
Fuſſent aux champs en deſpit des neuf Sœurs,
Ie paſſay outre, amenant de la Grece
Leur troupeau ſainct, dont la voix charmereſſe
Par mon labeur en la faueur des Rois,
Donna le prix au langage François.
Tu le ſçais bien, tu veis mon premier âge,
Tu me cogneus, deſlors que i'eſtois Page
A ce grand Roy qui deuoit, ſans l'effort
D'vn accident, darder ſon nom du bord
Où le Soleil éueille ſa paupiere,
Iuſqu'où il tombe en l'onde mariniere.
Que m'a ſerui de me trauailler tant
D'vn bras vainqueur l'Ignorance domtant,
Si par aueu elle ſe rend plus forte,
Si les plus grands ores luy font eſcorte,
Paſſionnez d'vn langage fardé,
Que les neuf Sœurs n'ont iamais regardé,
D'vn vers trainant, d'vne proſe rimee,
De qui leur ame eſt ſi tres-affamee,
Que ſi Virgile eſclairoit à leurs yeux,
Il leur ſeroit ie m'aſſeure ennuyeux?
Deſia ma teſte eſt de neige couuerte,
Ma force eſt lente & ma veine deſerte,
Pour terraſſer encores derechef
Ce Monſtre infame eſpouuantable au chef.
Puis mon bon Prince a faict ioug à la Parque,
CHARLES, *ce grand, ce genereux Monarque,*
De qui le front, peuplé de lauriers vers,
Daignoit pancher aux accords de mes vers:
La Mort l'a pris en ſa premiere courſe,
Et quant & quant elle a tari la ſource
Où ie puiſois ceſte douce liqueur
Qui m'eſchauffoit les eſprits & le cœur.
» *Le temps qui eſt de toutes choſes maiſtre,*
Peut-eſtre vn iour icy bas fera naiſtre
Quelque ame viue, à fin de ſ'oppoſer
Contre l'erreur qui nous veut abuſer:
Car DIEV, *qui eſt tout preuoyant & ſage,*
Ne permettra que ce deſauantage
Dure long-temps, & que ſon traict poinctu
Triomphe ainſi du faict de la vertu.
» *Touſiours la Mer à ſon bord ne tempeſte,*
» *Le vent touſiours ne deplume la teſte*
» *Des cheſnes vieux, ny touſiours bonds ſur bonds*
» *Les feux du Ciel n'eſpouuantent les monts.*
Qui que tu ſois, à qui la Pieride
Fera ce bien, pren ma voix pour ton guide,
Eſcoute-moy, s'il te plaiſt de ramer
Aſſeurément en ſi profonde mer.
Promeine-toy dans les plaines Attiques,
Fay nouueaux mots, r'appelle les antiques,
Voy les Romains, & deſtiné du Ciel,
Deſrobe, ainſi que les mouches à miel,
Leurs belles fleurs par les Charites peintes.
Lors ſans viſer aux ialouſes attaintes
Des mal-vueillans, formes-en les douceurs
Que Melpomene inſpire dans les cœurs:
I'ay fait ainſi, toutesfois ce vulgaire,
A qui iamais ie n'ay peu ſatisfaire,
Ny n'ay voulu, me faſcha tellement
De ſon japper en mon aduenement,
Quand ie hantay les eaux de Caſtalie,
Que noſtre langue en eſt moins embellie,
Car elle eſt manque, & faut de l'action
Pour la conduire à ſa perfection.
Cherche vn renom qui les âge ſurmonte,
Vn bruit qui dure, vne gloire qui monte
Iuſqu'aux Nepueux, & tente à cet effect,
Si tu veux eſtre vn Poete parfaict,
Mille ſubiects de mille & mille modes,

Chants paſtoraux, Hymnes, Poemes & Odes,
Fuyant ſur tout ces vulgaires façons,
Ces vers ſans art, ces nouuelles Chanſons,
Qui n'auront bruit à la ſuite des âges,
Qu'entre les mains des filles & des pages.
Que le beau nom des Princes & des Rois
Soit ton ſubiect & le Porte-carquois:
Par ce chemin loin des tourbes menues,
A branle d'aile on vole outre les nues,
Se couronnant à la poſterité,
Des rameaux ſaincts de l'Immortalité.
Mais NICOLAS, *Bellonne eſt à nos portes,*
Ia deſia Mars & ſes fieres cohortes
Sonnent la guerre: hé! bons Dieux, qui pourroit,
Quand vn Homere il parangonneroit,
Qui pourroit faire eſclairer la ſcience
Parmy les maux qui regardent la France?
Le ROY *(dit-on) n'aura iamais d'enfans,*
Son Heritier dés ſes plus ieunes ans
Ayme la guerre, il eſt haut de courage,
Prompt & actif, il eſt caut, il eſt ſage;
Bref c'eſt vn foudre, vn aſtre des combats:
Et toutesfois ne le voudra-ton pas
En ſuruiuance: ah! que de fiers gendarmes,
Ah, que de feux! que d'horribles alarmes!
Que de pitié! que de ſang! que de morts!
Que d'eſtrangers ancreront à nos ports!
Tout eſt perdu, la France eſt à ſon terme,
Si le bon DIEV, *comme le feu ſaint Herme,*
Ne fait deſcendre en l'eſprit d'vn tel ROY
Son Eſprit Sainct pour le ranger à ſoy.
Or s'il aduient, ceſte Saiſon dorée,
Qui fut iadis par le Monde honorée,
Refleurira, tous vices periront,
Sans coup ferir les erreurs ſ'en-iront
Des Reformez qui viuent en franchiſe,
En ſon honneur la primitiue Egliſe
Se remettra comme premierement,
Et pour combler vn tel euenement,
Dans nos citez comme dans leurs campagnes,
De iour, de nuict les neuf Muſes compagnes,
Filles du Ciel, iront comme deuant
Sous la faueur d'vn ſalutaire vent,
Faiſans marcher de Prouince en Prouince
Le nom ſacré d'vn ſi valeureux PRINCE
A l'enuiron de ce grand Vniuers,
„Car le merite eſclaire par les vers.
Ie l'ay cogneu dés ſa premiere enfance,
Comme ayant pris mon eſtre & ma naiſſance
Dans le pays qui fleſchit à ſa loy:
Rien n'eſt meilleur, rien plus doux que ce ROY,
Rien plus humain, rien n'eſt de plus affable,
Ce n'eſt qu'amour, il n'eſt rien de ſemblable:
(O NICOLAS *) nous ſerions trop pleins d'heur*
De viure vn iour vaſſaux de ſa Grandeur.
Donne, grand DIEV, *que ce bon-heur arriue,*
Si ton vouloir, durant ſes iours, nous priue
De ce grand ROY *qui nous baille ſes loix,*
Et s'il te plaiſt que le nom de VALOIS
Cede aux BOVRBONS, *ſortis de meſme race,*
„Car tout ſuccombe & toute choſe paſſe.
Donne, SEIGNEVR, *qu'en toutes les ſaiſons*
Le bon-heur vole autour de leurs maiſons,
L'amour, la paix, & la foy qui nous guide
Là haut au Ciel où le vray bien reſide.
Fay que tout vice eſloigne leurs citez;
Eſcartes-en les ſalles voluptez,
Les trahiſons, les meurtres, les querelles;
Eſcartes-en ces damnables ſequelles
De brelandiers, de farceurs, de plaiſans,
Qui ſont touſiours auec les Courtiſans,
Et qu'en leur place, au comble de ſa gloire,
Le docte chœur des filles de Memoire,
Comme deuant, y fleuriſſe touſiours,
Tant que Phœbus allumera les iours
En Orient, & que toute infortune,
Tout noir meſchef, toute influence brune
Eſcarte loing ſon eſtoc & ſon dard
De NICOLAS *& du chef de* RONSARD.

IMITATION DV GREC ET DV LATIN.

IE ne puis eſtimer vn Regent eſtre ſage,
Qui n'a dedans la bouche autres mots que la rage,
Le courroux & la mort, l'Enfer & mille maux,
Armes, chiẽs, & voirie, & charogneux oiſeaux,
Comme toy maiſtre Adam, qui fais en chaude colle

Touſiours bruire ces mots au fonds de ton eſcole:
Ores en renavrant le bon vieillard Neſtor;
Ores ſur vn poulpitre en retrainant Hector,
Auecques plus de bruit de ta voix qui enteſte,
Que la voix d'vn Achil' tymbré d'vne grand' creſte.
Fay grace à mon oreille & ne cry' plus ſi haut:
Aſſez tes eſcolliers apprennent en ce chaud
(Apprinſſent-ils par cœur deux ou trois Iliades)
Si en telle chaleur ils ne ſont point malades.

IMITATION DE MARTIAL.

IE veux qu'à tous coups d'vn valet
Tous les ſeruices ie te face,
Que pour te faire aller ſeulet
Ie hurte le peuple en la place,
Que ie rie quand tu riras,
Que ie crie quand tu criras:
Va va, ie ne puis ſatisfaire,
Ni ne dois, à ſi ſots deſirs:
Que puis-ie donc en ton affaire?
Ie te puis faire les plaiſirs
Qu'vn valet ne te ſçauroit faire.

VERSION D'VN EPIGRAMME GREC.

DAme au gros cœur, pourquoy t'eſpargnes-tu,
Faiſant d'vn rien l'appuy d'vne vertu?
En cependant que tu es ieune & belle,
Eſchauffe-toy d'vne amour mutuelle,
Aime en viuant: car apres ton treſpas
Sous le tombeau tu ne trouueras pas
Vn amoureux lequel te vueille prendre:
» Apres la mort nous ne ſommes que cendre.

EPIGRAMME SVR LA NEPHELOCOCVGIE DE Pierre le Loyer.

LOYER, ta docte Muſe n'erre
De baſtir vne ville en l'air,
Où les cocus puiſſent voller:
Pour eux trop petite eſt la terre.

EPIGRAMME GREC, Παλλάδος εἰμὶ φυτόν.

IE ſuis la plante de Pallas:
Pourquoy, Vigne, de tant de las
Me preſſes-tu le corps ſi joinct?
Va-t'en ailleurs trainer tes bras,
Minerue ne s'enyure point.

QVATRAIN POVR VN LIure bien compoſé & mal relié.

LEs Dames ſont benignes de nature,
Ayez pitié de ces beaux vers qui font
De voſtre liure enfler le premier frõt,
Et leur donnez vn peu de couuerture.

QVATRAIN FAIT PROMPTEMENT POVR VN SERGENT qui l'importunoit de luy donner des vers pour vne inſcription.

DE trois Sergens pendez-en deux,
Le monde n'en vaudra que mieux.
Quand l'autre tiers ſera pendu,
Le monde n'aura rien perdu.

LE RECVEIL DES EPITAPHES.

EPITAPHE DE IEAN MARtin, Poëte & Architecte.

ENTRE-PARLEVRS.

Le Chemineur, & le Genie.

Le Chemineur.

TAndis qu'à tes edifices
Tu faiſois des frontiſpices,
Des termes, des chapiteaux:
Ta trüelle, & tes marteaux,
N'ont ſceu de ta deſtinée
Rompre l'heure terminée.

Le Genie.

Qui es-tu qui de mes os
Troubles ainſi le repos?
» *Pauure ſot, ne ſçais-tu comme*
» *La Mort ne pardonne à l'homme,*
» *Et que meſme le treſpas*
Les grands Rois n'euitent pas?

Le Chemineur.

Quoy! ceux qui par la ſcience
D'vne longue experience,
Et d'vn ſoin ingenieux
Ont vagué par tous les Cieux,
Ont les eſtoilles nombrees,
Et d'vn nom propre nommees,
Ont d'vn oſer plus qu'humain
Cherché DIEV *iuſques au ſein,*
Meurent-ils? la Parque noire
Dans Styx les fait-elle boire?

Le Genie.

Auſſi bien que moy Platon
Sentit la loy de Pluton,
Et par ſa philoſophie
Ne ſçeut allonger ſa vie,
Combien qu'il euſt eſpluché
Tous les Cieux & recherché
Les ſecrets de la Nature,
Et qu'il n'euſt à la mort dure
Rien concedé que les os,
Et la peau qui tient enclos
Le fardeau qui l'ame charge:
Mais d'Eac la cruche large,
Hocha ſon nom auſſi bien
Comme elle a hoché le mien.

Le Chemineur.

Ie penſois, ô bon Genie,
Que la mort eut ſeigneurie
Sur ceux qui vont ſeulement
Par la mer auarement,
Et ſur ceux qui pour acquerre
De l'honneur vont à la guerre:
Non ſur les hommes qui ſont
Philoſophes, & qui vont
Retraçant les pas de celles
Qu'on nomme les neuf Pucelles:
Hé quoy, ne peut le ſçauoir
Ceſte Parque deceuoir?

Le Genie.

» *Il faut mourir, & le ſage*
„ *N'obtient non-plus d'auantage*
„ *Que le fol: ieunes & vieux,*
„ *Et pauures, & fils des Dieux*
„ *Marchent*

» *Marchent tous par meſme ſente*
» *Au throſne de Radamante.*
Là ſans choix, le Laboureur
S'accoſte d'vn Empereur:
Car la maiſon infernale
A tous venans eſt égale:
Et peut-eſtre cependant
Que tu me vas demandant
Reſponſe de ta requeſte,
Que la mort guigne ta teſte,
Et que ſa cruelle main
Tranche ton filet humain.

Le Chemineur.

Mais ie te pri' dy-moy, Ombre,
Es-tu là bas, ou ſous l'ombre
Des beaux myrtes ombrageux,
Ou dedans le lac fangeux,
Qui de bourbeuſe couronne
Neuf fois l'Enfer enuironne,
Ou bien ſi tu es là haut
Entre ceux où point ne faut
La lumiere, & où la glace,
Et le chaut n'a point de place?
Ombre, ie te pri' dy-moy,
Dy-moy que c'eſt que de toy?

Le Genie.

Ton prier n'eſt raiſonnable:
Car il n'eſt pas conuenable
A toy de t'en enqueſter,
Ny à moy de t'en conter:
Tandis que tu es en vie,
Pour DIEV, *Paſſant, n'aye enuie*
De ſçauoir que fait çà bas
L'eſprit apres le treſpas,
Et ne trouble les Genies
Des perſonnes ſeuelies:
„ *Mais croy par foy ſeulement*
„ *(Sans en douter nullement)*
„ *Que les ames des fidelles*
„ *Viuent touſiours eternelles,*
„ *Et que la Parque n'a lieu*
„ *Deſſus les Eſleus de* DIEV.

Le Chemineur.

Bonne ame! que tu merites,
Pour tant de raiſons bien dites;
Sur ta tombe de Lauriers,
De Pampres & d'Oliuiers!
Reçoy donc ces belles Roſes,
Ces Lis, & ces fleurs déclоſes,
Ce laict & ce vin nouueau
Que i'eſpan ſus ton tombeau.

Le Genie.

Ie ne veux de telles choſes,
Serre tes Lis & tes Roſes,
Et n'eſpan ſur mon tombeau
Ton laict ny ton vin nouueau,
Mais bien noſtre Seigneur prie,
Que mon eſprit il allie
Au troupeau qu'il a fait franc,
Par la rançon de ſon ſang.
Apres fais autre priere,
Que la terre ſoit legere
A mes os, & qu'vn ſorcier
Ne me vienne deſlier
Iamais du clos de ma pierre:
Trois fois couure-moy de terre,
Puis va-t'en à ton plaiſir,
Et me laiſſe en paix geſir.

LE PASSANT RESPOND A L'ESPRIT.

QVi m'emplira d'œillets, & de roſes le ſein,
A fin de les verſer ſans nombre à pleine main
Sur ceſte tombe, où giſt la plus belle deſpoüille,
Que nature fila ſur l'humaine quenoüille?
Et dont le bel eſprit volãt tout pur aux Cieux,
Des Anges & des Saincts émerueilla les yeux.
Las! tu es morte donc, tu es morte Loyſe:
Et morte auecques toy icy deſſous giſt miſe
La vertu, la bonté, & pour l'honneur de toy
Icy rompt ſes cheueux ſur ſa tombe la Foy,
Pleurant auec ſa ſœur Charité, qui ſouſpire,
Qui ſe bat la poitrine, & ſa face deſchire,
N'ayant autre confort ſur ta foſſe, ſinon
Le plaiſir iour & nuit de ſanglotter ton nom:
Et de dire aux Paſſans, que iadis tu fus celle

Qu'elle choiſit en Dieu, pour ſa tres-humble
ancelle,
A qui l'orgueil des biens n'auoit enflé le cœur,
Ny titre de parens, ny mondaine faueur:
Mais bien, qui ſans ſe faire arrogante appa-
roiſtre,
Humblement gouuernoit ſon troupeau dans
ſon cloiſtre.
Las! où eſt ceſtuy-là qui n'ait bien entendu
Les bien-faits que ta main ſecrette a deſpẽdu,
Pour ayder à nourrir les veufues ſoufreteuſes,
Les ieunes orphelins, & les vierges honteuſes,
Qui n'oſoient mendier, ou bien qui ne pou-
uoient?
Hé! qui diroit combien d'Eſcoliers receuoient
De tes biens tous les ans, liberale à deſpendre,
En vn œuure ſi ſainct, pour les haſter d'ap-
prendre
Le chemin de vertu! hé, qui diroit combien
Pitoyable tu fis aux Eſtrangers de bien!
Qui eſt encor celuy qui n'ait eu cognoiſ-
ſance
De la noble Maiſon d'où tu as pris naiſſance,
Du Baron de Conty Ferry, dont le bon-heur
Fut en guerre & en paix de la France l'hon-
neur?
Quel homme ne cognoiſt ton oncle redou-
table
Anne Montmorency, de France Conne-
ſtable?
Qui ne cognoiſt Odet ton Frere Cardinal,
Et ton Frere Gaſpard, de la France Ad-
miral?
L'vn qui eſt l'enfançon d'Apollon & des
Muſes,
Et l'autre de Mauors, qui luy apprint les ru-
ſes
Des guerres au berceau? c'eſt luy qui mille fois
Iuſques deſſus leurs murs pourſuiuant les An-
glois,
Eſpagnols & Flamens, comme vn foudre de
guerre,
Leur a fait du menton enſanglanter la terre.
Qui ne cognoiſt François ton autre Frere
encor,
Un Vlyſſe en conſeil, aux armes vn Hector?
Qui ne cognoiſt les faicts de ſa ieune vail-
lance,
Miſe à chef en Eſcoſſe, en Itale, & en Frãce,
Et ſur les bords du Rhin? qui ne cognoiſt auſſi
Ta Mere qui fut ſœur d'Anne Mõtmorency?
Et toutesfois, helas! Loyſe, tu es morte:
„ *Car rien contre la mort ayde à l'homme n'ap-*
porte.
Or adieu donc, Loyſe, en aſſez long adieu,
Tu es au Ciel là haut aſſiſe auecque DIEV,
D'où tu vois ſous tes pieds les aſtres & les nuës,
La mer & les citez, & les terres connuës:
Et nous pauures chetifs nous viuons icy bas,
En regret & en pleurs pour ton faſcheux treſ-
pas,
Loin de noſtre pays, aueuglez de nos vices,
Des Sereines du monde, & de trop de delices
Qui nous tiennent charmez & l'eſprit & les
yeux,
Pour nous faire oublier de retourner aux
Cieux,
Noſtre antique demeure, où maintenant ſans
peine,
Tu vis hors des liens de la priſon humaine,
N'eſtant plus qu'vn eſprit, qui de rien ne ſe
plaiſt,
Sinon de voir ſon DIEV, *ſon* DIEV *qui le*
repaiſt
(Comme il auoit promis en ſon Liure de vie)
A la Table de ceux que l'Anneau raſſaſie
D'Ambroſie diuine, & de Nectar diuin
En lieu de pain terreſtre, & de terreſtre vin.
Or adieu derechef, adieu doncques Loyſe,
Afin que ta memoire en oubly ne ſoit miſe,
Et que de mieux en mieux les ſiecles à venir,
De tes belles vertus ſe puiſſent ſouuenir:
Soit Printemps, ſoit Eſté, ſoit Hyuer, touſ-
jours tombe
Vne pluye d'œillets, & de Lys ſur ta tombe,
Menu comme roſée, & nuict & iour du Ciel
Y puiſſe choir la manne, & s'y faire le miel.

EPITAPHE DE HVGVES SALEL.

DEs rochers Capharez (où l'embuſche traiſtreſſe
De Nauple fit noyer la flotte dontereſſe
Du mur Neptunien, quand l'ireuſe Pallas
Deſtourna ſon courroux d'Ilion ſur Aias)
Te deuoient faire ſage, & te deuoient apprẽdre,
SALEL, *à plus n'oſer le ſang Troyen eſpandre,*

Et ne renſanglanter tes vers au ſang des fils
De tant de puiſſans Dieux à Troye deſconfits.
Non pour autre raiſon aueugle fut Homere,
Que pour auoir de neuf rafraichy la miſere
Des mal-heureux Troyens, & pour auoir encor
Par ſes vers retrainé la charongne d'Hector:
Pour auoir renauré la molle Cyprienne,
Pour auoir re-ſouïllé la poudre Phrygienne
Au ſang de Sarpedon, & pour auoir laiſſé
Encor Mars re-ſaigner, de ſa plume bleſſé.
A toy, ainſi qu'à luy les Dieux ont eu enuie,
Qui fauoriſoient Troye, & t'ont coupé la vie
Au milieu de tes ans, de peur qu'vne autre fois
Hector ne fut r'occis par les vers d'vn Frãçois.
Mais bien que mort tu ſois au plus verd de ton âge,
Si as-tu pour confort gagné cet auantage,
D'eſtre mort riche Poete, & d'auoir par labeur
Le premier d'vn grand Roy merité la faueur,
Qui chaſſa loin de toy la pauureté moleſte
A la troupe des Sœurs, dont la race celeſte
Peu leur ſert auiourd'huy, que cliquetans des dents,
Que d'vn paſle eſtomac affamé par dedans,
Que d'vn œil enfoncé, que toutes deſolées
De faim, parmy les bois n'errent écheuelées.
FRANÇOIS *le premier Roy des vertus & du nom,*
Prenant à gré d'ouïr l'Atride Agamemnon
Parler en ſon langage, & par toy les gens-d'armes
De Priam, ſon ayeul, faire bruire leurs armes
D'vn murmure François : Prince ſur tous humain,
Te fit ſentir les biens de ſa Royale main;
Et le fit à bon droit, comme à l'vn de ſa France,
Qui des premiers tira noſtre langue d'enfance,
Et de qui le ſçauoir auoit bien merité
D'eſtre d'vn ſi grand Roy ſi doucemẽt traitté.
Ainſi, toy bien-heureux, ſi Poete heureux
Se treuue,
Plus diſpos, & plus gay, tu trauerſas le fleuue
Qui n'eſt point repaſſable, & t'en allas ioyeux
Rencontrer ton Homere és champs delicieux,
Où ſur les bancs herbus, ces vieux peres s'aſſiſent,
Et ſans ſoin de l'amour parmy les fleurs deuiſẽt
Au girõ de leur Dame: vn ſe couche à l'enuers,
Sous vn myrte eſgaré, l'autre chante des vers,
L'vn luitte ſur le ſable, & l'autre à l'eſcart ſaute,
Et fait bondir la bale, où l'herbe eſt la moins haute.
Là Orphée habillé d'vn long ſurpelis blanc,
Contre quelque Laurier ſe repoſant le flanc,
Tient ſa lyre cornue, & d'vne douce aubade,
En rond parmy les prez fait dancer la brigade.
Là les terres ſans art portent de leur bon gré
L'heureuſe panacée, & le roſier pourpré
Fleurit entre les Lys, & ſur les riues franches
Naiſſent les beaux œillets, & les paq'rettes blanches.
Là ſans iamais ceſſer, iargonnent les oiſeaux,
Ore dans vn bocage, & ore pres des eaux,
Et en toute ſaiſon auec Flore y ſouſpire
D'vn ſouſpir eternel le gracieux Zephyre.
Là comme icy n'a lieu fortune ny deſtin,
Et le ſoir comme icy ne court vers le matin,
Le matin vers le ſoir, & comme icy la rage
D'acquerir des honneurs, ne ronge leur courage.
Là le bœuf Laboureur d'vn col morne & laſſé
Ne reporte au logis le coutre renuerſé,
Et là le marinier d'auirons n'importune,
Chargé de lingos d'or, l'eſchine de Neptune:
Mais ſans point trauailler touſiours boiuent du Ciel
Le Nectar qui diſtile, & ſe paiſſent de miel.
Là, bien-heureux Salel, (ayant à la nature
Payé ce que luy doit chacune creature)
Tu vis franc de la mort, & du cruel ſoucy,
Tu te mocques là bas, qui nous tourmente icy :
Et moy chetif, ie vy! & ie traine ma vie
Entre mille douleurs, dont la bourrelle enuie
Me tourmente à grand tort de pincemens cuiſans,
Me faiſant le ioüet d'vn tas de Courtiſans
Qui deſchirent mon nom, & ma gloire naiſſante
(Dieux deſtournez ce mal!) par leur langue meſchante.
Ah! France ingrate Frãce, hé faut-il receuoir

Tant de deriſions pour faire ſon deuoir?
Enuoye de là bas (mon Salel) ie te prie,
Pour leur punition, quelque horrible Furie,
Qui d'vn foüet retors de ſerpens furieux
Leur frape ſans repos & la bouche & les yeux,
Et d'vn long repentir leur tourne dedans l'ame
Icy mon innocence, & là le meſchant blaſme
Qu'ils commettent vers moy, & frayeur leur donnant
La nuit de mille horreurs les aille eſpoinçonnant.
Et toy Pere vengeur de la ſimple innocence,
Si i'ay d'vn cœur deuôt ſuiuy dés mon enfance
Tes filles les neuf Sœurs, ſi ie ſuis couſtumier
Touſiours mettre ton nom dans mes vers le premier:
Tonne là haut pour moy, & dardant la tẽpeſte,
Eſcarboüille en cent lieux le cerueau de leur teſte,
Signe de ta faueur, & ne laiſſe outrager
Si miſerablement les tiens ſans les venger.

EPITAPHE D'ANDRE' BLONDET.

BOnté, vertu, honneur, & courtoiſie,
Dans ce tombeau ont leur place choiſie
Auec BLONDET, *lequel repoſe icy.*
Verſe, Paſſant, à toutes mains decloſes,
Force beaux lis & force belles roſes,
Et prie à DIEV *qu'il luy face mercy.*

POVR LVY-MESME.

ICy repoſent enclos
Et les cendres & les os
De BLONDET, *dont enfermée*
N'eſt icy la renommée:
Qui de ſon maiſtre priſé
Fut ſi bien fauoriſé,
Que ſeul il auoit puiſſance
Sur les grands threſors de France.
Paſſant qui viens en ce lieu,
Ne t'en-va ſans prier DIEV
Qu'au Ciel ſon ame puiſſe eſtre
Auec celle de ſon maiſtre.

EPITAPHE DE LOYSE DE MAILLY ABBESSE de Caën.

ICy les os repoſent d'vne Dame,
De qui le Ciel ſe réjouït de l'ame:
Le corps mortel en poudre eſt cõuerty.
Sous le Tombeau que ſon frere a baſty
Vous qui paſſez faites à DIEV *priere*
Que ceſte tombe à ſes os ſoit legere.
Les roſes & les lis puiſſent tomber du Ciel
A iamais ſur ce marbre: & les mouches à miel
Puiſſent à tout iamais y faire leur meſnage,
Et le laurier ſacré à iamais face ombrage
Aux Manes de ce corps deſſous ce marbre enclos,
Et la tombe à iamais ſoit legere à ſes os.
Paſſant, marche plus loin, ce marbre ne regarde:
Ma cendre n'eſt icy: mon frere me la garde
Encloſe en ſa poitrine, & ſon cœur pour vaiſſeau
Retient en luy mes os, & me ſert de tombeau.

SVR LE TOMBEAV DE IEAN BRINON.

L'ombre parle.

LA mort m'a clos dans ce Tombeau,
Qui fus en mon viuant plus beau
Que Narciſſe, & parauenture,
Paſſant, eſbahy tu ſeras,
Quand de mon corps tu ne verras
Vne fleur ſur ma ſepulture.
La terre qui preſſe à l'entour
Mes os, ardans de mon amour,
A laiſſé dans ſoy meſme cuire
Toute ſon humeur; & n'a peu,
Comme feiche de trop de feu,
De mon corps vne fleur produire.
Or donq' Paſſant arroſe-la,
Et verſe de-çà & delà
Tes larmes ſur elle: & peut eſtre

Qu'elle arroſee de ton pleur,
Soudain quelque nouuelle fleur
Du corps de BRINON *fera naiſtre.*

EPITAPHE DE FRANÇOIS RABELAIS.

SI d'vn mort qui pourri repoſe
Nature engendre quelque choſe,
Et ſi la generation
Eſt faicte de corruption:
Vne vigne prendra naiſſance
De l'eſtomac & de la pance
Du bon Biberon qui boiuoit
Touſiours ce pendant qu'il viuoit.
Car d'vn ſeul traict ſa grande gueule
Euſt plus beu de vin toute ſeule
(L'epuiſant du nez en deux cous)
Qu'vn porc ne hume de laict dous,
Qu'Iis de fleuues, ne qu'encore
De vagues le riuage More.
Iamais le Soleil ne l'a veu,
Tant fuſt-il matin, qu'il n'euſt beu,
Et iamais au ſoir la nuict noire,
Tant fuſt tard, ne l'a veu ſans boire,
Car alteré, ſans nul ſejour
Le galant boiuoit nuict & iour.
Mais quand l'ardente Canicule
Ramenoit la ſaiſon qui brule,
Demi-nus ſe trouſſoit les bras,
Et ſe couchoit tout plat à bas
Sur la ionchee entre les taſſes,
Et parmy des eſcuelles graſſes
Sans nulle honte ſe toüillant,
Alloit dans le vin barboüillant
Comme vne grenoüille en la fange:
Puis yure chantoit la loüange
De ſon amy le bon Bacchus,
Comme ſous luy furent vaincus
Les Thebains, & comme ſa mere
Trop chaudement receut ſon pere,
Qui en lieu de faire cela
Las! toute viue la brula.
Il chantoit la grande maſſuë,
Et la Iument de Gargantuë,
Le grand Panurge, & le païs
Des Papimanes ébahis:
Leurs loix, leurs façons & demeures,
Et frere Iean des Antoumeures,
Et d'Epiſteme les combas:
Mais la mort qui ne boiuoit pas,
Tira le Beuueur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fuit trouble dans le giron
Du large fleuue d'Acheron.
Or toy quiconque fois qui paſſes,
Sur ſa foſſe répan des taſſes,
Répan du bril, & des flacons,
Des ceruelas, & des iambons:
Car ſi encor deſſous la lame
Quelque ſentiment a ſon ame,
Il les aime mieux que les Lis,
Tant ſoient-ils fraiſchement cueillis.

AVTRE RECVEIL DE SONNETS.

A LA ROYNE.

DE mon preſent moy-meſme ie m'eſtonne,
Donnant du fruit à vous, qui à foiſon
En faictes naiſtre en chacune ſaiſon :
Car tous vos iours nous ſeruent d'vn Autonne.
CHARLES qui tient des François la couronne,
Qui regit tout par prudence & raiſon,
Les freres ſiens, ſa ſœur & ſa maiſon,
Sont les bons fruicts que voſtre arbre nous donne.
Vos autres fruicts ſont la paix, la police,
Le bon conſeil, les loix, & la Iuſtice,
La guerre morte, & le diſcord détruit :
C'eſt donc, Madame, vne folle arrogance
Que mon preſent, quand vous eſtes de France
L'arbre, la fueille, & la fleur, & le fruit.

AV ROY.

LE grand Hercule auant qu'aller aux Cieux
Daigna loger chez vn paſteur : vous Sire,
Que pour ſon Roy tout le monde deſire,
Daignez grand Prince entrer en ſi bas lieux.
Pour mieux vous voir les bois ont pris des yeux,
Loir en ſes flots vos Majeſtez admire,
Et moy i'appren à ces maiſons à dire
Que la vertu vous met entre les Dieux.
Ie ne voirray fleur, ny herbe, ny riue,
En qui le nom des CHARLES ie n'eſcriue,
Le tirant hors des tenebres confuſes,
Qui des grands Rois eſteignent la clarté :
Pour teſmoigner à la poſterité
Qu'vn ſi grand Prince a fait honneur aux Muſes.

A LA ROYNE.

VOus qui auez, forçant la deſtinee,
Si bien conduit ceſte trouble faiſon,
Vous qui auez par prudence & raiſon
Si dextrement la France gouuernee ;
Eſtes icy des Muſes amenee
Par vn deſtin : car c'eſtoit la raiſon
Que d'vn trait d'œil vous viſſiez la maiſon
Que vous m'auez en leur faueur donnee.
Si ce lieu n'eſt vn grand Palais doré,
S'il n'eſt orné de marbre elaboré,
S'il n'eſt aſſis ſur piliers de porphyre,
S'il n'eſt paré d'vn artifice humain,
Il m'eſt pourtant auſſi cher qu'vn Empire :
Tant vaut le bien qui vient de voſtre main.

A MONSIEVR.

PRince bien né, la ſeconde eſperance
De noſtre ſiecle & des peuples contens,
Qui fleuriſſez auant voſtre Printemps,
Donnant du fruict au ſortir de l'enfance:
Vous n'eſtes pas en ces Palais de France
Chez les Seigneurs richement habitans,
Qui de plaiſans, & diuers paſſetemps
Vous ont monſtré toute magnificence.
Voicy le lieu des peuples ſeparé,
Mal-accouſtré, mal-baſty, mal-paré:
Et toutefois les Muſes y demeurent,
Et Apollon de Laurier reueſtu,
Qui vont gardant que les Princes ne meurent
Qui comme vous ont aimé la vertu.

AV ROY.

APrés l'ardeur de la guerre cruelle
Ie voy fleurir le beau ſiecle doré,
Où vous ſerez des voſtres adoré,
Pour la vertu qui vous eſt naturelle.
Ceſte vertu comme vne fleur nouuelle,
Se monſtre en vous de tous biens honoré:
Car on ne voit vn Prince decoré
D'vn corps ſi beau que l'ame n'en ſoit belle.
Doncques, mon Roy, ſi vous eſtes bien né,
Si DIEV *vous a vn tel Sceptre donné,*
Si Mars ſous vous a perdu ſa colere;
N'en ſoyez fier, mais gracieux & doux:
Car ces deux biens ne viennent pas de vous;
L'vn vient de DIEV, *l'autre de voſtre Mere.*

AV ROY HENRY II. DE CE NOM.

IE vous donne le Ciel pour vos eſtrenes, SIRE.
Ie ferois à la France, & à vous vn grand tort,
A vous, ſain & diſpos, ieune, gaillard & fort;
A la France qui ſeul pour ſon Roy vous deſire;
De vous donner la Mer: que vous vaudroit l'Empire
Des vagues & des vents? De vous donner le ſort
Qui ſuruint à Pluton, que vous vaudroit le port
De l'Enfer odieux, des trois Mondes le pire?
La France vous ſuffit, vous eſtes eſtrené:
Vos fils puiſnez ſont Ducs, Roy voſtre fils aiſné:
Et vos filles bien toſt vous feront le grand-pere
D'enfans, qui porteront le Sceptre en diuers lieux,
Ainſi doreſnauant vous ſerez dit le Pere
Des Rois dont la grandeur vaut bien celle des Dieux.

A LA ROYNE DE FRANCE MARIE STVARD.

L'Angleterre & l'Eſcoſſe, & la Françoiſe terre,
Les deux ceintes de mer, & l'autre de montaignes,
Autour de ton berceau, ainſi que trois compaignes,
Le iour que tu naſquis eurẽt vne grãd' guerre.
La France te vouloit, l'Eſcoſſe & l'Angleterre
Te demandoient auſſi, & ſemble que tu daignes
Fauoriſer la France, & que tu t'accompaignes
D'elle qui ton beau chef de ſes villes enterre.
De ces trois le debat vint deuant Jupiter,
Qui, iuſte, ne voulant ces trois ſœurs depiter,
Par ſentence ordonna, pour appaiſer leur noiſe,
Que tu ſerois trois mois la Royne des Anglois,
Et trois mois enſuiuant Royne des Eſcoſſois,
Et ſix mois Royne apres de la terre Françoiſe.

A MADAME MARGVERITE DVCHESSE DE Sauoye.

COmme vne belle Nymphe à la riue amuſée,

Qui ſeure voit de loin enfondrer vn bateau,
Et ſans changer de teint court ſur le bord de l'eau
Où ſon pied la conduit par la freſche roſée:
Ainſi vous regardez d'aſſeurance pouſsée,
Sans point decolorer voſtre viſage beau,
Noſtre Europe plongée au profond du tombeau,
Par Philippe & Henry au naufrage expoſée.
Les vertus, que du Ciel en don vous receuez
Et celles que par liure acquiſes vous auez,
Tout le ſoin terrien vous chaſſent hors des yeux.
Et bien que vous ſoyez dedans ce Monde en vie,
L'eternelle vertu du corps vous a rauie,
Et viue vous aſſied (miracle) entre les Dieux.

A elle-meſme.

NY du Roy, ny de vous, ny de mon cher Mecene
Ie n'ay de quoy me plaindre, auſſi ie ne m'en plains:
Seulement de Fortune à bon droit me complains,
Qui oſe de vous trois triompher de la peine.
Mais d'où vient que touſiours, douce mere, elle ameine
Des biens aux hommes ſots, inutiles & vains?
Et que les bons eſprits volontiers ſont contrains
De la nommer touſiours leur maraſtre inhumaine?
Contre ſon impudence vn eſpoir me conforte,
C'eſt qu'elle qui ſans ceſſe en tous lieux ſe pourmeine,
Viendra ſans y penſer quelque iour à ma porte,
Et maugré qu'elle en ait me ſera plus humaine:
Car ie ſuis aſſeuré qu'elle n'eſt aſſez forte
Pour ſeule vaincre vn Roy & vous & mon Mecene.

AV ROY HENRY II.

ROy, qui les autres Roys ſurmontez de courage,
Ne vous excuſez plus deſormais ſur la guerre,
Que voſtre ayeul Francus ne vienne en voſtre terre,
Qui durant vos combats differoit ſon voyage.
Aprés la guerre il faut qu'on remette en vſage
Les Muſes & Phebus, & que leur bande aſſerre
Des chappeaux de Laurier, de Myrte & de lierre
Pour ceux qui vous feront preſent d'vn bel ouurage.
En guerre il faut parler d'armes & de harnois:
En temps de Paix, d'eſbats, de iouſtes, de tournois,
De nopces, de feſtin, d'amour, & de la dance:
Et de chercher quelqu'vn pour celebrer vos faits:
Car il vaudroit autant ne les auoir point faits,
Si la poſterité n'en auoit cognoiſſance.

AV CARDINAL DE CHASTILLON.

NVl homme n'eſt heureux ſinon aprés la mort;
ODET, *auec raiſon, Solon fit ce prouerbe;*
Il n'y a ny Ceſar, ny Roy, tant ſoit ſuperbe,
Qu'on doiue tant priſer, ſ'il n'a paſsé le bord.
» *Touſiours à noſtre vie arriue quelque ſort,*
» *Qui noſtre honneur eſtouffe auant qu'il croiſſe en gerbe,*
» *On le perd tout ainſi comme la fleur de l'herbe:*
» *Qui languit contre terre auſſi toſt qu'elle ſort.*
» *Certes nous ſommes naiz à la condition*
» *D'eſtre tous mal-heureux: ſans nulle exception*
» *Fortune eſt de chacun la maiſtreſſe puiſſante:*

» *Loüable toutefois : car apres qu'elle a fait*
» *Par ſa legereté aux hommes vn mal-fait,*
» *Vn bien ſuit ſon mal-heur, tant elle eſt inconſtante.*

A DIANE DE POICTIERS
Ducheſſe de Valentinois.

SEroy-ie ſeul viuant en France de voſtre âge,
Sans chanter voſtre nom ſi craint & ſi puïſſant ?
Diray-ie point l'honneur de voſtre beau Croiſſant ?
Feray-ie point pour vous quelque immortel ouurage ?
Ne rendra point Anet quelque beau teſmoignage
Qu'autresfois i'ay veſcu en vous obeïſſant ?
N'iray-ie de mes vers tout le Monde empliſſant,
Celebrant voſtre fille & tout voſtre lignage ?
Commandez-moy, DIANE, *& me ferez honneur*
Si de voſtre grandeur ie deuiens le ſonneur,
Vous ſeruant de ma Muſe à voſtre nom voüée.
I'ay peur d'eſtre accuſé de la poſterité,
Qui tant oyra parler de voſtre Deïté,
Dequoy, moy la voyant, ie ne l'auray loüée.

A MONSIEVR DV THIER.

LA Nature eſt maraſtre à quelques-vns, DV THIER,
Aux autres elle eſt mere, & quoy que l'homme face,
Iamais par la raiſon le Deſtin il ne paſſe,
Auquel il pleut au Ciel durement nous lier.
Mais que ſert d'eſtre nay pour ſe voir oublier
Aprés de tout bon-heur ? que ſert d'auoir la grace,
Le renom, le ſçauoir, ſi la fortune eſt baſſe,
Et ſ'il nous faut touſiours les riches ſupplier ?
DV THIER, *tu es heureux, qui as eu le pouuoir*
De faire heureux autruy : tu le ſis bien ſçauoir
A Salel, dont l'eſpoir quelque peu me conſole.
Ce que tu peux vn coup, tu le pourras bien deux :
Tu fis Salel heureux, & tu peux faire heureux
RONSARD *tant ſeulement d'vne ſeule parole.*

A IEAN D'AVRAT
SON PRECEPTEVR.

ILs ont menty, D'AVRAT, *ceux qui le veulent dire,*
Que RONSARD, *dont la Muſe a contenté les Rois,*
Soit moins que le Bartas, & qu'il ait par ſa voix
Rendu ce teſmoignage ennemy de ſa Lyre.
Ils ont menty, D'AVRAT, *ſi bas ie ne reſpire,*
Ie ſçay trop qui ie ſuis, & mille & mille fois
Mille & mille tourmens pluſtoſt ie ſouffrirois,
Qu'vn adueu ſi contraire au nom que ie deſire.
Ils ont menty, D'AVRAT, *c'eſt vne inuention*
Qui part, à mon aduis, de trop d'ambition,
I'auroy menty moy-meſme en le faiſant paroiſtre,
Francus en rougiroit, & les neuf belles Sœurs
Qui trempent mes vers dans leurs graues douceurs,
Pour vn de leurs enfans ne me voudroient cognoiſtre.

IE n'aime point ces vers qui rampent ſur la terre,
Ny ces vers ampoullez, dont le rude tonnerre
S'ennole outre les airs : les vns font mal au cœur
Des liſeurs dégouſtez, les autres leur font peur :
Ny trop haut, ny trop bas, c'eſt le ſouuerain ſtyle;
Tel fut celuy d'Homere & celuy de Virgile.

A M. DE CASTELNAV, SEIGNEVR DE MAVVISSIERE, Gentilhomme de la Chambre du Roy, & Eſcuyer ordinaire de Monſieur.

IE n'aime point ces noms ambitieux,
Qui font enfler le gros ſourcil d'vn liure:
Apres ma mort le mien pourra reuiure,
Sans le ſacrer aux Princes ny aux Dieux.
Mais rencontrant vn homme ingenieux,
Qui comme toy les vertus veut enſuiure,
En lieu d'vn marbre ou vn pilier de cuiure,
Ie l'eterniſe, & le mets dans les Cieux.
Te voyant nay d'vne ame genereuſe,
Plein de faconde, & de memoire heureuſe,
Ayant la face & le naturel bon;
Ie t'ay donné ce Liure, MAVVISSIERE,
Qui ſans faueur d'vn plus ſuperbe nom,
Comme vne Aurore annonce ta lumiere.

A ROBERT GARNIER, PRINCE DES POETES Tragiques de France.

VEl ſon maſle & hardy, quelle bouche heroïque,
Et quel ſuperbe vers enten-ie icy ſonner?
Le Lierre eſt trop bas pour ton front couronner,
Et le Bouc eſt trop peu pour ta Muſe Tragique.
Si Bacchus retournoit au manoir Plutonique,
Il ne voudroit Eſchyle au Monde redonner,
Il te choiſiroit ſeul, qui ſeul peux eſtonner
Le Theatre François de ton Cothurne antique.
Les premiers trahiſſoient l'infortune des Rois,
Redoublant leur malheur d'vne trop baſſe voix:
La tienne comme foudre en la France ſ'écarte.
Heureux en bons eſprits ce ſiecle plantureux:
Auprés toy, mon GARNIER, *ie me ſens bien-heureux,*
Dequoy mon petit Loir eſt voiſin de ta Sarte.

Autre à luy-meſme.

LE vieil Cothurne d'Euripide
Eſt en procez entre GARNIER,
Et IODELLE, *qui le premier*
Se vante d'en eſtre le guide.
Il faut que ce procez on vuide,
Et qu'on adiuge le Laurier
A qui mieux d'vn docte goſier
A beu de l'onde Aganippide.
S'il faut eſpelucher de prés
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'vne œuure & les vices,
Le ſujet & le parler haut,
Et les mots bien choiſis, il faut
Que GARNIER *paye les eſpices.*

A VNE DAME.

EN choiſiſſant l'eſprit vous eſtes mal-appriſe,
Qui refuſez le corps, à mon gré le meilleur:
De l'vn en l'eſprouuant on cognoiſt la valeur,
L'autre n'eſt rien que vent, que ſonge & que feintiſe.
Vous aimez l'intellect, & moins ie vous en priſe;
Vous volez, comme Icare, en l'air d'vn beau malheur:
Vous aimez les tableaux qui n'ont point de couleur.
Aimer l'eſprit, Madame, eſt aimer la ſottiſe.
Entre les Courtiſans, à fin de les brauer,
Il faut en diſputant Triſmegiſte approuuer,
Et de ce grand Platon n'eſtre point ignorante.
Mais moy qui ſuis bercé de telle vanité,
Vn diſcours fantaſtiq' ma Raiſon me contente:
Je n'aime point le faux, i'aime la verité.

CHANSON.

A Ce malheur qui iour & nuit me poingt
Et qui rauit ma ieune liberté,
Dois-ie touſiours obeïr en ce poinct,
Ne receuant que toute cruauté?
Fidellement
Aimant,
Je ſens
Mes ſens
Troubler,
Et mon mal redoubler.
Ceſt or frizé, & le lys de ſon teint,
Sous vn Soleil doublement eſclaircy
Ont tellement mes moüelles attaint,
Que ie me voy déja preſque tranſi.
Son œil ardant,
Dardant
En moy,
L'eſmoy
Du feu,
Me bruſle peu à peu.
Ie cognois bien, mais helas! c'eſt trop tard,
Que le meurtrier de ma franche raiſon,
S'eſt eſcoulé par l'huys de mon regard,
Pour me braſſer ceſte amere poiſon:
Ie n'eus qu'ennuis
Depuis
Le iour
Qu'Amour
Au cœur
M'inſpira ſa rigueur.
Et nonobſtant (cruelle) que ie meurs,
En obſeruant vne ſaincte amitié,
Il ne te chaut de toutes mes clameurs,
Qui te deuroient inciter à pitié.
Vien donc, Archer
Tres-cher,
Volant,
Doublant
Le pas,
Me guider au treſpas!
Ny mes eſprits honteuſement diſcrets,
Ny le trauail que i'ay pour t'adorer,
Larmes, ſouſpirs & mes aſpres regrets
Ne te ſçauroient, (Dame) trop inſpirer,
Si quelquefois,
Tu vois
A l'œil,
Le dueil
Que i'ay,
Pour l'amoureux eſſay.
Quelqu'vn ſera de la proye preneur,
Que i'ay long-temps par cy-deuant chaſſé,
Sans meriter ioüira de cet heur,
Qui a ſi fort mon eſprit haraſſé.
C'eſt trop ſeruy,
Rauy
Du mal
Fatal,
Ie veux
Conceuoir autres vœux.
Quelque lourdaut, ou quelque gros valet,
Seul à l'eſcart de mon heur joüiſſant,
Luy taſtera ſon ventre rondelet,
Et de ſon ſein le pourpre rougiſſant.
De nuict, de iour,
L'amour
Me fait
Ce fait
Penſer,
Et me ſert d'vn Enfer.
Or ie voy bien qu'il m'y conuient mourir,
Sans eſperer aucun allegement,
Puis qu'à ma mort tu prens ſi grand plaiſir,
Ce m'eſt grand heur & grand contentement,
Me ſubmettant,
Pourtant
Qu'à tort
La Mort
L'eſprit
Me rauit par deſpit.

LE RECVEIL DES FRAGMENTS.

FRAGMENT RETRANCHE' PAR L'AVTHEVR DE SON Hymne des Daimons.

VN ſoir vers la minuit, guidé de la ieuneſſe
Qui commande aux amans, i'allois voir ma Maiſtreſſe
Tout ſeul outre le Loir, & paſſant vn deſtour
Ioignant vne grand' croix dedans vn carrefour,
I'oüy, ce me ſembloit, vne aboyante chaſſe
De chiens qui me ſuiuoient pas à pas à la trace:
Ie vy aupres de moy ſur vn grand cheual noir
Vn homme qui n'auoit que les os à le voir,
Me tendant vne main pour me monter en croupe.
I'aduiſay tout autour vne effroyable troupe
De piqueurs qui couroient vn Ombre qui bien fort
Sembloit vn vſurier qui n'aguere eſtoit mort,
Que le Monde penſoit pour ſa vie meſchante
Eſtre puny là-bas des mains de Rhadamante.
Vne tremblante peur me courut par les os,
Bien que i'euſſe veſtu la maille ſur le dos,
Et pris tout ce que prend vn amant, que la Lune
Conduit tout ſeul de nuict, pour chercher ſa fortune;
Dague, eſpée, & bouclier, & par ſur tout vn cœur
Qui naturellement n'eſt ſujet à la peur:
Si fuſſé-ie eſtouffé d'vne crainte preſſée
Sans Dieu, qui promptement me meit en la penſée
De tirer mon eſpée & de couper menu
L'air tout autour de moy auecques le fer nu:
Ce que ie feis ſoudain, & ſi toſt ils n'ouyrent
Siffler l'eſpée en l'air que tous ſ'eſuanouyrent,
Et plus ne les oüy, ny bruire ny marcher,
Craignant peureuſement de ſe ſentir hacher,
Et tronçonner le corps: car bien qu'ils n'ayent veines
Ny arteres ny nerfs, comme nos chairs humaines,
Toutesfois comme nous ils ont vn ſentiment,
Car le nerf ne ſent rien, c'eſt l'eſprit ſeulement.

IL APPERT PAR CE FRAGMENT, QVE L'AVtheur vouloit entreprendre vn plus grand ouurage.

IE chante par quel art la France peut remettre
Les armes en honneur: vueilles-le moy permettre,
Neufuaine qui d'Olympe habitez les ſommets,
Accompliſſant par moy l'œuure que ie promets.
Mars, quitte-moy le ſein de Cypris ton amie,
Repouſſe de tes yeux la pareſſe endormie,
Deueloppe ton bras languiſſant à l'entour
De ſon col, qui l'enerue empoiſonné d'amour.
Vien le dos tout chargé du faix de ta cuiraſſe,
Pren la hache en la main tel que te veit la Thrace
Retourner tout ſanglant du meurtre des Geans
Foudroyez à tes pieds par les champs Flegreans.
Et toy, Prince HENRY, *des armes la merueille,*

Apres

Apres le ſoing public preſte-moy ton aureille,
Inſpire-moy l'audace, eſchauffe-moy la peur,
Et mets auecque moy la main à ce labeur.

FRAGMENT DV POEME DE LA LOY.

AV ROY DE NAVARRE.

MOn Prince, illuſtre ſang de la race BOVRBONNE,
A qui le Ciel promet de donner la Couronne
Que ton grand SAINCT LOYS *porta deſſus le front;*
Si la chaſſe, la guerre, & les conſeils, qui font
Le nom d'vn Capitaine aprés la mort reuiure,
N'amuſent ton eſprit, embraſſe-moy ce liure:
Et ne refuſe point d'acquerir le bon-heur
Que ton humble ſubject celebre en ton honneur.
Tu ne liras icy les amours inſenſées
Des mondains tourmentez de friuoles penſées,
Mais d'vn peuple qui tremble effroyé de la Loy
Que DIEV *pere Eternel eſcriuit de ſon doigt.*
Vn rocher ſ'eſleuoit au milieu d'vne plaine
Effroyable d'horreur & d'vne vaſte arene,
Haut rocher deſerté, dont le ſommet pointu
De l'orage des vents eſtoit touſiours battu.
Vne effroyable peur, comme vn rempart l'emmure
D'vn torrent deſbordé, dont le rauque murmure
Boüillonnant eſtonnoit les voiſins d'alentour,
Des ſangliers & des cerfs aggreable ſejour.
Le Ciel pour ce iour-là ſerenoit la montagne,
Le vent eſtoit muet, muette la campagne,
Quand l'horreur ſolitaire & l'effroy d'vn tel lieu
Plus que les grands Palais fuſt aggreable à DIEV,
Pour aſſembler ſon peuple, & le tenir en crainte,
Et luy bailler le frein d'vne douce contrainte.
Pource Moyſe il appelle, & luy a dit ainſi,
Luy réueillant l'eſprit: Marche, mon cher ſouci,
Grimpe au ſommet du Mont & atten que ie vienne.
Fay que mon peuple en preſſe au pied du mont ſe tienne,
Et de faces & d'yeux & d'eſpaules eſpais,
Attendant de ma Loy le mandement exprés.
Le Prophete obeït, il monta ſur la roche,
Et plein de Majeſté de ſon Maiſtre il approche.

Ces vers qui ſemblent vn Oracle, dõnez par Monſieur C. Binet Beauuoiſin, apres la mort de Ronſard, ce qu'il n'auoit oſé faire imprimer du viuant de Henry III. ont eſté donnez à vn autre Beauuoiſin qui les a conſeruez à la poſterité.

CECY EST VN FRAGMENT de la Comedie de Plutus d'Ariſtophane, qui fut (comme le teſmoigne Binet en la vie de Monſieur de Ronſard) la premiere joüée en France, & fut repreſentée au College de Coqueret, d'où eſtoit Principal Dorat ſon precepteur. Monſieur de Ronſard eſtoit lors fort ieune quand il la fit, & n'a iamais eſté miſe ſur la preſſe. Ce Fragment a eſté recouuré par le moyen de quelqu'vn, comme pluſieurs autres pieces qui ſont en ce Recueil.

ACTE PREMIER.

CARION.

QIupiter! ô Dieux! que c'eſt grand' peine
Que de ſeruir vn maiſtre qui bien ſaine
N'a la ceruelle! où le ſeruant luy dit
Choſe qui ſoit bien fort pour ſon profit,
Et il ne plaiſt au maiſtre de le faire,
Si par cela il fait mal ſon affaire,
Il eſt bien force au ſeruiteur auſſi
D'auoir ſa part du mal & du ſouci,
Puis qu'il a pleu à Dieu & à Fortune,
Que ſur ſon corps puiſſance n'ait aucune
Le vray ſeigneur, ains le ſeul achepteur.
Tel orendroit eſt le mien grand malheur:
Mais à preſent vne tres-juſte plainte

Ie puis former contre Apollon, qui mainte
Oblique voix d'Oracles va chantant,
Sur vn trepied tout d'or: car s'il eſt tant
Parfait deuin & Medecin ſi ſage,
Comm'on le fait par le commun langage,
Pourquoy a-il laiſſé mon maiſtre aller,
Sans ſon cerueau du haut mal alleger
De Phreneſie, en tell' ſorte & maniere
Que toute iour il va ſuiuant derriere
Vn homme aueugle, & fait tout autrement
Qu'il ne deuroit, veu que communément
Nous qui auons la veuë qui nous guide,
Marchons deuant les aueugles pour guide?
Mais ceſtui-cy va derriere, & par force
D'aller derriere auecque luy me force;
Et ſi la bouche on n'oſeroit ouurir,
Pour en parler: mais deuſſé-ie mourir,
Plus deſormais ne m'en tairay, mon maiſtre,
Si ie n'entens de vous que ce peut eſtre,
Pourquoy ainſi nous ſuiuons ſans ſejour
Ceſt homme aueugle: or eſt-il vn bon iour,
Et me frapper à ceſte bonne feſte,
Vous n'oſeriez, ayant deſſur ma teſte
Ce beau bouquet au bonnet attaché.
CHREMYLE. *Non par-Dieu, Sire, ains ſera arraché*
Bonnet & tout pour plus de dueil te faire,
Si tu me faſche. CARION. *Abus, car de me taire*
Ie n'ay vouloir, ſi tu ne dis deuant
Qui eſt ceſtuy que tu vas pourſuiuant.
Or ton amy, à fin que tu l'entende,
Bien fort ie ſuis, & pour ce le demande.
CHR. *Et vrayement rien ne te celeré,*
Car ie ne penſe auoir plus aſſeuré
Larron que toy entre ceux qui me ſeruent.
I'eſtois iadis de ceux qui mieux obſeruent
La Loy de Dieu & ſon commandement,
Et n'ay ceſſé d'eſtre vn pauure quaimant
Et ſouffreteux. CA. *J'en ſçaurois bien que dire.*
CH. *Mais les meſchans, qui ne ſe font que rire*
De dérober les temples, accuſer
L'homme innocent, le coulpable excuſer,
Le tort à tort contre le droit deffendre,
Ou bien le droit à beaux purs deniers vendre:
Jceux venoient tous comme petits Rois,
Riches, puiſſans. CA. *De cela ie te crois.*
CH. *Ce cognoiſſant ie m'en allay grand erre*
Vers Apollon pour d'iceluy m'enquerre,
Non pas pour moy, car mon temps eſt paſſé
En grand miſere & ſuis ja tout caſſé,
Mais pour l'amour de noſtre fils vnique,
A ſçauoir-mon ſi pour auoir pratique
Et amaſſer Or & Argent à foiſon,
Il deuoit eſtre iniuſte, ſans raiſon,
Sans conſcience & du tout rien qui vaille,
Veu qu'autrement iamais il n'auroit maille.
CA. *Et Apollon, qu'eſt-ce qu'il reſpondit?*
CH. *Attens vn peu que ie t'aye tout dit,*
Et tu oyras: car il veint à reſpondre,
Diſant tout clair qu'il me falloit ſemondre
Venir chez-moy, que ie rencontreroye
Tout le premier à mon chemin & voye,
Partant de là, ſans que ie le laſchaſſe
Tant que chez-moy auec moy le logeaſſe.
CA. *Et qui as-tu le premier rencontré?*
CH. *Ceſtui-cy ſeul.* CA. *Il t'a donc bien monſtré*
Tout clairement, ſi tu le ſçais entendre,
Qu'il te falloit à ton fils bien apprendre
Les bonnes mœurs deſquelles chacun vſe
En ce païs. CH. *Dy-moy, par quelle ruſe*
As-tu cogneu que c'eſt ce qu'il entend?
CA. *Par ceſt aueugle: & c'eſt à quoy il tend,*
Te demonſtrant qu'il eſt tres-profitable
Ne faire rien qui ſoit bon & loüable,
Comme aueuglé. CH. *Ha! croire ie ne puis*
Qu'il tende là où tu me dis, & puis
On voit tout clair qu'il y a autre choſe,
Plus grande & haute en ces propos encloſe:
Mais ſ'il vous dit qui il eſt, & pourquoy
Il vient ici auprés de toy & moy,
L'intention nous aurons clairement
Du Dieu diuin & du diuinement.
CA. *Vien-çà, dis-moy tout premier qui es-tu*
Que nous ſuiuons, ou tu ſeras battu.
CH. *C'eſt trop ſongé, il faut que tu le die.*
ARG. *Ie te le dis, ie ſuis, Dieu te maudie.*
CA. *Entendez-vous, mon maiſtre?* CH. *A toy ſ'addreſſe*
Ceſte miſſiue: auſſi trop de rudeſſe
Tu as vſé l'interrogeant ainſi.
Or dis-le moy tout bellement ici,
Si tu cheris l'homme qui n'eſt parjure.
ARG. *Va-t'en au Diable.* CA. *Et pren pren ceſt augure*

Auec ceſt hoſte. CH. *Ha! par ſaincte m'amie,*
Ie feray bien que point tu ne t'en rie,
Car ſi ja plus tu refuſes le dire,
Ie te feray mourir en grand martire.
AR. *Allez-vous-en tous deux, & me laiſſez.*
CH. *Non ferons da.* CA. *Mon maiſtre, i'ay aſſez*
Vn bon moyen pour faire qu'il enrage:
Ie le mettray ſur vn roc au riuage,
Puis le lairray, à fin que là laiſſé
Tombant à bas il ait le col caſſé.
CH. *Habilement qu'il ſoit trouſſé en male.*
ARGENT. *Non ie te pri'.* CH. *Dy donc.*
AR. *Helas! bien ſale*
Mon cas ſeroit, tant me ſeriez mauuais,
Si vous ſçauiez qui ie ſuis, & iamais
Ne me lairriez d'auec vous departir.
CH. *Si toſt, par-Dieu, que tu voudras partir.*
AR. *Laſche-moy donc.* CH. *Tien, te voyla laſché.*
AR. *Or eſcoutez, bien que ie ſuis faſché*
De declarer ce que celer penſoye,
Ie le diray tout bas, de peur qu'on l'oye,
Ie ſuis Argent. CH. *O le plus mal-heureux*
De tout le Monde! es-tu bien ſi poureux
De nous auoir celé iuſqu'à ceſt' heure
Qui tu eſtois, & où eſt ta demeure,
Puiſque tu es Argent? CA. *Tu es Argent!*
Toy ſi mal-propre & ſi mal-diligent
A te lauer que tu reluis d'ordure?
O Apollon! ô Dieux quell' auanture!
Quel heur! quel bien! mais dis-tu que tu l'es?
AR. *Ouy.* CH. *Luy-meſme?* AR. *Ouy luy-meſme, allez,*
C'eſt aſſez dit. CH. *Comment donques es-tu*
Si ord, ſi ſale & ſi fort mal veſtu?
AR. *Ie viens d'vn trou où m'auoit enterré*
Vn chiche-face, ains m'a deſenterré
Son fils prodigue, apres auoir en terre
Mis comme moy ſon pere, qui le ſerre,
Comme luy moy, car il eſt raiſonnable,
Que qui fait mal endure le ſemblable.
Le fils apres qu'il m'a eu deliuré
De la priſon, ſoudain il m'a liuré
A ſes putains & ribaudes folaſtres,
Pleines d'onguens, de verolle & d'emplaſtres,
Qui m'ont ſali & ſi mal accouſtré.
CH. *Par qui as-tu ce mal-heur rencontré?*
AR. *Elle me vient à fin que ie ne mente,*
Par Iupiter qui ne veut que ie hante
Auec les bons & les gens de ſçauoir,
Qui plus que nuls ſont dignes de m'auoir,
Auſquels iadis à ma tendre ieuneſſe
Ie deſirois de prendre mon addreſſe:
Mais tout ſoudain que le bon Iupin vit
Mon deſir tel, la veuë me rauit,
Et m'aueugla, à fin de ne pouuoir
Or' diſcerner ce qui eſt blanc du noir,
Le bien du mal, & les bons de la gent
Qui ne vaut rien, tant luy deſplaiſt qu'Argent
Soit auec ceux qui ſont de bonne vie,
Comme ſi Dieu leur portoit quelqu'enuie:
Et toutesfois il ſemble n'eſtre rien,
Qu'il aime plus qu'il fait les gens de bien,
Car ce ſont ceux qui l'honorent & priſent,
Et au rebours les mauuais le dépriſent,
Auſquels ils baille Or, Argent à planté.
CH. *Ie te confeſſe, & ſi à ta ſanté*
Tu reuenois & recouurois la veuë,
Quand tu ferois des hommes la reueuë,
Fuirois-tu point les meſchans deſormais,
Comme iadis? AR. *Ie t'aſſeure, iamais*
A eux n'irois. CH. *Et auſquels donc, aux bons?*
AR. *Trop volontiers, mais par vaulx & par mons,*
Ie n'en puis voir. CH. *Ce n'eſt pas grand' merueille,*
Car moy qui vois, & ne ſuis de pareille
Façon que toy, aueugle ny ſans yeux,
Pieça ne vois homme bon ſous les Cieux.
AR. *Or me laiſſez, car i'ay fait mon deuoir*
De vous conter ce que vouliez ſçauoir.
CH. *Nous n'auons garde, ains par-Dieu, te tiendrons*
Le plus ſerré que tenir te pourrons.
AR. *Voyla mon cas, vous l'ay-ie pas predit,*
Que tout ſoudain que ie vous aurois dit
D'où ie venois & qui i'eſtois, ſans ceſſe
Vous me feriez grand' faſcherie & preſſe?
CH. *Et ie te prie obeïs à mon dire,*
Et ne me laiſſe, où que tu voiſes, pire
Hoſte que moy tu pourras eſprouuer:
Mais de meilleur tu n'en ſçaurois trouuer,
Car point n'en eſt. AR. *Chaſcun m'en dit autant,*
Mais auſſi toſt que l'vn d'iceux a tant

De biens qu'il veut, & eſt deuenu riche,
Tant plus il a, & plus il deuient chiche,
Plus grand larron, plus trompeur, plus meſchant.
CH. *Il eſt bien vray ſi c'eſt quelque marchant,*
Mais en chaſcun tell' malice n'abonde.
AR. *Non tu dis vray, ſinon à tout le monde.*
CA. *Ie te battray ſi plus tu nous outrag'.*
CH. *Or entens bien les biens & l'auantage*
Lequel chez-moy te pourroit bien heurer
S'il te plaiſoit auec nous demeurer;
Car ayant Dieu, i'oſerois bien promettre
De te guarir tes yeux & te remettre
En tel eſtat que tu verrois bien clair.
CA. *Ie te ſuppli pluſtoſt de m'aueugler*
Encore plus, ſi tel eſt ton pouuoir,
Car ie n'ay cure aucunement de voir
Plus que ie vois. CH. *Que dis-tu, miſerable?*
CA. *Cet homm' icy, ce croy-ie, eſt incurable?*
Ce mal luy eſt de nature donné.
AR. *Non, mais Iupin l'a ainſi ordonné,*
Et ſ'il ſçauoit, luy qui voit toute choſe,
Et qui du tout à ſon plaiſir diſpoſe,
Que de rechef ie viſſe de mes yeux,
Il me feroit mourir. CH. *Te fait-il mieux,*
Quand maintenant il permet que tu cours,
En trébuchant, ſans te donner ſecours?
AR. *Ie n'en ſçay rien, mais moult ie le redoute.*
Tout homme ſage & prudent fait grand doute
De l'offenſer: car c'eſt vn grand Seigneur.
CH. *Et aux Seigneurs, qui fait que tant d'honneur*
Chacun leur porte, & craint leur grand pouuoir?
Le ſeul Argent eſt la Croix du tiroir:
Car quand Argent & ſa Croix va par place,
Il n'eſt celuy qui ſoudain ne deſplace,
Il court aprés, tant il ſe ſent tiré.
Par toy, Argent, chacun eſt attiré,
Et va ſuiuant les Seigneurs, & les flatte.
CAR. *Par toy, Argent, chacun les pieds leur gratte,*
Chacun les va par toy idolatrer,
. . . . . .
Car tout premier qui fait que Iupin regne
Entre les Dieux en ſon celeſte regne?
CA. *Le ſeul Argent: il en a plein ſes amples*
Palais Royaux, & ſes tres-ſacrez Temples.
CH. *Qui le luy donne?* CA. *Autre que ceſtui-ci?*
CH. *Par qui fait-on les dons à luy auſſi,*
A ſes Autels, ſinon par ceſtui-meſme?
CA. *Par nul, & ſi tout le Monde ſe cheſme*
De le prier touſiours, & à toute heure,
Pour ſeulement auoir quelque rogneure
De ſon threſor: & ne voit-on prier
Luy ny ſes Dieux, ſinon pour ſupplier
Qu'il donne Argent à ceux qui bien le prient,
Et toute iour autre choſe ne crient.
CH. *Si donc ceſtuy cauſe leur criement,*
Il pourroit bien faire facilement
Ceſſer leur cris. AR. *Dy-moy par quel moyen?*
CH. *Si tu n'eſtois, on ne donneroit rien*
A ceux qui vont à Jupiter crians,
Et iour & nuict en ſon Temple prians,
Encens ou cierge on ne leur porteroit,
Ny bœufs, ny veaux on ne leur donneroit
Pour ſacrifice à ſon Idole faire:
Car ſans Argent on ne peut rien parfaire,
Ny rien auoir, lequel faut que tu liures,
Pour acheter des marbres ou des cuiures,
Quand quelqu'vn veut luy dreſſer vne image,
Qui bien reſſemble à Iupin de viſage.
Par ainſi donc nul n'eſt qui ne renie
Et Jupiter, & ſa grand' tyrannie,
Si tu te veux des Temples abſenter.
AR. *Dis-tu que c'eſt par moy qu'on va flater*
Les grands Seigneurs, & leur faire ſeruice?
CH. *Ie t'en aſſeure, & n'eſt honneſte office,*
Ny choſe honneſte ou plaiſante aux humains,
Qui ne leur ſoit donnée par tes mains:
Car il n'eſt rien qui à toy n'obeïſſe.
CA. *Quant eſt de moy, certes point ne ſeruiſſe,*
Si n'euſt eſté quelque petite ſomme
De toy, Argent: car ie ne ſuis pas homme
Riche & puiſſant, comme tu peux penſer.
CH. *On dit auſſi que qui veut dépenſer*
En chaines d'or, en bagues, en joyaux,
Des Dames a & tripes & boyaux:
Mais quand vn pauure au matin les réueille,
Elles luy font touſiours la ſourde aureille.
CA. *Pareillement vn mignon au cœur gent,*
Fait de ſon corps plaiſir pour de l'Argent,
A quelque femme, au bon riche vilain,

Pourueu qu'ell' dõne vn ſachet d'argent plein,
CH. *Ne ſont pas ceux qui ont bonne nature.*
CA. *Que ſont-ils donc?* CH. *L'vn donne vne monture,*
L'autre vn harnois, l'autre demande vn lict
Pourfilé d'or, à ſe coucher la nuict.
CA. *Il auroit honte, & craindroit le diffame,*
S'il demandoit de l'argent à ſa Dame:
Mais il ſçait bien, pour mieux couurir ſa honte,
Tout gentiment dire qu'on le remonte
D'vn bon courtaut, ou bien de quelque mule,
Et ſ'il ne l'a, touſiours au bon recule.
CH. *Les Arts auſſi, auec les Theoriques,*
Et les engins des ſubtils mechaniques
Par ton moyen les hommes ont trouué.
L'vn pour Argent eſt Marchand approuué,
Et l'autre ayant le cul deſſus ſa ſelle
Fait des ſouliers, l'autre forge & martelle,
L'autre charpente, & l'autre eſt bon Orfeure,
Qui prend de toy l'Argent qu'il met en œuure:
L'autre par-Dieu, eſt larron & voleur,
Couppeur de bourſe, ou d'iceux receleur:
L'autre eſt foulon, & l'autre teinturier,
L'autre tanneur, & l'autre couturier,
L'autre fruictier, l'autre vendeur d'oignons:
L'autre craignant de perdre ſes rognons,
Quand il ſe voit ſurpris en adultaire,
Pour Dieu, dit-il, ne me vueillez point raire
De ce razoir, ſinon le poil du cu,
Et vous aurez ma bourſe, amy cocu.
AR. *O moy chetif! moy mal-heureux! iadis*
Ie n'entendois cecy que tu me dis.
CH. *Et le grand Turc eſt-il pas par Argent*
Si grand Seigneur que d'vne telle gent?
CA. *Les grands Marchands de Veniſe & de Romme*
Ne ſont-il pas leur courretier cet homme?
CH. *Quoy? les ſoldats, les Patrons des galleres,*
Seruent-ils pas le Roy pour les ſalaires?
CA. *Les Lanſquenets, quand le temps ſ'y addonne,*
Ne vont-ils pas ſeruir qui plus leur donne?
CH. *Les Generaux qui ſont ſur la monnoye,*
Apres qu'ils ont du Roy bien mangé l'oye,
Rendent-ils pas cent ans apres la plume?
CA. *Ceux ſur leſquels, comme ſur vne enclume,*
Le bourreau frappe, & que ſi fort rabroüe,
Eſt-ce pas toy qui les mets ſur la roüe?
CH. *Eſt-ce pas toy par qui l'on pette au nez*
Du Medecin? & il eſt bien punez
S'il ne le ſent; neantmoins il l'endure,
Et ſe nourrit touſiours dedans l'ordure.
CA. *Eſt-ce pas-toy par qui le venerable*
Frere Frappart dit ſouuent vne fable
Au lieu. CH. *Hola, laiſſe-là le Clergé,*
Que tu ne ſois d'hereſie chargé.
Tu ſçais qu'il a la charge de nos ames.
CA. *Et du corps, qui? Les Seigneurs, ou les Dames?*
CH. *Auſſi par toy, Argent, par grand effort,*
Pluſieurs mignons n'ont la verole à tort:
Car acheté ils ont Argent contant
Le grief ennuy qui les va tourmentant.
CA. *Voire, & ſi toy, Argent, quand tu es vif,*
Tu es ſi fort & ſi penetratif,
Que tu guaris d'vne façon gentille
Le mal qu'as fait, comme vn ſecond Achille,
Duquel iadis la lance Peliaque
Guarit Telephe: ains toy, mieux que Gaiaque
Decoction tu guaris le nauré,
Par toy Argent. CH. *De cela tu dis vray:*
Mais ſi faut-il aimer les Damoiſelles,
Quoy qu'il aduienne, ou belles, ou non belles,
Par toy Argent, les belles pour te prendre,
Et les laid'rons pour aux beaux fils te rendre.
CA. *Et ceux qui vont marchant ſur les eſpines,*
Tant ſont gouteux & courbans les eſchines,
S'en vont branſlant comme vne tour qui vole.
CH. *Puiſſent-ils choir & eux & leur verole*
Sur ton valet, quand tu vas par la ruë.
CA. *C'eſt peu de cas, par Argent on la ſuë.*
CH. *C'eſt par Argent que tout eſt fait, & rien*
N'eſt fait ſans toy, par toy eſt fait le bien,
Par toy le mal, tu as toutes puiſſances.
CA. *Et c'eſt pourquoy la guerre tu balances,*
Et du coſté que tu fais contre-poix,
Iceluy a de victoire le poix.
AR. *Moy doncques ſeul, puis tant de choſes faire?*

CH. *Oüy, & ſi on a de toy affaire*
De iour en iour, en d'autres choſes mille,
Soit par les champs, ou bien ſoit à la ville:
Parquoy iamais nul ne fut ſoul de toy;
Plus on en a, plus on eſt en eſmoy
D'en amaſſer: car de toute autre choſe
On deuient ſoul. CAR. *De pain.* CH. *De vers & proſe.*
CA. *De petits chous.* CH. *D'honneur.* CA. *De tartelettes.*
CH. *De cœur vaillant.* CA. *De petites figuettes.*
CH. *De bruit, renom.* CA. *De pois, féues, lentilles.*
CH. *D'aller au camp.* CA. *Et aller voir les filles.*
CH. *Et bref de tout, fors, Argent, de t'auoir,*
De toy ſaoulé iamais on ne peut voir
Homme quelconque: a quelqu'vn mille frans
De reuenu, ou trois mille contans?
Il bruſle, il ard, qu'il n'en defrobe au double.
A-il tant fait que ſon vaillant il double?
Il deuient fol, qu'il ne le peut tripler,
Puis quadrupler, puis en fin centupler:
Et croit pour ſeur, comme dit l'Euangile,
Que ſi quelqu'vn a eſté ſi habile,
Que d'acquerir le centuple du bien
De ſes ayeux, ſans qu'il ſ'en faille rien,
Il ioüira de l'eternelle vie,
Ou autrement que ſon ame eſt rauie
Droit en Enfer, & eſt pis qu'vn damné,
S'il n'a d'argent tant qu'il die, I'en ay.
AR. *Vous dites d'or tous deux, loüans l'Argent:*
Mais vn ſeul poinct me va le cœur rongeant.
CH. *Dy hardiment, dy-nous qui eſt ce poinct?*
AR. *Ie crains vn mal, & c'eſt ce qui me poingt,*
Que ie ne ſois aſſez propre à tenir
Ce grand Empire, ou pour le maintenir.
CH. *Auſſi dit-on qu'il n'y a rien plus laſche,*
Ny plus paoureux qu'Argent: car on le cache
De iour en iour, il a peur des gens-d'armes,
Et tout ſoudain qu'il oit cliquer les armes,
On voit argent, & toute ſa vaiſſelle
Par tout ſerrer, & on ne voit eſcuelle,
Ny plat d'argent, vaſe, baſſin, eſguiere
Chez les plus gros en aucune maniere,
Si fort tu es coüard & peu hardi.
AR. *Et non ſuis non, ſi on m'a enhardi:*
Mais ce qui fait que coüard on me penſe,
Eſt, que ſouuent quand vn larron ſ'auance
D'entrer de nuict dedans quelque maiſon,
Il eſt marry qu'il ne trouue à foiſon
Argent & or, ſans eſtre renfermé:
Et quand il voit que tout eſt bien fermé,
Il dit alors que c'eſt par coüardiſe
Que ie me cache, & ce ſeroit ſottiſe
De me tenir en place deſcouuerte,
Quand le loup a ſur moy la gueule ouuerte.
CH. *Va-va, que rien de cela ne te chaille,*
Tant ſeulement ſi tu vas en bataille,
Aye bon cœur, ie te feray auoir
Si bonne veuë, & ſi clairement voir
Qu'vn Lynx qui voit à trauers les murailles:
Et ſi tu vois venir quelques batailles
De fins larrons qui te veulent happer,
Fort aiſément tu pourras eſchapper
Auant qu'vn trou ils ay'nt fait aux parois,
Et par ainſi iamais peur tu n'aurois.
AR. *Comment eſt-il poſſible que tu faces*
Que puiſſe voir ſi clair que tu menaces?
CH. *Aſſez, aſſez en ay bonne eſperance:*
Et qu'ainſi ſoit i'ay eu apperceuance
Que le Laurier d'Apollon a tremblé,
Ou pour le moins lors il me l'a ſemblé,
Quand moy, pauuret, m'en allay lamentant
A ſon Oracle. AR. *Il eſt donc conſentant*
De cet affaire. CH. *Il l'eſt, ie t'en aſſeure.*
AR. *Gardez-vous bien.* CH. *As-tu peur que ie meure,*
Ne t'en ſoucie, & deuſſé-ie mourir,
Faire le veux. CA. *Ie t'y veux ſecourir,*
Si bon te ſemble. CH. *Il y en aura bien*
D'autres aſſez, qui ſont bons & n'ont rien,
Leſquels viendront pour nous donner ſecours.
AR. *Ie m'eſbahis que tu as ton recours*
A ſi chetiue & miſerable gent.
CH. *Ils vaudront trop, ſ'ils ont vn coup Argent:*
Sus Carion deſpeſche-toy d'aller.
CA. *Où, & quoy faire?* CH. *Haſte-toy d'appeller*
Mes compagnons laboureurs, & ie crois
Que les pourras trouuer à leurs charrois,

Ou bien aux Champs autour de ce village,
Se trauaillans apres leur labourage,
Fay-les venir, à fin qu'ils ay'nt leur part
De ce butin : le bon, ſon bien départ
A ſon amy, & à ſon familier.
CA. *Ie m'y en-vois, mais gardez d'oublier*
De commander que de ce ſainct gaſteau
On en rapporte à l'hoſtel vn chanteau:
C'eſt pain benist, il faut ſelon l'vſage
En départir à noſtre voiſinage,
Mais qu'on m'en garde à moy vn bon lopin.
CH. *Laiſſe-m'en faire, & va-t'en mettre à fin*
Ce que i'ay dit : & toy le plus puiſſant
Des Dieux, Argent, entre, me beniſſant,
En mon hoſtel, car voicy la maiſon
Où il te faut departir à foiſon
De tes threſors ceſte bonne iournee,
Il faut de toy qu'elle ſoit eſtrenee
Comment que ſoit, ou iuſtement ou non.
AR. *Ie crains d'entrer à vn logis ſinon*
Que i'ay bien ſçeu de quelles meurs eſt l'hoſte,
Car l'vn me prent, & me pince & me frotte,
L'autre me tinte, & l'autre me martelle,
L'autre me met au feu dans la coupelle,
L'autre me plie, & l'autre me ciſaille,
L'autre me rompt, & l'autre me tenaille:
Bref mille maux, & nul bien ne reçois,
En quelque part où ie vois & reuois,
Tant vn chacun à ſon plaiſir m'eſpreuue:
Et puis apres, quand à ſon gré me treuue,
Encore pis, car ſi l'hoſte eſt auare,
Il m'empriſonne, & m'eſt choſe tres-rare
De voir le iour : ou bien s'il eſt craintif,
Il m'enfoüit, & m'enterre tout vif,
Ou bien m'emmure, & me celle & me plaſtre,
Ou pour le moins ſous ſerrure & palaſtre,
Sous mille clefs, crampons, reſſors m'enferre:
Et ſi pour preſt quelqu'vn le vient requerre,
Homme de bien, ſans reproche, ſans blaſme,
Il iure DIEV, *donne au Diable ſon ame*
Qu'il ne m'a veu, qu'il ne ſçait qui ie ſuis.
Mais s'il aduient que ie rencontre à l'huis,
Où i'entre, vn fou, vn prodigue, vn perdu,
Soudain il m'a deſpendu & perdu,
Perdu au ieu, deſpendu aux putains,
Et nu dehors me boute de ſes mains,
En vn moment : qui eſt preſque incroyable,
Comment ie ſuis par l'eſprit variable
Des gens traité, qui maintenant me cachent,
Et autrefois trop la bride me laſchent,
L'vn qui m'amaſſe, & l'autre qui m'aiſſille,
L'vn qui me donne, & l'autre qui me pille,
L'vn qui m'employe, & l'autre qui m'eſpargne,
Et par vn trou me met dedans l'eſpargne;
L'autre, au rebours qui par vn trou auſſi
Me deſpend tout, ſans aucune mercy.
Bref, l'vn d'iceux, comme larron me pend
A ſa ceinture, & l'autre me deſpend,
Et me répand : & quand ſuis répandu,
Lors il ſe pend, s'il m'a tout dépendu.
Voila pourquoy chez autruy franchement
Ie n'oſe entrer ſans ſçauoir bien comment.
CH. *Ie t'en croy bien ; car tu n'as peu en ſomme*
Iuſques icy experimenter homme,
Qui ſçeut garder la mediotrité :
Or ſuis ie cil, qui à la verité,
Ayme eſpargner autant qu'homme qui ſoit,
Et ſi dépens, quant le temps le reçoit.
Or donc allons tous deux en mon hoſtel,
Tu ne trouuas iamais vn hoſte tel:
Monſtrer t'y veux & à ma bonne femme,
Et à mon fils vnique : par mon ame,
Ie l'aime tant qu'apres toy il n'eſt rien,
Que i'ayme plus. AR. *Certes ie t'en croy bien.*

ACTE SECOND.

HE! bons voiſins, nos amis & comperes,
Qui habitez en ces proches reperes,
Bons laboureurs, aimans peine & trauail,
Qui auec nous, d'vn oignon, & d'vn ail
Souuent mangez, venez & vous haſtez,
Marchez, courez, galopez & trotez.
Il n'eſt pas temps, bonnes gens, à ceſte heure
De trop ſonger, l'occaſion eſt meure,
Preſte à cueillir, haſtez-vous de la prendre.
TROPPE. *Me vois-tu pas pieça les pieds eſtendre*
Tant que ie puis & qu'il eſt conuenable
A gens ſi vieux? mais il n'eſt raiſonnable
Que tant ie coure, auant que bien i'entende
Que veut Chremyl, & pour qui il me mande,

A ſi grand haſte. CA. *Ha dea? venez le*
voir,
Si vous auez haſte de le ſçauoir.
Que n'oyez vous? ne le vous di-ie pas
Pieça? mais vous ne vous haſtez d'vn pas,
Comme n'oyans mot de ce que ie dis.
Mon maiſtre mande, entendez-vous mes dis?
Si vous voulez viure ioyeuſement,
Faiſant grand chere en repos ſans tourment,
Tous deliurez de ceſte vie amere,
Peine trauail, & de toute miſere.
TR. *Et quel moyen y a-il, & où prendre?*
CA. *Eſcoutez bien, ie vous le veux appren-*
dre.
Il a trouué, pauures gens que vous eſtes,
Vn bon vieillard qui s'en va à courbettes,
Non le galop, ord, gras, vilain, craſſeux,
Pelé, tigneux, pouïlleux, pourry, baueux,
Edenté: bref, comme ie crois, chaſtré.
TR. *Eſt-il à poinct de tous poincts accouſtré,*
Le compagnon? ô le gentil threſor,
Que tu nous dis! ce n'eſt pas de fin or
Qu'il eſt tout comble, ains de ſale & villaine
Ordure. CA. *Ouy, c'eſt vne biere pleine*
De tous les maux de faſcheuſe vieilleſſe.
TR. *Et penſes-tu à te moquer ſans ceſſe*
Icy de nous, que tu t'en voiſe ainſi,
Moy en ma main tenant ce baſton cy?
CA. *Et vous auſſi, penſez-vous que ie ſoye*
Ainſi moqueur, & digne qu'on ne croye
Rien que ie diſſe? TR. *O que tu ſçais bien faire*
De l'honneſte homme! il eſt de bon affaire.

* * * * *

AVingt ans le grand Vendomois,
Sortant de la maiſon des Roys,
Mit cette Comedie entiere
Deſſur le Theatre en lumiere.
Au bout de ſoixante & douze ans,
Comme vne relique du Temps,
Ce Fragment que ſa dent nous laiſſe,
Eſt mis au iour deuant les yeux
Sur le Theatre de la Preſſe,
A fin qu'il y reluiſe mieux.

CL. GARNIER.

FIN.

PREFACE MIS AV DEVANT DE LA PREMIERE IMPRESSION DES ODES.

AV LECTEVR.

SI les hommes tant des ſiecles paſſez que du noſtre, ont merité quelque loüange pour auoir picqué diligentement apres les traces de ceux qui courant par la carriere de leurs inuentions, ont de bien loin franchi la borne: combien d'auantage doit-on vanter le coureur, qui galopant librement par les campagnes Attiques, & Romaines oſa tracer vn ſentier incognu, pour aller à l'immortalité? Non que ie ſoy, Lecteur, ſi gourmand de gloire, ou tant tourmenté d'ambitieuſe preſomption, que ie te vueille forcer de me bailler ce que le temps, peut-eſtre, me donnera (tant s'en faut, que c'eſt la moindre affection que i'aye, de me voir pour ſi peu de friuoles ieuneſſes eſtimé) Mais quand tu m'appelleras le premier Auteur Lyrique François, & celuy qui a guidé les autres au chemin de ſi honneſte labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois, & ie m'efforceray te faire apprendre qu'en vain ie ne l'auray receu. Bien que la ieuneſſe ſoit touſiours eſlongnée de toute ſtudieuſe occupation pour les plaiſirs volontaires qui la maiſtriſent: ſi eſt-ce que dés mon enfance i'ay touſiours eſtimé l'eſtude des bonnes lettres l'heureuſe felicité de la vie, & ſans laquelle on doit deſeſperer de pouuoir iamais atteindre au comble du parfait contentement. Donques deſirant par elle m'approprier quelque loüange encores non commune, ny attrapée par mes deuanciers, & ne voyant en nos Poëtes François, choſe qui fuſt ſuffiſante d'imiter: I'allay voir les eſtrangers, & me rendy familier d'Horace, contrefaiſant ſa naïue douceur, dés le meſme temps que Clement Marot (ſeule lumiere en ſes ans de la vulgaire poëſie) ſe trauailloit à la pourſuite de ſon Pſautier, & oſay le premier des noſtres, enrichir ma langue de ce nom, Ode, comme l'on peut voir par le titre d'vne imprimée ſous mon nom dedans le liure de Iacques Peletier du Mans, l'vn des plus excellens Poëtes de noſtre âge, à fin que nul ne s'attribue ce que la verité commande eſtre à moy. Il eſt certain que telle Ode eſt imparfaite, pour n'eſtre meſurée, ne propre à la lyre, ainſi que l'Ode le requiert, comme ſont encore douze ou treize, que i'ay miſes en mon Bocage, ſous autre nom que d'Odes, pour ceſte meſme raiſon, ſeruans de teſmoignage par ce vice, à leur antiquité. Depuis ayant fait quelques-vns de mes amis participans de telles nouuelles inuentions, approuuans mon entrepriſe, ſe ſont diligentez de faire apparoiſtre combien noſtre France eſt hardie, & pleine de tout vertueux labeur, laquelle choſe m'eſt agreable, pour voir, par mon moyen, les vieux Lyriques ſi heureuſement reſſuſcitez. Tu iugeras incontinent, Lecteur, que ie ſuis vn vanteur, & glouton de loüange: mais ſi tu veux entendre le vray, ie m'aſſeure tant de ton ac-

couſtumée honneſteté, que non ſeulement tu me fauoriſeras: mais auſſi quand tu liras quelques traits de mes vers, qui ſe pourroient trouuer dans les œuures d'autruy, inconſiderément tu ne me diras imitateur de leurs eſcrits: car l'imitation des noſtres m'eſt tant odieuſe, (d'autant que la langue eſt encores en ſon enfance) que pour ceſte raiſon ie me ſuis eſloigné d'eux, prenant ſtile à part, ſens à part, œuure à part, ne deſirant auoir rien de commun auec vne ſi monſtrueuſe erreur. Doncques m'acheminant par vn ſentier incogneu, & monſtrant le moyen de ſuiure Pindare, & Horace: Ie puis bien dire, (& certes ſans vanterie) ce que luy-meſme modeſtement teſmoigne de luy,

Libera per vacuum poſui veſtigia princeps,
Non aliena meo preſſi pede.

Ie fus maintes-fois, auecques prieres, admonneſté de mes amis, faire imprimer ce mien petit labeur, & maintes-fois l'ay refuſé, apprenant la ſentence de mon ſentencieux Autheur,

Nonúmque prematur in annum.

Et meſmement ſolicité par Ioachim du Bellay, duquel le iugement, l'eſtude pareille, la longue frequentation, & l'ardent deſir de réueiller la Poëſie Françoiſe, auant nous foible, & languiſſante, (i'excepte touſiours Heroët Sceue, & Sainct Gelais) nous a rendus preſque ſemblables d'eſprit, d'inuentions, & de labeur. Ie ne te diray à preſent que ſignifie Strophe, Antiſtrophe, Epode, (laquelle eſt touſiours differente du Strophe & Antiſtrophe de nombre ou de ryme) ne quelle eſtoit la lire, ſes coudes, ou ſes cornes, auſſi peu ſi Mercure la façonna de l'eſcaille d'vne tortuë, ou Polypheme des cornes d'vn cerf, le creux de la teſte ſeruant de concauité reſonnante: en quel honneur eſtoient iadis les Poëtes Lyriques, comme ils accordoient les guerres eſmeuës entre les Rois, & quelle ſomme d'argent ils prenoient pour loüer les hommes. Ie tairay comme Pindare faiſoit chãter les Hymnes eſcris à la loüange des vainqueurs Olympiens, Pythiens, Nemeans, Iſthmieus. Ie reſerue tout ce diſcours à vn meilleur loiſir; ſi ie voy que telles choſes meritent quelque brieue expoſition, ce ne me ſera labeur de te les faire entendre, mais plaiſir, t'aſſeurant que ie m'eſtimeray fortuné, ayant fait diligence qui te ſoit agreable. Ie ne fais point de doute que ma Poëſie tant variée, ne ſemble faſcheuſe aux oreilles de nos Rimeurs, & principalement des Courtiſans, qui n'admirent qu'vn petit Sonnet Petrarquiſé, ou quelque mignardiſe d'Amour, qui continuë touſiours en ſon propos: pour le moins, ie m'aſſeure qu'ils ne me ſçauroient accuſer, ſans condamner premierement Pindare, autheur de telle copieuſe diuerſité, & outre que c'eſt la ſauce, à laquelle on doit gouſter l'Ode. Ie ſuis de ceſte opinion que nulle Poëſie ſe doit loüer pour accomplie, ſi elle ne reſſemble la nature, laquelle ne fut eſtimée belle des Anciens, que pour eſtre inconſtante & variable en ſes perfections. Il ne faut auſſi que le volage Lecteur me blaſme de trop me louër: car s'il n'a autre argument pour médire que ce poinct là, ou mon orthographe, tant s'enfaut que ie prenne garde à tel ignorant, que ce me ſera plaiſir de l'ouïr japper, & caqueter, ayant pour ma defence l'exemple de tous les Poëtes Grecs & Latins. Et pour parler rondement, ces petits Lecteurs Poetaſtres, qui ont les yeux ſi aigus à noter les friuoles fautes d'autruy, le blaſmant pour vn A mal eſcrit, pour vne rime non riche, ou vn poinct ſuperflu; & bref, pour quelque legere faute ſuruenue en l'impreſſion; monſtrent euidemment leur peu de iugement, de s'attacher à ce qui n'eſt rien, laiſſant couler les beaux mots ſans les loüer ou admirer. Pour telle vermine de gens ignorantement enuieuſe, ce petit labeur n'eſt publié, mais pour les gentils eſprits, ardans de la vertu, & dédaignans mordre comme les maſtins la pierre qu'ils ne peuuent digerer: Certes, ie m'aſſeure que

tels debonnaires Lecteurs ne me blaſmeront, moy de me louër quelquefois modeſtement, ny auſſi de trop hautement celebrer les honneurs des hommes, fauoriſez par mes vers :car outre que ma boutique n'eſt chargée d'autres drogues que de loüanges, & d'honneurs: c'eſt le vray but d'vn Poëte Lyrique de celebrer iuſques à l'extremité celuy qu'il entreprend de loüer. Et s'il ne cognoiſt en luy choſe qui ſoit digne de grande recommandation, il doit entrer dans ſa race, & là chercher quelqu'vn de ſes ayeux, jadis braues, & vaillans: ou l'honorer par le tiltre de ſon païs, ou de quelque heureuſe fortune ſuruenuë, ſoit à luy, ſoit aux ſiens, ou par autres vagabondes digreſſions, induſtrieuſement broüillant ores cecy, ores cela, & par l'vn loüant l'autre: tellement que tous deux ſe ſentent d'vne meſme loüange. Telles inuentions encores te feray-ie voir dans mes autres Liures, où tu pourras (ſi les Muſes me fauoriſent comme i'eſpere) contempler de plus pres les ſainctes conceptions de Pindare, & ſes admirables inconſtances, que le temps nous auoit ſi longuement celées: & feray encores reuenir (ſi ie puis) l'vſage de la lyre, auiourd'huy reſſuſcitée en Italie; laquelle lyre ſeule doit & peut animer les vers, & leur donner le iuſte poids de leur grauité. N'affectant pour ce Liure icy aucun tiltre de reputation, lequel ne t'eſt laſché que pour aller deſcouurir ton iugement, à fin de t'enuoyer apres vn meilleur combattant, aumoins ſi tu ne te faſches dequoy ie me trauaille à faire entendre aux Eſtrangers que noſtre langue (ainſi que nous les ſurpaſſons en proüeſſes, en foy & religion) de bien loin deuanceroit la leur, ſi ces fameux Sciamaches d'auiourd'huy vouloient prendre les armes pour la defendre, & victorieuſement la pouſſer dans les païs Eſtrangers. Mais que doit-on eſperer d'eux, leſquels eſtans paruenus plus par opinion, peut-eſtre, que par raiſon, ne font trouuer bon aux Princes ſinon ce qu'il leur plaiſt: & ne pouuans ſouffrir que la clarté bruſle leur ignorance, en meſdiſant des labeurs d'autruy, deçoiuent le naturel iugement des hommes, abuſez par leurs mines? Tel fut jadis Bacchylide à l'entour d'Hieron, Roy de Sicile, tant noté par les vers de Pindare: & tel encores fut le ſçauant enuieux Callimaq, impatient d'endurer qu'vn autre flattaſt les oreilles de ſon Roy Ptolomée, meſdiſant de ceux qui taſchoient comme Ouide gouſter les mannes de la Royale grandeur. Bien que telles gens foiſonnent en honneurs, & qu'ordinairement on les bonnette, pour auoir quelque titre de faueur: ſi mourront-ils ſans renom, & reputation, & les doctes folies des Poëtes ſuruiuront les innombrables ſiecles à venir, crians la gloire des Princes, conſacrée par eux à l'Immortalité.

ADVERTISSMENT AV LECTEVR.

I'Avois deliberé, Lecteur, ſuiure en l'orthographe de mon liure, la plus grand' part des raiſons de Louys Maigret, homme de ſain & parfait iugement (qui a le premier oſé deſſiller les yeux, pour voir l'abus de noſtre eſcriture) ſans l'aduertiſſement de mes amis, plus ſtudieux de mon renom, que de la verité: me peignant au deuant des yeux, le vulgaire, l'antiquité, & l'opiniaſtre aduis des plus celebres ignorans de noſtre temps: laquelle remonſtrance ne m'a tant ſceu eſpouuanter, que tu n'y voyes encores quelques marques de ſes raiſons. Et bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre Grecque υ, comme il deuoit, ie me ſuis hazardé de l'effacer, ne la laiſſant ſeruir ſinon aux propres noms Grecs, comme en Tethys, Thyeſte, Hippolyte, Vlyſſe, à fin qu'en les voyant, de prime face on cognoiſſe quels ils ſont & de quel païs nouuellement venus vers nous: non pas en ces vocables, abiſme, cigne, Nimphe, lire, ſire, (qui vient comme l'on dit de κύκνος, changeant la lettre κ en σ) leſquels ſont deſia receus entre nous pour François, ſans les marquer de cet eſpouuantable crochet de y, ne ſonnant non plus en eux que noſtre i en ire, ſimple, nice, lime. Bref, ie ſuis d'opinion (ſi ma raiſon a quelque valeur) lors que tels mots Grecs auront long-temps demeuré en France, les receuoir en noſtre megnie, puis les marquer de l'i François pour monſtrer qu'ils ſont noſtres, & non plus incogneus eſtrangers: car qui eſt celuy qui ne iugera incontinent que Sibille, Cibelle, Cipris, Ciclope, Nimphe, lire, ne ſoient naturellement Grecs, ou pour le moins eſtrangers, puis adoptez en la famille des François, ſans les marquer de tel eſpouuantail de Pythagore? Tu dois ſçauoir qu'vn peu deuant le ſiecle d'Auguſte, la lettre Grecque υ, eſtoit incogneuë aux Romains, comme l'on peut voir par toutes les Comedies de Plaute, où totalement tu le verras oſté, ne ſe ſeruant point d'vn charactere eſtranger dans les noms adoptez, cõme Amphitruon, pour Amphitryon: Et ſi tu me dis qu'anciennement la lettre y, ſe prononçoit cõme auiourd'huy nous faiſons ſonner noſtre u, Latin: il faut donc que tu le prononces encores ainſi, diſant Cubelle, pour Cybelle: mais ie te veux dire dauantage, que l'y n'a pas eſté tant affecté des Latins (ainſi qu'aſſeurent nos Docteurs) pour le retenir cõme enſeigne en tous les vocables des Grecs tournez par eux en leur langue: mais ils l'ont ordinairement transformé, ores en u, comme μῦς *mus*, ores en a, κύων *canis*, ores en o, ὕπνος *ſomnus*, tournant l'eſprit aſpre noté ſur ὑ en ſ, comme eſtoit preſque leur vieille couſtume, auant que l'aſpiration h, fuſt trouuée. Ie t'ay bien voulu admoneſter de cecy, pour te monſtrer que tant s'enfaut qu'il faille eſcrire nos mots François par l'y Grec, que nous le pouuons bien oſter, ſuiuant ce que i'ay dit, hors du nom naturel, pourueu qu'il ſoit vſité en noſtre langue. Et ſi les Latins le retiennent en quelques lieux, c'eſt plus pour monſtrer l'origine de leur quantité, que pour beſoin qu'ils en ayent. S'il aduient que nos modernes ſçauants ſe vueillent trauailler d'inuenter des dactyles, & ſpondées

dées en nos vers vulgaires, lors à l'imitation des Latins, nous le pourrons retenir dans les noms venus des Grecs, pour monſtrer la meſme quantité de leur origine. Et ſi tu le vois encore en ce mot, yeux, ſeulemẽt, ſçache que pour les raiſons deſſus mentiõnées, obeïſſant à mes amis, ie l'ay laiſſé maugré moy, pour remedier à l'erreur auquel pourroiẽt tomber nos ſcrupuleux vieillars, ayãt perdu leur marque en la lecture des yeux, & des jeux: Te ſuppliant, Lecteur, vouloir laiſſer en mon liure la lettre i, en ſa naïue ſignification, ne la deprauant point, ſoit qu'elle commence la diction, ou qu'elle ſoit au milieu de deux voyelles, ou à la fin du vocable, ſinon en quelques mots, comme en ie, en i'eus, iugemẽt, ieuneſſe, & autres, où abuſant de la voyelle I, tu le liras pour I, cõſonne, inuenté par Meigret, attẽdant que tu receuras cette marque d'I, cõſonne, pour reſtituer l'I, voyelle en ſa premiere liberté. Quant aux autres diphthongues, ie les ay laiſſées en leur vieille corruptiõ, auecques inſupportables entaſſemẽs de lettres, ſigne de noſtre ignorance, & de peu de iugement, en ce qui eſt ſi manifeſte & certain: eſtant ſatisfait d'auoir deſchargé mon liure, pour cette heure, d'vne partie de tel faix: attendant que nouueaux characteres ſeront forgez pour les ſyllabes, ll, gn, ch, & autres. Quant à la ſyllabe ph, il ne nous faut autre note que noſtre F, qui ſonne autant entre nous que φ, entre les Grecs, comme manifeſtemẽt tu peux voir par ce mot φίλη, feille. Et ſi tu m'accuſes d'eſtre trop inconſtãt en l'orthographe de ce liure, eſcriuant maintenant eſpée, épée, accorder, acorder, veſtu, vétu, eſpandre, épãdre, blaſmer, blâmer, tu t'en dois colerer cõtre toy meſmes, qui me fais eſtre ainſi, cherchant tous les moyens que ie puis de ſeruir aux oreilles du ſçauant, & auſſi pour accouſtumer le vulgaire à ne regimber contre l'éguillon, lors qu'on le piquera plus rudement, monſtrant par cette inconſtance, que ſi i'eſtois receu en toutes les ſaines opinions de l'orthographe, tu ne trouuerois en mon liure preſque vne ſeule forme de l'eſcriture, que ſans raiſon tu admires tant. T'aſſeurant qu'à la ſeconde impreſſion ie ne feray ſi grand tort à ma lãgue que de laiſſer eſtrangler vne telle verité, ſous couleur de vain abus. Auſſi tu ne trouueras faſcheux ſi i'ay quelquefois changé la lettre E, en A, & A, en E, & bien ſouuent, oſtant vne lettre d'vn mot, ou la luy adjouſtãt, pour faire ma rime plus ſonoreuſe ou parfaite. Certes telle licence a touſiours eſté concedée aux poëmes de longue haleine ou de mediocre vertu, pourueu qu'elle ſoit raremẽt vſurpée, nõ à ces rimes vulgaires, orphelines de la vraye humeur Poëtique. Et ſi quelqu'vn par curieuſe opinion pluſtoſt que par raiſon, ſe colere contre telle honteuſe liberté: il doit apprendre qu'il eſt ignorant en ſa langue, ne ſentant point que E, eſt fort voiſin de la lettre A, voire tel que ſouuent ſans y pẽſer nous les confondons naturellement, cõme en, vent, & autres infinis. Et s'il ne ſe contente de ces raiſons, qu'il regarde la liberté des Grecs, & Latins, qui muent & chãgent, changẽt & remuent les lettres ainſi qu'il leur plaiſt, pour obeïr au ſon, ou à la forçante loy de leurs vers, cõme κραδία, pour καρδία, *olli* pour *illi*. Si telles libertez n'ont lieu en noſtre lãgue, qui eſt celuy qui voudroit ſe trauailler à labourer vn champ tant ingrat & inutile? Au ſurplus, Lecteur, tu ne ſeras eſmerueillé ſi ie redy ſouuent meſmes mots, meſmes ſentences, & meſmes traits de vers, en cela imitateur des Poëtes Grecs, & principalement d'Homere, qui iamais ou bien peu, ne chãge vn bon mot, ou quelque trac de bons vers, quand vne fois il ſe l'eſt fait familier. Ie parle à ceux qui miſerablement eſpient le moyen pour blaſonner les eſcrits d'autruy, courroucez peut-eſtre, pour m'oüir ſouuẽt redire, le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma Muſe, mes vers ſucrez, vn trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des Cieux, & autres ſemblables atomes par leſquels i'ay cõpoſé le petit monde de mes inuentions. Quãd tels Grimaus ne reprennent d'vn poëme que telles choſes, ou (cõme i'ay deſia dit) quelque petit mot, non richement rimé, ou vne virgule pour vn point, ou l'orthographe, lors le Poëte ſe doit aſſeurer d'auoir bien dit, voire de la victoire, puis que ſes aduerſaires mal embaſtonnez, le combatent ſi foiblement.

EPISTRE AV LECTEVR,

PAR LAQVELLE SVCCINCTEMENT L'AVTHEVR RESPOND A SES CALOMNIATEVRS.

IE m'aſſeure, Lecteur, que tu trouueras eſtrange, qu'apres auoir generallement diſcouru des miſeres de ce temps, & reſpondu à ceux qui fauſſement m'auoient voulu calomnier, ie change ſi ſoudain de façon d'eſcrire, faiſant imprimer en ce liure autres nouuelles compoſitions toutes differentes de ſtile & d'argument de celles que durant les troubles i'auois miſes en lumiere; leſquelles eſtant cõme par contrainte vn peu mordantes me sẽbloient du tout forcées, & faites contre la modeſtie de mon naturel: ſi falloit-il reſpõdre aux iniures de ces nouueaux rimaſſeurs, afin de leur mõſtrer que ie n'ay point les mains ſi engourdies, ny le iugemẽt ſi roüillé, que quand il me plaira d'eſcrire, ie ne leur monſtre facilemẽt qu'ils ne ſont que ieunes apprentifs. Ils dirõt que ie ſuis vn magnifique vanteur, & m'accompareront tant qu'ils voudront à ce glorieux eſcrimeur *Amycus*; ſi eſt-ce toutefois que ma vanterie eſt veritable, & ne rougiray point de honte de le confeſſer ainſi. Doncques, Lecteur, ſi tu t'eſmerueilles d'vne ſi ſoudaine mutation d'eſcriture, tu dois ſçauoir qu'apres que i'ay acheté ma plume, mon enere & mõ papier, que par droit ils ſont miens, & que ie puis faire honneſtemẽt tout ce que ie veux de ce qui eſt mien. Et comme ie ne ſuis contrerolleur des melãcholies, des ſonges ny des fantaſies de mes calomniateurs, ils ne deuroient non plus l'eſtre des miennes, qui entierement ne me donne peine de ce qu'ils diſent, de ce qu'ils font, ny de ce qũ'ils eſcriuẽt. Car cõme ie ne lis iamais leurs œuures, auſſi ie ne m'enquiers point s'ils liſent les miennes, ny moins de leur vie ny de leurs actions. Quãd i'ay voulu eſcrire de Dieu, encore que lãgue d'homme ne ſoit ſuffiſante ny capable de parler de ſa Majeſté, ie l'ay fait toutefois le mieux qu'il m'a eſté poſſible ſans me vanter de le cognoiſtre ſi parfaitement qu'vn tas de ieunes Theologiens qui ſe diſent ſes mignons, qui ont, peut-eſtre, moindre cognoiſſance de ſa grandeur incomprehenſible que moy pauure infirme & humilié, qui me confeſſe indigne de la recherche de ſes ſecrets, & du tout vaincu de la puiſſance de ſa Deïté, obeïſſant à l'Egliſe Catholique, ſans eſtre ſi ambitieux rechercheur de ces nouueautez, qui n'apportent nulle ſeureté de conſcience, comme rappellans touſiours en doute les principaux poincts de noſtre Religion, leſquels il faut croire fermement, & non curieuſement en diſputer. Quand i'ay voulu parler des choſes plus humaines & plus baſſes, de l'amour, de la victoire, des Rois, des honneurs des Princes, de la vertu de nos Seigneurs, ie me perſuade aiſément que ie m'en ſuis acquité de telle ſorte qu'ils frapperont la table plus de cent fois, & ſe gratteront autant la teſte, auant que pouuoir imiter la moindre gentilleſſe de mes vers. Or ſi tu veux ſçauoir pourquoy i'ay traitté maintenant vn argument, & maintenant vn autre, tu n'auras autre reſponſe de moy, ſinon qu'il me plaiſoit le faire ainſi, d'autant qu'il m'eſt permis d'employer mon papier comme vn potier fait ſon argille, non ſelon leur fantaiſie, mais bien ſelon ma volonté. Peu de perſonnes ont commandement ſur moy; ie fais volontiers quelque choſe pour les Princes & grands Seigneurs, pourueu qu'en leur faiſant humble ſeruice ie ne force mon naturel, & que ie les cognoiſſe

gaillards & bien naiz,faiſant reluire ſur leur front ie ne ſçay quelle attrayante & non vulgaire vertu : car ſi tu penſois que ie fuſſe vn ambitieux Courtiſan, ou à gage de quelque Seigneur, tu me ferois grand tort, & t'abuſerois beaucoup. Ie dy cecy pour ce que ces nouueaux rimaſſeurs m'appellent tantoſt Eueſque futur, tantoſt Abbé; mais telles dignitez ne ſont de grand reuenu, venant de leur main,pour n'eſtre fondées qu'en vn papier encore bien mal rimé. Il eſt vray qu'autrefois ie me ſuis faſché, voyant que la faueur ne reſpondoit à mes labeurs(comme tu pourras lire en la complainte que i'ay n'agueres eſcrite à la Royne) & pour cela i'ay laiſſé Francus & les Troyens agitez des tempeſtes de la mer, attendant vne meilleure occaſion de faire leurs nauires pour les conduire à noſtre bord tãt deſiré. Car ce n'eſt moy qui ſe veut diſtiller le cerueau à la pourſuite d'vn ſi grand œuure ſans me voir autrement fauoriſé: s'ils le peuuẽt & veulent faire,ie n'en ſuis enuieux. Cependant ie paſſeray la fortune telle qu'il plaira à Dieu m'enuoyer. Car tu peux biẽ t'aſſeurer n'auoir iamais veu homme ſi content ny ſi reſolu que moy, ſoit que mon naturel me rende tel, ou ſoit que mon meſtier le vueille ainſi,ne me dõnant faſcherie en l'eſprit, voire quãd la terre ſe meſleroit dedans la mer, & la mer dedans le feu,ie ſuis reſolu de meſpriſer toutes fortunes, & de porter auec patience les volontez de Dieu, ſoit la paix, ſoit la guerre, ſoit la mort, ſoit la vie, ſoit querelles generales ou particulieres: Tels accidens ne m'eſbranleront iamais d'icelle aſſeurée reſolution, qui eſt par la grace de Dieu imprimée de long temps en mon eſprit, tellement que i'ay pris pour deuiſe ces deux vers que dit Horace de l'homme conſtant & reſolu.

Si fractus illabatur orbis
Impauidum ferient ruinæ.

S'ils prennent plaiſir à lire mes eſcris,i'en ſuis tres-ioyeux; ſi au contraire ils s'en faſchent,ie les conſeille de ne les acheter pas, ou ſi d'auanture ils les ont achetez,les faire ſeruir, auec vn deſdain, au plus vil office dont ils ſe pourront aduiſer : car pour approuuer mes œuures, ou pour les calomnier, ie ne m'en trouue moins gaillard ny diſpos. Et pour leur loüange, ou pour leur meſdire, rien ne me vient en ma boëtte quand i'ay beſoin d'acheter ce qui eſt neceſſaire pour m'entretenir. Ils ont bien ouy parler des deux boëttes de Simonide, & pour ce ie ne leur en feray plus lõg diſcours; ſeulement ie me donneray bien garde de forcer ma complexion pour leur plaiſir. La poëſie eſt pleine de toute hõneſte liberté,& s'il faut dire vray,vn folaſtre meſtier, duquel on ne peut retirer beaucoup d'auancemẽt, ny de profit. Si tu veux ſçauoir pourquoy i'ay trauaillé ſi allegremẽt,pour ce qu'vn tel paſſe-tẽps m'eſt agreable,& ſi mon eſprit en eſcriuant ne ſe contẽtoit & donnoit plaiſir,ie ne ferois iamais vn vers, cõme ne voulant faire profeſſion d'vn meſtier qui me viẽdroit à contre-cœur. Ils en dirõt & penſeront ce qu'il leur plaira; ie t'aſſeure, Lecteur,que ie dy verité. Ie ne fais point de doute que ie n'aye mis vn bon nombre de ces Poëtaſtres, rimaſſeurs, & verſificateurs en cerueſle,leſquels ſe ſentent offenſez,dequoy ie les ay appellez apprentifs & diſciples de mon eſcole (car c'eſt la ſeule & principalle cauſe de l'enuie qu'ils ont conceuë contre moy) les faiſant deuenir furieux apres ma viue & belle renommée, comme ces chiens qui aboyent la Lune,& ne ſçauẽt pourquoy,ſinon pour ce qu'elle leur ſemble trop belle & luyſante, & que ſa clarté ſereine leur deſplaiſt & leur offenſe le cerueau melancholique & catharreux. Mais les pauures inſenſez ſe trompent beaucoup, s'ils penſent que leurs libelles, muettes iniures, & liures ſans nom, offenſent la tranquillité de mon eſprit: car tant s'en faut que i'en ſois faſché, ou aucunement deſplaiſant, que ie ne veux laiſſer à la poſterité plus grand teſmoignage de ma vertu que les iniures edentées, que ces Poëtaſtres vomiſſent contre moy. Et pour vne meſdiſance ie leur conſeille d'en dire deux,trois,quatre,cinq,ſix,dix,vingt,

trente, cent mille, & autant qu'il en pourroit en tous les caques des harangeres de Petit-pont. I'eſtime leurs iniures à grand honneur quand ie penſe qu'ils ſe ſont attaquez aux Princes & aux Rois auſſi bien qu'à moy. Ie ne ſuis ſeulement faſché que d'vne choſe, c'eſt que leurs liures m'ont fait deuenir ſuperbe & glorieux: car me voyant aſſailly de tant d'ennemis, i'ay penſé incontinent que i'eſtois quelque habile homme, & que telles enuies ne procedoient que de ma vertu. Vous donc quiconque ſoyez qui auez fait vn Temple contre moy, vn Enfer, vn Diſcours de ma vie, vne ſeconde reſpõſe, vne Apologie, vn Traitté de ma nobleſſe, vn Prelude, vne faulſe Palinodie en mon nom, vne autre tierce reſponſe, vn commentaire ſur ma reſpõſe, mille Odes, mille Sonnets, & mille autres tels fatras qui auortent en naiſſant: Ie vous conſeille ſi vous n'en eſtes ſaouls, d'en eſcrire dauantage, pour eſtre le plus grand hõneur que ie ſçaurois receuoir, & pour dire verité, colonnes de mon immortalité. Ie ſçay bien que quelques vns affectionnez à leur religion, deſquels vous n'eſtes (car vos eſcrits, vos vies, & vos mœurs vous manifeſtent vrays Athées) diront que c'eſt bien fait de parler contre Ronſard, & le peindre de toutes couleurs, à fin que le peuple l'aye en mauuaiſe reputation, & ne face deſormais eſtime de ſes eſcrits.

Ie ne trouue point eſtrange que telles perſonnes qui parlent ſelon leur conſcience, & qui penſent veritablement que telle choſe ſerue à leur cauſe, comme gens tres-affectionnez, compoſent contre moy, ou facent compoſer: Mais ie ſuis eſmerueillé dequoy vous qui n'auez ny foy, ny loy, & qui n'eſtes nullement pouſſez du zele de religion, eſcriuez des choſes qui ne vous apportent ny honneur ny reputation: car pour toutes vos meſdiſances, ie ne ſeray moins eſtimé des Catholiques, que ie ſuis, ny de ceux de voſtre religion, de laquelle vous ne faites vne ſeule profeſſion. Auſſi ay-ie dés long-temps deſcouuert voſtre malice; c'eſt que ne croyant rien; vous faites comme le Chameleon, changeant de couleurs en toutes terres où vous allez, ſuiuant maintenant ce party, & maintenant celuy-là, ſelon que vous l'eſtimez fauoriſé, durable, auantageux, & le plus profitable pour vous: telles gens ſe deuroient fuir comme peſte, n'ayant autre Dieu que le gain & le profit. Ie penſe cognoiſtre quelqu'vn de ces gallands, lequel deux ou trois iours deuant qu'il barboüillat le papier contre moy, diſoit par deriſion mille vilenies de Caluin & de ſa doctrine en laquelle il auoit eſté nourri trois ou quatre ans à Lozanne & à Geneue. Il compoſa cet eſté dernier à Paris des Sonnets contre de Beze, que maintenant il fait ſemblant d'honorer comme vn Dieu, leſquels il me monſtra, & dont i'ay l'original eſcrit de ſa main: Ie ne dy pas cecy pour flatter Caluin ou Beze, car c'eſt le moindre de mes ſoucis. Toutesfois pour monſtrer que ie ne ſuis menteur ny calomniateur, i'ay bien voulu faire imprimer icy l'vn des Sonnets de ce Chreſtien reformé, à fin que le peuple cognoiſſe de quelle humeur le compagnon eſt agité.

S'armer du nom de Dieu, & aucun n'en auoir,
Preſcher vn Jeſus-Chriſt, & nier ſon eſſence,
Gourmander tout vn iour, & preſcher abſtinence,
Preſcher d'amour diuin, & haine conceuoir:
Preſcher les ſaints Canons ſans faire leur vouloir,
Paillarder librement, & preſcher continence,
Preſcher frugalité, & faire grand' deſpence,
Preſcher la charité, & chacun deceuoir:
Compter deſſus les doigts, faire bonne grimace,
Amuſer de babil toute vne populace,
Mignarder d'vn clin d'œil le plus profond des Cieux:
Cacher ſous le manteau, d'vne façon mauuaiſe,

Vn vouloir obſtiné, vn cœur ambitieux,
C'eſt la perfection de Theodore de Beze.

Puis ſoudainement transformé en vn autre perſonnage, me print à partie, & vomit ſa malice contre moy, qui l'auois cheri & feſtié deux ou trois fois à mon logis, ſans m'auoir autrement practiqué ny cogneu, & lequel, d'effect (que ie ſçache) ny de penſée ie n'auois iamais en nulle ſorte offenſé, ny n'euſſe voulu, ny ne voudrois maintenant faire: car ie ſuis aſſez ſatisfait dequoy les gens d'honneur & de bien le cognoiſſent, & le tiennent pour tel qu'il eſt. Quant à ſon Atheiſme, il en donna ſi certaine preuue ce prochain Eſté qu'il ſejourna quelques iours en ceſte ville, que meſme ceux & celles qu'il hantoit le plus priuément, eſtoient non ſeulement eſmerueillez, mais eſpouuantez de ſa meſchanceté. Si quelqu'vn veut eſcrire ſon hiſtoire, ie n'en ſeray ioyeux ny marry, mais quant à moy, i'ay reſolu de n'empeſcher dauantage ma plume pour reſpondre à vn tel baboüin que luy. Vous, Meſſeigneurs, qui auez conſciences, qui craignez DIEV, & faites profeſſion (comme vous dites) de maintenir ſon S. Euangile, deuriez chaſſer tels apoſtats, & pour parler comme Homere, tels ἀλιτρεφάμους de voſtre compagnie: ce que ie ſuis aſſeuré que vous feriez volontiers ſi vous les pouuiez cognoiſtre; mais ils ſe deguiſent de telle ſorte quand ils ſont auec vos troupes, qu'il eſt fort mal-aiſé de s'en donner de garde, pour leur rendre le chaſtiment digne de leurs merites. Ie ne puis approuuer ces meſchantes ames, & loüerois pluſtoſt ceux qui ſont fermes en leur religion. Auſſi ne ſuis-ie à blaſmer ſi ie demeure ferme en la mienne, qui aimerois mieux mourir que me ſeparer du ſein de l'Egliſe Catholique, & penſer eſtre plus ſçauant que tant de vieux Docteurs qui ont ſi ſainctement eſcrit. Or ie reuiens à vous, Poëtaſtres, qui vous efforcez d'irriter les Princes & Seigneurs contre moy, diſans, que i'en ay parlé auec peu de reuerence & honneur; que ſçaurois-ie dire d'eux, ſinon que ie leur ſuis treshumble ſeruiteur? Au reſte ie ne fus iamais de leur conſeil priué ny de leurs affaires, & ma perſonne eſt de trop baſſe qualité, pour m'attaquer à leur grandeur: mais ie les puis bien aſſeurer, que s'ils auoient affaire de moy, qu'ils en fourniroient pluſtoſt que de voſtre obeïſſance diſſimulée, qui les courtiſez non par amitié, ou par bien que vous leur vueillez, mais ſeulement pour voſtre profit particulier; & moy par vne naturelle reuerence & obſeruance que ie leur doy. Or ſi vous penſez par vos calomnies m'oſter de la bonne opinion que le peuple a receu de mes eſcris, vous eſtes bien loin de voſtre compte; & ſi vous eſtimez que ie ſois deſireux de la faueur du vulgaire, vous vous trompez encores beaucoup: car le plus grand deſplaiſir que ie ſçaurois auoir en ce monde, c'eſt d'eſtre eſtimé ou recherché du peuple, comme celuy qui ne ſe meſle de faciende, de faction, ny de menée quelconque, pour l'vn ne pour l'autre party. Seulement quand il fait beau-temps ie me pourmeine, quand il pleut ie me retire au logis, ie deuiſe, ie paſſe le temps, ſans diſcourir, pratiquer ny affecter choſes plus hautes que ma vacation. Et voulez-vous que ie vous die ce qui m'a le plus ennuyé durant ces troubles? c'eſt que ie n'ay peu ioüir de la franchiſe de mon eſprit, ny librement eſtudier comme auparauant. Ie me plains de petite choſe, ce direz-vous: oüy petite quant à vous qui auez touſiours deſpendu de la volõté d'autruy; mais grande quant à moy qui ſuis nourri en toute heureuſe & honneſte liberté. Auſſi ſuiuãt mon naturel en ceſte douce ſaiſon de la paix vous ne me pourriez engarder de me réjouïr & d'eſcrire, car de tels honorables exercices ne dépend la ruine de noſtre Republique, mais de voſtre auare ambitiõ. Au reſte ſi quelqu'vn a eſcrit cõtre moy, ie luy ay reſpondu, eſtant aſſeuré que les œuures de ces nouueaux rimailleurs ny les miennes quant à ce fait, n'ont non plus de poids ny d'autorité que les ioyeuſes ſaillies de Tony ou du Greffier, & que celuy ſeroit bien mal-accompaigné de

iugement qui voudroit fonder sur quelque raison ou tirer en consequẽce les verues & caprices d'vn Poëte melancholique & fantastiq. Mais puis que ce correcteur de liures & ce ieune Drogueur (duquel la vie ne sera point mauuaise descrite) l'ont voulu autrement, ie suis fort aise de leur seruir d'aiguillon, & de Tan pour les mettre en furie : car ce m'est vn fort grand plaisir de voir ces petits gallans agitez & debordez contre moy, qui s'en esbranle aussi peu qu'vn rocher des tempestes de la Mer. Toutesfois sans le commandement des plus Grands qui ont expressément defendu les libelles, ie les eusse viuement grattez où il leur demange : car Dieu mercy nous auons bons & amples memoires de la vie de ces deux compagnons; mais d'oresnauant ie me tairay pour obeyr à ceux qui ont puissance sur ma main, & sur ma volonté. Il me plaist d'estre leur but, leur visée, leur passion & leur colere; & décochent tant qu'ils voudront leurs fleches espointées contre moy. De là i'attends ma gloire, mon honneur & ma reputation, & plus ils seront enuenimez, & plus ie me promets par leurs iniures de loüange & d'immortalité : Car ie sçay leurs forces, & de quelle humeur les bons seigneurs sont tourmentez. Si ces grands & doctes hommes (que par honneur ie nomme mes peres) tant estimez durant l'heureux siecle dũ feu Roy François, se bandoient contre moy, i'en serois extremement marry· ou si ceux de ma volée, qui se sont fait apparoistre comme grandes estoilles, & qui ont tellement poussé nostre Poësie Françoise que par leur diligence elle est montée au comble de tout honneur, despendoient l'encre à m'iniurier, ie voudrois me banir moy mesme de ce iour pour ne contester auec si grands personnages. Mais ie prends grand plaisir de voir ces rimasseurs s'attaquer à moy, qui suis nay d'vne autre complexion que Theocrite, lequel se faschant contre quelque ingrat Poëtastre de son temps faisoit parler de colere vn Pasteur ainsi.

—— Μέγα δ' ἄχθομαι εἴ τυ μετολμῇς
Ομμασι τοῖς ὀρθοῖσι ποτιβλέπεν, ὅν ποκ' ἐόντα
Γαῖδ' ἔτ' ἐγὼν ἐδίδασκον. ἴδ' ἁ χάρις ἐς τί ποθέρπει.
Θρέψαι καὶ λυκιδεῖς, θρέψαι κύνας, ὥς τυ φάγωντι.

Car comme i'ay dit, gentil barboüilleur de papier, qui m'as pris à partie, tu ne scais riẽ en cet art que tu n'ayes apprins en lisant mes œuures ou celles de mes cõpagnons, comme vray singe de nos escrits, qui par curiosité m'as leu & releu, noté par lieux cõmuns, & obserué cõme ton maistre, qui m'as apprins par cœur, & ne iures en ta conscience que par la foy que tu me dois. Donques te cognoissant tel, ie n'auray iamais peur que pour vouloir diffamer mon renom par tes muettes copies, épanduës secrettement de main en main, tu t'acquieres ny faueur ny reputation, laquelle ne se gagne par iniures ny pour faire accroire au papier ses particulieres passions, mais par beaux ouurages remplis de pieté, de doctrine & de vertu. Or à fin de te faire cognoistre que tu es du tout nouice en ce mestier, ie ne veux commenter ta responce, en laquelle ie m'asseure de te reprendre de mille fautes dont vn petit enfant auroit des verges sur la main ; car tu n'entens ny les rhymes, mesures, ny cesures. Ceux qui ont quelque iugement en la Poësie, lisant ton œuure, verront facilement si ie parle par animosité, ou non. Seulement pour monstrer ton asnerie ie prendray le Sonnet que tu as mis au deuant de ta responce qui se commence ainsi.

Bien que iamais ie n'ay beu dedans l'eau
De la fontaine au cheual consacrée,
Ou imitant le Citoyen d'Ascrée,
Fermé les yeux sur vn double coupeau.

Premierement tu m'as desrobé l'inuention de ce Sonnet & non de Perse. Le commencement du mien est tel:

Ie ne suis point, Muses, accoustumé
De voir vos ieux sous la tarde seree;
Ie n'ay point beu dedans l'onde sacree
Fille du pied du Cheual emplumé.

Or sus espluchons ce beau Quatrain. (*Dedans l'eau*) Tu deuois dire, de l'eau de la fontaine, ou simplement, dedans l'eau, mais cela est peu de chose. (*Au cheual consacrée*) Pour vn si sçauant homme que toy, qui t'estimes l'honneur des lettres, ie m'esbahis comme tu as si sottement failly à la fable. La fontaine Hippocrene, dont tu parles, fut consacrée aux Muses & non au cheual Pegase, du pied duquel elle fut faite, & duquel elle retient le nom tant seulement, sans luy estre dediée. Voy Arat en ses Phenomenes.

— οἱ δὲ νόμῆες
πρῶτοι κεῖνο ποτὸν διεφήμισαν Ιππουκρήνην.

Mais tu as dit cecy pour faire honneur au cheual de Bellerophon. (*Le citoyen d'Ascrée*) Tu deuois dire, pour parler proprement, le villageois d'Ascrée: car Citoyen se refere à Cité, & Ascrée est vn meschant village au pied d'Helicon, duquel Hesiode raconte l'incommodité.

νάσσατο δ' ἄγχ' Ελικῶνος ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,
Ασκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέποτ' ἐσθλῇ.

Fermé les yeux) Tu faux encores à la fable. Hesiode ne dit pas qu'il ait dormy sur le mont d'Helicon pour deuenir Poëte: il dit tout le contraire, c'est qu'en faisant paistre ses aigneaux dessous Helicon les Muses luy enseignerent l'Art de Poëtiser.

Αἵ νύ ποθ' Ησίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδήν,
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ελικῶνος ὑπὸ ζαθέοιο.

Venons à l'autre couplet:

Bien qu'esloigné de ton sentier nouueau,
Suiuant la loy que tu as massacrée,
Je n'ay suiuy la Pleïade enyurée
Du doux poison de ton braue cerueau.

De ton sentier nouueau) Ie suis bien aise dequoy tu confesses que mon sentier est nouueau, & pour ce (puis qu'il te plaist) ie pourray seurement dire,

Auia Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita solo: iuuat integros accedere fonteis.

Ie ne reprens cecy pour faute, mais seulement pour te monstrer qu'en te voulant moquer tu as dit verité. (*Suiuant la loy que tu as massacrée*) I'ay bien oüy dire, forcer, violer, & corrompre vne Loy, mais massacrer vne Loy, ie n'en auois iamais oüy parler: Apprens, pauure ignorãt, à te corriger des fautes qu'vn estranger ne voudroit faire en nostre langue. (*La Pleïade enyurée*) Ie n'auois iamais oüy dire sinon à toy, que les Estoilles s'enyurassent, qui les veux accuser de ton propre peché. Ceux qui te cognoissent sçauent si ie mens ou non. La colere que tu descharges sur les pauures Astres, ne vient pas de là. Il me souuient d'auoir autrefois accomparé sept Poëtes de mon temps à la splendeur des sept Estoilles de la Pleïade, comme autrefois on auoit fait des sept excellens Poëtes Grecs qui florissoient presque d'vn mesme temps. Et pource que tu es extremement marry dequoy tu n'estois du nombre, tu as voulu injurier telle gentille troupe auecques moy. (*Du doux poison*) Tu trouueras ce mot de poison plus vsité au genre fœminin qu'au masculin, mais tu ressembles aux Atheniens. Cest article auecques bon tesmoignage sera traitté plus amplement en ta vie & en celle de l'ignorant Drogueur, que tu verras bien tost,

de la main d'vn excellent ouurier. *(Braue cerueau)* Braue se refere plustost aux habillemens qu'à l'esprit. Acheuons les deux autres couplets.

I'ay toutesfois vne autre recompense,
Car l'Eternel qui benist l'impuissance
Mesme aux enfans qui sont dans le berceau,
Veut par mes vers peut-estre rendre égale
Ta grand misere à celle de Bupale,
Qui d'vn licol a basty son tombeau.

(Car l'Eternel) Ie m'esbahis comme tu parles de l'Eternel, veu que tu le cognoissois bien peu ce dernier Esté : mais cecy n'est pas vn Solœcisme, c'est vn Atheïsme. *(Ta grand' misere)* Tu deuois dire colere, manie, forcenerie, ou autre chose semblable. Car Bupale ne fut pas miserable, si ce n'est comme on dit, *ab effectu*, mais il deuint si furieux par les vers d'Hipponax, qu'à la fin il se pendit. *(Qui d'vn licol)* Apprens à parler proprement; tu deuois dire en lieu de bastir vn tombeau d'vn licol, trama, fila, ourdit, ou autres choses plus propres à ton licol. Ie te conseille de regarder vne autre-fois de plus prés à ce que tu feras, car sans mentir on peut dire de ton long ouurage mal-digeré:

Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
λύματα γῆς, καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδασι συρφετὸν ἕλκει.

Conclusion, puis que pour tes médisances le Soleil ne laisse de me luire, ny la terre de me porter, les vents de me recréer, & l'eau de me donner plaisir, que ie n'en perds l'appetit ny le dormir, & que ie ne suis moins dispos ny gaillard : Ie proteste de ne m'en soucier iamais, ny te faire cest honneur de te respondre, ny à tes compagnons, qui comme toy se veulent auancer, blasmant les personnes dont l'honneur ne peut estre blessé par leur caquet injurieux. Si tu as enuie de faire le Charlatan auecques ton Drogueur, tu le pourras faire, car vos reputations sont si obscures, qu'à peine sont-elles cognuës des palefreniers, & le vray moyen de les anoblir est de rebruler encores le temple d'Ephese; ou si vous ne pouuez le faire, il faut pour vous auancer entre les meschans, comme vous, iniurier l'honneur des hommes vertueux. Quant à moy, ie seray tousiours bien aise de vous faire crucifier vous-mesmes par vne enuie qui vous ronge le cœur, de me voir estimé des peuples estrangers, & de ceux de ma nation. Or toy, candide & beneuole Lecteur, qui as pris la peine de lire le discours de ceste Epistre, tu me pardonneras, s'il te plaist, si en lieu de te contenter ie t'ay donné occasion de fascherie, & pour recompense ie te supplie de reuoir d'aussi bonne volonté ces œuures non encores imprimées que de bon cœur ie te les presente. Suppliant tres-humblement celuy qui tout peut, te donner tres-heureuse & tres-longue vie, & à moy la grace de le seruir de tout mon cœur, & de voir les troubles de ce Royaume bien tost appaisez, à finque toutes sortes de bonnes lettres puissent florir sous le regne de nostre Roy Charles, duquel Dieu tout-puissant benisse la ieunesse, & auquel ie souhaitte les ans d'Auguste, la paix & la felicité.

IN P. RONSARDVM, RANÆ LEMANICOLÆ coaxatio.

DVm bibis Aonios latices in vertice Pindi,
RONSARDE, vndenas dum quatis arte fides:
Vindocini ruris, grauibus tua personat agros
Musa modis, Phœbus quos velit esse suos.
Ast vbi cura fuit præpingui abdomine ventrẽ,
Setigeræ latum reddere more suis:
Illorum expleſti numerum, qui funera curant,
Qui referunt fucos, sunt operúmque rudes.
Exin Missæ agitas numeros: at tempore ab illo,
Non tua Musa canit, sed tua Missa canit.

PETRI RONSARDI RESPONSVM.

NOn mea Musa canit, canit hæc oracula vatis
Patmicolæ ranis Musa Lemanicolis.
Obscœnas fore tres fœdo cum corpore ranas,
Immundos potiùs Dæmonas aut totidem.
Semper in ore sui qui stantes Pseudoprophetæ
Inq; Deũ, inq; pios verba profana crepent.
Vera fides vati, tu rana es de tribus vna,
Altera Caluinus, tertia Beza tuus.
Beza ferens veteris Theodori nomen, eandem
Déq; Deo mentem, quã Theodorus, habens.
Talibus ô ranis rauciſſima de tribus illa,
Quæ me, qua Superos, garrulitate petis:
Aonios non tu latices in vertice Pindi,
Sed bibis impuros, stagna Sabauda, lacus.
Nec cũ pura nitet, sed cũ niue turbida mixta,
Et glacie fusa montibus vnda fluit.
Inde gelata viam vocis, tumefactáque fauces
Digna coaxasti carmina vate suo.
In quibus, vt decuit gibboso gutture mõstrum,
Non nisi ranalis vox strepit vlla tibi.
Nam quod Musa virũm doctorum voce vocatur,
Id nunc Missa tibi vox inamœna sonat.
Non nisi rana queat sacra sic corrũpere verba:
Sibila rana fera est, sibila verba crepas.
I nunc, & patrijs interstrepe vina lacunis,
Inque pios homines quidlibet, inque Deum.
Mortua dùm, pacem ne turbes rana piorum
Nigra, lacu Stygio, vel Phlegethonte nates.
Donec in ardenti, causam raucedinis, vnda
Excutias frigus, quo tua Musa riget.

IN LAVDEM RONSARDI.

ILliſos fluctus rupes vt vasta refundit,
Et varias circùm latrantes dissipat vndas
Mole sua: Sic tu tacita grauitate minutos
Frangere debueras istos, RONSARDE, Poëtas
Nominis obscuri, audaces discrimine nullo,
Qui tecum certasse putant præclarius, omnes
Quàm vicisse pares: sed postquam non ita visum,
Vtq; parens puero interdum doctúsq; magister
Respondent blandè illudentes vana loquenti,
Sic tu etiam insano vis respondere Poëtæ;
Quamuis ille tua dignum nil proferat ira;
Cygne vlulam nec dedignaris candide nigram:
Eia age, sed catulo adlatranti seu fremit ingens
Ore Leo, exertum subitò nec conijcit vnguem:
Sic tu etiam miserum sermone illude minaci
Tantùm, terrifica vibres nec fulmina lingua.
Sat RONSARDE tibi, sat sit memorasse superbi
Æolidæ pœnas, qui non imitabile fulmen,
Elide, dum simulat demens, est turbine præceps
Immani tristes Erebi detrusus ad vmbras.
Sic tibi tam charum caput hoc quicunque lacesset,
Phœbe, perire sinas: Lauri nec sacra corona
Illius indoctam frontem, si fortè reuincit,
Ingratum seruet, nescit qui parcere Lauro.

ABBREGE' DE L'ART POETIQVE FRANCOIS.

PAR P. DE RONSARD, GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

A ALPHONSE DELBENE, ABBE' de Haute-combe en Sauoye.

COMBIEN que l'art de Poëſie ne ſe puiſſe par preceptes comprendre ny enſeigner pour eſtre plus mental que traditif: toutesfois d'autant que l'artifice humain, experience & labeur le peuuent permettre, i'ay bien voulu t'en donner quelques reigles icy, à fin qu'vn iour tu puiſſes eſtre des premiers en la cognoiſſance d'vn ſi aggreable meſtier, à l'exemple de moy qui confeſſe y eſtre aſſez paſſablement verſé. Sur toutes choſes tu auras les Muſes en reuerence, voire en ſinguliere veneration, & ne les feras iamais ſeruir à choſes des-honneſtes, à riſées, ny à libelles iniurieux, mais les tiendras cheres & ſacrees, comme les filles de Iupiter, c'eſt à dire, de Dieu, qui de ſa ſaincte grace a premierement par elles fait cognoiſtre aux peuples ignorans les excellences de ſa majeſté. Car la Poëſie n'eſtoit au premier âge qu'vne Theologie allegorique, pour faire entrer au cerueau des hommes groſſiers par fables plaiſantes & colorees les ſecrets qu'ils ne pouuoient comprendre, quand trop ouuertement on leur deſcouuroit la verité. On dit qu'Eumolpe Cecropien, Line maiſtre d'Hercule, Orphee, Homere, Heſiode inuenterent vn ſi doux allechement. Pour ceſte cauſe ils ſont appellez Poëtes diuins, non tant pour leur diuin eſprit qui les rendoit ſur tous admirables & excellens, que pour la conuerſation qu'ils auoient auecques les Oracles, Prophetes, Deuins, Sibylles, interpretes de ſonges, deſquels ils auoient appris la meilleure part de ce qu'ils ſçauoient: car ce que les Oracles diſoient en peu de mots, ces gentils perſonnages l'amplifioient, coloroient & augmentoient, eſtans enuers le peuple ce que les Sibylles & Deuins eſtoient en leur endroit. Long-temps apres eux ſont venus d'vn meſme païs les ſeconds Poëtes, que i'appelle humains, pour eſtre plus enflez d'artifice & labeur que de diuinité. A l'exemple de ceux-cy, les Poëtes Romains ont foiſonné en telle formiliere, qu'ils ont apporté aux Libraires plus de charge que d'honneur, excepté cinq ou ſix, deſquels la doctrine, accompagnée d'vn parfait artifice, m'a touſiours tiré en admiration. Or pour-ce que les Muſes ne veulent loger en vne ame ſi elle n'eſt bonne, ſaincte & vertueuſe; tu ſeras de bonne nature,

non meſchant, refrongné, ne chagrin : mais animé d'vn gentil eſprit, ne laiſſeras rien entrer en ton entendement qui ne ſoit ſur-humain & diuin. Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes, belles, & non trainantes à terre. Car le principal poinct eſt l'inuention, laquelle vient tant de la bonne nature, que par la leçon des bons & anciens Autheurs. Et ſi tu entreprens quelque grand œuure, tu te monſtreras religieux & craignant Dieu, le commençant ou par ſon nom, ou par vn autre qui repreſentera quelque effect de ſa Majeſté, à l'exemple des Poëtes Grecs, Μῆνιν ἄειδε θεά. Ἀνδρα μοι ἔννεπε μοῦσα. Ἐκ διὸς ἀρχώμεθα. Ἀρχέμολος σέο φοῖβε. Et nos Romains, *Æneadum genitrix. Muſa mihi cauſas memora.* Car les Muſes, Apollon, Mercure, Pallas & autres telles Deïtez ne nous repreſentent autre choſe que les puiſſances de Dieu, auquel les premiers hommes auoient donné pluſieurs noms pour les diuers effects de ſon incomprehenſible Majeſté. Et c'eſt auſſi pour te monſtrer que rien ne peut eſtre ny bon, ny parfait, ſi le commencement ne vient de Dieu. Apres tu ſeras ſtudieux de la lecture des bons Poëtes, & les apprendras par cœur autant que tu pourras. Tu ſeras laborieux à corriger & limer tes vers, & ne leur pardonneras non plus qu'vn bon iardinier à ſon ante, quand il la voit chargée de branches inutiles ou de bien peu de profit. Tu conuerſeras doucement & honneſtement auec les Poëtes de ton temps : tu honoreras les plus vieux cõme tes peres, tes pareils comme tes freres, les moindres comme tes enfans, & leur communiqueras tes eſcrits : car tu ne dois iamais rien mettre en lumiere qui n'ait premierement eſté veu & reueu de tes amis, que tu eſtimeras les plus experts en ce meſtier, à fin que par telles conionctions, & familiaritez d'eſprits auecques les lettres & la bonne nature que tu as, tu puiſſes facilement paruenir au comble de tout honneur, ayant pour exemple domeſtique, les vertus de ton pere, qui non ſeulement a ſurpaſſé en ſa langue Italienne les plus eſtimez de ce temps, mais encores a fait la victoire douteuſe entre luy & ceux qui eſcriuent auiourd'huy le plus purement & doctement au vieil langage Romain. Or pour ce que tu as déja la cognoiſſance de la langue Grecque & Latine, & qu'il ne te reſte plus que la Françoiſe, laquelle te doit eſtre d'autant plus recommandée qu'elle t'eſt maternelle : ie te diray en peu de parolles ce qui me ſemble le plus expedient, & ſans t'eſgarer par longues & faſcheuſes foreſts, ie te meneray tout droict par le ſentier que i'auray cogneu le plus court, à fin qu'aiſément tu regagnes ceux qui s'eſtans les premiers mis au chemin, te pourroient auoir aucunement deuancé. Tout ainſi que les vers Latins ont leurs pieds, comme tu ſçais, nous auons en noſtre Poëſie Françoiſe, de laquelle ie veux icy traicter, vne certaine meſure de ſyllabes, ſelon le deſſein des carmes que nous entreprenons compoſer, qui ne ſe peut outrepaſſer ſans offenſer la loy de noſtre vers, deſquelles meſures & nombre de ſyllabes, nous traiterons apres plus amplement. Nous auons auſſi vne certaine ceſure de la voyelle, e, laquelle ſe mange toutes les fois qu'elle eſt rencontrée d'vne autre voyelle ou diphthongue, pourueu que la voyelle qui ſuit, e, n'ait point la force de conſone. Apres à l'imitation de quelqu'vn de ce temps, tu feras tes vers maſculins & fœminins tant qu'il te ſera poſſible, pour eſtre plus propres à la Muſique & accord des inſtrumens, en faueur deſquels il ſemble que la Poëſie ſoit nee : car la Poëſie ſans les inſtrumens, ou ſans la grace d'vne ſeule, ou pluſieurs voix n'eſt nullement aggreable, non plus que les inſtrumens ſans eſtre animez de la melodie d'vne plaiſante voix. Si de fortune tu as compoſé les deux premiers vers maſculins, tu feras les deux autres fœminins, & paracheueras de meſme meſure le reſte de ton Elegie ou Chanſon, à fin que les Muſiciens les puiſſent plus facilement accorder. Quant aux vers Lyriques, tu feras le premier couplet à ta volonté, pourueu que les autres ſuiuent la trace du premier.

Si tu te ſers des noms propres des Grecs & Romains, tu les tourneras à la terminaiſon Françoiſe, autant que ton langage le permet: car il y en a beaucoup qui ne s'y peuuent nullement tourner. Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos Romans, ains les choiſiras auecques meure & prudente election. Tu practiqueras bien ſouuent, les artiſans de tous meſtiers, comme de *Marine, Venerie, Fauconnerie,* & principalement, les artiſans de feu, *Orfeures, Fondeurs, Mareſchaux, Minerailliers*, & de là tireras maintes belles & viues cõparaiſons, auecques les noms propres des meſtiers, pour enrichir ton œuure & le rendre plus agreable & parfait: car tout ainſi qu'on ne peut veritablement dire vn corps humain, beau, plaiſant, & accomply, s'il n'eſt compoſé de ſang, veines, arteres & tendons, & ſur tout d'vne plaiſante couleur; Ainſi la Poëſie ne peut eſtre plaiſante ſans belles inuentions, deſcriptions, cõparaiſons, qui ſont les nerfs & la vie du liure, qui veut forcer les ſiecles pour demeurer de toute memoire victorieux & maiſtre du temps. Tu ſçauras dextrement choiſir & approprier à ton œuure les mots plus ſignificatifs des dialectes de noſtre France, quand meſmement tu n'en auras point de ſi bons ny de ſi propres en ta nation: & ne ſe faut ſoucier ſi les vocables ſont *Gaſcons, Poicteuins, Normans, Manceaux, Lionnois*, ou d'autres païs, pourueu qu'ils ſoient bons, & que proprement ils ſignifient ce que tu veux dire, ſans affecter par trop le parler de la Cour, lequel eſt quelquefois tres-mauuais pour eſtre langage de Damoiſelles, & ieunes Gentils-hommes qui font plus profeſſion de bien combattre que de bien parler. Et noteras que la langue Grecque n'euſt iamais eſté ſi faconde & abondante en dialectes & en mots comme elle eſt, ſans le grand nombre de Republiques qui fleuriſſoient en ce temps-là, leſquelles comme amoureuſes de leur bien propre, vouloient que leurs doctes Citoyens eſcriuiſſent au langage particulier de leur nation: & de là ſont venus vne infinité de dialectes, phraſes, & manieres de parler qui portent encores auiourd'huy ſur le front la marque de leur pays naturel, leſquelles eſtoient tenuës indifferemment bonnes par les doctes plumes qui eſcriuoient de ce temps là: car vn païs ne peut iamais eſtre ſi parfait en tout, qu'il ne puiſſe encores quelquefois emprunter ie ne ſçay quoy de ſon voiſin: & ne fais point de doute que s'il y auoit encores en France des Ducs de Bourgongne, de Picardie, de Normandie, de Bretaigne, de Champagne, de Gaſcongne, qu'ils ne deſiraſſent pour l'honneur de leur alteſſe, que leurs ſujets eſcriuiſſent en la langue de leur païs naturel: car les Princes ne doiuent eſtre moins curieux d'eſtendre leur langage par toutes nations, que d'agrandir les bornes de leur Empire: mais auiourd'huy pource que noſtre France n'obeïſt qu'à vn ſeul Roy, nous ſommes contraints, ſi nous voulons paruenir à quelque honneur, de parler ſon langage; autrement noſtre labeur, tant fut-il honorable & parfait, ſeroit eſtimé peu de choſe, ou (peut-eſtre) totalement meſpriſé.

DE L'INVENTION.

POurce qu'auparauant i'ay parlé de l'inuention, il me ſemble eſtre bien à propos de t'en redire vn mot. L'inuention n'eſt autre choſe que le bon naturel d'vne imagination conceuant les Idées & formes de toutes choſes qui ſe peuuent imaginer, tant celeſtes que terreſtres, animées ou inanimées, pour apres les repreſenter, deſcrire, & imiter: car tout ainſi que le but de l'Orateur eſt de perſuader, ainſi celuy de Poëte d'imiter, inuenter, & repreſenter les choſes qui ſont, qui peuuent eſtre, ou que les Anciens ont eſtimé comme veritables: & ne faut point douter,

douter, apres auoir bien & hautement inuenté, que la belle diſpoſition de vers ne s'enſuiue, d'autant que la diſpoſition ſuit l'inuention mere de toutes choſes, comme l'ombre fait le corps. Quand ie te dy que tu inuentes choſes belles & grandes, ie n'entens toutesfois ces inuentions fantaſtiques & melancholiques, qui ne ſe rapportent non plus l'vne à l'autre que les ſonges entrecouppez d'vn frenetique, ou de quelque patient extrememement tourmenté de la fiéure, à l'imagination duquel, pour eſtre bleſſée, ſe repreſentent mille formes monſtrueuſes ſans ordre ny liaiſon: mais tes inuentions deſquelles ie ne te puis donner regle pour eſtre ſpirituelles, ſeront bien ordonnées & diſpoſées: & bien qu'elles ſemblent paſſer celles du vulgaire, elles ſeront toutesfois telles qu'elles pourront eſtre facilement conceuës & entendues d'vn chacun.

DE LA DISPOSITION.

TOut ainſi que l'inuention deſpend d'vne gentile nature d'eſprit, ainſi la diſpoſition deſpend de la belle inuention, laquelle conſiſte en vne elegante & parfaicte collation & ordre des choſes inuentées, & ne permet que ce qui appartient à vn lieu, ſoit mis en l'autre, mais ſe gouuernant par artifice, eſtude & labeur, ajance & ordonne dextrement toutes choſes à ſon poinct. Tu en pourras tirer les exemples des Autheurs anciens, & de nos modernes qui ont illuſtré depuis quinze ans noſtre langue, maintenant ſuperbe par la diligence d'vn ſi honorable labeur. Heureux & plus qu'heureux, ceux qui cultiuent leur propre terre, ſans ſe trauailler apres vne eſtrangere, de laquelle on ne peut retirer que peine ingrate & malheureuſe, pour toute recompenſe & honneur! Quiconques furent les premiers qui oſerent abandonner la langue des Anciens pour honorer celle de leur païs, ils furent veritablement bons enfans, & non ingrats Citoyens, & dignes d'eſtre couronnez ſur vne ſtatuë publique, & que d'âge en âge on face vne perpetuelle memoire d'eux & de leurs vertus.

DE L'ELOCVTION.

ELocution n'eſt autre choſe qu'vne proprieté & ſplendeur de parolles bien choiſies & ornées de graues & courtes ſentences, qui font reluire les vers comme les pierres precieuſes bien enchaſſées, les doigts de quelque grand Seigneur. Sous l'Elocution ſe comprend l'Election des parolles, que Virgile & Horace ont ſi curieuſement obſeruée. Pource tu te dois trauailler d'eſtre copieux en vocables, & trier les plus nobles & ſignifians pour ſeruir de nerfs & de force à tes carmes, qui reluiront d'autant plus que les mots ſeront ſignificatifs, propres & choiſis. Tu n'oublieras les comparaiſons, les deſcriptions des lieux, fleuues, foreſts, montagnes, de la nuict, du leuer du Soleil, du Midy, des Vents, de la Mer, des Dieux & Déeſſes, auecques leurs propres meſtiers, habits, chars & cheuaux: te façonnant en cecy à l'imitation d'Homere, que tu obſerueras comme vn diuin exemple, ſur lequel tu tireras au vif les plus parfaits lineamens de ton tableau.

DE LA POESIE EN GENERAL.

IE V dois ſçauoir ſur toutes choſes que les grands Poëmes ne ſe commencent iamais par la premiere occaſion du fait, ny ne ſont tellement accomplis, que le Lecteur eſpris de plaiſir n'y puiſſe encores deſirer vne plus longue fin : mais les bons ouuriers le commencent par le milieu, & ſçauent ſi bien joindre le commencement au milieu,& le milieu à la fin, que de telles pieces rapportées, ils font vn corps entier & parfait. Tu ne commenceras iamais le diſcours d'vn grand Poëme, ſ'il n'eſt eſloigné de la memoire des hommes, & pource tu inuoqueras la Muſe, qui ſe ſouuient de tout, comme Déeſſe, pour te chanter les choſes dont les hommes ne ſe peuuent plus aucunement ſouuenir. Les autres petits Poëmes veulent eſtre abruptement commencez, comme les Odes Lyriques, à la compoſition deſquels ie te conſeille premierement t'exerciter,te donnant de garde ſur tout d'eſtre plus verſificateur que Poëte : Car la fable & fiction eſt le ſujet des bons Poëtes, qui ont eſté depuis toute memoire recommandez de la poſterité : & les vers ſont ſeulement le but de l'ignorant verſificateur, lequel penſe auoir fait vn grãd chef-d'œuure,quand il a compoſé beaucoup de carmes rymez,qui ſentent tellement la Proſe, que ie ſuis eſmerueillé comme nos François daignent imprimer telles drogueries, à la confuſion des Autheurs,& de noſtre nation. Ie te dirois icy particulierement les propres ſujets d'vn chacun Poëme, ſi tu n'auois deſia veu l'Art Poëtique d'Horace & d'Ariſtote,auſquels ie te cognois aſſez mediocrement verſé. Ie te veux aduertir de fuïr les Epithetes naturels qui ne ſeruent de rien à la ſentence de ce que tu veux dire,comme *la riuiere courante, la verde ramée* : Tes Epithetes ſeront recherchez pour ſignifier, & non pour remplir ton carme, ou pour eſtre oiſeux en ton vers : Exemple, *Le Ciel vouté encerne tout le Monde.* I'ay dit vouté,& non ardant,clair ny haut,ny azuré,d'autant qu'vne voute eſt propre pour embraſſer & encerner quelque choſe. Tu pourras bien dire, *Le bateau va deſſur l'onde coulante.* Pource que le cours de l'eau fait couler le bateau. Les Romains ont eſté tres-curieux obſeruateurs de ceſte reigle, & entre les autres Virgile & Horace:les Grecs,comme en toutes choſes appartenantes aux vers, y ont eſté plus libres, & n'y ont aduiſé de ſi prés. Tu fuïras auſſi la maniere de compoſer des Italiens en ta langue,qui mettent ordinairement quatre ou cinq Epithetes les vns apres les autres en vn meſme vers, comme *alma,bella,angelica & fortunata donna.* Tu vois que tels Epithetes ſont plus pour ampouller & farder les vers que pour beſoin qu'il en ſoit : bref, tu te contenteras d'vn Epithete, ou pour le moins de deux, ſi ce n'eſt quelques-fois par gaillardiſe qu'en mettras cinq ou ſix, mais ſi tu m'en crois cela t'aduiendra le plus rarement que tu pourras.

DE LA RYME.

LA Ryme n'eſt autre choſe qu'vne conſonance & cadance de ſyllabes, tombantes ſur la fin des vers, laquelle ie veux que tu obſerues tant aux maſculins qu'aux fœminins, de deux entieres & parfaites ſyllabes, ou pour le moins d'vne aux maſculins, pourueu qu'elle ſoit reſonante,& d'vn ſon entier & parfait. Exemple des fœminins, *France,eſperance,deſpence,negligence,familiere,fourmiliere,chere,mere.* Exemple des maſculins, *ſurmonter,monter, douter, ſauter, Iupiter.* Toutes-fois tu ſeras plus ſoigneux de la belle inuention & des mots,que de la ryme,laquelle vient aſſez aiſément d'elle-meſme, apres quelque peu d'exercitation.

DE LA VOYELLE E.

TOutesfois & quantes que la voyelle, e, eſt rencontrée d'vne autre voyelle ou diphthõgue, elle eſt touſiours mangee, ſe perdant en la voyelle qui la ſuit, ſans faire ſyllabe par ſoy: ie dy rencontrée d'vne voyelle ou d'vne diphthongue pure, autrement elle ne ſe peut manger, quand l'i, & u voyelles, ſe tournent en cõſones, comme *ie, viue*. Exemple de, e, qui ſe mange, *Cruelle & fiere, & dure, & faſcheuſe amertume. Belle au cœur dur inexorable & fier*. D'auantage i, & a, voyelles ſe peuuent elider & manger. Exemple d'a, *l'artillerie, l'amour*, pour *la artillerie, la amour*. Exẽple de la voyelle i, *n'à ceux-cy, n'à ceux-là*. Quand tu mangerois l'o, & l'u, pour la neceſſité de tes vers, il n'y auroit point de mal, à la mode des Italiens, ou pluſtoſt des Grecs qui ſe ſeruent des voyelles & diphthongues, comme il leur plaiſt, & ſelon leur neceſſité.

DE L'H.

L'H quelque-fois eſt note d'aſpiration, quelque-fois non. Quand elle ne rend point la premiere ſyllabe du mot aſpirée, elle ſe mange, tout ainſi que fait e, fœminin. Quand elle la rend aſpirée, elle ne ſe mange nullement. Exemple de h, non aſpirée, *Magnanime homme, humain, honneſte, & fort*. Exemple de celle qui rend la premiere ſyllabe du mot aſpirée, & ne ſe mange point. *La belle femme hors d'icy ſ'en alla. Le Gentil-homme hautain alloit par tout*. Tu pourras voir par la lecture de nos Poëtes François, l'h, qui s'elide ou non. Tu euiteras autant que la contrainte de ton vers le permettra, les rencontres des voyelles & diphthõgues, qui ne ſe mangent point: car telles concurrences de voyelles ſans eſtre elidées, font les vers merueilleuſement rudes en noſtre langue, bien que les Grecs ſont couſtumiers de ce faire, comme par elegance. Exemple, *Voſtre beauté a enuoyé amour*. Ce vers icy te ſeruira de patron pour te garder de ne tomber en telle aſpreté, qui eſcraze pluſtoſt l'aureille que ne luy donne plaiſir. Tu dois auſſi noter que rien n'eſt ſi plaiſant qu'vn carme bien façõné, bien tourné, non entr'ouuert ny beant. Et pource, ſauf le iugement de nos Ariſtarques, tu dois oſter la derniere e, fœminine, tant des vocables ſinguliers que pluriers, qui ſe finiſſent en *ce*, & en *ces*, quand de fortune ils ſe rencontrent au milieu de ton vers. Exemple du maſculin plurier. *Roland auoit deux eſpées en main*. Ne ſens-tu pas que ces *deux eſpées en main*, offenſent la delicateſſe de l'aureille? & pource tu dois mettre: *Roland auoit deux eſpés en la main*, ou autre choſe ſemblable. Exemple de l'e fœminine ſinguliere. *Contre la troupe Enée print ſa picque*. Ne ſens-tu pas comme derechef *Enée* ſonne tres-mal au milieu de ce vers? pource tu mettras: *Contre la troupe Ené branla ſa picque*. Autant en eſt-il des vocables terminez en oüe, & uë, comme *roüe, ioüe, nuë, venuë*, & mille autres qui doiuent receuoir ſyncope au milieu de ton vers. Si tu veux que ton poëme ſoit enſemble doux & ſauoureux: pource tu mettras *roü', ioü', nu'*, contre l'opinion de tous nos maiſtres qui n'ont de ſi prés auiſé à la perfection de ce meſtier. Encores ie te veux bien admoneſter d'vne choſe tres-neceſſaire; c'eſt quand tu trouueras des mots qui difficilement reçoiuent ryme, comme *Or, char*, & mille autres, ryme-les hardiment contre *fort, ort, accort, part, renart, art*, oſtant, par licence, la derniere lettre, t, du mot fort, & mettãt for, ſimplement auec la marque de l'apoſtrophe: autant en feras-tu de *far*, pour *fard*, pour le rymer contre *char*. Ie voy le plus ſouuent mille belles ſentẽces, & mille beaux vers perdus par faute de telle hardieſſe, ſi bien que ſur *or*, ie n'y voy iamais ryme que *treſor*, ou *or'*, pour *ores, Neſtor, Hector*, & ſur *char, Ceſar*. Tu ſyncoperas auſſi hardiment ce mot de *cõme*: & diras à ta neceſſité *com'*: car ie voy en quelle peine bien ſouuent on ſe trouue par faute de deſtourner l'e finale de ce

mot. Et meſme au commencement du vers. Tu accourciras auſſi (ie dis entant que tu y ſeras contraint) les verbes trop longs: cõme *donra*, pour, *donnera*, *ſautra*, pour *ſautera*, & non les verbes dont les infinitifs ſe terminent en e, leſquels au cõtraire tu n'allongeras point, & ne diras *prendera* pour *prendra*, *mordera* pour *mordra*, n'ayãt en cela reigle plus parfaite que ton aureille, laquelle ne te trompera iamais, ſi tu veux prendre ſon conſeil auec certain iugement & raiſon. Tu euiteras auſſi l'abondance des monoſyllabes en tes vers, pour eſtre rudes & mal-plaiſans à oüir. Exemple, *Je vy le Ciel ſi beau, ſi pur & net.* Au reſte, ie te conſeille d'vſer de la lettre *ò*, marquée de ceſte marque, pour ſignifier *auecques*, à la façon des Anciens, comme, *ò luy*, pour, *auecques luy*: car *auecques* cõpoſé de trois ſyllabes, donne le grand empeſchement au vers, meſmement quand il eſt court. Ie m'aſſeure que telles permiſſions n'auront ſi toſt lieu que tu cognoiſtras incontinent de quelle peine ſe verront deliurez les plus ieunes, par le courage de ceux qui auront ſi hardiment oſé. Tu pourras auſſi à la mode des Grecs, qui diſent οὔνομα pour ὄνομα, adiouſter vn u, apres vn o, pour faire ta ryme plus riche & plus ſonante, comme *troupe*, pour trope: *Callioupe*, pour *Calliope*. Tu n'oublieras iamais les articles, & tiendras pour tout certain que rien ne peut tant défigurer ton vers que les articles delaiſſez: autant en eſt-il des pronoms primitifs, comme *ie*, *tu*, que tu n'oublieras nõ plus, ſi tu veux que tes carmes ſoient parfaits & de tous poincts bien accomplis. Ie te dirois encores beaucoup de reigles & ſecrets de noſtre Poëſie, mais i'aime mieux en nous promenant te les apprendre de bouche, que les mettre par eſcrit, pour faſcher, peut-eſtre, vne bonne partie de ceux qui penſent eſtre grands maiſtres, dont à peine ont-ils encores touché les premiers outils de ce meſtier.

DES VERS ALEXANDRINS.

LEs Alexandrins tiennent la place en noſtre langue, telle que les vers heroïques entre les Grecs & les Latins, leſquels ſont compoſez de douze à treize ſyllabes, les maſculins de douze, les fœminins de treize, & ont touſiours leur repos ſur la ſixieſme ſyllabe, comme les vers communs ſur la quatrieſme, dont nous parlerons apres. Exemple des maſculins,

Madame, baiſez moy, ie meurs en vous baiſant,

où tu vois manifeſtement le repos de ce vers eſtre ſur la ſixieſme ſyllabe. Exemple du fœminin, *O ma belle Maiſtreſſe, as-tu pas bonne enuie?*

Tu dois icy noter que tous nõs François qui ne ſe terminent en es, ou en e, lente, ſans force & ſans ſon, ou en es, ſont fœminins; tous les autres de quelque terminaiſon qu'ils puiſſent eſtre, ſont maſculins. Exemple de, e, fœminin, *ſinguliere*, *femme*, *beſte*, *naſarde*, *liure*, *eſcritoire*, des es, *liures*, *eſcritoires*, *chantres*, *&c.* Exemple des maſculins, *donné*, *haut*, *chapeau*, *deſcendez*, *ſurmontez*. Il faut auſſi entendre que les pluriers des verbes qui ſe finiſſent en ent, ſont reputez fœminins, comme, ils *viennent*, *diſent*, *ſouhaittent*, *parlent*, *marchent*, *&c.* La compoſition des Alexandrins doit eſtre graue, hautaine, (s'il faut ainſi parler) altiloque, d'autant qu'ils ſont plus longs que les autres, & ſentiroient la proſe, s'ils n'eſtoient compoſez de mots eſleus, graues, & reſonnans, & d'vne ryme aſſez riche, à fin que telle richeſſe empeſche le ſtyle de la proſe, & qu'elle ſe garde touſiours dans les aureilles, iuſques à la fin de l'autre vers. Tu les feras donc les plus parfaits que tu pourras, & ne te contenteras point (comme la plus grand' part de ceux de noſtre temps) qui penſent, comme i'ay dit, auoir accomply ie ne ſçay quoy de grand, quand ils ont rymé de la proſe en vers: tu as deſia l'eſprit aſſez bon, pour deſcouurir tels verſificateurs par leurs miſerables eſcrits, & par la cognoiſſance des mauuais, faire iugement des bons, leſquels ie ne veux particulierement nommer,

pour eſtre en petit nombre,& de peur d'offenſer ceux qui ne ſeroient couchez en ce papier : auſſi que ie deſire euiter l'impudence de telle maniere de gens. Car tu ſçais bien que non ſeulement Κερκμεὺς κερκμεῖ κοτέῃ καὶ τέκτονι τέκτων, mais auſſi ἀοιδὸς ἀοιδῷ.

DES VERS COMMVNS.

LEs vers communs ſont de dix à onze ſyllabes, les maſculins de dix, les fœminins d'onze,& ont ſur la quatrieſme ſyllabe leur repos ou repriſe d'haleine, ainſi que les vers Alexandrins, ſur la fin des ſix premieres ſyllabes. Or comme les Alexandrins ſont propres pour les ſujets heroïques, ceux-cy ſont proprement naiz pour les amours, bien que les vers Alexandrins reçoiuent quelquefois vn ſuject amoureux, & meſmement en Elegies & Eclogues, où ils ont aſſez bonne grace, quand ils ſont bien compoſez. Exemple des vers communs maſculins.

Heureux le Roy qui craint d'offenſer Dieu.

Exemple du fœminin. *Pour ne dormir i'allume la bougie.*

Telle maniere de carmes ont eſté fort vſirez entre les vieux Poëtes François ; ie te conſeille de t'y amuſer quelque peu de temps auant que paſſer aux Alexandrins. Sur toute choſe ie te veux bien aduertir s'il eſt poſſible, (car touſiours on ne fait pas ce qu'on propoſe) que les quatre premieres ſyllabes du vers commun ou les ſix premieres des Alexandrins, ſoient façonnees d'vn ſens, aucunement parfait, ſans l'emprunter du mot ſuiuant. Exemple du ſens parfait. *Ieune beauté Maiſtreſſe de ma vie.*

Exemple du vers qui a le ſens imparfait. *L'homme qui a eſté deſſus la mer.*

DES AVTRES VERS EN GENERAL.

LEs vers Alexandrins & les communs, ſont ſeuls entre tous qui reçoiuent ceſure ſur la ſixieſme & quatrieſme ſyllabe. Car les autres marchent d'vn pas licencieux,& ſe contentent ſeulement d'vn certain nombre que tu pourras faire à plaiſir, ſelon ta volonté, tantoſt de ſept à huict ſyllabes, tantoſt de ſix à ſept, tantoſt de cinq à ſix, tantoſt de quatre à trois, les maſculins eſtans quelquefois les plus longs, quelquesfois les fœminins ſelon que la caprice te prendra. Tels vers ſont merueilleuſement propres pour la Muſique, la Lyre & autres inſtrumens; & pource quand tu les appelleras Lyriques, tu ne leur feras point de tort, tantoſt les allõgeant, tantoſt les accourciſſant, & apres vn grand vers vn petit, ou deux petits, au chois de ton aureille, gardant touſiours le plus que tu pourras vne bonne cadence de vers (comme ie t'ay dit auparauant) pour la Muſique & autres inſtruments. Tu en pourras tirer les exemples en mille lieux de nos Poëtes François. Ie te veux auſſi bien aduertir de hautement prononcer tes vers quand tu les feras, ou pluſtoſt les chanter quelque voix que puiſſes auoir, car cela eſt bien vne des principales parties, que tu dois le plus curieuſement obſeruer.

DES PERSONNES DES VERBES FRANÇOIS, & de l'Orthographe.

TV n'abuſeras des perſonnes des verbes, mais les feras ſeruir ſelon leur naturel, n'vſurpant les vnes pour les autres, comme pluſieurs de noſtre temps. Exemple en la premiere perſonne, *I'alloy*, & non *i'allois*, *il alloit* : ſi ce n'eſt aux verbes

anomaux, deſquels nous auons grand' quantité en noſtre langue, comme en toutes autres, & cela nous donne à cognoiſtre que le peuple ignorant a fait les langages, & non les ſçauans: car les doctes n'euſſent iamais tant creé de Monſtres en leur langue, qui ſe doit ſi ſainctement honorer. Ils n'euſſent iamais dit, *ſum, es, eſt*, mais pluſtoſt, *ſum, ſis, ſit*: & n'euſſent dit, *bonus, melior, optimus*, ains, *bonus, bonior, boniſſimus*: mais ayant trouué deſia les mots faits par le peuple, ils ont eſté contraints d'en vſer pour donner à entendre plus facilement au vulgaire leurs conceptions, par vn langage deſia receu. Tu pourras, auecques licence, vſer de la ſeconde perſonne pour la premiere, pourueu que la perſonne ſe finiſſe par vne voyelle ou diphthongue, & que le mot ſuiuant ſ'y commence, à fin d'euiter vn mauuais ſon qui te pourroit offenſer, comme, *i'allois à Tours*, pour dire, *i'alloy à Tours*, *ie parlois à Madame*, pour, *ie parloy à Madame*, & mille autres ſemblables, qui te viendront à la plume en compoſant. Tu pourras auſſi adjouſter, par licence, vne, s, à la premiere perſonne, pourueu que la ryme du premier vers le demande ainſi. Exemple, *Puiſque le Roy fait de ſi bonnes loix, Pour ton profit, ô France, ie voudrois Qu'on les gardaſt.* Tu ne reietteras point les vieux verbes Picards, comme *voudroye*, pour, *voudroy, aimeroye, diroye, feroye*: Car plus nous aurons de mots en noſtre langue, plus elle ſera parfaicte, & donnera moins de peine à celuy qui voudra pour paſſe-temps s'y employer. Tu diras ſelon la contrainte de ton vers, *or, ore, ores, adoncq, adoncque, adoncques, auecq', auecques*, & mille autres, que ſans crainte tu trancheras & allongeras ainſi qu'il te plaira, gardant touſiours vne certaine meſure conſultée par ton aureille, laquelle eſt certain iuge de la ſtructure des vers, comme l'œil, de la peinture des tableaux. Tu euiteras toute orthographe ſuperfluë & ne mettras aucunes lettres en tels mots ſi tu ne les proferes; au moins tu en vſeras le plus ſobrement que tu pourras en attendant meilleure reformation: tu eſcriras *écrire*, & non, *eſcripre*: *cieux*, & non *cieulx*. Tu pardonneras encores à nos z, iuſques à tant qu'elles ſoient remiſes aux lieux où elles doiuent ſeruir, comme en *roze, choze, eſpouze*, & mille autres. Quant au K, il eſt tres-vtile en noſtre langue, comme en ces mots, *Kar, Kalité, Kantité, Kaquet, Kabaret*, & non le c, qui tantoſt occupe la force d'vn K, tantoſt d'vne S, ſelon qu'il a pleu à nos predeceſſeurs ignorans de les eſcrire, comme *France*, pour *Franſe*: & ſi on te dit qu'on prononceroit *Franze*, tu reſpondras que la lettre, s, ne ſe prononce iamais par vn z. Autant en eſt-il de noſtre g, qui ſouuentesfois occupe ſi miſerablement l'I, conſone, comme en *langage*, pour, *langaje*. Autant en eſt-il de noſtre q, & du c, leſquels il faudroit totalement oſter, d'autant que le K, qui eſt le κ des Grecs, peut en noſtre langue ſeruir ſans violence en lieu du q, & du c. Il faudroit encores inuenter des lettres doubles à l'imitation des Eſpagnols, de ill, & de gn, pour bien prononcer *Orgueilleux, Monſeigneur*, & reformer ou la plus grand' part, noſtre a, b, c, lequel ie n'ay entrepris pour le preſent, t'ouurant par ſi peu d'eſcriture la cognoiſſance de la verité de l'orthographe & de la poëſie que tu pourras plus amplement pratiquer de toy-meſme, comme bien nay, ſi tu comprens ce petit Abbregé, lequel en faueur de toy a eſté en trois heures commencé & acheué. Ioinct auſſi que ceux qui ſont ſi grands maiſtres de preceptes, comme Quintilian, ne ſont iamais volontiers parfaits en leur meſtier. Ie te veux encores aduertir de n'écorcher point le Latin, comme nos deuanciers qui ont trop ſottement tiré des Romains vne infinité de vocables eſtrangers, veu qu'il y en auoit d'auſſi bons en noſtre propre langage. Toutesfois tu ne les deſdaigneras ſ'ils ſont deſia receus & vſitez d'vn chacun: tu compoſeras hardiment des mots à l'imitation des Grecs, & Latins, pourueu qu'ils ſoient gracieux & plaiſans à l'aureille, & n'auras ſoucy de ce que le vulgaire dira de toy, d'autant que les Poëtes, comme les plus hardis, ont les premiers forgé & compoſé les mots, leſquels pour eſtre

beaux & ſignificatifs ont paſſé par la bouche des Orateurs & du vulgaire, puis finablement ont eſté receus, loüez, & admirez d'vn chacun. I'ay entendu par pluſieurs de mes amis, que ſi ceux qui ſe meſloient de la Poëſie les plus eſtimez en ce meſtier du temps du feu Roy François & Henry, euſſent voulu ſans enuie permettre aux nouueaux vne telle liberté, que noſtre langue en abondance ſe feuſt en peu de temps egallée à celle des Romains, & des Grecs. Tu tourneras les noms propres des anciens à la terminaiſon de ta langue, autant qu'il ſe peut faire, à l'imitation des Romains, qui ont approprié ce qu'ils ont peu des Grecs à leur langue Latine, comme Ὀδυσεὺς, *Vlyſſes, Vlyſſe*, ou pour ſyncope *Vlys*. Ἀχιλλεὺς, *Achilles, Achille*, Ἡρακλῆς, *Hercules, Hercule*, ou *Hercul*, Μενέλεως, *Menelaus, Menelas*, Νικόλεως, *Nicolaus, Nicolas*. Les autres ſont demeurez en leur premiere terminaiſon, comme *Agamemnon, Hector, Paris*, & pluſieurs autres que tu pourras par-cy par-là trouuer en la lecture des Autheurs. Tu ne deſdaigneras les vieux mots François, d'autant que ie les eſtime touſiours en vigueur, quoy qu'on die, iuſques à ce qu'ils ayent fait renaiſtre en leur place, comme vne vieille ſouche, vn rejetton: & lors tu te ſeruiras du rejetton & non de la ſouche, laquelle fait aller toute ſa ſubſtance à ſon petit enfant, pour le faire croiſtre & finablement l'eſtablir en ſon lieu, de tous vocables quels qu'ils ſoient en vſage ou hors d'vſage, s'il reſte encores quelque partie d'eux, ſoit en nos verbe, aduerbe, ou participe, tu le pourras par bonne & certaine Analogie faire croiſtre & multiplier, d'autant que noſtre langue eſt encores pauure, & qu'il faut mettre peine, quoy que murmure le peuple, auec toute modeſtie de l'enrichir & cultiuer. Exemple des vieux mots: puis que le nom de *verue* nous reſte, tu pourras faire ſur le nom le verbe *veruer*, & l'aduerbe *veruement*, ſur le nom *d'eſſoine, eſſoiner, eſſoinement*, & mille autres tels; & quand il n'y auroit que l'aduerbe, tu pourras faire le verbe & le participe librement & hardiment: au pis aller tu le cotteras en la marge de ton liure, pour donner à entendre ſa ſignification: & ſur les vocables receus en vſage, comme *pays, eau, feu*, tu feras *payſer, euer, fouër, euement, fouëment*: & mille autres tels vocables qui ne voyent encores la lumiere, faute d'vn hardy & bien-heureux entrepreneur. Or ſi ie cognois que ceſt abregré te ſoit agreable, & vtile à la poſterité, ie te feray vn plus long diſcours de noſtre Poëſie, comme elle ſe doit enrichir, de ſes parties plus neceſſaires, du iugement qu'on en doit faire, ſi elle ſe peut regler aux pieds des vers Latins, & Grecs, ou non, comme il faut compoſer des verbes frequentatifs, inchoatifs, des noms comparatifs, ſuperlatifs & autres tels ornements de noſtre langage pauure & manque de ſoy: & ne ſe faut ſoucier, comme ie l'ay dit tant de fois, de l'opinion que pourroit auoir le peuple de tes eſcrits, tenant pour regle toute aſſeurée, qu'il vaut mieux ſeruir à la verité, qu'à l'opinion du peuple, qui ne veut ſçauoir ſinon ce qu'il void deuant ſes yeux, & croyant à credit, penſe que nos deuanciers eſtoient plus ſages que nous, & qu'il les faut totalement ſuiure, ſans rien inuenter de nouueau, en cecy faiſant grand tort à la bonne nature laquelle ils penſent pour le iourd'huy eſtre brehaigne & infertile en bons eſprits, & que dés le commencement elle a reſpandu toutes ſes vertus ſur les premiers hommes, ſans auoir rien retenu en eſpargne, pour donner comme mere tres-liberale à ſes enfans, qui deuoient naiſtre apres au monde par le cours de tant de ſiecles à venir.

FIN DE L'ART POETIQVE.

1636

LA VIE
ET TOMBEAV DE
PIERRE DE RONSARD,
GENTIL-HOMME
VENDOMOIS.

LA VIE DE PIERRE DE RONSARD, GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

PAR CLAVDE BINET,

A FRANÇOIS SON FILS.

C'Estoit vne couſtume obſeruée par les Anciens, de repreſenter les beaux faicts & vertueuſes actions des hommes Illuſtres de leur temps, à fin que l'exemple viuant qui auoit inſtruit les bonnes mœurs, ou enrichy les ſciences, ne pouuant touſiours durer, ny poſſible ſe renouueler, venant à faillir, peuſt aucunement reuiure & ſeruir de miroüer à la poſterité dans la poliſſure de leurs eſcrits immortels. Mais comme ces grandes vertus eſtoient les fruicts des premiers ſiecles, ainſi le monde s'enuieilliſſant, comme vne terre brehaigne & laſſe de porter, les ſemences auſſi degenerent en marſe & peruerſe nature, il ne faut point s'eſtonner, puis que par l'effort de la barbarie les plus belles & rares vertus ont defailly, ſi on a delaiſſé ce tant vtile labeur: aduenant ordinairement qu'au meſme temps qu'elles paroiſſent, elles trouuent qui les priſe & honore, comme toutes choſes naiſſent auec leur aliment naturel, & finiſſent auſſi de meſme. Depuis, comme vne terre repoſée de longue-main, noſtre France ayant repris ceſte premiere vigueur, & produit de noſtre temps, tant d'excellens & rares eſprits en toutes ſortes d'arts & ſciences; i'ay bien voulu renouueler ceſte mode, & choiſir vn Ronſard, Prince & Pere de nos Poëtes, & celuy qui a le premier donné l'air de la perfection à l'eloquence Françoiſe pour ſubjet, & d'eſcrire ſa vie, à fin que toy & tes ſemblables ſoyez aiguillonnez à bien faire en la profeſſion où ſerez appellez ſouz l'eſperance d'vne gloire ſolide, glorieuſe amorce des nobles eſprits: car il eſt certain que quand on fait couſtume de loüer des belles actions, on eſt plus incité à les pratiquer & enſuiure; & au contraire lors qu'on ne fait cas de rendre loüanges à ceux qui les meritent, on fait bien peu de conte de faire choſes loüables: Voylà pourquoy ce diſcours ou meritera quelque loüange pour l'honneur de ſon ſubjet, ou pour le moins quelque excuſe, pour le deſir que i'auray eu de reſtablir vne bonne couſtume, preſque abolie & perduë.

Pierre de Ronſard eſt iſſu d'vne des nobles familles de France, de la maiſon des Ronſards au pays de Vendomois, l'antiquité de laquelle eſt aſſez auoüée & remarquée des plus curieux, pour auoir tiré ſon origine des confins de la Hongrie & de la Bulgarie, où le Danube voiſine de plus pres le pays de Thrace, qui deuoit auſſi bien qu'à la Grece donner à la France l'origine d'vn ſecond Orphée, auquel lieu ſe trou-

ue vne Seigneurie appellée le Marquiſat de Ronſard. Et l'etymologie de ce nom en monſtre quelque choſe; Ronſard ſignifiant en la langue du pays, comme qui diroit cœur cheualeureux; auſſi les armes de ceſte maiſon ſemblent l'exprimer, ayant pour tymbre vn cheual, & dans l'eſcuſſon trois poiſſons, qu'on dit en la meſme langue ſe nommer Roſſ, c'eſt à dire cheuaux, & ſe trouuer dans le Danube. De là pourroit auoir eſté nommée la Seigneurie de la Poiſſonniere, maiſon paternelle de Ronſard. De ce Marquiſat ſortit vn puiſné nommé Baudouin, qui ſe voulant faire voye à l'honneur par la pointe des armes, aſſembla vne compaignie de Gentils-hommes puiſnez, auſquels il fit trauerſer la Hongrie & l'Alemagne, gaignant la Bourgongne pour venir en France, qui eſtoit lors le champ de vertu, & ſ'offrir au Roy Philippes de Valois, adonc empeſché en vne forte guerre contre les Anglois, lequel l'employa en charges ſi honorables, & auſquelles il fit ſi bon ſeruice à la Couronne, qu'il eut occaſion par les bien-faits du Roy, qui ſe ſouuint de ſes merites, d'oublier ſon pays, & baſtir vne nouuelle fortune en France, où il trouua ſortable party pour s'eſtablir au pays de Vendomois, region fertile & agreable, tant pour la temperature du Ciel, que pour la bonté du terroir. De là fit ſouche ceſte maiſon des Ronſards François, d'où ſortirent pluſieurs grands perſonnages, & entre autres vn Iulian, qui fut (à ce que l'on dit) Eueſque du Mans, & continua en grandes & nobles alliances iuſques à Loys de Ronſard, pere de Pierre, qui s'allia de la maiſon de Chandrier, conjointe de proche alliance à celle du Bouchage, de la Trimoüille, & de Roüaux, deſquelles ſont ſortis pluſieurs grands Capitaines & illuſtres Seigneurs, dont nos hiſtoires Françoiſes & la France encor, à bon droit ſe glorifient. Quant à celle de Chandrier, elle fut fort recommandée en ſon temps, pour le regard du ſignalé ſeruice qu'elle fit à la France, ayant repris ſur les Anglois la ville de la Rochelle: En remarque dequoy y a vne ruë qui ſe nomme encore auiourd'huy du nom de l'vn de ceſte famille, qui en ce grand & remarquable exploit, s'eſtoit rendu chef de l'entrepriſe. Ce que ie n'ay peu oublier, luy meſme le teſmoignant en l'Elegie à Remy Belleau. Et la Nobleſſe de ceſte maiſon eſt telle, que le ſieur du Faux Angeuin nous a laiſſé en ſes Memoires par longue deduction des Genealogies, qu'elle attouchoit de pres par le moyen de la Trimoüille à ceſte tres-noble maiſon de Craon plus ancienne Baronnie d'Anjou, alliée des Comtes d'Anjou, & de laquelle ſont deſcendus par l'aliance de l'Emperiere Mathilde les Roys d'Angleterre: de maniere qu'il mettoit en euidence que Ronſard eſtoit allié au ſeize ou dix-ſeptieſme degré d'Elizabeth Royne d'Angleterre. Quoy qu'il en ſoit, toutes ces grandes maiſons ne l'ignorent point, & s'en glorifient. Loys de Ronſard ſon pere fut Cheualier de l'Ordre & Maiſtre d'Hoſtel du Roy François I. qui pour la ſageſſe & fidelité qui eſtoit en luy fut choiſi pour accompagner François Dauphin de Viennois, & Henry Duc d'Orleans ſes enfans en Eſpagne, pendant qu'ils y furent en hoſtage pour le Roy leur pere, d'où il les ramena, au grand contentement de la France. Ce Loys auoit quelque cognoiſſance des lettres, & principalement de la Poëſie, meſmes faiſoit quelquefois des vers, tels toutefois que le temps pouuoit porter: & me ſouuient en auoir ouy reciter quelques-vns à noſtre Ronſard, qui monſtroient que la Poëſie ne s'acquiert pas tant comme elle s'inſinuë en nous d'vn inſtinct naturel en naiſſant, lequel auec vn plus grand heur toutefois, ainſi qu'vn heritage paternel, le fils a monſtré auoir continué en luy par droit ſucceſſif, y ayant le premier conjoint l'eſtude des lettres Grecques & Latines, deux inſtrumens neceſſaires à la perfection de l'eloquence. Du Mariage de Loys & de Ieanne de Chandrier naſquit Pierre de Ronſard au Chaſteau de la Poiſſonniere au village de Couſture en la Varenne du bas Vendomois, ſitué ſur le pied d'vn couſtau qui regarde la region Septentrionnale, vn

Samedy 11 de Sept. 1524. Auquel iour, le Roy François I. fut prins deuant Pauie. Et pourroit-on douter ſi en meſme temps la France receut par ceſte prinſe mal-encontreuſe vn plus grand dommage, ou vn plus grand bien par ceſte heureuſe naiſſance, à laquelle eſtoit aduenu comme à d'autres de grands perſonnages, d'eſtre remarquée d'vne ſi memorable rencontre. Ainſi que la naiſſance du grand Alexandre fut ſignalée & comme eſclairée par l'embraſement du Temple de Diane en la ville d'Epheſe. Mais peu s'en falut que le iour de ſa naiſſance ne fut auſſi le iour de ſon enterrement: car comme on le portoit baptizer du Chaſteau de la Poiſſonniere en l'Egliſe du lieu, celle qui le portoit trauerſant vn pré, le laiſſa tomber par meſgarde à terre, mais ce fut ſur l'herbe & ſur les fleurs, qui le receurent plus doucement: & eut encor cet accident, vne autre rencontre qu'vne Damoiſelle qui portoit vn vaiſſeau plein d'eau roſe & d'amas de diuerſes herbes & fleurs ſelon la couſtume, penſant aider à recueillir l'enfant, luy renuerſa ſur le chef vne partie de l'eau de ſenteurs, qui fut vn preſage des bonnes odeurs, dont il deuoit remplir la France, des fleurs de ſes doctes eſcrits. Il ne fut l'aiſné de ſa maiſon, ains eut cinq freres nez auparauant luy, dont les deux moururent au berceau, trois autres auec noſtre Ronſard reſterent, dont l'aiſné fut Claude de Ronſard, qui ſuiuit les armes: Loys qui eſtoit l'vn des trois, fut Abbé de Tyron, & de Beau-lieu; Quant à Pierre, ſon pere le fit inſtruire en ſa maiſon de la Poiſſonniere aux premiers traits des lettres, par vn Precepteur qu'il y tint expres iuſques à l'âge de 9. ans, qu'il le fit conduire à Paris au College Royal de Nauarre, où eſtoit lors Charles Cardinal de Lorraine, qui le cogneut, & l'ayma deſlors pour ſes premieres vertus, penſant ſon pere qu'il deuſt continuer l'eſperance qu'il auoit conceuë de luy, lors qu'auec vne ſi grande viuacité d'eſprit, il ſurpaſſoit tous ſes freres à comprendre les premiers commencemens des lettres. Il n'auoit pas eſté demy-an ſous la charge d'vn de Vailly, quand rebuté par la rudeſſe de ſes Precepteurs, comme ordinairement vn beau naturel ne veut eſtre forcé par vne rigueur pedanteſque, il commença à ſe deſgouſter de l'eſtude, dequoy ſon pere aduerty, le fit venir en Auignon, où pour lors eſtoit le Roy, ſur les preparatifs d'vne grande & puiſſante armée contre l'Empereur Charles Quint, & le donna pour gage à François fils aiſné du Roy, le dediant aux armes, auec lequel il ne fut que trois iours qu'il mourut à Tournon. De là il fut donné à Charles Duc d'Orleans Second fils du Roy, où il continua quelque temps fort agreable à ſon maiſtre, tant pour vne beauté grande qui reluiſoit en luy, que pour la bonne & auguſte façon qui en vn âge ſi tendre ſembloit promettre quelque choſe de bien grand à l'aduenir. Et de fait ſur ceſte eſperance à fin de luy faire voir du pays, le Duc d'Orleans le donna Page à Iacques de Stuart Roy d'Eſcoſſe, qui eſtoit venu eſpouſer Madame Magdeleine fille du Roy François, qui l'emmena en ſon Royaume, où il demeura deux ans, & en Angleterre ſix mois, ayant appris la langue en peu de temps: il acquit ſi grande faueur pres de ce Prince qui l'aimoit fort, que peu s'en falut que la France ne perdit celuy qu'elle auoit nourri pour eſtre vn iour la trompette de ſa renommée. Le bon inſtinct toutesfois de vray François le chatoüilloit à toutes heures de reuenir en France, ce qu'il fit: & ſe retira vers le Duc d'Orleans ſon Maiſtre, qui le retint Page en ſon Eſcurie où il auoit pour compagnon & familier amy le Seigneur de Carnaualet. Mais comme le Duc d'Orleans eut pris garde que Ronſard en tous exercices eſtoit le mieux appris de ſes Pages, fuſt à dancer, luitter, ſauter, ou eſcrimer, fuſt à monter à cheual & le manier, ou voltiger: ne voulant qu'vn ſi beau naturel s'engourdiſt en pareſſe il le deſpeſcha pour quelques affaires en Flandres & Zelande, auec charge expreſſe de paſſer iuſques en Eſcoſſe; ce qu'il fit, s'eſtant embarqué auec le Sieur de Laſſigny Gentil-homme François: auquel voyage, penſant tirer en

Eſcoſſe, le vaiſſeau auquel il eſtoit, fut tellement, durant trois iours, pourmené par la tempeſte qu'il cuida ſur la coſte d'Angleterre eſtre briſé contre vn rocher: malheur, qui fut ſeulement differé, pour ſauuer principalement noſtre futur Arion d'vn tel naufrage: car le nauire qui auoit eſchappé tant de dangers, apres auoir laiſſé ſa charge ſur la rade d'Eſcoſſe ſans peril fit naufrage au port, briſé & enfoncé auec tout le bagage, que le plus grand ſoin de ſauuer la vie laiſſa à la mercy des flots. Retourné qu'il fut de ce voyage, ayant attaint ſeulement l'âge de 15. à 16. ans, ayant eſté au Duc d'Orleans cinq ans & iuſques à ſon deceds, & depuis à Henry, qui fut depuis Roy, l'an 1540. fut mis en la compagnie de Lazare de Baif, grand perſonnage, & des plus doctes de ce temps-là, lequel ayant ja eſté employé en belles & grandes charges, alloit lors Ambaſſadeur pour le Roy à Spire, ville Imperiale d'Allemagne, où ſe deuoit tenir vne Diete. En ce voyage, & ſous vn ſi grand perſonnage, bien que la ieuneſſe ſoit touſiours eſloignée de toute ſtudieuſe occupation pour les plaiſirs volonraires qui la maiſtriſent, ſi eſt-ce que dés ſon enfance ayant touſiours eſtimé l'eſtude des bonnes lettres, l'heureuſe felicité de la vie, & ſans laquelle on doit deſeſperer de pouuoir iamais attaindre au comble du parfait contentement; Il commença à pratiquer auec iugement, outre l'exercice de la vertu, les mœurs & façons eſtrangeres, & à obſeruer curieuſement les choſes plus remarquables. Il apprit en peu de temps la langue Allemande, ayant l'eſprit capable de toutes diſciplines, qu'il façonna beaucoup en la compagnie d'vn ſi ſçauant perſonnage, que les plus doctes d'Allemagne recherchoient, non tant pour le rang qu'il tenoit, que pour ſa doctrine ſinguliere. Apres ce voyage, il en fit vn autre en Piedmont, auec ce grand Capitaine de Langey, pour faire ſeruice au Roy, en la profeſſion, où le flot des affaires du temps, & non l'inclination de ſa nature le pouſſoit. S'eſtant puis apres retiré en la Cour, il luy auint vn mal-heur, s'il faut appeller de ce nom ce qui fut cauſe d'vn plus grand bien, c'eſt que pendant qu'il eſtoit en Allemagne, il fut contraint de boire des vins tels qu'on les trouue, la plus grand part ſouffrez & mixtionnez: Occaſion, auec les tourmens de mer, les incommoditez des chemins, & autres peines de la guerre, qu'il auoit ſouffertes, que pluſieurs humeurs groſſieres luy monterent au cerueau, tellement qu'elles luy cauſerent vne defluxion, puis vne fiéure tierce, dont il deuint ſourdaut; maladie qui luy a continué iuſques à la mort, & qui a ſemblé auoir eſté fatale à nos Poëtes, comme à du Bellay, à noſtre Dorat & autres, ainſi que la perte de la veuë aux excellens Poëtes Grecs, Thamyre, Tireſie, Steſichore: comme pareillement au diuin Homere, qui s'eſtant embarqué auec le marinier Mentes pour apprendre les diuerſes façons des peuples, & la nature des choſes, apres auoir abordé l'Iſle d'Itaque, receut vn catharre ſur les yeux qui luy fit perdre la veuë eſtant arriué à Colophone. Voyla comme deux grands Poëtes par vn preſque ſemblable ſort ſe virent priuez des ſens fort neceſſaires: Homere, les eſcrits duquel tout le monde deuoit voir & lire ſi ſoigneuſement, de celuy de la veuë; & Ronſard; la douce cadence des vers, duquel deuoit eſtre recueillie des plus delicates oreilles du monde, de celuy de l'ouïe. I'appelleray toutefois ce mal-heur bienheureux, qui fut cauſe que Ronſard, qui pour s'auancer pres des Grands par le chemin des Courtiſans, euſt (peut-eſtre) perdu ſon temps inutilement, changea de deſſein, & reprit les eſtudes laiſſées, encore qu'il euſt ja aſſez bonne part aux graces du Roy Henry II. nouuellement venu à la Couronne, duquel il auoit eſté quelque temps Page, ſous la charge du ſieur de Granual: Car ce Prince l'eſtimoit entre tous les Gentils-hommes de ſa Cour, pour emporter le prix en tous les honneſtes exercices, auſquels la Nobleſſe de France eſtoit ordinairement addonnée. Ce que Dorat ſon Precepteur & le pere de tous nos Poëtes a teſmoigné en l'Ode qu'il

qu'il fit à Ronſard, quand il dit de luy en la premiere Antiſtrophe:

O flos virûm, &
Decus oliui, aut illius
Virilis quo oblinitur
Et artus terit
Amyclæa pubes,
Aut illius quod hilares
Ferè Camœnæ obolent.

Puis tout en ſuiuant en l'Epode:

Nam ſi quis artem ſinuoſáque
Corporis volumina velit,
Quibus corpus aptè
Vel in equum, vel de equo
Volans micat in audacibus
Pugnis, ſtupebit dicatum grauibus vmbris
Muſarum, agilibus quoque
Saltibus Martis expediſſe membra.

Outre que ſa grace & ſa beauté le rendoit fort agreable à tout le monde: car il eſtoit d'vne ſtature fort belle, auguſte & Martiale, auoit les membres forts & proportionnez, le viſage noble, liberal & vrayement François, la barbe blondoyante, cheueux chaſtains, nez aquilin, les yeux pleins de douce grauité, & le front fort ſerein; mais ſur tout ſa conuerſation eſtoit facile & attrayante. Ayant pris ſa nourriture auec la ieuneſſe du Roy, & preſque de pareil aage, il commençoit à eſtre fort eſtimé pres de luy: & de fait, le Roy ne faiſoit partie, fuſt à la luitte, fuſt au balon, & autres exercices propres à degourdir & fortifier la ieuneſſe, où Ronſard ne fuſt touſiours appellé de ſon coſté: Teſmoin lors que le Roy fit partie au balon dans le pré aux Clercs, auec Monſieur de Longueuille: où le Roy ne voulut iamais commencer le jeu qu'il n'y fuſt, & dit tout haut, apres auoir gaigné, que Ronſard en eſtoit la cauſe. Or quelque faueur qui le peuſt chatoüiller, & qui ſemblaſt le ſemondre à vne belle fortune, demeurant en Cour, conſiderant qu'il eſtoit mal-aiſé auec le vice d'oreilles de s'y auancer, & d'y eſtre agreable, où l'entretien & diſcours ſont plus neceſſaires que la vertu, & où il faut pluſtoſt eſtre muet que ſourd, il penſa de transferer l'office des oreilles à celuy des yeux, par la lecture des bons liures, & ſe mettre à l'eſtude à bon eſcient. Comme au contraire, par ſemblable neceſſité toutesfois, Homere s'eſtoit ſeruy des oreilles pour la veuë. Et ce qui luy augmenta ce deſir, fut vn Gentil-homme nommé le Seigneur Paul, Eſcoſſois, ainſi que diſent aucuns: Baïf m'a aſſeuré toutesfois qu'il eſtoit Piedmontois, lequel auoit eſté Page auec Ronſard, & ne laiſſoit de hanter l'Eſcurie du Roy, qui eſtoit lors vne eſcole de tous honneſtes & vertueux exercices, comme auſſi faiſoit Ronſard. Ce Gentil-homme auoit fort bien eſtudié les Poëtes Latins, & meſmes lors qu'il eſtoit Page auoit touſiours vn Virgile en main, interpretant aucunesfois à Ronſard quelques beaux traits de ce grand Poëte, où il prit ſi grand appetit, que depuis il ne fut iamais ſans vn Virgile, iuſques à l'apprendre entierement par cœur: tant peut ſeruir la nourriture du premier lait qui laiſſe touſiours en nous vne habitude de ſa premiere qualité. Il ne laiſſoit toutesfois d'auoir touſiours en main quelque Poëte François, qu'il liſoit auec iugement, & principalement (comme luy-meſme m'a maintefois raconté) vn Iean le Maire de Belges, vn Romant de la Roſe, & les œuures de Clement Marot, leſquelles il a depuis appellé, comme on lit que

Virgile disoit de celles d'Ennie, les nettayeures dont il tiroit comme par vne industrieuse laueure de riches limures d'or. Fust donc par la lecture de ces liures, fust par la hantise de ce docte Gentil homme, qui luy donna entierement le gouust de la Poësie, & le premier jetta en son esprit la semence de tant de beaux fruicts qu'il a depuis produits à l'honneur de nostre France; l'an 1543. il fit trouuer bon à son pere le desir de se remettre aux lettres, mais non en intention qu'il s'addonnast à la Poësie, luy defendant expressément de tenir aucun liure François, l'ayant cogneu presque dés le berceau enclin au mestier des Muses. Mais quoy? vn tel esprit, qui dés sa naissance auoit receu ceste infusion & fatale impression pour la Poësie, qu'on ne peut destourner, ne se pouuoit lier d'autres loix que des siennes: joinct que son pere mourut bien tost apres, à sçauoir le sixiesme iour de Iuin 1544. en la ville de Paris seruant son quartier chez le Roy. Ronsard donc voulant recompenser le temps perdu, ayant le plus souuent pour compagnon le sieur de Carnaualet, Gentil-homme Breton, & des mieux nourris, se desroboit de l'Escurie du Roy, pres de laquelle il estoit logé aux Tournelles, pour passer l'eau, & venir trouuer Iean Dorat, honneur du pays Limosin, excellent personnage, & celuy que l'on peut dire la source qui a abbreué tous nos Poëtes des eaux Pieriennes; ou, comme Ronsard a dit de luy, le premier qui a destoupé la fontaine des Muses par les outils des Grecs & le reueil des sciences mortes, auquel ie dois aussi vne bonne partie de mes estudes. Dorat demeuroit lors au quartier de l'Vniuersité chez le Seigneur Lazare de Baïf Maistre des Requestes ordinaires de l'Hostel du Roy, & enseignoit les lettres Grecques à Iean Antoine de Baïf son fils, personnage aussi des plus doctes, & des premiers compagnons de Ronsard, & maintenant vn des derniers suruiuans à ceste premiere & docte volée de bons esprits, qui se fit paroistre en ce temps-là, & auquel est deu l'honneur des premiers vers François, mesurez à la mode des Grecs & Latins. Depuis Ronsard ayant sceu que Dorat alloit establir vne Academie au College de Coqueret, duquel on luy auoit baillé le gouuernement, ayant sous sa charge le ieune Baïf, il delibera de ne perdre vne si belle occasion, & de se loger auec luy: car ayant esté comme charmé par Dorat du philtre des bonnes lettres, il vid bien que pour sçauoir quelque chose, & principalement en la Poësie, il ne falloit seulement puiser l'eau és riuieres des Latins, mais recourir aux fontaines des Grecs. Il se fit compagnon de Iean Antoine de Baïf, & commença à bon escient par son emulation à estudier: vray est qu'il y auoit grande difference: car Baïf estoit beaucoup plus auancé en l'vne & l'autre langue, encor que Ronsard surpassast beaucoup Baïf d'aage, l'vn ayant vingt ans passez, & l'autre n'en ayant que seize. Neantmoins la diligence du Maistre, l'infatigable trauail de Ronsard, & la conference amiable de Baïf, qui à toutes heures luy desnoüoit les plus fascheux commencemens de la Langue Grecque, comme Ronsard, en contre-eschange, luy apprenoit les moyens qu'il sçauoit pour s'acheminer à la Poësie Françoise, furent cause qu'en peu de temps il recompensa le temps perdu. Et n'est à oublier que Dorat par vn artifice nouueau luy apprenoit la langue Latine, sçauoir est par la Grecque. Nous ne pouuons aussi oublier de quel desir & enuie ces deux futurs ornemens de la France s'addonnoient à l'estude: car Ronsard qui auoit esté nourri ieune à la Cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'estude iusques à deux ou trois heures apres minuict, & se couchant reueilloit Baïf qui se leuoit & prenoit la chandelle, & ne laissoit refroidir la place. En ceste contention d'honneur, il de-

meura ſept ans auec Dorat, continuant touſiours l'eſtude des lettres Grecques & Latines, & de la Philoſophie, & autres bonnes ſciences, pour leſquelles il fut auſſi auditeur d'Adrian Turnebe Lecteur du Roy, & l'honneur des bonnes lettres. Il s'adonna deſlors ſouuent à faire quelques petits Poëmes, où paroiſſoit deſia ie ne ſçay quoy du magnanime charactere de ſon Virgile, premiers eſſais d'vn ſi braue ouurier. Quand Dorat eut veu que ſon inſtinct ſe deceloit à ces petits eſchantillons, il luy predit qu'il ſeroit quelque iour l'Homere de France : car Dorat a eu touſiours ie ne ſçay quoy d'vn diuin Genie, pour preuoir les choſes à venir : parole qu'il s'engraua fort auant en l'eſprit : & pour le nourrir de viande propre, luy leut de plain vol le Promethée d'Eſchyle, pour le mettre en plus haut gouſt d'vne Poëſie qui n'auoit encore paſſé les mers de deçà ; qui pour teſmoignage du profit qu'il auoit fait, traduit ceſte Tragedie en François : l'effect de laquelle, ſi toſt que Ronſard eut ſauouré ; Et quoy, dit il à Dorat, mon Maiſtre, m'auiez-vous caché ſi long temps ces richeſſes? Ce fut ce qui l'incita encor, outre le conſeil de ſon Precepteur, à tourner en François le Plutus d'Ariſtophane, & le faire repreſenter en public au Theatre de Coqueret, qui fut la premiere Comedie Françoiſe iouée en France. Baïf auſſi comme luy y mit ſon enuie, & à l'exemple de ces deux ieunes hommes, pluſieurs beaux eſprits ſe reſueillerent & vindrent boire en ceſte fontaine dorée, comme M. Antoine de Muret, qui auoit ja grand auancement en l'eloquence Latine, Lancelot Charles, Remy Belleau, & quelques autres, qui tous enſemble à l'enuy faiſoient chacun iour ſortir des fruits nouueaux, & non encor veuz en noſtre contrée. Pour ne demeurer ingrat de tant de biens, vne des premieres Odes, qu'il, fit fut à la loüange de Dorat, & commençoit ainſi :

Puiſſé-ie entonner vn vers,
Qui raconte à l'Vniuers
Ton los porté ſur ſon aile,
Et combien ie fus heureux
Succer le laict ſauoureux
De ta feconde mammelle.
Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement
Ie ne ſçay quelles merueilles,
Que vulgaires ie rendy,
Et premier les eſpandy
Dans les Françoiſes oreilles.

Mais Ronſard qui n'auoit faute ny de cœur ny d'enthouſiaſme, pour monſtrer que la Poëſie eſtoit née auec luy en France, oſa paſſer plus auant, & pria Dorat de luy ouurir le chemin d'Homere, de Pindare & de Lycophron : il ne vid pas ſi toſt le paſſage ouuert qu'il ſe fit maiſtre de la campagne : voyant que noſtre langue eſtoit pauure il taſcha de la desfricher & enrichir, inuentant mots nouueaux, rappellant & prouignant les vieux, adoptant les eſtrangers, & la reueſtant de propres Epithetes, & de mots heureuſement compoſez à la façon des Grecs : bref, il traça le chemin pour aller chercher des treſors en plus d'vn lieu, & ſuppleer à ſa neceſſité. Il eſſaya premierement à ſe rompre, façonner & fortifier ſur la Lyre d'Horace, lequel, tant s'en faut qu'en le liſant & pratiquant en noſtre langue, il ſe deſbauchaſt d'oſer quelque choſe apres Pindare, que cela luy ſeruit d'aiguillon pour l'entreprendre, eſtimant l'eſprit François capable de toute perfection. Dequoy

il vint ſi bien à chef, que les plus doctes iugerent que la Lyre Grecque-Latine eſtoit deuenuë Françoiſe. Ce que Iean Dorat, qui alors deſnoüoit les plus enuelopez paſſages de l'obſcur Lycophron, & qui le premier par ceſt Autheur apprit à nos François la façon des Anagrammes, teſmoigna par les premiers qui furent faicts du nom de Ronſard, dont l'vn eſtoit, ROSE DE PINDARE, & l'autre, ΣΩΣ Ο ΤΕΡΠΑΝΔΡΟΣ, les lettres ſurabondantes, dont les pareilles ont eſté vne fois employées, ſe reüniſſans enſemble par vne licence permiſe ou excuſable. La premiere Ode qu'il fit, fut la Complainte de Glauque à Scylle, & celle qu'il addreſſe à Iacques Pelletier ſur l'argument des beautez qu'il voudroit en ſon amie: auſſi ne ſont-elles point meſurées ny propres à la Lyre, ainſi que l'Ode le requiert, non plus que quelques autres qu'il fit en ce meſme temps. Il commença donc alors à pourpenſer de grands deſſeins pour mettre noſtre langue hors d'enfance, ayant fait prouiſion de toutes matieres neceſſaires: car d'vn coſté il auoit leu les Autheurs Grecs & Latins auec tel meſnage qu'il ne ſe pouuoit preſenter ſubjet dont il n'euſt remarqué quelque excellent traict des anciens: d'ailleurs il auoit couru ſuffiſamment la Philoſophie en toutes ſes parties, & pour l'elegance des paroles, il n'y auoit mot propre en noſtre langue qu'il n'euſt curieuſement recherché, ne deſdaignant d'aller aux boutiques des artiſans, & pratiquer toutes ſortes de meſtiers pour apprendre leurs termes, prenant garde aux moindres choſes, tant naturelles que celles où l'artifice des hommes ſe rend admirable, faiſant ſon profit de toutes.

Enuiron ce temps, qui eſtoit l'an mil cinq cens quarante neuf, ainſi qu'il retournoit d'vn voyage de Poictiers à Paris, de fortune il ſe rencontra en vne meſme hoſtellerie auec Ioachim du Bellay, ieune Gentil-homme Angeuin, & iſſu de ceſte illuſtre & docte maiſon de Du-Bellay, lequel en retournant auſſi de Poictiers de l'eſtude des Loix, où il auoit eſté dedié, comme ordinairement les bons eſprits ne ſe peuuent celer non plus que la lumiere de Phœbus Apollon leur guide, ils ſe firent cognoiſtre l'vn à l'autre, pour eſtre non ſeulement alliez de parentage, mais de meſme inclination aux Muſes: qui fut cauſe qu'ils acheuerent le voyage enſemble; & depuis l'attira Ronſard à demeurer auec luy & Baïf, pour en ceſt heureux Trium-virat, & à la ſemonce les vns des autres, donner effect à l'ardent deſir qu'ils auoient de reſueiller la Poëſie Françoiſe, auant eux foible & languiſſante: par la hantiſe deſquels, luy qui s'eſtoit plus addonné à la Poëſie Latine qu'à la Françoiſe, changea beaucoup ſon ſtyle qui ſentoit encore quelque choſe de rance & du vieux temps. C'eſtoit à qui mieux mieux feroit, tantoſt ſur le ſubject d'Amour, qui deſlors quitta l'Italie pour voler en France; tantoſt ſur quelque autre ſubject, que le temps leur preſentoit: Comme Ronſard, qui ne pouuoit plus ſe tenir en ſes bornes, fit premierement voir le iour à l'Epithalame ſur le mariage de Monſieur de Vendoſme, qui eſpouſa Madame Ieanne d'Albret Royne de Nauarre, puis vn Poëme ſur l'entrée du Roy à Paris qu'il a ſupprimé, qui fut ſuiuy de l'Hymne de la Paix. Baïf auſſi en meſme temps mit en lumiere le Poëme de la Paix, & le rauiſſement d'Europe. Depuis Ronſard s'eſtant en-amouré d'vne belle fille Bleſienne qui auoit nom Caſſandre, le 21. iour d'Auril en vn voyage qu'il fit à Blois, où eſtoit la Cour, ayant lors atteint l'aage de 20. ans, reſolut de la chanter, tant pour la beauté du ſujet que du nom, dont il fut eſpris auſſi-toſt qu'il l'eut veuë, ainſi que par vn inſtinct diuinement inſpiré: ce qu'il ſemble aſſez vouloir donner à cognoiſtre par ceſte Deuiſe qu'il print alors, ΩΣ ΙΔΟΝ, ΩΣ ΕΜΑΝΗΝ. Auſſi par ceſte Caſſandre Troyenne, on dit qu'il repreſenta myſtiquement

l'enuie qu'il auoit de chanter l'origine de nos Rois, iſſus des Troyens : ſubjet dont il eſtoit deſlors amoureux. Ainſi que le bruit couroit des Amours de Caſſandre, & de quatre liures d'Odes, que ja Ronſard promettoit à la façon de Pindare & d'Horace, comme le plus ſouuent les bons eſprits ſont jaloux les vns des autres ; Du Bellay, qui auoit ſur le meſme ſubjet d'Amour, chanté ſon Oliue, apres luy voulut s'eſſayer aux Odes ſur l'inuention & crayon de celles de Ronſard, qu'il trouua moyen de tirer & de voir ſans ſon ſçeu. Il en compoſa quelques-vnes, leſquelles auec quelques Sonnets ſans mot dire, penſant preuenir la renommée de Ronſard, il mit en lumiere ſous le nom de Recueil de Poëſie, qui n'engendra en Ronſard, ſi non vne enuie, à tout le moins vne raiſonnable ialouſie contre du Bellay, iuſques à intenter action contre luy pour le recouurement de ſes papiers leſquels ayant retiré par droit, non ſeulement ils quitterent leur querelle, mais Ronſard ayant incité du Bellay à continuer ſes Odes, redoublerent leur amitié, & iugerent que telles petites ambitions ſont les plus douces & ordinaires peſtes des cœurs genereux : & que comme les eſprits jaloux de gloire facilement ſe courroucent, auſſi promptement ſe reüniſſent-ils ; les Muſes ne pouuans demeurer ſeules, ains viuans touſiours de compagnie. Mais apres qu'il eut fait voir le iour à ſes Amours, & à quatre liures d'Odes, à ceſte naiſſante gloire de Ronſard, s'oppoſa vn gros eſcadron de petits rimeurs de Cour, qui pour auoit fait vn petit Sonnet Petrarquiſé, vn Dizain, ou vn Rondeau auec le refrain mal à propos, penſoient auoir ſeuls merité tous les Lauriers d'Apollon. Le chef de ceſte bande fut Melin ou Meluſin, Gentil-homme de Sainct Gelais, iſſu de celle de Luſignan en Poictou, tant celebre par les incroyables merueilles de la Fée Meluſine, qui pour ſçauoir plus que les autres, & auoir acquis beaucoup de credit enuers les Grands, & principalement aupres du Roy, oſa bien ſe deſcouurir, & pluſtoſt meu du cry de ces grenoüilles courtiſanes, que de ſon propre iugement, penſoit troubler l'eau Pegaſine à cet Apollon nouueau, quand de mauuais cœur en pleine aſſemblée deuant le Roy, il calomnia les œuures de Ronſard. Mais quoy, vn grand Poëte comme ceſtuy-cy, ne deuoit pas auoir moins de Zoïles & de Carbiles qu'Homere & Virgile, puis qu'il deuoit ſucceder à pareille loüange. Il a touché luy-meſmes ceſte querelle en l'Hymne qu'il fit apres la mort de Madame Marguerite, Royne de Nauarre, imprimé auec ſes autres Epitaphes faits par les trois Sœurs Angloiſes, où ſe liſoit autres-fois ſur la fin.

Eſcarte loin de mon chef
Tout mal-heur & tout meſchef,
Preſerue-moy d'infamie
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fay que deuant mon Prince
Deſormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Mais en faueur de Saint Gelais, qui rechercha depuis ſon amitié, il ne changea pas ſeulement ces vers qui ſe liſent auiourd'huy autrement, mais l'honnora de titres & loüanges non communes par ſes eſcrits, teſmoignages de ſa naturelle candeur, l'appellant le premier des mieux appris. Ceux qui n'auoient occaſion de le reprendre, s'ils n'accuſoient leur ignorance, auoient recours aux ſornettes & mocqueries, liſans au Roy ſes vers tronquez, & les prononçans de mauuaiſe grace, meſmes les mots non communs, d'vne ignorante & courtiſane impudence, & faiſans courir contre luy leurs calomnieux & fades eſcrits. Tel fut jadis Bacchylide à l'entour

d'Hieron, Roy de Sicile, tant noté par les vers de Pindare. Et ce encor fut l'enuieux, ſçauant toutesfois, Callimaque, impatient qu'vn autre flattaſt les oreilles de ſon Roy Ptolomée. Mais ces iniures n'eſtoient dignes du courroux d'vn tel Lyon, & pouuoit bien ſe vanter de la victoire, puis que ſes ennemis, qui eſtoient tres-mal-embaſtonnez, le combattoient ſi foiblement, & de coups qui ne faiſoient ſinon que couler ſur le poly de ſa gloire. Les autres qui ſembloient proceder auec plus de iugement, diſoient que ſes eſcrits eſtoient pleins de vanterie, d'obſcurité & de nouueauté, & le renuoyoient bien loin auec les Odes Pindariques, Strophes & Antiſtrophes, tournans toutes choſes en riſée, dont eſt venu meſmes le prouerbe, quand quelqu'vn veut farder & mignarder ſon langage, ou eſcrire d'vn ſtile obſcur ou nouueau & non accouſtumé, ou meſmes affecté, de dire, Il veut Pindariſer. Toutes leſquelles meſdiſances il n'a point voulu celer luy-meſmes en ſes eſcrits, comme on peut voir en l'vne de ſes Odes, où il dit ainſi:

Si dés mon enfance
Le premier de France
I'ay Pindariſé:
De telle entrepriſe
Heureuſement priſe
Ie me voy priſé.

Auſſi au Sonnet à Pontus de Tyard, qui commence:

Ma Muſe eſtoit blaſmée à mon commencement
D'apparoiſtre trop haute au ſimple populaire.

Et en vn autre endroit,

Mais que feray-ie à ce vulgaire,
A qui iamais ie n'ay ſçeu plaire,
Ny ne plais, ny plaire ne veux?

Et puis,

L'vn crie que trop ie me vante,
L'autre que le vers que ie chante
N'eſt point bien ioint ne maçonné.

Raiſon pour laquelle voyant que la docte obſcurité, dont on le blaſmoit, venoit de l'ignorance de ceux qui liſoient ſes œuures, il delibera d'eſcrire en ſtyle plus facile, les Amours de Marie, qui eſtoit vne belle fille d'Anjou, & laquelle il entend ſouuent ſous le nom du Pin de Bourgueil, par ce que c'eſt le lieu où elle demeuroit, & où il la vid premierement, s'eſtant trouué là auec vn ſien amy, qui eſtoit Baïf: Il l'a fort aymée apres auoir fait l'Amour à Caſſandre dix ans, & icelle quittée par quelque jalouſie conceuë. Quant aux Amours de Marie, il s'y trouue aſſez de Sonnets, que le peu d'artifice, & la pure ſimplicité à la Catullienne recommandent beaucoup. Mais à fin d'oſter toute obſcurité, M. Antoine de Muret & Remy Belleau, dreſſerent des Annotations ſur la premiere & ſeconde partie de ſes Amours. Il ſouloit dire que ces Courtiſans enuieux reſſembloient aux maſtins qui cherchent à mordre la pierre qu'ils ne peuuent digerer. Toutes ces calomnies en fin reſſemblerent aux boüillettes que la violence d'vne pluye fait bourſoufler ſur l'eau, qui ſe creuent auſſi toſt qu'elles ſont engendrées, & ne laiſſent aucune marque d'auoir eſté: ou comme des nuës, qui enflées du broüillars d'vne nuict, s'eſuanoüiſſent aux rayons de ce Soleil, par le moyen du ſouſtien qu'eut ſa vertu des plus grands eſprits de la France, & principalement de ceſte vnique Marguerite, qui fut depuis Ducheſſe de Stuoye, laquelle (comme Princeſſe tres-vertueuſe & ſçauante, fit changer d'opinion au Roy, qui depuis gouſta tellement

la beauté des œuures de Ronſard, qu'il eſtima à grand honneur d'auoir vn ſi bel eſprit en ſon Royaume: Et de là en auant le gratifia & d'honneurs & de biens aſſez amplement, & de penſion ordinaire. Luy-meſme en l'Ode deuxieſme du cinquieſme liure teſmoigne aſſez quel bon office luy fit ceſte Dame eſcriuant qu'elle eſtoit

Seule en France
Et la colonne & l'eſperance
Des Muſes la race des Dieux.

Et plus bas,

N'eſt-ce point toy, docte Princeſſe,
Ainçois ma mortelle Déeſſe,
Qui me donnas cœur de chanter?

Et en vn autre endroit la regrettant,

Qui donnera le prix aux mieux diſans,
Et ſauuera leurs vers des meſdiſans?

Ce grand Caton de noſtre âge, Michel de l'Hoſpital, lors Chancelier de ceſte Dame, & depuis de France, entreprit auſſi la defenſe de Ronſard. Et de faict, fit vne tres-docte Elegie Latine en ſon nom, où il reſpond à toutes les calomnies, laquelle i'ay penſé deuoir eſtre miſe au iour auſſi bien que le Poëme de luy-meſme que Ronſard a voulu eſtre enchaſſé dans ſes Hymmes: Le commencement de l'Elegie eſt tel,

Magnificis aulæ cultoribus atque Poëtis.

En recompenſe dequoy, Ronſard luy enuoya ceſte belle Ode, où confirmant ce que i'ay dit, il fait dire par Iupiter aux Muſes,

Suiuez donc ce guide-icy,
De qui la docte aſſeurance
Franches de peur vous fera,
Et celuy qui desfera
Les ſoldats de l'Ignorance.

Ceſte brigade de muguets ignorans qui auoient gaigné quelque credit, plus par opinion que par raiſon, & qui ne faiſoient trouuer rien de bon aux Princes que ce qui leur plaiſoit, ne fut pas pluſtoſt desfaite par l'Egide de ceſte Pallas Françoiſe, & par les vers & defenſe de ce grand Chancelier, que toute la France commença d'embraſſer vn Ronſard, meſmes ſes ennemis, entre autres, Melin de Sainct Gelais, qui chanta vne Palinodie: & requit Ronſard d'amitié, laquelle, comme il eſtoit d'vn cœur fort noble & benin, il ne refuſa pas, ains au contraire la confirma par le ſeau perdurable de ſes vers en ceſte Ode,

Touſiours ne tempeſte enragée
Contre ſes bords la mer Egée.

Sa gloire s'eſtant augmentée par les meſdiſances de ſes haineux, & le cœur luy ayant enflé, il reſolut à l'honneur du Roy Henry, & de ſes deuanciers Roys, d'eſcrire la Franciade à l'imitation d'Homere & de Virgile, leſquels il ſe propoſa pour patrons auec Apolloine Rhodien, & la promit deſlors, & la commença, mais il n'en fit rien voir durant ſon regne, pour n'auoir eſté recompenſé comme il eſperoit par ce Prince, dont l'inclination eſtoit plus aux armes qu'aux lettres, & autres exercices de Paix: ce qui fit deſirer à noſtre Ronſard le regne du grand François I. & d'eſtre venu de ſon temps. Bien fit-il ſortir alors ſes Hymnes pleins de doctrine & de Majeſté Poëtique, en faueur de ceſte braue Princeſſe Marguerite Sœur du Roy, où il monſtra comme il auoit l'eſprit & le ſtyle ployable à toutes ſortes d'argu-

mens. Ce fut ce qui le fit eſtimer encor d'auantage des Grands, & principalement du Cardinal de Chaſtillon, qui fauoriſoit fort les hommes de lettres, & de Charles Cardinal de Lorraine, qui l'aima fort, & l'honora ſelon le merite de ſa vertu. Il n'y auoit grand Seigneur en France qui ne tinſt à grande gloire d'eſtre en ſon amitié, & ſes œuures en font aſſez de foy. Ce fut auſſi ce qui eſmeut le ſieur de Clany, à qui le Roy Henry auoit commis la conduite de l'architecture de ſes Chaſteaux, de faire engrauer en demy-boſſe ſur le haut de la face du Louure vne Déeſſe qui embouche vne trompette, & regarde de front vne autre Déeſſe portant vne couronne de Laurier, & vne palme en ſes mains, auec ceſte inſcription en table d'attente & marbre noir:

VIRTVTI REGIS INVICTISSIMI.

Et comme vn iour le Roy eſtant à table luy demandoit ce qu'il vouloit ſignifier par cela, il luy reſpondit qu'il entendoit Ronſard par la premiere figure, & par la trompette la force de ſes vers, & principalement de la Franciade qui pouſſeroit ſon nom & celuy de la France par tous les quartiers de l'Vniuers.

En meſme temps il receut de Tholoſe vne gratification non ſeulement liberale, mais qui teſmoignoit le bon iugement de ceux qui l'offroient, & le merite de celuy qui la receuoit. Chacun ſçait le prix propoſé à Tholoſe aux Ieux Floraux qui furent inſtituez par ceſte gentille Dame Clemence Iſore, à celuy qui ſeroit trouué auoir mieux fait en vers, lequel eſt gratifié de l'Eglantine, le ſuiuant du Soucy, & le troiſieſme de la Violette: Mais combien que ce prix ne ſe donnaſt qu'à ceux qui ſe preſentoient, & qui auoient fait experience de leur gentil eſprit en la Poëſie, toutefois de la franche & pure liberalité du Parlement & peuple de Tholoſe, entre leſquels le ſieur de Pybrac tenoit lors vn des premiers rangs; & par decret public, pour honorer la Muſe de Ronſard, qu'ils appellerent par excellence le Poëte François, eſtimant l'Eglantine trop petite pour vn ſi grand Poëte, luy enuoyerent vne Minerue d'argent maſſif de grand prix, laquelle Ronſard ayant receuë preſenta au Roy ſous le nom de Pallas, preſent conuenable à ſes valeurs, qui l'eut fort aggreable, l'eſtimant beaucoup d'auantage qu'elle ne valoit, pour auoir ſerui de marque à la valeur infinie d'vn tel perſonnage: loüant auſſi le fait de la Palladienne Tholoſe, qui fort prudemment preſentoit la Minerue à celuy qui eſtoit le plus doüé de ſes preſens. Ronſard leur enuoya en recompenſe l'Hymne de l'Hercule Chreſtien qu'il addreſſa à Odet Cardinal de Chaſtillon lors Archeueſque de Tholoſe ſon Mecene, & qui auoit eſté des premiers qui donna l'entrée à la reputation de ſa Poëſie en Cour.

Apres la mort du Roy Henry, le Roy François II. ſon fils luy ayant ſuccedé, les troubles commencerent à s'eſleuer en France ſous pretexte de la Religion, qui donna occaſion à Ronſard de s'oppoſer à ceſte nouuelle opinion, & armer les Muſes au ſecours de la France, faiſant voir le iour à ſes Remonſtrances, qui furent iugees de tant d'efficace pour combattre les ennemis de la Religion Catholique, que le Roy & la Royne ſa mere l'en gratifierent, comme auſſi fit le Pape Pie V. qui l'en remercia par lettres expreſſes: ce qui fut cauſe que ceux de la nouuelle opinion commencerent à l'attaquer & dreſſerent vn Poëme fort Satyrique & mordant contre luy, qu'ils nommoient le Temple de Ronſard, où en forme de tapiſſeries ils depeignoient ſa vie. Ils firent auſſi quelques reſponſes à ſes Remonſtrances où eſtoit ce tiltre, La Metamorphoſe de Ronſard, dont les autheurs furent vn A. Zamariel & de Montdieu, miniſtre, le dernier deſquels il deſigne aſſez par ces vers de la reſponſe qu'il luy fit, le comparant à Siſyphe:

Qui remonte & repouſſe aux Enfers vn rocher,
Dont tu as pris ton nom.

Ils le blaſmoient entre autres choſes, d'auoir ſacrifié vn bouc à Iodelle au village d'Hercueil ; mais il reſpond aſſez luy-meſme à ce chef d'accuſation, & voicy ce qui en eſt. Iodelle auoit fait repreſenter deuant le Roy la Tragedie de Cleopatre, qui eut tel applaudiſſement d'vn chacun, que quelques iours apres, s'eſtant toute la brigade des Poëtes trouuée en ce village, pour paſſer le temps & s'eſiouïr aux iours licencieux de Careſme-prenant, il n'y eut aucun d'eux qui ne fiſt quelques vers à l'imitation des Bacchanales des anciens. Il vint à propos de rencôntrer vn Bouc par les ruës, qui leur donna occaſion de follaſtrer ſur ce ſuject, tant pour eſtre victime de Bacchus, que pour faire contenance de le preſenter à Iodelle, & repreſenter le loyer de ſa Tragedie à la mode ancienne ; à laquelle les Chreſtiens meſmes, & principalement les Poëtes recourent par fois, non par creance aucune, mais par alluſion permiſe : & ce qui en fit croire quelque choſe, furent les vers & folaſtreries de ces Poëtes qui furent miſes au iour, & meſmement les Dithyrambes de Bertrand Berger Poëte Dithyrambique, où ſe liſent ces vers :

Mais qui ſont ces enthyrſez
Heriſſez
De cent fueilles de lierre,
Qui font retentir la terre
De leurs pieds, & de la teſte
A ce Bouc font ſi grand' feſte,
Chantant tout autour de luy
Ceſte chanſon briſ-ennuy,
Iach, iach, Euoé,
Euoé, iach, iach?
Tout forcené à leur bruit ie fremy;
I'entr'-oy Baïf & Remy,
Colet, Ianuier, & Vergeſſe, & le Comte,
Paſchal, Muret, & Ronſard qui monte
Deſſus le Bouc qui de ſon gré
Marche à fin d'eſtre ſacré
Aux pieds immortels de Iodelle,
Bouc le ſeul prix de ſa gloire eternelle,
Pour auoir d'vne voix hardie
Renouuellé la Tragedie,
Et deterré ſon honneur le plus beau,
Qui vermoulu giſoit ſous le tombeau.

Tout cela ne fut qu'vne feinte & maſcarade. Au reſte les Muſes qui à cauſe des diuiſions entre les Grands, effarouchées, ſembloient auoir eſté muettes, commencerent à ſe réueiller ſous Charles IX. bon & vertueux Prince, qui ſucceda à François ſon Frere, pere des bons eſprits, lequel print Ronſard en telle amitié, admirant l'excellence de ſon diuin eſprit, qu'il luy commanda de le ſuiure par tout ; & ne le pouuoit abandonner, luy faiſant marquer logis en ſa maiſon, teſmoin le voyage de Bayonne en l'auant-venuë d'Elizabeth de France Royne d'Eſpaigne, où il le voulut auoir touſiours prés de luy : teſmoin auſſi le voyage de Meaux où le Roy cuida eſtre pris par les ennemis, lequel il aſſiſta iuſques dans Paris. De ceſte faueur il reprit courage, & plus que iamais ſ'eſchauffa à la Poeſie, & mit en effect les projects de la Franciade, dont il auoit dreſſé le deſſein par argumens de quatorze liures

que i'ay veus, qu'il deſiroit continuer iuſques à 24. à l'imitation d'Homere: il luy en preſenta quatre ſeulement qu'il eut moyen d'acheuer pendant que la faueur & l'enthouſiaſme durerent auec la vie d'vn ſi genereux Prince. Il luy auoit auſſi preſenté, d'autant qu'il ſe plaiſoit fort à la chaſſe, & aux plaiſirs ruſtiques, ſes Eclogues, où il monſtra la fecondité de ſon eſprit, luy eſtant auſſi facile d'abaiſſer ſon ſtyle, comme il luy eſtoit aiſé & quaſi propre & naturel de le hauſſer. Il m'a dit maintefois qu'aucunes pieces de ſes Amours & des Maſcarades auoyent eſté forgées par le commandement des Grands; voulant dire, qu'il auoit ſouuent forcé ſa Minerue & n'y auoit pris grand plaiſir, quelques autres en ayant remporté la recompenſe: c'eſt pourquoy il fit mettre au deuant de ces ouurages là les vers de Virgile, *Sic vos non vobis*, & les ſuiuans. On ſçait aſſez en faueur de qui il fit les Amours de Callirée qui eſtoit vne tres-belle Dame de la Cour, de la noble maiſon d'Atry, ſurnommée *Aqua viua* : comme il l'exprime aſſez ence Sonnet qui commence, *La belle eau viue:* & ceux d'Aſtrée qui fut auſſi vne fort belle Dame de la Cour, dont le nom eſt aſſez embelly par le ſeul deſguiſement d'vne voyelle changée en la prochaine premiere.

Apres auoir chanté diuers ſujects il voulut finir & couronner ſes œuures par les Sonnets d'Helene, les vertus, beautez & rares perfections de laquelle furent le dernier & plus digne object de ſa Muſe: le dernier, parce qu'il n'eut l'heur de la voir qu'en ſa vieilleſſe; & le plus digne, parce qu'il ſurpaſſa, auſſi bien que de qualité, de vertu & de reputation les autres precedens ſujects de ſes ieunes amours, leſquels on peut iuger qu'il aima plus familierement, & non ceſtuy-cy qu'il entreprit plus d'honorer & loüer, que d'aimer & ſeruir. Teſmoin le titre qu'il a donné à ſes loüanges; imitant en cela Petrarque, lequel comme vn iour en ſa Poëſie chaſte & modeſte on loüoit deuant la Royne-mere du Roy, ſa Majeſté l'excita à eſcrire de pareil ſtyle, comme plus conforme à ſon âge, & à la grauité de ſon ſçauoir: Et ayant, ce luy ſembloit, par ce diſcours occaſion de voüer ſa Muſe à vn ſuject d'excellent merite, il print le conſeil de la Royne pour permiſſion, ou pluſtoſt commandement de s'addreſſer en ſi bon lieu, qui eſtoit vne des filles de ſa Chambre, d'vne tres-ancienne & tres-noble maiſon en Xaintonge. Ayant continué en ceſte volonté iuſques à la fin, il finit quaſi ſa vie en la loüant. Et parce que par ſon gentil eſprit elle luy auoit ſouuent fourny d'argument pour exercer ſa plume, il conſacra à ſa memoire vne fontaine en Vendoſmois, & qui encor auiourd'huy garde ſon nom, pour abbreuuer ceux qui veulent deuenir Poëtes. Le Roy Charles outre ſa penſion ordinaire luy fit quelques dons liberalement; vray eſt qu'il diſoit ordinairement en gauſſant qu'il auoit peur de perdre ſon Ronſard, & que le trop de biens ne le rendiſt pareſſeux au meſtier de la Muſe, & qu'vn bon Poëte ne ſe deuoit non plus engraiſſer que le bon cheual, & qu'il le falloit ſeulement entretenir, & non aſſouuir. Neantmoins il le gratifia touſiours fort librement, & euſt fait s'il euſt veſcu: car il n'ignoroit pas que les Poëtes ont ie ne ſçay'quelle ſympathie auec la grandeur des Roys, & ſont ſuiets à s'irriter, fort ſenſibles aux diſgraces quand ils voyent la faueur ne reſpondre à leurs labeurs & merites, comme il s'en eſt plaint en pluſieurs endroits. Il fut ſi familier auec ce bon Roy que le plus ſouuent il le faiſoit venir pour deuiſer & diſcourir auec luy, l'incitoit à faire des vers & à le venir trouuer de Tours à Amboiſe, par vers qu'il compoſoit, leſquels ſe voyent imprimez parmy ſes œuures; & trouuoit tellement bon ce qui venoit de ſa part, que meſmes il luy permit ou pluſtoſt l'incita d'eſcrire des Satyres indifferemment contre telles perſonnes qu'il ſçauroit que le vice deuſt accuſer, s'offrant meſmes à n'en eſtre exempt, s'il voyoit qu'il y euſt choſe à reprendre en luy; comme de fait il fit en

la Satyre de la Dryade violée, où il reprenoit aigrement le Roy & ceux qui gouuernoient lors, de l'alienation du Domaine, & d'auoir fait vendre la coupe de la foreſt de Gaſtine, laquelle il auoit conſacrée aux Muſes: Et en vne autre qu'il appelloit la Truelle croſſée, blaſmant le Roy de ce que les benefices ſe donnoient à des maçons, & autres plus viles perſonnes: où particulierement il taxe vn de Lorme, Architecte des Tuilleries, qui auoit obtenu l'Abbaye de Liury, & duquel ſe trouue vn liure non impertinent de l'Architecture. Et ne ſera hors de propos de remarquer icy la mal-vueillance de ceſt Abbé, qui pour s'en venger fit vn iour fermer l'entrée des Tuilleries à Ronſard qui ſuiuoit la Royne-mere: mais Ronſard, qui eſtoit aſſez picquant & mordant quand il vouloit, à l'inſtant fit crayonner ſur la porte, que le ſieur de Sarlan luy fit auſſi toſt ouurir, ces mots en lettres capitales, FORT. REVERENT. HABE. Au retour la Royne voyant ceſt eſcrit, en preſence de doctes hommes & de l'Abbé de Liury meſmes, voulut ſçauoir que c'eſtoit, & l'occaſion. Ronſard en fut l'interprete, apres que de Lorme ſe fut plaint que ceſt eſcrit le taxoit: car Ronſard luy dit qu'il accordoit, que par vne douce ironie il prit ceſte inſcription pour luy, la liſant en François, mais qu'elle luy conuenoit encor mieux la liſant en Latin, remarquant par icelle les premiers mots racourcis d'vn Epigramme Latin d'Auſone, qui commence, *Fortunam reuerenter habe*, le renuoyant pour apprendre à reſpecter ſa premiere & vile fortune, & ne fermer la porte aux Muſes. La Royne ayda Ronſard à ſe venger: car elle tança aigrement l'Abbé de Liury apres quelque riſée, & dit tout haut, que les Tuilleries eſtoient dediées aux Muſes. Il ſe trouue auſſi vne autre Satyre, où il touche viuement le meſme Roy, & l'admoneſte de ſon deuoir, qui commence:

Il me deſplaiſt de voir vn ſi grand Roy de France.

Et vne autre encor à luy, dont le commencement eſt:

Roy le meilleur des Rois.

Ce bon Prince luy donna l'Abbaye de Bellozane & quelques Prieurez; & enuiron ce temps deuint Ronſard fort malade d'vne fiéure quarte, dont il cuida mourir, & qui neantmoins eſbranla fort ſa ſanté, le rendant depuis plus malade que ſain. Et fut ceſte année par vn grand froid, remarquable en ce, que tous les lauriers & arbriſſeaux, ornemens des palliſſades, & la plus grand part des arbres moururent: Ce fut ce qui donna occaſion au ſieur de Pimpont ſur l'vn & l'autre ſujet de faire ces vers:

Parce metu, RONSARDE, *Iouis te regia nondum*
Inuidit nobis, nec cœli iniuria totum
In Lauri graſſata genus, populata decúſque
Arboreum, nuper clades te poſcit Olympo,
Angurium vanæ nec me docuere Camœnæ,
Sed lætum fauſtis retulerunt ſortibus omen:
Iſta luit portenta ſuo vel funere Selua
Caſtra ſequens, vel tu febri defunctus inerte
Monſtra procuraſti. At magnis vertentibus annis
Centum, ſigna dabit duri prænuntia luctus,
Atque tui in cœlum reditus pater Augur Apollo,
Nempe tuo aſſurgens ſeſe Lyra contrahet aſtro.
Deliciáſque lues inuadet Apollinis omnes,
Nec ſoli exitium Lauro tunc afferet ætas,
Sed tota lachrymans cum gente Hyacinthus abibit
In nihilum, funeſta ſibique à ſtirpe Cupreſſus

Deſinet ablata humanis ſuperare ſepulchris,
Nec pòſt ſe alterna poterunt reparare ſalute,
Materiémve vnquam redigent formámque capeſſent.
Fracta exul cithara incompti Paſtoris auena
Mulcebit pecus, Admetum Phœbúſque requiret,
Inſultans terræque nouo cœlum incremento
Geſtiet, illa ſitu in ſqualorem decolor ibit.

Il ne fut pas moins eſtimé du Roy Henry III. à preſent regnant, duquel les tant heureuſes victoires auoient ſeruy de ſuject à ſa Muſe, que du feu Roy; mais non ſi familierement careſſé : & s'en eſt plaint ouuertement, diſant, plein d'humeur Françoiſe, qu'il vouloit que le Roy l'aimaſt, & pour preuue de l'amitié, luy commandaſt; & en ſigne de bon ſeruice, l'honoraſt & le gratifiaſt. Vray eſt que depuis douze ans les gouttes fort douloureuſes l'auoient tellement aſſailly, qu'il luy eſtoit preſque impoſſible de ſuiure la Court: joint qu'il n'auoit oncques eſté de ſon naturel Courtiſan importun, & ne ſe pouuoit contraindre pour ſe trouuer aux heures des Grands: Voila pourquoy ceſte familiere priuauté, qui ſe doit acquerir & continuer par vne hantiſe ordinaire, ne fut telle que ſous le Roy Charles, encore que ſon merite le recommandaſt aſſez, & le rendiſt touſiours preſent en la memoire de noſtre bon & ſage Roy. Il fut tant admiré par la Royne d'Angleterre, qui liſoit ordinairement ſes eſcrits, qu'elle les voulut comme comparer à vn diamant d'excellente valeur qu'elle luy enuoya. De meſmes auſſi ceſte belle Royne d'Eſcoſſe, toute priſonniere qu'elle eſtoit, laquelle ne ſe pouuoit ſaouler de lire ſes vers ſur tous autres, en recompenſe deſquels & de ſes loüanges y parſemées, l'an 1583. elle luy fit preſent d'vn buffet de deux mille eſcus qu'elle luy enuoya par le ſieur de Nau ſon Secretaire, auec vne inſcription ſur vn vaſe qui eſtoit elabouré en forme de rocher, repreſentant le Parnaſſe, & vn Pegaſe au deſſus. L'inſcription portoit ces mots:

A RONSARD L'APOLLON DE LA SOVRCE DES MVSES.

Il contracta telle amitié auec le ſieur Galland, chef & ſeigneur de l'Academie de Boncourt, docte perſonnage certes, digne de ce nom, & d'vne telle rencontre, que depuis dix ans venant à Paris à diuerſes fois il l'auoit touſiours choiſi pour ſon hoſte, aimant naturellement ce lieu pour le bel air, & l'appellant le Parnaſſe de Paris. Le dernier voyage qu'il y fit fut au mois de Feurier mil cinq cens quatre-vingts cinq, & y demeura iuſques au 13. du mois de Iuin enſuyuant, durant lequel temps il ne bougea preſque du lict tourmenté de ſes gouttes ordinaires. Il paſſoit neantmoins le temps à faire quelquefois des vers, & entre autres fit l'Hymne de Mercure qu'il me donna, où il deſcrit ſon mal, quand il commence ainſi:

Encor il me reſtoit entre tant de mal-heurs
Que la vieilleſſe apporte, entre tant de douleurs
Dont la goutte m'aſſaut pieds, iambes, & iointure,
De chanter ja vieillard les meſtiers de Mercure.

Il fit faire vn coche pour s'en retourner en la compagnie dudit Galland, ſans lequel il ne pouuoit viure, l'appellant ordinairement ſa ſeconde ame, comme il declare aſſez en ce fragment qu'il n'a peu acheuer, preuenu de mort:

Galland, ma ſeconde ame, Atrebatique race,
Encor que nos ayeux ay'nt emmuré la place
De nos villes bien loin, la tienne pres d'Arras,

La

La mienne prés Vendoſme, où le Loir de ſes bras
Arrouſe doucement nos collines vineuſes,
Et nos champs fromentiers de vagues limoneuſes,
Et la Liſe des tiens qui baignent ton Artois
S'enfuit au ſein du Rhin, la borne des Gaulois.
Pour eſtre ſeparé de villes & d'eſpaces,
Cela n'empeſche point que les trois belles Graces,
L'honneur & la vertu, n'ourdiſſent le lien
Qui ſerre de ſi prés mon cœur auec le tien.
Heureux qui peut trouuer pour paſſer l'auanture
De ce Monde vn amy de gentille nature,
Comme tu es, Galland, en qui les Cieux ont mis
Tout le parfait requis aux plus parfaits amis.
Ià mon ſoir ſ'embrunit, & déja ma iournée
Fuit vers ſon Occident à demy retournée,
La Parque ne me veut ny me peut ſecourir:
Encore ta carriere eſt bien longue à courir,
Ta vie eſt en ſa courſe, & d'vne forte haleine
Et d'vn pied vigoureux tu fais jaillir l'areine
Sous tes pas, auſſi fort que quelque bon guerrier
Le ſablon Elean pour le prix du Laurier.

Il ſe fit mener à Croix-val, qui eſtoit ſa demeure ordinaire, pour eſtre vn lieu fort plaiſant, & voiſin de la foreſt de Gaſtine, & de la fontaine Bellerie, par luy tant celebrees, & pour eſtre le païs de ſa naiſſance: mais comme il aimoit à changer, au mois de Iuillet il ſe fit porter à ſon Prieuré de Sainct Coſme, y demeurant huict ou dix iours pour retourner à Croix-val où il ſejourna aſſez long temps. Le 22. du mois d'Octobre il eſcriuit au ſieur Galland, & le ſujet de ſes lettres eſtoit, qu'il eſtoit deuenu fort foible & maigre depuis quinze iours, qu'il craignoit que les fueilles d'Automne ne le viſſent tomber auec elles: que la volonté de Dieu fuſt faicte, & qu'auſſi bien parmy tant de douleurs neruеuſes, ne ſe pouuant ſouſtenir, il n'eſtoit plus qu'vn inutile fardeau ſur la terre; le priant au reſte de l'aller trouuer, eſtimant ſa preſence luy eſtre vn remede.

Quelques iours apres, comme la douleur luy augmentoit, & que ſes forces diminuoient, ne pouuant dormir pour l'indigeſtion, & grandes douleurs d'eſtomach, qu'il ſentoit, il enuoya querir auec vn Notaire le Curé de Ternay, pour depoſer le ſecret de ſa volonté; ouït la Meſſe en grande deuotion, & s'eſtant fait habiller premierement, receut la Chreſtienne Communion, ne voulant tant à ſon aiſe receuoir celuy qui auoit tant enduré pour nous, regrettant ſa vie paſſée, & en preuoyant vne meilleure. Ce fait, il ſe fit deueſtir & remettre au lict, diſant: Me voila au lict attendant la Mort, terme & paſſage commun d'vne meilleure vie: quand il plaira à Dieu m'appeller, ie ſuis tout preſt de partir. Il renuoya le Notaire, luy diſant qu'il n'y auoit encore rien de preſſé, & qu'il ſe portoit mieux apres auoir mis toute ſa fiance en Dieu. Le ſieur Galland arriua le trentieſme d'Octobre à Montoire en vn de ſes benefices nommé Sainct Gilles, diſtant de lieuë & demie de Croix-val, où il s'eſtoit retiré pour la crainte de ceux de la nouuelle opinion, qui rompus du ſiege d'Angers, venoient fondre en ce païs: il y ſejourna ſix iours y ayant ſolemniſé la feſte de Touſſaincts. De là retourna à Croix-val le lendemain, accompagné du ſieur Galland, lequel il pria d'eſcrire vn Epigramme qu'il auoit medité pour paſſer temps, imitant vn ancien en ceſte ſorte:

Amelette Ronſardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Tres-chere hoſteſſe de mon corps,
Tu deſcens là bas foiblelette,
Paſle, maigrelette, ſeulette,
Dans le froid Royaume des mors:
Toutesfois ſimple, ſans remors
De meurtre, poiſon, & rancune,
Meſpriſant ſaueurs & treſors
Tant enuiez par la Commune.
Paſſant, i'ay dit, ſuy ta fortune,
Ne trouble mon repos, ie dors.

Mais depuis il quitta tous paſſe-temps, & ne medita plus que choſes dignes d'vne fin Chreſtienne : car inquieté & ne pouuant dormir, il ſe plaignoit & dictoit inceſſamment pour allentir ſes douleurs. Preuoyant ſa mort prochaine, il fit eſcrire ceſt Epitaphe en ſix vers pour grauer ſur ſon Tombeau, qui eſt tel:

Ronſard repoſe icy, qui hardy dés enfance
Deſtourna d'Helicon les Muſes en la France,
Suiuant le ſon du luth & les traicts d'Apollon:
Mais peu valut ſa Muſe encontre l'éguillon
De la Mort, qui cruelle en ce Tombeau l'enſerre.
Son ame ſoit à Dieu, ſon corps ſoit à la Terre.

Et ſemble que bien à propos il ait auancé luy-meſmes ſon Tombeau, ſe doutant de l'ingratitude de noſtre ſiecle, ou ſe défiant, comme ie croy, qu'il ſe peuſt rencontrer autre perſonne, qui le luy baſtiſt aſſez dignement: ce qui m'a fait eſcrire de luy les vers ſuiuans:

Non, Ronſard n'eſt point mort, la Muſe eſt immortelle:
Ou ſi Ronſard eſt mort, c'eſt vn Phœnix nouueau,
Qui n'ayant ſon pareil ſoy-meſme renouuelle,
Et ſuruit à ſa cendre animant ſon Tombeau.

Ores qu'il ait ſatisfait à luy-meſme en ce que les autres attendent d'autruy, & que pour luy grauer vn digne tombeau il ne falluſt vſer que de ſes propres vers, & prendre ce qu'il a dit de luy en la premiere Elegie à Geneure, quand il eſcrit:

Ie ſuis Ronſard, & cela te ſuffiſe.

Toutesfois pluſieurs ſçauans perſonnages, que i'ay prié de ce deuoir, luy ont graué maint Tombeau, non pour illuſtrer dauantage ſa gloire, mais pour n'obſcurcir la leur d'vn ingrat ſilence. De ma part auſſi ie ne me ſuis peu contenir que ie ne luy aye fait ceſte inſcription:

Le fertil Vendomois naiſſance me donna,
La Grandeur de nos Rois à mes vers ſ'eſtonna,
La Touraine mes os deſſus ſes fleurs aſſemble.
I'ay joint Pallas, Cypris, & les Muſes enſemble.

Les nuicts ſuiuantes, auſquelles il ne pouuoit dormir, quelques remedes qu'il euſt eſprouué, ayant vſé de pauot en diuerſes façons, tantoſt de la fueille cruë

en ſalade, puis cuite : tantoſt de la graine, & de l'huile que l'on en tire, & de pluſieurs autres remedes qu'on reſerue aux extremitez. Il continua à faire quelques Stances, & iuſques à quatre Sonnets, leſquels au matin il recitoit au ſieur Galland pour les eſcrire, ayant la memoire & la viuacité de l'eſprit ſi entieres, qu'elles ſembloient arguer de feinte l'extreme foibleſſe de ſon corps. Le long du iour tous ſes diſcours eſtoient pleins de belles & graues conſiderations, meſmes ſur les troubles renaiſſans, & qui menaçoient noſtre ſiecle de miſeres nouuelles. Comme il languiſſoit ainſi, ſejournant encore quinze iours à Croix-val, il luy print enuie de ſe faire tranſporter à Tours en ſon Prieuré de Sainct Coſme en l'Iſle, tant pour recouurer plus facilement toutes ſes commoditez, & ſuruenir à ſa maladie, que pour ſatisfaire à l'opinion qu'il auoit, que le changement d'air luy apporteroit quelque ſecours: ce qu'il fit auec grand' peine, ayant demeuré en chemin, & pour faire ſept lieuës, trois iours entiers : pendant lequel temps, il eut deux foibleſſes grandes. Il n'auoit pas eſté huict iours en ce lieu, que ſes forces ſe diminuans à veuë d'œil, les os luy perçans la peau, & ſe voyant & ſentant mourir, il fit venir pour eſtre conſolé, l'vn des Religieux nommé Iacques Deſguez, aagé de ſoixante & quinze ans, Aumoſnier de Sainct Coſme, & iſſu de noble maiſon (car ceſte Religion n'en reçoit d'autre ſorte) auquel, ainſi qu'il luy euſt demandé de quelle reſolution il vouloit mourir, il reſpondit aſſez aigrement en ceſte ſorte: Qui vous fait dire cela, mon bon amy? doutez-vous de ma volonté ? ie veux mourir en la Religion Catholique comme mes ayeulx, biſayeulx, triſayeulx, & comme l'ay teſmoigné aſſez par mes eſcrits. L'Aumoſnier luy dit lors, qu'il ne l'entendoit en ceſte façon, mais que ce qu'il luy en auoit dit, eſtoit pour ſçauoir s'il vouloit ordonner quelque choſe par forme de derniere volonté, & pour tirer de luy-meſmes ceſte reſolution de bien mourir, qui a grande efficace quand elle naiſt en nous-meſmes, ſans l'attendre d'autruy. Ronſard alors luy dit, Ie deſire donc que vous & vos confreres ſoyez teſmoins de mes dernieres actions. Alors il commença à diſcourir de ſa vie, monſtrant auec grande repentance, qu'il renonçoit à tous les blandices de ce Monde, qu'il eſtoit vn tres-grand pecheur, s'eſtoüiſſant que par ſes douleurs Dieu l'euſt comme reſueillé d'vn profond ſommeil, pour n'oublier celuy qu'en proſperité nous oublions ordinairement, le remerciant infiniment de ce qu'il luy auoit donné temps de ſe recognoiſtre, demandant pardon à chacun, diſant à toute heure : Ie n'ay aucune haine contre perſonne, ainſi me puiſſe chacun pardonner. Puis s'addreſſant aux aſſiſtans, & les exhortant à bien viure, & de vacquer ſoigneuſement à leur deuoir, leur dit, que la mort la plus douce eſtoit celle à qui la propre conſcience n'apportoit aucun preiugé de crimes & meſchancetez. Cela fait, le iour de la Natiuité de noſtre Seigneur, il pria le Sous-Prieur d'oüir ſa confeſſion, celebrer en ſa chambre, & luy diſtribuer la Communion, qu'il receut d'vne ſinguliere deuotion, & plus grande qu'on n'euſt attendu d'vn perſonnage nourry parmy les débauches irreligieuſes d'vne Court, diſant inceſſamment, que Dieu n'eſtoit Dieu de vengeance, ains de miſericorde, & que ceſte diuine douceur qu'il auoit entierement en l'imagination, luy aydoit fort à ſupporter ſes douleurs, leſquelles il meritoit bien & de plus grandes. Il continua ceſte perpetuelle enuie de dicter vers, & fit eſcrire ceux-cy peu de iours auant ſa mort, comme on luy parloit de manger.

Toute la viande qui entre
Dans le goulfre ingrat de ce ventre,

Incontinent ſans fruict reſſort:
Mais la belle ſcience exquiſe
Que par l'oüye i'ay appriſe,
M'accompagne iuſqu'à la mort.

Le Dimanche vingt-deuxieſme Decembre il fit ſon teſtament, par lequel il ordonna de toutes choſes, ayant diſtribué tous ſes biens partie à l'Egliſe & aux pauures de Dieu (ainſi les nommoit-il par ſon teſtament) partie à ſes parens & à ſes ſeruiteurs. Il eut vne telle conſtance, qu'il demanda à l'Aumoſnier ſouuent, combien à ſon aduis, il pourroit encor viure. Il eut l'eſprit touſiours ſain & entier, & ſans aucune perturbation, ſinon d'vne enuie qu'il auoit de dicter, qui l'accompagna iuſques au mourir. Et les derniers vers quil fit, ſont les deux derniers Sonnets, par leſquels il entretient ſon ame, & l'incite d'aller trouuer IESVS-CHRIST, & de marcher par le chemin qu'il auoit frayé, finiſſant ſes vers & ſa vie heureuſement par ces beaux mots de IESVS-CHRIST, & d'eſprit, lequel ſemblable à celuy qui ſommeille, il rendit à Dieu, ayant les mains jointes au Ciel, & qui en tombant firent cognoiſtre aux aſſiſtans le moment de ſon treſpas, qui fut ſur les deux heures de nuict, le Vendredy vingt-ſeptieſme Decembre mil cinq cens quatre-vingts cinq, ayant veſcu ſoixante & vn an, trois mois & ſeize iours: Et fut mis en ſepulture ainſi qu'il l'auoit deſiré & ordonné au Chœur de l'Egliſe de Sainct Coſme. Ce qui m'a donné occaſion de luy dreſſer encores ce petit monument, en la langue de la deſpoüille de laquelle il a tant enrichy & fait triompher la noſtre:

Κόσμος ἄκοσμος ἦεν ὅτε κόσμιος ὁ Ρώνσαρδος
Κόσμον ἐκόσμησεν κόσμῳ ἐῶν ἐπέων.
Νῦν δὲ θανόντος ἔχει τύμβος Κοσμᾶ ἐνὶ ναῷ
Οὐρία· τῆς φήμης μνῆμα δὲ κόσμος ὅλος.

Preſque en vn meſme temps ſont auſſi decedez aucuns des plus excellens hommes de l'Europe: à ſçauoir, le Cardinal Sirlet, Paul de Foix, A. Ferrier, Guy du Faur, ſieur de Pybrac, Charles Sigon, M. Antoine de Muret, & Pierre Victor: & qui ſemblent, ennuyez de noſtre ſiecle, ou pluſtoſt effrayez de nos futurs malheurs, auoir voulu s'éclipſer de nous, pour nous laiſſer ſans regret en nos regrets & tenebres. Ce que le meſme ſieur de Pybrac ſemble auoir preueu lors qu'il dit:

Quand tu verras que Dieu au Ciel retire
A coup à coup les hommes vertueux,
Dy hardiment, L'orage impetueux
Viendra bien-toſt eſbranler ceſt Empire.

Faiſant comme celuy qui voyant que le feu voiſin doit bien-toſt enuahir ſa maiſon, en retire & ſauue ſes meubles plus precieux. L'on a remarqué ſouuent des preſages auoir deuancé la mort des grands & illuſtres perſonnages, comme il eſt aduenu en celle de Ronſard: car vn an auparauant ſon treſpas, ne ſçay quel poëtaſtre, plus mal preſagieux que ces corbeaux & hiboux, fit imprimer vn liuret, dont le tiltre portoit; Les Epitaphes, mort & dernieres paroles de Pierre de Ronſard: Cela fut veu & ſçeu de tout le monde, qui creut quelque temps que Ronſard eſtoit mort, non ſans grand regret, encores que ceſte nouuelle fut deſcouuerte bien-toſt eſtre fauſſe, comme les vers que ce Corbeau vouloit attribuer à ce

Cygne. Quand on raconta ceſte nouuelle à Ronſard, il ne ſ'en fit que rire, s'eſbahiſſant toutesfois comme noſtre ſiecle pouuoit porter des eſprits ſi miſerables: Et me ſouuient qu'il me dit vn iour à ce propos au dernier voyage qu'il fit à Paris, qu'il ne ſe falloit eſbahir ſi ces eſprits naiz en deſpit des Muſes le faiſoient mourir quand ils vouloient, veu que par leurs contagieux eſcrits ils faiſoient mourir la pureté de noſtre langue, & de la Poëſie. Ceſte mort feinte, fut neantmoins eſtimée de mauuais augure: & voicy vn Epigramme que Iean Dorat en fit, quand il ſçeut la verité.

Iam ſemel atque iterum tua mors, RONSARDE, *per vrbem,*
Sed falsò vulgata, vel omnem terruit orbem,
Sole bis extincto toti qui luxerat orbi,
Et tanti mors ipſa foret ſi vera fuiſſet,
Vt tua tot lachrymis ſe ſenſerit vmbra requiri:
Nunc magis atque magis te mortis gloria ſaluo
Lætitia cumulet, tua funera falſa ſuperſtes
Qui legis ipſe tuum luctum titulúmque perennem,
Qualis ab Aurato tumulo ſculpetur inani.
Vnus tu RONSARDVS *eras, Græcis quod Homerus,*
Virgilius Latiis, Francis quod tota Poëſis.

La nouuelle de ſa mort trop vrayement aſſeurée par le ſieur Galland, fut d'autant plus regrettée que jà nous-nous eſtions par la fauſſe nouuelle premiere, non accouſtumez, mais preparez pour apprehender la perte que nous faiſions, perdant vn Ronſard l'honneur de la France, ainçois du Monde, nous eſtans comme diſpoſez par ce faux bruit à le regretter à l'égal de la perte vrayement depuis aduenuë. Auſſi le ſieur Galland n'ayant enſeueli l'amitié qu'il luy portoit ſous vn meſme Tombeau, faiſant ce que la France deuoit, fit dreſſer vn magnifique appareil en la Chappelle de Boncourt, là où furent celebrées & imitées ſes funerailles fort ſolemnellement le Lundi 24. de Feurier, 1586. Le ſeruice mis en Muſique nombrée, animé de toutes ſortes d'inſtrumens, fut chanté par l'eſlite de tous les enfans des Muſes, ſ'y eſtans trouuez ceux de la Muſique du Roy, ſuiuant ſon commandement, & qui regretta à bon eſcient le treſpas d'vn ſi grand perſonnage, ornement de ſon Royaume. Ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois deſcrire par le menu les Oraiſons funebres, les Eloges & vers qui furent ce iour ſacrez à ſa memoire, & combien de grands Seigneurs auec ce genereux Prince Charles de Valois, accompagné du Duc de Ioyeuſe, & du Reuerendiſſime Cardinal ſon frere, auſquels Ronſard appartenoit, honorerent ceſte pompe funebre, à laquelle l'eſlite de ce grand Senat de Paris daigna bien aſſiſter, comme à vn acte public, ſuiuie de la fleur des meilleurs eſprits de la France. Apres diſner le ſieur du Perron prononça l'Oraiſon Funebre auec tant d'eloquence, & pour laquelle oüir l'affluence des Auditeurs fut ſi grande, que Monſeigneur le Cardinal de Bourbon, & pluſieurs autres Princes & Seigneurs furent contraints de ſ'en retourner pour n'auoir peu forcer la preſſe. L'applaudiſſement des aſſiſtans en tres-grand nombre, & le regret de la troupe immenſe qui ne peut entrer, fit cognoiſtre l'effect merueilleux de ſon eloquence, & teſmoigna combien la gloire de Ronſard, & la perte en eſtoit grande, où il ſembloit que le public, & chacun en particulier euſt intereſt, y abordant de tous coſtez. A l'iſſuë de l'Oraiſon fut repreſentée vne Eclogue par moy faicte, pour fermer ceſt acte funebre. Voilà la fin de celuy qui auoit donné commencement & accroiſſement à l'honneur de la langue & Poëſie Françoiſe, & qui poſſible l'a enſeuely auec ſoy ſous meſme ſepulture,

qui le premier de nos François osa tracer vn sentier incognu pour aller à l'immortalité, ayant guidé les autres au chemin d'vn si honneste labeur. Il fut en toute sa vie autant ambitieux de l'honneur vray que la vertu nous apporte, comme espargnant de celuy d'autruy, n'ayant iamais offensé personne, s'il n'estoit prouoqué auparauant : vray est qu'il s'est quelquefois courroucé contre ceux qui broüilloient le papier, & qui ne faisoient à son gré, comme on peut voir au Poëme escrit à Christophle de Choiseul. Sur ses derniers iours me faisant ceste honneur de me communiquer familierement tant les desseins de ses ouurages, que les iugemens qu'il donnoit des escriuains du iourd'huy, il se plaignoit fort de ie ne sçay quelles façons d'escrire & inuentions fantastiques & melancholiques d'aucuns de ce temps qu'il voyoit s'authoriser parmy nous, qui ne se rapportent non plus que les songes entre-coupez d'vn frenetique, ou d'vn fiéureux, duquel l'imagination est blessée. O, disoit-il, que nous sommes bien-tost à nostre barbarie! que ie plains nostre langue de voir en naissant son trespas! Puis me parlant de tels autheurs qui s'ampoullent & font sans choix Mercure de tous bois: Ils ont, me disoit-il, l'esprit plus turbulent que rassis, plus violent qu'aigu, lequel imite les torrens d'Hiuer, qui atteignent des montagnes autant de bouë que de claire eau: voulant euiter le langage commun ils s'embarassent de mots & manieres de parler, dures, fantastiques, & insolentes, lesquelles representent plustost des Chimeres & venteuses impressions des nuës qu'vne venerable majesté Virgilienne: Car c'est autre chose d'estre graue & majestueux, & autre chose d'enfler son style, & le faire creuer. Puis faisant vne parodie sur vn vers d'Homere, quand Andromache dit à son Hector le voyant sortir hors la porte tout armé, Ta vaillance te perdra : ainsi, disoit-il, le chaud boüillon de la ieunesse de ces singes imitateurs & l'impetuosité de leur esprit, conduict seulement de la facilité d'vne nature depraüée, sans artifice laborieux, perdra leur naissante reputation. Disant au reste que quelques-vns d'iceux pouuoient estre capables de ce bel art, & d'estre mis au rang des bons Poëtes, s'ils eussent peu receuoir correction. Mais parlant de quelques autres qui suiuans ceste bande prostituent les Muses & les habillent & desguisent à leur mode, il ne peut vn iour se tenir qu'il ne me dictast sur le champ ces vers :

Bien souuent, mon Binet, la troupe sacrilege
Des filles de Cocyte entre dans le college
Des Muses, & vestant leurs habits empruntez
Trompent les plus rusez de caquets eshontez,
Qui rampant cautement se coulent & se glissent
Au cœur des Auditeurs, qui effrayez pallissent
Estonnez du murmure & du jargon des vers:
Tant plus ils sont bouffis, plus courent de trauers;
Tant plus ils sont creuez de sens & de paroles,
Plus ils sont admirez des troupes qui sont soles.
Tels sarouches esprits ont vn coup de marteau
Engraué de naissance au milieu du cerueau,
Empeschant de preuoir de quel sainct artifice
On appaise les Sœurs pour leur faire seruice,
Qui demandent des fleurs, & non pas des chardons,
Non des coups de canons, ains des petits fredons.
Je les ay veu souuent courir parmy les ruës,
Seruir de passetemps à nos troupes menuës,
De ris & de joüet, ou bien sur vn fumier

Ils meurent à la fin, leur tombeau couſtumier;
Ou iureurs & vanteurs meurent à la tauerne,
Comme gens deſbauchez que la Lune gouuerne.

Il diſoit ordinairement que tous ne deuoient temerairement ſe meſler de la Poëſie, que la Poëſie eſtoit le langage des Dieux; & que les hommes n'en deuoient eſtre les interpretes s'ils n'eſtoient ſacrez dés leur naiſſance, & dediez à ce miniſtere. Il eſtoit ennemy mortel des verſificateurs dont les conceptions ſont toutes raualées, qui penſent auoir fait vn grand chef d'œuure, quand ils ont mis de la proſe en vers: Car comme Michel Ange Peintre & Sculpteur tres-excellent, diſoit pour vn ſecret en ſon art, que la parfaite peinture doit approcher de la ſculpture, & la repreſenter autant que l'art le permet, & au contraire que la ſculpture doit du tout s'eſloigner de la plate peinture: ainſi la Proſe peut bien exprimer les ornemens de Poëſie & les veſtir modeſtement, mais la Poëſie doit eſtre toute releuée en boſſes & fleurs apparoiſſantes, & fuir du tout le ſtile plat & proſaïque comme ſon contraire.

Les premiers Poëtes qu'il a eſtimé auoir commencé à bien eſcrire ont eſté Maurice Sceue, Hugues Salel, Antoine Heroët, Melin de Saint Gelais, Iacques Pelletier, & Guillaume des Autels. Quant aux autres qui ont ſuiuy plus heureuſement, ils ſont aſſez cogneus & remarquez par leurs œuures. Il ayma & eſtima ſur tous, tant pour la grande doctrine & pour auoir le mieux eſcrit, que pour l'amitié à laquelle l'excellence de ſon ſçauoir les auoit obligez, Iean Anthoine de Baif, Ioachin du Bellay, Ponthus de Tyard, Eſtienne Iodelle, Remy Belleau, qu'il appelloit le peintre de nature, la compagnie deſquels auec luy & Dorat à l'imitation des ſept excellents Poëtes Grecs, qui floriſſoient preſque d'vn meſme temps, il appella la Pleïade, par ce qu'ils eſtoient les premiers & plus excellents, par la diligence deſquels la Poëſie Françoiſe eſtoit montée au comble de tout honneur. Il mettoit auſſi en cet honorable rang Eſtienne Paſquier, Oliuier de Maigny, I. de la Peruſe, Amadis Iamin qu'il auoit nourri Page, & fait inſtruire, Robert Garnier Poëte tragique, Florent Chreſtien, Sceuole de Sainct Marthe, Iean Paſſerat, & Philippes des Portes, I. D. du Perron, & le poly Bertaud, leſquels ont ſi purement eſcrit qu'ils me font deſeſperer de voir iamais noſtre langue en plus haute perfection. Il faiſoit encore eſtat de quelques autres, dont le iugement eſt en ſes œuures. Il auoit vne liberté de iuger des eſcrits de ceux de ſon temps, ioincte à vne candeur eſloignée de toute jalouſie (auſſi eſtoit-il par deſſus elle) ne retenant les loüanges de ceux auſquels elles eſtoient raiſonnablement deuës; teſmoin le iugement qu'il donna de la Pedotrophie de Sceuole de Sainct Marthe que Baïf luy auoit enuoyée: Car en la reſponſe qu'il luy fit, voicy ce qu'il en dit; Bons Dieux, quel liure m'auez-vous enuoyé de la part du Seigneur de Sainct Marthe! Ce n'eſt pas vn liure, ce ſont les Muſes meſmes: & s'il m'eſtoit permis d'y aſſeoir iugement, ie iure noſtre Helicon, que ie le voudrois preferer à tous ceux de noſtre temps, voire quand Bembe, Naugere, & le diuin Fracaſtor en deuroient eſtre courroucez. Car conſiderant comme il a joint la ſplendeur du vers nombreux & ſauoureux à la belle & pure diction, la fable à l'Hiſtoire, & la Philoſophie à la Medecine, ie ne me puis tenir de m'eſcrier,

Deus Deus ille, Menalca:

& de dire le ſiecle bien-heureux qui nous a produit vn tel homme. Quant au iugement de ſes ouurages, il le laiſſoit librement à vn chacun, & deferoit à celuy des doctes, les expoſant en public à la façon d'Apelle, à fin d'entendre le iugement & l'arreſt d'vn chacun, qu'auſſi volontiers il receuoit comme il penſoit eſtre candidement prononcé; n'eſtant pas vice de s'amender, ains extreme malice de perſiſter en ſon peché: raiſon pour laquelle tantoſt par vn meilleur aduis de ſoy-meſme,

tantoſt par le conſeil de ſes plus doctes amis il a changé, abbregé, allongé beaucoup de lieux,& principalement de ſa diuine Franciade,& meſmes en ceſte derniere main, voulant touſiours tirer au but de perfection qui ſe doit rechercher en la Poëſie pour acquerir de l'honneur, & non la mediocrité qui eſt extreme vice. I'entends Mediocrité humble & abjecte, & non celle que le iudicieux Horace eſtime tant, qui ſe prend pour vn ſtyle moyen & temperé, ny trop eſleué, ny trop bas, conforme à ſon ſuject qui eſt la perfection meſme, non encore concedée des Dieux aux hommes. Il s'eſt toutesfois trouué des Zoïles qui ont bien oſé attaquer ſa Franciade, dont la ſeule imperfection eſt de ne l'auoir peu acheuer, pour le deſir qu'il nous en a laiſſé par vn ſi parfait commencement. Et voicy ce que l'vn deux en eſcriuit,

Dum iuuenis Ronſardus ouans præclara canebat,
Concepta rapuit compita Franciade.
Parturijt, Centaurus adeſt, vel inepta Chimæra.
Qualiacunque ea ſint, cauda capútve latet.

Il ne s'eſmeut pour cela beaucoup, mais reſpondit en ceſte ſorte,

Vn lit ce liure pour apprendre,
L'autre le lit comme enuieux.
Il eſt bien aiſé de reprendre,
Mais mal-aiſé de faire mieux.

Et s'il ne l'a pas acheuée ce n'eſt pas eſté faute de ſubject, mais faute de nos Rois qui n'ont continué ceſte genereuſe faueur nourriciere des grands eſprits. Il le teſmoigne en ces vers:

Si le Roy Charles eut veſcu,
I'euſſe acheué ce long ouurage.
Si toſt que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

Mais par cet eſchantillon on peut preuoir quelle deuoit eſtre la piece entiere. Les beaux eſprits s'exerceront à y chercher des ſens allegoriques, & laiſſeray cela à ceux qui ont plus de loiſir. Ie ne celeray point pourtant que par la complainte d'vn amy de Francus, mort, & par ſes obſeques il m'a dit auoir entendu vn Prince qui eſtoit fort neceſſaire pour l'Eſtat pres du Roy Charles IX. pour lors. Comme auſſi par les vices des Princes faineans, il a voulu toucher les corruptions de noſtre temps. Les beautez de ſes œuures ne ſe cognoiſſent tout d'vn coup, ny par tous. Mais en general les hommes doctes, & non ſeulement les noſtres, mais les Eſtrangers, & principalement les Italiens, ont eſtimé, & loüé les ouurages de Ronſard ſi hautement, que l'vn des plus nobles & doctes d'entr'eux, & le plus pres regardant Cenſeur des Poëtes, ce grand Iules Ceſar Scaliger luy dedia ſes Anacreontiques, comme au premier de tous les Poëtes, en ces termes,

Quo te carmine, qua prece,
Quo pingui Genium thure adeam tuum,
Immenſi ſobolem ætheris,
Qui Muſis animi prodigus imperas?
O cantus decus aurei,
Qui ſolus ſtupidis auribus immines.
O flexus veteres nouo,
Quos felix ſuperas, nectare condiens
Sublimis fidicen Lyræ,
Graijs picta notis Celtica temperans:
Qui ſolus ſcatebris tuis

Latè Pegaſeos imbuis alueos,
Te ſolo magis ac magis
Implens Caſtalij conſilium chori.
An fruſtra, an lepidus meus
Blandus ſuauiloquus dulcis Anacreon,
Ronſarde, ad liquidam chelyn,
Hinc auſit niueis vectus oloribus,
Nunc primùm è tenebris pudens,
Sacrum ſtellifero ferre caput polo?
Cuius luce frequens pari
Illum luce tua flammeus obruis,
Mortes præripiens truces
In quoſcunque tuus ſpiritus ingruit.

D'autres excellens perſonnages auſſi, comme Pierre Victor, Pierre Barga, & Speron Speronne l'ont tellement priſé que les deux premiers m'ont dit, lors que ie pourſuiuois mes eſtudes en Italie, que noſtre langage par la diuine Poëſie de Ronſard s'egaloit à la Grecque & Latine: & quant à Speronne c'eſt ce qui l'a eſmeu au Dialogue des langues de tant eſtimer la noſtre, & de faire vn iuſte Poëme en langue Toſcane, à la loüange de Ronſard, que i'ay trouué parmy ſes papiers, & qui merite bien d'eſtre leu. Et ce iugement a eſté ſuiuy de tout le monde, comme teſmoignent ſes œuures que l'on a leu, & lit-on encores publiquement aux eſcoles Françoiſes de Flandres, d'Angleterre & de Pologne, iuſques à Danzich. Auſſi le docte la Ramée en ſa Rhetorique n'a peu trouuer de plus beaux exemples pour ſon inſtruction de l'eloquence Françoiſe que dans les œuures de Ronſard, qui luy en ont fourny à ſuffiſance, comme Virgile à Quintilian. Il a changé l'addreſſe d'aucunes pieces de ſes œuures, mais ce n'a pas eſté par legereté ou inconſtance d'amitié, mais par bonne raiſon, ainſi qu'il m'a raconté, & que nous voyons au Sonnet qui commence,

A Phœbus, Patoüillet.

Qui s'addreſſoit premierement à Iacques Greuin Medecin, bel eſprit certes, & l'honneur de noſtre pays Beauuoiſin; qui le meritoit bien, n'euſt eſté qu'ayant aidé à baſtir le Temple de Calomnie contre Ronſard, en haine des Diſcours des miſeres de noſtre temps, ils'en rendit indigne, & de ſon amitié de laquelle il honoroit ſon gẽtil eſprit: Sa vengeance ne fut autre toutesfois que de rayer ſon nom de ſes eſcrits. Aucuns ont trouué la correction qu'il a faite en ſes œuures en quelques endroits, moins agreable que ce qu'il auoit premierement conceu, comme il peut aduenir principalement en la Poëſie, que la premiere fureur eſt plus naïue, & que la lime trop de fois miſe, en lieu d'eſclaircir & polir ne fait qu'vſer & corrompre la trempe. Les doctes qui verront ſans paſſion ſes dernieres conceptions en iugeront. I'oſeray bien prononcer toutesfois que ſes œuures en general ſont tant pleines d'excellence & de beautez, que nous les pouuons mieux entendre & admirer, que les expliquer & imiter: & noſtre Ronſard a fait ſi bien ſon profit de la profonde ſcience de toutes choſes, pratiqué ſi heureuſement les graces anciennes, & à icelles joinct vne telle fureur Poëtique à luy ſeul propre, que depuis le ſiecle d'Auguſte, il ne s'eſt trouué vn naturel plus diuin, plus hardy, plus Poëtique, & plus accomply que le ſien. Il n'y a fleur ou Trope qu'il n'ait parſemé, & ſi ſubtilement caché en ſes eſcrits, qu'il eſt à douter ſi en luy l'art ſurmonte la nature: & quant à l'art il n'en doit rien aux anciens, & ſemble ayant oſté de ſa ſuperfluité qu'il ait adjouſté beaucoup à ſon embelliſſement: car l'excellence & perfection de bien dire ne giſt pas en l'abondance & meſlange de toutes fleurs, mais au retranchement des vnes, & au choix & arrangement

des plus belles. Et tout ainſi qu'au cours de noſtre vie, il y a beaucoup de choſes qui ſe preſentent, deſquelles peu nous plaiſent & moins encore nous engendrent ce parfait contentement qui nous rauit en l'admiration : Auſſi pluſieurs conſiderations s'offrent en la conception & fantaſie du Poëte dont il doit refuſer la plus grand part, & receuoir celles qui plus raiſonnablement & auec grande contention d'eſprit luy viennent à gré. De tous les Poëtes qui ont eſté iuſques à preſent, les vns ont remporté l'honneur pour le Poëme Epique, & les autres pour le Lyrique, & ainſi des autres : mais faiſant comparaiſon auec chacun Poëte particulier, il eſt au lieu de tous & entre tous vnique. Prenez garde à ſon eloquence diuerſifiée de toutes varietez, & qui entierement imite la nature, mere de toutes choſes, qui n'a eſté eſtimée belle par les anciens, que pour eſtre inconſtante & variable en ſes perfections, comme vne Muſique parfaite en ſon harmonie de pluſieurs & diuers tons, & accords. Pouuant appeller le corps de ſes œuures vn petit monde accomply de toutes parties belles en leur diuerſité, tant il imite le monde naturel : Car comme ceſtuy-cy d'vn coſté ſe monſtre fertile & luxuriant en riches moiſſons, eſgayé de belles & ver-floriſſantes prairies, que mille ruiſſeaux & fontaines reſioüiſſent de leurs courſes argentines, puis enuironne de ceſte grande mer bruyante qui rehauſſe & releue ſon embelliſſement : d'autre coſté vous la voyez hiſpide & cheueluë de tant de bocages & hautes foreſts, ſterile en landes & bruieres, ſeiche en tant de pays ſablonneux, & deſerte en tant de rochers & pierreuſes montaignes ; ce qui rend ce Tout parfait en ſa varieté. Ainſi deuons-nous admirer le diuin Genie de ſa Poëſie, la grandeur & venerable majeſté de ſes conceptions, la varieté de ſes entrelacemens Poëtiques dont il enrichit comme de franges & paſſemens ſes diuins ouurages, la facilité inimitable de ſes vers ; comme là il eſt floride & copieux, par fois aride & raboteux, icy rond, reſerré, & preſſé quand il veut, d'vn vers nombreux & ſauoureux, elegant & poly, d'vn ſtile hautain non errené ny trainant à terre, ou effeminé : agreable en comparaiſons induſtrieuſes & naïues, elabouré en viues deſctiptions, & en toutes ces choſes autant touſiours égal à ſon ſubjet, & à ſoy-meſme, comme en varieté d'inuentions & d'argumens, il eſt touſiours diſſemblable & different, repreſentant toutes les Muſes enſemble qui ont toutes diuerſe & differente face, en laquelle neantmoins on recognoiſt qu'elles ſont ſœurs & filles de Iupiter & Mnemoſyne. Ainſi que l'ingenieuſe abeille, il s'eſt ſerui ſi dextrement des fleurs des meilleurs eſcriuains qu'il en a rendu le miel tout ſien.

Les Satyres qu'il auoit faites, & qu'il euſt publiées ſi noſtre ſiecle euſt eſté plus paiſible, ne taxoient perſonne qui ne l'euſt merité. Et c'eſtoit bien vne de ſes enuies de peindre au vif les vices de noſtre temps, pour corriger les vns & eſpouuanter les autres de mal faire. Il m'en a monſtré quelques-vnes meſlées à l'Horatienne, mais ie croy qu'elles ſont fort eſgarées, d'autant que m'ayant recommandé & laiſſé ſes œuures corrigées de ſa derniere main pour y tenir l'ordre en l'impreſſion ſuiuant les memoires & aduis, deſquels il s'eſt fié à moy, il me dit, quant aux Satyres, que l'on n'en verroit iamais que ce qu'on auoit veu, noſtre ſiecle n'eſtant ny digne, ny capable de correction.

Il auoit enuie, ſi la ſanté & la Parque l'euſſent permis, d'eſcrire pluſieurs œuures Chreſtiennes, & traitter ingenieuſement & dignement la naiſſance du monde, mais il nous en a laiſſé ſeulement le deſir : bien auoit-il commencé vn Poëme de la loy diuine non acheué qu'il voüoit à Henry IV. à preſent Roy de France & de Nauarre, auec preſage de grande promeſſe, qui n'eſt encore manifeſte qu'au Ciel : & combien que les Poëtes ayent eſté appellez des anciens Vates & diuins, en voicy l'eſchantillon.

Mon Prince, illuſtre ſang de la race Bourbonne,
A qui le Ciel promet de porter la Couronne
Que ton grand Sainct Loys porta deſſus le front,
Si la Chaſſe, la guerre, & les conſeils qui ſont
Le nom d'vn Capitaine apres la mort reuiure,
N'amuſent ton eſprit, embraſſe-moy ce liure,
Et ne refuſe point d'acquerir le bon-heur
Que ton humble ſubiect celebre à ton honneur.
Tu ne liras icy les amours inſenſées
Des mondains tourmentez de friuoles penſées,
Mais d'vn peuple qui tremble effrayé de la loy
Que DIEV *pere eternel eſcriuit de ſon doy.*
Vn Rocher s'eſleuoit au milieu d'vne plaine
Effroyable d'horreur & d'vne vaſte areine,
Haut rocher deſerté, dont le ſommet pointu
De l'orage des vents eſtoit touſiours batu:
Vne effroyable peur comme vn rempart l'emmure
D'vn torrent debordé, dont le rauque murmure
Bouïllonnant effroyoit les voiſins d'alentour,
Des ſangliers & des cerfs l'agreable ſejour.
Le Ciel pour ce iour-là ſerenoit la montagne,
Le vent eſtoit muet, muette la campagne,
Quand l'horreur ſolitaire & l'effroy d'vn-tel lieu
Plus que les grands Palais fut agreable à DIEV,
Pour aſſembler ſon peuple, & le tenir en crainte,
Et luy bailler le frein d'vne douce contrainte.
Pource Moyſe il appelle, & luy a dit ainſi,
Luy réueillant l'eſprit, Marche mon cher ſoucy,
Grimpe au ſommet du mont, & attens que ie vienne,
Fay que mon peuple en preſſe au pied du mont ſe tienne,
De teſte, de viſage & d'eſpaules eſpés,
Attendant de ma Loy le mandement exprés.
Le Prophete obeït, il monta ſur la roche,
Et plein de majeſté de ſon Maiſtre il s'approche.

Qui monſtre aſſez auec autres ſemblables pieces en ſes œuures qu'il n'auoit faute de volonté ny de moyens pour loger les Muſes en nos temples. Il auoit auſſi deſſeigné trois liures de la milicie Françoiſe qu'il addreſſoit au Roy, dont voicy le Fragment.

Ie Chante par quel art la France peut remettre
Les armes en honneur: vueilles-le moy permettre,
Neufuaine qui d'Olympe habite les ſommets,
Accompliſſant par moy l'œuure que ie promets.
Mais quitte-moy le ſoin de Cypris ton amie,
Repouſſe de tes yeux la ieuneſſe endormie,
Déuelope ton bras languiſſant à l'entour
De ſon corps qui l'enerue empoiſonné d'Amour.
Vien le dos tout chargé du fais de ta cuiraſſe,
Pren la hache en main, tel que te veit la Thrace
Retournant tout ſanglant du meurtre des Geans

Foudroyez à tes pieds par les Champs Phlegreans.
Et toy Prince HENRY *des armes la merueille,*
Apres le ſoin public preſte-moy ton oreille,
Inſpire-moy l'audace, eſchauffe-moy la peur,
Et mets auecques moy la main à ce labeur.

Pareillement vn Poëme intitulé Hercule Tue-lyon, non acheué, qu'il auoit ainſi commencé:

Tu peux te garantir du Soleil qui nous brulle
(Dit le fort Iocaſte au magnanime Hercule)
Deſſous ceſte ombre aſſis, s'il te plaiſt nous conter
Comme ta force peut le Lyon ſurmonter,
Qui prenoit en Nemée & logis & paſture,
Et dont la peau te ſert encore de veſture:
Car à voir tes ſourcils, tes cheueux mal peignez,
Tes bras pelus, nerueux, & tes yeux renfrongnez,
Nul homme ſinon toy n'euſt ſçeu parfaire l'œuure;
Puis ta dure maſſuë aſſez le nous deſcœuure.
Il n'auoit acheué, quand dix bœufs du Soleil
Effroyez de la peau du Lyon nompareil
Qu'Hercule auoit au dos, le choquant l'irriterent,
Et l'ire de ſon fiel agaſſant deſpiterent.

En ſa premiere ieuneſſe il s'eſtoit addonné à la Muſe Latine, & de fait nous auons veu quelques vers Latins de ſa façon aſſez paſſables, comme ceux qu'il addreſſe au Cardinal de Lorraine, & à Charles Eueſque du Mans & Cardinal de Ramboüillet, & les Epigrammes contre quelques Miniſtres, & le Tombeau du Roy Charles IX. mais qui monſtrent par quelque contrainte forcée, ou qu'il n'y eſtoit point entierement né, ou qu'il ne s'y plaiſoit pas; auſſi n'en auoit-il continué l'exercice, pour eſcrire en noſtre langue.

Quant à l'oraiſon continuë, il ne diſoit pas des mieux en propos communs, ou pluſtoſt ſe plaiſoit en vne deſdaigneuſe nonchalance, laquelle il mettoit au compte de ſa liberté. Que s'il auoit à diſcourir, en preſence ou par commandement des Grands auec quelque appareil, il diſoit des mieux: teſmoin le docte diſcours qu'il fit ſur le ſubject des vertus actiues, qui ſe void encores entre les mains des curieux, & qu'il accompagna d'vne genereuſe & pareille action, par le commandement, & en preſence du Roy Henry III. lors que ce Prince voulut dreſſer l'Academie de ſon Palais, & fit chois des plus doctes hommes de ſon Royaume, pour apprendre à moindre peine les bonnes lettres par leurs rares diſcours, enrichis des plus belles choſes qu'on peuſt rechercher ſur vn ſubjet, & qu'ils deuoient faire chacun à leur tour. Du nombre deſquels furent choiſis des premiers auec Ronſard, le ſieur de Pybrac, qui eſtoit autheur de ceſte entrepriſe, & Doron Maiſtre des Requeſtes, Tyard Eueſque de Chalons, Baïf, Deſportes Abbé de Tyron, & le docte du Perron. Il nous a laiſſé vn diſcours en proſe ſur le Poëme heroïque, aſſez mal en ordre, pour l'auoir dicté à quelque ignorant qui eſcriuoit ſous luy, qu'il m'enuoya, & que i'ay remis à peu pres ſelon ſon intention, enſemble vn Poëme addreſſé au Roy, remis au Boccage, & vne Elegie au ſieur Des-Portes, & l'Hymne de Mercure, & quelques autres qui ſuiuent: Plus les Prefaces en vers pour mettre au commencement de chacune diuerſe ſorte de Poëmes, & pluſieurs autres pieces de luy, non encor' miſes en lumiere, qui voyent le iour en ceſte derniere main de ſes œuures, qui comme vn dernier codicille portent ſa volonté teſtamentaire, executé ainſi qu'il me l'auoit recommandé, inuiolable.

Sa conuerſation eſtoit fort facile auec ceux qu'il aimoit, mais il aimoit ſur tous les hommes ſtudieux, vertueux, & de nette conſcience, & qui eſtoient libres, ouuerts & ſimples, ſans fiction & affetterie courtiſanne, comme auſſi luy-meſme auoit touſiours deſiré d'eſtre tel, pouuant dire hardiment que ſes mœurs, ſa face & ſes eſcrits portoient touſiours ie ne ſçay quoy de noble au front, & en toutes ſes actions on voyoit paroiſtre les effects d'vn vray Gentil-homme François, au reſte liberal & magnifique en la deſpence des biens qu'il auoit. Il n'eſtoit ennemy d'aucun, & ſi aucuns ſe ſont rendus ſes ennemis, ils s'en ſont donné le ſubjet, mais ſa naturelle douceur les en a fait repentir. Sa demeure ordinaire eſtoit ou à Sainct Coſme, lieu fort plaiſant, & comme l'œillet de la Touraine, iardin de France, ou à Bourgueil, à cauſe du deduit de la chaſſe auquel il s'exerçoit volontiers, & où pour cet exercice il faiſoit nourrir des chiens que le feu Roy CHARLES luy auoit donnez, enſemble vn Faucon, & vn Tiercelet d'autour. Comme auſſi à Croix-val, recherchant ores la ſolitude de la foreſt de Gaſtine, ores les riues du Loir, & la belle fontaine Bellerie, ou celle d'Helene, où bien ſouuent ſeul, mais touſiours en la compagnie des Muſes, il s'eſgaroit pour r'aſſembler les belles inuentions, leſquelles parmy le tumulte des villes & du peuple s'eſcartant çà & là cõme vne ſemence eſgarée de la matrice, ne peuuent ſi bien ſe conceuoir en nous. Quand il eſtoit à Paris, & qu'il vouloit s'eſiouïr auec ſes amis, ou compoſer à requoy, il ſe delectoit ou à Meudon, tant à cauſe des bois, que du plaiſant regard de la riuiere de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct Clou, & Vanves, pour l'agreable fraiſcheur du ruiſſeau de Biéure, & des fontaines que les Muſes ayment naturellement. Il prenoit auſſi ſingulier plaiſir à iardiner, & ſur tous lieux en ſa maiſon de Sainct Coſme, où Monſieur le Duc d'Anjou, qui le priſoit, l'aymoit & admiroit, le fut voir pluſieurs fois apres auoir fait ſon entrée à Tours. Il ſçauoit (comme il n'ignoroit rien) beaucoup de beaux ſecrets pour le iardinage, fuſt pour ſemer, planter, ou pour enter, & greffer en toutes ſortes, & ſouuent en preſentoit des fruicts au Roy CHARLES, qui prenoit à gré tout ce qui venoit de luy. Quand il ſe mettoit à l'eſtude il s'en retiroit aiſément, & lors qu'il en ſortoit il eſtoit aſſez melancolique, & bien ayſe de rencontrer compagnie recreatiue: mais lors qu'il compoſoit, il ne vouloit eſtre importuné de perſonne, ſe faiſant excuſer librement, meſmes à ſes plus grands amis.

La peinture & ſculpture, comme auſſi la Muſique, luy eſtoient à ſingulier plaiſir, & principalement aymoit à chanter, & à ouyr chanter ſes vers, appellant la Muſique ſœur puiſnée de la Poëſie, & les Poëtes & Muſiciens, enfans ſacrez des Muſes; que ſans la Muſique la Poëſie eſtoit preſque ſans grace, comme la Muſique ſans la melodie des vers, inanimee & ſans vie.

Il incitoit fort ceux qui l'alloient voir, & principalement les ieunes hommes qu'il iugeoit par vn gentil naturel promettre quelque fruict en la Poëſie, à bien eſcrire, & pluſtoſt à moins & mieux faire: car les vers ſe doiuent peſer & non compter, & reſſemblent au Diamant parangon, qui eſtant de belle eau, & rendant vn bel eſclat, ſeul vaut mieux qu'vne centaine de moyens.

Ie marqueray touſiours ce iour d'vn crayon bien-heureux, quand ieune d'ans & d'experience, n'ayant encores atteint l'aage de quinze ou ſeize ans, apres auoir ſauouré tant ſoit peu du miel de ſes eſcrits, l'ayant eſté voir il ne reçeut pas ſeulement les premices de ma Muſe, mais m'incita courageuſement à continuer, & le viſiter ſouuent, non chiche de me deceler beaucoup de ces diuins & myſterieux ſecrets, auec leſquels le premier il m'eſchaufa l'inclination en la Poëſie, ſi peu que parmy la ſeuerité de nos loix i'en puis recognoiſtre en moy, & depuis honora mes eſcrits

de la gloire qui regorgeoit en luy, engageant mon affection en ſon amitié par l'eternel lien de ſes Lauriers. En recompenſe dequoy, belle & genereuſe Ame, ayant receu de toy office & faueur de pere, puiſſes-tu au Ciel en toute douceur & en paix tranquillement repoſer, receuant en gré, comme d'vn fils non ingrat, qui veut aucunement recognoiſtre ta paternelle pieté d'vne autre, ce fraiſle vaiſſeau que i'ay fait pour y enfermer tes cendres tant precieuſes, par moy ramaſſées, & que ie preſente à la poſterité, reliques de tant de richeſſes fonduës en toy ſeul, & ſuffiſant teſmoignage des regrets que la France & moy te conſacrons, auec nos larmes perpetuelles.

FIN DE LA VIE DE P. DE RONSARD.

PIIS AMICI RONSARDI MANIBVS.

RONſarde Aoniæ decus immortale cohortis,
Pars animæ quondam dimidiata meæ:
Si quis, vt eſt, ſenſus defunctis, ſit tibi gratum
Poſtremum hoc mœſti funeris officium:
Accipito has veras lacrymas ac intus obortas,
Quas meus ex imo pectore fundit amor.
Sed lugere vetas, quoniam tua fama ſuperſtes
Orbi te illuſtrem conſpicuúmque refert:
Et quoniam, vt ſpero, fœlix conuiua Deorum
Pro nobis miſeris vota precéſque facis.

Io. GALLANDIVS.

ORAISON FVNEBRE
SVR LA MORT DE
MONSIEVR DE RONSARD.

PRONONCE'E EN LA CHAPPELLE DE Boncourt, l'an 1586. le iour de la Feſte Saint Matthias.

PAR MONSIEVR DV PERRON, DEPVIS EVESQVE D'EVREVX, ET CARDINAL, ARCHEVESQVE DE SENS, & grand Aumoſnier de France, lors aagé de 27. ans.

A MONSIEVR DES PORTES, ABBE' DE TYRON ET DE IOSAPHAT.

MONSIEVR, Ayant eſté ceſte Oraiſon prononcée pour celebrer la memoire de Monſieur de Ronſard, i'ay penſé que ie n'en pouuois addreſſer la publication plus dignement qu'à vous, auquel il ſemble auoir reſigné la gloire de ſa profeſſion, & vous auoir laiſſé comme ſon vnique ſucceſſeur. Ie vous l'enuoye donc peinte & tracée fidellement ſur le papier, à fin de repreſenter à voſtre eſprit par l'image des characteres, ce qui s'en pourroit eſtre eſcoulé du ſon & de la memoire des paroles. Vous la receurez, s'il vous plaiſt, à vos perils et fortunes : c'eſt à dire, ſi elle eſt leuë auec quelque loüange, vous recueillirez le fruict de ce que i'ay appris en voſtre conuerſation: ſi au contraire, vous me ſeruirez de garant enuers ceux qui taxeront & accuſeront ma temerité, comme ayant eſté le principal Autheur, non ſeulement de me la faire entreprendre, mais auſſi de me perſuader de l'expoſer au iour & à la lumiere de l'impreſſion: Et vous ſouuiendrez, vous & ceux qui aſſiſterent au feſtin qui ſe fit chez vous le Mardy dix-huictieſme de Mars, où le deſſein de ces funerailles fut pris, que ie n'eu que depuis le lendemain, qui fut le Mercredy des Cendres, iuſques au Lundy ſuiuant qu'elle fut prononcée, pour m'y preparer. Dieu vueille qu'elle puiſſe ſatisfaire en quelque choſe à voſtre deſir, au merite de Monſieur de Ronſard, & au iugement de ceux qui la liront.

ORAISON FVNEBRE
SVR LA MORT DE
MONSIEVR DE RONSARD.

MEssievrs, Ie penſe qu'il n'y a perſonne en ceſte compagnie qui ne ſçache bien la fin pour laquelle nous ſommes icy aſſemblez, qui eſt de rendre les offices funebres aux cendres, & à la memoire de feu Monſieur de Ronſard. Et de faict, quand il n'y auroit autre choſe que l'honneur & la reuerence que ie voy que vous y apportez, ce ſeroit aſſez pour me conuier à le croire, & me teſmoigner par meſme moyen que vous loüez & fauoriſez noſtre intention. Ce que i'eſtime ſeulement que vous trouuez eſtrange, eſt comme i'ay eu l'aſſeurance d'entreprendre ceſte action, pluſtoſt que beaucoup d'autres qui s'en acquitteroient, ſinon ſelon l'excellence du ſubjet, au-moins plus dignement & heureuſement que ie ne l'oſe eſperer. Et pour vous dire la verité, quand ie regarde maintenant où ie ſuis, ie ne me trouue pas moins eſtonné moy-meſme, de voir que les prieres de mes amis ayent eu tant de poids en mon endroit, que de me faire accepter vne charge à laquelle mes forces ſont ſi inegales & inferieures. Auſſi certes n'a-ce pas eſté ſans vn long combat en mon ame, & pluſieurs reſiſtances aux honneſtes deſirs de ceux qui m'en ſollicitoient, que ie me ſuis laiſſé vaincre à leur perſuaſion. Car comme d'vn coſté ie recognoiſſois, que ce m'eſtoit beaucoup d'auantage, d'auoir à traitter d'vn argument où ie ne pouuois auoir faute de matiere, ny de paroles : d'ailleurs ie conſiderois que tant plus ſa vertu me donnoit de champ & d'eſtenduë, & plus elle preparoit les aſſiſtans à attendre de moy des loüanges infinies, & correſpondantes à ſon merite. De maniere, Meſſieurs, que ſi ie n'euſſe adjouſté à tous ces reſpects, celuy de la pieté & de l'obligation, il m'euſt eſté bien mal-aiſé de forcer & ſurmonter ma timidité. Mais ie confeſſe franchement que ceſte ſeule penſée a eu plus de pouuoir en mon eſprit, que le ſoin de ma reputation, & la crainte de n'égaler pas le deſir & l'eſperance des Auditeurs. Car outre ce que toute la France en general doit à la gloire de ſon nom, comme eſtant vn des plus nobles ornemens dont elle ait iamais triomphé par deſſus les autres prouinces : encore pour mon particulier i'ay tant de cauſes qui m'obligent à aimer & honorer ſa memoire, que ie ne luy puis nier aucun gage d'affection, ſans commettre vne trop grande ingratitude. Que ſi pendant qu'il a eſté en ce monde il a pris quelque plaiſir à mes paroles, & ſi ceſte voix qui eſt maintenant debile & affligée pour l'ennuy que ie reçoy de ſa mort, luy a eſté autresfois agreable ; ie croy certes, que le plus doux fruict qu'il en recueillit iamais, c'eſt le deuoir & l'office que ie luy rens auiourd'huy. Non que ie me vueille reſeruer ce theatre à moy ſeul, & empeſcher ceux qui en ſeront ambitieux d'y paroiſtre & de s'y ſignaler. Au contraire, ie ne pretens autre choſe que de les piquer & animer de ceſte iuſte & religieuſe ialouſie, eſperant que ce ſera vn argument de s'exercer à l'aduenir, à tous ceux qui voudront combatre de la gloire de bien dire ; comme auſſi ils ne

ſçauroient faire œuure plus honorable, ny pour eux ny pour l'eloquence meſme, que de la conſacrer à vn ſi digne & excellent ſubjet. Cependant ie me contenteray d'auoir eu ceſte bonne rencontre de commencer le premier, & monſtrer le chemin aux autres en vne tant ſaincte & officieuſe entrepriſe; & prieray ceſte belle ame de me pardonner ſi ie ne puis atteindre à repreſenter parfaictement ſa vertu. Ce me ſera aſſez d'en faire ſeulement les premiers traits: c'eſt à dire, de toucher quelque choſe de ſes loüanges en general, & puis ie bailleray le tableau à ceux qui viendront apres moy pour y adjouſter les autres beautez & ornemens, leur iurant & proteſtant que ie n'auray point de regret d'eſtre ſurmõté par eux: ains me ſentiray tres-honoré de ſacrifier ma reputation ſi i'en puis pretendre quelqu'vne, au luſtre & à l'exaltation de la ſienne. Au moyen dequoy auſſi ie parleray auec beaucoup moins de crainte & de defiance, & principalement ſi vous continuez de me preſter la meſme attention que vous auez faict iuſques à maintenant. Choſe que i'obtiendray facilement, pourueu que vous-vous ſouueniez combien le lieu auquel vous aſſiſtez eſt ſainct & venerable, & combien le temps que vous y employez vous doit eſtre ſacré & precieux. Car ce ne ſont point icy les obſeques d'vn homme vulgaire, & ordinaire comme les autres, ce ſont les funerailles du pere commun des Muſes & de la Poëſie. Que ſi ceux qui conduiſoient anciennement leurs peres au ſepulchre, y portoient la teſte voilée & couuerte comme s'ils euſſent aſſiſté aux ſacrifices des Dieux, pour teſmoigner par ceſte ceremonie exterieure qu'ils honoroient leurs peres decedez, de la meſme façon qu'ils reueroient les Dieux; & quand ils approchoient de leurs monumens, s'y contenoient auec pareille religion que s'ils fuſſent entrez dedans les Temples, & euſſent eſté aupres des Autels. A plus forte raiſon en ces honneurs funebres, & en ce conuoy ſpirituel que nous faiſons aux cendres & à la memoire du grand Ronſard, il faut que tous les enfans des Muſes obſeruent le meſme reſpect, que les anciens auoient accouſtumé de deferer aux ſolemnitez mortuaires de leurs peres charnels & corporels. Mais c'eſt trop vous ſolliciter d'vn deuoir auquel ie vous voy deſia aſſez preparez de vous-meſmes: & partant il vaut mieux commencer d'entrer en propos, & mettre peine de dire ce que le lieu & occaſion deſirent de nous. Pour à quoy paruenir plus heureuſement, nous prierons celuy qui eſt l'Autheur de tous bons & loüables diſcours, premierement qu'il nous inſpire des conceptions qui luy ſoient agreables: & ſecondement ſi c'eſt vne requeſte qui ſe puiſſe impetrer, qu'il nous face la grace que nous n'eclipſions & n'obſcurciſſions rien de la gloire & de la ſplendeur de ce grand homme que nous celebrons, par l'imperfection & par le defaut de nos paroles. Pierre de Ronſard (Meſſieurs) le Genie & l'Oracle de la Poëſie Françoiſe, quant au coſté paternel, auoit deriué ſon extraction de la Morauie, prouince ſituée entre la Pologne & la Hongrie, d'vne maiſon dont le chef s'appelle le Marquis de Ronſard. De ceſte famille il y a enuiron deux cens cinquante ans qu'vn puiſné courageux, voulant chercher ſon aduenture par les armes, ſortit du pays auec vne troupe de ieuneſſe volontaire; & ne voyant point de plus belle occaſion que la guerre, lors allumée entre les François & les Anglois, ſe vint rendre en France aupres de Philippes de Valois, lequel il ſeruit ſi dignement en toutes les expeditions militaires, qu'il le prit en amitié; & deſirant de l'obliger & retenir, luy donna de grands biens en ce Royaume: au moyen deſquels il ſe maria, & ſ'habitua en Vendomois, où il planta comme vne branche & vne colonie de la famille de Ronſard, qui y a fleury iuſques à maintenant. De ceſte maiſon de Ronſard que l'on appelloit la Poiſſonniere, à cauſe d'vne de leurs principales terres, deſcendit Loys de Ronſard pere de celuy dont nous ſolemniſons la memoire,

qui ſeruit les enfans de France, du viuant du grand Roy François, & les accompagna en leur voyage d'Eſpagne, & depuis fut maiſtre d'Hoſtel du Roy Henry II. lors de ſon aduenement à la Couronne, & eut beaucoup de part auprés de luy, comme eſtant homme d'agreable compagnie & de bon entendement: & au reſte qui monſtroit deſia quelque inclination à la Poëſie; & ſe meſloit de faire des vers ſelon le temps. Pour le regard de l'otigine maternelle, il a eu l'heur d'appartenir à vne infinité d'illuſtres familles Françoiſes, comme à celle du Bouchage, & partant à Monſieur de Ioyeuſe, de la preſence duquel ſes funerailles ſont maintenant honorées: à celle de la Trimoüille, des Roüaux, des Chandriers: noms ſi ſignalez en ce Royaume, par les celebres actions de ceux qui les ont portez, que nos hiſtoires n'ont point de plus ordinaires diſcours. Ce qui ſuffira pour ceſte heure, à fin qu'il ne ſemble pas que nous allions chercher dans les racines, ce qui ſe doit trouuer dans les branches, & que ces ornemens domeſtiques que nous luy appliquons, ce ſoit par faute de loüanges qui luy ſoient propres & particulieres à luy-meſme. Quant au temps de ſa naiſſance, il y en a diuerſes opinions. Les vns veulent qu'il ſoit né l'an mil cinq cens vingt-deux, & par ainſi mort en ſon an climacterique; choſe que l'on a remarqué arriuer à beaucoup de grands perſonnages: Les autres s'arreſtent à ce qu'il en a eſcrit, ayant ſignalé l'année de ſa natiuité par la priſe du grand Roy François, comme ſouuent il ſe rencontre de ces fortunes notables à la naiſſance des hommes illuſtres: là où nous pouuons encor obſeruer en paſſant, que la priſe de ce Roy deuant Pauie, qui eſt l'accident duquel il a voulu noter l'année de ſa natiuité, tombe iuſtement en vn meſme iour que celuy auquel nous celebrons la memoire de ſa mort, qui eſt la Feſte de Sainct Matthias. Eſtant doncques ceſte belle lumiere venuë au monde, & commençant dans peu de temps apres à jetter de clairs rayons d'eſperance de ce qu'elle feroit à l'aduenir; ſes parens delibererent de la donner à l'eſtude des lettres, tant à cauſe de la viuacité de ſon eſprit, que d'autant qu'ayant eu cinq freres aiſnez, il en reſtoit encores trois, nombre ſuffiſant pour emporter la plus grande partie du bien de la famille. Parquoy ſi toſt que ſon aage le permit, ils l'enuoyerent en ceſte Vniuerſité, où leur intention ne reüſſiſt pas pour la premiere fois, comme ils eſperoient. Car ce libre & genereux eſprit, qui ne ſe pouuoit forcer par les loix & par la ſeuerité d'vn precepteur, mais auoit beſoin de quelque paſſion interieure pour l'exciter à deſployer ſa vigueur, ſe deſgouſta du premier coup des lettres & de l'eſtude, tellement qu'ils furent contraints de le retirer cinq ou ſix mois apres, & le dedier à la profeſſion des armes, pour l'exercice de laquelle il auoit le corps bien compoſé. Prenant donc ceſte ſeconde reſolution, ils l'enuoyerent au camp d'Auignon, où il fut donné Page à Monſieur d'Orleans: auec lequel ayant demeuré quelque temps, il receut commandement de ſuiure le Roy d'Eſcoſſe, qui eſtoit lors deçà la mer, & l'accompagner en ſon Royaume: ce qu'il fit, & y ſejourna deux ans & demy, pendant leſquels il apprit les particularitez & la langue de la prouince. Or ce fut là premierement qu'il commença à prendre gouſt à la poëſie. Car vn Gentil-homme Eſcoſſois, nommé le Seigneur Paul, tres-bon Poëte Latin, ſe plaiſoit à luy lire tous les iours quelque choſe de Virgile ou d'Horace, le luy interpretant en François, ou en Eſcoſſois: & luy qui auoit deſia jetté les yeux ſur les rymes de nos anciens Autheurs, s'efforçoit de le mettre en vers le mieux qu'il luy eſtoit poſſible. Retournant d'Eſcoſſe il paſſa par l'Angleterre, où il s'arreſta enuiron ſix mois, & de là arriué en France s'en reuint trouuer Monſieur d'Orleans, qui le retint encores certain temps aupres de luy, eſtant ſoigneux de le faire bien inſtituer aux exercices où l'on a accouſtumé

de dreſſer la ieuneſſe; auſquels à raiſon de ſon excellente diſpoſition naturelle il ſe rendoit merueilleux pardeſſus tous ſes compagnons, fuſt à tirer des armes, à monter à cheual, à voltiger, à lutter, à jetter la barre, & autres tels efforts, où l'auantage de la complexion eſt principalement requis. Car ceux qui l'ont cogneu en ſa premiere fleur, racontent que iamais la nature n'auoit formé vn corps mieux conpoſé ny proportionné que le ſien, tant pour l'air & les traicts du viſage qu'il auoit tres-agreable, que pour ſa taille & ſa ſtature extremement auguſte & Martiale: de ſorte que le Ciel ſembloit auoir mis toute ſon induſtrie à preparer vn lieu qui peuſt receuoir dignement ceſte ame pleine de tant de gloire & de lumiere, de laquelle les beautez du corps deuoient eſtre comme la ſplendeur & les rayons. Monſieur d'Orleans, qui voyoit les premices de ſa vertu naiſſante, & l'opinion que tout le Monde conceuoit de luy, ſe reſolut de plus en plus de ne le laiſſer point ocieux, mais de le faire hanter & conuerſer auec les nations eſtranges, pour le rendre capable d'eſtre employé aux belles charges, auſquelles il iugeoit que ſon inſtinct & ſa nature l'appelloient. A ceſte occaſion, il le depeſcha en Flandres & en Zelande, & depuis luy donna encore vne ſeconde commiſſion pour retourner en Eſcoſſe, en la compagnie du ſieur de Laſſigny. Apres tous leſquels voyages il fut auſſi enuoyé en Allemagne auec Lazare de Baïf, lors Ambaſſadeur, & y ſejourna iuſqu'à ce qu'il euſt appris la langue, & l'eſtat du païs. Puis de là, finalement s'en reuint en France trouuer la Cour qui eſtoit à Blois: où il ne fut pas ſi toſt arriué, (comme la ieuneſſe eſt ſuſceptible de telles impreſſions) que l'amour luy entra en l'eſprit. Or luy eſtoit-il ſuruenu vne debilité d'ouïe durant ſon voyage d'Allemagne, qui commençoit à le rendre mal-propre pour l'entretien; ce qui fut cauſe qu'il ſe mit à repreſenter ſes paſſions ſur le papier, choiſiſſant la façon d'eſcrire plus accommodée à ſon ſujet & à ſon inclination, à ſçauoir la Poëſie, en laquelle il luy eſtoit permis de ſuiure la liberté de ſes imaginations. Et encores qu'au commencement il ne ſ'addonnaſt à ceſte profeſſion que comme en ſe joüant, & la faiſant ſeruir à vn autre deſſein, toutefois quand il vit que ſes vers eſtoient leuz auec loüange, il s'y eſchauffa & affectionna à bon eſcient. Ioint auſſi que ſon accident l'empeſchoit d'oſer plus pretendre à la Cour ce qu'il y auoit eſperé, le ſeparant de la compagnie des hommes, & le confinant en vne eſpece de ſolitude, parmy laquelle il eſtoit tres-aiſe d'eſlire vne occupation, où il peuſt pour le moins tirer quelque gloire de ſon incommodité. Conſiderant donc qu'il auoit bien deſia acquis vne grande facilité de faire des vers, mais que la cognoiſſance des langues anciennes luy manquoit, au moyen dequoy il craignoit de ne pouuoir pas voler ſi haut ſur ſes propres aiſles comme il l'euſt deſiré, il ſe repentit d'auoir meſpriſé l'eſtude en ſon enfance. Et ores qu'il ſe vit en vn aage où il ſembloit n'eſtre plus ſeant de retourner à l'eſcole des lettres, pour apprendre les premiers elemens de la langue Grecque & Latine, ſi eſt-ce qu'il paſſa par deſſus toutes ſortes d'obſtacles: & arriué en ceſte Vniuerſité ſe vint ranger aupres de Dorat, où il demeura cinq ans entiers, eſtudiant ſi aſſiduëment qu'il recompenſa auec beaucoup d'vſure la perte qu'il auoit faite auparauant. Car il s'orna & embellit l'eſprit de tout ce qu'il y auoit de rare & d'excellent dedans les anciens Poëtes tant Grecs que Latins, des deſpoüilles deſquels noſtre langue n'auoit point encore triomphé: & vſa de leurs richeſſes ſi induſtrieuſement qu'elles paroiſſoient ſans comparaiſon plus belles, miſes en œuure dedans ſes eſcrits, que dedans les liures de leurs premiers Autheurs: combien qu'au commencement les aureilles des Courtiſans François, qui n'eſtoient pas encores accouſtumees à ces ornemens eſtrangers, fiſſent quelque difficulté de les ſupporter: rejettant tantoſt la hardieſſe des conceptions, qui eſtoient poëtiques & eſleuées; tantoſt la liçence

des conſtructions & des façons de parler, qui eſtoient imitées & empruntées des autres nations ; & tantoſt la nouueauté des mots leſquels il ſe voyoit contraint d'inuenter, pour tirer noſtre langue de la pauureté & de la neceſſité. Mais luy, dont le Demon eſtoit inuincible, & ne pouuoit ceder au iugement de la multitude, ſe ſeruant d'vn ſuffiſant teſmoin à luy-meſme, de celuy que la poſterité feroit de ſes œuures, reſiſta courageuſement à la paſſion de ſes calomniateurs, & ne ceſſa iamais de ſuiure le meſme vol qu'il auoit entrepris, iuſqu'à ce que toute l'enuie eſtant eſteinte, & tous les monſtres ſurmontez & abbatus, on commença à luy applaudir en plein theatre, & luy par conſequent à iouïr du plus doux fruict qui ſe puiſſe recueillir de la gloire, qui eſt celuy que nous en receuons pendant que nous ſommes viuans. Apres ce premier combat il luy en ſuruint encore vn autre bien eſloigné & bien different de ſujet : c'eſt que les diſputes de la Religion ſe remuerent & allumerent en ce Royaume. Or eſt-ce la couſtume de ceux qui innouent en ces matieres, de rechercher auant toutes choſes les attraits & delices du langage, à fin d'allecher la multitude, & faire couler plus facilement leur opinion ſous la douceur du ſtyle & des paroles. En quoy certes ils auoient beaucoup d'auantage ſur les Docteurs Catholiques, dont les vns ſ'eſtoient endormis tout à fait durant le long repos de l'Egliſe : & les autres ſ'eſtoient plus employez à entretenir le peuple à la pieté & à la deuotion, qu'à l'eloquence & aux beaux diſcours. Ioint d'ailleurs que les eſtudes d'humanité, enſeuelies ſous les ruines de l'Empire Romain, commençoient à eſtre deterrees en France depuis ſi peu de temps, c'eſt à dire, depuis l'aduenement du grand Roy François, qu'il n'y en auoit encores que pour les eſprits plus curieux. Ce-pendant ce defaut apportoit vn grand prejudice à la Religion Catholique, d'autant qu'il ſembloit aux ames populaires que leurs Docteurs eſtoient hommes barbares & ignorans, qui ne ſçauoient pas ſeulement parler leur langue maternelle ; & que tout ce qu'il y auoit d'eſprits polis & iudicieux en ce Royaume, eſtoit de l'autre party : & ſur ce prejugé on faiſoit courir force liurets de Theologie par les mains du vulgaire, non ſeulement en proſe & en oraiſon ſoluë, mais meſme en ryme & en poëſie. A quoy vne infinité de gens applaudiſſoient pour la nouueauté du ſujet : lequel ils n'auoient point encore veu traitter en tel genre d'eſcriture, iuſques à tant que ce grand Ronſard prenant en main les armes de ſa profeſſion, c'eſt à dire, le papier & la plume, à fin de combatre ces nouueaux Eſcriuains, s'aida ſi à propos d'vne ſcience prophane, comme la ſienne, pour la defenſe de l'Egliſe, & apporta ſi heureuſement les richeſſes & les treſors d'Egypte en la Terre-ſaincte, que l'on recogneut incontinent que toute l'elegance & la douceur des lettres n'eſtoient pas de leur coſté, comme ils pretendoient. Au meſme temps donc les voila qui le prennent à partie en ſon propre & priué nom, ſe jettant ſur luy tous enſemble, comme ſi la cauſe de l'Egliſe & la ſienne euſſent eſté inſeparablement coniointes. Mais il les defendit ſi glorieuſement & l'vne & l'autre, qu'ils demeurerent confus & eſmerueillez, & n'eurent plus ny voix ny plume pour repliquer. Dont outre le gré que toute la France luy en ſceut, & l'honneur accompagné de liberalitez que le Roy, qui eſtoit lors, & la Royne ſa Mere, luy firent en ceſte conſideration ; encore meſme le Pape Pie V. eut la generoſité de l'en remercier par eſcrit, & de teſmoigner ſolemnellement les bons & vtiles ſeruices que l'Egliſe auoit receus de luy : ce qui acheua de l'encourager à prendre l'habit & la profeſſion Eccleſiaſtique, à laquelle il y auoit déja long-temps que ſes amis l'exhortoient.

De là peut-on iuger combien il auoit vne ame vniuerſellement née à la Poëſie, veu que quelque théme qu'il ſe ſoit iamais propoſé, il l'a manié ſi dignement que nul autre ne s'en pouuoit mieux acquitter, diſtribuant également l'excellence de

ſon eſprit à tous ſes ouurages. Car à l'heure qu'il a pris des ſujets pleins de vanité, comme ſont les matieres d'amour, il a tant contenté ceux qui les ont leus, que l'on a dit qu'il ne ſe pouuoit rien voir de plus aggreable: lors qu'il a traité des argumens de guerres & de combats, il a tellement eſtonné tout le Monde, que l'on a penſé qu'il ne ſe pouuoit rien imaginer de plus eſpouuantable. Mais quand il s'eſt mis à eſcrire des points de Theologie & de Religion, ç'a eſté lors qu'il a rauy les eſprits de telle ſorte, que l'on a trouué qu'il ne ſe pouuoit rien apprehender ny conceuoir de plus admirable.

Somme, par tout il a eſté ſuperieur aux autres, & par tout il a eſté égal à luy-meſme. Il s'eſt bien veu aux ſiecles paſſez des hommes excellens en vn genre de Poëſie; mais qui ayent embraſſé toutes les parties de la Poëſie enſemble, comme ceſtuy-cy a fait, il ne s'en eſt point veu iuſques à maintenant. Homere a bien emporté la palme entre les Epiques, Pindare entre les Lyriques, vn autre entre les Bucoliques, & ainſi des autres; mais la gloire vniuerſelle de la Poëſie ils l'ont tous diuiſée entr'eux, & chacun en a pris ſa partie. Il n'y a iamais eu qu'vn ſeul Ronſard qui l'ait poſſedee toute pleine & toute entiere. Auſſi certes y auoit-il plus contribué de naturel luy ſeul que tous ceux dont l'antiquité nous a laiſſé les monumens. Car la partie plus neceſſaire pour ceſt effect, qui eſt l'imagination, il l'auoit ſi viue & conſtante tout enſemble, que quand il eſt queſtion de repreſenter quelque choſe, les autres ſont froids & languiſſans aupres de luy. Ceux qui auront veu les Hymnes qu'il a faicts des quatre ſaiſons, comme ie penſe qu'il s'en trouuera fort peu en ceſte compagnie qui n'ayent eu ceſte honneſte curioſité, confirmeront aſſez mon opinion, & atteſteront qu'il eſt preſque impoſſible de jetter les yeux deſſus, que l'on ne ſente vn certain rauiſſement d'eſprit, & que l'on ne confeſſe qu'il faut qu'il y ait quelque ame & quelque Genie là dedans qui agite & tranſporte ſoit les lecteurs, ſoit les auditeurs. A ceſte excellente imagination qu'il auoit apportee de ſa naiſſance, ſon inconuenient qui s'augmentoit de iour en iour, adjouſtoit encore l'autre commodité dont nous auons deſia parlé, qui eſtoit l'amour de la ſolitude. Car comme il voyoit que ſa ſurdité le rendoit moins agreable pour la conuerſation des hommes, il prenoit ſujet de là de ſe retirer des compagnies, combien que parmy les compagnies & le peuple meſme il portaſt aucunement la ſolitude auec luy. Ce qui ſans mentir me ſemble luy auoir eſté vn merueilleux auantage pour l'exercice de ſa profeſſion. Car il n'y a point d'objets qui deſtournent tant l'eſprit de l'imagination & de la contemplation, que ceux de l'oüie, ny qui ſoient plus contraires aux inuentions & conceptions. C'eſt pourquoy les Anciens baſtiſſoient les Temples des Muſes le plus loing qu'ils pouuoient des villes & des habitations publiques; eſtimant que la ſolitude, le repos & le ſilence, & n'eſtre point troublé par les bruits & tumultes populaires, ſeruoit incroyablement aux recherches & meditations poëtiques. Auſſi voyons-nous que de ſon temps la ſurdité eſtoit preſque fatale à luy & à du Bellay, & aux autres qui auoient quelque nom en ceſte profeſſion. De ſorte que tout ainſi que durant l'ancienne Grece, l'aueuglement eſtoit comme vne marque commune à ceux qui eſtoient excellens en la Poëſie; ainſi ſemble-il que la ſurdité ait eſté de noſtre ſiecle vn charactere commun à tous les grands & excellens Poëtes François. Surquoy il y a encore cecy à conſiderer, c'eſt que les autres profeſſions ſe peuuent bien apprendre par enſeignemens & preceptes; mais la Poëſie, ſi nous croyons ceux qui y ont fleury, il faut qu'elle vienne du naturel & naiſſe d'vne certaine vigueur d'eſprit, & qu'elle ſoit excitee par vne influence, & par vne agitation diuine. Pourtant eſtimoient-ils anciennement que les Poëtes eſtoient ſaincts, & qu'il les falloit reuerer comme

les inſtrumens & les organes des Dieux. Au moyen dequoy ceſte ſcience ne dependant d'aucune doctrine exterieure, à raiſon qu'elle eſt toute inſpirée diuinement, & conſiſte en l'inuention, & non pas en la recordation des choſes, il ſemble que le ſentiment de l'oüie ne luy eſt point particulierement neceſſaire, comme eſtant conſacré à la memoire & au reſſouuenir. De maniere qu'il ne faut nullement trouuer eſtrange, ſi ce pere des Poëtes qui eſtoit inſtruit du Ciel, & auoit vne ſource de doctrine interieure en luy-meſme, n'eſtoit point aſſiſté de l'entier vſage de ceſte faculté, pour apprendre de la conference d'autruy, ce qui deuoit proceder de ſon ſeul Genie, & de ſa propre inſpiration. Car comme les habitans de l'Iſle de Candie, quand ils erigeoient des ſtatuës à Iupiter, les faiſoient touſiours deſtituées d'oreilles, pour donner à entendre au peuple, que celuy à qui il appartenoit de ſçauoir toutes choſes de luy-meſme, il ne falloit point qu'il eut d'oreilles pour apprendre rien de perſonne. Ainſi ce grand Ronſard, qui par vn inſtinct diuin, & par vne ſcience infuſe receuoit l'intelligence des myſteres de la Poëſie, leſquels il deuoit annoncer & expoſer aux hommes de ſa nation, il n'eſtoit point beſoin qu'il euſt d'oüye pour recueillir aucune inſtruction de la bouche des autres, luy qui portoit l'eſcole & la diſcipline des principaux ſecrets de ſon art en luy-meſme, & eſtoit enſeigné de Dieu particulierement & immediatement, non point par des oreilles charnelles & materielles, mais par les oreilles du cœur, & par les oreilles de la penſee. Bien-heureux eſchange de l'oüye corporelle à l'oüye ſpirituelle: bien-heureux eſchange du bruit & du tumulte populaire à l'intelligence de la Muſique & de l'harmonie des Cieux, & à la cognoiſſance des accords & des compoſitions de l'ame. Bien-heureux ſourd, qui as donné des oreilles aux François, pour entendre les oracles & les myſteres de la Poëſie. Bien-heureux ſourd, qui as tiré noſtre langue hors d'enfance, qui luy as formé la parole, qui luy as appris à ſe faire entendre parmy les nations eſtrangeres. C'eſt ce grand Ronſard, qui a le premier chaſſé la ſurdité ſpirituelle des hommes de ſa nation, qui a le premier fait parler les Muſes en François, qui a le premier eſtendu la gloire de nos paroles, & les limites de noſtre langue. C'eſt luy qui a fait que les autres Prouinces ont ceſſé de l'eſtimer barbare, & ſe ſont renduës curieuſes de l'apprendre & de l'enſeigner, & qu'auiourd'huy on en tient eſcole iuſques aux parties de l'Europe les plus eſloignées, iuſques en la Morauie, iuſques en la Pologne, & iuſques à Danſich, où les œuures de Ronſard ſe liſent publiquement. Somme ſi noſtre langue a quelque choſe dequoy ſe comparer, dequoy ſe vanter, dequoy triompher à l'endroit des langues eſtrangeres, ſi elle a quelque luſtre, quelque ſplendeur, quelque ornement, c'eſt à la ſeule memoire de Ronſard qu'elle eſt tenuë de tout ceſt auantage. Quelle choſe donc ferons-nous pour celebrer dignement ce que nous auons receu de luy? Quels Tombeaux, quelles Statuës, quelles Colonnes, quels Temples, quels Autels luy edifierons-nous? Quelles fleurs, quelles offertes, quelles effuſions eſpandrons-nous ſur ſa ſepulture? En combien de parties diuiſerons-nous ſes os & ſes cendres, comme les Egyptiens diuiſerent les membres d'Oſiris leur patron & leur bien-facteur, à fin que chaque Prouince de ce Royaume puiſſe joüir d'vne portion de ſes reliques, pour leur eriger des ſepulchres & des monumens par tous les endroits de la France qui luy eſt obligée vniuerſellement? Quels combats Poëriques, quels jeux, quelles ſolennitez inſtituerons nous en faueur de ſes obſeques, à fin que tous les Poëtes ſ'aſſemblent d'an en an au iour de ſes funerailles, pour diſputer entre le prix & la victoire de la Poëſie, comme ils faiſoient aux anniuerſaires d'Amphidamas? Et en ſomme de quelle recognoiſſance vſerons-nous pour ne laiſſer point eſteindre & enſeuelir la memoire de tant d'obligations dans le meſme Tombeau dans lequel

il eſt inhumé & enſepulturé? Ceux de la ville d'Argos colloquerent Homere au rang des Dieux de leur Cité, & de leur Prouince, & l'aſſocierent auec Apollon en leurs inuocations, & en leurs myſteres. Les Roys d'Egypte luy edifierent des Temples & des lieux ſacrez, & eſleuerent aupres de luy pour trophée & pour monument de ſa gloire, toutes les villes qui debattoient du lieu de ſa natiuité. Les Roys de Perſe firent mettre ſes vers en leur langue maternelle, & prenoient la peine de les apprendre par cœur, & de les chanter & reciter de leur propre bouche. Que diray-ie plus? L'antiquité meſme a eſtimé que les Dieux ſe meſloient de la ſepulture des Poëtes, & leurs hiſtoires racontent, quand Lyſander mit le ſiege deuant la ville d'Athenes, que la mort de Sophocle eſtant interuenuë, Bacchus l'admoneſta en ſonge qu'il euſt à donner permiſſion aux Atheniens de porter & conuoyer ſes delices au ſepulchre: c'eſt à dire, d'enſeuelir les cendres du Poëte Sophocle, & de leur rendre les honneurs funebres qui leur appartenoient. Et n'a pas eſté iuſques aux nations plus eſloignées de la douceur & de l'humanité, qui n'ayent celebré les funerailles des Poëtes auec beaucoup de reuerence & de deuotion. Faudra-il donc que les François ſeuls, entre tant de marques & d'exemples de recognoiſſance, ſoient notez d'ingratitude & d'impieté? Sera-il dit que les Anciens ayent eſtimé que la ſepulture des Poëtes eſtoit ſacrée, & que c'eſtoit vne action digne du ſoin & de la diligence des Dieux; & que nous ſoyons ſi froids & negligens à nous en acquitter maintenant? Sera-il dit que des peuples barbares & Septentrionaux comme ſont les Getes, ayent eu la pieté d'inhumer ſolennellement & honorablement vn pauure Poëte eſtranger qui eſtoit banny & relegué en leur Prouince, & de luy eriger des monumens & des ſepulchres magnifiques: & que les François meſpriſent les obſeques & les funerailles de leur Poëte naturel, qui n'eſt point mort parmy les nations eſtrangeres, mais qui a rendu l'eſprit dedans le ſein & entre les bras de ſa patrie? Que diront tant d'ames genereuſes qui ont veſcu en ce Royaume par le paſſé, & dorment maintenant en repos, de voir que nous laiſſions partir de ce Monde auec ſi peu de ſoin & d'ornement, celuy dont elles ont attendu la venuë par vn ſi long-temps, pour faire reuiure la memoire de leurs belles actions, & les dedier à l'Eternité & à l'Immortalité? Que diront tant de vieux Cheualiers François, & tant d'anciens Heros, qui nous ont laiſſez apres eux pour recueillir les fruicts & l'heritage de leur gloire, que nous rendions ceſte ingrate recompenſe à la memoire de celuy qui nous fait ioüyr d'vne ſi honorable ſucceſſion? Que dira ce magnanime CHARLES, les delices & le ſoucy de la Muſe de Ronſard, qui n'a point dedaigné autresfois de s'abbaiſſer de ſon Throſne Royal, pour ſ'égaler auec luy; & n'a point fait difficulté de prendre la plume au lieu du Sceptre pour le prouoquer au combat des vers & de la Poëſie? Que dira-il donc maintenant quand il le verra deſcendre au ſepulchre ſans appareil & ſans pompe, deſpoüillé & deſtitué de tous ornemens funebres, comme vn autre homme du commun & du vulgaire? Ne regrettera-il pas de n'eſtre plus en ce Monde pour auoir le contentement de luy decerner les ceremonies qui luy ſont deuës pour faire inhumer ſes os & ſes cendres auec les reliques de tant de Roys ſes predeceſſeurs, qu'il a retirez de l'ombre & de l'obſcurité du tombeau; & finalement pour luy faire eriger vne ſtatuë ſur ſon ſepulchre, comme ce grand Scipion Africain en fit eſleuer vne au Poete Ennius? Mais quoy, faut-il que nous allions réueiller ceux qui repoſent dans leurs monumens? Faut-il que nous leur allions demander des larmes pour honorer ceſt enterrement & ces funerailles? N'y a-il plus perſonne qui puiſſe reſſentir le malheur arriué à toute noſtre nation d'eſtre priuée de la plume de celuy qui faiſoit paruenir l'image & le luſtre de ſes actions à la poſterité? N'y a-il plus perſonne qui ſe ſoucie de dedier &

d'appendre les deſpoüilles de Mars au Temple des Muſes? N'y a il plus perſonne qui penſe à laiſſer apres ſoy quelques marques & quelques teſmoignages d'auoir veſcu ? S'il eſt ainſi, pourquoy eſt-ce que les François ſe monſtrent ſi paſſionnez des beaux deſſeins & des actes genereux ? Pourquoy eſt-ce qu'ils courent ſi volontairement à toutes ſortes de dangers & de labeurs? Pourquoy eſt-ce qu'ils ſe voüent à l'execution de tant de difficiles & perilleuſes entrepriſes? Car en fin ſi leur ame ne ſe promet rien de la recognoiſſance des ſiecles à venir,& ſi toutes leurs conſiderations ſont enfermées des meſmes limites dont leur vie eſt encloſe & contenuë, quel beſoin eſt-il qu'ils ſe conſument par tant de veilles & de trauaux, ny qu'ils courent tant de fortunes & d'accidents, à la mercy deſquels ils ſexpoſent & ſe ſacrifient à tous propos ? Mais il y a ie ne ſçay quelle effigie de la gloire qui reſide dans l'eſprit des perſonnes vertueuſes, comme dedans vn Temple & dans vn Sanctuaire, & les admoneſte inceſſamment de ne meſurer point la renommée de leurs actions par la brieueté de ceſte vie ; ains de l'égaler & la comparer auec toute l'eſtenduë de la poſterité. De ſorte que les belles choſes que nous faiſons de iour en iour, il nous ſemble en les accompliſſant que ce ſont des ſemences de noſtre gloire que nous ſemons & eſpandons dedans le champ de l'Eternité, pour en recueillir le fruict d'vne memoire perpetuelle. Et ſoit que ceſte vanité nous apporte quelque volupté apres que nous ſommes enleuez d'icy-bas, ou ſoit qu'elle ceſſe de nous delecter, pour le moins auons-nous le contentement, tant que nous ſommes viuans, de joüir de l'vſufruict d'vne telle eſperance, & de flatter nos eſprits de ceſte douce & agreable illuſion. Que ſi cependant il s'en trouue encore de ſi inſenſibles aux flammes de l'honneſte ambition, que de n'eſtre point touchez de la mort de celuy qui pouuoit faire reluire leur vertu apres eux ; & s'il y en a encore qui ne celebrent pas ſes obſeques auec les meſmes larmes & la meſme paſſion que nous ſommes obligez d'y apporter, ce defaut retournera à leur perte, & non à ſon dommage, à leur honte, & non à ſon deshonneur. Car auſſi bien les offices que nous luy faiſons maintenant, ce n'eſt pas en intention d'adjouſter rien à ſon luſtre & à ſa ſplendeur que nous les executons : & ces honneurs funebres que nous deferons à ſa ſepulture, ce ne ſont pas tant des trophées & des enrichiſſemens de ſa gloire, comme ce ſont des monumens de noſtre recognoiſſance que nous dreſſons & erigeons à la veuë de la poſterité : à fin que ceux qui viendront apres nous, loüent noſtre iugement, & ne nous accuſent point de ſacrilege & d'impieté. Ce ſera ceſte iuſte & equitable poſterité qui rendra à ſa memoire le prix & la recompenſe qu'elle merite, & ne ſe ſentira plus de la froideur & de la ſtupidité des hommes de noſtre temps. Elle ſolenniſera ambicieuſement ces funerailles dont nous tenons auiourd'huy ſi peu de conte. Elle reuerera auec deuotion ce ſepulchre que nous ſommes ſi negligens de conſtruire & d'edifier. Toutes les pierres de ce glorieux monument luy ſeront ſacrées & precieuſes, & plus il ira en decadence, & plus il ſe fera ſainct & venerable en ſon endroit par l'antiquité du temps, & par la ſucceſſion des années. De maniere que ceux qui auront quelque religion enuers les Muſes, le viendront vn iour viſiter auec admiration, & y feront des vœux & des pelerinages pour acquerir le don & l'inſpiration de la Poëſie. Il y aura encore à l'aduenir quelque nouuel Alphonſe qui ſalüera le païs de ſa natiuité, & rendra graces au Genie de la Prouince, d'auoir produit vn ſi rare & excellent perſonnage. Il viendra encores cy-apres quelque ſecond Alexandre ; Il naiſtra encores quelque nouueau Monarque du Monde, qui pleurera ſur la ſepulture d'Achille, & ne regrettera en ſa fortune ſinon de n'auoir pas veſcu du temps de ce grand Homere François. Mais

quel

quel autre Alexandre deuons-nous ſouhaiter? N'auons-nous pas noſtre Roy, qui a conſacré luy-meſme la ſepulture de Ronſard auec ſes larmes? qui a honoré les funerailles de l'Homere Gaulois, auec ſes propres plaintes, & qui a ſeruy d'exemple & de lumiere à toute la France, en vn acte ſi plein de pieté? Quel autre plus grand deſplaiſir peut il reſſentir maintenant que de voir que l'image de ſa vie, que la deſcription de ſes combats, & de ſes victoires, ſi heureuſement entrepriſe & commencee par la Muſe du grand Ronſard, n'ait peu eſtre continuée & acheuée par le meſme Autheur, & qu'il faille qu'elle demeure defectueuſe & imparfaite, ne ſe trouuant plus perſonne qui oſe mettre la main ſur vn ſi digne tableau, ny prendre le crayon apres vn ouurier ſi excellent & ſi inimitable? Il eſt vray que la poſterité iugera aſſez de toutes les actions d'vn tel Prince, par ce ſeul eſchantillon, luy eſtant facile de recognoiſtre que ç'aura eſté la plume de Ronſard qui aura defailly à ſa gloire & à ſon merite, & non ſa vertu, & ſon merite qui aura manqué à la plume de Ronſard. Mais ie ne pren pas garde que i'excede le terme de la narration, & ſors des limites que ie m'eſtois preſcrits à moy-meſme, ayant pluſtoſt deſſeigné de vous repreſenter les accidens qui luy ſont arriuez vn peu auant ſa mort, que de vous entretenir d'aucunes autres conſiderations. Or ie ne ſçay pas comme ie me ſuis engagé en ce long labyrinthe de propos, ny ne ſçay pas auſſi comme ie m'en pourray retirer: car ces larmes me ſont douces, & ces meditations me conſolent. Et tout ainſi que les yeux des hommes ne ſe retirent pas aiſément des objets qui leur ſont agreables, & quand on les en penſe diuertir c'eſt alors qu'ils y retournent d'eux-meſmes: Ainſi il m'eſt tres-difficile de r'appeller mon eſprit de ceſte chere & rauiſſante contemplation. Neantmoins ſi ne faut-il pas que l'excez de la pieté m'emporte tellement outre les loix & les bornes de la mediocrité, que ie perde le deſſein & la memoire de mon premier diſcours, & ne me ſouuienne plus d'y adjouſter la fin & le couronnement. Eſtant donques le Sieur de Ronſard arriué ſur le declin de ſon aage, & ſe trouuant incommodé des accidens de la vieilleſſe; au lieu que ceux que la nature fauoriſe d'heritiers pour ſucceder apres eux, ont accouſtumé de penſer à faire leur teſtament, & donner ordre à leurs affaires, à fin de les laiſſer joüir en repos du bien qu'ils leur ont acquis: il commença de ſonger à ſon teſtament & à ſa derniere volonté: non comme il ordonneroit de ſes affaires temporelles, mais comme il diſpoſeroit de ſes eſcrits, qui eſtoient ſes enfans ſpirituels. Et pour tant delibera de les faire r'imprimer tous enſemble en vn grand volume; à fin qu'eſtans ainſi liez & ramaſſez, ils ne couruſſent pas fortune de ſ'eſgarer ſi aiſément, & par meſme moyen d'y inſerer quelques additions & corrections, & en ſomme d'y mettre la derniere main, & les laiſſer à la poſterité comme il vouloit qu'ils fuſſent leuz & recitez. Ce qui fut cauſe qu'il demeura vn Hyuer en ceſte ville, auquel, outre les empeſchemens qu'il auoit le reſte du iour, il eſtoit contraint de veiller les ſoirs pour voir les eſpreuues, & fournir de matiere aux preſſes des Imprimeurs, qui deuorent vne grande quantité de labeur. Or eſtoit-il fort caſſé & abbatu, tant à cauſe des exercices violens qu'il auoit faits en ſa ieuneſſe, de ſauter, luitter, voltiger, monter à cheual, & autres diuers excez, que pour la grande ſubjection qu'il auoit renduë à ſa profeſſion, depuis la fleur de ſon aage iuſques au commencement de ſa vieilleſſe. Car comme il ſe vit deſia auoir quelque nom par la France, & neantmoins qu'il eſtoit venu tard à l'eſtude des lettres, il s'y opiniaſtra tellement, pour recompenſer la perte du temps, & ſouſtenir & augmenter la reputation qu'il auoit acquiſe, qu'il trauailla douze ou quinze ans continuels perpetuellement eſtudiant, & perpetuellement compoſant. Or comme entre tous les labeurs celuy de l'ame affoiblit le plus les forces naturelles, & fait

vne plus grande conſomption d'eſprits; auſſi de tous les trauaux de l'eſprit, celuy qui conſiſte en la compoſition & où il faut que l'ame mette quelque choſe hors d'elle meſme, eſt ſans comparaiſon plus violent & pernicieux que celuy qui ne giſt qu'en vne ſimple & ocieuſe lecture, où l'entendement n'a autre peine qu'à receuoir les conceptions d'autruy: & principalement en la Poëſie, qui a beſoin d'vne plus grande contention pour trouuer des imaginations eſleuees & ſeparees du commun. De ſorte que ces efforts le conſommoient iuſques à le faire tomber en de grandes maladies, pour leſquelles les Medecins ne luy defendoient rien tant que l'exercice de la Poëſie. Mais il n'y auoit point de conſiderations aſſez fortes pour arracher vne choſe ſi profondement imprimee & enracinee en ſon eſprit. L'image de la gloire ſe preſentoit à toute heure deuant ſes yeux, & ne le laiſſoit repoſer ny nuict ny iour, ains le tenoit en vne perpetuelle paſſion de paruenir à ceſte immortalité qu'elle luy promettoit; laquelle auſſi elle luy a liuree non pas gratuitement ny liberalement, mais moyennant le prix le plus cher qu'il luy pouuoit payer, c'eſt à dire, le retranchement de ſa vie. Car il n'y a point de doute eſtant né comme il eſtoit, que s'il euſt voulu meſnager ſa ſanté il n'euſt veſcu vn ſiecle entier. Il eſt vray auſſi à l'oppoſite qu'il ne joüiroit pas maintenant de ceſte ſeconde vie que ſes labeurs luy ont acquiſe pour la luy conſeruer durant tous les aages futurs, ſans ſentir aucune alteration ny corruption, experimentant en luy-meſme du naturel de la gloire ce que l'on dit de celuy du cedre, à ſçauoir qu'il conſerue les morts, & fait mourir les viuans. Ses œuures doncques furent acheuees d'imprimer en vne nouuelle forme auecques beaucoup de contentement pour luy, de voir qu'il auoit eu le loiſir deuant que d'eſtre preuenu d'aucun accident de leur dire le dernier adieu. Elles furent auſſi fort toſt recueillies, comme rien qui ſortoit d'vn ſi grand perſonnage ne pouuoit eſtre negligé: auec diuers iugemens toutesfois, les vns approuuant les cenſures & additions qu'il y auoit faites, les autres les trouuant languiſſantes, & eſtimant qu'elles ſe ſentoient de la froideur de la vieilleſſe. Cependant ce dernier labeur le mina tellement qu'il fut ſoudain apres ſaiſi de la goutte, à laquelle il y auoit deſia quelque temps qu'il eſtoit ſubiect, & ſi eſtrangement traicté, qu'il demeura dix mois entiers perclus & arreſté dedans vn lict, auecques des douleurs qu'il eſt plus facile d'imaginer que de repreſenter. Ceſte maladie l'ayant accompagné iuſques aux premieres fleurs, comme il vit le retour du Printemps, & qu'il y auoit quelque eſperance que le changement de ſaiſon luy ayderoit à recouurer ſa ſanté: Il n'eut pas le loiſir d'attendre que les beaux iours l'euſſent vn peu remis pour reprendre l'air & la liberté des champs, & ſe faire porter en vn Prieuré qu'il auoit en Vendomois, appellé Croix-val. Auſſi toſt qu'il y eſt arriué, voila les troubles qui s'eſmeuuent par toute la France ſous le nom de Ligue & d'Vnion, & les guerres ciuiles plus allumees & embraſees en ce Royaume que iamais. Il eſt vray que leur premier feu ne dura pas long-temps en ſon ardeur, d'autant que les affaires furent incontinent moderees & pacifiees, c'eſt à dire dans la venuë de l'Eſté: pendant laquelle ſaiſon auſſi il eut quelques trefues auec ſon mal, dont toutes-fois l'Automne commençoit à luy faire payer bien cherement les intereſts, quand voila de l'autre coſté les armes entre les mains de ceux que l'on nõme de la Religion, le Chaſteau d'Angers prins pour eux, & leurs compagnies qui paſſent la riuiere de Loire, & mettent tout l'Anjou & le Vendomois en allarme. Sur ces entrefaites deſcend M. de Ioyeuſe, duquel l'expedition fut ſi heureuſe, qu'apres auoir reduit la place en l'obeïſſance du Roy, & empeſché le paſſage aux troupes qui s'en vouloient retourner en Poictou, il fit eſcarter & diſſiper tout ce nuage en peu de temps. Luy qui ne ſçauoit encore rien du deſordre de ceſte armée, ains auoit ſeulement

les nouuelles que les forces de delà la riuiere fondoient en Vendomois, print l'allarme à bon eſcient, penſant que la guerre ſ'y venoit terminer. Et pource reſolut de deſloger, tout malade qu'il eſtoit, & ſe faire rapporter en ceſte ville, où il ſouffrit à ſon retour de ſi eſtranges tortures, que ce n'eſtoit que fleurs & delices que tout ce qu'il auoit eſſayé iuſques alors. Au bout de quelque temps, comme ceux qui ne ſçauent plus quel remede appliquer à leur mal, en accuſent leurs licts ou leurs chambres, eſtimans qu'il ne tient qu'à changer de lieu qu'ils ne changent de condition: il s'imagina que c'eſtoit le ſejour de Paris qui luy eſtoit ainſi contraire, à cauſe de l'eſpeſſeur de l'air & des vapeurs qui y rendoient l'Hyuer beaucoup plus pluuieux & catharreux qu'ailleurs: & partant qu'il luy falloit regaigner celuy de Vendomois, & ſe faire retrainer à Croix-val, nonobſtant la diſſuaſion de ſes amis, & les remonſtrances qu'on luy faiſoit des inconueniens que l'agitation du coche luy auoit deſia cauſé & luy cauſeroit encore par les chemins. Retourné qu'il fut à Croix-val pour la ſeconde fois, ce fut lors qu'il commença à deſeſperer du tout de ſa ſanté: car les exteſſiues douleurs qu'il enduroit tant à raiſon de la violence ordinaire de ſa maladie, que pour les trauaux qu'il y auoit adjouſtez d'ailleurs, l'empeſchoient de prendre aucune heure de repos; choſe qui luy apportoit vn grand affoibliſſement d'eſtomac & vne merueilleuſe diminution de chaleur naturelle. Et encore pour s'acheuer, voyant qu'il auoit touſiours les yeux ouuerts, & l'ame eſueillée & ſenſible aux pointes de ſa douleur, il s'aduiſa à fin de coniurer la cruauté de ſon mal, d'auoir recours à vn ſomme artificiel, & ſe mit à boire du ius de pauot, lequel au lieu de luy donner allegement, luy refroidit ſi fort le ſang & les eſprits qu'il tomba en vne atrophie & en vn defaut de nourriture. Et lors non ſeulement il perdit l'vſage de toutes les parties de ſon corps, excepté celuy de la langue qui luy reſtoit pour exprimer la peine des autres: mais meſmes les extremitez de ſes membres venans à ne receuoir plus de vie ny d'aliment, & ſe trouuans occupées d'humeurs vicieuſes, commencerent à ſe deſpoüiller & deſcharner: de ſorte que c'eſtoit vn treſpiteux ſpectacle que de jetter la veuë deſſus, & qu'il n'y auoit ame ſi aſſeurée qui n'euſt eu occaſion de s'en effrayer & d'en trembler. La ſienne neantmoins entre tous ces tourmens ne faiſoit aucune contenance de ceder à la rigueur de ſon mal; au contraire, prenoit de iour en iour de nouuelles forces pour combattre contre ſa douleur, non pas en touchant la terre à la façon d'Antée, mais en s'approchant du Ciel, & le touchant auecques l'eſperance & le deſir. Tellement que combien qu'il ſe viſt parmy les larmes de ſes amis & de ſes parens, qu'il fuſt comme aux accez & aux aduenuës de la mort, & que l'on apperçeuſt ſon viſage tout en eau, & ſes linceux tout moüillez & trempez de ſueur, ſi eſt-ce qu'il compoſoit encore au fort de ce combat les plus beaux Poëmes ſpirituels qu'il eſtoit poſſible, & les prononçoit auec vne parole ſi ferme & aſſeurée, qu'il ne paroiſſoit pas que ce fuſt vne voix mortelle qui parlaſt, mais quelque diuinité qui ſe ſeruiſt de ſa bouche pour rendre ſes oracles: tant il auoit vn courage inuincible, & vne ame vrayement & eſſentiellement Poëtique. Car en ſomme, comme ſi ceſte profeſſion euſt voulu prendre fin auec luy, il ſembloit qu'elle faiſoit lors ſes derniers efforts, luy arrachant encore de l'eſprit au milieu de ces agonies, des vers ſi hardis & ſi animez, que c'eſt choſe plus humaine de les admirer que de les imiter. Auſſi certes pouuons-nous bien dire deſormais, pour le moins de la Poëſie Françoiſe, qu'elle a accomply ſon tour & ſa reuolution dans le cercle & dans le periode de ſa vie. Il l'a veuë en ſon Orient, il l'a veuë en ſon Occident; il l'a veuë naiſtre, il l'a veuë mourir auecques luy: elle a eu vn meſme berceau, elle aura vne meſme ſepulture.

Entre les œuures donc qu'il tira de ſon eſprit pendant qu'il fut à Croix-val, ſortirent des Stances qu'il addreſſoit à vn ſien neueu, deplorant la miſere de ceſte vie, & l'admoneſtant de fuïr les voluptez comme peſtes de la ieuneſſe, qui n'apportoient autre choſe que la perte de l'ame & la ruine du corps. Apres il deſſeigna & prononça luy-meſme ſon Epitaphe de la façon quil vouloit qu'il fuſt graué ſur ſon tombeau. Cela fait, il profera quelques Sonnets en forme de plaintes ſur la vehemence de ſa douleur, contenans comme il ſe voyoit mourir partie apres partie, deuant ſes propres yeux, & ne pouuoit ietter la veuë ſur aucun lieu de ſon corps ſans horreur & compaſſion : mais que le ſecours du Ciel eſtoit prochain, & qu'il eſperoit n'auoir plus gueres de temps à ſouffrir de ceſte ſorte. Puis en dedia certains autres à Dieu, le priant d'auancer le terme de ſon ſalut : Qu'il auoit eſſayé tous les remedes des hommes, qu'il auoit eſpuiſé tous les ſecrets de l'art & de la nature pour trouuer moyen d'auoir quelque minute de repos ; mais que ny le jus de pauot, ny les autres drogues des Apothicaires ne luy ſeruoient plus de rien : & partant qu'il l'adiuroit comme ſouuerain Medecin d'y vouloir mettre la main luy-meſme, & luy enuoyer le ſommeil ou la mort. En fin apres pluſieurs tels combats de corps & d'eſprit, ſe ſentãt preſſé d'adjouſter la cataſtrophe & le dernier acte à ceſte tragedie, & en ayant eu non ſeulement des aduertiſſemens naturels, mais meſmes des preſages extraordinaires (comme il aduient ſouuent à ces grands perſonnages auant leur deceds) ſoit que c'euſt eſté ſon Ange qui luy fuſt apparu vne des nuicts precedentes, ou bien quelque autre viſion : il delibera d'entreprendre encore vn voyage pour le dernier qu'il deſiroit d'accomplir en ce Monde, à ſçauoir, de ſe faire tranſporter en vn Prieuré qu'il auoit prés de Tours, appellé Sainct Coſme. Ce Prieuré eſt ſitué en vn lieu fort plaiſant aſſis ſur la riuiere de Loire, accompagné de boccages, de prairies, & de tous les ornemens naturels qui embelliſſent la Touraine, de laquelle il eſt l'œil & les delices; ce qui le luy faiſoit aimer par deſſus ſes autres maiſons, comme eſtant la plus propre à entretenir ſes Muſes & recréer la beauté de ſon eſprit, & d'ailleurs le premier bien Eccleſiaſtique dont il auoit eſté pourueu. Ne conſeruant donc plus autre paſſion ſinon de s'y voir tranſporter, à fin de joüir de ceſte derniere felicité d'y mourir, & ſe perſuadant que ſes os y repoſeroient plus doucement, il ſe fit mettre dans ſon chariot, tout perclus & eſtropié que ie vous l'ay deſcrit ; & s'eſtant ainſi acheminé malgré les injures de l'air, trauailla tant de ceſte premiere traitte, qu'il alla coucher enuiron à trois lieuës de là, & l'autre lendemain d'apres qui eſtoit vn iour de Dimanche, arriua finalement à S. Coſme ſur les cinq heures du ſoir : depuis lequel temps iuſques au Ieudy ſuiuant il ne luy ſuruint aucun accident notable, ſinon qu'il alloit affoibliſſant de iour en iour. Le Ieudy comme ſa chaleur naturelle commençoit à manquer tout à fait, & à n'eſtre plus ſuffiſante pour entretenir le ſentiment de ſes douleurs, il tomba en vn long aſſoupiſſement, auquel ayant demeuré iuſques ſur le ſoir, il commanda vn peu apres ſon réueil, qu'on priſt la plume pour eſcrire ce qu'il dicteroit. Puis recita deux Sonnets, l'vn addreſſé à ſon Ame, où il l'excitoit de ſe diſpoſer à ce bien-heureux depart, lequel il ſentoit approcher, luy demandant ce qu'elle penſoit faire, ſi elle ſ'amuſoit à dormir lors qu'il eſtoit queſtion de ſonger à deſloger; ſi elle vouloit demeurer engourdie en la maſſe de ſon corps ; que la trompette auoit ſonné, qu'il falloit ſerrer bagage; qu'il falloit ſuiure le chemin paué de ronces & de chardons que Ieſus-Chriſt auoit tracé pour la racheter, qu'il falloit prendre courage & n'abandonner point la carriere ; que ceux qui mettoient la main à la charruë & regardoient derriere eux, qui commençoient la courſe & ne l'acheuoient point, n'eſtoient pas dignes du loyer. Le ſecond eſtoit vne eſpece d'adieu à toutes les choſes caduques & periſſables, leſquelles il ſe voyoit preſt

d'abandonner, & vne forme de remonſtrance à ſoymeſme, qu'il n'eſtoit plus temps de penſer à la terre, que c'eſtoit fait, qu'il auoit deuidé le fil de ſes deſtinées, qu'il auoit eſpandu ſon nom & ſes eſcrits par tout le Monde; maintenant que ſa plume s'enuoloit au Ciel pour y eſtre changée en quelque nouuel aſtre, & luy au deſſus du Ciel pour y eſtre transformé d'homme en Ange, & faict de corporel incorporel aupres de IESVS-CHRIST. Le Vendredy enuiron ſur le midy arriua le ſieur Gallandius, qui auoit touſiours eſté ſon intime & particulier amy, & qui certes luy conſerue ceſte meſme affection ſacree & inuiolable apres ſa mort, rendant auiourd'huy à ſa memoire par ces actions publiques & ſolemnelles, les honneurs & les offices dignes de l'amitié qu'il luy a portée pendant qu'il viuoit. Or apprehendoit-il, ayant ſceu ſa venuë, de parler à luy & l'entretenir, encore que d'ailleurs il le deſiraſt paſſionnément, de peur que ſa preſence ne luy attendriſt le cœur & ne luy renouuelaſt par trop la memoire de leur ancienne familiarité. Pourtant quand il le vit entrer dedans ſa chambre, il eut l'eſprit ſaiſy d'angoiſſe, iuſques à ſe laiſſer tomber quelques larmes des yeux. Car ceſte belle ame dont la trempe s'eſtoit touſiours monſtree ſi forte à tous les autres traits de ſa douleur, ne ſe ſceut tenir lors, qu'elle ne s'amolliſt à la ſouuenance de leur ſocieté & priuauté paſſee. Et comme il cognut qu'il ſe vouloit mettre en deuoir de le conſoler, mais que les pleurs & les ſouſpirs luy empeſchoient la parole, il prit le premier le propos & luy dit, Qu'il eſtoit bien-heureux de partir de ce ſiecle où il ſembloit que tout alloit en confuſion & en ruine: Que s'il y auoit quelque choſe qui l'obligeaſt à deſirer d'y demeurer plus long-temps, c'eſtoit l'affection qu'il portoit à ſes amis, entre leſquels il tenoit le premier rang; mais qu'il ſe promettoit qu'ils ne ſeroient iamais eſloignez l'vn de l'autre, & que ſi leurs corps eſtoient ſeparez, pour le moins leurs ames conuerſeroient enſemble: Quant à luy, puis que c'eſtoit le plaiſir de Dieu, il y obeïſſoit volontiers, & qu'auſſi bien ceſte vie ne luy eſtoit plus qu'vne mort continuelle: Qu'il reſſentoit que Dieu l'appelloit à vne meilleure & plus aſſeurée, qu'il en auoit diuers aduis, non ſeulement par le manquement de ſa chaleur naturelle qui defailloit tout à fait, mais auſſi par des preſages qui venoient de plus loin, & que quelques nuicts auparauant, comme tout le monde eſtoit ſorty de ſa chambre, il luy eſtoit apparu vne grande lumiere, & là deſſus luy recita ceſte hiſtoire dont mille perſonnes ont oüy parler. Puis finalement auec des larmes de part & d'autre plus chaudes que deuant, le pria qu'il le laiſſaſt & ſe retiraſt d'aupres de luy, tant pour n'augmenter point ſon affliction par la veuë de la ſienne, qu'auſſi à fin qu'en mourant il ne luy reſtaſt point vn object deuant les yeux, qui luy fiſt auoir regret de partir de ce Monde & s'en aller à celuy où il eſtoit appellé. Au meſme temps ſuruindrent pluſieurs notables habitans de la ville de Tours, qui l'auoient ſouuent viſité depuis qu'il eſtoit arriué à Sainct Coſme, & entendans qu'il n'y auoit plus d'eſperance qu'il peuſt paſſer ce iour, s'eſtoient auancez de le venir voir de meilleure heure que les precedens. Vn peu apres donc qu'ils furent entrez, le Sous-Prieur de Sainct Coſme qui les auoient conduits, prit la parole & luy dit, Qu'il ſembloit que Dieu les vouloit tant affliger que de le retirer d'auec eux; partant que ce ſeroit dignemẽt fait à luy de s'y preparer pendant qu'il luy en reſtoit le loiſir: Qu'il auoit des affaires temporelles; qu'il croyoit qu'on luy auoit déja conſeillé d'y donner ordre: qu'il auoit auſſi des affaires ſpirituelles, qui eſtoit l'eſtat de ſon ame & le ſalut de ſa conſcience; qu'il eſtoit temps d'y vacquer & ſe reſoudre de quelle façon il vouloit mourir. A ces mots il s'aigrit, & luy demanda s'il ignoroit comme il vouloit mourir; puis repartit qu'il vouloit mourir comme eſtoient morts ſes peres, c'eſt à dire, en la foy de l'Egliſe Catholique: & lors commanda qu'on luy appellaſt tous ſes Religieux,

& qu'il deſiroit qu'ils fuſſent ſpectateurs du dernier acte de ſa vie : auſquels quand ils furent aſſemblez il commença à faire ceſte declaration ; Qu'il recognoiſſoit qu'il auoit eſté pecheur comme les autres hommes, voire beaucoup plus grand pecheur que la plus part des autres hommes : Qu'il s'eſtoit laiſſé deceuoir aux charmes de ſes ſens, & ne les auoit pas reprimez & chaſtiez comme il deuoit : Ce pendant, qu'il auoit touſiours tenu la foy & la religion que ſes ayeulx luy auoient laiſſee ; qu'il auoit touſiours embraſſé la creance & l'vnion de l'Egliſe Catholique ; qu'il auoit mis vn bon fondement, mais qu'il auoit baſty deſſus, du foin, du bois & de la paille. Pour le regard du fondement qu'il auoit eſtably, il eſtoit tres-aſſeuré qu'il demeureroit : Quant à ce qu'il auoit edifié deſſus, il eſperoit en la miſericorde du Seigneur qu'il ſeroit conſommé par le feu de ſa charité & de ſon amour. Pourtant les prioit-il qu'ils creuſſent comme il auoit creu, mais ne veſcuſſent pas comme il auoit veſcu : neantmoins qu'il n'auoit iamais entrepris ny ſur la vie, ny ſur les biens, ny ſur l'honneur de perſonne, mais que ce n'eſtoit pas dequoy ſe glorifier deuant Dieu. Puis s'apperceuant qu'ils auoient le viſage tout trempé, adjouſta qu'ils ne pleuraſſent point de le voir en l'extremité où il eſtoit, mais pluſtoſt deploraſſent leur condition de ce qu'ils auoient encore à languir ſi long-temps apres luy. Que le Monde eſtoit vne perpetuelle agitation, vne perpetuelle tourmente, vn perpetuel naufrage ; que c'eſtoit vne mer & vne confuſion de pechez, de larmes & de douleurs, & que le ſeul port de toutes ces infortunes & miſeres c'eſtoit la Mort. Pour luy, qu'il n'emportoit aucun deſir ny aucun regret de la vie, qu'il en auoit eſſayé toutes les fauſſes & pretenduës felicitez, qu'il n'y auoit rien oublié qui luy euſt peu apporter la moindre ombre de contentement, mais qu'à la fin il auoit trouué par tout l'Oracle du Sage, Vanité des vanitez. Que de la plus belle & plus loüable de toutes ces vanitez, qui eſtoit la gloire & la renommée, il auoit eu autant de ſujet d'en eſtre raſſaſié que perſonne de ſon ſiecle, qu'il en auoit joüy & triomphé par le paſſé, maintenant qu'il la laiſſoit & reſignoit à ſa patrie, pour la recueillir & poſſeder apres ſa mort, & s'en alloit d'icy bas auſſi content & aſſouuy de la gloire du Monde, comme deſireux & affamé de celle de Dieu. Apres auoir prononcé ces choſes & pluſieurs autres, auec la meſme conſtance que ſ'il euſt eſté en vn corps emprunté, il commanda ſur les trois ou quatre heures qu'on luy apportaſt les Sacremens requis en telles extremitez, leſquels ayant ſainctement & deuotement receus, & ayant dit les dernieres paroles, il ſe tourna vers la paroy pour repoſer. Cependant toute l'aſſiſtance eſtoit en pleurs & en larmes, qui regrettoit le malheur commun, & ſe plaignoit de ceſte ſeparation comme d'vne tyrannie de la deſtinée, s'efforçant de retenir & coniurer ce diuin eſprit, ny plus ny moins que s'ils l'euſſent peu arreſter auec leurs mains & leurs prieres. Les Anges d'autre coſté aſſiſtoient inuiſiblement à ſon dernier combat, & attendoient le partement de ceſte belle ame, pour l'accompagner en ſon voyage, veillans à l'entour d'elle tandis qu'elle repoſoit. Enuiron donc vne heure apres, il ſortit de ce ſommeil, ou pluſtoſt de ceſt aſſoupiſſement : mais comme il ſe ſentit eſueillé, il recognut que ſon diſcours commençoit à ſe troubler, & apprehenda que les aſſiſtans n'y remarquaſſent de l'alteration, & qu'il luy arriuaſt de leur dire quelque choſe mal à propos. Pour à quoy remedier il appella ſa garde, & luy commanda qu'elle priſt garde à luy, & que quand il commenceroit à reſver elle le pouſſaſt, & l'en aduertiſt : ayant encore ce beau ſoin au dernier acte de ſa vie, de ne vouloir pas qu'il luy eſchappaſt aucune parole indigne de l'eſprit & de la bouche du grand Ronſard. Et cela fait inclina de rechef la teſte ſur le cheuet de ſon lict pour repoſer, comme il auoit fait vn peu auparauant.

Helas ! à la mienne volonté que ie peuſſe mettre icy fin à mes paroles, & que ie ne fuſſe point obligé de pourſuiure ceſte Oraiſon, & la continuer plus auant ! Car qui eſt-ce qui donnera de l'eau à mon chef, comme dit le Prophete, & qui eſt-ce qui donnera des fontaines de larmes à mes yeux? Qui eſt-ce qui me conuertira tout en voix & en langues, pour aller publier ces triſtes nouuelles, pour aller annoncer que le grand Pan eſt mort, pour aller exciter des gemiſſemens & des lamentations par toute la France ? C'eſt maintenant que les Oracles ſont ceſſez, c'eſt maintenant que la Poëſie eſt eſteinte & abolie : c'eſt maintenant que les Muſes ſont delaiſſées & abandonnées. Pauure nation Françoiſe qui auois n'agueres tant dequoy triompher par deſſus les autres Prouinces, où s'en eſt fuye ta gloire & ta ſplendeur ? & qu'eſt deuenu ton luſtre & ton ornement? Faudra-il cy-apres, quand tu te voudras comparer auec les peuples eſtranges, que tu ſois contrainte de retourner aux ſepulchres & aux monumens, & d'auoir recours à la memoire des choſes paſſées ? Pauure Prouince affligée, pleure cet accident auec tes autres calamitez, & ne le pleure pas ſimplement pour l'intereſt d'vne perte ſi deplorable, mais encore à cauſe des mauuais augures & preſages que le deceds de ces grands hommes tire ordinairement apres ſoy aux Eſtats & aux Republiques où ils ont veſcu. Et vous qui eſtes icy preſens & aſſiſtez à ce ſaint & deuot office, qui eſtes vne bonne & grande partie des ornemens & de la lumiere de ce Royaume, & qui deuez eſtre plus ſenſibles aux mal-heurs du public que le ſimple peuple & les ames baſſes & vulgaires ; laiſſez-vous toucher à la paſſion, conioignez vos plaintes auec celles des Muſes & auec les noſtres, & monſtrez que vous auez plus perdu à la mort du grand Ronſard que perſonnes du monde, vous de qui les vies meritent le prix & la couronne de l'immortalité. Mais que dy-ie, à la mort du grand Ronſard? Non non, Meſſieurs, reſſerrez vos ſouſpirs & vos larmes: Ronſard n'eſtoit point mortel, il n'eſtoit point ſubjet à la mort, c'eſt offenſer le rang & le merite de ſa condition, que de le plaindre & regretter en ceſte qualité : c'eſt faire tort à la force & à la grandeur de ſon courage, que de le pleurer & lamenter ainſi effeminément. Il nous a laiſſé vne ſi digne & excellente partie de luy-meſme, il nous a laiſſé vne telle prouiſion de ſes labeurs & de ſes ouurages, il nous a laiſſé de ſi viues & perdurables reliques de ſon eſprit, que non ſeulement elles ſuffiſent pour l'exempter de la deſtinée des choſes mortelles, & faire que ce noble Genie qui ne reſpiroit qu'eternité & immortalité, ſoit perpetuellement & eternellement preſent auec nous, mais encore pour luy exciter des imitateurs & des ſucceſſeurs. Il viura, il ſera leu, il fleurira, il ſe conſeruera dans la penſée & dans la ſouuenance des hommes, tant qu'il y aura quelques enſeignes & quelques marques de l'Empire des François, tant que la langue Françoiſe aura quelque cours & quelque ſon parmy les nations eſtrangeres, tant que les lettres ſeront en eſtime & en reuerence : & bref, tant qu'il y aura des hommes qui voudront ietter les yeux ſur les actes de leurs deuanciers. Il ne craindra aucune ſuitte de temps ny aucune antiquité, il frequentera ſpirituellement & inuiſiblement auec nous, & plus il ira en auant & plus il verra croiſtre & augmenter ſa renommée ; & au lieu que n'agueres elle excedoit toutes celles de ſon ſiecle, maintenant qu'il eſt decedé il la verra s'exceder & ſurpaſſer elle-meſme ; ny plus ny moins que les phioles pleines de parfums & de ſenteurs, leſquelles venant à ſe caſſer, eſpandent leur odeur encor beaucoup plus loin qu'elles ne faiſoient auparauant. Car quant à ce voile terreſtre qu'il a abandonné, quant à ces os & à ces muſcles qu'il a deſpoüillez, qui ne luy appartenoient non plus que les habits dont il eſtoit enueloppé, & n'eſtoient non plus parties de luy que le monument dans lequel ils ſont enclos & enſeuelis : outre ce que c'eſt ſacrilege de ſe plain-

dre de l'ordonnance diuine, & que les larmes qui accuſent le iugement de Dieu ſont coulpables de blaſpheme & d'impieté ; encore ſemble-il que c'eſt luy vouloir mal que d'auoir regret qu'il ſoit deliuré de la charge & des incommoditez que ceſte priſon caduque & mortelle luy apportoit, qu'il ſoit hors des douleurs dont il eſtoit detenu, qu'il ait changé ſa condition ſeruile & pleine de captiuité, à la franchiſe & à la liberté des Anges, & que ce clair eſprit depeſtré des empeſchemens du corps & de l'épeſſeur de la matiere, qui ne ſeruoient ſinon de troubler la lumiere de ſes conceptions, ſoit deſormais vny immediatement auec Dieu ; & tout nu & deſcouuert contemple auſſi nuëment & à deſcouuert ceſte ſupreſme eſſence, qui eſt la meſme pureté & la meſme ſimplicité. Il ne void plus maintenant l'ombre & la figure des choſes intelligibles, mais en conſidere le vray original & le vray exemplaire. Il ne void plus Dieu en enigme & par reflexion, mais l'obſerue face à face, ioüit de la priuauté & de la familiarité que les Anges ont auec luy, & en ceſte ſouueraine cauſe des cauſes, en ce miroir vniuerſel, en ceſte glace polie & reſplendiſſante, recognoiſt les idées & les formes de toutes choſes. Il regarde tourner ſous luy le Soleil, la Lune & les eſtoiles. Il apperçoit mouuoir ſous ſes pieds les nuës, les vents & les tempeſtes. Il iette les yeux ſur le globe de la mer & de la terre, franc d'intereſt & de paſſion, & conſtitué en vn port duquel ſe deſcouurent ſans trouble & ſans peril, toutes ſortes de tourmentes & de naufrages. Là où il eſt eſleué ne penetre aucune douleur ny aucune triſteſſe. Là ne s'eſprouue ſinon vn perpetuel excez de ioye & de felicité. Là ne s'entendent que chants d'alegreſſe & de rauiſſement. Là il compoſe & conſacre luy-meſme des Hymnes à la loüange du Souuerain, meſlant ſa voix parmy ceux qui l'appellent inceſſamment Sainct, Sainct, Sainct, Dieu des armées, & attendant en gloire & en triomphe la reünion de ce corps vil & contemptible, qui eſt maintenant reclus & relegué dans vn tombeau, mais pour en ſortir quelque iour plus auguſte & plus fleuriſſant qu'il ne fut iamais, & dont la poudre & les cendres ſont des arres & des ſemences de l'immortalité. Que ie l'eſtime heureux (Meſſieurs) de s'eſtre retiré de ce monde au temps que toutes choſes l'obligeoient de l'auoir en horreur; que non ſeulement les maladies qui le tourmentoient, mais auſſi celles dont toute la Republique des François eſtoit trauaillée, ne luy pouuoient faire deſirer autre choſe que la mort. Certainement quand ie conſidere en quelle ſaiſon il eſt ſorty de ceſte vie, en quelle diſpoſition eſtoient les affaires de ce miſerable Royaume à l'heure qu'il nous a laiſſez, & comme il eſt mort en vn temps qu'il eſtoit beaucoup plus facile de deplorer l'eſtat de ſa patrie que de le ſecourir, ie ne puis attribuer ſon treſpas ſinon à vne faueur du Ciel, & me ſemble qu'eſtant decedé ſi à propos pour luy, nous deuons pluſtoſt dire que Dieu luy a donné la mort, que non pas prononcer qu'il luy a oſté la vie. Il n'a point veu de ſes yeux charnels & paſſibles les guerres ciuiles & domeſtiques allumées en ce Royaume pour la neufieſme fois, & tout ce lamentable Eſtat acheué de ruiner par les pretextes & contentions de la Religion. Il n'a point veu la cinquieſme inondation des Reiſtres & autres Eſtrangers en ſa Prouince. Il n'a point veu la diſſipation des lettres & des Vniuerſitez. Il n'a point veu l'Egliſe, pour la defenſe de laquelle il a autresfois ſi heureuſement combatu, plus cruellement menacée, ſi Dieu n'enuoye quelque remede ineſperé à nos malheurs, que iamais. Et en ſomme il n'a point eſté contraint de polluer ſon regard du ſac & des funerailles de ſa patrie, & de craindre non ſeulement la domination des meſchans, mais meſme d'apprehender l'auantage & la victoire des bons, pour la perte d'vne infinité de gens de bien qui y eſt ineuitablement conioincte. Là où nous pauures infortunez qui ſommes enclos dans des vaiſſeaux de fange & de boüe, qui ſommes logez dans des maiſons de terre & de pourriture, qui n'auons qu'vne ombre de lumiere

& d'intelligence, & dont l'ame eſt comme morte & enſeuelie dans ces ſepulcres mobiles que nous portons continuellement auec nous : combien cherement achetons-nous non pas ceſte vie, mais ces reliques de vie qui nous reſtent encores à acheuer apres luy, les reſeruans au ſpectacle de tant de piteuſes & cruelles tragedies? Ne ſeroit-il pas bien plus deſirable, puis que nous deuons tous paruenir à vn meſme but, d'y arriuer des premiers, ſans demeurer ſi long-temps ſpectateurs de nos miſeres, & de celles d'autruy, & accroiſtre noſtre infelicité, par le prolongement de noſtre vie? Car qu'eſt-ce que nous emportons autre choſe du peu de temps que nous auons à viure d'auantage, ſinon qu'en partie nous voyons plus de mal, en partie nous l'endurons, en partie nous l'executons? Et puis finalement nous payons le tribut commun & neceſſaire à la nature : nous ſuiuons les vns, nous precedons les autres : nous deplorons les vns, nous ſommes regrettez des autres : & ce meſme office de larmes que nous rendons aux vns, nous l'attendons & le receuons des autres. Telle eſt la condition des hommes, dont la vie eſt comme l'eau qui eſt eſpanduë ſur la terre, & n'eſt plus ramaſſee : telle eſt la loy de Nature, que quand nous ne ſommes point, nous naiſſons, & quand nous ſommes naiz, derechef nous ſommes diſſous. L'homme eſt vne fueille d'Automne preſte à choir au premier vent, vne fleur d'vne matinée, vne ampoulle qui s'enfle & s'eſleue ſur l'eau, vne petite eſtincelle de flamme dans le cœur, & vn peu de fumée dans les narines. L'homme eſt vn phantoſme qu'on ne peut retenir, vne ombre d'vn ſonge d'vne nuict, vn exemple de miſere & d'imbecillité, vn joüet de fortune & de nature, & tout le reſte, phlegme & colere. L'homme, dit le Prophete, eſt foin, & ſes iours fleuriſſent comme la fleur de l'herbe qui croiſt parmy les champs. Pourtant vaudroit-il beaucoup mieux, Meſſieurs, meſnager nos larmes & les reſeruer & eſpargner pour nous-meſmes, que de les eſpuiſer & conſommer à deplorer la mort de ce grand perſonnage que nous celebrons, veu qu'auſſi bien luy ſont-elles inutiles & ſuperfluës. Car ce que nous pouuons faire pour luy maintenant qu'il eſt eſchappé de ceſte vallée de pleurs & de miſeres, ce n'eſt plus de le plaindre & de le lamenter. Les larmes qui arrouſent ſa ſepulture ne coulent pas pour ſon intereſt, mais pour le noſtre. Et encore que ce ſoient d'honneſtes teſmoignages de noſtre affection & de noſtre recognoiſſance, ſi eſt-ce qu'elles doiuent auoir leur reigle & leur meſure auſſi bien que toutes autres choſes. Le ſeul office que nous luy pouuons rendre deſormais ſelon les hommes, c'eſt de cherir & d'eſtimer ſa memoire, c'eſt de la cultiuer & celebrer entre nous, c'eſt d'en parler le plus ſouuent & le plus honorablement qu'il nous ſera poſſible. Et pour le regard de Dieu, d'autant qu'il ne nous apparoiſt point que ce bel eſprit ſoit encore parfaictement purgé des reliques des pechez qu'il a commis eſtant en ce monde (combien qu'il nous ſoit permis d'eſperer en la meilleure part) ce que nous pouuons adjouſter en ſa faueur, c'eſt de luy contribuer nos vœux & nos prieres, pour ayder à l'acquitter de ce qu'il doit d'amendes & ſatisfactions temporelles. Or cela c'eſt choſe qui n'a point beſoin de vous eſtre recommandée, tant à cauſe que la charité Chreſtienne vous y oblige aſſez, que pour ce que l'affection particuliere que vous portez à ſa memoire, ne vous permet pas d'eſtre negligens en ce qui luy peut obtenir du ſecours & de l'allegement.

Tu as donc icy maintenant, ô grand Ronſard, ces derniers deuoirs & ces honneurs funebres, qui te ſont offerts de la part d'vne ame pleine de paſſion & de pieté en ton endroit. Tu as icy maintenant les eſſais & les premices de mon eloquence, ſi l'on peut appeller eloquence, des paroles & des plaintes proferées par la douleur, leſquelles en ſomme quelles qu'elles ſoient, te ſont dediées & conſacrées. Tu as icy ſans doute l'ornement de tous les ornemens, qui te doit eſtre le plus

agreable, non pas des effuſions d'onguens & de parfums, dont l'odeur euſt eſté enſeuelie auec toy dans le meſme tombeau, & fuſt perie dés le premier iour de ta ſepulture: non pas des œillets & des roſes qui ſe fuſſent fanies auſſi toſt qu'elles euſſent eſté eſpanchées ſur ton cercueil. Le preſent que ie te fay c'eſt ceſte funebre & deuote Oraiſon, laquelle paruiendra iuſques aux ſiecles d'apres nous, & ne permettra point que tu ſois entierement eſloigné de ceux qui la liront: mais remettra touſiours deuant les yeux de la poſterité, l'image & l'effigie de ton ame, depeinte & reprenſentée au vif ainſi que dans vn tableau. Que ſi tu reſſens encore (comme ſans doute tu reſſens) quelque choſe de ces offices d'humanité, & ſi Dieu concede tant de grace & d'indulgence aux ames des bien-heureux, que de leur permettre de gouſter encore quelque plaiſir en ces honneurs qui leur ſont decernez par les hommes; monſtre-nous que tu es eſmeu & touché de noſtre pieté, aſſiſte toy-meſme & ſois preſent inuiſiblement aux ceremonies qui s'accompliſſent icy bas en ton honneur; jette les yeux ſur ces ſolemnitez qui ſe celebrent pour glorifier ta memoire; reçoy ces vœux & ces myſteres en bonne part, & les fauoriſe d'vn doux rayon de tes yeux, & d'vn gracieux aſpect de ta veuë. Nous ne t'inſtituons point des offrandes & des ſacrifices à la façon des Payens; nous te preſentons ce que la pureté & la ſimplicité de noſtre religion nous permet. Nous n'immolons point des animaux ſur ton tombeau, ny ne reſpandons point du laict & du ſang deſſus ta ſepulture; nous ne te faiſons point toutes ces offertes & ces effuſions mortuaires: mais nous nous immolons nous-meſmes par la violence de noſtre douleur, comme autant d'hoſties & de victimes ſacrifiées à ton Genie; nous luy offrons & luy reſpandons nos pleurs & nos larmes, qui ſont le ſang des playes & des bleſſeures de noſtre ame. Ce ſont là les honneurs funebres que nous déferons à ta memoire. Nous ne t'edifions point des Temples & des lieux ſacrez, eſtans aſſeurez que tu t'en es baſty vn dedans tes œuures qui ſera plus glorieux & plus durable que toutes les maſſes de pierre & tous les ouurages d'architecture. Nous ne t'eſleuons point des tombeaux & des ſepultures magnifiques, eſtimant que le plus digne monument que l'on te puiſſe conſacrer apres ta mort, c'eſt la douleur & la lamentation publique. Nous ne te dreſſons point des ſtatuës, des colomnes, des arcs triomphaux: car toy-meſme t'es erigé des images, des effigies & des ſtatuës par tout le monde; non pas des images muettes & inanimées, non pas des ſtatuës caduques & periſſables, & qui tombent d'elles meſmes dés le propre iour que meurent les perſonnes à qui elles ſont dediées, comme celle de Hieron Roy de Syracuſe, mais des images reſpirantes & cognoiſſantes, & des ſtatuës eternelles & perdurables. Car autant qu'il y a d'ames en ceſte illuſtre aſſemblée qui aſſiſtent à tes obſeques & à tes funerailles, & autant qu'il y en a par toutes les Prouinces & par toutes les regions de la terre, & autant qu'il y en aura à l'aduenir par tous les aages & par tous les ſiecles de la poſterité, autant tu auras de ſtatuës viuantes & d'effigies parlantes, qui publieront eternellement ta gloire & ta renommée, iuſques à ce qu'vn iour nous n'aurons plus beſoin d'objets externes pour renouueller les impreſſions que nous conſeruons de toy en noſtre memoire, eſtans ſi heureux que de te voir en preſence & conuerſer auec toy face à face. Helas nous le deſirons aſſez, ô belle lumiere de la France, & ne trouuons rien tant à dire en nos miſeres que d'eſtre priuez de la conſolation de ioüir de ta veuë & de ton entretien, comme nous faiſions auparauant! Mais ce bon-heur n'eſt plus en noſtre puiſſance pendant que nous ſommes encor en ce monde, & n'eſt plus en la puiſſance de nos yeux qui ſont mortels & corruptibles, de ſupporter la ſplendeur de ta face qui eſt claire & reſplendiſſante comme le Soleil. Il ne nous eſt

pas poſſible de regarder ceſte ſource de rayons de laquelle tu es enceint & enuironné, & dont nous ne receuons icy bas qu'vn bien petit eſclair, encore à trauers vne infinité d'ombres & de nuages, iuſques à ce que nous ayons dépouillé ce voile materiel qui nous tient enueloppez, pour pouuoir entrer dignement dedãs le Sanctuaire & voir les merueilles qui ſont reſeruées aux yeux des bien-heureux, iuſques à ce que nous ayons deſchauſſé (ſi j'oſe dire ainſi) les ſouliers de noſtre ame, c'eſt à dire, que nous ayons deſlié ce qui la tient attachée auec les choſes inferieures & corporelles, à fin qu'elle puiſſe marcher à pied nud ſur la terre Saincte, & qu'elle puiſſe deuiſer de pres auec Dieu en la montaigne. Il faut donc que nous attendions la voix de l'Archange, le ſon de la trompette, la transformation du Ciel, le changement de la terre, la diſſolution & liberté des elemens, le renouuellement & la reformation du monde: Et ce ſera alors que nous verrons ce grand & illuſtre Ronſard; & nous ne le verrons plus errant & vagabond ſur la terre; nous ne le verrons plus porté & accompagné au ſepulchre auec vne longue ſuitte de torches & vne grande quantité de dueil; nous ne le verrons plus eſmouuant le monde aux regrets & aux lamentations, comme il fait maintenant: mais nous le verrons luiſant & reſplendiſſant, tout couronné de gloire & de lumiere, & tout enuironné des rayons de la diuinité, de la meſme façon, ô belle & glorieuſe face! que tu m'apparois en ſonge toutes les nuits, ou ſoit que l'eſtre de la choſe, ou ſoit que la force de ma paſſion te repreſente ainſi à mon eſprit. Cependant nous te ſaluërons pour donner congé à tes os & à tes cendres, & auec ceſte ſalutation te dirons Adieu, requerans que la terre ſoit molle & legere à ton corps, que les fleurs naiſſent en tout temps ſur ta tombe & ſur ta ſepulture, & que ton ame, ſi quelque choſe la retarde encore, vole promptement là haut au ſejour des bien-heureux, pour nous attendre en repos, & rendre ceſt office mutuel & reciproque de prieres, à ceux qui s'en acquittent dignement en ton endroit. Repoſe donc maintenant en paix, ô grand ornement des Muſes & de la France, & vous qui eſtes icy preſens, qui auez eu ceſte bonne rencontre d'aſſiſter aux obſeques du grand Ronſard, & qui auez eu la patience d'oüir ceſte plaintiue & funebre Oraiſon, pour l'honneur que vous portez à ſa memoire, retournez-vous-en de ce dernier acte bien contens & ſatisfaits en vous meſmes du temps que vous auez employé à vne œuure ſi pleine de pieté & de deuotion, vous promettans que le bon-heur que vous auez eu de vous trouuer à ces funerailles, deſtournera toute l'infortune & toute la mal-encontre qui pourra iamais tomber ſur vous & ſur les voſtres. Et quand vous ſerez arriuez en vos maiſons, annoncez à vos enfans, & que vos enfans racontent à leurs enfans, que vous eſtiez naiz ſous ſi bons & ſi heureux auſpices, que d'auoir au iourd'huy aidé à inhumer & enſepulturer le plus grand Poëte qui ait iamais eſté entre les François, à fin que cela vous ſoit comme vne benediction hereditaire & perpetuelle, qui paſſe de generation en generation iuſques à vos nepueux, & aux nepueux de vos nepueux, & à toute voſtre poſterité.

PERROT.

ECLOGVE MESLEE

DE CLAVDE BINET, SVR

LE TRESPAS DE PIERRE DE RONSARD

GENTIL-HOMME VENDOMOIS.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE Ioyeuſe, Admiral de France.

ENTRE-PARLEVRS.

THOINET Berger, PHILIN Chaſſeur, CLAVDIN Peſcheur.

DE fortune vn matin, le long du bord où Seine
Son canal my-party en vn ſeul cours rameine,
Vn Berger, vn Chaſſeur, & vn Peſcheur amis,
Pour ſe garrer d'orage à l'abri s'eſtoient mis
Dans l'Antre ſomptueux, que la mere Cybele
Pour feſtoyer les Dieux ſa ſemence immortelle
Orna de ſes preſens. Là i'entendis leur vois
Et le nom de Perrot, l'Apollon des François,
Que i'engrauay deſlors ſur l'eſcorce d'vn arbre
Pour durer à iamais plus dur que ſur le marbre,

ANNE, *auec ton beau nom, nom de Diane appris,*
Pour l'apprendre à ſon frere, à fin qu'au grand pourpris
Qu'il dore de ſes rais, ſur la terre il l'eſpande,
Qui aux queſtes d'honneur pour toy n'eſt aſſez grande,
Meſme en l'air iuſqu'au Ciel où volent tes oyſeaux,
Et où tu es tant craint ſur les marines eaux.
Donne, grand Admiral, congé à mon Nauire
De démarer du port, & au lieu d'vn Zephyre,
Enfle de ta faueur ma voile & mon deſir:
Car ie veux deſſus toy nouueaux Cieux découurir,
Marquer nouuelles mers, & que par toy l'on ſçache
Ce que l'art & le ſort & nature nous cache,
Si que tant de vertus qui te font renommer,
N'ay'nt borne ſeulement de la prochaine Mer.
Cependant échangeant ton beau nom en triſteſſe,
En Cyprés les Lauriers, qui couronnent ta treſſe,
Entens pour ton Perrot ces regrets & ſanglos
Qui ſont meſme entendus des poiſſons & des flos
Que ton ſeul nom accoiſe, & qui à ta venüe
Applaniſſent le dos de la tourmente émeüe,
Comme on void au Printemps les vagues s'appaiſer
Quand Nerée adoucit ſa Doris d'vn baiſer.

CLAVDIN.

Non, ce n'eſt point en vain qu'vn ſi cruel orage
Menace à deſpourueu ma vie du naufrage,
Qui briſant mon eſquif flots ſur flots aſſemblât,

L'aiſe

L'aiſe de mon repos ſi ſoudain va troublant:
Ou ſoit que Iupiter plus benin admoneſte
Que touſiours il nous faut redouter la tempeſte
Qu'il pend deſſus nos chefs, ou qu'il vueille annoncer
Quelque mal-heur plus grand qu'il va ſur nous lancer:
„Noſtre oſtenſe touſiours ſa colere deuance,
„Mais la punition ſuit de bien prés l'offenſe.
A peine eſtoit-il iour, & la Lune qui luit;
Encor pouuoit marquer les ombres de la nuit,
Quand voyant le ſerein de l'Aube ſafranée,
Se mirant peu à peu dans la riue eſlongnée
De Seine, au calme lit, promeſſe d'vn beau iour,
I'entre dans ma nacelle & mets tout à l'entour
Mes auirons, ma truble, & la gaule crochue
Pour attirer du fonds mainte Naſſe tendue
Au détroit des iaueaux. Ie me desfais du bort,
Je commence à gaſcher, quand (ô mal-heureux ſort)
Ie voy deſſus mon chef la douteuſe Moüette,
D'vn orage auenir la ſiniſtre profette,
De hauts cris agaçant les funeſtes corbeaux,
Qui ſ'aſſemblent au bruit pour rauir ſur les eaux
Des carnages flotans: d'autre coſté i'auiſe
Vn long rang de canards, qui ſur leur plume griſe,
Ayant fait parler l'eau de leurs cous allongez,
Parmy les Foulques noirs au fond ſe ſont plongez.
Lors tout à coup ſur moy la fureur ſuruenuë
D'vn tourbillon venteux, fend l'eſpais d'vne nuë
Qui s'endurcit en greſle, & fait en mille bonds
Iaillir les flots émeus & le fond des ſablons.
Las, c'eſtoit fait de moy, ma mort eſtoit prochaine,
Je voyois mon Tombeau dans le creux de la Seine,
Quand de cœur & de bras ie commence à nager,
Prenant tant plus d'eſpoir que grand eſt le danger.
I'ay regagné le bord, i'ay fermé ma nacelle,
Et les Dieux qui Sauueurs m'ont mis en leur tutelle,
Auec toy, mon Thoinet & toy Philin auſſi,
Dans cet Antre à l'abry me font trouuer icy,
Pour paſſer ſans danger la tempeſte orageuſe.
„Souuent vient d'vn mal-heur vne rencontre heureuſe.

THOINET.

Ha, tu n'es point tout ſeul, qui as ſenti les coups
Du mal-heur, mon Claudin: plus heureux ſerions-nous
Si la peſte d'Autonne, ou l'Hyuernal orage,
Si le Ciel qui touſiours pleure noſtre dommage,
Comme on a veu fanir l'herbe eſpoir du Printemps,
Euſſent auſſi fani le reſte de nos ans:
Las! nous ne verrions plus aux herbes innocentes
L'amas entortillé des couleuures ſifflantes:
Nous n'oirions plus parler de ſorts ny de guenauds,
Ny de nourrir chez ſoy les venimeux crapauds,
De planter l'Aconit, ny de l'experience
De rauder par les bois pour cueillir la ſemence
De la creſpe Fougere, & le ſoldat ſans foy,
Plus cruel que n'eſt pas l'orage que ie voy,
Plus hideux, plus mortel qu'vne peſteuſe rage,
De mes troupeaux emblez n'enfleroit ſon bagage.
Mais pourquoy cerchons-nous la cauſe dans les Cieux,
Des mal-heurs ſuruenus qui eſt deuant nos yeux?
Puis que Perrot n'eſt plus, qui de ceſte tourmente
Mourant eſt le ſubjet, ou la cauſe apparente:
Perrot ce grand Berger qui aux champs Vendomois
Premier ioignit la fleute auecques le haut-bois?
Qui ſçeut nos maux predire, & pour s'en voir deliure,
A ceux qu'il preuoyoit n'a point voulu ſuruiure?
Tu le ſçais, mon Claudin, tu le ſçais bien auſſi,
Philin amy des bois, des Muſes le ſoucy.

PHILIN.

Ie le ſçay: les taillis, les foreſts écartées,
Et Dictynne & ſes Sœurs ores déconfortées
Le ſçauent bien auſſi, & depuis qu'il laiſſa
Nos bois, aucun chaſſeur de bon tẽps ne chaſſa:
Les cheſnes heriſſez au lieu d'vn doux Zephyre

Aux bourraſſes du Nort, n'ont point ceſſé de bruire.

CLAVDIN.

Qui ne le pleureroit ? qui pourroit s'empeſcher
De regretter Perrot, s'il n'eſtoit vn rocher ?
Veu que ce rocher meſme où la vague bruyante
Reuomit ſon courroux, eſcumeux en lamante?
Or pendant que le Ciel s'accorde à noſtre dueil,
Compagnons, imitons l'honneur de ſon cercueil
Sur ces gaZons herbus. Or ſus, Thoinet, commence :
» Les regrets d'vn amy portent leur recompenſe.

THOINET.

Mais qui ſoudainement t'a rauy de nos yeux,
Seul honneur des Bergers ! eſt-ce quelqu'vn des Dieux
Qui tout ſeul veut iouïr de la douce harmonie
Qu'animoit en nos Champs l'air de ta Chalemie
Par toy ſeul embouchée aux riues de ton Loir?
Lors que ſur tous Bergers tu te faiſois valoir,
Ore emportant du ieu & l'honneur & le gage,
Ore charmant l'ardeur de l'amoureuſe rage,
Epris d'vn feu diuin d'vne rare beauté
Qui le beau nom d'aimer armoit de cruauté?
Quoy, ne verray-ie plus ſous la courtine eſpeſſe
Des hauts Pins de Bourgueil, aux iours chommeZ la preſſe
Des Bergers trepigner, au ſon obeïſſans,
Et meſurans leurs pas aux nombres de tes chants ?
N'irons-nous plus nous deux és ſaiſons plus halées,
Compagnons de fortune, aux profondes vallées
Chercher le frais repos à l'ombre des ormeaux,
Tandis que ferions paiſtre à couuert nos troupeaux ?
Ou voir dans le ſecret d'vn bois plus ſolitaire
Au chant de tes pipeaux les Roſſignols ſe taire,
Apprendre tes chanſons, appellans auecq' eux
Les Nymphes pour teſmoins, hoſteſſes de ces lieux ;
Faiſant honte à Tityre, & à ſa cornemuſe
Qui ſonne encor aux bords des champs de Syracuſe?
Verrons-nous auec toy tous ces plaiſirs finir ?
» O que de dueil apporte vn plaiſant ſouuenir !
Que feray-ie chetif ? par ton abſence dure
Ie deuien languiſſant & de morne nature :
Ainſi qu'on void languir ce mouton deſcharné,
Depuis que ſon pareil fut par force emmené
Du ſoldat impiteux, touſiours, touſiours dés l'heure
La maigreur, la langueur, en luy fit ſa demeure.
Il n'a peu profiter : auſſi touſiours depuis
I'ay creu qu'il preſageoit ta mort & mes ennuis :
Et ore qu'en ta mort la bergerie eſt morte,
Apollon & ſes Sœurs te regrettent, de ſorte
Que les ayant toy ſeul en nos monts fait venir,
Maintenant par ta mort tu les en fais bannir,
Emportant auec toy l'honneur de noſtre France,
Et du germe d'honneur la future eſperance.
Encor ay-ie grand' peur, Perrot, par ton treſpas
Que la terre noyee en pleurs ne vueille pas
Ouurir ſon ſein fecond, refuſant pour ta perte
A l'herbe de ces prez la reiettuze verte,
La ſéue aux arbriſſeaux, ſi ce n'eſt pour nourrir
Ce qui fait en broutant tous nos troupeaux mourir,
Le Tu'-chien, l'Aconit eſcume de Cerbere,
L'eſpongeux Champignon, ou la Ciguë amere.

CLAVDIN.

Si toſt que ſur ce bord arriua Gallantin,
La moitié de Perrot, nous contant quel Deſtin
Auoit tranché ſes iours, vous euſſiez veu ſur l'onde
Mainte vague rouler triſtement vagabonde :
Les rochers animeZ du regret de Perrot
Refuſer en muglant le lauement du flot,
Flot qui refuſe auſſi, & de roide ſecouſſe
Les flettes des peſcheurs à la riue repouſſe.

Le Loir (nous contoit-il) oyant vn tel malheur
De clair louche deuint, & ſe fondit en pleur,
Et ſon eau cy deuant pour l'oüir couſtumiere
De refraindre ſon flot, voulant ſe rendre amere
Pour plus amerement ſon nourriçon pleurer,
S'enfuit d'vn roide cours aux bouches de la mer.
La mer meſme en gemit, & pour Perrot s'eſt veuë
Effroyable à nos yeux, blanchir ſa robe bleuë
De flots entrechoquez, qui vont mourir au bort,
Meſlez d'eſcume eſpaiſſe, & de maint poiſſon mort,
Ruant au Ciel ſes flots, montaignes de Neptune,
Et ſes propres enſans menaçant de ſortune.
Le Dauphin amoureux de la Lyre au doux ſon,
Qui tant de fois ouït la diuine chanſon
De Perrot le peſcheur, lors que la mer tranquille
Pouuoit porter Cypris dans ſa creuſe coquille
Aux riues d'Amathonte, ou quand les Alcyons
Pendoient aux flots leur nid tiſſu de petits jons:
Las, ce pauure Dauphin n'agueres Roy de l'onde,
Qui recourbé ſautoit, roüoit, faiſoit la ronde
Dans le paiſible gay du riuage Ollonnois,
Ores mort de regret au bord ſur le grauois,
Glaireux, tout eſlancé, va renuerſant l'eſchine,
Et ſe meut ſeulement au heurt de la marine.
Vous verriez à l'entour le Canard riuager
Pardonnant au poiſſon, & les Plongeons nager,
Puis ſe reſouuenans de leur premiere cheute
De regret dedans l'eau refaire la culbute:
Et ſi verriez encor ſur le prochain eſcueil
Les martinets d'azur, accompagnans le dueil
Des Nereïdes ſœurs, qui toutes face bleſme
Perrot & le Dauphin pleurent d'vne voix meſme.
Mais quoy? que puis-ie faire autre choſe ſinon
Que d'apprendre à toute heure à ces riues ſon nom,
Qui le diront aux eaux, & les eaux qui vont rendre
Leur tribut à la mer, qui luy ſçauront apprendre,
Et la mer à la terre, où ſes flancs eſcartez
Des Pilotes François ne ſont encor hantez?
Mais luy meſme ſuffit, aſſez, aſſez ſa gloire
Eſt engrauée au front des leuées de Loire:
Aſſez, Perrot, aſſez tu t'es fait renommer
Aux abors plus lointains des dunes de la mer.
Neptune en ſa memoire a dedié vn Antre
Au milieu de ſes flots, à l'honneur de ſon chantre:
Cet Antre tous les ans eſt enjonché des fleurs
Que Nymphée iaunit de ſes palles couleurs,
Non ialouſe d'Hercule, ains quand chaſtement pure
Se baignant & voilant l'honneur de ſa ceinture
De ſueillards riuagers, Portune elle apperceut
Voulant rauir ſa fleur, & que Tethys deceut
En herbe la changeant qui ſur l'eau touſiours nage,
Et monſtre encor ſur l'eau ſa fleur pour teſmoignage.
L'Antre tout à l'entour de mouſſe eſt tapiſſé,
Où le limas pourpré mainte fois a paſſé,
Y laiſſant par deſſus vne trace vermeille,
Au corail qui ſe branche en ce rocher pareille:
Mainte conque d'argent engagée aux ſablons
Decele s'entr'ouurant des perles les fruicts blonds.
Là Neptune & Nerée, & la troupe marine
Des Tritons tous les ans de leur creuſe buccine
Font honneur à Perrot: les Nymphes d'alentour,
Les filles d'Achelois y viennent à leur tour
Au ſeul nom de Perrot, & à leur voix diſerte
Attirent Proté meſme, & Glauque, & Melicerte:
Perrot, rien que Perrot ne reſpondent les flos,
Et de ce nom les vents vont emplumant leur dos.
Mais or' que le Deſtin plus ſourd à ma priere
Que les rocs Capharez, plonge dans la riuiere

Des oublis eternels, Perrot mon cher ſoucy,
Que deuiendray-ie, ô Dieux! Las que feray-
ie icy
Seulet ſur ceſte riue? Ah! il faut que ie laiſſe
Les meſtiers qu'il m'apprit, deduit de ma
ieuneſſe,
La peſche induſtrieuſe: il faut qu'auecque luy
Ie me laiſſe moy-meſme angoiſſeux plein d'en-
nuy.
Deſormais ſans Perrot ie fuiray la riuiere,
Mes perchots pourrirõt dedans l'Iſle Louuiere,
Mes naſſes d'oſier franc, ma ſaene & mes ver-
uains,
Qui ſans luy ne ſeroient qu'vn faix entre mes
mains.
Sans luy ne me plaiſt plus de peſcher à la ligne,
Ny le liege guetter qui d'enleuer fait ſigne,
Ny de fouler aux prez l'eſche de bon matin,
Ny foüiller le ver blanc, ou le gris muguetin,
Ny d'amorcer de blé ou de houſſure graſſe,
Ou de glaize en plottons le deſtroit de ma place:
Ny auec l'aligeoir, ou la ligne de fonds,
Accrocher les petits ou les plus grands poiſſons:
Perrot a quant & ſoy tiré toute ma ioye,
Il eſt mon hameçon, & moy ie ſuis ſa proye:
Car c'eſt luy qui premier m'apprit à fredon-
ner
De la Conque aux replis, faſcheux à enton-
ner,
Qu'vn iour il me donna, me diſant, Ie te
donne
Ce preſent, mon Claudin, iamais autre per-
ſonne
Ne l'embouchа que moy, les peuples eſcaillez
Quelque iour à ton chant ſe rendront oreillez.
Ainſi diſoit Perrot, mais ie laiſſay penduë
A vn croc araigneux ceſte trompe tortüe,
Et mes lignes depuis: auſſi depuis ſa mort
Ie n'euſſe rien peſché ny au fil ny au bort.
Car la carpe au plus creux des molanges ſer-
rée,
Quittant le cours de l'eau viue s'eſt enterrée,
Et le barbeau nourry dans le courant pierreux
Se laiſſe auec les eaux emporter langoureux.
De triſteſſe ie meurs: Mais Philin, ie te prie,
Pendant que le loiſir, & le temps nous conuie
D'adoucir la rigueur de nos maux par ta voix,
Tire-nous hors de l'eau, & nous meine en tes
bois.

PHILIN.

Tous nos bois ſont remplis de dueil & de
triſteſſe,
Il ne faut point chercher deſſous leur cime eſ-
peſſe
Couuerture à nos maux, Perrot en eſt ſorty:
Le beau chef des foreſts depuis s'eſt amorty.
Les lyons & les loups, & toute beſte fiere
Qui vit du cru pourchas de ſa dent carnaciere
N'en ont bougé depuis: les ruiſſeaux ſont bou-
chez,
Les oyſeaux ramagers en ſont effarouchez.
Il ne faut plus chercher ſur la ſource d'He-
leine
Le diuin Roſſignol, boccagere Sereine:
Car ayant entendu le Deſtin de Perrot,
Bien loin il ſ'eſt caché pour ne plus dire mot:
Trop bien le chahuant, & la mortelle orfraye,
Qui des vieillards craintifs les longues nuicts
effraye:
Bien les chauue-ſouris au voler tremblottant,
Seuls, les autres oyſeaux iront eſpouuantant.
Et n'eſtoit pour auoir de Perrot ſouuenance,
Moy-meſme loing des bois ferois ma demeu-
rance:
Car ayant ce matin prins mon limier Trauail,
Au lieu de rencontrer ſur le frais de l'égail
Du cerf ou du cheureil, il n'aſſent que les
fientes
De loups ou de renards, ou de beſtes puantes.
Mais Perrot qui aymoit le deſert des foreſts,
Y ayant conſacré pour deſpouïlle ſes rets,
Et au front de maint arbre au deſtour de Ga-
ſtine
Ayant graué les tons de ſa Muſe diuine,
Lors que las de chaſſer, de Phœbus compagnon,
Il rend en nos foreſts immortel ſon beau nom:
Il veut, & ie le veux, qu'aux foreſts ie de-
meure,
Afin qu'à chaque object ſa memoire ie pleure,
Et qu'au dos des rochers, des ſaulx, des cheſ-
nes vers,
Vos vers, Claudin, Thoinet, ie graue auec
mes vers.

THOINET.

Tous les ans les Bergers feront des ſacrifices
A Pan & à Pales pour Perrot honorer:
Que ſçait-on ſi Palés pour iouïr des delices
De Perrot, en ſon parc l'a voulu retirer?

PHILIN.

Dictynne, fay-moy don de ta trompe diuine
Pour ſonner de Perrot le tout-diuin honneur:
S'il iouït des baiſers de ta face argentine,
Fay que ton frere en ſoit luy-meſme le ſonneur.

CLAVDIN.

Ie chomeray touſiours de Perrot la naiſſance,
L'honneur François naſquit, & meurt en meſme iour:
Poſſible que Cypris ialouſe de la France,
L'a raui dans ſa Conque épriſe de ſ'amour.

THOINET.

Le Thym n'eſt point plus doux aux mouches de Sicile,
Plus doux n'eſt point au bruit des ruches s'endormir,
Que doux eſtoit ton chant, qui encore diſtile
Dans mes ſens eſtonnez vn mielleux ſouuenir.

PHILIN.

Pluſtoſt ſeront les Dains ſans crainte en vn gagnage,
Les Cheſnes ſans racine, & les lyons ſans cœur,
Que ton nom ſans honneur, honneur, qui d'âge en âge
Te rend & ſur l'enuie & ſur le temps vainqueur.

CLAVDIN.

Autant qu'on void de flots quand Neptune s'irrite,
Autant que de poiſſons montent en la ſaiſon,
Autant que d'alge ceint les coſtez d'Amphitrite,
Autant de Myrtes verts ceignent ſon chef griſon.

THOINET.

Nymphes qui habitez le long de ces prairies,
Chantez voſtre Perrot qui tant vous a chanté:
Sans luy vous n'auriez point les robbes ſi fleuries:
Immortel eſt celuy que Perrot a vanté.

PHILIN.

Tous vos Lauriers ſont morts, ô Nymphes bocageres,
Auec voſtre Perrot; mais ſi du clair ruiſſeau
De vos yeux arrouſez ſes os, & cendres cheres,
Les Lauriers renaiſtront du creux de ſon Tombeau.

CLAVDIN.

Donnez ore, donnez, ô Naïades gentilles,
Eſprit à ces roſeaux plantez en voſtre ſein:
Perrot ſoit leur ſubiet; ainſi coulant ſubtiles
Puiſſiez-vous des Tritons touſiours frauder la main.

CHOEVR DES NYMPHES.

Ces champs, ces riuieres, ces bois,
Ont ouy l'air de voſtre voix,
Voix auſſi du Ciel eſcoutée:
Qui reſſuyant ſon moite front,
Deſtourne les nues qui vont
Se fondre en la mer eſcartée.
L'herbette croiſt parmy ces champs,
Les arbres ſentent vn Printemps,
Raſſiſes luiſent les arenes:
A vos champs les Dieux ſont venus,
Phœbus & les Satyres nus,
Et les trois Charites Sirenes.
Perrot nous chanterons touſiour',
Auec nous il fait ſon ſeiour:
Enfans ſuiuez voſtre fortune,
Les Dieux oyront touſiours vos vœux,
Es prez, és buiſſons ombrageux,
Et ſur les ſillons de Neptune.

LE TOMBEAV DE P. DE RONSARD, GENTIL-homme Vendomois.

D. M.

ASTA VIATOR, ni piget, & hæc pellege:
Dum pauca legis heic multum odorum colliges,
Ronſardus etenim flos Poëtarum heic ſitu'ſt.
Quis ille fuerit, litteratus dat ſilex,
Suopte ſculpſit ipſe quem cælo indicans
Sua Camœnas morte dare mortalium
Niſi nominis perennitatem nemini.
Aſt illæ amœno matris in ſinu hoſpitæ
Nati oſſa propria conlocauerunt manu,
Laurúſque vati vix ſuo ſuperſtites

Panxere simul, has vt tepens foueat cinis.
Quid si se humari & iusserint grati vt siet
Spes nulla reditus sæculo ingratissimo?

CL. BINETVS P. RONSARDO POETÆ INCOMPARABILI EFFVSIS TOTIVS GALLIÆ LACRYMIS MOERENS BENEMERENTI, P.

Εἰς Πέτρον Ρώνσαρδον Επικήδιον.

Οφρα μὲν ἐν ζωοῖσιν ἔην Πέτρος ὁ Ρώνσαρδος,
Τόφρα δ' Ὁ ΤΕΡΠΑΝΔΡΟΣ ΣΩΣ ἔτι καὐτὸς ἔην.
Νῦν δ' ἐπεὶ ὁ Ρώνσαρδος, ὃς ἄνδρας ἔτερπεν ἀοιδαῖς,
Κάτθανε, Τέρπανδρος καὐτὸς ὁ σῶς ἔθανε.
Καὶ μόνος οὐ Τέρπανδρος, ὁ Πίνδαρος ἔκθανεν αὐτὸς,
Τῆς γὰρ Πινδαρικῆς ὄρχαμος ἦε λύρης.
Ἔκθανεν Αἴσχυλος, Σοφοκλῆς τε, καὶ αὐτὸς Ὅμηρος
Κεῖνος ἀειδόντων μοῦνος ἀοιδότατος.
Τοῖδε μὲν Ἑλλήνεσσι, καὶ ἄλλοι πολλοὶ ὄλοντο,
Καὐτὸς ἐρωτογράφων ἄλλος ὁ Καλλίμαχος.
Ρωμαίων δ' ὁ Μάρων ἡρώων ἔργα γεραίρων
Ὤλετο, καὶ Λατίης Φλάκκος ἄναξ χέλυος.
Αλλά τί μακρὰ λέγων πολὺ πλείονας ἐξαριθμήσω,
Οἳ σὺν Ρωνσάρδῳ θνησκομένῳ ἔθανον;
Σύνθανε Ρωνσάρδῳ πρόπαν Ιταλικῆς μέλι μούσης,
Καὶ τὸ μέλι γλώσσης Κελτίδος ὅσσον ἔην.
Ὑεύδομαι, οὐκ ἔθανεν τῆς ἀρχαϊκῆς τε νέης τε
Πᾶν τὸ μέλι γλώσσης, ἀλλὰ καὶ ἐστὶν ἔτι.
Τῶν γὰρ Ρωνσάρδου πρὶν ὅσοι γεύσαντο μελισσῶν,
Ὧν ἀπὸ τῶν σίμβλων ἔρρεεν ἡδὺ μέλι,
Πολλοὶ πολλὰ μέλη μέλιτος γλυκερώτερα καὐτοὶ
Ηδον Ρωνσάρδῳ ταῦτ' ἐπιτυμβίδια.
Οὐ μόνον ὡς θανεόντι τὸ μνημόσυνον πολύτιμον,
Ἀλλ' ὅτι Ρώνσαρδοι πλείονες εἰσιν ἔτι.
Νῦν δὲ θανὼν σὺ μάκαρ, μοῦσ' ὃν θανεόντα μακαιρεῖ
Τόσσων, εἰσὶν ὅσοι Κελτίδι μουσοπόλοι.

ΙΩΑΝΝΗΣ ΑΥΡΑΤΟΣ Ποιητὴς Βασιλικός.

IN NOBILISS. VIRI P. RONSARDI OBITVM, AD Io. Galandium & Cl. Binetum.

Occidit heu Ronsardus, & occidit alter Homerus,
Alter Virgilius Gallicus occidit heu!
Occidit Æschyli grauis, Euripidísque cothurnus,
Et Sophoclis cui vis inter vtrumque fuit.
Occidit heu tua canna Theocrite rustica, pastum
Quæ Siculos solita est ducere blanda greges.
Occidit, in Græcis cui Pindarus, ínque Latinis
Flaccus per Lyricos cessit vterque modos.
Occidit, occidit heu! qui Francos primus & artem
Carminis edocuit, quicquid & artis erat:
Qui reges cecinit, Regum celebrésque triumphos,
Qui thalamos Regum, Regificásque dapes.
Heroas cecinit fortes, Regíque fideles,
Per quos Francorum gloria magna viget.
Hæc cecinit iam vir: sed adhuc iuuenilibus annis
A iaculis tactus sæue Cupido tuis.
Quos iuuenis sensit tristes in amore dolores,
Hos alijs cantu posse leuare dedit.
Franciada incepit, simul hastiferúmque Pherenchum:
Qui nomen Francis, cui dedit hasta suum.
Talis & in primo, medio stadióque cucurrit:
In spatio extremo digna corona data est.
Teste quod extremæ cùm morti proximus esset,
Mente pia cecinit ceu moribundus olor.
Confessus peccata Deo, confessus amaris
Est lacrymis veniam se petere ante Deum.
Carmina testantur doctis cantata Poetis,
Per quos elatus funere magnifico est.
Testantur verbis extant quæ scripta solutis,
Et coram innumeris sunt recitata viris,
Vt primùm pueris annos præeuntibus arte,
Sic & postremùm, Perro diserte, tibi:
In quo tam memor est mens, tam facundia præsens,
Vt duo sint numeris hæc tibi plena suis.

Maxima & inter eos tibi debita iure Galandi
Gloria, qui tanto funus honore paras.
Sumptibus & nullis parcens, nullíque labori,
Magnificásque ferens manibus inferias,
Omnibus extructum dapibus funebre dedisti
Non epulum tantùm, docta sed elogia.
Vnde tuum memori nunquam decus excidet æuo,
Si laus Ronsardi non peritura tui est.
Te quoque magna manet laus, ô Binete, recentem
Qui de Ronsardo scripseris historiam:
Nec solùm ipse tui celebraris funus amici
Scriptis, sed multis suaseris autor idem.
Ritè parentauit charo tua cura Poëtæ:
Ille tuo viuet munere, túque suo,
Ipse sed in terris tantos Ronsardus honores
Funere sortitus, exequiísque pijs,
Nunc apud vt superos in honore sit vsque precemur,
Elysiúmque colat nobilis vmbra nemus.

Io. Auratus Poëta & Interpres Regius.

IN TVMVLVM P. RONsardi Poëtarum Gallicorum Principis.

Ronsardi iacet hîc corpus, sed fama per auras
Peruolat à nullo deperitura situ.
Annis qui à teneris Francisci Regis in aula
Primi nutritus, dum puer esset adhuc:
Germanos, Scotos adijt ducente Baïfi
Lazare te iuuenis, surdus & inde redit.
Sed Deus, vt surdis daret in bona carmina promptos
Auditus surdo plectra canora dedit,
Græcis & Latiis patrio sermone Poëtis,
Dum certat, palmam reddidit ambiguam.
Hispanis, Italísque suæ abstulit artis honorem,
Ad Francos modulans cantica docta modos.
Franciadem si non perfecit, tam bene cœpit,
Æneidi vt certet, certet & Iliadi.
Plura sed his quid opus tumuli super aggere poni?
Sat sui in auctorem sunt monumenta libri:
Vos, quibus ad tumulum mora non est parua molesta,
Dicite; Ronsardo sit sine fine quies.

Aliud.

Cesserat è vita Ronsardus: cesserat omnis
Musarum chorus & gloria Franciadum.
Tristia sed post fata tot eius siue soluta,
Seu pedibus vincta funera voce gemunt:
Elysios vt adusque hortos pia turba secutæ
Musæ nunc reduces hunc super astra ferãt.
Ronsardi & leuius desiderium fit adempti,
Tot Musis eius morte superstitibus.

Io. Aurat. Poëta & Interp. Regius.

ΕΠΙΤΑΦΙΟΝ ΕΙΣ Π. Ρώνσαρδον.

Δαίμονες ἠέριοί τε καὶ αἰθέριοί ποτε κλαῖον,
Σμερδαλέον τε βράχον, Πὰν Θεὸς ὡς ἔθανεν.
Νῦν δὲ σοφοὶ λόγιοί τ' ἄνδρες θρηνοῦσιν ἀοιδῶν
Ηγεμόνα, στυγερῇ κηρὶ καταφθίμενον.
Κελτίδες αἱ Νύμφαι Χάριτές τε καὶ ἐννέα Μοῦσαι
Τοῦτον ὀδύρονται τῶν μετὰ μουσοπόλων,
Αλκιμον, ἡρώεσσι τετιμένον, ἀγλαόφημον,
Πέτρον Ρώνσαρδον, θαῦμα καλὸν φύσεως,
Αἰετὸν ἡλιοδερκέα, καὶ πολυηχέα κύκνον,
Φοίβου καὶ Μουσῶν ἄξια μελψάμενον.
Τῷ μάλα δῶκε Θεὸς σεμνὸν καὶ ποικίλον αὐδάν,
Δῶκεν ἀριστεύειν, καὶ γέρας ἐσθλὸν ἑλεῖν.
Κελτίδα γὰρ μοῦσαν καὶ ἀπὸ πρώτοιο θεμέθλου
Ηλιβάτοις ὁ λαβὼν ἤγαγεν εἰς ὀρόφους.
Οὐκ ἶσος γέγονεν, προφερέστερος οὐδέποτ' ἔσται,
Μόρσιμον ἐλλείπειν, μηκέτι δ' ἐκπεράειν.
Οὐδὲ γὰρ εὐεργὴς Φαιήκων νηῦς μετὰ δῖον
Τὸν Λαερτιάδην τλῆ ξένον ἐκφορέειν.
Πότνια μήτε φύσις τοῖόν ποτε τέξεται ἄνδρα·
Δεῖ γὰρ ἐπ' ἀκροτάτοις ἡσυχίην ἀγέμεν.

Ν. ΓΥΛΩΝΙΟΣ.

EPITAPHIVM PETRI Ronsardi, eius Cœnotaphio appositum, quo die in Bœcodiano eidem est parentatum.

VRna breuis, vates heu quot, diuináque claudis

Nomina, pyramidum marmore digna tegi?
In te Mæonidæ requieſcunt buſta, Maronis
Mæonidæ buſtis addita buſta iacent.
Tu capis ingentem quo non ingentior alter
Pindaron, Aſcræi relliquiáſque ſenis.
Oſſa Venuſini vatis, vatíſque Peligni
Credita ſunt fidei, nobilis vrna, tuæ.
Quale ô depoſitum! quali ſeruanda metallo
Oſſa Poëtarum tu breuis vrna capis!
Iſta in Ronſardo quia turba reuixerat omnis,
Omnis in hoc vno contumulata iacet.

Georg. Crittonius.

EPITAPHIVM RONSARDI.

QViſquis ades Diuíque ſubis ſacraria Coſmi,
Fer myrtum & lauros & quoque ſparge roſas.
Muſarum & Phœbi, Charitum Paphiæque ſacerdos
Hac tegitur parua contumulatus humo.
Vrna tegit Latiæ doctum Graiæque Camœnæ,
Qui noſtra Aonias duxit in arua Deas,
Edocuítque modos numeroſa in verba cadentes,
Pindaricúmque dedit voce proferre melos.
Prælia qui cecinit Martis, qui luſit amores,
Magnanimûmque tulit fortia facta ducũ.
Quænam hæc vrna rogas? Ronſardi eſt vrna Poëtæ.
Audiſti nomen, num ſatis? hoſpes abi.

Petrus Lucrius C. A.

IN FATVM PETRI Ronſardi Monœdia.

RONſardum morbo conflictantémque catarrho
Importuna diu luctans inſomnia vatem
Vexabat, poſt tot vigilatas tempore noctes
Exhauſto ſtudijs Muſarum, & nobilis otî:
Nec myſtæ tamen in mediis feruoribus ægro
Adfuit inſignis medica Deus arte, nec Hermes,
Spargere cantu oculis doctus virgáque ſoporem,
Inſomnémque Argum Inachia fraudare iuuenca,
Ronſardus licèt addictus citharæque lyræque
Amborum cultórque Deûm vindéxq; fuiſſet.
Ipſe Deus toties Somnus per vota vocatus
Succeſſum miſero negat, & Cereale papauer,
Sidereíſque oculis Lethæum infundere rorem.
Fruſtrà ergo, Vates, Diuorum cura vocamur,
Famam & cum noſtra pietate fouemus inanem.
Mors miſerata virum, tandem ſuccurrit anhelo,
Pro conſanguineóque ſuo refugóque ſopore
Apparet, ſacrúmque illi de vertice crinem
Abſtulit, & pulchro moribundum corpore ſoluit,
Compoſuit, clauſítque oculos in nocte natantes
Iam multa. vigiles oculos Famæ ipſa reliquit,
Vt legat, vt recitet tanti monumenta Poëtæ:
Atque tubam, vt paſſim præconia dicta fundat.
Annus hic exceſſu heroïs funeſtus amici
Me quoque ſemianimem cernet decora alta Palatî
Linquentem patrij reuocari ad liminis aras,
Miſcentem lacrymis Ligerina gaudia in vrna.

Germ. Valens G. PP.

RONSARDVS AD SVOS Encomiaſtas.

LVſtrali tepidos cineres aſpergite lympha,
Et precibus manes ritè piate meos:
Noſtráque nec vobis tantæ ſit gloria curæ,
Nam peperi laudis fátque ſupérque mihi.

EPITAPHIVM.

PETRVS RONSARDVS IACET HÎC: ſi cætera neſcis,
Neſcis quid Phœbus, Muſa, Minerua, Charis.

PONTVS TYARDEVS Biſſianus E. C.

RONſard giſt en ce lieu : tout le reſte ie paſſe.
Car ſi tu ne le ſçais, Paſſant, tu ne ſçais pas
Que c'eſt que de Phœbus, de Pallas, de la Grace,
Ny des Muſes mourans en vn meſme treſpas.

P. Binet.

CLAVDIO BINETO,
Ianus Antonius Baïfius.

RONſardi interitus tot denſat corde dolores,
Tot graue nunc deſiderium, damníque recentis
Vulnus acerba mouet, tot curas pectore voluit,
Vt tacitum mœror me ſollicitúmque moleſtus
Præpediat tam crebra animi depromere ſenſa.
O toto BINETE *ciens Helicone Poëtas,*
Officio qui lecta pio noua carmina quæris
Vndique, quæ tumulo RONSARDI *inſcribere tentas,*
Nil tale à nobis expoſcito, quos dolor vrget
Iuſtior & grauior, qui ſeriùs emicet olim.
Lac nutricis idem Muſæ nos hauſimus vnà,
Tempore quam facilémque æquámque vocamus eodem,
Idque pari voto : varijs ſed moribus ambo,
Diuerſíſque acti fatis. Nam viuere vitam
Nos fortuna iubet dubiam, quos liuor iniquus
Exagitat modò depreſſos, modò ſorte tumentes :
Dum ratio lenis rapido ceſſura furori eſt.
Et plus iuſte que d'autre éclatera plus tard.
Nous ſucçaſmes vn laict de la Muſe nourrice,
Que nous euſmes tous deux en meſme temps propice,
Sous bien diuers Deſtins & differentes mœurs.
» *Subjets à la Fortune, expoſez à l'Enuie,*
» *Ore bien, ore mal, nous menons ceſte vie,*
» *Où la douce raiſon cede aux aigres humeurs.*

I. Antoine de Baïf.

A CLAVDE BINET.

I'Ay tant à me douloir du départ de Ronſard :
Le regret m'outre tant de perte ſi recente,
Que de m'en dégorger le trop de dueil m'exente,
Par trop de penſemens & muet & ſongeard.
BINET, *qui pieteux ſerres de toute part*
Des amis d'Apollon toute grace excellente,
N'atten rien tel de moy. Car ma douleur preſſante,

PETRI RONSARDI
EPICEDION.

ACta polo rapidi quoties vertigine motus
Labitur in terras, aut labi ſtella videtur,
Agricolæ horreſcunt, ſæua impendente procella.
Sic vbi Ronſardi puro fulgentius aſtrum
Lucifero, vitæ occaſus, manéſque petiuit,
Obſtupui : læuo turbatus & omine mentem,
Nobilibus, dixi, tempeſtas imminet atra
Ingenijs, flebúntque nouem ſua damna Sorores.
Quàm vereor Scythico redeat ne turpis ab axe
Barbaries! & cuncta premat caligine cæca!
Hoc adeò ex alijs licuit prænoſcere ſignis.
Pibrachus extremis cuius facundia nota
Sauromatis, dulcíque comes prudentia linguæ,
Triſte ſui deſiderium, lucémque reliquit.
Caſtalidum ſtudijs, & ſanguine clarus auito,
Auxerat ingenuas qui tot virtutibus artes,
Foxius occubuit : Gallis inimica Quirini
Mœnia, & Auſonium damnant hæc crimina Tibrin.
Fœlices animæ, veſtri duo lumina ſæcli,
Famáque Palladiæ ſemper manſura Tholoſæ,
Idem vos annus, vos idem menſis in oras
Edidit ætherias, idem vos abſtulit annus,
Fors & idem vos ſidus habet, cœlóque recepti
Aſpicitis feſſum radijs melioribus orbem.
Eripuere etiam Latiis infeſta Camœnis
Tempora Sigonium : téque inclyta gentis Heturſcæ
Gloria, Victori, quo non humanior alter,

Candidiórve fuit, Pylio vel dignior æuo.
Nec ſatis inſignem noſtræ telluris alumnum,
Qui decori quondam, nunc eſt tibi, Roma, dolori,
Muretum, Elyſijs mors condidit inuida lucis.
Deerat adhuc (crudele nefas!) tot cladibus vnum,
Ronſardo orba ſuo ducit quod Gallia funus,
Heu patriæ caſus, quos vel gemat hoſtis, iniquos!
Ergo rogum & cineres tanti viſura Poëtæ,
Mater vt amiſſi ſpectans incendia nati,
Ardeat ipſa licèt ciuilibus vndique flammis.
Gallia pone modum ſingultibus: Orphea tandem
Eluxit genitrix: genitríxque miſerrima Rheſum,
Vtraque Muſa tamen tecum noua vulnera ſentit:
Vixq; pater tam morte Lini perculſus Apollo.
Extinctæ ecce faces, fractique Cupidinis arcus:
Quin & fraxineam Mauors procul abijcit haſtam,
Inuitíſque oculis manant per caſſida guttæ.
Et meritò: quis enim diuûm celebrabit honorem?
Quis pacem, quis bella canet? quis ludet amores?
Dicétque Hectorei reges ab origine Franci?
Vos quibus Aonios cura eſt conſcendere montes,
Pegaſei ſacros latices ne quærite fontis,
Pieridum in lacrymas abſumpta exaruit vnda.
Cernitis auulſos edera marcente corymbos?
Parnaſſi ſine fronde nemus? Paphiáſque caducis
Lugentes myrtos foliis? tantùm vna Cupreſſus
Feralem retinet tumulo quam præbeat vmbram.
At non laudis egens, aut immaturus obiuit.
Quid ſtulti querimur? non deflēt poma coloni
Cùm matura cadunt, ſed cùm velluntur acerba.
Longa illi, ſi longa bonis conceditur, ætas:
Addiderat geminos ad bis ſex luſtra Decembres,
Subtractúſque malis, ægræ quæ multa ſenectæ,
Gliſcentem armorum rabiem, dirósque tumultus,
Securus placidi mutauit pace ſepulchri.
Iſtos ad lapides, & non violabile buſtum,
Dona pij ferimus, Syriósque adolemus odores:
Spargimus & flores ſuprema in munera lectos,
Innumeróſque ſimul numeros, queſtúſque ciemus,
Vallibus & ſyluis quos ludicra reddat imago.
Ceu percuſſa ſonat Gigæi ripa Cayſtri,
Quando iterat voces, cecinítque extrema parentis,
Paruus olor: diſcítque ſui iam carmina lethi.
His mactè inferijs, Gallorum maxime vatum,
Et ſalue, æternúmque vale. nos, turba ſuperſtes,
Inuiſæ fatum abrumpet cùm ſtamina vitæ,
Vt tua ſcripta olim, ſic te, Ronſarde, ſequemur.

Io. Paſſeratius, eloquentiæ Profeſſ. & Interpres Regius.

SVR LE TOMBEAV DE PIERRE DE RONSARD.

NOus te plaignons, Ronſard, & pleurons ton treſpas,
Mais le mort plaint ainſi, celuy qui ne l'eſt pas.
Qui eſcrit apres toy penſant te faire viure,
Meurt luy-meſme auant toy, & ſenterre en ſon liure.

Paſſerat.

TV vacuum quiſquis ſpectacula triſtia buſtum
Aſpicis, ô properans aduena ſiſte pedem.
Ronſardo mihi nomen erat: quis cætera neſcit,
Et genus, & priſcæ nobilitatis auos?
Sed potior gradibus multis & ſanguine longè
Ingenij cultus nobilitáſque fuit.
Primus ego Graijs Muſas deducere adortus
Montibus & Latijs in mea regna iugis,
Æmula Dircæis, Leſbois æmula panxi,

Atque Venuſina carmina digna lyra.
Mox veterum exemplo, blandos modulatus amores,
Siue Catulle tuo, ſiue Tibulle tuo.
Me quoque iuuit iter tritum calcare Philetæ,
Inque Vmbri ſpatijs currere Callimachi.
Et paſtoraleis interdum inflare cicutas,
Et Siculis numeris ludere cura fuit.
Inde per heroum titulos laudéſque deorum
Inſolita rapuit me tuba rauca via.
Omnia quæ veterum puris è fontibus hauſtæ
Aut graphicè expreſſi, vel meliora dedi.
Denique Sigæo tandem de littore ſoluit
Francias, auſpicijs Carole magne tuis,
Francias haud vlli temere tentanda nepotum,
Atque adeò Coæ Cypridos inſtar opus.
Mæonidæ ſat erat, magno ſat & ire ſecundum
Virgilio, meritis ceſſit vterque minor.
Omnia ceſſerunt, ceſſit me ſoſpite liuor,
Et potui viuus poſteritate frui.
Mors ſuperanda fuit, ne quid non cederet: ecce
Ceſſit & exequiis mors ſuperata meis.

I. Auguſt. Thuanus Æmerius.

EIVSDEM
AD IO. GALLANDIVM
nouiſſima P. Ronſardo facientem.

DVm gratus functo pia funera ducis amico,
Obliuioſo funere ipſe te aſſeris.
Ronſardi nomen dum laude ſub æthera tollis,
Tuis choro vatum aſtrepente lacrymis,
In laudes mœſta ora tuas ſoluuntur olorum,
Noménque ſurgit nomine alieno tuum:
Deniq; dum lauros vatis ſtatuáſque iacentes
Erigis, & ipſe imagines ſtatuis tibi.
Fœlix ergo fide, fœlix & amore Galandi,
Laudiſque tanto debitæ præconio,
Nequicquam tecum fido contendat amore
Fratrem redimet morte qui alterna ſuum:
Non vitam alterius meruiſti morte perẽnem,
Vitam perennem dando viciſſim & accipis.

ELEGIE,

SVR LE TRESPAS DE PIERRE DE RONSARD,

A MONSIEVR DES Portes, Abbé de Thiron.

Par R. GARNIER.

NAture eſt aux humains ſur tous autres cruelle:
On ne voit animaux
En la Terre & au Ciel, ny en l'onde infidelle
Qui ſouffrent tant de maux.
Le rayon eternel de l'eſſence diuine,
Qu'en naiſſant nous auons,
De mille paſſions nos triſtes iours eſpine
Tandis que nous viuons.
Et non pas ſeulement viuans il nous torture,
Mais nous bleſſe au treſpas:
Car pour preuoir la mort, elle nous eſt plus dure
Qu'elle ne ſeroit pas.
Si toſt que noſtre eſprit dans le cerueau raiſonne,
Nous l'allons redoutant,
Et ſans ceſte frayeur que la raiſon nous donne,
On ne la craindroit tant.
Nous craignõs de mourir, de perdre la lumiere
Du Soleil radieux,
Nous craignons de paſſer ſur les ais d'vne biere
Le fleuue Stygieux.
Nous craignons de laiſſer nos maiſons delectables,
Nos biens & nos honneurs,
Ces belles dignitez qui nous font venerables,
Remarquer des Seigneurs.
Le peuple des foreſts, de l'air & des riuieres,
Qui ne voyent ſi loing,
Tombent iournellement aux mortelles pantieres
Sans ſe geſner de ſoing.
Leur vie eſt plus heureuſe, & moins ſujette aux peines
Et encombres diuers,

Que nous ſouffrons chetifs en nos ames humaines
De deſaſtres couuerts.
Ores nous poind l'amour, tyran de la ieuneſſe,
Ores l'auare faim
De l'or injurieux, qui fait que chacun laiſſe
La vertu pour le gain.
Ceſtuy-cy ſe tourmente apres les grandeurs vaines,
Enflé d'ambition:
De ceſtuy-là l'enuie empoiſonne les veines,
Cruelle paſſion.
La haine, le courroux, le deſpit, la triſteſſe,
L'outrageuſe rancœur,
Et la tendre pitié du foible qu'on oppreſſe,
Nous bourrellent le cœur.
Et voila noſtre vie, ô miſerables hommes!
Nous ſemblons eſtre nez
Pour eſtre ce-pendant qu'en ce Monde nous ſommes,
Touſiours infortunez.
Et encore, où le Ciel en vne belle vie
Quelques vertus encloſt,
La chagrineuſe Mort qui les hommes enuie,
Nous la pille auſſi toſt.
Ainſi le verd eſmail d'vne riante prée
Eſt ſoudain effacé:
Ainſi l'aimable teint d'vne roſe pourprée
Eſt auſſi toſt paſſé.
La ieuneſſe de l'an n'eſt de longue durée
Mais l'Hyuer aux doigts gours,
Et l'Eſté embruny de la torche etherée
Durent preſque touſiours.
Mais las! ô doux Printemps, voſtre verdeur fanie
Retourne en meſme poinct,
Mais quand noſtre ieuneſſe vne fois eſt finie
Elle ne reuient point.
La vieilleſſe nous prend maladiue & faſcheuſe,
Hoſteſſe de la Mort,
Qui pleins de mal nous pouſſe en vne tombe creuſe
D'où iamais on ne ſort.
Des-Portes, que la Muſe honore & fauoriſe
Entre tous ceux qui ont
Suiui le ſainct Phœbus, & ſa ſcience appriſe
Deſſur le double mont:
Vous voyez ce Rõſard merueille de noſtre âge,
L'honneur de l'Vniuers,
Paiſtre de ſa chair morte, ineuitable outrage,
Vne ſource de vers.
De rien noſtre Apollon, ny les Muſes pucelles
Ne luy ont profité:
Bien qu'ils euſſent pour luy les deux croppes iumelles
De Parnaſſe quitté:
Et qu'il les euſt conduits aux accords de ſa lyre
Dans ce François ſejour,
Pour chanter de nos Roys, & leurs victoires dire,
Ou ſonner de l'amour.
C'eſt grand cas, que ce Dieu, qui dés enfance l'aime,
Affranchit du treſpas
Ses diuines chanſons, & que le Chantre meſme
N'en affranchiſſe pas.
Vous en ſerez ainſi: car bien que voſtre gloire,
Eſpanduë en tous lieux,
Ne deſcende eſtouſee en vne tombe noire
Comme vn peuple ocieux,
Et que vos ſacrez vers, qui de honte font taire
Les plus grands du meſtier,
Nous facent cheoir des mains, quand nous en cuidons faire,
La plume & le papier:
Si verrez-vous le fleuue où tout le Monde arriue,
Et pay'rez le denier
Que prend pour nous paſſer iuſques à l'autre riue
L'auare Nautonnier.
Que ne reſſẽblons-nous aux vagueuſes riuieres
Qui ne changent de cours?
Ou au branle eternel des ondes marinieres
Qui reflottent touſiours?
Hé! n'eſt-ce pas pitié, que ces roches pointuës,
Qui ſemblent deſpiter,
De vẽts, de flots, d'orage, & de foudres battuës,
L'ire de Jupiter,
Viuent inceſſamment, inceſſamment demeurẽt
Dans leurs membres pierreux,
Et que des hommes tels que ce grand Ronſard, meurent
Par vn ſort rigoureux?
O Deſtin lamentable! vn hõme qui approche
De la diuinité,
Eſt raui de ce Monde, & le front d'vne roche
Dure en eternité.

Qui

Qui pourra deſormais d'vne haleine aſſez forte
Entonner comme il faut
La gloire de mon Roy, puis que la Muſe eſt morte
Qui le chantoit ſi haut?
Qui dira ſes combats? ſes batailles ſanglantes?
Quand ieune, Duc d'Anjou,
De ſa main foudroya les troupes Proteſtantes
Aux plaines de Poictou?
Des-Portes, qui ſera-ce? vne fois voſtre Muſe,
Digne d'eſtre en ſon lieu,
Fuyant l'honneur prophane auiourd'huy ne ſ'amuſe
Qu'aux loüanges de Dieu.
Et qui ſera-ce donc? quelle voix ſuffiſante
Pour ſonner grauement
Ioyeuſe noſtre Achille, dont la gloire naiſſante
S'accroiſt iournellement?
Qui dira ſon courage, indomptable à la peine,
Indomptable à la peur,
Et comme il appareille auec vne ame humaine
Vn magnanime cœur?
Comme il eſt de l'honneur, du ſeul honneur auare,
D'autres biens liberal,
Cheriſſant vn chacun, fors celuy qui ſ'égare
Du ſeruice Royal?
Ne permette Clion, & Phœbus ne permette
Que Ronſard abatu
Par l'ennuyeuſe Mort, ne ſe treuue Poëte
Qui chante ſa vertu.
Adieu, mon cher Ronſard, l'abeille en voſtre Tombe
Face touſiours ſon miel:
Que le baume Arabic à tout iamais y tombe,
Et la manne du Ciel.
Le Laurier y verdiſſe auecques le Lierre,
Et le Myrte amoureux;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enſerre
Le roſier odoreux:
Le thym, le baſilic, la franche marguerite,
Et noſtre Lys François,
Et ceſte rouge fleur, où la plainte eſt eſcrite
Du mal-content Gregeois.
Les Nymphes de Gâtine, & les Naïades ſainctes,
Qui habitent le Loir,
Le venant arroſer de larmettes épreintes,
Ne ceſſent de douloir.
Las! Clothon a trenché le fil de voſtre vie,
D'vne piteuſe main,
La voyant de vieilleſſe & de gouttes ſuiuie,
Torturage inhumain;
Voyant la pauure Frãce en ſon corps outragée,
Par le ſanglant effort
De ſes enfans, qui l'ont tant de fois rauagée,
Souſpirer à la mort:
Le Soüiſſe aguerry, qui aux combats ſe loüe,
L'Anglois fermé de flots,
Ceux qui boiuẽt le Pau, le Tage, & la Danoüe,
Fondre deſſus ſon dos.
Ainſi que le Vautour, qui de griffes bourrelles
Va ſans fin tiraſſant
De Promethé le foye, en paſtures nouuelles,
Coup ſur coup renaiſſant.
Les meurtres inhumains ſe fõt entre les freres,
Spectacle plein d'horreur,
Et déja les enfans courent contre leurs peres
D'vne aueugle fureur:
Le cœur des citoyens ſe remplit de furies,
Les paiſans eſcartez
Meurent contre vne haye: on ne voit que tu'ries
Par les champs deſertez.
Et puis allez chanter l'honneur de noſtre Frãce
En ſiecles ſi maudits,
Attendez-vous qu'aucun vos labeurs recompenſe
Comme on faiſoit iadis!
La triſte pauureté nos chanſons accompagne:
La Muſe les yeux bas
Se retire de nous, voyant que l'on deſdaigne
Ses antiques eſbas.
Vous eſtes donc heureux, & voſtre mort heureuſe,
O Cygne des François,
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuſe
Meurt le iour mille fois.
Vous errez maintenant aux cãpagnes d'Elyſe,
A l'ombre des vergers,
Où chargent en tout temps, aſſeurez de la Biſe,
Les iaunes orengers:
Où les prez ſont touſiours tapiſſez de verdure,
Les vignes de raiſins,
Et les petits oiſeaux, gazoüillans au murmure
Des ruiſſeaux cryſtalins.
Là le Cedre gommeux odoreuſement ſuë,

Et l'arbre du Liban,
Et l'Ambre, & Myrrhe, au lict de ſon Pere receuë,
Pleure le long de l'an.
En grand' foule accourus autour de vous ſe preſſent
Les Heros anciens;
Qui boiuẽt le Nectar, d'Ambroſie ſe paiſſent,
Aux bords Elyſiens:
Sur tous le grand Eumolpe, & le diuin Orphée,
Et Line, & Amphion,
Et Muſée, & celuy dont la plume eſchaufée
Mit en cendre Ilion.
Le loüangeur Thebain, le Châtre de Mantoüe,
Le Lyrique Latin,
Et auecques Seneque, honneur grand de Cordoüe,
L'amoureux Florentin:
Tous vont battant des mains, ſautelant de lieſſe,
S'entre-diſans entre-eux,
Voylà celuy, qui domte & l'Itale & la Grece,
En Poëmes nombreux.
L'vn vous donne ſa lyre, & l'autre ſa trompette,
L'autre vous veut donner
Son Myrte, ſon Lierre, ou ſon Laurier prophete,
Pour vous en couronner.
Ainſi viuez heureuſe, Ame toute diuine,
Tandis que le Deſtin
Nous reſerue aux malheurs de la France, voiſine
De ſa derniere fin.

STANCES.

I.

AMadis reſſentit au fond de ſon courage
Vn tel coup de douleur du treſpas de Ronſard,
Que l'ennuy luy naurãt l'ame de part en part
Luy deſroba l'eſprit de plaindre vn tel dommage.

II.

Donc, braue Poëſie, en dueil couppe la nuë,
Vole par l'Vniuers, & d'vn ſon eſclattant
Pour luy auec tes vers ſans fin te lamentant
Raconte ceſte perte aux François auenuë.

III.

Soudain Princes & Rois, Amoureux & Genſdarmes,
Toutes ſortes d'eſtats le pleureront ſi fort,
Qu'Atropos, bien que ſourde, entendra qu'elle a tort,
Et de l'auoir tué ſe fondra toute en larmes.

IIII.

O combien les filets de la Parque inhumaine
Ont d'extreme puiſſance en leur fatalité,
Puis qu'ils ont ſçeu fermer d'vn ſilence indonté
La bouche des neuf Sœurs de la ſaincte Neuuaine!

V.

Mais ie penſe qu'au lieu d'Helicon & Parnaſſe,
Les Muſes pour logis tres-excellent & beau
Ont choiſi maintenant de Ronſard le Tõbeau,
Honteuſes qu'on les voye ailleurs qu'en ceſte place.

Amadis Iamin, Secretaire de la Chambre du Roy.

VNde orta eſt aut vnde ruit tam dira repentè
Tempeſtas? medium video diſcindere cœlum
Palantéſque polo ſtellas, deſertáque ſummi
Ardua Parnaſſi, totúmque Helicona madere
Effuſum in lachrymas, pullata veſte Sorores
Atra queri, & longas in fletum ducere noctes,
Ronſardo linquente orbem, ſuperíſque locato.
Quàm benè conſultum eſt Gallo quòd carmine verſus
Scripſerit! is Latio vſus ſi ſermone fuiſſet,
Occiderent vnà Muſæ Latiæ atq; Camœnæ:
Sed viuunt, retinéntque decus primúmque nitorem,
Æternùm vt laudent vectum ſuper aſtra Poëtam.

Io. Clericus libell. ſupplicum in Senatu Pariſ. Præſes.

HAs tibi Pariſiis ſacras in collibus aras,
Magne parens, grata ponimus ecce manu.
Tu patrij Deus eloquij, quo numine quondam

Pierias Francum protulit vber opes.
Ergo velut Cereri & Baccho sua sacra quot-
annis
Vouerat, & festos gens operata dies;
Sic tibi quotquot erunt Galli, tua turba, Poëtæ
Annua solenni carmine vota canent.
Iámq; tibi primos ecce instauramus honores,
Et ferimur vitæ pulchra per acta tuæ.
Vt claræ antiqua deductus origine gentis,
Threicio dederis tempora prima Deo.
Vt mox & laudis meliore incensus amore
Malueris Musas Graia per antra sequi.
Nullus erat tua qui regeret vestigia callis,
Saxa per & nullo culmina trita pede:
Tu tamen & salebras & sentibus aspera vincis
Omnia, nec durum te remoratur iter,
Donec Hyantæo teneras è fonte Sorores
Deducas patrios victor ad vsque lacus.
Inde vbi per medias Nymphis comitantibus vrbes
Conspicuum insigni tollis honore caput,
Protinus vt roseo surgit cùm Lucifer ortu,
Cum tenebris fugiunt astra minora suis:
Sic rudis incultos aluit quos Gallia vates
Fugêre ad vultus lumina prima tui.
Nunc igitur laudésque hominum laudésque
Deorum
Concinis, aut mollis quæ tibi dictat Amor:
Nunc ortus rerum varios, verique latebras
Quæris, & audaci tendis in astra via:
Martia nunc resonas heroo prælia versu,
Francósque à Phrygio principe ducis auos.
Néve tibi veteres contendant laude Poëtæ,
Quotquot habet Latium, Græcia quotquot
habet,
Nil intentatum mens indefessa reliquit,
Siue placent citharæ munera, siue tubæ.
Felices Ligeris ripæ, felicia Cosmi
Fana tui, vberibus Turóque diues agris;
Et quæcunque tuo demulsæ carmine gentes,
Hausere ætherios vatis ab ore fauos:
Te nemorum coluere Deæ, te sæpe canentem
Mænalijs Faunus visit ab vsque iugis.
Te stupuit Natura parens, nec te tua cepit
Gallia, quæ tanti ciuis honore tumet:
Sed norunt latè populi quósque vltima Thule,
Quósque alit Hesperio terra propinqua
freto;
Quique bibunt Istri gelidum septemplicis am-
nem,
Quique Euphrate habitant & loca cincta
Tigri.
Salue cura Deûm, salue ipsis addite Diuis,
Vindocini æternum sidus, honósque soli.
Non tibi quærenda est alieno fama labore,
Digna nec ingenio laus satis vlla tuo est.
Tu tamen hæc cape vota lubens, seu lactea
mundi
Te plaga, seu magni te tenet aula Iouis:
Et si quis tibi restat amor, si cura tuorum,
Nec te operis memorem iam piget esse tui,
Respice nos, animísque interdum illabere no-
stris,
Tractamus patriæ dum noua plectra Lyræ.

Scæuola Sammarthanus
Quæstor Franciæ.

Viuenti lusit sic Stephanus Paschasius.

HAs tibi viuenti, magne ô Ronsarde, sacramus,
Quas nos defunctis soluimus exequias.
Haud aliter poteras donari hoc munere vt in
quem
Inuida mors nullum vendicet imperium.

EPITAPHIVM PETRI RONSARDI.

HIc Ronsarde iaces, & tecum Phœbus eodem,
Et Musæ, & Charites contumulantur humo.

Steph. Paschasius Reg.
Rationum Patronus.

Traduction du precedent.

CY gist le grand Ronsard, & auec luy aussi
Les Graces, les neuf Sœurs, Phebus gi-
sent icy.

Estienne Pasquier Aduocat du Roy en sa Chambre des Comptes.

SVmme Poëtarum quos prisca & noſtra tulerunt,
Quóſque ferent Gallis poſtuma ſæcla tuis,
Parce, nec iſta tibi veluti data iuſta putato,
Sed tanquam ſummis manibus inferias.

P. Pithoeus, I.C.

RONſardo ſtruitis, Vates, quid ceſpite fruſtrà
Mortali tumulum, penna qui cœlite viuus
Tot ſibi, tot patriæ monimenta æterna ſacrauit?
An vos vt cœlo ſecum, Iouis armiger addat?

Ant. Oiſ.

Piis amici Ronſardi Manibus.

RONſarde Aoniæ decus immortale cohortis,
Pars animæ quondam dimidiata meæ:
Si quis, vt eſt, ſenſus defunctis, ſit tibi gratum
Poſtremum hoc mœſti funeris officium:
Accipito has lacrymas veras ac intus obortas,
Quas meus ex imo pectore fundit amor.
Sed lugere vetas: quoniam tua fama ſuperſtes
Orbi te illuſtrem conſpicuúmque refert:
Et quoniam, vt ſpero, felix conuiua Deorum
Pro nobis miſeris vota precéſque facis.

Io. Galandius.

SONNET.

TOut ainſi qu'au debat du prix de la beauté
Et Pallas & Iunon, rallumant leur querelle,
Au chois que fit Pâris, qui nomma la plus belle,
Quitterent à Cypris le loyer merité,
Homere auſſi combiem qu'il euſt Pallas chanté:
Virgile que Iunon vit animé contre elle,
A Ronſard ton Poëte, ô Venus immortelle,
Au nõ de tõ Pâris leurs Lauriers ont quitté.
Le ſort egal pourtant ces trois tant fauoriſe
Que leur tombeau fait honte au deſſein d'Artemiſe.
Homere giſt d'Ios ſur les celeſtes fleurs,
Virgile dans ton ſein, Parthenope Sereine,
Et Ronſard ſur la ſoye aux iardins de Touraine,
Que Cypris & la Loire arrouſent de leurs pleurs.

Claude Binet.

DISCOVRS SVR LE treſpas de Monſieur de Ronſard.

QVand l'ame de Ronſard la demeure euſt quittée
Où le Deſtin l'auoit ſoixante ans arreſtée,
Et que ſon bel eſprit de ſon corps déuoilé,
Comme venu du Ciel au Ciel fut reuolé;
La France qui penſoit que iamais ſes années
Ne verroient par la mort leurs courſes terminées,
Diſant qu'à ſa naiſſance ainſi l'auoient promis
Et Iupiter luy-meſme & les Deſtins amis:
Voyant ſon eſperance en vent ſ'en eſtre allée,
Et la publique foy des Deſtins violée,
Elle ne peut muette endurer ce malheur:
Ains laiſſant librement murmurer ſa douleur,
Et dire en ſouſpirant d'vne voix angoiſſée
Ce que ſa paſſion dictoit à ſa penſée.
En fin croyant ſon dueil toute en pleurs elle alla
S'en plaindre à Iupiter, qui durant ce temps-là,
Deſarmé de ſa foudre & nud de ſon Ægide
Banquetoit chez Thetis la belle Nereïde,
Dans le ſein des grands flots, qui d'vn pas ondoyant
Vont aupres de Thollon les Gaules coſtoyant,
Sejour où de long-temps le vieil pere Nerée
S'aime plus qu'en nul lieu de la plaine azurée.
Là ſous les flots marins vn Roc eſt eſleué,
Où cõme vne grãd' ſalle vn bel Antre eſt caué,
Qu'il ſemble que Nature ait fait par artifice,

Tant elle a ſçauamment en ce rare edifice
Imité le ſçauoir de ſon imitateur,
Et rendu le deſſein digne de ſon autheur.
Nymphes qui ſous les eaux demenez vos carolles,
Preſtez, ie vous ſupply, faueur à mes parolles,
Ne vous offenſant point ſi ie vais en parlant,
De vos Palais marins les treſors decelant;
Et ſi i'expoſe au iour ce que la mer profonde
Cache dans ſon abyſme aux yeux de tout le Monde:
Le diſcours n'eſt pas long, & ne merite point
Que les flots de l'oubly l'abyſmẽt de tout point.
Quand Neptune eſpouſa la Déeſſe Amphitrite
Qu'Amour dedãs ſon cœur auoit ſi biẽ eſcrite,
La Terre deſirant l'eſpouſée honorer
D'vn preſent qui ſe peuſt à bon droit admirer,
Tira hors de ſon ſein ceſte belle fabrique,
Pour ſeruir au feſtin de ſalle magnifique:
Et depuis Amphitrite à Tethys la donna,
Lors qu'au riuage Indois Neptune l'amena.
Protée à qui ie doy le diſcours de l'hiſtoire
Que ie vais par ces vers ſacrant à la Memoire,
Me deſcriuant vn iour cet Antre merueilleux,
Et les riches beautez dont il eſt orgueilleux,
Me dit que le rocher dont il creuſe la maſſe,
Eſt tout d'vn marbre-verd qui l'Emeraude efface,
Que mille grands coraux de la roche naiſſans,
Et de leurs rouges bras l'vn l'autre ſ'enlaſſans,
Cheminent par la voûte, & lambriſſans la ſalle
D'vn ſuperbe plancher que nul autre n'egalle,
Imitent en joüant les treilles des jardins,
Et leur pendent des bras des perles pour raiſins:
Que pour riche paué deſſous les pieds blondoye
Le luiſant ſable d'or qui dans Pactole ondoye:
Et brief qu'il paroiſt bien qu'vn ſi beau baſtiment
Fut fait par les Dieux ſeuls pour les Dieux ſeulement.
Auſſi les flots ſallez dont ceſte Roche eſt ceinte,
Comme arreſtez d'vn frein de reſpect & de crainte,
N'oſent entrer dedans, ny le lieu viſiter,
Quoy que le ſueil ouuert les enſemble inuiter:
Ains recognoiſſans bien qu'indignes de l'entrée
Leur humeur eſt prophane, & la Grotte eſt ſacrée,
Ils ſ'en retirent loing, l'enfermant tout autour
De grands murs cryſtalins qui tranſmettent le iour.
Là du plus precieux des Royaumes humides,
Par les ſçauantes mains des belles Nereides,
En ſuperbe appareil & conuenable aux Dieux,
Le feſtin eſt dreſſé, quand le grand Roy des Cieux
Vient és mers de deçà viſiter chez Nerée,
Thetis dont il a l'ame encore enamourée.
Finy donc le ſouper dont il auoit eſté
Ce ſoir-là de Thetis pompeuſement traité,
Comme les demy-Dieux alloient leuer la table,
France portant en l'ame vn dueil inſupportable
Entre dans ceſte Grotte, & triſte ſe jettant
Aux pieds de Iupiter luy dit en ſanglottant;
Pere, Ronſard eſt mort: où ſont tant de promeſſes,
Qu'appellant à teſmoins les Dieux & les Déeſſes,
Tu me iurois vn iour par les eaux de là bas,
Qu'il viuroit vne vie exempte du treſpas?
Certes quand le malheur qui me portoit enuie,
Eut tant fait que mon Roy fut prins deuant Pauie,
Et que les Eſpagnols de mon mal triomphans,
Tremperent l'Inſubrie au ſang de mes enfans;
Alors que de douleur profondement attainte
Proſternée à tes pieds ie te faiſois ma plainte:
Nymphe, ce me dis-tu, conſole ta douleur,
Ton repos & ta paix naiſtront de ce malheur.
Il falloit que le cours des fieres Deſtinées
Allaſt par ceſte voye à ſes fins ordonnées.
Ainſi l'auoit le Ciel de long-temps arreſté:
Mais non plus que le cours des torrens de l'Eſté,
Qu'vn orage conçoit, n'eſt iamais de durée,
Non ſera le malheur qui te rend eſplorée.
Car quant à la priſon qui te fait ſouſpirer,

Tu verras dans vn an ton Roy s'en retirer,
Plus grand, plus redouté que ſi nulle tempeſte
D'enuie, & de malheurs n'auoit frappé ſa teſte:
Car le mal-heur rend ſage; & ſon coup outrageux,
Qui deſtruit les coüards, inſtruit les courageux.
Cependant pour monſtrer que iamais ie n'enuoye
Vne pure douleur ny vne pure ioye,
Sçache que ce meſme an qui maintenant eſcrit
D'vn encre ſi ſanglant ſon nom en ton eſprit,
Ce meſme an qui te ſemble eſtre ſi deplorable,
Te ſera quelque iour doucement memorable:
D'autant que dans le ſein du terroir Vendomois,
Auant que par le Ciel ſe ſoient tournez ſept mois,
Vn enfant te naiſtra dont la plume diuine
Egallera ta gloire à la gloire Latine,
Et par qui les Lauriers croiſſans au double mont
Non moins que ceux de Mars t'ombrageront le front.
Ie ne ſoufflay iamais du vent de mõ haleine,
Tant de diuinité dedans vne ame humaine,
Comme i'en ſouffleray dedans la ſienne, à fin
Que ce qu'il chantera puiſſe viure ſans fin:
Et que non ſeulement il acquiere à ſa vie
Vne immortalité maiſtreſſe de l'enuie,
Mais que meſme il l'acquiere à ceux de qui ſes vers
Voudront rendre le nom fameux par l'Vniuers.
Pource appaiſe tes pleurs, conſolant par l'attente
De ce bon-heur futur l'infortune preſente.
Ainſi flattant mon dueil, & m'eſſuyant les yeux,
Tu me diſois alors, ô grand Prince des Dieux,
Remarquant de Ronſard la future naiſſance:
Et moy qui me laiſſay piper à l'eſperance,
Ie finy mes ſouſpirs en penſant qu'vn tel heur
Me deuoit bien couſter vne égalle douleur,
Et qu'encor ma fortune eſtoit-elle enuiable,
Si pour tant de mes fils couchez morts ſur le ſable,
Vn ſeulement me naiſſoit de qui l'eſtre diuin
N'arriueroit iamais à la derniere fin.
Mais à ce que ie voy, ceſte belle promeſſe
Qui ne tendoit alors qu'à tromper ma triſteſſe,
A trompé mon eſpoir & mon attente auſſi.
Car ce diuin ouurier, ma gloire & mon ſouci,
Qui deuoit imiter du Cedre la nature,
Qu'on voit non ſeulement exempt de pourriture,
Ains meſme en exempter ce qu'il tient enfermé,
Si bien que par ſes vers eſtant comme embaumé,
Vn nom ne deuoit plus perir dedans la Tombe,
Luy-meſme y eſt tombé comme vn autre homme y tombe,
Et n'a pas moins payé pour paſſer Acheron,
Que feroit eſtant mort vn ſimple buſcheron.
Si m'eſtoy-ie promis (& ſans la mort cruelle
Ie cróy que cet eſpoir m'auroit eſté fidelle)
De luy voir couronner d'vne ſi belle fin
L'œuure qui conduiſoit Francus au bord du Rhin,
Que ny celuy qui fit ſouſpirer Alexandre
Sur le fameux tombeau de la Gregeoiſe cẽdre,
Ny celuy dont Enée a fourny l'argument,
Ne le precederoient que du temps ſeulement.
Là i'eſperois reuoir ma couronne Ducale
Croiſtre ſous Pharamond en couronne Royale:
Là Clotaire vengeant l'iniure de ſon fils,
Meſurer derechef les Saxons déconfis
A la courte longueur de ſa trenchante eſpee,
Et de tous les plus grands la vie eſtre coupee.
Puis ie me promettois que le fil de ſes chants,
Courant legerement par la trace des ans,
Paruiendroit à ce ſiecle, & par toute la Terre
Publi'roit les beaux faits, ſoit de paix, ſoit de guerre,
De mes Princes derniers, & ſur tous de celuy
Qui dans ſa forte main tient mon Sceptre auiourd'huy,
Le dernier des derniers en la ſuitte de l'âge,
Le premier des premiers en prudence & courage.
Mais à ce que ie voy, i'ay vainemẽt nourry
Ceſte attente en mon ame en faueur de HENRY:
La Mort m'a pour iamais ceſte gloire rauie,
Ronſard n'eſt plus viuant: mon eſpoir & ſa vie

Ont fait tous deux naufrage encontre vn meſme écueil,
Et tous deux ſont allez ſous vn meſme cercueil.
O pere, ie ſçay bien que noſtre obeïſſance
Ne doit point murmurer contre ton ordonnance,
Et qu'en ce qui nous fait eſiouïr ou douloir
C'eſt aſſez de raiſon qu'alleguer ton vouloir.
Auſſi ſi retractant l'effect de ta promeſſe,
Ton vouloir eſt luy-meſme autheur de ma triſteſſe,
Et s'il n'accorde plus, de repentance eſpoint,
Que ce bon-heur là ſoit: & bien, qu'il ne ſoit point:
Qu'il ſoit permis au Dieu de qui ſubjets nous ſommes,
D'auoir le cœur muable auſſi bien que les hommes.
Mais ſi l'intention de ton premier deſſein
Reſte encore immuable au profond de ton ſein;
Qui donne ceſte audace au pouuoir de la Parque
De rompre les arreſts du celeſte Monarque?
Qu'elle perde donc tout, s'il luy eſt tant permis:
Que les Demy-Dieux meſme à ſa loy ſoient ſoumis,
Et que ſi ſa fureur ſon courage y conuie,
Elle me vienne auſſi deſpouïller de la vie,
Encor que ta faueur m'accordant des autels,
M'a daigné faire aſſeoir au rang des immortels:
Faueur qui maintenant m'eſt en peine tournée,
Puis que de tant d'ennuis à toute heure geſnée
Mon immortalité ne me ſert ſeulement
Que d'immortaliſer ma peine & mon tourment.
Ainſi ſe complaignoit ceſte Reine dolente
Aux pieds de Iupiter en larmes diſtilante,
Quand luy qui patient ſa complainte entendit,
Reprenant la parole ainſi luy reſpondit:
Princeſſe, l'eſperance en ton ame conceuë
Du viure de Ronſard à la fin t'a deceuë,
Non pour ce qu'és propos que de luy ie te tins,
Manqua la verité ny la foy des Deſtins,
Mais pour ce qu'en ton ame eſcoutant ma ſentence,
Manqua de mes propos la ſaine intelligence.
Ie iuray voirement par les eaux de là bas,
Qu'il viuroit vne vie exempte du treſpas:
Mais ceſte vie, ô Nymphe, il la faloit entendre
De celle-là qui fait qu'on ſuruiue à ſa cendre,
De celle-là qui rend vn renom ennobly,
Et dont il n'y a point d'autre mort que l'oubly.
Car quant à l'autre vie à la Parque ſubjette,
Le Soleil voit-il bien quelqu'vn qui ſe promette
De ne la point finir, puis que c'eſt ſeulement
Pour prendre quelque fin qu'on prend commencement?
O Nymphe, l'eſtre humain ce n'eſt rien qu'vn non-eſtre;
On commence à mourir dés qu'on commence à naiſtre:
Et comme nauiguer ce n'eſt que tendre au port,
Ainſi viure ce n'eſt qu'aller deuers la mort.
Jette l'œil du penſer deſſus tout ce qu'enſerre
Dedans ſon large ſein la rondeur de la terre,
Tu verras que la faux de la Parque & du Temps
Y va tout moiſſonnant comme herbe du Printemps:
Ty y verras perir les Temples magnifiques,
Les grands Palais des Rois, les grandes Republiques,
Et ſouuent ne reſter d'vne grande cité,
Sinon vn petit bruit qu'elle a iadis eſté.
Et ſi non ſeulement le temps ſera reſoudre
Les Temples, les Chaſteaux & les hommes en poudre;
Mais auſſi ce grand Tout, ce grand Tout que tu vois
Qui ne ſçait où tomber, tombera quelquefois.
Va, plains-toy maintenant qu'vne maiſon priuée
Du ſac vniuerſel ne ſe ſoit point ſauuée,
Et te deſplais de voir arriuer à quelqu'vn,
L'accident que tu vois arriuer à Chacun.
Ie ſçay bien que ta perte eſtant démeſurée,
Elle ne ſe peut voir ſuffiſamment plorée,
Et qu'il eſt difficile en vn ſi grand mal-heur
D'impoſer promptement ſilence à ſa douleur:
Mais encor deurois-tu ton angoiſſe refraindre,
Quand tu viens à penſer qu'en ce qui te fait plaindre

Tu te vois meſme auoir les Dieux pour compagnons,
Et qu'auſſi bien que toy du Sort nous nous plaignons.
Regarde à moy qui ſuis le Monarque celeſte,
Encor ay-ie ſenty que peut l'heure funeſte,
Encor m'a fait gemir la rigueur de ſon trait:
Et bien ſouuent outré de dueil & de regret
Pour mes propres enfans tuez dans les allarmes,
La mort iointe à l'amour m'enſt fait ietter des larmes,
Si la grandeur du Sceptre enfermé dans mes mains
Me permettoit les pleurs auſſi bien qu'aux humains.
Mon Sarpedon mourut en la Troyenne guerre,
Et mon Hercule meſme, oſte-mal de la terre,
Bien qu'il fuſt deſtiné pour eſtre l'vn des Dieux,
Sans paſſer par la mort ne vint point dans les Cieux.
Ainſi ce que le Sort a de plus lamentable,
En le rendant commun il le rend ſupportable,
Et la Parque adoucit l'aſpre ſeuerité
De ſes funeſtes loix par leur egalité.
Et pource, ô belle Roine, appaiſe ta triſteſſe,
Permets que la raiſon ton courage redreſſe:
Souffre vn mal neceſſaire, & penſe qu'on ne peut
Brauer mieux le Deſtin qu'en voulant ce qu'il veut.
Tu fais tort à Ronſard & à toy-meſme encore,
Si tu le vas plorant comme il faut que l'on plore
Ceux qui vont tous entiers dedans le monument,
Et ne laiſſent rien d'eux que des os ſeulement.
Il n'eſt pas mort ainſi, ſa viue renommée
Suruiuant à ſa mort tient ſa gloire animée:
Et s'il ne vit du corps, il vit de ceſte part
Qui le faiſoit eſtre homme & meſme eſtre Ronſard.
Ioint que ſi les honneurs payez à ceux qui meurent
Adouciſſent l'ennuy des amis qui demeurent,
Ton cœur a bien dequoy conſoler ſes douleurs:
Car ſi iamais treſpas fut honoré de pleurs,
Non de vulgaires pleurs, mais de pleurs vrayment dignes,
Et des Cygnes François, & du pere des Cygnes,
Son tombeau s'en verra tellement honoré,
Qu'vn Dieu mort ne ſçauroit eſtre autrement ploré.
Vn Temple eſt à Paris dans l'enclos où commande
La moitié de ſon cœur ſon cher amy Galande:
Là ſe doiuent trouuer en veſtement de dueil,
Pour aller d'eau ſacrée arrouſant ſon cercueil,
Et payer ce qu'on doit pour le dernier office,
Les plus rares eſprits dont ceſt âge floriſſe,
Alentour du Tombeau couronnez de Cypres,
Ietant au lieu de fleurs des pleurs & des regrets,
Sur le poinct que la troupe humectant ſes paupieres,
Dira ſur le cercueil les paroles dernieres,
Ie veux que mon Mercure à l'heure vray larron
Des cœurs & des eſprits ſe change en du Perron,
En ton grand du Perron la gloire de ſon aage.
Ie veux qu'il porte ainſi la taille & le viſage,
Et qu'empruntant ſa forme, & ne ſe monſtrant DIEV
Sinon en ſon parler, il s'aſſée au milieu
De ceſte docte bande attachée à ſa langue,
Et face de Ronſard ſa funebre Harangue,
Conſacrant ſa memoire, & comme aux Immortels
Luy donnant ce qui donne vn Temple & des Autels.
Que ſi iamais on vid ſoit deſſous ſa figure,
Soit ſous vn autre habit Mercure eſtre Mercure,
On le ſentira là par l'effect du parler,
Qui comme vn fleuue d'or coulant ſans s'eſcouler
Fera lors par eſſay cognoiſtre à l'aſſiſtance
Combien abſolument les loix de l'eloquence
Regnent ſur les deſirs des plus rebelles cœurs,
Ou commandant la ioye, ou demandant les pleurs.
L'aſſiſtance rauie & pleine de merueille
Reſſentant bien qu'vn DIEV *charmera ſon oreille,*

Plus que iamais, Ronſard, admirera ton heur,
D'auoir peu rencontrer vn ſi digne loüeur,
Et confeſſera lors comme eſpriſe d'enuie
Que ſon treſpas t'honore autant comme ta vie.
Au reſte, ô belle Reine, aſſeure ton penſer,
Que ſi iamais beau nom s'eſt veu Styx repaſſer,
Ou ſorti du Tombeau d'auec la froide cendre,
Sur tout le large front de la terre s'eſtendre,
Et trouuer le Ciel meſme eſtroit pour ſon renom,
Ce ſera de Ronſard le glorieux ſurnom;
Et n'en ſera iamais ſur la terre habitable,
Ny de moins enuié, ny de plus enuiable.
Vn iour doit arriuer promis par les Deſtins
(Et ce iour n'eſt pas loing) que des peuples Latins,
Que des champs Eſpagnols, que de ceux d'Allemagne,
Et meſme de ceux-là que la Tamiſe baigne,
Bref de toute l'Europe & des lieux incognus
Où ſes eſcrits ſeront en volant paruenus,
On viendra ſalüer le ſepulchre où repoſe
Son ombre venerable, & ſa deſpouïlle encloſe,
Seulement pour ſe voir de ceſte aiſe pourueu,
De s'en pouuoir vanter & dire, Ie l'ay veu.
Là ſe celebreront d'vne feſte ordinaire
Tous les ans au retour de ſon anniuerſaire,
Des jeux & des combats entre les beaux eſprits,
Où les mieux eſcriuans emporteront le pris.
Et ie veux que celuy qui par trois nuits entieres
Veillant ſur ſon tombeau n'aura clos les paupieres,
S'en retourne Poëte, & que dans ſon païs
Rauiſſant de ſes vers les peuples eſbahis,
Il monſtre que Ronſard l'heur de l'humaine race
Viuant fut vn Phebus, & mort c'eſt vn Parnaſſe.
Ainſi dit Iupiter chatouïllant de ces mots
L'eſprit de la Princeſſe: elle appaiſant les flots
Dont ſon cœur ondoyoit, ceſte reſponſe ouye
Se leua de ſes pieds à demy reſiouye,
R'entra dedans ſoy-meſme, & remit ſur ſon chef
Les fleurs qu'elle en oſta deplorant ſon meſchef.

O l'eternel honneur de la France & des Muſes,
Qui premier débrouïllant les ſemences confuſes
De noſtre Poëſie en ordre les rangeas,
Et leur Chaos antique en ornement changeas:
Qui luy donnas des fleurs, donnas de la lumiere,
Reformas la laideur de ſa forme premiere,
De ſes diuerſitez tiras de doux accords,
Et d'vne ame diuine auiuas tout ſon corps:
Bel eſprit qui n'eus onc ny n'auras en ce monde
Au meſtier d'Apollon d'eſprit qui te ſeconde,
Et de qui iuſtement nous pouuons prononcer,
Sans que les plus ſçauants s'en puiſſent offencer,
Qu'au iour où ton treſpas frauda noſtre eſperance,
A ce iour-là mourut la mort de l'ignorance.
Pure & ſaincte clarté des eſprits les plus purs,
Eſpoir des temps paſſez, deſeſpoir des futurs.
Si quelque ſentiment reſte encore à ta cendre,
Tant qu'à trauers le marbre elle nous puiſſe entendre,
Entens, grand Apollon du Parnaſſe François,
Ces vers qu'en ton honneur ie chante à haute vois,
Et ne t'offenſe point, ſi ie romps d'auanture
Le repos que tu prens deſſous la ſepulture,
Maintenant que ie viens pour te dire en ce lieu
Et le dernier bon-iour & le dernier adieu:
Ains prens en gré mon Zele, & reçoy fauorable,
De ces triſtes preſents l'offerte pitoyable,
De ces triſtes preſents, qui ſont comme les fruits
Que ta viue ſemence en mon ame a produits:
Car iour & nuict te lire enchanté de ta grace,
Non comme l'Aſcrean dormir deſſus Parnaſſe,
M'a fait eſtre Poëte: au moins ſi m'impoſer
Vn nom ſi glorieux, ce n'eſt point trop oſer.
Ie n'auoy pas ſeize ans quand la premiere flame
Dont ta Muſe m'éprit, s'alluma dans mon ame,

Et fit que ma ieuneſſe entrant en ſon Prin-
temps
Tint deſia de l'Hyuer, ne prenant paſſe-temps
Qu'à lire tes eſcrits, & iugeant prophanée
L'heure qu'à ce plaiſir ie n'auois point donnée,
Comme vn ieune amoureux qui penſe auoir
perdu
Le temps qu'à voir ſa Dame il n'a point deſ-
pendu.
Depuis ie vins à voir les beaux vers de
Des-Portes,
Et lors mon feu nouueau print des flames plus
fortes,
Allumé d'vn eſpoir qui me fit preſumer
De pouuoir aiſément ſa douceur exprimer.
Eſpoir qui me trompa: car ſa diuine grace
Qui va cachant ſon art, & qui de prime face
Promettoit tout facile à ma preſomption,
S'eſleue par deſſus toute imitation.
Lors à toy reuenant & penſant que la peine
De t'oſer imiter ne ſeroit pas ſi vaine,
Je te prins pour patron: mais ie peu moins
encor
Changer mes vers de cuiure en tes vers qui
ſont d'or;
Si bien que pour iamais ma ſimple outrecui-
dance
En gardant ſon deſir perdit ſon eſperance.
Adonc plus que deuant i'admiray vos
eſprits,
Ma main n'vſa plus rien que vos diuins eſ-
crits:
A toute heure en tous lieux ie portay voſtre
image
Deuant mes yeux errante, & ferme en mon
courage
Je reueray vos noms, reueray vos hoſtels,
Comme les Temples ſaincts des grands Dieux
immortels,
Voyant la palme Grecque en vos mains re-
uerdie;
Bref ie vous adoray (s'il faut qu'ainſi ie die)
Tant de voſtre bien-dire enchanté ie deuins,
Comme des Dieux humains, ou des hommes
diuins.
Il eſt vray que l'eſclair de la viue lumiere
Que verſoit voſtre gloire en ma foible pau-
piere,
M'eſbloüiſſant la veuë au lieu de m'eſclairer
M'euſt fait de voſtre ſuitte à la fin retirer,
Rebuté pour iamais des riues de Permeſſe,
Si de mon vieil eſpoir confirmant la promeſſe
Vous n'euſſiez mon eſprit à pourſuiure incité,
Me redonnant le cœur que vous m'auiez oſté.
Toy principalement belle & genereuſe Ame,
Dont l'eternel adieu de regret nous entame,
Qui voyant mon Deſtin me voüer aux neuf
Sœurs,
Me promis quelque fruit de mes premieres
fleurs,
M'incitas de monter apres toy ſur Parnaſſe,
Et m'en donnas l'exemple auſſi bien que l'au-
dace:
Car tu fus lors vn feu de ma crainte vain-
queur,
Qui m'eſclaira l'eſprit & m'eſchaufa le cœur,
Quand d'vn conſeil amy m'enſeignant quelle
voye
Va droit ſur Helicon, & quelle s'en déuoye.
Tu me dis que Clion m'apperceut d'vn bon
œil
Lors que mon premier iour ſalüa le Soleil:
Qu'il me falloit oſer: que pour longuement
viure,
Il falloit longuement mourir deſſus le liure,
Et que i'aurois du nom, ſi ſans eſtre eſtonné,
Ie l'allois pourſuiuant d'vn labeur obſtiné.
Vueillent les Cieux amis, ô l'honneur de
cet âge,
Rendre l'euenement conforme à ton preſage,
Et ne permettent point que i'aye obtins en
vain
L'heur d'auoir veu ta face, & touché dans ta
main.
Cependant prens en gré, ſi rien de nous t'a-
grée,
Ces pleurs qu'au lieu de fleurs, & qu'au lieu
d'eau ſacrée,
Auec toute la France atteints d'vn iuſte
dueil,
Nous verſons ſur ta Tombe & de l'ame &
de l'œil:
Pleurs que ton cher Binet en ſouſpirant a-
maſſe,
Puis les meſlant aux ſiens, en de l'or les en-
chaſſe,
Et dolent les conſacre à l'immortalité
Pour ſeruir de teſmoins de noſtre pieté,

Et pour faire paroiſtre à ceux du dernier âge,
Que nous auons au-moins cogneu noſtre dommage,
Et que nous l'auons plaint autant que nous pouuions,
Ne pouuans pas le plaindre autant que nous deuions.

BERTAVD.

ODE SAPPHIQVE RIMEE.

-∪ -- -∪∪ - ∪ -- 3
-∪∪ --

VOus qui les ruiſſeaux d'Helicon frequentez,
Vous qui les iardins ſolitaires hantez,
Et le fond des bois, curieux de choiſir
L'ombre & le loiſir:
Qui viuans bien loing de la fange, & du bruit,
Et de ces grandeurs que le peuple pourſuit,
Eſtimez les vers que la Muſe apres vous
Trempe de miel doux.
Eſcuez vos chants, redoublez voſtre ardeur,
Souſtenez vos voix d'vne bruſque verdeur,
Dont l'accord montant d'icy iuſques aux Cieux
Irrite les Dieux.
Noſtre grand Ronſard de ce monde ſorty,
Les efforts derniers de la Parque a ſenty:
Ses faueurs n'ont peu le garantir en fin
Contre le Deſtin.
Luy qui peuſt, des ans & de l'âge vaincus,
Suſciter Clouis, Pharamond & Francus,
Qu'vn pareil cercueil receloit, & leur los
Moindre que leurs os.
Luy qui peuſt des morts r'alumer le flambeau,
Et le nom des Rois retirer du Tombeau,
Imprimant ſes vers par vn art maternel,
D'vn ſtile eternel:
Bien qu'il euſt neuf Sœurs qui ſouloient le garder,
Il ne peut les trois de là bas retarder,
Qu'il ne ſoit forcé de la fiere Clothon,
Hoſte de Pluton.
Maintenant bien pres de la troupe des grands
Fondateurs guerriers de la gloire des Francs,
On le void penſif parauant qu'aborder,
Son luth accorder.
Mais ſi toſt qu'on l'oit reciter de ſes vers,
Virgile au combat cede les Lauriers vers:
Orphée & Linus, & Homere, font lieu
Ainſi qu'à vn DIEV.
Il va leur contant comme lors de ſon temps
Nos ciuils diſcords alumez de vingt ans
Par tout ont remply le Royaume d'erreur,
D'armes & d'horreur.
Il va leur chantant le peril & danger
Du Troyen Francus, valeureux eſtranger,
Qui deuoit aux bords de la Seine à bon port
Eſleuer vn fort.
Ià le Rhin fourchu ſe couuroit de vaiſſeaux,
Et le Loir enfloit le canal de ſes eaux
Sous ce grand guerrier qui d'Hyante auoit pris
L'ardeur à meſpris.
Ià Paris monſtroit le ſommet de ſes tours,
Quand le ſort rompit le milieu de ſon cours:
Il ne pleuſt aux Dieux, que d'vn homme fut fait
Oeuure ſi parfait.
Ainſi d'Apelles de la Parque ſurpris
Fut jadis laiſſé le Tableau de Cypris:
Nul depuis n'oſant la beſongne attenter
Pour la remonter.
Quel de nous pourra renouër ce tiſſu
Conceuant l'ardeur que ſon ame a conceu?
Quel de nous pourra de ce docte pourtrait
Contrefaire vn trait?
Grand Demon François, digne chantre des Dieux,
Qui premier paſſas la loüange des vieux:
Sans ſecond, ſans pair, de la Grece vainqueur:
Prince du ſainct Chœur.
Vendomois harpeur, qui mourant ne mourras,
Mais de loing nos pleurs à ton aiſe verras,
Oy ce ſaint concert, & retiens auec toy
L'ombre de ton Roy.
Puiſſe ton Tombeau leger eſtre à tes os,
Et pour immortel monument de ton los,
Les œillets, le lis, le lierre à maint tour
Croiſſent à l'entour.

NIC. RAPIN, Lieutenant de robbe courte à Paris.

NÆNIA PENTASYLLABICA.

SPargite ad hunc lapidem flores,
& serta, Poëtæ:
Et tumulum violis sternite odoriferis:
Spargantur crocus, atque rosæ, vernique hyacinthi,
Liliáque immixtis alba papaueribus.
Nec desint hederæ, myrtique & pampinus,
& qua
Vos caput ornatis Laurus Apollinea.
Fundite lac, vnguenta, oleum, far, mella, merúmque,
Quódque fluit liquidis Nectar arundinibus.
Mollis & ad sacram fundatur amaracus vrnam,
Et thus, & nardi copia Achæmeniæ:
Atque sepulchralis quæcunque in munere pompæ
Soluere consueuit prisca superstitio.
Ronsardi hoc bustum est, cuius iam nomen ab Afro
Ad Gangem, & mõtes fertur Hyperboreos:
Qui primus Graias ad Gallica plectra Camœnas
Non vi sed numeris traxit amabilibus.
Qualiter ingenuas Sparta abduxisse puellas
Messenem cautus fertur Aristomenes.
Hic postquàm patrijs iunxit noua pondera rhythmis,
Sermonémque nouis auxit acuminibus:
Phœbadis Iliacæ sacros celebrauit amores,
Et Veneris risus lusit Acidaliæ.
Forsitan & veros concepit grandior ignes,
Immitémque Deæ sensit aculeolum:
Atque ita carminibus sua vulnera fleuit, vt ipsis
Nulla magis fuerint nota Cupidinibus.
Maius opus demum aggreditur, Regésque Deósque
Dum canit, & titulis ornat honorificis.
Troianáque suos deduxit origine Gallos,
Et clarum multis Carolum imaginibus.
Sic puer Hectorides Xantho & Simoente relictis
Diuino ad Rhenum venit haruspicio.
Græcia delatos Gallis iam cedat honores,
Submittátque vetus Roma supercilium.
Vicimus, & spolijs Latij gaudemus opimis:
Gallus ouat ludis victor Olympiacis.
Frustra Virgilius, frustra iactetur Homerus,
Vtrumque exuperat Gallus Atlantiades:
Dignus qui duplici princeps Helicone sederet,
Pimpléisque daret iura cacuminibus.
Ille vbi ciuili patriam iam Marte cadentem
Vidit, & impleri cuncta latrocinijs,
Incendíque vrbes, & regia nomina tendi,
Prostratísque solum pingue cadaueribus,
Nunc moriamur, ait; patriæ superesse puderet,
Atque moras annis nectere inutilibus.
Dixit, & incumbens focalibus, vltima luxit,
Qualis olor ripas propter arundineas.
Non illum ambitio, vel amor væsanus honorum,
Vel fœdæ stimulus punxit auaritiæ:
Gustauit parta post bis sex lustra quiete
Dulcibus immixtam rebus amaritiem.
Vos, quibus est cordi sua laus, qui præmia dudum
Concipitis tanto digna magisterio:
In planctum atque preces numeris concordibus ite,
Defunctóque pium ferte ministerium.
Non iuuat obscuram gestare in funere pallam,
Et caput impexo triste capillitio.
Hæc sunt quæ canimus veri monumenta doloris:
Hæc sunt Castalij iusta fodalitij.
Manibus hæc Ronsarde tuis cano, dedico, pono,
Supremum nostræ pignus amicitiæ.

Idem N. Rapinus, Succinctus in vrbe Quæsitor.

MAs tibi do violas, violis mihi dulcior ipsis
RONSARDE, & tribulos inter quodcunque forenses
Iste meus pauper florum produxit agellus,
Hoc tumulo, velut irriguus tibi depluit imber.

Dum

Dum vixit, laudata tibi, tibi culta Camœna
Noſtra fuit, licèt illa malis malè nata diebus,
Et paulò aſperior conſtantis nuncia veri
Non Reges, verùm Regum contemneret aulas.
Nunc quoniam ſecuere tuam fata aſpera vitam,
Túque manes, ego dum miſera tellure moratus
Conqueror aduerſos properãti in funere caſus:
Accipe quas iuſto ſoluit tibi Muſa dolore
Inferias: noſtríſque manent ſi pondera verbis,
Hoc de te RONSARDE *putes, nil grandius vnquam*
RONSARDO *vixiſſe ſuis per ſæcula lapſa,*
Venturúmque nihil per poſtera tempora Gallis.

Lud. Aurelius.

D. M.

CAVE VIATOR, CAVE. SACRA HÆC HVMVS EST. ABI. NEFAS TE, QVAM CALCAS HVMVM, SACRA EST. RONSARDVS ENIM IACET HEIC, QVO ORIENTE ORIRI MVSÆ, ET OCCIDENTE, COMMORI AC SECVM INHVMARI VOLVERVNT. HOC NON INVIDEANT QVI SVNT SVPERSTITES, NEC PAREM SORTEM SPERENT NEPOTES.

Io. Heroardus Regis Medicus P.

Εἰς Γέξεν Ρώνσαρδον.

Κωφὸς ἔἶω λαμπρῶν Ρώνσαρδος ἀοιδῶν,
Πλήσατο δ' ὦτα βεβρῶν θνητίνης χθονίσιν·
Θνητὸς ἀμβρόσιος τ' ἀκοὰς ζώντων τε σήτεα τέρπει,
Ὥστε καλῶς ἀΐειν κωφὸν ἐόντα τὸ πρίν.

Idem Latinè.

SVrdus erat vatum Princeps RONSARDVS: *at aures*
Gallorum implebat carmine mellifluo.
Fato etiam functus mentes oblectat & aures:
Hinc audit ſurdus nunc bene poſt obitum.

FED. MOREL. P.

PAVLI MELISSI FRANCI
COMITIS PALATINI ET
equitis ciuis Romani

ODE

AD Q. SEPT. FLORENTEM
CHRISTIANVM.

De obitu Petri Ronſardi.

QVem Fama mendax ante biennium,
O QVINTE, *vani prodiga gutturis*
Vixiſſe vatem nunciarat:
Iſne manus violentiores
Parcæ ſubiuit, ius adamantinæ
Strictè tenentes forfices, & glomum
Vertentis æui conuolutum
Diſſicere heu nihil abſtinentes?
Jam vetat error priſtinus. En mare
Traiecit ingens Oceani patris,
Et inſulares Albionis
Non itidem, velut antè, Celtas
Rumore falſo corripuit volans
Hinc inde pennâ Fama volubili,
Triſtéſque Ledæas amœnum
Reddidit ad Thameſim volucres:
Quas viſitatâ voce ROGERSII,
DOVS *æque cantu glauca Venilia,*
Itémque noſtro prouocatas,
Lætitiâ erigere inſolenti
Spectarat altè colla ſonantia
Clangore, crebróque agmine litora
Vicina complere, & Britannam
Ad modulos numeroſiores
Ciere Nymphen, ætherium genus,
Vatúmque numen. Siccine fluminum
Ocelle Liri belle, ripæ
Vindocinæ vetus irrigator,
RONSARDVM *in extremo articulo nigræ*
Mortis trementem reddere anhelitum
Fleſti repercuſſas in auras?
Siccine, flaue Liger, rigenti
Corpus ſepulcro, pinguia quâ colunt
Turonis arui iugera, condier?
Fruſtramur, an fractum Poëtæ

Emorientis vtrumque ocellum
Vltro vocati dextra GALANDII
Propinqua clauſit? Tu quoque forſitan
Auri inſuſurraſti ſupinæ
Verba bona & pia, CHRISTIANE,
Agona leto luctificabilem
*Luctante, præſtò viſus adeſſe. Quæ**
Quos mœſte flores Manibus injcis?
Quæ vota fundis, queis ſibi gaudeat
Terpandrus alter? ſume quæſo,
Sume lyram mihi cunque tritam,
Ac luctuoſas hiſce age nænias,
Graio & Latino pectine. Dic tuo
Exinde MORELLO, & BINETO,
Et STEPHANO BONEFONIO-
que,
Muſarum alumnis, vt fide Leſbiâ,
Seu queis placebit cumque modis ſeni
Dignè parentent, publicíſque
Templa, theatra, Academiáſque
Sonis fatigent. Fas etenim eſt vti
Qui natus artes dotibus inclytis
Augere, donatus ſacrarum
Munere non careat ſororum.

HAC tegitur RONSARDVS
humo tot notus in oris,
Quot patrius flauas Lædus per-
currit arenas.

MVſarum vates RONSAR-
DVS, *cui dare primas*
Inuideat nemo inter tot tantóſ-
que Poëtas
Quos tulit hæc ætas, repetit cæleſtia regna.
Nam reuocant Diui quibus hæc ſunt præmia
curæ.
Aſt vos queis ſupereſt in terris vita, fauete.

Ant. Hotom. I. C.

STANCES

SVR LE TRESPAS DE P. DE RONSARD.

I.

CE Phebus des François, ce Prince des Poëtes,
Ce RONSARD, *dont les vers ſont autant de trompettes*
Qui font bruire en tous lieux ſon immortel renom,
Il eſt mort auiourd'huy : mais ſa Muſe ſçauante
En deſpit de la Mort reſte encore viuante,
Déterrant du tombeau des grands hommes le nom.

II.

Comme la Poëſie auec luy prit naiſſance,
Elle eſt morte auec luy : Phebus qui ſort de France
Fait en leur mont natal les Muſes retourner :
Calliope ſans plus en France eſt demeurée,
Et delaiſſant ſes Sœurs, de dueil toute eſpleuree,
Ne veut de ſon RONSARD *la tombe abandonner.*

III.

Quand du Tan de Bacchus la brigade eſchaufée
Aux bords Oeagriens vint deſmembrer Orphée,
Ceſte Muſe ſa mere en mena moins de dueil :
Elle a le cœur ſaiſi d'vne douleur ſi grande,
Qu'elle requiert au Ciel que mortelle il la rende,
Pour de ſon cher RONSARD *mourir ſur le cercueil.*

IV.

Tu es donc mort RONSARD, *diſoit ceſte Deeſſe,*
Et ta cruelle mort m'engendre vne triſteſſe,
Qui ſera touſiours fraiſche au plus vif de mon cœur:
Ma douleur & mon eſtre auront meſme puiſſance,
Mon eſſence immortelle au tẽps fait reſiſtance,

Et mon durable ennuy des ans ſera vainqueur.

V.

Ta mort en moy, RONSARD, fait mourir toute ioye:
Si quelque bien m'arriue, il s'écoule & ſe noye
Dans le torrent de pleurs, qui roulent de mes yeux.
Pour deſcouurir le dueil qu'en l'eſprit ie recelle,
Ie veux qu'à l'aduenir Alginope on m'appelle,
Ce nom eſt conuenable à mes maux ennuyeux.

VI.

Que mes Sœurs à leur gré ſans moy leur bal demenent,
Et que ſur Helicon ſeules elles ſe tiennent;
Ce lieu m'eſt, ſans RONSARD, vn deſert tenebreux:
Sans RONSARD ſes Lauriers ſont Cyprés mortuaires,
Sans luy meſme Hippocrene a changé ſes eaux claires
Aux mareſts de Cocyte obſcurement bourbeux.

VII.

Que i'auoy de plaiſir lors qu'en ſon âge tendre
RONSARD venoit ſoigneux l'air de nos chants entendre,
Et remarquer les faults de nos branles diuers!
Que i'aimois à le voir d'vne teſte panchée
Au riuage Aſcrean ſa ſoif rendre eſtanchée,
Rempliſſant d'eau ſa gorge & ſon eſprit de vers!

VIII.

Il me ſouuient qu'vn iour ayant ſa dextre priſe,
Et le trouuant eſmeu d'vne ieune entrepriſe,
Pour oſter le mortel contraire à ſa fureur,
Ie le lauay neuf fois: puis d'vne bouche enflée,
Ayant deſſus ſon chef mon haleine ſoufflée,
Ie luy remplis le ſein d'ingenieuſe erreur.

IX.

Ce iour deuant mes yeux ſans fin ſe repreſente,
Et la mort de RONSARD, qui m'eſt touſiours recente,
Croiſſat de plus en plus les douleurs que ie ſens,
Me rentame l'eſprit d'vne incurable playe:
Mais en vain d'oublier mes ennuis ie m'eſſaye,
Car ma mere touſiours les rapporte à mes ſens.

X.

O Mort! tu te deuois monſtrer plus fauorable
Au Chantre dont les vers te rẽdent memorable
En l'Hymne qu'autresfois il fit en ton hõneur:
Las! ie croy que ces vers t'ont donné plus d'ẽuie
De nous rauir RONSARD & le priuer de vie,
A fin d'auoir là bas vn ſi graue ſonneur.

XI.

Quand Homere mourut, i'auoy tant d'eſperance
De le voir par RONSARD vn iour renaiſtre en France,
Que ceſte ſeule attente appaiſa mes regrets:
Maintenant de moitié ma triſteſſe s'augmente,
Car l'Homere Frãçois, dont la mort ie lamẽte,
Fait encore vne fois mourir celuy des Grecs.

XII.

I'ay perdu tout eſpoir de plus voir des Poëtes,
Touſiours mes Sœurs & moy nous languirons muettes,
Par la mort de RONSARD qui nous donnoit la vois:
Nous auons autresfois quitté noſtre Phocide
A fin de ſuiure en France vn ſeul RONSARD pour guide:
Ores puis qu'il eſt mort, nous laiſsõs les Frãçois.

XIII.

Ainſi loin de ſes Sœurs, dont elle fuit la trope,
Du treſpas de RONSARD ſe plaignoit Calliope,
Lors qu'elle vit pres d'elle Apollon arriuer:
Ceſſez (luy dit ce Dieu) d'épancher tant de larmes,
Celuy que vous pleurez, remporte par ſes carmes
Vn honneur dont la Mort ne le pourra priuer.

XIV.

C'eſt de moy que jadis les Poëtes naſquirent,
C'eſt par moy qu'en leurs vers tant de gloire ils acquirent,
Par moy RONSARD depuis a tant faict (trée,
qu'ils n'ont plus
L'heur d'auoir mieux eſcrit que ceux de ſa con-
Et ma docte fureur dans ſa poitrine entrée,
Fait que tous ſes eſcrits comme oracle ſont leus.

XV.

Si Libitine auoit ſur RONSARD *quelque force,*
Mon ſçauoir medecin reuerdiroit l'eſcorce
De ſon tronc qui pourrit au ſepulchre eſtendu.
Mais ce n'eſt point RONSARD *ce corps mort que la terre*
En ſon giron auare eſtroittement enſerre,
RONSARD *c'eſt ce grand nom par le monde eſpandu.*

XVI.

Il eſt vray que le corps giſant ſous ceſte lame
Pour auoir autresfois logé ceſte belle ame
Semble encore auiourd'huy quelque honneur receuoir:
Et la poſterité liſant ſa Poëſie,
Viendra, d'eſtonnement & de regret ſaiſie,
Ce Tombeau de RONSARD *par grand miracle voir.*

XVII.

Alors ie permettray que ma ſaincte preſence
Fera diuinement par ſecrette influence
Mõ bruſque enthouſiaſme en ce marbre venir:
Et ceux qui de RONSARD *auront la Tombe veüe,*
D'vne Delphique ardeur ſentans leur ame eſmeüe,
Se verront ſur le champ Poëtes deuenir.

XVIII.

Les pleurs nouuellement verſez ſur ceſte biere
Seruiront de roſée & d'humeur nourriciere
Pour y faire en tout temps ma Plãte regermer:
La Palme y doit leuer ſa cyme glorieuſe,
Monſtrant que la vertu des ans victorieuſe
Sous le creux monument ne ſe laiſſe enfermer.

XIX.

Dans les Cieux eſclairez des rais de mon viſage,
Ie voulus triſte & bleſme arreſter mon voyage
Auſſi toſt que RONSARD *eut accomply ſes iours:*
Et rendant de ſa mort la memoire eternelle,
Tous les ans deſormais, pour marque ſolemnelle,
Au temps de ſon treſpas ie finiray mon cours.

XX.

De ces mots Apollon Calliope conſole,
Et ſon dueil cõme vne ombre éuanouy s'ẽuole:
Alors ces Dieux en Cyrrhe à l'inſtant ſont portez:
Phebus prenant ſa Lyre au haut du mont ſe place,
La Muſe entre ſes Sœurs retournée en ſa place
Diligente reprend ſes ouurages quittez.

R. ESTIENNE.

SVR L'EPITAPHE DE RONſard fait par luy-meſme.

CE Cygne Vendomois dreſſant au Ciel ſon aile
Voulut en ſix beaux vers ſon obſeque chanter,
Afin qu'autre que luy ne ſe puiſſe vanter
D'auoir part au renom de ſa Muſe immortelle.
Ainſi voulut Aiax de ſa main ſe ferir,
Eſtant digne tout ſeul de ſi haute entrepriſe:
Mais par ſa main Aiax viuant s'eſt fait mourir,
Et par ſes vers RONSARD *mourant s'immortaliſe.*

R. ESTIENNE.

ELEGIE.

PLeuron pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Mais pluſtoſt par ſa mort tous les Poëtes meurent:
Les Muſes & l'Amour lãguiſſent par ſa mort!
Et Parnaſſe ſent bien que ſon Rõſard eſt mort.
RONSARD *ce grand* RONSARD *qui grimpant ſur le feſte*
De Pinde & d'Helicon, auoit orné ſa teſte
Des lauriers que Phebus pour ſõ chef reſeruoit,
Menaçant de bien loing quiconque le ſuiuoit:
RONSARD *qui ramena les Muſes en la Frãce*
Faiſant taire la voix du Cygne de Florence:
RONSARD *qui arracha la victoire des mains*
Et des châtres Gregeois & des châtres Romains:
RONSARD *tout l'ornement de tout ce qui peut naiſtre,*
Le pere des chanſons, & des Amours le maiſtre:
RONSARD *qui fut icy le miracle des Cieux,*
Et qui ſera là bas le Soleil des bas lieux.
Pleuron pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*

Mais pluſtoſt par ſa mort tous les Poëtes meurent.
Les Muſes & l'Amour le pleurent auec nous,
Les Muſes & l'Amour n'auoient rien de plus dous
Que le doux miel coulant de ſa bouche diuine,
Quand tout plein de Phebus & du fils de Cyprine
Il chantoit en ſes vers les traits & le brandon,
Les eſbats, les deuis, les ieux de Cupidon:
Ou quand plus hautement & d'haleine plus forte,
Et montant de ſon Luth les nerfs en autre ſorte
Il chantoit les combats, les armets, les eſcus,
La gloire des vainqueurs, la honte des vaincus.
O Muſes, vous eſtiez ſon ſoing & ſon eſtude,
Et parmy vos deſerts cherchant la ſolitude,
Il aimoit de ſe perdre à trauers vos Lauriers,
Par des lieux incogneus à tous ſes deuanciers:
Il imitoit du Luth le chant d'vne Sereine,
Ores touchant la baſſe, ores la plus hautaine,
Ores d'accords tous pleins, mais touſiours d'vn bel air
De ſa Lyre il faiſoit les ſept langues parler,
Et les flots gazoüillats d'vne argenteuſe ſource
A l'enuy de ſon chant faiſoient bruire leur courſe:
Maintenant il eſt mort, & les Dieux de là bas
Se ſont monſtrez ialoux de tant de doux eſbats.
Pleuron pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Mais pluſtoſt par ſa mort tous les Poetes meurent.
RONSARD *ayant le cœur diuinement eſpris*
Et du feu de Phebus & du feu de Cypris,
Qu'allumoient les beaux yeux d'vne ieune Caſſandre,
Apprenoit aux amans cõment il faut eſpandre
Mille pleurs, doux teſmoins des bleſſures du cœur,
Et cõment le vaincu ſe peut rendre vainqueur:
Il donnoit à l'Amour les fleſches & les flâmes
Dont il naure les cœurs & reſchauffe les ames:
Et comme il luy donnoit des flâmes pour bruſler
Il luy donnoit auſſi des ailes pour voler,
Et fuir la rigueur des beautez trop cruelles.
Amour, tu luy dois tout, & les Nymphes plus belles
Luy doiuẽt leur Empire, & le nom qu'elles ont,
Et la gloire du bien, & du mal qu'elles font.
O vous doncques Caſſandre, ô vous doncques Marie,
Et vous Geneure auſſi, vous qu'il a tãt cherie,
Qui auez eu l'honneur d'enchanter ſes eſprits,
Et d'eſtre le ſubiect de ſes doctes eſcrits,
Pleurez RONSARD, *pleurez, tous Poëtes le pleurent,*
Mais pluſtoſt par ſa mort tous les Poëtes meurent.
Pleurez donc auec eux, ou ſi deſia ſans corps
Vos ames ont paſſé dans la barque des morts,
Venez Nymphes venez, ou des Nymphes les ombres,
Accourez au deuãt parmy ces foreſts ſombres,
Et recueillez celuy dont les vers amoureux
Ont retiré vos noms des monumẽts pouldreux,
Les portãt auec eux par tous les lieux du mõde
Où s'eſpand le doux miel de leur douce facõde.
Vous Poëtes auſſi que les champs fortunez
Retiennent maintenant de Myrtes couronnez,
De Laurier, de Lierre, & d'vne blanche Oliue,
Venez le receuoir au ſortir de la riue,
Bellay, Belleau, Iodelle, & vous qui n'auez eu,
Vieux Poëtes François, l'hõneur de l'auoir veu
Le guidant en ces champs, où la voûte etheree
Eſpand plus largement ſa lumiere dorée
Sus l'herbe & ſus les fleurs d'vn eternel Printemps,
Où les Poëtes ſaincts à Phebus vont chantans
Et carollants en rond par les larges prairies
Entre les beaux Oeillets, & les Roſes fleuries.
De Myrte & de Laurier vous luy ceindrez le front,
Et meſme honneur que vous les autres luy rendront:
Haut vous l'eſleuerez ſur vos eſpaules nues
Pour deſcouurir au loing les terres incognues:
Vous le preſenterez à CHARLES, *ſon grand Roy,*
CHARLES *à qui voüant & ſa Lyre & ſa foy,*

RONSARD *dedans ces vers d'eternelle memoire*
A basty de ses mains vn sepulchre de gloire.
Que vous serez content, ô grand CHARLES, *de voir*
Esleué dessus tous celuy dont le sçauoir
Fait que vostre vertu quin'a point de seconde,
Se borne seulement des limites du Monde!
Il vous ira contant des nouuelles d'icy,
De HENRY *nostre Roy, vostre plus doux soucy,*
HENRY, *qui reuenant de la froide Scythie*
Trouua par vostre mort la France mipartie,
Et les feux de discorde en mille lieux semez,
Qui furent aussi tost esteints & consumez:
Comment il a depuis sous vne paix heureuse
Porté dessus son chef la Couronne gemmeuse,
Tenu le Sceptre en main, & fait regner encor
La Iustice & la Foy du premier siecle d'or:
Comme il a despoüillé les vanitez du monde,
Esleuant son esprit sur la terre & sur l'onde,
Sur les airs, sur les Cieux, ne luy donnant repos,
Et ne le repaissant que de diuins propos:
Il vous ira contant les beaux temples qu'il dresse,
Où de iour & de nuict, tout remply d'alegresse,
Il se bat l'estomach, & s'humecte les yeux,
Les genoux contre terre, & le cœur vers les Cieux:
Comme sa pieté de iour en iour s'augmente,
Comme mille moyens tous les iours il inuente
De rendre DIEV *propice, & n'est iamais content*
Par ieusnes & par vœux, bien-heureux Penitent,
Et tousiours protecteur de la Foy Catholique,
Ennemy comme vous du mutin heretique:
Lors vous vous sentirez tout le cœur resjoüir,
Et voudrez, ô grand Roy, toute l'histoire oüir:
RONSARD *vous la dira, vous laissant vne enuie*
De sçauoir, mais bien tard, le reste de sa vie:
Et ce que les neueux de nos neueux verront,
Luy viuant immortel, eux ils vous l'apprendront.
O Dieux que i'ay desir que bien tost nouuelle ombre
I'aille en ces champs fleuris en augmenter le nombre:
Mais le Destin m'arreste, & me sera bien tard
Quand ie pourray mourir pour te suiure,
RONSARD.
Ce pendant de mes pleurs & d'vn piteux office
Ie feray sur ta Tombe annuel sacrifice:
Et quand l'an reuolu ce iour nous reuiendra,
Iour triste de ta mort, vne voix s'entendra:
Pleuron, pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Mais plustost par sa mort tous les Poëtes meurent.
Mais bons Dieux qu'est-ce cy? ie sens faillir ma vois,
I'ay le cœur estouffé, i'ay l'estomach pantois,
Je rougis, ie pallis, ie tremble, ie forcene:
Mon corps est tout en eau, mon ame n'est pas saine,
I'oy Parnasse trembler, ie voy le double Mont
Separer ses deux chefs, ie voy tourner en rond
Les champs & les forests, ie voy comme il me semble
Les flambeaux de la nuit se leuer tous ensemble:
Ie voy dedans les Cieux le triste Délien
Cacher son chef doré: ie voy, ie ne voy rien:
Sous vne obscure nuict toute chose est cachée,
Et toute la Nature à ce coup desbauchée:
Derechef ie voy tout, l'air est large & ouuert,
La nuict fait place au iour, le Ciel est descouuert,
Vn Soleil tout nouueau comme deuãt rayonne.
Ie voy ce grand PERRON, *qu'vne troupe enuironne*
De Poëtes vestus d'vne robe de dueil:
Ie les voy tous ensemble autour de ton cercueil,
Cercueil que t'a dressé ton fidele Galande,
L'enrichissant encor de mainte belle offrande.
Mais la plus belle offrande, & la plus riche encor,
Ce grand Perron te l'offre en vne coupe d'or,
Toute pleine de miel, de Nectar, d'Ambrosie,
Sur ta tombe espandant vne douceur choisie,
Oeillets, Roses, & Lys, pour y faire en tout tẽps
Voir les riches thresors d'vn odoreux Printẽps.
Ie voy le cruel fils de la douce Erycine
S'arracher les cheueux, se battre la poitrine,
Rompre son arc en deux, esteindre son brãdon,

Et ſa trouſſe & ſes traits ietter à l'abandon.
A pas mornes & lents, trainant à bas ſes ailes,
Il vient à tous monſtrer les bleſſures cruelles
Qu'il a receu, RONSARD, *le iour que tu es mort,*
Et ſe plaindre des Dieux, de Nature & du Sort.
Ainſi dit-on qu'vn iour deſpoüillé de ſes armes,
Souſpirant, ſanglottant, eſpandant mille larmes
Deſſus ſon frere Enée, il faiſoit de grands cris,
Accompaignant le dueil de ſa mere Cypris:
Mais les pleurs & les cris, RONSARD, *ne te réueillent,*
Tes yeux ſous vne nuict en ſilence ſommeillent:
Ils ſommeillent helas! en vn cruel ſommeil,
Iuſques à tant qu'vn Ange ait ſonné le réueil.
Pleuron, pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Ou pluſtoſt auec luy tous les Poëtes meurent.
Helas! dequoy nous ſert qu'on nous appelle ſaints,
Si la Mort deſſus nous peut eſtendre ſes mains?
Dequoy nous ſert helas! que les Dieux ſe ſoucient
De nous & de nos vers? que les hommes nous dient
Receuoir en l'eſprit les doux preſents des Cieux,
Si malgré le vouloir & le pouuoir des Dieux
Nous deſcendons là bas en la commune barque,
Subiects comme le peuple au ciſeau de la Parque?
Parque dont le ciſeau ſans iamais ſe roüiller
Ne ceſſe de couper, trencher, & ſe ſoüiller
Dans le ſang des humains: Parque qui trop cruelle
Emporte la ieuneſſe en ſa fleur la plus belle:
Parque qui rauiſſant les ieunes au treſpas,
Les plus vieux toutefois en oubly ne met pas,
Mais va tout deuorant, comme Louue enragée.
La barque de Charon n'eſt iamais trop chargée,
Toute pleine de morts ſans veines & ſans os,
Et de iour & de nuict va trauerſant les flots
De Cocyte & de Styx en neuf ondes retorte:
Là bas deſſus les bords vne grande cohorte
D'Ombres de tous endroits va la barque attendant,
Et comme papillons volettent, cependant
Que Charon fait payer aux autres le paſſage,
Les autres va chaſſant de deſſus le riuage.
Toſt ou tard il nous faut aborder à ce port,
Et preſſer de nos pieds le chemin de la Mort:
Nous viuons en eſprit, mais tout le reſte tombe
Sous l'obſcure froideur d'vne mortelle Tombe.
Le Poëte eſt mortel, ſon œuure ſeulement
Dans l'eſprit des viuans vit eternellement.
Ainſi vit maintenant la longue renommée
Des genſdarmes Troyens, Troye eſtant en fumée,
Et la toile refaite & défaite ſans fin,
Dont la Grecque trompoit le Courtiſan peu fin.
Ainſi viura Marie, ainſi viura Caſſandre:
Deux Nymphes qui t'ont peu l'vne apres l'autre prendre:
Mais tu meurs, ô RONSARD, *ne pouuant rien ſinon*
Mortel leur départir vn immortel renom:
Pleuron, pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Mais pluſtoſt par ſa mort tous les Poëtes meurent.
On conte que iadis quand la nef de Iaſon
Des riuages Colchois apporta la Toiſon,
Medée auec le juſt de ſes ſecrettes plantes
Renouuella d'Eſon les arteres tremblantes:
Las! c'eſt toy qu'il falloit, & non pas luy, RONSARD,
Renouuellant ton corps, rendre ieune & gaillard.
Que ne ſçay-ie pour toy cognoiſtre la racine
Qui produit ceſte plante & ceſte medecine?
Quand l'Hyuer de tes ans le ſang t'euſt refroidy,
Tout ſoudain d'vn Printemps ton chef fuſt reuerdy!

Mais les Dieux trop cruels, qui nous portent enuie,
Sous de ſeueres loix ont rangé noſtre vie.
Apres vn long Hyuer le Serpent tout nouueau
Laiſſe deſſous la terre & ſes ans & ſa peau:
Les arbres deſpoüillez tous les ans refleuriſſent,
Et les champs deſſechez tous les ans reuerdiſſent:
Mais quand l'homme vne fois de vieilleſſe eſt attaint,
Elle ne luy rend plus ny ſes ans ny ſon teint.
Tithon le vieil mary de l'Aurore empourprée,
Se paiſſant de Nectar ſa vieilleſſe recrée,
Et couché ſur les fleurs de ſon lict embaſmé,
Luy va baiſant le front dont il eſt enflamé.
Si l'Aurore euſt voulu nos prieres entendre,
RONSARD, *elle euſt laiſſé ſon Tithon pour te prendre:*
Tu ſerois maintenant aupres d'elle à requoy,
Elle ſeroit auſſi plus contente auec toy.
Au leuer, au coucher de ta Dame immortelle,
Tu charmerois ſon cœur d'vne chanſon nouuelle:
Quand elle partiroit pour apporter le iour,
Tu irois eſpandant des Roſes tout autour
De ſon coche attellé, chaſſant la nuict humide:
Tu mettrois en ſes mains de ſes cheuaux la bride,
Et puis en les flatant de l'vne & l'autre main,
Çà & là ſur leur col tu coucherois leur crin.
Mais las! tu meurs RONSARD, *& nos vœux n'ont puiſſance*
De ſouſtraire à la Mort vne mortelle eſſence:
Il faut que ton corps ſoit en vn Tombeau reclus,
Et que penſant te voir nous ne te voyons plus.
Las! que pouuons-nous donc? Terre, ne ſois peſante
A ſes os que tu tiens, imite en l'air pendante
La maſſe de ton Tout, qui ne ſe laiſſe aller,
Mais de ſon propre poids ſe ſouſtient dedans l'air.
Terre, ſi tu le fais, tu ſois touſiours couuerte,
Ainſi que d'vn tapis, d'vne herbe molle & verte,
Et nos yeux t'arroſants d'vne ſource de pleurs,
Facent naiſtre de toy toutes ſortes de fleurs!
Pleuron, pleuron RONSARD, *tous les Poëtes pleurent,*
Ou pluſtoſt par ſa mort tous les Poëtes meurent.

R. Cailler Poicteuin.

SONNET.

COmme le long du Pau autour de Phaëthon
Ses cheres ſœurs pleuroient ſa cruelle aduenture,
En ſe voyant couurir le corps d'eſcorce dure,
Et leurs pieds endurcir d'vne eſtrange façon:
Ainſi prés ce Tombeau la troupe d'Helicon
Sanglottant, ſouſpirant ſa chere nourriture,
Regrette ſon RONSARD, *& blaſme la Nature*
De n'auoir reſpecté le Laurier d'Apollon.
Las! les cris & les pleurs ſemblables on voit faire,
Mais la cauſe du mal en ces deux eſt contraire,
Et diuers accidens cauſent vn meſme effect:
Car RONSARD *eſt pleuré quittant la terre baſſe*
Pour monter dans le Ciel où ſa vertu prend place,
Phaëthon pour le ſault que du Ciel il a faict.

CH. de la Gueſle.

HIc ſibi Caſtaliam omnem vmbram
Aonióſque receſſus
Vindicat, exæquans Flium Olympiáque.

C. Mænardus Senator Pariſienſis.

SVR LE TRESPAS DE RONSARD, QVI FVT VERS le Solſtice Hyuernal.

LA Mort vouloit RONSARD *pour monſtrer ſa puiſſance,*
Apollon reſeruoit ſon Poete du treſpas:
Elle qui finement eſpioit ſon abſence,
Ces longues nuicts d'Hyuer l'a fait paſſer le pas.

Autre.

Eſprits qui d'Apollon allez ſuiuant la trace,
Sainctement trauaillez d'vn vertueux ſoucy,
Oubliez deſormais le chemin de Parnaſſe,
Les Muſes n'y ſont plus, elles dorment icy.

Autre.

Que ſert, Troupe ſaincte, d'eſpandre
Ces cris en vain ſur ſon treſpas?
RONSARD *ne nous ſçauroit entendre,*
Car, pour luy, nous parlons trop bas.

Autre.

Quand Phœbus vers le ſoir nous cache ſon flambeau,
Soudain mille beaux feux ſortent en apparence:
Ainſi mourant RONSARD, *le Soleil de la France,*
Mille braues eſprits naiſſent de ſon Tombeau.

G. Durant.

QVoy donc? Ronsard en ſon art le premier,
Ronsard eſt mort & ſon trauail honneſte,
Et d'vn renom l'immortelle conqueſte
N'ont ſçeu ployer du Sort l'arreſt meurtrier?
Qui euſt penſé que ce braue Laurier
Qui iuſtement enuironnoit ſa teſte,
N'euſt peu domter l'orageuſe tempeſte
Et les efforts du Deſtin couſtumier?
Pour neant donc la perſonne ſ'employe
A ſe guinder, par vne longue voye,
Sur l'Helicon pour ſe voir couronner;
Si le Deſtin plus cruel que le foudre,
Qui ne ſçait pas aux mortels pardonner,
Met les Lauriers & Poëtes en poudre.

A. de Tournebu.

GIunta del gran RONSARDO *all' altra riua*
L'Ombra felice, il ſacro Eliſio Choro
Lieto l'accolſe, il crin cinto d'Alloro,
Di verde Myrto, & di tranquilla Oliua.
Et voce vdiſſi, O glorioſa & Diua
Alma, che di ſaper ſi gran Teſoro
Spargeſti nel mirabil tuo lauoro:
Quale altra fia, che mai tant' alto ſcriua?
Tu de la Francia il Sol, tu ſempiterno
Stupor del mondo ſei riuata al ſegno
Cui traſcender non lice ad huom' mortale.
Dunque fra i duo piu chiari Toſchi eterno
Loco riceui, altero ſpirto & degno,
Recand' honore à tant' honore eguale.

Ferrante Grigioni Fior.

SONETO.

SPegner volſe rea Morte à i Gigli d'oro,
Lo ſplendor, che in RONSARDO *ſplende, aſſai*
Sour' altro, che illuſtrati gl'habbia mai,
Per dar poi in preda al tempo il nome loro:
All' hor, che cinto Apollo, al ſacro choro
Dalle Muſe, le diſſe, Empia, non ſai,
Che i gran merti han RONSARDO, *& gli ſuoi rai,*
Fatti immortal' ch' io l'aurei Gigli adoro?
Indi orno di RONSARDO *il crin d'allori,*
Et Sacerdote il giunſe à i ſacri altari,
Con Homer, con Virgilio, & col Petrarca.
Spirto ſi ben gradito, e in tanti honori,

Assalite hor, co i desir vostri auari,
Duro tempo, aspra morte, inuida Parca?

Matt. Zampini.

NOn sei nato fra Galli? & fra gli odori
De Gigli sei nutrito? & nel Tureno
Paradiso (natio tuo dolce seno)
Non la madre commune abbracci, & muori?
Nascer' conuien' fra Galli à quei ch' han' cuori
Arditi & vigilanti, & che non meno
Grati ad Amor, che à Febo, il lor terreno
Sueglian' con matutin' canti sonori.
Da più preggiati Fiori ei (piu preggiato)
Riceue odor di Pianta à Dio diletta
Non si grande ò simil vista giamai.
Nell' occhio della Francia, & nell' amato
Più puro Ciel sua men' pura & scietta
Parte si posa, & noi posiamo i lai.

P. Giacomini Teb. Malespina.

COm' è ch' il tuo bel lume tu nasconda,
O nostro Apollo? è la suaue lira
(Cui l'Orsa, & l'Austro, il Battro el Tyl' amira)
Finisca'l suon', che' quel del Ciel seconda?
Dunque è conuersa in trist' & torbid' onda
Mia breue gioia? Ahi com' in van' s'aspira
Al sar' nulla durar qui, mentre gira
Il Sol, che questa selua infiora & sfronda.
Cosi piangea la Francia, e'n mezzo al grido,
Che disperato insin al Ciel rimbomba,
L'Alma gentil dicea d'all' alta Corte:
Viurà RONSAR: *che chiude hor sol la tomba*
Sua graue salma, jo torno al patrio nido,
Poich' à lui vita diei, Te tolsi à morte.

Cos. Ruggieri.

DISTICHON NVMERALE. in obitum P. RONSARDI.

EXpLesti Ianl SeXto RONSARDE
CaLen Das
Fata, VoLat pVLCro gLorIa Lata LIbro.

Ludouici Martelli R.

VERSI SCIOLTI DI SPERON SPERONI, IN LODE di PIETRO RONSARDO Poëta nobile Francese.

LEggo spesso frà me tacito è solo,
Gentil RONSARD, *le vostre Ode honorate:*
Che nato essendo in questa Italia humile,
Lunge da quello altero almo paese,
Cui proprio è il suon de si dolce Idioma,
Io per che so, che con miei strani accenti
Turbar potrei la lor natia chiarezza,
Non ardisco à contarle: à ciò s'aggiunge
Che stanco e rotto sotto il fascio antico
Di quatre volte anni venti e vno intieri,
Della mia graue etade hora si inferma,
La debil voce mia, ch' à pena parlo,
Et à pena odo mè stesso. Il corpo è tale,
E come tale à me vile e noioso.
L'alma non già: ch' ancor che poco intenda,
Anzi quanto men sà, tanto è più vaga
Sempre del imparare: io con tal fama
Colmo di nobilissimo stupore,
Che mi diletta e gioua, e non ingombra,
Torna auido à gustar la manna il mele
De le Ode vostre, & non ne son mai satio,
Che assaggiando si ogn'hor per tutte quante
Nuoua suauità d'ingegno & arte,
Nasce dal primo mio gioioso pasto,
Il disio del secondo, e si grand voglia
Della terza dolcizzima viuanda,
Che bramosa trapasso alla sua mensa
Quindi all' altre infinite, onde ad vn tempo

Io ſia dal cibo hor pieno, e digiuno,
Diuenendo hor in me felice hiſtoria,
Quella fauola antica che gia fue,
Nel empio Eriſithon biaſimo e tormento:
Dunque io sò ben per che lodar ſi debba
Da noi la Patria voſtra, ſe matrigna
Ad onta ſua non vuole eſſer chiamata,
O madre indegna di figliuolo ſi degno.
E s'il vero non m'inganna, io sò, quanto
Son tenuto à lodarui, e quanto honore
Sarebbe al nome mio, ſe le mie carte,
Come di gemma anello, ò ſpoſa eletta
Cinta di perle il crino, il collo, il petto,
Vergar ſapeſſi delle voſtre laudi.
Ma d'eſſer degno à ciò non è ch'io ſperi
Nel mio proprio valor: voi ſette tale,
Che come altri che voi, non sà far l'opre
Che voſtre ſon: coſi null' altro ancora
Fuor che ſol voi, non può ſeruierue bene:
Che di lor ſi dee dire; io per me ſteſſo
Son da me quaſi nulla, ò almen ſi poco
Riſpetto à preggi voſtri altri & immenſi,
Come à cerchi del Ciel ampli & aperti,
Di queſta oſcura e baſſa terra è il centro,
Che ſuole anzi ecliſſar del ſole i rai,
Nelle ſue cieche tenebre che farſi
Di nouello ſplendore chiar e lucente.
O ſi de quei cotanti andati luſtri
Della mia vita, ch'hor per me ſon ſpenti,
Parte me ne rimanſi il ſol corteſe,
Quale io ero, ohime laſſo, alhor che ſicuro
Dal van rumor del vulgo e cheto cheto
Per riſpoſto ſentier cercando andaua
Del vero ben ch'haurei forſe trouato.
Quiui era il Mantouan che fù la gloria
D'ogni filoſofia, quiui era il Bembo
Ch'orno Vinegia e Roma, ambe ornamento
Dell' Italico honore, ambe rifugio,
Quella di libertà, queſta di fede:
Quiui molti altri anchora tutti rari
In varie e ſpeſſe lor belle eſſellenZe.
Tenean coſtor le cime certe & eſſelſe
Dell' humana ragion ſi nel ſaper
Delle coſe il perche, come nel dirlo:
E ſuro à me quali à ſuoi Greci'l choro
Delle noue ſorelle eſſer' ſognaua
Quell' altra età ch' hor nelle deſte menti
E nome ſol, ma nome honeſto & bello.
Et ſi ſpiriti ſono viui, e diuine
Di Gioue figlie & al biondo Apollo amice,
Quelle iui Muſe chiama ogni Poëta,
Hor tutte voſtre ſon: voi ſu l' Alpi
Vicine al Ciel per neui e ghiacci eterni
Gran parte d'eſſe, e parte infrà li ſcogli
Ch' abbracia e bagna il mar Tyrreno e Greco,
A i lidi, à i colli, à i dolci riui ameni
Delle felice alme voſtre contrade
Condotte hauete al ſuon chiaro e ſoaue,
Dell' vna e l'altra lira, onde parete
Pindaro à paro di Pindaro, & Horatio
A par d'Horatio, e non ſecondo e terZo.
Elle ſonno hor con voi, che nello ſpecchio
Delle voſtre Ode il vedo, e vi ſon forſe
Per non partire mai più dal Franco Regno:
Che ſe meco fù mai fior di ragione,
Hora imagino io ſi ch' à dir' ardiſco,
Ch'io veda adunar la bella ſchiera
Di tutte queſte voſtre amate Diue,
Che danno à Poëtar voce e intelletto.
Poſcia con eſſo andar in ogni parte
Di tutta Francia, e d'vna in altra corre
Inuiſibil al vulgo, non già quale
Giua per entro vna ſua oſcura nebbia
In Carthagine Enea: ma com'il ſole
Cui ſouerchio ſplendor cuopra & aſconda,
E che ſcorte da voi ſcorgano à pieno
Le belleZZe, coſtumi e le vertudi
Delle Dame di Francia, e ſe lor caro
L'eſſer care à chi le ama, e ſe non vaghe
D'eſſer cantate, pur come pietoſe
Ne lor amori, ò come aſpre e feroci:
Onde quaſi da fonti e da radici
Vengano i riui, ò i fior molli e depinti
Delle rime d'Amor liete e dogliose.
Vedranno apreſſo il ſignor in ſembianza
Di modeſti & arditi caualieri,
Atti in maniera tal piani e virili,
Che nelli aſpetti loro parrà hauer poſti
Venere i rai del ſuo terzo Epiciclo,
E ne lor petti il ſuo Bellona e Marte.
Quando fia dunque mai che Polimnia,
Erato, Euterpe, e ch'io con l'altre cinque
Ceſſino di cantare l'arme e gl' amori
Della giouentù Franca à cui ſi vede
Darſi dal Ciel che ſempre ami, e combatta?
Dalli quai due ſuggetti ambi per vero
De cui come ogn'vn ſa, d'ogni poëma,
Ambi pur non di men feruidi affetti,

Dell' humanità noſtra e proprij ſuoi.
Se à meglior poſta & à più alto grido
Calliope di Orpheo Madre e Maeſtra
Salir voleſſe in quel ſublime ſtile,
Che conte fa della real natura
L'opre, la lingua, e il cuor con la pietade
Della religione, che Dio ben cole:
Tanto haurebbe ella à dir della bontade
Del voſtro inclyto Sire e del ſuo ſangue
Veramente Franceſco, e veramente
Regale, e tal dell' alte ſue parole,
Sarebbe il ſuono e ad aſcoltar ſi caro,
Che mai non taceria ſe non taceſſe
Oltre ogni legge ſua di quà dal fine
Del canto & oltre il ſuo proprio piacere.
Ecco nouella gloria come è aggiunta
All' amica di Francia, hor che piu chiara
Ne magior non parea ch' eſſer poteſſe:
Ma tal era ad ogn' altra quale è il vento
Nell' aere aperto al fumo di tal gloria,
Per voi ſol, Signor, ſi gloria e vanta
La voſtra nobil patria, che ſi come
Generando vi ſe naſcer conſorte
De voſtri antichi Vandomeſi Heroi,
Coſi creſcendo in voi fuor il noſtro vſo
La virtù inanzi à gl' anni, à tutto il mondo
Nota fatta di lei, la lingua il ſenno.
Seruio quel ch'hora è vero e ſarà ſempre
Mentre qui giù ſtarette, ne mai ſia
Che di viua ragion poſſi accuſarmi
Odio ò liuore alcun: ma cio non baſta
Al diſio di rittrare la marauiglia
Della bellezza delle voſtre rime,
Che'al cor mi abonda e del temprarla è nulla.
Però ſi come huomo di ſe rozzo e terreno,
Ma cui lo ſpirito voſtro alzi & allumi,
E veder faccia à lunge, io paſſo à dire
Che quando hora verrà che di Fenice
Che qui naſceſti, Iddio faccia vna ſtella
Vicina à ſe, non à Meduſa ò Scorpio,
Oue ſi ſpecchi il Sole, onde egli prenda
Virtu di generar ſimile à voi:
Le Muſe iſteſſe albor, qual già le Parche
Nelle nozze di Peleo, hora à vicenda
L'vna apreſſo d'al' altra, hora in due chori
Alternando partite, hor tutte inſieme
Concorde in varie lor voci diſpari
Inalzaranno alle ſupreme ruote
Dell' Empireo Ciel là voſtra fama,
E ſarà lor canzon quei verſi nuoui
Da voi ſcelti e formati, onde per queſto
Non Aonie, ò Pierie come prima,
Ma RONSARDE *ſiano poi ſempre appellate.*
Gradirà Phebo il giudicio e l'affetto
Delle ſorelle ſue ſaggie e corteſe.
Non conſentirà già ch'elle ſian' ſole
In douerui honorare, anzi aggiungendo
Al cominciato officio amore e laude,
Simile à lei che de cento occhi d'Argo
Cinſe altra volta à ſuoi pauon le penne,
Tutto dipingera dentro e di fuori
Del nome voſtro il ſuo celeſte carro!
Non altrimenti ch'al aprir del giorno,
Moſtrando à noi dall' Oriente il volto,
Sparga di proprij rai la terra e'l mare:
O come albor che l'Occidente il vela
Sotto natural benda al noſtro polo,
Di molte ſtelle il Ciel s'orna & colora,
Ammirerà la Scithia il doppio lume
Del ſol che vincerà la neue e'l gelo,
Che ſteril fan quel ſuo ſterile clima,
E lo Ethiope nero e lo Abbiſſino
Nella ſuauità Franca temprato
Men caldo il ſentirà ch' eſſer non ſuole.
Parlo, ſ'inteſo ſon non della morte
Di voi Signore cui tanto amo & apprezzo,
La qual dritto non è che degna ſia
D'hauer in voi giamai forza ò ragione:
Ma vuò ben dir che per poter chell' habbia,
Non vi ſcompagnarà mai pur vn poco
Da quella ſempiterna compagnia
Del vero honor che la virtù conſegue:
Anzi ſciolta che ſia dal mortal nodo,
Voſtra parte meglior libera e leue
Tornando al Cielo come ſuo patrio nido,
Dall' eſilio terren che vita è detto,
Tutto ſel riuedrà di Zona in Zona,
Onde per virtù pioua il cui fauore
Poſſa Poëti ſar di Arabi e Colchi.
Io veramente à quelle vltime genti
Mai non inuidiarei ſi fatta gratia,
Se non per che facendoſi lontana
Dal voſtr' aër natio per tanto ſpatio
Al ritornar dapoi debba eſſer tarda.
Dunque longa ſtagion Venere e Marte
Faranno in noi le lor inuitte proue
D'odio e d'Amore, e ſarà Italia preda

De nemiche armi, e di bellezze amice,
Senza trouar fra duoi si fatti estremi
Speranza al-men d'hauer qualche conforto.
Che se vero è che mai fiamma e saetta
Ch' essa di man d'Amor non ha riparo,
Onde schermir si possa vn gentil core:
E se gli' è vero ancor che la Diuina
Forza del terzo Ciel dolce ò amara
Che sentir si faccia in petto humano
Senza sfogar non cape e lo sfogarla,
Et opre dono delle celesti Muse:
Della qual amorosa gentillezza
Et delle fide sue seguaci rime
Sa ognuno, Italia mia, quanto tu abondi:
Che farai tu di refrigerio priua
E di fuoco d'amor mai sempre ardente?
Certo rinouerai l'antico essempio
Di Semele infelice, al'hor ch' in mezo
D'ogni sua gioia al troppo incenso lume
Del celeste amator Cener diuenne.
Beato me che i fastidi e le pene
Di questa vltima età mi fanno hor tale
Che simile ad Amicla io delle paci
E dell' ire d'Amore viuo sicuro:
Pero ne i casi suoi poco à me tocca
Il pianger ò il cantarne, che lontana
Si faccia e sia per me muta ogni Musa:
Ma del furor di Marte che non scherne
Sesso ne etade alcuna, onde egli impari
D'esser men crudo altrui, chi mi assicura?
Questi da quante parti, e con quali armi
Di che debil cagion, guerre aspre e forti
Fulminar soglia, e tutte ad onta e stratio
Del bel corpo d'Italia, & del suo nome,
Quasi indegna non sia d'ogni sua pena,
Non è d'estrani vn sol che non intenda,
Ne membro alcuno in lei che gia non senta,
E che à sentir non sia, se per costume
Stimar si puote il ver dell' auuenire,
All' hora d'onde t'hauran modi e parole
Di virgineo pudor, d'orba vecchiezza,
Di fanciulli, di madri egre innocenti,
Che senza la diuina compagnia
Dell' vna almen di tante alme sorelle,
Che alla mortalità nostra souuegna
Sperino di trouar qualche pietade?
Pouera Italia mia! patria mia cara!
Patria mia genitrice ond' io conosco
(Gratia e merce di Dio) tutto il mio bene:
Tu degnamente già fosti Regina
Della terra e del mare per tutte quatro
Parti del Mondo: e de tuoi figli humani
Fatti per virtù lor eterni è dii,
Molte sfere celesti ornar soleui:
Per te le Greche Muse volentieri
Sedendo in ripa hor di Teuere, hor d'Arno,
Nouellamente in non men gentil voce
Che prima vdisse già Pindo e Parnaso,
Impararo à cantar Tosco e Romano.
Hor vi si tacer à se non che forse
Alle reliquie de nostri alti accenti
Iterando i lor suon in guisa d'Eccho,
Alcun di noi farà qualche risposta:
Pouera Italia mia, ma datti pace
Per ch' hai bene, ond' ancora che se la gloria
Di ambedue le sue lingue andar si vede
Dietro all' altra, dell' arme, elle va in parte
Che'l suo esilio farà libero e lieto.
Regna hora in lei quella vna inclita Donna,
Natural nostra carne, e spirito e sangue
Di Fiorenza cor tuo, che madre essendo
Di tanti Re non pur nati mà eletti,
Non è per tutto ciò ne mai fu schiffa,
Anzi vuol pur con quel della corona
Sempre il titol hauer d'esserti figlia.
A lei d'ogni virtù figliuola e madre
Tal se te voi nel dir' delle sue laudi
Nobil RONZARD, *qual volle Alesandro*
Che fusse à lui Prasitele & Apelle
Gran maestri di stile, e di pennello,
Onde l'intagliò l'vn, l'altro'l dipinse.
Dunque à cantar di lei come suggetto
Pari all' altezza, delle vostre voce
Dotandoui fra voi di mutua gloria,
Creder si dee ch' ognun via spetti e chiami.
Io certo si, ch' essendo insieme aggiunti
Per natura e per gratia Italia e Francia
In questa alma diuina, io son sicuro
Che l'armonia del nostro altero canto
Non le scompagnerà nelle sue rime.

AVX MANES DE FEV MONSIEVR DE RONSARD.

SONNET.

AFin de teſmoigner à la poſterité
Que ie fus en mon temps partiſan de ta gloire,
Malgré ces ignorans de qui la bouche noire
Blaſpheme impudemment contre ta Deïté:
Ie vien rendre à ton nom ce qu'il a merité,
Belle ame de RONSARD, *dont la ſaincte memoire*
Obtenant ſur le temps vne heureuſe victoire
Ne bornera ſon cours que de l'Eternité.
Attendant que le Ciel mes deſſeins fauoriſe,
Que ie te puiſſe voir dans les plaines d'Elyſe,
Ne t'ayant iamais veu qu'en tes doctes eſcrits:
Belle ame, qu'Apollon ſes faueurs me refuſe,
Si, marchant ſur les pas des plus rares Eſprits,
Ie n'adore touſiours les fureurs de ta Muſe.

G. COLLETET, Pariſ.

ODE PINDARIQVE
CONTRE LES MESDISANS des Oeuures de RONSARD.

STROPHE 1.

AGenoux, auortons de France,
Adorez l'immortelle vois,
L'immortelle voix d'excellence
De la Trompette des VALOIS:
A genoux, & que ſans redite
On rende hommage à ſon merite,
Aduoüant par ces vrays honneurs,
Et le Triomphe & la victoire
Qui ſ'éterniſent dans la gloire
D'vn parfait mignon des neuf Sœurs:

ANTISTROPHE.

RONSARD, qui venant de Permeſſe,
Eſmeu d'vne ſaincte fureur,
Et d'vne premiere ieuneſſe,
Vainquit l'Ignorance & l'Erreur:
Bronchant ſous vn meſme aduantage,
Allumé d'vn braue courage,
Leurs eſcadrons eſpouuantez,
Dont l'affluence intolerable,
Au gré d'vn ſort inequitable,
Gagnoit la Palme en nos Citez.

EPODE.

Par tout flamboient leurs Trophées,
Par tout leur nom ſ'eſleuoit,
Et leur demerite auoit
La gloire de nos Orphées:
Mais ce Palladin guerrier,
Empennaché du Laurier
Qui ceint les teſtes plus rares,
Sur leur Empire eſtably,
Noya les troupes barbares
Sous les vagues de l'oubly.

STROPHE 2.

Son prix eſclatta dans leurs armes,
Qui vouloient nuire à ſes efforts,
Eſleus pour enfanter des charmes
Capables d'attraire les morts:
Comme vn vent, comme vne fumée
Leur vanité fut conſommée:
Leur nom comme vn rien ſe perdit.
» *Les Eſtoilles chaſſent les Ombres,*
» *Phœbus eſcarte les nuicts ſombres*
» *Quand vers les monts il reſplendit.*

ANTISTRO.

L'Hippocrene adonc tremouſſante
Au bien d'vn tel éuenement,

Réueilla ſon eau croupiſſante,
Qui dormoit pareſſeuſement:
La fontaine de Caſtalie
Fit mouuoir ſon onde jaillie;
Pinde eſmeut ſes bocages verds:
Et ſous la Vendomoiſe Lyre,
Parnaſſe & les antres de Cyrrhe
A l'égal furent deſcouuerts.

EPODE.

Les Roys iugez au ſilence,
Ouurants leur cœur & les yeux,
Furent couronnez aux Cieux,
Affranchis de l'oubliance.
Apollon ſurgit en Cour;
Et deſirant tel ſejour,
Les neuf ſçauantes Pucelles,
Riches d'honneur & d'appas,
Au vent donnerent leurs aiſles
Pour y conduire leurs pas.

STROPHE 3.

Mais où ma pouppe vagabonde
Prend-elle ſa carriere ainſi?
Quel Zephyr m'abandonne à l'onde,
A fin de teſmoigner cecy?
Qui n'eſt imbu de ces merueilles,
De ces merueilles nompareilles?
Hé! qui de l'vne à l'autre part
Et du Gange & de l'Heſperide,
Ignore le prix qui reſide
En la memoire de RONSARD?

ANTISTRO.

Que l'on adore ſes merites,
Que l'on reuere les honneurs
De ce Mignon des trois Carites,
Et de cet Amant des neuf Sœurs.
Que l'on immole à ſon Genie:
Que toute diuine harmonie
S'entende au front de ſes Autels:
Que tous bois ſacrez les allument;
Que l'encens, que le baſme y fument,
Comme pour les Dieux immortels.

EPODE.

Que l'on y vante ſa race,
En mettant deſſur les rangs
Tous ſes ayeux apparans,
Sa taille & ſa ieune grace,
Et les beautez qu'il auoit
Quand ſous le Regne il viuoit
De FRANÇOIS *qui vit ſous terre;*
Et comme chiens & cheuaux,
Amours, inſtrumens de guerre
Eſtoient ſes communs trauaux.

STROPHE 4.

Que ſes doctes vers y reſonnent
De riches couleurs eſmaillez,
Par qui là haut les Dieux qui tonnent
Sont de tout point eſmerueillez:
Et comme vne montagne paſſe
Vn tertre, vne colline baſſe,
Que ſur tout le grand fils d'Hector
(Pere de nos Roys) y flamboye
Comme vne Aurore par la voye
D'vn bel Orient creſpu d'or.

ANTISTRO.

» *L'ingratitude eſt à reprendre:*
» *Quand l'honneur eſt iuſtement deu,*
» *Volontiers nous le deuons rendre;*
» *Iamais vn bien-faict n'eſt perdu:*
» *Là touſiours l'homme droit ſe fonde:*
» *La recognoiſſance redonde*
» *Contre celuy dont elle vient:*
» *DIEV hait l'ingrat, & dit-on meſme*
» *Qu'où la Mort a ſon Diadeſme,*
» *Chacun pour infame le tient.*

EPODE.

C'eſt pourquoy tout en colere
Ie repren ces effrontez,
Qui chercheurs de nouueautez,
Blaſment ta loüange claire,
Ta loüange, ô grand RONSARD!
A fin que leur voix ſans art
Iniuſtement ſ'authoriſe,
Et que par leurs vains diſcours,
Vn rude ſiecle introduiſe
Leurs vers qui mourront ſans cours.

STROPHE 5.

Maniere de vers ſans exemple,
Que Romains, Toſcans ny Gregeois
N'appendirent iamais au Temple
De Phœbus à la douce vois:
Qui iamais du Ciel n'arriuerent,
Que iamais les Dieux n'approuuerent,
Et que iamais homme ſçauant,
Ny bien-diſant ne mit en conte,
Pour ne rechercher de la honte
En n'idolatrant que du vent.

ANTISTRO.

Au lieu de fleurs ils ne preſentent
Que des chardons : rien que fourmis
Pour des montagnes ils n'enfantent,
D'honneur & de gloire ennemis :
Et toutesfois ils oſent dire
Que ceux dont l'eſprit on admire,
Sont iugez le rebut de tous :
Mais que leurs Stances & leurs veilles
Sont les delices des oreilles,
Et leur contentement plus doux.

EPODE.

Belle ame où l'honneur abonde,
Si les Bien-heureux là haut,
Prés du bien qui ne defaut,
Peuuent quelque choſe au Monde ;
Foudroye ces auortons,
Briſe leurs vers & leurs noms,
Et ceux qui les font pareſtre
En des liures ignorans,
Mis ſur le contoir, pour eſtre
L'abus meſme des plus Grans !

STROPHE 6.

Mais telle race abominable,
Dont les eſprits ſont des Caos,
Telle vermine eſt incapable
De cheminer auec ton los,
Et d'oſer regarder en face
Les imitateurs de la grace
Qui donne lumiere à tes vers,
Hors deſquels, & de leur cadance,
Il n'eſt rien qui vaille en la France,
Ny meſme au rond de l'Vniuers.

ANTISTRO.

Neantmoins ces corneilles vaines
(Dont la gloire a peu de ſaiſons)
Au gré des ignorans Mecenes
Font vn Perou de leurs maiſons :
Tout à leur deſir ſe vient rendre,
Tandis qu'ez riues de Meandre
Les Cygnes meurent de langueur ;
Et que leurs chanſons meſpriſées
Seruent de blaſme & de riſées
Par vne fatale rigueur.

EPODE.

Aduienne que ſous l'Empire
De LOVYS, *en qui les Cieux*
Ont reſpandu tout leur mieux,
Ie puiſſe vn iour m'en deſdire :
Et que le prix & le nom
De la race de BOVRBON,
N'ay'nt pas vn moindre aduantage
Que l'heureux nom de VALOIS,
En faiſant voir que noſtre âge
Eſt plein d'auſſi bonnes voix.

Σμικρὸς ἐν σμικροῖς, μέγας ἐν μεγάλοις.

CL. GARNIER.

TABLE GENERALE
DES POESIES CONTENVES
EN CE VOLVME.

SONNETS.

A

A Dieu belle Caſſandre. 264
Adieu cheueux. 219,b
Adieu cruel, adieu. 299
Afin qu'en renaiſſant. 259
Afin que ton renom. 296
Agathe, où du Soleil. 244
Ah! belle liberté. 294
Ah! longues nuicts d'Hyuer. 1464
Ah traiſtre Amour. 6
A l'aller, au parler. 266
Aller en marchandiſe. 271
Alors que plus Amour. 198
A mon retour. 220,b
Amour abandonnant. 226,b
Amour, Amour. 28
Amour archer. 59
Amour a tellement. 250
Amour eſtant marry. 138
Amour eſt ſans milieu. 254
Amour eſt vn charmeur. 145
Amour & Mars. 92
Amour, ie ne me plains. 1499
Amour, i'en ſuis teſmoing. 149
Amour, ie pren congé. 271
Amour me paiſt. 5
Amour me tuë. 26
Amour, que i'aime. 102
Amour quel dueil. 103
Amour que n'ay-ie. 40
Amour qui as ton regne. 260
Amour quiconque a dict. 140
Amour, qui dés ieuneſſe. 141
Amour qui tiens tout ſeul. 269
Amour ſeul artiſan. 276
Amour, ſi plus. 58
Amour, tu es trop fort. 270
Amour tu me fis voir. 311
Amour, tu ſemble. 1474
Amour voulut le corps. 177
Amour voyant du Ciel. 182
Amy Butet. 129
Ange diuin. 17
Anne m'a faict. 1502
A pas mornes & lents. 1494
A Phœbus, Patoillet. 178
Apres l'ardeur. 1599
Apres ton cours. 55
Aſtres qui dans le Ciel. 168
A ton frere Pâris. 1468
A toy chaque an. 67
Auant le temps. 11
Auant qu'Amour. 29
Auant voſtre partir. 1484
Auec les fleurs. 107
Auec les lis. 24
Au fond d'vn val. 93
Au meſme lict. 1472
Au milieu de la guerre. 272
Au mois d'Auril. 218,b
Au plus profond. 100
Auſſi toſt que Marie. 206
Autre (i'en iure Amour.) 1481
Ayant la mort. 1472

B

Baïf, il ſemble. 1480
Beauté dont la douceur. 140
Belle Déeſſe. 313
Belle Erigone. 217,b
Belle, gentille, honneſte. 155
Belle gorge d'albaſtre. 286
Bien-heureux fut le iour. 252
Bien mille fois. 15
Bien que Bacchus. 1296
Bien que ceſte maiſon. 1289
Bien que les champs. 98
Bien que l'eſprit humain. 250
Bien que ſix ans. 64
Bien que ton œil me face. 182
Bien que ton trait. 112
Bien que vous ſurpaſſiez. 1478
Bien qu'il te plaiſe. 4
Bon iour ma douce vie. 268

C

Cache pour ceſte nuict. 147
Caliſte, pour aimer. 180
Ce beau coral. 13
Ce Chaſteau-neuf. 308

Ce grand Hercule. 1300
Ce iour de May. 308
Celle de qui l'amour. 282
Celuy fut ennemy. 216
Celuy qui boit. 1475
Celuy qui fit. 104
Celuy qui le premier. 310
Ce ne ſont qu'haims. 70
Cent & cent fois le iour. 241
Cent & cent fois penſer. 12
Cent fois le iour. 29
Cependant que tu vois. 132
Ce petit chien. 65
Ce premier iour de May. 224, b
Ce ris plus doux. 74
Certes mon œil. 86
Ces cheueux, ces liens. 285
Ces deux yeux bruns. 14
Ces flots iumeaux. 98
Ces grands, ces triomphans. 1289
Ce ſiecle où tu naſquis. 228
Ces liens d'or. 3
Ces longues nuicts d'Hyuer. 281
Ces petits corps. 21
Ceſſe tes pleurs, mon Liure. 192
Ceſte beauté. 61
Ceſte fleur de vertu. 295
C'eſt trop aimé. 1485
Cet amoureux deſdain. 245
Cet œil qui fait. 110
Chacun me dit, Ronſard. 311
Chacun qui voit. 170
Chef, eſcole des arts. 237
Chere Maiſtreſſe. 46
Ciel, air & vents. 37
Coche cent fois heureux. 248
Comme ie regardois. 245
Comme le chaud. 80
Comme on ſouloit. 105
Comme on voit ſur la branche. 199
Comme vn cheureüil. 33
Comme vne belle fleur aſſiſe. 247
Comme vne belle fleur qui. 1410
Comme vne belle Nymphe. 1599
Comme vne Nymphe. 1293
Comme vn vieil combatant. 280
Contre le Ciel. 85
Croiſſez enfant du Roy. 1292
Cruel, il ſuffiſoit. 232
Cuſin, Monſtre à donble aile. 270
Cy deſſous giſt. 1427
Cy repoſent les os. 207
Cythere entroit au bain. 277

D

Dame, ie meurs pour vous. 1492
Dame, ie ne vous puis. 1489
D'Amour miniſtre. 62
D'Auanſon, quand ie voy. 1294
D'autant que l'arrogance. 310
D'autre torche mon cœur. 243
De ceſte belle, douce. 205
Dedans vn pré. 34
De la mielleuſe. 81
Delphe ne reçoit point. 1291
De mon preſent. 1598
De Myrte & de Laurier. 288
De Phœbus & des Roys. 1295
Depuis le iour que captif. 110
Depuis le iour que ie te vy. 219
Depuis le iour que la premiere. 27
Depuis le iour que le trait. 57
Depuis la mort. 1295
De quelle plante. 39
De ſes cheueux. 51
De ſes maris. 109
De ſoins mordans. 81
Depeſcher preſque ſeul. 1294
Deſſus l'autel d'Amour. 251
De tes erreurs. 1500
De ton beau poil. 73
De toy, ma belle Grecque. 232
De toy, Paſchal. 1473
Deuant les yeux. 55
De veine en veine. 111
De voſtre belle viue. 240
De vos yeux le miroüer. 238
De vos yeux tout diuins. 230
Deux puiſſans ennemis. 201
Deux Venus en Auril. 229
Dieux, ſi au Ciel. 208
Dictes, Maiſtreſſe. 1486
Dieu voyager. 1300
Di l'vn des deux. 66
Diuin Bellay. 32
Docte Prelat. 1292
Dois-ie voler. 217
Doncques pour trop aimer. 1491
Donne-moy tes preſens. 1463
Douce beauté meurdriere. 69
Douce beauté qui me tenez. 47
Douce, belle, amoureuſe. 133
Douce Françoiſe. 218
Doux cheueux, doux preſent. 310
Doux deſdains, douce amour. 247
Doux fut le trait. 21
Du bord d'Eſpagne. 100
Du feu d'Amour. 1469
Du fort Iaſon. 1292
Du mariage ſainct. 1301
D'vne belle Marie. 1488
D'vne vapeur. 108
D'vn profond penſement. 236
D'vn ſang froid, noir & lent. 1484
D'vn ſolitaire pas. 249

E

En autre lieu. 77
En ce Printemps. 78
En choiſiſſant l'eſprit. 1602
Encores que la mer. 1171
Encor que vous ſoyez. 308

En eſcrimant. *ibid.*
En ma douleur. 82
En me bruſlant. 92
En nul endroit. 96
Entre les durs combats. 1293
Entre les rais. 2
En vain pour vous. 189
Eſcoute, mon Aurat. 136
Eſcumiere Venus. 146
Eſtant pres de ta face. 235
Eſt-ce le bien. 220
Eſt-ce le Ciel. 1293
Eſt-ce tant que la Mort? 302
Eſtre indigent. 48

F

Fier Aquilon. 105
Foudroye-moy le corps. 1475
François qui prens ton nom. 1287
Fuyons, mon cœur, fuyons. 141

G

Genéures heriſſez. 282
Gentil Barbier. 1487

H

Ha Bel-accueil. 88
Ha Mort, en quel eſtat. 200
Ha qu'à bon droit. 8
Ha! que ie porte. 169
Ha! que ie ſuis marry. 283
Ha que ta loy fut bonne. 262
Hauſſe ton vol. 71
Hé Dieu du Ciel. 1488
Helas! voicy le iour. 303
Helene fut. 1498
Helene ſceut charmer. 225, b
Hé que me ſert. 1480
Heureuſe fut. 72
Heureux le iour. 59
Homme ne peut mourir. 201
Honneur de May. 68

I

Ia deſia Mars. 39
I'aime la fleur de Mars. 151
I'alloy roulant. 121
Ialoux Soleil. 53
Iamais au cœur. 93
Iamais Hector. 218
Ia mon ardeur. 1294
I'attachay des bouquets. 256
I'auois cent fois iuré. 174
I'auois en regardant. 246
I'auois eſté ſaigné. 275
I'auois l'eſprit. 74
I'auray touſiours en l'ame. 176
I'ay cent fois eſprouué. 1467
I'ay cent mille tourmens. 157
I'ay deſiré cent fois. 172
I'ay honte de ma honte. 277
I'ay l'ame pour vn lict. 180
I'ay pour Maiſtreſſe. 154
I'ay receu vos Cyprés. 1496
I'ay veu tomber. 30
Icy i'appen. 1294
Ie chantois ces Sonnets. 303
Ie croy que ie mourrois. 1479
Ie demandois. 1291
Ie faiſois ces Sonnets. 313
Ie fuy les grands chemins. 236
Ie haïſſois. 220
Ie liay d'vn filet. 235
Ie m'aſſeuroy. 95
Ie m'enfuy du combat. 301
Ie meurs, Paſchal. 46
Ie mourrois de plaiſir. 184
Ie n'ayme point ces mots. 1602
Ie n'ayme point les Iuifs. 1497
Ie n'ay plus que les os. 1463
Ie ne ſçaurois aimer. 1485
Ie ne ſerois d'vn abuſé. 19
Ie ne ſerois marry. 292
Ie ne ſuis point, ma guerriere. 2
Ie ne ſuis point, Muſes. 90
Ie ne ſuis ſeulement. 1477
Ie ne ſuis variable. 144
Ie ne veux comparer. 266
Ie ne veux point la mort. 257
Ie parangonne à ta ieune. 69
Ie parangonne à vos. 42
Ie parangonne au Soleil. 3
Ie plante en ta faueur. 262
Ie reçoy plus de joye. 166
I'errois à la volée. 252
I'errois en mon iardin. 288
Ie ſçauois bien. 1502
Ie ſçay chanter. 1455
Ie ſens de veine en veine. 253
Ie ſens portraits. 94
Ie ſens vne douceur. 255
Ie ſongeois aſſoupi. 195
I'eſpere & crain. 6
Ie ſuis eſmerueillé. 286
Ie ſuis Hamadryade. 1289
Ie ſuis la nef. 1500
Ie ſuis larron. 56
Ie ſuis plus aiſe. 109
Ie ſuis pour voſtre amour. 290
Ie ſuis rauy. 1299
Ie ſuis ſemblable. 1298
Ie t'auois deſpitée. 234
Ie te hay bien. 1477
Ie te hay, peuple. 65
Ie te voulois nommer. 287
Ie treſpaſſois d'amour. 1497
Ie veux bruſler. 89
Ie veux me ſouuenant. 138
Ie veux mourir. 27
Ie veux pouſſer. 9
Ie vey tes yeux. 7
Ie vey ma Nymphe. 59
Ieune Herculin. 1296
Ie veux lire en trois iours. 1493

Ie voudrois bien. 11
Ie voudrois eſtre. 25
Ie vous donne des œufs. 1301
Ie vous donne le Ciel. 1599
Ie vous enuoye. 1476
Ie voy mille beautez. 285
Ie voyois me couchant. 268
Ie voy touſiours le trait. 206
I'iray touſiours. 1471
Il faiſoit chaud. 98
Il faut laiſſer maiſons. 1464
Il me ſouuient, Garnier. 1299
Il ne falloit. 218, b
Il ne faut point. 1297
Il ne faut ſ'esbahir. 293
Il ne ſera iamais. 1493
Il ne ſuffit de boire. 299
Ils ont menty, d'Aurat. 1601
Il vaudroit beaucoup mieux. 1293
Injuſte Amour. 16
Iodelle, l'autre iour. 131

L

La Conſtance & l'Honneur. 312
La Deeſſe Cyprine. 1458
Laiſſe de Pharaon. 280
L'amant eſt vne beſte. 142
La mere des Amours. 1496
La Nature eſt maraſtre. 1601
L'Angleterre & l'Eſcoſſe. 1599
L'an mil cinq cens. 67
L'an ſe rajeuniſſoit. 1483
L'arbre qui met à croiſtre. 239
L'arc qui commande. 110
Las! ie me plains. 19
Las! ie ne veux. 1494
La ſouuenance. 58
Las! pleuſt à Dieu. 1467
Las! pour vous trop aimer. 1482
Las! ſans eſpoir. 1495
L'aſtre aſcendant. 72
L'aſtre diuin. 219
L'autre iour que i'eſtois. 227
Le bon Bacchus. 1301
Le Ciel ne veut. 63
Le Deſtin veut. 10
Le doux ſommeil. 105
Le feu Iumeau. 104
Legers Démons. 17
Le grand Hercule. 1598
Le ieu, la Grace. 114
Le Ieune Hercule. 1296
Le Iuge m'a trompé. 273
Le mal eſt grand. 57
Le mois d'Aouſt boüillonnoit. 272
Le Monde ne va pas. 1291
L'enfant contre lequel. 1497
Le plus touffu. 5
Le premier iour du mois. 50
Le premier iour que l'heureuſe. 219, b
Le premier iour que i'aduiſay. 217
Les anciens. 308
Le ſang fut bien maudit. 43
Les Elemens. 42
Le ſeul penſer. 1470
Le ſoir qu'Amour vous fit. 284
Le Soleil l'autre iour. 228
Les villes & les bourgs. 148
Les vers d'Homere. 102
Lettre de mon ardeur. 284
Lettre, ie te reçoy. 283
Le vieil Cothurne. 1602
Le vingtieſme d'Auril. 132
L'Europe eſt trop petite. 1287
L'heur & malheur. 1290
L'homme a la teſte. 107
L'œil qui rendroit. 38
L'onde & le feu. 47
L'or creſpelu. 106
Lors que mon œil. 4
Lune à l'œil brun. 79

M

Madame, baiſez-moy. 168
Madame beut à moy. 275
Madame, ie me meurs. 291
Madame ſe leuoit. 256
Madelene, oſtez-moy. 1298
Ma douce Helene, non. 225
Ma fieure croiſt touſiours. 254
Maintenant que l'Hyuer. 278
Maiſtreſſe, embraſſe-moy. 1496
Maiſtreſſe, quand ie penſe. 296
Ma Muſe eſtoit blaſmée. 128
Ma peine me contente. 273
Ma plume ſinon vous. 139
Marie, ainçois mon Ciel. 167
Marie en me tançant. 137
Marie, leuez-vous. 144
Marie, qui voudroit. 137
Marie, tout ainſi. 179
Marie, vous auez. 129
Marie, vous paſſez. 1478
Mars fut voſtre parrain. 152
Maſcarade & cartels. 754
Ma Sinope mon cœur. 1484
Maſures, tu m'as veu. 1295
Meſchante Aglaure. 95
Meſchantes nuicts d'Hyuer. 1463
Mes ſouſpirs mes amis. 156
Me ſouuenant. 56
Mets en oubli. 112
Mille vrayment. 29
Mon ame mille fois. 293
Mon ame vit. 1498
Mon des-Autels. 309
Mon amy puiſſe aimer. 1479
Mon fol penſer. 89
Mon Page, Dieu te gard. 1496
Monſeigneur, ie n'ay plus. 1501

Morne de corps. 53
Morfee, ſi en ſonge. 145

N

Nature ornant. 1
Ne me dy plus, Imbert. 1492
Ne me ſuy point, Belleau. 175
Ne romps point au meſtier. 255
Non la chaleur. 66
N'oubliez, mon Helene. 261
Nous ne ſommes Eſprits. 1301
Nous promenans tous ſeuls. 240
Nous ſommes amoureux. 1299
Nul homme n'eſt heureux. 1600
Nul ne deuoit pleurer. 1410
Ny ce coral. 1470
Ny couplet amoureux. 1288
Ny de ſon chef. 27
Ny du Roy, ny de vous. 1600
Ny la douce pitié. 263
Ny les combats. 42
Ny les deſdains. 91
Ny l'Oliuier ſacré. 1298
Ny ta ſimplicité. 295
Ny voir flamber. 34

O

O de repos. 309
O doux parler. 30
Oeil dont l'eſclair. 70
Oeil qui des miens. 49
O ma belle Maiſtreſſe. 1482
On dit qu'Amour. 1499
Ores la crainte. 24
Or' que Iupin. 83
Or' que le Ciel. 90
Oſtez voſtre beauté. 239
O toy qui n'es de rien. 1481
O traits fichez. 91

P

Page ſuy-moy. 101
Pardonne-moy. 45
Par l'œil de l'ame. 54
Par vne Royne. 1407
Paſſant deſſus la tombe. 290
Pendant, Baïf. 87
Petit barbet. 43
Petit nombril. 1469
Pipé d'amours. 41
Plus que iamais. 1487
Plus que les Roys. 60
Plus que mes yeux. 1498
Pluſtoſt le bal. 15
Pour aller trop. 7
Pour aymer trop. 1488
Pour celebrer des Aſtres. 48
Pour celebrer l'honneur. 1290
Pour ce que tu ſçais bien. 1490
Pour la douleur. 20
Pour retenir. 220, b
Pour te ſeruir. 22
Pour voir d'autres beautez. 248
Pour voir enſemble. 45
Pouſſé des flots d'Amour. 226
Prelat, bien que noſtre âge. 1291
Prenant congé de vous. 265
Pren ceſte rose. 51
Prince bien-né. 1599
Prince du ſang Royal. 1501
Prince du ſang Troyen. 1499
Prince, quand tout mon ſang. 1288
Prince Royal. 1290
Puis qu'auiourd'huy. 94
Puis que cet œil. 80
Puis qu'elle eſt toute hyuer. 234
Puiſque ie n'ay. 87
Puis que tu cognois bien. 244
Puiſſe aduenir. 20

Q

Qu'Amour mon cœur. 12
Quand à longs traits ie boy. 224, b
Quand Apollon. 1501
Quand au commencement. 1497
Quand au matin. 23
Quand ces beaux yeux. 35
Quand coup ſur coup. 1297
Quand en naiſſant. 18
Quand en ſongeant. 1471
Quand entre les Ceſars. 1290
Quand i'apperçoy. 36
Quand ie penſe à ce iour, où ie la. 200
Quand ie penſe à ce iour, où pres. 265
Quand ie ſerois vn Turc. 1489
Quand ie te voy. 111
Quand ie vous dis adieu. 1491
Quand ie vous touche. 53
Quand ie vous voy. 156
Quand le Ciel te fit naiſtre. 287
Quand le grand œil. 101
Quand le Soleil. 33
Quand l'Eſté dans ton lict. 311
Quand ma Maiſtreſſe. 39
Quand rauy ie me pais. 166
Quand tu naſquis, Edinton. 1299
Quand tu portois. 220
Quand Villeroy naſquit. 307
Quand vous ſerez bien vieille. 281
Que de beautez. 22
Que dictes-vous. 112
Que dis-tu, que fais-tu. 181
Que Gaſtine ait. 1296
Que ie ſerois marry. 1302
Quel bien auray-ie. 87
Quelle langueur. 99
Quel ſort malin. 32
Que maudit ſoit. 84
Que me ſeruent mes vers. 312
Que n'ay-ie, Amour. 84
Que ne ſuis-ie inſenſible. 145
Que toute choſe. 78
Quiconque ſoit. 310
Quiconque voudra ſuiure. 174

Qui, & d'où eſt l'ouurier? 1024
Qu'il me ſoit arraché. 289
Qui voudra voir comme. 1
Qui voudra voir dedans. 35
Qu'on ne me vante plus. 1500
Quoy? me donner congé. 233
Quoy? mon ame, dors-tu. 1464

R

Ren-moy mon cœur. 100
Reſpon-moy, meſchant Loir. 1300
Rien du haut Ciel. 1499
Roſſignol mon mignon. 1490
Roy de vertu. 1295
Roy qui les autres Roys. 1600

S

Saincte Gaſtine. 86
Sans iugement. 63
Serois-ie ſeul viuant. 1601
Seule ſans compagnie. 289
Seul ie me deuls. 93
Si blond, ſi beau. 108
Si ce grand Prince. 64
Si deſormais le peuple. 1292
Si de vos doux regards. 267
Si du nom d'Odyſſes. 1294
Si hors du cep. 113
Si iamais homme. 1495
Si i'auois vn haineux. 176
Si i'ay bien ou mal dit. 258
Si ie pouuois, Maigny. 1500
Si i'eſtois Iupiter. 167
Si i'eſtois ſeulement. 238
Si ie treſpaſſe. 44
Si la beauté ſe perd. 276
Si le grain de froment. 1411
Si l'eſcriuain. 47
Si l'on vous dit. 68
S'il y a quelque fille. 153
Si mille œillets. 16
Si mon grand Roy. 221
Si quelque amoureux paſſe. 157
Si ſeulement. 49
Si toſt qu'entre les bois. 154
Si tu ne veux. 77
Si vos yeux cognoiſſoient. 267
Si vous n'auiez. 1295
Si vous penſez qu'Auril. 172
Sœur de Pâris. 106
Sois medecin. 309
Soit que ie ſois hay. 229
Soit que ſon or. 51
Soit qu'vn ſage amoureux. 259
Son chef eſt d'or. 96
Sous le cryſtal. 50
Sur le ſablon. 54
Sur mes vingt ans. 61

T

Tandis que vous dancez. 260
Tant de couleurs. 36
Tant de fois ſ'appointer. 233
Telle qu'elle eſt. 1474
Te regardant aſſiſe. 231
Terre, ouure-moy ton ſein. 198
Tes freres, les Iumeaux. 294
Tes yeux courtois. 13
Ton extreme beauté. 249
Touſiours des bois. 88
Touſiours l'erreur. 97
Touſiours pour mon ſubiect. 242
Tout ce qui eſt de ſaint. 225
Tout effrayé. 75
Tout me deſplaiſt. 52
Trois ans ſont ja paſſez. 230
Trois iours ſont ja paſſez. 264
Trois temps, Iamin. 1300
Trompé d'eſpoir. 82
Tu as beau, Iupiter. 173
Tu es ſeule mon cœur. 261
Tu me dois en ton cœur. 227
Tu ne deuois, Iodelle. 1295

V

Verray-ie point. 31
Veufue maiſon des beaux. 1473
Veufue maiſon, pleurez-vous. 52
Veu la douleur. 113
Veu que ce marbre enſerre. 199
Veux-tu ſçauoir, Binet. 173
Ville de Blois. 71
Villeroy dont le nom. 1502
Viure vn moment. 62
Vne beauté. 10
Vne diuerſe. 79
Vne ſeule vertu. 278
Vn plus ieune eſcriuain. 1288
Vn voile obſcur. 76
Vn fort Vulcan. 103
Voicy le bois. 85
Voicy le iour où le ſaint. 1295
Voicy le mois d'Auril. 243
Vos yeux eſtoient moiteux. 169
Voulant tuer le feu. 311
Vous auez, Ergaſto. 1501
Vous eſtes deſia vieille. 1302
Vous eſtes grand. 307
Vous eſtes le bouquet. 291
Vous me dittes, Maiſtreſſe. 242
Vous meſpriſez nature. 150
Vous ne le voulez pas. 1476
Vous preſenter du fruit. 1289
Vous qui auez. 1598
Vous ruiſſeaux, vous rochers. 302
Vous triomphez de moy. 274
Voyant les yeux. 37
Voyant par les ſoudars. 291

Y

Yeux qui verſez en l'ame. 279

MADRIGALS.

Amy Butet qui as monſtré. 128

Comme d'vn ennemy. 168
Comment au departir. 155
Depuis le iour. 218
Dequoy te ſert. 216
Hé! n'eſt-ce, mon Paſquier. 136
L'homme eſt bien ſot. 217,b
Maiſtreſſe, de mon cœur. 165
Mon docte Peletier. 134
Perles, rubis. 1288
Prenez mon cœur. 133
Que maudit ſoit le miroüer. 84
Si c'eſt aimer, Madame. 253
Vn ſot Vulcan. 103
Voicy ce bon luicteur. 1298
Voyez comme tout change. 274

CHANSONS.

A ce mal-heur. 1603
A Dieu reſſemblent les Rois. 857
Ah! belle eau viue. 215
Amour, dy, ie te prie. 153
Bon iour mon cœur. 147
Comme la cire peu à peu. 175
Demandes-tu, chere Marie. 151
Douce Maiſtreſſe touche. 189
D'vn goſier maſche-laurier. 117
Du iour que ie fus amoureux. 118
Fleur Angeuine. 148
Harſoir, Marie. 181
Helas! ie n'ay pour mon obiect. 1503
Ie ſuis ſi ardant amoureux. 171
Ie ſuis vn demy-Dieu. 180
Ie veux chanter. 134
Il me ſemble que la iournée. 1504
Las ie n'euſſe iamais penſé. 75
Le printemps n'a point. 150
Ma Maiſtreſſe eſt toute angelette. 143
Mon mal, mon ſoing, mon eſmoy. 158
Petite Nymphe folaſtre. 309
Petite pucelle Angeuine. 130
Plus eſtroit que la vigne. 312
Plus tu cognois. 1491
Quand ce beau Printemps ie voy. 187
Quand ie deuiſe. 226
Quand i'eſtois libre. 183
Quand ie veux raconter. 171
Qiconque ſoit le peintre. 310
Qui veut ſçauoir. 184
Si ie t'aſſaux, Amour. 179
Si le Ciel eſt ton pays & ton pere. 143
Veu que tu es plus blanche. 170
Vn enfant dedans. *Amour oiſeau.* 1605
Voulant, ô ma douce moitié. 178

STANCES.

Ainſi que ceſte eau coulle. 297
Autant qu'au Ciel. 1586
De fortune Diane. 211
D'Homere Grec. 1417
I'ay quitté le rempart. 208
I'ay varié ma vie. 1463
Ie lamente ſans reconfort. 195
Quand au temple nous ſerons. 69

ODES.

Ah Dieu! que malheureux. 409
Ah heureuſe maladie. 1528
Ainſi que le rauy prophete. *Traduction.* 528
Amour dont le trait. *Deſloration de Lede.* 465
Antres & vous fontaines. *Election de ſon ſepulchre.* 470
Apres auoir ſué. *Epiſtre.* 319
Argentine fontaine viue. 1535
Auiourd'huy ie me vanteray. 373
Bel Aubeſpin. 498
Belleau, s'il eſt permis. 513
Belle, dont les yeux. 575
Bien que la courſe. 548
Bien qu'en toy, mon liure. 1528
Boy, Ianet, à moy. 556
Boyuon, le iour n'eſt ſi long. 1529
Brune Veſper. 497
Celuy qui eſt mort auiourd'huy. 471
Celuy qui n'ayme eſt malheureux. 510
Celuy qui ne nous honore. 384
Cependant que ce beau mois. 566
Cependant que tu nous depeins. 1515
Certes par effet ie ſçay. 1527
Ceſtuy-ci en vers les gloires. 1534
Ceux qui ſemoient par ſus. 543
Chanſon, voicy le iour. 1523
Charles, tu portes le nom. 440
Chaſte troupe Pierienne. 496
Comme on void la nauire. 424
Comme vn qui prend. 334
Corydon, verſe ſans fin. 1509
Couché ſous tes ombrages vers. 415
Dedans ce grand monde. 1523
Des Autels, qui redore. 410
Deſcen du Ciel, Calliope. 397
Deſia les grands. 1518
Delaiſſe les peuples vaincus. 1538
Deux & trois fois heureux. 1533
Dieu perruquier. 1517
Dieu vous gard meſſagers. 498
Dieu te gard, l'honneur. 1523
Donc Belleau. 1522
Doncques Foreſt. 1535
D'où viens-tu, douce Colombelle. 567
D'où vient cela, Piſſeleu. 462
Du grand Turc. 499
Du malheur de receuoir. 418
En May lors que les riuieres. 1537
En mon cœur n'eſt. 1506
En quel bois. 455
En vous donnant ce portrait mien. 568
Errant par les champs. 350

Eſcoute, du Bellay. 423
Eſcoute-moy, Fontaine. 451
Eſcoute, Prince des François. 474
Eſperons-nous l'Italie. 1533
Facond neueu. 1520
Fay refraiſchir. 407
Gaſpar, qui du mont Pegaſe. 470
Gentil Roſſignol. 1520
Groſſy-toy, ma Muſe. 1535
Hardy qui premier. 564
Ha! ſi l'or pouuoit. 509
Hé mon Dieu. 1509
Hé! quelles loüanges. 514
Homere, il ſuffiſoit aſſez. 1541
Ieanne en te baiſant. 511
I'auois les yeux & le cœur. 505
I'ay l'eſprit tout ennuyé. 417
I'ay touſiours celé. 379
Ie n'ay pas les mains appriſes. 1525
Ie ne ſuis iamais pareſſeux. 1521
Ie ſuis homme. 1506
Ie ſuis troublé de fureur. 335
Ie te veux baſtir vne Ode. 395
Ie veux, Muſes. 551
Ieune beauté. 455
Ie vous donne pour vos eſtrenes. 541
Il eſt maintenant temps. 1534
Il faut aller contenter. 338
I'oſte Greuin de mes eſcrits. 1526
La belle Venus. 563
La fable elaborée. 380
Laiſſe-moy ſommeiller. 1509
La Lune eſt couſtumiere. 402
La mercerie que ie porte. 381
L'ardeur qui Pythagore. 478
La terre les eaux va boiuant. 507
Le boiteux mary de Venus. 569
Le iour pouſſe la nuit. 459
Le medecin de la peine. 379
Le petit enfant Amour. 495
Le potier hait le potier. 378
Le Printemps vient. 1532
Les douces fleurs. *Complainte de Glauque à Scylle.* 461
Les eſpics ſont à Cerés. 494
Les fictions dont tu decores. 1517
Les Muſes lierent. 506
Les trois Parques. *Sur la mort d'vne haquenée.* 1526
Le temps de toutes choſes. 1529
L'hymne qu'apres tes combats. *Victoire de François de Bourbon, Comte d'Anguien.* 341
L'hyuer lors que la nuit. *Rauiſſement de Cephale.*
Lict que le fer induſtrieux. 1515
L'inimitié que ie re porte. 411
Loir dont le beau cours. 1522
Lors que Bacchus entre. 1526
Lors que la tourbe errante. 403
Lyre dorée où Phœbus. 393
Maclou amy des Muſes. 1513
Ma Dame ne donne pas. 404
Ma douce iouuence. 493
Ma Guiterre. 1507
Maintenant vne fin. 1539
Mais d'où vient cela. 472
Mais que me vaut. 486
Ma Maiſtreſſe, que i'aime. 1528
Ma nourrice Calliope. 448
Ma petite colombelle. 415
Ma petite Nymphe Macée. 406
Ma promeſſe ne veut pas. 344
Mere des Dieux. 428
Mignonne, allons voir. 383
Mon âge & mon ſang. 575
Mon ame, il eſt temps. 457
Mon Choiſeul, leue tes yeux. 558
Mon Daurat, nos ans coulent. 482
Mon Neueu, ſuy la vertu. 559
Mon petit bouquet. 1540
Muſes aux yeux noirs. 1531
N'agueres chanter ie voulois. 497
Ne pilier, ne terme. 347
Ne ſerois-ie pas encore. 392
N'eſtre trop reſioüy. 464
Nicolas, faiſon bonne chere. 555
Nous ne tenons. 557
Ny la fleur qui porte le nom. 420
Nymphe aux beaux yeux. 1524
O Deeſſe puiſſante. 484
O Dieu des exercites. 1531
O fontaine Bellerie. 406
O France mere fertile. *Victoire de Guy de Chabot ſieur de Iarnac.* 347
O grand'beauté. 1519
O pere, ô Phebus. 389
O pucelle plus tendre. 1508
O terre fortunée. 1506
O Terre, ô Mer. 452
Où allez-vous. 1520
Pallas eſt ſouuent d'Homere. 450
Pipé des ruſes d'Amour. 1540
Plus dur que fer. 576
Pluſieurs de leurs corps. 508
Pour boire deſſus l'herbe. 416
Pourquoy, chetif laboureur. 494
Pourquoy comme vne. 509
Pour tant ſi i'ay. 507
Puiſque d'ordre à ſon rang. 458
Puis qu'en bref. 560
Puiſque la mort. 1512
Puiſſé-ie entonner vn vers. 1529
Quand Antoine eſpouſa. 474
Quand ie dors. 472
Quand ie ſerois. 1513
Quand ie ſuis vingt. 487
Quand ie veux en amour. 561
Quand les filles d'Achelois. 525
Quand tu n'aurois. 340
Quand tu tiendrois. 400
Que les formes de toutes choſes. 451

Que nul papier. 1531
Que pourrois-ie, moy François. 431
Que tardes-tu. 1538
Quiconque ait mon liure pris. 1534
Qui par gloire. 545
Qui renforcera ma voix. 528
Sans auoir lien. 571
Si autresfois. 1510
Si ceſt enfant qui erre. 1536
Si i'auois vn riche treſor. 569
Si i'ayme depuis naguiere. 419
Si les ames vagabondes. 1536
Si les Dieux. *ibid.*
Si l'oiſeau qu'on voit. 408
Si toſt que tu ſens. 562
Si tu ne peux conter. 1527
Soit que tu ſois fluteur. 538
Somme, le repos. 485
Source d'argent. 1524
Souuentes-fois nous auons. 456
Soyons conſtans. 1511
Sur tous parfums. 550
Tableau que l'eternelle gloire. 151
Ta geniſſe n'eſt. 1530
Ta ſeule vertu. 562
Taureau qui deſſus ta crope. 386
T'oſeroit bien quelque. 1526
Touſiours ne tempeſte. 500
Toute royauté. 322
Toy qui chantes l'honneur. 444
Tu es vn trop ſec biberon. 422
Tu me fais mourir. 509
Tu me fuis de plus viſte. 1522
Venus eſt par cent mille. 1526
Verſon ces roſes. 511
Vien à moy, mon Luth. 398
Vierge, dont la vertu. 518
Vous faiſant de mon eſcriture. 1526

BOCAGE.

Amour auoit d'vn art. *Amour logé.* 749
Au grand Hercule. 708
A vous race de Rois. 692
Ce Dieu qui ſe repaiſt. *Amour amoureux.* 738
Celuy qui le premier. 755
C'eſtoit au point du iour. *Songe.* 751
Ceux que la Muſe. *Le Verre.* 747
Comme vne belle. 735
Docte Cecile. 742
I'ay procés intenté. 720
Ie chante icy, de Thou. *Orphée.* 761
La victime eſtoit preſte. *De l'equité des vieux Gaulois.* 698
Le petit Aigle. 724
Les Parques qui leur chef. *Les Parques.* 704
Leuant les yeux au Ciel. 705
Mon cœur eſmeu. 714
Mon Galland, tous les arts. 745
Nos peres abuſez. *Songe.* 695
Ou ſoit que les mareſts. 748
Royne qui de vertus. 729
Si les ſouhaits des hommes. 711
Si l'honneur de porter. 788
Ton bon conſeil. 726
Tout le cœur me debat. *Panegyrique de la Renommée.* 681
Vous Empereurs. 718

ECLOGVES.

Bien heureuſe & chaſte cendre. *Sur la mort de Marguerite de France.* 837
C'eſtoit en la ſaiſon. *Le voyage de Tours*, ou *Les Amoureux.* 159
Contre le mal d'amour. *Le Cyclope amoureux.* 833
De fortune Bellot. 820
Deux freres paſtoureaux. 827
Ie me faſchois. *Monologue à Madame Marguerite de France, Ducheſſe de Sauoye.* 816
Les cheſnes ombrageux. 777
Paiſſez douces brebis. 801
Tandis que la vaillance. 775
Vn paſteur Angeuin. *Chant paſtoral ſur les noces de Charles Duc de Lorraine & Claude fille deuxieſme du Roy Henry II.* 806

CARTELS ET MASCARADES.

Apres auoir pour l'Amour. 847
Ayant l'œil triſte. 848
Ce Cheualier. 862
Ce diamant. 1565
Ce ieune enfant. 871
Ces nouueaux Cheualiers. 868
Ceſt habit blanc. 863
Comme de cent beautez. 871
Comme le feu ſurmonte. 859
Dames, ie ſuis le courrier. 864
De deux Amours on voit. 859
De l'Immortel les Rois. 855
Demeure, Cheualier. 849
Du haut du Ciel. 865
En imitant. 1567
Et ce char triomphant. 870
Herault des Dieux. 863
Huict Cheualiers. 866
I'ay par actes laborieux. 1566
Icy la Comedie. 874
Ie ſuis Amour. 851
Ie ſuis des Dieux. 865
Ie t'ay donné. 852
Ie verrois à regret. 867
L'an & le mois. 1567
Las! pour auoir aimé. 1566
Le fort Soleil. 859
Le Soleil & noſtre Roy. 858
L'homme qui n'aime. 860
Nous ſommes ces Gemeaux. 869

O Prince heureuſement. 856
Pegaſe fit du pied. 775
Pour mon trophée. 852
Prince dont le vieil ſang. 843
Quand le loiſir. 1566
Si le renom des Cheualiers. 849
Si les guerriers ſ'eſmeuuent. 1567
Si les yeux penetroient. 870
Six Cheualiers. 1565
Soleil la vie & la force. 854
Tout Amant cheualeureux. 1566
Trois guerriers incogneus. 867

ELEGIES.

A fin que noſtre ſiecle. 190
Ah que ie ſuis marry. 1411
Bien que l'obeïſſance. 910
Celuy deuoit mourir. 904
Ce me ſera plaiſir, Genéure. 899
Cherche, Maiſtreſſe. 1557
Cinq iours ſont ja paſſez. 905
Comme vn guerrier. 929
Couure mon chef. 1564
Del-bene ſecond Cygne. 947
De moy ſeul ennemy. 906
Des faicts d'Amour. 1557
Doncque entre les ſouſpirs. 1407
Doncques voicy le iour. *Dires ou Imprecations.* 938
Douce Maiſtreſſe. 1555
Fictes qui n'es point. *Adonis.* 894
Genéure ie te prie. 887
Hier quand bouche à bouche. 885
Ia du prochain hyuer. 305
I'ay ce matin. 915
I'ay cherché mainte année. 908
Ie reſſemble, mon Prince. 882
Ie ſuis bruſlé. 923
Ie ſuis certain. 916
Ie veux, mon cher Belleau. 921
Ioyeuſe, ſuy ton nom. *Epithalame.* 879
L'abſence ny l'oubly. 1564
Le iour que la beauté. 202
Le temps ſe paſſe. 926
L'homme ſeroit. 1418
Mon fils ſi tu ſçauois. 124
Mon œil, mon cœur. 114
Mon Muret, non. 116
Nous deuons à la mort. 884
Nous fiſmes vn contract. 917
Nous viuons, mon Belleau. 925
Ou ſoit, Soleil. 1427
Oyant vn iour. 1559
Pein-moy, Ianet. 119
Pour ce, Mignon. 945
Pour vous aymer. 931
Pour vous monſtrer. 1558
Printemps fils du Soleil. 221
Quand Iupiter. *Les paroles de Merlin.* 1561
Quand l'homme ingrat. 923
Quiconque aura premier. 943
Quiconque oſte par force. 913
Sans ame, ſans eſprit. 918
Seule apres Dieu. 1563
Si iamais ame. 1418
Si d'vn Seigneur. 1424
Si i'eſtois à renaiſtre. 918
Si l'Amour qui conduit. 902
Si mes vers ſemblent doux. 944
Si quelquesfois le dueil. 1419
Six ans eſtoient coulez. 300
Voicy le temps, Hurault. 909
Vn long voyage. 932
Vous qui paſſez. 933

HYMNES.

Carle, de qui l'eſprit. *Des Demons.* 1018
C'eſt trop long-temps, Mellin. *Des Aſtres.* 1545
Couché deſſous l'ombrage. *De l'Eſté.* 1108
Encore il me reſtoit. *De Mercure.* 1156
Eſt-il pas temps. *L'Hercule Chreſtien.* 1081
I'aurois eſté conceu. *De Charles Cardinal de Lorraine.* 999
I'ay pour iamais. *Priere à la Fortune.* 1551
Ie chante, Roberter. *Du Printemps.* 1098
Ie ferois grande iniure. *De l'Or.* 1124
Ie ne veux ſur mon front. *De l'Hyuer.* 1118
Ie veux donner cet Hymne. *De Calais & Zetes.* 969
Il me plaiſt, Colligny. *De Pollux & Caſtor.* 979
La victorieuſe couronne. *De S. Geruais, & S. Prothais.* 1543
Le iour que ie fus né. *De l'Automne.* 1112
Maſures, deſormais. *De la Mort.* 1137
Morel, à qui le Ciel. *Du Ciel.* 1039
Muſes quand nous voudrons. *De Henry II.* 991
Nuict des Amours miniſtre. *A la nuict.* 1543
Odes Muſes. *Des Eſtoilles.* 1055
Quand i'acheuay. *Suite de l'Hymne de la Iuſtice.* 1548
Que ſçauroy-ie mieux faire. *De Bacchus.* 1133
Saint Blaiſe qui vis. *Des Peres.* 1162
Seigneur Dieu nous te loüons. *Paraphraſe ſur, Te Deum laudamus.* 1159
Si Calliope. *De la Philoſophie.* 1065
Sus Luth doré. *De la France.* 1548
Sus ſerrons-nous. *De Sainct Roch.* 1166
Tel qu'vn petit Aigle. 1502
Tourmenté d'Apollon. *De l'Eternité.* 961
Vn plus ſçauant que moy. *De la Iuſtice.* 1007

POEMES.

Ah! compagnon ramaſſe. 1209
Amy Belot. *L'ombre du Cheual.* 1220
Amy Huraut. *Le Satyre.* 1202
Auant que l'homme ſoit. 1582
Belot, par celle. *La Lyre.* 1192

Bien que le trait de voſtre. *Fantaſie.* 1174
C'eſt à vous mon Odet. *Contre Fortune.* 1236
C'eſtoit au point du iour. *Promeſſe.* 1274
Comme vn beau pré. *Regret.* 1178
Dieu eſt par tout. *Le Chat.* 1197
Doncques coureur. *Les paroles de Calypſon voyant partir Vlyſſe.* 1199
Du Lac, qui ioins. 1213
Dure beauté. *Diſcours d'vn amoureux deſeſperé & de ſon compagnon.*
Encore Dieu par ſa grace. 1187
Gay Roſſignol. *Le Roſsignol.* 1219
Ie n'ay voulu. *Enuoy.* 1176
Ie ne ſerois. *Chant de lieſſe.* 1575
Ie ſçay, Moreau. 1282
Ie veux chanter. *Le Soucy.* 1215
Ie veux, Hercule. *L'Hylas.* 1225
Ie voudrois bien. *Paradoxe.* 1278
Laue ta main. *La Salade.* 1205
Le iour que tu naſquis. *Les Parques.* 1231
Le iour que voſtre voile. *Regret.* 1172
Les vns chanteront le freſne. *Le Houx.* 1246
L'heure que vous auez. *Exhortation au camp du Roy Henry II.* 1256
L'homme ne peut ſçauoir. 1251
L'Huillier, ſi nous perdons. *Regret.* 1177
Lors que ta mere eſtoit. 1285
Maſſe de plomb. 1211
Nature fit preſent. 1285
Non, ie ne me deuls pas. 1254
Non, ne combatez pas. *Exhortation pour la paix.* 1258
Nous ne ſommes pas naiz. *L'exercice de l'Eſprit de l'homme.* 1269
Nous t'eſtimons vne Deeſſe. *La Grenouille.* 1585
On ne doit appeller. *Du retour d'Anne de Montmorency.* 1264
Pin dont le chef. *Le Pin.* 1216
Puiſque de moy tu as. *Le Fourmy.* 1587
Puiſque Dieu ne m'a fait. 1249
Puis qu'Enyon. *Iſles fortunées.* 1242
Quand Charles Empereur. *Harangue.* 1180
Quand Iaſon & la fleur. 1266
Quand le Soleil. *Les Nuës.* 1279
Quand vn Prince. *Epiſtre au Cardinal de Lorraine.* 1570
Quiconque a le premier. *Les Armes.* 1185
Qui fait honneur aux Rois. 1233
Qu'on me dreſſe vn autel. 1284
Sire, quiconque ſoit. 1262
Sus dépan, mon Daurat. *Narciſſe.* 1271
Te ſeray-ie touſiours. *La Chaſſe.* 1188
Tout ce qui eſt enclos. 1267
Tout eſt perdu. *Caprice.* 1588
Tu as, Chauueau. *De l'alteration & changement des choſes humaines.* 1222
Voicy venir d'Egypte. *Auant-entrée du Roy Henry II. à Paris.* 1577
Vous qui ſans foy. *Proſopopée.* 1244

GAYETEZ.

A qui donray-ie ces ſornettes. 1303
Aſſez vrayment on ne reuere. *ibid.*
Au vieil temps que l'enfant. 1320
Debout, i'enten la brigade. *Le voyage d'Hercueil.* 1309
En ce pendant que le peſteux. *Les plaiſirs ruſtiques.* 1304
Enfant quartannier. 1321
Hé Dieu que ie porte d'enuie. *L'Aloüette.* 1305
Iaquet ayme autant ſa Robine. 1319
I'ay veſcu deux mois. 1318
Qui ne te chanteroit. *Le Freſlon.* 1306
Tout raui d'eſprit ie forcene. *Dithyrambes.* 1314
Vne ieune pucelette. 1307
Vn ſoir le iour Sainct Martin. 1321

EPIGRAMMES.

Aux creanciers ne deuoir rien. 1324
Ayant tel crochet. 1325
Berteau le peſcheur. *ibid.*
Bien que ſur ce pilier. 1323
Ce n'eſt pas toy. 1421
Dame au gros cœur. 1591
Deſia la Lune eſt couchée. 1325
De trois Sergens. 1591
D'vn barbier la femme tu es. *ibid.*
Eſcoute enfançon. *Vœu.* 1326
Geometre qui as veſtu. *ibib.*
Icy Myron me tient. 1323
Ie n'ay de vache. *ibid.*
Ie ne puis eſtimer. 1590
Ie ſuis la vache. 1323
Ie ſuis la plante. 1591
Ie viuois, vn rocher. 1327
L'homme vne fois marié. 1324
Le pet qui ne peut ſortir. *ibid.*
Les Dames ſont benignes. 1591
L'image de Thomas. *ibid.*
Loyer, ta docte. 1591
O Mere des flateurs. 1324
Paſteur, il ne faut que. 1323
Pegaſe fit du pied. 1327
Pourquoy eſt-ce. 1323
Pourquoy, Myron. *ibid.*
Pourueu qu'on ne. *ibid.*
Quand il te plaiſt becher. 1326
Quand Vlyſſe pendoit. 1325
Quelqu'vn voulant à Rhodes. 1324
Quelle eſt ceſte Deeſſe. 1325
Quel train de vie eſt-il bon. *ibid.*
Qui & d'où eſt l'ouurier? 1307
Qui eſt ce liure? *ibid.*
Si de ma tremblante gaule. *Vœu.* 1326
Si Myron mes pieds. 1323
Si nourrir grand barbe. 1324
Si tu es viſte à ſouper. 1326

Si vn veau m'auiſe. 1323
Trop plus que la miſere. 1326
Tu penſes eſtre veu plus ſage. 1324
Tu veux qu'à tous coups. 1591
Veau, pourquoy viens-tu. 1323
Veux tu ſçauoir quelle voye. *ibid.*
Vn Tan en voyant. *ibid.*

EPITAPHES.

Sur le cœur du feu Roy Henry II. 1407
Tombeau du feu Roy Charles IX. *ibid.*
Tombeau de Marguerite de France Ducheſſe de Sauoye. 1411
De François de Bourbon Comte d'Anguien. 1417
Proſopopée de feu François de Lorraine Duc de Guyſe. 1418
De feu Monſieur d'Annebaut. *ibid.*
De feu Roch Chaſteigner Seigneur de la Roche de Poſé. 1420
De Hercule Stroſſe. 1421
D'Antoine Chaſteigner. *ibid.*
D'Anne Duc de Montmorency. 1424
De Meſſire Louys de Bueil Comte de Sanxerre. 1427
Du Seigneur de Sillac. *ibid.*
De Philippes de Commines. 1428
D'Artuſe de Vernon Dame de Teligny. 1449
D'André Blondet, ſieur de Rocquancourt. 1596
De Louyſe de Mailly Abbeſſe de Caen & du Lys. 1450. 1596
De Claude de l'Aubeſpine. 1451
De feu le Preſident de Sainct André. 1452
Pour les cœurs des ſieurs de l'Aubeſpine. 1453
De Françoiſe de Vieil-pont, Prieure de Poiſſy. *ibid.*
De Damoiſelle Anne de Leſtat Angeuine. 1454
De Marulle. 1455
D'Adrian Turnebe. *ibid.*
De Iean de la Peruſe Angoumois. 1456
De Nicolas Vergece. *ibid.*
De Marie Brachet. *ibid.*
Du ſieur de Quelus. 1457
Pour le ſieur de Maugeron. 1458
De Remy Belleau. *ibid.*
D'Albert ioueur de luth du Roy François I. *ibid.*
De Courte chienne du Roy Charles IX. 1459
De Beaumont léurier du Roy Charles IX. 1460
De la barbiche de Madame de Villeroy. 1462
De Thomas. *ibid.*
De Iacques Mernable ioüeur de farces. *ibid.*
De Iean Martin Poëte & Architecte. 1592
De Hugues Salel. 1594
De Iean Brinon. 1596
De François Rabelais. 1597

FRAGMENS.

Ie chante par quel art. 1604
Mon Prince, illuſtre ſang. 1605
O Iupiter! ô Dieux! *ibid.*
Vn ſoir vers la minuict. 1604

AVTRES POESIES.

Apres auoir ſué. *Epiſtre.* 319
Comme celuy qui voit. *Diſcours à Louys des Maſures.* 1351
Des-Autels, que la Loy. *Diſcours à Des-Autels.* 1148, b
Donne, Seigneur. *Priere à Dieu pour la victoire.* 1395, b
Epiſtola commendatrix M. Hoſpitalij. 998
Fameux Vlyſſe. *Chant des Sereines.* 188
Greuin, en tous meſtiers. *Diſcours.* 1583
Ie veux, mon Mecenas. *Le Temple de Meſſieurs le Conneſtable & des Chaſtillons.* 1578
Ie voudrois ce iourd'huy. *Le baing de Calliree.* 212, b
Il me faudroit. *L'Hydre desfaict.* 1398
Long temps deuant. *Prognoſtiques ſur les miſeres du temps.* 1369, b
Madame, ie ſerois. *Continuation du diſcours des miſeres du temps.* 1336
Mon Odet mon Prelat. 1570
Non mea Muſa canit. 1624
Non ſeulement. *Les Elements ennnemis de l'Hydre.* 1402, b
O Ciel! ô Mer! ô Terre! *Remonſtrance au peuple de France.* 1355
Or' que l'Hyuer roidit. *Amourette.* 185
Prince, de qui le nom. 213, b
Quand hors de tes leures. *Baiſer.* 114
Quenouille de Pallas. *La Quenouille.* 186
Quoy? tu jappes, maſtin. *Reſponſe à quelques Miniſtres,* &c. 1372
Si deſormais vers toy. *Epiſtre de Iodelle.* 955
Si depuis que le Monde. *Diſcours des Miſeres de ce temps.* 1331
Sire, ce n'eſt pas tout. *Inſtitution pour l'adoleſcence du Roy Charles IX.* 1346

PLVS.

Preface mis aù deuant de la premiere impreſſion des Odes. 1613
Aduertiſſement au Lecteur. 1616
Vne Epiſtre par laquelle il reſpond à ſes Calomniateurs. 1618
Abbregé de l'Art Poëtique François. 1616
La vie de P. de Ronſard par Cl. Binet. 1637
Oraiſon Funebre ſur la mort du ſieur de Ronſard, par Monſieur du Perron. 1667
Eclogue ſur la mort dudit ſieur de Ronſard, intitulée Perrot, par le meſme Cl. Binet. 1688
Le Tombeau dudit ſieur de Ronſard, recueilly de pluſieurs perſonnes doctes de ce temps, en vers Grecs, Latins, François & Italiens. 1693

FIN.

C.E.S. RENAISSANCE TOURS



